1201 M E L

rience , continue cet Auteur. Si l'on remarque que les î  
abeilles forcent en grand nombre, lorsque tout est οου- |  
Vert de rosée, ce n’est point pour la transporter dans  
leurs ruches, c’est seulement pour s’en nourrir; & elles |  
en prennent quelquefois en si grande quantité, que non-  
feulement elles en deviennent languissantes & inacti-  
Vcs, mais qu’elles sont même les victimes de leur vo- i  
racité. Tous les habitans de la campagne Vous assure-  
rOnt, dit-il, que la rosée en question est une nourritu-  
re exeellcnte pour les abeilles, mais qu’elle ne con-  
tribue en rien à la production du miel. Ce n’est point  
l’avis de M. Ray ; il prétend au contraire avee tous les  
favans qui ont foigneufement obfervé la nature, l’ac-  
tion & toute l’oeconomie des abeilles , & en qui il est  
plus raifonnable d’avoir confiance qu’en des paysans  
qui embrassent ordinairement fans examen & cotiser-  
Vent aVcc opiniâtreté les opinions & les traditions de  
leurs ancêtres; le favant Auteur que je Viens de citer &  
dont j’embrafl'e le sentiment,prétend que tous les essains  
sortentlorEque la rosée est tombée , qu’il ne reste dans  
les ruches que les plus petites abeilles ; que les autres  
vont au loin , & *se* chargent aVec une industrie & une  
promptitude surprenante de *miel* qu’elles portent dans  
leur ruche;& qu’elles Vont & reviennent le plus fouvcnt  
qu’elles petlVent, juilqu’à ceque la chaleur du fideil ait  
dissipé la rosée. Pline dit dans sim *Hist. Nat. L. XVI.  
cap.* 8. que les rosées génératrices du miel qui tombent  
du Ciel, Eont en plus grande quantité sur les feuilles  
du chêne , que fur celles des autres arbres. Le Docteur  
Butler nous apprend dans fon Traité *de Apibus, cap.*

*6.* que c’est particulieremcnt aux feuilles du chêne que  
nous aVons obligation de la confervatlon de la rosée  
ou de la liqueur qui tombe de Pair, dont les abeilles  
font leur *miel.* Théophraste nous assure dans son Li-  
vre *de Melle ,* que les abeilles font leur *miel* d’une ro-  
sée qui est de la nature de ce liquide. DALE.

Sans entrer dans aucune difeussion plus étendue fur l’ori-  
ginedu *miel,* je me contenterai de faire les deux re-  
marques fuiVantes.

La premiere, c’est que le *miel* a le gout des plantes fur  
lesquelles il a été recueilli, ainsi qu’il est démontré par  
ce que Diofcoride allure du *miel* de Sardaigne, & par  
ce qu’on peut Voir à l’Article *Ægolethron,* où nous  
aVons établi fur une autorité irréfragable, que les fleurs  
de cette plante communiquent leur qualité vénéneufe  
au *miel* que les abeilles en retirent; ce qui porteàcroi-  
re que le *miel* est une production des Végétaux.

La seconde, c’est que le miel dissous dans l’eau, fermen-  
te & donne un efprit Vineux; autre pretiVe fans répli-  
que que le *miel* est une fubstance Végétale ; car nous ne  
connoissons dans tous les êtres de la nature, que les  
végétaux qui donnent par la fermentation un efprit  
vineux.

Y Les Observations de M. Maraldi & de plusieurs autres  
silVans Naturalistes, ont prouVé sans réplique que le  
*miel* étoit une production, un siuc ou une huile des vé-  
gétaux siur lesquels les abeilles Vont le recueillir.

Voici différentes ObserVations de M. Lernery , sur le  
*miel.*

Il n’est pas nécessaire que je traite ici de l'origine du *miel.*Tout le monde sait que c’est une substance sijcrine que  
les abeilles ramassent des fleurs de divesses plantes, &  
qu’elles portent dans leur ruche pour leur nourriture &  
celle de leurs petites mouches. Cette substance Eucrine  
ou miellée *se* maniseste assez au gout dans plusieurs esi-  
peces de fleurs, comme dans celles du trefic des prés,  
dans celles des rosies, dans celles des œillets; car si on  
les lêche principalement dans la partie d’embas qu’on  
appelle onglet, & qui est contenue dans le calyce, on  
Eentira un gout doux & agréable. Cette substance re-  
çoit dans l’abeille & dans la ruche une élaboration qui  
*Tome IV.*

M EL 1202

la perfectionne & la réduit en *miel.*

Plusieurs chosies contribuent à faire de bon *miel,* comme  
la chaleur & la pureté de l'air, la bonté des abeilles, la  
nature des plantes qu’elles ont lêehécs , l'adresse des  
OuVriers qui y traVaillent.

On retire *le miel* des ruches dans deux faisions,au printems  
& en automne. Il me paroît que la premiere est la plus  
conVenable, parce que c’est le tems où les abeilles stoné  
dans leur plus grande Vigueur; qu’elles Vont humer &  
fueer les rosiles qui tombent abondamment aux mois de  
Mai & d’AVril, & que la siibstance des plantes est plus  
pure dans le renouVellement de la chaleur.

La meilleure maniere de séparer le *miel* est de mettre les  
tablettes ou gâteaux qu’on a retirés des ruches, Eur des  
claies ou nattes d’osier. Il en coule un beau *miel* blanc  
excellent, qui fe coagule : on l'appelle *miel vierge.*

On tire encore du *miel* blane des gâteaux qui restent lut  
les claies d’osier, en les mettant à la presse dans des  
facs de corde : mais il n’est pas si bon ni si blanc que le  
premier, tant à caisse de la cire qui y donne une légere  
impression , que par l’expression des mouches Vices Oit  
mortes, & même des Vers gros & blancs qui s’engen-  
drent quelquefois dans les ruehes & qui y portent un  
grand préjudice si l’on n’y remédie ; car on obferVe que  
quand ces infectes *se* fiant rencontrés dans le *miel* qu’on  
a exprimé il ne *se* congele pas bien,à catsse du vilain fuc  
qui y est entré. Le gout en est moins agréable , & il *so*garde difficilement sans s’aigrir & *se* corrompre.

Le *miel* jaune est tiré de toutes sortes de gâteaux Vieux &  
notlVeaux qu’on a retirés des ruches : on les rompt,  
on les met dans des chaudieres, on y mêle un peu d’eau  
& on les fait chauffer. Puis les ayant enVeloppés dans  
des facs de toile, on les met à la presse pour en faire  
fortir le *miel.* La cire reste dans les sacs.

Plusieurs cantons du Languedoc & du Dauphiné foumisi  
fient le meilleur *miel* blanc que nous ayons en France ;  
mais le plus estimé & celui qui est le plus recherché ,  
est celui qu’on fait dans un petit Bourg nommé Cor-  
biere , situé à trois lieues de Narbonne ; c’est celui que  
nous appellons *miel* de Narbonne. L’excellence de ce  
*miel* Vient, à ce qu’on prétend , des romarins qui fiant  
abondans & très-communs dans cette contrée & dont  
les abeilles siment les fleurs. Néantmoins je remar-  
quai en une année que je demeurai en Languedoc ,  
qu’encore que la gelée qui y siut grande & extraordi-  
naire Phicer, eût fait périr prefque tous les romarins ,  
*le miel* qu’on recueillit au printems sisiVant ne le céda  
point en agrément ni en bonne qualité aux *miels* qui  
aVoient été tirés les années précédentes.

Pour le miel jaune nous en Voyons de plusieurs fortes qui  
different dans leur consistanee , dans leur couleur plus  
ou moins foncée, dans leur odeur & dans leur gout.  
Celui qui *se* tire de Champagne est le meilleur; il  
doit être notiVeau, de consistance assez ferme, grasse,  
de couleur jaune dosée, d’un gout agréable. *Lcsmiels*qui Viennent de la Touraine & de Picardie font moins  
bons. Ils font écumeux & fouVent d’une consistance  
trop liquide, de couleur jaune assez foncée, fentant  
un peu la cire & d’un gout moins agréable que celui du  
*miel* de Champagne. *Lcmiel* qui *se* fait en Normandie  
est le moins bon de tous & le plus mal préparé. Sa con-  
sistance est quelquefois allez folide & fouVent trop li-\*  
quide. Sa couleur est rougeâtre &fon odeur défagréa4ble. Il a un gout de cire.

Ces differentes qualités des *miels* ne Viennent pas tant de  
la température du climat que de la bonne ou mauVaife  
manœuvre des OuVriers. Ceux de Normandie mettent  
trop d’eau dans leurs gâteaux, & ils sirnt obligés en-  
fuite d’en faire consommer une partie , c’est peut-être  
ce qui rend leur *miel* rougeâtre. Ils en séparent mal la  
cire dans les prcfloirs. Ce qui fait qu’il a un gout de  
cire : ce n’est pourtant pas leur profit, Car la Cire est  
bien plus ehere que le *miel.*

Le *miel* est en ufage dans quelques alimens & dans les  
remedes ; mais il l’étoit beauCoup davantage avant  
l’invention du fuere. Les aneiens en assaifonnoient

θ G g g

***-I*** 203 M E L

leurs ragouts , & ils l’employoient pour leurs  
confitures , comme quand ils préparoient leurs *me-  
limelum,* qui étoit du coing ou une autre pomme  
confite dans du *miel.* On en ferVoit fur leurs tables.  
Ils s’en ferVoient pour leurs sirops & leurs autres com-  
positions médicinales , comme nous nous serVons du  
fucre. Us en compofoient plusieurs fortes de boissons,  
comme de l'hydromel, qu’ils appelloient aussi *meli-  
cratum s aqtia mulsa , apomeli.* Nous nous serVons sou-  
vent pour la délicatesse du gout à la place de cet hy-  
dromela de l'eau sucrée.

Ils btiVoient du vin miellé , qu'ils appelloient *oenomeli :*nous nous serVons à la place du νϊη silcré, de l’hy-  
pocras.

Ils buVoient aussi de l’oxymel: c’étoit un mélange de *miel*Sc de Vinaigre , qu’ils tempéroient aVec beaucoup d’eau  
pour se rafraîchir. Nous nous serVons à *sa* place du  
sirop acéteux, du sirop de limon , ou des autres sirops  
aigres , & nous nlemploycns plus gueres ces liqueurs  
miellées que dans les remedes.

Au reste, le *miel* est souvent préférable au fiacre, quand  
on n’a point tout à-fait égard à la délicatesse du gout ;  
car outre que c’est un amas de la fubstance la plus  
pure & la plus éthérée d’une infinité de fleurs qui pof-  
Fedent de grandes Vertus, il est plus balsamique , plus  
pectoral & plus anodyn que le fucre, qui n’est que le stuc  
purifié & épaissi du fieul rofieau.

Le *miel* deVÎent amer par une trop forte coction , dqmê-  
me que les autres chofes douces. Il s’enflamme au feu  
à peu près comme le fucre.

Les abeilles fauVages font Eur les rochers de grcs amas de  
*miel,* qui ne servent ordinairement que pour la nour-  
riture des mouches & des oiseaux. Plusieurs croyent  
aVec assez de Vraissemblance, que l’ambre gris en Vient :  
mais ce nlest pas dequoi il s’agit présentement.

Le *miel* blanc Ou Vierge est pectoral : il facilite l’expec-  
toration & la tranfpiration : il rétablit les forces, & tient  
le Ventre libre.

Le *miel* jaune est détersif, relâchant , digestif, atté-  
nuant & réfoluant.

*Analyse du Miel.*

J’ai mis en distilation au bain-marie dans une grande  
cucurbite de grès, trente-deux onces du plus excel-  
lent *miel* de Narbonne que j’aie pû trouVer. J’en ai eu  
six onces d’une eau claire , comme de l'eau commune.  
J’en aurois tiré daVantage , si jlaVois continué la disti-  
latiort : mais je ne voulais que la premiere eau, qu’on  
appelle *restée de miel.* Elle est insipide : cependant elle  
contient un acide, car elle a rougi le tournefol. Elle  
n’a fait aucune ébullition aVec l’huile de tartre , ni  
aVec l'efprit Volatil du fel ammoniac. Cette rosée de  
*miel* est estimée propre pour faire perdre le lait aux  
nourrices, pour exciter l'urine, pour aider à la refpi-  
ration. On en prend trois ou quatre onces à la dofe ,  
deux ou trois fois par jour.

J’ai retiré la cucurbite du bain-marie/& je l’ai placée au  
bain de fable, où j’ai continué la distilation par un  
feu médiocre. Le miel s’est beaucoup gonflé, & il a  
rendu quatre onces d’une autre eau claire, de couleur  
jaune, d’une odeur de *miel* assez agréable, d’un gout  
acide & acre , fentant un peu le feu. . Elle a donné au  
tournesol une belle couleur rouge foncée.

J’ai poussé le feu un peu plus fort fous le *miel,* il s’en est  
élevé beaucoup de fumées blanches qui ont rempli de  
nuages le chapiteau & le récipient, & elles fe font ré-  
foutes en une troisieme eau, qu’on appelle efprit de  
*miel ,* pesiant trois onces , de couleur rouge , d’une  
odeur de brûlé, mais agréable, d’un gout acide & sort  
acre, pénétrant & brûlant un peu la bouche. Elle a  
bouillonné aVec les alcalis. Elle a donné au tournesol,  
comme la précédente , une belle couleur rouge son-  
cée.

J’ai augmenté fortement le feu fous la cucurbite, & je  
l’ai continué jufqu’à ce qu’il ne parût plus de nuages ,

M E L 1204  
dans le chapiteau. Il a distilé une quatrieme eaupe-  
simt deux onces, ayant une odeur semblable à la précé-  
dente , de couleur orangée, d’un gout acide , accom-  
pagné d acreté, mais moindre que la troisieme eau ; ce  
qui m’a paru étonnant : car ces liqueurs deVroientêtre  
de plus en plus acres, à mesure qu’elles approchent de  
la fin de la distilation. C’est apparemment que cette  
derniere est plus empreinte de parties huileufes que  
l’autre. Elle a bouillonné aVec les liqueurs alcalines, &  
elle a rougi le tournesol.

J’ai trouVé dans la Cucurbite une masse très-raréfiée, lé-  
gere, noire , pesiint quinze onces & demie. Je l’ai re-  
miEe en distilation dans une cornue , & j’en ai encore  
tiré par un grand feu fept onces d’une liqueur brune ,  
teignant fortement les doigts , d’une couleur orangée,  
d’une odeur forte de brûlé, mais qui n’est pas beau-  
coup défagréab!e, d’un gout acide , acre & piquant ; &  
deux dragmes d’huile, épaisse & noire comme de la  
poix, d’un gout acre, bonne pour les caries des os.  
Cette acreté procede d’une portion de fel qui s’y est  
attachée. Le raie! doit contenir beaueoup plus d’huile  
qu’il ne s’en est *séparé* par les distilaticns : mais il en  
demeure toujours une bonne partie dans les liqueurs  
distilées ; car si on les laisse repofer quelques jours, il  
s’en précipite un peu au fond du Vaisseau, & il s’en  
attache aux côtés. Cette liqueur est estimée bonne  
pour la carie des os.

J’ai rectifié la liqueur rouge-brune , demiere distilée.  
Elle est fort claire : mais *sa* couleur tire un peu fur le  
jaune. Son odeur est défagréable, & fon gout a un peu  
diminué en acreté; c’est ce qu’on appelle efprit ou aigre  
de *miel* rectifié.

J’ai retiré de la cornue fept onces & six dragmes d’une  
espece de charbon noir , raréfié, terrestre , presque in-  
sipide ; mais marquant pourtant au gout, quand on l’a  
mâohé, quelque légere impression de fiel. J'en parlerai  
encore dans la stlite.

On Voit par ces distilations que trente-deux onces *dcmiel*de Narbonne rendent vingt-quatre onces , deux drag-  
mes de liqueur. Je n’en ai, à la Vérité, tiré que Vingt-  
deux onzes, deux dragmes : mais le reste s’est dissipé  
par les jointures des Vaisseaux ; car quelque exactitu-  
de qu’on apporte dans ces opérations , il s’en perd tou-  
jours.

Je ne me fuis pas contenté de faire l’analyse du *miel*blanc le plus pur, tiré de la ruche fans expression , j’ai  
fait celle du fecond *miel* tiré de la ruche par une légere  
expression. Ilétoit de bonne consistance, assezferme,  
de couleur blanche , tirant fur le jaune, d’assez bonne  
odeur, d’un gout agréable. Je l’ai fait distiler au même  
poids, comme le précédent ; j’en ai tiré les mêmes  
principes : mais les premieres eaux m’ont femblé  
moins odorantes que celles du *miel* de Narbonne, & il  
y en a eu fur le total demi-once moins. Il m’est resté  
dans la cornue huit onces, deux dragmes de charbon  
femblable au précédent, mais un peu plus noir. Cette  
derniere distilation fait Voir, que pour peu que *lcmiel*ait été exprimé au fortir de la ruche, il contient plus de  
terre que celui qui a été fait fans expression.

J’ai fait encore l’analyse du *miel* de Champagne. Il étoit  
de bonne consistance , de couleur jaune , d’une odeur  
fade, d'un gout moins agréable que celui des *miels* dent  
j’ai parlé. J’en ai mis 32 onces en distilation. Les  
premieres eaux que j’en ai tirées aVoient une odeur un  
peu plus foiblc que celle des précédentes : mais les  
derniercs, qu’on appelle efprit de *miel,* m’ont paru  
tant Eoit peu plus acres, & elles ont été moins abon-  
dantes ; car je n’ai tiré en tout que Vingt-deux onces &  
demie. J’ai trouVé dans le chapiteau, après la distila-  
tion, outre une petite quantité d’huile noire & épaisse,  
un morceau de cire jaune pefant deux dragmes, aussi  
dure & aussi parfaite qu’aucune autre. Cette cireaVoit  
passé aVec le *miel* quand on aVoit pressé les gâteaux,  
& s’y étoit tenue dissoute. Le feu l'a fait séparer & éle-  
ver aVec l’esprit.

1205 M E L

J’ai trouvé dans la cornue , après la derniere distilation,  
neuf onces d’un charbon raréfié semblable aux précé-  
dens. Ce *miel* commun de Champagne a donc con-  
tenu plus de terre que le *miel* blanc, ce qui Vient de  
l’expression plus forte qu’on en a faite au fortir de la  
ruche.

J’ai fait encore l’analyste du *miel* de Normandie : il étoit  
de consistance assez ferme , de couleur jaune , rougeâ-  
tre, d’une odeur & d’un gout moins agréables que les  
autres.

J’en ai donc mis en distilation trente-deux onces ; il en  
est forti des liqueurs pareilles à celles que j’ai tirées du  
*miel* de Champagne, & j’ai trouvé au chapiteau un mor-  
ceau de cire pesant trois dragmes : il m’est resté dans la  
cornue neuf onces de charbon raréfié comme aux disti-  
lations précédentes.

J’ai ramassé tous les charbons raréfiés qui font fortis des  
cornues après les distilations dont j’ai parlé : j’en ai  
mêlé ayec les acides les plus forts , ils n’ont point fer-  
menté.

J’ai mis calciner à grand feu trois lÎVres & demie, ou  
cinquante-six onces de ces charbons de *miel* dans un  
pot de terre simple , fans Vernissure pendant dix heu-  
res. Cette matiere s’est allumée comme le charbon  
ordinaire : mais elle ne s’est point réduite en cendres,  
elle n’a diminué que de dix onces, & elle est restée  
noire & en charbon : elle a pris un gout un peu salé.  
J’ai Versé fur une portion de cette matiere une liqueur  
acide; ils’elt fait efferVefcence. J’ai mis le reste trem-  
per dans l’eau pour en faire une lessiVe ; le mélange a  
bouillonné comme quand on éteint de la chaux. J’ai  
filtré la liqueur, & je l’ai mife éVaporer ; il ne m’est  
resté qu’une dragme & demie d’un fel alcali , acre &  
piquant au gout. Il a fermenté aVeC les acides, & a  
troublé la dissolution du fublimé. Il est apéritif, fon-  
dant, & réfolutif comme les autres fels alcali fixes,  
lixÎVIels. On en peut donner jufques à deux scrupules  
JladoEe. \*

J’ai fait fécher dans une terrine qui n’étoit point Vernissée,  
la cendre, ou plutôt le charbon de *miel* resté après la  
lessiVe , il est demeuré insipide , & il n’a point été al-  
cali. Je l'ai mis calciner, il a pris feu, & a rougi:  
mais il ne s’est point réduit en cendres , quoique le feu  
que j’y ai employé ait été fort grand : il n’est point non  
plus deVenu alcali, & je n’en ai pu tirer de fel par une  
nouVelle lessiVe que j’en ai faite. Je l’ai mis fécher  
exactement comme deVant, &j’ai fait silr cette matie-  
re une expérience qui m’a paru si.irprenante,& qui mé-  
rite d’être rapportée ici.

J’ai mis fur un papier une portion de ce charbon de *miel*écrasé en poudre grossiere , j’en aï approché un cou-  
teau aimanté , j’ai apperçu que beaucoup des particu-  
les de ce charbon Ee font aussi-tôt hérissées , ont été at-  
tirées par le couteau, & s’y font attachées tout de mê-  
me que la limaille de fer est attirée par l'aimant, & s’y  
attache.

Cette expérience montre que le charbon de *miel* contient  
du fer ; car jufqu’à présent il ne nous a point paru  
qu’aucune autre matiere que le fer fût attirée par l’ai-  
mant. Au reste, je puis assurer que toutes mes opéra-  
tions si.lr les *miels* ont été faites dans des Vaisseaux de  
terre ou de Verre , fans qu’il y ait eu communication  
du fer, ni mêmed’aucun autre métal. Le charbon de  
*miel t* avant qu’il eût été calciné & dépouillé de fon Eel,  
étoit aussi attiré par l’aimant ; mais moins bien, ou en  
plus petite quantité.

Cette expérience confirme celle que M. Geoffroy a rap-  
portée à l'Académie des Sciences,touchant le fer, qu’il  
assure aVoir trouvé dans les cendres de plusieurs *végc-*taux: mais quoique le *miel luit* tiré des plantes, il a  
reçu tant d’élaborations différentes , qu’il ne laissoit  
gueres lieu de soupçonner aVant cette expérienee ,  
qu’on en pût tirer du fer. e

On explique ce phénomene en deux manieres différen-  
tes.

Tri E L 1206

La premiere est que la racine des plantes suce un fuc  
VÏtriolique & ferrugineux , dont on croit que toutes  
les terres font empreintes ,-& que ce fuc monte & se  
distribue par toutes la plante pour fa nourriture; d’où  
Vient, dit-on , qu’après aVoir brûlé la plante , on trou-  
ve dans fes cendressle fer dont le feu a fait rassembler  
& rejoindre lesparticules. »

La feconde explication nereconnoît point de fer dans leur  
état naturel : mais elle prétend que le feu par la force  
de fon action , brulant & calcinant les plantes, conVer-  
tit une partie de leurs cendres en fer.

L’une & l'autre explication me paroît bien difficile à  
comprendre ; car pour la premiere, il faut nécestàire-  
ment admettre que toutes les terres foient ferrugineu-  
fes ; il faut conceVoir que la fubstance pésimte du fer  
ait été portée & éleVée jufqulau fommet de la plante ;  
qu’elle ait servi à compoEer le fisc le plus Volatil, & le  
plus pur des fleurs, ressemblant à une rosée que les  
abeilles lêchent & receuillent ; que cette substance a  
Eoussert toutes les élaborations dans les mouches , &  
dans les ruches, fans que la partie ferrugineuse s’en foit  
séparée ,& qu’enfin cette partie ferrugineufe ait été à  
l’abri de toutes les tortures qu’on a données au *miel*dans l’analyfe qu’on en a faite.

La feconde explication n’est pas moins obscure quelapre-  
miere ; car on ne ste persuadera pas aisément que la feu-  
le action du feu puisse changer le charbon de *miel* eft  
fer.

Je ne fai, si au milieu de ces deux expllcations, il n’y au-  
roit point lieu de soupçonner, qu’il fe puisse rencontrer  
dans la nature plusieurs matieres , autres que le fer, ca-  
pables d’être attirées par l’aimant: c’est peut-être ce  
qu’un grand nombre d’expériences nous décotlVrira  
aVec le tems.

Il y a deux petites réflexions à faire fur l’analyfe du *miel.*

La premiere, est que quoique le *miel* en S011 état naturel 9ait une EaVeur très-douce, il n’y a pas un de Ees princi-  
pes , qui étant séparés , ait retenu ce gout. On en tire  
par la distilation une eau preEque insipide , beaucoup  
de liqueur acide qu’on appelle esprit, de l’huile , un peu  
de Eel fixe : mais en toutes ces substances , sim gout na-  
turel ne *se* rencontre point, même on a beau remêler  
ces principes ensemble, on n’y rémettra point la dou-  
ceur. Mon sentiment *sur ce* fait est que pour faire la  
douceur , il faut un mélange exact d’acide & d’huile.  
L’huile feule est fade, & passe fur la langue sans y faire  
d’impression, l’acide au contraire picote la langue:  
mais quand ces deux principes font mêlés enfemble ,  
les pointes de l’acide font liées par les parties rameu-  
tes de l'huile, enforte qu’elles n’ont plus la force de fai-  
re une irritation fur la langue : mais elles en ont assez  
pour faire pénétrer doucement l'huile , & luiferVÎrde  
véhicule , & exciter fur les nerfs du gout une agréable  
impression, un chatouillement que nous apposions dou-  
ceur. Ce raifonnement est confirmé par une infinité  
d’expériences; car de toutes les chofes douces, onre-  
tire de l’acide & de l’huile , & alors il n’y a plus de  
douceur. On fait aussi du doux, en mêlant un acide  
aVec une matiere sulphureuEe ; car si οη fait dissoudre  
du plomb qui est insipide, mais fulphureux , aVec un  
menstrue acide, la dissolution fera douce, & l’on en fera  
par lléVaporation un fel qu’on appelle fucre de Saturne,  
à catsse de *sa* grande douceur. Sielssuiteon sait distiler  
ce Eucre de Saturne , on en retire une liqueur acide, &  
il n’y aura plus de EaVeur sifcrée. Il ne sisit pourtant pas  
de ce raisonnement que toutes les fois que l’on mêlera  
grossierement une liqueur acide aVec de l’huile, ou aVee  
une matiere fulphureufe , le mélange en fera doux. II  
faut pour faire la douceur que l’acide foit intimement  
& parfaitement incorporé, & mêlé aVec l'huile, ce qui  
est fait très-fouVent par la Nature , & quelquefois par  
l’Art..

La feconde réflexion , est que siiivant toutes les apparen-  
ces, le *miel* en sim état naturel ne contient aucun alca-  
GGggij

1207 ME L

li. Tout ce qui en proVÎent par la distilation est acide.  
Le charbon même qu’on en retire au sortir de la cornue,  
ne donne aucune marque d’alcali, puisqu’il ne fermen-  
te point ayec les acides : & si le peu de lel fixe qu’on ti-  
re de ce charbon est alcali, ce n’est qu’après une gran-  
de & longue calcination , qui rendant la plupart des fiels  
poreux & en chaux , les fait deVenir alcalis , d’acides  
qu’ils étoient, L’efprit de *miel* rectifié est apéritif, on  
en peut donner jufqu’à deux scrupules à la dose. On s’en  
sert aussi extérieurement pour faire croître les cheVeux.  
Celui qui reste au fond dans la cucurbite après la recti-  
fication , est bon pour déterger les Vieux ulceres : il  
contient la partie la plus acre de la liqueur. Plusieurs  
Chymistes on dit dans leurs Ecrits, que l’esprit de *miel*dssolVoit l'or& plusieurs autres métaux : mais comme  
tout ce qui est écrit n’est pas toujours Véritable ; j’en ai  
Voulu faire l’expérience : j’ai trouvé qu’effectÎVement  
ce menstrue aVoit dissous quelque légere portion d’or:  
mais fans qu’on y eût apperçu aucune fermentation.  
L’argentnil’étainn’ontpointété pénétrés par cet efprit;  
le fer en a été bien pénétré , & il s’est fait une teinture  
noire & VÎtriolique. Le plomb en a été aussi pénétré, &  
le dissoleant a pris un gout doux&fucrin , cequimar-  
que une dissolution. Le cuÎVre a donné au menstrue une  
impression , & une odeur de cuiyre : mais il ne lui a  
point fait Changer de couleur. Le mercure en a été pé-  
nétré , &il s’en est dissous une petite portion. Εεμεευ ,  
*Cours de Cbymie.*

**PRQCEloEla SUR LE MIEL, DE BOERHAAVE.**

*Le miel dissions dans de l’eau, donne par la distilation ,  
une eau imprégnée seulement de l’odeur du miel.*

Prenez *une partie de miel pur, parsait et naturel , 8c  
six parties d’eau de pluie pure.*

Mêlez le tout , & distilez dans un Vaisseau de Verre , fur  
un feu modéré. Vous Verrez la Vapeur qui s’éle-  
Vera , fe ramasser en gouttes aqueufes , & coliVrir  
le dedans du chapiteau de l’alembic , fans couler  
d’un flux continu , quoique les deux tiers de l'eau  
montent. Cette eau n’a aucune odeur Vineufe :  
mais celle feulement du *miel* qui retient quel-  
quesois l'odeur des fleurs fur lesquelles les  
abeilles l’ont receuilli. Elle éteint le feu; si l'on  
en boit , on la trouyera très-insipide : elle n’é-  
chauffe ni n’enÎVre.

*R E M A R QU E.*

Ce procédé nous démontre que les sucs les plus traVail-  
lés des plantes , produits & perfectionnés dans les cel-  
lules des fleurs , & recueillis enfuite par les abeilles ,  
n’ont rien du tout de cet eEprit qu’elles donnent par  
la fermentation , d’où il s’enfuit éVÎdemment que l’ac-  
tion du Soleil Eur le? fiscs des plantes n’occasionne ja-  
mais en eux , tant qu’ils y fiant renfermés , les effets  
d’une Vraie fermentation , & partant que le *miel* pur  
& naturel , n’est ni échauffant, ni dessiccatif, ni af-  
tringent ; mais feulement atténuant , détersif, relâ-  
chant, stimulant, & faVoneux , qualités qui le rendent  
si falutaire dans les maladies , tant internes que Chi-  
rurgicales. Aussi n’y avoit-il aucune boisson plus Van-  
tée par les anciens Medecins que l'hydromel, ou le  
mélange de miel & d’eau ; elle est atténuante, apériti-  
νε , purgatiVe, stimulante , fans toutefois échauffer.  
Notre eau de *miel*distilée au bain-marie, reçoit toute-  
fois une certaine Vertu des esprits des fleurs logés dans  
le miel ; aussi passe-tlelle pour très-biessfaifante en col-  
lyre & en fomentation , dans les inflammations ou obse  
tructions aux yeux , étant en quelque façon les eaux des  
fleurs qui ont produit le *miel.* De-là Vient que notre pro-  
cédé ressemble beaucoup à celui qu’on tient dans l’ex-  
pression & l’épaississement, des fucs des plantes, telles  
que la manne , la pulpe de la casse, le fucre & les tama-

Μ E L 1208

rins ,qui mêlés aVec Peau, & traités comme le miel, ne  
donnent point d’efprit Vineux. Il en estde même d’au-  
tres fucs plus légers , comme de ceux qu’on tire des  
grains , des fruits de l’Eté , du bouleau , & d’autres  
plantes femblables ; ces fucs distilés ne donnent point  
d’esprit inflammableaVant leur fermentation : ainsile  
proeédé est général.

*Miel délayé avec l’eau et fermenté-*

*Délayez du miel avec* une quantité d’eau de pluie, telle  
que la folution puisse supporter à sa surface un  
œuffrais, Vous aurez de l'hydromel. Remplissez-  
en un tonneau, dont Vous laisserez l’ouVerture dé-  
couVerte. Placez ce tonneau dans un endroit, où  
vous puissiez le tenir constamment à un degré de  
chaleur de foixante & dix degrés. La liqueur com-  
mencera bientôt à s’agiter aVec tous les signes de  
la fermentation. Laissez les chofes en cet état,  
jusques à ce que l'opération foit parfaite ; alors  
Vous aurez une liqueur douce, fpiritueufe, appel-  
lée hydromel, que Vous garderez dans un Vaisseau  
bien fermé.

*L’hydromel préparé par lafermentation , selon le dernier  
procédé, donne dans la distilation un esprit inflam-  
mable et un vinaigre.*

*Versez* une pinte d’eau bouillante dans un alembic. Al-  
lumez du feu fous l’alembic, afin que l’eau conti-  
nue d’être dans une forte ébullition. Versiez en-  
fuite dessus de l'hydromel gardé pendant long-  
tems dans un vaisseau bien fermé , obferVant de  
laisser un tiers de l’alembic Vuide. Augmentez  
le feu , remuez fréquemment la matiere aVec un  
bâton, pour la tenir dans un mélange exact ; lorsi  
qu’elle fera fur le point de bouillir , appliquez le  
chapiteau , & conduisez Votre feu de façon que la  
matiere s’échauffe fortement, &que l’esprit VÎen-  
neaVec assez de Vitesse. Vous aurez un efprit νΐ-  
neux excellent , qu’on ne distinguera point de  
l'esprit de νϊη. 11 faudra bien obferVer le tems où  
cet efprit cessera de couler , afin de changer de  
réeipient ; car il ferafuiVÎ d’une liqueuraqueufe  
blancheâtre & défagréable.

*R E M A R QU E.*

Ce procédé nous fournit un exemple de la distilation  
des efprits d’une liqueur fermentée, & des préeautions  
qu’elle demande. Le reste de l’hydromel dépouillé de  
fon efprit par la distilation , contient cependant enco-  
re quelque chofe de nourrissant , & il en est ici de mê-  
meque dans la biere. Si l'on traite cette matiere selon  
l'art& les lois de la fermentation ( Voyez *Alcohol ) ,*on ne parVÎendra point à la faire fermenter derechef;  
elle s’aigrira , & deVÎendra vapide, mais non VÎnetsse,  
& capable de fournir de nouVeaux efprits; & elle se  
corrompra toujours de plus en plus.

**PRoCEloEla s U R\* LE MIEL DE WILSON.**

*Teinture de miel.*

Prenez *une livre de miel vierge pur,*

Ecumez-le dans un Vaisseau de terre bien propre.  
♦

Ajoutez-y *trois onces de sel de tartre* , ou  
*de quelque autre sel fixe pur et bien pulvérise.*

Remuez le tout ensemble , & il Ee fera une ébullitIOn.

\* Attendez que cette ébullition foit passée , enleVez  
l’écume , mettez le mélange dans une cucurbite  
entiere ; Verfez dessus une ÜVre & demie d’efprit  
de νϊη tartarisé; fermez la cucurbite , & la tenez

1209 M E L

pendant quarante-huit heures à un feu de digef-  
tion. Agitez la matiere trois ou quatre fois par  
jour, l’efprit de vin fe chargera dans cet inter-  
valle de la partie la plus pure du *miel.* Décantez  
cet efprit de vin , & versiez-le séparé des feces  
dans une autre cucurbite; lutez-y un chapiteau &  
. un récipient, & tirez la moitié de l’efprit de vin  
silr un feu modéré; ce qui restera fera une tein-  
ture de *miel* douce & épaisse, que vous pourrez  
regarder comme un pectoral excellent.

Sa dofe est depuis quarante gouttes , jssqucs à deux drag-  
mes.

*Eau douce de miel.*

Broyez les doux, les mssCades, la graine de coriandre  
& le benjoin ; mettez le tout dans une Cucurbi-  
te ; Versiez dessus l’eau de Vie, & après une digeijo  
, tion de quarante-huit heures , distilez le tout au  
bain-marie.

Ajoutez fur quatre pintes de cette eau , une ltVre & de-  
mie d’eaude rosies de Damas,& une 1ίντε& demie  
d’eau de fleurs d’orange ; cinq grains de musc de  
la Chine, & cinq grains d’ambre gris. Broyez  
d’abord le mufc & l'ambre gris dans un peu d’eau ;  
mettez-le tout enfuite dans un gros matras. Se-  
couez-le,& tenez le tout en circulation, pendant  
trois jours & trois nuits fur un feu modéré; laissez  
refroidir, filtrez & gardez l'eau dans unephiole  
bien fermée pour l’ufage.

J’ai fait plusieurs fois de cette eau pour le Roi Jacques II ;  
elle est antiparalytique , elle adoucit la peau , & rend  
une des plus agréables odeurs que l'on ait ; quarante ou  
cinquante gouttes dans unechopine d’eau claire , fuf-  
fifent pousse laVer le Vssage& les mains; la même quan-  
tité fur une chopine de punch , ou de quelque autre  
eau cordiale , lui donnera une odeur très-agréa-ble.  
WILSON.

Il saut remarquer que les Aneiens fassoient entrer le *miel*dans leurs antidotes & dans leur thériaque ; comme  
dans le mithridat, dans la thériaque d’Andromaque ,  
communément appellée thériaque de Venise; & que’  
Fracastora fuÎVi leur exemple dans la composition de  
sia confection , appellée *Diascordium.* Or il est main-  
tenant éVÎdentque le *miel* est un ingrédient convena-  
ble dans toutes les préparations pharmaceutiques ; car  
il ouvre les autres ingrédiens par la fermentation ; il  
extrait & altère en quelque façon leurs vertus , & les  
unifiant , les dirige toutes à une même fin ; d’ailleurs  
il fert de correctif à l'opium, & aux autres narcotiques  
filéquemmentintroduitsdanslesantidotes des Anciens.  
Aussi Dioicoride a-t-il remarqué que le mictfoulagcoit  
dans les maladies caufées par l’ufage du fisc de pavot;  
lors donc qu’on prépare quelques-uns de ces antidotes  
avec le diacode; on a un médicament dont la vertu doit  
différer beaucoup de celle de l’antidote qu’on auroit  
préparé avec le *miel.* Ceci demande une attention sé-  
rieufe de la part des Médecins qui ordonneront le diasi  
cordium , ou quelqu’autre antidote , fait avec le dia-  
code.

Nous ferons encore une observation silr le *miel* ; c’est  
qu’il y a des tempéramens tels,que la plus petite quantité

M E L 1210

de ce liquide produit en eux des tranchées excessives ‘tdes vomissemens & d’autres indispositions fâcheufés.

Il produit dans d’autres les effets du poifon : en voieiun  
exemple tiré des *Transactions Philosophiques.*

On confeilla à M. Morley de Bury-Saint-Edmunds,  
attaqué d’asthme, de prendre une cuillerée du meil-  
leûr *miel* d’Angleterre : il le fit, & tout le corps lui en-  
fla, comme s’il eût aValé le plus cruel de tous les poi-  
fions. M. Goodrick , de qui je tiens ce fait, lui ordonna  
un fudorifique ordinaire, qui le guérit dans un certain  
tems. Pour s’assurer que le *miel* qui avoir produit l’in-  
difposition, n’avoit rien de vénéneux ; on en acheta  
dans un autre endroit ; le malade en prit en même quan-  
tité que la premiere fois , il s’enfuivit le même acci-  
dent, & le malade guérit par le même remede.

Une Dame de qualité m’a raconté plusieurs fois un fait  
tout femblable au précédent : elle me dit que s’étant  
blessée légerement à la jambe, elle envoya chercher  
un Chirurgien, qui ayant mêlé un peu de *miel* dont  
elle avoit une grande aversion, dans le topique qu’il  
lui appliqua ; l'endroit aflecté s’enfla fur le champ , &  
le mal s’irrita de façon qu’elle fut obligée de l’envoyer  
chercher prefque fur le champ. Ce Chirurgien s’étant  
informé & ayant appris l’antipathie qu’elle avoit pour  
*le miel*, ôta fon onguent, & lui. en substitua un autre  
qui produisit de fort bons effets. *Tranfact. Philosoph.*

Je n’ai jamais vu dans aucun Medecin des remedes or-  
donnés contre les maladies causées par le *miel* ; on ne  
fera donc pas fâché de trouver ici la maniere dont je  
me fuis traité moi-même.

Toutes les fois qu’il m’est arrivé d'être indisposé & tour-  
menté de tranchées cruelles & de diarrhées, pour en  
aVoir fait un ufage exeessif ; dans toutes ces occasions,  
je me silis senti beaucoup d’appétit pour les mets salés,  
& c’est toujours avec succès que j’ai mangé du lard ,  
maigre, cuit. Mais pour donner à cette obEerVation  
pn air important qu’elle n’a point du premier coup  
d’œil, je crois qu’il est à propos d’instruire le Lecteur,  
que DioEcoride, Aétius, Oribaste, Paul Eginete, &  
Actuarius , ont tous recommandé les alimens salés  
dans la cure des maladies causées par le *miel* Vénéneux  
dont nous ayons fait mention à l'article *Ægolethron.* Je  
crois aussi qu’une grande quantité d’eau de poulet, lé-  
gere, & qui n’auroit. seulement que le gout du poulet,  
telle en un mot, que Sydenham l'ordonne dans la cure  
du cholera , produiroit de bons effets, l'urtout si l'on  
faifoit prendre des clysteres en même-tems.

Je finirai cette dissertation fur le *miel,* parce que Quincy  
en dit, en le considérant comme un médicament ; & je  
remarquerai d’abord, que le Peuple le regarde comme  
un remede propre dans la pierre & dans la graVelle ;  
& qu’en effet il est assez bienfaisant dans ces maladies.

Les propriétés médicinales du *miel* , dit Quincy, font  
grandes & en grand nombre : enforte que depuis la  
naissance de la Medecine , Eous Hippocrate , jufqu’au-  
jourd’hui , il n’y a presque point d’Auteur qui n’en  
ait fait mention. Il est pénétrant & détersif, & bon  
par conséquent dans toutes les obstructions , furtout  
lorsipulellesproViennent d’humeurs épaisses & vifqueu-  
fes : il est très-énergique dans les embarras & dans les  
engorgemens de poitrine ; alors il procure merVeil-  
leusement l'expectoration. En un mot, il n’y a point  
de maladie proVenant du phlegme , ou des choses qui  
constituent un tempérament froid, où il ne foit bien-  
saifant. Il faut l'interdire à ceux dont la Constitution  
est chaude & fluide; on s’en ferVoit jadis en guife de  
fucre ; & je ne fai pourquoi on n’en fait pas plus d’u-  
fageà préEent. Il produiroit Certainement de bons ef-  
fets à tous Ceux qui ont la poitrine embarrassée le ma-

I2ÏI MEL

tin de phlegmes épais & vifqueux, qu’ils ont beaucoup  
de peine à expectorer , & qui ne semt toutefois foula-  
gés que par l’expectoration. Pour cet effet ils devroient  
en prendre le foir fur une rotie , ou l’avaler dissous  
dans quelque liqueur chaude. Il y en a qui assurent  
qu’il tue les vers, pris dans du lait. On en fait beau-  
coup d’ufage en Chirurgie pour nettoyer les ulceres  
fordides, foit en l'appliquant immédiatement Eur ees  
ulceres, foit en les lavant avec des liqueurs dans les-  
quelles on l’a fait dissoudre.

Μετ ÆgyPTIACUM. Voyez *Ægypùacumunguentum.*

**MIEL DE ROMARIN, OU** MbL **ANTHOSATUM.**

Prenez *de fleurs de romarin nouvellement cueillies, une  
livre s*

*de mùl clarifié, trois livres.*

Mêlez le tout enfemble dans tln pot, & gardez le pour  
l’lssage.

**MEL ELATINES , OU MtEL DE BETOINE DE** PaUL , **OU** de  
**VERONIQUE.**

Donnez au tout une consistance convenable par l'ébul-  
lition.

Je n’ai jamais vu cette préparation dans quelque Phar-  
macopée que ce fût, même dans celle du Collége de  
Londres, avant laderniere édition de celle-ci.

**MEL HELLEBORATUM, OU MIEL d’llELLEBORE BLANC.**

Prenez *de racines d’hellébore blanc aseches et coupées par  
petits morceaux, une livre s  
d’eau commune claire, quatorze livres.*

Laissez influer l’hellébore dans cette eau pendant trois  
jours.

Réduisiez peu à peu par évaporation la liqueur à fa moi-  
tié,

Passez-la , exprimez fortement, & donnez à la liqueur  
filtrée & exprimée la consistance du *miel,* en la fai-  
fant bouillir avec trois livres du meilleur *miel*blanc.

Μετ **MERCURIALE.** Voyez *Bonus Henricus.*

**MEL MORORUM, ou ΜΐΕΕ DE MURES.**

Prenez *du jtts de mitres s cueillies avant la maturité et  
avant le soleil levé tant fur les arbres, que sur les  
arbrisseaux ; dans la quantité d’une livre et demie  
de chacun.*

Dépurez ce fuc en le lassant reposiez

Ajoutez de *miel* passé & écumé deux livres.

Faites bouillir le tout enfemble fur un feu modéré , juf-  
qu’à ce qu’il ait pris une consistance convenable.

Με **L ROSATUM, OU MIEL ROSAT.**

Le *miel* rofat sie fait avec une livre de fuc, ou d’infusion  
*de roscs* rouges, &  
*deux livres et demi de miel.*

On fait bouillir ce mélange, jufqtl’à ce qu’îl ait de la  
consistance.

M EL i 212

**MEL SAPONIS, OUMIEL DE SAVON.**

Mêlez le tout enfemble.

Ce Eavon passe pour unir la peau, & pour éclaircir le teint i  
mais ce siont-là Ees tssages les moins importans ; on s’en  
sert EouVent avec beaucoup de Euccès dans la goure &  
dans les rhumatismes ; pour cet effet on en frote les  
parties affectées ; il est si pénétrant qu’il fait élever  
quelquefois des ampoules, & commence par ôter la  
douleur.

On le rendroit plus énergique en y ajoutant une certaine  
quantité de camphre & d’opium.

**MEL VIOLACEUM, OU MIEL VIOLAT.**

Il fe prépare comme le *miel* rofat : mais on en fait peu  
d’ufage, & on le trouVe rarement chez nos Apothicai-  
res. Quant au *miel* rofat , on l'ordonne assez EouVent  
en gargarisine, & on s’en *sert* en plusieurs cas, commsi  
d’un détersif rafraîchissant.

MELAINA, μέλαινα . *noire.* Hippocrate se fert quelque-  
fois de cette épithete feule,pour μέλαινα χόλη, Eous-en-  
tendant χόλη, comme on peut Voir *Lib. de Naturâ ho~  
minis,* & dans le passage filmant, *L. XXIX. de Morbis,  
foerauav isola* ὸιον τρύγα, « il Vomit de la bile noire Eem-  
a blable à des feces.» Galien paroît aVoir eu égard à cet  
endroit d’Hippocrate, lorsqu’il a dit dans sim *Exegesisz*μέλαινα λέγεται τε nsij ὴ νόσος ἀπὸ μελαίνης χολὴς συνιστα-  
μενη. « La maladie dont la matiere consiste dans une  
« bile noire, s’appelleμέλαινα. »

MELAINA NUSOS , μέλαινα νουσος ; *la maladie noires*Il y a deux maladies auxquelles Hippocrate donne l’é-  
pithete de μέλαινα, pour les distinguer des autres; il  
en fait la defcription à la fin de fonfecond Licre des  
Maladies.

Dans la premiere, le malade , dit-il, vomit de la bile  
noire femblable à des feces, tant foit peu fanglantes,  
qu’on prendroit pour du vin pressuré, d’autrefois pour  
de l’encre, ou pour le fuc noir du polype, ou de la fé-  
che, ou pour du vinaigre , dont elle a l'acreté; il rend  
aussi une espece de phlegme, ou de falive claire, & une  
bile verdâtre, χολὴν χλωρὴν. Lorfque la matière ren-  
due par le vomissement ressemble à du Eang noir, elle  
a une odeur de tuerie. La bouche & la gorge sont en-  
flammés, les dents siont agacées, & la matiere vomie  
fermente à terre. Le malade fe fent un peu *soulagé*après cette évacuation ; il a un appétit violent, qu’il  
n’ofe fatisfaire; à jeun, il est tourmenté par des borbo-  
rygmes,& par l’acreté de fa falive; & il Eent après avoir  
mangé, du poids & de l'oppression dans lesvssceres,  
avec une douleur pungitive dans la poitrine & dans les  
reins, comme si on lui enfonçoit dans ces parties des  
épingles. Ces l'ymptomes font accompagnés d’un maI  
de côté, d’une fievre lente, de mal de tête, d’obseur-  
cissement de la vue, de péfianteur dans les jambes, &  
de noirceur de la peau.

La fieconde *maladie noire*, est accompagnée des fympto-  
mes sijivans. Le malade est exténué, *son* corps est d’un  
rouge noir, Ees yeux d’un verd pâle, *sa* peau minee, Ees  
membres foibles, & plus fon mal dure, plus sim état  
empire. Il vomit en tout tems , rendant une matiere  
claire, comme par distillation, à peu près dans la quan-  
tiré de deux *Lrochtus.* Voyez *Brochtus.*

Le vomissement le prend ordinairement après avoir man-  
gé; il rend alors *ce* qu’il a pris, avec de la bile & du  
phlegme; il stent essuite une douleur qui s’étend par  
tout Eon corps ; sim vomissement est quelquefois pré-  
cédé d’un frisson léger & de la fievre ; & il *n’y* est ja-

ΐ2ΐ3 M E L

mais plus siljet, qu’après avoir pris des choses douces  
& huiletsses. Voyez *Morbus niger.*

MELAMPODIUM, *Hellébore noir,* ainsi appelle de  
Melampe qui en découVrit les propriétés.

MELAMPYRUM, *Blé noir.*

Voici sies caracteres.

Ses feuilles font conjuguées , fa fleur est monopétale, en  
masque , a deux leVres; fa levre supérieure est en casi-  
que, & l’inférieure est entiere. Son fruit est rond à  
deux capsides, & plein defemences qui ressemblent à  
du froment.

Boerhaave en compte les deux efpeces fuivantes :

I. *Melampyrum, comâ purpurascente,* C. B. P. 234. Raii  
Synop. 3. 286. Boerh, Ind. A. 236. Tourn. Inst, 173.  
*Triticum vaccinum,* Offic. *Melampyrum multis, sive  
triticum vaccinum.* J. B. 3. 439. Raii Hist, 1. 774.  
*Melampyrum , purpureum,* Ger. Emac. 96. *Crataeogo-  
numflore vario.* Park. Theat. 1326. *Blé de vache.*

On l’appelle *blé de vache,* parce que le gros bétail aime  
beaucoup ce fourage ; on le trouve communément par-  
mi le froment, dans les contrées où il croît : mais je  
ne crcis pas qu’il y en ait en Angleterre. On n’a fait  
jusqu’àpréEent, dit Jean Bauhin, aucun usage du blé  
noir en Medecine. On lit dans Clusius, que dans les  
Contrées Méridionales de la Frisie & de la Flandre,  
où il croît en abondance, il gâte le pain & le rend noir,  
& que ceux qui en mangent fiant attaqués de pesim-  
teur de tête , comme s’ils avoient mangé de l'ivraie.  
J’ai remarqué plusieurs fois, continue le même Au-  
teur, qu’il nuifoit à la blancheur du pain ; mais je ne  
me fuis jamais apperçu qu’il lui donnât mauvais gout,  
& les Paysans qui ne le feparent jamais du froment, ne  
fe font jamais plaints qu’il fût mal-faim Tabernæ-  
montanus nous assure avoir mangé plusieurs fois du  
pain de ce blé, lui avoir trouvé assez bon gout, & n’en  
nlayoir jamais été incommodé. RaY , *Hist. Plant.*

2. *Melampyrum, luteum latifolium,* C. B. P. 234. Boerh.  
Ind. A. 236. Tourn. Inst. 173. *Crataeogonum,* Offic.  
*Crataeogonum album.* Ger. 84. Emac. 91. *Crataeogonum  
vulgare.* Park.Theat. 1326. *Melampyrumscylvaelcum  
flore luteo, sive saturera lutea fylvestris,* J. B. 3. 441.  
Raii Hist. ι. 775. Synop. 3. 286. *Blé de vache sau-  
vage.*

Il croît dans les bois & dans les lieux adjacens, dans les  
brossailles, les haies & les lieux ombragés, au pié des  
chênes, & d’autres vieux arbres , prefque dans toutes  
les Contrées de l’Europe.

Il fleurit en Juin & en Juillet, sa femence est d’uEage :  
nous lssons dans Diostcoride qu’elle provoque à l’acte  
vénérien.

*Melampyrum* est composé de μέλας, *noirs &* de πυρὸς *fro-  
ment s* parce qu’il ressemble au froment, & que d’ail-  
leurs on s’en fert en aliment. Plusieurs Auteurs distent  
que mêlé avec le froment, il porte à la tête. Mais ce  
fait est contredit par un grand nombre d’autres. *Hise  
toire des Plantes attribuée â Boerhaave.*

MELANAGOGA , μελανάγωγα, remedes qui purgent  
labile noire.

MELAN PHARMACON , μέλαν φάρμακον, *remede  
noir*, femblable à de l’encre ; Hippocrate *sc fert* quel-  
quefois de cette Eaçon de dire , au lieu de μέλαν γρα-  
*, atramentumscriptorium, encre a.* écrire; du moins  
il paroît que c’est ainsi que Cesse & Paul Eginete l’ont  
entendu. Ces mots *se* trouvent, *Lib. de Cap. vuln.* où il  
dit à propos de la fracture du crane, δel δὴ ἐπὶ τὸ ὀστέον  
τήκειν τὸ μελάντατον , δεῦσας τε τῷ μέλανι φαρμάκῳ τῷ  
τηκημένῳ: « 11 faut verfer fur l’os quelque fubstance très-

M E L î 2 I *4*noire, macérée dans une solution de médicamens noirs.  
Volci comment Cesse paroît avoir rendu cet endroit,  
*Lib. IV. cap.* 8. *At si ne tum quidem rima manifesta est,  
inducendum super os atramentum scriptorium est, deindè  
scalpro id radendum s* ou « si la fente ne paroît point,  
« couvrez l’os d’encre, & ferVez-vous enfuite du lenti-  
«culaire. Paul Eginete dit, *Lib. VI.* p.90. Versez sim  
l’os quelque médicament noir liquide, ou de l’encre à  
écrire. Qu’HippoCrate ait ordonné dans le passage que  
nous venons de citer, de verEer Fur l'os de l’encre à  
écrire, ou d’uEer de quelqu’autrc médlcament noir; il  
est constant que Galien avoit en vue ce passage dans  
fon *Exegesis,* lorsqu’il a dit à propos du μέλανι φαρμάκῳ  
d’Hippocrate ,τουτο πῶς σκευάζεται, ἐν τῷ περὶ ἐλκῶν ἀυ-  
*τος* ἐδίδαξεν,α où il nous a appris lui-même dans S011 Li-  
Vre des Ulceres,comment il falloir préparer ce médi-  
«cament, ou cette drogue noire. » D’où nous devons  
inférer que le médicament qu’Hippocrate entend par  
μέλαν φαρμακον, nous est totalement inconnu, puifqu’iI  
n’en est point question dans le Traité cité par Ga-  
lien , à moins que le Livre des Ulceres ne foit impar-  
fait, ou que le médicament noir dont il s’agit, n’y foit  
décrit fous quelqu’autre nom que fous celui *d’atramen-  
tum scriptorium -,* qu’on n’y rencontre point. Au reste,  
le passage que nous venons de citer du Livre des blese  
fures de la tête, est très-corrompu ; & la feule choEe  
que nous en puissions déduire, c’est que le *Melan Phar-  
macum* d’Hippocrate est quelque médicament noir li-  
quide, qu’il falloir verser fur l’os, pour s’assurer de la  
profondeur de la fente. D’ailleurs, il importe peu de  
savoir si le *caricon* décrit au Livre des Ulceres, l'encre  
àéerire, ou quelqu’autre composition, est le médica-  
ment noir liquide dont il est question. On trouve dans  
des additions apocryphes faites au premier LiVre des  
Maladies des femmes d’Hippocrate , un médlcament  
noir préparé de fcories & de fleurs d’airain, broyées  
séparément & mêlées ensisite.

MELANCHLOROS ,μέλαγχλορος , épithete que Pau!  
Eginete donne à certains trochisquesqu’il décrit, *Lib.  
VII. cap.* 12. & à une emplâtre dont il fait mention,L.  
*VII. cap.* 17.

MELANCHOLIA, *Mélancolie. Noyez Mania.*

La *mélancolie* vagabonde est cette espece de maladie qui  
attaque assez communément au mois de Fevrier. On  
l’appelle erratique, ou vagabonde ; parce que les ma-  
lades ne peuvent demeurer une heure dans la même  
place, ils vont & viennent continuellement, fans *sa-  
voir Où* : les Arabes l'appellent *Kutubuth,* d’unanimaI  
qui, nous disent - ils , fe meut perpétuellement fur la  
furface des eaux stagnantes. Outre que dans la *mélan-  
colie* vagabonde, les malades font dans un mouvement  
perpétuel, comme nous l'avons obfetVé, ils éVÎtent la  
compagnie, aiment les lieux folitaires ,& errent fans  
savoir où ils vont ; ils ont la couleur jaunâtre, Ia langue  
feche, comme quelqu’un qui seroit sort altéré, les yeux  
Eecs, creux, & jamais humectés de larmes ; tout le  
corps *sec &* brûlé, & le vssage siombre & couvert d’hor-  
reur& de tristesse. Ces mélancoliques S01U plus timi-  
des que les autres : c’est par cette raison qu’ils aiment  
la solitude ; qu’ils errent pendant la nuit, & qu’ils *se*retirent dans des cavernes & dans d’autres\* endroits *so-  
litaires;* ils évitent l'approche des hommes ; s’il leur  
arrive d’en rencontrer contre leur attente, ou ils ne les  
regardent point, ou ils ne les voyent point. Sils ne les  
regardent point, il n’y a point de doute que ce ne l'oit  
un effet de la frayer qu’ils en ont, frayeur qui leur  
fait ftsspecter & fuir tout objet. S’ils ne les voyent  
point, c’est que profondément occupés des objets peints  
dans leur imagination , ils n’apperçoÎVent rien hors  
d’eux. IlsEe retirent dans les Iieux folitaires, pourn’ê-  
tre point troublés dans la spéculation des objets gigan-  
tusques & imaginaires dont leur esprit *se* repaît.Il en est  
d’eux en cela , ainsi que des personnes studietsses qui  
jouissent de leur bonsEens , qui évitent la compagnie,  
& toutes les oecasions qui pourroient les distraire de  
leurs contemplations fayorites ; ils ont ordinairement

1215 M E L

les jambes cotlVertes d’ulceres qui ne fe consolident  
point, parce que le mouVement perpétuel où ils Eont  
y détermine Eans cesse l’humeur peccante.

La cure de cette *mélancolie* est presque la même que celle  
de la *mélancolie* ordinaire; car ces deux maladies pro-  
viennent de la même cause , & ne different que dans le  
dégré & dans le mêlange des humeurs. C’est donc l’hu-  
meur mélancOllque qui aflecte les esprits dans la tête ,  
& qui diEpoEe le cerVeau à en engendrer de semblables,  
qu’il faut corriger & éVacuer. On fortifiera la tête, on  
en détruira l’intempérie par des céphaliques humec-  
tans, modérément échauffons, ou tempérés. Les éVa-  
cuations copieufes de fang, feront surtout bienfaisan-  
tes , Eoit tout d’un coup , Toit à disterens intervalles ,  
felon que l'état du malade le permettra : on s’appli-  
quera particulierement à procurer du sommeil ; car  
rien ne tend plus directement à la guérison de cette  
maladie. On tssera de purgatifs, & on reVÎendra fré-  
quemment à ces remedes. Lorfque toutes ces précau-  
tions fiant inutiles, il y a des Medecins qui fontfouet-  
ter le malade jusqu’à ce qu’ils Paient fait renoncer à  
fes imaginations, reprendre Ea rasson, & obéir: mais  
je doute de la bonté de cette derniere pratique ; car  
elle tend à augmenter la frayeur , qui est déja un des  
l'ymptomes de cette maladie, & par conséquent à em-  
pirer l’état du malade.

La *mélancolie* apoplectique, est le contraire de la *mélan-  
colie* erratique. Dans celle-ci, les malades sont perpé-  
tuellement en mouVement, Vont & Viennent fans cef-  
se: dans la premiere, ils paroissent stupides, destitués  
de la faculté de passer d’un lieu dans un autre, & fixés  
dans un même endroit. Lorsqu’ils Eont couchés, ils ne  
veulent point sortir du lit; assis, ils ne Veulent point  
fe leVer ; debout, ils ne marchent que quand ils y font  
contraints par leurs amis, ou par ceux qui les servent;  
ils n’éVÎtent point les hommes, mais ils semblent ne  
faire aucune attention à ce qu’on leur dit, ils ne *ré-  
pondent* point; pensifs & plongés dans une méditation  
profonde , ils ne sont frappés ni de la préfence , ni de  
l’impression des objets, ils dorment & veillent par in-  
terValle; mangent quand on leur porte des alimens à  
la bouche, boiVent comme à l’ordinaire , & font en  
cela, & en quelques autres chofes assez traitables & fa-  
ciles à gouverner.

Cette maladie est assez rare; cependant on en trouve un  
exemple remarquable dans Jacobus Janus. Cet Auteur  
dit, qu’un Ecclésiastique d’environ trente ans , plus  
rempli de superstitions que de bon siens, s’étant imagi-  
né que Dieu ne lui pardonneroit jamais quelques fau-  
tes qu’il avoit faites dans sa jeunesse, & qu’il étoit in-  
digne des fonctions facrées qu’il exerçoit, fut précipi-  
té par fes idées extravagantes, dans un defefpoir qui  
lui dura un Printems & un Eté entiers : alors il attenta  
plusieurs fois fur lui-même & fur sa femme. En Au-  
tomne la violence du mal s’étant affoiblie, il tomba  
dans une *mélancolie* extraordinaire, dans laquelle on  
ne put jamais parvenir à le faire parler, quoiqu’il pouse  
fât des foupirs fréquens & profonds. 11 parut enfuite  
éeouter avec satisfaction les difcours confolans de fes  
amis & de Ees parens ; il fit des efforts pour chasser fion  
chagrin , & dissiper la noirceur de fies penfiées : mais  
on ne put jamais en obtenir de réponfies aux questions  
qu’on lui Faifbit ; cependant il lui arrivoit fréquem-  
ment d’invoquer Dieu à haute voix, mais d’une ma-  
. niere qui marquoit l'horreur & le defiespoir. On fut  
pendant plusieurs femaines san^ pouvoir en tirer un  
mot, malgré les sollicitations qu’on lui fassoit de par-  
ler; ildormoit bien pendant la nuit; le matin lorlstti’il  
s’éveilloit, il parossoit pensif, & restoit, pour ainsi di-  
re, immobile dans fon lit; lorfqu’il étoit levé & ha-  
billé , il demeuroit comme une statue, avec cette dif-  
férence, qu’il portoit de lui-même fa main à fa tête &  
à fes tempes. 11 poussent de profonds foupirs, ainsi que  
tous les mélancoliques. Lorfqu’on le poussait en avant,  
ou qu’on le conduisioit en avant, il marehoit ; si on le  
'conduisioit à une chasse, il s’asseioit ; si on le saisioit

M E L 1216

mettre à table, il prenoit les alimens que *sa* femme lui  
préfentoit, & buvoit comme les autres lorsqu’on le lui  
conseilloit. Il demeura dans cet état pendant tout l'Au-  
tomne: mais sim indisposition commença à diminuer  
vers le milieu de l’hiver ; enfin il deVint capable d’exer-  
cer fies fonctions; il lui resta cependant un abbatement  
qui dura long -tems , parce qu’il étoit naturellement  
mélancolique.

Ce que nous avons dit suffit pour connoître les signes  
diagnostics de cette maladie. Il ÿ a bien de la diffé-  
rence entre la catoche & la *mélancolie* apoplectique.  
La premiere de ces maladies attaque fubitement; la  
feconde Ee forme par dégrés.j Dans la catoche le ma-  
lade est fans sentiment & Eans mouvement ; au lieu que  
dans l'apoplexie mélancolique il jouit de l’un & de  
l’autre, quoiqu’occupé tout entier de certains objets,  
& faisant peu d’attention à tous les autres, il n’ait pas  
l’issage de ses fens aussi libre que les personnes Eames.  
Dans l'un de ces cas , les malades quelquefois ne  
voient, n’entendent, ni ne fentent. Dans lefecond,  
ils font toutes ces chofes, quoiqu’ils n’en donnent au-  
cun témoignage par leur dsscours ; dans la catoche,  
les membres du malade demeurent ordinairement dans  
l’état & la position où ils siont placés par ceux qui les  
servent , au lieu que dans la *mélancolie* apoplectique  
le malade est en état de les mouvoir. En un mot, ceux  
qui Eont frappés de catoche, ont la bouche ouverte &  
ne peuvent parler, fymptome qu’on ne remarque point  
dans la *mélancolie* apoplectique. 5εννεετ, *Op. Lib.I.  
part. II. cap.* 14.

MELANCHRUS, μέλαγχρους, ou MELANCHRIOS,  
μελαγχρ,.ὸς, deμἐλας, noir, & de χροὺς, peau. On trou-  
ve ce mot dans Hippocrate, *EpidelH.Sect.z. Aphor.zy.*on lit dans quelque Manufcrit, μελάγχλωρος , au lieu  
deμέλαγχροος. Le premier, signifie noir tirant fur le  
vert jaunâtre, ou d’un noir pâle , voyez *Chlorose 8e*Arétée s’en est fervi dans la description de la mélan-  
colie ou de la bile noire.

MELANDERINOS , μέλανδέρινος ; nom d’un poisson  
de mer, semblable au *melanurus.*

MELANDRYUM, ou *Lychnis fylvestris s quae Behen  
album vulgo. Noyez Behen.*

MELANORRIZON.Brunfelsius s’est trompé lorsqu’iI  
a dit, que DioEcoride entendoit par ce mot l'hellébore  
noir. Il a pris, l'ans doute, *polrrhyizon* pour *melanorri-  
zon* ; car *polyrrhizon* est un des noms que Diostcoride  
donne à l’hellébore noir, comme on peut voir, *L.b.  
IV. cap.* 151. Il est vraissemblable que c’est d’après  
Brunfelsius, que Gorræus & Castelli *se* l'Ont trompés.  
Galien rend dans l'on *Exegesis,* μέλαινα ῥίζα , par raci-  
ne dlaEpalathe aromatique.

MELANPS1THIA, μελαμψίθια; Diositoride donne ce  
nom, *Lib. V. cap.* 9. à de certains vins noirs. Il vient  
de μέλας, noir , & de ψιὰ, joie, plaisir, ou gaieté.

MELANTER.IÀ, μελαντηρία. Voyez *Chalcitis.*

MELANTHELÆUM, μελανθέλαιον, huile de *Melan-  
thium)* nielle. Diosicoride en fait mention *Lib.I. cap.  
asi.*

MELANTHIUM. Voyez *Nigella.*

MELANURUS, Offic. Aldrov. de Pisc. 62. Rondel. lu  
126. Raii Ichth. 310. Ejufd. Synop. Pifc. 13 1. Bellen.  
de Aquat. 269. Gefn. de Aquat. 542. Sala, de Aquat.  
181. Charlt. Pisi 15. Jonsi dePifc. 31. *NegyoeiI.*

C’est un poisson qu’on pêche dans la Méditerranée. Man-  
gé cuit, il éclaircit la vue; pris en bouillon, Kyranidcs  
nous assure qu’il guérit la colique. DaLE.

MELANZANA , ou *melongena,fructu oblongo violaceo.*MELAONES, ou MELONES, vers noirs qu’on trou-  
ve dans les prés au mois de Mai, & qui broyés rendent  
une odeur agréable. C’est ainsi que s’appelle encore  
une certaine efpece dseEcarbot.

MELAPHRODITOS, *herba.* Aétius recommande eet-  
te plante, *Tetrab,* 4. *Serrn,* 1. *cap, 2*1. contre la morsure  
de

***1'jiy*** M E L

de la VÎpere ; mais je ne fai quelle elle est, & je ne con-  
nois aucun Auteur de Botanique qui en ait fait mention.

MELAS, μέλας, *noir.* Les anciens Auteurs de Medecine  
ont donné cette épithete dans un fens particulier , à la  
couleur du VÏfage , à la peau , & à quelques remedes.  
Ainsi ils ont dit qu’une perfonne étoit noire, lorsqu’elle  
aVoit la peau d’une couleur noire contre nature, com-  
me on le remarque dans une efpece de jaunisse.

MELASMA , μόλασμα, *meurtrisseure,* ou coup qui la if-  
*se* une tache noire.

MELCA, μέλκα, ce terme est Latin, fiston Galien , &  
signifie une forte louable d’aliment rafraîchissant, hu-  
mectant & en ufage chez les Romains. On peut infé-  
rer de ce qu’en ont dit Galien , *L. VII. M. M.* & Paul  
Eginete, *Lib. I. cap. yy.* que le *melca* est une estpece  
*dé oxygala.* Le dernier de ces Auteurs ordonne à ceux  
qui dans une intempérie chaude ont pris en aVersion  
les alimens, de recourir à une diete rafraîchissante, &  
il leur confeille entre autres choEes de prendre du *mel-  
ca,* qu’il dit être préparé aVec le lait. Ceci est confir-  
mé par Constantin, *Lib, XVIII. de Agriculturae ce-  
lui-ci* nous assure que le *melca* n’étoit autre chofie que  
du lait reposé dans un pot de terre neuf & mêlé aVec  
du Vinaigre bouillant, au moyen duquel la partie la  
plus épaisse du lait fe séparoit du petit-lait; d’où il  
s’enfuit que le *melca* n’étoit autre chose qu’une efpe-  
ce *d’oxygala,* ainsi que nous Pavons dit ci-dessus. Gûr-  
**RÆUS,**

MELE , μήλη , *fonde.*

MELEAGRIS, Ossic. Bellon. des Oisi 249. *Gallo-pa-  
vo,* AldroV. Ornith. 2.35. Gesin. de Ανϊύ. 426. Charlt.  
Exer. 81. Jonsi de ΑνΐΕ 39. Mer. Pin. 172. Schw. A.  
279. *Gallo-pavo sive Meleagriis, et numidica avis,* Raii  
Ornith, 169. Ejusid. Synop. A. 51. Will. Ornith. 113.  
*Gallus Indicus qiiibus.dam. Poulet d’Inde.*

Sa chair passe pour analeptique, restaurante & aphrodi-  
siaque. Le coq d’Inde *se* nourrit principalement de  
substances Végétales : mais comme il fait peu d’exer-  
cice, fes fels ne sont pas fort exaltés. On dit qu’il est  
facile à digérer , lorsqu’il est jeune.

MELECHsa R.ULAND.

MELEGUETTA, grand cardamome. Voyez *Carda-  
momum maximum.*

Clusius fait mention d’une efpece bâtarde de *meleguetta.*MELEIOS , μήλειος, épithete que l'on donne à une *es-  
pece* d’alun qu’on trouVe dans l'Ifle Melos.

MELEUKEN, fruit Indien femblable à la pomme de  
pin. RaY , *Hist, Plant.*

MELI, μέλι, *miel.* Voyez *Mel.*

MELIA TERRA. Voyez *Creta.*

MELIANTHUS, *Mélianthe.*

Voici *ses* caracteres.

Sa racine est VÎVace; elle ressemble à un arbrisseau ; elle  
a la feuille comme la pimprenelle; fon calyce est dÎVÎ-  
sé en plusieurs fegmens ; S& fleur est tétrapétale & le-  
réguliere ; quelques-uns de ses pétales refiemblent à un  
éVentail & les autres à un cone. Son fruit a la forme  
d’une Vessie, il est tétragonal, quadricapfulaire & plein  
de femences rondelettes.

Boerhaave en compte les deux eEpeces suivantes.

I. *Melianthus, Africanus,* H. L. 414. *Pimpinellaspicata  
maxima Africana,* Act. Hafn. 2. 58.

2. *Melianthus , Africanus , minor foetidus,* Commelin.  
Rar. 4. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

*Melianthus* ou *Melianthum* vient de μέλι, miel, & de  
ἄνθος, fleur, comme qui diroit fleur de miel, parce  
qu'en Afrique fa fleur rend du miel.

Lorlque les habitans d’Afrique font accablés de chaleur

MEL Î2l8

& de *luis,* ils cueillent les fleurs de la *melianthe* & en  
fucent la liqueur ; les Hottentots en font un grand ufa-  
ge; ils lui attribuent avec raifon la propriété de rani-  
mer & de rafraîchir les esprits. *Histoire des Plantes at-  
tribuée* à *Boerhaave.*

MELIAS. Voyez *Meleios.*

MELICA, nom du *Milium , arundinaceum s subrotundo  
semine Sorgho nominatum.*

MELICERIA, μελικηρἐν. Voyez *Hydarthros,*MELICERIOLA, *petit meliceris.*

MELICERIS , μελικερίς. C’est une tumeur enkystée ,  
ainsi appellée parce qu’elle contient une fubstance Eem-  
blable à du miel. Voyez *Tumor.*

*Meliceris* est quelquefois fynonyme à *ceriton* ou *travus.*MELICHRÔOS, μελίχροος, de couleur de miel.  
MELICHROS, μελιχρὀς, doux comme le miel.

MELICRATON, μελίκρατον , deμέλι, miel, & de κε-  
ράννυμι, mêler; hydromel, ou eau dans laquelle on à  
fait dissoudre du miel.

MELIEDES, μελιηδής ; épithete que l’on donne au vin  
qui a la douceur & l’odeur du miel.

MELIGEION. Blancard entend par ce terme une hu-  
meut fétide huileufe, de la consistance du miel, qui  
coule d’un ulcere , compliqué avec la carie de llos fulc  
jacent.

MELILOTUS, *Mélilot.*

Voici *ses* caracteres.

Son ovaire est une capside nue ou fans calyce, comme  
dans le trefle; cette capside contient une ou deux fe-  
mencesrondelettes; fesfleurs croissent en épi.

Boerhaave en compte les douze especes suivantes,  
r

1. *Melilotus, fruticosa lutea , vulgaris s vel officinarum ,*Boerh. Ind. A. 2. 29. *Melilotus,* Offic. *Melilotus vul~  
garis,* Park. Theat. 719. Raii Hist. 1. 951. Synop. 3.  
331. *Melilotus Germanica,* Ger. 1034. Emac. 1205.  
*Melilotus officinarum Germaniae,* C. B. P. 331. Tourn.  
Inst. 407. *Trifolium odoratum asive melilotus vulgaris s  
flore luteo,* J. B. 370. *Mélilot.*

Le *mélilot* commun a la racine large, blanche, ligneuse,  
s’étendant & poussant plusieurs tiges foibles, unies,  
cannelées, hautes de deux ou trois piés, & ayant à  
chaque jointure, trois feuilles oblongues, émoussées  
par la pointe, vertes, placées fur un pédicule com-  
mun, découpées par les bords & fort fujettes à être  
rongées des infectes; Ees fleurs croissent fur de longs  
épis; elles font jaunes ; elles ressemblent à celles du  
pois, mais elles fiant plus petites ; il Euccede à chacune  
une petite silique ronde & rude. Toute la plante, mais  
flurtout les fleurs, ont une odeur forte & agréable; on  
la trouve ordinairement dans les blés & dans les haies.  
Elle fleurit en Juin ; fes feuilles & fes fleurs font d’u-  
sage.

Elles passent pour avoir la Vertu d’amollir, de difcuter,  
de dissoudre & de calmer les douleurs : c’est pourquoi  
on les fait entrer fréquemment dans les cataplasines  
pour les inflammations , les tumeurs dures & toutes  
fortes d’enflures. L’emplâtre de *mélilot* qu’on sait de  
sim herbe bouillie dans du fùif de mouton , de la rési-  
ne, de la cire, est attractÎVe & bonne pour les plaies  
récentes ; on s’en flert flurtout pour appliquer les νέ-  
sicatoires.

L’emplâtre simple de *mélilot* est la sieule préparation offi-  
cinale que fournisse cette plante. MILLER, *Bot. OssL.*Voyez *Emplastrum.*

Cette plante ne rougit presque pas le papier bleu; elle  
est acre, amere, styptique, odorante, & donne de lé-  
geres nausées quand on la mâche. Ce qui fait croire  
quefon fel approche du fel naturel de la terre, mais  
qu’il est uni avec beaucoup d’huile essentielle & des  
HHhh .

1219 M E L

parties terrestres ; car par l’analyfe Chymique outre  
beaucoup de phlegme acide, le *mélilot* donne aussi  
beaucoup d’huile & de terre, assez dlefprit urineux ,  
de felVolatil concret, & de fel fixe très-lixÎVÎel.‘ainsi  
cette plante est apéritiVe, réfolutÎVe & adoucissante.  
La tifane faite aVec fes fommités & celles de camomi-  
le, est excellente dans les inflammations du bas-Ven-  
tre , dans la colique, dans la rétention d’urine , dans  
le rhumatisine, & généralement dans toutes les occa-  
sions où il faut faciliter le cours des humeurs, en adou-  
cissanr. L’eau distilée des fleurs de *mélilot* est d’une  
odeur assez agréable : mais Céfalpin remarque qu’elle  
retient celle des autres eaux aromatiques aVec qui on  
la mêle. C’est pourquoi on l’emploie dans l'eau de Cor-  
doue. On fe fert du *mélilot dans* leslaVemens carmina-  
tifs & dans les cataplafmes adoucissans & réfolutifs.  
Pour les laVemens, on fait bouillir les fleurs du *mélt-  
Iot* dans Peau de tripes, & l’on ajoute quelques gout-  
tes d’eau d’anis à la décoction passée par un linge :  
pour les cataplafmes on fait bouillir deux oignons de  
lis aVec une poignée de fleurs de ciguë & de jufquia-  
me , trois bonnes pincées de *mélilot’,* on passe le tout  
au traVers d’un tamis, & on y mêle quelques gouttes  
d’huile fétide de tartre. Le fuc des fleurs du *mélilot* ou  
l’infusion dans l’eau bouillante , adoueit fort l’inflam-  
matÎOn des yeux,furtout si après l’aVoir retiré du feu  
l’on y ajoute un peu d’esprit de Vin camphré, & que  
l’on passe le tout par un linge pour en séparer le cam-  
phre inutile. ToURNEFoRT.

L’expérience a démontré l’efficacité de la fomentation  
fuÎVante pour calmer les douleurs de la pleurésie.

Mêlez le tout & le faites bouillir dans de l’eau.

Faites enfuite des fomentations fréquentes à la poitrine.  
**SIMON** PaULI.  
t

L’emplâtre de *mélilot* de Mefué est un excellent anodyn;  
elle difcute non-feulement les flatulences, mais enco-  
re les humeurs froides & grossieres contenues dans les  
tumeurs extérieures, furtout de la rate & du foie.

LorEque Dloscoride dit que le *mélilot* est odoriférant,  
cela fe doit entendre de fon herbe séchée ; car lori-  
qu’elle est verte elle n’a prefque aucune odeur, elle  
n’en prend qu’en fe desséchant, ainsi que l’a obferVé  
Théophraste, *Lib. VI. de Cause Plant.*

Le *mélilot* est appelle par Camérarius & par les Italiens  
*trifolium caballinum-,* trefle de cheVal. paree que les che-  
vaux s’en repaissent volontiers; onlefeme quelquefois  
en Angleterre, pour en faire du fourage aux cheVaux  
& au gros bétail. RaY , *Hist. Plant.*

*Melilotus* vient de μέλι, *miel,* & de λωτὸς, *lotus s* cette  
plante étoit fameufe chez les anciens, non par la dou-  
ceur de fon gout, car fes feuilles, fes fleurs & fon fruit  
font amers, mais parce qu’il n’y a point de plante dont  
les abeilles tirent un miel plus doux & en plus gran-  
de quantité.

Ses feuilles non-feulement font émollientes, mais é-  
chauffent encore doucement, en qualité d’aromati-  
ques. Ses fleurs font aromatiques & émollientes; c’est  
pourquoi on les compte entre les pectoraux, pour l’in-  
térieur : mais on s’en sert beaucoup plus extérieure-  
ment , comme émollientes, dsscussiVes &anodynes; &  
en cette qualité elles fiant bienfaisantes dans toutes les  
inflammations, surtout à la matrice, aux testicules &  
à l'anus , ainsi que dans les douleurs gouteusies & né-  
phrétiques. Ses siemences siont dsscussiVes, apéritÎVes,  
aromatiques & résolutiVes. On tire des fleurs mifles  
dans de l’huile, en réitérant plusieurs fois l’immersion ,  
jufqu’à ce que l’on ait retiré la partie balsamique du

M E L 122G

*mélilot*, une huile qui est un exeellent remede ; elle ga-  
rantit de la putréfaction & confolide d’une maniere  
prodigieufe. On sait des semences réduites en fleur,  
une emplâtre très-émolliente & très-résolutÎVe : la dé-  
coction des feuilles & des fleurs prife intérieurement,  
est très-propre à débarraflèr les passages obstrués parle  
froid. La décoction des fommités de cette plante pro-  
duit un bon effet dans les inflammations d’intestins , la  
colique, la rétention d’urines & les rhumatisines. On  
les unit aux fleurs de camomile, dans les cataplasines,  
les emplâtres & les fomentations. *Histoire des Plantes  
attribuée* à *Boerhaave.*

2. *Melilotus, fruticosa , candida , major,* M. H. 2. 161.  
*Trifolium odoratum asive melilotus vulgaris score candi-  
do,* J. B, 2. 370.

3. *Melilotus, lutea minor nfloribus et siliculis minoribus,  
Jpicaelrn et dense dispositis,* M. H. 2. 161.

4. *Melilotus, luteaaseemtrelspericarpio,magnsu rugoso, ro-  
tundo, albo ,* Μ. Η. 2. 161. Boerh. Ind. A.2. 29. *Meli-  
lotus ver a y* Offic. *Melilotus Italica,* Parle. Theat. 719.  
*Melilotus Itaelicasive Patavina-sGcr.* 1033. Emac. 1204,  
*Melilotus Italica folliculis rotundis,* C. B. Pin. 331.  
Tourn.Inst.407. *Melilotus rmagno semine rotundo,rugosa*J. B. 2.317. Raii Hist. 1.951. *Mélilot T Italie.*

Cette espece est originaire d’Italie; on la cultÎVe dans  
nos Jardins & elle fleurit en Juillet. Ses feuilles & fes  
fleurs font d’ufage ; elles ont les mêmes propriétés que  
celles du *mélilot* ordinaire. DaLe,

5. *Melilotus ,minima, recta lutea, siliquis crasses, curtis,  
in capitulum congestis, sumine foenigraeci ,* M. H. 2.  
162.

6. *Melilotus, capsulis renisimilibus rin capitulum conges.  
tis j* T. 407. *Trifolium pratense luteum, capitulo brevio-'  
ri*, C. Β. P. 328. *Trifolium pratense luteum mas,flore  
minore jsemine multo,* J. B. 2. 380.

7. *Melilotus, major, odorata, violacea,* Tourn.Inst. 407.  
Boerh. Ind. A. 2. 30. *Lotus urbana, trifolium odora-  
tum ,* Offic. *Lotus hortensis odora,* C. B. P. 331. *Lotus  
sutiva odorata annuas* J. B. 2. 368. *Trifolium odora-  
tum ,* Ger. 1025. Emac. 1195. Parla Theat. 715. Raii  
Hist. 1.950. *Tresie odoriférant.*

Ce trefle a les tiges larges, creufles , cannelées, diVisées  
en plusieurs branches , couVertes de feuilles placées  
trois à trois sur de longs pédicules , plus longues &  
plus larges que celles du *mélilot , 8e* tant foit peu dé-  
coupées par les bords. Ses fleurs forment des épis ronds  
& courts, placés fur des tiges fort longues; elles font  
d’un bleu pâle, petites & légumineufes ; elles ont cha-  
cune leur calyce particulier , & font fulcies de siliques  
courtes qui contiennent chacune deux ou trois petites  
graines jaunes. Sa racine est lignetsse, fibretsse & meurt  
après que la semence est mûre. Toute la plante a une  
odeur très-forte , femblable à celle de la femence du  
fœnugrec. On ne la trouVe que dans nos jardins; el-  
le y fleurit en Juin. Ses feuilles & fa femence sijnt  
d’uEage.

Plusieurs la regardent comme un bon vulnéraire & la  
préferent au *mélilot* , pour préVenir les inflammatÎOns  
dans les plaies, nettoyer les ulceres fordides, & dif-  
foudre les tumeurs dures. On en fait un onguent ou  
une emplâtre, ainsi qu’aVec le *mélilot.* Sa semence est  
diurétique; Galien ledit mêmealexipharmaque: mais  
on en fait peu d’ufage. MILLER , *Bot. Offic.*

C’est cette espece qui est connue de nos Herboristes,  
fous le nom de *lotus*, ou de *trifolium odoratum*, sans  
ajouter l’épithete de *bituminosum.* Ses propriétés Ee re-  
marquent principalement dans l’huile qu’on en tire ;  
elles lui Eont communes aVec le *mélilot* commun ; la  
feule différence est dans le degré. Comme cette der-  
niere eEpece l’emporte Eur l’autre en odeur, elle l’em-  
porte aussi en énergie. Dale dit qu’elle estalexiphar-

ΐ22ΐ M E L

maque, anodyne, diurétique & vulnéraire. *.Histoire  
des Plantes attribuée â Boerhaave*

8, *Melilotus, fructu plano f orbiculari, maximo. Trifolium,  
peltatum, Creticum,* C. B.P. 329. Prod. 142. j. Β. 2.  
38su

9. *Melilotus, Ægypela, minima, foliis eleganter incisis.*

10. *Melilotus Orientalis folliculis rugosis.*

**11.** *Melilotus , supinus, Creticus, luteus.*

12. *Melilotus, Cretica, humillima , humifusa , flore albo  
magnoy* T. C. 28. *Spica trifolia,* Prosper. Alp. Exot..  
168. BOERHAAVE , Ζυά. OZffar PleY/t. Vol.II. p. 29.

Prosiper Alpin a donné , dans S011 Traité *de Plantis exo-  
ticis , casu* 75. la description de cette derniere eEpece.  
Il nous apprend qu’on la trouve en Crete : mais il  
convient qu’il ne lui connoît aucune propriété médi-  
cinale,

**MELILOTUS,** *quinta FTragi,* ou *Coronilla herbacea s flore  
vario.*

Outre les especes précédentes de *melilot,* Dalefaitmen-  
tion de la filivante.

**MELÎI.OLUS** *alelissimtls* , Offic. *Melilotus vulgaris alelsseuma,  
frutescens ustore luteo s* Ind.Med.75. Tourn. Inst. 407.  
Herb. Par. 289. *Melilot ligneux.*

Cette efpece ne diffère de la précédente que par la cou-  
leur de Eesfleurs, qui simt blanches, excepté les feuil-  
les inférieures, qui font d’un blanc fale. Je ne crois  
pas que ce foit celle que Tragus a nommée *Melilotus  
masor, Candida.* Car il assure que celle-ci a les fleurs  
tout-à-fait semblables au *mélilot* commun, & qu’elle  
n’en diffère que par la couleur de ses fleurs. Cette  
plante *se* trouve aux mêmes endroits que la précédente.

MELIP4ELUM , μελίμελον ; eflpece de pomme douce  
dont Dsscoride fait mention, *Lib. I. cap.* 161.

MELINUM, μήλινον; onguent aromatique composé,im-  
prégnéde coings, dont on trouve la préparation dans  
Diofcoride, *Lib. I. cap.* 5 5. Paul. Eginete donne une  
autre méthode de préparer cette huile, *Lib. I. cap.*

20.

MELINUM EMPLASTRUM. Galien décrit dans fon Traité  
*de Compositione medicamentorum per genera , Lib. II.  
cap.o.q.* 8.9. 10. & II. plusieurs emplâtres fous ce  
titre, qu’elles doivent à leur couleur. Entre ces emplâ-  
tres, il en attribue une à Andromaque, une autre à  
Menet, une autre à Serapion, & une quatrleme à  
Hera.

MELIPHYLLON, *Baume.*

MELES, MELIS, MELUS, MELO, MELOTUS ; ce  
font différens noms qu’on a donnés au blereau , ou tai-  
fon. Voyez *Taxas.*

MELISSA, *melisse.*

Voici fes caracteres :

Son calyce est long, tubuleux , & divisé en cinq stegmens.  
Ces segmens fiant dssposés de façon qu’elle paroît bila-  
biée. Son cafque est droit, rondelet, & divifé en deux  
parties ; fa barbe en trois. Ses fleurs , qui partent des  
ailes des feuilles , n’environnent point tout-à-fait la  
tige; elles font ordinairement au nombre de six, trois  
d’un côté & trois de l’autre.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

ï.Mctisa *hortensis,* C. B. P. 229. Tourn. Inst. 193.

Boerh. Ind. A. 167. *Melissea,* Offic. Ger. 558. Raii  
Hist. 1. 570. *Melisseivulgaris*,Parla Theat. 40. *Melissea  
vulgaris, odore citri,* J. B. 3. 232. *Melissea apiastrum ,*Chah 417. *Baume,*

M E L 122Ι

Les racines du baume Eont longues, foibles & rampan-  
tes ; elles poussent au Printems plusieurs tiges quar-  
rées, hautes de deux ou trois piés , ayant à chaque  
jointure deux feuilles rondelettes , larges au fond,  
étroites vers l’extrémité , dentelées par les bords, &  
garnies de petits poils courts, d’une odeur agréable de  
limon. Il perte peu de fleurs : ces fleurs font placées  
aux jointures des feuilles : elles font ramassées plu-  
sieurs enfemble de tous les côtés des tiges : elles fiant  
blanches, en caEque, labiées , avec des calyces larges:  
il y a à côté de chaque touffe de fleurs deux très-pe-  
rites feuilles vertes. On ne le trouve que dans les  
Jardins, & il fleurit en Juillet. Toute cette plante est  
d’ufage.

Le baume est cordial, céphalique, & bon dans toutes  
les maladies de la tête & des nerfs; il réjouit le cœur,  
en guérit la palpitation , prévient les défaillances , la  
mélancolie , les affections hypocondriaques & hysté-  
riques ; résiste à la putréfaction , & produit de bons  
effets dans les maladies malignes & contagieufes. Ap-  
pliqué extérieurement, il guérit la piquure des abeilles  
& des guêpes.

L’eau de baume est la feule préparation médicinale qu’on  
en tire. Voyez les propriétés de cette eau à l’article  
*Aqua.*

On met le baume entre les cardiaques ; & Forestus en fait  
grand cas pour la fyncope & la palpitation de cœur.  
Rondelet le recommande dans la paralysie, le vertige  
& autres affections froides du cerveau. Pour cet effet,  
on le fera bouillir ou macérer dans du vin que le ma-  
lade boira. Gratarolus dit, qu’il fortifie la mémoire  
& aiguife l’efprit, de quelque maniere qu’on le pren-  
ne. Il est très bienfaifant encore dans la suppression des  
regles ou des vuidanges, & dans les maladies hystéri-  
ques : il corrige la féteur de l’haleine.

Les Sages-Femmes en France en broyent les tendres re-  
jettons, & en font des gâteaux avec des œufs, dufu-  
cre & de l'eau-rofe , qu’elles font manger aux fem-  
mes en travail, ou nouvellement accouchées, lorfque  
leurs forces scmt considérablement diminuées, ou lorse  
qu’elles n’ont pas été parfaitement débarrassées de Par-  
riere-faix. On s’en fert extérieurement dans les bains  
pour la matrice, & on l’applique en cataplasine fur la  
piquure des guêpes, des abeilles, & d’autres infectes  
vénimeux. Caspar Hoflrnan dit, qu’il faut le cueillir  
au Printems pour les préparations officinales, parce  
qu’il fent la punaife lorsqu’il est en fleur.

*Pour la marne.*

Prenez *desfeuilles de baume s une poignée.*

Hâchez-les , & faites-les influer dans quatre onces d’ef-  
prit de vin.

Ajoutez *de perles préparées, une demi-dragme.*

La dofe de cette préparation est de deux cuillerées.

Cette recette étoit le fecret dont une certaine famille de  
Montpellier étoit en possession. RIVIERE.

Si vous avez befoin d’un remede contre la mélancolie;  
Simon Pauli vous recommande lefuivant.

Je me fouviens, dit Simon Pauli, qu’une fille fut déli-  
vrée d’une mélancolie opiniâtre , accompagnée de  
chloroEe , & fut rétablie en semté par un ufage continu  
de ce remede , dont on avoit préparé les effets par lesévacuations générales.

**ÎTITI. !**

5223 M E L

Dans les campagnes c’est assez la coutume des femmes , !  
continue le même Auteur, de provoquer les regles  
aVec une décoction de baume, & j’en connois une ou  
deux à qui il fuffit de porter dtl baume récent dans leurs  
bas , ou dans leurs fouliers, pour en éprouVer de très-  
bons effets. Plusieurs personnes attaquées de palpita-  
tion & abandonnées des xMedecins, ont été guéries par  
la feule eau de baume, mêlée aVec le silcre de perles,  
& miEe dans une consistanee conVenable ; on la leurfai-  
foit prendre en assez grande dofe dans le tems du pa-  
roxysme. RAY, *Hisse Plant.*

On l'appelle *melissea, desobu miel-,* parce que les abeilles  
ramassent principalement le miel l'ur cette plante; on  
le nomme aussi *melissephyllumloO foeXi miel, 8c deasosmov,  
feuille.* Le nOm *T apiastrum* lui Vient *Tapes* abeilles ,  
parce que les abeilles aiment beaucoup cette plante ,  
& celui de *citrago ,* de *citrum,* citron, parce qu’elle a  
l’odeur de citron.

Cette plante est douée de propriétés merVeilleisses, il n’y  
en a point qui sent plus agréable à l'odeur & au gout;  
fes feuilles infusées dans du Vin, le rendent agréable-  
ment odoriférant, & en font un remede confortatif,  
très-utile dans toutes les affections mélancoliques ; car  
il réjouit, & il est très-cordial. Le fuc qu’on en expri-  
me a de l'astringence , & n’est pas moins bon pour les  
mélancoliques, & pour les personnes sujettes aux affec-  
tions hypocondriaques. Alors on peut en faire pren- -  
dre, quoiqu’il y ait chaleur dans le tempérament.  
La feuille fraîchement cueillie & infusée dans moitié  
eau & moitié vin, prife froide, ou comme du thé ,  
foulagera considérablement les mélancoliques. Si on  
la fait infufer dans du vin du Rhin, aVec une addition  
de miel, on aura un excellent cordial, ainsique je l'ai  
éprouvé moi-même. Cette propriété a faitappercevoir  
aux Naturalistes, & à ceux qui ont étudié la nature  
des plantes , à Crollius & à Paracelfe , la figure du  
cœur humain dans la figure de la feuille de *melisse.*Cette plante est un excellent remede pour les femmes  
hystériques , car elle ranime merveilleufement les ef-  
prits. Celles qui ont des borborygmes d’intestins, des  
flatulences & des iyncopes feront considérablement  
soulagées par des feuilles de baume broyées & appli-  
quées fous le nez dans les paroxysines de ces maladies.  
Le νϊη médicamenté qu’on prépare avec cette herbe  
est très-bienfaifant dans les rhumatilmes gouteux , &  
dans les douleurs de la goure : mais il faut en faire un  
ufage journalier. On obtient de cette plante par la dis-  
tilation , une huile qui a l'odeur du citron. La décoc-  
tion de l'es feuilles fortifie les gencives relâchées; leur  
infusion dans du vin, de la biere, ou de l'eau, ne con-  
tribue pas peu à la cure de cette mélancolie, qui tire  
l'on origine de la difette des efprits. On la recomman-  
de contre l’épilepsie, la manie, la stérilité, les apople-  
xies , les paralysies, le vertige, & les défaillances. Elle  
produit de bons effets dans les crudités de l'estomac ,  
la suppression desregles, &la rétention des vuidanges.  
Elle corrige la puanteur de l’haleine , & ceux qui font  
sujets à la rétention d’urine, en tirent quelque service.  
Extérieurement on s’en sert en cataplasine, dans les  
bains des piés, contre la piquure vénéneuse des guê-  
pes, & dans d’autres accidens semblables. *Histoire des  
Plantes attribuée* à *Boerhaave.*

2. *Melissea , minoret humilior s* Flor. 2. 76.

j. *AIelissa, Romana molliter hirsuta etgravè-olens.*

4. *Melissea , peregrina, caule brevi , plantaginis folio.* T.  
193. *Gallitricumfolio rotundiore ,flore magno violac eo,*J.B.3.3I3.

6. *Melissea, humilis, latifolias maximo flore, purpuraseen-  
te,* Tourn. Inst. 193. Boerh. Ind. A. 167. *Pjèudo-me-  
TsssaOffic. Melissephyllon Fuchsii.* Park.T beat. 40.Mc-  
*liJsaFuchsiel,* RaiiSynop. 3. 242. Ger. Emac.690. *Me-  
lissea adulterina quorumdam amplisfoliis, et floribus non  
grati odoris,* J. B. 3. 233. *Lamium montanum melisse  
felio,* C.B.P, 331. Raii HilI. 1. 561. *Baume bâtard.*

M E L 1224

11 ne faut point confondre cette plante avec celle que  
Cefalpin a appellée *melissea altera, 8c* qui est la *melisse  
Romana hirsutior.* Mor. FI. R. Blæf.

Elle croît dans plusieurs bois dans les Provinces méri-  
dionales d’Anglctcrre, comme aux environs de Tot-  
nefs, en DeVonshire , à FIaverfordwest, en Pembro-  
keshire. *R. Syn. Ed.* 3. 242.

La crête de cette fleur est quelquefois entierc & quelque-  
fois taillée comme un cœur. Elle fleurit en Mai & en  
Juin. Ses fleurs forment un simple anneau ; il en part  
trois au plus du fein de chaque feuille, & par confé-  
quent il y en a six à chaque anneau. Elles ont chacune  
un pédicule qui part immédiatement de la tige qui n’est  
point branchue. Il ne vient ordinairement qu’une feu-  
le fleur entre les feuilles les plus baffes. Mais il y en a  
deux entre les feuilles du milieu , & trois entre les  
feuilles supérieures. Le calyce a deux levres, la levre  
supérieure est tant foit peu rebroussée, & légerement  
divisée en deux petites pointes; quant à la levre infé-  
rieure, elle est ordinairement divisée en trois segmens,  
& quelquefois en deux feulement.

La *melisse* dont nous parlons est excellente pour la fup-  
pression d’urine.

Mettez-en deux livres dans l’alembic avec autant d’her-  
niaria , saupoudrez les de sel, ajoutez - y un peu  
d’eau, & laissez - les en digestion pendant trois  
jours, après quoi distilez-les au bain-marie, co-  
hobez l’eau distilée juEqu’à trois fois Eur de nou-  
velles herbes pilées,& gardez la derniere eau dans  
une bouteille bien bouchée. Dans la suppression  
d’urine, il faut en donner de quatre en quatre  
heures , quatre onces, mêlées avec autant de vin  
blanc, & il faut oindre avec l’huile suÎVante le  
bas-ventre, le périnée , & la région des reins.

Faites infufer pendant trois jours dans l’huile d’olive,  
ou [faites bouillir légerement dans cette huile,  
une poignée de cloportes, dix cantarides, &un  
fcrupule de femence d’anis.

On peut faire donner un lavement avec la décoction, de  
mauVes , de la *melissea Tragi, & d’herniaria,* dans  
laquelle on fait bouillir deux gros de bois néphré-  
tiquerapé.

Notre *melisse se* trouVe dans les bois de Palaifeau, de  
Meudon, de Verfailles, de Joui, de S. Germain, &  
de Montmorenci. ToURNEfoRT.

«

MELISSA est encore le nom de plusieurs especes de *mol-  
davica. N Oycz Moldavie a.*

MELIssa FRUTICOSA , ou *Galeopsis Hispanica frutescens  
Teucrii folio.*

MELIssA MoLUCCANA , nom du *Molucca,* ou *Molucca  
spinosa.*

MELISSOCHORTON , μελισσοχόρτον ; en François  
*herbe aux abeilles s* ce mot fe trouVe dans Nicolas  
Myrepfe, *Sect.* 1. *cap.* 74. & il signifie la même chofie  
que *melissea,* melisse.

MÉLISSOPHYLLON, ou *Melissea humilis latifolia ma-  
ximo flore purpurascente.*

MELITÆA ou MÈLITEA TERRA, *Terre de Malte.  
Noyez Creta.*

MELI FERxA, μελιτερἄ, nom d’une poudre pour l’usa-  
ge extérieur, décrite par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.*13. & recommandée par le même Auteur , *Lib. IV.  
cap.* 40. comme un bon topique pour les ulceres pro-  
fonds.

MELITISMOS, μελιτισμός , liniment préparé aVec le  
miel.

MELITITES , μελιτίτης, c’est quelquefois de l’hydro-  
mel ; mais plus fréquemment l’espece de pierre fui-  
vante.

1225 M E I.

*Lapis melitites,* Offie. de Laet. 142. Cale. Musi 276. i  
Boet.4I6. Matth. 1385. *MelUtites ,* AldroV, Muf.Me-  
tall. 668, *Melitites.* Agrieol. 606. *Melitite.*

Cette pierre ne diffcre de la galactite, que par sa couleur  
& fa mOllesse. Quant aux effets , ils font les mêmes ,  
felon Diofcoride : mais Galien prétend que la *melitite*est tantfoit peuples chaude, & plus détersiVe que la  
galactite. Agrieola nous assure, *Lib. de Nat. Fossel.cpaO*l’une & l’autre font produites dans le même rocher  
qui donne la pierre à chaux.

Voici la distinction que Wormius fait entre le moroé-  
thus, la galactite & la *melitite.*

Le moroéthus rend un fuc laiteux qui n’a point la dou-  
ceur du miel, & qui n’est ni blanc ni cendré; la galac-  
tite est blanche ou cendrée & rend un fuc laiteux qui  
nsa point le gout du miel, la *melitite* est de différentes  
couleurs, & rend un fuc laiteux doux comme le miel.

Joannes de Laet met la différence qui fuit entre ces trois  
pierres.

Celle, dit il, dans fon LÎVre, *de Gemmis et Lapidibus s*qui est noire, ou cendrée , s’appelle galactite ; celle  
qui est jaune, & d’une couleur femblable à du miel,  
est bien nommée *melitite j* & la Verdâtre qui a beaucoup  
plus l’éclat d’une pierre prétieufeque les autres, s’ap-  
pelle *moroéthus.* DaLë.

MELITTOMA, μελίττωμα , confection ou conferVe,  
ou gâteau fait aVec du miel. Quelques Auteurs écri-  
vent mal-à-propos *melitema.*

MELITZANIUM, ce terme fe rencontre plusieurs fois  
dans Nicolas Myrepfe : mais ceux qui ont commenté  
cet Auteur, n’en n’ont point déterminé la significa-  
tlon. Fufchius conjecture que le *rnelitzanium* n’est au-  
tre chose que le *melanthium sylvestre.*

MELLAGO, médicament en général, qui a la confise  
tance & la douceur du miel.

MILLIFAVIUM. Voyez *Meliceris.*MELLISODIUM, *Plomb calciné.* RULAND.

ME.LOSI , *vers de terre.* J0HNS0N.

MELO, *Melon.*

Voici fes caracteres,

Toutes fes efpeces produisent un fruit oVale, doux, can-  
nélé, dÎVÎsé en trois capfules , & chaque capfule en  
deux parties , plein de semences oblongues.

BoerhaaVe en compte lesfept eEpeces suivantes.

1. *Melo, vulgaris,* C. B. P. 3 10. Tourn. Inst. 104. Boerh.  
Ind. A. 2. 77. *Melo,* Offie. Germ. 771. Emac. 9I7.  
Raii Hist. 1. 644. Parla Parad. 525. *Melones.* J. B. 2.  
242. *Melon commun,*

La plante, ou pour m’exprimer comme les Jardiniers,  
la Vigne qui porte ce fruit, à de longues tiges ram-  
pantes , garnies de Vrilles ; elle est rude & Velue,  
ainsi que fes feuilles qui ressemblent tant soit peu à cel-  
les du concombre , mais qui font plus larges ; il en  
est de même de fes fleurs qui font jaunes , femblables à  
celles du concombre, mais plus larges. Elles sirnt  
fuiVÎes d’tm fruit oVale assez gros , quelquefois dÎVlsé  
en plusieurs tranches par des sillons profonds qui Vont  
de l'une de ses extrémités à l’autre, d’autres fois cou-  
Vert à l’extérieur d’une espece de filet releVé en bosse ,  
d’une couleur rougeâtre au dedans quand il est mûr,  
d’une odeur fort agréable , d’un gout plus doux que  
le Coneombre, & plein de femences plates & oblon-  
\*gues, contenues en grand nombre dans fa pulpe hu-  
mide & aqueufe. On feme les *melons* de bonne heure

M EL ' 1226

au printems, & ils sont mûrs en Juillet & en Anût.

La femence du *melon* est d’uEage en Medecine; c’est une  
des quatre Eemences froides majeures ; elle entre fré-  
quemment dans les émulsions ; elle rafralehit & est  
bienfaifante dans les fievres & dans les autres maladies  
inflammatoires ; elle foulage dans la pierre, dans la  
strangurie & dans les ardeurs d’urine. La pulpe du *me-  
lon* est bienfaisante à l’estomac, elle est agréable ; mais  
il faut en manger aVec circonspection ; elle est capa-  
ble de procurer une indigestion , ltne colique & urt  
cholera. Μιεεεβ , *Bot. Ojfic.*

H y a beaueoup de Variétés dans ce fruit, tant par rapport,  
à la couleur de l’éeorce & de la pulpe, au gout & à l’o-  
deur, que par rapport à la figure, à la distribution &  
à d’autres particularités femblables. Bauhin fait men-  
tion d’un *melon* dont l'écoree est releVée en bosses &  
couVerte comme d’un raifeau. Il l'appelle *melo reti-  
culatus* ; d’un *melon* contourné, qu’il appelle *melo tur-  
binatus s* d’un grand *melon* à écorce Verte & unie, & à  
petites femences, qu’il appelle *melo magnus cortice vF  
rente laevi, somme parvo* ; & d’un *melon* long de quatre  
empans & recourbé comme une corne de bœuf, qu’iI  
appelle *melo longus.*

I.e *melon* est un fruit fort estimé par les perfonnes d’un  
gout déllcat; sa pulpe est froide & humide , fujette à  
fe corrompre dans l’estomac, & à caisser des fieVres &  
des tranchées ; je fuis de l'avis de Dodonée, dit Ray,  
& je penfe que le *melon* est plus difficile à digérer que  
le concombre, quoique Jean Bauhin ne foit point dé  
cet aVÎs, & qu’il nous objecte l’odeur de la pulpe dus  
*melon 8e* fa propre expérience; car il ncus assure que lui  
qui aVcit l’estomac froid & phlegmatique, aVoit été  
incommodé plusieurs fois par les concombres, qu’il  
avoit beaucoup de peine à les digérer, & qu’elles lui  
caufoient des rapports long-tems après en aVoir man-  
gé, quoiqu’il eût toujüurs mangé du *melon* fans aucun  
inconvénient. Quant à moi , dit Ray , les concombres  
ne m’ont jamais fait de mal, & j’ai été au contraire fou-  
vent incommodé par le *melons* il faut peut-être attri-  
buer ces différens effets, continue-t’il, à une idioEyn-  
crafe. Pour empêcher le *melon* de Ee corrompre dans  
l’estomac, il faut le manger avec dufel & du poivres  
& boire par dessus une quantité fuffssante de vin ; il y  
en a qui le mangent feulement avec du stlcre, mais ils  
n’en sont pas mieux.

Le lait de *melon* passe pour un excellent remede dans les  
fievres ardentes. Pour faire ce lait on prend la pulpe  
de fa femence, on la broye d’abord dans de l'eau de  
semaine ou dans quelqu’autre liqueur appropriée. On  
passe le tout ensi-iite à travers un tamis de crin fort fin,  
ou à travers un linge, & l’on a une crême que l’on  
donne avec fuCcès dans les maladies fieVreufes, ainsi  
que nous l'assure Matthiole. Elle produit aussi de bons  
effets dans les toux, les confomptions , & les ardeurs  
d’urine. RAY, *Hist. Plant.* 644.

Le mot *melo* vient du Grec μῆλον, *malitm* ou *pomttrn ,*pomme , parce que le *melon* ressemble beaucoup à la  
pomme.

La pulpe du *melon* passe pour froide : mais l’expérience  
m’a conVaincu du contraire ; fon odeur & fon gout dé-  
celent une qualité aromatique, & démontrent que c’est  
entre les aromats qu’elle doit être placée; ce qui n’est  
point démenti par fes effets; car si on en mange avec  
excès , elle rendra les urines fanglantes ; il n’y a peut-  
être aucun fruit qui provoque plus puissamment à Pacte  
vénérien ; fa nature est donc d’échausser; Cette pulpe  
est très-nourrissante, si l'on en prend modérément, &  
lorfque l’estomac est vuide. Ses semences fiant viEqueu-  
ses & farineuses. Le *melon* parfaitement mur fournit uft  
sue aqueux qui relâche le ventre, ainsi qu’on l’a rcmar-  
qué du concombre. *Histoire des Plantes attribue e a  
Boerhaave.*

*2. Melo , maanus-, cortice virente laevi > femine parvo* , J.

B. 2. 244.'

3. *Melo > Hispanicus,* J. B, 2. 244\*

***IiTy*** MEL

4. *Melo, turbinatus,* J. B. 2. 244.

5. *Melo, reticulatus,* J, B. 2. 244.

6. *Melo, pyriformis moschatus,* C. B. P. 311.

7. *Melo -> rotundus, parvus* , C. B. P. 311. *Melo moscha-  
tellinus parvus,* J. B. 2. 244. BOERHAAVE, *Ind. alt.  
Plant.* Vol. II. p. 78.

MELOCACTUS.

Voici fes caracteres.

Sa forme est singulière ; il est hérissé de pointes, angu-  
leux ou polygonal, & plein de fuc ; fa fleur est mono-  
pétale, en cloche, tubuletile, nue, dÎVÎsée en plusieurs  
fegmens, placée fur l’ovaire, & garnie au-dedans d’un  
grand nombre d’étamines. Son oVaire dégénere en un  
fruit mou, pulpeux, & plein d’une multitude de se-  
mences.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1, *Melocactus, Americana minor. Echinomelocactus, mi-  
nor , lactescens , abs.que tomento , cylindris strictioribus ,*Par. Bat. 136. *Ficoides , velficus Americana, spheri-  
ca , tuberculata, lactescens , flore albo, fructu rubro py-  
ramidali t* Cat. Hist. Beaum. H. A. 1. 105. *Melocar-  
duus mamillaris minimusaseissiels uberiora spinulis im-  
becillioribus donatus*, M, H. 3. 171.

2, *Melocactus , Indiae occidentalis*, C. B. P. 384. T. 653.  
*Eelelnomeloc actus ,* J. B. 3. 93. *Pomumsmnosmm opun-  
itatum,* Mont. Prod. 420. *Melo carduus sulcis rectis ,  
spinis ad angulos appositis major,* M. H. 3.170. *Ficoides  
occidentale spinosum, melonis facie costis erectis*, H. L.  
670. B **o E R H** a **AVE ,** *Index alter Pl antarum > N*ol. II.  
P.83.

*Melocactus* Vient de μῆλον, *melo,* pomme, & de κάκτος ,  
*cactus*, chardon , parce que le *meloctactus* ressemble à  
une pomme, & est hérissé d’épine. On l’appelle aussi  
*echinomelocactus*, parce qu’il est couvert de pointes &  
d’épines, comme le hérisson , *echinus.*

Quoique ce fruit soit très-pierreux, on ne laisse pas que  
de le manger; il a une acidité qui le rend très-agréa-  
ble au gout, & les habitans des contrées chaudes qui  
le produifent en font très-grand cas. On ne lui attri-  
bue aucune propriété médicinale que je connoisse. *Hisc  
telre des Plantes attribuée a Boerhaave.* MILLER,  
*Dictionm*

MELOCARDUUS ou MELOCACTUS. Voy. *Me-  
locactus.*

MELOCARPUS , fruit de l’aristoloche , felon Blan-  
card.

MELOCHIA. Voyez *Corchorus.*

MELOCHITES ou ARMENUS LAPIS. Voyez *Ar-  
memus lapis.*

MELOCORCOPALI *Scaligero. Corcopal Theveti.*Lugd. Arbre semblable au coignacier, qui porte un  
fruit fait comme le melon , d’un gout agréable , assez  
femblable à celui de la cerife, & tant foit peu cathar-  
tique. Ray soupçonne que ce pourroit bien être le mê-  
me arbre que le *carcapuli.*

MFUOCOTONEA, nom d’une espece de pêche.

MELON, μῆλον , *pomme, brebis , joue* ; τὰ μῆλα, les  
amygdales. On entend encore par *melon* ou *mylon*, une  
maladie de l’œil dans laquelle cet organe est gonflé &  
fort de sim orbite. Voyez *Oculus.*

M ELOM E LI, μελομελι ; miel imprégné de coings.  
DIosCoRIDE , *Lib. V. cap.* 29.

MELONGENA.

Voici l'es caracteres.

Ses fleursEont monopétales, en molette, & divisées en

MEL 1228

plusieurs segmens ; sim fruit est charnu & contient des  
graines faites en rein.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

I. *Melongena , fructu oblongo violaceo ,* T. 151. Boerh.  
Ind.A.2. 70. *Mala insana,* Offic. Ger.274. Emac. 345.  
*Mala injana Syriaca y* Park. Theat. *Solanum po-  
miferum, frttctu oblongo,* C. B. P. 167. Raii Hist. 1.  
673. *Pommes qui rendent fou.*

On cultive cette plante dans les jardins; elle fleurit en  
été. Ses fruits font d’ufage. DaLE.

Nous penfons avec Marcgrave que c’est le *belingel* des  
Portugais, le *tongu* d’Angola, & le *macumba* de Con-  
go. Sur la ressemblance de sim fruit avec celui dela  
mandragore, quelques modernes ont conjecturé que  
cette plante pourroit bien être la mandragore mâle de  
Théophraste , & conséquemment ils ont supposé que  
ces *pommes* étoient vénéneuses, & les ont appellées  
*mala infana,* pommes qui rendent fous; mais ce qu’il y  
a de vrai, c’est qu’elles ne font rien moins que malfai-  
santes; elles n’excitent aucun fymptome de folie, &  
x les Efpagnols & les Italiens les font entrer dans leurs  
fauces & dans leurs ragouts ; elles ont le gout du citron.  
MaRCGRAVE , RaY , *Hist. Plant,* p. 673.

Cette plante est foporative & rend fou ; ce qui a fait don-  
ner à fon fruit le nom de *mala infana. Histoire des  
Plantes attribuée â Boerhaave.*

2. *Melongena -> fructu. oblongo, albo,* T. 151. *Solanum  
pomiferum rfructu instar mali rotundo, albo,* C. B. P.  
167. BoERHAAVE , *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 170.

Cette efpece a les mêmes propriétés que la premiere.

MEPOPEPO, *Potiron.*

Voici *ses* caracteres.

*Le potiron* convient en tout avec la courge, avec cette  
Eeule différence que fon fruit est rond, cannelé, angu-  
leux, divisé en cinq parties, & plein de femencefi  
plattes attachées à un placenta spongieux.

Boerhaave en compte les cinq el'peces suivantes.

1. *Melopepo, compressius,* C. B. P. 312.

2. *Melopepo, fructu maximo albo,* T. 106. *Pepo compres.  
sus maior*, C. B. P. 311. *Pepo Indicus, compressius, ma.  
ximus,* M. H. 2.25.

3. *Melopepo, clipeisormis,* T. 106. C. B. P. 312.

4. *Melopepo, verrucosus T. 106. Cucurbita verrucosa ,*J. B. 2. 222. *Pepo minor verrucosus s* M. H. 2. 26.

**5.** *Melopepo, tuberosus et verrucosus,* T. **106.** BgERHaa-  
**VE,** *Ind. ait. Plant.* Vol. II.

*Melopepo* vient de *melo ,* melon, & *de pepo*, courge, parce  
que le *potiron* tient de la forme du melon & de la natu-  
re de la courge.

Il est humectant & rafraîchissant; il passe pour pectoral,  
& fa graine est une des quatre femences froides, /sese  
*toire des Plantes attribuée* à *Boerhaave.*

MELOPLACUS, μηλοπλάκους, espece de gâteau fait  
avec des coings bouillis dans du vin, du miel, dupoi-  
vre & d’autres ingrédiens à la difcrétion du Cuisinier.  
GaLIEN , *de Aliment. Facult. Lib. II. cap. zy.*

MELOSIS, *ρυίλωιτις’,* l'action de fonder une plaie ou un  
ulcere.

MELOTIS, μηλοπὸ, ou MELOTRIS, μηλωτρίς, pe -  
tite Eonde, ou proprement scmde pour l'oreille.

MELUS1, *Mercure.* RULAND.

M E M

MEMBRANA, *Membrane\** Nous entendons pas*mem^*

*i*

1229 MEM

**β' . \_**

*brane* un tlssu flexible de fibres, rangées ou ourdies les  
unes aVec les autres, dans un même plan. Les *membra-  
nes* ont plus ou moins d’épaisseur, selon les fibres qui  
les compofient, ou le nombre des plans appliqués les  
uns Eur les autres. Ces plans particuliers s’appellent la-  
mes , & ces lames *se* distribuent en externes, moyen-  
nes & internes.

En général, c’est de la différence des fibres que dépend  
celle des *membranes.* On donne le nom de pellicules à  
de petites portions minces de *membranes.* C’est de ces  
pellicules qu’est composée une espece de substance par-  
ticuliere , qu’on appelle substance cellulaire ou spon-  
gieufe , & qui unit les lames membranetsses les unes  
aVec les autres. *Anatomie de BVinflow.*

MEMBRANOSUS MUSCULUS , le même que le  
*Fascia lata.*

MEMBRUM , *Membre.*

MEMYCYLON ou ARBUTUS. O R ι β a s ε , *Collect.  
Medic. Lib. V. cap.* ι.

MEMIGMENON , μεμιγμένον, nom d’un collyre que  
Cesse décrit, *Lib. VI. cap. 6.*

MEMITHA. Il y en a qui conjecturent que le *memitha*des Arabes n’est autre chose que le *cerinthe s* mais  
Clusius prétend que c’est le*glaucium* des Grecs.

MEMPHITES LAPIS, Offic. Matth. 1388. *Memphi-  
tes, Mdrov.* Muf Metall. 707. *Sardonyx Arabica,  
aliis memphites,* Geoff. Prælect. 79. *Pierre de Mem-  
phis.* DaLE.

C’est une pierre dont la substance est graffe, dÎVersement  
colorée, de la grosseur d’une pierre ordinaire & qu’on  
trouVe aux enVirons de Memphis.

On dit que si l’on broye cette pierre, & que l'on en ré-  
pande la poudre fur les parties destinées à être cou-  
pées ou brûlées, elle communiquera au malade une  
insiensibilité qui n’a point de fuite fâcheuse. DfOsCORI  
**DE,** *Lib V.cap.* **148.**

Depuis Diofcoride on ignore très-parfaitement ce que  
c’est que cette pierre. Boétius dans fon Chapitre de  
l’onyx, (dont le fond est noir ou bleu obfcur, qui est  
terminé par un cercle blanc, & dont la fuperficie est  
plus ou moins blanchâtre, ) dit que si l’on enleVe la  
zone blanche, on apperceVra une zone noire, faifant  
un nouveau lit. Quelques-uns appellent cette pierre ,  
*pierre de Memphis s* mais les Jouailliers modernes lui  
ont donné le nom de *camehnia,* comme s’il aVoicnt  
Voulu la distinguer de la *pierre de Memphis.*

Le même Auteur cite dans un autre endroit le passage  
fuÎVant de LudoVÎcus Dulcis.

On l’appelle *Memphites*, dit LudoVÎcus, parce qu’on la  
trouVe aux environs de Memphis. Prise intérieurement  
ou macérée dans du νΐη, elle engourdit tellement les  
membres, qu’on en peut faire l’amputation, fans que  
cette opération foit douloureuse.

M E N

MENAGOGUS. Voyez *Emmenagogus.*

MENDESIUM , μενδήσιον ; nom d’un onguent aroma-  
tiqueque Diofcoride a décrit , *Lib. I. cap.* 72.

MENDONI, ou *Methonica Malabarorum.*

MENDOSA SUTURA, la future écailleuse du  
crâne.

MENDOSÆ COSIÆ , *fausses cotes.*

MENAGETÆ. Fuchsius prétend que ce terme signi-  
fie dans Nicolas Myrepsie, *Sect.* 1. *cap.* 22. les grands  
cardamomes , ou les grains de Paradis.

MEN1NGOPHYLAX , μηνιγγοφύλαξ ; instrument de  
Chirurgie dont on trouVe la description dans Celle,  
*Lib.* 8. *cap.* il fert à garantir les membranes du ccr-  
veau , lorsqu’on a percé un os du crane dans l’opéra-  
tion du trépan.

MENINX , μήνιγξ ; membrane en général : mais en

M EN 1230

Anatomie, c’est proprement ladure-mere, & lapiez  
mere, auxquelles on donne le nom de *Meninge s.*

MEN1SPERMUM, ou *hedera, monophyllos, convolvuli  
foliis , Virginiana.*

MENS , *ame ,* ou esprit.

MENSES *.mois, regles,* ou *lu flux menstruel des sommes.*

Le *flux menstruel des femmes se* rapporte directement aux  
actions naturelles, dont le propre est, comme nous l’a-  
Vonsdit, de préparer les Eues , & la matiere qui doit  
entretenir les mouVemens Vitaux ; parce que cette *éva-  
cuation* débarrassant les Vaisseaux du fang superflu &  
inutile, aide la circulation & la dépuration de celui qui  
y reste.

C’est par rapport à la trop grande abondance que les sem-  
mes ont de sang , & la structure particuliere de leur ma-  
trice , la conserVation de leur santé, & la nourriture  
du fœtus , qu’elles souffrent chaque mois une hémor-  
rhagie par l’utérus.

Il n’est pas possible de déterminer exactement la quanti-  
té de fang qu’elles perdent chaque mois ; elle diffère  
EuiVant l’âge, le genre de Vie, l’habitude du corps;  
dans les commencemens elle est moins abondante que  
quelques années après. Les maigres & les sanguines  
perdent plus de sang que les graffes , & que celles  
qui Eont d’un tempérament froid ; celles qui font  
bonne chere & qui menent une vie oisiVe , que celles  
qui VÎVent fobrement , & font beaucoup d’exercicel  
Hippocrate dans la Section quinzieme du premier Li-  
Vredes Maladies des femmes , éValue cette quantité à  
deux hemines,qui reViennent à une chopine de notre  
mefure ; d’autre l'arbitrent àunelÎVre , d’autres à une  
liVre & demie.

Il n’y a pas d’autres caufes du *flux menstruel* que la trop  
grande abondance dufang,dont lléVacuationestextre-  
mement nécessaire à la conferVation de la fanté.

Les Auteurs font sort partagés fur la caufe du *flux mens.  
truel* ; les uns l'attribuent au mouVement & aux phases  
de la Lune; d’autres à un ferment particulier à l’utérus.  
Quelques-uns ont recours à cet esprit directeur de nos  
fonctions , l’Archée de Van-Helmont. Il en est qui la  
font dépendre d’une loi de la Nature, *sage* autant que  
cachée. Pour nous, laissant à part ces principes incon-  
nus, & totalement éloignés des lois que le fens com-  
mun a établies, nous n’admettons d’autre caufe de cet-  
te éVacuation qu’une fort simple , & qui fe présente  
d’elle-même , c’est-à-dire une plénitude portée au-delà  
du nécessaire. Le tissu plus mou & plus lâche des par-  
ties sialides, dont le corps des femmes est composé, &  
la petitesse du diametre de leurs Vaisseaux est caufe que  
les femmes ont plus de fang que les hommes.

Plus le fysteme des fibres est ferme , plus elles ont de ré-  
sistence, & de force pour pousser les liqueurs ; & plus  
elles font lâches & molles, moins elles ont de forces &  
de ressort pour faire aVancer les fluides. Or la force du  
cœur& des artères , est proportionnée à celle des fibres  
& à la capacité des Vaisseaux. Les hommes qui ont le  
tissu des parties solides plus ferme & les Vaisseaux plus  
grands, ont le pouls plus Vif, plus plein, & plus Vite.  
Et les femmes qui ont les Vaisseaux plus étroits, & les  
fibres molles , ont le pouls plus languissant, plus mou,  
& plus petit. Or tel est le pouls, tel est le mouVement  
progressif des liqueurs. Et tel est l’orifiCe des Vaisseaux  
sécrétoires , telle est & la transpiration & la déperdi-  
tion de l'humidité du fang ; & comme les femmes ont  
la circulation moins Vice , & les Vaisseaux capillaires  
plus étroits que les hommes , il fe fera chez elles une  
moindre transpiration , & par conséquent il y aura plus  
de plénitude de fang & des humeurs : ajoutez à cela que  
les femmes communément font moins d’exercice que  
les hommes, que Eelon Sanctorius, *Sect.* 5- *Aph-* 19. le  
traVail du corps le rend plus léger, en lui faifant perdre  
beaucoup de fon humidité : beaucoup d autres raisons  
prouVent encore que la plénitude est la caufe du *flux  
menstruel.*

1231 ΜΈΝ

Ordinairement les femmes qui font bonne chere, qui me-  
nent une vie oisive, qui font plus maigres, & d’un tem-  
pérament plus humide, ont leurs regles plus abondan-  
tes , parce qu’elles ont plus de fang ; au contraire les  
femmes grasses , dont le fang fe ramasse moins dans les  
vaisseaux , qu’il ne Ee répand dans l’habitude du corps,  
les femmes de la campagne qui sont beaucoup d’exer-  
cice , celles qui relevent de longues maladies , de cou-  
ches , ou qui ont perdu beaucoup de fang par d’autres  
évacuations , les nourrices, ou les femmes grosses ,  
n’ont point du tout de *flux menstruel,* ou bien en ont  
très-peu. Le fang qui s’évacue par l'titérus est un bon  
fang , rempli de siac nourricier , & totalement exempt  
de corruption. ,

C’est une erreur des Anciens , de croire que le simg qui  
fait la matiere du *flux menstruel* est corrompu , véné-  
neux. Elle n’est fondée que fur l’ignorance de la cir-  
culationdu fang , & fur la fausse supposition que sians  
ces défauts la suppression n’auroit pas des suites si fâ-  
cheuses. Il est cependant vrai que le fang que perdent  
par l'utérus des personnes saines, est fluide & vermeil,  
avec cette différence qu’il est plus divisié dans les jeu-  
nes , & plus épais dans celles qui sont plus avancées en  
âge : mais s’il s’arrête plus que de raifon dans les vaisi-  
seaux , il peut fle mettre en caillots, devenir noir & fé-  
tide. La structure & la fabrique particuliere de l'uté-  
rus, est catsse que le fang surabondant fort par fes vaif-  
Eeaux plutôt que par tous les autres.

Telle est en effet la disposition de l’utérus , que les fibres  
& les vaiffeaux dont il est composé , fiant susceptibles  
d’une extension, & d’un déVeloppement prodigieux qui  
ne les empêche pas de sie resserrer, & de revenir d'eux-  
mêmes à leur premier état ; ce qui fait que le fang fur-  
abondant s’y porte aisément & s’y amasse. D’ailleurs  
les veines & arteres , que cette partie reçoit des Eper-  
matiques & des hypogastriques, *se* partagent en une  
infinité de rameaux qui *se* répandent siir l'utérus & le  
vagin , dont la situation est très-éloignée d’être droite,  
ou pour mieux dire , qui rampent à replis tortueux, &  
font mille courbures , & qui de très-petits qu’ils font  
dans les femmes qui ne font pas grofi'es, s’étendent , &  
s’élargiiTent à mefure que le fœtus & l'utérus croissent  
enfemble. Et en effet, si la disposition des vaisseaux de  
la matrice n’étoit point telle, il seroit impossible qu’el-  
le silivît l'augmentation du fœtus , fans crainte que ses  
vaisseaux fe rompissent. De plus les membranes qui  
forment les parois internes & externes de l'utérus , &  
dans lefquels les vaisseaux sanguins *se* répandent , font  
entierement dépourvues de graisse; ce qui facilite leur  
extension , & leur ouverture.

Ajoutons encore, que l’aorte inférieure est beaucoup plus  
grosse chez les femmes que chez les hommes, à causie  
de la nourriture du fœtus. Nous remarquerons aussi,  
que s’il est si difficile au fang de remonter perpendicu-  
lairement , il lui est encore beaucoup plus difficile de  
remonter dans les veines fpermatiques, tant à causie de  
leur situation perpendiculaire , que de la longueur &  
des replis tortueux de ces veines. Enfin, comme les  
vakules qui *se* rencontrent dans les veines des autres  
parties du corps, aident merveilleusement la circula-  
tion du Eang , & l’empêchent de s’arrêter, leur défaut,  
au contraire , dans les veines de l’utérus, fait que le  
fang y circule avec plus de peine, & que fon amas dans  
les grands vaisseaux, pefe fur les plus petits & les ca-  
pillaires , dont il étend & force les tendres orifices. S’il  
arrive donc qu’il s’amasse dans l’utérus plus de fang  
que les vaisseaux n’en peuvent contenir, & que la for-  
ce du cœur & des parties folides n’en peut pousser ; il  
n’y a point de partie d’où il ait plus de peine à revenir  
au centre, & plus de facilité à fe ramasser , que dans  
l’tltérus : ce qui fait qu’il s’accumule peu à peu dans les  
vaisseaux, & qu’il remplit & gonfle les sinus de cette  
partie, jufqu’au point de faire crever leurs extrémités,  
qui s’ouvrent obliquemment dans l’intérieur de l’uté-  
rus , & de leur faire répandre le fang qu’elles contien-  
nent.

M E N 1232

La stagnation du fang dans les vaisseaux capillaires de  
l'utérus, n’est point la feule cauEe de sim éruption; la  
contraction convulsive des parties du corps y contribue  
beaucoup.

C’est une observation constante en pratique , que toute  
éruption critique considérable de siang, est précédée &  
accompagnée de refroidissement des extrémités , de  
douleurs de dos, de gonflement de bas-ventre, de ref  
ferrement de la même partie , d’abbatement, & de pé-  
santeur du corps ; car felon *s Aphorisme* 39. *de sa sixiè-  
me Section* , Hippocrate a obEervé que la trop grande  
plénitude de Eang catsse des contractions spasinodiques,  
qui empêchant la liberté de la circulation dans les ca-  
pillaires des extrémités , obligent les liqueurs de re-  
fluer dans les grands vaisseaux, & de les remplir trop ;  
ce qui ne peut arriver, fans qu’ils Ee contractent plus  
vite & plus fortement, comme l’indique le pouls grand  
& dur qui accompagne toute hémorrhagie considéra-  
ble ; & le fang trouVe d’autant plus de facilité à ouVrir  
les Veines de l’utérus, Vers lesquelles il est poussé aVee  
beaucoup plus d’impétuosité que de coutume, qu’il y  
trouVe un obstacle dans celui qui y est déja amassé. L’é-  
Vacuation menstruelle sie fait, tant par les Vaisseaux du  
Vagin que ceux de l'utérus.

C’est une grande question entre les Anatomistes, de *sa-  
voir* si les regles fortent par les Vaisseaux de l'utérus,  
ou ceux du Vagin. L’tme & l'autre opinion a des  
Partssans qui en appellent également à l’expérience  
oculaire; pour moi, je n’ai aucun doute que cette éVa-  
cuation ne sie fasse par les Vaisseaux de ces deux parties.  
Cependant comme l’utérus reçoit beaucoup plus de  
vaisseaux que le Vagin, & que les veines spermatiques  
qui fe distribuent dans l’ovaire font tortueufes : je me  
crois fondé à dire, que les grandes hémorrhagies,tel-  
les que celles qui caufent l’avortement, *se* font par les  
vaisseaux de l’utérus, & *s écoulement menstruel* par ceux  
du vagin. Une autre question que les Auteurs ont aussi  
laissée indécise, c’est de savoir si les regles sortent des  
arteres ou des veines ; & il n’est pas ai fié de la résoudre.  
Cependant comme elles coulent goute à goute, j’ai-  
merois mieux dire qu’elles sortent des veines que\* des  
arteres, silrtout après ce qu’on a dit dans l’*Anatomie*de Fantoni ; que le souffle poussé dans les veines de l’u-  
térus, passe aisément dans *sa* cavité & celle du vagin;  
& parce qu’il est certain que les membranes des Veines  
s’ouvrent plus aisément que celles des arteres. Les cau-  
*ses* qui font sortir le sang aux femmes par périodes *ré-  
glés y* font purement mécaniques. Plusieurs Auteurs re-  
gardent la Lune comme causie de ces retours réglés,  
parce qu’ils reViennent ordinairement dans une phase  
déterminée de cette Planette. Mais il est pitoyable de  
prétendre qu’un Astre est la caisse d’un effet ; parce que  
cet effet *se* repete dans un mois, un jour, ou un heure  
déterminée. 11 est bien plus raisonnable de dire que la  
chose *se* paffe de la maniere suÎVante. Comme le sang  
circule plus lentement dans les femmes, & que leur  
tranfpiration est plus languissante que celle des hom-  
mes, il est indispensable qu’il s’amasse tous les jours  
quelque peu de Euc ou de sang superflu , qui catsse ainsi  
chaque jour une augmentation de plénitude. SuppO-  
sons à préEent, que la rupture des Vaisseaux de l’uté-  
rus demande que la plénitude aille à une livre & de-  
mie , & que cette plénitude ait besoin d’un tems pour  
patVenir à ce point déterminé, par exemple, de Vingt-  
huit jours, il slensi-lit manifestement, que ce n’est point  
le tems qui est la caufe directe de l'écoulement, mais  
qu’il faut une certaine mesure de tems , pour que la  
plénitude augmente au point d’exciter des convule  
fions, & de caufer la rupture des Vaisseaux de l'utérus.  
La quantité de *sang* que les femmes perdent chaque  
mois, peut donc faire trouVer aifément combien elles  
en amassent chaque jour, & de sclc nourricier siiperfiu,  
& faire aussi connoître quelle quantité elles en doiVent  
perdre. LléVaeuation menstruelle est aVantageufe à la  
fanté des femmes.

Cette vérité est établie par une expérience journaliere; car  
lorfque

1233 ΜΈΝ

lorEque cette éVacuation *se fait* bien , la fanté des fem-  
mes Va à merVeille : mais le moindre dérangement  
qu’elle fouffre,foit qu’elle excede ou diminue, leur  
caufe une infinité de maladies. On peut confulter ce  
qu’en dit Hippocrate dans l’*Aphorisme yy. de la cin-  
quième Section,* je me contenterai de rapporter le paf-  
sage filmant de Galien , dans fon Traité *de Venaesec-  
tione adversusFrasistratum.o-* La nature n’a-t’elle pas le  
asifinde débarrasser chaque mois les femmes du fang  
«superflu qu’elles ont amassé dans cet intetValeiCar les  
«femmes Valant pas de grands traVaux à faire dans leurs  
«massons, ni deviolens exercices du corps, & n’étant  
« pas exposées aux fatigues du dehors comme les hom-  
« mes,il faut qu’elles amassent beaucoup d’humeurs fu-  
«perflues, &sans doute regarder PéVacuation de cette  
«plenittide,comme un remede que la nature oppofe aux  
«fuitesfâcheuEes qu’elle pourroit aVoir.»Car l'égalité,  
la liberté,& la regle de la circulation,d’où depend l’in-  
tégrité de toutes les parties, & de toutes les fonctions,  
demandent une quantité déterminée & proportionnée  
de fang, laquelle ne peut pécher par excès ou par dé-  
saut, que le mouVement des liqueurs, d’où dépend la  
fanté , ne foit néceilairement dérangé.

La trop grande abondance de fang, qui est la fuite nécesi  
saire de la suppression des regles, empêche la circula-  
tion, &affbiblit la force, le ressort, & la contraction  
du cœur & des Vaisseaux; & de-là s’ensifiVent de dan-  
gereufes stafes, stagnations, ou congestions de sang,ou  
obstructions des Vssceres, sources secondes de maladies  
chroniques.

La diminution ou la suppression totale des regles, caisse  
aux femmes une infinité de maladies, qui Varient sui-  
vant la partie qui est attaquée. Si le fang fe rallentit  
dans la tête, il caisse la mélancolie, des douleurs aiguës  
de cette partie, le Vertige, la dureté de l’ouie , la pâ-  
leur, l’aliénation d’esprit, quelquefois même l'apo-  
plexie; s’il s’amasse dans la poitrine, il caisse la diffi-  
culté de respirer, l'asthme, la toux, le crachement de  
fang, la palpitation du cœur, la fyncope; dans le Ven-  
tricule& les intestins,desgonflemens, des borboryg-  
mes, des rots, des inquiétudes ; dans les hypocondres,  
des tranchées,& des Vomissemens de fang ; dans les Vise  
ceres du bas-Ventre, la cachexie, lapéfanteurde tout  
le corps, le fcorbut, la jaunisse, des affections hystéri-  
ques, le pourpre, l’enflure des piés & des mains, des  
Varices dans les Veines ; dans la matrice enfin , l'infiam-  
mation, les fleurs blanches, des moles, des fausses cou-  
ches, tous accidens qu’on préVÎent par la saignée faite  
à propos, ou par le rétablissement de lléVacuation mense  
truelle. Nous renVoyons ceux qui Veulent Voir le dé-  
tail de ces maladies , & les remedes qui ferVent à les  
combattre, à l'article *Uterus.*

C’est aux enVÎrons de la quatorzieme année que les regles  
commencent à couler , & Vers la quarante-netiVieme  
qu’elles cessent; ces deux périodes expofent les fem-  
mes à beaucoup d’accidens.

Le flux menstruel commenee aux enVÎrons de quatorze  
ans, parce qu’on mange alors & qu’on digere en plus  
grande quantité, qu’on fait plus de fang, qu’il est moins  
féreux, & que l'accroissement du corps en confomme  
moihs ; aussi le commencement de cette éVacuation  
guérit-il fouVent de plusieurs maux, que causioit dans  
les premieres années l’abondance de férosité. Le flux  
menstruel cesse Vers la cinquantieme année, parce qu’a-  
lors les fibres font deVenues plus roides , que les orifi-  
ces des Vaisseaux capillaires fie ferment, & que les mou-  
Vemens spafmodiques de la nature, qui font les mobi-  
les ordinaires des éVacuations sanguines commencent  
à manquer. Si l'on ne diminue donc la plénitude par la  
Eaignée faite à tems, ou par des éVacuations faites par  
les urines ou la tranfpiration ; les femmes qui appro-  
chent de cinquante ans font expofées à des maladies fâ-  
cheufes & longues.

Les femmes ne font pas feules sujettes à des éVacuations  
critiques : les hommes qui amassent beaucoup de sang  
superflu y font également exposés, & elle *se* fait chez  
*Tome IV.*

M E N 1234

eux par les veines hémorrhoïdales. Comme c’est le  
relâchement, la flexibilité , la mollesse des fibres, &  
la petitesse de leurs vailleaux, qui caufent la plénitude  
chez les femmes, & font qu’elles fou firent avec utilité  
une évacuation de fangqériodlque; de même les hom-  
mes , dont les fibres font également tifiùes , sont atta-  
qués de plénitude qui leur fait répandre par les velues  
de l’anus le fiiperflu de leur fang.

Il y a beaucoup plus de perfonnes attaquées d’hémorrhoï-  
des, qu’on ne se l’imagine communément, ce que les  
Medecins saVent parfaitement. Ceux qui font princi-  
palement fujets à cette évaeuation, font les perfonnes  
succulentes, belles de Vifage , qui ont la chair spon-  
gieuse ; parce que cette disposition du corps est infépa-  
rable d’une foiblesse de pouls , & d’une petitesse de  
vaisseaux sécrétoires , qui empêche la dissipation des  
fucs de répondre à la quantité de ceux qui *se* forment  
de nouveau. Dans la jeunesse , ces fortes de gens sirnt  
scljets aux siiignemens de nez, & même ont de la dise  
position au crachement de fang, & dans un âge adulte,  
ils siont attaqués d’hémorrhoïdes qui fluent plus ou  
moins, foit pour le tems ou la quantité, à rasson de  
celle qui s’amasse dans les vaisseaux.

Le flux hémorrhoïdal est très-salutaire , parce qu’il déga-  
ge le corps de la plénitude, & le garantit des accidens  
auxquels elle l’expose.

Les aVantages qui reviennent du flux hémorrhoïdal font  
si grands, que ce n’est pas fans raifon que les Anciens  
l’ont appelle flux d’or. D’autres le regardent comme  
l’opération de la nature victorieuse, & le garant d’une  
longue filmé, & d’une vieillesse heuretsse. Il n’y a donc  
rien de plus dangereux que de supprimer ou de dimi-  
nuer cette opération salutaire, par un mauvais régime  
ou des remedes à contre-tems; car on expofe le malade  
à des obstructions opiniâtres , & des engorgemens de  
vssceres , & aux suites de ces affections qui siont la ca-  
chexie, l’hydropisie, la pierre, les gonflemens convul-  
sifs , la mélancolie , la colique convulsue , la goute  
sidatique, toutes maladies que guérit cet écoulement  
procuré à tems & avec prudence. Mais il faut bien dise  
tinguer entre le flux Palmaire des hémorrhoïdes , &  
qui est constamment tel, parce qu’il est caufé par l’a-  
bondance defang, & qu’il en est le remede; & le flux  
hémorrhoïdal que produit la disposition contre nature  
des visiceres du bas-ventre. L’on voit tous les jours les  
cachectiques, les hypocondriaques , & les hydropiques  
si-ljets au flux hémorrhoïdal: mais non-feulement cette  
évacuation ne leur est pas toujours salutaire, elle leur  
est même fouVent nuisible , surtout lorsqu’elle *se* fait  
en trop grande abondance. La conservation de notre  
corps, extremement corruptible de lui-même, depend  
de la liberté de la circulation du siing , & la liberté de  
la circulation du sirng de la convenance des choses qui  
Eont entrées dans le corps , qui y fiant retenues ou qui  
font portées dehorsUes fonctions vitales consistent dans  
le mouvement des parties folides & fluides, & ces mou-  
vemens ne peuVent fubsister ou continuer long-tems,  
s’ils ne font constamment entretenus par une matiere  
que les fonctions naturelles fournissent ; or ces dernie-  
res fe bornent à préparer les alimens conVenables dont  
on a fait ufage , & à régler les excrétions & les *sécré-  
tions* , conformément au befoin du corps. Ce qui entre  
dans le corps & ce qui en fort a donc beaucoup de for-  
ce pour la conferVation ou la destruction de la fanté ,  
& pour l’établissement des causies des maladies. Le Me-  
decin ne peut donc les examiner aVec trop d’attention.  
Voyez *Diaeta.*

Il est constant par l’expérience, que dans la suppression  
des regles par quelques caufes que ce foit, le silng qui  
deVoit s’éVacuer par les Voies naturelles , *se* porte à  
d’autres parties,&produit ordinairement des hémorrha-  
gies.Nous lssons dans Horstius, *Praef adelPart. II. Obs.  
Schenkÿ, Lib. IV.* que le fang regorgea & fortit par les  
oreilles à une perfonne dont les regles étoient suppri-  
mées. Houllier, *in Comment, in Lib. II. Sect.* 2. *Coac.  
Praenot. 8e* Jean Rhodius, *CentAII- Observ.* 51. assurent

1235 *M* E N

aVoir νιι sortir le sang menstruel par les genciVes , &  
les alcéoles des dents. Mais un accident plus fréquent  
c’est que.rompant les Veines de l’estomac, il foit rendu  
par le Vomissement. Voy. Hippocrate, *Lib. I. de Morse  
Mul.* Forestus, *Lib. XVI. sais.* 24. Panarolus, *Pen-  
tecostéei. Observ.* 6. Rodericus à Castro, *de Morb. mul.  
Lib. I. c.* 3. Hoechstetterus , *Obscrv. Dec.* 2. *Casu Sept.*Stalpart, Vander Wlelo *Cent. II. Obscrv.* 17. & beau-  
coup d’autres Auteurs. Il arriVe quelquefois que le  
sang qui ne peut fortir par la matrice,fe porte aVec une  
impétuosité considérable aux poumons dont il ouVre les  
vaisseaux, alors on le rend par la toux. On trouVe des  
exemples de ce fait dans Houllier, *de Morbctnter.L.b.  
I.cap.ze).* dans Rhodius, *Cent. III. Obscrv.* 30. & dans  
Salmuthus, *Cent. II. Obscrv.* 18. Lorfque les sommes  
âgées perdent leurs regles , il leur arrive fréquemment  
de rendre du fang aVec les urines. Ce fang est partie  
fluide, partie engrumelé , & Vient tous les mois.

Un Medecin n’a pas befoin de beaucoup d’intelligence  
pour s’apperceVoir que ces éVacuations du fang menf-  
truel, par des issues extraordinaires font nécessaire-  
ment dangereuses, & mal-saines. Plus les parties offen-  
sées seront nobles , & nécessaires à la Vie, plus le dan-  
ger Eera grand. Si le sang *se* porte fur les poumons , &  
que ce vifcere si important en foit affecté ; il s’ensi-iiVra  
promptement l'exuïcération & la phthisie. Il y a à ce  
l'ujet dans la *Medecine Méthodique* de Prosiper Alpin ,  
un passage remarquable : il arriVe, dit cet Auteur, au  
flux menstruel d’être supprimé par des pertes considé-  
rables, ou par de longues maladies. Si cette si.lpprese  
sion dure pendant un tems considérable, la malade sera  
exposée à des symptomes terribles. Elle Eera attaquée  
ou d’un crachement de Eang, que la phthisie ne tardera  
pasdesi.liVre, ou de quelqu’autre accident semblable.  
C’est ainsi que j’ai νυ périr une jeune Dame de distinc-  
tion appellée Emelie ; Ees regles ayant été supprimées  
à la sitite d’un long chagrin, elle eut un crachement  
de Eang accompagné d’une toux continuelle, & d’une  
fieVre légere qui l’emporterent au bout de quelques  
mois. Nous lisems dans Hippocrate , *Lib. I. de Morb.  
Mul.* que le seing *menstruel* retenu dans la matrice pen-  
dant deux mois regorge Vers les poumons, & produit  
la confiomption aVec toutes ses flutes. Si le sang Vient  
à se loger , & à *se* corrompre, ou à *se* coaguler entre  
les membranes très-sensibles de l'estomac , il s’ensili-  
Vra une inflammation dangereuse à ce viEcere , ou une  
fieVre hectique. S’il sie fait jour, & qu’il forte, les vaif-  
seaux auront tellement été distendus & déchirés , fur-  
tout si la rate étoit auparaVant en mauVais ordre,  
qu’ils ne pourront plus être consolidés , & que des vo-  
missemens abondans & fréquens termineront la Vie de  
la malade.

On trouVe dans le *Miscellanea des Curieux de la Nature  
Dec. I. An.* **1.** *Obscrv.* 85. un exemple d’épilepsie,  
& un autre d’une perte opiniâtre de la mémoire , à la  
Euite d’une rétention des regles. L’expérience nous ap-  
prend encore que la même caisse produit des maladies  
hystériques par les agitations violentes où elle met le  
fysteme nerveux. Ceci est confirmé par Hippocrate,  
*Lib. de Morb. Mul.* On trouVe encore dans les mêmes  
*Miscell.* que nous venons de citer, *Dec.* 2. *An.* 1. *Obs.  
yo.* un exemple d’hydropisie de la matrice , produite  
par une suppression des regles. Nous savons aussi que les  
exulcérations violentes,& même les tumeurs skirrheu-  
Ees à cette partie,n’ont point quelquefois d’autre cause.  
Les parties extérieures du corps ne font pas à l’abri des  
effets de la suppression des regles. Il en naît fréquem-  
ment la gale, l’éléphantiasis, les charbons, les érésipe-  
les, & les tumeurs skirrheuEes.

Si la suppression des regles expoEe les jeunes femmes à  
tous ces accidens, les Eemmes âgées les encourent par  
leur cessation. J’en ai vu qui avoient plus de cinquan- j  
te ans , mais qui étoient à la vérité d’un tempérament j  
sanguin dont les évacuations menstruelles étoient aupa-  
ravant abondantes, & qui menoient une vie molle,  
oisive & sédentaire, attaquées de cardialgies violentes,

M EN 1236

accompagnées de douleur & de chaleur aux environs  
des parties précordiales, au dos & aux épaules , sur-  
tout pendant la nuit, pour avoir négligé la saignée.  
D’autres ont reffenti des douleurs insupportables &  
une chaleur violente aux articulations ; ou ont eu des  
fievres érésipélateuses ; ou ont été affligées de douleurs  
néphrétiques, accompagnées desenEations cruelles aux  
reins qui *se* terminoient par la formation de concré-\*  
tions calculeufes. Des femmes ont eu à soixante ans  
passés un pissement de fang ou une évacuation mens-  
truelle immodérée, qui a dégénéré en phthisie. Celles  
qui ont essuyé de longs chagrins, souffrent assez ordi-  
nairement des douleurs à l'hypocondre gauche, accom-  
pagnées de chaleur & de mal-aiEe aux parties précor-  
diales, symptomes sciivis d’un vomissement violent,  
ou de la maladie noire d’Hippocrate. On a trouvé à  
l'ouverture des cadavres de ces malades, la rate large,  
corrompue , les *vase brevia* de l’estomac ouverts ,  
& du Eang épanché de ces vaisseaux dans l’iléum.Une  
Dame de haute naissance cessa d’être réglée à cinquan-  
te-troisans ; elle fut tourmentée pendant six mois de  
vomissemens continuels & violens. Ses piés & fes mains  
s’enflerent. Mais l'on parvint à dissiper ces fymptomes,  
par la faignée, & les autres remedes convenables. FRE-  
**DERIC HOFFMAN.**

Je pensie que dans l'écoulement menstruel le sang sort par  
les extrémités des arteres de la matrice, dans l’endroit  
où elles s’embouchent dans les veines, & que cette éva-  
cuation périodique ne provient point de la force avec  
laquelle le cœur agit dans fa contraction fur le fang cir-  
culant ; mais de l'impulsion fubféquente des arteres qui  
venant à fe resserrer forcent le fang à fortir de leur ca-  
pacité pour entrer dans les veines qui leur font conti-  
nues. Aussi remarquons-nous que toutes les fois que la  
force & la contraction des arteres font affoiblies à un  
certain degré, dans les tempéramens lâches & ca-  
chectiques, les regles pechent en quantité. De-là vient  
éVÎdemment que les astringens comme les amers , le  
quinquina , l’acier & toutes les méthodes & les médi-  
camensqui tendent à fortifier les fibres, les vaisseaux  
& les vifceres, & à augmenter leur élasticité & leur  
contraction, prudemment ménagés, provoquent l'écou-  
lement menstruel, & dissipent les maladies qui naissent  
de fa suppression. Voyez les articles *Cachexia, Chloro-  
sis, Fibra Se Utertts.*

Je ne finirai point cet article fans faire mention de quel-  
ques idées fuperstitieufes qui ne font point honneur à  
l'efprit humain. Columella rapporte que Démocrate  
assuroit dans fon Livre de l'Antipathie, que si une fem-  
me qui avoit fes regles, faifoit trois fois le tour decha-  
que quarré d’un jardin , les piés nuds, & la tête éche-  
velée , elle tuoit toutes les chenilles , & tous les infec-  
tes qui s’y trouvoient. Mais pour rendre à Démocrate  
la justice que nous lui devons, nous ajouterons que les  
livres qu’on lui attribuoit de fon tems étoient les pro-  
ductionsd’un certain Egyptien appelle Delus ou Bo-  
lus.

Si l’opinion ridicule que nous venons de rapporter, étoit  
indigne de Démocrate; il étoit digne de Paracelfe,  
de regarder le sang menstruel, comme le plus puissant  
des postons, & d’assurer que le diable en pro'duifoit  
des araignées , des puces , des efcarbots, des chenilles,  
& tous les autres infectes dont l'air & la terre l'ontpeu-  
plés. Cet enthousiaste qui ne manquoit pas d’imagina-  
tion, & qui avoit perdu par accident dans *sa* plus ten-  
drejeunesse, toutes les marques de virilité, n’éeha-  
poit aucune occasion de décrier un siexe qui lui rappel-  
ïoit continuellement sion état , auquel il ne pouvoir  
procurer de plaisir, & dont il ne pouvoir en recevOÎr.

MENSIS PH1LOSOPHICUS, *Mois Philosophique* ou  
*Chymiqtie ;* c’est une esipace de tems sort indéterminé.  
Les uns font le mois philosophique de trois jours & de  
trois nuits, d’autres de dix, quelques - uns de trente;  
mais la plupart de quarante. Voyez *Menstruum.*

MENSTRUA. Voyez Mensis.

1237 ΜΈΝ

MENSTRUATIO, l’aéiion d’exposer un corps à un 5  
menstrue.

MENSTRUUM, *menstrue.* Le terme *menstrue* est bar-  
bare ; il signifie un corps, qui appliqué avec art à un au-  
tre , le divise subtilement; enforte que les particules  
du dissolvant Eoient intimement mêlées avec celles de  
celui qui étoit à dissoudre. Le dissolvant s’appelle *mense  
true-,* parce que dans sc>n application au corps à dissou-  
dre , les premiers Chymistes *se* Eervoient d’un feu mo-  
déré , d’un mois philosophique, ou de quarante jours;  
de-là est venu la façon de dire , dissolvant menstruel,  
& enfin le mot *menstrue.*

Une des propriétés d’un *menstrue,* c’est de fe dissoudre  
lui-même uniformément pendant fon opération sur le  
corps à dissoudre. Lorfque la solution est faite, il arri-  
ve quelquefois que le dissolvant & le corps à dissoudre  
*se* féparent. La solution suppofe que les parties divi-  
fées du dissolvant, s’insinuent entre les parties du corps  
à dissoudre, les divisient & les écartent, d’où il s’ensuit  
que l'action d’un *menstrue* est fort différente de celle  
des instrumens méchanlques qu’on emploie à la sépa-  
ration , comme le couteau, l'épée ou la fcie. Ces corps  
ne fe divisient point eux-mêmes en divisant les autres ,  
mais restent prefque entiers. Si l'on ρουνοΐί former  
quelques conjectures fur l’action d’un *menstrua ,* on  
imagineroitque chacune de ses particules priste féparé-  
ment, agit comme un instrument méchanique, en ver-  
tu de Ea grosseur, de *sa* figure, de fa dureté & de *sa pe-*santeur. Tout *menstrue* est nécessairement dÎVlsé en  
particules indiscernables , & par conséquent est fluide,  
quand il agit oudssout ; & lorfque la solution est faite,  
le dissoluant &le corps à dissoudre doivent former un  
même fluide.

La coutume a donné le nom de *menstrue* à plusieurs corps  
durs & consistans; quoique dans cet état ils ne puissent  
agir en qualité de dissolvans. C’est pourquoi les Chy-  
mistes ont divisé les *menstrues* en folides & en fluides.

Les *menstrues* fecs ou folides peuvent être distribués de-  
rechef en cinq classes.

1°. Les six métaux, l'or, le plomb, l’argent, le cuivre,  
le fer & l’étain qui agissent l’un.fur l'autre, & peu-  
vent fe mêler intimement, lorfqulon les a mis en fusion  
fur le feu, enforte qu’ils ne font plus qu’une masse ho-  
mogeneen apparence, danslaquellelespartieulesd’un  
des métaux sont distribuées uniformément entre les  
parties de l’autre; enforte que si on a mêlé dix onces  
d’argent avec une once d’or, & que l’on donne un  
grain de ce mélange à un Essayeur, il trouvera que ce  
grain contient dix parties d’argent, & une partie d’or.  
Et c’eût été la même chosie, proportion gardée , si l’on  
eut mêlé cent parties d’argent aVec une partie d’or.  
Ainsi l’on peut distribuer la plus petite partlcule d’or  
dans une masse immenfe d’argent, enforte que la plus  
petite particule déterminable d’argent contiendra une  
particule d’or qui siera à elle , comme la quantité tota-  
le d’argent est à la quantité totale d’or mêlé; laparti-  
cule d’or siera dÎVÎsée, mais ne sera point altérée, non  
plus que les particules d’argent entre lesquelles elle sé-  
journera, 2°. Les demi-métaux, comme l'antimoine ,  
le bisinut, le cinnabre, les marcassites , qui fondus fe  
mêlent l'un aVec l’autre, ou aVec les métaux ; mais  
après le mélange la plus petite particule des métaux  
cesse d’être malléable, & *se* réduit aisément en poudre.  
3°. Les fels fecs, comme l’alun , le borax , le nitre, le  
sel ammoniac , le fel marin, le Vitriol, les alcalis fixes,  
& le mercure fublimé, que le feu diVifefubtilement,  
& qui peuVent fe mêler intimement l'tm aVec l'autre,  
aVec les métaux , les demi-métaux, & autres substan-  
ces. 4°. Les corps sessiles, durs, fulphureux-, comme  
le foufreVif, le foufre commun, l’arfenic , l’orpiment  
& le cobalt. 5°. Les fubstances que les Affineurs appel-  
lent ciment, qui consistent en fels, foufres & briques ,  
séduits en poudre feche , & qu’on répand entre les la-

μέν I23S

mes Hes métaux, pour leur donner de la couleur, ost  
pour les séparer les uns des autres.

Quelques *menstrues* abandonnés à eux-mêmes après la so-  
lution , forment une masse dure, qui quoique composée  
paroît d’une nature & simple & uniforme. Ainsi le  
plomb fondu & l’étain fondu s’unissent comme l'eau  
aVec l’eau , ou le mercure aVec le mercure. Il en est de  
même de tous les métaux, & de quelques-uns des  
demi-métaux. Ainsi en mettant un fcrupule de régule  
d’antimoine fur une lÎVre d’étain fondu, la masse froi-  
de qui en résultera paroîtra uniforme , mais fera tout-  
à-fait fragile : ainsi l'alcali fixe s’unit aVec le fable dans  
le feu. Le soufre & le mercure broyés enfemble, se  
mettent en une poudre noire & Eeche , qui donne par  
la sublimation un corps simple en apparence, qu’on ap-  
pelle cinnabre. Plusieurs *menstrues* fluides dissoluent  
intimement des masi'es siolides & deVÏennent après la  
folution un corps dur,& quelquefois fec. Ainsi prese  
que tous les *menstrues* des métaux, forment chacun  
avec leur métal, un vitriol folide : le vinaigre fort  
distilé fe fepare de fon eau , & forme une masse feche  
& dure , lorsqu’il a dssoilt des coquilles , des écailles ,  
de la chaux, & d’autres fubstances pierreuses.

Il y a un grand nombre de *menstrues* qui ont une forme  
liquide , avant que d’agir en dissolvant , comme le vi-  
naigre, l’eau, les esprits salins, acides, alcalins, &  
composés, les huiles alcalines par défaillance, &c.

Quelques *menstrues* deVÏennent liquides après la folution,  
& continuent de l’être aVec le corps dissous. L’on a  
dans la dissolution des cinq métaux aVec le mercure  
simple,une pâte molle qu’on peutjdélayer indéfiniment,  
en ajoutant du mercure de plus; mais il n’y a presque  
aucune méthode connue de donner de la solidité à cet  
amalgame : tous les acides liquides *se* sechentdifficile-  
ment, lorsqu’ils ont dissous des métaux, & que le rap-  
port qu’ils ont aVec ces métaux dissous est fort grand ;  
ce qui a fait imaginer à plusieurs que ces solutions  
étoient des huiles métalliques fixes, & ils y ont cherché  
des fecrets importans, mais en Vain ; car tout le réfultat  
de cette opération est d’amasser des fels acides en gran-  
de quantité autour des métaux. Il est maintenant aisé  
d’apperceVoir que la plupart des *menstrues* unissent les  
corps & les séparent. Car après la dissolution les parti-  
cules du *menstrue* s’unissent ordinairement aVec celles  
du corps à dissoudre , & produisent aVec elles un noù-  
veau corps composé, dont la nature est quelquefois  
très-différente du corps simple réfolu. Cependant les  
parties du dissoluant ne fe touchent plus les unes les  
autres, après la concrétion, mais font séparées par l’in-  
terposition des particules du corps dissous; & les par-  
ticules qui constituoient auparaVant le corps à dissou-  
dre fiant séparées par l'interposition des particules du  
dissoluant.

Il s’ensuit de-là éVÎdemment que les parties du *menstrue*s’appliquent aux parties du corps à dissoudre, & qu’il y  
a une certaine caisse qui contraint les parties du diflol-  
vant de s’écarter les unes des autres, & de Ee distribuer  
entre les parties du corps à dissoudre, plutôt que de  
demeurer dans leur premier état. Il s’ensilit encore qu’iI  
doit aussi y ayoir une caisse qui contraigne les parties  
du dissoluant maintenant séparées , de demeurer unies  
aux parties du corps à dissoudre, plutôt que de laisser  
les particules tant du dissoluant que du corps àdissou-  
dre, sillVre leur affinité naturelle, se joindre & former  
deux corps homogenes séparés.

Il faut chercher cette caufe tant dans le corps dissolvant  
que dans le corps à dissoudre ; car l'action est récipro-  
que. Ainsi lorsque l’eau régale a dissous trois fois fon  
poids d’or, & l’a réduit en une liqueur jaune, les par-  
ticules de l’or fiant unies à l’eau régale & y demeurent  
si-ispendues, quoique l.'or Eoit dix-huit fois plus pesant  
que l’eau régale. Il y a donc une puissance mutuelle &  
correspondante agissante entre les particules de l’or &  
de l'eau régale, en Vertu de laquelle elles s’unissent &  
fe retiennent les unes les autres ; autrement les parti.\*  
11 i i ij

r 2 3 9 Μ E Ν

cules d’or fe précipiteroient , les salines les couvri-  
roient, & l'eau flotteroit sur celles-ci.

Si l’on pouvoir déduire cet effet de la similitude des fubf-  
tances, nous dirinnsque la dissolution fe fait par une  
certaine force innée des parties du *menstrue,* pourattl-  
rer plutôt que pour repousser les parties du corps ré-  
folu : mais cette opération n’est point mécanique , c’est  
plutôt une sympathie ou tendance à l’union. Aussi dans  
une folution violente , l'agitation, la chaleur, le tu-  
multe & le sifflement cessent, lorsique toutes les parties  
du dssoluant siont unies à celles du corps à dissoudre ,  
comme il paroît en jettant un morceau de fer dans  
dc l'eau-forte affaiblie qui en est déja foûlée.

Tout le dissoleant n’agit jamais à la sois furtout le corps  
si dissoudre. Les particules feules du dissoleant qui tou-  
chent celles du corps à dissoudre, agissent d’abord ; el-  
les s’écartent enfuite, & d’autres particules du *mense  
true* s’appliquent elles-mêmes à d’autres particules du  
corps à dissoudre.

Ainsi la partie du *menstrue* agit fur la partie du corps  
qu’elle frappe, & la sépare : mais il fe fait dans cette  
séparation un conflict qui produit un grand mouve-  
ment dans le *menstrue,* & ce mouvement du, *menstrue*donne lieu à d’autres particules que les premieres de  
s’appliquer au corps à dissoudre & d’agir.

Le feu excite, hâte & augmente certainement l’action des  
*menstrues i,* car dans les froids excessifs les solutions ne  
fe font point oufe font très-lentement; pour les hâter  
on n’a qu’à se fervir du feu. Quelques *menstrues* veu-  
lent être mis dans une grande chaleur, avant que d’a-  
gir; le mercure ne dissout les métaux que quand il est  
extremement chaud; pour peu que l’eau foit chaude ,  
elle dissout facilement lefel ammoniac & le fel de tar-  
tre. Quelques *menstrues* demandent pour agir unecha-  
leur modérée ; & si vous augmentez la chaleur, loin de  
dissoudre, ils coaguleront. Ainsi l’eau chaude dissout  
les blancs d’œufs , & l’eau bouillante les coagule.

Les effets du feu me semblent se réduire, 1°. A pousser,  
mouvoir & agiter le *menstrue*, d’une maniere purement  
mécanique. 2°. A étendre la substance de tous les  
corps. 3°. A séparer leurs parties & à les écarter les  
unes des autres. La chaleur augmente prestque tou-  
jours pendant la solution , & même l'action de ces  
*menstrues* qui engendrent un grand degré de froid  
dans la folution , s’augmente par la chaleur; ainsi le  
siel ammoniac fe dissout très-promptement dans l'eau  
chaude.

*De l’action des Menstrues.*

Les changemens opérés dans les corps par la force réfo-  
lutive des *menstrues ,* paroissent dépendre en grande  
partie de l'action des petits corpufcules du *menstrue*qui s’attachent fortement aux petits corpufcules qui  
composent le corps à dissoudre. Il n’est preEque pas  
possible de les attribuer à quelque altération essentiel-  
le causée par le *menstrue* dans les particules du corps  
à dissoudre ; car quoique les métaux purs, tels que l’or,  
l’argent & le mercure, paroissent entierement altérés  
par la dissolution ; cependant on parvient aisément à  
les séparer des *menstrues* en forme de chaux, qui mife  
fur le feu redonne le métal fans être altéré. D’où il  
s’enfuit que tout l’effet des *menstrues* Ee borne à s’at-  
tacher aux surfaces des particules métalliques, lorf-  
qu’elles font divisées ; nous pourrions le démontrer  
par un grand nombre d’exemples.

On nous objectera peut-être que la folution produit de  
nouveaux corps, & l’on nous dira qu’en dissolvant du  
plomb rouge dans du vinaigre distilé , on a le Encre de  
, plomb, l’acide du vinaigre étant attiré entre les parti-  
cules de plomb ; & l’on ajoutera que ce Eel de vinaigre  
distilé dans une retorte à un feu Violent, loin de ren-  
dre l'efprit de Vinaigre, donne une liqueur particulie-  
re qui s’enflamme fur le feu. Je conviens de ce fait, &  
je fai qu’il y en a plusieurs autres semblables. Mais il  
saut observer qu’il n’est pas toujours possible aux par-

M E N 1240  
ticules adhérentes du *menstrue* de fe débarrasser; qu’el-  
les simt quelquefois contraintes de demeurer unies; ce  
qui a fait imaginer à quelques-uns que la nature des  
corps étoit détruite, lorfqu’il n’y aVoit d’altération  
que dans l'apparence, & union de certaines particules  
à d’autres, ia-ns altération essentielle.

Une lancette nue & tirée de *sa* châsse paroît certainement  
aVoir la propriété de diVsser; mais cette lancette ren-  
fermée dans fa châsse ou un couteau dans fon étui, pen-  
dent en apparence cette propriété, quoique l'un & l’au-  
tre corps foit le même, & conferVe la propriété de di-  
VÎfer en réalité. Plus il fera facile de tirer ces corps l'un  
de fon étui, l’autre de fa châsse, plus il fera facile de  
mettre en éVÎdence la propriété qu’ils ont de couper;  
mais s’il arri'voit que l'étui s’unît si fortement à la la-  
me, qu’il ne fût pas possible de les séparer, aurions-  
nous droit d’assurer que la lame ne fubsiste plus. Si l’on  
dOre un petit cylindre d’argent pur, & qu’on le mette  
dans de l'eau-forte, l'argent fera parfaitement dissous  
& laissera une pellicule d’or creusie, entiere, d’une  
couleur noire & flottante dans le *menstrue,* lorfque les  
parties acides du Vinaigre fiant unies à de certaines par-  
ties de plomb; cette union est telle que la distilation  
ne peut les en dégager, & qu’il leur est plus facile de  
s’éleVer. Ce feroit mal-à-propos qu’on assureroit là-  
dessus que l'acide du vinaigre a été conVerti en uneli-  
queur inflammable par le contact du plomb. Il est beau-  
coup plus vraissemblable que ce phénomene proyient  
de la combihaifon des deux fubstances, que de l’altéra-  
tion d’aucune. Il en est de même dans la séparation, car  
la fubstance dissoute est quelquefois composée de par-  
ticules très-différentes en apparence, de celles tant du  
dissolvant que du corps à dissoudre. Le *menstrue* prend  
quelquefois certaines particules du corps à dissoudre,  
rejette les autres & n’agit point fur elles, d’où il arrÎVe  
encore que le *menstrue* étant extrait de la solution, il  
doit rester une substance différente de celle à laquelle iI  
avoit d’abord été appliqué; quelqu’un qui *sc* hâteroit  
de juger ici, prononceroit fans doute que la fubstance  
restante après l’extraction du *menstrue* est nouvelle, &  
qu’elle a été produite par la faculté altérante du dissol-  
vant, tandis qu’en réalité c’est un effet pur & simple de  
la séparation.

Nous voyons par-là que l’action de tous les *menstrues*connus dépend du mouvement; car si le *menstrué* inac-  
tif ne dérangeoit point les parties du corps fur lequel  
il agit, elles demeureroient après fon application tel-  
les qu’elles étoient auparavant, c’est-à-dire , que le  
*menstrue* n’auroit aucune action fur elles, ce qui est  
contre la supposition. Nous ne pouvons sensément pla-  
cer ce principe de mouvement dans les caisses ordinai-  
res du mouvement, telles que l'impulsion, la gravité,  
l’élasticité , le magnétisime & autres semblables ; il faut  
remonter à tme casse particuliere , distincte dans cha-  
que corps& exercant sion action entre le disseluant &  
le corps à dissoudre. La recherche de cette caisse de-  
mande beaucoup d’expérienee & de travail; & nnus  
sicmmes d’autant plus portés à nous y livrer que la plu-  
part des Philosophes les plus célebres ont prétendu que  
c’étoit aux principes de mécanique qu’il falloir recou-  
rir pour expliquer les actions des corps les uns fut les  
autres.

Si un dissolvant divife un corps par un mouvement pure-  
ment mécanique, les particules doivent tenir ce mou-  
vement de quelque caisse, & cette caisse en général est  
le feu. Les particules du *menstrue* agitées par le feu  
doivent frapper les scirfaces des particules unies du  
corps à dissoudre, leur communiquer du mouVement,  
les ébranler & les séparer enfin du corps folide, foit  
que le choc fe fasse à l'extérieur, fur la furface du corps  
à dissoudre, foit que ce corps étant pénétré par le *mense  
true,* le choc fe fasse intérieurement. JlaVoue que Cette  
action mécanique doit produire quelque effet: mais cet  
effet fera-t’il aussi grand qu’on fe l’imagine communé-  
ment ? Les fluides ne produisent guere d’altération dans  
un solide, en vertu de leur quantité, dureté, figure &

1241 M E N

poids ; c’est bien peu de chofe que la force qu’ils reçoi-  
vent du feu , & cette force s’affoiblit encore en mettant  
les fluides en action contre eux-mêmes. C’est donc à  
quelqu’autre caisse qu’il saut attribuer la faculté de dise  
foudre. Un coin ne fendra jamais un morceau de bois ,  
s’il lui est simplement appliqué,ou s’il flotte feulement  
autour, il faut qu’il foit introduit & chassé par quelque  
force extérieure dans la fubstance du corps à fendre ;  
effet qu’on ne peut guere apperœVoir dans les particu-  
les d’un fluide mou & cédant à toute impression.

11 n’y a d’action vraiment mécanique que dans les *menf-  
trues* fleuls , qui mis mécaniquement en mouvement  
commencent par atténuer les corps, en conséquence de  
leur grandeur, dureté, figure, poids & impulsion , &  
les séparent ensiuite en conséquence de leur pésanteur  
spécifique. Mais l'altération produite par ces catsses  
n’est pas grande ; c’est à cela que nous distinguerons les  
*'menstrues* qui agissent mécaniquement d’avec les au-  
tres.

Après avoir mêlé des corps, & les aVoir bien agités , il  
peut arrÎVer que la répulsion fuffife pour les séparer,  
comme il arriVe dans le mélange de l’huile & de l’eau,  
ou de l’alcohol & de l’huile de tartre par défaillance .’  
la gravité n’agit pas feulement ici, la répulsion s’y joint  
pour causier une séparation , & contraindre les parties  
semblables de se chercher & de s’unir.

Lorfqu’après la solution ,les particules dissoutes demeu-  
rent dans un mélange uniforme aVec celles du dissol-  
vant, quoiqu’il y eût avant l’application des unes aux  
autres, une différence sensible dans leur poids; alors  
on pourra attribuer en partie la folution à une puissan-  
ce mécanique générale qui fe manifeste prefque tou-  
jours ici : mais il fe joindra à cette puissance mécani-  
que une autre action dont le principe fera dans des  
propriétés particulieres & relatÎVes du dissoluant & du  
corps à dissoudre. C’est en Vertu de cette puissance mé-  
canique que les particules s’attireront les unes les au-  
tres, qu’elles *se* sépareront des masses qu’elles formoient  
d’abord, qu’elles s’uniront ensiiite, & qu’elles forme-  
ront une multitude de nouVeaux corps.

Mais éclaircissons cette doctrine par un exemple.

Si l’on met une boule de terre molle dans de l’eau, & si  
l’on fait bouillir l’eau fur le feu, les parties de l'eau  
misies en mouVement par le feu , dÎViferont la terre , &  
les particules de la terre feront corps aVec l’eau tant  
que l'ébullition durera : mais la force extérieure du feu  
venant à cesser, l'eau tendra à l'état de repos , *se re-  
froidira , &* toutes les particules de terre feront pré-  
cipitées : Voilà ce que j’entends par une folution pu-  
rement mécanique.

Si l'on sait bouillir une boule de Eel gemme, dans quatre  
fois autant d’eau, elle fiera Eur le champ parfaitement  
disseute; l'eau s’en impregnera, la tiendra fufpendue  
& uniformement éparTe entre fes particules : que l'eau  
fe refroidisse , & retourne à l’état de repos ; le fel ne  
fera point précipité pour cela, quoique fa péfanteur foit  
beaucoup plus grande que celle de l’eau. Il y a donc  
éVidemment dans l’eau une faculté de s’unir les parti-  
cules du fel, & de fe les attacher , malgré leur graVÎ-  
té qui tend à les séparer. L’adhésion des particules des  
différens *menstrues* aVec celles des corps à dissoudre ,  
varie felon fa force plus ou moins grande ; ce qui cons-  
titue une infinité de degrés différens, & des différences  
infinies dans les corpufcules produits par les *mense  
trues.*

Nous pouVonsdonc distribuer tous les *menstrues* connus  
en quatre classes.

I°. Ceux qui agissent par une force purement mécani-  
que, qui font en petit nombre, & ordinairement sim-  
ples. 2°. Ceux qui, tandis qu’ils agissent en quelque  
façon par un mouVement mécanique, doÎVent particu-  
lierement leur effet, à une certaine puissance répulsiVe.

MEN 1242

30. Ceux dont l’action consiste dans une attraction mu-  
tuelle des parties du diffoluant, & des parties du corps  
à dissoudre : ils font en très-grand nombre. 4°. Ceux  
qui agissent par le concours des différentes propriétés  
dont nous Venons de faire mention : & cette classe est  
la plus nombreufe. S’il étoit possible de distribuer les  
*menstrues,* en suivant la disterence de leur action, &  
de les rédiger en classes inférieures les unes aux autres,  
la Chymie à cet égard fe trouVeroit assujettie à une loi,  
& l’éVenement de chaque opération seroit déterminé  
à priori; on auroit ainsi la facilité d’appliquer aVec  
aVantage toutes les expériences decet Art, aux autres  
branches de la Philofophie naturelle.

Nous allons donner un exemple de chacune de ces so-  
lutions différentes.

*Solution mécanique.*

*Prenez* une once d argent pur; mettez-la dansuncreu-  
fet sort, net, & bien couVert d’une tuile ; mettez  
ce creufet Eur un feLi modéré ; lorsqu’il fiera pres-  
que rouge , enVoyez la flamme dedans , jufqu.es  
à ce que l’argent fiait en fusion & Vous paroisse  
limpide comme l’eau. Tirez le creufet du feu, &  
le tenant en l’air, Verfez le métal fluide peu-à-peut  
fur de l'eau froide , qui s’éleVera d’un pié au  
moins fur le fonds du vaisseau qui la contiendra.  
Les parties de l'argent fondu , fe disperferonc  
dans Peau en faifant un sifflement léger, se met-  
tront au premier contact de l’eau en petits grains\*  
& fe précipiteront au fonds , fans qu’il fefasse au-  
cune altération plus considérable , foit dans l’ar-  
gent , foit dans l’eau. L’argent fondu divifeain-  
si Peau , & en est aussi divifé : mais cette division  
n’altere, ni nlunit l’un à l’autre ; l’argent & l’eau  
fe rangent chacun suivant leur pésanteur fpécifî-  
que.

La même expérience *se* peut faire avec l’or. Mais si l’on  
fe fût fervi du cuivre , ce métal fondu eût rejailli à l’ap-  
proche de l’eau ,&fe fût disperfé avec une force in-  
croyable , divisé en particules si fubtiles , qu’à peine  
eût-on pu les appercevoir. Il y a des *menflrues* en qui  
la force répulsive fe manifeste fur le corps à dissoudre âd’une façon très-furprenante.

*Solution par attraction.*

*Prenez* quatre onces de fleurs de foufre ; mettez-Ies dans  
un pot de terre non vernis , mais couvert d’une  
tuile , pour empêcher le foufre de s’enflammer.  
Mettez ce pot fur un feu si doux qu’il fuffifepour  
tenir simplement le soufre en fusion. Mettez six  
onces de vif-argent pur dans un fac de toile pro-  
pre & fort ; fufpendez ce fac fur le fouffre fondu ;  
faites tomber dedans un peu de vif-argent, & re-  
muez avec une spatule chaude , jufques à ce que  
Vous ayez mêlé peu-à-peu tout le Vif-argent aVec  
le foufre , & que Vous ayez obtenu une masse fi-  
breufc qui, Vue à traVers un microfcope, brillera  
& paroîtra métallique.

Vous aVezici undissoluantsec, fluide, &un corps à dise  
foudre, *sec &* dur , ce Eont deux substances très diffé-  
rentes en nature , en pesanteur, en espece, en degré de  
volatilité , peu disposées à s’unir , lorsqu’elles fiant en-  
tieres, & qui toutefois à l’approche de leurs petites par-  
ticules s’unissent par attraction *si* fortement, qu’on ne  
peut plus les séparer fur le feu.

Les caufes de l'union Eont ici :

«

1°. Le feu qui fond le foufre , & le divife dans fes parti-  
cules infcnsibles. 2°. La division du mercure en pase  
faut à travers le fac de linge & tombant peu à peu siur

1243 M E N

le soufre. 30. L’agitation perpétuelle avec la fpatule :  
mais ces trois caisses appliquent seulement le mercure  
au sinlfre. 4°. Une puissanee en vertu de laquelle ils  
s’attirent si fortement, lorsique leurs surfaces commen-  
cent à sie toucher, qu’il saut une très-grande force, &  
une attraction supérieure à celle de l’une ou de l'autre  
pour les séparer; l'attraction de ces deux corps est donc  
ici la catsse principale de l’effet produit. Elle donne  
lieu à une cohésion, si forte que la siublimation ne les  
sépare point ; le mélange iublimé s’éleve en petites par-  
ticules decinffabre,qui toutes contiennent du foufre &  
du mercure uni. On ne parviendra à recouvrer le mer-  
cure siansaltération, qu’en ajoutant un nouveau *mensc-  
true siec* qui attire le sioufre plus fortement que celui-ci  
n’attire le mercure.

Volci comment on s’y prendra.

*Prenez* douze Onces de cinnabre, quelque fixé qu’il foit  
par des siiblimations réitérées; reduifez-le en pou-  
dre; ajoutez-y une égale quantité de limaille de  
fer nette; distilez le tout star un feu violent, le  
mercure viendra fous fa forme naturelle, & laisse-  
ra une masse fixe formée de l’union du foufre &  
du fer, plus fortement attachés l’un à l’autre , que  
le foufre ne l’étoit au mercure.

*Solution par attraction et par répulsion-*

*Prenez* une livre d’antimoine commun réduit en poudre;  
faites fondre cet antimoine dans un creufet bien  
propre , & bien couvert, jufques à ce qu’il foit  
coulant comme de l’eau, & qu’il rende en abon-  
dance une fumée blanche ; tirez le creufet hors  
dufeu; mettez-le refroidir dans quelque endroit;  
alors la furface de l'antimoine vous paraîtra ra-  
boteufe, inégale & percée de trous.

Si vous brifez le creufet, vous trouverez le fond de la  
maffe qui y est contenue, folide , métallique & luifan-  
te , *& sa* partie supérieure blanche, jaunâtre & de cou-  
leur de plomb : ce qui montre qu’en fondant l’antimole  
ne, le feu a dissous fes partiessulphur’eufes & métalli-  
ques , qui mifes en liberté, fe sont rangées & associées  
autrement qu’elles n’étoient, les métalliques, avec les  
métalliques , les fulphureufes avec les fulphureufes,  
les fulphureufes & les métalliquesfe repoussant mutuel-  
lement. Dans cette solution, il y avoit solution par le  
feu, repulsion , attraction & pesanteur combinées en-  
femble. Si l'on prétend qu’on ne reconnoît point dans  
cette expérience la nature d’un *menstruet,* on convien-  
dra du moins qu’il s’y rencontre plusieurs particulari-  
tés communes avec l'action des dissoluans.

*Solution par le concours de differentes propriétés.*

*Prenez* quatre onces d’antimoine fin ; réduisiez-les en une  
poudre subtile ; broyez cette poudre avec deux  
onces de sel de tartre chaud & *sec* dans un mortier  
chaud,à un air chaud & *sec,* avec un pilon chaud ;  
mettez ce mélange dans un cretsset , & faites le  
fondre à un feu violent , en forte que la matiere  
paroisse coulante. Verfez la matiere fondue dans  
un mortier en cone ; d’où vous la tirerez lorsqu’el-  
le sera froide.

Vous aurez une masse uniforme parfaitement mêlée dans  
toute fa fubstance, passa fusion dans le feu ; maintenant  
femblable à du verre , de couleur de cendre, caustique  
au gout , & fe dissolvant à l’air en une liqueur purpuri-  
ne. D’où il s’enfuit que l’alcali fixe, le soufre & lapar-  
tie métallique de l’antimoine , ont d’abord été divisés  
par l’action du feu, & mis enfiuite en une substance uni-  
forme.

-Nous avons maintenant une idée de la folutîon des corps  
par les *menstrues*, différente de celle de la plupart des

M E N 1244

Chymistes & des Philofophes. Ils ont imaginé qu’elle  
fe faisoit en conséquence d’une certaine acrimonie mé-  
tallique, mife en action par une puissance mécanique  
générale , & lorsqu’ils ont νΰ que tel *menstrue* qui dif-  
solvoit un corps dur ,n’étoit pas capable d’en dissoudre  
un autre plus mou ; ils fe font retournés de disserentes  
manieres , pour éluder cette difficulté & pour lever la  
contradiction apparente des phénomenes avec lcussysi  
terne: mais nous nous sommes proposé de n’envisager  
ici les solutions que dans les expériences.

Nous allons commencer par expliquer la nature du feu  
qui est un dissolvant prefqu’univerfel. il n’y a prefque  
point de corps , que le feu ne dissolue, s’il leur est ap-  
pliqué en proportion convenable. Si nous fai sons paf-  
fer fuccessiVement la Chaleur , depuis fon degré dans le  
corps en état de fauté , jufques à ia plus grande VÎolen-  
ce au foier d’un verre concaVe ; ncus ne trouverons  
qu’un très-petit nombre de corps qui ne cedent à quel-  
qu’un desdégrés renfermés entre ces deux extrémités,  
& qui n’en foit résidu dans fes particules les plus infen-  
sibles; car quoique quelques fubstances , comme la bri-  
que, s’endurcissent à un certain degré de chaleur , ce-  
pendant le feu violent les vitrifie, comme nous voyons  
qu’il arrive aux fourneaux de fusion. S’il y a quelques  
corps qui résistent au feu le plus fort que nous connoif-  
sions, qui nous a dit qu’ils étoient capables de résister  
à toute forte de feu ? Quoiqu’il en foit , il faut que  
nous convenions que la force du feu est très-énergique  
dans l'opération des *menstrues.*

Une obfervation que nous avons à faire ; c’est s’il n’y a  
point quelque frotement mécanique , violent & cOnti-  
nu , impliqué dans l'action des *menstrues* ; ce frotement  
peut fuppléer au défaut du feu, atténuer , diviser , mê-  
lcr les particules des corps, donner lieu aux plus subti-  
les d’agir les unes fur les autrss, & de s’unir intimement.  
C’est ainsi que par le moyen du moulin de Langelot,  
on dit que l'or est mis en une liqueur potable ; & M.  
Homberg nous assure que tous les métaux & l'or même  
font parfaitement dissous , & mis en liqueur , en les  
agitant long-tems dans de l’eau de pluie pure.

Une autre chose que nous avons encore à observer, c’est  
que les corps peuvent être dissous, après avoir été mis  
en fusion, après avoir été broyés, ou en conséquence de  
ces deux Opérations réunies ; car lorfque les corps font  
ainsi divisés en petites particules & mêlés intimement,  
ils acquierent une certaine disposition à exercer une  
force répulsive qu’on ne leur connoissoit point aupara-  
vant.

En voici un exemple.

*Fondez* du plomb pur dans une poelîe de fer ; ajoutez-y  
trois fois fon poids de vif argentpur; vous aurez  
un amagalme blanc , brillant comme l’argent, &  
capable de demeurer dans cet état des années en-  
tieres sans s’altérer. Si Vous broyez cet amagalme  
dans un mortier de Verre , aVec un pilon de Verre,  
toute la masse deviendra parfaitement noire ; si  
vous verfez de l’eau dessus & que vous continuyez  
la trituration avec cette eau, elle emportera toute  
la noirceur, & lorfque vous l’aurez versée, l’ama-  
galme restera aussi pur qu'auparavant, &n’en *se-  
ra* pas moins capable d’être gardé fans altération.  
Continuez la trituration , &la masse redeviendra  
noire ; verfez de l’eau de rechef, & cette eau em-  
portera de rechef la noirceur; réitérez ce procé-  
dé aussi fouvent que vous le jugerez à propos.

Il est évident que le mercure, qui est ici mêlé avec le  
plomb , ne repousse point cette matiere noire hors de  
lui-même, ou hors du plomb hans cette trituration mé-  
canique,en conséquence de laquelle le mélange estat-  
ténué, stes parties plus étroitement appliquéessqes unes

1245 ΜΈΝ

aux autres, &p!us intimement jointes ; d’où naît Pac-  
tion du plomb sur le mercure , & du mercure Pur le  
plomb , qui sépare & repousse une matiere étrangere à  
tous les deux, qu’on auroit beaucoup de peine à obtenir  
par quelque autre opération que ce fût.Si cet amagalme  
est distilé plusieurs fois avec le mercure , & cohobé ,  
falotionavec l’eau , donnera la même matisre noire ;  
ce qui démontre que par ces distilations & cohobations  
on a introduit entre le mercure & le plomb une force ré-  
pulsive , en vertu de laquelle il fe fait enfuite une sépa-  
ration.

Les parties du dissolvant & du corps à dissoudre, msses  
en fusion ou agitées par le feu, ou atténuées & mêlées  
par la trituration , manifestent quelquefois une force  
nouvelle & singulière d’attraction & de combinaison ,  
qui donnent naissance à un grand nombre de corps  
qu’on n’appercevoit point auparavant, ainsi que nous  
voyons dans le procédé précédent fur l'amalgame du  
plomb, La trituration est fluvie dans cette occasion  
d’une union singulière des particules métalliques mer-  
curielles, qui sie fait par la force attractive dont il s’a-  
git, après que la répulsive a séparé les parties hétéro-  
genesqui empêchoient le contact des parties homoge-  
nes; ce qui a donné lieu à un effet inattendu.

Si lorfque la solution est parfaite on sépare le *menstrue*du corps disions, ce dernier fe change ordinairement  
en une chaux, ou prend la forme de quelque autre  
fubstance.

Presque tous les *menstrues*, même les Eolides , font fini-  
des dans le tems de l’action , excepté dans le cas de tri-  
turation ; & cette fluidité est telle, qu’ellefle commu-  
nique même au corps à dissoudre.

Toutes les causes dont nous avons fait mention ci-dessus,  
le feu, la trituration, la force répulsiVe , la force at-  
tractive & la force mécanique , concourent ensemble  
dans l’expérience fuivante *avec* des *menstrues* fecs,  
pour produire tous les effets dont nous avons parlé,  
l’atténuation, la concrétion, la séparation &le chan-  
gement.

*Prenez* feize onces d’antimoine purifié, ainsi que nous  
Pavons indiqué, par une simple fusion.

Réduisiez cet antimoine en une poudre fine , qui fiera  
composée, comme nous savons, de soufre com-  
mun, intimement uni avec une partie métalli-  
que.

Prenez enfuite *de tartre du vin du Rhin s douze onces -,  
de nitre pur , six onces.*

Pulvérisez bien l’un & l’autre.

Faites sécher toutes ces poudres séparément au dernier  
degré,

Mêlez-les parfaitement dans un mortier de fer, & *réser-  
vez ce mélange* pour Pufage fuivant.

Prenez *six onces de tartre et trois de Vitre mises en poudre  
et bien mêlées ensemble.*

Mettez une poelle de fer bien nette fur un feu clair, juf-  
ques à ce qu’elle foit prefque rouge; jettez alors  
dedans une petite portion de tartre & de nitre.  
Ce mélange fe gonflera fur le champ , bouillira ,  
jettera de petites étincelles , & rendra une flam-  
me lÎVide. La malle qui restera après fa combuf-  
tion, fera blanche, fixe, alcaline, parfiemée de  
petites taches vertes. Si on réitere l’opération  
avec une autre petite quantité de tartre & de ni-  
tre, les mêmesphénomenes reparoîtront.

Tels sont les effets du mélange d’un fiel acide végétal,  
avec un fiel fialin, terrestre , à l’approche du fieu. L’al-  
cali fixe, bien mêlé avec le soufre, s’enflamme sur le

M E N 1246

champ , & le soufre dissous est promptement converti  
en une nouvelle fustance ; d’où il paroît que le tartre»  
le nitre & le foufre étant bien mêlés & jettés peu-à-peu  
dans une poelle rouge, il s’éleve fur le champ un alcali  
fixe qui embrasse le foufre, le dissout, & le convertit  
en une fubstance particuliere. Cet elfet nous explique  
ce qui s’ensilivra de l’application du feu au mélange  
précédent, de la maniere qui fuit.

*Mettez* un creuEet large & fort, sim le feu, échauffez-le  
peu-à-peu & uniformément, de peur qu’il ne se  
fende ; que ce creufet pusse contenir trois sois  
autant de poudre qu’on yen mettra. Couvrez-le  
avec une tuile ; & lorsqu’il fera bien rouge ,  
ôtez la tuile, & jettez dans le creuEet deux drag-  
mes du mélange précédent, que vous aurez siain  
de tenir bien chaud pour l’empêcher de s’enflam-  
mer ; il touchera à peine le fond du creufet,  
qu’il jettera flamme, fumée & étincelles. Lorfque  
la déflagration Eera passée , jettez derechef la mê-  
me quantité & de la même maniere ; réitérez cet-  
te projection jufqu’à ce que toute la poudre Eoit  
consi.lmée. Vous aurez Eoin de couvrir le cretsset  
à chaque fois que vous y jetterez du mélange,  
jufques à ce que le tumulte foit passé. Lorsque la  
déflagration aura cessé , poussez le feu , & rendez  
la matière fluide comme de l’eau. Vous vous assu-  
rerez qu’elle est dans cet état en la remuant avec  
un bout depipe ; tenez-la quelquetems en fusion;  
verfez la ensuite dans un conede cuivre fec, bien  
chaud, & graissé intérieurement aVec du fuif. En  
verfant cette masse fondue dans le conegraissé, la  
graisse donnera lieu à une flamme silbite sembla-  
ble à un éclair ; cette flamme empêchera la matiè-  
re de s’attacher au métal. Lorfque tout silra froid,  
renVerEcz le cone, & détachez-en la matiere en le  
frappant, Vous la trouVerez dÎVÎsée en deux par-  
ties. La supérieure, qu’on appelle scories, peEe-  
ra enVÎron quatorze onces, Eera brune, fragile,  
brûlante au gout, & fe mettra à Pair en une li-  
queur rouge. Ces fcories sont composées d’un  
alcali fixe fait de tartre & de nitre , & d’un fou-  
fre d’antimoine, fondu, mis en masse dans le feu  
par l’alcali. Repoussées de la partie métallique,  
elles s’éleVent & flotent Pur elle, tandis que le  
métal est emporté au fond par fon propre poids.  
Ce métal constitue la seconde partie : il est blanc,  
brillant comme l’argent, très-pesant, & porte àsa  
partie supérieure la figure d’une étoile. Cette par-  
tie seroit Vraiment métallique, si elle n’étoit ex-  
tremement fragile, & capable d’être réduite en  
poudre.

Cette expérience éclaircit tout ce que nousaVons ditcle  
dessus de Faction des menstrues fecs : 1°. La tritura-  
tion mécanique rend trois especes de fubstances inti-  
mement mifcibles. 2°. Le feu les fond , les agite, les  
mêle & les unit. 30. Le fel de tartre & le foufre d’an-  
timoine prenant feu, l’alcali fixe est produit fur le  
champ , & embrasse le soufre de l'antimoine ; leur force  
attractice les met en une masse, que le feu met aisé-  
ment en fusion. 40. Il fe manifeste en même-tems une  
force répulsiVe entre la partie métallique de l’antimoi-  
ne & le fel alcalin , qui ne peuVent jamais s’unir fur  
le feu , mais fe repoussent l’un l’autre tant que dure la  
fusion, & fe mettent en lit felon leur pesanteur Epéci-  
fique. 50. Toute la masse échauffée augmente la force  
du feu ; c’est pourquoi l’agitation & les répulsiuns de-  
VÎennent plus Violentes, & il s’éleVe beauCoup de fu-  
mée, des Vapeurs & des étincelles ; ce qui sait perdre  
dans l’opération enVÎron feize onces de poudre sisr  
trente-quatre, le régule pesant enVÎron seulement deux  
onces, trois quarts.

Passons maintenant à l’action des dissoluans , en tant  
qu’elle est expliquable par des principes purement mé-

12 47 ΜΈΝ

caniques. Nous ne connoissons point de corps dont les  
parties foient si fortement unies, qu’une force mecani-  
que feule ne suffise point pour les séparer. Quelque  
dur que soit le diamant, on le coupe, on le taille & on  
le polit.

L’eau tombant continuellement sur les métaux & sur les  
pierres , les dissout ; les pierres prétietsses les plus du-  
res , les métaux , le Verre , frottés long-tems aVec un  
cuir mou, fe polissent. Les roues de bois mifes en mou-  
vement, usent tous les corps qu’on applique à leur fur-  
face ; ainsi l'on voit que les corps les plus mous l'ont  
capables de réduire à la longue , les corps les plus durs  
en particules insensibles.

Les dernieres & les plus petites particules de quelque  
*menstrue* que ce sioit, peuVent être dures & prefqtl’in-  
altérables , quoique les masses sensibles qu’elles for-  
ment nous paroissent tout-à-fait molles. Les atomes  
composons du feu, excéderont en dureté, petitesse,  
mobilité, & immutabilité, celles de tous les autres.  
Persionne n’a jamais obserVé de changement dans les  
particules dernieres de l'air, quoique ce fluide ait la  
force de produire des changemens considérables dans  
les autres corps. L’eau & la terre sont compostées de  
particules si dures, qu’elles ne peuVent être altérées ni  
par le choc , ni par le poids, ni par la pression ; les di-  
gestions , les distilations , & les mêlanges réitérés,  
laissent les particules de l’alcohol telles qu’elles font.

Il y a cette difficulté dans toutes ces dissolutions pure-  
ment mécaniques , que les particules du *menstrue* ap-  
pliquées à la furface du corps à dissoudre, s’en écartent  
facilement, & ne paroissent point agir aVec force. Mais  
une obferVation qu’il est bon de faire , c’est que le  
poids, tant des corps que de l’atmofphere , est capable  
d’un grand effet. Il est constant que les *menstrues* qui  
agissent simplement par une force mécanique, dissol-  
vent foiblement, à moins que quelqu’autre force ne  
concoure. D’un autre côté, nous faVons qu’une com-  
pression forte, extérieure, d’un fluide contre un folide,  
augmente considérablement la faculté de dissoudre , le  
reste étant égal d’ailleurs. Des os, qui en les faifant  
bouillir long-tems aVec de lleau dans un Vaisseau ou-  
Vert Eont très-peu altérés , s’amolliront promptement,  
& ne tarderont pas à *se* dissoudre dans la machine de  
Papin , où les parties de lleau fiant fortement compri-  
mées & poussées contre les matieres à dissoudre. Le  
frottement mécanique d’un corps contre la furface ex-  
térieure d’un autre, est donc leur première action mé-  
canique.

Mais lorfqu’un *menstrue* dissout la substance intérieure  
par attrition , il semble qu’il faille que les particules  
du *menstrue* s’insinuent dans les pores du corps à dissou-  
dre , & commencent par conséquent à agir fur la sisos-  
tance intérieure, comme nous aVons dit qu’elles agisi-  
soient fur la Eurface extérieure. La grande difficulté à  
résoudre , naît de la maniere dont le dissolvant entre  
dans les pores du corps à dissoudre.

La premiere condition requife ici pour la solution, c’est  
une grandeur proportionnée entre les plus petits pores  
du corps à dissoudre, & les particules du dissoluant. Il  
ne ste fera point de dissolution , si les parties dtl *mense  
true* formant des concrétions, font incapables d’entrer  
dans les pores du corps à dissoudre. Mais si l'on par-  
vient à dissoudre ces concrétions aVec de l'eau, alors  
on restituera aux particules l'aptitude à s’inférer dans  
les pores; ainsi ,

*Mettez* une once d’huile de Vitriol bien concentrée dans un  
vaisseau de verre; faites-la bouillir en plongeant le  
vaisseau dans de l'eau misie siur le feu ; jettez dans  
l’huile de vitriol, cinq dragmes de limaille de fer,  
bien nette; fecouez le vaisseau , il fe fera fur le  
champ une grande raréfaction fans fumée & fans  
ébullition; la matiere prendra une couleur grisie,  
fe gonflera, mais ne fe dissoudra point. Mais met-  
tez trois onces d’eau bouillante fur une autre on-

ΜΕ N 1248

ce d’huile de vitriol échauffée de la même manie-  
re; jettez dans cette huile de vitriol délayée, cinq  
dragmes de limaille d’acier ; il fe Fera fur le champ  
une ébullition violente , delleffervesicence, de la  
fumée, qui aura l’odeur d’ail, & tout le corps du  
fer dissous, fera réduit en une liqueur verte.

Une choEe qui doit encore entrer en considération, c’est  
la figure des particules dti dissolvant ; car les opéra-  
lions mécaniques dépendent beaucoup de la figure des  
agens qu’on emploie : changez seulement la figure d’un  
corps, & vous le rendrez«capable de produire une infi-  
nité d’effets , auxquels il étoit inepte auparavant. On  
peut faire avec une once d’acier, une sphère, un cube,  
une lime,un couteau, une fcie, &c. tous instrumens que  
leur figure rend propres à différens tssages. Il en est de  
même des particules d’un *menstruel* admifes dans les  
pores du corps à dissoudre, elles agiront diverfement  
selon la figure qu’elles auront. Ainsi l’on parviendra  
à détruire l'action réciproque du dissolvant & du corps  
à dissoudre, ou du moins à l’altérer beaucoup en chan-  
geant la figure de l'un ou de l’autre , ou de tous les  
deux. Il faut que les chofes foient ainsi , à moins que  
nous ne regardions les particules des dissolvans comme  
inaltérables, ce qui n’est point vraissemblable ; car les  
particules dernieres des corps, ne paroissent point du  
tout être les mêmes que leurs particules dissolvantes ,  
& l'on est obligé de convenir qu’il y a bien des cas où  
les particules dissolvantes même Eont altérées. Rien  
n’est plus démonstratif que l’exemple de la ferrure &  
de la clef apporté par M. Boyle, que l’action des corps  
les uns fur les autres , fuppofe un certain rapport en-  
tre leur figure. Nous voyons dans une cloche, d’une  
maniere bien sensible, ce que peut la forme dans les  
corps ; frappée par le batant, toutes fes fections circu-  
laires fe transforment en une infinité d’ellipfes; & c’est  
cet écart & ce retour d’une forme à une autre, qui *Oc-  
casionnent* les ondulations dans Pair à une grande dise  
tance, le fon, les vibrations, le frissonnement, & une  
infinité d’altérations dans les corps végétaux, animaux,  
& fossiles environans ; altérations qui dépendent toutes  
'de la configuration de la cloche.

Voiei une expérience dans laquelle on sclppofe que la fi-  
gure du dissoluant est changée.

*Versez* fur une once d’huile de vitriol rectifié, six onces  
d’alcohol pur, fait fans alcali; versiez , dis-je,  
goutte à goutte; secouez à chaque fois le vaisseau;  
mettez le mélange en digestion pendant un tems  
considérable dans un vaisseau de verre bien fermé;  
distilez enfuite, & poussez votre feu jufqu’à ce  
que la matiere commence à devenir noire; chan-  
gez alors de récipient, & continuez un feu modé-  
ré , il s’élèvera un phlegme fulphureux & si-lsso-  
cant, & en même-tems une huile de vitriol dul-  
cifiée, volatile, odoriférante, au poids d’enVlton  
six dragmes ; vous enfermerez cette huile dans un  
vaisseau de verre bien bouché. La liqueur ainsi ob-  
tenue, produira fur le fer des effets bien différens  
de ceux de l’huile commune de vitriol ; change-  
ment qu’il faut attribuer à la combinaifon de l’al-  
cohol, à la distilation, ou à tous les deux.

Une trOÎsieme caufe des solutions purement mécaniques,  
& qu’il ne faut point oublier de faire entrer en comp-  
te , c’est que les plus petits corpufcules d’tm *menstrues*pouvant avoir une certaine inflexibilité, peuvent aussi  
s’insinuer en partie dans les pores du corps à dissoudre,  
qui *fe* trouvera par ce moyen hérissé d’une infinité de  
petites pointes, comme des foies de Eanglier. Or les  
partÎCules du *menstrue* étant mises en mouvement, frap-  
peront en tout sens sur ces pointes, qui feront alors  
l’office de coin, ébranleront le corps à dissoudre, & le  
diviferont. Ce qui donne de la vraissemblance à cette  
explication, c’est que dans les solutions, lasiarface uni-  
forme

1249 ΜΈΝ

forme & polie des corps à disseudre deVÎent inégale &  
rabOteufe. Cette caufe est éVldemment la principale  
dans les fOlutions mécaniques.

Enfin, la quatrieme cause des folutions mécaniques, c’est  
le feu, qui fecoue, agite, applique , & réitere l’appli-  
catlon destparticules d’un dissoluant doué des trois qua-  
lités précédentes, qui sans le feu, n’auroit non plus  
d’actinn qu’un coin qui n’est enfoneé par aucune force  
extérieure. Le feu produit encore un mouvement, des  
seCousses, & un frottement, contre l’air qui presse &  
qui est appliqué par le poids de l’atmosphere fur la fur-  
face du *menstrue.* L’action de toutes ces puissances mé-  
caniques fe trouye donc réunie dans toute solution ;  
mais leur concours ne produiroit aucun effet sans l’in—  
tetVention d’autres casses. Nous allons maintenant  
examiner les difloluans qui agissent par une Vertu sin-  
guliere , & non par quelque propriété générale des  
corps ; ils fiant en si grand nombre , que nous aVons été  
obligés de les distribuer en classes, & de donner un titre  
à chaque classe.

*Des Menstrues aqueux.*

La premiere classe des *menstrues* fluides , fiera compofée  
de l’eau & des liqueurs aqueusies. L’eau glacée est un  
siolide qui *se* réfout en liqueur, si on lui applique des  
siels fecs ou fluides , des siels fixes & alcalis Volatils;  
des fiels acides, fixes, ou Volatils acides ; des fiels com-  
posés, & les eEprirs fermentés des Végétaux; & cela,  
dans les plus grands froids. L’eau considérée com-  
me un *menstrue* fluide, commence à agir dans le degré  
qui fuit immédiatement celui où elle *se* glace, ou à la  
chaleur de trente deux dégrés, au Thermometre de  
Fahrenheit. La chaleur de l'eau non renfermée, peut  
être poussée dans nos climats, depuis trente-deux de-  
grés, jufqu’à deux cens quatorze : mais comme la pe-  
fanteur de l’atmosphere peut donner lieu à l’aecroisse-  
ment de *sa* chaleur , il y a tout lieu de croire qu’elle  
est infiniment plus grande dans les entrailles de la tcr-  
re, & qu’elle a peut être là de grandes profondeurs,  
plus de sorce pour divifer les corps, qu’aucun autre  
*menstrue* connu.

La force dissolvante augmente ou diminue , felon le de-  
gré de chaleur, dans plusieurs folutions où l’eau est le  
*menstrue.* Ainsi l’eau chaude au trente-troisieme degré,  
dissout une certaine quantité de siel marin, qui empê-  
che l’eau de sie tourner en glace, au même degré de  
froid qui Peut glacée sians cela.Cet effet provient Vraif-  
femblablement de ce que le fel s’interposant entre les  
particules de l’eau , les empêche de s’approcher & de  
s’unir. Mais si le froid paflè le degré qui fait glacer  
l’eau pure, alors l’eau falée commencera àfe resserrer,  
& le fel à s’amasser au fond du Vaisseau en petits crysc  
taux. Si PacCroissement du froid continue, l’eau dépo-  
fera fuccessiVement une plus grande quantité de sel, &  
finira par fe glaeer, lorsqu’elle en fera tout-à-sait pri-  
Vée.- Si le SH s’est separé fuccessiVement de l’eau , dans  
les différens accroissemens du froid, il en fera dissous  
derechef, & repris lorfque la glace *se* fondra. De plus,  
lorfque l’eau chaude au trente-trOÎsieme degré a disi-  
S0US autant de Eel qu’elle en peut disseudre , & qu’elle  
passe silccessiVement de ce dégré de chaleur à l'ébulli-  
tion, & qu’on lui exposie à dissoudre à chaque dégré  
intermédiaire une petite quantité de Eel, la dissolution  
s’en fera à chaque fois , jufqu’à ee que l’eau bouille :  
mais lorsqu’elle Eera en ébullition, on aura beau la te-  
nir dans cet état, elle ceflera de difloudre.

D’où nous tirerons les Corollaires fuÎVans. 1°. Que les  
parties du Eel & de l’eau ne sirnt point changées , mais  
tellement unies , que l'eau touche alors les particules  
de sel, comme les particules de SU ou d’eau Ee tou-  
choient les unes les autres aVant le mélange, & que  
cette espece de solution n’est qu’une mixtion. 2°. Que  
l’accroissement de la chaleur augmente la faculté de fe  
mêler; enforte que l’eau peut receVoir des accroisse-  
mens dans cette faculté, tant qu’elle est capable d’aug-  
*Totne IV.*

MEN 1250

monter en chaleur. 30. Que les *menstrues* aqueux fou-  
lés de Eel, *se* troublent lorsqu’il fait froid , & dépofent  
des crystaux falins; & que la chaleur les rend transi-  
parens & capables de dissoudre derechef le fel qu’ils  
aVoient dépofé. 4°. Que l'eau bouillante foûléede fel,  
est plus pesante que l’eau ; ce qui fait que la saumure  
en ébullltion , Ee trouVe plus chaude au Thermome-  
tre que l’eau puxe bouillante „& qu’on a plus de peine  
à la faire bouillir. 50. Que la faculté de dissoudre dans  
l’eau ne dépend pas d’elle feule, & que pour dissoudre  
parfaitement, elle a befoin de l’assistance du feu. 6°. Que  
ces découVertes appliquées aux fucs des animaux, sur-  
tout des hommes, ne peuVent être que d’une très-gran-  
de utilité; car l’eau est de toutes les liqueurs contenues  
dans le corps humain en santé , la principale & la plus  
abondante ; c’est en elle que les principes de tous les  
fluides animaux fiant dissous; c’est aVec elle qu’ils fiant  
mêlés & combinés; c’est elle qui les rend fluides. Or  
comme le froid & le chaud produifent en elle des chan-  
gemens considérables, les mêmes caufes doÎVent con-  
sidérablement altérer les sucs. En esset, combien le siang  
siorti du corps & refroidi, n’est-il pas diflérent de ce  
qu’il étoit dans les veines. L’urine d’une perfonne en  
fanté, dépofe promptement dans les tems froids un *sé-  
diment* grossier, qui Eera repris par l'urine si on la sait  
chauffer. On feroit tenté d’inférer encore de ce que  
nous aVons dit, que la force dissoluante de l’eau doit  
toujours augmenter en proportion de la chaleur qu’on  
peut lui donner, même dans le degré d’ébullition.

Mais il est dangereux en Medecine de généralifer & d’é-  
tendre les principes au-delà des expériences : or une  
infinité d’expériences concourt ici à nous démontrer  
que la faculté dissoluante de l’eau déeroît à mesure que  
S011 degré de chaleur augmente.Si l’on paitrit de la sieur  
de farine aVec de l’eau, qu’on en fasse des boules, &  
qu’on les mette dans de l'eau froide ou chaude,elles se  
dissoudront,mais l'eau bouillante les durcira.Les blancs  
d’œufs fe mêlent intimement aVec l’eau chaude , mais  
*se* coagulent dans l’eau bouillante Le durcissement  
commence à un certain degré de chaleur, & augmente  
à mefure que l’on pousse le feu , jufques à ce degré ex-  
clusiVement ; la chaleur modérée accroît dans l’eau la  
faculté de délayer ; il en est de même du fang.

Nous allons distribuer en différentes classes les corps que  
l'eau dissout toujours , & quelque l'oit son degré de  
chaleur.

1. Tous lesEels neutres connus. 2. Tous les sels connus,  
purs, volatils, alcalins, tirés des animaux ou des Vé-  
gétaux, par la putréfaction ou par la distilation, 3. Tous  
les fels fixes alcalis tirés des Végétaux par la calcina-  
tion. 4. Toutes les efpeces d’acides contenus naturel-  
lcment dans tous les Végétaux & dans les fels acides ,  
tous les fels acides naturels & fossiles, tous les fucs aci-  
des des Végétaux qui donnent un efprit ou un Vinaigre  
par la fermentation , les acides tirés des bois par la dif-  
tilation, le Vinaigre distilé , l'huile de foufre par la  
cloche, l’huile de Vitriol, l’efprit d’alun , l'efprit de ni-  
tre, l'ssprit de fel marin , &c. 5. Les fels artificiels  
composés par la combinaillon des acides & des alcalis, &  
rendus neutres. Toutes ces substances Ee dissoluent ai-  
sément dans l'eau, il n’y a que le tartre Vitriolé dont la  
solution lui fiait très difficile. 6. Tous les Eels qui tien-  
nent de la nature du borax Eont difficiles àdssoudre.  
7. Les Eels naturels des plantes obtenus par art, qui *se*dissoluent fans peine & coulent d’eux-mêmes quand on  
les expoEe à Pair. 8. Les Eels Végétaux que nous con-  
noissons sisus le nom de *tartre* ne peuVent point  
*se* dissoudre dans le vin, & l’on est obligé de les faire  
bouillir dans Vingt sois autant d’eau. On ne peut obte-  
nirque fort difficilement les acides purs fous une fosse  
sncfeche, encore a-t’on befoin d’un froid excessif; au  
lieu que les alcalis fixes qu’on a fait fondre fur le sou  
attirent à eux l'humidité de Pair dès qu’on les en a ti-  
rés. Il fuit de-là que ces fiels ont le pouVoir d’attirer

KK kk

***i2yi*** ΜΈΝ

l’humidité, & que Peau agit Pur eux de deux manieres,  
savoir, par attraction & par solution, & ce font ces  
deux propriétés qui constituent celle des *menstrues*aqueux. Il faut encore obferVer qu’il y a certains fels  
extremement propres à attirer Peau, qui après s’être  
unis avec elle fe convertissent en une troisieme substan-  
ce qui ne fe dissout pas aisément dans Peau. Par exem-  
ple, l’huile de vitriol attire Peau aVec beaucoup de  
force , & l'alcali fixe ne laisse pas échapper aisément  
celle qu’il a une fois attisée:mais lorfqulon mêle l'huile  
de Vitriol & l’alcali fixe dans une telle proportion qu’il  
enréfulte un fel neutre, ce dernier ne fe dissout pas  
aisément dans Peau. Lorfque Peau est soûlée avec un  
sel, elle peut toujours en dissoudre un autre, Eans qu’on  
Eoit obligé d’augmenter le degré de chaleur ; par exem-  
ple, une solution foûlée de nitre peut dissoudre une  
portion considérable de siel marin, & la solution soûlée  
de ces deux sels, une quantité considérable de siel am-  
moniac.

.L’eau, en tant que *menstrue,* dissout tous les corps qu’on  
appelle salins & qui contiennent quelques-uns des fels  
dont nous Venons de parler dans leur composition.  
Tels siont, I. les saVons naturels des Végétaux ; car tous  
les fiscs des fruits d’été qui ont atteint leur maturité ,  
ne font qu’un mélange d’eau, d’huile , de fel & d’eT-  
prit. 2. Certains fucs concrets qui fe forment dans cer-  
taines parties de la plante , comme la pulpe de casse,  
la manne, le fucre, les gommes, &c. qui fiant des *sa-  
vons* dans la composition desiquels il entre beaucoup  
d’huile & de fel. 3. Les fiscs les plus fluides des *végé-  
taux* qui circulent dans les Vaisseaux & dans toute la  
structure de la plante , comme les liqueurs qui décou-  
lent au printems par incision, de la Vigne, du noyer &  
du bouleau, qui siont toutes des EaVons Végétaux dé-  
layés dans une grande quantité d’eau. 4. Tous les Eucs  
animaux dont on a çonnoissance, à l’exception de la  
graisse ; mais mieux que tous les autres, la bile par-  
faite. 5. Tous les faVons faits aVec les huiles exprimées  
des Végétaux & les alcalis Végétaux fixes, que l’on mê-  
le par le moyen de Peau bouillante aVec la partie ignée  
de la chaux νΐνε, & que l’on réduit en une masse dure  
en les faifant cuire. On peut y joindre tous les faVons  
préparés aVec les huiles distilées des Végétaux, que l'on  
mêle aVec l’alcali igné le plus fort & le plus fec , que  
l’on échauffe & que l’on fortifie aVec la chaux νΐνε ,  
pour les difpofer à recëVoir l’huile qu’on Verfe dessus ,  
& que l’on expofe enfuite en plein air à quelques piés  
fous terre. Je mets encore de ce nombre les EaVons que  
l’on obtient en mélangeant des huiles distilées pures aVec  
un Eel alcali Volatil pur, Eans l’interposition d’aucune  
eau étrangere , & en les siublimant plusieurs fois de fui-  
te à petit feu; ce qui fournit des remedes admirables.  
Les saVons les plus fubtils font ceux qui résultent du  
mélange de l’alcohol le plus pur aVec un fel alcali Vo-  
latil extremement pur, ce qui produit une substance  
en forme de neige. On prépare encore aVec, un autre  
faVon, en unifiant parfaitement le fel de tartre aVec  
Palcohol par une opération particuliere. Il est bon de  
faVoir que quoique les huiles ne *se* mêlent point avec  
l’eau lorsqu’elles sirnt Eeules, elles ne laissent pas de s’y  
dissoudre quand elles *se* trotrvent jointes aVec des sels:  
mais il n’y a que ces derniers qui attirent Peau & l’hui-  
le. 6. Les Vitriols, furtout ceux de l’especé acide, *se*dissolvent aussi dans Peau, tant qu’ils conservent leur  
transparence : mais après que Peau s’est évaporée par  
le moyen de la chaleur & que leurs crystaux font de-  
venus opaques, les parties métalliques deviennent par-  
là moins disposées à *se* dissoudre dans l'eau , & même  
elles ne s’y dissolvent point du tout lorsqu’elles fiant  
tout-à-sait seches. Il s’ensuit donc que l'eau ne dissout  
les métaux qu’à caufe de l'acide qui adhere aux siirsa-  
ces de leurs particules, & par conséquent qu’elle ne  
doit plus agir Eur eux dès que cet acide est dissipé. Par  
exemple, les métaux que l’on a dissous dans des acides,  
étant délayés dans une grande quantité d’eau deVÎen-  
nent potables, de sorte qu’après’avoir été reçus dans

M E N 1252

le corps ils se mêlent avec les fluides , agissent Eur les  
Eolides & produisent des effets considérables: mais ils  
ne confervent cette propriété qu’autant de tems qu’lis  
demeurent dissous; & comme leur solution dépend  
principalement de l’acide, celui-ci n’est pas plutôt dis-  
sipé que le métal ste conVertit en chaux & ne peut plus  
*se* boire.

Ce qu’on vient de dire de l’action de l’acide par rapport  
à l’eau, est véritable à l'égard des métaux qui fe dissel-  
Vent aVec les Eels alcalis. Par exemple, si l’on faitdss-  
siOudre du cusure dans de l’esiprit de siel ammoniac, de  
maniere qu’il donne une teinture d’un très-beau bleu ,  
si l’on dépouille celle-ci de sion fel, elle reçoit une al-  
tération très-considérable , & déposie une poudre de  
couleur obsiture. La même chose arriVe aux solutions  
métalliques qui font faites aVec des fels composés. Par  
exemple, le fel ammoniac ou le fel marin peuVent dise  
foudre les métaux, de maniere qu’étant délayés dans  
l’eau ils produisent des effets considérables siur le corps ;  
leur action dépendant principalement de la propriété  
qu’ils ont de pouVoir *se* diffoudre dans Peau. Mais il  
n’en est pas de même de tous les métaux; car quoique  
le heure d’antimoine sioit extremement acide, on n’a  
pas plutôt Versé de Peau dessus que l’antimoine *se* pré-  
cipite sious la forme d’une chaux blanche, qui étant  
fondue à un feu Violent donne un régule d’antimoine  
que Peau est incapable de dissoudre.

Les corps terrestres purs qui ont été dissous dans les aci-  
des peuVent fe mêler aVec l’eau, de telle forte qu’ils  
échappent aux sens,.& laissent à la liqueur toute *sa*transparence, par où il paroît que la limpidité d’une li-  
queur n’est pas une preuVe qu’elle est exempte de  
terre.

Les alcalis qui *se* trouvent intimement unis avec de la  
terre, comme dans le verre, ne peuvent plus *se* dissou-  
dre dans l’eau, tant il y a de différence entre la Εοΐυ-  
tion de la terre par une espece de fel ou par une autre.  
Les Eels alcalis volatils & subtils des animaux forment  
par leur union avec la terre une masse qui ne peut point  
se dissoudre dans l'eau bouillante; car je regarde les  
pierres qui s’engendrent dans les corps des animaux  
comme un composé de ces prineipes & d’huile ; &  
dans quelque partie qu’elles viennent à fe former, el-  
les ont le pouvoir d’attirer à elles une matiere similai-  
re , des fucs animaux qui approchent le plus de la pu-  
tréfaction , tels que la bile & l’urine. Comme ces fucs  
contiennent des fels à peu près alcalis, ceux-ci s’unissent  
à la terre qui fe détache de toutes les parties du corps ,  
engendrent de nouvelles pierres ou augmentent celles  
qui sont déja formées & occasionnent par-là des mala-  
dies terribles.

C’est peut-être pour cette raifon que l’Auteur de la natu-  
re a mis dans tous les alimens dont tssent les animaux,  
une disposition à l’acidité ; car les siels acides domi-  
nant par-là dans l’estomac, facilitent la dissolution des  
alimens dont les parties les plus fermes font unies en-  
tre elles par le moyen de la terre, & qui fans cela au-  
roient eu beaucoup plus de peine à fe convertir en chy-  
le. Mais quand enfuite il doit fe former de ce chyle  
une matiere propre pour lier les folides enfemble, ce  
penchant à l'aeidité qui étoit nécessaire dans le chyle  
est remplacée parla disposition alcaline des siels, qui  
liant les particules terrestres, siorme une structure in-  
dissoluble dans l’eau. En effet, lorsique la faculté de  
changer les acescens en alcalis vient à manquer dans le  
corps, les os, les cartilages, les dents & les ligamens  
deviennent mous, foibles, lâches & flexibles, comme  
nous le voyons dans le *Rachitis.* De-là vient que les  
acides que Fon emploie en qualité de dentifrices pour  
blanchir les dents, peuvent rendre la perfonne mélan-  
colique ou paralytique, & lui caufer des maladies des  
nerfs; au lieu que les alcalis fixes ou les fissurions al-  
calines parfaitement délayées avec de l’eau n’affectent  
en aucune maniere la partie terrestre de la dent.

Lesfoufres nefe dissoluent point dans Peau quand ils font  
feuls; mais lorsqu’ils font intimement mêlés aVec les

1253 ΜΈΝ

alcalis, ils s’unissent promptement aVec elle, par où  
il est aisé de comprendre en quci consistent les Vertus  
médicinales des eaux minérales stllphureufes. Les sels  
alcalis Volatils dissoluent aussi les soufres & les rendent  
capables de pouVoir Ee mêler *avec* l’eau ; aussi Voit-on  
que celle-ci aidée des alcalis eft excellente pour dissou-  
dre les siaufres. Et comme ceci peut s’appliquer aux  
foufres cachés dans les métaux & dans les demi-mé-  
taux, nous aVons un moyen de rendre sensibles à la Vue  
les sioufres qui étoient auparaVant cachés ; & de-là  
vient que des productions médiocres ont été vendues à  
très-haut prix comme de grands seerets, & qu’on en a  
imposé à des perfonnes trop crédules. J’ai vu vendre  
une liqueur préparée avec l’antimoine Eous le titre *spé-  
cieux* d’une panacée, qui prife dans du vin à la dofe de  
quelques gouttes, devoir guérir les maladies en très-  
peu de tems sans aucun effet sensible ; il est Vrai qu’el-  
le avoit sion utilité dans quelques-unes.Etant Venu à l'e-  
xaminer il ne me fut pas difficile de découvrir qu’elle  
étoit préparée avec de l'antimoine lévigé & mis en di-  
gestion au bain de fable avec deux fois autant d’huile  
de tartre par défaillance ; au moyen de quoi l'alcali li-  
quide en dissolvant le foufre de l’antimoine en tiroit  
une teinture rouge d’un gout igné, & d’une Vertu chau-  
de, apéritiVe , diurétique & diaphorétique. Mais on  
peut obtenir un remede aussi efficace en lassant bouil-  
lir du si)ufre commun dans une lessive alcaline, puisi-  
que le soufre d’antimoine ne diflère en rien du foufre  
ordinaire, & que l'alcali ne dissout point la partie mé-  
tallique de l'antimoine. On peut aussi , comme M.  
Boyle l’a prouvé, préparer une teinture fulphureufe  
aussi bonne que celle du foufre ordinaire, en mettant  
de l’antimoine en poudre en digestion avec del'efprit  
alcali de fel ammoniac. Quoique les corps d’une fubf-  
tancegluante, Vifqueufe ou dure ne reçoivent aucune  
atteinte de la part de Peau , on peut cependant faire  
enforte qu’ils s’y dissoluent entierement, en les mê-  
lant auparaVant avec des alcalis fixes ou Volatils. C’est  
ainsi que l’urine corrompue, le fel de tartre, le favon ,  
la bile, le miel, le fucre, le jaune d’œuf, & d’autres  
fubstances semblables étant mêlées avec ces corps té-  
naees les rendent dissolubles dans l'eau, qui acquiert  
par-là une qualité détersiVe. Les huiles, les baumes ,  
les gommes & les résines sie mêlent avec l’eau quand  
on les traite de même.

Voici quelques autres particularités que j’ai cru devoir  
ajouter à ce que je viens de dire de la vertu dissolvan-  
te de l'eau.

1°. La grêle que l’on recueille en été , après un orage qui  
siuccede à un tems fort chaud , étant gardée dans des  
vaifl'eaux bien nets, produit un effet différent de celui  
de toute autre eau , à caufe peut - être qu’elle est plus  
pure, qu’elle tombe de l’endroit le’plus élevé de l’at-  
mOsphere , & qu’elle s’y gêle aVant que d’en descendre.  
2°. L’eau la plus pure après celle ci est Celle de neige :  
mais il faut qu’elle foit ramassée par un tems froid &  
calme , dans un lieu fablonneux & defert, & furlapar-  
tiela pluséleVée des monceaux qu’elle fOrme. 3°. La  
rosée étant un mélange de Vapeurs aquetsses, spiritueu-  
fes , salines & onctueuEes, & de toutes sortes d’exha-  
laisons Eeches , diffère beaucoup de tous les autres  
*menstrues* aqueux, ce qui fait qu’on a de la peine à dé-  
terminer Ees effets , ou à les ranger Eous une classe. Il  
n’estdonc pas surprenant que plusieurs Auteurs aient  
cru qu’elle contient la matiere du fel uniVerEel, &  
qu’on peut en tirer une substance saline, qu’ils appel-  
lent l’esprit Congelé de l'tmÎVers. Ayant de passer à la  
feconde espece de *menstrues,* je sitis bien asse de faire  
obferVer, que comme l’eau qui flote dans Pair agit  
fcnVent en qualité de *menstrue,* il peut fort bien fe sai-  
re qu’on attribue fon action à l’influence de l’air.

*Des huiles et des menstrues huileux.*

L’huile considérée Comme un *menstrue* est un fuc fluide

MEN 1254

(ou capable de le deVenir par le moyen d’un degré mo-  
déré de Chaleur) gras, inflammable, qui ne peut *se*mêler aVec l'eau. On exdut l'alcoholste la classe des  
huiles, parce qu’il se mêle aisément avec Peau , bien  
qu’il leur ressemble par fes autres propriétés. Toutes  
les huiles font ou naturelles ou factiees. Les premieres  
fe trouVent dans les minéraux , dans les Végétaux &  
dans les animaux, & on lès obtient par art en lassant  
bouillir les Corps onctueux dans l’eau pour en sondre  
la graisse & la tirer de fes Cellules ; Car Comme elle flo-  
te fur l'eau à caisse de fa légcreté, on peut l'écumer  
fans beaueoup altérer fa nature. On peut eneore l.ob-  
tenir par expression fans qu’elle reçoÎVe d’altération  
considérable, pourVu que la chaleur qu’on emploie ne  
foit pas trop forte. On emploie quelquefois le feu ρουη  
brûler le fujet & en fondre l’huile , comme lorfqu’on  
tire la poix & le goudron du fapin. Enfin, on tire les  
huiles par la distilation foit *per ascensum ,* ou *per desu  
censum.*

Le froid naturel le plus Violent ne détruit point la fluidi-  
té des huiles distilées, au lieu qu’il gele la plupart des  
huiles tirées par expression, telles que celles d’oltVe&  
denaVette. Quelques autres, Comme celle de lin ne se  
gelent jamais, quelque excessif que foit le froid; &  
jon’ai jamais pu déeouVrir en quoi consiste cette diffé-  
rence. La Vertu dissoluante des huiles n’agit qu’en con-  
séquence de leur fluidité, & comme quelques-unes  
d’elles fegêlent plus promptement que l’eau, elle est  
beaucoup moins durable, eu égard au froid que celle  
de l'eau ; au lieu que celles qui conferVent leur fluidité  
dans tous les degrés de froid naturel, conferVent conE-  
tamment leur Vertu dissoluante. Il fuit de-là qu’il n’est  
pas aiEé de fixer un point commun de chaleur dans la  
nature, où la Vertu dissoluante des huiles eommenee,  
bien qu’on puisse le limiter à peu près dans quelques-  
unes de leurs eEpeces après qu’on l'a une fois observé  
aVee foin. Ce qu’il y a de furprenant est que quoique  
l’huile de lin conferVe fa fluidité dans les plus fortes  
gelées, elle n’est pas cependant plus chaude pour lors  
que la glace ou quelqu’autre huile gelée.

L’huile étant échauffée peu à peu ne bout point comme  
Peau à deux cens douze degrés de Chaleur , mais elle  
s’échauffe toujours de plus en plus fans bouillir, juf-  
qu’à Ce que la chaleur foit montée à six cens degrés.  
On voit par-là d’où vient que la chaleur de l’huile  
bouillante est beaucoup plus grande que celle de Peau  
bouillante. Les huiles les plus pures & les plus subti-  
les bouillent plutôt que celles qui le font moins, & de-  
là vient qu’il est difficile de déterminer la vertu distbl-  
vante de l'huile, à caisse que dans celle de lin, par  
exemple, cette vertu commenee aVec le plus grand de-  
gréde froid naturel, & augmente infensiblcment juse  
qu’à six cens degrés, dans chacun defquel.s elle acquiert  
constamment une nouVelle force , foit qu’elle agifl'e  
fur le même corps aVec différens degrés de chaleur, ou  
sur différens corps aVec des degrés de chaleur égaux  
ou disterens, ce qui fait qu’à ces deux égards la varia-  
tion est infinie.

On peut prouVer par un grand nombre d’expériences que  
l’aleohol bout beaucoup plus Vite que Peau, bien qu’il  
foit une huile atténuée inflammable; & que l’huile de  
térébenthine , quoique plus légere que l’eau, & consi-  
dérablement tenue & inflammable, est aussi tardÎVe à  
bouillir que celle d’olÎVe. Il paroît donc que ni l’in—  
flammabilité, ni la légcreté, ni la Volatilité ne font  
point la caisse de cette différence, puisque l'huile de  
térébenthine est si Volatile qu’elle monte *avec* l’eau  
bouillante dans la distilation.

Pour découVrir le degré de chaleur de l’huile de tere-  
benthine ayant qu’elle bouille, il n’y a qu’a mettre  
quelque peu d’huile de lin fur le feu dans un Vaisseau  
de cuiVre. On met enfuite dedans un thermometre  
mercuriel aVec la phiole d’huile de tereuentuine, &  
l’on trouVe qu’elle bout beaucoup plus Vlte que celle  
de lin , tandis que le thermometre indique le degré de  
chaleur. Mais comme ces huiles *se* dépouillent en  
K. K k k 1 j

1 2 5 5 ME N

bouillant de leurs parties les plus Volatiles , & laissent i  
un résidu plus épais , on est obligé d’augmenter la cha-  
leur à chaque instant pour les entretenir bouillantes.  
Les Medecins ne doÎVent donc pas s’étonner que ces  
huiles échauffent le corps aVec tant de Violence après  
qu’on les a fait épaissir fur le feu.

Comme l'huile reçoit prefque trois fois autant de feu  
que l'eau , il est aisé de comprendre que la Vertu dise i  
solvante de l’huile , qui dans les *menstrues* dépend du j  
feu , doit être plus grande dans l'huile que dans l'eau. !Car puisque la plupart des huiles conferVent leur flui- ,  
ditédans le premier degré du thermomètre , au lieu ?  
que l'eau fe gele Vers le trcnte-troisieme , & que l’é- I  
tendue de la chaleur dans Peau, qui est encore fluide , |  
n’est que de 180 degrés ( le point auquel elle *se* gele '  
de trente-trois ,& celui auquel elle bout de 213) que *l*l’étendue de cette même chaleur dans l'huile de lin , ,  
Va au moins à 600 ; il slensilit que le pouVoir de la -  
chaleur dans cette huile est à celui de cette même cha- 1  
leur dans l'eau , comme dix à trois. De plus , si l’on ’  
considere qu’un grand nombre d’huiles qu’on a fait  
épaissir par la cuiffon , peiiVcnt receVoir beaucoup plus 5  
de feu; on comprendra que l’action de la chaleur peut |  
aller beaucoup plus loin dans ces fortes d’huiles.

On garantit les substances animales & Végétales de la ?  
dissipationsde la fermentation, de la putréfaction & du  
changement, en les plongeant entierement dans l’hui- '  
le ; & cela pendant tout autant de tems qu’on Veut,  
même dans les climats les plus chauds. On les met ;  
encore par ce moyen à couVert du dommage qu’elles  
peuVent receVoir de la part des infectes; & lorsque ces  
corps ont demeuré plongés dans l’huile pendant un  
tems conVenable , au point d’en être entierement im-  
prégnés , ils semblent être devenus incorruptibles,  
comme cela parole par les cadaVres que l'on a traités  
de cette maniere , & c’est à cette découVerte que Part  
des embaumemens doit l'on origine.

Les corps que l'on plonge tout d’un coup dans l'huile  
bouillante *se couvrent* d’une croute dure & prefque  
pierretsse, de couleur jaune , rouge ou noire , de mê-  
me que les corps qu’on a fait rôtir ; tandis que leur  
fubstance interne étant agitée par la grande chaleur de  
l’huile bouillante, est changée, digerée & mûrie à un  
point furprenant; jusqu’à ce qu’enfin le tout fe confia-  
ïide & *se conserve* pendant un fort long-tems. Mais  
lorfque ces corps abondent en fiscs aqueux, comme  
dans la Viande ou dans le poisson qu’on n’a fait sécher  
que superficiellement, ces fiscs contenus au dedans de  
la croûte extérieure, étant par ce moyen plus que bouil-  
lis, deVÏennent extrêmement mous , humectans,nour-  
rissans & faciles à digérer. Les alimens que l'on prépa-  
re de cette forte peuVent Ee garder long - tems parce  
que leurs principes étant intimement unis *se* perfec-  
tionnent l'un l’autre & *se* convertissent en une Eubstan-  
ce qui est parfaitement à couVert de l'action des catsses  
externes.

On peut tirer de ce qui précede les conséquences fui-  
vantes :

1°. Les degrés de chaleur que les corps reçoivent du feu  
ne l'ont point proportionnés aux densités des corps  
échauffés. 2°. On peut cependant communiquer aux  
mêmes corps qui simt devenus insensiblementplus den-  
fes, une quantité de feu proportionnée à Paugmenta-  
tion de leur densité. 3°. La faculté de recevoir un plus  
grand degré de chaleur ne dépend point de la combuf-  
tibilité des corps. Par exemple , l’alcohol bouillant ne  
reçoit pas plus de feu ou de chaleur, quoiqu’il n’y ait  
rien de plus combustible dans la nature; il reçoit mê-  
me moins de feu qu’aucune liqueur connue. 11 s’enfuit  
donc qu’il est inutile de rechercher des propriétés gé-  
néralesen Chymie, & qu’on doit tâcher de découvrir  
les propriétés particulieres des corps par des expérien-  
ces particulieres. 4°. Quelques métaux peuvent sie dif-  
foudre intimement dans quelques huiles bouillantes ,

M E N 1256

au point de former un mélange qu’il nlest pas aisé de  
réfoudre en fies principes ; & l'on a fait par ces moyens  
un grand nombre de découvertes aussi utiles pour la  
Mcdecine que pour les autres arts.

Mettez demi-once de mine de plomb dans une phiole à  
long cou avec une once & demie d’huile d’olive,  
agitez ce mélange, échauffez la phiole avec l'oin,  
posiez-la silr le feu de maniere qu’elle touche  
prefque les charbons, & faites bouillir l’huile.  
La mine fe dissoudra & ne formera plus qu’une  
masse avec l'huile, après que celle-ci aura acquis  
un grand degré de chaleur. On peut préparer par  
ce moyen un baume métallique, ou un ciment  
excellent pour les ouvrages qu’on fait dans l’eau.

Cette expérience réussit également avec le plomb en  
.grain , ce dernier fe fondant au fond du vaisseau aVant  
que l'huile commence à bouillir ou à fumer; d’où l'on  
Voit que le plomb fe fond beaucoup plus aisément que  
le Verre, & que l'huile ne sauroit dissoudre celui-ci ,  
quelque degré de chaleur qu’on lui donne. On Voit en-  
core la raifon pour laquelle le plomb fondu est moins  
chaud que l’huile bouillante, & d’où Vient qu’on peut  
le toucher après qu’on s’est frotté la peau aVec de la  
craie feche. Cette expérience réussit encore aVec l’é-  
tain & aVec un mélange d’étain & de plomb, dont la  
sOlution est beaucoup plus prompte que celle de cha-  
cun de ces métaux séparément.

Voici quelques autres conséquences qui résultent de ce  
principe.

1. Les huiles reçoivent & conservent long-tems une  
grande quantité de feu avant que de bouillir. 2. Il n’y  
a point de fluide dans la nature qui reçoive plus de feu  
que l'huile ; car toutes les lessiyes & l'huile de vitriol  
même bouillent plutôt & ont moins de chaleur. Le  
mercure même quoique plus pesiant bout plus promp-  
tement, ou à peu près dans le même tems. 3. Llaction  
du feu fur les huiles a besoin d’être extremement forte  
avant qu’elles s’élevent en vapeurs. 4. Les huiles com-  
muniquent aux vaisseaux dans lefquels on les sait bouil-  
lit un degré de chaleur égal à celui qu’elles reçoivent;  
& de-là vient qu’on ne fauroit faire bouillir de l'huile  
dans des vaisseaux d’étain ou de plomb, bien qu’on  
puisse y faire bouillir de l'eau. *5.* L’huile communique  
aux métaux qu’elle contient un degré de chaleur égal à  
celui qu’elle reçoit elle-même. 6. Il n’est pas aisé de  
communiquer plus de feu à l'huile qu’en la faifant  
bouillir ; car si l'on veut qu’elle reçoice plus de feu, il  
faut trouver le moyen de la comprimer dans le vaisseau  
où elle est enfermée avec un poids plus grand que *ce-  
lui* de l'atmosphere; on augmentera par ce moyen la  
chaleur à proportion. Il fuit de-là que l'huile étant  
comprimée par la pefanteur augmentée de l'atmosphe-  
reà une profondeur considérable fous terre , peut ac-  
quérir une chaleur très-violente, si elle vient à y ren-  
contrcr un grand feu ; & si l'eau vient à la toucher lorse  
qu’elle est dans cet état, cette rencontre peut occasion-  
ner les tremblemens de terre les plus terribles ; & peut-  
être est-ce là une des causies des volcans. 7. Tant que  
les huiles confervent leur fluidité, elles ne permettent  
pas que les vaisseaux acquièrent plus de chaleur qu’el-  
les n’en reçoivent elles mêmes, ce qui fait que les vaif-  
feaux dans lefquels elles fiant enfermées ne peuvent fe  
fondre qu’avec 600 degrés de chaleur. 8. Tel est le  
moyen dont l’Auteur de la nature s’est *servi* pour don-  
ner des bornes au feu & pour restraindre fon action fur  
la matiere la plus inflammable que l'on connoisse.

Pour expliquer la vertu dissoluante des huiles, il saut se  
fouvenir que toute huile exprimée, crue & végétale  
contient de l'eau, comme il est aisé de s’en convaincre  
en faifant bouillir de l’huile exprimée d’amandes dans  
un alembic , car il s’en éleve une vapeur aquetsse qui  
venant à *se* condenfer dans le cou du vaisseau , forme

12 57 M E N

des gOuttes Visibles, qui retombant fur l’huile bouil-  
lante , occasionnent une agitation & un pétillement  
Violens, qui peuVent approcher en quelque fortede la  
solutÎOn. Mais après que cette eau s’est éVaporée, la  
propriété de l'huile, entant que *menstrue ,* se trouve  
changée.

Les huiles Contiennent outre cette eau un certain fel fub- j  
til & cassé , qui passe pour être extremement péné-  
trant, qui est ordinairement acide & volatil, & qui se  
manifeste dans quelques unes par l'odeur. Cesfels pa-  
roissent fous la forme d’efprits acides, s’amassent de  
même que l’eau & fe séparent de l’huile au point de  
ne pouVoir plus sic mêler aisément aVec elle. Il n’est  
pas cependant facile de dépoiuller entierement l'huile -  
de fon efprit acide , qui Continue à s’éleVer tant que la î  
distilation dure , mais en plus grande quantité d’a-  
bord.

Les Chymistes doivent donc distinguer aVec filin si la i  
vertu dissOluantc des huiles n’est point due à l’eau & à  
l’acide qu’elles contiennent, pour ne point tomber  
dans l’erreur. Car l'on Voit dans la peinture que les  
couleurs que l'on a broyées aVec de l'huile cuite sie  
mêlent & coulent mieux, sie siechent plutôt & consier-  
vent beaucoup plus d’éclat que quand on les broye  
aVec de l’huile crue. De même la propriété particu-  
liere que llon attribue aux huiles les plus douces de  
dissoudre les métaux quand elles sicnt légerement  
échauffées ,paroît dépendre principalement de l’acide  
caché & non point de la partie huileufe ; car l’on a ob-  
servé que l'huile d’olive,étant mêlée aVec de la limail-  
le de fer , de cuivre ou de plomb & mife en digestion  
aVec elle pendant long-tems, s’imprcgne d’une par-  
tie du métal & en reçoit une nonVellc couleur &  
des propriétés extraordinaires. On a donc attribué à  
l’huile entant que *menstrue*, un pouVoir trop étendu ;  
puifque ce pouVoir ne fubsiste plus après qu’on l'a dé-  
pouillée par la cuisson, de l’acide qu’elle contenoit. Les  
Polisseurs en airain & en culure ont obferVé que l'huile i  
cuite est beaucoup plus propre pour conseryer l’éclat  
de leurs OuVrages & les garantir de la rouille que cel-  
le qui est crue, furtout quand on a siale d’y ajouter  
pendant qu’elle bout quelque peu de cérisse ou du noir  
de plomb, afin d’ablsorber cet acide. Le Docteur Hoff-  
man a démontré que les huiles distilées contiennent un i  
acide.

Les huiles qu’on tire par la distilation des substances *vé~*gétales ou animales , alcalines ou putréfiées, contien-  
nent une grande quantité de fiels alcalis Volatils que  
l'on peut séparer d’elles par le moyen d’un feu modé-  
ré,fous une forme blanche & folide. Toutes les fois  
donc que l’on Veut déccuVrir les propriétés des huiles, ;  
il faut les dépouiller aVec soin de tous les fiels écran- j  
gers & les examiner pures, car autrement on ne peut  
juger comme il faut de leurs Vertus.

Les huiles qu’on obtient par la distilation aVec de l’eau  
ou fans eau par la retorte, laissent toujours de la terre  
après elles,quand on les distile une seconde sois jusqu’à  
siccité dans des Vaisseaux fermés, & deVÎennent infen-  
siblement plus fubtiles, moins gluantes, plus fluides & .  
plus tranfparentes ; & quand on les distile jufqu’àqua-  
rorze sois ou plus, elles changent à chaque fois de na-  
ture, & deVÎennent à la fin des remedes anodyns péné-  
trans qui produisent des effets admirables dans plu-  
sieurs maladies obstinées. C’est ce qui a fait croire à  
Van-Helmont que l'huile de fang humain distilée plu-  
sieurs fois aVec l’esprit de fel, jufqu’à ce qu’elle ne i  
laisse aucun marc , deVcnoit un remede diaphorétlque ,  
capable de dissoudre comme un *menstrue,* toutes les i  
obstructions & coagulations non-naturelles & mftrtel. J  
les qui *se* forment dans le corps. Hoffman dit aVoir  
préparé des huiles de cette maniere , dont il exalte  
beauccup les Vertus; & un autre Auteur aussi VCridi-  
que que lui assure qu’on peut obtenir le remede uni-  
versel, par le moyen d’unie huile ainsi préparée. Ray-  
mend Lulle & Ifaac le Hollandois méritent d’être con-  
sultés fur ce sistet.

.ΜΈΝ ΐ25°

Toutes les huiles contiennent une certaine fubstance sub-  
tile & Volatile qui leur est adhérente & qui peut s’en sé-  
parer, qu’on appelle leur efprit recteur, H est mobi-  
ïe, odorant, d’un gout éleVé, produit par le feu & la  
vraie cause de plusieurs grands effets. Cet esprit étant  
naturel aux huiles leur communique une Vertu singu-  
liere & efficace , que l'on cherchcroit inutilement ail-  
leurs. Il s’exhale de plusieurs huiles par le moyen d’u-  
ne chaleur modérée , il sie mêle aVee Pair; & après les  
aVoir entierement quittées il les laisse insipides & sians  
action, de maniere qu’on a peine à les distinguer l’une  
de l’autre. Leur Vertu dissoluante paroît Venir de cette  
circonstance, que les huiles siont disposées à receVoir  
beaucoup de feu en elles-mêmes & à le communiquer  
aux autres corps.

I. La plupart des huiles *fe* mêlent enfemble , mais non  
pas avec une égale facilité,comme dans la distilation de  
la térébenthine & de l'ambre, où les huiles qui *se font  
élevées* par différens degrés de feu different en pefan-  
teur, en consistance , en couleur & en situation, de  
maniere qu’elles ont de la peine à s’unir les unes aux  
autres. 2. Les Véritables fubstances résineuses fe fon-  
dent & fe dissoluent dans les huiles. 3. Il en est de mê-  
me de la plupart des gommes qui fe trouVent mêlées  
aVec de la résine. 4. La même chofe arrÎVe aux huiles  
condensées ou baumes. 5. Aux foufrcs naturels & ar-  
tifieiels, liquides & folides, quoiqu’ils EetrouVent ca-  
chés dans d’autres corps. Par exemple, l'antimoine  
puluérisé ou stiblimé en fleurs étant cuit aVec de l.liui-  
le, donne Eur le champ un baume rouge & épais d’an-  
timoine, qui ne proVÎent que du soufre de l'antimoi-  
ne dissous par l’huile, qui ne touche point à la partie  
métallique; & la même chofe a lieu à l'égard des au-  
tres métaux imparfaits qui abondent en foufre.

*De P alcohol ou des menstrues spiritueux proprements dits.*

Des fameux Chymistes assurent que les alcohols ne peu-  
Vent point fe mêler aVec un alcali fixe pur, & l’on ne  
doit point en être silrpris , puifique la luoindre humidle  
té aquetsse fioit dans le fiel ou dans l'alcohol Euffit pour  
empêcher ce mélange. Mais lorfqu’on Verfe de l'alco-  
hol pur Eur du Eel de tartre parfaitement *sec ,* il en ti-  
re fur le champ une teinture fort riche, & il fe fait une  
véritable combinaifon. On ne peut donc trop s’appli-  
quer à découvrir la nature de cette liqueur , que je  
mets à caufe desim exeellence à la tête des *menstrues*spiritueux.

On tire l’alcohol des végétaux par la fermentation & la  
cohobation , mais beaucoup plus commodément du  
vin , de l’hydromel ou de la biere. Car quoique ces li-  
queurs puissent éteindre le feu, l'efprit qu’elles don-  
nent par la distiladon ne laisse pas que d’être inflam-  
mable; & après qu’on en a séparé toute l'eau, on a un  
alcohOl pur & parfait.

On donne aussi à l’huile le nom d’alcohol, quand elle *fe*mêle aVec l’eau , & qu’elle est totalement mfiammable.  
On peut tellement fubtilifer les huiles des fubstances  
animales & Végétales, qui Eont parfaitement putré-  
fiées, qu’elles s’enflammeront à l'air; & les atténuer  
à un tel point par des distilations répétées , qu’elles fe  
mêlent presque aVec l’eau. Lors donc qu’il est question  
de déterminer la Vertu dissoluante de quelqu’un de ces  
efprits, il faut d’aberd examiner sa nature; car l'eau-  
de-VÎe ordinaire contient beaucoup d’eau, un fel Vola-  
til, liqulde, & acide *c* une huile fétide & de l’alcohol;  
l'efprit de νϊη rectifié contient moins d’eau & d’huile  
fétide , un efprit acide , VOlatil , & de l’alcohol pur.  
L’alcohol parfaitement préparé, fans mélange, ne  
contient ni eau, ni huile grossiere & acide, & on le rend  
extremement pur en le distilant une sois aVee de l’alcali  
fixe. Puis donc que ces différences fe rencontrent dans  
cet efprit, il faut les considérer aVee foin.

ιτε L’alcohol pur dissout l'eau & mûtes, les liqueurs

ΜΈΝ.

aqueuses. 2°. Les vins de toute efpece. 3®. Tous les  
acides spiritueux , fermentatifs , comme les différens  
vinaigres. 40. Toutes les huiles pures. 5°. Toutes les  
vraies résines Végétales, 6° La plupart des résines gom-  
meufes. 70. Les sels alcalis, Volatils, purs. 8°. Les fiels  
alcalis parfaitement secs & fixes. 90. La plupart des *sa-  
vons.* 10°. Les foufres qui ont été pénétrés & dissous  
par les alcalis. Mais il ne produit aucun effet fur les  
hels naturels ou composés, tels que le Eel ammoniac,  
le Eel marin , & le nitre ; ni siIt la terre pure, ni siir le  
foufre pur, ni fur le mereure, ni fur les métaux parfaits  
ou imparfaits , ni fur les pierres communes ou pté-  
cieufes. Voyez *Alcohol.*

*Des Menstrues alcalis , et Acidesspiritueux.*

La plupart des Chymistes ont diVÏfé ces *menstrues* en  
huileux & en fpiritueux, quoiqu’il eût été plus à pro-  
pos de les distinguer par les titres de falins ou de com-  
pofés. La caufe de cela est, que ces *menstrues* paroif-  
fent pour l’ordinaire fous une forme huileufe, & Eont  
en général, non-seulement Volatils , mais encore li-  
quides & subtils. De-là Vient qulon a donné le nom  
dlesprits à quelques acides & à quelques alcalis, àcau-  
se de leur apparence si.lbtile , Volatile , & huileuse ;  
quoiqu’ils different considérablement les uns des au-  
tres, non-seulement en espece , ou en tant qu’acides  
& alcalis; mais encore, en tant qu’acides & acides,  
alcalis & alcalis. Je trouVe donc à propos de divifer  
les *menstrues* Ealins spiritueux en acides & en alcalis,  
à caisse que cette distinction est absolument nécessaire.  
Je distingue encore les eEprits alcalis les uns des au-  
tres , parce qu’il y en a de simples & de composés.

Le plus simple de tous est composté d’eau, d’un fel alcali  
volatil extremement siubtilo qui paroissent tous deux  
fous la forme d’une liqueur ténue , transparente , &  
quelque peu huileufe, comme l’esprit alcali pur de Eel  
.ammoniac. Je range encore Eous cette claffe, les eEprits  
alcalis que l'on tire des animaux & des végétaux, après  
les aVoir dépouillés de l’huile qui s’y attache, ainsi que  
nous le Voyons pratiquer tous les jours auxChymistes,  
qui les tirent par ce moyen des plantes chaudes anti-  
scorbutiques , des Végétaux putréfiés , & de toutes les  
substances animales. Il entre pour l’ordinaire dans ceux  
qui fiant le plus composés de l’eau , le Eel Volatil dont  
nous Venons de parler, & une huile fétide, qui font les  
trois parties dans lesquelles ils peuVent Ee séparer; d’où  
il fuit qu’ils sont une eEpece de saVon alcali Volatil,  
délayé dans autant d’eau qu’il en faut pour le dissou-  
dre. Les Chymistes donnent encore le nom d’esprits  
aux liqueurs acides & communément Volatiles , pour  
les raifons que nous aVons alléguées : mais on s’apper-  
çoit en les examinant , qu’elles ne font autre chofe  
qu’une folution de fels acides dans de l’eau. Par exem-  
ple, l’huile de Vitriol & l'huile de foufre, *per campa-  
nams* étant plusieurs fois distilées aVec de'l’eau bouil-  
lante , deVÎennent extremement Volatiles. Cela étant,  
au lieu de leur donner le nom dlefprits, je ne les ap-  
pellerai plus à l'avenir que *menstrues* falins.

*Des Menstrues salins simples.*

Les Alchymistes ont coutume de dire, que ceux qui igno-  
rent la nature des Eels, ne sauroient jamais découVrir  
de grands secrets; & ce sentiment n’a rien qui doÎVe  
surprendre, puisque les fila ont beaucoup de force  
pour dissoudre les corps.

Je donne le nom de fel à tout corps qui fe dissout dans  
Peau & fe fond au feu , lorfqu’il n’est point Volatil, &  
qui excite la faVeur que nous appellens *salée.* Lorsi-  
qu’un sel est pur, ou qu’il a été séparé naturellement  
ou par art, de tout ce qui lui est étranger, il est compo-  
*sé* de particules si déliées , qu’on ne peut les distinguer,  
même aVec le siecours des meilleurs microfcopes; de  
forte qu’on ne peut rien dire touchant la figure de ces  
particules. Lorsqu’on réduit les corps sialins à leurs

M E N 1260

premiers principes, ils semblent deVenir parfaitement  
volatils, puifqu’on ne les a pas plutôt séparés les uns  
des autres, & de toutes les substances étrangeresaVec  
lesquelles ils étoient mêlés, qu’ils s’éVaporent en Pair.  
Il s’ensi.iit donc, que lorEque ces dernieres particules  
de Eel pur forment des molécules sensibles, elles siont  
toujours liées entr’elles par le moyen de quelques par-  
ticules intermédiates, surtout d’eau & de terre , qui  
tiennent lieu de ciment, & rendent cette union siolide  
& permanente. Puis donc qu’il est presqu’impossible  
de renfermer les particules originelles du fel dans des  
Vaisseaux, il est évident qu’on ne peut rien dire de leurs  
effets chymiques : mais lorsqu’elles paroissent filiis une  
forme stable, nous pouvons en avoir quelque connoisi  
fance dans cet état compofé.

Nous allons maintenant examiner les principales dissé-  
rences des fels , qui naissent furtout des différens prin-  
cipes Ealins dont ils fiant composés ; & quoique ces prin-  
cipes Eoicnt connus Eéparement , il est cependant cer-  
tain qu’ils ont une certaine propriété reEpectiVe. Il ré-  
sulte une seconde difference de l'autre principe, dent  
l'union avec le salin constitue la silbstance à laquelle  
nous donnons le nom de Eel. Je diviEe donc toutes les  
efpeces de Eels en ceux qui différent, soit par rappnrt  
à leur principe Ealin , leur principe unissant, ou tous  
les deux ensemble. Eu éga|fd à la premiere division,  
je range le siel & les *menstrues* salins, Eous les classes  
fuÎVantes. Je mets au premier rang les alcalis fixes.  
2°. Les alcalis Volatils. 3°. Les acides Végétaux natu-  
rels. 4°. Les acides Végétaux fermentés. 5°. Les aci-  
des Végétaux que l’on obtient par la calcination. 6°.Les  
acides Végétaux que l’on obtient par la distilation. 70.  
Les acides fossiles naturels. 8°.Les acides fossiles obte-  
nus par la calcination. 10°. Les acides fossiles obtenus  
par la distilation. 11°. Les fels neutres, comme le bo-  
rax, le nitre, lefel fossile, le fei gemme, le fel marin,  
& le fel ammoniac. 12°. Les autres fels composés de  
ceux-là. Il faut examiner chacun de ces fels à part,  
pour découVrir les propriétés particulieres qui peuvent  
nous mener à la connoissance de leur nature, en tant  
que dissolvans.

*De l’Alcali fixe considéré comme un Menstrue.*

On a Vu au mot *Alcali,* la description que BoerhaaVe ».  
donnée des signes physiques de la nature & des pro-  
priétés des alcalis. Cet illustre Auteur considérant l'al-  
cali fixe en qualité de *rnenstrue,* propofe les questions  
fuÎVantes comme dignes d’être examinées.

1°. Si tous les alcalis fixes sirnt engendrés par le feu feul ?  
2°. Si tous les alcalis Volatils font produits par une cha-  
leur putrésactÎVe ? 3 °. Si les alcalis fixes ou Volatils con-  
ferVent long-tems leur nature en plein air? 4°. Si leur  
nature ne peut point être altérée, ou les fiels changés,  
au point de deVenir neutres ou silVoneux, en s’unissant  
aVec des partieules acides ou huileuses? 5°. La même  
classe nlarriVe-t’elle point aux corps des plantes & des  
animaux ? *6°.* Ne s’engendre-t’il pas tous les jours une  
grande quantité de Eels compostés; surtout de ces sels,  
dont l'acide constituant est commun partout, & tou-  
jours flous la main ? 70. PuiEque les acides naturels, ou  
ceux qui sirnt produits par la fermentation des Végé-  
taux abondent par tout, ne.fe trouVe-t’il point dans  
la nature un fel très-commun , “de même espece que le  
tartre régénéré , ou llesprit de Mindererus, qui est fait  
aVec un Eel alcali. Volatil, & du Vinaigre distilé, & qui  
est doux, pénétrant, Volatil, & preEqu’insipide ? Il n’y  
a rien de cette espece qui mérite daVantage d’être cnn-  
nu , que l'origine & la nature des Eels les plus communs  
& les plus utiles , comme le Eel marin, le Eel gemme,  
& le nitre; & il est à propos de rechercher s’ils sirnt  
faits par une combinaifon de leurs propres acides, tels  
que ceux que nous troilVons par les distilatlons chymi-  
ques, & un alcali Végétal fixe ; ou si étant produits sim-  
plement par la nature, le feu n’est pas plutôt capable

Ι26ι ΜΈΝ

de les altérer que de les séparer. Plusieurs Chymistes  
fameux, soutiennent que tous ces EelsTont naturelle-  
ment produits par le mélange des acides avec les al-  
calis. Mais il est très-vraissemblable que la mer con-  
tenoit du fel, avant que l'acide du sel marin s’y trou-  
Vat, & avant qu’on eût tiré aucun alcali fixe des *végé-  
taux.* D’un autre côté, on n’a pu jufiqd'ici tirer le moin-  
dre alcali fixe du fiel marin ; & je n’ai point appris  
qu’on ait jamais trouvé naturellement l’esprit acide  
du sel marin : mais j’ai toujours oui dire qu’il étoit pro-  
duitpar Part ou par le feu, & plutôt par une altération  
que par une séparation de parties. Il est vrai que ces  
acides étant mêlés comme il saut aVec les alcalis, re-  
génerent en quelque sorte les fels qui ont donné les  
acides, quoiqu’aVec quelque différence entre les natu-  
rels & les artificiels; ce qui prouye que nous ne som-  
mes pas aussi assurés de ce qui regarde la composition  
& la résolution de ces siels, que quelques Auteurs le  
prétendent. Nous pouVons apprendre par-là , aVec  
quelle précaution on doit user des alcalis en tant que  
*menstrues,* puisique le moindre changement dans quel-  
qu’une des circonstances , ou l’addition de quelque  
fubstance étrangere, peut aisément changer un alcali,  
& produire un sel qui n’operera point comme un al-  
cali pur, mais filmant la nature qu’il a reçue. ,

Si l'on met pendant une heure un quintal de sable bien  
net, ou des cailloux réduits en chaux, & puluérisés  
arec cent quinze lÎVres d’alcali fixe, pur , dans un  
creufiet de Verrerie, aVec un feu modéré, après les  
aVoir bien mêlés enfemble; que l'on remue ce mélan-  
ge pendant ce tems-là, & qu’on augmente enfuite le  
feu pendant cinq heures , en continuant de remuer ce  
mélange : il en réfultera une masse très-propre pour  
faire le plus beau Verre. Si l’on met cette masse dans  
des tonneaux bien fecs , & qu’on la garde pendant  
quatre ou cinq mois dans un lieu chaud & *sec ,* les in-  
grédiens s’uniront par-là plus intimement. Si l’on pla-  
ce la matiere dans le creufet de Verrerie, dans l'endroit  
le plus chaud du fourneau, elle fe conVertira en une  
eEpece de fluide gluant, épais & huileux en apparen-  
ce , qui *se* couVrira en bouillant d’une écume, laquel-  
le s’éleVant de plus en plus, égale quelquefois le quart  
de toute la masse. Cette écume étant enleVée aVec foin  
à mefure qu’elle s’éleVe, jufqu’à ce qu’il n’en paroisse  
plus; & la matiere restante étant tenue en fusion pen-  
dant deux ou trois jours, celle qui reste dans le pot,  
est ce que les Verriers appellent leur métal ; & c’est  
elle qui , étant refroidie, forme le plus beau Verre.  
Eût-on jamais cru , si on ne le Voyoit tous les jours,  
que l’alcali fixe, qui deVÎent fluide quand on l’expofe  
à Pair , *se convertiffie,* étant mêlé aVec le fable, en une  
matière qui ne diffère du métal que par la malléabilité?

Ce procédé est une preuVe que les *menstrues,* qui ont une  
Vertu dissoluante très-forte , peuVent s’unir pour tou-  
jours aVec les corps qu’ils ont la Vertu de dissoudre,la  
concrétion étant d’autant plus forte que la solution a été  
plus parfaite. Nous apprenons de-là que les alcalis  
peuVent, quand ils font parfaitement dissous, être tel-  
Iement changés dans l’action , qu’ils perdent entiere-  
ment leur nature faline ; car quoique le Verre contienne  
enVÎron une troisieme partie d’alcali dans *sa* fubstance,  
il n’en conEerVe pas cependant la moindre marque.  
Il est même surprenant, Vu la maniere dont il est for-  
mé,qu’il *se* fonde en une masse ténace & ductile, ca-  
pable de receVoirles différentes figures qu’on Veut lui  
sdOnner, & qu’il s’attache au fer aVec tant de force,  
qu’on peut le tirer par fon moyen dtl Vaisseau de su-  
sion. Il n’est pas moins étonnant que deux corps opa-  
ques forment un folide tranfparent qu’aucun *menstrue*ne peut dissoudre , bien qu’il foit composé en partie du  
plus fOluble de tous les fiels.

Comme les Végétaux qui donnent l’alcali fixe par la cal-  
cination contiennent un acide qui est plus ou moins uni  
aVec lui, il s’enfiuit que le fiel alcali doit être d’une au-  
tre nature que s’il ssetoit point mêlé ayec un acide. Il

ME N 1262

en est de même de l’huile & de la terre qui adherentà  
ce fiel. Cela étant, il doit y aVoir une grande différen-  
ce entre les alcalis fixes , à proportion qu’ils contien-  
nent plus ou moins de ces principes. Il n’est donc pas  
surprenant que certaines expériences faites aVec l’al-  
cali , que l'on trouVe rapportées dans quelques Au-  
teurs, ne réussissent point quand on les fait ayee des al-  
calis diftérens.

Les alcalis peuVent encore receVoir des altérations  
considérables de la part des fubstances aVec lef-  
quelles on les mêle : par exemple, on peut, en les  
mêlant aVec de la chaux νἵνε, obtenir un fel si fort  
& si corrosif, qu’il dissolue & qu’il fonde tous les foli-  
des animaux & des végétaux aVec lefquels on le sait  
bouillir ; d’où l’on Voit que l’on peut préparer un  
*menstrue* alcali très-fort aVec les ingrédiens qui entrent  
dans la composition du Verre. Au reste, l'alcali fixe  
animé aVec la chaux Vice, & enfuite séché au feu , fe  
fond aussi aisément que la cire , & par une Vertu ex-  
traordinaire, faisit & dissout les corps qu’on y jette.  
C’est-là peut-être le fel incertain de quelques anciens  
Chymistes.

Il y a cependant quelques corps fur lefquels l’alcali fixe  
ne produit aucun effet en qualité de *menstrue : par*exemple, il n’affecte point le Vif-argent pur, ni par  
conséquent les métaux, qui, fuÎVant les Adeptes, font  
composés de mercure pur, & d’un efprit igné, métalli-  
que , coagulant & fulphureux. Je ne siiche point non  
plus qu’il altere l’or ni l’argent, bien qu’il agisse fur  
les autres métaux ; & cela Vient peut-être de ce que  
leurs parties mercurielles Ee trouVent unies à une autre  
qui approche de la nature d’une substance si,ilphureu-  
*se* & huileuse. Mais comme ces soufres externes ne fe  
séparent pas aisément de la matiere métallique aVec la-  
quelle ils font unis, il peut fouVent arrÎVer, lorsque  
ces Eels alcalis agissent fur ces sortes de soufres, qu’ils  
paroissent changer les parties mercurielles des métaux  
qui font intimement unies aVec le soufre , quoiqu’ils  
foient incapables d’affecter le mercure dans *sa* propre  
nature. La Vertu diffoluante des alcalis , par rapport  
aux.métaux, paroît donc être ici limitée; car lorse  
qu’ils sont appliqués sur les métaux calcinés & Eecon-  
dés de l’action du feu, ils parussent incapables de dif-  
foudre le foufre qui fixe leur mercure & lui donne la  
forme métallique ,perfonne n’ayant trouic jusqu’ici la  
méthode de tirer le mercure des métaux par le moyen  
des alcalis fixes ; de forte que si ce que Boyle , Tache-  
nius & Homberg rapportent touchant les moyens de  
recouVrer les mercures des métaux, est Vrai; il faut  
qu’on emploie quelque procédé fecret, pour faire que  
ces alcalis régénératifs pénetrent dans le mercure qui  
fixe les métaux.

Les alcalis fixes & Volatils agiffent en qualité de dissol-  
vans,

1. Sur les fubstances animales , végétales & minérales ,  
entant qu’elles contiennent des huiles , des baumes ,  
des gommes, des résines ou des gommes résineuses, ou  
fiant composées de matieres huileuses ; aussi-bien que  
Eut les soufres foit purs , compostés ou mêlés aVec d’au-  
tres matieres ; tous ces alcalis étant excellens pour  
les ouVrir, les atténuer, les résoudre & les disposer à  
*se* mêler aVec lleau , l’alcohol& les huiles. 2. Ces al-  
calis agiffent encore en qualité de *menstrues* sifr les  
corps dont les molécules sont unies entsselles par un  
ciment acide, qui étant attiré par l’alcali, est caisse que  
cette liaison est détruite , & que ces molécules Ee sé-  
parent les unes des autres. 3. Après que certains corps  
ont été une-fois dissous par un *menstrué* acide , les al-  
calispurs déploient fouVent une notlVelle force, capa-  
ble de dissoudre ces corps beaucoup plus parfaitement  
qu’aVant qu’ils eussent été disseus ; & delà Vient que  
les Chymistes Veulent , que pour obtenir les mercures  
des métaux, on les calcine dlabord par le moyen des  
aeides , & qu’on les traite enfuite aVec les alcalis.

I263 M E N

Il n’est pas aisé de décider s’il peut y avoir quelque alcali '  
volatil dans la nature , sans le Eecours de la putréfac-  
tion ou de ladistilation des EubstanCes animales ou vé-  
gétales; à moins qu’on ne prétende que le Eel particu-  
lier que l’on trouVe dans les eaux minérales , est de cet-  
te efpece , bien qu’on n’ait aucune raiEon de le ranger  
fous la classe des alcalis Volatils. Hoflman a cependant  
prouvé qu’il appartient plutôt à cette classe qu’à celle  
des acides. D’un autre Côté , toutes les substances ani-  
males & Végétales , donnent par la putréfaction un fel  
alcali parfaitement Volatil ; les Végétaux acrimonieux  
& piquans & toutes les fubstances animales le donnent  
par la simple distilation; & les fucs animaux qui ne fiant  
point alcalis, sont tellement changés , par leur mélan-  
ge aVee l’alcali fixe, qu’ils laissent immédiatement  
échaper des Vapeurs alcalines, & donnent par le moyen  
du feu un alcali Volatil, les autres parties étant abfor-  
bées par l’alcali fixe. De quelque maniere que ces fiels  
sioicnt produits , on peut les purifier par un traitement  
chymique , leur donner la même forme & les mêmes  
Vertus , ces dernieres étant femblables à celles des al-  
calis fixes, quolqu’aVec quelque différence. Par exem-  
ple les alcalis Volatils agissent & s’éleVent d’eux-mê-  
mes, ou au moyen de la plus légere chaleur ; au lieu que  
les alcalis fixes ont befoin d’un feu plus Violent pour  
pouVoir agir; les premiers s’éVaporent dès qu’ils fen-  
tent la chaleur , ce qui fait qu’ils ne fauroient agir sur  
les autres corps ; au lieu que les feconds ne font pas  
plutôt aidés de la chaleur, qu’ils s’insinuent dans les  
corps qu’ils dissolcent, & demeurent Constamment at-  
tacfiés à tous les fujets fixes lus lefiquels ils agissent.  
Lorfiqu’on applique les alcalis Volatils à 1a fubstanCe  
qu’on Veut dissoudre , une chaleur modérée augmente  
& anime leur Vertu dissolyante, comme il arrÎVe lorse j  
qu’on applique le Ecl Volatil d’urine, par exemple Eus  
la peau , & qu’on le couVre aVec une emplâtre glutina-  
tÎVe ; car il catsse silr le champ une chaleur,une douleur  
& une inflammation , laquelle est Ειιϊνϊε d’un ulcere &  
d’une esitarre noire. Ces différences une fois fupposées,  
on peut conceVoir l’action de l’alcali Volatil par l’Hise  
toire que nous aVons donnée de l’alcali fixe , au mot  
*Alcali.*

Nous aVons examiné les *menstrues* acides au mot *acida.*

*Des Sels neutres considérés comme menstrues.*

On appelle fiels neutres ceux qui ne Eont ni acides ni al-  
calis , & qui paroissent être un mélange soûlé des  
deux.

Examinons d’abord le Eel ammoniac qui *se* dissout aisé-  
ment dans Peau , & *se* réfout par défaillance en une li-  
queur extremement piquante & pénétrante , capable  
de dissoudre les concrétions groffieres , gélatineuses ,  
pituitetsses & gommetsses qui se forment dans les corps  
des animaux; elle est nonsseulement atténuante , *réso-  
lutive &* incisiVe, mais encore fudorifique, diurétique,  
propre pour faciliter l’expectoration , & pour prévenir -  
la putréfaction. Cette solution de Eel ammoniac étant  
cuite ou msse en digestion aVec des Végétaux gommeux,  
ou résineux , les résiDut immédiatement & les dispose à  
*se* résoudre en *menstrues* aqueux ou spiritueux. Elle  
dissout la limaille de fer , & la conVertit en un remede  
apéritif & corroboratif. Etant mise en digestion aVec  
de la limaille de cuÎVre , elle produit une liqueur d’un  
beau bleu , qui étant prife à jeun à la dofe de quelques  
gouttes est bonne sotlVcnt contre les Vers & contre l’é-  
pilepsie.

Ce même Eel étant fublimé en fleurs, bien pilé , mêlé  
aVec des fossiles, & iublimé *avec* eux dans un Vaisseau  
bien fermé , produit des effets sifrprenans en qualité de  
*menstrué ,* ce qui l'a fait appeller par les Chymistes Ai-  
gle blanc & Pilon Philosophique. En traitant de même  
les corps scllphureux, les métaux parfaits ou imparfaits,  
on les atténue, on les ouvre, on les Volatilife & on les

MEN 1264

change parfaitement ; & l'on prépare par ce moyen plu-  
sieurs excellens remedes beaucoup mieux qu’on ne le  
seroit par aucun autre procédé, comme cela paroît par  
les fleurs de pierre hématite , l’ens *Veneris ,* l’ens *Mar-  
els ->* &c. Les changemens de couleurs qui furViennent  
dans l'antimoine , lorsqu’on le fublimeavec lefelam-  
moniac font tout-à-fait extraordinaires ; & plusieurs  
des anciens Chymistes ont appelle ce Eel, la clé qui  
donne entrée dans les siecrets de la Nature. Il a cela de  
propre , qu’il n’est presique point changé dans la subli-  
mation , excepté par les Corps avec lesquels on le mêle.  
Etant mêlé *avec* l'eau Eorte ou lleEprit de nitre , il les  
convertit Eur le champ eneaurégale. Il change les sels  
alcalis fixes, partie en un alcali volatilpur, qui agit di-  
rectement comme tel ,& partie en un nouveau sel qui  
ressemble au fiel marin. Un mélange soûlé dlespritde  
fel marin & dseEprit alcali volatil pur, produit immé-  
diatement du Eel ammoniac , qu’en peut également ob-  
tenir en sublimant un mélange de Eel marin, d’urine &  
de sisie. Il ne paroît done être autre choEe qu’un Eel  
marin demi-volatil, dont la vertu, en tant que *mense  
true ->* ressemble principalement à celle du Eel marin;  
de Eorte qu’on ne peut mieux le purifier qu’en le Eubli-  
mant plusieurs fois avec du fel marin pur , *sec &* décré-  
pité, ce qui est la meilleure méthode d’obtenir les fleurs  
de Eel ammoniac.

Quoique le lsel marin, le Eel gemme & le sel de fontaine,  
disterent par leur origine , ils ne laissent pas d’être de  
même eEpece , & l’on peut les considérer comme un Eel  
marin , qui par le moyen des souree,s salées & des mi-  
nes de Eel, est répandu dans tous les endroits de la ter-  
re , comme un préservatifuniverfel contre la corrup-  
tion. Ce Eel *se* dissout aisément dans l'eau, & serél'out  
par l'humidité de l'air en une l'aumure ou en un *mense  
true* excellent, qui produit à-peu-près les mêmes effets  
que la l'aumure de fel ammoniae.

Le Eel marin déerépite fur le feu , & étant enfuite pulvé-  
risé dans un mortier Chaud *8e sec*, il *se* fond au feu, &  
s’éehappe à travers les pores des ereufets. Lorsqu’on  
met ee fel en fusion avee des métaux imparfaits ou des  
fossiles métalliques , il produit des changemens parti-  
culiers & considérables.

Je pile huit onces de sel marin humide, & non calciné  
avee deux onees d’antimoine en poudre; je mets ce mé-  
lange dans un creufet que je couvre d’un second , &  
après en avoir luté les jointures , je les place dans un  
fourneau de réverbere pendant vingt-quatre heures, en  
poussant le feu autant qu’il est nécessaire pour que le fel  
Ee Eonde. Lorfque je viens à ouvrir le vaisseau, j’y trou-  
Ve une masse obsiture dont le fommet est couVert de  
pointes blanches. Je la puluérife & la traite comme  
ci-deVant, ce qui me donne une masse rouge , au fond  
de laquelle fe trouVe la partie la plus métallique. Je  
réitere ce procédé, & meserVant d’un seu de fusion ,  
prefque tout le Eel passe à traVers les pores du Vaisseau ,  
& laisse au fond une masse rougeâtre d’antimoine *ex-  
trêmement changée ,* ce qui est un exemple de la ma-  
niere dont ce fel peut agir en qualité de *menstrué sec* par  
le moyen du feu.

Ce sel produit dans plusieurs occasions beaucoup plus  
d’effet qu’aucun autre, aussi l’employe-t’on pour lsor-  
dinaire en forme feche aVec de la poudre de brique dans  
les cimentations, pour opérer des changemens extraor-  
dinaires par rapport à l'exaltation , la séparation & la  
maturation des métaux. Il saut observer dans cette opé-  
ration que le Eel marin étant mêlé aVec de la poudre de  
brique, se ConVertit en un efprir acide Volatil, fembla-  
ble à l'eau régale , & qui agit de la même maniere qu’el-  
le sijr les métaux. Après que le sel marin s’est changé  
en esprit par ces moyens, & qu’on l’a remis plusieurs  
fois de fuite fur du Eel pur décrépité, on en tire *unmens.  
irtie* surprenant.

Je

1^65 μέν

Je Vais rapporter à ce sujet une expérience fort labo-  
rieuse.

J’ai mis peu-à-peu sclr deux ltyres d’esprit de fel autant de  
si?! marin *sec &* puluérisié, que l’efprit en a pû receVoir.  
Après aVoir purifié la liqueur par le repos & TlaVoir  
coulée , je l’ai msse dans une phiole chymique fort  
haute, à laquelle j’en ai adapté une autre beaucoup plus  
petite ; j’ai luté aVec foin les jointures , & exposé la  
matiere à la chaleur du soleil, depuis le 10 de Mai jiss-  
qu’au 10 de Juillet. Je l'ai ensuite distilée par la ré-  
torte aVec un feu modéré, jusqu’à ce qu’il sisit resté au  
fond du Vaisseau une liqueur épaisse femblable à l’hui-  
le , & qui contînt des crystaux durs de fel marin.  
Après aVoir réitéré cette opération trois fois deluite ,  
j’ai trouVé au fond un fel fpongieux, gras & huileux:  
j’ai encore répété Vingt fois cette opération , & Versé  
fur le résidu la liqueur qui aVoit monté laderniere, &  
après les aVoir laissés enfemble pendant cinq mois, j’en  
ai tiré, à l’aide d'un feu modéré, un phlegme presque  
insipide , Jufqu’à *ce* que l’acide ait commencé à s’éle-  
ver. J’ai Changé pour lors le réeipient, & continué la  
distilation aVee un feu plus Violent, ce qui m’a don-  
né un fel huileux aeide , péfant & extremement fort,  
que j’ai mis à part. J’ai observé que le fel qui a resté au  
fond de la rétorte , après toutes ces distilations , étoit  
extremement acide & considérablement fixe. J’ai mis  
ce fel dans un plat de Verre, & l’ai expofé à Pair d’u-  
ne *cave* où il s’est réfous par défaillance en une li-  
queur, qui étant coulée & mêlée de nouVeau aVec le  
phlegme, l’efprit & l’huile de fel qui ont monté d’a-  
bord , m’a donné par une nouVelle distilation un *mense  
true* d’une si grande efficaCÎté, que je n’ai pas eu fujet  
de regretter ma peine. Le Eel marin étant diflous, pu-  
rifié & réduit en crystaux , donne une neuVÎeme partie  
d’une silbstance saline , d’tm gout amer austere, qui ne  
fe réduit point en Crystaux, & dont llabstence contribue  
à augmenter la pureté du fel.

Comme on tire le nitre commun des substances animales  
& alcalines , & de différentes eEpeces de chaux , il *se*change aisément en alcali fixe & en acide Volatil. Il  
paroît eneore d’une nature partieuliere quand on l’em-  
ploie en qualité de *menstrué* ; & fies opérations fiont si  
embrouillées, qu’on a quelquefois toutes les peines du  
monde à les comprendre. Etant mis fur le feu dans un  
état pur &sec, il deVÎent aussi fluide que Peau aVee  
certains Corps & en factlite la fusion , quoiqu’elle foit  
d’ailleurs extremement difficile; il atténue, ineife &  
entremêle leurs parties, même dans le tems qu’il n’a-  
git point fur eux à aucun autre égard. Aussi les Fon-  
deurs l'emploient-ils pour faciliter la fusion des mé-  
taux.

Lorsque la matiere que l'on mêle aVec le nitre contient  
- quelque ehofe d’huileux, de gras ou de si.ilphureux ,  
elle s’allume Eur le ehamp *avec* lui, elle jette une flam-  
me Violente,& augmente considérablement l’ardeur du  
feu; d’où il arrive que l’applleation & l'action du nitre  
étant plus fortes, il change, divise, fond & sépare les  
corps d’une maniere différente de celle dont on a con-  
noissance, tandis qu’il perd en même tems la prupre  
nature ou fe change en une esipece de Eel polychrcste  
dont la Vertu dissoluante dissere de la sienne. L’action  
du nitre Eur les Corps est donc autre ayant la déflagra-  
tion que durant & après qu’elle a Cessé.

Lorsiqu’on salt fondre du nitre *avec* du charben de bois ,  
*ses* parties entrent dans une agitation Violente qui fe  
communique aux corps que l’on Veut dissoudre , & jet-  
tent en même tems des Vapeurs actÎVes capables de pé-  
nétrer & de diffoudre un grand nombre de Corps. Mais  
après que le nitre a été ainsi Changé en alcali fixe, il ne  
fe sond plus, à moins que le feu ne foit extremement  
VÎOlent ; & pour lors Conformément à fa nature péné-  
trante & particuliere, il commence à agir Comme un  
*menstrue* alcali fixe, & aequiert & déploie une nouvel-  
le qualité dissoluante.

Lorfque les corps que l’on veut dissoudre en les mettant  
*Tome l V.*

MEN 1266

en fusion avec du nitre Contiennent de la terre, de«  
cailloux, de l’alun , du Vitriol, du bol ou autres corps  
semblables, le nitre se change immédiatement en un  
Eel Volatil aeide très-fort, ou en un efprit de nitre, qui  
agité par la Violenee du feu, pénetre, dissout & altere  
considérablement le sujet, agissant par une de fes par-  
ties de même que l’eau-forte ; tandis que l'autre qui  
reste au fond agit par une Vertu dissoluante tout-à-fait  
différente. On peut Voir par-là quel doit être l’effet de  
ce sel, lorfqulon llemploie dans la cimentation aVec  
des matiercs métalliques; car il fe conVertit par-là en  
un esprit corrosif capable d’altérer les fubstances mé-  
talliques de différentes maniercs.

Lorsqu’on fait fondre du nitre pur à un feu Violent aVec  
du régule d’antimoine, il produit à la fin une espece  
de pierre caustique, qui agit d’une maniere qui lui est  
propre; car elle est un fel très-fixe extremement diffi-  
cile à fondre, & d’une acrimonie ignée peu Commune;  
d’où il suit que ce fel peut aVoir une qualité dissoluan-  
te prodigieufe quand il est mêlé aVec le régule d’anti-  
moine, & qu’il agit fur les corps par le moyen du  
feu.

Quand on jette du fel ammoniac en poudre fur du nitre  
qu’on a sait fondre dans un creufet bien net, il s’éleve  
une flamme passagere , de même que si on y aVoit jetté  
un Charbon ardent, & le fel slaltere à chaque moment  
fur le feu, jufqu’à ce qu’il soit fisslé aVec le Eel ammo-  
niac ; Car pour lors il ne s’enflamme plus, & *se conver-  
tit.* en une nouVelle espece de Eel rougeâtre d’une natu-  
re très-particuliere, que les Chymistes ont aussi peu  
connue qu’examinée : mais tandis que le nitre & le Eel  
ammoniac font ainsi mêlés aVec d’autres corps Eur le  
feu , il Ee fait dÎVerfcs efpeCes de fissurions en différens  
tems, dent il réfulte différens effets , tandis que les  
mixtes restent enfemble fur le feu. Les Opérateurs  
sont rarement attention à ces flirtes de circonstances ;  
aussi rencontrent-ils souvent des accidens auxquels ils  
ne s’attendoient point, tandis qu’ils méprisent les cho-  
fils qui peuVent nuire au succès de leurs expérienCes.  
Lorsotllon distile ensemble une partie de Eel marin &  
deux d’esprit de nitre à un feu léger, il s’éleVe une li-  
queur qui ne differe en rien de Peau réssale & qui agit  
entierement comme elle ; mais le Eel qui reste dans le  
vaisseau est du nitre & agit comme tel lorsqu’il est bien  
Eec, quoiqu’au commencement de l’opération il pro-  
duisit les mêmes effets que l'eau régale dans la liqueur  
distilée. On Voit par-là qu’il peut y aVoir une grande  
différence dans l'action d’un *menstrue* dans différens  
tems de l'opération. De même, lorEqu’on distile une  
partie de nitre pur & trOls parties dleEprit de Eel marin ,  
ils donnent une eau régale très-forte, & lassent un νέ-  
ritable nitre dans la rétorte. On doit donc être extre-  
mement cirConfpect dans l'ufage de ces *menstrues* pour  
ne point tomber dans l'erreur. Lorfqu’on emploie  
l’efprit de nitre aVec une portion conVenable de quel-  
que alcali que ce Eoit en qualité de *menstrue,* ils *se* con-  
vertissentsur le champ en nitre, & agissent ccmme tels  
à la fin de l'opération. S’il est Vrai, comme dit Glau-  
ber, que l'on pusse faire du nitre en mêlant du fel ma-  
rin , de l’alcali fixe & de la chaux Vive enfemble , en  
les brûlant & les allumant, & en les exposant ensiaite  
à l'humidité de l’air, il s’ensuivra que ces trois substan-  
ces étant employées ensemble dans la cimentation ,  
doÎVent produire un effet différent de celui qu’on pour-  
roit s’imaginer.

Le borax naturel étant dissous dans l’eau, filtré & réduit  
en crystaux , a un gout douceâtre mêlé de quelque  
amertume; mais il nlest ni acide ni alcali. 11 donne par  
la distilation de l’eau pure, tandis que la partie qui rese  
te dans la rétorte *se* convertit en un verre que l’eau ne  
Eauroit dissoudre. Etant mêlé aVec du sable & pouflé  
aVec un feu Violent, il ne donne aucun esprit acide. Il  
facilite extremement la fusion des métaux & produit  
plusieurs autres effets qu’on aurolt de la peine à obte-  
nir autrement.

Si l’on comprend comme il saut ce qu’on a dit ci-dese  
LL11

1267 Μέν

fus des *menstrues* falins, il ne sera pas difficile de  
conceVoir qu’il peut résulter des différentes combinai-  
sons des sels plusieurs nouVelles esipeces de *menstrues*salins , qui possederont des Vertus tout-à-fait singulie-  
res. Ces combinaisons font quelquefois l’effet de l’art  
& de l'adresse de POpérateur, & quelquefois aussi Pef-  
fet du charbon, de forte que la surprise que catssent  
leurs effets oblige les Chymistes à en tenir registre, &  
ce semt-là les sources de cette prodigietsse quantité de  
*menstrues* dont la Chymie abonde. Par exemple, quand  
on mêle des alcalis Volatils aVee des alcalis fixes, les  
premiers deVÎennent toujours plus forts & plus Vola-  
tils par l’action du feu; au lieu que les derniers atti-  
rant les particules acides, qui fie trotlVoient peut-être  
dans les alcalis Volatils, aussi-bien que les huiles, &  
retenant les particules terrestres , deVÎennent différens  
ou plus composés, & capables de produire d’autres ef-  
fets. Les alcalis fixes étant unis *avec* des huiles Végé-  
tales naturelles, donnent un fel composé extraordi-  
naire d’une nature douce, apéritÏVe & diurétique, com-  
me on le Voit en mêlant du fel d’absinthe aVec du jus  
de limon en proportion convenable; car il en réfulte  
un fel dont la Vertu dissoluante diffère entierement de  
celle des parties dont il est composé, ou de tout autre  
fel ; & quand on mêle des alcalis Volatils aVec des aci-  
des, il en réfulte une autre espece de Eel composé ,  
tout-à-fait différent du premier qui est sait aVec de  
l’alcali fixe,

Lorfqu’on mêle des alcalis fixes aVec des acides Végétaux  
purs qui ont fermenté , eri proportion conVenable, leur  
mélange produit plusieurs phénomènes extraordinai-  
res, & un fel faVoneux, neutre, doux. Volatil & péné-  
trant, dont les effets fur les fubstances animales , Végé-  
tales & fossiles m’ont quelquefois donné occasion de  
le regarder comme le fel Volatil de tartre auquel Van-  
Helmont donne de si grands éloges. C’est peut-être ce-  
lui de tous les *menstrues* neutres qui demande le plus  
d’attention, & qui mérite le plus qu’on en fasse ufage;  
comme cela paroît par une infinité d’exemples, surtout  
par la propriété qu’il a de dissoudre la myrrhe, qui ce-  
de avec difficulté aux alcalis & aux acides, & ne peut  
devenir potable ni *se* mêler aVec le sang, mais dont on  
obtient la dissolution en la mettant en digestion aVec  
ce fel neutre. Ce même stel , lorsqu’il est fait comme il  
faut, fe mêle intimement aVec l’esprit deνϊη , & four-  
nit un wzensirwelexcellent. Sur ce principe il est fortai-  
sé de réfuter les Chymistes modernes qui regardent les  
alcalis & les acides comme les principes de toutes cho-  
fes, & assurent qu’on détruit leurs Vertus en les mêlant  
enfemble. Il est certain au contraire que l’alcali de tar-  
tre pur quand on le mêle aVec l’acide volatil de VÎnai-  
gre, compose un fel neutre qui a beaucoup plus de  
vertu que l’acide ou l’alcali séparément. Quand un al-  
cali Volatil pur est extremement foûlé aVec l’efprit de  
vinaigre, il donne une liqueur composée , volatile ,  
limpide, légerement saline, capable de pénétrer dans  
la substance de prestque tous les corps & de les dissou-  
dre , fans aucun conflict sensible. De-là vient que quel-  
ques-uns estiment cette liqueur très-propre pour gué-  
rir les maladies des yeux & des oreilles qui naissent de  
concrétions. On n’a rien trouvé de plus efficace pour  
résoudre les tumeurs scrophuletsses que de les fomenter  
aVec un mélange d’urine corrompue & de Vinaigre :  
mais il saut auparaVant frotter la partie & appliquer la  
liqueur toute chaude.

Il fuit desce qu’on Vient de dire qu’en mêlant des alcalis  
fixes ou volatils aVec des acides fermentés, on *ex-  
cite une* fermentation accompagnéej d’efferVefCence,  
& Fon obtient des fels neutres. 0η peut aussi obtenir  
ces fels en mêlant les mêmes alcalis aVec les acides ,  
que Pon tire des bois par la distilation ou l’incinéra-  
tion.

Lorsqu’on mêle ces alcalis fixes avec un acide fossile na-  
turel, il réfulte de ce mélange de nouveaux fiels com-  
posés qui different considérablement les uns des autres.  
Par exemple, si l'on verfe de l’huile de tartre par dé-

M E N 1268

faillance toute chaude siur une solution d’alun pur dans  
l’eau, jusqu’à ce qu’elle en foit parfaitement foûlée, il  
fe précipitera une chaux terrestre; & si l'on filtre lali-  
queur qui nage fur fa furface, l’acide naturel de l’alun  
que l'alcali a attiré, donnera un fel semblable au tar-  
tre Vitriolé, mais sans aucune partie métallique, d’une  
nature extremement dissoluante , qui possède des Ver-  
tus considérables. De même , si l’on mêle une solution  
chaude & claire de Vitriol blanc, Verd ou bleu aVec la  
même solution d’alcali fixe, on aura un Eel compcsé  
de l’alcali fixe & de l'acide fossile qui a disseus la  
chaux, le fer ou le cuiVre qui fe trouVent naturelle-  
ment dissous dans les Vitriols. On a donc un tartre νΐ-  
triolé neutre différent de l’ordinaire, à caufe que fon  
acide n’a point éprouvé l’action d’un feu aussi Vlolent,  
ce qui fait qu’il conferVe beaucoup mieux fes Vertus  
naturelles; il dépofe aussi beaucoup mieuxfes parties  
métalliques, à moins que le Vitriol n’ait été tiré du  
cusure , dont la partie métallique Venant à rester dans  
la folution, donne au sel une couleur bleue.

Lorsque l’alcali fixe est intimement mêlé aVec le soufre,  
. l'acide fossile de celui-ci est attiré par l’alcali, & il en  
réfulte un Eel semblable au premier, quoique d’une  
nature un peu différente , comme cela paroît par la fi-  
gure de fes crystaux : cela paroît Venir principalement  
de la partie huileuEe, qui étant mêlée aVec le soufre,  
s’unit encore à l'alcali fixe & salit le Eel, formant pas  
ce moyen un fel plus composé, d’une odeur, d’un gout  
& d’une Vertu différente.

Lors, par exemple , qu’on mêle des eaux Vitrioliques ou  
alumine-ufes ou leurs fédimens huileux, aVec l'alcali  
fixe; la partie métallique ou terrestre qui s’y trouve  
dissoute , Venant à fe séparer par ce moyen , le *menstrue*acide forme aVec l'alcali une efpece de tartre νΐίποΐέ,  
dont la Vertu dissoluante diffère de celle des autres  
sels, comme on peut s’en conVaincre en l’appliquant  
aux métaux, aux demi-métaux, aux Eoufres, & aux  
autres substances fofliles. On ne connoît aucun acide,  
qui étant appliqué à ce tartre Vitriolé , sent capable de  
séparer l'acide qu’il contient ; au lieu que l’aeide na-  
turel de Vitriol chasse communément l’acide de tous  
les autres sels.

Le mélange des Eels alcalis Volatils avec ces acides sossi-  
les naturels, donne une ehpece particuliere de Eels am-  
moniacs, que Pon peut appeller tartres vitriolés demi-  
volatils , & qui méritent toute l’attention des Chymisi  
tes, à caisse de leur qualité dissoluante , & celle des  
Médecins, à catsse de leurs vertus apéritive, atténuan-  
te , résolutive & irritante.

Il est aifé stur ce principe de préVoir ce qui doit réfùIter  
du mélange du Eel ammoniac ordinaire, avec les vi-  
triols, lorsqu’on l'exposie à l’action du feu. Par exem-  
ple , l'acide des Vitriols étant attiré par la partie alca-  
line du fel ammoniac , donne l’efprit acide du Tel ma-  
rin, qui est l’autre partie du Eel ammoniac. Cet efprit  
fie separe à catsse de *sa* Volatilité, tandis que l'union  
de l’acide VÏtriolique aVec la partie alcaline dissel am-  
moniac produit un tartre Vitriolé demi-Volatil ; le rési-  
du n’étant autre chose qu’une masse métallique, qui  
étoit auparaVant contenue dans le Vitriol, &qui main-  
tenant s’est précipitée en forme de feces; ou même,  
qui étant de nouVeau dissoute par l'esprit de fel, don-  
ne une nouvelle espece de folution métallique. Ce  
qu’on Vient de dire nous met en état de préVoir ce qui  
doit réf-ilter du mélange des alcalis fixes ou Volatils,  
aVec tous les acides fossiles naturels, quelques cachés  
qu’ils puissent être dans les métaux, les terres, leshui-  
les ou les autres fels.

Examinons maintenant les *menstrues* qui naissent du mé-  
lange des alcalis fixes aVec un acide fossile obtenu par  
le feu.

Lorfque l’alcali fixe pur est parfaitement foûlé avecPesi-  
prit acide de Eel marin , leEel marin paroîtêtre enquel-  
que sorte régénéré. Etant soûlé avec l’acide de nitre.

1169 ΜΈΝ

il reproduit le nitre ; & aVec l’acide d’alun, de foufre ,  
ou de Vitriol, il donne constamment le tartre Vitriolé.  
De même, lorsque l’alcali Volatil pur est uni aVec l’ef-  
prit de fel marin , il résulte de ce mélange un Vrai fel  
ammoniac; & lorsqu’il est mêlé aVec l’esprit de nitre ,  
.ou l’eau-forte , un nitre demi-Volatil. Le mélange de  
ce même alcali Volatil ayec l'huile de Vitriol , aVec  
l’huile de foufre par la campane , ou avec l'acide disti-  
lé de l’alun , donne un tartre Vitriolé demi-Volatil.  
On Voit par-là combien les *menstrues* produifent d’ef-  
fets furprenans, lorsqu’on mêle certains corps enfem-  
ble, & qu’on les expofe à l’action du feu. Il est même  
impossible , lorsqu’on ignore ces différentes partlcula-  
rités, que l’on pusse aVoir une connoissanee exacte de  
l’histoire Chymique des *menstrues.*

Nous allons maintenant examiner llaction des *menstrues*qui résultent du mélange des sels simples aVec d’autres  
fels.

Par exemple, lorsqu’on mêle un alcali pur aVec de la fau-  
mure de fel marin, il *se précipite* une matiere terreu-  
fe , & le fel qu’on obtient par la crystallifation de la  
liqueur, est un fel marin beaucoup plus pur. Ce même  
alcali fixe étant mêlé aVec la saumure de nitre , rend la  
liqueur épaisse & laiteufie , & précipite une matiere  
terretsse,au moyen de quoi le nitre que l’on tire de  
cette solution est extremement pur. Quand on mêle  
l’alcali fixe avec la fiaumure de Ee! ammoniac , il attire  
l’acide de ce fiel, il donne à l’alcali volatil la liberté  
de s’échaper, & laisse un Eel marin fixe très-pur au  
fond du vaisseau. L’alcali volatil pur étant mêlé aVec  
lafaumure de fel marin, épaissit la liqueur, la purifie  
&sléVapore : il arrÎVe la même chose quand on le mê-  
le aVeC une folution de nitre ou de fel ammoniac.

NOUS aVons donné ci-dessus des exemples des *menstrues,*qui proVÎennent du’ mélange des acides fossiles aVec  
ces fels, & il me silffit d’ajouter que si l'on incorpore  
du VÎf-argent aVec du Vitriol calciné en les broiant long-  
tems ensemble , & qu’après y aVoir ajouté du Eel ma-  
rin décrépité , on fasse sublimer ce mélange dans un  
Vaisseau de Verre au feu de fable, en augmentant la  
chaleur par degrés, l’acide du Vitriol changera l’acide  
dufelmarinen un esprit qui dissout le mercure & le  
fait monter au fommet du Vaisseau fous la forme de  
mercure pur fublimé , qui n’est autre chose que l’efprit  
du fel marin que le Vif-argent a attiré , & aVec lequel  
il forme une masse mercurielle, VÎtriollque uniforme ,  
que l’eau a le pouVoir de dissoudre. On trouVe dans  
l’histoire des *menstrues* plusieurs autres exemples de  
cette efpece, dont il est aisé de rendre rasson au moyen  
des prineipes que nous Venons d’érablir.On ΕεΕουνΐυη-  
dra seulement que de quelque maniere qu’on mêle les  
stelsensemble, il en résiflte de nouyelles productions  
falines & de nouVeaux *mensteues* ; ce qui en perfection-  
nantEans cesse la Chymie, donne naissanee à plusieurs  
-phénomenes, qui non-seulement satisfont l'efprit, mais  
augmentent eneore la connoissance que nous aVons  
des propriétés des corps, & conduisent EouVent à des  
découvertes extrêmement utiles pour les besoins de la  
vie.

On peut composer une infinité de nouveaux *menstrues,*doués de vertus particulieres , en combinant divers  
*menstrues* de plusieurs manieres, en réduisant chacun  
d’eux à sim plus grand degré de pureté, & quelques-  
uns à leurs plus petites parties ; car il parole que clest  
en cela seul que consiste le savoir extraordinaire des  
Chymistes les plus fameux. Jepourrois appuyer mon  
fentiment d’une infinité d’exemples, mais je me con-  
tenterai du fuivant, fupposé qu’on ait befoin d’un aci-

» de Végétal extremement pur, fort & fubtil.

*Prenez* de Verd-de-gris Choisi , préparé aVec du Cuivre  
corrodé par la Vapeur subtile d’un aCÎdequi fer-  
mente. Àjoutez-y vingt fois autant du plus sort

M E Ν 1270  
vinaigre distilé qu’il soit possible de faire; met-  
tez - les en digestion jufqu’à ce que le verd-de-  
gris Eoit dissous en une liqueur d’un verd extre-  
mement soneé.Après l'avoir purifiée par la filtra-  
tion, faites-la épaissir au moyen d’tme chaleur  
modérée, & laissez -la repofier, elle formera des  
crystaux de couleur d’éméraude , composés de  
l’acide du vinaigre & du cuivre dissous. Versez  
la liqueur , recueillez les crystaux , & réitérez le  
procédé jufqu’à ce que vous ne puissiez plus en  
aVoir. Maintenant, si l'on l'ait féeher à l'air le  
verd-de-gris soûlé de l’acide, & qu’on le distile  
par la rétorte en augmentant la chaleur par de-  
grés , on aura un acide végétal pur, extremement  
fort, qui ne tiendra en rien du cuivre. Cette ex-  
périence ne réussit point aVee le plomb , l’étain  
ou le fer ; car le cuÎVre attire l’acide séparément  
de la partie aqueufe, & fans changer *sa* nature,,  
au lieu que les autres substances ne l’attirent &  
ne le séparent, qu’en lui faisant perdre *sa* pureté.  
On peut Ee servir pour cet effet de vinaigre fait  
aVec la biere , le cidre , le poiré , le miel, le Eu-  
cre, la manne. & autres substances semblables.

Pour être convaincu que le mélange d’un *menstrue aveo*un autre, peut donner des sels nouVeaux & excellens,  
on n’a qu’à Ee ressouVenir que le tartre régénéré, pré-  
paré Eelon l’art, peut s’unir intimement aVec l'alcoho!  
pur , & produire par ce moyen un *menstrue* Végétal,  
formé par l’union intime des particules Végétales les  
plus si-ibriles, de l'alcali, de l'acide & du soufre : de-là  
Vient que l’effet d’une pareille liqueur est très-considé-  
rable , foit qu’on l’emploie en qualité de *menstrue* ou  
de médicament.

Voici les conféquences que je tire du raisonnement qui  
précède.

1°. On n’est point assuré qu’un *menstrue* soit capable de  
dissoudre un si-ljet sims le secours du feu, parce qu’on  
n’a jamais pu jusqu’ici faire aucune expérience dans  
un lieu absolument dénué de cet élément , & que la  
plupart des *menstrues* dont on a connoissance, agissent  
aVec plus de force, quand ils font aidés d’tm certain  
degré de feu.

2°. Les *menstrues* peuVent à peine agir comme tels, à  
moins qu’on ne les réduife fous une forme fluide, ou  
du moins approchante de celle-là par le moyen du feu,  
de l’eau, de l’air & de la trituration; car ces quatre  
catsses excitent ordinairement les vertus cachées des  
*mensteues.*

30. Certains *menstrues* contiennent au dedans cl’eux-mê-  
mes une caufe capable en apparence de produire du  
mouvement ; quoiqu’à dire vrai celui-ci dépende de  
l’approche d’un autre corps. Par exemple, lorsqu’on  
suspend une bonne pierre d’aimant par Ie moyen d’un  
fil, & qu’elle demeure en repos dans un tems très-  
froid , elle ne paroît avoir aucune vertu active; mais  
on ne lui présente pas plutôt un morceau de fier , que  
ces deux corps Ee mettent en mouvement & s’appro-  
chent de plus en plus jusipilà ce qu’ils *se* touehent; &  
cette eEpece de puissance produit un mouvement d’el-  
le-même , Eans le secours d’aucun feu sensible, & n’est  
point excitée par le mouvement. De même, l’esprit  
de nitre renfermé dans un vasseau, jette une vapeur  
acide qui flote continuellement fur la furface de la li-  
queur, & qui fort du vaisseau toutes les fois qu’on le  
débouche. La vapeur de l’efprit alcali de Eel ammo-  
niac a les mêmes apparences, & l'esprit de sel ammo-  
niac fait avec la chaux Vive , jette une Vapeur plus vo-  
latile & plus mobile. Cette espece de corps est donc  
aussi propre à conferVer le mouVement qu’à le produi-  
re, & peut-être y a-t-il de pareilles Vapeurs qui flotent  
continuellement dans les lieux fouterrains , jufqu’à ce  
qu’elles rencontrent quelque corps aVec lequel elles  
puissent s’unir, Ee fixer & produire un grand nombre

L L 11 ij

I27I ΜΈΝ

de substances composées ; mais il faut toujours fe sou-  
venir que l’air , même dans les plus grands froids, a  
toujours un mouVement de Vibration , & peut par con-  
féquent produire les mouvemens dont nous parlons ;  
comme d’un autre côté, les solutions Eont fouVent im-  
médiatement produites , au moyen du mouVement  
propre au *menstrue* quiest employé; au lieu qu’un mou-  
vemcnt considérable d’une autre espece , & qui pro-  
viendroit d’une cause différente, seroit incapable de  
produire l’eflèt qu’on souhaite. Par exemple, sillon  
fait calciner à un feu Violent , ou même au foyer d’un  
miroir ardent un morceau de craie d’Angleterre , à  
peine fera-elle altérée par ce mouVement Violent, non  
plus que par la chaleur ou la froideur de l'air, foit qu’il  
foit en repos ou agité par des Vents Violens ; elle nefe  
dissoudra pas non plus quoiqu’on la faste bouillir long-  
tems dans l'eau ou dans la saumure de fel de tartre ;  
au lieu qu’elle *se* fond & difparoît immédiatement  
dans le Vinaigre froid : par où l'on Voit qu’il y a une  
très-grande distérence entre le mouVement exeité par  
Faction réciproque du *menstrue* & du mixte, & celui  
qui est causé par le feu , l'eau , l’air & l'impulsion.

4°. L’acrimonie d’un *menstrue* qui excite delà douleur,  
qui ronge ou confume les parties dû corps humain ,  
n’est point un signe que ce *menstrue* foit propre à dif-  
soudre les autres corps. Par exemple , quoique l’huile  
de Vitriol, l’esprit de nitre, de fel & lleau régale con-  
sumcnt promptement les chairs, ils ne fauroient dise  
foudre la cire ni le soufre , quoique ces deux fubstan-  
ces fe dissoluent aisément dans le corps humain.

5°. On peut faire que plusieurs corps fe dssolVent dans  
certains *menstrues* qui ne leur font point propres, en les  
faisant dissoudre auparaVant dans un autre *menstrue.*Par exemple, quelque tems que le soufre bouille dans  
PaIcohol, il ne s’y dissout pas plus que le seroit une  
pierre dans l'eau : mais on ne l'a pas plutôt fondu aVec  
du fel de tartre en une masse obsiture, que l'alcohol  
froid le dissout entierement. Quelques Chymistes cé-  
lebres, entre autres Messieurs Boyle & Homberg, ont  
une si haute idée de cette application réguliere & fuc-  
cessiVe des différens *menstrues*, qu’ils ofent ayancer  
que l’on peut réduire par ces moyens les métaux 'à leur  
mercure coulant & à leur foufre fixe. Cependant je  
n’ai jamais trouVe que les métaux puissent feconVertir  
en mereure par un pareil traitement.

6°. Certains *menstrues* dssolVent des corps fur lesquels on  
n’eût jamais cru qu’ils fussent capables d’agir : & cela  
a lieu tant par rapport au *menstrue* que par rapport au  
mixte. Par exemple , la fubstance Visquetsse & ténace  
de la térébenthine naturelle , pénetresi fortement dans  
le corp^, qu’elle communique sur le champ une odeur  
de Violette très-forte à l’urine , dont elle change la cou-  
leur, & échauffe la perfonne qui l’aprife ; elle dissout  
les huiles & les résines à l'aide d’une chaleur modérée,  
& même les résines gommeufes , que l’on ne fauroit  
dissoudre autrement. On ne foupçonneroit jamais que  
le jaune d’oeuf ait une Vertu dissoluante , à n’en juger  
que par celles de fespropriétés qui nous font connues ;  
cependant quand on le broye aVec quelque gomme,  
huile, baume ou résine, il les dissout beaucoup mieux  
qu’aucun autre *menstrue,* il détruit leur ténacité, les  
difpofe à *se* mêler aVec les liqueurs fpiritueufes &  
aqueuses , & à pénétrer dans les fluides des animaux.  
Le blanc d’oeuf étant durci & distilé au bain-marie,  
donne une liqeur aqueufe, limpide, qui n’a prefque  
point de gout ni d’odeur, & qui n’est ni acide, ni al-  
caline ; néantmoins Paracelse & Van-Helmont ont  
reconnu en elle une propriété, en conféquence de la-  
quelle elle agit, même fur les métaux, puifqu’ils s’en  
font fervis, préférablement à toute autre chofe, pour  
préparer leur mercure médicinal. Si l'on met un  
blanc d’œuf dans une caVe après l'avoir fait cuire, il fe  
réfoudra en une espece d’eau limpide qui diflout la  
myrrhe beaucoup mieux qu’aucun *autre menstrue.*

su. Il s’ensuit donc que l’acidité, l'acrimonie ou la quali-  
té saline que l’on décollyre dans un *menstrue >* ne pu-

Μ E N, 1271

Vent jamais nous assurer qu’il foit capable de dissoudre  
une fubstance donnée, jufqssà ce qu’on ait été con-  
Vaincu par des expérienees particulieres qu’il résiflte  
une solution du mélange des deux corps. Parexemple,  
11 l’on Verfe quelque acide connu, fort ou foible fur  
du foufre commun , il ne le dissoudra point , blen  
qu’il Toit aidé de la chaleur du feu. De même l’efptit  
de nitre , qui dissout tous les métaux , ne produit au-  
cun effet fur l'or. On ne peut donc dire en général que  
les acides dissoluent les métaux, mais que certains  
acides ont la Vertu de dissoudre tels ou tels métaux.  
Celui qui a fouVent éprouyé la Vertu corrosiVe d’un  
alcali fixe très-fort fur plusieurs fubstances , croira  
peut-être qu’il dissout également tous les corps : mais  
il reVÎendra sans peine de sim erreur, après qu’il aura  
remarqué qu’il n’affecte ni l’or , ni l’argent, ni le mer-  
cure ; & il en est de même des fels, On ne peut dnnc  
pas dire que les acides , les alcalis ou les fels possedent  
une qualité dissoluante, unÎVerselle ; mais seulement  
par rapport à leurs sujets définis & déterminés, aux-  
quels la nature les a appropriés.

8°. De même un Chymiste circonspect Voyant un corps  
dissous, n’en conclurra point que cette solution est  
l'effet d’un l'el acide, alcali ou neutre, à moins que  
d’autres circonstances ne déterminent l'on jugement.  
Cependant les Chymistes modernes *se* sont EouVent  
écartés de cette regle, à catsse de la passion qu’ils  
ont pour les conclusions générales. Supposions qu’u-  
ne personne foit assurée que l’or a été dissous en ses  
plus petites particules, & qu’elle ne connoisse point  
d’autre Eel capable de dissoudre ce métal, que le SH  
marin ou *ses* préparations, elle auroit tort de conclurre  
que le Eel marin est le *menstrue dont On s’effi servi j puis-  
que* le mercure a la Vertu de dissoudre l'or, quoiqu’il  
Eoit aussi éloigné d’une nature Ealine, acide , alcaline  
ou acrimonieuse, qu’aucune substance que l’on con-  
noisse.

9°. On peut ajouter à ce qu’on Vient de dire, qu’il n’y a  
point d’acrimonie corrosiVe ou dissoluante , générale  
ou abfolue, puisqu’elle est toujours relatÎVe, & qu’el-  
le n’est telle que par rapport au *menstrue 8c* au mixte,  
& non point par rapport au *menstrue* comparé aVec  
tous les autres corps. Par exemple, si après aVoir été  
témoin un millier de fois de la Vertu corrosiVe de Peau  
forte fur les fubstances animales , Végétales & minéra-  
les , on en concluoit qu’elle doit corroder toutes les  
autres substances molles & tendres , on reVÎendroit  
bien Vite de ce préjugé , après aVoir obsterVé qu’elle ne  
dissout point la cire & le soufre friable.

10°. D’un autre côté, il ne s’enfuit pas de ce qu’un *mensc  
trite* ne produit aucun effet silr le corps humain , qu’i!  
ne puisse point dissoudre les autres corps ; car on peut  
receVoir une grande quantité d’huile d’oliVe dans Pesa  
tomac & les intestins fans qu’il en résulte aucun dom-  
mage. Quoiqu’elle dissolue promptement le foufre &  
la cire que les acides ne touchent point. La cirefon-  
due , toute douce qu’elle est, passe pour extraire la  
couleur rouge du corail, qui fupporte pendant long-  
tems la Violence du feu seuls receVoir la moindre alté-  
ration , & résiste même à l’aétion des alcalis. Il fuit de-  
là que les corps les plus durs, par rapport à nos sens,  
& que l’on trouVe être tels par la maniere dont ils résif-  
tent au feu, n’ont pas befoin, pour être dissous, de  
*menstrues* sensiblement corrosifs.

Il siuit de la doctrine que nous Venons d’établir, qu’il  
n’est pas impossible de trouVer dans Part ou dans lana-  
ture un *menstrue* particulier capable de dissoudre une  
substance stur laquelle presque tous les autres ne pro-  
dussent aucun effet, fans pour cela qu’il dissolue d’au-  
tres substances d’une contexture plus foible & plus  
molle. Le moyen le plus fût de décotiVrir ce *menstruel*est d’appliquer fuccessiVement toutes fortes de diflbl-  
Vansfnr les corps que l’on Veut dissoudre ; car il peut  
arrÎVer que ce qu’on croit le moins propre à produire  
cet effet, satisfait le mieux à notre intention. Par exem-

1273 ΜΈΝ

ple, bien que les caneers& le calcul de la vessie aient  
été jusqu’ici incurables , on ne doit pas cependant *dés-  
espérer* de découVrir des remedes pour leur guérifon ,  
& partÎCtllierement une méthode de dissoudre le calcul  
sans offenser la Vessie ; puisque ce n’est point une né-  
cessité que la Vessie foit corrodée par le remede qui a la  
vertu de dissoudre la pierre.

L’esprit que l'on tire du pain de riz, a la Vertu de dissou-  
dre certaines pierres , sims pour cela qu’il corrode au-  
cune partie du corps humain ; & l’eau en laquelle les  
blancs d’œufs cuits fe réfoluent d’eux-mêmes, dissout  
un grand nombre defubstances ; néantmoins on peut  
en VerEer dans les yeux fans rien craindre.

î 1°. La plupart des *menstrues* reçoivent une altération de  
la part des siljets qu’ils changent & qu’ils dissolvent ,  
l’action étant réciproque; & quoique cette altération  
soitpresqu’insensibledans l'eau, dansl’aleohol, & dans  
le mercure, que l'on emploie en qualité de *menstrues,*ils ne laissent pas d’être altérés peu-à-peu par l'opé-  
ration,

12°. C’est une erreur de croire que la force avec laquelle  
les *menstrues* dissoluent les corps , est toujours propor-  
tionnée à leur pureté, puisqu’on diminue fouvent leur  
vertu disselvante à proportion qulon les purifie. Par  
exemple, le plomb a d’autant plus de peine à Ee dissou-  
dre dans l'eau-forte, que celle-ci est plus forte; & il  
saut pour faciliter fa dissolution , la délayer aVec une  
suffisante quantité d’eau, ainsi que je pourrais le prou-  
ver par une infinité d’exemples. D’un autre côté , il  
arrÎVe souvent qu’un *menstrue* ne peut agir, à moins  
qu’il ne sioit extremement pur : par exemple , les hui-  
Ies distilées ont besioin d’un alcohol parfait pour pou-  
voir fe dissoudre en une liqueur uniforme, l'interposi-  
lion de Peau empêchant l’effet de l'alcohol. Il s’enfuit  
donc qu’on ne peut juger absolument de la force ou de  
la foiblesse des *menstrues>* qulaVec le fecours de l’expé-  
rience.

130. Rien n’est plus remarquable dans cette doctrine des  
*menstrues,* que les nouVelles puissances & Vertus qui  
résultent de leur action ; car elles n’existolent aupara-  
Vant ni dans le *menstrue* ni dans le mixte, & elles dé-  
pendent entierement de l'union des deux , après que la  
solution est faite. Par exemple, un enfant peut aValer  
fans rien craindre, quelques grains de mereure, ou  
quelques gouttes d’esprit de fel ; mais après que ces  
deux corps font unis, au point de former ce qu’on ap-  
pelle si.iblimé corrosif, trois ou quatre grains de ce mé-  
Iange feroient pour lui un poifon Violent. Les Chy-  
mistes étant préVenus de ce que je Viens de dire , n’at-  
tendront pas toujours que les effets de leurs solutions  
foient innocens ou médicinaux^ caufe que les substan-  
ces qu’ils ont employées le sont. Quiconque aime la  
Vérité & la bonne foi, n’aura pas de peine à compren-  
dre , que toutes les fois qu’une nouVelle production  
passe pour mériter qulon en fasse l'essai en qualité de  
remede , il saut fe conduire aVec beaucoup de pruden-  
ce & de ménagement, & commencer par une doEe mo-  
dérée , en faisant toujours attention à l'évenement &  
aux Circonstances. En Observant cette précaution, no-  
tre Doctrine Chymique des *menstrues ,* peut nous pro-  
curer l’intelligence des décOuVertes les plus impor-  
tantes que Part foit capable de faire. BOERHAAVE,  
*Chymie.*

MENSURA, *mesure.* Voyez l’article *Pondus,* où je don-  
ne une table des mesures & des poids.

MENTAGRA ; c’étoit une efipece de dartre de mau-  
Vasse eEpece qui parut pour la premiere fois à Rome ,  
à ce que dit Pline, Eous le regne de Claude. Elle com-  
mençOÏt par le menton, & sletendeit fuccessiVement  
aux autres parties du Vssage, ne laissant que les yeux  
de libres, & defcendolt enfin fur le cou , Eur la poitri-  
ne, & sllr les mains. Cette maladie ne catssoit pas de  
douleur, & n’étoit ras dangereuEe pour la Vie : mais  
c’étoit quelque chofe de si laid & de si affreux, qu’on  
auroit préféré la mort.

M E N 1274

’ Pline, de qui nous tenons ces circonstances, ajoute que  
les femmes, ni le menu peuple, ni les esilaVes, n’en  
surent pas atteints , mais feulement les hommes de la  
premiere qualité.

On fit Venir, continue cet Auteur, des Medecins d’E-  
gypte ’ fini est un pays fertile en femblables maux. La  
méthode qu’on fuiVoit pour la cure , étoit de brûler  
ou de cautériser en quelques endroits jusqu’aux os, à  
moins de quoi le mal reVenoit ; ce traitement faifoit  
des cicatrices encore plus Vilaines que le mal n’étoit  
laid.

Sous le PontisiCat du Pape Pélage, l’Eté qui fuivitune  
inondation du Tibre, un grand nombre de personnes  
furent affectées d’une éruption épidémique de pustules  
très malignes, que les Medecins n’avoient jamais vues,  
& auxquelles ils ne favoient quels remedes apporter.  
Cet accident donna lieu à quelques personnes de croi-  
re , que la Vérole devoit fon origine à une inondation  
extraordinaire du Tibre, qui arriva fous le Pontificat  
d’Alexandre VI. dans le tems que Charles VIII. Roi  
de France pénétra en Italie.

Il peut fe faire que cette maladie épidémique ait' été la  
même que la *mentagra ,* & que celle-ci ait paru fous  
Claude après une pareille inondation. Ce qui rend ce  
fcntjlment plus vraiffemblable, est , que l’on fut obligé  
d’envoyer chercher des Medecinsen Egypte, où cette  
maladie étoit épidémique, àcaufe Vraissemblablement  
des fréquentes inondations du Nil.

MENTHA, *Mente.*

Voici fes caracteres.

Sa racine est rampante, *sa* fleur divisée en quatre parties,  
& bien qu’on n’y remarque aucun casque ni atieune bar-  
be, elle ne laisse pas d’avoir sa levre comme divisée en  
deux parties. Les anneaux des fleurs sirnt fort ferrés. La  
plante a une odeur balfamique & aromatique fort agréa-  
ble.

Boerhaave compte treize especes de cette plante, favoir;

I. *Mentha , rotundifolia, crispa spicata,* C. B. P. 227.  
J. B. 3. 2. 218.

2. *Mentha, crispai Darncas aut Germanica, speciosa ;*Park. Theat. 32.

S. Pauli, dit avoir vu la circulation du sang interrompue  
par une simple décoction de *mentha crispa,* ( on ne sait  
s’il veut parler de cette efpece, ou de la *mentha crispa  
vertidllata,* C. B. ou de la *menthas.picata, rotundiso-  
lia crispa,* J. B. ) à un tel peint, qulon ne put tirer une  
feule goutte de Eang du pié d’une femme , bien que la  
faignée eut été faite par un Chirurgien fort habile,  
avec une lancette à feuille de myrte , & qu’il eût pé-  
nétré trois fois de suite à une bonne profondeur, dans  
les vaisseaux les plus apparens de la partie. La fervante  
avoit mis dans le bain dont la malade fe fervit , quel-  
ques poignées de *mente ,* & peut-être , dit Ray , que  
S. Pauli a attribué à ce bain un effet auquel il n’avoit  
aucune part ; car il ne me paroît pas Vraiffemblable que  
*la mente* puisse produire un semblable effet. RAY, *Hist,  
Plant.*

3. *Mentha, rotundifolia, spicata, rubra*, C. B. P. 227.  
*Menthastrumspicatum , cultum, folio rotundiore , ru-  
goso ,* J. B. 2. 318. *Sis.ymbria, mentha) agrestis, faelva  
menthae cruciatae congener , aut eadem,* Lob. Obsi 272.

4. *Mentha, crispa, verticillata,* H.Eyst.Æst.o.7. F.5. F.I.  
*Mentha, rotundiore folio glabro, pulegii flore,* M. H. 3.  
369. *Mentha,* 1. Dod. p, 95.

5. *Mentha , crispa., verticillata ,* C. B. P. 227. *Mentha,*1. Dod. p. 95. *Mentha, crispa, vertidllata 1* H. Eyst.  
Æst. o. 7. F. 5. Fig. 1. *Mentha, vulgata,serpens, ro\*  
twmiore folio , pulegii flore coronato,* Lob. Obsi 271.

BoerhaaVe Eemble en faire deux efpeees différentes, male-

*xigy* ΜΈΝ

Dale ne la regarde que comme une même plante; il  
dit qu’elle croît dans les lieux aqueux, & qu’elle fleu-  
rit au mois d’Aout. Elle est toute d’usage. Stockerus  
recommande l’ufage journalier de fa poudre pour les  
faiblesses de llestomeste; & Ettmuler pour le vomisse-  
ment,

*6. Mentha, angustifolia, spicata*, C. B. P. 226. Raii Hist.  
I. 532. Tourn. Inst. 189. Boerh. Ind. alt. *PHy Mentha,*Offic, *Mentha Romanas*Ger. Emac.680. *Mentha Ro-  
mana, angustifolia , sive Cardiaca,* Park. Theat. 31.  
*Mente aigue.*

La *mente Agité* pousse plusieurs tiges quarrées, qui, lorf-  
que le terrein est bon , croissent à la hauteur de deux ou  
trois piés. Ses feuilles font longues, pointues, oppo-  
fées deux à deux , fans queues , parfumées de Veines  
pardessous, & dentelées fort près à près tout autour.  
Ses fleurs naissent en forme de longs épis aux fommets  
des tiges; elles font disposées par anneaux, petites &  
purpurines ; leur cafque & leurs leVres font si petites,  
qu’on les apperçoit à peine; il fort de leur gueule un  
pistil long & pointu. Sa racine est rampante, longue,  
& mince, & pénetre fort aVant dans la terre ; les feuil-  
Ies, les tiges, & les sieurs ont une odeur fort agréable.  
On la cultÎVe dans les jardins, elle fleurit au mois de  
Juillet, & meurt tous les ans. Elle est toute d’tifage.  
La *mente* est d’un grand ufage dans toutes les ma-  
ladies de l’estomac , telles que la foiblesse, le dé-  
gout, les douleurs, le hoquet, & le vomissement.  
Elle est estimée bonne pour la diarrhée, pour les fleurs  
blanches , & pour l'écoulement immodéré des regles.  
Les feuilles étant appliquées toutes récentes fur l'esto-  
mac en forme de cataplafme, arrêtent le vomissement;  
& fur les mamelles, elles empêchent le lait de *se* cail-  
ler. Parkinfon recommande de laver les mains des en-  
fans qui ont la gale & des ulceres, dans une décoction  
de *mente.*

On trouve dans les Boutiques, l’eau simple, l'esprit, le  
sirop compofé , & l’huile distilée de *mente.* MILLER ,  
*Bot. Osse*

Les feuilles de *mente* mifes dans du lait, l’empêchent de  
fe cailler, de forte qu’on n’en fauroit plus faire du fro-  
mage; elles produifent le même effet fur celui qui est  
. dans l’estomac : cela doit engager, dit C. Hoffman,  
ceux qui prennent beaucoup de lait, ou qui n’ont point  
d’autre nourriture , à en faire un fréquent ufage. Ray  
fait là-dessus la réflexion suivante :

Le lait, dit-il, étant reçu dans un estomac bien disposié,  
« doit, silivant l'ordre de la nature , fe coaguler ; ce  
« qui fait qu’on ne doit point chercher de remede pour  
« prévenir cette coagulation, à moins que l’estomac ne  
« l'oit infirme & furchargé d’acide. Car quoique le lait  
« fe caille en entrant dans l’estomac , il *se* dissout de  
« nouveau avant que de passer dans les intestins : mais  
« il ne le fait pas aisément lorfqu’il est épaissi & endur-  
« ci plus qu’il ne faut, »

On emploie fréquemment le fuc & l’eau distilée de cette  
plante, pour arrêter le vomissement ; & il ne faut, dit  
Hartman, que boire deux onces de cette eau deux ou  
trois sois, pour arrêter les vomissemens les plus vio-  
lens.

Les nourrices fe servent de la même eau , pour appasser  
les tranchées auxquelles les enfans font fujets. Turner  
assure que l’odeur de la *mente* fortifie le cerveau, con-  
ferve & augmente la mémoire.

Les Auteurs paroissent se contredire les uns les autres au  
fujet des vertus de cette plante ; puisque les uns assu-  
rent qu’elle excite la femence, tandis que d’autres sou-  
tiennent qu’elle empêche les pollutions nocturnes.

On a coutume en Angleterre de faire cuire les pois & les  
feves avec de la *mente*, pour corriger leur qualité fia-  
tueuse.

On compose avec parties égales de *mente* seche & de rue,

M E N 1276

& quelque peu de graine de Canarie cuites dans du Vle  
naigre de biere douce, un cataplasine qui réfout d’une  
façon furprenante le lait qui s’est caillé dans les ma-  
melles , & l'empêsue de *se* cailler de nouveau. Les  
femmes en couches s’en fervent avec fuccès sans au-  
cune autre direction.

Rien n’excite plus efficacement l'appétit, qu’un élixir de  
*mente* préparé par infusion avee quelqu’efprit convena-  
ble, & quelque peu de Encre. D. HoLsE, d’après *Ett-  
muller.* RaY , *Hist. Plant.*

La *mente* contient une grande quantité d’huile fubtile,  
confortative, & sédative, extremement amie des nerfs.  
Mais la vertu qu’elle a de fortifier le ton de l’estomac  
& des intestins n’est pas feulement due à cette huile,  
mais encore à un principe terrestre , quelque peu af-  
tringent. C’est ce qui fait que cette plante, foit qu’on  
la prenne en fubstance ou infusée dans de Peau, du νΐη,  
ou de l’eau-de-Vie, est extremement falutaire pour  
guérir le hoquet, le Vomissement, les flux immodérés,  
& la colique, de quelque façon qu’on en ufe. Je ne puis  
que recommander l’ufage de l’eau de *mente,* foit qu’on  
la prépare aVec l’eatl ou le νΐη. J’ai fouVent νυ guérir  
des gonorrhées opiniâtres & des fleurs blanches par le  
moyen feul de l’eau spirituetsse de *mente ,* donnée en  
quantité conVenable, mais précédée de fustige des pur-  
gatifs. F. HqffMAN, *de Trust. Remed. Domest.*

7. *Mentha , angustifolia ,spi cat a, magis serrata. Mentha  
quarta* , Dod. p. 95.

8. *Mentha t latifolia , spicata , magis serrata.*

*<y. Mentha , arvensis-, verticillata hirsuta.* Voyez *Cala'  
mintha palustris.*

1 o. *Mentha , arvensis, vertidllata, folio rotundiore > odo-  
re aromatico,* D. Vernon. Raii Synop. 123.

II. *Mentha, hortensis, vertidllata, ocymi odore,* C. B.  
P. 227. Boerh. Ind. Alt. 185. *Menthasusca,* Offic.  
*Menthasuscasive vulgaris,* Park. Theat. 31. RaiiSy-  
nop. 3. 232. *Mentha cardiaca,* Ger. 553. Emac. 680.  
*Mentha vereldllata minor acuta s non crispa, odore ocy-  
mi*J. B. 3.216.

Cette plante croît dans les Jardins & les lieux aqueux, &  
a les mêmes vertus que les autres efpeces de *mente.*DaLE.

12. *Mentha, rotundisolia, palustris, seu aquatica masor,*C. B. P. 227. Tourn. Inst. 189. Boerh. Ind. A. 185.  
*Mentha aquatica, sis.ymbrium ,* Offic. *Mentha aquati-  
ca rubra,* Park. Theat. 1243. *Mentha aquatica sivesu  
fymbrium, I.B.* 3. 223. Ger. Emac. 687. Raii Hist.

1. 533. Synop. 3.233. *Mentha aquatica,* Ger. *555.  
Mente aquatique.*

Cette *mente* pousse des tiges quarrées , velues, brunes ,.  
hautes d’enVÎron un pié ou plus, des nœuds desquelles  
sortent deux feuilles fort larges, foutenues par des  
queues très courtes, larges à leurs bases, étroites à leurs  
extrémités, dentelées,& d’une odeur forte,approchan-  
te de celle du pouliot. Les fleurs naissent aux fommets  
des tiges en forme d’épis ronds , au-dessous defquels il  
y en a un ou deux autres qui fortent d’entre les feuil-  
Ies supérieures. Elles scmt un peu plus grandes que  
celles de la *mente* ordinaire, & d’un rouge pâle. Lara-  
cine est fibretsse. Elle croît dans les fossés & aux lieux  
marécageux, & fleurit au mois de Juillet.

La *mente aquatique* est plus chaude que celle des Jardins;  
elle est carminative , bonne pour chasser les Vents de  
l’estomac , pour appaifer la colique, pour leVerles ob-  
structions de l’utérus, & pour exciter les regles. Son silc  
Versé dans les oreilles, en appaife les douleurs & gué-  
rit la surdité, mais on en fait rarement ufage. MILLER,  
*Bot. Offic.*

Les feuilles de cette plante font acres, ameres, aromati-  
ques, & ne font que fort peu d’impression fur le papier  
bleu. Elle contient un sel Volatil huileux très-aroma-  
tique; elle est fort stomacale & diurétique; on peut

1277 ΜΈΝ

s’en EerVÎr en forme de thé. T0URNEF0RT , *Hist. des  
Plantes.*

Cette plante croît dans les lieux humides , & fleurit au  
mois de Juillet. Elle est toute d’tlfage, & possede les  
mêmes vertus que les autres especes de *mente.*

Dale nous apprend qu’un Charlatan de Londres regar-  
doit cette plante comme un spécifique excellent con-  
tre le calcuI, que lorsqu’il Vouloir l'employer, il fe re-  
tiroit à l’écart & la coupoit si menu qu’il étoit extre-  
mement difficile de la reconnoître. A la fin pourtant  
une petite quantité de cet areane étant tombée entre  
les mains du Docteur Watson, il la sema dans sion Jar-  
din & découvrit par ce moyen le fecret.

Cette plante est estimée bonne pour les maux d’estomac,  
& quelques-uns donnent à Peau qu’on en tire par la  
distilation le ηοηι d’eau pour la colique. DaLE.

13. *Menthastrum, Chalepenfle, angustifolium 1 raro flo-  
rens.* **BOERHAAVE .** *Ind. ait. Plant.*

Les deux premieres efpeces siont les plus estimées ; elles  
ont le gout & l'odeur du pouliot, ce qui fait qu’on peut  
s’en EerVir à S011 défaut. La douzième possede une qua  
lité acre, balsamique & aromatique ; elle est dsunena-  
ture chaude & l’on Vante beaucoup les effets qu’elle  
produit Eur l’estomac. Sydenham nous apprend qu’il a  
guéri le hoquet & le Vomissement en donnant toutes  
les heures au malade une once d’eau de *mente* froide :  
elle est salutaire à ceux qui font affligés de maladies  
atrabilaires & hystériques. Ses feuilles étant pilées &  
appliquées fur le bas-Ventrc, font un remede excellent  
dans les dyssenterics sanguinolentes : mais on prétend  
qu’elles détruisent la Virilité. Je ne sai Eut quoi cette  
opinion est fondée, & je fuis d’un sentiment tout-à-fait  
contraire. Elle est carminatÎVe & excite des éructations  
fréquentes, comme Martial nous l'apprend.

*Nec deest ructatrix mentha , nec herba salax.*

Elle guérit toutes lesmaladies de l’estomac & les dou-  
leurs iliaques qui proviennent d’une caufe froide. Elle  
est bonne pour le fcorbut, pour exciter les regles & l’u-  
rine. Et.ant cuite aVec du petit-lait & appliquée fur le  
Visage, elle attire à la furface les tumeurs érésipélateu-  
fes&les inflammations de la gorge, & foulage par-là  
les parties internes. Quelques gouttes d’esprit de *mente*données dans du νίη d’Efpagne, sont un remede excel-  
lent contre les maladies de llestomac.On applique exté-  
rieurement les feuilles ou l’esprit de *mente* mêlé avec le  
vin du Rhin, fur le bas-Ventre pour arrêter le vomisse-  
ment. On prépare aVec si? s sommités une conferVe &  
un esprit qui est au-dessus de tous les autres carmina-  
tifs, & un cordial excellent, & une huile aVec laquel-  
le on fait un *élaeossaccharunt* & un baume qui sont extre-  
mement efficaces contre les conVulsions qui proViennent  
d’une caufe froide, aussi-bien que pour la guérison des  
contusions & des plaies. Cette plante tue aussi les vers.  
*Histel’lant. attribuée â Boerhaave.*

Dale ajoute aux especes précédentes les quatre qui fui-  
vent.

1. *Mentastrum s* Offic. Ger. Emac. 684. *Mentastrumseel-  
catumsolio longiore candicantey* J. B. 3. 221. Raii Hist.

I. 532. Synop. 3. 234. *Menthafylvestris folio longiore ,*C. B. P. 227. Tourn. Inst. 189. *Mente sauvage, Ori-  
gan,*

La *mente* fauvage n’est point aussi haute que celle des jar-  
dins, ni si branchue. Elle pousse des tiges quarrées cou-  
vertes d’une laine blanche , avec deux feuilles longues  
& pointues qui font aussi couvertes d’une pareille lai-  
ne , principalement par dessous, dentelées à leurs bords  
& sans queues. Les sieurs naissent aux sommets des ti-  
gcs en forme d’épis longs & étroits; elles font petites

M E N 1278

& purpurines. Toute la plante a une odeur forte assez  
agréable.

L’origan tient beaucoup de la nature de la *mente* aqua-  
tique dont nous avons parlé ci-devant; il est bon pour  
les vents & pour les douleurs de l’estomac, pourexci-  
ter les regles & les vuidanges ; il entre dans les tro-  
chifques de myrrhe dont on fait un grand ufage dans  
ces fortes de cas. MILLER, *Bot. Offic,*

2. *Menthascylvestris*, Offic. *Mentha solvestris rotundiore  
folio,* C. B. P. 227. Tourn. Inst. 189. *Mentastrum,* Ger.  
Emac. 683. *Mentastrum lolio rugosi) rotundiore osponta\*  
neum flore spicato -, odore gravi,* J. B. 3. 219. Raii Hist.  
1.532. Synop. 3. 234.

Cette efpece croît dans les lieux aquatiques. Elle est toute  
d’ustage, & bonne, salivant Chomel,pour les maladies  
de l’estomac & de l'utérus. DaLE.

3. *Mentha piperissapore,* Offic. *Mentha spicis brevibus et  
habitioribus Spoliis menthae puscae sapore fervido piperis ,*Raii Synop. 3. 134. *Mentha palustris fpicis brevioribus'  
et habieloribusesieliis oblongis, sapore piperis,* Raii Hist.  
3. 284.

Les feuilles de cette *mente* font plus larges &nn peu plus  
courtes que celles de la *mente* aigue ; elles sisnt portées  
Eur des queues longues d’un pouce, & dentelées à leurs  
bords. Ses tiges sont quarrées & hautes d’environ deux  
piés. Ses fleurs siont nombreuses & naissent en forme d’é-  
pis oblongs auxfommets des branches; elles font plus  
grosses que celles de la *mente* aiguë, mais de la même  
couleur, & plus serrées. Les feuilles & les fleurs ont  
une odeur agréable & un gout acre & mordicant com-  
me le poivre. La racine est mince & rampante.

Quelques uns estiment cette *mente* un remede excellent  
contre le calcul & la gravelle, & cette opinion paroît  
avoir quelque fondement; car outre fon gout acre &  
merdicant elle en a un autre nitreux que l’on dsscerne  
aisément. MILLER, *Bot. Ossic.*

4. *Auricularia,* Offic, *Auricularia Indorttm ad surdita-  
tem efficax. Earwort, vulgo Marlotv Mentastrum mel  
nus,* Ger. Emac. 685. *Mentastrum hirsutum,* Park.  
Theat, 34. *Mentastri aquatici genus hirsutum spica lus  
tiore*, J. B. 3. 222. Raii Hist. 1. 533. Synop. 3. 234.  
*Mentha palustris folio oblongo* , C, B. P. Tourn. Inst,  
189.

Le Docteur Marlow dans Ees Observations parle d’une  
plante qu’il appelle *planta Zeylanica,* fans en donner  
aucune description qui puisse faire connoître sa nature  
&Ees tssages. C’est ce qui fait que les Botanistes ne  
s’accordent point fur fon sujet; & bien qu’ils convien-  
nent unanimement qu’elle est une espece de *mente,* ils  
en ignorent toujours l’espece. Le Docteur Pluckenet  
prétend que c’est une eEpece de *mente* qui croît dans  
Maryland , dont il fait mention dans fa *Mantisse.* Mais  
M. Sloane veut que ce sioit une certaine espece de *men-  
te* aquatique; & sa conjecture est assez bien fondée, car  
j’ai remarqué dans quelques parcelles de cette plante  
qui m’ont été montrées par M. Finch Apothicaire à  
Londres, une odeur de *mente* aquatique exquise; &  
M. Finch m'a assuré qu’elle naît en Angleterre , non-  
obstant le nom exotique que le Docteur Marlow lui a  
donné. DaLE , *Pharmac.*

Μεντηλ **AQUATICA,** nom que l’on donne à différentes  
especes de pouliot. Voyez *Pulegium.*

Μεντηλ CATARIA, nom de différentes especes de *cata-r  
ria.* Voyez ce mot.

MeNTHA **CORYMBIFERA. V***oqOZ Bals.amita.*

Μεντηλ **FELINA , nom de la** *Cataria, major s vulgaris,*

MENTHASTRUM. Voyez *Menthe*’MENTULAGRA, maladie dc la verge causée par ull^

ï 279 M E N

contraction ou convulsion des mtsscles érecteurs, qui  
causie l’impuissance. CASTELLI.

MENTUM , *le menton.*

MENYANTHES.

Voici *ses* caracteres.

Sa racine est VÎVace & rampante; *ses* feuilles ressemblent  
à celles des feves & font attachées trois à trois fur une  
longue queue. L’extrémité du pédicule fe change en un  
calyce d’une feule piece, découpé en cinq segmens.  
Ses fleurs font en forme d’entonnoir & profondément  
découpées. Elles font munies en-dedans d’étamines  
blanches qui forment un thyrfe par leur assemblage.  
Le fruit est oblong, à deux panneaux, partagé en une  
feule loge, muni d’un long tuyau, pointu & rempli  
de Eemences rondes placées au fond du calyce.

Boerhaave compte deux efpeces de cette plante , *sa-  
voir :*

I. *Menyanthes, palustre, latifolium, triphyllon,* Tourn.  
Inst. 117. Boerh. Ind. A. 205. Raii Synop. 3. 285. *Trel  
folium palustre , paludosum* , Offic. *Trifolium palustres*J. B. 2. 389. C. B. P. 327. Raii Hist. 2. 1099. *Trifo-  
lium paludosum ,* Ger. 1024. Emac. 1194. Parle. Theat.  
1212. *Trifolium fibrinum,* Offic. *Acopa Dioscoridis ,*Hist. Oxon. 3. 604. *Mentante.*

Elle pousse des tiges rondes, unies , longues de trois ou  
quatre pouees , d’où hortent trois feuilles rondes, lon-  
guettes, approchantes de celles des seVes , d’entre les-  
quelles il s’éleve des tiges hautes d’environ deuxpiés,  
dénuées de feuilles, qui portent à leurs sommets des  
épis de fleurs purpurines blanchâtres, d’une feule pie-  
ce, découpées en cinq segmens, couvertes en-dedans  
d’un duvet frisé, ayant cinq étamines blanehes dans  
le milieu, & soutenues siir un calyce découpé en cinq  
segmens. Sa semence est petite, brune , & enfermée  
dans un fruit arrondi. La racine est longue & noueufe,  
& garnie à chaque nœud d’un grand nombre de fibres  
blanchâtres. Elle croît dans les lieux marécageux &  
pleins de fondrieres, & fleurit aux mois de Mai & de  
Juin. Ses feuilles font d’ufage.

Elle est estimée anti-scorbutique & un remede admira-  
ble pour la goute, le rhumatisine & l'hydropisie, pour  
lesquelles on la preEcrit dans les tisanes. Elle est aussi  
stomacale , & on l’emploie pour les fievres intermit-  
tentes. MILLER , *Bot. Offe*

Cette plante analysée , outre quelques liqueurs acides ,  
donne du Eel volatil concret, assez de terre & beaucoup  
d’huile : elle contient du stel ammoniac enveloppé de  
soufre & de parties terrestres, ainsi elle est propre pour  
le fcorbut, pour la goute, pour la cachexie & pour Phy-  
dropisie. Dans le paroxyfme de la goute , il faut faire  
boire au malade de quatre en quatre heures, un verre  
de la décoction de cette plante. T0URNEF0RT, Hest.  
*des Plant.*

Simon Paulli la recommande dans les maladies fcorbuti-  
ques, & dit qu’elle est plus fubtile & plus pénétrante  
que le cresson. Bartholin est du même fentiment: on  
paroît en faire grand cas aujourd’hui pour un grand  
nombre de maladies chronlques.Plusieurs perfonnes en  
usient en forme de thé, & éprouvent fon efficacité con-  
tre les écrouelles & toutes les maladies fcorbutiques  
invétérées. Son gout paroît d’abord assez defagréable;  
car il a une amertume dégoutante, mais on s’y accou-  
tume avec le tems.

2. *Menyanthes, palustre, angustisolium -> triphyllon.* T.  
117. *Trifolium palustre minus s acutiori folio.* C. B. P.  
327. Β oERH. *Ind. ait. Plant.*

MENTZELIA.

M E P 1280

Voici fes caracteres.

Sa fleur est en rosie , composée de plusieurs feuilles dif-  
pofées circulairement, & foutenue par un calyce qui  
fe change en un fruit membraneux & cylindrique, qui  
renferme un grand nombre de femences menues.

Miller n’en compte qu’une feule eEpece ; savoir ,

*Mentzelia foTels et fructibus asperis.* Plum. Nov. Gen.

Cette plante a été ainsi nommée parle P. Plumier qui la  
découVrit dans les Colonies Françoisies , en l’hOnneur  
du Docteur Mentzel, Medecin de l'Electeur de Bran-  
debourg , qui a publié un index des Plantes en Latin ,  
en Grec & en Allemand.

Elle est fort commune dans la Jamaïque : mais on ne lui  
attribue aucune vertu médicinale.

M E P

MEPHITIS , Exhalaifon vénéneufe qui s’éleve des  
mines. Le Docteur Mead parlant des exhalaifons *Mé-  
phitiques* , dit, qu’il est notoire que l'on peut être em-  
poisonné par les vapeurs & les exhalaifons venimeuEes,  
ou l'air empesté qui pénètre dans le corps par la respi-  
ration.

Les Auteurs font mention de ces fortes d’exhalaisons :  
mais lorsqu’ils viennent à expliquer la maniere parti-  
culiere dont elles cassent la mort ; ils les rangent com-  
munément Eous la classe de quelques poiEons qui tuent  
ceux dans l’estomac deEquels ils pénetrent , alléguant  
que ces sortes de vapeurs ne deviennent funestes qu’à  
cause des particules arsénicales , mercurielles dentelles  
sont imprégnées , & qui venant à pénétrer dans le fang  
ne peuvent manquer de nuire aux folides & aux fluides,  
à catsse de leur nature corrosive. .

En effet il est certain que les vapeurs de ces minéraux siont  
extremement nuisibles , & que Pair qui est imprégné  
de leurs atomes, n’est point propre pour la respiration :  
mais on auroit tort de conclurre delà que Pair & les ex-  
halassons ne doivent leur malignité qu’à ces minéraux,  
puisqu’il est certain qu’il peut s’élever de la terre des  
exhalassons mortelles qui infectent Pair , d’une nature  
si différente de cespoifons, quelle fubstance d’où elles  
sortent peut être reçue dans l’estomac sans nuire au  
corps.

Les Latins donnent le nom de Méple'tis aux vapeurs & aux  
exhalaisons venimeuses qui s’élevent de la terre.

Ce mot , de même que plusieurs autres mots Tosicans ,  
vient d’un verbe Syriaque qui signifie sioufler ou *res-  
pirer.*

Il y avoit anciennement plusieurs endroits connus par ces  
fortes d’exhalaisions : telle étoit la *Méplelels* d’Hiera-  
polis dont il est parlé dans Ciceron , dans Galien , &  
dans Strabon qui aVoit été témoin de sies effets. Telle  
étoit encore la caverne de Corycie ( *Specus Corydus )*dans la Cilicie, qui à causie des exhalaisons puantes &  
empestées qu’elle jettoit, & qui étoient demêmenatu-  
. re que celles que l'on croit sortir de la gueule des Dra-  
gons que les Poetes donnent à Typhon, étoit appellée  
l’antre de Typhon ( *Cubile Typhonis* ). Pomponius  
Mela en donne la description, & elle est en effet aussi  
ancienne qu’Homere ; car Arima où il la place, étoit à  
ce que dit Eustathius une montagne de Cilicie.

Ces sortes de Vapeurs ne simt pas rares de nos jeurs, &  
bien qti’elles foient plus fréquentes dans les mines ,  
dans les puits & dans d’autres lieux fouterrains, on ne  
laisse pas d’en rencontrer quelquefois fur la furlace de  
la terre , furtout dans les Pays qui abondent en miné-  
raux, ou qui renferment des feuxfouterrains; tels que  
la Hongrie & l’Italie, qui, comme Seneque llobEerVe,  
abonde

Ι28ι M E P

abonde plus en ces sortes de vapeurs , qu’aucun autre  
pays que l'on connoisse.

Comme j’ai eu la commodité de faire quelques remar-  
ques fur une des plus célebres *Méphitis* qu’il y ait dans  
notre Continent: je vais en donner la defcription la  
plus exacte qu’il me fera possible ; & quoique je ne pré-  
tende pOÎnt que l’explication que je donnerai de fes  
effets, puisse s’appliquer à ceux de toutes les autres  
*Méphitis* , je fuis cependant perfuadé qu’elle est vraie  
de la plupart ; & que dans les cas où il arrive le con-  
traire , il y a complication de dommage ; & pour lors  
quelques fymptomes extraordinaires dans les animaux  
qui meurent, nous conduifent facilement à la décou-  
verte du venin &dela malignité qui ont hâté leurs ef-  
fets.

La *Moféta* célébre dont il est question , ( il y en avoit  
quelques autres aux environs du tems de Pline , ) est à  
deux miles de Naples, près du lac d’Agnano , fur le  
chemin qui conduit à *Pozzoel,* ou *Puteoli* ; & elle est  
communément appellée la Grotte des Chiens, la *etrot-  
ta de Cari,* à caisse que l'on éprouVe communément fes  
mauvais effets fur des chiens. Elle ne laisse pas cepen-  
dant que d’être également funeste aux autres animaux  
qui fe trouvent à portée.de fa vapeur; car Charles VIII.  
Roi de France en fit l’essai fur un âne ; & deux esila-  
ves qui y furent mis , la tête en embas , par ordre de  
Pierre de Tolede , Viceroi de Naples , y perdirent  
la vie.

Cette grotte est située au pié d’une petite colline , elle  
a environ huit piés de haut, douze de long fur six de  
large. Il s’éleve de fon fond une vapeur chaude , té-  
nue & fubtile , qu’il est aifé de disternet à la vûe. Cet-  
te vapeur ne fort point par petites parcelles ; mais elle  
forme un jet continuel qui couVre toute la furface du  
fond de la grotte; & il y a cette différence entr’elle &  
les vapeurs ordinaires , qu’elle ne fe disiperfe point  
dans l’air, & qu’elle retombe un moment après s’être  
élevée. La couleur des parois de la grotte est la me-  
fure de fon éléVation ; car elles Eont d’un verd foncé juse  
ques-là , & de couleur de terre ordinaire au-dessus à la  
hauteur de plus de dix pouces. Je me silis tenu dedans ,  
fans en recevoir aucune incommodité , & tout ani-  
mal dont la tête *se* trouVe au-defl'us de cette marque,  
n’a rien à craindre non-plus de *ses* Vapeurs : mais lorfi-  
qu’on tient par force un chien ou tel autre animal  
au-dessous,ou que fa petitesse l’empêche de tenir fa tête  
au-dessus de la Vapeur, il perd tout d’un coup le mou-  
vement,comme s’il étoit étourdi,il tombe à la renVerfe  
comme s’il étoit mort ou en défaillance ; fes membres  
Eont attaqués de tremblemens & de mouVemens conVul-  
sifs, & il neconferVe à la fin d’autre signe de Vie qu’un  
battement prefque infensible du cœur & des arteres,qui  
ne tarde même pas à cesser lorsqu’on l’y laisse un peu  
irop long-tems ; & pour lors *sa* perte est infaillible :  
mais on ne l'a pas plutôt tiré dehors, qu’il reprend fes  
siens , furtout lorfqu’on le plonge dans le lac Voisin.

J’ai eu sioin dans cette Histoire abrégée , mais exacte de  
la Grotte des Chiens, de rapporter les particularités ,  
qui nonsseulement distinguent les exhalaisons *Méfoel-  
tiques* des autres Vapeurs ordinaires & innocentes: mais  
donnent encore assez de jour pour déterminer d’une fa-  
çon mécanique, la rasson & la maniere de leurs effets  
sllrprenans.

Comme je n’ai point dessein d’employer mon tems à ré-  
futer les opinions des autres : je me contenterai d’ob-  
ferVer qu’on n’a aucune rasson de soupçonner ici aucun  
venin ou posson réel; car il seroit impossible , s’il y en  
aVOit, que les animaux que l’on tire hors de la grotte ,  
reVÎnssent à eux-mêmes aussi promptement, fans con-  
serVer aucun signe de soiblesse , ni aucun des fympto-  
mes que l'on remarque dans ceux qui ont respiré un air  
*. Tome 1V.*

M E P 1281

imprégné de vapeurs corrosives & malignes. D’ailleurs  
les corpuscules Venimeux ne manqueroient pas d’in-  
secter, pour le moins dans un certain degré Pair qui  
regnedansla partie supérieure de la grotte ; cependant  
l’on sait qu’il colsserVe sa pureté,& ne Caufe aucun dom-  
mage à ceux qui le respirent. Au reste , de quelque  
maniere qu’on suppoEe que ce posson agisse, foit en dise  
EolVant, ou coagulant le sang , *scs* effets ne sauroient  
être si soudains, ni si momentanés, qu’il n’en reste  
quelques marques dans les animaux auxquels il Caufe la  
mort, & cependant lorsqu’on Vient à les oirvrir, on ne  
découVre rien dans leurs fluides ni dans leurs siolides ,  
qui tienne de cette nature extraordinaire.

Pour comprendre en quoi consiste cette qualité mortelle,  
je dis d’abord que la Vie, en tant qu’elle concerne le  
corps , ne consiste que dans la cireulation du sang ; c’est-  
à-dire , dans le transport de ce fluide, depuis le cœur  
jusqu’aux extremités , & dans sian retour au cœur ; car  
c’est de ce mouVement Eeul que dépendent toutes les  
fonctions animales , le sentiment & les mouVemens  
volontaires & involontaires ; de forte que la régularité  
de cette circulation, est la mesiIrede la santé ou de la  
vie la plus parfaite, de même que fes différentes irré-  
gularités font les caufesdes maladies & des infirmités  
qui difpofent le corps à la mort.

Toutes les fonctions & les opérations animales qui dé-  
pendent de cette circulation, font les effets de plusieurs  
sécrétions de liqueurs de disterentes natures de la même  
masse fluide : il étoit donc abfolument nécessaire que le  
sang , avant de Ee distribuer dans les organes, fut telle-  
ment di*visé* & atténué , que la cohésion de fes parties  
ne pût empêcher les fucs de s’en séparer, après qu’il est  
arrÎVé aVeC une force déterminée aux orifices desvaif-  
feaux sécrétoires.

Cet ouVrage s’acheVe à fon passage dans les poumons ,  
par la compression réitérée de l'air renfermé dans les  
Vesseules pulmonaires fur les artères qui font distri-  
buées dans leur fubstance. Clest en cela que consiste  
llosiage & la nécessité de la respiration ; & le dommage  
soudain que caisse *sa* cessation, proVÎentde ce que toute  
la masse du simg ne pouVant plus circuler dans les pou-  
mons, occasionne une stagnation, c’est-à-dire une cese  
sation de toutes les fonctions animales, ou la mort, qui  
est d’autant plus prompte , qu’on respire à la place de  
Pair un fluide d’une nature tout-à-sait différente. Il  
faut donc obferVer que ce bon effet de Pair est une fuite  
de sim élasticité , & qu’entre tous les fluides que nous  
connoissons , il n’y en a aucun qui sent élastique, au  
moins à un degré considérable, c’est-à-dire, qui ait la  
faculté de s’étendre & de fe dilater quand on le compri-  
me, fans en excepter l’eau que l’on croit approcher le  
plus près de la nature de Pair.

J’ai remarqué ci-dessus que cette Vapeur forme un jet  
continuel & non interrompu, & qu’elle retombe aussi-  
tôt après être montée ; c’est-à-dire , qu’elle n’est mê-  
lée qulaVec une très-petite quantité d’air, & qu’elle n’a  
aucune élasticité ; qu’elle deVÎent au contraire extre-  
mement pesante quand l’action de la chaleur qui l'a  
poussée , Vient à cesser.

Je ne doute donc point que les animaux qui entrent dans  
cette grotte , ne refissent au lieu d’air, des Vapeurs  
minérales, c’est-à-dire,une Vapeur aqueufeténue,im-  
prégnée de particules , qui étant unies enfemble, corn-  
poEent des masses folides & pesantes ; qui bien loin de  
faciliter le cours du sang dans les poumons, sirnt plus  
propres à chasser Pair de leurs Vesicules, & à rétrécir  
les Vaisseaux,par leur trop grande pesanteur; au moyen  
de quoi les Vesicules Ee relâchent & s’affaissent, & la  
circulation du sang cesse. Lors, au contraire, qu’on re-  
tire à tems l’animal de cette Vapeur , la petite portion  
d’air qui reste après chaque expiration dans la Vesicu-  
le, peut aVoirassez de force pour Chasser Ce fluide per-  
nicieux, surtout si l’on a soin de tenir l’animal la tête  
en bas, pour que fa pefanteur faCÎlite fon expulsion ; ou  
si on le plonge dans l'eau, afin qu’aidant par fa froideur  
la Contraction des fibres , elle fasse reprendre au fang

MMssissi

1283 M E P

fon premier cours ; comme on l’éprouve tous les jours  
dans les défaillances ou fyncopes.

Lors cependant que cette stagnation continue trop long-  
tems , il est aussi impossible de lui rendre la Vie que s’il  
étoit parfaitement étranglé , & le lac d’Agnano même  
nlest d’aucune utilité dans ce cas ; ce qui prouVe que  
ion eau n’a pas plus de Vertu qu’une autre , & qu’elle  
n’est point, comme quelques-uns fe le font imaginé  
follement, un antidote particulier contre le poifon de  
la grotte.

Les mauvais effets de ces fortes de vapeurs fiant d’autant  
plus certains, que les particules minérales, qui péne-  
trent dans les poumons, tiraillent & irritent leurs mém-  
branes, & y causent une contraction qui les met hors  
d’état de recouvrer leur ton , ce qui détruit entiere-  
ment la force & l'action de ce vifeere.

Il fuit de ce qu’on vient de dire qu’il est inutile d’entrer  
dans une plus grande recherche fur la nature de ces  
particules minérales, puisqu’elles agissent dans ce cas  
principalement par leur pesanteur , qui est commune à  
toutes. Cependant à en juger par la couleur verdâtre  
de la terre & par son gout aigrelet, qui, comme L. de  
Capoue, l’observe, tient beaucoup de celui duphleg-  
me de vitrioi, il sembleroit qu’elles font la plupart  
vitrioliques.

Je crois que rien n’estplus propre à confirmer ce raison-  
nement que ce qui arrive aux grenouilles qui meurent  
dans cette grotte ; car on remarque que les vesiculcs  
pulmonaires , qussont beaucoup plus visibles dans Ces  
sortes d’animaux, que dans la plupart des autres , siont  
affaissées & entierement vuides d’air. Si Cette preuve  
ne suffit pas & qu’on en veuille une plus convainquan-  
te, il est aisé fuiVant les prineipes que nous venons  
d’établir, de faire à l'imitation de Leonard de Capoue,  
une *méphitis* artificielle. Il ne faut pour cet effet que  
prendre de l'antimoine , du bisinuth, ou tel autre mi-  
néral, les pulVérifer & les humecter avee de l'eau-forte  
ou de l’efprit de nitre; ce mélange s’échaufferaextre-  
mement, & jettera une fumée noire & épaisse , qui,  
de même que celle de la Grotte des Chiens , éteint les  
flambeaux & tue les animaux, quoique plus lentement.  
Cet effet est beaucoup plus fensible , & égale même  
ceux des *méphitis* les plus violentes, loissqu’on mêle de  
l'antimoine ou de fa marcassite avec du bitume & de  
l.lefpritde nitre, oude l'eau-forte entierement dépouil-  
lée de fon phlegme.

Je viens de montrer comment on peut recevoir la mort  
par la refpiration , quoique les matieres qu’on refpire  
n’aient rien de venimeux. Il me seroit peut-être faeile  
de faire voir comment un moindre degré de malignité  
peut produire des effets aussi pernicieux , quoique dif-  
férens en apparence de ceux dont je viens de parler;  
je veux dire, comment toute altération de l’air ordi-  
naire capable de le rendre *méphitique ,* c;est - à - dire ,  
d’augmenter fa pefanteur & de diminuer fon élasticité  
( ce qui est l'effet d’une chaleur trcp forte jointe à une  
trop grande quantité de particules aqueufes & grossie-  
res)peut caufer des maladies épidémiques & mali-  
gnes.

Hippocrate a remarqué que la constitution de l’air qui  
précede les fievres pestilentielles , est extremement  
chaude, pluvieufe & accompagnée de vents du midi ;  
& Galien assure que la peste est produite par la chaleur  
& l'humidité de l'air, & que *sa* violence est toujours  
proportionnée à la durée de cette constitution. Lucrece  
est du même sentiment. *Ces maladies,* dit-il, dans la  
description admirable qu’il a donnée de la peste qui  
ravagea la Ville d’Athènes, *ont leurs causes dans Pair  
ou dans la terre.*

*Ubi putrorem humida nacta est  
Intempestivis pluviis.que, 8esolibus icta.*

En un mot, les histoires générales des maladies épidé-  
miques confirment constamment ce que je viens de di-  
re, & eussent même insisté davantage là-dessus, si la

M E P 1284

vaine notion des venins occultes n’eût préoccupé l'ef-  
prit des Auteurs au point de leur faire négliger les  
caufes manifestes. Cela est assez notoire dans les pays \*  
où les maladies malignes font plus fréquentes : Par  
exemple , on observe communément dans les Indes  
orientales que les étés fecs font très-sains , au lieu que  
ceux qui Eont chauds & pluvieux, fiant fuivis de fievres  
opiniâtres.

On a observé la même chofe en Afrique ; où, à ce que  
rapporte Jean Leon , les pluies qui tombent durant  
les fortes chaleurs des mois de Juillet & d’Août, *Oc-  
casionnent* toujours des fieVres.pestilentielles dont peu  
édlapent.

Je pourrois ici, en réfléchissant fur Pufage & la nécessité  
de la respiration , & la maniere particuliere dont elle  
*se* fait, ( dont j’ai déja dit quelque chofe ci-dessus) &  
en considérant la vraie nature des fievres , montrer ai-  
sément comment une constitution de Pair pareille à  
celle-ci, doit nécessairement produire les esters dont  
j’ai parlé. Je pourrois aussi , en me rangeant du côté de  
Bellini, qui prouve évidemment que les fievres mali-  
gnes & pestilentielles doivent leur origine à une hu-  
meur gluante & visqueufie, qui obstrue d’abord les  
arteres capillaires , & qui étant essuite dissoute parla  
chaleur, fermente avec le'fang & le change en une  
masse inégalement fluide & gluante, & par conséquent  
inutile pour toutes les opérations de l'oeconomie ani-  
male ; prouVer avec la même facilité qu’un air chaud  
& humide étant moins propre pour atténuer le fluide  
artériel dans les poumons, qu’il est nécessaire pour le  
difpofer aux sécrétions ; il n’est pas étonnant, que le  
fang après avoir passé dans les vaisseaux capillaires, &  
étant parvenu aux organes sécrétoires, fans que l'union  
de Ees parties fiait suffisamment détruite, au lieu de  
verser différens silcs dans les glandes, obstrue par Ees  
parties viEqueuses & gluantes les orifices de ces vaif-  
Peaux. Et bien que ces obstructions puissent être d’a-  
bord emportées par les impulsions réitérées du Eang  
qui est en mouvement ; néantmoins, comme la causte  
subsiste toujours, & que ces impulsions s’affoiblissent  
de plus en plus, ( parce qu’il *se fait* une sécrétion d’esi  
prits moins considérable, & que la contraction du cœur  
devient plus langussante) elles augmentent enfin au  
point de ne pouvoir plus être levées ; de forte que cette  
humeur gluante venant à rentrer dans le simgau moyen  
de l'agitation violente d’une plus grande chaleur, elle  
trouble , conformément à la nature des sermens ,  
fon mélange,& change *sa* contexture au point d’en faire  
un fluide différent & tout à-fait impropre pour les ufa-  
ges auxquels il est destiné.

Cet estet est d’autant plus certain qu’un air humide arrê-  
te la transpiration insensible , & augmente par-là les  
obstructions dans les petits canaux ; au lieu qu’uneeha-  
leur plus qu’ordinaire augmente cette évacuation à  
proportion.

Lcs Anciens ont donné à cette disposition du siang le  
nom de putride , & à dire vrai, on peut la regarder  
comme le commencement d’une stagnation qui doit  
être fluvie de chaleur & de fermentation.

Il nlest pas hors de propos de montrer ici combien quel-  
ques Auteurs ont eu tort d’abandonner l'examen des  
caufes sensibles pour embrasser la doctrine des venins  
occultes , fondant leur hypothefe fur le Αῶον τὶ ( *quel-  
que chofe de divin* ) d’Hippocrate ; quoique Galien,  
l'on meilleur interprete, n’entende point par cette ex-  
pression la même chofe qu’eux, mais seulement la con-  
stitution manifeste de l'air qui nous environne, telle  
qu’il l’a décrite dans fes Aphorisines , & qui est exac-  
tement la même que celle dont nous avons parlé.

Minodorus remarque fort bien qu’Hippocrate dans tous  
v fes Livres des Epidémiques, n’a jamais mis une feu-  
le fois le venin ou le poisim au nombre des cauEes des  
maladies malignes , & que ce grand homme enseigne  
formellement dans un autre Traité, que toutes les ma-  
ladies viennent également des Dieux, qu’il n’y a rien

1285 M E P

de plus dÎVÎn dans Pline que dans l’autre, & que toutes  
ont une catsse naturelle & manifeste.

Je n’insisterai pasdaVantage fur ces chefs , non plus que  
fur les lumieres que l’on pourroit tirer de cette théo-  
rie pour la cure de ces fortes de maladies ; & je laisse  
auxMedecins le foin dejuger si quelques-uns ont rasson  
ou tort de prescrire dans les cas de cette nature des  
remedes alexipharmaques qui excitent une grande cha-  
leur dans l’estomac & dans le stang. Je les prie seule-  
ment de prendre garde qu’en engageant les esprits ani-  
maux dans une guerre aVec ces malignités prétendues ,  
ils n’envoyent des traîtres au Eecours du parti qu’ils  
croient le plus foible, & qu’ils n’occasionnent de nou-  
velles maladies pires que la premiere,; ou du moins,  
qu’en embarrassant & dérangeant les ressorts de hœco-  
nomie animale,ils n’arrêtent & n’interrompent l'action  
de la nature, dans le temsqu’elle traVaille à l’otlVrage  
le plus critique & le plus difficile.

Je ne puis non plus, quoique j’en aie l’occasion, m’em-  
barrasser des démêlés de ceux qui au moyen de deux  
mots Viennent à bout d’expliquer ( à ce qu’ils croient)  
ce qu’il y a de plus difficile dans la Philosophie, &  
dans la Médecine; c’est des partisans de l'acide & de  
’ l’alcali dont je Veux parler. 11 s’en faut beaucoup que  
ces principes répondent à la Variété infinie que l’on  
remarque dans les ouvrages de la nature; néantmoins ,  
je leur confeillerois , s’ils ne trotrvent aucun remede  
hors de ces deux clafies, d’employer au moins ceux  
qui résilltent d’un juste mélange des deux. Supposié  
que ce projet ne les accommode point, au moins doi-  
vent-ils distinguerles différens tems de la même mala-  
die , & se souvenir que si d’un côté les remedes acides  
font souvent aussi nuisibles siur la fin de la fleVre qu’ils  
font utiles au commencement, de même ceux qui font  
alcalis doivent nécessairement, pour la même rasson,  
faire autant de mal dans les premiers périodes de la fie-  
vre à laquelle ils font propres , qu’ils font de bien dans  
les derniers jours de la maladie.

On n’aura pas de peine à comprendre par quel mécanise  
me cela fe fait, quand on fera instruit des altérations  
que ces fortes de choses produssent dans le corps hu-  
main, & l’on conviendra Eans peine qu’il y a autant  
de folie à attribuer les fieVres à un alcali, à caufe  
que les acides font quelquefois utiles dans ces fortes  
de maladies, qu’il y en a à conclurre de ce que les fiscs  
qui fermentent & croupissent, s’aigrissent aisément ,  
que les alcalis font feuls capables de remédier à cette  
stagnation & à cette fermentation.

Le Docteur Pitcairn a folidernent démontré la foiblesse  
de ces raifonnemens, aussi-bien que la Vanité de ces  
théories imaginaires.

Ce feroit ici le lieu de finir cette partie de mon disi-  
cours : mais comme ces maladies sont quelquefois  
contagieufes, & que la contagion passe à juste titre  
pour un Vrai poifon ; il ne fera pas hors de propos d’exa-  
miner ce qu’elle est, & en quoi elle Consiste , d’autant  
plus qu’il peut fe trouVer des perfonnes qui en attri-  
buent la caisse à un poillon caché.

On Eaura donc , que lorsque la fleVre se communique par  
contagion , cela arrÎVe le plus communément fur la fin  
de la maladie ; c’est-à-dire , lorfque le sang, qui est  
dans un état de fermentation , jette une grande quan-  
tiré de particules actÎVes& fermentatÎVes fur lesglan-  
des , dans lesquelles la sécrétion est la plus constante  
& la plus aisée , comme fiant celles qui fiant distribuées  
silr la *lursace* du corps , & à l'entrée de l’estomac; au  
moyen de quoi la matiere|de la transpiration insensible  
& la Eueur siont imprégnées de ces *miasmes, uAstéexaelay &*comme l’air, dont le corps est environné, s’en trouve  
rempli, il arrÎVe , comme Bellini le prouve, que quel-  
ques-uns de ces écoulemens pénetrent dans le siang  
d’une persionne Eaine, non-seulement par les pores de  
la peau extérieure , mais encore à traVers les membra-  
nes des poumons dans l’inspiration.

Cet Auteur démontre dans un autre endroit comment  
l’air, ou quelques-unes des particules qu’il contient

MEP 1286

peuvent fe mêler par ce moyen avec le fluide artériel,  
& y engendrer un ferment pareil à celui qui existe dans  
le fujet malade.

C’est-là une des manières dont la contagion se commu-  
nique : mais la plus dangereufe de toutes, c’est quand  
on la prend en respirant l’haleine de la perfonne in-  
fectée ,furtout au moment qu’elle expire ; car elle af-  
fecte l’estomac & y fixe la malignité. C’est ce qui fait  
que ceux qui Viennent à être infectés , ressentent une  
douleur excessiVe & des nausées dans l’orifice supé-  
rieur de l’estomac, & que tous les Auteurs preEcrivent  
unaniment les Vomitifs dans ce cas , à caufe qu’ils dé-  
truisent par leur qualité irritante la miniere de la ma-  
ladie ; à quoi l'on peut ajouter que l’estomac de ceux  
qui meurent de maladies pestilentielles, fe trouVe sou-  
Vent gangrené & mortifié. Van-Helmont ayant trouyé  
cette partie percée & rongée dans plusieurs endroits,  
dans une personne qui étoit morte de la peste , aussi-  
bien que dans une autre qui aVoit été empoisonnée  
aVec l’arsenic, en a conclu, que la peste commence  
pour l'ordinaire dans l'estomac à l’occasion d’un tar-  
tre coagulé qui s’y trouVe.

On peut déduire de ce qui Vient d’être dit, la disseren-  
ce de la contagion de la premiere inVasion des mala-  
dies malignes : les effets de l’une siont la causie & l’o-  
rigine de l’autre ; aussi ne doit-on pas s’étonner que  
les fymptomes, qui, dans la premiere , parVÎennent  
par degrès à leur comble, découVrent leur malignité  
& leur Violence dans la derniere dès le commence-  
ment, & que semblables à un ennemi qui est deVenu  
plus fort,ils fassent de plus grands raVages. On doit at-  
tribuerà la même cause la grande mortalité quiregne  
dans les tems de peste.

La difficulté que l'on trouVe à expliquer la maniere dont  
l’estomac estaflecté, ne doit pas être une raison pour  
nous faire nier une matiere de fait ; & l'on a tout lieu  
de croire que le dernier foupir d’une perfonne qui  
meurt d’une maladie maligne , deVÎent pernieieux , en  
ce que les particules actÎVes & fermentatÎVes , que le  
fang, ainsi que nous llaVons déja observé, jette silr les  
glandes de la bouche, du Ventricule, des poumons,  
&c. impregnent l'air qui en sort. Lorsique celui-ci Vient  
à être immédiatement inspiré par une persionne saine,  
il peut aisément infecter les fucs faliVaires,qui sont ex-  
tremement gluans & d’une nature fermentatÎVe, & par  
conséquent assez faciles à imprégner des écoulemens  
contagieux , furtout de ceux qui sortent de la même  
liqueur infectée de la perfonne malade. Au reste,  
comme la falÎVe descend continuellement dans l’esto-  
mac , elle doit imprimer fa mauVasse qualité fur cette  
partie délicate & sensible ; c’est-à-dire, déposer des  
sels corrosifs, ( car l'on peut fuppofer que lesparticu-  
les de l'infection font telles, ) dans les conduits sécré-  
toires : au moyen dequoi les glandes étant obstruées, il  
s’y forme , en conséquence du fluide qui y aborde  
fans cesse , des petites tumeurs , qui, Venant à s’ouVrir,  
dégénerent en de petits ulceres qui occasionnent tous  
les fâcheux fymptomes dont on a parlé.

Une sera pas inutile de remarquer ici, que tous les Au-  
teurs attribuent unanimement les maladies pestilen-  
tielles qui regnent dans les camps & dans les armées, à  
la corruption des cadaVres.qulon a négligé d’enterrer ;  
& la raifon de cet effet est éVÎdente , par ce qu’on a dit  
ci-deVant ; car comme les batailles *se* donnent ordinai-  
rement en Eté , on ne doit pas être sijrpris que la cha-  
leur Venant à agir silr les corps de ceux qui ont été  
tués, & à faire fermenter leurs fucs, en fasse sortir des  
particules actÎVes,quife répandent dans l’atmosphere,  
& qui pénétrant dans l'estomac durant l’impiration,  
l'affectent de la maniere qu’on a dit ci-dessus.

Feu M. Baynard *m’a* conté à ce sujet une histoire qui  
mérite d’aVoir place ici.

Quelques enfans ayant été jouer aux enVÎrons d’un gi-  
bet, où l’on avoit exposé quelques mois auparavant le

I\1 M m m ij

T 287 MEP

corps d’un malfaiteur, firent de ce cadavre le sistet de  
leur divertissement, & slamuferent à le pousser de *cô-  
té &* d’autre. Le plus hardi de la troupe Voulant ren-  
chérir fur ce passe-tcms, slaVÎfade lui donner un coup  
de poing fur le Ventre , qui étant à déCouVert, brûlé &  
desséché par la chaleur de la faifon , tendu & enflé par  
les humeurs qui s’y étoient jetfées , s’ouvrit par la νϊο-  
lence du coup, & rendit une eau si corrosiVe & si bril-  
lante, que le bras du jeune homme fur lequel elle aVoit  
coulé en fut Violemment excorié , & qu’on eut toutes  
les peines du monde à le garantir de la mortification.

On ne doit point douter que les parties les plus Volati-  
les de cette sérosité ne foient capables de produire fur  
les membranes délicates & fensibles de l’estomac, lorse  
qu’elles Viennent à s’y fixer en grand nombre , un effet  
tout-àctait femblable , puiEque les fluides du corps hu-  
main Eont plus rances , & contiennent une plus grande  
quantité de fila actifs que ceux des autres animaux,  
qui ne se nourrissent point continuellement de Viande  
comme nous.

La maniere dont les mauVais alimens, les fruits qui n’ont  
point atteint leur maturité, &c. caufent des maladies  
malignes & pestilentielles n’est point différente de cel-  
le dont un air mal sain produit les mêmes effets. Car  
les fucs que ces alimens fournissent au sang étant cor-  
rompus , ils forment nécessairement un fluide dont les  
propriétés font tout-à-fait différentes de celles que de-  
mande l’œconomie animale , c’est-à-dire, qui n’est  
point propre pour la nutrition ni pour la sécrétion des  
liqueurs qu’il doit fournir aux différens organes; d’où  
il arriVe que les petits canaux font obstrués par une hu-  
meur inégalement gluante, 11 n’est donc pas étonnant  
qu’outre les fymptomes dont nous ayons parlé, il s’é-  
leVe fur la furface du corps des pustules , des inflam-  
mations, des ulceres , &c. qui font beaucoup plus com-  
muns dans les fieVtes qui proyiennent de cette caufo  
que dans aucune autre.

Tel est le fondement de llobserVation qu’on a faite que  
la famine est très-fouVent fuÎVÎe de la peste; & cette  
maladie commence pour l’ordinaire parmi le bas peu-  
ple, dont la nourriture est fans contredit des plus mau-  
Vaifes.

Surate dans les Indes Orientales, est rarement exempte  
de la peste ; on remarque cependant que les Anglais  
qui y font établis n’en font jamais attaqués. Ceux qui  
tiennent le premier rang parmi les Naturels du pays  
font des Banians qui ne connoiffent ni la Viande , ni le  
vin , & ne fe nourriffent que d’herbages, de ris , d’eau,  
&c. & la plupart des habitans Vivent de même, à llex-  
ception des étrangers. C’est cette mauVaife nourriture,  
jointe à la chaleur du climat qui les rend si fujets aux  
maladies malignes, & c’est en VÎVant d’une maniere  
toute contraire que les étrangers Viennent à bout de  
s’en préserver.

Voilà ce que jlaVois à dire touchant les exhalassons & les  
vapeurs Venimeuses , & la malignité de Pair, dont j’ai  
examiné les effets à l'oecasion de la Grotte des chiens.  
Bien que cet. élément puisse foustrir un grand nombre  
d’autres altérations d’une nature tout-à-fait différente  
de celles dont nous aVons parlé , quoiqu’également  
nuisibles & pernicieuses, je ne crois point deVoir en  
faire mention , parce que celles qui font causées par  
des Vapeurs arfénicales & mercurielles peuVent fe *ré-  
duire* à une autre efpece, & que celles qui proViennent  
du changement des propriétés connues de l’air, peu- !  
vent s’expliquer aisément par ce qu’on a déja dit à ce  
fujet. J’aime donc mieux faire quelques remarques fur  
un autre fluide , qui tenant le fecond rang après celui  
dont nous venons de parler , doit néceffairement lorf-  
qtl’il Vient à être altéré produire des effets prefque aussi  
dangereux & funestes.

Le fluide dont je Veux parler c’est l'eau, dont nous fai-  
fons un si grand ufage , non-feulement en qualité de  
boisson, mais encore pour préparer nos Viandes & no-  
tre pain, qu’on peut l’appeller à juste titre le véhi-

MEP 1288

cule de tous nos alimens. Toutes les fois donc qu’elle  
Vient à posséder d’autres propriétés que celles qui font  
nécessaires pour les tssages auxquels elle est destinée,  
elle doit en passant dans le corps y faire des impressions  
conformes à celles qu’elle a reçues.

On remarque, par exemple, que les habitans de Paris  
font plus fujets à la pierre qu’aucun autre Peuple que  
l'on connoisse ; & cela Vient de ce que l’eau de la Seine  
dont ils font leur boilïon ordinaire est si chargée de  
corpuscules pierreux, qu’elle bouche en peu de tems  
les tuyaux qui feryent à la conduire , par les pétrifica-  
tions qu’elle y forme. La même chofe arriVe aux eaux  
d’Albano qui font à quelques miles de Padoue, à un  
tel point, qu’on est fouVent obligé de décharger la roue  
d’un moulin que leur courant fait aller, de la grande  
quantité de matiere pétrifiée qui s’y amasse.

Supposons que les particules grossiercs dont Peau est im-  
prégnée foient d’une autre nature, métalliques, sa.  
îées , &c. ces particules, fuÎVant leur différente gravi-  
té , la capacité des canaux &soeile autre circonstance ,  
Venant à circuler dans le corps animal, *se* jetteront par  
les lois du mouVement fur une partie ou fur l’autre.  
C’est ainsi que les substances minérales & les fels ni-  
treux dont les eaux des Alpes fiant chargées, obstruent  
& grossissent les glandes de la gorge de ceux qui en  
boÎVent, de forte qu’il n’y a preEque pas un habitant  
qui foit exempt de cette incommodité.

C’est ce qui fait que les anciens choisissoient l’eau dont  
ils faifoient leur boisson au poids , & préséroient les  
plus légeres, comme les plus exemptes de tout corps  
hétérogene.

Certaines sources ne doiVent leur qualité Venimeufes  
qu’aux corpuscules corrosifs qui fe trouVent mêlés aVec  
leur eau , & qui ne Eauroicnt manquer quand ils vien-  
nent à *se* séparer de leur Véhicule dans les canaux du  
corps, de catsser le même dommage que si on les pre-  
noit seuls , aVec cette différence pourtant , qu’ils  
peuvent fous cette forme pénétrer quelquefois plus  
ayant dans Pœconomie animale, & après être parve-  
nus au-delà des premieres Voies, découVrir leur mali-  
gnité dans quelques-uns des recoins les plus reculés.  
C’est ainsi que la Fontaine rouge , ( *Fons ruber )* en  
Ethiopie, dont Pline fait mention , & aux environs de  
laquelle on trouvoit une grande quantité de minium  
ou de cinnabre, déployoit tous fes mauvais effets dans  
le cerveau ; ce qui a fait dire à Ovide ,

*Si qtelvis faucibus hausit >*

*Aut furit, aut patitur mirum gravitateseporem.*

Je ne m’étendrai pas davantage fur cette matiere, puif-  
qu’il n’y a aucun des poisons minéraux dont on a parlé  
ci-dessus, qui ne puisse communiquer fa qualité mor-  
telle à lleau; & en effet on trouve des fontaines mer-  
curielles & arfénicales dont on peut voir les histoires  
dans les Collections du Eavant Baccius, & une entre  
autres dans les *Transactions Philosophiques* , .V0. 8

Nous avons parlé ci-devant des différentes altérations de  
Pair, & il ne sera pas inutile d’observer ici que l’eau  
en reçoit quelques-unes, qui bien qu’elles n’aient rien  
de pernicieux en elles-mêmes , ne lassent pas de prO-  
duire des effets qui méritent une attention particu-  
liere.

J’entre d’autant plus volontiers dans cette recherche que  
je suis tous les jours témoin d’un abus que l'on Commet  
à cet égard autour de cette Ville, ( Londres) où l'on  
choisit de l'eau de puits croupissante & impure pour  
brasser la biere & pour faire plusieurs autres boissons. Il  
est Vrai qu’une pareille eau est fouVent plus propre que  
celle de rÎVÎere pour tirer la teinture deladreche; mais  
c’est pour cette raison même qu’on ne doit peint en  
user, si ce n’est dans une extreme nécessité, puisqu’el-  
le ne reçoit cette qualité que des particules minérales  
& des fiels alumineux dont elle est imprégnée.

1289 M E P

Un Auteur moderne ayant examiné les histoires que les  
anciens ont laissées du seorbut, que Pline & Strabon  
ont décrit fous les noms confus de *stomachace & desce-  
lotyrbe,* de même que celles qu’ont données dans les  
derniers siedes les Medecins les plus fameux qui aient  
paru dans les pays où cette maladie est naturellement  
venue à renaître , tels qu’Olaus Magnus, Balduinus ,  
Ronfeus, J. Wierus, Salomon Albertus , &c. a trou-  
vé qu’on l'a de tout tems attribuée à l’ufage des eaux  
impures & croupissantes. Après avoir enfuite comparé  
les couches argilleuses duterrein qui est aux environs  
de Londres, de Paris & d’Amsterdam , il prouve que  
le Ecorbut est d’autant plus commun dans un pays que  
les eaux y sont plus mauvaises ; & ce qu’il dit à ce su-  
jet ne permet plus de douter que la plupart des symp-  
tomes fâcheux & compliqués que l’on comprend ious  
ce nom général, ne foient principalement causés par  
la malignité de cet élément, si tant est qu’ils ne lui  
doivent entierement leur origine,

Hippocrate lui-même qui a si bien décrit cette maladie  
fous le nom de σπλῆνες μέγαλοι, *rates grossies*, dit ex-  
preffément dans un autre Traité , que l'sdage des eaux  
croupiffantes doit nécessairement indisposer la rate &  
le bas-ventre.

Pour découvrir la raison de ces mauvais effets, il faut d’a-  
bord considérer que la terre glaisie est une fubstance  
minérale, & que les particules groflleres & les fels mé-  
talliques dont Peau s’impregne en passant à travers, ne  
peuvent point, ainsi que Lister l'observe, fie digérer  
dans le corps humain ; d’où il Euit qu’elles doÎVent non-  
seulement catsser des concrétions calculeuses dans les  
reins, dans la vessie & dans les articulations; &com-  
me Hippocrate l’a éprouvé, des enflures & des dure-  
tés de rate : mais encore tirailler & irriter souvent par  
leur qualité, les tuniques du ventricule & des intestins ,  
& par ce moyen interrompre & empêcher la digestion  
des alimens. On ne doit pas non plus être Eurpris que  
venant à Ee mêler avec le simg, elles obstruent souvent  
les canaux de la transpiration insensible ; car Sancto-  
rius nous ensieigne qu’une eau pesante convertit la ma-  
tiere de la transpiration en une humeur ichoreusie qui  
ne pouvant sortir du corps occasionne la cachexie.

H n’y a personne qui ne voie qu’il doit résulter de-là non-  
seulement des douleurs dans les membres, des taches  
livides silr la surface du corps, des ulceres, &c. en  
conséquence de l’acrimonie de la liqueur qui n’a pu  
être évacuée, mais encore plusieurs de ces iymptomes  
fâCheux auxquels l’on a donné le nom d’hystériques &  
d’hypocondriaques ; car Sanctorius,que nous Venons de  
citer,a remarqué que les flatuosités ou les Vents qui font  
inséparables de ces fortes de Eymptomes ne fiant causés  
que par la mauvaise élaboration du fluide de lapcrspi-  
ration.

Il est Vrai que les personnes d’une habitude forte & acti-  
ve ne sont pas toujours fusettes à ces inconvéniens , ou  
du moins ne s’en ressentent que silr le déclin de l'âge :  
mais je fins convaincu par expérience qu’ils méritent  
une attention particuliere dans les sijjets qui fiant d’un  
tempérament foible & qui menent une Vie sédentaire,  
furtout dans les femmes.

J’ai l’honneur d’appartenir à une perfonne qui étoit au-  
trefois fujette à de fréquens accès de colique qui lui  
rendoient la Vie insupportable, & dont les fuites lui  
eussent peut-être été funestes, si Van-Helmont ne l’en  
eût délivrée en lui défendant l'ufage de la biere brassée :  
avec de Peau de puits. Sa fanté dépend même si fort de  
l’obsiervation de ce régime, qu’elle ne fauroit le vio-  
ler fans en être punie par fes anciennes coliques.

De-là Vient que Pline rejette Ptssage des eaux qui incruse  
tent les parois des Vaisseaux dans lefquels on les fait  
bouillir; & il ne faut que Voir les theieres dont nos  
femmes fe fervent pour Comprendre que les eaux de  
nos puits ont le même défaut.

Les Anciens qui CultiVoient la Medecine comme une  
fClence,& qui slattachoient avec plus de foin que nous  
à la diététique, étoient sifcrupuleux dans le choix des

M E P 1290

eaux dont ils faifoient usage, qu’Hippocrate qui a pu-  
blié fur Ce ftljet le meilleur Traité qui ait jamais paru,  
ne fait point difficulté d’attribuer les maladies , le tem-  
pérament & le naturel des peuples qui habitent diffé-  
rentes contrées, aux eaux que la nature leur a données,  
MEAD , *Traité des Poisons.*

MER

MERCURIALIS, *mercuriel',* épithete de toutes les pré  
parations de mercure. L’atrabile est aussi appellée hu-  
meur mercurielle , & de-làvientque l’on donne le nom  
de maladies mercurielles , à toutes celles qui en pro-  
Viennent.

MERCURIALIS, *mercuriale.*

Voici fes caracteres.

Ses fleurs sirnt dentelées & crossent par paires.Le calyce  
est d’une seule feuille divisée en trois fegmcns. Il y en  
a de mâles & de femelles dans différentes plantes. Les  
fleurs du mâle font en épi , & composées d’un grand  
nombre d’étamines, qui ont Chacune leur fommet, &  
font chargées de farine. L’ovaire de la plante femelle  
fe change en un fruit, dont chaque loge ne renferme  
qu’une feule semence.

Les eEpeces de *mercuriale* les plus en tssage en Medecine,  
sirnt les suivantes.

*Mercurialis -> testiculata, sive mas Dioscoridels et Pliniit*C. B. P. 121. Tourn. Inst. 534. Boerh. Ind. A. 2. 106.  
*Mercurialis,* Offic. *Mercurialis, mas et’foemina,* Ger.  
262. Emac. 332. Parla 295. J. B. 2. 977. Raii Hist.  
163. *Mercurialis, annuasglabraj vulgarius* Raii Synop.  
54. *Mercuriale.*

Cette plante pousse un grand nombre de tiges anguleuses  
d’environ un pié de haut, couvertes de feuilles étroi-  
tes, longues d’un pouce & demi, larges dans le milieu,  
& pointues aux deux extrémités , dentelées à leurs  
bords, & d’un verd-jaune pâle. Les fleursfortent d’en-  
tre les aisselles des feuilles; elles font petites, munies  
d’étamines, & de couleur Verdâtre. Celles de la *mer-  
curiale* femelle tombent fans laisser de femences après  
elles, au lieu que celles de la mâle, ont à l’extrémité  
de l’épi une couple de semences rondes. Sa racine est  
fibreuEe, & périt après qu’elle adonné des fleurs & des  
semenees. Cette plante est fort commune dans les jar-  
dins, dans les terres incultes , & parmi les décombres.

Ses feuilles & fes tiges font d’ufage, elles font apéritives  
& émollientes, leur décoction purge les humeurs sé-  
reufes & bilieufes, & on l'emploie fouvent dans les la-  
vemens. Matthiole recommande la décoction des *se-  
mences* avec l'absinthe pour les pâles couleurs. Le fuc  
fait tomber les Verrues. MILLER , *Bot. Offic.*

Pena, Lobel, & J. Bauhin, ont trouvé quelque chofe de  
nitreux dans cette plante ; elle est d’un gout d’herbe  
un peu falé, & ne rougit point le papier bleu : je crois  
que la grande quantité de foufre dont elle est remplie,  
empêche le fel ammoniac de s’y manifester; car par  
l’Analyste Chymique, elle donne beaucoup de Eel Vo-  
latil coneret, beaucoup d’huile, & beaucoup de terre.  
Hippoerate, Dioscoride, Pline, & Galien, convien-  
nent que la *mercuriale* est purgative : le sirop sait avec  
le S.IC de cette plante , est laxatif & defoppilatif. Pour  
l’hydropisie , la cachexie , les Vapeurs , & les pâ-  
les couleurs , on fait boire l’eau dans laquelle elle a  
maeéré à froid pendant Vingt-quatre heures : on em-  
ploie cette plante dans les demi-bains, pour la suppres-  
sion des regles, car elle est fort émolliente ; & l’on fait  
prendre aux perfonnes que l’on croît stériles, trois on-  
ces de fon siic dépuré & mêlé avec deux gros de tein-  
ture de Mars : on emploie la *mercuriale* dans le sirop  
de longue Vie : Voici la maniere de le faire ;

*Prenez* douze livres de miel de Narbonne ; huit livres de  
ftiC de *mercuriale i>* & deux livres de fuc de bout-

12 9 ï MER

rache. Le chaudron étant sur le feu, on mêlera  
aVec un spatule de bois le fuc & le miel, & on les  
passera par une chausse de drap fans les faire bouil-  
lir : enfuite on y ajoutera trois chopines de Vin  
blanc , dans lequel on aura fait insufer pendant  
vingt-quatre heures, quatre onces de raeine de  
gentiane coupée menu : on remettra le chaudron  
fur le feu, on mêlera bien les silcs aVec le νΐη &  
aVec les morceaux de gentiane , & l'on passera le  
tout par la même chausse l'ans le faire bouillir ;  
après quoi l'on fera cuire à gros bouillons ce qui  
fera passé, jufqu’à consistance de sirop.

On en prendra une cuillerée le matin à jeun , & l'on ne  
mangera que deux heures après : il tient le Ventre  
libre, purifie le siang, préferVe de la goute, de la  
sciatique, & autres maladies semblables. Le miel  
*mercurial* ordinaire est fort en ufage dans les la-  
vemens: cette plante entre dans l'électuaire ap-  
pellé lénitif, dans le catholicum de la description  
de Du Verney, & dans la décoction ordinaire des  
laVemens laxatifs. T o υ R ν efoRT , *Hist. des  
Plantes.*

*Mercurialis, montana , testiculata, et spicata,* C. B. P.  
Tourn. Inst. 534. Boerh. Ind. A. 2. 106. *Cynocrambe,*Offic. Ger. 263. Emac. 333. *Cynocrambe, mas &foemi-  
na-,sive rnercuriaels repens,* J. B. 2. 979. *Cynocrambe,  
mas etfoenelna,* Raii Hist. 163. *Mercurialis s perennis,  
repens, cynocrambe dicta,* Synop. 53. *Mercurialis,fyl-  
veflris, cynocrambe dicta vulgaris,* Park. 295.

Cette plante croît dans les bois & les haies, & fleurit au  
Printems. Elle est toute d’usage, & quoique PreVot,  
Moreton , & plusieurs autres assurent qu’elle possede  
les mêmes Vertus que la précédente , néantmoins les  
effets qu’elle a produits fur une perfonne des enVirons  
de Shropshire, prouVent qu’elle a une qualité fomni-  
fere & maligne.

Cette plante est un poifon , Rhafeld a donc tort de la  
confondre aVec la *mercuriale* des Boutiques, dansfon  
*Hodegus Bot ani cus.* BUXB.

Les Botanistes n’ont point encore décidé quelle espece  
de plante est *iaCytela,* ou *Cynocrambe* de DioscOtide.  
Cefalpin assure que c’est une espece *T Atriplex , 8e*Caspard Bauhin , une efpeee de pariétaire. Leonice-  
rus la rapporte à *i’Apocynum* , & Matthiole en fait  
une efpece de *mercuriale.* Toutes ces plantes, surtout  
*la mercuriale* femelle , conVÎennent à la description  
qd'Hippocrate donne du *Cynocrambe.* DaLE.

*Mercurialis, fruticosa, incanae testiculata,* Tourn. Inst.  
534. Boerh. Ind. A. 2. 106. *Phyllon ,* Offic. *Phyllon  
arrhenogonon et thelygonon esiolto incano, Monspesseulana,*J. B. 2. 981. *Phyllon thelygonon,* Ger. 263. *Phyllon  
arrhenogonon, sive marisicum et thelygonon asivefemvel-  
ficurn-,* Ger. Emac. 333. *Phyllon, mariflcumetfemint-  
flcurn,* Park. 296. Raii Hist. I. 164. *Phyllon testicula-  
tum et spicatum*, C. B. P. 122.

On ne trouVe cette efpece en Angleterre, que dans les  
jardins des curieux. Elle fleurit en Eté. Toute la plante  
est d’usage , & Clusius assure qu’elle est fort estimée  
dans la Barbarie pour les maladies auxquelles les fem-  
mes font sujettes. Quelques-uns recommandent Ea dé-  
coction pour la morsure des chiens enragés. MagNûL.

MERCURIUS, *mercure,* ou *vif-argent.*

Le vif-argent, appelle *hydrargyrus, sive argentum vi-  
vum,* Offic.’τδράργυρος, *hydrargyrus, Graecor. Mer-  
curius Chemicorum, argentum susum Theophraste -, ar-  
gentummobile Aristotelis, vomica liquoris aeterni, Plelelel ,  
& zaiba,* ou *zabaccArabum* ; est une fubstance mé-  
tallique , fluide, froide au toucher, brillante comme de  
l’argent, péfante, & très-volatile, qui ne mouille que

M ER 1292

les corps métalliques , & furtout l’or, auquel elle s’u-  
nit aVec aVidité.

On trouVe quelquefois le Vif argent sous une forme flui-  
de dans les entrailles de la terre, & pour lors on le la-  
ve dans beaucoup d’eau pour en séparer la terre : queI-  
quefois on le purifie aVec le Vinaigre & le fel, pour  
emporter les parties métalliques , s’il y en a quelques-  
unes ; enfin , on le passe à traVers d’une toile de coton  
ou du chamois, & pour lors on lui donne le nom de  
*mercure vierge.*

On le trouVe aussi en mottes , ou fous la forme d’une  
mine mercurielle , fulphureuse, & rouge , que l’on  
appelle mine de cinnabre; ou fous celle d’une masse  
limoneuse , ou de cailloux de différentes couleurs ,  
tantôt rouges, tantôt un peu jaunes , tantôt bruns, &  
tantôt de couleur de plomb.

On retire le Vif-argent de cette derniere efpece de mine  
par la seule distilation , ou par l'opération que l'on  
appelle per *aseenscumi,* en mettant la mine dans des cor-  
nues & la poussant à un feu fuffifant. Par ce moyen  
une partie du Vif-argent s’élève fous la forme de su-  
mée , qui découle en gouttes par le cou de la cornue,  
& forme une liqueur argentée qui fe trouVe dans l'eau  
qui est dans le récipient, que l'on appelle *mercure vif*ou *coulant.*

Ou la distilation *se* fait *per descensum , 8e* cette méthode  
est beaucoup plus prompte, lorfque la mine de visear-  
gent est riche & abondante.

Elle fe fait ainsi :

On pile la mine , & on la met dans un vaisseau, de terre  
dont le cou est étroit ; & on le couvre de mousse verte  
d’arbres : enfuite on met dans la terre un autre Vaisseau  
semblable au premier, mais dont l’ouverture est plus  
grande ; on y instere le cou du premier Vaisseau; on lu-  
te exactement aVec de l’argile, & on unit ainsi ces deux  
vaisseaux : on les place de telle forte , que le vaisseau  
de terre qui est Vuide, sioit entierement caché dans la  
terre , & que celui où est la mine en fiait entierement  
dehors. On arrange ainsi plusieurs vaisseaux dans un  
lieu ouvert, & on fait du feu tout autour, qui fait cou-  
ler le vif-argent goutte à goutte au travers de la mouf  
fe , dans le vaisseau qui est dans la terre. On le retire  
de-là lorsqu’il convient, & on met le vif-argent dans  
des barils.

Il y a de riches mines de vif-argent dans la Hongrie, la  
Carinthie , & dans le Frioul. Il y en a aussi en France  
près de Montpelier, & dans quelques endroits de la  
Normandie.

LorEque le minéral contient beaucoup de soufre, on ne  
peut en tirer de vif-argent fans y ajouter quelque in-  
termede , qui absiarbant la substance sulphuretsse, ren-  
de le *mercure* fluide & libre. On *se flert* pour cela de  
cendres de bois, de chaux vive, de limaille de fer, &  
d’autres chofes semblables, que l'on mêle avec la mi-  
ne pour la distiler enfuite.

Le vif-argent est le plus pésant de tous les métaux, ex-  
cepté l'or ; car l'or va au fond du vif argent, & les au-  
tres métaux nagent dessus. La pefanteur de l’or est à  
celle du vif-argent, comme quatre est à un peu moins  
de trois. Le vif-argent fe mêle avec tous les métaux &  
les corps métalliques, & s’amalgame, comme l’on dit,  
avec eux, quoiqu’il s’attache plus difficilement à l’an-  
timoine , au fer , & au cuivre. Il pénetre les métaux, il  
les dissout, & les rend friables; c’est pourquoi quel-  
ques-uns croient qu’il est la premiere matiere des mé-  
taux : mais cette opinion n’est pas appuyée sur des ex-  
périences & des preuves assez fortes. Ainsi on peut le  
regarder comme un corps métallique, d’un genre par-  
ticulier, fluide, pesant, fort divisible, & très-vOlatil.  
Le feu le divife & le dissipe en des parties très-menues  
fous la forme d’exhalaifon, ce qui lui a fait donner par  
les Chymistes le nom *d’ejclavefugitis.* On peut lui don-  
ner une infinité de figures, & lui rendre fa premiere  
forme; & de-là vient qu’on l'appelle aussi *Prothel.*

1293 M E R

Il s’unit facilement aVec le fel marin, & fe sublime en  
une masse blanche, saline, crystalline, qui a le nom de  
*sublimé corrosif* II ne s’unit pas si bien aVec le nitre ou  
le Vitriol. Llefprit de nitre le dissout facilement, mais  
l’huile de Vitriol n’agit fur lui qulaVec beaucoup de  
peine. Les fels alcalis ne le changent point du tout :  
les corps fulphureux & falins le fixent en quelque for-  
te & l'éteignent. Lorfqtilon le broie long-tems aVec le  
Eoufre, il fe change en une poudre très-noire, & par le  
moyen du feu il fe fublime en une masse sort rouge,  
brillante , & difpofée en rayons. Quand on le dissout  
aVec llefprit de nitre, & que l'on fait enfuite éVaporer  
l’acide du nitre par le feu, il reste fous la forme d’une  
poudre rouge. Mais si l'on précipite fa folution aVec le  
SH de tartre, il fe dépoEe une poudre de couleur de sa-  
fran; aVec le fel marin il fe fait un précipité blanc; &  
aVec la chaux , on a le précipité jaune.

L’analyfe du Vif-argent est très-difficile; car aussi-tôt  
qu’on le pousse par le feu, il s’enVole, de forte qu’il  
échappe à l’industrie de l'artiste, aVant que de pou-  
voir être réduit en l'es principes. Cependant si on l’ex-  
posie long-tems à la chaleur d’un petit feu, dans un Valu  
de terre dont le COU foit long, il fe change peu-à-peu  
en une poudre grife, qui deVÎent jaune par une plus  
longue digestion, & enfin rouge.

Le Vif-argent étant ainsi réduit en chaux, deVÎent plus  
pestant que lorfqu’il étoit fluide ,& un peu plus fixe dans  
le feu. Mais si on le pousse à un feu Violent, il s’envole  
& il ne reste qu’un peu de terre brune & légere. Si on  
brûle légerement la chaux mercurielle aVec la pouf-  
siere de charbon , le *mercure* deVÎent coulant. En tri-  
turant long-tems le Vif-argent, il fe réduit en une  
poussiere grife ; parce qu’il fe mêle dé petites parties  
de terre qui empêchent le contact immédiat des glo-  
bules de *mercure.*

Le *mercure* coulant exposié au foyer d’un miroir ardent,  
s’éVapore en fumées très-abondantes, fans qu’il en reste  
rien du tout. La chaux du *mercure* calciné par lulamê-  
me, exposée au soleil Eur une tuile, *se* fond en une ma-  
tiere VÎtrefcible, qui s’éVapore très-promptement en  
fumées. Enfin, il reste une petite poussiere un peu bru-  
ne, qui fe change en un Verre brun. Si l'on met cette  
même chaux de *mercure lus* un charbon, & qu’on l’ex-  
pofe au foyer d’un miroir ardent, elle fe change en  
verrc en fe fondant, & coule fur le charbon; & aVant  
que le Verre fe dissipe en Pair fous la forme de fumée,  
il fe change en de petites gouttes argentées de *mercure*coulant.

Il est clair par-là, que le *mercure* est composté d’une ter-  
re VÎtrefcible, Volatile, qui emprunte sim éclat métal-  
lique & Ea fluidité des parties sulphureisses. Car quand  
en dépouille le Vif-argent de fes parties fulphureufes  
par la calcination , il perd fa fluidité & fon éclat : mais  
si on lui restitue fes parties fulphureufes , il recouVre  
aussi-tôt sim ancien éclat & sa fluidité.

Les Anciens mettoient le *mercure* au nombre des poifons.  
DioEcoride lui attribue une qualité pernicietsse, & c’est  
siins doute silr sim autorité, que Galien le place parmi  
les corrosifs, puisqu’il aVoue qu’il n’a fait aucune ex-  
périencc de fes Vertus. Il n’en est point parlé dans Hip-  
pocrate , ce qui fait croire qu’il n’étoit pas connu de  
fon tems. Ayant AVÎcenne on l'employoit extérieure-  
ment, & rarement pour l'intérieur; parce que les Me-  
decins le regardoient comme un poifon. Actuarius le  
met cependant au rang des remedes, mais Mefué l’em  
ployoit feulement pour guérir les maladies de la peau,  
\* quoiqu’AVÎcenne obEerVe que beaucoup de perfonnes  
en ont bu, sens qu’il leur en foit arrÎVé aucun mal, &  
qu’elles l’ont rendu par lessisses, fans qu’il eut reçu la  
moindre altération.

Il y a enVÎron deux cens ans que quelques Medecins ont  
commencé à le donner intérieurement, quoique quel-  
ques autres le regardassent comme un poisim ; ayant  
obserVé , comme le remarque Fallope, que les bergers  
le donnent à leurs bestiaux pour faire mourir les Vers,  
fans qu’il produife aucun mauVais effet. On a conclu

MER 1294

de-là, qu’on pouvoit le donner aux hommes fans rien  
craindre, & que le *mercure* n’étoit point un poifon.

Brassavole & Charles Musitan assurent qu’ils l'ont donné  
aux enfans depuis deux grains jufqu’à Vingt pour tuer  
les Vers , & toujours aVec beaucoup de succès. Quel-  
ques Sages-femmes en donnent dans les accouchemens  
difficiles, & si ce n’est pas toujours aVec fuccès , du  
moins il ne caufe aucun mal. Matthiole raconte que  
quelques femmes qui Voulaient fe faire aVorter ,  
aVoient aValé une liVre de Vif argent, sans en receVoir  
la moindre incommodité; & c’est une chose connue  
de tout le monde, que les OuVriers qui le tirent de la  
terre , en aValent une grande quantité pour le dérober,  
fans qu’on s’en apperçoÎVe. Ils le rendent enfuite par  
les Eelles qu’ils layent, pour le purifier de fies ordures \*  
& pour le Vendre ensifite. Il faut cependant avouer  
que fon ufage , tant à l'intérieur qu’à l’extérieur n’est  
point exempt de danger, lorsqu’il est trop continué.  
Car quoique les Mineurs qui traVaillent cette matiere ,  
soient d’un tempérament fort robuste , ils ont peine à  
Vivre quatre ans fans en être incommodés , & fans être  
attaqués d’un tremblement de membres & d’une para-  
lysie qui leur caufe la mort. Lorsqu’on entssesans pré-  
caution, sioit intérieurement, fiait extérieurement, il  
blesse, affoiblit, froisse & raccourcit les nerfs, d’où  
s’enfuivent le tremblement des membres , des contrac-  
tions& des paralysies funestes, & une atténuation ex-  
cessive des fluides qui occasionne fouvent une sallea-  
tion abondante , des ulceres dans la bouche & le gosier,  
. & des dyssenteries incurables.

On ne peut point cependant douter que le *mercure* ne sioit  
un remede extremement salutaire , lorsqu’il est bien  
administré ; car il ouvre les pores , les petits vaisseaux  
& les petits conduits des glandes , il atténue & résout  
les humeurs épaisses & visqueuhes surtout la lymphe ,  
dans les plus petits couloirs du corps & les plus éloi-  
gnés. Il est très-salutaire dans les tumeurs & les engor-  
gemens des glandes, dans les skirrhes de la rate, du  
mésentere & du foie, dans les ganglions, les écrouel-  
les & les autres maladies de cette espece. Il est bon  
pour tempérer & adoucir l'acrimonie des humeurs, ce  
qui fait que les mercuriels produifent des effets admi-  
rables dans les tumeurs, les bubons & les ulceres Véné-  
riens , dans les pustules de la peau, dans toute sorte de  
galle & dans toutes les autres maladies cutanées, pour-  
Vu que l’on fasse précéder les remedes généraux & les  
évacuans, & qu’on les répete de tems en tems. Car  
comme toutes ces maladies Viennent d’un amas de sé-  
rosité épaisse qui deVÎent caustique par fon séjour ; si on  
la dÎVife & qu’on l’atténue àVant qu’on ait préparé une  
libre issue, elle exercera sia fureur fur la partie même ,  
ou *se* jettant silr les parties intérieures, este occasionne-  
ra des fymptomes très-fâcheux,& caufera un plus grand  
mal. Il est donc à-propos , ayant d’employer les mer-  
curiels , de préparer le corps aVec soin , foit par les sai-  
gnées , pour désemplir les vaisseaux, soit par les bains  
& les remedes délayans, pour rendre les humeurs plus  
fluides & les fibres plus molles, soit par des purgatifs  
qui préparent les voies à la sortie des humeurs. On  
doit aussi tenir les passages otiVerts pendant tout le  
tems qu’on fait usage de *mercure,* de peur que les hu-  
meurs ne trouVant aucune issue, ne prennent une route  
contraire à celle qu’elles doivent si.iiVre. Enfin le ma-  
lade doit demeurer dans un lieu chaud , de peur que la  
transpiration nesisitarrêtée par la froideur de l’air; il  
doit même l’exciter & l'entretenir par un exercice  
modéré.

Ce n’est pas feulement le *mercure* pris intérieurement ,  
mais encore les frictions qu’on en fait à l’extérieur, qui  
éVacuent les humeurs par les felles , les sileurs & la  
transpiration. Il a cependant coutume d’agir par en-1haut, non pas en faisant Vomir , mais en excitant un  
flux de muco sité par la bouche,auquel on donne le nom  
de saliVation. Cette maniere de purger passe pour très-  
sûre dans la Vérole. Les Anciens l’ont ignorée, & c’est

1295 MER

Jacques Carpi de Boulogne qui l’a mise le premier en  
Issage.

De quelque pays qu’on apporte le vif argent, on regar-  
de comme excellent celui qui est pur, brillant comme  
de l'argent , très-fluide , & qui s’évapore lorfqu’on le  
met fur le feu dans une cuillere d’argent, fans qu’il en  
reste rien. On rejette celui qui est d’une couleur Ιΐνϊ-  
de , qui ne fe dlviEe pas en gouttes exactement rondes,  
& qui forme des efpeces de vermisseaux, ou des larmes;  
car c’est une marque qu’il a été falsifié aVec le plomb ou  
le bifmuth.

Quelque pureté que puisse avoir le vif argent naturel ou  
vierge , il saut toujours le purifier aVant de l’employer  
Intérieurement ; car fouvent il est mêlé aVee des par-  
ties métalliques, sulphurelsses ou arsiluicales. La ma-  
niere la plus simple de purifier le *mercure* est de le pase  
fer à travers d’un chamois: par ce moyen on en empor-  
fe les ordures les plus grossieres. Quelques-uns le la-  
vent deux ou trois fois dans du fel & du vinaigre : mais  
la purifiCation la plus sûre , est de le distiler dans la  
cornue avec la chaux vive, les cendres gravelées, ou la  
limaille d’acier : par cette méthode on retire le *mercu-  
re* dans toute sa pureté.

On emploie dans l'usage de la Medecine le *mercure*cru , comme on l'appelle, c’est-à-dire, fans aucune  
préparation , mais seulement après qu’il est purifié , ou  
après l’avoir préparé de différente maniere.

On donne le *mercure* cru en substance depuis un Tcru-  
pule jusqu’à une dragme , pour faire mourir les vers.  
On lebroyedans un mortier de verre avec du fucre ,  
afin qu’il *se* dissolve en parties inVÎsibles, & en y ajou-  
tant une ou deux ssouttes d’huile d’amandes douces ,  
de peur qu’il ne reprenne fia premlere forme. La de-  
coction de vif argent est très usitée. On fait bouillir  
pendant une heure une ÜVre de *mercure* dans six pin-  
tes d’eau. On donne cette liqueur aux jeunes gens &  
aux enfanspour boisson ordinaire. Le *merc ire* est l'en-  
nemi mortel de toutes fortes de vers & de poux , il les  
chafl'e ou les tue promptement étant appliqué en forme  
d’onguent fur les endroits où ils le trouvent.

On donne aussi le *mercure* en assez grande quantlté dans  
de l’huile pour la f assion iliaque , jtssqu’à deux ou trois  
lÎVres, & fouVent il lcve les obstructions & pousse les  
matieres fécales. Mais si l’obstruction est trop forte ,  
& qu’il demeure trop long-tems dans les intestins, il  
excite la salivation. Il est aussi à craindre qu’il ne peso  
trop fur les intestins , & qu’il ne leur nuiïe.

On se siert avec si-iccès de ceintures de *met cure* pour gué-  
rir la galle, après avoir obEerVé les conditions requi-  
fes, comme nnus l’avons dit. On remue long-tems le  
*mercure* aVec du blanc dleeuf, jusqu’à ce qu’ils *se* con-  
vertissent tous deux en écume. On sait des ceintures  
de coron que l'on trempe dans cette écume , on les fait  
sécher, & on les porte fur les reins.

Les onctions mercurielles guérissent la galle & les autres  
maladies de la peau. On emploie le *mercure* cru dans  
les pilules mercurielles , dans l’emplâtre de grenouil-  
les, aVec le *mercure* de Jean de Vigo, & dans l’onguent  
Napolitain.

Voici la meilleure forme des pilules mercurielles.

Ladofe est depuis un scrupule jufqu’à une dragme & de-  
mie dans les maladies Vénériennes , le rhumatis-  
me, les obstructions du mésentere & des Vssceres.  
Quelques uns les donnent tous les jours ou de  
deux jours l’un dans la vérole.

MER 1296

Il n’y a aucune matiere Eur laquelle les Chymistes aient  
tant traVaillé, que Eur le *mercure,* non-seulement pOur  
les tssages de la Medecine , mais encore pour l'Alchy-  
mie. Car regardant le *mercure* comme la premiere ma-  
tiere de tous les métaux ; ils ont essayé toutes sortes de  
moyens pour le fixer. Mais s’ils n’ont pu Venir à bout  
de leur dessein après tant de traVaux, du moins ont-ils  
enrichi la Pharmacie de plusieurs remedes. Il faut  
obferVer que les Chymistes donnent le nom d’huile Ou  
de fel à quelques préparations de *mercure ,* qui ne sont  
pas des principes ou des substances extraites du *mercu-  
re-,* mais des corps falins ou huileux mêlés aVec le Vif-  
argent. On n’a pu jusqu’à préfent réduire en aucune  
maniere *lc mercure* en fes princlpes , car il est si VOla-  
til, qu’il s’enVole des mains des Chymistes aVant  
qu’ils aient pu en déVelopper la contexture. Geof-

f **R o Y.**

BoerhaaVe donne les procédés fuiVans fur le *mercure.*

*Purification du Mercure.*

I. *Mettez* du *mercure* acheté de la Compagnie d’Amster-  
dam , dans un morceau de chamois coupé en rend  
& façonné en *sac.* Liez ce Eac aVec une benne  
cOtde le plus étroitement qu’il Vous sera possible;  
pressez ensuite fortement au-dessesè un grand Vaisi  
feau de Verre fait en forme de plat, le Vif-argent  
passera de tous côtés à traVers la peau ; enfin pres-  
siez en tordant le fac afin que tout le *mercure* pasi  
fe. Je n’ai trouvé aucune crasse dans le *mercure*ainsi purifié.

2. J’ai pris deux ltVres de ce même Vif-argent, que j’ai  
mis fur le feu de fable dans une cornue de Verre à  
laquelle j’ai adapté un récipient, ouVert à hideux  
extrémités, de façon que fa partie inférieure fût  
plongée dans l’eau. Le *mercure* s’est précipité dans  
le récipient, fans laisser aucune ordure, quoique  
j’eusse réitéré trois fois cette distilation aVec la  
même cornue. J’ai toujours eu deux lÎVres de  
*mercure8e* il n’a resté dans la cornue qu’une très-  
petite quantité de poudre rouge très-fine, qui ne  
pefoit presque point. De forte que dans ce procé-  
dé , le *mercure* purifié comme nous ayons dit, ne  
laisse aucune ordure, & est très-pur, ce qui fait la  
principale recommandation de cette fubstance.

3. Mettez dans une cornue une licre du même vif-ar-  
gent, & ajoutez-y deux lÎVres de chaux νΐνε étein-  
te à Pair, Faites distiler au feu de fable, Vous reti-  
rerez le *mercure* que Vous aViez employé. De cet-  
te maniere il ne paroît point encore de crasse; &  
s’il y en aVoit eu, elle *se* seroit certainement ma-  
nifestée dans cette opération.

*REMARQUE.*

Ce font-là les manieres ordinaires de purifier le *mercure*& de le rendre propre pour les opérations fiuiVantes; je  
n’en emploie jamais d’autres. On Voit par ce moyen la  
volatilité du *mercure-,* fion degré, & la pureté de celui  
que vend la Compagnie d’Amsterdam.

*Disseluelon du vif-argent dans P eau-forte.*

*Mettez* dans un matras quatre onces de *mercure* purifié ,  
aVec six onces d’eau-forte, & faites dessous un pe-  
tit feu pour échauffer la matiere. Le Vif-argent fe  
dissoudra & poussera des Vapeurs très - rouges.  
Quand il fera dissous, ajoutez-y encore un peu de  
*mercure,* jufqu’à ce qu’il en reste qui ne Ee dissol-  
ve point. Laissez refroidir la liqueur & Verfez-la  
dans un autre Vaisseau. Le Vif-argent fera résidus  
en une liqueur claire & uniforme, bien qu’on l’e-  
xamine avec le microfcope, d’un gout austere,  
d’une

*ray]* MER

d’une odeur d’esprit de nitre ou d’eau-forte, & de  
couleur d’eau.

*R E M A R QU E.*

On voit par ce procédé que la substance opaque du *mer-  
cure* devient transparente par le moyen de l’eau-forte  
ou de l'esprit de nitre; & que quoiqu’infiniment plus  
pefanteque le menstrue, elle demeure fuspendue dans  
une liqueur quatorze fois plus légere qu’elle, confer-  
vant toujours fa nature fans aVoir reçu d’autre altéra-  
tion que celle d’être enVironnée de l'acide, comme on  
le Verra ci-après. Le Vif-argent est si également distri-  
bué dans le fluide, que si on en examine artificielle-  
ment une feule goutte, on trompera qu’elle contient  
une partie proportionnée de *mercure* , relatiVement à  
toute la liqueur d’où on l’a tirée; ce qui est une parti-  
cularité qui mérite l'attention des Chymistes & de ceux  
qui entendent les lois de l'hydrostatique. On Voit aussi  
que le *mercure* est ici diVisé en une infinité de parties  
extremement petites; que l'acide est uni d’une manie-  
re uniforme aVec chaque partie de *mercure*, &que cet  
acide est par-là distribué parmi fes parties aqueufes.  
Cette folution est si caustique qu’on ne siauroit la tou-  
cher , car elle brûle toutes les parties du corps aVec  
douleur & chaleur ; ce qui la rend très-propre pour ex-  
tirper les verrues. Si une petite portion d’une goutte  
vient à toucher la peau, elle la rougit siur le champ.  
L’eau régale ni l’efprit de fiel ne diffolVent point aisé-  
ment le *mercure* ; néantmoins le *mercure* sublimé cor-  
rosifest un vrai fel de *mercure* , dissous par l’eFprit dtl  
Eel marin ou l’eau régale; car il produit les mêmes ef-  
fets; & lorfqu’on le verfe fur le fiel de tartre , il régé-  
nere le fiel marin. En le précipitant d’abord on peut le  
dissoudre dans l’eau régale : mais il peut seul se fubli-  
merenilli fel mercurie! avec l’acide du Eel marin.

*Vitriol de visoargent.*

*t. Faites* dissoudre dans de Peau-forte ou dans del’espri1de nitre échauffés, autant de vif-argent que ce3 \* sliqueurs en pourront prendre, de forte qu’il reste  
une petite portion de *mercure* qui ne soit point  
diffoute. Verfez votre solution dans un vaisseau  
froid, laiffez-la repofer : il *fe* précipitera au fond  
une matiere faline, diaphane & blanchâtre. Sépa-  
rezla liqueur qui fumage : il restera une matiere  
très-acre, humide, falée, soluble dans Peau, mais  
qu’il ne feroit pas sûr de toucher.

*2.* Faites éVaporer la moitié de la liqueur qui restera, &  
mettez-la dans un endrcit frais, il fe formera des  
crystaux semblables aux premiers. «

3. Tenez pendant cinq ou six heures sur un feu affez fort  
une cornue de verre, dans laquelle Vous aurez mis  
une partie de vif-argent, & deux parties de fel  
marin très-pur, décrépité , en poudre très-fubtile.  
Laissez refroidir la cornue, cassez-la & vous trou-  
verez le *mercure* fublimé, folide, *sec,* en forme  
de vitriol, mais femi-volatil.

*R E M A R QU E.*

Le vif-argent fe convertit donc en un vitriol imparfait  
avec l’esprit de nitre, & eu un autre qui est parfait avec  
l’efprit de fel : mais il fe fixe avec l'efprit de nitre &  
deVÎent volatil avec celui du fiel. Le vitriol qui est fait  
avec l’esprit de fel est beaucoup plus acre.

*Mercure précipité blanc.*

*Prenez* une folution de *mercure* tellement soûlée que  
Peau-forte ou l’efprit de nitre qui le contient,  
n’en pusse plus recevoir, & ne contienne d’acide  
que ce qu’il en a fallu pour dissoudre cette quanti-  
*Torne IV» -*

MER 1298

té de *mercure* ; ajoutez-y le double d’eau. Ayez  
de la faumure de fel marin forte & chaude. Ver-  
fez-la goutte à goutte dans la folution de *mercu-  
re \* la liqueur deviendra d’abord blanche, opaque  
& fe troublera dans l’endroit où la saumure fera  
tombée. Agitez la liqueur , elle blanchira , *se*troublera, & il *se* précipitera une poudre blan-  
che. Continuez cette opération, tant que la Eau-  
mure troublera cette solution, le précipité blanc  
gagnera le fond, & la liqueur restera claire au-  
dessus. Lorfque la saumure ne troublera plus la li-  
queur, laissez repoEer le vaisseau quelque tems.  
Toute la poudre blanche se précipitera. Gardez  
séparement la liqueur claire que vous aurez ver-  
sée doucement par inclination. Verfez dans un  
entonnoir de verre garni de papier gris la liqueur  
qui est restée avec la poudre blanche, il *se* filtre-  
ra une liqueur claire que vous ajouterez à la pre-  
miere. Il restera Eur le filtre une poudre blanche.  
Verfez dessesde Peau chaude, & réitérez ces lo-  
tions jusqu’à ce que l’eau qui passera par le filtre  
foit insipide. Faites sécher le papier avec la pou-  
dre à un feu modéré, & gardez-la fous le titre de  
*mercure précipité blanc.*

*R E M A R QU E.*

L’esprit acide de nitre qui est ici attiré par le *mercure s*après s’être uni avec cette lessive, fe convertit en eau  
régale dès qu’il vient à fe mêler avec le fel marin : mais  
Peau régale ne dissout point aisément le *mercure* com-  
me l’esprit de nitre, ce qui fait que le *mercure* fe sépa-  
re du premier menstrue & fe précipite au fond du vaif-  
feau. L’eau emporte la poudre qui tenoit extérieure-  
ment à l'eau régale; mais cela n’empêche pas qu’il n’y  
ait dans cette poudre quelques particules acides qui  
restent attachées à la fubstance du *mercure s* & c’est de-  
là que lui vient *sa* vertu particuliere , comme on peut  
le montrer par un grand nombre d’expériences.La pou-  
dre que l’on prépare de cette maniere est peut-être le  
meilleur remede interne que l’on ait tiré jusqu’ici du  
*mercure :* sim usage produit des effets aussi sûrs qu’effi-  
caces. Etant broyée avec le triple de silcre en pain, el-  
le compose un remede qui mérite peut-être mieux le  
titre de panacée mercurielle , que les autres prépara-  
tions du *mercure s* quelque laborieuses qu’elles Eoient ;  
car de quelque maniere qu’on traite le *mercure s* par les  
acidesssa vgrtu médicinale dépend d’une certaine quan-  
tité d’acide qui adhere à sa partie métallique. Cette  
qualité acide lorsqu’elle abonde & paroît extérieure-  
ment dans *lc mercure,* opere avec plus de violente &  
avec moins de silreté. Etant moins abondante & plus  
étroitement unie avec le *mercure-,* elle opere plus len-  
tement avec moins de violence & plus deEureté; & tel  
est le cas de notre précipité. La poudre dont nous avons  
parlé ci-dessus étant donnée à jeun à la doEe de neuf  
grains, opere doucement par haut & par bas; elle tue  
les vers, elle leve les obstructions des vaisseaux qui fer-  
vent à préparer le chyle, elle réfout le phlegme & gué-  
rir par ce moyen un grand nombre de maladies, telles  
que la gonorrhée, la gale & les ulceres vénériens. Cet-  
te dofe étant répétée plusieurs fois par jour, excite une  
légere salivation. En mêlant une dragme de ce précipi-  
té blanc avec une once de pommade ou d’onguent rofat,  
on compofe un onguent excellent pour les maladies de  
la peau, & pour guérir la gale, les pustules qui vien-  
nent au vifage,& les ulceres invétérés. Il nlest donc pas  
étonnant qu’on le substitue aux panacées les plus van-  
tées. Si l’on met cette poudre fur le feu dans un vaisa  
feau de verre, & qu’on la fasse calciner peu à peu en la  
remuant fans cesse avec une baguette de même matie-  
re, elle devient si douce qu’elle n’opere prefque plus  
par haut ni par bas ni par la salivation , ce qui fait qu on  
peut la donner intérieurement fans rien craindre. Les  
Chymistes la conseillent Eous eette forme en qualité de  
diaphorétique & d’altérant : mais elle est si douce qu’el-

N N n n

1299 M E R

le ne produit prefque point d’effet. Lorsqu’on broyé  
quelque peu de cette poudre silr une plaque de cuÎVre  
chaude & polie; elle ressemble d’abord à de l’argent :  
mais elle perd cétte apparence dès qu’on l'exposie au  
feu.

*Mercure précipité rouge.*

ï. *Mettez* une livre & demie de solution liquide de *mer-  
cure* préparée si-iivant la méthode que nous avons  
indiquée dans le second procédé dans une cornue  
de verre , capable d’en contenir le double ; adap-  
tez-y un récipient, & faites distiler jufqu’à sicci-  
té, à un feu si doux que la matiere ne pusse pas  
bouillir. 11 restera au fond une masse folide, blan-  
che, pestante, extrêmement corrosive , ignée, &  
'qu’il ne seroit pas sûr de toucher, Aux côtés de la  
cornue il pàroît une matiere rouge , jaune ou  
blanche provenant du *mercure* qui commençoità  
*fe* dessécher. La liqueur distilée est un esiprit foi-  
ble de nitre que l’on peut employer à nettoyer les  
verres ou à d’autres usages. On ne fait donc presc  
que autre chosie par cette opération que coaguler  
*le mercure* en une espece de vitriol.

*z.* Mettez la cornue au feu de sable ; adaptez-y un réei-  
pient, que vous luterez exactement avec de la  
vessie mouillée. Faites distilerà un feu doux, de  
façon qu’il foit possible de compter les gouttes qui  
tomberont dans le réCÎpient; continuez ainsi juf-  
qu’à ce que vous voyiez paroître des fumées rou-  
ges. Délutez votre récipient, & adaptez-en un  
autre qui foit ample. La liqueur distilée est un bon  
esprit de nitre, que l’on doit garder pour s’en fer-  
vir au besioin. Augmentez le feu peu à peu fous  
la cornue, il sortira des vapeurs très rouges qui  
rempliront le récipient. Poussez alors le feu juf-  
qu’au dernier degré, & l’entretenez ainsi pendant  
deux ou trois heures. Vous trouverez dans le ré-  
cipient un esprit de nitre jaune, très-fort, qui ex-  
halera des vapeurs dorées pendant plusieurs an-  
nées, si on l’enferme aussi-tôt dans un vaisseau de  
verre. De cette façon on obtient un efprit de ni-  
tre très fort, ou une rectification de ce même *es-  
prit.* Cependant fa nature est changée en quelque  
maniere , car il ne s’enflamme pas si bien avec les  
huiles distilées. Laissez refroidir les vaisseaux ,  
vous trouverez au fond de la cornue une mafl'e  
folide de couleur d’écarlate : entre cette masse &  
le cou de la cornue, & même dans le cou , on  
trouve une matiere dÎVersifiée par une infinité de  
belles couleurs, blanches , jaunâtres, jaunes, ver-  
dâtres , rouges. Cassez la cornue, pour retirer la  
matiere rouge qui est dans fa capacité; séparez-  
en foigneufement celle qui reste au-dessus & qui  
est moins rouge, car elle est très-corrosive. On  
garde la masse rouge Eous le nom de *mercure pré-  
cipité rouge.*

3. Les Chymistes étonnés de l’éclat de ce *mercure, &*de la grande fixité de ce minéral, qui étoit aupa-  
ravant volatil, fie sirnt imaginés qu’ils pourroient  
à force de traVail le convertir en or après l'avoir  
fixé. Ils ont donc versé fur ce précipité de nouvel  
efprit de nitre, enfuite ils l’ont retiré, *se* figu-  
rant qu’en répétant souvent cette opération , ils  
verroient naître l’or dans leurs mains : ce que Syl-  
vius assure dans ses (EtiVres posthumes , être atrri-  
vé par ce procédé. Mais ceux qui pensient sensé-  
ment, ne donnent point leur croyance à de pareil-  
les chimeres. Paracelse lui-même , dans la prépa-  
ration de sim précipité, ordonne de verser S0U-  
vent de l’esprit de nitre silr le *mercureSc* de le re-  
tirer, comme il a été dit.

*R E M A R QU E. .*

On voit par ce procédé la nature changeante du *mercure*

MER [1300]

qui devient solide, fixe, corrosif & diversifié par une  
infinité de couleurs, de fluide, de volatil, de doux &  
de blanc qu’il étoit auparavant. Bien qu’on l'ait pré-  
paré avec l’acide de nitre, on peut lui rendre sa forme  
naturelle & la pesanteur qu’il avoit auparaVant en le  
distilant dans une cornue aVec de l’alcali fixe, de la  
chaux vive ou de la limaille de fer. Ce précipité au-  
quel on donne le nom de précipité de Vigo, est acre ,  
corrosif , caufe des douleurs & produit une esitarre  
quand on l'applique extérieurement; & comme il oc-  
casionne toujours la formation d’un pus blanc & épais ,  
il déterge les levres & le fond des ulceres, & les dispo-  
*se à se* confolider. Il est dangereux de le donner inté-  
rieurement, car il enflamme les vifceres par *sa* qualité  
caustique, & occasionne des anxiétés, des douleurs ,  
des vomissemens, des cours de ventre & des tranchées:  
il opere aussi par les urines & par les lueurs. Etant  
donné en très - forte dofe , qui ne doit jamais passer  
trois grains, & assez fouvent répétée, il caufe une Ea-  
Uvatlon aVec tous *ses* iymptomes , & guérit par ce  
moyen un grand nombre de maladies, qu’on ne guéri-  
roit pas aisément d’une autre maniere. Il est plus vio-  
lent & plus dangereux que le précipité blanc. Paracel-  
fe & Van-Helmont ont trotiVé le moyen de l'adoucir  
en distilant plusieurs fois de l'alcohol dessus. Il deVÎent  
par-là beaucoup plus doux, en perdant une grande par-  
tie de fon acide : mais aussi faut-il le donner en plus  
forte dofe. Ils le corrigent encore aVec le même fuccès  
en le distilant aVec de l’eau de blanc d’œufs. D’autres  
le font bouillir dans du Vinaigre distilé très-fort,pourle  
\* dissoudre ; ils le coulent & le purifient enfuite, & ren-  
dent la poudre beaucoup plus douce en le distilant  
plusieurs sois pour en tirer le Vinaigre. Mais il siemble  
qu’on gagne très-peu de chosie par toutes ces opéra-  
tions puisqu’on a déja obtenu le précipité rouge qu’on  
souhaitoit. En un mot, l'acide acrimonieux qui adhe-  
re au *mercure* l'ait qu’il opere en très-petite dose ; &  
plus cet acide est abondant & extérieur au *mercure t*plus il agit avec violenee & réciproquement. Sillon  
met ce précipité Eur le fieu dans un plat de Verre mince  
& creux, & qulon le remue continuellement aVec une  
pipe à fumer, il prendra une couleur foncée ; & si οη  
l'y laisse long-tems , il s’adoucira à un tel point qu’il  
ne produira préfque plus d’effet.

*Mercure sublimé.*

Faites dissoudre une demi-liVre de *mercure* dans une fuse  
fifante quantité d’eau-forte ; faites évaporer fui-  
Vant la premiere direction indiquée dans le troi-  
sieme procédé, jufqu’à ce qu’il vous reste une  
masse blanche & seche.

*Prenez* dix onces de Eel décrépité , & autant de vitriol  
commun calciné à blancheur. Broyez séparément  
ces deux Eels dans un mortier de marbre ou de  
verre aVec un pilon de Verre , dans un lieu chaud  
& sec ; agitez - les fortement & long-tems, en-  
fuite mélangez exactement , & ajoutez le *mercu-  
re ,* que Vous y mêlerez aVec le plus d’exactitude  
qu’il Vous Eera possible. Mettez ce mélange dans  
un matras, duquel les deux tiers demeurent Vui-  
des , & dont on ait coupé le cou au milieu de *sa*hauteur. Disposez Votre matras fur un feu de fa-  
ble, de maniere que fon fond touche lacaVÎtédu  
chaudron de fer dans lequel on fait l’opératlen ;  
on met du fable autour du matras, de forte qu’iI  
soit à la hauteur de la matiere, ni plus haut ni  
plus bas. Commencez par faire un petit feu très-  
doux, que vous augmenterez par degrés jufqu’à  
ce qu’il Eorte une vapeur, dont il faut se garder,  
car elle est contraire à la poitrine. Quand toute  
l’humidité Eera entierement évaporée, mettez un  
morceau de papier silr l'ouverture du matras;  
augmentez enfin le feu au point de faire rougir  
le chaudron : le *mercure* sublimé corrosifs’éleve-

ι3Ρΐ MER

ra & s’attachera .aux parois du vaisseau , en for- ,  
me de crystaux blancs demi- tranEparens. Lassez  
refroidir le matras, & cassez-le enfuite pour re-  
tirer le *mercure,* que vous feparerez d’une pou-  
drelégere qui est au-dessus , & garderez dans une  
phiole de verre. Voyez pour la méthode dont on  
Ee sert à Venise, Tachenius, dans fon *Hippocra-  
tes Cstymicus:*

*R E M A R QU E.*

Le *mercure* précipité blanc dont on Ee sert dans ce pro-  
cédé est uni avec de l'eau-forte ; l’esprit acide du  
vitriol que l'on mêle avec le fel marin , pénetre dans  
ce fel & en chaste l’efprit; & tandis que ces deux agif-  
sent Eur le *mercure* à l’aide du feu , il fe fait une eau  
régale, par le moyen de l'dprit de nitre contenu dans  
*lu mercure,* & de l'esprit de Eel marin dégagé par l'aci-  
de du vitriol. Lephlegme s’éleve d’abord à l'aide de  
la chaleur : la partie acide de l’eau régale s’unit avec  
le mercure & le corrode; cette eau régale tient de la  
nature du Eel marin. L’efprit de SH marin attaque le  
*mercure,* non point comme l’eCprit de nitre, mais le  
rend semi-volatil. De-là vient que le *mercure* fe l.ubli- |  
me & *se* convertit en un vrai vitriol l.ec & l.olide de  
vif-argent, qui retient *sa* consistance en plein air. La  
bafe de ce vitriol est le vif-argent pur;& l'autre partie,  
l’esprit de fel marin le plus fort qu’on puisse obtenir ;  
& de - là vient qu’il paroît ici Eous une forme solide.  
On prépare avec cet esprit de sel marin une pierre in-  
fernalede *mercure* tellement corrosive qu’elle conver-  
tit toutes les parties du corps qu’elle touche en une  
esicarre, qui tombe silr le champ ; ce qui la rend pro-  
pre pour consumer les callosités des ulceres , les ver-  
rues & les glandes endurcies. Jean de Vigo a cennu  
cette préparation , & composioit avec elle ses trochisi-  
ques de minium, qui siont un remede admirable pour  
consiumer les tumeurs scrophulesses , & les extirper  
par la suppuration. Ce vitriol a un gout détestable par  
Ea causticité. Un grain de ce vitriol dissous dans une  
once d’eau, fournit un cofmétlque excellent , lors-  
qu’on en ufe avec précaution. Il fait mourir tous les  
infectes venimeux qui s’attachent à la peau, par laEeu-  
ïe lotion. Unè dragme de cette solution étant édulco-  
rée avec du sirop violat & prife deux fois par jour,  
opere des merveilles dans plusieurs maladies qui paf-  
fent pour incurables : mais on ne fauroit en user avec  
trop de précaution, & 1’οιρ rifqueroit beaucoup àl’em-  
ployer fans savoir la ménager comme il faut. *OO mer-  
cure* étant mêlé avec les métaux & les femi-métaux  
produit des effets inimitables, capables d’étonner les  
Chymistes. 11 produit une altération furprenante fur  
l’argent; & conduit à un grand nombre de Eecrets de  
Chymie. Il peut même Fe faire que l'on convertisse  
quelque portion d’argent en orpar fon moyen. On ob-  
tient par lui le menstrue aigu de M. Boyle, & plu-  
sieurs autres préparations femblables. On ne fauroit  
plaindre le travail que l’on emploie fur ce sublimé.  
On voit que l’eau régale dissout le *mercure* beaucoup  
mieux qu’aucune eau forte que ce foit, pourvu qu’on  
le fasse auparavant dissoudre dans la derniere , & qu’il  
sefublime avec l’efprit de Eel, quoiqu’il eût été aupa-  
savant fixé avec l’efprit de nitre. Ce *mercure* étant Eu-  
blimé avec une égale quantité de fiel ammoniac, siii-  
vant la décoction de M. Boyle, donne un fiel d’une  
qualité surprenante.

Geoffroy prépare le sublimé corrosif de la maniere sui-  
vante.

*Prenez* telle quantité qu’il vous plaira de *mercure* puri-  
fié : saites-le dssoudre dans de l'eau-forte , & di-  
stilez la solution jusqu’à siccité. Mêlez avec la  
masse qui reste quatre parties de SH commun dé-  
crépité, & faites la sublimation dans un matras  
de verre dont le cou soit court. H s’éleveraune

MER' 1302

masse saline , blanche, crystallinb, que l'on ap-  
pelle *sublimé corrosif j* ou *dragon venimeux.*

On le met au rang despossons corrosifs: pris intérieure-  
ment , il excite les mêmes fymptomes que l’arsenie,  
mais plus promptement & avec plus de violence. On  
l’emploie extérieurement pour consumer les chairs  
superflues , & pour déterger les ulceres invétérés. On  
en prépare l’eau phagédénlque, en faifant dissoudre  
demi-dragme de sublimé corrosif dans une livre dleàii  
de chaux, la liqueur devient jaune, & on la garde pour  
l’usage.

On prévient les mauvais effets du sublimé corrosif en  
buvant une grande quantité de lait, d’huile ou de  
bouillon gras, tandis que le poison est encore dans les  
premieres voies : mais après qu’il a passé dans le siang,  
il faut avoir recours aux alexiteres, tels que font la  
thériaque de Vensse, le mithridate, le béhoard ,lapou-  
dre de vipere, la racine de contrayerva, & autres sem-  
blables , & mettre le malade au lait.

Voici à ce fujet une histoire que rapporte Sydenham.

Il y a environ deux mois qu’une personne qui demeure  
dans mon voisinage, me fit appeller pour voir fon do-  
mestique qu’un excès de mélancolie amoureufe avoit  
obligé à prendre une grande quantité de sublimé cor-  
rosif. Il y avoit déja une heure qu’il avoit aValé ce poi-  
fon , lorfque j’arrivai. Sa bouche & Ees levres étoient  
extraordinairement enflées , il fentoit une douleur  
brûlante dans l’estomac, & peu s’en falloir que la cha-  
leur ne l'étouffât. Je lui fis boire douze pintes d’eau  
chaude le plus promptement qu’il fut possible , un,  
grand verre de la même liqueur à chaque sois qu’iL  
avoit vomi ; & dès qu’il parut par les tranchées que le  
poison avoir defcendu , je lui fis donner pour débarrase  
fier ses intestins plusieurs lavemens d’eau chaude. Ce  
malheureux qui avoit pour lors autant d’envie de vivre  
qu’il en avoit eu de mourir, obéit ponctuellement à  
mes ordres , & but encore plusieurs pintes d’eau outre  
celles que je lui avois ordonné de prendre. Il dit à fes  
amis que l'eau qu’il avoit d’abord rendue étoit extre-  
mement acre, à casse qu’elle étoit soûlée du Eel du  
posson ; qu’elle avoit perdu sim acreté à chaque fois  
qu’il avoit vomi, & qu’elle étoit enfin devenue insipi-  
de; & qu’à l'égard des tranchées, elles avoient été cal-  
mées par les lavemens qu’il avoit pris. Ce remede tout  
simple qu’il est rendit la fanté à ce malade au bout de  
quelques heures : mais l'enflure de fes levres ne dimi-  
nua point silr le champ ; & *sa* bouche,que les particu-  
les du poisim qu’il avoit rendues par le vomissement,  
avoient ulcérée, le fut encore pendant quelque-tems ;  
l’usage du lait fit éVanouir ces fymptomes en peu de  
jours. Je préférai l'eauàl'liuile , dont on fe Eertcom-  
munémentsans si.iccès , & à toutes les autres liqueurs,  
parce qu’elle me parut plus propre à absorber les par-  
ticules de ce Eel venimeux, que toute autre liqueur  
plus épasse qui aurait été déja imprégnée avec les par-  
ticules de quelqu’autre corps.

Avec le sublimé corrosif on fait le fublimé doux qu’on  
appelle aussi *mercure doux , aquila alba, draco miel-  
gatus et calomel,* de la maniere suivante.

*Prenez seize* onces de fublimé corrosif; broyez-les exac-  
tcment dans un mortier de verre ou de marbre,en  
versant dessus peu à peu douze onces de *mercure*cru bien purifié. Continuez la trituration , jusa  
qu’à ce que le *mercure* crud ne paroisse plus. 11 fe  
forme une poudre de couleur de plomb, que l'on  
met dans des matras de verre à la hauteur d’un  
ou deux pouces, pour la sublimer à un feu lent  
que l'on augmente par degrés, en une masse blan-  
che , que l'on fépare de la crasse, & qu’on pulvé-  
rife pour la sublimer fept sois, en y ajoutant de  
nouveau mercure.

1303 MER

Cette préparation purge doucement, incise & chasse la  
pituite ténace, tue les vers, & passe pour un excellent  
purgatif dans les maladies Vénériennes. La dofe est de-  
puis six grains jusqu’à Vingt fous la forme de pilules ou  
de bols. Si on en continue la dofe pendant quelques  
jours, elle excite la faliVation. On la donne le plus  
fouVent mêlée aVec d’autres purgatifs. Quelques-uns  
prefcrÎVent *s aquila alba* de trois en trois jours, & en-  
tre deux un purgatif, pour guérir la Vérole fans exciter  
la faliVation.

*Turbith minéral.*

I, *Mettez* quatre onces de Vif-argent purifié dans une  
cornue de Verre : Verfez dessus huit onces de bon-  
ne huile de Vitriol. Faites chauffer doucement &  
lentement. Placez la cornue fur les eharbons  
pour faire bouillir la matiere doucement, en ob-  
ferVant de faire l’opération fous une cheminée,  
pour que la Vapeur ne puisse pas fe difperfer & Ve-  
nir attaquer les poumons. Le Vif-argent fe préci-  
pitera dans l’huile de Vitriol & commencera à  
*se* dissoudre. Continuez le même degré de feu  
jufqu’à ce que le *mercure* foit parfaitement dif-  
fous. Vous aurez une masse blanche comme de la  
neige, que Vous ferez calciner jufqu’à siccité , ou  
qu’elle n’exhale plus de fumées. Elle fe réduira  
en une poudre très-blanche, extremement acre :  
on l'appelle chaux blanche *do mercure s* faite aVec  
l’huile de vitriol. C’est ainsi qu’elle fe fait, & il  
est difficile *d’y* réussir en fe ferVant des méthodes  
que l’on trouVe communément décrites.

2. *Réduisiez* èn poudre très-subtile dans un mortier de  
verre, la masse encore chaude. Ayez un vaisseau  
de verre plein d’éau chaude , qui contienne au  
moins Vingt fois autant d’eau que Vous aurez de  
*mercure.* Jettez-y cette chaux, elle fe précipitera  
fur le champ au fond & acquerra une belle cou-  
leur d’écorce de limon. Secouez le Vaisseau pen-  
dant quelqtle-tems pour mélanger exactement la  
poudre aVec l'eau. Laissez-la précipiter, versez  
la liqueur dans un autre vaisseau , lavez avec de  
lleau chaude la poudre citrine qui restera au fond,  
jufqu’à ce qu’elle sent entierement insipide , &  
fiaites-la sécher à un feu doux. Cette poudre est  
le turbith minéral qu’on demandoit.

3. *Laissez* repofer quelque-tems la premiere liqueur, fil-  
trcz-la & réduifez-la par lléVaporation à la troi-  
sieme partie de fon tout : vous aurez une eau mer-  
curielle ; car si on y Verfe quelques gouttes d’huile  
de tartre faite par défaillance , il fe fera un préci-  
pité rouge. On pourra garder cette liqueur fous  
le nom que nous venons de lui donner.

*R E M A R QU E.*

On voit que l’huile de vitriol la plus forte , forme par  
fon union avec le *mercure,* une poudre blanche beau-  
coup plus fixe qu’aucune qu’on puisse imaginer , puif-  
qu’elle résiste au feu le plus violent. On voit encore  
que les acides différens, produifent différens effets par  
rapport à la couleur. La couleur blanche ne reçoit au-  
cune altération de la part du feu le plus violent, quoi-  
qu’elle foit changée aifément avec l’efprit de nitre.  
Cette même poudre étant defféchée, devient extreme-  
ment corrosive , & par conséquent un poifon , lorse  
qu’on la donne à trop forte dofe. Il naît immé-  
diatement une couleur nouvelle par le feul contact  
de l'eau ; car si l’on prépare cette poudre comme  
il faut, & qu’on Pexpofe à Pair, fa furface jaunit en  
peu de tems, en attirant à elle l’humid lté. Il paroît que  
c’est avec cette poudre que Paracelfe opéroit les mer-  
veilles que l’on peut voir dans fon Chirurgien d’Hô-  
pital ; & ce fait est fussifamment attesté par Oporinus  
fon Secretaire, du ministere duquel il s’étoit Iouvent

MER 1304

fervi pour la faire. On peut l’adoucir en allumant def-  
fus de l’efprit de vin, felon la méthode des anciens  
Chymistes, qui séparoient par ce moyen de leurs chaux  
métalliques les fels qui les rendoient trop acres, n’y  
laissant que ceux qui étoient intimement unis avec elles.  
Sydenham, tout fobre qu’il est fur les louanges qu’il  
donne aux Chymistes, avoue que l’on peut guérir avec  
le Eecours de ce remede, des maladies qui fieroient au-  
trement incurables.

M. Boyle rapporte qu’une petite dofe de ce remede prife  
en forme de sternutatoire, a fuffi pour changer toute  
l'habitude du corps,& même pour dissiper des cataractes.  
On assure qu’une femme de Paris a guéri par fon moyen  
des persimnes, de la guérisim desquelles on desespéroit.  
D’où il s’ensuit que cette préparation est un remede  
tout-à-fait extraordinaire dans les maladies les plus  
obstinées : mais il n’y a qu’un habile Medecin qui puif-  
fe l’employer comme il faut, & on ne doit point en  
ufer lorsqu’on a des remedes plus furs. Elle est utile  
dans l’hydropisie, dans la vérole, aussi-bien que dans  
les maladies des glandes les plus obstinées. Van-Hel-  
mont dit que l’huile de vitriol fe convertit en alun par  
fon union avec le *mercure* : mais cette expression ne  
doit point être prise à la rigueur & au pié de la lettre :  
lors au contraire, que cet Auteur ordonne de verfer le  
feu du vitriol de cuivre fur la poudre deVigo, & de la  
distiler enfuite pour préparer le cathartique secret de  
ParacelEe; c’est, si je Pentens bien, pour compofer ce  
remede; car si le feu du vitriol de cuivre est la vérita-  
ble huile de vitriol , on ne la versie pas plutôt fur le  
précipité rouge, qu’elle volatilife l’esprit de nitre, le  
fait exhaler du *mercure* fixe , & produit en prenant fa  
place, le remede dont on parle. Lorsqu’on distileplu-  
sieurs fois ce turbith minéral avec de lleau de blanc  
d’œufs, cette opération emporte l’acide qui adhéroit  
à fa furface, & rend la poudre plus douce, fans em-  
pêcher fon opération, ce qui est un effet qu’on auroit  
peine à obtenir d’une autre maniere. Que si l’on en-  
tend par le mot de feu quelqu’autre chofe d’tme natu-  
re plus fictile, je ne faurois y attacher aucune autre  
signification ; quoique j’aie lieu de croire, par la com-  
paraision que j’ai faite de Van-Helmont avec Paracel-  
fe, que ce n’est autre chofe que ce que j’ai dit. Les mé-  
taux Eeuls n’àgiffent sim le corps, qu’au moyen de leur  
volume, de leur figure, & de leur pesanteur : mais étant  
mêlés avec des fiels, surtout d’une nature acide, ils ac-  
quierent des nouvelles propriétés, fouVent siirprenan-  
tes & très-différentes, selon que les acides pénetrent  
plus ou moins dans leur substance. Ils operent avec  
beaucoup de violence Eous la forme de vitriol: mais  
étant calcinés fous cette forme, la chaux deVÎent fuc-  
cessiVement beaucoup plus douce; & ils s’adoucissent  
eux-mêmes au moyen d’une calcination forte & leng-  
tems continuée , qui chasse les acides, quoiqu’ils fusi  
fent extremement acres auparaVant, ainsi qu’on en Voit  
un exemple dans le turbith ; & par-là leur opération  
deVÎent plus douce, & proportionnellement moins ef-  
ficace.

Il paroît donc que les Chymistes & les Médecins fe font  
trompés lorsqu’ils ont essayé de diminuer la Virulence  
de ce turbith, après s’être apperçust des effets extraûr-  
dinaires qu’il opere. La chofe à la vérité est facile:  
mais il s’en faut de beaucoup qu’il produife les me-  
mes effets qu’avant qu’on Fait adouci. Les moyens d’a-  
doucir fon acrimonie, consistent à emporter l'acide,  
en lavant la préparation avec de l’eau , en faifant *éva-  
porer* plusieurs fois la même liqueur jufqu’à siccité ; en  
versant de Palcohol dessus; en distilant plusieurs por-  
tions d’alcohol dessus jusqu’à siccité ; en la broyant aVec  
une plus grande quantité de matiere métallique, com-  
me dans la préparation du *mereure* doux ; aVec dessiels  
alcalis qui absiorbent les acides ; en broyant la matiere  
aVec de la craie , des pierres d’écreVsses, des poudres  
testacées, ou autres semblables abEorbans , en la calai-  
nant long-tems ; & enfin en la fixant par le moyen d’un  
feu qu’on augmente peu-à-peu, depuis le degré le plus

1305 MER

bas jusqu’au plus haut que le Vaisseau puisse endurer, .  
fans he rompre.

\*

*Huile ignée de Mercure-.*

*Prenez* du *mercure* réduit en chaux blanche seche, avec  
l’huile de vitriol , comme il a été dit ci-devant ;  
mettez-le dans une cornue de verre; ajoutez en-  
core une égale quantité d’huile de vitriol ; faites  
évaporer comme auparavant jufqu’à siccité, éyi- |  
tant soigneusement les vapeurs : il fe feche bien  
plus difficilement, & il faut employer beaucoup I  
plus de tems & un plus grand feu. Quand la pou- |  
dre est feche, il faut y ajouter la même quantité  
d’huile de Vitriol, & réitérer la même opération. I  
Enfin, il ne fe feche plus, quoique l'on continue  
un grand feu, mais il reste en forme d’huile fixe, I  
très-acre, caustique, de même que *FIgnis gehen-  
nae* de Paracelfe. Le *mercure se* fixe tellement par  
ce moyen avec l’huile de Vitriol, que le plus grand  
feu ne fiauroit le Volaticer.

*R E MA R QU E.*

Cette expérience fiert à montrer la méthode d’imprégner,  
de bouler, & de calciner les métaux à tel point qu’on  
veut par le moyen des acides, & à fixer le *mercure* aussi  
fortement qu’il est possible : mais on ne doit en atten-  
dre aucun changement dans la nature intrinfieque de  
ce métal; car de quelque maniere qu’on fixe le *mer-* I  
*cure* avec les acides , on peut le recouvrer de nouveau  
dansfion premier-état, en le broyant avec le double de  
limaille de fer, & en le fai fiant distiler dans une cor-  
nue au plus haut degré du feu de fable.

Pour l’Æthiops de *mercure-, voyez Æthiops mineralis. : |*Pour le cinnabre factice, voyez *Cinnabar.*

Pour l’amalgame de *mercure* avec les métaux, voyez  
*Amalgama.*

Pour la lotion des métaux avec le *mercure > voyez Amal-  
gama.*

*Autres préparations de Mercure.*

Le Précipité de *Mercure* par lui-même, *se* fait ainsi.

*Mettez* du *mercure* purifié dans un vaisseau de verre que  
l’on appelle *Infernal ( athanet.* ) Faites-le digérer  
au bain de fable,en augmentant le feu peu-à-peu;  
il fe changera d’abord en une poudre grille , qui  
deviendra enfuite rouge.Il excite le Vomissement,  
les selles , & la lueur, étant donné depuis deux  
grains juEqu’à six. **GEOFFROY.**

Le *mercurius praecipitatus folaris perso,* suivant la Phar-  
macopée de Bates, est fait d’un amalgame préparé avec  
quatre onces de *mercure,* & demi-once d’or fondu avec  
de l’antimoine, que l’on met dans le Vaisseau *Infernale*d’où on le tire fouVent pour le triturer felon Part.

Le Précipité verd, ou le léEard verd, *se* prépare ainsi.

Prenez *de mercure purifié, quatre onces s  
de cuivre coupé en lames, une once.*

Faites-Ies dissoudre séparément dans de llesprit de nitre ;  
' mêlez ces solutions, & faites les évaporer jusqu’à  
siccité. Pu!vérifez la masse qui reste , & faites-la  
digérer dans du vinaigre distilé, qui doit surpasser  
la poudre de la hauteur de six travers de doigts.  
Retirez le vinaigre lorsqu’il aura acquis une cou-  
leur verte un peu bleue ; & versez de nouveau vi-  
naigre Eut la masse , jufqu’à ce qu’elle ne donne  
plus aucune teinture. Faites évaporer toutes ces  
teintures à une douce chaleur, jusqu’à la consis-  
tance de miel. Cette fubstance fe durcit en *se* ré-

MER 1306  
froidissant; elle est verte étant pulvérisée, & onla garde pour l'tssage.

Elle purge par haut & par bas , & quelques-uns la regar-  
dent comme spécifique dans la gonorrhée virulente. La  
dose est depuis deux grains jufqu’à huit, que l’on don-  
ne tous les jours, otl de deux jours l'un, jufiqu’à ce que  
l’écoulement fioit entierement arrêté. D’autres croient  
cependant qu’il n’est pas sûr d’en faire usage, à caufe  
de la qualité vénimetsse du cuivre.

Le Précipité violet ou noir, que quelques-tms appellent  
*mercure* diaphorétique, ou panaeée mercurielle, *se* fait  
ordinairement de la maniere suivante.

Prenez *de soufre en canon s quatre onces.*

Faites le fondre dans un vaisseau de terre fur les charbons  
ardens. Lorfqtl’il fera bien fondu , mêlez-y exac-  
tement six onces de *mercure* purifié, en le remuant  
continuellement avec une baguette de fer ; & lorse  
qu’ils feront bien incorporés, ajoutez-y quatre on-  
ces de sel ammoniac. Sublimez la masse dans un  
vaisseau de terre. Sublimez de nouveau, & faites  
quatre fublimations de cette forte : la quatrieme  
étant finie, séparez la masse noire ou bleuâtre &  
pesimte, qui reste au fond du vaisseau , de la ma-  
tiere ténue, légere , & jaune, que l’on doit re-  
.jetter.

\*

La derniere préparation du *mercure* dans Geoffroi, est la  
*panacée mercurielle s* ainsi appellée à caufe de *seS* excel-  
lentes qualités, que l’on peut aussi appeller avec rai-  
son , suivant lui, la *panacée de Louis XIV.* à caufe que  
c’est à *sa* libéralité & à *sa* magnificence , que l'on est  
redevable de cet exeellent fieeret, qu’il a rendu public.  
On la prépare comme il suit. ,

On purifie le *mercure* cru avec le fioufre , en faisant le  
cinnabre, comme nous avons dit, & en en retirant  
*le mercure* cru. On a par ce moyen le *mercure* re-  
vivifié du cinnabre. On prépare le sublimé corrosif  
avec ce *mercure* revivifié, que l’on doit sublimer  
trois fois ; favoir deux sois avec le Eel marin , &  
une sois sims aucun intermede. On réduit en *mer-  
cure* coulant une portion de ce sublimé corrosif  
avec le régule d’antimoine , par le moyen de la  
distilation. De ce *mercure* revivifié & mêlé avec  
le sublimé corrosif, on fait, felon l'Art, du *mer-  
cure* doux que l'on sublime neuf fois. Enfin on  
fait digérer ce *mercure* pendant trois femaines  
dans de l'efprit de vin aromatisé ; essuite on sé-  
pare la liqueur, on sait sécher le *mercure ,* & 011  
le garde pour l'tssage.

C’est un excellent remede pour guérir toutes les maladies  
vénériennes : on le recommande dans le rhumatisme ,  
dans les obstructions des glandes, & du mésentere, pour  
! les écrouelles , la galle , les dartres & pour tuer les  
I vers. Quelques-uns le proposent aussi contre le si:or-  
but : mais je crois l’ufage du *mercure* nuisible dans cet-  
te maladie. La panacée mercurielle excite plus facile-  
ment la sialivation que *Faquila alba ,* qui purge plus  
souvent les humeurs par les selles. GEOFFROY.

I *Mercurius Res.aseitatus j* Mercure revivifié du cinnabre\*

Pilez toutes ces drogues enfemble, & mettez-les dans  
une cornue , dent il dûit y avoir au moins un tiers  
de vuide; placez-la dans un fourneau deréver-  
bere, adaptez-y un récipient ; laissez-la reposer

1307 M E R

douze heures, & allumez cnsiiite le seu que vous  
pousserez peu-à-peu jusqu’au quatrieme degré ;  
entretenez-le de même , jufqu’à ce que tout le  
*mercure* soit monté dans le récipient , ce qui ar-  
rivera au bout de fept ou huit heures ; séparez les  
ordures , & coulez le *mercure* à travers une fer-  
viette blanche dans un plat de terre.

*Pulvis Principis.* Poudre du Prince.

Prenez *de mercure précipité rouge , demi-livre ;*

Broyez le comme il faut, Eut un marbre ou sim un por-  
phyre;mettez-le dans une cucurbite avec deux pin-  
tes d’eau; placez-la Eut un feu de fable, poussez  
le feu jufqu’à faire bouillir, & l’entretenez ainsi  
pendant douze heures , en remuant la matiere  
une fois toutes les deux heures; laissez-la refroi-  
dir, & verfez Peau par inclination. Mettez ce  
précipité dans l’eau une feconde & une troisieme  
fois, & réitérez la même opération que ci-devant.  
Faites-lesécher enfuite, & broyez leavecledou-  
ble de Eel tiré du résidu de la teinture des métaux ;  
mettez-le dans une cucurbite avec de Peau , &  
procédez comme ci-devant, jufqu’à ce quelepré-  
cipité reste insipide ; faites le sécher & bouillir  
dans de l’esprit de vin. Décantez l’esprit lorse  
qu’il fera refroidi, & faites sécher le précipité.

Cette poudre est émétique & cathartique, & on la prel-  
crit dans les maladies vénériennes, aussi-bien que dans  
quelques maladies chroniques. La dose est depuis trois  
grains jusqu’à un demi-fcrupule. Les lotions réitérées  
ne fervent qu’à diminuer la quantité & lapointe des fila  
que le précipité a reçu de l’eau forte, & à rendrefon  
opération plus douce.

MERCURIUs **VITÆ,** Voyez *Antimornum,*

Pour l’*Arcanum Coralelnum y* Voyez *Arcanum.*

*Hercules Bovii.*

Voici suivant Thomas Bovius , la meilleure maniere de  
préparer ce remede.

Faites-les distiler dans un fourneau de réverbere ; verfez  
la liqueur distilée, dans une cornue Eur une livre  
de sel marin calciné , & faites-en la distilation au  
moyen d’tm feu de fable fort doux ; car elle s’éle-  
ve aifément : faites dissoudre du *mercure* dans  
une portion de cette liqueur , &de l’or dans une  
autre pmêlez ces deux folutions& distilez-les; &  
après des cohobations réitérées, à chacune dese  
quelles vous ajouterez une troisieme partie du  
même menstrue, réitérez la distilation jusqu’à ce  
que la matiere foit suffisamment fixée,; édulco-  
rez-la & gardez-la pour llessage. La dofie est de-  
puis trois grains juilqu’à six.

*Ou s*l

Prenez *de mercure purifié, quatre onces ;  
de la limaille d’or , demi-once ;*

Faites un amalgame , & après l’avoir lavé & mis dans  
une rétorte , verfiez dessus le menstrue précédent ;  
distilez-le au feu de fable ; & après des cohoba-  
tions réitérées, à chacune desquelles vousajoute-  
rez une troisieme partie du même menstrue; réi-  
térez la distilation jufqu’à ce que la matiere foit  
suffisamment fixée. Calcinez la matiere fur une  
plaque dc fer rouge, édulcorez-la par des lotions

MER 1308-

répétées, & en allumant dessus de Pefprit de νΐη.  
La dofe est depuis trois grains jusqu’à six. Ce  
Φ remede opere par le vomissement, & procure fou-  
vent un foulagement extraordinaire dans les ma-  
ladies les plus opiniâtres ^parce que passant au-  
delà des premieres voies , il opere immédiate- ’  
ment sim la masse du sang. WILLIs.

Comme l’or devie ( *Aurum vitae)* est une préparaticn  
mercurielle fort célebre , j’ai jugé à propos d’enseigner  
la maniere dont Bates le compose.

Prenez *deux gros d’or, &  
deux onces de mercure purifié ;*

Faites les dissoudre séparément dans les menstrues qui  
leur font propres ; mêlez-les , & distilez-les dans  
une cornue jusqu’à siccité. Calcinez la chaux qui  
reste , édulcorez-la par des lotions réitérées , &  
en allumant dessus de l’esprit de vin.

Ce remede passe pour être-au-defiùs de tous les autres ca-  
thartiques. On l’estime propre pour tuer les vers, pour  
guérir la vérole, les maladies pétéchiales, la peste &  
les fievres quartes. La dofe est depuis trois grains jusi'  
qu’à huit avec du fucre rosat , dans un œuf ou du  
bouillon , ou en forme de pilules , furtout lorsqu’on y  
joint la Ecammonée & qu’on l’humecte en allumant de  
l’eau de vie dessus.

Les Curieux trouveront un plus grand nombre de pré-  
parations mercurielles dans les *Collectanea Chymica  
Leydensia.*

*Dissertation de* **FREDERIC** HoFFMAN *, fur le mercUre.*

Le *mercure* est quelquefois si sophistiqué, qu’il occasion-  
ne desfymptomes terribles & extraordinaires. On le  
falsifie pour l’ordinaire avec le plomb ; & Quercetan,  
dans fon *Consilium delue Venerea-,*est le feul je crois qui  
ait découvert cette fraude ; le Bifmuth rend le plomb  
si fluide & si mobile, lorfque *sa* quantité n’est pas trcp  
grande, qu’il passe à travers le chamois, & ôte par-là  
tout houpçon de fraude. Cela étant, il est aisé de Voir  
combien la dépuration du vif argent par l’expression  
feule est insi.lffifante & superficielle.

Tous ceux qui fiont un peu versés dans les Ouvrages  
des Auteurs qui ont écrit scu' la pratique, n’ignorent  
point que l’ufage interne du plomb est sitivi des effets  
les plus terribles , & que la plus petite quantité de ce  
métal est absolument nuisible , quand il est traité de  
même que si on vouloir l’employer pour falsifier le  
*mercure.* Mais c’est fans aucun fondement que quel-  
ques-uns avancent que le vif argent attire & joint à lui  
les impuretés métalliques qui fe trotlvent dans les mi-  
nes de plomb , d’antimoine & d’arfenic ; puifque dans  
les endroits où le *mercure* est le plus abondant, ces  
fortes de minesTont fort éloignées des siennes. D’ail-  
leurs , quoique le *mercure* fe mêle aisément avecquel-  
ques silbstances métalliques , cependant lorsqu’il est  
adherenta-sta mine & fixé par le moyen dufioufre, il ne  
seiuroit s’unir intimement avec les métaux ou tels au-  
tres corps impurs. Il arrive cependant malgré ces cir-  
constances , que toutes les efipeces de *mercure* ne *sont*point également pures , ni également fubtiles , &  
qu’une estpece est fouvent préférable à l’autre. Le vif  
argent est néantmoins fuffifamment bon & propre pour  
la plupart desufages auxquels on l’employé , lorfqulé-  
tant mis fur le feu il s’exhale & s’évapore totalement,  
fans qu’il en reste aucune partie. Il est encore bon lorf-  
J qu’étant mis en digestion , il ne s’amasse aucune ordure  
fur fa furface, comme il arrive , quand il est mêlé avec  
du bifmuth , & qu’il ne s’y forme aucune pellicule;  
mais qu’il agitpromptement fur les métaux, & détruit  
en peu de tems leur union. C’est une opinion ccm-  
munément reçue, mais qui n’est pas moins fausse, que

1309 MER

le Vit argent, pour être bon & natureI doit laisser une  
tache jaune dans le Vaisseau d’argent où on en a fait la  
dépuration ; car cela n’arrÏVe jamais qu’on ne l’ait fré-  
quemment amalgamé avec l'on séparé de ce métal, pu-  
rifié & reVÎVÎfié enfuite , suivant la Méthode de Phi-  
lalhete que nous décrirons ci-dessous.

Examinons maintenant les Elémens ou Principes qui  
cOtnposent le *mercure.* Ce sujet est enveloppé de tant  
d’incertitudes, & tellement embarrassé parles hypo-  
theses Eubtiles des Partisans des atomes, qu’il ne lau-  
roit fournir à l'efprit que des spéculations vagues &  
générales. Il semble que la Chymie devroit nous con-  
duire par ses principes à la découverte de vérités plus  
probables & plus utiles : cependant elle n’a pû détrui-  
re l’obscurité dont ce siljet est coiiVert. Il paroît néant-  
moins par les expériences de différens Auteurs, & sur-  
tout de Becher, que tous les métaux fiant composés  
d’une certaine terre solide & compacte qui en fait la  
bafe & le corps. Mais comme il n’y a que deux prinei-  
pales efpeces deterre, dont l'une comprend les terres  
fusibles qui peuvent sie convertir en verre , & qu’on ap-  
pelle à causie de cela vitrifiables, & l'autre les différen-  
tes substances qui sont propres à faire de la chaux, c’est  
à-dire, les terres qui au lieu de fe fondre par la violen-  
ce du feu se conVertissent en chaux , ou en une fubstan-  
ce légere& poreufe ; il s’enfuit, que puisque les pre-  
mieres efpeces de terre ont les mêmes propriétés que les  
métaux , je veux dire, la pesanteur , la fusibilité & la  
malléabilité, il doit néceflàirement entrer des métaux  
dans leur composition. C’est donc le mélange d’une  
pareille terre stolide de nature fusible & vitrifiable avec  
une matiere onctueufe plus ou moins acide qui fe trou-  
ve dans les caVÎtés souterraines, qui, par le moyen de  
l'éther, constitue la matiere des substances métallique s,  
dont la variété ne dépend que de la différente pureté &  
proportion de cette terre, par rapport à la matiere onc-  
tueuse, & aux différens mélanges qu’il s’en fait. Les  
expériences rapportées par Becher dans fa *Physica sub-  
terranea,* & par quelques autres , ne permettent point  
de douter de la Vérité de ce qu’on Vient de dire.

On peut donc aVancer que le *mercure*, quoique différent  
des autres métaux par fa fluidité , a néantrnoins la mê-  
me origine qu’eux , & que fa matiere constituante &  
fa pefanteur font dues à cette terre solide & compacte;  
mais qu’il contient une petite quantité de la fubstance  
onctuetsse dont nous aVons parlé ; ce qui fait qu’il  
n’est point folide comme les autres métaux, & eede  
plus aisément aux ondulations de l’éther, dont il re-  
çoit fa fluidité. Si l'on fait mûrement attention à ce  
que j’aVance, on comprendra fans peine, quepuifque  
cette terre folide, qui fait la baEe du *mercure ,* est con-  
tinuellement agitée par le mouVement interne & ex-  
tremement accéléré de l'éther , toutes *ses* particules  
les plus déliées doÎVent ; au moyen de ce mouVement  
rapide autour de leur axe, prendre une figure sphéri-  
que, & si? changer en de petits globules unis, d’une  
petitesse étonnante & indéfinie. C’est à cette petitesse  
& à cette mobilité des particules sphériques du *mer-  
cure* que l’on doit attribuer fies propriétés , aussi bien  
que les effets qu’il produit fiur les autres substances mé-  
taltiques & animales.

Telle est la cause de la fluidité surprenante du *mercure,*dont rien n’approche dans la nature ; car elle est en-  
tierement exempte d’humidité. De là Vient que les  
Chymistes appellent le mercure, *un fluide sec qui ne  
mouille point les mains s* & cette circonstance a paru si  
surprenante à Fallope, qu’il n’a pas craint d’appeller  
le Vif-argent, *le miracle de la nature.* Mais la princi-  
pale caufe de cette fluidité , est l'éther flubtil ( *a} ,* qui  
est entre-mêlé aVec les globules du *mercure , Se* dont

MER 1310

l’agitation violente & continuelle, change tellement  
leur situation , &les désunit à un tel point, qu’elles ce-  
dent aisément au contact ou à l’action des autres corps;  
car c’est en cela que consiste la véritable essence de la  
fluidité.

Si cette derniere n’est accompagnée d’aucune humidité ,  
c’est à causie que les particules dont le Vif-argent est  
composé , font lisses & extremement petites , en con-  
féquence dequoi elles ne sauroient cesser de fe mou-  
voir, ni s’attacher aux autres corps, ainsi qu’il arri-  
ve lorfque les fluides font composés de parties bran-  
chues, visqueufles ou plus flexibles, comme l'huile,  
Peau & un grand nombre d’autres liqueurs. Ce qui  
protlve que cette substance éthérée est la caisse de la  
fluidité du *mercure,* c’est qu’au moyen de l’efferVef-  
cence & de l’ébullition qu’excitent différens flels , les  
Chymistes tirent du plomb ou du régule d’antimoine ,  
un *mercure* suffisamment fluide ; & cela Vient de ce que  
les Tels dont on *se* sert pour cet ester, détruisent Pu-  
nion de ces métaux & les rendent fluides , & de ce que  
le choc & la réaction réciproque de ces Pels produit ou  
raffemble une grande quantité de fluide éthéré, & le  
met dans un plus grand mouVement ; au moyen de-  
quoi les particules extremement mobiles des métaux  
sont continuellement emportées autour de leur axe,  
& acquierent la nature & les propriétés du *mercure.*C’est encore de cette action de l'éther Eur les particules  
déliées du Vif-argent que dépend fa Volatilité, laquelle  
est si grande, que la moindre chaleur fuffit pour le  
faire éVaporer ; comme cela est manifeste par les  
effets qu’il produit lorsqu’on le porte en forme d’a-  
mulette, si l’on peut ajouter foi à ce qu’en dit Wede-  
lius, après Hercule Saxonia, dans fon Traité *de Me-'  
dendorum Facultat.*

Lorfque l’élasticité & l’expansion de l’éther qui est enfer-  
mé dans le *mercure* Viennent à augmenter au moyen  
d’une chaleur externe Violente , celle du feu, par  
exemple, les particules du *mercure* s’éleVent peu-à-  
peu , & s’exhalent fous la forme d’une Vapeur prefque  
insensible.

On peut joindre à la Volatilité & à la fluidité du *mercure,  
sa* pesanteur , qui surpasse celle de tous les autres mé-  
taux, si on en excepte l’or. Elle Vient sians doute de  
cette terre solide dont il reçoit sia consistance, & dont  
toutes les particules, quoique extrêmement petites,  
siont néantrnoins si densies & si serrées, que leurs in-  
terstices n’admettent que l'éther & excluent Pair le  
plus grossier , comme il est aisé de s’en assurer par dif-  
férens barometres, & furtout par celui de Torricelli. -  
De-là Vient que nonobstant l'agitation intestine de tou-  
tes les parties du *mercure* pour la continuation de  
laquelle l’éther Eubtil est plus que suffisant , ce miné-  
ral , qui est par lui-même une substance dense, est tel-  
lement pressé par l'atmosphere dont il est enVÎronné,  
qu’il composte nécessairement un corps d’une pefan-  
teur considérable. Bien qu’il semble d’abord que la  
fluidité & la mobilité siont plutôt capables de diminuer  
que d’augmenter la graVÎté des corps , on peut Cepen-  
dant prouVer le contraire par les expériences les plus  
communes ; car on remarque que les métaux fondus  
font spéeifiquement plus peEans que ceux qui ne le  
Eont point.

Par exemple, lorsqu’on jette un morceau d’argent dans  
une quantité du même métal fondu , le premier nage  
fur le dernier , & il en est de même de la glaee qui est  
spécifiquement plus légere , & qui oecupe à proportion  
plus de place que Peau qui n’a point perdu sa fluidité.

Il est aisé maintenant que nous connoissons lesprineipa-  
les propriétés du *mercure,* de nous en serVir Comme de  
principes simples & démonstratifs pour expliquer ses  
effets fur les autres corps. Cette solution des metaux

(a) Hoffman, au lieu de fuppofer l’existence & l’aftion de  
cet éther, eût dû la prouVer , ou n’en rien dire ; ces sortes  
d’hypothefes ne sont d’aucune utilité pour augmenter nos ccn-

noifTances, & ne font pas cOnceVoir plus Clairement la nature  
dufujetpOur l’intelligence duquel on les imagine.

i 31 .i ME R.

produite par le *mercure* dans ce que nous appellons  
amalgame, ne doit être attribuée qu’aux petits globu-  
Ies mercuriels , qui étant fortement agités, furtout par  
la chaleur extérieure, pénetrent lur le champ dans les  
pores de tous les métaux, à l’exception du fer, & romc  
pent & séparent tellement par leur mouVement def-  
tructif l’union de toutes leurs parties, qu’elles nagent à  
caufe de leur petitesse dans les globules du *mercure, &*ressemblent à une substance aussi ductile que la cire. Au  
reste, le *mercure* agit beaucoup plus efficacement Eur  
le corps humain qu’aucun autre remede que l’on con-  
noisse ; car si l'on éteint du *mercure avec* du fiiin-doux  
& qu’on en frotte le corps & même les parties tendi-  
neufes, ou si l’on prend intérieurement plusieurs dofes  
de *mercure* précipité doux , les particules déliées de ce  
minéral étant mifes en mouVement par la chaleur du  
corps continuent àfe mouVoiravec la même rapidité,  
tant à cause de leur figure fphérique & de leur furface  
Ii sse, qu’à caufe de leur pelhnteur spécifique ; au moyen  
de quoi elles pénètrent dans les recoins les plus cachés  
du corps, elles atténuent les humeurs ViEqueufies &  
croupissantes qui s’y fiant logées, & irritant par leur pe-  
snnteur les fibres motrlees, elles y excitent des con-  
tractions plus fréquentes & accélèrent par-là la circula-  
tion des humeurs dans tous les Vaisseaux, & cela fans  
aucune Violence. Lors au contraire que les humeurs  
contiennent une grande quantité de sels acres, qui vien-  
nent à s’unir aVec les globules de *mercure, ces* sels qui  
avoient auparaVant une qualité bénigne , acquièrent  
une nature corrosiVe & pernicielsse, qui jette les fibres  
nerVetsses dans des mouVemens & des contractions plus  
violentes, d’où il arriVe que les Vaisseaux sianguins fie  
trouvent pressés & que le Eang ne peut plus y circuler ;  
au moyen de quoi il *se* fait une distribution inégale des  
humeurs dont il réfulte des congestions abondantes  
dans les parties qui font les plus lâches & les moins sel-  
jettes à *se* resserrer. Il y a un grand nombre de glandes  
lymphatiques lâches que l’on prend mal-à propos pour  
des glandes conglomérées , puilqu’elles siont plutôt un  
amas de vésicules & de cellules séparées par des inter-  
stices, qui siont plus lâches que les autres parties; & de  
ce nombre particulierement Eont la tunique glanduleu-  
*se* & spongieuEe du gosier, les amygdales & les autres  
glandes sialivaires, qui lorsique la mucosité & la sialive  
viennent à s’y amasser en grande quantité, comme si  
elles s’y jettoient des autres parties, sie gonflent à un  
tel point, que si la langue vient en même tems à s’en-  
fler, comme il arrive souvent, elles mettent le malade  
en danger d’être fluffoqué. LorEque cette tumeur vient  
à s’ouvrir, soit par le poids du *mercure* ou au moyen  
de petits ulceres , qui *se* manifestent suffisamment par  
leur odeur, & qui siont produits par la qualité corrosi-  
ve que les sels acres des humeurs ont communiquée au  
*mercure-s* il survient un flux copieux de sialive , qui con-  
tinue pendant quelques semaines, lorsqu’on observe  
un régime convenable. Ce qui prouve que durant cette  
falivation, il afflue une grande quantité d’humeurs des  
autres parties dans les vaisseaux salivaires, c’est que  
pendant tout le tems qu’elle continue l’habitude entie-  
re du corps s’affaisse considérablement ou plutôt *se resi-*serre, & que les veines qui étoient auparavant visibles  
& enflées , disparoissent entierement ou deviennent  
fort petites ; de forte que ceux qui avoient le plus  
d’embompoint paraissent exténués & deviennent tout-  
à-fait méconnoissables ; ce qui est un signe manifeste  
que la peau ou les parties tendineufes & membraneu-  
ses, aussi-bien que les vaisseaux qui font dessous, Eont  
extremement resserrés ; & par conséquent que l’af-  
fluence du Eang & des autres humeurs dans ces parties  
a diminué ; ce qui, selon toute apparence, arrive aussi  
dans les autres parties membraneuses , puisque leur  
état & leur condition font les mêmes. Au reste, lors-  
que la salivation est excessive, on peut la modérer ou  
même l’arrêter & la détourner par des sudorifiques *se-  
condés* d’un régime chaud, ou par des purgatifs; car  
®n rétablit avec les premiers la distribution des hu-

MER 1312

meurs dans tout le corps , & l’on occasionne avec les  
derniers une congestion de ces mêmes humeurs dans  
d’autres parties, favoir, dans les intestins.

Il est éVident par ce qu’on vient de dire , que l’action du  
*mercure* fur le corps humain peut augmenter à un tel  
point, qu’il devienne tout-à-fait contraire aux mOu-  
vemens vitaux & qu’il acquiere la nature du poisisn.  
PuiEque la mobilité & la pesianteur des particules  
Ephériques du *mercure* ne causient aueune émotion νΐο-  
lente, ainsi que nous l'avons déja observé ; siuppOsé qu’il  
résiIlte quelque dommage de la pésanteur du *mercure*cru, ce ne peut être que dans les cas où il sijrvient  
des mouvemens violens hors de saisirn. Lcrs, par  
exemple, qu’il y a une redondance d’humeurs épais-  
sies, elles peuvent au moyen d’une agitation violente  
pénétrer si avant dans la substance des vssceres & des  
autres parties, que ne trouvant point de passages libres  
elles occasionnent des engorgemens violens & les au-  
tres maladies qui en siont la fuite. Mais ces défavanta-  
ges viennent alors plutôt de l'ignorance & de l’impru-  
dence du Medecin, que de la mauvaise qualité du *mer.*cure. Lorfque l’opération du *mercure* vient à augmenter  
au moyen de quelques cauEes externes, il peut aisé-  
ment jetter les humeurs dans une agitation violente &  
pernicieisse, comme on le remarque principalement  
dans les fumigations mercurielles, dont la violence est  
quelquefois funeste aux Doreurs , & attestée par un  
grand nombre d’histoires tragiques. Bien plus, lorf-  
qu’unacide fort & nitreux, ou celui du fel commun  
vient à *se* mêler intimement avec le *mercure-,* il en ré-  
sistte une concrétion , comme il est évident par la com-  
position du sublimé corrosif, dont la plus petite dofe  
est un posson violent ; car bien qu’aucune de ces *subs-  
tances* séparément ne nuife au corps, néantmoins I01S-  
que ces fels *se* trouvent unis aux globules mercuriels,  
ils dérangent si fort par leurs pointes les furfaces lisses  
& unies de ces globules, qu’ils s’attachent avec plus  
de facilité qu’auparavant aux fibres des parties, & les  
pénetrent plus profondément au moyen dulmouve-  
ment augmenté & de la gravité ; ce qui fait que ηοη-  
feulement ils les corrodent avec violence, mais qu’ils  
jettent le fysteme nerveux dans des mouvemens sipasi  
modiques déréglés,qui ne manquent jamais d’être funesi  
tes aux malades. Mais quoique les globules lisses du  
*mercure* puissent être rendus rudes par les impuretés sa-  
lines des humeurs, & que ce foit principalement de  
cette circonstance que naissent les agitations préjudi-  
ciables dans lesquelles l'usilge inconsidéré du *mercure*jette les humours, néantmoins ces globules ne Eau-  
roient acquérir une qualité corrosive, à moins qu’il n’y  
ait une intempérie violente des humeurs, & qu’on ne  
le donne cru dans les maladies qui proviennent de leur  
qualité peccante , ou sans l’avoir auparavant corrigé.  
On peut aisément inférer de-là que l'tlfage circonspect  
du *mercure,* ou même la falivation qu’on excite par sion  
moyen, font plutôt salutaires que nuisibles au corps  
humain , vu la propriété qu’elles ont de guérir plusieurs  
maladies chroniques invétérées, celles principalement  
qui naissent de la visicosité & de l’immobilité des hu-  
meurs , de leur consistance trop épaisse, & de l’engor-  
gement de différentes parties, surtout des glanduleu-  
sies & des excrétoires qui en résultent. Car ces maladies  
sont pour l'ordinaire si obstinées, qu’elles ne cedent  
en aucune maniere aux remedes que l’on tire des re-  
gnes animal & végétal ; & soit que ces remedes sistent  
d’une nature résineuse ou sali no-sissphur esse, ils Eont  
si siacilement émoussés & précipités par les impuretés  
des premieres voies , qu’ils ne transinettent dans le  
Eang qu’une eEpece dsexhalasson qui est bien-tôt sur-  
montée par l’abondance du fluide peccant. Au con-  
traire, les remedes flalins, quoique fréquemment effi-  
caces dans d’autres cas, font tout-à-fait inutiles pour  
furmonter l’opiniâtreté des maladies chroniques; car  
ceux de l’espece volatile agitant le sang trop impétueu-  
femelll, excitent dans le corps des émotions contre na-  
ture, & poussent les humeurs, fupposé qu’elles ne susi-  
fcnt

131*3* MER

fient pas assez mobiles auparaVant, dans l’excrétoire ou  
même dans les visieres les plus nobles , dont elles ne  
sauroient aisément sortir, puisque l'efficacité du reme-  
de volatil est dissipée. Il résulte de-là des engorgemens  
considérables dans ces visiceres, qui disiposient le corps  
aux maladies les plus terribles. Lorfque les fels siont  
d’une nature fixe, foit alcaline, alcalino-vitriolique ,  
tartaretsse ou de quelqu’autre esipece , leur vertu déter-  
sive ne s’étend pas au-delà des premieres voies; ou si  
quelques-unes de leurs parties pénetrent dans la masse  
du fang, elles siortent par les conduits excrétoires, par  
les urinés, par exemple, avant qu’ils aient pu produi-  
re quelque effet considérable. Il s’ensuit done que le  
*mercure* a beaucoup plus d’efficaeité que tous ces reme-  
des, ou peut-être que tous les autres métaux, puisqu’il  
met les humeurs qui croupissent en mouvement, incsse  
& atténue celles qui Eont visqueisses, détruit les en-  
gorgemens des glandes & des autres parties, sépare  
& emporte les particules salino-si.llphureuses du virus  
vénérien, & autres matieres impures qui y fiant logées,  
qui adherent aux glandes les plus éloignées, & même  
aux lames des os, non Tans un danger peu commun de  
corruption , & évacue ensuite la sérosité hors du corps  
par un flux copieux de salive.

Il parOÎt donc que l’estime qu’on fait de la salivation pour  
guérir la vérole nlest ni frivole, ni mal fondée, puifque  
depuis deux siecles qu’elle est en ufage dans la iVl.ede-  
cine, elle a surmonté par le siaccès qu’elle a eu les ef-  
forts de tous ceux qui ont voulu la décréditer.Dlailleurs  
il y a eu dans des tems éloignés , & on trouve eneore  
dans nette siecle des Auteurs qui ont reeommandé cette  
méthode dans les autres maladies chroniques qui ne  
veulent point céder à l’efficacité des remedes plus doux.

Mais comme le Lecteur peut consulter leurs écrits, je  
vais seulement rapporter quelques-uns des principaux  
cas dans lesquels ils recommandent la salivation.

Long-temsavant que la vérole parût, les Arabes *se ser-*voient du *mercure mséié avec* des onguens pour la cure  
de la gale invétérée , & même de l’éléphantiasis; car  
ΜεΕυέ,ίἈ *Antidot,* & Sérapion l.employoient principa-  
lement à cet üiage, comme il paroît par Slennert, qui  
dans *sa Pratique, Lib. VI. Part. IV. cap.* 21. traite fort  
au long de cette matiere. Syluius, *Method Medend.*vante aussi beaueoup Pufage de la salivation pour la cu-  
re de la gale inVétérée , & assure que la même méthode  
a lieu dans les autres maladies obstinées. Willis, entre  
autres Auteurs que je pourrois Citer, allure dans S011  
Traité *du Scorbut, cap. telt.* que tant s’en faut que la  
salivation Toit inutile dans le Ecorbut invétéré qu’on  
appelle froid, qu’elle a procuré un prompt Iloulage-  
ment à quelques-uns qui en étoient attaqués. R. Lenti-  
lius marehant fur *ses* traces, rapporte dans différens  
passages de ses *Miscell. Pract.* & surtout dans la seconde  
partie de cet OuVrage, des. exemples d’une atrophie  
scorbutique parfaitement guérie par le moyen de la *sa-*lÎVation, qui ineommada cependant beaucoup le ma-  
lade. On trouve dans les *Mélanges de /’Académie des  
Curieux de la Nature y Decad.z. Ann.* 3. *Obs.* 173. un  
exemple d’une habitude de corps hydropique , Ecorbu-  
tique & cachectique guérie par la siiliVation. Ballonius  
dans Ees *Epid. Lib. II.* recommande beaucoup la EaliVa-  
tion pour la cure de la fievre quarte; & Willis dans  
S011 Traité des *Fievres, cap.* 4. cite l’exemple d’u-  
ne Eemme qui fut guérie d’une fievre quarte par le  
moyen de la falivation. Cette pratique a peut-être eu  
pour fondement une obfervation d’Hippoerate , qui  
nous apprend dans fes *Epidémiques , Lib. I. Sect.* 3.  
que les fieVres intermittentes opiniâtres fe terminent  
souvent par une salivation critique ; & S011 sentiment  
est confirmé par l'expérience des Medecins les plus ju-  
dicieux. Sylvius, *in Prax. Med. Append.* 8.-est perstua-  
dé que la salivation ne peut être qu’utile dans les dou-  
leurs arthritiques, quand il y a surabondance d’hu-  
meurs acides & Visqueuses, pourvu qu’on l’excite après  
*Torne 1V.*

MER 1314

que le paroxysine a cessé. On lit dans Wedelius , Tr.  
*de M. F.* que la salivation a sait cesser les douleurs de  
la goute, mais qu’elles siont revenues trois ans après.  
Elle est estimée un remede souverain dans la manie &  
la mélancolie par Rolfinckius , *Epist. Cognos.c. Part.  
Affe Ictb. I. cap.* 12. aussi-bien que par Willis , iu *Path.  
Cerebr. Part. II. cap.* 11. qui assure avoir vu plusieurs  
maniaques guéris par une salivation copiesse & long-  
tems continuée. Rolfinckius, *in Meth. M. Sp. Lib. VI.  
Sect.* 3. *cap.* 1. recommande beaucoup la salivation  
dans les maux de tête opiniâtres, & fait mention d’un  
épileptique infecté de la vérole , qui fut guéri par ce  
moyen de ces deux maladies. Willis dans la partie que  
nous avons citée , *cap.* 3. après avoir employé en vain  
les cathartiques & les spécifiques dans l’épilepsie, or-  
donne la fialivation. Riviere, *in Prax. Lib. II. cap. fa  
8e* Boyle, *de Util. Phys. Experim.* preserivent le mê-  
me remede dans les cataractes, aussi-bien que dans l’a-  
veuglement qu’elles causent. Rhodius, *in Analect. ad  
Septal,* observe aussi qu’on est venu à bout de guérir  
par la salivation une obstruction du nerf optique, de  
même que la goute fereine qu’elle avoir occasionnée ,  
après avoir inutilement employé les altérans & les au-  
tres remedes ophthalmiques. Cardilucius , *in Offic. Sa-  
nitat.* recommande la falivation pour la cure des ul-  
ceres invétérés. Et Morton, iw *Phthisiolog. Lib. I. cap.*5. l’appelle le dernier aEyle des ulceres malins.

En conséquence de ces éloges , l’efficacité de la Ealiva-  
tion est devenue un fait si certain & si avéré , qu’il  
y a peu de Medecin , ou de Chirurgien , qui  
n’ait toujours à alléguer quelque guérifon opérée  
par fon moyen. Cependant les observations des plus  
fameux Medecins ne fiant point d’une telle exactitu-  
de, que chacun puisse les prendre pour modele de sa  
pratique ; & à moins qu’on n’ait parfaitement décou-  
vert la nature de la maladie, & qu’on n’ait égard à la  
diversité des circonstances , il peut arriver que la fali-  
vation salle autant de mal que de bien. Mais les cir-  
constances que l’on doit pefer avant de mettre ce re-  
mcde en ufage, sont quelquefois si cachées & si obsa  
cures, qu’il est impossible de les découvrir; d’où il  
arrive que l'on tourmente fouvent inutilement les ma-  
lades par la même méthode qui a soulagé d’autres per-  
sonnes dans les mêmes maladies; ou, ce qui est encore  
plus ordinaire, qu’on les exposte à un danger évident  
& irréparable. Aussi Willis , *in Pharmac. Rat. cap.* 8.  
avoue-t’il ingénuement, qu’ayant guéri une jeune fém-  
me d’une dartre vive par des falivations réitérées, elle  
ne laissa pas de revenir avec la même virulence, mal-  
gré l'exactitude du régime qu’elle obsiervoit. Ce Me-  
decin eût pris des mesiares un peu plus certaines , s’il  
eût mûrement examiné les différentes circonstances  
qui entretenOÎent l’opiniâtreté de la maladie. De-là  
vient eneore qu'une fievre quarte qui avoit été heu-  
reusement guérie par la salivation , fut de nouveau *ex-  
citée par* Ce remede, ainsi que nous l'apprenons parles  
*Act. H afin. Vol.* V. *Obf.* 46.

Wedelius, *in Miscell. Alat. Curiosi. Decad.* 2. *An.* 4. *Obs.*I20. Cite un exemple funeste du mauvais fueles qu’ont  
eu les frictions mercurielles dans la goute.

En un mot, il y a tant d’exemples des mauvais effets que  
la falivation a produits, qu’il seroit ennuyeux de vou-  
loir en rapporter davantage ; & s’il étoit beEoin de  
décréditer Ce reméde par des observations Contraires,  
on pourroit citer autant d’exemples de Ees mauvais que  
de Ees bons effets. Mais seins vouloir déerier une mé-  
thode qui a pour elle les observations des plus grands  
hommes qui ont paru dans la Medeeine , il me l'emble  
qu’on peut inférer du grand nombre d’exemples qu’on  
apporte des mauvais fiiCCès de la falivation, que les  
éloges qu’on lui donne fiant trop vagues, & qu’on ne  
doit point expoEer les malades aux dangers dont elle  
est aecompagnée , si ee n’est dans une extreme necesse  
té, & lors, ssdVant la maxime de Cesse, qu’il est plus à  
propos de hasarder un remede douteux que de n’en em-  
ployer aueun ; car une espérance douteusie est toujours  
O O o o

13 ι 5 M E R

préférable à un défefpoir certain. Mais limprudence  
ni la témérité ne fauroicnt jamais être de faison dans  
un Art dont la Vie & la santé des hommes dépendent.

Quoiqu’il ne conVienne point de nier fans aucun fonde-  
ment l'efficacité de la falÎVation dans la Vérole, même  
dans celle qui est la plus inVétérée , il faut cependant  
aVouer qu’il y a plusieurs circonstances qui la rendent  
ou tout-à fait inutile dans cette maladie , ou extreme-  
ment dangereufe lorsqu’elle est mal dirigée. Comme il  
n’y a personne de ceux qui sont Versés dans la pratique  
qui ne conVienne de ce que je Viens de dire, je me con-  
tenterai pour le présent d’examiner les principaux  
désaVantasses qui résultent du mauVais tssage de lasa-  
lÎVation. Cn peut mettre au nombre des fymptomes  
qui accompagnent le plus communément la Vérole in-  
vétérée, les différentes maladies qui affectent le palais,  
la luette & les amygdales , les érosions & les exulcéra-  
tions de la gorge qui pénetrant dans les parties qui Eont  
au-defl'us, ressemblent sotiVent à un chanere, & ne peu-  
vent être entierement guéries & consolidées qu’on  
n’ait Eurmonté la maladie qui les a fait naître. S’il y a  
jamais eu de cas dans lequel on doice obEerVer la maxi-  
me de ne point attirer ni évacuer la matiere peccante  
par la partie affectée, c’est dans celui-ci; car autre-  
ment il nefe peut faire que l’acCumulation de la fali—  
ve , qui, au gout du malade, est érugineufe , virulen-  
te, & dont lesmauVaifes qualités sont augmentées par  
*le mercure,* ne caufe une gangrene, qui est aussi-tôt  
fuivie du sphacele de ces parties , ainsi qu’on peut en  
voit des exemples dans Hildanus, *Cent. III. Obs.* 92.  
La salÎVation ne conVÎent point non plus dans les cas  
où la redondance d’humeurs épaisses & Vllqueusies est  
accompagnée du dépérissement des forces; & cette  
maxime est aussi juste que raisonnable. Car comme en  
conséquence de la langueur de tout le corps , de l’ato-  
nie & du défaut de force mouVante, toutes les parties,  
Eans en excepter les Vifceres les plus nobles, font ex-  
traordinairement flaEques , il arrÎVe que les impuretés  
vifqueuses des humeurs étant extremement agitées par  
l’efficacité du *mercure, se* jettent aisément & en gran-  
de quantité silr ces Vssceres , sans qu’on puisse , à cauEe  
de la foihlefle des fibres motrices, les en chasser aisé-  
ment; d’où il arrÎVe que ces humeurs peccantes for-  
mcnt des stases qui Eont EuiVies de Eymptomes terri- |  
bles de diflérentes efj eces ; car si elles Viennent à sie  
jetter siur les glandes de la gorge , Eur les mâchoires,  
sur les amygdales , ou même sur la langue , elles font  
enfler ces parties à un tel point, que le malade ne peut  
ni respirer, ni aealer. Le Lecteur peut eonfulter là-  
dessus Sennert, *Prax, MedsPart.* 4. *Lib. VI.* Fallope  
dans fon Traité *de Lue Venerea* , & Sylvius dans Ea  
*Meth. Med. Lib. II. cap.* 11.

Mais le dommage est bien plus certain & plus irrépara-  
ble, lorsque ces impuretés Ee portent au cerVeau qui  
est déja afFoibli par les maladies qui ont précédé; car  
elles causent immanquablement des paralysies , des  
apoplexies & d’autres maladies léthargiques aussi terri-  
bles. Mais comme dans la Vérole inVétérée , & qui est  
prefondément enracinée dans les humeurs; il y a pour  
l’ordinaire une grande quantité d’humeurs peccantes ,  
& que les forces du malade font pour la plupart épui-  
fécs foit par la Violente du mal, par l.'mtempérance ,  
la crapule & l'usage immodéré des femmes; il arrÎVe  
fouVent dans ces circonstances que la salÎVation , que  
quelques uns regardent comme le feul remede de la  
vérole , est tout-à-fait préjudiciable au malade. Le  
Medecin doit donc se fervir de quelque autre méthode  
également efficace, & appropriée à ces circonstances,  
puisqu’on sait par expérience que les décoctions des  
bois operent d’une maniere faible & languissante dans  
les Véroles inVétérées.

Plusieurs persionnes Eont cependant persiladées que llon  
peut, même dans ces circonstances , dispoEer le corps  
à supporter la EaliVation. Si, par exemple, aVant de  
l’exciter, on diminue la redondance des humeurs pec-  
cantes, & que l'on corrige leur viscosité par la sai-

M E R 1316  
gnée , les purgatifs , & l’tssage réitéré des sudorifiques.  
Mais j’adopte plus volontiers l'opinion de Sydenham ,  
qui, dans ion Traité *de LueVener.* nous apprend , que  
ceux qui fe EerVent de ces mesijres pour disposer le  
corps à supporter la salÎVation , ressemblent à ceux qui  
dans le dessein de préparer les soldats au combat, com-  
menceroient par leur couper les nerfs. Tels fûnt  
les principaux cas dans lefquels la salÎVation ne Vaut  
rien pour la cure de la Vérole.

Si l’on fait une estimation générale des autres maladies  
pour lesquelles nous aVons obEerVé qu’on recomman-  
doit la salÎVation, on trouVera qu’elles sont de deux  
eEpeces : car ou elles Eont habituelles & entretenues par  
des caisses profondément enracinées dans le corps; ou  
bien elles ccnsistent dans la qualité peccante des hu-  
meurs , dans l'irrégularité de leur mouVement , par  
exemple, ou dans leurs mauVaifes qualités. Si elles sont  
de la premiere efpece ; je Veux dire , héreditaires ou  
entretenues par l'exulcération & la corruptson de quel-  
qu’un des Vifceres , qui fiant absolument nécessaires aux  
mouVemens Vitaux , ou par des obstructions skirrheu-  
sies, ou par des concrétions tartaretsses , qui *se* Eont ac-  
cumulées & endurcies dans quelques parties du corps;  
on ne Eauroit les Eurmonrer parfaitement, ni par la  
falÎVation, ni par tel autre moyen que ce foit,

*Afferat ipse licèt Jacras Epidaurius herbas.*

Lors donc qu’on ne peut rétablir la santé, il faut tâcher  
dlappasser les Eymptomes de la maladie , afin que le  
malade puisse passer le reste de fies jours le plus à fion  
aifie qu’il fiera possible; car Vouloir le faire passer par  
la falÎVation, tandis qu’il est dans cet état, clest lui  
catsser des douleurs infinies , ou ce qui me paroît plus  
probable , accélérer considérablement *sa* derniere heu-  
re ; car la fialiVation ne peut que détruire totalement  
le peu de forces que la Violence du mal lui a laissées,  
ou le jetter dans un état dont il est difficile de le faire  
reVenir; à cause que lorfque la Ealive, qui est le prin-  
cipal menstrue du Corps humain , est successiVement  
épuisée pendant quelques semaines , ou souillée par  
fon mélange aVec le *mercure,* & infectée par une odeur  
érugineuie, la digestion des alimens & l’élaboration  
du chyle, dont la confetVation des forces dépend ,  
doÎVent être considérablement affoiblies. Mais si fans  
aucune affection considérable des vifceres, ces maladies  
chroniques proviennent de laqualité& quantité peccan-  
te des humeurs; on peut remédier à toutes les deux par  
d’autres remedes aussi efficaces, Eans exciter ces émo-  
tions & ces flux de bouche, qui pour la plupart Eont  
plus terribles que la maladie même. D’ailleurs , tou-  
tes les circonstances mûrement examinées, je ne vois  
pas de quelle nécessité peut être un flux de salive aussi  
copieux dans la cure de la plupart des maladies chro-  
niques ; car lorfqu’il s’agit de diminuer l’abondance  
des humeurs, ce qui arrive rarement dans ces sortes de  
cas, on peut en venir plus commodément à bout au  
moyen des évacuations, & avec moins de peine pour  
le malade, par la saignée, par exemple, les purgatifs  
& les diurétiques. Lors au contraire qu’on veut corri-  
ger la qualité des humeurs, de quelque nature qu’elle  
foit, par exemple, leur vifcosité & leur qualité gluan-  
te, & dissiper les substancestartaretsses, falino-sulphu-  
reuses & acres qu’elles contiennent; on satisfait beau-  
coup mieux à ces indications fans employer la faliva-  
tion ni les éVacuations; car on corrige bien plus corn-  
modément ces fortes d’humeurs par llustage des reme-  
des, qui par une action constante, mais non trop forte  
ni trop impétueuEe, excitent des mouVemens plus forts  
dans les fibres motrices des parties, & produisent en  
elles des fystoles plus fréquentes; de forte que par ces  
fecousses & ces pressions réitérées , les humeurs Eont  
tellement dÎVÏsées & atténuées dans la substance po-  
r. uste & mtssculeuse du corps, que les impuretés sali-  
nes qu’elles contiennent, font disposées à sortir peu-  
à-peu & d’une maniere insensible par les pores de la

1317 MER

peau , pourvu qu’on ait foin de les tenir silffifamment  
ouVerts au moyen d’tm régime conVenable.

Puis done que cette méthode est non-feulement plus sûre  
& plus commode, mais encore suffisamment efficace,  
elle mérite d’être employée à la place de la EaliVation,  
silrtout puisque dans les cireonstances qui ne permet-  
tent point l’usage de cette derniere , il est nécessaire,  
ainsi que nous llaVons oLsservé ci-dessus , d’usier des re-  
medes qui siont capables, seins causer aucune agitation  
dangereusie & incommode , de surmonter les maladies  
chroniques qui font trop obstinées pour ceder aux re-  
medes qu’on tire des regnes Végétal & animal. Les  
Chymistes ont cru le *mercure* plus propre que toutes  
les autres filbstanCes à produire cet effet : mais on doit  
en même-tems le corriger de façon qu’étant dépouillé  
de toutes qualités drastiques , il pusse fans exciter la  
faliVation, faire sentir *son* efficacité & sim influence au  
corps humain.

C’est ρουτ cette raisim que plusieurs Auteurs ont inventé  
différentes préparations mereurielles , dont la plupart  
ont été rejettées comme inutiles dans la pratique mo-  
derne, parce qu’elles ne répondoient point aux carac-  
teres qu’on leur donnoit. Quant aux autres, dont l’u-  
fage est confirmé par des expériences fréquentes & réi-  
térées, comme on ne les trouVe point dans les Phar-  
macopées , les Dispenfaires, & les autres Collections  
de recettes, elles ne font employées que par un petit  
nombre de perfonnes, & il n’y a que ceux qui s’appli-  
quent à la Chymie qui en ayent connoissance. Cela  
prouVe l’utilité de cet art, qui est si nécefsaire à un Me-  
decin , que Sylcius n’a pas craint dlaVancer, qu’il ne  
pouVoit, fans en aVoir une connoissance exacte, acqué-  
rir de la réputation ni la conferVer dans la fuite. ?4ais  
afin que nous puissions faire une juste appréciation des  
préparations innombrables de *mercure ,* nous allons  
nous ferVlt de ce qui a été dit pour examiner les pro-  
priétésqui produisent & donnent naissance à la qualité  
drastique de ce minéral. Ces propriétés consistent dans  
la mobilité des globules dont il est composé, & dans  
la disposition qu’ils ont à attirer les humeurs acres,  
dont l’union produit les agitations qui accompagnent  
l’ulage du *mercure* cru. Il s’ensilit donc que la meil-  
leure maniere de corriger le *mercure* , est de le mêler  
aVec une substance, qui n’ayant elle-même aucune qua-  
lité drastique, puisse *se* mêler tellement aVec les glo-  
bules mercuriels, qu’elle empêche leur union aVec les  
fels acres, & modere en même-tems le mouVement  
trop rapide de ces globules, stans détruire entierement  
leur agilité & leur force pénétrante, de maniere qu’ils  
pussent par l'uniformité & la force de leur action, ex-  
citer des mouVemens plus Vifs dans les fibres motri-  
ces, fans produire cependant aucune agitation violen-  
te ou préjudiciable.

Plusieurs perfonnes semblent aVoir cru que rien ne cor-  
rige mieux le *mercure,* que de le mêler & le sublimer.  
aVec du soufre. Cetté opinion a donné lieu à la pro-  
duction du cinnabre & de fes différentes efpeces, qui  
different en effet très-peu les unes des autres ; car l’on  
fait à n’en ρουνοϊτ douter, que chacune d’elles estpro-  
duite par le mélange du Vif argent aVec le foufre. Mais  
foit que ce dernier fiait de llespece fossile ordinaire,  
& qu’il s’unifie au *mercure* dans les mines , ou qu’il  
ait été mêlé aVec lui artificiellement, foit enfin qu’on  
l’ait tiré de l’antimoine après que la substance réguli-  
ne a été dissoute par les fels du *mercure* sublimé, il est  
toujours le même, & doit par conséquent dans chaque  
cas produire un cinnabre de même nature, dont on Van-  
te si sort l’efficacité pour la guérifon des maladies chro-  
niques, furtout de l'épilepsie, qu’il est inutile de lui  
donner de nouVeaux éloges. En effet, ce remede est si  
sûr&siinnoCent, qu’on peut le donner hardimentaux’  
malades, de quelque âge & de quelque tempérament  
qu’ils l'oient, dans plusieurs siortes de maladies, foit  
chroniques ou aiguës; car le sioufre qui est intimement  
mêlé aVec le *mercure,* non-seulement réprime & bride  
par sa substance onctuetsse lemouvement trop rapide des

M E R 1318

globules mercuriels, mais empêche encore les Eels ex-  
ternes d’agir sur le *mercure* & de s’y attacher. C’est ce  
qui fait que le cinnabre ne peut fe dssoudre dans les  
liqueurs les plus acides, & n’en reçoit aucun gout vi-  
rulent; au lieu que cela arriVe aisément lorsqu’on ver-  
fe ces liqueurs acides sur le viseargent, Le Eoufre est si  
intimement uni aVec le *mercure* dans le cinnabre, qu’en-  
core qu’on le fasse bouillir dans la lessiVe la plus forte,  
il ne s’y dissout en aucune maniere, quoique la plu-  
part des gens pensent le contraire. Quelques-uns ont  
donc tort d’appréhender l’ufage du cinnabre dans les  
maladies où les humeurs pechent par leur intempérie  
acre & saline , & par leur trop grande VÎfcosité , telles  
que le scorbut, par exemple, puisque le cinnabre ne  
peut receVoir aucune altération. C’est encore à tort que  
quelques perfonnes mettent le cinnabre au nombre des  
remedes anodyns, adoucifla-ns, & assorbans, & aug-  
mentent par-là Eans aueune nécessité le nombre de ces  
remedes, qui n’est déja que trop grand ; car le soulage-  
ment qu’ils apporte dans les maladies du cerVeau &  
des nerfs , ne Vient que de la propriété qu’il a d’atté-  
nuer le sang & la lymphe qui croupissent dans ces  
parties.

Comme le *mercure* est tellement fixé dans le cinnabre  
qu’il fe trouVe considérablement dépouillé de fon agi-  
lité naturelle ; il est rare, lorfqtl’on l’emploie Eous cette  
forme,qu’il produise quelque effet considérable. Car il  
eft aisé de s’apperceVoir par ce qui a été dit, que deux  
ou trois grains de cinnabre siont incapables de produire  
aucun effet , puisqu’ils servent plutôt à teindre une  
grande quantité de poudre absorbante , qu’à augmen-  
tesson efficacité: & supposé qu’il résillte quelque effet  
salutaire de ce remede ainsi teint, on doit moins l’attri-  
buerau cinnabre qu’à l’efficacité des autres ingrédiens.  
Mais cette circonstance ne diminue en rien les Vertus  
de cette drogue, dont il sera toujours facile des’apper-  
voir en le préparant comme il faut & en le donnant  
en plus forte dosie. Car il paroît par les écrits de plu-  
sieurs Auteurs aussi respectables par leur faVoir dans la  
Medecine, que parleur amour pour la Vérité , que le  
cinnabre a produit entre les mains de Hartman & de  
Mlehssieli, qui en ufoient fréquemment, des effets aussi  
considérables que salutaires. Mais on doit obferVer que  
le cinnabre dont ils *se* sierVoient aVoit été fublimé six  
fois pour le moins, au lieu qu’on fe contente aujour-  
d’hui de le sclblimer une ou deux. Ce n’étoit pas sans  
raisim qu’ils en agissaient ainsi ; & ils n’ignoroient  
point que le mouVement violent du feu ou de l'éther ,  
qui agite le cinnabre dans la fublimation, incife& at-  
ténue la fubstance mercurielle & la rend plus spiritueu-  
fe , au. moyen de quoi le cinnabre est plus exalté , &  
pour ainsi dire , plus rafiné. Au reste, il est absolument  
nécessaire de réduire le cinnabre par une longue tritu-  
ration , ou plutôt par une élutriation artificielle en des  
particules infiniment petites, ou en une poudre plus  
fine & plus impalpable que celle qu’on Vend pour l'or-  
dinaire dans les boutiques : cas sans cette précaution  
les molécules grossieres & pesantes du cinnabre , ne  
pouvant être dissoutes par les liqueurs du corps, restent  
fians action dans lespremieres Voies, & ne font jamais  
fentir leur influence à la masse du fang & des humeurs.  
Il faut encore obferVer lorsqu’on emploie le cinnabre  
dans les maladies de la lymphe & du Iysteme nerVeux,  
de le donner en plus forte doEe qu’on ne fait pourl’or-  
dinaire, depuis quinze grains , par exemple , ou un  
fcrupule, jufqu’à demi-dragme, ou plus, aprèsl’aVoir  
auparaVant dissous dans quelque Véhicule aqueux. Il  
faut même , filtrant les circonstances dans lesquelles  
le malade *Ee* trouVe, réitérer cette dose deux ou trois  
fois par jour ; ce qu’on peut continuer fans rien crain-  
dre pendant plusieurs jours , pourVu qu’on ait foin de  
tenir le Ventre du malade silffifamment libre, &d’en-  
tretenir lessorces des premieres Voies. Stahl, comme  
il paroît par *ses* notes fur Poterius, s’est EouVent sterVi  
de cette méthode aVec stuccès, quoique Ea pratique à  
cet égard n’ait pas encore été imitée. Mais ce savant

O O o o ij

1309 M E R

homme m’en a prouvé la certitude par un grand nom-  
bre de cas , qu’il m’a généreusement communiqués.  
On Ee Eert à Clausthal, qui est une Ville près la Forêt  
noire, fameuste par Ees mines de métaux, du cinnabre,  
avee tant de succès pour guérir les épilepsies & les con-  
vulsions que cauEent aux Mineurs les chutes & les  
coups qu’ils reçoivent à la tête, que Ees effets tiennent  
presque du prodige. Cette même substance donnée de  
la maniere & à la dofe qu’on a dit ci-dessus, produisit  
le même effet siur un habitant de FIalberstad, qui ayant  
reçu à l’âge de soixante ans une contusion violente à  
la tête, demeura muet pendant dix jours, fut attaqué  
plus de trente fois par jour d’un accès épileptique , &  
perdit entierement l'issage de la raifon. On lui rendit  
néantmoinsla santé en lui donnant trois fois par jour ,  
pendant dix jours consécutifs, un fcrupule de cinna-  
bre, fans avoir été obligé de recourir à d’autres reme-  
des. Je n’insisterai pas davantage fur les effets que cet-  
te méthode a produits dans les maladies épileptiques,  
de peur qu’on ne m’acCtsse d’outrer mes éloges. J’ofe  
cependant assurer que le cinnabre a toujours la même  
efficacité lorsqu’on le donne à propos en dofe si.lffisan-  
te , & qu’on la réitere filmant les circonstances du ma-  
lade. Mais je fuis bien asse de faire obferver que la  
crainte où font plusieurs Medecins , lorsqu’il est quesi-  
tion de déterminer les chsses des remedes est cause du  
peu d’efficacité qu’ils ont pour surmonter les maladies  
chroniques : car on émousse leurs vertus par la médio  
crité desdOses,qui ne peuvent agir qu’au bout d’un  
tems considérable. On se souviendra cependant qu’on  
ne saurait jamais procurer au malade une parfaite gué-  
rifon, à moins qu’on ne décrusse entierement la caufe  
de Eon mal.

Mais comme le cinnabre ne produit les effets convena-  
bles, que lorsqu’on le donne en grandes doses souvent  
répétées , il arrive qu’il ne peut être supporté en si  
grande quantité que par ceux dont les premieres voies  
ont une force fuffifante : car lorsque les fibres de Pesa  
tcmae & des intestins sont flafques & dépouillées de  
leur ton,& par conséquent de leur mouvement péristal-  
îique , le cinnabre accumulé, qui par le moyen de la  
mucosité, adhere aux parois de ces parties , les oppreffe  
considérablement. De plus, comme le *mercure* est fi-  
xé par la fubstance du soufre, qui, lorsqu’il est entie-  
rement fondu par la violence du feu, fe mêle intime-  
ment avec fes petits globules ; cela est caufe que le  
cinnabre est quelque peu lent &tardifà surmonter les  
maladies chroniques. C’est ce qui fait que dans les cas  
de cette nature on présure au cinnabre un mélange de  
*mercure &* de soufre , auquel on donne le nom d’é-  
thiops minéral à caisse de fa couleur; car le foufre,  
qui dans ce mélange est entremêlé avec les globules  
mercuriels , les garantit de fels acres , & d’ailleurs  
comme il n’est pas fortement mêlé ni intimement fon-  
du avec eux , il ne les lie ni ne détruit point leur mou-  
vement ni leur qualité pénétrante avec autant de for-  
ce que le cinnabre. Au reste Péthiops minéral est fort  
estimé par Mayern & Harris, non - feulement pour  
tuer les vers, mais encore pour guérir la cachexie & le  
Ecorbut, qui proviennent d’une caisse froide, & même  
la vérole ou les autres maladies qui demandent l’effi-  
cacité réfolutive du *mercure \* & dans ces flirtes de cas  
il produit en petite doEe des effets supérieurs à ceux  
qu’on attendroit d’une plus grande quantité de cinna-  
bre , silrtout lorsqu’on emploie dans *sa* préparation le  
soufre pur & naturel qui découle des cavernes souter-  
raines, après l'avoir dépouillé de l’acide superflu &  
rendu plus subtil par plusieurs sublimations avec le  
*mercure.* On peut par ce moyen le corriger & l’exal-  
ter au point de le rendre un résolutif & un fudorifique  
beaucoup plus efficace que le foufre ordinaire. Etant  
mêlé avec du *mercure* qu’on a parfaitement dépuré en  
le faifant bouillir avec de la cire , & en le siiblimant  
avec une grande quantité de chaux vive, il fournit un  
remede aussi sûr qu’efficace.

Les autres préparations, corrections & élaborations du

M E R 1320

*mercure* auxquelles on donne différens noms pompeux  
& qu’on recommande indifféremment, font si nom-  
breufes , qu’il feroit ennuyeux de rapporter feulement  
les différentes especes de *mercure* précipité. D’ailleurs,  
il y en a si peu qui répondent aux éloges qu’on leur a  
donnés, qu’à plusieurs égards, le *mercure* dru mêléaVee  
du fucre & pris intérieurement, ou employé à l’exté-  
rieur avec des onguens convenables, possede une qua-  
lité moins drastique & produit EouVent des meilleurs  
esters. Il est donc inutile d’entrer dans une recherche  
laborieuse fur la nature de chacune de ces préparatlons,  
puiiqp’il est aisé au moyen de ce qu’on a dit, de juger  
de leurs qualités respectives. La plupart des composi-  
tions mercurielles destinées pour les tssages internes,  
dont on a connoissance aujourd’hui , font les mêmes  
quant aux cirConstanees les plus importantes; & tOut  
se réduit à dissoudre le *mercure* dans des menstrues  
acides & corrosifs , à le dépouiller de fa mobilité & à  
le réduire en poudre , en le précipitant avec des Tels  
d’une nature opposée, ou en le séparant des menstrues  
acides , après llaVoir auparavant amalgamé, si l'on veula  
avec «./autres substances métalliques. Mais lorsqu’on  
le prépare de cette maniere, il ne produit aucun des  
effets qu’on auroit lieu d’en attendre; car les pointes  
des menstrues caustiques fe mêlent si intimement avee  
les globules du *mercure* , qu’on ne peut enfuite les en  
séparer j ar la lotion , quelque fréquente qu’elle foit,  
par des oéfiagrations avec l'esprit de vin ; ni par consé-  
quent le dépouiller de cette qualité corrosiye & drasti-  
que que le *mercure* acquiert par ce moyen. Lorfqu’pn  
ufe intérieurement de cette espece de' *mercure* ainsi  
préparé, il excite pour l’ordinaire une falivation fini-  
daine, des selles violentes, des vomissemens impé-  
tueux , ou des érosions dans les premières voies & dans  
les autres parties, ce qui exposie le malade à des acci-  
dens encore plus funestes. Ce défaut est commun à la  
plupart des préparations mercurielles; celles qui font  
d’une nature opposée font en très-petit nombre, & les  
effets qu’elles produisent lorsqu’on en isse intérieure-  
ment, viennent moins de l’efficacité des menstrues , &  
des Eels caustiques, qui doivent nécessairement leur  
communiquer une qualité drastique , que des silbstan-  
ces , avec lesquelles on les mêle, & qui s’insinuant en-  
tre les globules mercuriels , moderent leur τηουνε-  
ment, empêchent la combinaison des Eels & prévien-  
nent par ce moyen les émotions qu’elles auraient été  
capables d’exciter dans le corps.

Les substances qui produisent cet effet, & qu’on peut mê-  
ler commodément avec le *mercure-,* font les métaux  
extremement purs , qui ne fiant point ennemis du tem-  
pérament, tels que l'or pur & l’étain, qui moderent  
efficacement la violence du *mercure,* ainsi qu’on en est  
suffisamment convaincu par de fréquentes obferVa-  
tions, furtout par les effets du *mercure* diaphonique  
jovial , que l'on prépare commodément de la maniere  
suivante.

On prend des lames d’étain d’Angleterre pur, & du *mer-  
cure* purifié, & on en fait un amalgame fans le fecours  
du feu. On met cet amalgame dans une rétorte, & l'on  
tire une quantité fuffifante de l’esprit de nitre dansle-  
quel on ssaVoit dissous, au moyen d’un feu de fable.  
On édulcore la poudre blanchâtre qui a resté au fond  
de la retorte avec de l’eau de pluie; & pour mieux y  
réussir on allume plusieurs fois dessus de l’esprit de νϊη,  
afin de pouvoir en détacher plus parfaitement les poin-  
tes du menstrue, & faire qulelles se mêlent plus aisé-  
ment avec l'eau chaude. Mais afin de détruire les poin-  
tes du menstrue corrOsif qu’on n’a pu emporter par les  
lotions, il faut triturer aVec foin la poudre pendant  
quelques heures fur un marbre, en versant dessus par  
intervalles une quantité sissifante de liqueur de nitre  
fixé. On doit répéter cette trituration trois fois defifi-  
te, en laissant sécher la poudre à chaque fois; on met  
ensuite la matiere dans de l'eau chaude, & l’on garde

1321 MER

la poudre qui *se précipite ,* pour s’en servir au besoin.  
Cette préparation excite fort rarement le flux de bou-  
che , à moins qu’on ne la donne en trop grande dose ,  
ou qu’on n’en continue trop long-tems l’issage : mais  
étant donnée en moindre dofle que le cinnabre, elle  
agit parla transpiration insensible ou par les siueurs,  
lorsiqu’on obEerve un régime convenable; car le soufre  
de l’étain qui fe manifeste en s’allumant avec le nitre,  
est fort au-dessus du foufre commun ou du foufre im-  
pur d’antimoine qui entre dans la préparation du cin-  
nabre , par la fübtilité de fes parties , en conséquence  
de quoi non feulement il mOdere l’impétuosité excessi-  
ve des globules mercuriels; mais il les garantit encore  
des Eels acres, bien qu’il ne fixe & n’émousse point leur  
qualité pénétrante aussi efficaeement que le soufre *gros-  
sier* qui entre dans la composition du cinnabre.

Si l'on substitue l'or à l'étain, ou du moins qu’on ajoute  
une portion du premier au dernier, & qu’on les mêle  
intimement avec le mercure, on aura un remede beau-  
coup plus efficace que celui dont on Vient de donner la  
description; car l'or étant une substance homogene fe  
mêle aisément & intimement avec le *mercure,* & au  
moyen de la pefanteur considérable de fes particules  
qui *se* trouvent entremêlées avec fes globules, il aug-  
mente fes vertus & le rend plus efficace, en même tems  
qu’il change l’agitation soudaine que les globules mer-  
curiels auroient excitée dans le corps,en une action plus  
constante, &, en conséquence de fa gravité, plus péné-  
trante. D’ailleurs comme l’or ne peut être dissous que  
par les menstrues les plus énergiques, tels que l’eau ré-  
gale , il arrive qu’étant uni avec le *mercure,* il garantit  
les liqueurs du corps humain des Eels acres qui sirnt su-  
jets à *se* mêler avec elles, & préVlertf les agitations vio-  
lentes dans lesquelles ils les auroient immanquable-  
ment jettées.On a imaginé différentes manieres de mê-  
ler l’or avec le *mercure,* pour pouvoir les réduire en  
forme de poudre ; mais celle qui suit est la moins dise  
pendieufe : on fait dissoudre de l'or de Hongrie, ou  
telle autre espece d’or, dans l'eau régale; & l’on verse  
peu à peu dans cette solution une quantité convenable  
de *mercure* purifié; au moyen de quoi l'or fie précipite  
avec une portion de *mercure* Eous la forme d’une pou-  
dre que l’on sépare du menstrué, que l'on corrige par  
l’addition de quelque liqueur alcaline, & que l'on édul-  
core avec foin par des fréquentes lotions & déflagra-  
lions d’efprit de vin. Si l'on mêle une fuffifante quan-  
tité d’or fulminant, ou ce qui vaut mieux, de cette  
poudre rougeâtre qüe l’on a précipitée au moyen de  
Peau , d’une folution d’or & d’étain, avec du *mercure*préeipité blanc parfaitement lavé, en les triturant long-  
tems enfemble & les arrofant avec de l'eau, on aura un  
remede aussi efficace que le dernier , dont nous avons  
donné la description, & moins couteux. Mais quoique  
ces remedes soient extremement efficaces lorsqu’on les  
donne à propos, néantmoins comme dans ces fortes de  
préparations l’or n’est point intimement mêlé avec le  
*mercure-, 8c* n’adhere qu’aux silrfaces de ses globules ,  
puisqu’on peut l’en détacher de nouveau par le moyen  
d’une chaleur modérée, & que ces sortes de remedes  
ne peuVent être entierement dépouillés de l’acidité du  
menstrue corrosif, il arrive que ne conVenant point aux  
persionnes d’un tempérament foible & délicat, ils ex-  
citent souvent une salivation, qui est cependant beau-  
coup plus douce que celle que catsse le *mercure* cru.  
C’est ce qui fait que les Chymistes ont cherché une  
correction du *mercure* qui puisse fe faire par le moyen  
d’une chaleur modérée,fans lefecours d’aucun menf-  
true corrosif, & qui consiste dans fon union intime avec  
l’or ; & c’est ce dont on peut aisément Venir à bout par  
la méthode que nous donnerons ci-dessous, de manie-  
re que le *mercure* après aVoir perdu fa premiere contex-  
ture fe convertisse en une poudre extremement fixe de  
couleur rougeâtre, qu’il est difficile de reVÎVifier. C’est  
en Vain qu’on m’objecteroitque cette poudre, en con-  
séquence de fa nature fixe, ne peut produire aucun ef-  
fet considérable fur le corps humain ; car bien qu’elle

MER 1322

foit à l’épreuve du feu, & que la contexture de llor qui  
entre dans sa composition résiste à l’influence des mense  
trues corrosifs ; on peut néantmoins par le moyen d’un  
*mercure* exalté d’une maniere conVenable & rendu plus  
spiritueux, dissoudre l’or tout-à-fait, & unir tellement  
par une digestion subséquente *ses* moléCules aVec les  
globules mercuriels, qu’il résulte de cette union mu-  
tuelle une EubstanCe concrete capable ,non-seulement  
d’être agitée par la moindre chaleur du corps, mais  
encore de produire plusieurs effets qulon attendroit inu-  
tilement des autres corrections du *mercure,* comme  
Stahl le démontre fort bien dans fes Notes fur *Pote-  
rius,* en ces termes :

« Quoique les remedes que l’on prépare aVec llor foient  
« en très-petit nombre, ce métal ne lasse pas d’ê-  
« tre d’un grand usage dans la préparation d’un reme-  
« de extremement efficace, lorsqu’on le réduit à un  
« tempérament conVenable en Punissant étroitement  
« & intimement aVec le *mercure*, qui contient un esc  
« prit minéral très-actif; car la fubstanee fixe de l’or  
« reçoit les molécules du *mercure* dans fes pores, d’où \  
« il réfulte entre eux une harmonie & une proportion  
« parfaite. Je fuis donc perfuadé que. llor est le meile  
« leur correctif du *mercure* ; mais que celui-ci à fon  
« tour est plus propre que toute autre chofe à exalter &  
« à augmenter les vertus médicinales de l’or. »

Pour que le mélange de llor avec le *mercure* foit stable  
& permanent, il faut commencer par dépouiller le  
dernier de cette terre minérale dont il est surchargé ,  
afin que le fluide éthéré pusse agir essuite avec plus de  
force fur les globules plus purs & plus fubtils du *mer-  
cure* & en les pouffant aVec force dans les pores de  
llor, les mêler intimement aVec la terre pure que ce  
métal contient. Quelques-uns donnent au *mercure* ainsi  
préparé le nom de *mercure* vierge, & d’autres le dise  
tinguent par les épithètes d’animé & de philosophique.  
Cette méthode quoique décrite en termes fort obfcurs  
par PAuteur qui prend le nom de Philalethe dans fon  
*Introitus Apertus ad occlusum Regis Palatium s* & d’a-  
près lui, à ce que croyent les Savans, d’une maniere un  
peu plus intelligible par l’Auteur du *RiplaeusRedivi-  
vus,* est fort estimée des plus fameux Chymistes, dont  
elle a rempli les efpérances. Mais comme le style figur  
ré de ces Auteurs demande une attention toute extra-  
ordinaire de la part de ceux qui veulent en pénétrer le  
fens, je vaisieur donner en termes intelligibles la des-  
cription du *mercure* animé que Stahl nous a communi-  
quée , & dont j’ai éprouvé moi-même la justesse & l’e-  
xactitude.

Cet Auteur ordonne donc d’amalgamer du *mercure Or-*dinaire avec du vrai régule martial d’antimoine ( car  
le régule ordinaire n’attire point les plus petites parti-  
cules du fer) par le moyen des deux *colombes de Dia-  
ne* , que la plupart des Alchymistes prétendent être  
deux parties d’argent ; à quoi ils peuvent peut-être  
avoir été induits par quelque analogie imaginaire &  
hiéroglyphe entre l'argent & la colombe , ou peut-être  
même par l’autorité d’Alexandre Suchtenius , qui a  
tenté autrefois la correction de cette espece de *mercu-  
re ,* comme on peut le voir dans fon Traité *de PAnu-  
moine,* 2. Mais d’autres , Spécialement Becher, *inSup-  
plement. Phys. Subterr.* assurent qu’on a voulu désigner  
par ces deux colombes deux disterentes eEpeces de Eels,  
le Eél alcali, par exemple, & le fel ammoniac. Ces  
deux opinions s’accordent avee la rasson & l’expérien-  
ce : mais le procédé est beaucoup plus expéditif lorsc  
qu’on fait fondre fur le feu une partie de régule d’anti-  
moine , *avec* deux parties d’argent, & qu’après y avoir  
ajouté le *mercure Sc* une quantité conVenable de ces  
fels on en sait un amalgame. On triture enfuite cet  
amalgame dans un mortier de Verre, en versant dese  
sois de tems en tems une suffisante quantité d’eau de  
pluie , qui devient noire par ce moyen , & dépose «me

1323 MER

poudre de même couleur qui répand lorsqu’on Pallu-  
me, une odeur fétide, quoiqu’on n’ait employé aucun  
fel dans l'amalgamation. On continue cette trituration  
en l’arrosant fréquemment avec de l’eau de pluie, juse  
qu’à ce que le régule d’antimoine ait été tellement em-  
porté , qu’il ne reste autre chose que l'amalgame tout  
pur. On met enfuite ce dernier dans une rétorte , & l’on  
en tire le *mercure* au moyen d’un feu de fable. L’ar-  
gent reste tout pur au fond de la rétorte ; on le mêle de  
nouveau avee le régule d’antimoine, on l'amalgame  
une feconde fois avee lui en y ajoutant les sels ; &  
après PaVoir purifié par une semblable trituration, on  
le di stile comme ci-devant. Cette opération étant réi-  
térée fept ou neuf fois pour le moins, donne un *mercu-  
re* plus pur & plus subtil, qui non-seulement agit avec  
plus de force fur les métaux, mais produit encore des  
esters plus visibles & plus salutaires sijr le corps hu-  
main. C’est ainsi qu’il faut exalter le *mercure* aVant de  
l’employer dans la composition de ce remede célebre &  
efficace. Quoique cette découVerte doÎVe fon origine &  
sa perfection aux expériences, elle ne laisse pas d’être  
appuyée de plusieurs raisons qui ferVent extremement  
à l’édaircir ; car tandis que le régule martial d’anti-  
moine fe mêle en ie sondant aVec les globules infini-  
ment petits de l’argent, la substance de ce fluide , qui  
étoit auparavant lisse & pOÜe est tellement changée par  
les parties anguleisses & irrégulieres du régule , que les  
globules de l'argent acquierent non-feulement des sur-  
faces inégales, mais encore des interstices beaucoup  
plus petits , dans lesquels le *mercure* étant poussé aVec  
force au moyen d’une amalgamation conVenable & du  
choc mutuel des fels, la terre grossiere & impure du  
*mercure se* sépare des autres parties aVec lesquelles el-  
le étoit auparaVant unie ; de sorte qu’on est obligé  
dans la fisse , lorfque les globules mercuriels ont à  
pénétrer dans des pores plus étroits & plus tortueux,  
de l’emporter aVec les parties hétérogenes du régule  
par des triturations , & des lotions fréquentes. On  
ajoute enfuite le *mercure* qui proVÎent de cette pré-  
paration laborieuse à l'or pur par la méthode ordi-  
nairede l’amalgamation , en mettant silr une partie de  
ce métal trois ou quatre parties de mercure , ou deux  
feulement, sliiVant Philalethe. On enfermera l’amal-  
game dans une phiole de Verre à fond plat, pour que la  
chaleur puisse agir fur une plus grande surface , & après  
en aVoirpompé Pair le plus grossier, de peur qu’étant  
raréfié parla chaleur , il ne rompe le Vaisseau , on la  
fcellera hermétiquement, & on la mettra en digestion  
dans un Athanor pendant sept ou neuf mois folaires  
conséeutifs, en poussant fuccessiVement le feu jufqu’au  
plus haut degré. Comme tout consiste dans cette di-  
gestion, aussi quand elle est bien faite , l’amalgame fe  
conVertit peu-à-peu en une poudre rougeâtre , qui du-  
rant les premiers mois, n’est point si parfaitement cor-  
rigée qu’elle ne causie des cours de Ventre ou des flux de  
bouche , siirtout aux perfonnes d’un tempérament dé-  
licat. Mais à mesijre que la digestion continue , elle *se*perfectionne & fe dépouille si parfaitement de toutes  
l'es qualités drastiques , qu’on peut donner en toute  
sûreté la poudre fixe qui en proVÎent ,.à la dofe de deux,  
trois ou quatre grains, & cela pendant quelques jours,  
fans craindre la faliVation, ni aucune des émotions que  
les préparations du mercure cru excitent pour l’ordi-  
naire.

Il fuit de ce qu’on Vient de dire", que cette exaltation &  
cette correction dtl mercure est la plus conforme aux  
principes de la Véritable Chymie ; & cette méthode que  
l’on met au nombre des mystères les plus facrésde cet  
Art, est tellement estimée de ceux qui l’exercent aVec  
le plus de réputation , qu’ils ont cru le mercure ainsi  
animé, absolument nécessaire pour la découVerte de la  
pierre philosophale. Mais comme je Euis instruit par  
l’exemple de ceux qui ont écrit sitr cette matiere ; je  
me contenterai de considérer les tssages du mercure ain-  
sipréparé, qui fiant nonsseulement considérables par  
eux-mêmes, mais encore supérieurs à ceux des autres

MER 1324

remedes. Plusieurs fameux Médecins l’ont prefcrit  
aVec un fuccès extraordinaire dans dÎVerfcs maladies  
chroniques qui aVoient résisté à l'efficacité des autres  
remedes ; & j’ai appris de Stahl que Crelles en Faifoit  
un fréquent ufage. Le célébre Hochgræff, Chymiste à  
Hall, a fouVent éprouvé la Vertu de ce mercure fulaire  
animé , furtout dans la cure des fieVres quartes & de la  
goutte ; & quelques personnes qui aVoient été long-  
tems assiigées des premieres , ont dû leur guérisiln à  
quelques doEes de ce remede. Parmi les gouteux qui  
ont été guéris par sion moyen , on peut mettre un cer-  
tain homme , qui étant tourmenté de douleurs arthriti-  
ques fixes & de contractions de membres, reccuVra sa  
premiere santé, sans aVoir essuyé depuis aucunerechu-  
te. On peut Voir dans *i’Append. ad Miscell. Nat. curiose  
avec* quel Euccès Cnoeffelius a guéri la goute avec ce  
mercure fixé ; & ce qu’il en dit Ee trouVe confirmé par  
des témoins irréprochables, Eavoir les persimnes qu’il a  
guéries. Le Lecteur peut consillter sisr ce siljet un Cu-  
Vrage intitulé : *Epistola de Curata Podagra per D. An-  
dre am Cnoeffelium , Gorlitzii,* 1644. Ces exemples  
prouVent suffisamment que les éloges qu’on donne à ce  
remede, ne fiant point mal fondés , & on ne doit nulle-  
ment douter qu’il ne foit capable de produire dans les  
maladies obstinées des effets qu’on attendroit inutile-  
ment des autres remedes dont on a connoissance , fans  
qu’on foit obligé de recourir à la faliVation mercuriel-  
le , qui non-seulement est pénible & accompagnée d’é-  
motions Violentes & souvent dangereuses, mais encore  
extremement ennuyetsse. L’tssage du mercure solaire  
animé , est préférable à la EaliVation , parce qu’on peut  
le donner commodément aux personnes les plus défi-  
cates & en petites doEes, pourvû qu’elles en prennent »  
une ou deux fois par jour, & qu’elles persistent dans fon  
ufage , suivant les circonstances où elles *se* trOtlVent,  
Mais il est à-propos , pour le rendre plus agréable, de  
le mêler aVec de la conserve de roEes , ou telle autre  
conserve semblable, seins employer d’autre remede. Il  
faut feulement aVoir la précaution de débarrasser les  
premieres Voies des impuretés qui pourroient empê-  
cher fon effet par des laxatifs , dont on augmente l'ef-  
ficacité aVee un purgatif résineux, légerement irritant;  
car les purgatifs drastiques font rarement d’usage &  
toujours préjudiciables au commeneement d’une cure.

Il est bon encore de donner un Vomitif au malade, fe-  
lon l’état où il se trouVe : mais les remedes falins & in-  
cisifs doÎVent toujours précéder. Le corps étant prépa-  
ré , comme on Vient de dire , & le remede pris , il faut  
que le malade boÎVe par-dessus quelque liqueur aqueu-  
fe chaude , comme du thé, du cassé & une infusion de  
Véronique , ou une décoction de salsepareille & de  
squine animée *avec* l'écorce de bois de saffafras. Ces li-  
queurs délayantes font que le remede déploie fon ef-  
ficacité , excitent la transpiration, & recoÎVentles im-  
puretés salines qui ont été dégagées par la force & Pé-  
nergie du remede , & qui *fe* trouVant dispersées parmi  
elles , peuVent être ensilite chassées hors du corps par  
les émonctoires , surtout par les pores de la peau,  
pourvti qu’on les tienne suffisamment ouVerts par  
un régime conVenable , en .garantissant le corps du  
froid , fans pourtant l'accabler de hardes , & en l’entre-  
tenant dans une légere moiteur ,; car les scleurs trcp  
abondantes , loin d’être nécessaires & utiles dans la  
cure de la plupart des maladies chroniques, acheVent  
d’épuiser les forces qui restoient au malade. Mais lorf  
qu’elles font forcées , comme il arrÎVe le plus Εοιινεηι,  
il est à craindre qu’elles n’occasionnent les accidens les  
plus funestes d’engorgcmens de Vifceres. On peut Voir  
fur ce fil jet diflérens passages de Sylvius, *tn Prax. Med,*furtout *i’Append. Tract.* 3.

On doit éVÎter, autant qu’il est possible , toute émotion  
violente & soudaine; & comme ce mercure ne produit  
point de pareils effets , on ne Eçauroit, quoiqu’on di-  
sent quelques-uns , surmonter & chasser la matiere Vss-  
queuse & peccante , que par Ptssage continué & ηοη  
interrompu de ce remede. Au reste bien que je ne pré-

1325 MER

tende pointdémentir Lucas Tozzi, Medecin duPape  
Innocent XII. qui assure *{Praxis Medica ) avoir* gué-  
ri radicalement aVec sept dofes de *mercure joins!* fixé ,  
une Vérole & une fieVre quarte ; j’ai cependant peine à  
croire qu’il puifle produire un pareil effet dans les Pays  
Septentrionaux où les maladies chroniques font cau-  
fées par une semblable Viscosité & rédondancc des hu-  
meurs peccantes. On peut néantrnoins hâter fon effet  
sans violenter le malade , en lui joignant au bout de  
quelques jours des remedes siulphureux , balsamiques  
& salins , dont les plus considérables font l'élixir bal-  
samique de Stahl, ou le *Spiritus oleosus,* préparé siui-  
vant les directions de Sylvius , qu’on accommodera à  
la situation du malade.

En effet une dosie modérée de ces remedes prife tous les  
jours entre les repas aceélere extremement la cure des  
maladies chroniques, ce qu’on attendroit en Vain des  
moyens plus Violens. Car comme ils facilitent la digess-  
îion, le chyle qui n’étoit point suffisamment atténué,  
& dont la Viscosité infectoit les humeurs, est corrigé &  
comme plongé dans ces siubltances balsamiques. L’é-  
ncrgie Vitale & la craEe naturelle des humeurs qui étoit  
auparaVant détruite & comme Euffoqu^e par leur Vis-  
cosité extraordinaire, reçoit une telle Vigueur , qu’el-  
le détruit à tems le foyer de la maladie , furtout lors-  
que l’efficacité du remede est secondée d’un régime  
conVenable.

Mais comme tout le monde n’est pas en état de supporter  
les dépenses qu’exige la continuation d’une cure entre-  
prise aVec ce *mercure* Eolaire, je crois qulon peut em-  
ployer avec le même sijccès le *mercure* diaphorétlque  
joVÎal, & je fuis confirmé dans ce sentiment ηοη-Εευ-  
lement par les expériences qui ont été faites par des  
Medecins très-habiles, mais encore parla connoissan-  
ce que j’ai de la composition de ce remede, dont tous  
les ingrédiens font propres à produire le même effet  
que le *mercure* solaire. Comme l’opération de ce re-  
mede est un peu plus prompte que celle du *mercure* so-  
laire animé, il arrÎVe, lorsqu’on le donne en grandes  
. dofes dans les maladies causées par l’intempérie violen-  
te des humeurs, telles que la Vérole & le Ecorbut, qu’il  
excite une espece de salivation: mais cette salivation  
est preEque imperceptible & ne catsse pas la moindre  
ineommodité au malade, à moins qu’eIle n’ait été ex-  
citée par des dofes trop sortes. Mais dans les autres cas  
où les humeurs pechent plutôt par leur viscosité & par  
leur immobilité , que par leur acreté & leur abondan-  
ce ; il facilite la cure fans exciter de salivation , ce qui  
est une circonstance qui lui est particuliere. D’ailleurs  
on peut ordinairement prevenir le flux de bouche que  
ce remede excite, en détruisant à tems les catsses qui  
concourent à PoccasiOnner. Et comme il n’y a qu’une  
acrimonie violente qui puisse augmenter l’énergie de  
ce remede au point de lui faire exciter une falivation,  
cela ne fauroit jamais arriver dans la masse des humeurs,  
dont l.laerimonie n’est ni assez forte , ni assez dégagée  
pour pouVoir attaquer & Pe mêler aVec les globules  
mercuriels qui *se* trouVent engagés dans le soufre pur  
de l’étain. Supposé même que ce malheur arrÎVe, ce  
ne peut être que dans les premieres Voies, qui dans la  
plupart des maladies chroniques font surchargées, en-  
tre autres impuretés, d’une grande quantité d’humeurs  
acides. Et comme ce remede séjourne pendant un tems  
considérable dans les premieres Voies, il peut plus ai-  
sément y receVoir de l'altération que dans la masse du  
fang. Il faut donc aVant que d’employer ce remede éva-  
cuer le mieux qu’il est possible ces impuretés aVec des  
cathartiques doux d’une nature gommeufe & résineu-  
fie, tels que le galbanum , la gomme ammoniaque , le  
bdellium & le mastic , dont on augmente l'énergie  
aVec une quantité conVenable de myrrhe rouge & quel-  
que peu de l’extrait aloétique de Ludoyic ; car ces  
substances embrassent par leurs parties gommetsses &  
mucilagineufes l’acide des premieres Voies, & émouf-  
sent tellement fes pointes, qu’il peut être facilement  
évacué fans aucun des fymptomes que les substances

MER 1326  
résineuses plus drastiques ont coutume d’exciter dans  
ces stortes de cas. Après aVoir fait préeéder Ces cathar-  
tiques, & en aVoir réitéré la dofe suivant la situation  
du malade , on lui donnera le remede en question *avec*des siubstanCes terreusies tempérées, qui outre la Vertu  
qu’elles ont d’absiorber plus promptement llaeide que  
*le mercure* Corrigé aVec le soufre de l’étain, le garan-  
tissent encore de toute acrimonie étrangere , & le men-  
tent en état de déployer sim effiCaçsté. Supposé que  
l’addition des poudres abforbantes rende le Volume &  
la continuation du remede incommode , on pourra  
donner atl malade le matin , & même le foir, s’il est  
nécelsaire, une dofe de *mercure* diaphorétlque feul ,  
depuis six grains jufqu’à dix, & lui faire prendre lors-  
qu’il se mettra au lit une doEe suffisante de poudres ab-  
sorbantes, c’est-à-dire, depuis deux scrupules jusqu’à  
une dragme dans quelque Véhlcule aqueux convena-  
ble. Mais on hâtera plus efficacement l'opération de  
ce remede, & l’on préViendra entierement la saliva-  
tion, en entretenant le corps dans une chaleur convena-  
ble parle moyen du régime, ou en excitant dans cer-  
tains cas la Eueur pendant quelques heures aVec des su-  
dorifiques d’une espece neutre , tels que Pefiprit alexi-  
pharmaque de Buffius corrigé, la liqueur de corne de  
cerf ambrée, & la teinture béfoardlque fans acide. Ces  
remedes étant entremêlés aVec les doses du *mercuresar-*rêtent ordinairement au moyen d’une siieur modérée  
la EaliVation qui ne fait que commencer, comme il pa-  
roît par les obferVations d’un grand nombre de Prati-  
ciens ; à plus forte raifon pourroit-on l'arrêter par ce  
moyen si elle Venoit à être produite par Pufage du *mer-  
cure* diaphorétique joVÎal, qui est un remede fuffifam-  
ment corrigé. Puisque ce remede, lorsqu’on le donne  
de la maniere qu’on Vient de dire, est entierement dé-  
pouillé de toutes *ses* qualités drastiques, on peut le  
prefcrire aVec confiance même dans le fcorbut le plus  
Violent, puifqu’il est beaueoup plus sûr que les pré-  
parations de *mercure* cru , qui, si l’on en croit Willis &  
Lentilles, dans les passages que nous aVons cités , font  
non - seulement innocentes , mais encore salutaires  
dans le Ecorbut : mais à dire Vrai, je ne Vois aucune né-  
cessité à silÎVre leur exemple. Supposé qu’on appréhen-  
de d’employer le *mercure* diaphorétique dans les cas de  
cette nature, on peut aVoir recours à une autre prépa-  
ration mercurielle , à laquelle on donne le nom d’æ-  
thiops minéral, qui, quoique moins efficace, n’est pas  
cependant à mépriser. En effet, ce remede est telle-  
ment à cotlVert de l'acide, que pareil aux autres pré-  
parations de *mercure* cru , il n’acquiert aucun gout  
étranger & austere aVec le Vinaigre distilé ου l’esprit  
de Verd-cle-gris, quoiqu’on augmente leur acidité aVec  
une petite quantitédseEprit de Vitriol. Au reste, il est  
si doux & tellement dépouillé de toute qualité drasti-  
que, que les enfans qui ont des Vers peuVent en fuppor-  
ter des dofes réitérées, & quelquefois très-fortes , sians  
en receVoir la moindre incommodité. On peut donc le  
donner en toute sûreté depuis dix grains jusqu’à quin-  
ze aux perfonnes qui siont dans la fleur de leur âge ; &  
si l'on s’apperçoit dans les maladies obstinées qu’il ope-  
re trop lentement, il siera facile d’augmenter l'effica-  
cité de chaque dofe en y ajoutant un ou deux grains de  
sioufre d’antimoine de Conerdingius, ou de quelqu’au-  
tre sioufre d’antimoine plus diaphorétique, que l'on  
prépare ordinairement fans le Eecours d’aucune liqueur  
précipitante. Les parties régulines de cette préparatlon  
étant mêlées & tempérées aVec la substance du siaufre ,  
augmentent à un tel point l’efficacité de ce remede,  
qu’il deVÎent capable de produire en petite dosie des ef-  
fets qu’on attendroit inutilement de lui si on le donnoit  
en plus grande quantité. Je compte parmi les remedes  
mercuriels, dont le nombre est infini, les trois dont je  
Viens de parler, tant à caufe que leur Correction est  
beauCoup plus parfaite, qu’à caisse qu’ils ont beau-  
coup plus dlessleacité; *avec* cette diflérenCe que je pré-  
fere le *mercure* folaire animé , au défaut duquel je me  
fers du *mercure* diaphorétique jovial. A l'égard des

*Tasuy* MER

malades d’un tempérament tendre & délicat, je leur  
donne l’æthiops minéral , qui , nonobstant la facilité  
avec laquelle on le prépare , est préférable à un grand  
nombre d’autres compOsitions beaucoup plus labo-  
rieufes.

Comme la briéveté que je me fuis proposée ne me permet  
point de donner la liste de toutes les maladies chroni-  
ques auxquelles ces remedes font propres, ni de fpéci-  
fier le tems, lescperfonnes & la maniere dont on doit  
les donner, je me contenterai d’obferVer que c’est le  
fentiment unanime de prefque tous les Medecins, tant  
anciens que modernes, que la causie de la plupart des  
maladies chroniques consiste dans la lenteur, la mu-  
cosité, l'épaisseur & la vifcosité ténace des humeurs.  
Car comme la transpression convenable & la circula-  
tion unisorme des humeurs dans les parties siolides con-  
tribuent à entretenir leur fluidité, facilitent la sécrétion  
des parties récrémentitielles par les émonctoires con-  
venables, & en un mot maintiennent la vigueur de tout  
le corps; de même lorfque cette circulation, qui est  
l’instrument principal qui entretient la sianté & la vie  
vient à languir, les humeurs s’épaississent, les impu-  
retés Ealines, acides & sulphurelsses, ou autres matie-  
res récrémentitielles qui proViennent des alimens dont  
nous usons , ne peuVent être suffisamment dégagées, ni  
eVacuées par les émonctoires conVenables , puisique  
l’impulsion des humeurs Vers ces endroits est foible &  
languissante, ce qui est caufe qu’ils s’engorgent & s’ob-  
struent fréquemment. Puis donc que le défaut & la len-  
teur du mouVement du fang est la principale caufe des  
maladies chroniques, il s’enfuit que la meilleure ma-  
niere de corriger les humeurs est de rétablir la circula-  
tion dans Eon état naturel. Mais comme toute émotion  
νΐνε & soudaine ne peut produire aucun bon eflèt, &  
qu’il est befoin d’un mouVement plus doux& plus uni-  
forme, tel que Celui que j’ai démontré, que les terne-  
des mercuriels font Capables de produire; il est Visible  
que ces derniers ne peuVent être qu’extremement effi-  
caees au commencement des maladies chroniques, tel-  
les que la Cachexie, par exemple, ou le feorbut qui  
proVÎent d’une caufe froide , & leurs conséquenees ,  
qui font des aceumulations de la lymphe & des engor  
gemens douloureux de différentes parties, qui tendent  
à la corruption. Ces remedes font aussi d’une effica-  
cité singuliere dans lesfieVres chroniques obstinées, &  
dans les maladies arthritiques, furtout dans celles qui  
Eont d’une espeee froide , ou qui font aeCompagnées  
de tumeurs séreufes dans la partie affectée; dans les  
maux de tête invétérés & dans la maladie appellée *cla-  
vus ,* à caufe qu’elle fe fixe dans un endroit particulier  
de la tête; dans disterentes maladies cutanées, telles  
que la Vérole, les gratelles Violentes, les dartres νΐ-  
ves, l’éléphantiasis & l’ictere noir, qui n’est point  
causé par des Concrétions pierreufcs dans la Vésicule  
du fiel ou dans les conduits biliaires; dans les différen-  
tes eEpeees d’hydropisies, & de tumeurs œdémateufies ,  
surtout quand elles font produites par l'obstruction opi-  
niâtre des regles, ou par la suppression des autres *éva-  
cuations* auxquelles on est accoutumé, & qu’elles ne  
semt aceompagnées d’aucune maladie ou obstruction  
skirrheusie des Vssceres ; car comme on ne peut que dif-  
ficilement les leVer, la cure fie peut que difficilement  
non plus alors être parfaite. Mais ces remedes font plus  
efficaces , & produisent leurs effets beaucoup plus  
promptement dans les maladies du cerVeau qui nass-  
îent de l’accumulation & de la stagnation d’une lym-  
phe ou sérosité peccante. Ces préparations mercuriel-  
les font encore extremement efficaces dans les mala-  
dies léthargiques inVétérées, dans l'épilepsie & la pa-  
ralysie. Elles siont bennes outre cela pour tuer les Vers  
des enfans & des jeunes gens, & pour leVer les obf-  
tructions qui font causées par le lait & les légumes dont  
ils usient ; mais furtout peur leVer celles des glandes  
méfaraïques , & par conséquent pour guérir les atro-  
phies qu’elles occasionnent, lelquelles ayant peine à  
céder à d’autres remedes plus doux, & augmentant

MER 1328

fouvent par les teintures de mars Vitriolées & leslau-  
tres remedes qu’on appelle improprement apéritifs ,  
demandent des médicamens qui par une impulsion düu-  
ce & constante agissent fur les parties engorgées’fans  
caufer des agitations Violentes que les enfans font hors  
d’état de fupporter.

Ce qu’on vient de dire fuffit pour protiVer l'efficacité des  
préparations mercurielles dans ces fortes de cas : mais  
il est pourtant nécessaire qu’elles sioient prescrites par  
un Medecin qui ait examiné aVec film la nature de la  
maladie, & qui connoisse le tems & les cas dans lese  
quels il conVÎent d’en tsser. Il est bon qu’il examine  
eneore s’il ne faut point éVacuer & corriger la matie-  
re peccante; & fupposé que cela foit nécessaire, il lait  
tâcher de découVrir par quelles parties il est plus à pro-  
pos de faire cette évacuation, afin de pouVoir diriger  
cette matiere peccante Vers ces parties par un régime  
conVenable & par l’ufage des sudorifiques , des diuré-  
tiques ou des purgatifs Voilà une partie des précau-  
tions générales qu’on doit obferVer dans la cure des  
maladies chroniques, & ce Eont elles qui constituent  
la partie la plus importante de la Medecine. FREDe-  
**RIC** Hoffman.

*Sentiment du Docteur* ChEYNE *sur le mercure.*

Le *mercure,*ménagé comme il faut,me paroît être la vraie  
panacée & l’antidote uniVerfel que les stages cherehenr,  
& que les Alchymistes fe Vantent mal-à-propos de pof-  
féder. Il paroît aVoir été indiqué par la nature pour la  
guérifon, ou du moins pour le soulagement des per-  
sonnes, que des maladies héréditaires» un appétit dé-  
réglé, l’ignorance, le matrvais exemple , des fragilités  
humaines & furtout l'tssage inconsidéré des ragouts &  
des liqueurs sipiritueusies ont rendues sujettes à une in-  
finité de maladies. Sans entrer ici dans une recherche  
scrupuleuse des qualités Eubtiles de ce fluide, qui me  
paroît plus propre à amufler les Philosophes qu’à ins-  
truire les Medecins, je me contenterai d’examiner cel-  
les qui Eont manifestes & incontestables, au nombre-  
defquelles, je mets d’abord *sa* pesimteur, qui est au  
moins quatorze fois plus grande que celle de l’eau, &  
qui lui donne la force de se frayer un passage dans  
tous les conduits du corps où il rencontre une résistan-  
ce moindre que fa force , & où l'otlVerture doit natu-  
tellement être faite. Secondement, la rotondité des  
particules qui constituent fa fubstance , & qui selon  
toutes les apparences est la même dans lesdernieres &  
les plus petites ; car étant pressé Eur un morceau de Ver-  
re bien uni il consierVe *sa* rondeur jusques dans Ees par-  
ticules les plus invisibles, & sies globules font d’autant  
plus parfaits que ces particules font plus petites, com-  
me il est aisé de s’en convaincre aVec le microfcope.  
Troisiemement, la finesse & la fouplesse de fes parti-  
cules fur les fubstances animales fensibles ; car elles  
n’ont aucune pointe qui puisse déchirer les fibres & les  
Vaisseaux, & elles ne les touchent qu’en un feul point,  
comme cela est éVÎdent par la propriété qu’elles ont de  
refléchir la lumiere , le plus petit globule étant un mi-  
roir parfait. Quatriemement, la facilité que fes parties  
ont à fe mouVoir pour peu qu’on les touche ; car étant  
comprimé entre deux morceaux de Verre bien polis, il  
fe diVÎfe en une infinité de globules parfaits, qu’on ne  
peut découVrir aVec les meilleurs microfeopes ; la  
moindre chaleur ou action fuffit pour les mettre en  
mouVement, comme cela paroît par la maniere dont il  
s’éleVe dans les tuyaux de Verre ou dans PaIembic ; il  
n’y monte pas à la Vérité aussi Vite que l'eau ou l’air ,  
car ce seroit supposer dans ce fluide une action con-  
traire aux lois générales de la graVité , mais en consé-  
quence de la petitesse de ses particules & de Eon plus  
grand degré d’attraction, beaucoup plus Vite, àpro-  
portion de Ea densité & de *sa* graVité, qu’aucun autre  
fluide que l'on connoisse. Cinquiemernent, *sa* sorce  
attracti Ve qui est au-dessus de toutes celles que 1’οη  
connoît, & la propriété qu’il a de s’attacher plus aisé-  
ment

1329 MER

ment à certains corps ou particules de matiere qu’à  
d’autres, commeàlsor& aux fels de toute espece; ce  
qui peu Venir vraissemblablement de la petitesse de  
leurs pores , qui ne peuVent recevoir & retenir que des  
particules aussi déliées que celles du *mercure.* Telles  
sont les propriétés sensibles qu’on reconnoît dans le  
*mercure,* & l'on peut par leur moyen rendre raison des  
effets salutaires qu’il produit Eut les corps des ani-  
maux, Eans être obligé d’avoir recours à de vaines  
fubtilités.

Tout Part dont on a besoin pour rendre le *mercure* le plus  
salutaire qu’il est possible dans plusieurs cas, consiste :  
premierement, à le réduire aux plus petites particules  
possibles, & à le mêler ensuite avee quelqu’autre subf-  
tance capable de tenir ces particules séparées & éloi-  
gnées les unes des autres, de façon qu’elles ne puissent  
plus former des globules considérables ; car par ce  
moyen il peut être plus aisément introduit par la sorce  
&le cours de la circulation dans les plus petites fibres  
& dans les vaisseaux capillaires , pour les ouvrir , dif-  
soudre la matiere qui les obstrue , & l’évacuer hors du  
corps par le conduit ou émonctoire commun ( les intei-  
îins ) par la transpiration ou par les urines, & ce font  
ces qualités qui rendent le *mercure* préférable à tous  
les autres remedes. Quand on le donne cru & en fubsi-  
îance, ou préparé grossierement, c’est-à-dire, sans le  
secoursdufeu chymique, il estcertain , ainsi que cela  
paroît tous les jours par fes effets fensibles & quelque-  
fois par fon apparence visible en substance stur la star-  
face de la peau, que quelques-unes de ses plus petites  
particules, par leur mobilité , leur attraction récipro-  
que & la promptitude avec laquelle elles s’élevent,par-  
courcnt tout le corps , non-feulement en sitiVant le  
cours du Eang, mais encore en passant à travers les pa-  
roisdes vaisseaux, à travers les membranes & la subs-  
tance parenChymateuEe des vifceres : mais pour lors  
son effet n’est point aussi prompt que celui de quelques-  
unes de ses préparatÎOns, par le moyen desquelles il  
jest divisé en une infinité de particules , qui étant sépa-  
réesles unes des autres , ont la liberté d’entrer une à  
une dans les petits tuyaux du corps humain. Seconde-  
ment, à rendre le moyen de la division, PenVeloppe  
des particules & la matiere qui les unit, aussi salutaire  
& aussi propre à l'intention de la eure qu’il est possible ;  
ou à mêler les particules mercurielles *avec* quelque sub-  
stance végétale ou minérale dont on a éprouvé l’effica-  
cité dans les maladies dont il s’agit. Je vais rendre ce  
que je Viens de dire plus sensible en rapportant quel-  
ques-unes des préparations les plus ordinaires du *mer-  
cure.*

H n’y a presique point de corps ou d’esipeCe de matiere  
avec laquelle on ne puisse Venir à bout d’incorporer ou  
de mêler le *mercure,* pourvu qu’on Veuille s’en donner  
la peine. On peut l’uniraVec les sels, à l’aide du sou,  
comme dans le sublimé, le précipité, le *mercure doux,*& autres préparations semblables : mais comme les  
Eels, quand ils semt ainsi unis au *mercure,* ont une qua-  
lité extremement actire & irritante, qui ne peut man-  
quer de causier des douleurs Violentes & des éVacua-  
tions de toute espece; je ne doute point qu’ils ne sioient  
extremement dangereux pour les personnes d’untem-  
pérament délicat, surtout lorEqu’on est obligé de les  
continuer long-tems pour changer toute la masse &  
guérir une maladie opiniâtre. J’appelle toutes ces *es-  
peces* de stels mercuriels, *cum stimulo.* Secondement,  
avec le soufre, l’antimoine, le Encre candi, la téré-  
benthine, les pierres d’écrevisses & autres substances  
semblables, surtout avec celles qui ne Eont point nuisi-  
bles, qui n’operentpoint avec violence, &qui ne cau-  
fent point de trop grandes éVacuations aux malades, &  
qui par-là conviennent davantage aux perfonnes d’un  
tempérament délicat , quand on les emploie en quali-  
té d’altérans. Il est vrai que le soufre qui entre dans  
Péthiops excite des tranchées & des évacuations vio-  
lentes : mais il est facile de préVenir cet inconvénient,  
en y ajoutant quantités égales de pierres d’écrevisses, |

*Tome lisse*

MTR 1330

de safran de mars, d’astringens ou de poudres testacées  
convenables, qui par leur qualité abforbante, rendent  
ce remede préférable à tout autre, ainsi que je l’ai sou-  
vent éprouvé. Le cinnabre factice & naturel est auflî  
sûr& aussi efficace : mais comme il est extremement  
foible, on doit en tsser long-tems pour qu’il produife  
quelque effet sensible : il est cependant préférable quel-  
quefois à toutes les autres préparations, & il produit à  
la fin de très-bons effets fur les personnes d’une habi-  
tude délicate, à caisse qu’elles font plus susceptibles  
d’altération que les autres. Le *mercure* alcalssé, *alca-  
lisatus,* au moyen dufrotement qui est nécessaire pour  
unir le *mercure* avec les pierres d’écrevisses, *se* divise  
en des particules extremement petites; & la porosité  
naturelle des pierres d’écrevisses fournit des cellules  
propres à les conserver séparément, ce qui rendroit  
cette composition préférable à toutes celles dont on a  
connoissance , si la division infinie & la petitesse de fes  
particules ne le dispOfoit de même que le *mercure* doux  
à exciter la salivation, lorfqulonle donne fans l’entre-  
mêler *avec* des cathartiques : mais ce défaut lui est  
commun avec toutes les autres préparations mercuriel-  
les, si on en excepte le cinnabre ; ce qui fait qu’on doit  
l’employer avec circonfpection. Je crois que la meil-  
leure maniere d’administrer le *mercure* dans quelque  
maladie que ce foit, c’est de l’unir & de le mêler par  
le moyen de la trituration, du broycment ou du feu  
aVec leremede dont on a éprouvé l'efficacité dans cet-  
te maladie. Par exemple , dans le fcorbut , la goute ,  
l’érésipele & les maladies de la peau, le vif-argent  
tout pur , Péthiops ou le *mercure* alcalifé , broyés  
avec la gomme de gayac, & mêlés avec un ascétique,  
produifent des effets supérieurs à ceuxj de tous les  
autres remedes. Ces Eubstances ont encore beau-  
coup d’efficacité dans les maladies hystériques quand  
on les donne enferme de pilules avec un aloétique ou  
un extrait de quinquina, ou de valerienne avec les clo-  
portes. L’éthiops mêlé avec l’acier est excellent pour  
les obstructions des regles. Le *mercure* donné avec le  
quinquina & l’acier, soit en substance dans un électuai-  
re , ou en forme de pilules avec l’extrait de quinquina  
& le fel d’acier produit de très-bons effets dans les fie-  
vres intermittentes. On ne peut rien employer de  
mieux dans les inflammations des yeux, pour les hé-  
morrhoïdes ou tumeurs & inflammations hémorrhoï-  
dales, que Péthiops avec les cloportes & l’électuaire  
lénitif, ou l’*electuariurn delacasseae cum manna* , avec le  
lait de foufre. L’éthiops ou le *mercure* alcalifé , avec  
la rhubarbe donné en forme de pilules ou dans un élec-  
tuaire, est excellent pour l’érésipele & les autres inflam-  
mations de cette efpece, aussi-bien que pour les ma-  
ladies de l’estomac & des intestins. On les donne l’un  
& l’autre en grandes dostes avec la gomme de gayac  
pour les rhumatismes ; on les fait cuire avec la térében-  
thine pour la fciatique. On les emploie avec le favon  
de Venife, ou avec celui des Philofophes, & avec la  
chaux vive ou les coques d’œufs calcinées dans la jau-  
nisse , & aVec la résine de jalap dans l’anasarque , dans  
l’afcite qui ne fait que commencer, & dans les autres  
maladies chroniques. Tout mon dessein dans ce que je  
viens de dire, n’a été que de faire voir, que ftippoié  
que les préparations mercurielles atténuent les hu-  
meurs & lovent les obstructions beaucoup mieux que  
toutes celles que l’on connoît, il conVÎent d’y joindre  
les remedes dont on a reconnu l’efficacité dans les ma-  
ladics en question. Je ne détermine ici aucune des for-  
mes qu’on peut leur donner , me repofant de ce foin  
fur le Medecin , fans l’avis duquel on ne doit jamais  
s’aviser de prendre du *mercure* soit simple ου préparé,  
parce qu’il peut devenir aussi nuisible qu’il est falutai-  
rc, quand on le prefcrit sans aVoir égard à la nature de  
la maladie,ni aux circonstances dans lesquelles le ma-  
lade Ee trouVe. Rien au contraire n’est comparable  
aux calybés & aux préparatlons mercurielles , non-  
seulement pour atténuer les humeurs & lever les obs-  
tructions , mais encore pour détruire les vifcosités &

PP PP

13 3 I MER

les acidités ou telle cachexie faline que ce foit, lors-  
qu’on siait les ménager aVcc prudence. C η ε υ ν ε , *des  
Maladies du corps et de B esprit.*

MERDASENGI, *Litharge,* silivant I allope.  
MERGEN, *Corail.* R.UI.AND.

MERGUS , OffiC. Bellon. *des Ois.* 180. *Mer ganser*Aldrov. Ornith. 285. Jonsi de Ayib.97. Charlt. Exesu  
ïOI.Raii Ornith. 335. Ejssd.Synop. A. 134. *Mergus  
serrati rostrum s* Mer. Pin. 180. Will. Ornith. 253.  
*Plongeon.*

C’efc un oiseau fort connu de ceux qui habitent des Ports  
de mer. Son foie, quand il est ranee, pris dans de  
lloxymel au poids de deux *ligulae,* chasse , à ce que dit  
Diofeoride, l’arriere - faix. Aétius recommande fon  
foie rôti, & assalfonné avee de l’huile & un peu de fel,  
comme un remede excellent contre les fuites de la  
mossure des chiens enragés. L’olseau rôti en entier, est  
estimé bon pour la lepre & les maladies de la rate. Son  
fang est alexipharmaque , & bon contre les morl.ures  
des animaux Venimeux, On assure que Ees œufs siont un  
remede pour la dyssenterie, & les maladies des reins &  
de l’estomac.

MERICOS, μερικὸς, *topique.*

MER1TA TERRA, *Turmeric.* V*Oyez Curcuma.*

MERLANGIUS , *sive Asellus marinus,* Ind. Med. 15.  
*Merlangus altera, asellorum species,* Bellon. de Aquat.

124. *Merlangius,* Jonsi de PssC. 1. *Merlanussecunda  
Asellorum species,* Rondel. de Pisi?. 1. 276. *Asellus mi-  
nor alter,* AldroV. de Pisi:. 287. *An Asellus mollis mi-  
nor, sive Asellum omnium minimus,* Raii Ichth. 171.  
Ejusd. Synop. Pisi:. 56. *Merlan.*

Dale nous apprend que l'on tire de la tête de ;ous les  
*merlans* certains petits os semblables au *dentalium* que  
l’on Vend dans les boutiques : mais que cette espece  
seule en fournit de Véritables.

MERLUCIUS. Voyez *Asellus.*

MEROPS, Offic. AldroV. Ornith. 1. 871. Charlt. Exer.  
94. Bellon. *des Ois. 26g.* Gefn.de AVÎb. 539. Jonsi de  
ΑνΐΕ8ι. *Meropst sive Apiaster ,* Raii Ornith. 147.  
Ejusil. Synop. A. 49. Will. Ornith. 102. *Apiaster,*Bellon. *des Ois.* 225. ।

Cet oiseau est fort fréquent en Crete & en Italie. On le  
recommande aVec fon cœur pour la cardialgie , Picte-  
re & les maladies de l’estomac. Son fiel, mêlé aVec du  
miel & du fuc de rue, passe pour guérir la cataracte.  
DaLE.

MERULA , *Merle.* Voyez *Collyrion.*

MERULa , Offic. Salv. de Aquat. 223. Bellon. de Aquat.  
260. Rondel.de Pifc. 1.172. Charlt. de Pifc. 14. Gefn.  
de Aquat. 543. AldroV. de Pifc. 32. *Merula Tumeris*Mer. Pin. 186. *Tardus niger*, Raii Icht. 326. Ejusil.  
Synop. Pifc. 137. *Merle.*

On trouve ce poisson dans l’Océan. Trallien le recom-  
mande pour ladyssenterie hépatique, pour l’intempé-  
rie froide & l’épilepsie. Pline rapporte qu’il est bon  
pour les maladies du foie & pour les fieyres. DaLE.

MES

MESARÆON, μεσάραιον, le *mésentère.* De-là Vient  
qu’on donne le nom de vaisseaux méfaraïques aux ar-  
teres & aux veines qui font répandues dans fa subs-  
tance.

MESEL ou MOSEL, *Etain.* **RULAND.**

**MES 1332**

MESEMAR ; le même que *Mismar.*

MESENTERIUM, *mes.entere,* de μέσος, moyen, mi-  
toyen, & ἔντερον, *Intestin.* Voyez *Caelia Sc Hectica.* Pour  
la deseription des glandes du *mésentère , Noyez Chy-  
lus.*

Les maladies du *mésentere* méritent notre plus grande at-  
tention , paree que les humeurs superflues des Veines  
*se* jettent aisiiment fur cette partie , & difpofent le  
corps à des infirmités terribles , telles que le cholera-  
morbus , la mélancolie, la dyssenterie, les tranchées,  
la cachexie , l'atrophie, lesfieVres lentes & erratiques,  
& un grand nombre d’autres maladies, dont il est ex-  
tremement difficile de découVrir la nature.

Lorfque le *mésentere* est affecté d’une tumeur stans inflam-  
mation , cette tumeur est d’abord lâche & molle: mais  
elle l.e durcit & *se* deflechc peu de tems après. Cette tu-  
meur & la partie dans laquelle elle réside, siont indo-  
lentes ; & de-là Vient que ce nlest que par l’attouche-  
ment l'eul qu’on peut découVrir l’enflure interne qui est  
profondément située.

Dans ce cas la partie affectée est distendue, rétrécit la  
caVité des intestins , & occasionne par ce moyen une  
constipation ; ce qui est un effet que la tumeur des  
mufcles du bas-Ventre, ni le trop de graisse nel.au-  
roicnt produire , puisque ni l’une ni l'autre n’aflec-  
tent les intestins. D’ailleurs , il est sort aisé de distin-  
guer la graisse, des muEcles du bas Ventre, quand on est  
une fois Venu à bout de la faisir aVec la main. Lors  
au contraire que la tumeur est logée dans les mufcles  
du bas ventre, on la découyre toujours au toucher ;  
elle catsse toujours de la douleur quand on la presse, &  
quelquefois même fans qu’on la touche. De plus, la  
tumeur des mtssclesdu bas-Ventre est éleVée quand elle  
nlest point pressée, elle *se* fait sentir au toucher, & elle  
est d’une figure oblongue comme celle du muEcle droit.  
LoMMIUs *^Medic. Observat.*

Les obstructions du *mésentere* proVÎennent des mêmes  
catsses que celles du foie & de la rate ; mais elles sirnt  
beaucoup plus fréquentes à caisse du peu de capacité  
des Vaisseaux mafaraïques, & furtout des Veines lactées  
qui VerEent le chyle dans les organes destinés à la *se- -*conde digestion. Et comme le chyle fe mêlesouVent  
aVec des humeurs crues & grossieres, s’arrête & produit  
des obstructions dans les Veines lactées ; de même les  
Veines mésaraïques fiant sotiVent obstruées par des hu-  
meurs grossieres qui y Viennent du foie, de la rate&  
des autres parties, & y séjournent pendant un tems  
considérable. Ces humeurs s’épaississent par leur séjour  
à un tel point, qu’elles produisent quelquefois une  
tumeur skirrheufe. Elles se mêlent aussi trèsssouVent  
aVec des flatuosités grossieres, qui causent ordinaire-  
ment des fymptomes très-Violens. C’est à l’obstruction  
ou plutôt à la contraction de ces Vaisseaux que j’attribue  
la Compression de ces glandes qui siont distribuées dans  
toute la substance du *mésentère* ; car Ces dernieres aug-  
mentant Considérablement , comme il arriVe dans les  
personnes qui ont les éerouelles, cOmpriment les Vei-  
nes mésaraïques,& empêChentnon-seulement la distri-  
bution ConVenable du chyle, mais eneore la circulation  
du stang.

On diVsse les signes diagnostics des obstructions du *mé-  
sentère* en trois claiies , qui indiquent l’espece delà  
maladie , la partie affectée, ou la catsse productiVe.

Les signes qui indiquent PesipeCe de la maladie, c’est-à-  
dire, les obstructions des hypocondres & leurs caisses,  
siont les mêmes que ceux qui annoncent les obstructiens  
du foie & de la rate. Mais ceux qui indiquent d’une  
maniere particuliere que le *mésentere* est afrecté, sont  
la tension & la résistance dans le milieu du bas-ventre,  
fous l’estomac, & dans la région Ombilicale, où l'on  
sient aussi une certaine pésanteur, & une douleur quel-  
quefois Eourde, & quelquefois extremement aiguë,  
I lorsqu’il *se trouve* des Vents enfermés dans ces parties.

On ressent encore quelquefois une douleur dans le des  
à l’endroit où le *méfentere* est attaché, il furvient des

1333 M E S

borborygmes dans les intestins, qui sontfuivis de rots,  
& il monte des vapeurs à la tête qui occasionnent di-  
vers fymptomes. En un mot, tous les fymptomes qui  
accompagnent pour l'ordinaire la mélancolie, indi-  
quent les obstructions dtl *mésentere ,* parce que cette  
maladie est produite & entretenue par des obstructions  
de même efpece.

A l’égard des prognostics, cette maladie par elle-même  
n’est point extremement dangereusie, parce que lezraé-  
*fentere* est en état de supporter plusieurs incommodi-  
tés, fans que la vie coure aucun danger. D’ailleurs on  
peut employer pour la cure, des remedes énergiques ,  
qui étant donnés à propos , produisent ordinairement  
l’eflet qu’on desire, à moins que la maladie ne caisse la  
mélancolie hypocondriaque, qui à catsse de la nature  
obstinée de l’humeur mélancolique, est communément  
appellée l'opprobre de la Medecine. Comme le *mésen-  
tère* n’est point muni d’un sentiment fort exquis, & que  
ses obstructions ne Eont pas ordinairement fort incom-  
modes au malade , on les néglige fouvent; c’est ce qui  
fait qu’elles occasionnent plusieurs autres maladies ex-  
tremement dangereufes.

On guérit cette maladie de la même maniere que les obf-  
tructions du foie. Voyez *Hepar.* RIVIERE, *Prax.  
Med. Lib. XIII.*

Le *mésentere* est quelquefois sistet aux inflammations , &  
cet accident est suivi d’un sentiment de pesanteur sans  
aucune douleur violente , & d’une fievre légere dont  
les Eymptomes sont si bénins, qu’ils n’empêchent point  
le malade de vaquer à ses affaires. On rend par bas au  
commencement de la maladie une certaine fanie rou-  
geâtre , mais après que l'absises est formé, on rend un  
pus blanc, qui est pour l'ordinaire mêlé avec les ex-  
crémens. Ce pus sort quelquefois en grande quantité ,  
pur & fans mélange , surtout lorsque l’absitès est situé  
près des intestins inférieurs. 11 est certain que ce pus  
ne peut venir que du *mésentere,* puifqu’il ne siauroit  
defcendre des autres parties fans douleur, fans mélan-  
ge, ou seins fievre violente. LoMMIUs , *Observ. Med.*

Comme le *més.entere* est une efipece d’égout dans lequel  
les parties les plus nobles dépofient leurs superfluités ,  
qui s’évacuent ensilite par le vomissement ou par les  
selles, il arrive que certains malades rendent par in-  
tervalle par haut ou par bas une grande quantité d’hu-  
meurs vicieuses. Lors donc que ces éVacuations ne  
peuVent plus *sc* faire , foit à caufe de l'obstruction des  
passages, ou pour telle autre catsse que ce foit, cés hu-  
meurs restent dans la partie , & y acquierent par leur  
séjour une chaleur extraordinaire, qui occasionne des  
putréfactions , des inflammations, des fievres de dissé-  
rente efpece, & des absitès. Mais l'inflammation est  
furtout causée par le siing qui s’est amassé clans les vei-  
nes mésaraïques, & qui s’épanche dans la substance du  
*més.entere* par l'ouverture de quelqu’une des ramifica-  
tions veineuses ; & comme ce fluide s’amasse en gran-  
de quantité dans ces veines à caisse des obstructions ,  
de là vient qu’on peut rapporter les catsses de l’inflam-  
mation du *més.entere,* aux casses ordinaires des autres  
inflammations.

L’acrimonie & la qualité corrosive des humeurs contri-  
buent encore beaucoup aux inflammations du *més.ente-  
re* , bien qu’elles puissent être produites par une chute  
ou un coup sur la région hypogastrique, par la foiblesse  
de la faculté attractive, concoctlVe , ou rétentive du  
foie; par la chaleur excessive du corps , par l’ufage in-  
considéré des rafraîchissans, par un effort critique de la  
nature dans les fievres malignes ; par la petite vérole  
qui oblige les humeurs peccantes à fe jetter Eur le *mé-  
fient ere\* par une diarrhée ou une dyssenterie qu’on a ar-  
rêtée à contre-rems.

Les signes diagnostics de l’inflammation du *mésentere,*simt une fievre lente & cachée fans aucune fioifou au-  
tre fymptome violent, le dégout, un sentiment de ten-  
sion & de peEanteur au-dessous de l’estomac stans aucu-  
ne dureté considérable, & qu’on ne peut connoître que  
par le toucher. Cette tension n’est accompagnée d’au-

I - ...

MES 1334

cune douleur considérable, parce que le *més.entere*n’a  
qu’une espece de sentiment émoussé. Les déjections  
font chyleusies & ordinairement aCcompagnées de l’é-  
vacuation d’une humeur ichoretsse sort claire, sians au-  
cun sentiment de douleur , quelquefois pure & fans  
mélange, & quelquefois mêlée avec les excrémens.

Les fymptomes dont nous venons de parler font doux &  
bénins lorfque l’inflammation n’aflecte que le *més.en-  
tere* ; mais quand elle attaque le foie, la rate, ou les  
intestins, ils font beaucoup plus violens , & quelques  
signes particuliers indiquent les maladies refpectives  
de ces parties. Car, comme les inflammations & les  
abfcès du *més.entere* font extremement difficiles à dé-  
couvrir, quand ils ne font accompagnés d’aucune au-  
tre maladie, à caufe du sentiment émousté de la par-  
tie, & que le *més.entere* n’exerce aucune fonction dans  
le corps , du dérangement de laquelle on puisse s’ap-  
percevoir, & ne fert qu’à la distribution du chyle &  
du fang ; on ne peut découvrir ces maladies que par  
conjecture ; lors, par exemple , que la fievre & les  
fymptomes de l’inflammation commençante étant pre-  
fens , on n’apperçoit aucun signe qui prouve que le  
foie, la rate, ou les intestins filet affectés. Lorfque les  
intestins & le *més.entere* fiant enflammés , la maladie se  
manifeste par une fievre demi - tierce , que SpigeI  
prétend être ordinairement produite par Pinflamma-  
tion de ces parties. Cette maladie differe encore de  
l’inflammation des mufcles du bas-ventre, en ce que  
dans celle-ci la tumeur & la douleur suivent leur di-  
rection , leur figure, & leur situation ; outre que les  
tumeurs de ces musicles font pour la plupart oblon-  
gues, ou occupent tout le bas-ventre , surtout les par-  
ties extérieures , ce qui fait qu’elles font fensiblesau  
toucher; elles font ordinairement accompagnées d’une  
douleur aiguë & d’une fievre violente.

On doit encore distinguer avec foin cette maladie des  
tumeurs du diaphragme , que peu de Medecins ont  
connues jufqu’ici ; car ces dernieres font toujours ac-  
compagnées d’une difficulté de refpirer fort considéra-  
ble, d’une réVulsion des hypocondres, d’un pouls dur  
& foible, fans aucune fenfation ou apparence de tu-  
meur dans les hypocondres. D’ailleurs, lorfque la tu-  
meur provient d’une caisse chaude , elle est suivie d’u-  
ne fievre aiguë, d’une douleur violente, du délire, &  
de convulsions, ce qui n’arrive jamais dans les inflam-  
mations du *més.entere,* à moins qu’elles ne foient com-  
pliquées avec d’autres maladies.

Quant au prognostic de cette maladie, les inflammations  
du *mésentere* Eont extremement dangereuses , parce  
qu’elles dégénerent pour la plupart en absitès, ou oc-  
casionnent la putréfaction & la corruption de cette par-  
tie. La matiere morbifique fe jette encore fouvent sifr  
d’autres parties, au moyen des efforts de la nature, sans  
siortir de l’habitude du corps, ce qui fait que la mala-  
die revient, & continue souvent pendant plusieurs an-  
nées , ou même durant toute la vie du malade; & dans  
ce cas la fieVre revient & dégénere quelquefois en une  
colique; l'inflammation retourne aussi, ou du moins  
elle est remplacée par une chaleur extraordinaire. Les  
inflammations du *més.entere* demandent le même traite-  
ment que celles du foie & de la rate. Voyez *Hepar Sc  
Lien.*

Les inflammations du *més.entere* dégénerent fouvent en  
absitès : mais la plupart de ceux-ci proviennent des hu-  
meurs peccantes & putrides qui s’y sirnt amassées , &  
non point de l’inflammation de cette membrane. De-  
là vient que ces Fortes dlabsitès *se* forment peu-à-peu,  
fans être précédés d’aucune fievre ni d’aucun autre  
fymptome violent ; de même que les atheromes, les  
stéatomes, les meliceris, & les autres eEpeccs dlabfcès  
lu forment dans les autres parties , fans être précédés  
d’aucune inflammation; & lorfque cesabsces viennent  
à s’ouvrir, ils laissent après eux un ulcere qu’on a tou-  
tes les peines dtl monde à guérir. Lors , au contraire,  
que ces humeurs fiant extremement pituitetsses, mé-  
lancoliques, & d’une qualité à résister à la putréfaction

P P p P ij

ï335 mes

& à la corruption, elles s’épaississent & se durcissent au  
point de dégénérer en un skirrhe. Elles deVÎennent  
quelquefois aussi dures qu’une pierre; on est convain-  
cu par plusieurs obferVations , qu’il s’engendre des  
pierres dans le *més.entere.*

Le diagnostic des abfics du *més.entere* est quelquefois ai-  
sé, & quelquefois extremement difficile ; car si l'abf-  
ces proVÎent de l’inflammation de la partie, & que cel-  
le-ci *se* manifeste par les signes dont on a parlé, &  
qu’elle continue long-tems, c’est un signe que l’in-  
flammation n’a pu être réfoute & s’est transformée en  
un abfcès. Mais lorfque llabEcès proVÎent des humeurs  
peccantes qui se fiant Corrompues par leur trop long  
séjour dans le *mésentère ,* le diagnostie est si difficile ,  
que plusieurs Auteurs qui ont donné les PIistoires de  
ces siortes d’absitès, nous apprennent qu’ils n’ont pu les  
découVrir qu’après la mort des malades. Car bien qu’on  
puisse quelquefois les découVrir au toucher, ils font  
fouVent si profondément situés, que ce moyen deVÎent  
impratiquable; & le sentiment de la partie est si émoussé  
& si languissant, que l'absicès ne *se* manifeste par au-  
cune douleur interne: mais Comme ees accidens arri-  
vent de plusieurs façons, il saut les distinguer de la  
maniere Enicante.

Si l’abEcès du *més.entere* est accompagné d’une tumeur ap-  
parente, on doit le distinguer de l’inflammation & du  
skirrhe : on le distingue de l’inflammation, quand cel-  
le-ci ne l’a point fait naître , lorsqu’il n’y a point de  
fleVre , ou du moins qu’elle n’est que fort légere, qu’il  
n’a point été précédé de la. fieVte, ni d’aueun des sig-  
nes qui indiquent une inflammation: mais si l'absises  
succede à une inflammation, on ne doit le distinguer  
que par sa durée; car si les Eymptomes d’une inflam-  
mation ont continué pendant trente ou quarante jours,  
©u peut-être plus, c’eft un signe que l’inflammation a  
dégénéré en abfcès. Il y a cette difference entre un abse  
cès du *més.entere* & un skirrhe , que celui-ci est extre-  
mement dur, au lieu qu’on remarque dans l'autre une  
certaine mollefl'e; de plus, le skirrhe est tout-à-fait in-  
dolent, au lieu qu’on sient toujours de la douleur dans  
l.labsiCes quand on le presse aVec soree. Les abfcès du  
*més.entere* different encore des tumeurs des autres par-  
ties par leur situation , comme nous Payons déja ob-  
sierVé des inflammations de cette membrane.

Lorsiqu’il se forme un abfcès dans le *més.entere sans* aucune  
tumeur apparente , il est impossible de le découVrir  
aVec une entiere certitude. On peut cependant le stoup-  
çonner, si l’estomac étant dans fon état naturel, le ma-  
lade est attaqué du dégout, de naufées, du Vomissement,  
d’une espece de satiété après aVoir pris la moindre  
quantité d’alimens , d’une langueur unÎVerselle , sans  
aucune caufe manifeste , d’une constipation extraordi-  
naire , ou d’une diarrhée opiniâtre , durant laquelle les  
exerémens font extremement fétides & quelquefois  
sanguinolens , sirns aucun foupçon de dyssentcrie. On  
peut ajouter à ces signes les Veilles continuelles , l'ai-  
soupissement, les inquiétudes , & les défaillances ac-  
compagnées de fleurs froides. Et quoique le malade  
ne fente quelquefois ni fieVte ni douleur , il ne laisse  
pas dlaVoir pour l'ordinaire une efpece de fleVre lente  
que l'on peut attribuer à ce malheur , si elle est accom-  
pagnée de quelqu’un des signes dont on a parlé , l'uppo-  
*sé* qu’elle n’ait aucune caisse manifeste. D’ailleurs le  
malade fent une certaine douleur interne, lorfqu’on lui  
presse le Ventre aVec force. Il est Vrai qu’une comprese  
sion Violente peut exciter de la douleur dans les parties  
les plus faines : mais lorsqu’on stent plus de douleur  
dans une partie du bas-Ventre, que dans une autre, on  
a tout lieu de croire qu’il s’y est formé un abfcès. Lors-  
qu’il siirVient un écoulement de matiere purulente,  
on ne doit plus douter de l’existenee de l'absises. Il est  
vrai cependant que le pus a différentes qualités & con-  
ditions, si.lÎVant les diflérentes dispositions de la partie  
affectée , ou de celles qui lui siont contiguës. Lorsque  
l’absicès est logé près des extrémités des gros intestins,  
le pus sort mêlé avec les excrémens. Il *se* jette quelque-

Mes

fois dans les reins , & siort par les urines ; quelquefois  
lorEque l'évacuation est ccpieusie , il tombe dans la ca-  
vité du bas-ventre , où il paroît extérieurement sous la  
forme d’un absicès , de sorte qu’on rend quelquefois  
par le nombril une grande quantité de pus dans lequel  
on trouve des vers qui ont été engendrés par la corrup-  
tion *do més.entere.* Le pus qu’on rend le plus fouvent  
par les felles , est quelquefois pur, ainsi que nous l'a-  
vons déja obferVé, & quelquefois mêlé avec du fang ou  
de la fanie : on rend aussi quelquefois un fang noir &  
fétide , ou une matiere noirâtre de diflérentes natures,  
ou une fubstance de diverses couleurs. Mais ce n’est  
que par les signes qui caractérisent la maladie , qu’on  
peut savoir si la matiere purulente vient du *mésentère,*du foie, ou de quelqu’autre partie.

Lorfque l’abEcès vient às’ouVrir , & que l’écoulement de  
pus continue , c’est un signe qu’il s’est formé un ulce-  
re dans le *més.entere* dont la guérifon n’est pas tou-  
jours également prompte, & qui quelquefois fait tom-  
ber la partie en Corruption & en gangrene.

Les abfeès du *més.entere* font extremement dangereux;  
car s’ils subsistent long-tems dans la partie , comme ce-  
la est assez fréquent, ils acquierent une putréfaction  
maligne, & font tomber la partie en gangrene, ou jet-  
tent le malade dans la confomption ou dans l’atro-  
phie. L’abfcès verfe aussi quelquefois en s’ouvrant une  
grande quantité de pus dans la cavité du bas-ventre ,  
& le malade meurt subitement. Le skirrhe du *mésan-  
tereclc* moins dangereux & peut se guérir lorsqu’il est  
récent : mais il occasionne une hydropisie, quand on  
n’a pas sioin d’y remédier.

Les méthodes que l'on emploie dans la cure de ces mala-  
dies, doivent être variées fuivant leur différente natu-  
re & leurs différentes conditions.

Premierement, si l’abfcès est déja formé , on doitl’ou-  
vrir & en évacuer la matiere, & pour cet effet le ramol-  
liravec des remedes apéritifs & digestifs,pareils à ceux  
dont on *se sert* pour leVerles obstructions du soie & de  
la rate , Eans omettre l'tssage externe des substances  
émollientes & relâchantes, des fomentations , des ca-  
taplafmcs & des linimens, qui atténuent la matiere de  
l’abscès & relâchent les passages, pour que le pus s’éVa-  
cue plus aisément.

L’abfcès étant ouvert , il faut déterger & confolider l'sd-  
cere aVec les remedes dont on *se* sert pour ceux de l’ese  
tomac , du foie, des reins & de la matrlce , & les Va-  
rier fuÎVant les différentes habitudes du corps, & les  
diflérentes conditions de la maladie.

Le skirrhe du *més.entere* demande les mêmes remedes que  
celui du foie& de la rate. **RIVIERE ,** *Prax, Med. Lib.  
XIII.* Voyez *HéparSc Lien.*

MESERA , *TuAele d’Alexandrie,* RcLAND,  
MESEREON, est le nom de la *Thymelaea , lauri folio,  
deciduo s sive laureolafaemtna.*

MESIANUM , est le nom d’une emplâtre , qui ne dif-  
fère point de *FAniceton.* Voyez ce dernier mot.

A1ESIRE , est une maladie du soie, qui fuivant Avicen-  
ne, est acCompagnée d’un sentiment de pesimteur, de  
l’enflure , de l’inflammation , de douleurs poignantes,  
& de la noirceur de la langue.

MESOCOLON , μεσόκωλον , de μέσος , *milieu ,* & κῶ-  
λον , *Colon.* Voyez *Coelia.*

MESOGLOSSI. Ce fiant les mufcles de la langue aux-  
quels on donne le nom de *Genioglosses.*

MESOMERIA , μεσομήρια ; c’est la partie du cûrps qui  
est située entre les cuisses. R.UFFUS EpHEsws.

MESOMPHALION. *LO nombril.*

MESOPHRYON , μεσόφρυον ; c’est cette partie du  
VÎsiage qui est entre les deux siourcils. RcffUs Ερηε-

**SIUS.**

MESOPLEURIOS , μεσοπλεύριος , épithete des musi-  
cles intercostaux.

MESOPOTAMENON, est l’épithete d’un onguent

13 37 M E S

dont on trouve la description dans Paul Eginete *,Lib.  
VII. cap.* 21.

MESPILUS, *Neflier.*

Voici ses caracteres.

L’extrémité du pédicule se change en un ovaire , dont le  
fommet forme un calyce à cinq pointes en forme d’é-  
toile, aVec des fegmens , longs , larges & aigus. Sa  
fleur est en rofe & compostée de cinq pétales. Elle naît  
*sur* lloVaire & contient un grand nombre d’étamines  
qui sortent des extrémités du calyce. LloVaire qui est  
garni de cinq petits pistils dont les sommets sirnt ou-  
verts & fendus en deux, *se* change en un fruit charnu ,  
terminé par une efpece de couronne charnue , & a une  
feule loge dans laquelle sirnt enfermées cinq femen-  
ces.

BoerhaaVe en compte treize efpeces , qui fiant,

i. *Mespilus Germanica, folio laurino, non sierratoasive  
Mespilus sclvestris. C.* B. Pin. 453. Tourn. Inst. 641.  
Boerh. Ind. alt. 2. 256. Mespilus , Offic. Ger. 1265.  
Raii Synop. 3. 453. *Mespilus sativa.* Ger. Emae. 1453.  
*Mespilus vulgaris.* J. B. 1. 64. Raii Hist. 2. 1460.  
Parla Theat. 1422.

Le *neflier* est un arbre de la grosseur du pommier , dont  
les branches sirnt garnies de pointes , & les feuilles  
longues & fort aiguës. Ses fleurs sirnt à cinq pétales ,  
blanches, de la grosseur enVÎron de celles du pommier,  
& il leur fuccedeun fruit un peuapplati à fon sommet,  
terminé par une efpece de couronne , lequel contient  
cinq noyaux pierreux très-durs. Cet arbre ne croît que  
dans les jardins & fleurit au mois de Mai. Son fruit  
n’est mûr que Vers le mois de NoVembre. Il est dur ,  
d’un gout acerbe & austere , & c’est la feule de Ees par-  
tiesqui Eoit d’usage en Medecine.

Les *nestes* fiant rafraîchissantes , dessicatÎVes & astringen-  
tes , aVant qu’elles Eoient mûres , & propres pour *ar-  
rêter* le cours de Ventre , les hémorrhagies & le Vomif-  
fement. LorEqulon en fait un trop-grand ufage, elles  
constipent & cauEent la colique. Leurs osselets ou  
noyaux passent pour atténuer la piètre des reins & de la  
vessie & pour la faire fortir. On les emploie dans le si-  
rop de myrte. MILLER , *Bot. Offic.*

Les ucflos,filmant Dale sirnt rafraîchiffantes,dessicatives &  
d’un gou.tacerbe,extremement astringentes & nuisibles  
à l’eftomac, surtout lorsqu’ellessirnt vertes : elles sirnt  
moins astringentes, moins nuisibles à l’estomac & plus  
aisées à digérer quand elles ont atteint leur maturité.  
On les emploie extérieurement & intérieurement pour  
la diarrhée & la dyssenterie.

2. *Mespilus, folio laurino , major.* C. B. P. 453,

3. *Mespilus, folio laurino, fructu dulci.*

4. *Mespilus , apii folio laciniato.* Voyez *Aroma.*

*5. Mespilus, Apii folio laciniato , flore pleno.*

***6.*** *Mespilus, Apii solio, sclvestris asipinoja, sive Oxycan-  
tha.* C. B.P.456. Raii Synop. 3. 453. Tourn. Inst.  
642. Boerh. Ind. alt. 2. 256. *Spina alsia, Oxycantha.*Offic. *Spina appendix vulgaris.* Parla Theat. 1025.  
*Oxyacanthus.* Ger. 1146. Emac. 1327. *Oxycanthus  
Galeni,* Raii Hist. 2.1458. *Oxyacantha vulgaris nsive  
fpinus albus,* J. B. 1. 249. *Aubépine,*

C’est un arbrisseau qui pousse plusieurs tiges alternes fort  
épineuses. Ses rejettons font rougeâtres, & couVerts  
de petites feuilles dÎVÎsées en trois , quatre ou cinq seg-  
mens, placées vis à-VÎs les épines. Ses fleurs font en  
grapes, composées de cinq pétales blancs *avec* des  
fommets rougeâtres dans le milieu , & d’une odeur  
fort agréable. Il leur fuccede des petites baies rondes,  
d’un rouge très-vif, qui contiennent un gros noyau  
divisé en deux , & couvert d’un peu de chair. Cetar-

MET 1338

brisseau croît dans les hayes & fleurit au mois de Mai,  
ce qui lui a fait donner le nom de buisson de Mai par  
le peuple ; fes baies font mûres au mois de Septem;  
bre : fes fleurs & fon fruit font d’ufage en Medecine.

Cette plante est estimée diurétique & bonne pour le cal-  
cul , lagraVelle & la pleurésie. On fait *avec* fes fleurs  
l'eau néphrétique. Μιι,εεε , *Bot. Offic-*

Cette plante donne par l’analyfe chymlque , outre plu-  
sieurs liqueurs acides , un peu d’esprit urineux , point  
de fel Volatil concret : mais beaucoup d’huile & beau-  
coup deterre : ainsi il y a apparence que l’épine blan-  
che contient un fel femblable au fel de corail, εηνεΐορ-  
pé de beaucoup de foufre , & mêlé aVec un peu de sel  
ammoniac. \* Tragus assure que l’eau distilée des fleurs  
de l’épine blanche, ou l’esprit que l’on en tire en les  
distilant aVec le νΐη dans lequel elles ont macéré pen-  
dant trois jours, soulagent beaucoup les pleurétiques,  
& ceux qui ont la colique. ToURNEfoRT *, Hist. des  
Plantes.*

Cette plante a les mêmes vertus que le *nefliem*

*y. Mespilus , spinosa , sive Oxyacantha , flore pleno.* T.  
642. *Oxyacantha, sive spina alba , flore pleno.* Munt.  
H. 186.

8. *Mespilus , spinosas Pyrit folio.* Boerh. Ind. alt. 2. 257.  
*Pyracantha, Offic.* Parla Parad. 604. Raii Hist. 2.  
1459. *Pyracantha quibus.dam.* J. B. 1. 51. *Oxyacan-  
tha Theophraste.* Ger. Emac. 1604. *Oxyacantha , sive  
s.psna acuta Pyri solio.* C. B. P. 454. *Mespilus aculea-  
ta Pyrifo lia.* Tourn. Inst. 642.

On cultÎVe cette plante dans les Jardins. Ses baies que  
l’on emploie en Medecine ont les mêmes vertus que  
celles de l’aubépine. DaLe.

9. *Mespilus, spinosa , sive oxyacantha Virgini an a , nt-*gra‘ . c *r r*

10. *Mespilus,spinosa , sive oxyacantha Virginiana, ma-  
xima. Oxyacantha , Americana, calcar Galli dicta,*Ray.

11. *Mespilusaseylvestris asepinosa, hirsuta, apiisoliopalma-  
to ,fructu majore,* H. Cath.

12. *Mespilus aseolio rotundiore , fructit mg-ro, subdulci,*Tourn. Inst. 642. Boerh. Ind. A. 2. 257. *Diospyros,*Offic. J. B. I. 75. Raii Hist. 2. 1461. *Mespilus alni ef-  
figie , lanato solio, minor ->* C. B. P. 11 52. *Vaccinia al-  
ba,* Ger. 1230. Emac. 1416. *Vitis Idaea tertia Clusii ,*Parla Theat. 1458.

Cette plante croît Pur les Alpes & aux lieux montagneux,  
& fleurit au mois de Mai. Son fruit passe pour appaiser  
la toux & pour faciliter l’expectoration.

13. *Mes.pilus, solio subrotundo , fructu rubro,* T. 642. G?-  
*toneaster , folio rotundo, non serrato*, C. B. P. 452. *Co-  
toneafler*, J. B. I. 73. *Chamaemesipilus Gesueri.* Βοεκ-  
HAAVE, *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. 257.

On donne encore le nom de *mespilus* à plusieurs fortes de  
*crataegus.* Voyez ce mot.

MESQUTTE , est un arbre de l’Amérique, grand & gros  
comme un chêne, mais la feuille en est beaucoup plus  
petite, & fa couleur d’un verd moins chargé. IÏ pro-  
duit une gousse femblable à celle de nos harleots, dans  
laquelle on trouVe trois ou quatre grains plus petits que  
des séVeroles, qu’on appelle *hieltzaso.*

On fait sécher ce fruit & l'on s’en *sert* pour la composition  
de l’encre,comme nous nous sierVons de la noix de gal-  
le, & pour engraisser les bestiaux. Quelquefois quand  
les Indiens manquent de blé , ils font du pain aVec cet-  
te graine. LEMERY, *des Drogues.*

MESSALINÆ DENTIFRICIUM , est un dentrifî-

i3 *39* MET

que dont on trouve la description dans Scribonius Lar-  
gus.

MEST , *lait aigre.* RULAND.

MESUE , est le nom d’un Medecin Arabe. Voyez *la  
Préface.*

MET

METABASIS , μετάβασις, de *taeesiaCalvu ,* passer d’un  
lieu dans un autre; est le passage , par exemple , d’un  
remede ou d’une méthode de guérir à une autre.

METABOLE , de μεταβάλλω, changer ; changement de  
quelque nature qu’il siait.

METACARPIUS, *métacarpien.*

C’est un petit musitle très-charnu, placé obliquement en-  
tre le gros ligament transiVerfal ou annulaire interne  
du carpe, & toute la face interne du quatrieme os du  
métacarpe.

11 est attaché par un petit tendon court à l’os pisiforme  
ou orbiculaire, &à la partie voisine du gros ligament  
du carpe. De-là fes fibres charnues vont plus ou moins  
-obliquement gagner la face interne du quatrieme os  
du métacarpe, & s’y attachent le long de tout le bord  
externe de cet os; ce qui fait que fes fibres font inéga-  
lement longues. Il s’étend jufqu’à l’articulation du  
quatrieme os du métacarpe avec la premiere phalange  
du petit doigt : mais il n’a aucun rapport avec ce doigt.  
Ce mufcle Eert à tourner le quatrieme os du métacarpe  
vers le pouce, & à rendre par ce moyen la paume de la  
main plus concave. Ce quatrieme os entraîne dans sim  
mouvement le troisieme, à caisse de *sa* connexion avec  
lui, ce qui augmente de plus en plus la concavité d’un  
côté & la convexité de l'autre. WINSLow.

METACARPUS ou METACARPION, *métacarpe.*C’est la partie de la main située entre le carpe & les  
doigts. Voyez *Brachium.*

METACERASMA , μετακέρασμα, le même que *cerase-  
ma ,* siuivant Galien.

METACHORESIS , μεταχώρησις, de μεταχωρέω , passer  
d’tm endroit à un autrëT; est le transport d’une humeur  
morbifique d’une partie dans une autre, & par consé-  
quent de la maladie qu’elle occasionne.

METACINEMA ,μετακίνημα, dans Hippocrate, *Praed.  
Lib. II.* signifie le dérangement de la prunelle.

META CONDYLI, μετακόνδυλοι , les dernieres pha-  
langes des doigts près des ongles.

METALLAGE , μεταλλαγὴ , de *prier , & αλλάιτσ-ω ,*changer ; le même que *metabole.*

METALLUM, *métal.* Il *rsy* a proprement que six mé-  
taux, siavoir, l.’or, l’argent, le cuivre, l'étain , le fer &  
le plomb. Mais les Philofophes en comptent un fep-  
tieme , qui est le mercure , quoiqu’il n’ait rien de com-  
mun avec eux que la péfanteur & le lieu où il fe forme.

Geoffroy définit le *métal* un corps minéral, dur, brillant,  
qui fe fond à la chaleur du feu, qui fe durcit par le  
froid, qui s’étend en long & en large fur l’enclume , &  
auquel le vif-argent s’unit fadement & intimement ,  
ou comme l'on dit, avec lequel il s’amalgame. On di-  
vife les métaux en *imparfaits* ou moins estimables , &  
en *parfaits* ou nobles.

Ceux qui perdent beaucoup de leur poids dans l’examen  
que l'on en fait au feu, passent pour imparfaits; tels  
font le plomb, l’étain, le fer & le cuivre. On les ap-  
pelle *ignobles,* parce qu’ils font de vil prix. On appel-  
le parfaits ceux qui peuvent fouffrir l’examen du feu  
fans aucun dommage , comme l'argent & l'or, que  
l’on appelle *nobles s* parce que les hommes les estiment  
fort& les recherchent avec beaucoup d’avidité.

Les Chymistes ont fait voir que les métaux ne font que  
desfubstances bitumineuses, qui ont soultert une lon-  
gue digestion; car en les dépouillant de leur Eotlfre on  
les réduit en chaux & essuite en verre. Cela ste voit ai-  
sément dans les métaux imparfaits. Car si on les expo-  
se long-tems à la chaleur du feu, furtout au foyer d’un  
miroir ardent, leur principe fulphureus s’exhale, &

MET \*340

il ne reste qu’une chaux ou des cendres qui fe conyer-  
tissent fur le champ en verre lorfqulon les pousse par  
un feu violent. Pour réduire ce verre en *métal,* il ne  
faut que lui rendre fon soufre.

*Tinctura Metallorum ,* Teinture des métaux.

Ce remede est fort fameux en Hollande, en Allemagne  
& dans plusieurs endroits du Nort ; & quelques-uns en  
gardent la composition fortfecrete, quoiqu’elle ait été  
rendue publique dans un Livre imprimé à Leyde fous  
le titre de *Chymia Rationalis.*

Cette teinture est faite avec l’étain & le cuivre, auxquels  
quelques Chymistes ajoutent de l'or & le double de  
leur poids de régule d’antimoine , fondus enfemble. Il  
résillte de ce mélange une masse métallique , à laquel-  
le on donne le nom *d’electrum minerale.* On pulvérise  
cette masse, & on la réduit avec le nitre & le charbon  
en poudre, au moyen d’une longue détonation , à une  
espece de scorie dont la couleur tire sijr le verd pâle.  
On la pulvériEe une seconde fois tandis qu’elle est chau-  
de, & on la met en digestion dans une certaine quanti-  
té d’efprit de vin ou de genieVre, auquel elle donne  
une très-belle couleur rouge. *Mémoires de* Z’*Acadel  
mie Royale des Sciences, Année* 1700.

Ce remede est estimé propre pour lever les obstrue-  
tions.

METALLURGIA, *métallurgie ;* partie de la Chymie  
qui traite des métaux, & qui enfeigneà les préparer &  
les dépurer. Ce mot signifie aussi quelquefois Part qui  
enfeigne à les tirer de leurs mines.

METALLUS. Van-Helmont fefert de ce mot dans le  
même fens que *metallum.*

METAPED1UM , μεταπεδίον, le même que *metatar-  
se1 s’*

METAPHRENON , μένΐάφρένον, *le dos’,* c’est propre-  
ment la partie du corps qui est entre les épaules.

ME I.APOROPOEIA ou METAPOROPOIESIS ,  
μεταποροποεια, ou μεταποροποίησις, de μετὰ, particule qui  
signifie un changement, πορὸς, passage, &πώεω, faire;  
signe d’un changement dans les pores du corps. Voyez  
*Metas.yncrisis'.*

METAPTOSIS , μετάπτωσις , de μεταπίπτω, changer  
en pis ou en mieux ; *Métaptosc,* changement d’une ma-  
ladie en une autre, foit par ce qu’on appelle *diadothe*ou *diadexisi* lorfque le changement *se* fait en mieux &  
par le transport de la matiere morbifique d’une partie  
noble dans une autre qui l’est moins; ou par *métastase,*quand le changement *se* fait en pis , & que la matiere  
morbifique passe dans une partie plus noble que celle  
où elle étoit auparaVant. CasTELLI,

METASTASIS , μετάστασις, de μετατίθημι , transpor-  
ter; *métastase.* C’est le tranfiport & l’établissement de  
quelque humeur ou maladie dans quelqu’autre partie  
que celle qui lui EerVoit de foyer. On entend quelque-  
fois par le mot *métastase* un changement d’une mala-  
die , lequel est suivi d’une solution , comme dans *sAph,*7. *Lib. V.* où il est dit, τὰ ἐ^πληπτικὰ ὸκόσοισι πρὸ τῆς  
ἢβης γίνεται μεταστασιν ἔχει , &c. a Toutes les fois que  
« les maladies épileptiques furViennent aVant l'âge de  
«puberté, elles souffrent une *métastase:* mais quand  
« elles attaquent une perfonne qui a passé Vingt-cinq  
« ans , elles l’accompagnent ordinairement au tom-  
« beau. » Galien commentant ce passage , dit, κυρίως,  
&c. « La *métastase* est à proprement parler un transi-  
« port d’une maladie d’une partie dans une autre :  
« mais on fe fert mal-à-propos de ce nom pour signifier  
« une solution. Il est éVÎdent qu’Hippocrate l'emploie  
«dans ce dernier stens; car l'épilepsie slappasse non-  
« seulement par le transport des humeurs qui la cau-  
« siaient dans quelqu’autre partie; mais elle se guérit  
« encore parfaitement par ce moyen.»

METASYNCRISIS , μετασυ’γκρισις, de μετὰ, préposi-  
tion qui signifie un changement, & συγκρίνω , amasser  
ou mêler enfemble, dans le Eens que Thessalus l’em-

1341 MET

ploie, est un changement qu’il prétendoit faire dans  
tout le corps , ou seulement dans quelqu’une de fes  
parties. Galien rend le mot *metas.yncrisis* par *metaporo-  
poiesis ,* qui marque un changement dans les pores.  
Pour mieux entendre la force & la signification de ces  
deux mots, il faut fe souvenir du sentiment d’Alclé-  
piade touchant les corps des animaux , qu’il prétendoit  
avoir été formés , aussi-bien que tout ce qui existe  
dans l'Univers, par le concours des atomes; & de là  
vient qu’il appelloit tous les corps συγκρίματα, *scyncri-  
mata,o\s* συγκρίσεις *aseyncriseis* , confusions OU plutôt *as-*femblages, parce qu’il les regardait comme l’estèt de  
l’assemblage & du mélange des atomes. Ce même Au-  
teur pour mieux exprimer ce qui arrive aux corps fe  
fert aussi des verbes συγκρίνεσθαι, *fyncrinesthai, Sc Jia-*κρίνεσθαι, *diacrinesthai, se mêler Sc feséparer,* dont le  
premier signifie ce qui arrive aux atomes lorfqu’ils s’u-  
nissent pour former les ccrps, & le fecond leur dissolu-  
tion. Il manquoit un troisieme terme qui exprimât le  
changement qui fe fait, lorfque ces mêmes corps après  
s’être déEunis retournent dans leur premier état ; & ce  
mot est μετασυγκρίνεσθαι , *metafyncrinesthai.* Cœlius  
Aurelianus, qui étoit lui-même méthodique , rend ce  
mot par *recorporare, 8c smlao-asotguriç,* qui en est formé  
’ par *recorporatio.* J’ignore au reste , si Afclépiade qui  
avoit employé les mots συγκρίνεσθαι & διακρίνεσθαι, s’est  
aussi fervi de μετασυγκρίνεσθαι ; mais Cassius qui étoit  
un de ses difciples, s’en est servi ; enforte qu’il paroît  
du moins que Thessalus , qui eft venu long-tems après  
Caflius, d'en est point l’inventeur. Quoiqu’il en foit ,  
Galien *de S. F. LiLV. c.* 25. remarque avec raison que  
Thessalus ne fe tenait point dans les bornes de la mé-  
thode quand il *se* Eervoit de ce mot, puisqu’il est im-  
possible d’entendre *sa* signification fans siupposier com-  
me une chosie connue l'existence & l’assemblage de ces  
petits corps. Or cette connoiflance étoit au-delà de ce  
que les méthodiques faisioient profession de favoir, car  
ils ne vouloient point qu’on pénétrât dans des casses  
qui étoient encore moins cachées que ces principes  
d’Afclépiade,

Le fameux *Cycle Métas.yncrielque* des Méthodiques est  
un cours continué de remedes dans la vue de rétablir  
les particules dont le corps est composé dans l’état  
qui est néeessaire pour la conservation de la santé.

METAT ARSIUS , *métatarsien -,* c’est une masse char-  
nue située bous la plante du pié. Elle est attachée d’u-  
ne part à la partie antérieure de la grande tubérosité du  
calcanéum ; de-là elle sie porte en devant, & sie termi-  
ne par une esipece de tendon court, qui s’attache à la  
tubérosité & la partie postérieure de la face inférieure  
du cinquieme os du métatarfe.

Le *métatarsien* fert à mouvoir le cinquieme ou dernier os  
du métatarfe à peu près de la même maniere quelemé-  
tacarpien meut le quatrième ou dernier os du méta-  
carpe. Ce mouvement entraîne aussi le quatrieme os,  
&fait rétrécir la plante du pié , &en rend la largeur  
plus voutée ; pourvu que le pié foit dans soi fouplesse  
naturelle, & qu’il ne sent pas gêné par la chaussure, ni  
devenu inflexible par indifposition, par habitude , par  
contrainte ou par vieillesse. WINSLOw.

METATARSUS , *métatarse* , deμετὰ, après & τάρσος,  
*tarse s* c’est un assemblage de plusieurs petits os articu-  
lés par une de leurs extrémités avec le tasse, & de l’au-  
tre avec la premiere phalange des orteils.

MET ATHESIS, transport ou changement de place.  
On se fert de ce mot en parlant des causes morbifiques,  
que l'on transporte dans des lieux où elles ne peuvent  
pas casser beaucoup de dommage , quand on ne peut  
point les évacuer. La *métathese* d’une cataracte consis-  
te dans l’opération par laquelle on l’abat , pour qu’elle  
ne puisse plus intercepter les rayons de lumiere,

METAXA , μέταξα ,istic.

M E T EL , cEpece de nois vomique un peu plus grosse  
que l’ordinaire. RAY, *Hist. Plant.*

METEOROS , μετέωρος , de μετὰ, & άιρω , *élever s élevé,  
suspendu, exalté} droit, enflé.* C’est ainsi que Galien ,

M E T 1343»

*Com. adAph.* 7- *Lib. VI.* traduit μετικρα ἀλγηματα, par  
douleurs sublimes. Il entend par-là.des douleurs, qui.  
fe font sientir au-deflus du péritoine, ou qui affectent  
les parties externes & superficielles du corps. Elles Eont  
opposées à celles qui sont profondément situées &  
qu’on appelle τὰ μὴ μ«τέωρα, basses, profondes & si-  
tuées fous le péritoine. Galien traduit τὰ ὑποχόνδ^ια  
μ«τέωρα, *Aph. 6y. Lib. V.* par τὰ ἐκπεφυσημενα φυσωδη  
καὶ τεταμενα ( *bypocondres)* tuméfiés & distendus par des  
vents. Ils fiant quelquefois appelles τὰ ἐπηρμένα , éle-  
vés, enflés & enflammés, 1. *Epid. Ægr.* 8. De-là vient  
qu’on fe fert du mot μεταωρισμὸς pour signifier une tu-  
meïir extremement élevée, & que μετεωρίζεσθαι, *V. Fstid-  
et Coac.* est employé dans le même sens. Mais HySc-  
*furstée, Progn. et Coac.* 494. fe dit d’un malade qui *se*leve pour s’asseoir, & c’est un bon signe lorsqu’il le  
fait d’une maniere libre & aifée. De même μεταωρα  
πνεύματα καὶ ῥεύματα , *Lib. de R. V. I. A.* sont des ef-  
prits & des humeurs qui demeurent exaltées & sisspen-  
dues fans avoir un cours déterminé , mais qui font dis-  
posées à un flux ou à une évacuation. Μετέωρον πνεύμα,  
signifie aussi une refpiration haute & droite qui fe fait  
lorfqu’on se tient debout & en haussant la poitrine. Il  
est dit , *Lib. dxS.alub. Diaeta,* que l'on doit éVacuer en  
été par la purgation, les humeurs qui simt dans un état  
d’élévation, d’effervescence ou de fermentation, τὰ  
μετεωριζομόνα κάτω ὑπάγε7ν. \* Cette élévation des hu-  
meurs paroît être ce que lesjChymistes appellent *exal-  
tation.* Nous lifons fur le même sistet dans le Traité  
de *F Ancienne Medecine, ljoov* δ’ ὰυ χρονον ταῦτα με-  
τέωρα ῆ καὶ ἄπεπτα , καὶ ἄκρητα, « tant que ces humeurs  
«font exaltées , crues & fans aucun mélange, il n’y a  
«point de remede qui puisse calmer la fievre ni ap-  
a passer les douleurs ; » & on ne peut le faire, ajoute -  
t-il un peu plus bas , qu’après qu’on les a éVaeuées,  
calmées ou contraintes de fe mêler avec les autres  
humeurs, πριν αποκαθαρθη τε , καὶκαταστορεσθῆ, καὶ μιχθη  
τοισιν ὰλλοισι.

ΜΕΤΗΕΜΕΗΙΝΟ5,μεθημερινὸς, épithete de la fievre  
quotidienne.

METHODICA SECT A, *la Secte Méthodique.* VoyeZ  
*la Préface.*

METHONICA, *lis superbe.*

Voici fes caracteres.

Sa racine est charnue, femblable à une équerre de Char-,  
pentier & très-venimeuse. Ses tiges sont sarmenteu-  
ses, Ees feuilles alternes , faites comme celles du lis &  
terminées par des mains. Sa fleur est nue, composée de  
six pétales ondés d’une façon très-réguliere & réfléehis  
entierement en arriere. Elle est munie de six étamines,  
& porte dans fon centre l’oVaise qui se change en un  
fruit de figure ovale, & divisé en trois loges remplies  
de petites femences arondies.

Boerhaave ne compte qu’une espece de cette plante, qui  
est

*Methonica s Malabarorum ,* Η. L. 688. *Methonica.* Ac.  
R. Se. 1706. T. VII. fig. 5. *Niengbala Zeylanensium\**Musiei Zeyl. *Lilium zeylarelcum fuperbtim.* Vulgo &  
H.A.Ilop.Plukn.116.3. *Mendorn,*Raizsd’EmposieLu-  
sitan. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol. II. p. 2 34-

On la plante en gousse, & on la cultive à catsse de sa  
beauté : mais elle ne possede aucune vertu médicinale.

METL, nom de plusieurs especes d’aloès de l'Améri-  
que. RAY, *Hist. Plant.*

METOPION,μετώπιον, nom d’un onguent que Diof-  
coride décrit, *Lib. I. cap.yi.* 11 est ainsi nomme parce  
que la plante qui produit le *galbanum s* un des princi-  
paux ingrédiens de cet onguent, étoit appellée *méto^  
pion* par les Egyptiens.

1343 M E V

METOPON , μἔτωπον, *lefront.*

METRA , μήτρα, *F utérus* ou la *matrice,*METRENCHYTA, μητρέγχυτα, de μητρα, l’utérus,  
& ἐγχὑω , injecter, ou verfer dedans ; injections pour  
l’utérus.

METRENCHYTES, μητρεγχυτης, mot dérivé de mê-  
me que le précédent.

METRETES , μητρητὴς, mesure Attique, qui contient  
un peu plus de trente-six chopines. Voyez *Mensura.*

METROCELIDES , de μη'τρη, mere, & κηλὶς, tache ,  
ou marque ; tache ou marque imprimée fur le corps de  
l’enfant par l’imagination de fa mere. CastELLI , d’a-  
près *Theophilus Bierlingius.*

METROPROPTOS1S , μητροπρόπτωσις, Αβμέτρα,Ι’π-  
térus , & προπίπτω , tomber ; defcente ou chute de ma-  
*triceyprolapsuPuterI.* Dans l’ancien Difpenfaire du Col-  
lege de Londres, on trouVe une emplâtre fous le titre  
de *emplastrum* μητραπροπτωτιζὸν.

M E V

MEVIUM, nom de la Vérole. FalioPE,

MEUM.

Voici fes caracteres.

Sa racine est VÎVace, fes feuilles font prefque aussi me-  
nues que des cheVeux, *8e* plus fines que celles du fe-  
nouil. Sesfemences font longues, plus grosses & plus  
larges, que celles du fenouil.

BoerhaaVe n’en compte qu’une efpece.

«

MEUM, Ger. 895. Emac. 1052. Raii Hist. 1.432. Synop.

3. 207. Boerh. Ind. A. 49. *Meum et Meum athaman-  
ricumt* Offic. *Meum vulgatius.* Parle.Theat. 888. *Meum  
foliis anethi.* C. B. P. 148. Tourn. Inst. 312. *Meum  
vulgare fou radix ursina.* J. B. 3. 2.

Sla racine est enVÎron de la grosseur du doigt, couVerte de  
longs filamens, &pénetrefort aVant dans la terre. El-  
le fe divisie en plusieurs branches, & est d’une odeur  
aromatique. Ses feuilles font peu larges, mais dicisées  
en plusieurs fegmens aussi déliés que des cheVeux, d’un  
verd sale & foncé. Ses tiges font hautes d’un pié ou  
plus, peubranchues , couVertes d’un petit nOmbre de  
feuilles, & portent à leurs extrémités de petites fleurs  
blanches à cinq pétales difpofées en ombelles. Sa *se-  
mence* est plus longue & plus large que celle du fe-  
nouil, cannelée sur le dos & difposée par paires. Cette  
plante croît dans quelques endroits du Nord de l’An-  
gleterre, & fleurit au mois de Juin. Sa racine est feule  
d’tssage.

Elle est chaude & feche, carminatiVe & bonne pour la  
colique & les tranchées. Elle est encore alexipharma-  
que, propre pour les maladies pestilentielles ; on l'em-  
ploie dans la thériaque & le mithridate. On s’en fert  
contre le calcul, la rétention d’urine, & dans les mala-  
diesutérines. Μιετερ, , *Bot. Osse*

Elle chasse les Vents, & on l’emploie principalement pour  
les enflures & les éructations de l’estomac, pour exci-  
ter l’urine & les regles, pour les catarrhes,& pour éva-  
cuer la matiere tartareuie des poumons. De-là Vient  
qu’on la fait entrer dans plusieurs compositions. Sa ra-  
cine, de même que celle de la mente est remplie d’u-  
ne espece d’humidité excrémentitielle, qui monte à la  
tête & occasionne des douleurs dans cette partie : c’est  
pourquoi ceux qui ont fait Vœu de chasteté, 011 qui  
ont des taisions pour s’abstenir des plaisirs charnels ,  
ne doivent point en faire un trop grand ufage, car elle  
excite des dcsirs amoureux par la même influence qui  
fait qu’elle affecte la tête. HoffMAN.

Le nom de *meum* Vient du Grec μεϊον *,mionrmoins,* a caule  
de llextreme finesse de fes feuilles. Sa femence, fes  
feuilles & fa racine sont d’usiige. Sa semence, a les mê-

MIC 1344

mes vertus que celle du fenouil, mais elle est plus bal-  
famique. On la recommande pour l’asthme causé par  
une matiere gluante & limoneufe, pourvu qu’il *vsu*ait point d’inflammation. On assure qu’il .n’y a point  
de plante qui excite plus la femence que le *meum.* Il  
corrige la puanteur del’haleine quand on en mâche le  
matin à jeun , il fortifie les gencives, & remédie aux  
maladies de l’estomac. *Histoire des Plant, attribuée â  
Boerhaave.*

Dale ajoute aux especes précédentes celle qui fuit:

*Mutellina.* Offic. *Mutelltna, Meum umbellopurpurascen-  
te,* Mont. Ind. 48. *MuteUinaA.* B. 3. 66. Raii Hist. 1.

453. *Meum Alpinum Germanicum, illis Mutelhtna dic-  
tum.* Park. Theat. 889. *Phellandryum Alpinum, um-  
bella purpurascente.* Tourn. Inst, 307.

Elle croît aux lieux montagneux , & elle est d’usage.  
Monti lui attribue les mêmes vertus qu’au *Meum* ordi-  
naire.

MEUm **SPURIUM,** nom du *seseli, peremne, folio glauco bre-  
viori.*

M E Z

MEZEREON, nom de la *thymelaea, lauri folio, decel  
duo,flore purpureo, sive laureolafaemsna.*

M I A

MIASMA, μίασμα, *contagion s venin.*

M I C

MICHA ou MICHACH, *Cuivre.* RülaND.

MICHAELIS ANGELI ANTIDOTUS, *'Antidoti  
de JHnt Michel PArchange* ; nom d’un antidote dont  
Myrepfe donne la description, *cap.* 294. 295.

MICLETA ANTIDOTUS, antidote prescrit par N.  
Myrepfe, *Sect.* 1. *cap.* 200.

MICROCOSMETOR 5 être imaginaire, queDolaus  
prétend résider dans 1e cerveau, & gouverner les fa-  
cultés animales.

MICROCOSMOS , μικρόκοσμος, de μικρὸς, petit, &  
κόσμος, monde ; *le microcosme* ou *le petit-monde s* c’est-  
à-dire l'homme, que l’on appelle ainsi, parce qu’il est  
l’abrégé de tout ce qu’il y a de plus admirable dans le  
grand monde, ou *macrocosme.*

MICROLEUCONYMPHÆA.

Voici ses caracteres :

Son calyce est composé de deux feuilles, sa fleur de trois,  
& munie de neuf étamines : le fruit est divisé entrois  
loges, muni de trois tuyaux : les capfules font quel-  
quefois partagées en deux : ses autres parties font plus  
petites que celles du nénuphar.

Boerhaave ne compte qu’une espece de cette plante.

*Microleuconymphaea, quae nymphaea, alba mirnma, C. Β.*Ρ. 193. Raii Hist. 2.1320. Boerh. Ind. A. 282. *Mor-  
sus ranae,* Offic. Ger. Emac. 818. *Nymphaea alba mini-  
mae sive morsus ranae* , Park. Theat. 1253. *Nymphaea  
minorsive morsus ranae-,* J. B. 3. 773. *Straelotessoliis  
asari, semine rotundo,* Raii Synop. 3.290.

Elle croît dans les eaux croupissantes , & fleurit au muis  
de Juillet. Elle est d’tssage, & possede les mêmes ver-  
tus que la *Leuconymphaea,*

MICKONYMPHÆA.

13 4 5 .Mil?

MICRONYMFHÆA.

Voici ses caracteres :

Elle est beaucoup plus petite que le nénuphar. Son calyce  
& sa fleur Eont à cinq pétales.

Boerhaave en compte une espece.

*Microny mphaea, quae nymphe a, lut aea, msnors parvo flore,*C. B. P. 194. *Nymphaea minor, lutea,* J. B. 3. 772.  
*Nymphaea, lutea, munor, Septentrionalium^* Lob. Ic.595.  
BOERHAAVE , *Index alt. Plant. Vol» I- p-* 282.

Elle croît dans les fossés, & possede les mêmes Vertus que  
le nénuphar. BOERHAAVE.

MICROSPHYCTOS, μικρόσφυπὸος; personne dont le  
.pouls est extremement soible.

MICTIO ou MICTUS, *excrétion d’urine\**

M 1 D

MIDYON ; espece de chêne dont parle Theophraste.  
N. Myrepsie,lcct. *i.cap.* 156. parle du *midyon* comme  
d’un ingrédient qui entre dans un antidote dont il  
donne la description. Fuchsius, sim Commentateur,  
croit qu’il a Voulu parler du mify.

g MIE

MIENCAPHETITES ; nom d’un antidote décrit par  
N. Myrepsie, *Sect.* 1. *cap.* 393.

M I F

MIFRES, *Asphalte.* RULAND.

'' M I G

MIGAMBE, nom d’une plante, qui croît à Angola en  
Afrique & au Bresil, & à laquelle on n’attribue aucu-  
ne Vertu médicinale.

M1GRANA; le même *aso Hemicrania.*

M I L

MILAX; le même que *Smilax.*

MILES1US ; épithete de la laine la plus fine.

MILIARIS FEBRIS, *fievre miliaire.*

La *fievre miliaire* est ainsi appellée des pustules ou vési-  
cules qui s’éleVent principalement siur les parties fu-  
périeuresdu corps, & qui ressemblent en quelque forte  
à des grains de millet. J’aime mieux l’appeller *fievre  
vésiculaire,* à caufe que les pustules Eont des Vésicules  
d’abord remplies d’une sérosité limpide , qui deVÎent  
ensiuite blanchâtre & presique de couleur de perle.

Quelques uns prétendent que les fieVres pestilentielles &  
pétéchiales siont les sieules qui doÎVent être mi fes au  
rang des malignes : mais il y en a quelques autres d’u-  
ne esipece toute différente, qui méritent, sclivant moi,  
d’être de ce nombre.

Telles siont toutes les *fievres miliaires* qui fie communi-  
quent par l’attouchement, par des écoulemens , ou  
par telle autre maniere contagieuhe que ce Eoit, com-  
me aussi celles qui font accompagnées dès le commen-  
cement d’une douleur Violente & fixe dans quelque  
partie du corps , ccmme la tête , les intestins, la ré-  
gion des reins, ou les articulations.

On peut y joindre les *fievres miliaires* dans lesquelles le  
malade est affligé ou de la colique, de la graVelle , de  
la goute , d’un rhumatisine; ou de tranchées, comme  
maladies primitives, lorEqu’en même-tems les Eymp-  
tomes d’une pareille *fievre miliaire* ne cedent point  
aux remedes qui guérissent ordinairement ces ma-  
ladies.

*Tome IV.*

M I L 1346

Jê mets encore au nombre des fleVres malignes , celles  
dans lesquelles les esprits animaux Eont tout d’un coup  
abbatus & opprimés, de même que celles dans lesqucU  
les les iymptomes dont nous ayons parlé ci-dessus, n’ont  
aucune cause manifeste , & paroissent dépendre d’une  
espece de Venin caché , à qui les Anciens ont donné le  
nom de *qualité occulte, 8e* que les Modernes appellent  
*vapeurs.*

On peut encore y joindre les fievres , dans lesquelles, par  
une catsse semblable à celle dont on vient de parler,  
le malade meurt subitement dans le tems qu’on avoit  
conçu les meilleures eEpérances de sa guérison. Au  
reste, tous ces Eymptomes découvrent un degré pro-  
portionnédc malignité ; & je les ai obEerVés dans une  
*fievre miliaire* qui regne dans les Indes, avec une ma-  
lignité égale à celle des fievres pétéchiales.

La*fievre miliaire* est de deux especes, simple & compo-  
sée. Elle est simple quand il ne paroît siur le corps que  
. des pustules miliaires: mais elle est composée quand  
ces pustules siont entremêlées d’autres pustules papil-  
laires rouges que les Anglais appellent *rash* quand el-  
les paroissent seules.

Il faut encore obferver que les pustules miliaires font  
quelquefois mêlées aVec celles de la petite Vérole ; &  
que les premieres fe dessechent à mesure que les der-  
- nieres grossissent, au lieu que les pustules miliaires sub-  
sistent après que celles de l'espece papillaire siont del-  
séchées.

Pour rendre l’histoire que j’ai dessein de donner de Iasa-  
*vre miliaire* aussi distincte & aussi exacte qu’il est possi-  
ble, je Vais rapporter les signes quila précédent, qui  
l’accompagnent & qui la suivent.

Cette maladie est précédée d’une foiblesse de constitution  
ou naturelle, ou venant à la sitite des évacuations ex-  
cessives , ou de llustage d’une trop petite quantité d’ali-  
mens, de l’état séreux du simg , d’un estprit foible &  
fujet à être troublé par les impressions extérieures com-  
me dans les femmes & les hommes effeminés, de fou-  
cis ou d’une fombre mélancolie, d’une obstruction ou  
d’tm ulcere accompagné de douleur dans quelque par-  
tie du corps ; & c’est ce qui fait que ceux qui ont été  
long-tems affligés de la colique, de la goute , du cal-  
cul ou d’tm ulcere dans les reins font plus fujets que  
les autres à la*fievre miliaire.* Cette maladie est précé-  
dée dans les femmes d’une chaleur interne, avec foif  
ou fans Eoif, surtout vers le tems qu’elles doivent être  
en travail. Cette circonstance est caul.e que leurs dou-  
leurs Eont moins violentes qu’à l.lordinaire; leurs esc  
prits Eont abattus siins aucune catsse évidente, & leurs  
poitrines si oppressées qu’elles siont obligées de pousser  
de profonds l'oupirs, & comme dans les autres fievres,  
les parties extérieures de leurs corps font presque tou-  
jours froides.

Lasauiv *miliaire* est fouvent accompagnée d’une douleur  
pareille à celle que ressent une femme qui est en tra-  
vail, ou qui a l’apparence d’une colique, d’une gra-  
velle, d’une pleurésie ou d’un rhumatisine. La poitri-  
' ne est oppreflée & les esiprits siont abattus. La douleur  
dont nous avons parlé ci-dessus cesse au bout de deux  
ou trois jours, & le froid & la chaleur *se* sclccedent tour  
à tour : mais cette chaleur est plus douce & plus natu-  
relle que celle qui accompagne une fievre continue  
ordinaire; la paume de la main est extremementchau-  
de , mais la chaleur de sa partie convexe est moins con-  
sidérable; le pouls est fréquent, mais foible; les *es-*prits font souvent très-abattus , & la poitrine paroît  
scirchargée d’un poids considérable qui oblige à pousser  
de profonds soupirs.

Un des fymptomes les plus inséparables de cette maladie  
c’est un Eommeil très-interrompu; le malade passe Pou-  
vent plusieurs jours & plusieurs nuits sians dormir, mais  
cependant sians délire & fans mal de tête. C’est ce dont  
j’ai vu, dit M. DaVÎd Hamilton , un exemple remar-  
quable dans une femme dc distinction dont M, Frall-v

. QQqq

1347 MIL

çois Bernard prcnoit filin, laquelle pendant un mois  
que dura cette fieVre fut affligée d’une Insomnie qui  
n’étoit accompagnée d’aucun délire, ni d’aucun mal de  
tête. La langue est quelquefois cOuvcrte d’une croute  
blanche, & quelquefois aussi elle ne dissere en rien de  
celle d’une perfonne qui est en santé. L’urine est tan-  
tôt pâle comme de l’eau, & tantôt elle conferve *sa*couleur naturelle, ce qui est causie que Plon confond  
PouVent cette maladie aVec les Vapeurs. Ceux qui font  
attaqués de la*sievre* wilsuice ressentent quelquefois une  
douleur d’estomac, silrtout après aVoir dormi. Ils font  
aussi quelquefois attaqués d’une diarrhée, foit par leur  
faute ou par celle du Medecin, lors, par exemple ,  
qu’il leur prefcrit des remedes échauffans dont on tsse  
dans les paroxyEmes hystériques, stans diaphorétiques ;  
d’où il arriVe que la matiere morbifique que la nature  
auroit chassée parla transpiration insensible, est jettée  
par une fermentation Violente & rapide fur les intef-  
tins. Le malade est quelquefois constipé, quelquefois  
aussi il est attaqué d’une diarrhée extraordinaire accom-  
pagnée d’une douleur d’estomac & d’intestins. La lan-  
gue & les intestinsscmt quelquefois fàisies d’un trem-  
blement, & le malade parle d’une Voix tremblante.  
Ceux qui semt affligés d’une *sievre miliaire* fiant S0U-  
vent attaqués de conVulsions, du délire & d’une diffi-  
culté de respirer. Les exacerbations de cesiymptomes  
reVÎennent de même que les paroxysines des fievres in-  
termittentes. Une oppression de poitrine accompagnée  
de Eoupirs, un abattement extraordinaire des esprits  
fans aucune catsse éVÎdente , des insomnies & cette agi-  
tation tumultueuse des esprits communément appellée  
le cochemar, lorfique le malade se disposti à dormir, un  
pouls foible & fréquent accompagné de plusieurs au-  
tres symptomes, siont toujours les signes qui annon-  
cent l'éruption des pustules miliaires; & tous cessiymp-  
tomes continuent jusiqu’à ce que ces pustules grossis-  
sent , après quoi ils cessent pour la plupart.

Ces pustules ne fiant ordinairement Visibles que siur la poi-  
trine, stur le cou & dans les interstices des doigts ; el-  
les couvrent aussi quelquefois tout le corps, & après a-  
voir augmenté insensiblement jtssqu’à un certain point,  
elles disiparoissent tout-à-fait, & laissent dans les en-  
droits de l’épiderme où elles s’étoient formées, une  
certaine rudesse. Elles caufent aussi quelquefois des de-  
mangeaifons, furtout dans la *sievre miliaire* compo-  
sée, où elles sirnt entremêlées aVec celles de l'cEpece  
papillaire rouge. Il faut encore obferVer que la béni-  
gnité des fymptomes répond toujours à la simplicité de  
la fievre ; & cette circonstance trompe non-seulement  
la Vigilance du malade , mais encore celle des Mede-  
cins qui ont coutume de mépriser les précautions. Il ar-  
riVe par ce moyen que la fleVre deVÎent plus dange-  
retsse, ou qu’il silrVÎent une autre maladie, puisque  
pour aVoir négligé d’abord les précautions nécessaires ,  
cette fieVre commence quelquefois par des fymptomes  
violens, tels que les maux d’estomac, le dégout, la  
chaleur interne, l’oppression de poitrine, un abatte-  
ment des efprits accompagné de foupirs, un retour ir-  
régulier de la chaleur & du froid, des infomnies & au-  
tres accidens semblables.

Dans le déclin de cette maladie les parties supérieures  
des mains *se* crouVrent souvent d’une scieur froide.

Il n’est pas aisé de déterminer si les pustules miliaires ont  
un jour fixé pour paroître, puifquele commencement  
de cette maladie est extremement incertain, & qu’il  
n’y a pas beaucoup à compter fur ce que les Medecins  
en ont dit. Mais autant que j’ai pu le découVrir, elles  
commencent à paroître le dixieme ou le onzième jour  
de la maladie , lorEque sim cours est régulier ; elles  
commencent à si? sécher Vers le dix-huitieme jour, ou  
lorEque la matiere morbifique est abondante, vers le  
vingtiemeou le vingt-unieme jour.

J’ai tâché de découvrir le tems de leur éruption dans les  
femmes que j’ai entendu fe plaindre trois jours après  
avoir accouché, d’tm frisson ou froid silivi d’une cha-  
leur extraordinaire; car ayant vu paroître ces pustules

MIL 1348

sur leur poitrine & fur leur cou , j’ai jugé qu’elles  
avoient eu une*sievre miliaire* pendant un nombre con-  
sidérable de jours; & ayant examiné foigneufement ce  
qui leur étoit arrivé depuis le commencement de la  
maladie , j’ai trouvé qu’avant que d’accoucher elles  
avoient été affligées ou d’une chaleur excessive, ou d’u-  
ne douleur dans quelque partie, accompagnée d’une  
oppression violente de poitrine, de foupirs & de lan-  
gueur; & comme elles croyoient que ces symptomes  
dépendoient de leur travail prochain, elles ne dou-  
toient point de les voir cesser après qu’elles auroientété  
délivrées. Et quoique leurs douleurs aient été moins  
violentes qu’à l'ordinaire, elles n’ont pas laissé d’être  
fuivies d’une oppression de poitrine accompagnée de  
Eoupirs & d’un abattement des esprits, que les Sages-  
femmes appellent vapeurs , d’un pouls foible & fré-  
quent, ce qui annonce ordinairement l’éruption des  
pustules miliaires, qui dans les femmes en couche est  
hâtée par la fueur. Depuis la premiere chaleur inter-  
ne ou douleur qui précède le travail jufqu’à PéruptÎOn  
des pustules, il s’écoule pour l'ordinaire onze jours:  
mais l’ignorance de la malade & la maniere obsiture  
dont elle rend compte de l'on état au Medecin , le dé-  
concertent si fort dans fon prognostic, qu’il *Ose* à pei-  
ne , quelque habile qu’il foit, fixer le jour de l’érup-  
tion.

La*fievre miliaire*, autant que j’ai pu l’obferver, est fui-  
Vie de l'enflure des cuisses, des jambes & des pies , qui  
nlest pas toujours accompagnée de douleur; d’une tu-  
meur & d’un abfcès aux mamelles, de la dépraVation  
de la mémoire, d’un écoulement immodéré des Vlu-  
danges & de l’urine; d’une esipece d’indisposition ap-  
prochante de la passion hypocondriaque ou hystérique,  
& d’une chaleur interne aecompagnée de foiblesse, de  
langueur , & de dégout. Il survient quelquefois l’un  
ou l'autre de ces accidens lorsque la fieVre foit en cou-  
séquence de *sa* malignité ou d’un mauvais traitemelB,  
devient funeste au malade.

Passons maintenant aux caufes internes de la*sievre ma-  
lia'ure.*

\*

Cette maladie paroît dépendre en partie d’une sérosité  
excessive & d’une espece dlacrimonie acide qui *se* trou-  
ve dans le simg, & en partie de l’agitation extraordi-  
naire du fluide nerVeux. Cette conjecture paroît fon-  
dée nonsseulement Eur l'histoire que nous venons de  
donner de cette maladie, & Eur les remedes dont on *se*fert pour la guérir, mais encore star la dissection qu’on  
a faite de ceux qui en font morts.

On peut découvrir l’acrimonie & l’acidité du sang par  
les sécrétions qui fe font dans cette efpece de fievre ;  
car l'urine est plus pâle & plus approchante de celle  
d’une perfonne saine, & plus abondante que dans la  
fievre ardente, dans laquelle le Eang & le fluide ner-  
veux flont imprégnés de particules salino-sillphureuses.  
On trouve de même que l’uEage de l’oxymel fcilliti-  
que excite une évacuation copieuse d’urine pâle au  
commencement de l'hydropisie. La Ealive est aussi beau,  
coup plus abondante dans la*sievre miliaire* que dansIa  
fievre ardente; dans la premiere la fioifest ordinaire-  
ment moins violente, & la langue couverte d’une hu-  
meur moins visqueisse que dans la derniere. De plus,  
la matiere des pustules miliaires, qui semt des vésicu-  
les remplies de sérosité, paroît être séparée parl’acide  
dont on a parlé ci-dessus , de même que la sécrétion  
de la sérosité du lait *se* fait au moyen d’im acide.

La vérité de cette théorie est confirmée par les qualités  
des remedes dont on fe fert pour guérir cette maladie,  
qui font de l'espece testacée, tels que les pierres d’é-  
crevisses , & les autres fubstances capables d’absorber  
les acides.

Elle est aussi confirmée par les substances qui nussentdans  
la même maladie ; car le fuc de limon & les autres sub-  
stances d’un gout acide sont extremement nuisibles dans  
*la sievre miliaire.*

1349 M I L

L’état séreux du sang *se* manifeste par la chaleur, qui est  
beaucoup plus douce dans cette maladie que dans la  
fieVre ardente; & plus la *fievre miliaire* est simple plus  
cette chaleur est légere; car lorsque les pustules rou-  
ges siont entremêlées aVec celles de l'cEpece miliaire ,  
tous les Eymptomes rendent la maladie plus appro-  
chante de la fieVre ardente que de la*sievre miliaire ;*& quoique ceux qui ont une anasarque , dans laquelle  
le fang abonde en sérosité , Eoient quelquefois atta-  
qués *d’unefievre miliaire,* ils ne le font jamais de la  
fieVre ardente.

L’état séreux du fang fe manifeste encore par le tems au-  
quel les pustules miliaires font leur éruption ; car cel-  
les-ci, en conséquence de la sérosité du fang & de la  
douceur de la chaleur & du mouVement, ne fortent  
pas si-tôt que celles de l’esipece papillaire & de la pe-  
tite Vérole, dans lesquelles le sang contient une plus  
grande quantité de parties sijlphureuses; de même que  
Peau commune est plus long-tems à bouillir que le νϊη  
ou l’eau-de-Vie, bien que la chaleur foit égale. De-là  
Vient encore que les efprits animaux Eont plutôt agi -  
tés dans cette maladie que les autres humeurs.

L’état séreux du simg dans cette maladie paroît encore  
par les remedes dont on *se* sert pour la guérir. Ils con-  
sistent dans une transpiration continuelle , & dans l'ap-  
plication sijccessiVe des Vésicatoires , qui diminuent la  
sérosité , & corrigent l’acidité du siarfg & du fluide ner-  
veux. D’ailleurs , la nature guérit elle-même cette ma-  
Jadie, en chassant en quelque flotte la sérosité du Eang  
par la génération & la productlon des pustules. Les li-  
queurs délayantes & aquetsses ne siont point aussi salu-  
taires dans cette maladie que dans les fieVtes ardentes ;  
& l’on doit donner au malade une grande quantité de  
bouillon de Volaille. Au reste,tout ce qui empêche la  
diminution de la sérosité par la transipiration , estnui-  
sible dans cette maladie. On peut mettre de ce nombre  
le firoid extérieur & les remedes échauffans qui ne posi-  
sedent point une qualité diaphorétique.

On découVre manifestement l'acidité & la sérosité du fang  
par lesdlssections de ceux qui meurent *deiasievre mi-  
liaire ;* car le fang que l'on trouVe dans quelques par-  
ties , est coagulé & noirâtre , de même que l'huile  
dans laquelle on a Versé de l’efprit de VÎtrlol : mais ce-  
lui que l'on tire des Vaisseaux , teint le linge d’une  
couleur pâle. Dans d’autres parties le sang est si sé-  
reux, que les Vaisseaux qui le contiennent font d’une  
couleur pâle , comme on peut en Voir un exemple dans  
l’une des histoires fuiVantes ; & j’en ai Vu derniere-  
ment un tout-à-fait femblable dans un jeune homme  
d’enVÎron VÎngt-un ans, qui mourut de cette fleVre par  
la faute de ceux qui en prenoient foin. Comme je lui  
eus ouVert le bas ventre , la poitrine & le crane, je  
trouvai les vaisseaux de quelques parties remplis d’un  
sang noirâtre & caillé , qui teignit le linge d’une cou-  
leur pâle. Ouest convaincu par expérience, que le Eang  
qui, au fortir des veines, est de couleur rougeâtre, à  
cause de la grande quantité de νϊη qu’on a bu , décotl-  
vre pourtant sta sérosité par la couleur pâle dont il teint  
le linge. Dans d’autres parties de ce cadaVre , le sang  
étoit séreux, raréfié & de couleur pâle.

Le cœur & le plexus coroïde, qui , à causie du grand  
nombre de Vaisseaux fianguins dont ils Eont parEemés ,  
scmt preEque toujours rouges , étoient d’une couleur  
pâle ; ce qui prouVe que le Eang étoit séreux & acide :  
& on ne doit point douter que le fluide nerveux qui  
proVÎentdu Eang n’eût les mêmes qualités.

Rien ne prouVe mieux que l’intempérie fébrile est d’a-  
bord excitée dans le fluide des nerfs , que les fympto-  
mes nerVeux qui fe manifestent, tels que la douleur,  
l’abbattement des efprits , l'insomnie & les autres  
fymptomes dont on a parlé ci-desses : mais on n’ap-  
perçoit en même-tems aucun Eymptome qui indique  
l’ardeur fébrile du fang, tels que sirnt une chaleur Vio-  
lente, un pouls fort, le mal de tête , la soif, la seche-  
resse de la langue, & la rougeur de l'urine rendue en pe-  
tite quantité.

MIL 135°

Pour Ee convaincre encore mieux que l’intempérie fé-  
brile commence dans le fluide nerVeux, il ne faut que  
faire attention aux chofes qui font salutaires dans cet-  
te maladie, dont la principale est un eEprit exempt du  
tumulte des passions. 11 paroît donc que cette agita-  
tion fébrile doit fon origine au transport de la sérosité  
du siang dans le fluide nerVeux, d’où elle affecte la  
masse du Eang.

La plupart des Medecins croyent qu’une fleVre aiguë  
continue, qui n’est point maligne, tire principale-  
ment sion origine de l’obstruction des glandes cutanées  
& de la pléthore des Vaisseaux sanguins qu’elle occa-  
sionne ; & il est Vraissemblable qu’il arrÎVe la même  
choEe au fluidenerVeux dans la *fievre miliaire* simple;  
car comme l'obstruction occasionne la tension des  
nerfs, de même cette derniere caufe la douleur qui  
précede tous les autres fymptomes. Il est don.C plus à  
» propos de llappasser aVec des remedes diaphorétiques  
qui diminuent la pléthore & l'obstruction des Vaisseaux  
capillaires , qu’aVec le laudanum., de même que les  
malades l'ont plus efficacement déÜVrés de leur dou-  
leur, qui est le prineipal Eymptome des maladies à  
éruption commençantes, par l’éruption des pustules  
pétéchiales & Varioliques, que par llessage du lauda-  
num.

Le fluide nerVeux Venant à augmenter & à *se* motiVoir  
plus lentement par l'obstruction des nerfs capillaires ,  
imprime un mouVement irrégulier silr les esprits ani-  
maux , & caufe un frisson au malade.

Mais la chaleur fuccede au froid , parce que le fluide  
nerVeux , après que l’obstruction est leVée , fe jette en  
plus grande quantité dans la masse du sang, & aceélere  
par ce moyen fa clrculation. Et dans ce cas , comme le  
fang contient une grande quantité de particules siéreu-  
ses & acides qui retardent sim mouVement, le pouls  
n’est point si grand que dans les autres fieVtes qui s’al-  
lument dans le Eang lorsqu’il est imprégné de particu-  
les stalines & sulphuretsses.

Le chaud & le Eroid *se succedent* mutuellement, mais  
d’une façon irréguliere : cela est occasionné par la sé-  
rosité du fang , & le fluide nerVeux qui s’en sépare , &  
qui font aisément affectés par les remedes chauds,  
l’exercice, Tissage fréquent de la parole, ou par les  
passions. Aussi rien ne contribue plus efficacement à  
empêcher les retours irréguliers du chaud & du froid ,  
que de *se* tenir au lit & en repos.

Les floupirs & l'oppreflion de poitrine naissent de la stag-  
nation du fluide nerVeux dans les Vaisseaux capillaires  
de cette partie; car après l’éruption des pustules mi-  
liaires , les malades Eont delivrés de cette oppression.  
Ce symptome ne proVÎent en aucune maniere de la  
stagnation de la sérosité dans les Vaisseaux extreme-  
. ment déliés de la trachée-artere ; car si cela étoit, il  
en résiulteroit un asthme, & l'on pourroit diminuer  
l’oppression aVec des remedes pectoraux ; au lieu que  
ces derniers , aussi bien que les substances qui empê-  
chent l'éruption des pustules, Eont préjudiciables dans  
ce cas.

Cette oppression est accompagnée d’un abattement d’ese  
prits , à caisse que le Eang contenant beaueoup de séro-  
sité , il sie fait une sécrétion peu considérable d’efprits  
dans le fluide nerVeux. Ce défaut Vient encore de la  
sérosité mêléegVec le fluide nerVeux, qui opprime les  
efprits animaux ; car lorEque la sérosité Vient à dimi-  
nuer au moyen de la transipiration, les esiprits ani-  
maux reprennent leur liberté , & le malade paroît  
prendre de nouVelles forces, de même qu’un Porte-  
faix reprend peu-à-peu sion haleine après aVoir quitté  
sion fardeau : mais cela n’arrÎVe point dans l'abatte-  
ment d’esprits qui Vient d’une fuperpurgation. Il faut  
obferVer, que le pouls de ceux qui ont une *fievre mi-  
liaire* , tandis qu’ils sont affligés d’un abattement d *es-  
prits ,* & après qu’ils en font delÎVrés, ressemble exac-  
tement à celui des personnes qui ont été chargées d’un  
pesant fardeau , & qui rentrent peu-à-peu dans leur  
état naturel. Dans les cas où l’on a fouffert des éVacua-  
Q Q q q ij

i35r MIL

tions trop copietsses, la faiblesse du pouls est propor-  
tionnée à l'abattement des efprits.

Le mouVement trop rapide des efprits animaux , prÎVe  
ceux qui font attaqués d’une *fievre miliaire* du som-  
meil, & les jette EouVent dans le délire; & lorfqu ils  
fe disposent à dormir, ils fe plaignent d’uné certaine  
confusion des siens internes.

La cessation du mal de tête pendant tout le tems que le  
malade Veille, dépend de la lenteur aVee laquelle le  
fang se porte au cerVeau ; car quoiqu’il circule aVec un  
peu plus de Vitesse que dans ceux qui *se* portent bien,  
fon mouVement ne laisse pas d’être plus foible & plus  
languissant que dans les autres fieVtes, soit intermit-  
tentes ou continues. C’est ce qui fait encore que la  
foif est moins forte dans la *fievre miliaire*, que dans la  
fievre ardente ; l’urine est aussi plus pâle & plus appro-  
chante de celle des perfonnes qui fiant en santé, & on  
la rend en plus grande quantité, à catsse que l'acidité  
du l'ang produit une séparation de la sérosité. De-là  
vient encore que les personnes attaquées des *fievres  
miliaires* Eont sijjettes à des vomissemens fréquens.

La siérosité des eEprits animaux empêche la contraction  
uniforme des mufcles antagonistes, & occasionne des  
mouvemens convulsifs. Mais lorsiqu’en conféquence  
d’une pareille férosité la contraction des mufcles n’est  
pas assez forte, il n’en réfulte qu’un tremblement de la  
langue & des mains.

Lorsqu’au commencement de cette fievre le malade prend  
*sa* maladie pour des vapeurs, quitte le lit & ufie de re-  
medes chauds, il ne fait qu’augmenter le mouvement  
du fang & des efprits ; & la nature, au lieu de produire  
les pustules miliaires, procure à contre-tems la *sécré-  
tion* de la matiere morbifique. Il rési.i!te de-là divers  
fymptomes , & la *fievre miliaire* paroît Eous la forme de  
quelqu’autre maladie. Si elle aflecte l’estomac , elle  
catsse des naufées& des vomissemens; & des douleurs,  
& des diarrhées,quand elle attaque les intestins: mais  
on remédie plutôt à ces deux derniers aceidens,par une  
scieur légere & continue , que par Tissage du laudanum  
ou des astringens; & si le malade peut aVoir deux ou  
trois fisses sians tranehées ou défaillance, je fuis d’avis  
qu’on n’employe ni les opaats , ni les astringens; car il  
fe trouve souvent dans le corps une quantité suffisante  
de matiere à évacuer par les Eelles & les pustules mi-  
liaires, de Eorte qu’on n’a point à craindre que ces siff-  
les empêchent leur éruption. On éprouve suffisamment  
la Vérité de ce que je Viens de dire, dans les cas où il  
y a beaucoup de matiere à éVacuer; dans la petite *vé-*role,par exemple, où, ni les clysteres, ni la saignée  
n’empêchent l’éruption des pustules. On ne s’est même  
jamais apperçu qu’un écoulement modéré des regles  
pendant la petite Vérole, ait été siuvi d’aueun aecident  
fâcheux.

La foiblesse du pouls est caufée par la férosité du sang &  
du fluide nerveux ; d’où resiulte le défaut des esprits  
animaux, & la foiblesse du mouvement fystaltique du  
cœur.

Voici quels siont les prognostics dans *iasievre miliaire :*

Lorsque le malade a tssé au commencement, d’un mau-  
Vais régime, & des remedes chauds, incapables d’ex-  
citer une Eueur légere, la maladie est seniVent dange-  
reuse , quoiqu’elle foit d’abord accompagnée de Eymp-  
tomes fort doux; car, ou elle tue le malade, ou elle  
deVÎent chronique. C’est ordinairement un bon signe,  
lorfque dès le commencement de cette fieVTe on fient  
de la douleur dans quelque partie du corps, & qu’il  
furVlent une chaleur qui n’est accompagnée d’aucune  
douleur; lolssqulon stent des maux d’estomac, & que  
ces Eymptomes fiant fuiVÎs d’une chaleur & d’tm froid  
alternatifs qui reVÎennent par interValles inégaux, de  
défaillances, d’une légere oppression de poitrine,ac-  
compagnée de foupirs & d’une respiration peu labo-  
rieuse , & que l’éruption des pustules ste fait avec une  
transpiration douce & continue.

MIL 13 52

Lorsqu’on juge par les signes pathognomiques de cette  
fievre , comme siont l'oppreflion violente de poitrine ,  
les soupirs, & l'abattement d’esprits, que le délire, les  
conVulsions, ou l’a'poplexie siont des iymptomes ccn-  
comitans, & qu’ils EurViennent au commencement de  
la maladie , il est aisé de les dissiper aVeC des remedes  
cOnVenables. Mais dans le cours & le déclin de la ma-  
ladie, lorEque le malade est foible & que les pustules  
miliaires Viennent à rentrer , foit à caufe du froid, ou  
peut-être d’un mauVais traitement , la matiere mcr-  
bifique fe jette fur le cerVeau & fur les nerfs, ce qui  
ne manque pas d’être fuÎVÎ de la mort.

La suppression soudaine d’une diarrhée, Eoit qu’elle ar-  
riVe naturellement, ou qu’elle foit caufée par le mau-  
Vais usilge des opiats & des astringens , occasionne une  
apoplexie, surtout lorsque le malade a de la dispOsitiOn  
à cette maladie , soit en conféquence d’une plethore,  
ou de la mauVasse struéture des 4arties.

LorEque l’urine deVÎent pâle, de jaune qu’elle étoit d’a-  
bord, le Medecin doit être Eur ses gardes pour empe-  
cher le tranEport de la matiere morbifique.

La diarrhée est un Eymptome dangereux pour les fem-  
mes qui sont attaquées de cette fleVre pendant leurs  
couches, à caufie qu’elle empêche l'éruption des pustu-  
les & l’écoulement des Vuidanges.

La difficulté de la respiration, la perte de la parole, le  
tremblement d\*e la langue, & surtout une dyEpr-ée con-  
VtdsiVe, doÎVent être mis au rang des iymptomes dan-  
gereux dont cette maladie est accompagnée.

La plupart des malades guérissent d’autant plus heureu-  
sement , qu’ils ont plus de disposition au fommeil.

Les personnes d’un naturel doux & tranquile, guérissent  
aVec plus de facilité de la *fievre miliaire,* que ceux qui  
fe laissent emporter à leurs passions.

Lorfque la nature & le Medecin prennent les mêmes  
mesilres, & agissent comme de concert, les malades  
recouVrent leurs forces immédiatement après que les  
pustules font desséchées, à moins que le fuperflu de la  
matiere morbifique ne forme un dépôt dans quelque  
partie du corps.

Les pustules miliaires qui furViennent dans la fievre *scar-  
latine,* après que la rougeur est passée, prognostiquent  
la guérifon des malades.

*Cure de la Fievre Miliaire simple.*

Il paroît par la description que nous venons de donner  
de la *fievre miliaire simple,* que les indications néces-  
saires pour sa guérison , fe réduisent à corriger l’acidi-  
té du fang & du fluide nerveux, à détruire leur féro-  
si té excessive , à rétablir & à mettre les esprits animaux  
en liberté , puisqu’on prévient par ce moyen les fymp-  
tomes les plus dangereux, & qu’on rétablit l'équilibre  
nécessaire entre le mouVement du fang & celui des *es-  
prits* animaux. Après avoir pris ces mesi-lres, on doit  
attendre un tems convenable pour l’éruption des puse  
tules produites par une matiere bien disposée.

On corrigera l’acidité du sang & du fluide nerveux, qui  
donnent lieu aux coagulations du fang & aux sécré-  
tions de la sérosité aVec des remedes alcalis, flurtout  
aVec ceux de l'eEpece testacée, tels que les pierres d’é-  
creVÎsses , les perles préparées, & autres femblables.

Rien n’est plus propre pour diminuer la sérosité du siang  
& du fluide nerVeux , que les fubstances qui excitent  
une transpiration douce & continue, dont les plus con-  
sidérables sont la poudre composée de pates d’écreVisi  
*ses,* la pierre de goa , & le bézoard oriental, dont l’u-  
fage réitéré corrige les mauVasses qualités du sang &  
du fluide nerVeux, rend le pouls fort & plus prompt,  
& accélere par ce moyen l’éruption des pustules mi-  
liaires. En estet, si l’on n’étoit obligé d’aVoir égard à  
la diaphorefe, & qu’il ne fallût qu’exciter le fang & ‘  
les esprits animaux, on pourroit donner au malade les  
cardiaques les plus chauds, tels que la ferpentaire de  
Virginie, le νϊη , & autres fubstances femblables : mais  
ces remedes conyiennent rarement dans cette fievre

1353 MIL

pour hâter l’éruption des pustules ; car la sécrétion de  
la matiere morbifique ne peut bien *se* faire lorsque le  
fang est dans une fermentation Violente. D ailleurs, le  
délire, les mouVemens conVulsifs, & les autres acci-  
dens de même nature, font fouVent produits par l'ufa-  
ge des remedes trop chauds; d’où il fuit, que toutes  
les séerétions , de quelque nature qu’elles soient, fe  
font beaucoup mieux par des dégrés infensibles; & c’elt  
ce qu’on obtient plus efficacement aVec les substances  
testacées, qui non-seulement entretiennent une cha-  
leur modérée, mais corrigent encore les qualités pec-  
cantes des fluides, & excitent la diaphorese.

Les Vésicatoires font encore extremement efficaces pour  
diminuer la sérosité & empêcher les coagulations, au  
moyen du sel Volatil qu’ils contiennent; aussi n’y a-t’il  
point de remede plus propre pour appaisier l’agitation  
des esiprits animaux, pour procurer le sommeil & pour  
ranimer les esprits; car les Vésicatoires, loin d’empê-  
cher l'éruption, diminuent en quelque sorte la matic-  
re morbifique, & mettent par ce moyen la nature en  
état de Chasser ce qui en reste dans le corps par les  
émonctoires conVenables. On ne doit jamais appliquer  
les Vésicatoires qu’un après l'autre, à moins que quel-  
que symptome VÎOlent n’indique le contraire d’une pa-  
re.ille pratique. Il faut encore aVoir foin d’appliquer  
un notiVcau Vésicatoire, dès que l’ulcere que le premier  
a fait est *sec* ; car j’ai souvent obsetVé , que tous les  
EymptOmes augmentent dès que les ulceres sirnt desté-  
chés, & qu’ils s’appaisient dès qulon a appliqué des nou-  
Veaux vésicatoires.

Quelques malades ayant été attaqués en 1697. d’une*fle-  
vre miliaire,* furent affligés non-seulement d’une dou-  
leur,mais encore d’une enflure de tête;mais ces siy mpto-  
mes diminuerent peu-à-peu par l’application fuccessiVe  
des Vésicatoires. Le mai de tête fut dissipé par les Vési-  
catoires qu’on appliqua derriere les oreilles; celui des  
tempes & des yeux, par ceux qui furent appliqués en-  
tre les omoplates; & celui des joues, des leVres, & de  
la gorge, par l'application de ces mêmes Vésicatoires  
fur les bras, les cuisses, & les jambes. Il faut même ob-  
ferver qu’un ulcere n’étoit pas plutôt desséché , que la  
douleur & la tumeur augmentoient, & qu’elles ne s’ap-  
paifoient qu’après qu’on en avoit formé un autre par  
l'application d’un nouVeau Vésicatoire.

Quelques-uns de ceux qui eurent cette maladie en 1704.  
furent attaqués d’une douleur de gorge, pareille à cel-  
lc qui accompagne l’efquinanCie. Plusieurs de ceux en  
qui on remarqua ce iymptome moururent fubitement,  
mais tous les malades dont M. Dayid Hamilton prit  
foin, recouVrerent la fanté au moyen d’une diaphoresie  
douce & continue.

On ne doit jamais employer les cathartiques dans lasa-  
*vre miliaire*, à moins qu’ils ne soient indiqués par quel-  
que symptome Violent; il y a cependant des cas où il ’  
conVlent dléVacuer les premières Voies au moyen d’un 5  
clystere émollient.

La Eaignée conVlent rarement, à moins qu’elle ne soitin-  
diquéepar quelque fymptome Violent, tel qu’une suf-  
focation , par exemple, une pleurésie, ou quelqu’au-  
tre maladie femblable.

On doit se tenir en garde contre les passions dans lasa-  
*vre miliaire*, & éVÎter aVec foin tout ce qui peut jetter  
les esprits animaux dans une agitation trop Violente.

11 conVlent au malade de demeurer au lit, car lorsqu’on  
si,lit un régime contraire au commencement de cette  
fieVre , la matiere des pustules miliaires qui commen-  
çoit à *se* porter Vers la surface du corps , fe jette fur  
d’autres parties & produit des fymptomes très-dange-  
reux. LorEqu’on emploie pour dissiper ces Eymptomes  
des remedes qui ne sont point propres à surmonter la  
principale maladie, ils causent la mort ou une mala-  
die chronique, & l’éruption des pustules ne fie sait plus.  
Ce qui fait que les femmes en couches guérissent pour  
l’OrdinaireaVec facilité de cette maladie , c’est que la  
chaleur du lit où elles fe tiennenlaleur prodire une dia-  
phorefe continuelle, & qu’elles ufent d’alimens dé-

M I L 13 5 4  
layans au lieu de remedes chauds ; car on a fouVent  
oblerVéque les femmes, qui dans cet état, paroissoient  
le plus tranquiles & donnaient les meilleures efpéran-  
ces, tandis qu’elles étoient au lit, ne l'ont pas plutôt  
quitté qu’elles ont été attaquées de fyncopes qui les  
ont mi fes à deux doigts de la mort, & quelques-unes  
mêmes font mortes fubitement. H s’en est même trou-  
vé qui ayant quitté trop-tôt le lit dans la croyance  
qu’elles nlétoient attaquées que d’affections hystéri-  
ques, sirnt tombées dans un état pire que le premier.

Une nommée Me Shepherd qui demeurait dans la rue S.  
Barthelemi nous fournit un exemple remarquable de ce  
que je Viens de dire. Cette femme ayant été attaquée  
d’une oppression de poitrine, accompagnée de foupirs ,  
d’une confusion des siens internes, & d’une palpitation  
de cœur , crut aVoir des Vapeurs ; & comme tous ceux  
qui la Virent la confirmoient dans ce fentiment, elle  
jugea à propos de quitter le lit : mais elle ne fût pas  
plutôt habillée qu’elle fut faisie d’un tremblement &  
de motlVemens conVulsifs. On me fit appeller , dit M.  
Hamilton , & je jugeai par l’oppression de poitrine , les  
foupirs & les Eyncopes qu’elle étoit attaquée d’une  
*flevre milliaire* , dont elle ne pouVoit échaper qu’au  
moyen d’une diaphoreEe continuelle. Je lui ordonnai  
donc de demeurer au lit, de ne receVoir aucune Visite;  
& après lui aVoir fait appliquer un Vésicatoire entre les  
omoplates , je lui fis donner toutes les six heures le boI  
slliVant, aVec quelque julep conVenable.

Mclez & faites un bol.

Ces mefures produisirent un si bon effet que les convul-  
sions cesserent entierement au bout de deux jours, les  
pustules parurent & grossirent insensiblement, & lasé-  
rosité qu’elles rendirent jusiqu’au tems qu’elle sie siéche-  
rent fut plus épaisse & plus blanche qu’à l’ordinaire.

On a quelquefois obsiervé que lorfque les femmes en eou-  
ches Viennent à être attaquées d’une*flevre miliaire , &*qu’elles quittent trop-tôt le lit, elles meurent fubite-  
mcnt ; ce qui Vient fans doute de ce que le froid réper-  
cute la matiere des pustules miliaires & l'oblige à *se*jetter fur les nerfs. C’est ce qui fait, dit Hamilton,  
que lorfque je siuis appelle chez une femme en travail,  
dans laquelle j’apperçois des signes pathognomi-  
ques d’une*flevre miliaire,* je la fais mettre au lit & la  
difpofe à accouder.

On a encore obsierVé que certaines femmes en couches  
n’ont pas plutôt quitté le lit, qu’elles tombent dans  
des fyncopes qui les font paroître mortes; c’estpour-  
quoi elles doÎVent, dès qu’elles sentent une langueur  
& une oppression de poitrine, mépriser les cOnsieils de  
leurs Gardes & *se* mettre au lit , pour *se* procurer une  
diaphorese douce & continuelle.

*Cure desflymptomes qui accompagnent laflevre miliaire.*

On doit, si.lÎVant moi, dissiper tous les Eymptomes de la  
*fievre miliaire* pris ensemble , par les mêmes remedes,  
dont il sieroit à propos d’usier, si ces Eymptomes pa-  
roissoient séparément , à moins que quelque cireonse  
tance importante ne s’oppoEe à Cette pratique.

On appasse plus estleaCement le mal de tête & la douleur  
des autres parties,par une diaphoreEe Continuelle, que  
par l'usage des opiats : aussi remarque-t-on dans les  
fieVres pétéChiales & dans la petite Vérole, que la dou-  
leur ne Cesse que lorsque la matiere qui doit être éVa-  
cuée , *se* jette filr la peau. Lors done , dit M. Hamil-  
ton, que je siiis .appelle Chez une femme en traVail,  
ou Chez telle autre perfonne attaquée de quelqu’autre

13 55\* M 1 L

douleur, en qui je remarque un abatement d’efp'rits  
accompagné d’un pouls soible & fréquent, je rejette  
les narcotiques, & je tâche en agissant de concert avec  
la nature , de lui procurer une diaphorefe. Lorfque la  
violence de la douleur indique Pusiage des narcoti-  
ques , je les emploie aVec les diaphoniques ; car Pans  
cette précaution ils nappassent point la douleur , ou  
ils cauEentquelqu’autre maladie à Ea place. LaEaignée  
deVient nécessaire lorsque la douleur tient de la pleu-  
résie, ou qu’elle indique une inflammation dans quel-  
qu’autre partie.

LorEque la chaleur & le froid fe fuccedent alternatiVe-  
ment, mais d’une maniere irréguliere , comme c’est  
l’ordinaire, il çonVÎent de procurer au malade une  
douce diaphorefe, au moyen d’une poudre composée  
de pierres d’écreVsses, sims aucune silbstance échauf-  
fante. J’ai EouVent éprouVé, dit M. Hamilton, l'effi-  
cacité de ce remede, malgré le mépris que quelques  
Modecins en font, & je n’en rapporterai qu’un exem-  
ple, que-j’ai choisi parmi un grand nombre d’autres.

Une nommée Madame Boston ressentit un jour, après  
aVoir accouché , une douleur dans le bas-Ventre , près  
le haut de la cuisse. Cette douleur s’étant quelque peu  
calmée , elle fut fuivie d’un froid & d’une chaleur qui  
fe fuccédoient alternatiVement, d’infomnies & d’une  
oppression de poitrine , accompagnée de foupirs & de  
langueur. L’éruptron des pustules miliaires ie fit quel-  
ques jours après , je lui rendis néantmoins la santé en  
lui donnant toutes les six heures une dose de poudre  
composée de pierres d’écreVsses pour entretenir la  
transpiration, en modérant tous les Eymptomcs, en la  
nourrissant aVec des alimens délayans & quelque peu  
de νΐη de Canarie , & en l’obligeant à rester au lit pen-  
dant quatorze jours, à compter depuis l’éruption des  
pustules ; quOiqu’elle eût été attaquée aVant que d’a-  
voir accouché d’une chaleur hectique, d’une toux, &  
d’une difficulté de resipirer qui fiembloient la menacèr  
d’une consiomption. Il est donc éVÎdent qu’un grand  
nombre de ceux qui font attaqués de la *fievre miliaire t*n’ont peine à recouVrerla santé , qu’à caisse du peu de  
foin qu’on en prend atl commencement, dans la croyan-  
ce qu’ils ne Eont qu’hystériques, ou de l’abus qu’on  
fait des remedes chauds qui chassent la matiere morbi-  
fique d’une maniere fymptomatique , au lieu de la  
chasser d’une maniere critique. Une chofe même  
qui mérite d’être remarquée, c’est qu’ayant négli-  
gé l’ufage des remedes mentionnés ci-dessus, durant le  
cours de cette fieVre , la diaphorefe cessa & tous les  
Eymptomes augmenteront ; au lieu que tout deVint fa-  
vorable à la malade dès que j’en eus réitéré l.'tssage.

On fait cesser les insomnies qui accompagnent la*fievre  
miliaire*, au moyen des Vésicatoires & du repos, en fe  
' garantissant du bruit, & en fe tenant en garde contre les  
passions.

L’antimoine diaphorétique pris en fubstance est le meil-  
leur remede qu’on puisse employer pour appaister le dé-  
lire; & quoique certains Medecins regardent ce reme-  
de comme une chaux dépouillée de Vertu , je n’ai pas  
laissé de lepreEcrire EouVent aVec succès aVec d’autres  
remedes, non-seulement dans les insomnies, mais en-  
corcdans le délire.

On fait encore cesser très-souVent les infomnies par une  
diaphorefe douce & continuée qu’on excite aVec la  
poudre composée de pattes d’écreVilles, ou aVec Pef-  
prit de corne de cerf, qu’on donne atl malade dans une :  
détection préparée aVec de la fange, plutôt que dans  
une infusion de cette plante, parce que la premiere est  
plus forte , & par conséquent plus conVenable dans cet-  
te fieVre.

On ne doit employer les opiats dans cette fieVre qu’après  
les Vésicatoires ; & lorfque le malade est affligé d’une  
diarrhée, ou que l’éruption des pustules tarde trop à Ee  
faire , on ne peut rien employer de plus efficace que le  
diafcordium ou la thériaque de Venife.

Rienssest plus efficace pour appaifer les mouvemens cçn- ।

MIL 13 5^>

Vulsifs dont la *fievre miel aire* est accompagnée, que  
d’oindre toutes les articulations aVec de l’essence d’am-  
bre, dont on donnera EouVent une Vingtaine de gcut-  
tes au malade dans quelque liqueur convenable.

La diaphoreEe, l'tssage de l'esprit de corne de cerf & l’ap-  
plication des Vésicatoires font extremement salutaires  
dans l'oppression de poitrine , qui est accompagnée de  
foupirs , & Eurtout d’un asthme conVulsif.

L’eau thériaeale est ce qu’on peut employer de plusessi-  
cace dans les Eyncopes qui fiant accompagnées d’une  
palpitation de cœur. On la donne seule, oudansquel-  
que Véhicule conVenable , aVec quelques gcuttes de Eel  
Volatil huileux & une quantité conVenable de poudre  
de Eafran.

Dans les tremblemens qui aceompagnent la *fievre miliai-  
re ,* il faut réparer les efprits animaux aVec des reme-  
des conVenables, dont le safran est le plus efficace,aussi-  
bien qu’aVec des liqueurs nourrissantes, telles que les  
bouillons de poulets & autres femblables.

J’emploie aVec succès les Ventouses aVec scarificatÎOn  
dans les conVulsions uniVerEelles qui font causées par  
le transport de la matiere morbifique Eur les parties in-  
ternes. Je donne enfinte aux malades des esprits νο-  
latils *, Se* je leur fais injecter des laVemens qui font ex-  
tremement salutaires dans les conVulsions, furtout dans  
celles des enfans.

Lorfque la *fievre miliaire* est accompagnée de nausées, &  
d’une chaleur de poitrine extraordinaire , c’est un si-  
gne que lesaphthes ne tarderont pas à paroître. Mais  
on appaife ces lymptomes en excitant la transpiration  
jufqu’à ce que la langue foit entierement couVerte  
d’aphthes ; & pour lors il y a cela de remarquable,  
que les aphthes augmentent à proportion que les puf  
tules miliaires sedessechent ; & que celles-ci grossissent  
à messire que les aphthes de la langue disparoissent. Il  
arrÎVe aussi quelquefois que les restes de la matiere  
morbifique qui aVoit oceasionné la fieVre, aprèsqueles  
pustules font dessectlees, fe détournent Vers les aph-  
thes, & setVentàles nourrir & à les entretenir.

On préVÎent le Vomissement en donnant au malade dix  
grains de sel d’absinthe aVee un scrupule de poudre  
composée de pattes d’écreVsses, siurtout lorsique la cha-  
leur fébrilereVÎent par intervalles, à moins que quel-  
quefymptome, tel que l'inflammation des amygdales,  
qui augmente par l’usage des fels lixÎVÎels, ne s’oppo-  
fe à cette pratique.

J’ai fouVent éprouVé que l’ufage des astringens augmente  
la diarrhée qui aCCompagne la *fievre miliaire s* ou s’il  
la supprime, qu’elle est fuÎVÎe de quelqu’autresympto-  
me plus terrible. C’est ce qui fait, dit M. Hamilton,  
que je prefcris *avec succès* dans ce cas un Vésicatoire,  
afin que fecondé de la diaphorefe il puisse détourner  
la matiere féreufe des glandes des intestins. Je fais aussi  
prendre au malade un scrupule de perles préparées,  
seules ou mêlées aVec quelque diaphorétique conVe-  
nable, & j’en réitere l’usage pendant quelque-tems.

J’ai EotlVent éprouVé l’efficacité des Vésicatoires dans les  
diarrhées opiniâtres qui aceompagnent la *fievre miliai-  
re.* Jeprenois sioin d’une malade qui aVoit été attaquée,  
après aVoir accouché , d’une*sievre miliaire,* accompa-  
gnée d’une diarrhée si Violente , qu’elle lui aVoit cau-  
sé une suppression des Vuidanges. Je Vins cependant à  
bout de la délÎVrer de sa maladie par la méthode soi-  
vante, quoiqu’elle eût duré pendant plusieurs jours.

Je lui fis aussi appliquer un Vésicatoire entre les omepla-  
tes , au moyen duquel les pustules miliaires parurent,  
& la diarrhée diminua peu-à peu.

1357 MIL

Supposé qu’on Eoit obligé d’employer la thériaque , ou  
d’autres opiats dans lasaure miliaire, on ne doit le  
faire qu’après avoir mis en ufage les vésicatoires qui  
previennent leurs mauVais essets : on peut encore les  
mêler aVec des fudorifiques. Je fuis convaincu que le  
laudanum pris en substance , supprime toutes les ένη-  
cuations, ou supposé qu’il arriVe le contraire , on ne  
doit point attribuer ce phénomene au laudanum , mais  
à quelque autre casse ; comme si après aVoir pris du  
quinquina , ou du νίη clairet, il EurVenoit une diar-  
rhée , Eoit à caisse de la grande quantité de matiere  
morbifique , de la foiblesse des intestins, ou d’une cer-  
taine antipathie , dont on ne peut rendre raifon. C’est  
à-tort qu’on m’objecteroit que le laudanum excite quel-  
quesoisla sueur , & fait groflir les pustules Varioliques,  
puisque ces circonstances ne dépendent point immé-  
diatement de la nature du laudanum , mais de l'état &  
de la condition de la maladie. Car comme durant l’ef-  
fervescence qui accompagne les fieVres , le Eang est  
dans un mouVement trop rapide , & la nature peu dis-  
posée à la fermentation , ce qui est caufe que le malade  
rend une urine ténue, au lieu qu’après que l’efferVef-  
cence a cessé, elle deVÎent épaisse & trouble , & dépofc  
un sédiment; de même après que le laudanum a calmé  
le mouVement rapide du sang, que les nerfs ont été re-  
lâchés , & les pores ouVerts, PléVacuation de la fueur  
dans les fieVres, & du pus dans la petite Vérole, fe fait  
aVec beaucoup plus de facilité. On ne doit donc juger  
de la nature d’un remede que par fon effet immédiat,  
puifque le laudanum purge certains malades.

Ces fortes d’exemples fiant fort fréqucns , & si 1’οη Vou-  
loir y faire attention , on préVÎendroit plusieurs difpu-  
tes qui s’éleVent tous les jours parmi les Medecins.

*De la fievre miliaire compostée.*

La *ffevre miliaire* composée est celle dont les pustules  
font entre-mêlées de boutons rouges, d’éruptions pé-  
téchiales, de la petite Verole ou de la rougeole.

LesEymptomes de cette maladie fiant à-peu-près les mê-  
mes que ceux qui accompagnent cette eEpece de fie-  
vre qu’on appelle *Synoque ,* aVec cette différence que  
les maladcc Eont plus abbatus & soupirent plus fré-  
quemment dans la premiere que dans la feconde ; ils  
siant aussi plus fujets aux Insomnies , & leur urine ap-  
proche daVantage de celle despersionnes saines.

Les pustules miliaires non-seulement font quelquefois  
entremêlées aVec d’autres de couleur rougeâtre, mais  
elles fubsistent encore apres que ces dernieres Eont en-  
tierement desséchées : mais dans la rougeole & dans la  
petite Vérole, les pustules miliaires précedent ordinai-  
rement ces maladies, & les accompagnent au com-  
mencement.

Les stymptomes qui accompagnent la *flevre miliaire*composée, semblent plutôt procéder de quelquema-  
Iadie du semg , que du Eysteme nerVeux, puiEque le  
pouls est fort & fréquent, la chaleur excessiVe , la lan-  
gue séche, & la foifimmodérée ; au lieu que c’est tout  
le contraire dans *ïa fievre miliaire* simple. Mais le dé-  
faut d’efprits, & les foupirs produits par l'oppression  
de poitrine , font des fymptomes communs à toutes les  
deux.

Dans les cas où les pustules miliaires accompagnent la  
rougeole & la petite Vérole , les remedes diaphoni-  
ques chauds , l'ont plus sûrs que dans la petite Vérole ,  
qui paroît toute seule.

Le froid extérieur, de même qu’un régime froid font ex-  
trément dangereux , & caufent fouVent une mort sia-  
bite , lors même que la plupart des fymptomes sem-  
blent promettre que la maladie aura une issue heu-  
reufe.

C’est ce qui fait que les narcotiques chauds, comme le  
diafcordium & autres semblables , produisent de  
meilleurs effets que le diacod ou le laudanum , lorfque  
les pustules miliaires paroissent en même-tems que la  
petite Vérole.

MIL 1358

*De quelques maladies qielsuccedent aux fievres mUiaireel  
J*

Outre les iymptomes de la *fievre miliaire dont* on a déjà  
parlé, il y en a deux autres qui fiant un peu plus fré-  
quens, sçaVoir l’enflure des parties inférieures du corps  
& la chaleur hectique.

Les piés , les jambes , les cuisses & les aînes s’enflent  
quelquesois considérablement, & cet accident est press  
que toujours annoncé par une douleur excessiVe. Cette  
enflure est produite par une congestion des restes de  
la matiere morbifique, en conséquence des mauVaisies  
méthodes dont on s’est sterVÎ pour la cure de ces fie-  
Vres.

On guérit cette espeee de maladie en donnant tous les  
hoirs aux malades des pilules cathartiques aVec de l'o-  
pium ou aVec quelque narcotique. Celui dont je me  
sers, dit M. DaVÎdHamilton, n’est autre chohe que  
quelques grains de pilules de cynoglosse , & je choisis  
le cathartique Enicant la nature des symptomes. Par  
exemple, lorsique l'appétit & la digestion languis-  
fent, je donne à mes malades demi-dragme de pilu-  
les stomachiques ; dans la suppression des Vuidanges ou  
des regles , une dofe conVenable de pilulesalocsphan-  
gines, ou de pilules fétides, auxquelles j'ajoute quel-  
quefois quatre ou cinq grains de résine de jalap; & dans  
d’autres occasions , je lui donne deux sois par jour un  
Verre de décoction amere sans féné. Dans les cas où je  
fuis obligé d’employer des cathartiques plus forts, je  
les prescris de deux jours l'un Vers le hoir , & je donne  
au malade aux jours intermédiaires quelque décoction  
stomachique. Cette méthode a rarement manqué de  
me réussir, quoique tous les autres remedes eussent été  
inutiles.

Lorfque l’enflure n’est point accompagnée de douleur,  
j’emploie les cathartiques flans opiats : mais lorsque la  
tumeur est un EymptOme concomitant de.la *fievre mi-  
liaire,* je la dissipe par une diaphorese long-tems con-  
tinuée.

L’estprit de cueillerée tant simple que cathartique, est  
d’une efficacité singuliere pour dissiper l’enflure qui ac-  
compagne la *fievre miliaire.* J’ai éprouVé la Vertu du  
premier à l'occasion de M. Bellasis, dont le Roi me  
confia le fioin. Ce Gentilhomme fut attaqué à l'âge de  
quatre-Vingt ans *d’tme fievre miliaire* Violente , qu’on  
Vint à bout de guérir : mais elle fut fuivie d’une en-  
flure qui s’étendoit depuis l’aîne jusqu’aux orteils, &  
qui après aVoir résisté aux Vésicatoires , céda à l’effica-  
cité de l’efprit simple de cueillerée.

J’ai.éprouVé la Vertu des esprits simple & cathartique de  
cueillerée , préparés aVec le jalap, à l'occasion de Ma-  
dame Lane, qui fut affligée quelques années auparaVant  
d’une *fievre miliaire*, dans le tems qu’elle étoit en  
couches. Cette femme ayant été attaquée d’une dou-  
leur Violente & d’une enfiure qui s’étendoit depuis l'ai-  
ne jufqu’aux orteils, on la mit entre les mains de deux  
Medecins celébres , qui ne pûrent réussir à la guérir.  
Je Vins cependant à bout de *sa* guérison en lui donnant  
trois fois par jour pendant deux jours conséeutifs ,  
vingt ou trente gouttes d’efprit simple de cueillerée  
dans quelque véhicule convenable, & tous les trois  
jours, environ cent gouttes d’esprit cathartique de la  
même plante , & une dofe convenable de pilules de  
Matthieu , à fon coucher.

La chaleur hectique , la diminution de l’appétit & l’abat-  
tement des esprits vitaux,font quelquefois les fuites de  
*la fievre miliaire,* surtout lorsque les malades quittent  
trop-tôt le lit.

Voici la méthode qu’il convient d’employer dans ces  
sortes de cas :

On donnera au malade tous les matins pendant quelques  
jours, dix ou onze grains de fel d’absinthe dans un pe-  
tit Verre d’eau de Spa ; & si l'abattement des efprits est  
considérable, on lui fera boire par-dessus à différentes

ï3 59 MIL

reprises, deux chopines de la même eau. On peut au  
défaut de Peau de Spa , lui donner ce fel d’absinthe  
dans une quantité convenable d’eau de Bath , & lui en  
faire boire deux pintes par-dessus , afin que le restant  
de l’acide , qui produit toujours des mauvais eflets dans  
cette sieVre , puisse s’évacuer avec l’eau & le fel d’ab-  
sinthe.

Supposé que l’usage du fel d’absinthe foit fuiVÎ d’un mal  
de tête : je donne tous les trois ou quatre jours au mala-  
de , dans le tems qu’il va fe coucher, quelque remede  
lénitif. On doit rejetter les fubstances Ealines & acides ,  
& s’abstenir de tout exercice violent, foit de corps ou  
d’esprit ; car j’ai connu plusieurs personnes qui ont es-  
suyé une rechute pour avoir négligé ces précautions.  
L’eEpece de fievre intermittente qui fuit quelquefois  
dans ces circonstances la *sievre miliaire ,* n’exige pas  
toujours l'ufage du quinquina ; & dans ce cas il con-  
vient d’employer le lait d’ânefle avec les poudres testa-  
cées & furtout les perles, qui produisent ordinairement  
de très-bons effets. Ηλμιετον , *de febre miliari.*

MILIARIUM, Eortc de Vafe haut & étroit, dont on fe  
senvoit dans les anciens bains pour faire chauffer Peau.

MILIOLUM, petite tumeur de la grosseur d’un grain  
de millet, qui vient à la paupiere. M. A.SEVERINUs.

MILITARIS HERBA. Voyez *Stratiotes.*

MILIUiM , *Millet.*

Voici fes caracteres.

Il a un pannicule lâche & divisé en plusieurs parties;cha-  
que fleur est portée fur un calyce composé de deux  
feuilles qui en guise de pétales fervent à défendre les  
étamines & le pistil de la fleur, qui fe change en une  
femence de figure ovale & luisante.

Boerhaave compte dixTept especes de cette plante, qui  
Tout :

ι. *Milium rsaemineluteo*, C. B. P. 26. Theat. 502. Tourn.  
Inst. 514. Boerh. Ind. A. 2. 162. *Milium*, Offic. Ger.  
73. Emac. 80. J. B. 2. 446. Raii Hist, 2. 1251. *Mi-  
lium vulgare album,* Park. Theat. 1136. *Millet.*

Le *millet* a des feuilles larges, quelque peu velues & fem-  
blables à celles du rofeau, qui environnent une tige  
haute de trois ou quatre piés, dont le fommet soutient  
un gros pannicule, pendant,composé d’un grand nom-  
bre de petites tiges auxquelles Eont attachées plusieurs  
petites coques qui renferment une petite femence blan-  
che, dure & lassante. Il est moins commun en Angle-  
terre que dans les pays étrangers où on le cultive pour  
en faire du pain. On le sterne en Avril & il est mûr aux  
mois d’Août & de Septembre.

Le *millet* est rafraîchissant, dessiccatif & astringent; il  
engendre des vents & fe digere avec peine. Une forte  
décoction de ce grain avec des figues , des raisins fecs  
& du vin, prife chaudement lorfqu’on va fe coucher ,  
est un excellent fudorifique , quoiqu’on en ufe rare-  
ment. MILLER, *Bot. Offic.*

*Milium,* κέγχρος, fuivant Varron, est dérivé du Grec,  
car on l’appelloit auparavantμίλιν, (*milsny* ensuiteμί-  
διν, (*midsn* ) & μελίνη , ( *meline* ) nom qui lui étoit com-  
mun avec le panic. Mais Vossius prouve que μελίνη ,  
dans Diofcoride, Galien & d’autres Auteurs anciens  
ne signifie que panic ; ce qui fait que quelques-uns  
croyent avec Festus qu’il est appelle *milium,* de *mille,*mille, à caisse du nombre infini defemencesqu’ilpro-  
duit.

Le *millet,* du consentement commun des anciens & des  
modernes , est rafraîchissant & dessiccatif ; il produit  
un mauvais fuc, il fe digere difficilement , il resserre  
le ventre & engendre des vents, quoique plusieurs Na-

M I L 1360

tions en usent aujourd’hui, comme tout le monde fait.  
On en faifoit autrefois du pain au défaut de froment,  
comme Pline, Diofcoride, Galien & d’autres Auteurs  
nous l’assurent. Il y a des gens en Italie, dit C. Bauhin,  
qui mangent du pain de *millet* tout chaud, non point  
par nécessité , mais à causia de sa douceur- Il est de Cou-  
leur jaune, mais il noircit enfle durcissant. On faiten-  
core en Italie avec de la farine du *millet ,* & du lait, des  
gâteaux qui veulent être mangés chauds, car autrc-  
ment ils deviennent gluans & de mauvais gout. Nous  
apprenons de Pline qu’on faifoit autrefois une espece  
de boudin blanc avec du *milset.* Les Cofaques & les  
Tartares en font leur principale nourriture, lls mêlent  
fa farine avec du lait de jument, ou avec le fang qu’ils  
tirent de la veine crurale de leurs Chevaux. Les Allé-  
mans préparent *avec* du *millet* Cuit dans du lait avec du  
heure & saupoudré aveC du Encre, une espece de bou-  
din dont ils font grand cas. Il y a long-tems que ce  
mets s’est introduit en Angleterre, & il y est encore  
en ufage.

On employoit autrefois la farine de *millet* dans les fo-  
mentations pour les tranchées, &pour les douleurs de  
la tête & des nerfs. On Pappliquoit extérieurement  
dans des fachets, parce qu’étant extremement friable  
on aurait eu de la peine à en faire des caraplasines.  
Lorfque les membranes du cerveau viennent à être  
blessées, il faut, dit Archigenes, y mettre du fuc de  
calament & les saupoudrer avec de la farine de *millet*feche. Heurnius appelle la décoction de *millet* avec  
des figues & du raisin *sec,* un excellent fiudorifique &  
diurétique.

Prenez *de la décoction de millet cuite dans l’eaujascsuâ ce  
qu’il ait crevé, quatre onces ÿ  
de vin blanc s deux onces.*

Et faites-la boire toute chaude au malade. Ckesneau.1RaY , *Hist. Plant.*

Le *millet* est diurétique & astringent; ses femences sont  
d’une efficacité extraordinaire dans les maladies des  
poumons, & dans les exulcérations des reins. Employé  
en forme de cataplafme il est anodyn & résolutif. *ITist.  
des Plantes attribuée â Boerhaave.*

2. *Milium, semine nigro s* C. B. P. 26. Th. 505. J. B. 2.  
18. 446. M. H. 3. 196.

3. *Milium, arundinaceum, subrotundo semine sseorgo no-  
minatum ,* C. B. P. 26. Boerh. Ind. A. 2. 162. Tourn.  
Inst. 514. *Sorghum,* Offic. Ger. 77. Emac. 83. Raii  
Hist. 2. 1252. *Sorglel,* J. B. 2. 447. *Melica, sivesor-  
ghum,* Park. Theat. 1136. *Milium arundinaceum,si-  
ve Indicum , semine subrotundo,* C. B. Theat. 5II,  
*Millet d’Inde.*

Cette plante aime les lieux gras & humides, & de là  
vient qu’on la ferne dans les champs pour les dégraif-  
fer. Elle a passé des Indes en Espagne & en Italie, &  
dans les autres pays chauds. On la ferne en Eté & on  
en fait la recolte en Automne.

Sa femence a le gout & les mêmes qualités que le panic.  
Le bas Peuple d’Italie , & les PayEans du Padouan en  
font un pain qui est friable , peu nourrissant, de diffi-  
cile digestion , & qui resserre beaucoup. On en fait  
pour l’ordinaire des boudins avec du lait. On cultive  
le *millet* en Tofcane, plus pour fervit de nourriture à  
la volaille, que pour l.lusage des habitans. On en don-  
ne aussi aux vaches, aux chevaux & aux pourceaux. On  
prépare avec la moelle de sa tige un remede excellent  
pour les écrouelles. On peut en voir la préparaticn  
dans Bauhin & dans Matthiole , qui recommande *ses*fleurs pour les flux immodérés de l’utérus & pour la  
dyssenterie. RaY , *Hist. Plant.*

4. *Gr amen, siylvaticum , panicula miliacea sparsa,* C.  
B. P. 8. Th. 141.

y. *Gramen}*

1361 MIL

5. *Gramen t segetum s alelissimum , panicula sparsa*, C. B.  
P. 8. Th. 141.

6. *Gramen , arvense , panicula crispa* , C. Β. Pin. 3.  
Theat. 32.

7. *Gramen s nodosum s avenacea panicula,* C. B, P. 2.  
Theat. 18.

8. *Gramen , agrorum ospica ventri* M. H, 3. 200.

9. *Gramen -> pratensemasots, latiore folio f* πόα *Theo-  
phrasti,* C. B. P. 2.

10. *Gramen, pratense, majus, angustiore folio,* C. B. P.  
2. Prodr. 11. Theat. 29. M. H. 3. 201.

11. *Gramen , pratense, paniculatum, medium,* C. B. P.  
2. Theat. 30. M. Η. 3. 201.

12. *Gramen , pratense, minimum s album et rubrum ,*Ger, Park. M. H. 3 . 201.

13. *Gramen;.paniculatum , aquaticum latifolium,* C.B.  
P. 3. Theat.40. M. H. 3. 201.

14. *Gramen, pratense , serotinum > panicula longapurpu-  
raseente,* Raii Synop. 260.

15. *Gramen, aquaticum, floeltans > multiplici spica-,* C.  
B. P. 3. Theat, 41.

16. *Gramen, exile , hirsutum,* Ger.

17, *Milium, Indicum, arundinaceo caule, granis nigris.***BOERHAAVE ,** *Ind. alt. Plant.* Vûl. II. p. IÔ2.

MILIUM ARUNDINACEU.M. Voyez *Lachryma Jobi.*

**MILIUM SoLIs ,** nom du *Lithospermum , majus erec-  
tum.*

Ray fait encore mention d’une autre espece de *millet*S011S le titre fuivant.

*Milium arundinaceumasemine plano et albo,* C. B.*Sor-  
ghi album, milium Indicum, Doras* J. B.

Il croît en Arabie, dans la Cilicie & dans l’Epire.

Cette plante passe pour être le *dora* des Arabes. Elle *des-  
séché ,* elle nourrit peu,& elle resserre le ventre. Ses se-  
mences sont très-blanches, & rendent une farine dont  
on fait un pain favoureux à qui l'on donne la forme  
d’un gâteau & que l'on fait cuire sous la cendre. Les  
habitans mâchent fes tiges, & en tirent de même que  
des cannes à sucre, un fuc extremement doux. Les  
habitans de Corfou nourrissent leurs pigeons avec ce  
grain , & on le feme en Cilicie pour fuppléer au bois  
dont ils font privés. RAY, *Hist. Plant.*

MILLEFOLIUM , *Mille-feuille.*

Volci *scs* caracteres.

Ses feuilles font découpées menu ; fon calyce est écail-  
leux & preEque cylindrique, & l'es fleurs font disposées  
en ombelles ou bouquets fort ferrés.

BoerhaaVe compte quinze especes de cette plante, qui  
sirnt :

ï. *Millefolium , purpureum s malus* , C. B. Pin. 140.  
Prodr. 72.

2. *Millefolium , purpureum, minus,* C. B. P. 140.

2. *Millefolium , vulgare-, album,* C. B. P. 140. Fourn.  
Inst. 496. Boerh. Ind. A. 112. *Millefolium, Offic.Mil-  
lefolium vulgare,* Park. 893. Raii Hist. 1. 345. Synop.  
91. *Millefolium terrestre vulgare -,* Ger. 914. Emac.  
1072. *Millefoliumstratiotespennatum terrestre,* J. B. 3.  
136. *Achifleavulgaris, flore alboHyct.* Reg. Par. An.  
1720. 320.

La *mille-feuille* a une racine blanche & rampante, qui  
s’étend beaucoup fur la si-lrface de la terre. Ses feuilles  
font longues, étroites & font découpées de chaque co-  
té fort menu. Sa tige est ferme & droite , haute d un  
pié ou deux, quelque peu velue , & pousse des feuilles  
très-petites disposées alternativement. Les fleurs naif-  
*r7 ï*

MIL I362  
fent au fommet des branches en forme de bouquets  
plats. Elles font chacunes composées de cinq petites  
feuilles blanches , arrondies & portées par un calyce  
écailleux qui contient une femence blanche applatie.  
Elle croît partout dans les champs , & elle fleurit aux  
mois de Juin & de Juillet. Ses feuilles font d’Issage.

La *mille-feuille* est rafraîchissante , dessiccative & astrin\*.  
gente ; elle est bonne pour toutes fortes d’hémorrha-  
gies, Eoit crachement ou vomissement desimg, sai-  
gnement de nez, dyssenterie, flux immodéré des re-  
gles ou des vuidanges; elle rafraîchit & tempere l’ar-  
deur & la trop grande acreté du fang. Elle est bonne  
aussi pour la gonorrhée, pour la strangurie, pour l'ar-  
deur d’urine. Appliquée extérieurement elle est d’une  
grande efficacité contre les ruptures, & pour arrêter  
l’hémorrhagie des plaies récentes. M 1 ll ε r , *Boa  
Offic.*

Cette plante est un peu âcre , amere , aromatique , &  
rougit considérablement le papier bleu. Il femble que  
la partie acide du fel naturel de la terre, fe débarrasi-  
fant des autres principes au travers du tissu de cette  
plante , y formezavec les parties terrestres un fel alu-  
mineux, uni avec un peu d’huile essentielle aromati-  
que.

On tire par l’analyfe chymique plusieurs liqueurs acides  
de la *mille-feuille ,* beaucoup de terre, point de fel vo-  
latil concret, peu d’efprit urineux.

Cette .plante est donc Vulnéraire, résolutive & astringen-  
te. On s’en Eert en tiEane & en infusion , à la maniere  
du thé; l’on en fait bouillir quelques feuilles dans les  
bouillons pour arrêter toutes fortes d’hémorrhagies ,  
furtout le cours excessifdes hémorrhoïdes & des fleurs  
blanches. On ordonne le fuc de cette plante depuis  
trois onces jtssqu’à six ; la poudre depuis un gros jusiqu’à  
demi-once. On la mêle aussi avec de la pâte , pour fai-  
re des bifcuits astringens. TabernæmOntanus dit que  
l’eau de *mille-feuille* est bonne pour l'épilepsie, & que  
le vin ou l’hydromel fait avec cette plante, arrête tou-  
tes fortes de flux déréglé. ToURNEfoRT *, Hest. des  
Plantes.*

Elle est appellée *mille-folium ,* mille-feuille, à cause de  
la multitude de fes feuilles; *Achilleas* d’Achilles, qui  
découvrit le premier fa vertu pour la cure des plaies, &  
qui s’enferVÎtpourguérirTélephe, comme Pline nous  
l’assure. On l'appelle encore/Æztiotcs, de στρατικ, tute  
armée, à caufe de l’utilité dont elle est dans les camps  
par sta qualité Vulnéraire.

On stait par des ObserVationsfaites depuis peu , dit Hoff-  
man , que notre *mille-jeuille* est plus propre à exCÎter  
une hémorrhagie qu’à l’arrêter. Mais Jean Bauhin  
croit qu’elle ne proVoque le saignement de nez que  
parce qu’on la pile. Elle est un diurétique si Violent,  
qu’elle causie un pissement de siang, lorsqu’on en use  
pendant un tems considérable. Hoilman fait donc une  
distinction , & fuppofe que la *mille-feuille acerbe* pose  
fede une qualité Vulnéraire , & que celle qui est ame-  
re est défoppilatiVe, dissoluante, diurétique, helminthi-  
que, &c. On sait que le *millefolium minus Cordi, & le  
millefoliumnobiLTragippoffiedent* une acrimonie & une  
amertume manifestes.

Mais quelles que foient les qualités par lesquelles elle  
produit cet effet; RÎVÎere,dans *ses* ObserVationspro-  
duit un grand nombre d’exemples d’hémorrhagies gué-  
ries aVec la décoction de la *mille-feuille*, & plusieurs au-  
tres Auteurs ont éprotiVé la même chofe : Je connoiS  
quelques femmes, dit S. Pauli, qui fe font garanties de  
PaVortement en usant à propos de la *mille-feuille* or-  
dinaire.

Pourle crachement de sang, on prend deux dragmes de  
*mille-feuille* en poudre dans du fuc de plantain. La  
*mille-feuielle* est très-propre pour caufer un saignement  
de nez par fa rudcffe & par *ses* pointes qui otlVrent les  
veines capillaires ; c’est cequ: fait qu’on en met dans

R R r r

1363 M I L

les narines ; car en les en frottant & les pressant, on les  
sait saigner fans peine autant que l'on Veut.

Le tubercule que l'on trouVe quelquefois fur la racine de  
cette plante, est causé par la liqueur Venimeufe ou fer-  
mentatÎVe, qu’y dépose un inflecte aVecEes œufs : cet-  
te liqueur fe mêlant aVec le fuc de la racine , excite  
une tumeur qui deVÎent le réservoir, & comme la ma-  
trice de l’œuf & du Vers qui en doit naître, &lui four-  
nit la nourriture nécessaire. J, Cornutus s’est donc  
trompé , lorsqu’il a regardé la *mille-feiellle* tubéreufe,  
comme une espece différente.

Sennert donne la prescription fuivante pour le flux im-  
modéré des réglas.

Prenez *du suc de mille-sépille y trois dragmes ;  
de sucre, une once.* RaY , *Hist. Plant.*

4. *Millefolium maximums umbella alba.* C.B.P. 140.  
Prodr. 72.

5. *Millefolium, nobile, Tragi.* Boerh. Ind. A, 112. *Achil-  
lea.* Offic. *Achillea , sive millefolium nobile.* Ger. 915.  
Emac. 1703. Raii Hist. 1. 346. *Achillea fideritis, si-  
ve nobilis odorata.* J. B. 3. 140. *Millefolium nobile.*Tourn. Inst. 496. *Tanacetum minus album odore cam-  
phorae,sive Achillea Dioscoridis.* C. B. 132.

Elle croît en Allemagne le long du Rhin; en Languedoc  
autour de Montpellier & dans toute l’Italie , & elle  
fleurit dans le mois de Juillet.

Elle arrête toutes fortes d’hémorrhagies ; elle est aussi  
un excellent vulnéraire quand on Pemploye extérieu-  
rement. 1

6. *Millefolium. Orientale, alelissimumi luteum s abrotani  
folio.* T. Cor. 37.

7. *Millesolium Orientale s erectum, luteum.* T.Cor. 37.

8, *Millefolium Orientale \ erectumfloreflavescentefF*.Cor.  
37-,

9. *Millefolium, tomentosum, luteum.* C. B. P. 140. J. B.  
3.138. *Stratiotes, Millefolia, flavostore.* Clusi H. 330.

ïo. *Millefolium luteum s magis tomentesumy et altilis.*

11. *Millefolium luteum, majus ,folio lato.*

12. *Millefolium Orientale,foliis tanaceti incanis s radiis  
pallidè luteis. Ptarmica OrientalisΊ folels tanaceti inca-  
nis , scemi-floseulis florum pallidè luteis.* T. Cor. 37.

13. *Millefolium odoratum , Monspeliense.* Pillet. 271.

14. *Millefolium , tanaceti foliis,flore albo.* M.H. 3. 38.  
*Tanacetum Montanum , abum, tenuifoliumnflore candi-  
do.* Bocc. Muf Plant. T. 26.

15. *Millefolium vulgare, majus t album tfoliis eleganter  
variegatis.* BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I.p.* 112.

La *Milleseuille* est encore appellée. *Herba Carpen-  
taria „* herbe aux Charpentiers, parce que ceux-ci  
s’en servent pour arrêter le Eang quand ils *se* sont quel-  
queplaie. Les Anciens fassoient grand cas des deux  
premieres eEpeces. Elles arrêtent les hémorrhagies ,  
elles fortifient & resserrent, & elles font bonnes pour  
la gonorrhée qui provient du relâchement des parties  
& de la folution des humeurs. Appliquées extérieure-  
ment, elles scmt bonnes pour le mal de dents, pour les  
hémorrhoïdes, les hernies , les tumeurs du pénis, le  
mal de tête , le pterygion des yeux & les morEures ou  
piquures des bêtes venimeuses. *Hist. des Plantes at-  
tribuée a Boerhaave, p.* 169.

MILLEFOLIUM MûNTANUM , nom de la *Ptarmica Alpi-  
na , tanaceti foliis.*

MILLEFOLIUM AqUATICUM, nom de 1’*Hottonia,* & du  
*Potamogelton nflosculis ad foliorum nodos,* & du *Pota-  
mogeiton, foliis pennatis.*

MILLEGRANA MAJOR, nom de *FHerrnara gla-  
bra.*

MIL 1364

MILLEGRANA MaxIMa , nom du *Knawel, folio Alsines,  
glabro J flosculis plurimis.*

MILLEPEDES.

*Aselli, Millepedeset Onisci.* Offic. *Aselli.* Schrod. 5.338.  
Jonsi de Infect. 126. *Aselli, Milltpedes.* Ind. Med. 15.  
*Asellus.* Mouff. 202. Charlt. Exerc. 57. Mer. Pin. 203.  
*AselTus lividus major,* Raii FI i st. Inlect 42. *Oniscussu  
ve Asellus* , AldroV. de Infect. 632. Dale , p. 354.  
*Cloportes , Pourcelets , Porcelets de S. Antoine.*

Les Cloportes, *Millepedes, ονοι ,* que l'on trouve Eous les  
vaisseaux dans lesquels on garde l'eau, fiant de petits  
animaux qui ont un grand nombre de piés, & qui pour  
peu qu’on les touche s’arondissent en forme de petites  
houles.

Etant prifes dans du vin, elles guérissent la rétention d’i>  
rine & la jaunisse. On en fait un liniment avec du miel  
qui est fort bon pour l'efquinancie. Etant pilées & mi-  
fes à chauffer avec de l'huile rofat dans une écorce de  
grenade, elles appaifent les maux de dents, ϋιοεοοκι-  
DEs , *Lib.* 12. *cap.* 37.

Les *Cloportes* font de petits infectes longs, à peu-près d’un  
travers de doigt, larges comme l'ongle , & d’une cou-  
leur livide noirâtre.

Elles contiennent beaucoup de parties fubtiles, elles font  
digestives, atténuantes, détersives & apéritives, & pro-  
pres par conséquent pour résoudre le mucilage tarta-  
reux , & réduire le calcul en un mucilage , pour lever  
les obstructions des vicceres , pour la jaunisse, pour les  
douleurs néphrétiques,pour la dyEurie, pour la colique,  
l’asthme & autres maladies semblables ; pulvérisées,  
elles semt bonnes pour les yeux & pour les maux d’o-  
reilles ; on en compoEe un liniment pour l’esquinancie.  
Etant appliquées vivantes, elles guérissent les ulceres  
phagédéniques.

Le bas peuple connoît si bien l’usiage de ces insiectes, &  
est tellement instruit de leurs vertus, qu’il les emploie  
dans plusieurs cas sians aucune autre direction. On a  
reconnu par toutes les expériences qu’on en a faites,  
qu’ils sont diurétiques & détersifs , & de-là vient qu’on  
s’en fert fréquemment dans les maladies des reins,  
pour leVer les obstructions des vifceres, & particuliere-  
ment pour guérir la jaunisse. Ils contiennent beaucOup  
defel nitreux, qu’ilsparoissent tirer des alimens dont  
ils fe nourrissent. Il fe volatilife quelque peu par fa di-  
gestion & sa circulation dans le corps de l’infecte, étant  
toujours plus ou moins volatil', à proportion des  
pouvoirs digestifs de l’animal dans les alimens duque!  
il fe trouve; mais jamais au point d’irriter le palais. Ce  
fel fait que leur qualité détersive pénetre dans les paf-  
fages les plus déliés du corps, & débarrasse les nerfs des  
viscosités & autres matieres capables de les obstruer;  
ce qui les rend propres dans la paralysie, dans l’épilep-  
sie & dans toutes les maladies nerveusies. De plus com-  
me ces insiectes siont apéritifs, & compofés de parties  
assez fubtiles pour pénétrer à travers toutes sortes d’ob-  
structions, ils font bons pour les écrouelles, pour les  
tumeurs scrophuleuses, & pour les ulceres invétérés;  
On a opéré des cures remarquables dans ces fartes de  
cas pour l'uEage long-tems continué de ces inEectes. Ils  
ont beaucoup d’effet étant pris en substance , ou pilés  
dans du vin blanc , seins donner le tems à la liqueur de  
déposter la matiere saline qui *se* précipite au fond : ils  
font d’un ufage fréquent dans la pratique, & ils entrent  
dans un grand nombre de prefcriptions. Sennert, dans  
le troisieme Livre de fa pratique , les recommande  
pour le calcul de la vessie. Riviere rapporte un grand  
nombre de merveilles qu’ils ont opérés dans des  
écrouelles & des ulceres invétérés, & M. Boyle les re-  
commande pour le même ufage dans *son* discours fur  
l’utilité de la Physique expérimentale.

1365 MIL

MILLERIA.

[Voici *ses caracteres.*

Sa fleur est composée, & consiste en un grand nombre de  
fleurons , & un demi-fleurôn , contenus dans un calyce  
commun. Les fleurons stont stériles , & le demi-fieu-  
ron est suivi d’une semence qui est environnée du ca-  
lyce.

Miller compte quatre estpeces de cette plante , qui ne  
possedent aucune vertu médicinale.

MILPHOSIS, *pdAspuo-iç,* ou μίλφας, *calvitie des pau-  
pières.* Cette maladie est ainsi appellée, suivant Aé-  
tius , *Tetrab. II.serm. 3. cap.* 2. à cauEe que lorfque les  
poils Eont tombés, les extrémités des paupieres paroif  
fent aussi rouges que si elles étoient peintes avec du *mi-  
nium ,* μίλτος .

MILTOS ,μί.λτος : esipece de craie rouge, *rubrica >* ou  
de *mScelum. Voyez Rubrica.*

Hippocrate, dans S011 Traité *desUlceres*,la recommande  
pour les brûlures.

MILVUS , Offic. Bellon. *des Ois.* 130. Schrod. 5. 321.  
Raii Synop. A. 17. Mer. Pin. 170. AldroV. Ornith. 1.  
391. Gesil. de AVÎb. 549. Jonf. de AVÎb. 13. Charlt.  
Exer, 72. *Milvus, vulgaris caudafordpata,* Will. Or-  
nith. 41. *Milvus cauda sorctpata,* Raii Ornith. 74.  
Dale, p. 393. *Milan.*

I

L’osseau entier calciné est dlessage en Medecine, de me-  
me que *sa* tête, sim foie , fon fiel, fa fiente & fa graisse.  
Ses cendres pristes intérieurement, font estimées effica-  
ces pour la goute & l’épilepsie. Sa tête & fon foie ont  
la même Vertu, étant calcinés ; & l'on emploie le  
dernier dans les remedes ophthalmiques. Son Eang  
mêlé aVec de l’ortie , appasse, à ce qu’on dit, les dou-  
leurs de la goute. Son fiel entre dans la composition  
des collyres; & l’on oint aVeC *sa* graisse les parties affii-  
gées de la goute. DaLE , d’après *Selrroder.*

MrLVUs, Offic. Bellon. de Aquat. 195. Sale, de Aquat.  
188. AldroV. de Pisic. 140. Raii Ichth. 293. Ejufd. Sy-  
nop. Pssc. 89. Charlt. de Pisc. 29. Jonsi de Pisic. 66.  
*Hirundo,* Rondel. de Pssc. 1. 284. Gesin. de Aquat.  
434. *Pirabebe prima,* Pisem. Τρηξ. Oppien. DaLE ,p.  
376. *Le Milan marin.*

Ce poisson est très-commun dans l’Océan & dans la Mé-  
diterrannée. Son fiel est bon pour dissiper les taies, &  
tout ce qui obsicurcit la Vue.

MILZADELLA ; nom de *iaGaleopsis, lutea, ampliori-  
bus foliis, maculatis.*

Μ I Μ

MIMOSA, *Sensitive.*

Voici ses caracteres :

Ses fleurs fiant monopétales, Eaites en formé d’enton-  
noir, ordinairement munies d’un grand nombre d’éta-  
mines, & ramassées cn têtes. Sa silique est ou simple, à  
deux panneaux , & remplie de femcnces oblongues ;  
ou composée de plusieurs parties , unies par des nœuds  
transiVerfes, dont chacune contient une femence aron-  
die. Ses feuilles ont un mouVement de fystole & de  
diastole.

BoerhaaVe compte fept eEpeces de cette plante , qui  
font,

1. *Mimosa, folio lato sannae, spinosa.*

2. *Mimosa maior-s frutescens, spinosa s ramulis communi  
pediculo in orbem coactis,* Plukn. Altn.

3. *Mimosa, non spinosa, major Zeylanica, Domtno Her~  
mansi. Excellentissimi Domini Syen.* Breyn. Cent,

M I N 1366

4. *Mimosa j Zeylanica , siliculis articulatis tenerrimis s  
glabris, femine minimo.*

*5. Mimosa, Surin amensis, spinosa, repens tentelifolia, flore  
caeruleo.*

*6. Mimosa Sumnamensis, tenui Acaciae folio , suiqua ni-  
gra , glabra, articulata, sumine nigro , longo.*

7. *Mimosa ,spuria, de Pernambucq -> dicta Mimosa ItalF  
ca,* Zanon. 151. *Herba mimosa, non spinosa, revelo-  
suaayorelpascO-, sive spuria dePernambuca >* M- H. 2.200,  
**BOERHAAVE ,** *Index altCr Plant.* Vol. II. p. 56.

M I N

MINA, */laeva , mine* la *mine* Attique étoit une espece  
de monnoie ou de poids. Dans la premiere acception,  
elle Valoit la soixantieme partie d’un talent, & ton-  
tenoit cent dragmes ou deniers; ce qui reVÎent à trois  
livres, quatre chelins & siept Eols , monnoic d’Angle--  
terre. *Lamine,* considérée comme un poids, contenoit  
cent dragmes. Voyez *DragmaSe. Denarius.*

La *mime* étoit encore un poids dont on Faifbit usiage en  
Medecine, &qui Valoir sieize onces Romaines, com-  
me il paroît par Diosicoride, Galien & Cléopatre, *in  
Cosmeticis.* Ce dernier assure que la *mine,* entant que  
poids, Valoit sieize onces, cent Vingt-huit dragmes,  
trois cens quatre-VÎngt-quatre scrupules , fept cens  
soixante - huit oboles , mille cinquante-deux lupins,  
*(lupinis)* deux mille trois cens quatre siliques, *(sili-  
quae, ) &* six mille cent quarante - quatre éréoles,  
*aereoli.* ) Il est évident qu’il y a eu une *mine* Attique qui  
valoit sieize onces Romaines , comme tous les Auteurs,  
& particulierement le fragment imprimé aVec leTrai-  
té de Galien , *de la Composition des Medicamen s*, en sont  
soi. Il est dit dans le fecond chapitre de ce fragment ,  
que la *mime* Attique Valoit , de même que celle dE- .  
gyptefeize onces. Cléopatre, *chap.* 7. ditque lawicc  
pefbit Eeize onces, bien qu’il aVance dans un autre en-  
droit que la *mine* Attique valoir douze onces & demie.  
L’once dont il s’agit ici, est l’once Romaine , ou notre  
once de poids. AssBUTHNOT, *des Poids et des Mesures.*

MINARI, *scu Pongaml,* H. M. est un arbre qui porte  
des siliques , & qui croît dans les ProVinces de Para-  
caro & de Mangatti dans les Indes Orientales. Sa fleur  
est légumineufe, & sies gousses longues, larges & posées  
les unes Eur les autres du côté où elles Eont applaties. Il  
Ee multiplie aisément , & il ne faut qu’enfouir fes  
branches pour qu’elles prennent racine. Il donne des  
fleurs & des fruits depuis le mois d’AVril jufqu’à celui  
de JanVier, & caisserve toujours *sa* Verdure.

Son bois est bon à brûler. On prépare avec stes fleurs un  
bain qui est propre pour dissiper les Vents, & pour cal-  
mer les douleurs de la goute. La fumée de fes fleurs fait  
cesser la fleVre ; & leur fuc appliqué à tems, guérit la  
morsure desferpens. RAY, *Hist.Plant.*

MINEA , est une efpece de myrre fort mauVaife, dont  
il est parlé dans Oribafe, *Coliect. Med. Lib.* 12.

MINERA , *mmiere* ; c’est proprement une mine de mé-  
tal : mais quelques Auteurs s’en ferVent au figuré pour  
désigner la matiere morbifique qui caufe & entretient la  
maladie.

MIN ER ALI A, *substances minérales.*

Les Philosophes diVssent tous les mixtes naturels en ani-  
maux, en Végétaux & en minéraux. SuiVant Cette dici-  
sion, toutes les EubstanCes, qui ne fiant ni animales, ni  
végétales , doivent être minérales.

MINISTER, *Aide* , celui qui assiste le Chirurgien dans  
*ses* opérations, ou qui prend Eoin d’un malade Eous la  
conduite du Medecin.

MINIUM. Pline traduit le grec κιννάβαρι par *minium.  
Noyez Cinnabaris,* où l'on rapporte toutes les signifi-  
cations que ce mot a eues chez les AnCÎens. On donne  
aujourd’hui le nom de *minium* à la mine ou rouge de  
plomb. Voyez *Saturnus.* On donne au mot *Corroden-  
tia* la description des trochssques de *minium.*

MINORATIO ; évaeuation légere & modérée , qui ne  
R R r r ij

1367 M I R

fait que diminuer la quantité des humeurs, fans y exci-  
ter de trouble ou de mouVement considérable.

MINUTA , épithete d’une fleVre extremement Violente  
accompagnée de siyncopes, qui abbat si fort les forces  
du malade, qu’il ne fauroit y résister plus de quatre  
jours. CaSTELLI.

MINYANTHES , suivant Blancard , est le même que  
*Millefolium.*

M I P

MIPPI , nom du *cereus,seandens, minor, polygoniis, ar-  
ticulatus.*

M I R

MIRABILIS*, surprenant, admirables* épithete hyper-  
bolique que l'on donne à plusieurs remedes.

MIRABILIS PERUVIANA. Voyez *Jalapa.*

M1RACAIBA, nom d’une efpece de palmier qui croît  
dans le Btesil. RAY , *Hist. Plant.*

MIRACH , mot Arabe qui signifie *Abdomen* , le bas-  
Ventre.

MIRITI, esipece de palmier du Bresil. RAY, *Hest.Plant.*MIRMIDONES , signifie dans Paracelfe des chimeres,  
des fantaisies, ou des fonges fatiguans. CasTELLI.

M I S

MISADIR, ou MIXADIR , *sel ammoniac.* **RuLAND.**

MISANTHROPIA, μισανθρωπια, de μισος, haine , &  
ἄνθρωπος, homme ; dégcut, aVersionpour le commer-  
ce des hommes. La *Mis.antropie* est un iymptome de  
mélancolie.

MISCE, *mêlez.* On exprime ordinairement ce terme à  
la fin des Ordonnances par M.

MISERERE MEI, nom de la passion iliaque.  
MISMAR , cor fur les orteils.

MISOPTOCHOS, deseso^,haine,& πταχὸς, mendiant.  
Epithete de la goute, qui attaque rarement les pau-  
vres, mais trèsssouVent les riches, les débauchés, & les  
perfonnes qui mènent une vie molle & oisiVe.

MÎSSA, nom de la pierre Philosophale.

MISSADAN, vif-argent. RULAND.

MISCERASSI, *plâtre.* **RULAND.**

MISSIO SANGUINIS,saignée.

MIS Y. Voyez *Chalcitis.*

M 1 T

M1TELLA , en termes de Chirurgie, estime écharpe  
pour foutenir le bras; & dans la Botanique, Je nom  
d’une plante.

MITELLA.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace; fes feuilles ressemblent à celtes de  
*la Cortufai* & l’extrémité du pédicule est terminée par  
un calyce ouvert, d’une feule piece, découpé en cinq  
parties. Sa fleur est en rofe, à cinq pétales , pointue, &  
ses pétales naissent entre les intervalles des fegmens du  
calyce. Son fruit est arrondi, pointu, ouvert comme  
la mitre d’un Evêque, & contient un nombre infini de  
Eemences.

Boerhaave compte quatre especes de cette plante.

I. *Mitellas Americana, florum petalis Integris s* T. 242.  
*Cortusa Indica s vel hedera terrestris,* Stap. in Theoph.  
366. *J'anicula, montana s Americana , repens,* H. R,  
Par,

2. *Mitella, Americana ustorum petalis fimbriatis*, T. 242.  
*Sanicula , seu cortus.a Americana , altera> flore minuto  
fimbriato*, H. R. Par.

3. *Mitella, Americana, florefqualltdè purpureo > vtllofe.*

MIT , 1368

*Cortusa, Americana, flore sauaUide purpureo , villose,*Flor. 287.

4. *Mitella, Americana., maxima, unctoria.* V. *Aelelotl.***BOERHAAVE ,** *Ind. ait. Plant. Vol. I. p. 2Oy.*

On donne à cette plante le nom de *mitella,* parce que  
Eon fruit a la figure d’une mitre; mais on ne lui attri-  
bue aucune vertu médicinale.

MITHRIDATIUM, *Mithridate.*

On rapporte que le fameux Mithridate , Roi du Pont,  
avoit trouvé le fecret de fe garantir des effets du poi-  
fon , en prenant tous les matins un certain antidote.  
Serenus Samonicus nous apprend que Pompée ayant  
pris le bagage de ce Prince, fut fort furpris de trouver  
que cet antidote ne consistoit qu’en vingt feuilles de  
rue, un peu de fel, deux noix, & autant de figues.

Le remede auquel on donne aujourd’hui ce nom, est  
beaucoup plus compofé.

1369 MIT

*de vin de Canarie*, autant qu’il en faut pour dise  
sejudre les gommes & les fucs , qui en deman-  
dent ordinairement Vingt-six onces;

*de miel clarifié*, une quantité égale au poids de  
de tous les ingrédiens, si on en excepte le νΐη.

Faites-en un électuaire sielon Part. On peut substituer le  
diacod au miel.

Cette composition est une des principales que l'on trou-  
Ve dans les Boutiques. Zwelser dans sies Notes siur le  
Dispensiaire d’Ausbourg, rejette quelques-uns des in-  
grédiens préeédens , aVec la liberté qui lui est ordinai-  
re dans ces Eortes d’oecasions, foit comme inutiles, ou  
comme peu conformes à la principale intention du tout.  
Alais il paroît s’être donné plus de peine qu’il n’en fal-  
loit pour distribuer les dÎVers ingrédiens qui ont be-  
soin d’être pulcérifés sous certaines classes, parce que  
toutes ces drogues, si l’on ên excepte les gommes, font  
aussi-bien ensemble que séparément ; outre que chaque  
Pharmacien fait assez comment il faut s’y prendre pour  
dissoudre dans du νΐη , les gommes & les fucs qui ne  
peuVent être pulcérisés. On emploie communément ce  
remede en qualité de cordial, d’opiat, & de fudorifi-  
que; & en effet, il conVÎent à toutes ces intentions,  
puisque la plupart des simples qui entrent dans sa corn-  
position possedent ces Vertus. Sa dofe est depuis un si:ru-  
pule jusqu’à deux dragmes, & il Vaut beaucoup mieux  
dans certains cas que la thériaque de Vensse, tant en  
qualité de cordial que d’alexi-pharmaque. Mais ce re-  
mede, de même que les autres préparations anciennes,  
contient plusieurs drogues qu’il eût été beaucoup  
mieux de supprimer, parce qu’elles n’ont aucun rap-  
port aVec le but principal qu’on fe proposic. L’agarie,  
par exemple , est non-seulement inutile , mais encore  
nuisible, parce qu’il rend le remede plus dégoutant. Le  
fisc d’hypocystis ne satisfait à aucune intentlon ; on au-  
roit du rejetter l’écorce de cassia, parce qu’elle rend la  
composition gluante. Le pouliot de montagne, la *se-  
mence* de daucus, la gomme arabique, les rosies rou-  
ges, le dictame de Crete, la racine de gentiane, & l’a-  
cacia n’ont aucune des Vertus conVenables au dessein  
du compositeur, & fiant plus à charge qu’utiles au re-  
mede, qui Vaudroit beaucoup mieux si l'on augmen-  
toit les ingrédiens les plus utiles, en proportionnant  
toujours la dosie de l’opium à leur quantité.

M1TRALES VALVULÆ, valvules mitrales du cœur.

M I V .

MI VA, *Marmelade.*

M I X

MIXAITHRION, ou MIXA1THRIA ,μιξαίθριον, ou  
μιξαιθρία; c’est sulVant Galien un tems ferein, entre-  
mêlé quelquefois de pluie. Ce mot sie trouVe dans Hip-  
pocrate, *Epidcm. Lib. I.*

MÎXOPYOS , μιξο'πυος, mêlé aVec du pus. Epithete  
qu’Hippocrate donne à l’urine. *Epidem. Lib. I.*

MIXTURA SIMPLEX ; *mixtion simple.*

Prenez *du spiritus theriacalis camphoratus* ( décrit par  
Bates) *dix onces ;*

*d’esprit de vitriol > deux onces s*

M I X 1370

*d’esprit rectifié de tartre, six onces ;*

Mettez-les en digestion dans un Vaisseau de Verre fcellé  
hermétiquement pendant trois semaines , pour  
que les drogues puissent s’unir exactement.

Ce remede excite la sueur, résiste à la corruption, & fait  
beaucoup de bien dans les fieVres malignes. La dofe est  
d’une dragme, plus ou moins. *Pharmacop- Batean.*

MIXTURA TUBULARIS, mélange pour tirer en fu-  
mée par la bouche en forme de tabac.

Coupez ces drogues menu, & ajoutez-y

*d’huile de semence d’anis is.eize gouttes ;  
d’huile de cannelle > huit gouttes.*

Mêlez 1

Ou, ί

Prenez *de cosses de pistaches, une once,  
de pas dé âne deux onces \  
de tabac, demi-once ;*

*d’hielle de semence d’arel s, huit gouttes.*

Coupez ces drogues menu, & mêlez-les pour en tirer la  
fumée par la bouche.

Les perfonnes sujettes aux catharres & aux rhumes, peu-  
Vent *se* servir de l'une ou l’autre de ces compositions.  
Car il arrÎVe souvent , que pour aVoir manqué d’éva-  
cuer ces humeurs par le moyen de ces siortes de siubstan-  
ces chaudes & dessiccatives, elles embarrassent, relâ-  
chent , & ruinent les glandes , & détruisent à la fin le  
tissu des poumons. Alaisces Eortes de remedes ne con-  
viennent qu’à ceux qui fiont si accoutumés à fumer,  
qu’ils ne fauroient plus s’en passer.

MIXQUITL, nom de l’acacia. RaY , *Hist. Plant.*

Μ N A

ΜΝΑ , μνᾶ, le même que *Mina.*

MNASÆIPHARMACON,nom d’une emplâtre émol-  
lientedécrite par Galien, *Lib. I. cap.* 4. *de Comp- M.  
P. G. 8c* d’un autre qu’indique Paul Eginete, *L. VII.  
cap.* 17.

M N E

MNEME. Castelli nous apprend que c’est le nom d’un  
baume céphalique décrit par Junken. Je crois qu’il est  
le même que le *balsamum vitae,* dont Sehroder, *L. II.  
cap.* 41. nousalaisséla defcription.

*1371* Μ N E

ΜΝ EMECEPHALICUM B ALS AMUM, est un bau-  
me que Charles , Duc de Bourgogne acheta d’un Me-  
decin Anglais, la fomme de dix mille florins. Quel-  
ques Auteurs assurent qu’il est d’une efficaCÎté si ex-  
traordinaire qu’il conferVe dans l’esprit un siouVenir  
perpétuel des chosies passées. Il n’y a que ceux qui en  
ont sait ufage, qui peuVent nous dire si cela est Vrai  
ou faux: mais on le prépare de la maniere suivante:

Pulvérisiez ce qui doit l'être, mêlez le tout ensemble, &  
distilez-le par l'alembic à un degré de chaleur  
conVenable, juEqu’à ce que l'eau l'oit séparée de  
l’huile.

Voici, à ce qu’on prétend, la maniere de *se* servir de ce  
baume.

On essprend la grosseur d’un pois & l'on s’en oint tous  
les jours les passages des narines & des oreilles pendant  
les deux premiers mois ; tous les trois jours les deux  
mois siliVans, deux fois par femaine, pendant les deux  
autres mois,enfuite une sois toutes les semaines,& après  
tous les quinze jours jufqu’à ce que l’année soit expi-  
rée. Ilsilssit après de s’en oindre une sois tous les mols.  
SsiNNERT, *PractÆib. I. cap.* 5.

M N I

MNIUM, espece de mousse.

M O D 1372

M O C

MOCHLIA , μοχλήα, réduction des os qui sirnt sortis de  
la place où ils doÎVent être.

MOCHLICA, purgatifs drastiques ou violens.  
MOCHUS, nom de *i’ervum verum.*

M O D

MODAGAM,est un arbrisseau du Malabar, appelle  
*pomifera Indica -> flore rhododendri, fructu pyrifermi.*

On ailùrequela décoction de fa racine & de sim écorce  
guérit les maux de tête inVétérés.

On prépare avec Ees feuilles une potion qui est d’une  
efficacité furprenante pour exciter les regles.

MODERNI , les *Modernes.* Comme il est foirvent par-  
lé des Anciens & des Modernes dans cet Ouvrage,  
j’ai cru qu’il étoit néeessaire, pour que le Lecteur sa-  
che une fois pour toutes, qui sirnt ceux auxquels on  
donne ce nom , d’établir une époque qui ferVe à les  
distinguer. Les Lettres doÎVent leur rétablissement en  
Europe à la destruction de l'Empire des Grecs, qui  
arriva à la prife de Constantinople par Mahomet *se-*cond : car un grand nombre de SaVans ayant été obligés  
d’abandonner cette Ville , fe retirerent en Italie & y  
apporteront les Sciences avec eux. On peut donc re-  
garder le jour de la prise de Constantinople, qui fut le  
23 Mai 1453. comme celui de la naissance des Lettres,  
par rapport aux parties Occidentales de l'Europe.J’ap-  
pelle donc Anciens tous ceux qui ont écrit fur la Me-  
decine aVant cette époque , & Modernes ceux qui fiant  
venus après.

MODIOLUS , la couronne ou fcic du trépan. Voyez  
*Caput.*

MODIUS, est une mesture pour les choEes Eeches qui  
contient heize Eextiers ou chopines.

MODUS , signifie quelquefois mesiure ou proportion.  
RHODIUs, *in Scribon. Large*

M O G

MOGILALIA , de μόγις, difficulté, & λαλεω, parler;  
difficulté de parler.

MOGORI FLORES, ce sirnt de certaines fleurs ex-  
tremementodorantes , dont Breyn nous a donné la des-  
cription. Les Indiens en tirent par la distilation une  
eau dont ils font le même ufage que nous de notre eau  
de fleurs d’orange.

MOL

MOLA, *mole,* ce mot a différentes significations, on  
l’emploie quelquefois pour désigner la rotule *(patel-  
la.* ) Quelques-uns appellent aussi les dents molaires &  
les mâchoires *molae.*

On entend communément par le mot de *mole* une masse  
charnue , dure, informe , qui s’engendre dans la ma-  
trice des femmes à la place du fœtus.

La Motte dit que la *mole* paroît être la même chofe que  
le faux germe, aVec cette différence qu’on ne lui don-  
ne ce nom que quand elle ne fort qu’après le deuxieme  
ou troisieme mois, au lieu qu’elle prend le nom de  
faux germe, quand elle fort avant ce tems-là.

Mauriceau la distingue de la maniere suivante.

Les signes de la *mole,* ou faux germe, sirnt les mêmes que  
ceux de la Véritable grosseile, excepté que dans la. Vraie  
grosseffe le Ventre s’applatit & diminue jusiqu’à la fin  
du deuxieme mois ; au lieu que celui d’une femme qui  
a une *mole* ou fausse grossesse, grossit des le premier  
mois& augmente insensiblement jufqu’à la fin dudeu-  
xieme ou troisieme mois , auquel tems il rentre dans  
fion état naturel. S’il arrÎVe que la *mole* reste plus long-  
tems dans la matrice , elle caul.e fouvent la mort à la

1 MOL

malade par les hémorrhagies violentés qu’elle occa-  
sionne, & auxquelles on ne peut remédier que par l'ac-  
couchement. Il arrive même souvent que la malade est  
réduite à la derniere extrémité avant ce tems-là , fur-  
tout quand on n’a pas soin d’appeller à tems un habile  
Accoucheur.

La *mole* n’est point enveloppée de membranes comme le  
fœtus, elle n’a ni eaux ni placenta, parce qu’elle fait  
l’offiee de ce dernier, étant attachée comme lui à la  
matrice , dont elle tire fa nourriture par le moyen de  
fes vasseaux ; d’où il fuit que la perte dolt cesser dès  
que la *mole* est fortie.

Lorfque la *mole* Eort avant la fin du troisieme mois , la ma-  
lade *se* passe souvent du Eecours de l'Accoucheur, &  
les vuidanges ont toujours leur cours ; mais on est S011-  
vent obligé d’avoir recours au Chirurgien pour s’en  
délivrer.

Voici la maniere d’extraire une *mole.*

On introduit un doigt dans la matrice, & même deux,  
s’il est nécessaire, *avec* lesquels on faisit la *mole 8c* on  
la tire dehors. Supposé que la perte continue après que  
la *mole* est sortie, il y a lieu de croire qu’il en a resté  
une partie dedans, ou qu’elle n’étoit pas seule ; il faut  
donc introduire une feconde fois les doigts dans la ma-  
trice & en tirer ce qui peut y être resté. La Μοττε.

Lawoso, dit Weipfer, est une masse charnue, irréguliere  
qui est produite dans la matrice, foit par une concré-  
tion du fang menstruel, par la rétention d’une partie  
de l’arriere-faix , ou par une grossesse imparfaite. Les  
filles & les veuves font rarement affligées de cette ma-  
ladie : mais les femmes mariées y font très-sujettes.  
Les *moles* ne font pas toutes de même forme & de mê-  
me grosseur. Quelquefois elles ne tiennent point à la  
matrice, d’autres fois elles y font attachées par des  
vaisseaux fanguins , ou par des fibres charnues, & quel-  
quefois elles y font fortement & étroitement attachées.  
.Elles fortent ordinairement seules, & quelquefois avec  
le fœtus. Quand elles s’engendrent feules, elles sor-  
tent pour l'ordinaire vers la fin du deuxieme ou troi-  
sterne mois , & leur sortie est précédée par des douleurs  
pareilles à celles qui accompagnent l'accouchement  
véritable; quelquefois ces douleurs l'ont plus violen-  
tes,les Eymptomes plus fâcheux, & l'hémorrhagie si  
excessive, qu’elle met la vie de la malade en danger.

Ces fausses conceptions sont ordinairement accompa-  
gnées pendant les quatre premiers mois des mêmes  
fymptomes que la véritable grossesse : mais elles don-  
nentenEuite des signes auxquels on peut aisément les  
distinguer. Car 1°. lazwso n’exCÎte aucun mouvement  
dans la matrice, comme fait Pensant après lequatrie-  
me ou cinquieme mois de grossesse. 2°. La *mole* distend  
le ventre également, au lieu que l’enfant le pousse plus  
en pointe Vers le nombril ou le côté. 3°. La *mole* chan-  
ge de situation dans le ventre, fuivant la posture de la  
mere, ce que le fœtus vivant ne fait jamais. 40. La  
femme grosse d’une *mole* n’a que peu ou point de lait  
au fein, au lieu que les mamelles grossissent de plus  
en plus dans la vraie grossesse. 50. Les fymptomes qui  
accompagnent la fausse grossesse font plus violens , la  
complexion est altérée, l'appétit languit, toute l'habi-  
tude est affoiblie , & l’on fent des douleurs excessives  
dans la région des reins & du pubis. L’hydropisie oc-  
casionne aussi quelquefois de pareils fymptomes quand  
4 elle a gagné le bas-ventre.

Quand on est assuré que la femme est grosse d’une *mole,* il  
faut tâcher d’en procurer la fortie par des remedes  
convenables , & si ceux-ci ne réussissent point, essayer  
de l'extraire par l’opération de la main , qu’on intro-  
duiraaVec précaution dans la matrice. Si fon orifice  
n’est point assez dilaté pour donner passage à la main  
du Chirurgien , il faudra exciter le ténefme au moyen  
d’tm purgatif Violent & de clysteres acres & piquans,  
relâcher cet orifice & le dilater peu à peu en appliquant  
dessus des fomentations émollientes. On introduira

M O L 13.74.  
enfuite la main dans la matrice après l’avoir frottée  
d’huile & s’être rogné les ongles , & si la *molae* est adhé-  
rente à l'tltérus, coffime clest assez l'ordinaire, on la  
détachera peu à peu avec les doigts avant que de l'ex-  
traite, suivant la méthode d’Hildanus, qui a pratiqué  
lui-même cette opération. Supposé que les doigts sinent  
insiussisans pour cet effet, on *se* sierVira d’une paire de  
tenettes tranchantes, longues & mousses à leut poin-  
te. Enfin, si la *mole* est si grosse qu’elle ne puisse pas  
fiortir toute entiere , on la coupera en plusieurs mor-  
cêaux avec les doigts, ou avec un bistouri courbe,  
ou avec le crochet représenté par les *figures* 17 &  
18 de la *Planche XIII.* Ceux qui voudront s’inse  
truste plus à fond de la maniere dont on extrait les  
*moles* , n’ont qu’à consulter Hildanus , Roonbusch , &  
Mauriceau. Enfin, si la *mole* ne caisse aucune incom-  
modité à la mere , & qu’on trouve de la difficulté à  
l’extraire , on doit la laisser , puifqu’on a vu des fem-  
mes qui en ont gardé pendant toute leur vie fans en  
recevoir aucun dommage.

MOLARIS LAPIS , *Meule de moulin.*

On la distingue de la maniere salivante.

*Lapis molar* s, Offic. Aldrov. Musi Metall. 721. Cap.-  
Hort. Catli. Supp. 2. 53. *Lapides molares,* Charlt.  
Fossi 17. Boet. 524. *Molae,* Worm.qI. *Molares,* Messi  
Pin. 2I2.

J’ai trouvé ce qui précede, dit Dale, dans le Catalogue  
des Drogues simples officinalesqui est à la fin du Dif-  
penfaire de Shipton; mais j’ignore pour qu’elle rai-  
son il y est,puisqu’on ne fe fert de cette pierreque pour  
moudrele blé.Il peut *fe* faire que la poussiere de la *mena  
le de moulin* possede les mêmes vertus que celle de la  
queue ou pierre à aiguiser. Voyez Clef,

MOLDAVICA, *Baume de Turquie^*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font longues, étroites & dentelées; le caEque  
ou la crête est voutée, fendue en deux & recourbée ;  
la barbe est divisée en deux parties, qui fe terminent  
par des gueules bordées ; le calyce est un tuyau décou-  
pé en deux parties inégales, & fe ferme lorfqu’il est  
mûr; les femences font oblongues.

Boerhaave compte six efpeces de cette plante,

1. *Moldavica, betonicaefolio, flore caeruleo* , T. 184. *Me“  
lissa, peregrina, folio oblongo,* C. B. P. 129. M. H. 3.  
408. *Melissea, Turcica multis dicta,* J. B. 3. 2. 234.  
Tab. Ic. 351.

2. *Moldavica s betonicaefolio , flore albo,* T. 184. *Melissea  
Moldavica}flore albo. Citrago Turcica,flore albo,* H.  
Eyst. Æst. o. 7. F. 2. Fig. 2.

3. *Moldavica s Americana, trifolia, odore gravi*, T. 184s  
*Cedronella , Canariensis -, viscosa , foUis plerumque esc  
eodem pediculo ternis*, H. A. 2. 81. *Dracocephalo asssse  
nis, Americana s trifolia, odore terebinthinae,* Volk.

4. *Moldavica , Orientalis , betonicae folio s flore magno »  
violaceo,* Τι Cor. 11.

5. *Moldavica s Orientalis, betonicaefolio s flore magyno, al-  
bido,* T. Cor. 11.

6. *Moldavica , Orientalis , salicis folio , flore parvo, ca-  
ruleo ,* T. Cor. I I. BOERHAAVE , *Ind.* sst. *Plant.* VüI.  
I. p. 168.

Elle est appellée *Moldavica* de la Moldavie d’où on nous  
l’a apportée, & ou elle croît sans culture.

Cette plante, dit Boerhaave, me sut apportée de la Mole

137/ MO L

davie Turque par un Botaniste qui lui donna le nom de  
*Baume Titre de Moldavie*, pour éviter le fynonyme :.  
mais je crois qu’il eût mieux sait de l'appeller *Molda-  
vique.* On ne dit rien de fies Vertus ; les deux premie-  
res especes ont exactement l’odeur de la mélisse, &  
l’on peut s’en servir au défaut de celle - ci. Elles ont  
une odeur balfamique très-forte. La troisieme reflem-  
ble au baume du Pérou, & peut-être pOssede-t’elle les  
mêmes Vertus. *Histoire des Plantes attribuée â Boer-  
haave.*

MOLENDESIS, dans le *Théâtre Chymique ,* Vol. V.  
est un défaut de chaleur.

MOLGA , la *Salamandre.* **RULAND.**

MOLIBATO. Ruland traduit ce mot *parcalchum, aes  
plumbi.*

MOLLE, *Molle des Indes* ou *Lenels.que.*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font découpées en plusieurs lobes & termi-  
nées par une feule feuille; fa fleur est en rosie, & sim  
fruit pareil à un grain de polare.

BoerhaaVe ne compte qu’une espece de cette plante ,  
qui est,

*Molle*, Clusi in Manard. 312. *Lentiscus, Peruana,* C. B.  
P. 399. **BOERHAAVE ,** *Ind.- alt. Plant.* Vül. II. p. 258.

Cet arbre donne par incision une résine extremement  
odorante, semblable à celle du lentisque. J. Bauhin  
déerit cette résine ou gomme, & dit qu’elle est fort  
approchante de celle que l’on Vend dans les boutiques  
fous le nom de *gomme élémi,* excepté qu’elle est un peu  
plus blanche. Cet arbre est très-abondant dans les val-  
lées du Pérou.

La décoction de fon écorce fournit une fomentation d’u-  
ne efficacité extraordinaire pour les douleurs & les en -  
flures des jambes. Ses petits rameaux fervent à faire  
des curedents. On fait bouillir fon fruit dans Peau au  
degré de la décoction pour en préparer un vin ou une  
boisson très-bonne, du Vinaigre ou du miel. La décoc-  
tion des feuilles appaife les douleurs qui proViennent  
d’une caisse froide. Sa gomme dissoute dans du lait est  
bonne pour emporter les taches & les cataractes des  
yeux. C. Romanus a assuré J. Bauhin fur fa propre ex-  
périence , qu’une dragme & demie de cette même gom-  
me purge efficacement. Monard croit que la poudre de  
l’écorce déterge & confolide les plaies , lorsqu’on les  
en faupoudre; qu’elle raffermit les dents & fait renaî-  
tre les genciVes. Ses feuilles étant pilées rendent une  
odeur fort agréable; leur décoction appliquée chaude-  
ment fur les plaies aVec des compresses en hâte la gué-  
rifon en empêchant les humeurs d’y affluer : la poudre  
de l’écorce produit le même effet. Les baies font cou-  
vertes , quand elles ont atteint leur maturité, d’une  
chair fort agréable au gout, mais qui d'est pas fort  
abondante.

On en compofe une boisson en les pressant entre les mains  
dans l'eau chaude, jufqu’à ce qu’elles aient perdu leur  
douceur, en prenant garde de n’y point mêler ce qu’el-  
les ont d’amertume, qui ne manqueroit pas de la gâ-  
ter. On coule cette liqueur & on la laisse reposer pen-  
dant quelques jours. Cette boisson est claire & limpi-  
de, fort agréable & fort faine , pour ceux principaïe-  
ment qui font affligés de maladies des reins ou de la  
vessie, furtout quand on la mêle aVec la liqueur qu’on  
tire du mays. Cette même eau , quand on la fait bouil-  
lir plus long-tems, fe conVertit en un miel excellent;  
& lorfqu’on l’expofe au fbleil aVec d’autres ingrédiens  
que j’ignore, en un fort bon Vinaigre. Les Empiriques  
ont coutume de donner aux fébrleitans durant le pa-  
roxysine, les bourgeons de cet arbre dans Peau pré-

M O L 1376  
cédente . après les avoir exposés pendant une nuit  
la rosée. RAY, *Hist. Plant.*

MOLLIFICATIO, terme Barbare, qui signifie une  
paralysie des mufcles ou de quelque partie du corps,  
de l’anus, par exemple.

MOLLUCCA , cancre qui Vient de quitter fon ancien-  
ne écaille pour en reprendre une nouvelle qui est en-  
core molle.

MOLLUGO, *espece de Morgeelne.*

Volai fes caracteres.

Ses feuilles font molles, portées de cinq en cinq fur un  
même pédicule, lisses & fans poils. Son fruit consiste  
en une couple de femences feches qui ont la figure  
d’un croissant.

Boerhaave compte trois especes de cette plante, qui  
font :

I. *Mollugo, montana, latifolias ramosae* C. B. B. 334.  
Boerh. Ind. A. 148. *Mollugo montanas* Ostle. *Rubia  
siylvaelca laevis,* J. B. 3. 716. Raii FIist. 1. 481. *Gal-  
lium , sive mollugo montana,* Ger. 967. Emac. 1127.  
*Gallium flore albo majus asive mollugo montana,* Park.  
Theat. 564. *Gallium montanum latifolium ramosum ->*Tourn. Inst. 115.

Cette plante croît aux lieux marécageux, & fleurit au  
mois de Juillet. Elle est d’ufage en Medecine & pof-  
fede les mêmes vertus que les deux autres especes fui-  
vantes. Buxbaume obferve que l'on vend cette plante  
dans nos boutiques fous le nom de *matris.ylva* ou *asu  
perula.* DaLE.

2. *Mollugo, hexaphyllos, latifolia , caule firmiori,* ru-  
*bello, tenielnflore albo. Rubra Pyrenaica, folio mollit-  
gelels->* Tourn. Flor. 2. 58.

3. *MollugoΊ Americana rfolioparietariae, N TM. Anony-  
mes Americanae foliis parietariae scabris -, floribus au  
bis, ad foliorum ortum vix conspicuis* , Plukn. Phyt.  
136. 4. **BOERHAAVE,** *Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 148.

Son nom vient de *mollis,* à caisse de la Fouplesse de ses  
feuilles. Cette plante ressemble à l'extérieur à la *rubia*ou garance , mais elle est lisse en-dedans. Elle passe  
pour être apéritive. BoERHAAVE.

MoLLUgo est aussi le nom de la *Cruciata, glabra, folio  
nervoso, rigido, bacca gemella s sicca , Insipida s flore  
lacteo.*

Dale fait encore mention de l’efpece fuivante, qu’il  
prend pour *VAlysseum Plinii.* Voyez *Alysseim^*

On la distingue comme il fuit.

MqLLUgo , Offic. *Mollugo vulgatior*. Park, Theat. 565.  
Raii Hist. 1.481. Synop. 3. 223. *Mollugo montana an-  
gustifolia, vel Gallium album latifolium,* C. B. P. 334.  
*Rubia angusti folia aspera*, J. B. 3.715. *Gallium album  
vulgare.,* Tourn. Inst. 115. *Alyssum PlinU, L. XXIV.  
cap.* I I.

Cette plante croît dans les baies & parmi les buissons, &  
fleurit au mois de Juin. Sa racine est d’usage & posse-  
de les mêmes vertus que la garance ordinaire, mais el-  
le est plus douce. DaLE, -

MOLOCH, en terme de Chymie, est un pot de plomb  
à travers duquel on coule le mercure dans le feu. Cas-  
TELLI d'après *Libavius.*

MOLOCHINE, μολοχίνη, épithete d’une emplâtre ven-  
te dont Galien donne la defcription , *Lib, II. cap. 1.*

MOLON,

1377 MOL

MOLON, nom de la *Filipendula.*

MOLOPS, μω'λωψ, meurtrissure ou tache rouge qui pa-  
roitsi.lr la furface de la peau dans quelques fieyres ma-  
lignes.

MOLUCCA.

Voici *ses* caracteres.

Son caIyce est déployé, large, fait en forme de cloche ,  
ccmme membraneux & ouVert. Le cafque est creux ,  
la leVre inférieure de la fleur découpée en trois parties,  
dont celle du milieu l’est ordinairement en deux. Sa  
fleur est fort petite & cachée dans le centre du calyce.  
Ses femences sont anguleuses & presque toutes à dé-  
couvert.

BoerhaaVe compte deux especes de cette plante.

i. *Molucca,* J.B. 3. 2. 234. *Melissea, Moluccana, odora-  
ta,* C. B. P. 229.

2. *Molucca, spinosa,* Dod. p. 92. *Melissia -, Moluccanas  
foetida,* C.B. P. 229. *Molucca asperior , Syriaca, et  
Maseluc Turearum ,* Lob. M. H. 3. 380. B **OERHAAVE ,***Ind. alt. Plant.* Vol. I. p. 173.

Cette plante tire l.on nom des Molucques où on l’a dé-  
couVerte. Elle est Vulnéraire & très - bonne pour la  
phthisie, étant priste en forme de thé. Son fuc est fort  
falutaire à catsse de fa qualité astringente lorfque cette  
maladie est accompagnée d’un crachement de sang.  
Ses feuilles mifes en infusion dans du νΐη ou de l’ef-  
prit de νΐη, ont la Vertu de briser la pierre. Elleposse-  
de toutes les Vertus du baume , mais son odeur est plus  
sorte. Il est bon d’obsienver que la couleur bleue de  
toutes les plantes proVÎent de la graisse du terrein où  
elles crûssent : mais cela a furtout lieu dans l’exem-  
ple préfent. *Histoire des Plantes attribuée â Boer-  
haave.*

MOLUCCANA. Voyez *Molucca.*

MOLY.

Voici ses caracteres.

Il ressemble en tout à l’ail, excepté qu’il a une odeur  
douce , ou du moins qui n’est point désagréable.

BoerhaaVe compte flept efpeces de cette plante, savoir,

1. *Moly s latifolium , liliflorum* , C. B. P. 75. *Moly Theo-  
phraste,* Clusi H. 191. Voyez *Allium.*

*2. Moly, Indicum rsalus.* Hist. 192. *Caucasen, moly Indi-  
cum vocatum,* Lob. Ic. 162.

3. *Moly, anguistifolium, umbellatum,* C. B. P. 75. *Moly  
Dioscoridis,* Cluf H. 192.

4. *Moly , moschatum , capillaceo folio ,* C. B. P. 76.  
Prodr. 48.

5. *Moly , ver gémi an um , moschatum.*

*6. Moly, quod Gethioides-sfylvestre,* Col. 2. 7.

7. *Moly , parvum , caule triangulo ,* C. B. P. 75. BOER-  
**HAAVE,** *Ind. alt. Plant.* Vol. II. p. I46.

Tous les anciens Traducteurs d’Homere traduisent son  
*moly* par πήγανον ἄγριον, rue simvage, parce que les ha-  
bitans de la Cappadpce & de la Galatie appellent cet-  
te plante, qui naît dans leur pays, du nom de *moly.*Cette plante est néantmoins très-différente du *moly*d’Homere, que Théophraste dit qu’on trou Voit eneo-  
re de sim tems dans l’Arcadie, aVec la feuille de l'oi  
gnon marin & la racine du *bulbus.*

Volai à ce l.ujet un passage de Pline, *Lib. XXV. cap.* 24  
qui mérite attention.

« Homere parle d’une plante que les Dieux, à ce qu’i  
Lwp *U7*

M O L 1378

« dit, appellent *moly.* Il en attribue la découVerte à  
« Mereure, qui l’indiqua comme un préserVatif con-  
« tre toutes sortes d’enchantemens. On assure que le  
« Vrai *moly* d’Homere croît aux enVirons de Pheneum  
a & de Cyllene dans l’Arcadie. Sa raeine est ronde &  
« noire, de la grosseur d’un oignon ; *ses* feuilles, font  
a pareilles à celles de l’oignon marin, maiselle est très-  
« difficile à arracher. »

L’Auteur confond ici deux descriptions tout-à-fait diffé-  
rentes. Il a pris la premiere dans Théophraste, qui dit,  
que le *moly* d’Homere croît dans l’Areadie, Eous la  
forme qu’il décrit : mais il ajoute enfuite, οὐμὴν ὀρύτταν  
γε ἐιναιχαλεπὸν, ως'Όμηρος φήσι, « il n’est point aussi diffi-  
« cile à cueillir qu’Homere le prétend. ». Pline adopte  
le fentiment d’Homere & l'ajoute à la description de  
Théophraste, afin, selon toute apparence, de faire  
passer cette plante pour le *moly* d’Homere, que quel-  
ques Medecins fort versés dans la connoissance des sim-  
ples croyoient avoir trouvé en Italie. Il ajoute pour  
confirmer ce qu’il avance , « qu’on lui envoya de  
« la Campanie , une racine de trente piés de long, que  
« l'on arracha après plusieurs jours de traVail d’entre  
a les pierres & les rochers, fans pouVoir néantmoins  
a la conEerver entiere. »

Ce seul exemple silffit pour nous faire juger du favoir de  
cet Auteur dans la Botanique , puifqu’il a cru que le  
*moly* que Théophraste nous dépeint avec la feuille de  
l’oignon marin, & la racine ronde & noire comme cel-  
le de l’oignon , étoit le même que la racine de trente  
piés de long, qu’on lui envoya de la Campanie, &  
dont le bout avoit resté parmi les rochers. Comment  
a t’il pu s’imaginer qu’une pareille racine dont la lon-  
gueur excédoit celle de toutes les racines qu’il avoit  
vues jufques alors , étoit une efpece de bulbe ? Sa lon-  
gueur n’eût elle pas dû lui persuader le contraire ? Cet-  
te racine de Pline n’a donc rien de commun avec le  
*moly* d’Homere, que la difficulté qu’il y a à l’arracher.  
Mais Théophraste dit le contraire du *moly* d’Arcadie,  
qui est conforme à tout autre égard à celui d’Hemcre.  
Pline a donc jugé à propos pour faire voir la conformi-  
té qui fe trouVe entre la racine de Campanie & lezzzo-  
*ly* de Théophraste, de confirmer par le crédit d’un au-  
tre Auteur, ce qu’il dit de la peine qu’il y a à l’arra-  
cher , contre le fentiment même de celui qu’ilafuivi.

« Les Auteurs Grecs, ajoute-t’il, ont décrit le *moly* avec  
a une fleur jaune , bien qssHomere dife qu’elle est  
« blanche. »

J’ignore quels font les Auteurs dont il veut parler,car on ne  
trouve rien de femblable dans aucun de ceux qui nous  
restent; & je ne crois pas qu’il y ait jamais eu de pareil-  
le contrariété dans leurs descriptions, car quelques-uns  
ont donné le nom *delimoly,* μῶλυ, à la rueEauvage, à  
caufe qu’elle ressemble en quelque Eorte au vrai *moly*par la noirCeur de Ea racine & la blancheur de Ecs seuil-  
les, loin d’avoir dit que S& fleur est jaune. Pline paroît  
avoir imaginé ceci flur un passage de sim Auteur qu’il  
n’a point tranflcrit tout entier dans fes *Adversaria.*Théophraste avoit dit μωλυ τὰ μεν φύλλα ἔχει ἀγρώστει  
όμοια , ᾶνθη λευκοϊοις *'oscoio. ,* « le *moly* a *ses* feuilles sem-  
« blables à celles de l’agrostis, & fes fleurs pareilles à  
« celles de la leucoia : » mais il a oublié ce qui fuit :  
γαλακτακροα , a d’un blanc de laIt, » Or comme les  
Grecs appellent fouvent la *viola lutea, λευζο’ιον, leu-  
coium,* il a cru que ἄνθη λευκοἐνις ύμοια , signifioit *fleurs  
jaunes.* L’Auteur des Priapées paroît avolr fuivi Pline  
quand il dit :

*de qua flos aureus exit,*

« D’où s’éleve une fleur de couleur d’or. »

Voyez, je vous prie, avec quelle exactitude il a traduit  
ce qu’Homere dit du *moly.*

1379 MOL

γάλακτι δὲ ἔικελον ἄνθος ,

« Une fleur pareille au lait, ( par *sa* blancheur. ) »

J’ai EouVent pris plaisir aux débats de deux fameux Bota-  
nistes, qui ont difputé aVec autant de chaleur que d’i-  
nutilité, pour fssvoir si la μώλυζα, *molyza* d’Hippocra-  
te, étoit leμῶλυ, *moly* , dont Homere parle. La μώλυζα  
ou comme quelques-uns écrivent, μάλυζα, signifie dans  
HippoCrate, une tête d’ail, & *n’a* rien de commun  
aVec le *moly.* Nous lisions en conséquence, *Lib. I. de  
Muliebr. adrucav o-aeosc<sud acrdéscaae* : «ayant pelé une  
« tête d’ail. » Galien a conl.erVé les deux leçons dans  
le passage silÎVant dans son *Exegesis,* que l'on doit lire  
de la maniere siliVante : μω'λυζα σκόροδον ὰπλῆν τὴν κε-  
φαλὴν ἔχον, καὶ μὴ διαλελυμμένην εἰς ἄγλιθας,' τινὲς δὲ μά-  
λυζα : « l’ail qui a une seule tête, qui n’est point par-  
a tagée en deux gousses ; quelques-uns l'appellent  
«μαλυζα, *malyzaa»* Les éditions ordinaires portent τινὲς  
δε μωλυ. F<efychius dit, μω’λυζα μονοκέφαλον σκοροδον ,  
τινὲς δὲ μάλυζαν : α *malyza,* ( μώλυζα ) est un ail à tête  
« simple, appelle par quelques-uns *malyza, GaeL.vsu ) »*Et Psiellus, dans sion Traité des anciens termes de Me-  
decine, dit: μάλυζα ἄιτῶν σκορόδων κεφαλαὶ: « les *ma-  
« lyza* sont des têtes d’ail. » Dans Erotien μώλυξ, *mo-  
ly x -,* est mis pour μάλυζα, *maelyza.*

Il fuit de ce qulon Vient de dire, qu’il y a deux difléren-  
tes el.peces de *moly*, celui de Cappadoce ou de Galatie,  
& celui d’Homere ou d’Arcadie, & c’est en ceci que  
consiste l’homonymie. Celui de Cappadoce étoit la  
rue siauVage, que les Cappadociens eux-mêmes appel-  
loient *moly* ; car Diosicoride dit, *Lib. III. cap.* 53.  
que la plante que quelques-uns appellent rue siauVage,  
est la même que celle à qui l’on donne le nom de *moly*dans la Cappadoce & dans la Galatie. Cetxe même  
plante, dit-il, est appellée par les Syriens *besasa, &*par d’autres *harmala,* d’où est Venu l’Arabe *harmel t*qu’un Botaniste de cette Nation donne à une autre ef-  
pece de *moly.* Le *moly* de Cappadoce est appelle en  
Arabe*fatab-bari ,* c’est-à-dire, rue EauVage. Cepen-  
dant la rue EauVage, proprement dite, diffère du *mo-  
ly,* bien que axuelques-uns ayant donné à ce dernier le  
nom de la rue satiVage. De-là Vient qu’AVÎcenne, *Lib.  
IV. Fen. 6. Tract. 3. cap.* 33. distingue le *harmel* de la  
rue EauVage ; car le *harmel* n’en est proprement qu’une  
esipece. Les Traducteurs auroient donc mieux sait de  
traduire le mot Arabe *harmel* en Latin par *Cappado-  
cium moly -, moly* de Cappadoce, que par celui de *ruta  
fylvestris ,* rue sauVage. SaUMAIsE, *deHomonym. Hyl.*

*Iatr.*

Photius nous apprend que la Fable sait naître le *moly* du  
sang d’un géant que Circé tua.

MOLYBD(F.NA , en termes de Pharmacie, est un ré-  
crément métallique que l'on distingue de la maniere  
FuiVante.

*Molybdoena , et plunelago factitia ,* Offic. Schrod. 460.  
*Molybdœna , sive plumbago,* Matth. 1349. *Plumbago ,*Worm. 136. Charlt. Fossi 56. *Plombagine.*

***La*** meilleure *plombagine* est comme la litharge, jaune ,  
quelque peu luihante, & d’un rouge pâle durant la lé-  
vigation ; mais étant cuite dans de l'huile, elle prend  
une couleur cendrée : celle qui est bleue ou de couleur  
de plomb ne Vaut rien. Elle *se* forme dans les fourneaux  
où l'on rafine l’or & l’argent. Il s’en trouVe aussi une  
efpece fossile autour de Sebaste & de Corycum, Géné-  
raïement parlant, la plus estimée est celle qui n’a rien  
de femblable aVec les sitories , qui n’est point pierreu-  
se , mais jaune & brillante.

Elle possede les mêmes Vertus que la litharge & les stcories  
de plomb, on la calcine & on la laVe de la même ma-  
niere : mais elle vaut beaucoup mieux pour les emplâ-  
tres adoucissantes & agglutinatives appellées *lipara ,*

M O M 13S0

& produit de bien meilleurs effets; car elle incarne &  
cicatrise; mais on ne doit nullement l’employer dans  
la composition des remedes détersifs. D 1 o s C o R IDE ,  
*Lib. V. cap.* 100.

La *plombagine* est ce réerément qui dans la purification de  
llor & de l'argent aVec le plomb s’attache au fourneau.  
Sa partie supérieure ressemble à la litharge, l'infé-  
rieure à de la cendre, & fa partie moyenne est une  
fubstance qui tient des deux. Elle poffede les mêmes  
Vertus que la litharge ; elle est un peu froide, & ne  
possede aucune qualité détersiVe. DaLE.

MOLYBDœNA , signifie aussi du plomb noir , filmant Le-  
mery.

MoLYBDœNA, en terme de Botanique, est le nom de la  
*plumbago, quorundam.*

MOLYBDOEIDES, μολυβδοειδής , est une pierre de  
couleur de plomb, à laquelle on attribue les mêmes  
Vertus qu’aux fcories de ce métal. Castelli conjecture  
que c’est la mine de plomb.

MOLYBDOS, μωλυβδός, plomb. Voyez *Saturnus.*

MOLYZA, μώλυζα, tête d’ail, ou ail dont la tête ne  
peut point fie dÎVifer en gousses. CasTELLI , *Exegesis.*

M O M

MOMISCUS, μύμισκος, la partie des dents molaires  
contiguë à la genciVe. On donne aussi ce nom aux dents  
mOlaires mêmes,

MOMORDICA , *Pomme de merveille.*

Voici fes caracteres.

Sa fleur est monopétale, faite en forme de cloche, mais  
découpée si profondément qu’elle paroît être compo-  
sée de cinq feuilles. Quelques-unes de ces fleurs sont  
mâles , ( ou stériles ) d’autres femelles; elles naissent  
au fommet de l’embryon qui fe change en un fruit  
charnu quelquefois plus ou moins poinm & creux ,  
qui étant mûr s’otiVre & jette fes femences aVec élasti-  
cité. Ces Eemences sirnt enVeloppées d’une coëffe & lé-  
gerement crenelées à leurs bords.

BoerhaaVe compte cinq especes de cette plante, qui  
Eont :

1. *Momordica , vulgaris.* Voyez *Balsamina.*

2. *Momordica, fructu luteo, rubeseente*, H. Eyst. Aut.  
o. F.4. Fig, 3.

3. *Momordica, Aeylanelca, pampineâfronde, fructu bre-  
viori* T. 103. *Pavel.* H. M. 8. 18.

4. *Momordelca, Zeylarelca, pampineâfronde,frtictu lon-  
giori ,* T. 103. *Pandi Pavel.* Η. Mal. 8. 17.

5. *Momordica, Americana fructu reticulato, Scco,* Com-  
mel.Rar. Exot. 22. BoerkaaVe, *Ind. alt. Plant.*

MON

MONÆ, dans Paracelfe sirnt les fesses, (*nates. )*

MONAS, *μονας, unité.* Ce mot femble signifier en Chy-  
mie l’union des Vertus des simples, & être le même que  
*clyssus* ou *elixelr.*

MONBIN.

♦

Voici fes caracteres.

Sa fleur est faite en forme de cloche & composée deplu-  
sieurs pétales disposés circulairement. Il s eleVe de fon  
calyce un pistil qui fe change en un fruit mou, char-  
nu , de figure oVale, qui renferme un noyau dans le-  
quel font enfermées quatre amandes ou femences.

Miller n’en compte qu’une seule espece.

1381 MON

*MonIIns arbor s folüs fraxini, fructu luteo racemoso s*Pium. Nov. Gen.

Cet arbre est fort commun dans les régions les plus chau-  
des de l’Amérique , où il croît dans les fondrieres &  
dans les lieux bas & marécageux. Il a quatre ou cinq  
piés de haut & fe divise en un grand nombre de bran-  
ches toutes couvertes de feuilles ailées approchantes  
de celles du frêne. Ses fleurs, qui paroissent au prin-  
tems, font en bossettes de figure pyramidale à l’extré-  
mité des branches, elles sont blanches & sort douces.  
Il leur Euccede plusieurs prunes jaunes de figure ova-  
le, difiposées en grappes. Comme le bois de cet ar-  
bre est fort mou, on en fait des bouchons de bouteil-  
**les. MfLLER ,** *Dict.*

MONEDULA. Offic. Jonf. de Aviso 26. Bellon. des  
*Ois. 2s6.* Charlt. Exer. 75. Schw. A, 305. Raii Or-  
nith, 125. Gefn. de Avib. 468. *Monedula sive lupus.*Aldrov. Ornith 1. 770. Will. Ornith. 25. Raii Synop.  
A. 40. *Graculus vel Monedula.* Mer, Pin. 172. *Chou-  
cas.*

*L*

La chair de cet oifeau est d’usage, Etant appliquée *exté-  
rieurement,* elle réfout les tumeurs & guérit les écrouel-  
les. DaLE,

MONEMBASIATICUM , ce mot fe trouve dans N.  
MyrepEe , *Sect.* 1. *cap. Maso* C’est uneeEpece de Vin que  
Fuchsius croit être le même que celui de Malvoisie  
*( Malvaelcum. )*

MONEMERON, est le nom d’un collyre dont parle  
Marcellus Empiricus, *cap.* 8. & de quelques autres  
dont on trouve la description dans Galien , *Lib. I V.  
cap.* 2. & dans Aétius, *Tetrab. II. Sect.* 3. *cap.* 101. On  
leur donne ce nomparee qu’ils ont la vertu de guérir  
dans l'esipace d’un jour.

MONERES ,μονήρης, estproprement Pépithete d’un bat- I  
teau à un feul aviron : mais on l’applique figurément à  
une personne mélancolique, qui recherche avec ardeur  
la solitude.

MONOCEROS. Voyez *Uelcornu.*

MONOCOLON. Dans Paracelse c’est l’intestin *rec-  
tum.*

MONOEMEROS, le même que *Monemeros.*MONOMACHON, l’intestin *caecum.*

MONOMELUM, est le nom d’un collyre décrit par  
Aétius, *Tetrab. II. Serm. cap.* 101.

MONONYCHA. Voyez *Menycha.*

MONOPAGIA ou MONOPEGIA, douleur de tête  
qui ne *se* fait fentir que dans un feul point. Castelli  
traduit ce mot par *hemicrania ,* d’après Valefcus de  
Tarente.

MONOPH YLLON, nom du *smilax , unisolia, humil-  
lima.*

MONORCHIS , μονορχις, on donne ce nom à ceux qui  
n’ont qu’un feul testicule.

MONOSITIA, μονοσιτία, de μόνος,*seul , 8e* σῦτος, *ali-  
ment i,* c’est ne manger que d’un seul aliment par jour.

MONOSPERMALTHÆA, est le nom d’un genre de  
plante établi par M, Danty d’Isuard dans les Mémoi-  
res de PAcadémie Royale des Sciences, Ann. 1721.

Il en compte deux especes

1. *Monospermalthaea arboreseens, villosa,folio majore. Be-  
tonica arboreseens ,foliis amplioribus, ex insula Barba-  
densiustore luteo minimo.* Raii Hist, 3. 297.

2. *Monscspermalthaea arboreseens , villosa , folio mi-nore.  
Betonica arboreseens, Madraspatana, villosis foliis,pro-  
funde venosis.* Pluk. Phytog. Tab. 150. fig. 5. & Alm.  
67. Adde *floribus luteis , summo caute in breviorem spi-  
cam glomeratis.* Pluk. Mant. 31. Raii Hist. 3. 2,97.  
num. 6.

IRIONS VENERIS, c’est ainsi qu’on appelle la petite

M O R - 1382

éminence qui est au-dessus des grandes levres des par-  
ties- naturelles de la femme, & qui est couverte dé  
poiIs.

MONTIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en forme d’entonnoir, & d’une feule piece.  
Sa partie inférieure est en tuyau évasé par le haut &  
découpé en cinqparties. Il lui succede un fruit applati  
divisé en deux loges & entouré de filets qui forment  
comme une espece de rayons.

Miller n’en compte qu’une espece

*Monela arboreseens > abutilifolio serrato, fructu racemo-’*se. Housse

Cette plante a été découverte par le Docteur Guillaume  
Houstoun près de la Vera-Cruz dans la nouvelle Espa-  
gne, & il lui a donné ce nom en l'honneur du Docteur  
Monti, Professeur de Botanique à Boulogne.

Cette plante pousse une tige ligneufe de quinze ou dix-  
huit piés de haut , laquelle fe divise en plusieurs bran-  
ches couvertes de feuilles approchantes de celles de la  
mauve jaune, longues de cinq pouces & larges de qua-  
tre , terminées en pointe. Ces feuilles font dentelées  
à leurs bords , & couvertes d’un duvet par dessous. Ses  
fleurs seint d’un jaune verdâtre, & en bossettes. Elle  
fleurit au mois de Janvier dans sim pays natal , & Ees  
semences siont mûres au mois de Mars. M IL L ε R ,  
*Dictionn.*

MONTIFRINGILLA , *Pinçon de montagnes.*

MONYCHA ANIMALIA, de μόνος, *seul*, & όνυξ, *on-  
estes* animaux dont lespiés siont Folides& non divisés;  
ou qui n’ont pas le pié fourchu.

MO R

MORA, dans Paracelfe est un fymptome des maladies  
vénériennes, qui paroît être une callosité ou dureté de  
la peau.

MORBILLI , *rougeole. N oyez Variolae.*

Cette maladie, dit Sydenham, commence à paroître dans  
le mois de Janvier, & augmente tous les jours jufqu’à  
l’approche de l’équinoxe du prinssems, après quoi elle  
diminue insensiblement & disparoit tout-à-fait au mois  
de Juillet. Elle attaque principalement les enfans , fur-  
tout lorsqu’ils habitent sinus le même toit que ceux  
qui en font affectés. Elle est précédée d’un frisson &  
d’une inégalité de chaud & de froid qui *se succedent*alternativement durant le premier jour , mais qui se  
terminent le fecond en une fievre parfaite , accompa-  
gnée d’une langueur excessive, de la foif, & du dé-  
gout; de la blancheur de la langue, mais fans séehe-  
reffe, d’une toux légere , d’une pesanteur de tête dont  
les yeux fe ressentent, d’un assoupissement continuel,  
& d’un écoulement d’humeur par le nez , & les yeux,  
qui est un signe certain de l’approche de la *rougeole.*Quoique cette maladie fe manifeste principalement fur  
le visiage par une espece d’éruption,il paroît néanmoins  
assez fouvent au lieu de cela, Pur l’estomac des taches  
rouges qui ne s’élevent point au-dessus de la surface de  
la peau; le malade éternue comme s’il commencoit à  
s’enrumer, les paupieres s’enflentun peu avant l’érup-  
tion; il vomit , mais il est plus souvent attaqué d’un  
cours de ventre dont la matiere est verdâtre; & cela  
arrive communément aux enfans durant la pousse des  
dents, qui les rend beaucoup plus Chagrins qu’à Ρ01-  
dinaire. Les fymptomes augmentent communément  
jtssqu’au quatrieme jour qu’il commence à s’élever silr  
le front & les autres parties du vifage des petites taches  
rouges semblables à des piquures de puces, qui deve-

. ssssij

*T* 383 M O R

nant plus grandes & plus nombreuses fe confondent  
ensemble, & forment de grandes taches rouges de dif-  
férentes figures; l’éruption ne fe fait quelquefois que  
le Cinquieme jour. Ces taches rouges font composées  
de petits boutons rouges fort serrés qui s’eleVent un  
peu plus haut que la superfieiede la peau, ce qui fait  
qu’on peut les sentir en les pressant légerement aVec  
les doigts, bien qu’on ait de la peine à les Voir. Ces  
tàchesspassent du visage, où elles ont d’abord paru,  
soir la poitrine, le Ventre, les cuisses & lesjombes : mais  
elles ne s’élevent point dans ces endroits au - dessus de  
la fuperflcie de la peau.

Les Eymptomes ne diminuent point après l’éruption ,  
comme dans la petite Vérole; cependant je n’ai jamais  
remarqué que le Vomissement ait continué , au lieu que  
Ia toux & la fieVre deVÎennent plus Violentes , la diffi-  
culté de respirer, la langueur & la fluxion sur les yeux,  
l’assoupissement & le dégout persiflent dans leur pre-  
mierétat. EnVÎron Vers le sixieme jour, les éruptions  
commencent à *se Eécher, &* l’épiderme *se* détache, ce  
qui rend le Visage extremement rude ; au lieu que les  
taches deviennent plus larges & plus rouges dans les  
autres parties du corps. Celles du vihage disparoissent  
vers le huitieme jour, & il n’en reste qu’un petit nom-  
bre ailleurs : mais elles ste dissipent tout-à-fait lorfque  
le neuvieme jour est venu ; & le vistage, les membres &  
quelquefois tout le corps semblent avoir été saupou-  
drés avec du fon , parce que les particules de l’épider-  
me simt presque tout-à-fait détachées de la peau , &  
qu’elles tombent par écailles, à mesure que la maladie  
s’en va.

Il si-lit donc de ce qu’on vient de dire que la *rougeole* dif-  
paroit ordinairement le huitieme jour, ce qui fait croi-  
re au vulgaire , qui regle la durée de cette maladie par  
celle de la petite vérole , que les éruptions font ren-  
tréesen dedans , quoiqu’elles aient fuÎVi le cours que  
la nature leur a assigné ; il croit encore que les fymp-  
tomes qui surviennent ensilire dépendent entierement  
de ce qu’elles ont disparu trop-tôt. Car il faut obferver  
que la fievre & la difficulté de refpirer augmentent  
dans ce tems-là, & que la toux devient plus incommo-  
de ; de sorte que le malade ne peut gouter aucun re-  
pos ni la nuit ni le jour. Les enfans sirnt sujets à ces ac-  
cidens vers le déclin de la maladie, silrtout lorsqu’on a  
hâté l'éruption par un régime ou des remedes trop  
chauds ; ce qui caufe une péripneumonie qui en tue un  
plus grand nombre que la petite vérole, ou aucun des  
Fymptomes qui accompagnent la maladie dont nous  
parlons , quoiqu’elle n’ait rien de dangereux quand on  
la traite comme il faut. Ces fâcheux fymptomes font  
quelquefois fuivis d’un cours de ventre, qui fuccede  
immédiatement à la maladie , ou qui dure plusieurs  
semaines après qu’elle a cesse, & qui met la vie du ma-  
lade en danger à catsse de la dissipation continuelle  
dleEprits qu’il occasionne. Il arrive aussi quelquefois  
après qu’on a usé d’un régime excessivement chaud ,  
que les taches'deviennent livides & noires ; mais cet  
accident n’arrive qu’aux adultes , dont la mort est in-  
faillible dès que cette noirceur commence àparoître,  
à moins qu’on ne les foulage fur le champ par la sai-  
gnée ou par un régime rafraîchissant.

La *rougeole* tient beaucoup de la nature de la petite véro-  
le, aussi demande-t-elle un traitement à peu près pa-  
reil. Les remedes chauds & un régime femblable fiant  
extremement dangereux, quoique la plupart des nour-  
rices les employent fréquemment pour détourner la  
maladie du cœur.

Voici la méthode qui m’a le mieux réussi.

Je tiens le malade au lit pendant deux ou trois jours feu-  
lement après l’éruption, pour que le fang puisse exha-  
ler les particules enflammées & nuisibles dont l’éva-  
cuation peut sie faire par les pores de la peau d’une  
maniere convenable à la nature de la maladie ; & je ne

M O R 1384

lui laisse pas plus de hardes & de feu que lorsqu’il étoit  
en fanté. Je lui interdis la viande, & ne lui accorde  
pour nourriture que du gruau, de Forge mondé, &  
quelquefois une pomme cuite, & pour boisson , de la  
petite biere, ou du lait bouilli avec le triple d’eau.  
Pour calmer la toux dont cette maladie est prefque  
toujours accompagnée, je lui donne de tems à autre un  
verre de quelque décoction pectorale, avec un éclegme  
convenable; mais j’ai foin surtout de lui donner tous  
les Eoirs du diacod pendant tout le tems que dure la  
maladie.

Prenez *d’eau de cerises noires, trois onces ;  
de sirop de pavot blanc, une demi-once.*

Mêlez pour une potion que l’on donnera tous les Eoirs au  
malade.

On doit proportionner 1a dose des pectoraux & des opiats,  
à l'âge des enfans.

Cette méthode produit presque toujours fon effet, & pré-  
vient les symptomes qui ne simt point des sentes néces-  
saires de cette maladie. La toux est celui qui incom -  
mode le plus le malade, bien qu’elle n’ait rien de dan-  
gereux; mais il est aisé de la dissiper en prenant Pair,  
& en Issant de pectoraux convenables; elle cesse même  
ordinairement tout-à-fait d’elle-même.

Supposé, comme c’est assez l’ordinaire , que pour avoir  
usé de cordiaux, ou d’un régime trop chaud, après que  
la maladie a cessé, la fievre, la difficulté de refpirer, &  
les autres Eymptomes qui accompagnent ordinairement  
la péripneumonie, mettent la vie du malade en dan-  
ger, je fais faigner mes malades du bras, quelques jeu-  
nes qu’ils foient, & je leur tire une quantité de fang  
proportionnée à leur âge & à leurs forces. Ces fymp-  
tomes affligent les enfans après que la *rougeole* a cessé,  
& en tuent un plus grand nombre que la petite vérole ;  
& je n’ai pu déeouVrir jufqu’ici, aucune autre méthode  
pour les furmonter. La saignée arrête aussi le cours de  
ventre qui silccede à la *rougeole',* car comme il est cau-  
sé par les vapeurs du Eang enflammé qui fle jettent dans  
les intestins, de même que dans la pleurésie, la périp-  
neumonie, & dans les autres maladies causées par une  
inflammation , & les oblige à *se* décharger des ma-  
tieres qu’ils contiennent, il n’y a que ce remede qui  
puisse l’arrêter , parce qu’il occasionne une révulsion  
des humeurs acres, & réduit le siang à un juste tempé-  
rament.

On ne doit point être furpris que je siaigne les enfans,  
puisqu’autant que j’ai pu l’obferver jufqu’ici, cette opé-  
ration n’est pas plus dangereuse pour eux que pour les  
adultes. Elle est même si nécessaire dans la fievre dont  
nous venons de parler, & dans quelques autres mala-  
dies auxquelles les enfans font fujets, qu’on ne sauroit  
venir à bout de les guérir autrement. Par exemple,  
comment pourroit-on les délivrer fans la fâignée, des  
convulsions doit ils font attaqués vers le neuvieme ou  
dixieme mois, & qui font accompagnées de douleurs,  
de l’enflure des gencives, de l’irritation & dc la corn-  
pression des nerfs ? La faignée est préférable dans ce  
cas à tous les autres spécifiques dont on a connoissance;

1385 M OR

car quelques-uns deviennent nuisibles par leur chaleur  
accidentelle, & au lieu de guérir la maladie , ils l’aug-  
mentent par leur chaleur manifeste, & caufent la mort  
au malade. Je passe fous silence les effets que la fai-  
gnée produit dans la coqueluche, à laquelle les enfans  
font fujets, & qu’on attendroit inutilement des pecto-  
raux les plus estimés.

Ce que je Viens de dire touchant la cure des stymptomes  
qui sllccedentàla *rougeole* après qu’elle a difparu, peut  
quelquefois avoir lieu lorfque la maladie est dans S01I  
état, pourvu que ces sVmptomes ayent été oCCasionnés  
par une chaleur artificielle, s’il m’est permis de me *ser-  
vir* de ce terme.

Il parut au mois de JanVier 1674. dit le même Auteur,  
une efipece de *rougeole,* tout-à-fait differente de celle  
qui commença dans le même mois en 1670. & qui  
néantmoins fut aussi épidémique , quoique moins ré-  
guliere ; car les éruptions fe firent tantôt plutôt, tantôt  
plutard; au lieu que dans l'autre elles parurent tou-  
jours lequatrieme jour, à compter du commencement  
de la maladie. De plus, les taches parurent d’abord  
fur les épaules & fur les autres parties du tronc ; au  
lieu que dans l’autre espece elles commencerent tou-  
jours par le vifage, d’où elles pallerent successivement  
Eur les autres endroits du corps. U'épiderme ne tomba  
pas toujours non plus en forme d’écailles , après que  
les taches eurent diEparu ; au lieu qu’il Ee détacha tou-  
jours dans l’autre eEpece, aussi régulierement qtl’aptès  
la fieVre scarlatine. Au reste , cette espece tuoit plus  
de monde que l’autre , lorfqu’on la traitoit mal; car  
la ilevre & la difficulté de reEpirer , qui ont coutume  
de se montrer Vers le déclin de la maladie, furent plus  
violentes, & tinrent d’avantage de la péripneumonie.  
Mais quoique cette efpece de *rougeole* fut plus irrégu-  
liere , eu égard aux fymptomes dont on Vient de par-  
ler , elle s’accordoit néantmoins en général, à la des-  
cription que j’ai donnée, & demandoit par conséquent  
à être traitée à peu près de même.

MORBUS , *maladie.*

**MORBUS ATTONITUS ,** *épilepsie.*

MORBUS CADUCUS , ou COMITIALIS ; c’est aussi l’épilepsie.  
Elle a reçu le dernier nom des Assemblées qui Ee te-  
noient chez les Romains, & qu’on appelloit Comices,  
*Comitia.* S’il arrivoit que quelqu’un fût attaqué de cet-  
te maladie, on Ee séparoit aussi-tôt pour éviter le mal-  
heur dont cet accident semblait être le présage. Voyez  
*Epilepsia.*

**MORBUS** GaLLICUs **, HISPANICUS, INDICUS , OUNEAPO-  
LIjTANUs,** *la Vérole.*

**MORBUS HERCULEUS ,** *s Epilepsie.*

**MoRBUs NIGER ,** ou maladie noire d’Hippocrate. Voyez  
*Melaina mises.*

\*

Il y a cette différence entre l’hémopthtisie & la *maladie  
noire* d’Hippocrate, que le sang qu’on rend dans la pre-  
miere en toussant, est écumeux, rouge; & ténu; au  
lieu que celui qu’on vomit dans la derniere » est caillé,  
d’un rouge noirâtre, & mêlé aVec une grande quantité  
de phlegme insipide , acide , ou gluant.

Cette maladie est ordinairement précédée d’une douleur  
poignante, *8c* d’une tension dans les deux hypocon-  
dres; & l’éruption,,presque toujours accompagnée d’u-  
ne anxiété & d’une compression douloureuse dans la  
régipn qui est aux enVÎrons du cœur, & d’un resserre-  
ment dans l'un des côtés. Au refte, il n’y a point d’hé-  
morrhagie qui l'oit si promptement ou si souvent ac-  
compagnée de siyn,copes que la *maladie noire* d’Hippo-  
crate, furtout lorfque le Eang que l'on rend est fétide  
& corrompu.

L’estomac est le siége de cette maladie , & la source du  
seing que l'on rend, mais cela n’empêche pas que la ra-  
te ne Eoit aussi affectée en conséquence de la corres-  
pondance des parties, & qu’on ne puisse la regarder  
comme un Eecond siége de la catsse de la maladie, com-  
me on peut s’en convaincre par lasdissection de ceux

Μ O R 1386  
qui en sont morts ; car la rate de ces fortes de malades  
est preEque toujours enflée , obstruée, & quelquefois  
skirrheuse. A l'égard de l’estomac qui est muni d’uii  
grand nombre de vaisseaux, il faut obferver que lorse  
que les vaisseaux courts , ( *vasa brevia* ) arterlels & vei-  
neux, furtout ceux qui *se* distribuent dans la partie fu-  
péricure gauche de l’estomac, où ils fiant revêtus d’u-  
ne membrane extremement mince, viennent à *se rom-  
pre* ou à s’ouvrir, ils\* laissent sortir le situg que le ma-  
lade rendoit par la bouche lorsqu’il vÎVoit ; & de-là  
vient qu’on les trouve variqueux & farcis d’un fang  
noir, outre que la fubstance du ventricule est souvent  
stphacélée dans cet endroit. Riolan nous apprend dans  
ion *Anthropologie, Lib. II. cap. ïy.* qu’il a trouvé un  
des vaisseaux courts aussi gros que le petit doigt, dans  
une personne qui avoit rendu du sang par haut & par  
bas. On peut voir plusieurs autres exemples de même  
esipece dans Columbus, *Rerum Anatomie. Lib. XV.*Wedelius , *in Physiolog. reformat.* Platerus, *Observ.  
Lib. II.* & Bonet , *Medielrn. Septentrional. Lib. III.  
Sect. 5. cap.* 4.

Il peut cependant *se* faire, quoique cela foit fort rare,  
que le iang qu’on rend par le vomissement vienne des  
autres vaisseaux du ventricule, s’ils *se* trouvent corro-  
dés par des fucs aeides & corrosifs , ou par le poifon.  
On a lieu de croire que cela est arricé, si cet accident  
a été précédé d’une douleur aiguë d’estomac, & si le  
fang que le malade rend est noir & acide , s’il engour-  
dit les dents : s’il écorehe la gorge & le palais, & s’il  
bouillonne quand on le jette fur le plancher, fuivant  
la description qu’Hippocrate en donne, *Lib. II. de  
Morbis, Sect.* 17.

Comme les persimnes d’un tempérament maigre & déli-  
cat simt plus sujettes que les autres aux hémorrhagies  
internes, aussi remarque-l'on que cette maladie est ac-  
compagnée d’une hémorrhagie de l’estomac , surtout  
lorsque les malades ont l.lesprit sissceptlbledes moin-  
dres impressions; car les corps de cette eEpece font or-  
dinairement munis de petits vaisseaux, dont la silbstan-  
ce est délicate, & par conséquent capable de distension  
& de rupture; & c’est de-là que provient l'hemorrha-  
gie.

On remarque que les jeunes femmes font fort fujettes à  
cette maladie, furtout lorsqu’elles sirnt constipées vers  
l’âge de puberté, que leurs regles commencent à pa-  
roître, & lorsque celles-ci viennent à être supprimées,  
ou ne sont pas assez abondantes ; car s’il arrive qu’elles  
viennent à être agitées par la colere ou la frayeur, &  
que le froid s’empare des parties inférieures , ou que  
le Medecin entreprenne mal-à-propos d’appaifer par  
des vomitifs les fymptomes qui naissent du regorge-  
ment du Eang de la matrice dans l'estomac, il peut fa-  
cilement en ré.fulter un votnissement de fang.

J’ai connu des femmes d’un tempérament foible & déli-  
cat, dont les regles ont été fupprimées enfuite d’une  
fievre intermittente qu’on aVoit mal traitée , ou trep-  
tôt arrêtée ; lorEque le Medecin tache de rétablir cette  
évacuation avec des emménagogues sorts & chauds ,  
cette conduite ne peut qu’avoir des Euites très-fâcheu-  
*ses.* J’ai eu moi-même deux fois occasion de voir un νο-  
missement de fang mortel caufé par ces moyens.

J’ai encore connu quelques vieilles femmes, dont lesre-  
gles étoient fupprimées, qui après avoir été long-tems  
en proie au chagrin , ont ressenti pendant un tems con-  
sidérable des pressions douloureuses dans l’hypoeondre  
gauche , accompagnées de dégout & de langueur , &  
qui simt mortes enEuite d’un vomissement de Eang.

On sait aussi par expérience, que les femmes enceintes  
& pléthoriques qui négligent la faignée, font attaquées  
d’un vomissement de sang, surtout lorfqu’à demi ter-  
me elles ont des scHllevemens fréquens dlestomae. Mais  
comme le simg qu’elles rendent dans cette occasion est  
ténu & en petite quantité, il est plus naturel de croire  
! qu’il vient plutôt des corrugations des petites arteres  
' du gOsier & de lsestophage, que des vaisseaux du ven-

1387 M O R

tricule; & c’est ce qui rend ce vomissement moins dan-  
gereux.

Au contraire , j’ai quelquefois Vu des accouchemens ia-  
borieux provenans de la mauvaife situation du fœtus ,  
silicis d’un vomissement de fang mortel. J’ai aussi vu  
des sommes en travail, attaquées d’un vomissement de  
fang qui n’a eu aucune fâcheuse suite : mais il étoit peu  
copieux , les malades étoient pléthoriques , & elles  
avoient négligé la faignée dans les derniers mois de  
leur groilesse.

On trouve aussi quelques hommes d’une constitution *va-  
létudinaire 8c* sujets aux hémorrhoïdes, qui, lorfque  
cette évacuation vient à diminuer ou à être totalement  
supprimée, ont des anxiétés dans la région des hypo-  
condres, des cardialgics, des sueurs froides, & sont  
attaqués d’une chaleur & d’un froid qui fe fuccedent  
altcrnatÎVement. Si ces sortes de malades rendent par  
haut & par bas un fang féculent, d’une odeur cadavé  
reuse, & que le paroxyfme revienne fréquemment, ils  
meurent pour l’ordinaire aussi-tôt après dans une fyn-  
cope.

Le vomissement de fang épidémique qui régna derniere-  
ment à Marsbourg, étolt d’une nature beaucoup moins  
dangereuse ; car quoique les malades, qui étoient pour  
la plupart adultes & du commun, eussent rendu plu-  
sieurs pintes de seing noirâtre & foncé , ils échapperent  
tous & en furent quittes pour la perte de leurs sorces.  
Les perfonnes pléthoriques furent aussi attaquées dans  
le même tems d’un crachement de fang , auquel on re-  
média sans beaucoup de peine ; car comme les varia-  
tions subites auxquelles Pair est sistet vers le tems des  
équinoxes, troublent la circulation du simg , il arrive,  
sclrtout lorsqu’il eft trop abondant , qu’il se jette avec  
Impétuosité sur quelque partie & sait une éruption , qui  
cefl'e d’dle-même , après qu’elle a duré assez de tems.

A l'égard du progrès de la maladie, il faut obsierver que la  
douleurTpasimodique & oppressive de l’estomac , qui'  
est ordinairement accompagnée de chaleur & d’un vo-  
missement de fang , est tout-à-fait différente de l’in-  
flammation de cette même partie; car celle-ci est tou-  
jours accompagnée d’un froid aux extrémités , d’une  
chaleur violente dans la région des hypocondres, de la  
foif, de la fievre , d’un pouls fréquent, foible & ferré,  
au lieu que ces symptomes n’accompagnent point le vo-  
missement de fang. De plus ceux qui ont une inflamma-  
tion d’estomac ne peuvent siauffrir les liqueurs chaudes,  
ni l’application externe des tuiles & des linges chauds,  
au lieu que ces chofes apportent un soulagement con-  
sidérable dans le vomissement de sang.

Toutes les hémorrhagies reviennent souvent au boutd’u-  
ne semaine , de quelques mois, & quelquefois de plu-  
sieurs années, & il arrivela même chofe dans celles de  
l’estomac; car, comme Tes parties slaffoiblssent par  
cette effusion , elles font dans la suite moins en état de  
résister au sang qui fe jette *sur* elles avec impétuosité ;  
d’où il arrive que ce fluide continue sim cours, s’arrête  
dans ces parties, & rompt à la fin les vaisseaux. Il est  
même bon de siavoir que la Nature choisit pour l'ordi-  
naire dans les hémorrhagies les parties par où elle s’é-  
toit d’abord évacuée ; & que dans celles de nez princi-  
palement, le fang s’écoule toujours par la narine qui  
lui a donné passage pour la premiere fois.

La *maladie noire* n’est pas également dangereufe pour  
tout lemonde, bien qu’elle foit la plus à craindre de  
toutes les hémorrhagies. Le malade ne court pas beau-  
coup de risque lorsqu’il n’a point de fievre , & que la  
maladie provient d’une pléthore occasionnée par la siup-  
pression des évacuations naturelles. Lors au contraire  
qu’il a la fievre, que le siang qu’il vomit est corrompu ,  
noir & fétide , que la maladie provient de l'enflure &  
de la corruption de la rate, ou de l’endurcissement du  
foie, & qu’elle est accompagnée de siyncopes ; *sa* vie  
est dans un très-grand danger , & ces fymptomes an-  
noncentune mort prochaine, comme Hippocrate l.lob-  
fervedans l’*Aphorisme H.* de la sixieme Section & dans  
fes *Prognostics.*

M O R 1388

Le danger est b aucoup plus grand & bien plus certain ,  
lors, comme il arrive quelquefois, que le vomissement  
de fang est accompagné d’un écoulement de matiere  
noire, fétide & semblable à de la poix par bas ; car cet-  
te circonstance annonce pour l’ordinaire une mort pro-  
chaine, fuivant Hippocrate, qui donne à cette mala-  
die le nom de Celle qui fait le fujet de cet article.

Cette matiere sanguinolente qu’on rend par haut & par  
bas , ne vient point immédiatement des vaisseaux de  
l’estomac , ni d’un simg épanché dans sa cavité, mais  
plutôt de quelques autres visCeres,ou des intestins grê-  
les , surtout de l'iléum, & de la rupture des vaisseaux  
mésaraïques, qui ne font couverts que d’une tunique  
extremement foible & délicate; car j’ai souvent ΐιουνέ  
dans les malades qui font morts de cette maladie , ces  
vaisseaux farcis d’un fang noir, & l'estomac rempli d’u-  
ne femblable matiere. ,

Les malades sujets à ces terribles évacuations de matiere  
noire par bas , Toit qu’elles Eoient accompagnées ou  
non d’un vomissement de Eang , *sont* ou hypocondria-  
ques ou sujets aux hémorrhoïdes ; leursiang circule sort  
lentement dans les vaisseaux mésaraïques. Delà naise  
Eent des distensions douloureuses & des spasines des  
vaisseaux distribués Eous les membranes , & à la findes  
congestions & des hémorrhagies très-dangereuses. 11  
est aisé de distinguer à ces marques la *maladie noire* du  
flux hémorrhoïdal ; car , bien que la matiere de ce der-  
nier floit quelquefois noirâtre, il nlest point accompa-  
gné de pareilles douleurs spasimodiques des intestins ,  
& il soulage considérablement le malade, loin de met-  
trefavieen danger.

, Cette matiere noirâtre qui s’écoule par bas, est pourl'or-  
dinaire extremement fétide , à caufe que le fang épan-  
ché venant à fermenter avec les excrémens dans la ca-  
vité des intestins, dégenere en conséquence de l'exalta-  
tion de fon principe fulphureux alcalin , en une putré-  
faction extremement fétide. Et comme cette derniere  
est très-nuisible au fluide nerveux , il arriVe qu’elle rui-  
ne en peu de tems les forces, & détruit les mouVemen.s  
Vitaux; de forte que la langueur excessiVc dont cette  
maladie est toujours accompagnée , Vient moins de la  
nature & de l'effusion trop copieusie du simg, que de *sa*corruption putride.

*C U R E.*

Le Medecin qui se charge de la cursi de cette terrible ma-  
ladie , doit aVoir égard à la dÎVersité des tempéramens,  
des causies & des tems; car la méthode dont on doit  
tsser durant le paroxysime, est autre que celle qu’il con-  
vient d’employer après qu’il a ceffé. Telles mesiures  
qui conVÎennent lorsique la maladie ne proVÎent que de  
la redondance & de l'orgastne du sang, & que l’excré-  
tionparoît comme critique, siont hors de sesson quand  
elle est catssee par des douleurs & des spasines qui obli-  
gent le sang à Ee jetter si.ir les parties internes , ou qu’el-  
le Vient de la corruption ou de l’obstruction de queI-  
que viEcere , d’une catsse externe, du poilson ou de telle  
autre matiere corrosiVe.

La silignée du bras est extremement falutaire durant le  
paroxyssme, lorEque le corps est pléthorique, & que le  
fang *se* porte de dehors en dedans : mais le Medecin doit  
la proportionner à la plénitude des vaisseaux, au tem-  
pérament, aux forces & à l’âge du malade.

Lorfque le Eang est dans une agitation & dans un *orgas-  
me* trop violents, & que le pouls est fort & véhément,  
il convient de donner au malade une chopine d’eau de  
fontaine ou de plantain , dans laquelle on aura fait dise  
foudre une dragme de nitre pur, & demi-once de sirop  
de pavot sauvage ; car cette potion rafraîchissante cor-  
rige l'acrimonie des humeurs, réprime l’effervescenCe  
élastique des parties fulphureufes du fang , & fortifie  
tellement les orifices relâchés des vaisseaux qui ont  
fouffert une rupture , qu’ils ont ensilite beauco up plus  
de facilité à *se* réunir.

Les émulsions font toujours falutaires dans cette maladie,

1389 M O R

furtOtlt lorfque la région de l’hypocondre gauche est  
affectée de douleurs poignantes & mordicantes & de  
constrictions Epasinodiques, & que le malade est tour-  
menté d’une soif& d’une chaleur Insupportables. On  
peut les compoEer aVec les quatre semences froides, &  
les semences de paVot, aVec des eaux antisipasinodiques  
préparées aVec les fleurs de tilleul , le lis des Vallées ,  
lapriméVere, l'acacia, le paVot fauVage , lapÎVoine&  
les cerises noires , aVec quelque peu de nitre , & une  
quantité suffisante de sirnp de paVot blanc.

Les clysteres émolliens & adoucissans font ce qu’on peut  
employer de mieux pour relâcher les contractions spaf-  
modiques des intestins & détourner les humeurs de la  
partie affectée : mais il saut les imprégner aVec quel-  
que drogue légerement irritante, les corriger aVec le  
nitre & les injecter EouVent.

On peut mettre au nombre des remedes externes qui sont  
appropriés à cette maladie, ceux qui agissent en appai-  
fiant les sipasines, en fortifiant l'estomac & en atténuant  
la matiere peccante. Rien ne satisfait plus parfaite-  
mcnt à cette indicatlon que l’huile de camphre prépa-  
rée de la maniere fuiVante.

V

*Faites* dissoudre une dragme de camphre dans une once  
d’huile d’amandes douces, & Verfez dedans Vingt  
gouttes d’huile de bois de Rhodes.

On oindra toute la région qui est aux enVlrons du cœur  
& l’hypocondre gauche aVec cette huile , & l'on appli-  
quera chaudement dessus un fachet rempli de fleurs de  
camomile Romaine & de fureau , de mente & d’ab-  
finthe , après llaVoir fait bouillir dans du Vinaigre ro-  
fat ou du νίη rouge.

supposé que les forces du malade fe trouVent affaiblies  
par la grande quantité de fang qu’il a perdu , on fera  
des ligatures aux articulations pour arrêter l’hémor-  
rhagie , & on les ôtera enfuite quand il en sera tems ,  
& aVec précaution. Je fai que plusieurs malades *se  
font fort* bien trOllVés du confeil qu’on leur aVoit  
donné de plonger leurs mains & leurs piés jufqu’aux  
pcignets & aux cheVÎlles dans de l'eau froide, pour  
que le froid retînt plus long-tems le sang dans les vei-  
ncs & retardât fon retour au cœur.

Il conVient pour prévénir le retour de la maladie de don-  
ner au malade après le paroxysine, demi-dragme de  
rhubarbe .cn poudre, feule ou mêlée aVec de la poudre  
de pierres d’écreVsses, ou douze grains de trochisques  
d’ambre & demi-grain de camphre , qu’on lui fera  
prendre deux fois parfemaine lorsqu’il ira fe coucher,  
dans un Verre d’eau de fontaine ; car la rhubarbe est un  
spécifique pour leVer Insensiblement les obstructlons.  
Les infusions de Véronique, de sanguinaire , de Eom-  
mités de mille-feuille, de racine de réglisse & de *se-  
mences* de fenouil font aussi fort falutaires dans la ma-  
ladie dont nous parlons ; mais il faut en boire quelques  
tasses par jour. Le malade ufera pour boisson ordinaire  
d’eau de fontaine dans laquelle on aura éteint un fer  
rouge , ou de petit lait acidulé.

Cette maladie demande un traitement particulier quand  
elle est causée par la suppression des regles ; car dans  
ce cas il faut faigner la malade du pié, & lui donner  
plusieurs clysteres préparés aVec des emménagogues,  
tels que l’a rmoife, le pouliot, la Violette jaune, les  
baies de genieVre & de laurier : on peut aussi lui don-  
ner en même tems des emménagogues tempérés de mê-  
me nature en décoction ou en infusion.

Elle exige encore une méthode toute différente lorfque  
les Vaisseaux du Ventricule étant corrodés par des li-  
queurs acides ou acres , laissent échapper la liqueur  
qu’ils contiennent & donnent lieu au Vomissement de  
seing. Rien n’est plus propre dans ce cas pour corriger  
l’acrimonie& émousser la qualité corrosiVe des humeurs  
que les poudres terrelsses & alcalines; mais rien n’est  
comparable au lait qu’on a fait cuire aVec de l'amydon  
pour consolider les Vaisseaux qui ont souffert une rup-  
ture.

M O R 1390

On ne doit employer les opiats & les narcotiques qu’a-  
Vec beaucoup de préeaution dans les hémorrhagies de  
l’estomac, de quelques caufes qu’elles Viennent, par-  
ce qu’ils augmentent la foiblesse dont cette maladie est  
toujours accompagnée. On doit aussi s’abstenir de re-  
medes styptiques , astringens & VÎtrioliques , qui en  
arrêtant l’hémorrhagie font que le sang croupit dans  
les Veines & s’y corrompt, ce qui exposte le malade a  
une inflammation Violente ou au sphacele. Apres que  
le Vomissement de flang aura celle , il faut que le ma-  
lade s’abstienne des émétiques & des préparations d’a-  
loès, qui jettent le Eang dans un orgasine & dans une  
agitation excessiVe , & l’obligent à s’accumuler dans  
l’estomac, au moyen de quoi la maladie reVÎent fort  
aisément. Hippocrate défend aVec raifon l’ufage des  
fubstances grasses & oléaginetsses ; on peut y joindre les  
disserentes especes de sucrerie ; qui, quoique propres  
pour assaisonner les alimens , faVoriEent la génération  
& le retour de cette maladie , pussqu’en rela-ehant plus  
qu’il ne faut les Vaisseaux qui ont fouffert une ruptu-  
re, elles y attirent une plus grande quantité de sang.

Voici la maniere dont Hippocrate , *Lib. II. de Morbis s  
Sect.* 5. Veut qu'on traite la *maladie notre.*

*a* II faut, dit-il, purger fréquemment le malade,, & lui  
« faire boire du lait & du petit-lait, fupposé qu on foit  
a à portée d’en aVoir. Il faut aussi lui interdire l’usage  
« des fubstances douces, grasses & oléagineuses, & ne  
«lui en donner que de froides & de purgatÎVes, à  
« moins que sa foiblesse ne s’y oppofe. Il faut le fai-  
« gner du bras, & lui donner un clystere émollient  
« fupposé qu’il soit constipé ; lui détendre PuEage du  
« νίη & des femmes, la promenade & les exercices ou-  
« trés, les liqueurs chaudes & les fubstances acres &  
« Ealines; car ce n’est qu’en obserVant ces précautions  
« qu’il peut espérer d’être guéri de *sa* maladie. »

-OBSERVATION PREMIERE.

Un jeune homme qui aVoit été long-tems traVaillé de la  
fieVre quarte , en fut enfin délÎVté par les remedes que  
lui donna un Empirique : mais il contracta une mau-  
vaise habitude de corps, une complexion lÎVÎde , une  
certaine tumeur aux paupieres & une langueur conti-  
nuelle, accompagnée d’une douleur au côté gauche,  
qui augmentoit toutes les fois qu’il avoit usé de fubsi-  
tanees flatueufes, ou qu’il aVoit été agité de quelque  
passion; d’une constipation opiniâtre & d’une tensiOn  
des intestins. Un jour qu’il revenoit d’un voyage qu’il  
«Voit fait à pié aVec quelques-uns de fes camarades, &  
qui PaVoit extremement fatigué, il fut tout d’un cnup  
attaqué, enfuite d’une querelle qu’il eut aVec eux, d’un  
vomissement de sang copieux & sréquent, accompa-  
gné de déjections extremement fétides & aussi noires  
que de la poix. Les fyncopes dans lesquelles il tom-  
boit dès qu’il étoit debout étoient si fréquentes, qu’el-  
les terminerent fes jours au bout de vingt-quatre heu-  
res. Je l’ouvris le lendemain deVant plusieurs perfon-  
nes, qui ne purent point fupporter la puanteur qui sor-  
toit de fon corps. Je trouvai les Vaisseaux courts, noirs  
& rompus, & la caVÎté de l’estomac & de l’iléum, aussi-  
bien que leurs Vaisseaux, remplis de matieres noires &  
fétides. Le foie étuit un peu plus dur que dans fon état  
naturel; mais la rate l’étoit à un tel point qu’on l'eût  
prile pour un cartilage; de façon que j’eus toutes les  
peines du monde à couper sa fubstance externe aVec un  
bistouri : un Eang noir & épais remplissait ce qui rese  
toit de Ea substance interne.

OBSERVATION II.

Je fus un jour appelle chez une femme de condition d’un  
tempérament foible & délicat , qui avoit un vomisse-  
ment de fang Violent , & aVoit déja rempli deux  
bassins de sang caillé & de phlegme. Son pouls étoit foi-

1391 M O R

ble & ses forces si abattues, qu’elle ne pouvoir sie te-  
nir debout sans tomber en foiblesse. Son état m’ayant  
paru extrêmement dangereux, je lui donnai des ana-  
leptiques & des corroborans : mais elle mourut le len-  
demain après avoir VOmi une matiere pareille à de la  
lavure de viande , & entremêlée de quelque grumeaux  
de fang extremement foncé. Ayant, recherché la caufe  
de sa maladie , j’appris qu’elle aVoit été attaquée après  
aVoir aceouChé, d’une fleVre tierce irréguliere qui ré-  
gnoit pour lors, & dont elle aVoit été guérie par un  
Medecin du Voisinage après le cinquieme paroxysine;  
que sies règles aVoient cessé trois mois après, & que  
cet accident aVoit été ίυΐνΐ d’une douleur Violente dans  
l’hypocondre gauche, qui aVoit obligé *sa* mere à im-  
plorer le secours d’un autre Medecin, qui lui aVoit don-  
né un remede, qui me parut être l’élixir de propriété  
sians acide, aVec l’essence de zédoaire & d’ambre. Elle  
en prenoit cinquante gouttes par jour dans du νΐη du  
Rhin Vieux, & elle ufoit pour boisson ordinaire d’une  
biere forte en houblon. Mais à peine la troisieme *se-  
maine* sut-elle expirée , qu’elle mourut de la *maladie  
noire.*

OBSERVATION III.

Une femme âgée d’enVÎron trente ans ayant eu une  
frayeur dans le tems de fes regles , but un grand Verre  
d’eau froide, qui lui caufa fur le champ un tremble-  
ment de membres & lui fit perdre l’appétit. Scs regles  
reVÎnrent le mois fuÎVant, mais en bien moindre quan-  
tité, &elle fut affligée d’une anxiété Violente dans la  
région des hypocondres, de nausées, d’un Vomisse-  
ment, d’un froid aux extrémités & de la rougeur du  
vifage. Tous les fymptomes dont nous aVons parlé re-  
vinrentau bout de trois mois, & furent accompagnés  
pendant trois jours d’un vomissement de fang qui  
épuifa considérablement sies forces. FREDERIC HoFF-

**MAN.**

MûRBUs REGIUs , c’est la jaunisse ou les écrouelles.  
MORBüs saCER , *mal sacrée* c’est l’épilepsie.

MORDEHI. Les habitans des Indes Orientales sont su-  
jets à une maladie appellée par eux *mordehel,* qui n’est  
autre chofe qu’un dérangement d’estomac. La chaleur  
continuelle du climat, les fueurs copieufes qu’elle ex-  
cite, & le froid qui lui fuccede affoiblissent beaucoup  
l’estomac. Lors donc que les habitans mangent ou boi-  
vent avec excès, furtout le siair, la digestion des ali-  
mens ne peut Ee faire, ce qui rend chez eux les diar-  
rhées fréquentes & sort difficiles à guérir. FREDERIC  
HgffMAN, *de Morbis Endenelcis.*

MORDEXYN. Les habitans de Goa font fort fujets à  
une maladie appellée *mordexyn,* qui vient tout d’un  
coup & dans le tems qu’on s’y attend le moins , & est  
suivie de nausées, d’un vomissement continuel &S0U-  
vent même de la mort. FREDERIC Ηοεεμλν , *de Mor-  
bis Endemicis.*

MORDILAPIDES, sirnt des petits poissons qui Ee trou-  
vent fréquemment fous les pierres. Je crois que ce  
font nos loches.

MORETAR1UM, le même que *mmrtarivnus.*

MORETUS , est une espece de julep cordial ainsi ap-  
pellé du sirop de mûre qui entre dans fa composition.

MORHNA ou MORLUA , *merlus.* Voyez *Asellus.*MORIA, μωρία , le même que *morosis.*

MOR1NA, *morinai*

Voici fes caracteres.

Ses fleurs simt irrégulieres, en masque, d’une seule pie-  
ce, découpées en deux levres , dont celle de dessus est  
dÎVÎsée en deux parties & celle de dessous en trois. Il  
s’éleve du calyce, qui est pour l'ordinaire fendu en

M O R 1392

deux parties , un pistil qui entre comme un clou dans  
la partie postérieure de la fleur ; mais il est stérile;  
le calyce porte fur l'embryon & est environné d’un au-  
trc comme d’une gaine, qui contient un grand nom-  
bre de semences arondies & anguleufes.

Miller ne compte qu’une feule espece de cette plante ,  
Eavoir ,

*Morina Orientalis, Carelnaefolio ,* Tourn. Cor.

M. Tournefort qui a découvert cette plante dans ses  
Voyages au Levant , lui a donné ce nom en mémoire  
du Docteur Morin, Medecin. M I L LE R , *Dictionn.*Vol. II.

Elle est cordiale, céphalique , stomacale, propre pour  
résister au mauvais air , pour chasser par la tranfpira-\*  
tion les humeurs peccantes, étant prisie en infusion ou  
en conferve. Εεμεβυ , *des Drogues.*

MORINGA *Lentisci folio, fructu magno anguloso, in quo  
semina ervi,* J. B. *Arbor , exotica., Lentisci folio,* C.  
B. *Moringa ,* Ferr. Flor. Park. Acost. *Modiringou->*H. M.

Clest un arbre qui croît dans le Malabar & dans plusieurs  
autres endroits des Indes Orientales. Il a environ tren-  
te piés de haut, & une brasse de circonférence. On R,  
cultive dans les Jardins & dans les Vergers pour fon  
fruit, qui, à ce que dit Acosta, est long d’un pié ,  
gros comme une rave, orné de huit angles & d’un gout  
extremement agréable.

On prépare des pilules anti-fpafmodiques avec fes feuiI-  
les, les racines, fon écorce & fon fruit. Sa racine, à  
ce que dit Acosta , supplée à la corne de licorne & au  
bésoard , & est la vraie thériaque dont les habitans du  
Malabar fe fervent contre toutes siartes de poisims, sur-  
tout contre la morEure de ce serpent venimeux appelle  
*cobras de capellas*, & autres inEectes & animaux veni-  
meux, la prenant intérieurement & l'appliquant exté-  
rieurement. Le l'uc de l’écorce mêlé avec de l’eau & de  
l’ail, éloigne les ferpens des maisims. Acosta a éprou-  
vé l’efficacité de cctte racine dans le cholera-morbus.

On verl'e le l'uc de l'es feuilles dans les yeux après,1l’avoir mêlé avec du poivre, pour dissiper le vertige,  
& on l’emploie avec le gingembre pour guérir la fie-  
vre. La racine est fort estimée de ceux qui font fujets  
à l’éléphantiasis ; & l’on assure que plusieurs en ont  
été guéris en en faisant un fréquent ufage. AeosTA.

L’écorce de cet arbre étant pilée avec de l'eau de riz, est  
propre pourl'cedeme; & si l’on y ajoute du cumin ,  
pour le mal de dents & pour les morfures venimeufes  
des ferpens. Son fuc tiré par le nez est bon pour la ma-  
nie ; il guérit, lorsqu’on le boit, les douleurs des arti-  
culations qui proviennent du foie. Celui des feuilles  
résout les tumeurs Vénériennes, il tue les Vers qui s’en-  
gendrent dans les intestins & dans les ulceres. R. M.  
R A Y, *Hist. Plant.*

MORMYROS , μορμυρος, efpece de poisspn de mer dont  
il est parlé dans AldroVansdi.

MORO, abfcès qui a la forme d’une meure, **RULAND.**MOROCHTHUS, μόροχθος.

*Lapis Morochthus,* Offic. 411. De Laet. 140. Matth. 1385.

Cale. M11S. 275. *Morochthus, aTels Leucogaea-s Leuco-  
phraphis, Galaxius, Graphida, Galactites, Worm.* 71.  
Charlt. Foss. 30. *Morochthusy* AJdroV. Muf. Metall.  
668. Agricol. 606.

La pierre *morochthus*, que quelques-uns appellent*gala-  
xius ,* ou *leucographels ,* naît en Egypte, & fert pour  
blanchir le linge, étant molle & facile à liquéfier. On  
lui attribue une qualité emplastique , elle est bonne  
pour le craehement de fang , pour la pafllon cœliaque,  
& pour les douleurs de la vessie, étant priste dans de  
l’eau

1393 M O R

l’eau; aussi-bien que pour le flux excessif des règles,  
foit qu’on la prenne de la même maniere, ou qu’on  
l’employe en forme de pessaire. Elle entre dans les  
collyres ou médicamens ophthalmiques de consistan-  
ce molle , car elle remplit les *coelomae* & arrête les flu-  
xions. On en fait un cérat qui a la vertu de cicatriser  
les ulceres qui *se* forment dans les parties tendres &

’ molles du corps. DtosCoRIDE, *Lib. V. cap.* I 52.

MOROSIS *-s stupidité, démence.*

Le mot μώρωσις, répond à ce que nous appellons commu-  
nément *stupidité t* qui est une maladie que la plupart  
des gens regardent comme incurable; quoique les Me-  
decins les plus fameux assurent qu’on peut la guérir  
parfaitement , ou du moins en partie , au moyen de  
remedes convenables.

Willis prétend que cette maladie provient de la mauvaise  
conformation du cerveau , ou du mauvais état des ef-  
prits animaux, ou de ces deux caufes enfemble.

Un homme devient stupide , par exemple, lorfque les ef-  
prits animaux fiant dépouillés de leurs particules acti-  
ves, perdent leur force, languissent, & deviennent in-  
capables d’agir d’une maniere convenable, parce qu’ils  
font embarrassés par des particules aqueufes & terref-  
tres.

Mais quoique cette maladie ne vienne fouvent que du  
défaut des esprits animaux, elle est encore plus fou-  
vent causée par quelque imperfection du cerveau. Par  
exemple:

i. On observe communément, que le génie dépend en  
quelque forte de la grosseur & de la figure de la tête,  
& conséquemment du cerveau; & que ceux qui l’ont  
trop grosse ou trop petite , font sujets à la *stupidité* & à  
la folie. Et quoique cela n’arrÎVe pas toujours, on ne  
fauroit refuser d’admettre une maxime, dont la certi-  
tude est confirmée par plusieurs exemples. En effet, la  
petitesse du cerveau ne peut être qu’un obstacle à la gé-  
nération & à la sécrétion des efprits animaux; comme  
au contraire un cerveau dont le volume est exCessif, est  
d’une contexture trop grossiere & trop ignoble pour ne  
point nuire à la vivacité & à la sagacité de llefprit.

2. Pour que les esprits se distribuent également du cen-  
tre à la circonférence du cerveau, & de celle-ci au cen-  
tre, il faut abfolumcnt que la tête ait une sphéricité  
convenable: aussi remarque-t’on, que ceux qui ont le  
crane ou trop pointu ou trop enfoncé , font ordinaire-  
ment stupides, & n’ont pas le cerveau bien réglé dans  
fes fonctions.

3. Puifque la vivacité de llefprit dépend de la contexture  
& du tempérament louable du cerveau, par rapport  
au froid , au chaud, à l’humidité , & à la fechereste, il  
est évident que les qualités contraires doivent produire  
ce que nous appellons *flupidaté.* On assure que cer-  
tains climats dsspofent leurs habitans à la *stupidité* par  
la mauvaife influence de leur atmosphere. La Beotie  
étoit autrefois décriée comme un pays grossier, qui ne  
portoit que de gens fans efprit, & incapables de toute  
doctrine, de forte qu’appeller un homme Beotien ou  
stupide , c’étoit la même chohe.

4. La *stupidité* peut non-seulement venir des défauts du  
cerveau , dont on vient de parler , & qui font pour la  
plupart originels , mais encore de la mauvaife confor-  
mation de ses pores & de fes vaisseaux, produite par  
des cauEes accidentelles, en conséquence de quoi Ees  
fonctions se trouvent dérangées. Par exemple , lorEque  
fes pores & ses vaisseaux Eont trop resserrés, ils ne Eau-  
roient admettre une quantité de matiere suffisante pour  
la génération des esprits; comme au contraire, s’ils  
font trop ouverts, ils admettent avec la matiere desti-  
née pour la génération des esprits , des particules hé-  
térogenes entierement contraires à Pœconomie ani-  
male. Il peut aussi y avoir une inégalité dans la con-  
formation de ces pores & de ces Vaisseaux, lors, par  
exemple, qu’ils Eontplus larges & plus ouverts dans  
*Torne IV.*

M O R 1394  
un endroit du cerveau que dans l’autre ; & c’est ce qui  
fait peut-être, que certaines perfonnes jugent si maI  
des chofes dont elles avoient reçu des impressions assez  
justes, que ceux qui ont l’imagination forte & vive,  
ont la mémoire très-foible & très-trompeuse.

Il arrive quelquefois que la mauVaife condition des esu  
prits animaux , coneourt avec l'imperfection du cer-  
veau à produire la *stupidité’, 8c* l’un des deux ne peut  
être affecté, que l’autre ne s’en ressente fur le champ ;  
car si les esprits animaux simt trop inactifs & trop lan-  
guissans pour pouvoir circuler librement à traVers ces  
pores & ces vaisseaux , ces derniers ne peuvent man-  
quer à leur tour de fe fermer. Lors au contraire, que  
la mauVaife structure & la mauVaife conformation du  
cerVeau empêchent les esprits de se déVelopper & de  
s’étendre autant qu’il faut, ils tombent dans la lan-  
gueur& dans l’engourdissemenla& acquierent une dif  
position peccante , capable de causer la *stupidités*

La *stupidité,* ainsi que neus l.laVons déja remarqué, est  
quelquefois originelle & innée ; & cette espece de ma-  
ladie est ou *héréditaire* ou *accidentelle* : héréditaire,  
lorsque les fous engendrent des enfans qui leur ref-  
femblent; c’est à-dire, lorsque les partlcules languisa  
santes & inactives du pere, constituent les organes dese  
tinés aux fonctions animales des enfans; & aceiden-  
telle , lorfque des parens spirituels & prudens engen-  
drent des enfans hébétés & stupides ; par exemple ,  
dans les perfonnes adonnées à l'étude, à la lecture ,  
& à la méditation, les particules du sitng les plus ri-  
ches & les plus spiritueisses passent au cerVeau pour  
lui fournir une fuffifante quantité d’efprits; au moyen  
de quoi il en defcend trop peu dans les vaisseaux fper-  
matiques.

Quoique le tempérament & l’industrie des animaux paf-  
fent à leur race pendant une longue fuite de généra-  
tions, quand on en prend foin, il arrÎVe cependant tout  
le contraire aux hommes , qui ruinent leur tempéra-  
ment & leurs forces à un tel point, par leur intempé-  
rance , leur luxure , & leur mauvaise maniere de vi-  
vre, qu’ils engendrent des enfans foibles & Valétudi-  
naires. De-là vient que les defcendans de ceux qui *se*font mariés ou trop vieux ou trop jeunes, ou qui ont

\* été adonnés à la crapule & à la mollesse, ont pour l’or-  
dinaire l'esprit pesant, grossier, & stupide. Il en est de  
même de ceux qui nassent de parens fujets aux mala-  
dies du cerveau, telles que la paralysie, l'épilepsie, le  
carus , & les fpasines ; de forte qu’on doit s’estimer  
heureux d’être né de parens dont le corps & l'esprit  
stont Eains.

Différentes causes concourent à rendre stupides des per-  
stonnes qui ssetoient point nées telles. C’est ainsi que  
certains siujets qui aVoient llesiprit pénétrant &aigu,  
deviennent pesians & stupides silr le déclin de leur vie,  
parce que le siang & le fluide neryeux perdent infensi-  
blement leur vigueur naturelle , & deVÎennent lan-  
guissans & inactifs; car il saut obsetVer que l’esprit de  
quelques personnes Varie dans les divers périodes de  
leur Vie. Tel, par exemple , qui étoit admiré de tout  
. le monde dans *sa* jeunesse par la VÎVacité & la *sagacité*de sim eEprit en est deVenu la rifée par *sa stupidité.* On  
en a νυ d’autres, au contraire, à qui on n’aVoit rien  
pu apprendre dans leur enfance , qui fe font dif-  
tingués dans la suite par la pénétration de leur juge-  
ment, & l’étendue de leur faVoir. Dans ceux-ci, les  
efprits animaux qui étoient appefantis & embarrassés,  
*se* déVeloppent & déployent leur Vigueur naturelle ;  
au lieu que dans les autres, après aVoir été trop libres  
& trop dégagés, ils *se* dissipent & laissent le sujet stu-  
pide & hébeté. De-là Vient que les siljets qui ont l’el-  
prit pefant dans leur enfance, peuVent devenir dans la  
fuite très-spirituels, après que le tempérament du cer-  
veau a changé, & que bon humidité superflue s’est éVa-  
porée.

La *stupidité* & la pesimteur d’eEprit stont encore siouVent  
produites par des coups & des fecousses de tête vio-  
lentes , par l’ivresse fréquente, la crapule, l'tssage ex-

T T 11

\*

1395 M O R

cessifdes opiats , par des passons violentes & fondai-  
nes , telles que la frayeur & le chagrin ; & par les ma-  
ladies du cerveau, telles que l’épilepsie, la paralysie,  
l’apoplexie, & le carus.

Cette maladie a différentes especes : on la distingue, par  
exemple, en folie & *c’a stupidité.* Dans la premiere,  
les malades conçoivent avec assez de promptitude les  
chofes simples, & les retiennent fuffifamment dans leur  
mémoire : mais faute de jugement , ils ne peuvent ni  
composter ni diviEer leurs idées que d’une maniere im-  
parfaite , ni en tirer des conséquences justes ; au lieu  
que dans la Eeconde, c’est-à-dire,dans la *stupidité* l'ima-  
gination, la mémoire, & le jugement siont si défectueux,  
que le malade a la conception fort lente, & peche dans  
fes raifonnemens.

La *stupidité* a différens degrés, puisque ceux qui ne sau-  
roient apprendre les Belles Lettres ni les Arts Libé-  
raux, ont une disposition fuffisiante pour les Arts Mé-  
chaniques; tandis que d’autres qui siont absolument in-  
capables des uns & des autres, ne laissent pas que d’ê-  
tre propres aux travaux de l'agriculture. Les uns, ab-  
solument incapables de quelque emploi que ce Eoit, ne  
peuVent apprendre que ce qui leur est nécessaire pour  
Ia conservation de leur être , & pour les tssages de la  
vie civile, tandis que d’autres fiant si stupides, qu’ils  
ne peuvent absolument rien apprendre, & *se* rendent  
ridicules par leurs actions & leurs difcours.

Passons maintenant aux prognostics de cette disposition  
de l’efprit, à laquelle on peut donner le nom de ma-  
ladie; il est difficile de guérir *iastupidité,* foit qu’elle  
Eoit héréditaire ou produite par des cauEes inconnues,  
lorsqu’elle dure jusipilà l'âge de puberté ; quoiqu’il ar-  
rive souvent que des enfans qui étoient nés stupides &  
hébétés, deviennent extremement spirituels, au moyen  
d’un changement qui furvient dans le cerveau & dans  
les efprits animaux.

La *stupidité* qui Euccede à une épilepsie invétérée, ou qui  
est produite par une causie évidente , comme par une  
offensie que la tête a reçue, ou par quelque passion vio-  
lente , devient tout-à-fait incurable quand elle conti-  
nue trop long-tems.

Celle qui consiste dans la perte de la mémoire, & qui  
fuecede à la léthargie & aux maladies léthargiques,  
celle quelquefois d’elle-même, après qu’on a guéri ces  
maladies. D’où il fuit que les principales indications  
curatives fe réduifent à réveiller les efprits animaux ,  
& à les rendre capables de circuler librement & de *se*répandre dans les pures & les vaisseaux du c. rveau.

On a quelquefois obferVé que des perfonnes folles & stu-  
pides ont été guéries de leur indifposition au moyen  
d’une fievre , & que leur efprit en est devenu plus vif  
& plus pénétrant. Huart nous apprend dans fon *Exa-  
men des Esprits ,* qu’un Fou qui étoit aux Petites-Mai-  
fons de Cordoue, ayant été attaqué d’une fievre mali-  
gne violente, acquit au milieu de fa maladie un juge-  
ment & une pénétration extraordinaires, qu’il confer-  
va pendant tuut le reste de fa vie. Cela vient de ce que  
la chaleur fébrile raréfie & chasse quelquefois la ma-  
tiere qui nuit au cerveau & caufe la*stupidité.*

Passons à la cure de cette maladie.

Soit que la *stupidité* foit naturelle ou accidentelle, on  
peut la diminuer considérablement, pourvu qu’elle ne  
l'oit pas une folie incapable de changement ou d’insi-  
truction. Le Medecin & le Précepteur doivent pour  
cet effet joindre leurs sioinspour civiliser l'esprit du ma-  
lade & le rétablir dans l’état où il convient à l’homme  
d’être.

Comme les persimnes stupides ont autant de peine à s’ins-  
truire des notions & des idées communes des choEes,  
que les enfans en ont à apprendre les mots qui compo-  
fentleur langue, il convient qu’on les mette entre les  
mains d’un maître qui ait foin de leur inculquer les  
mêmes choses autant de fois qu’il le jugera nécessaire;  
car par ce moyen les efprits, quoique naturellement

Μ O R ι 196  
engourdis & inactifs , seront ranimés parcet exercice  
perpétuel ; & étant continuellement excités , ils Ee  
frayeront dans le cerveau des routes ou des passages,  
qui leurs donneront le moyen de *se* déyelopper avec  
plus de facilité. Mais il faut pour fatissaire plus effica-  
cernent à cette indication , donner aux malades des  
remedes propres à purger le cerveau, à purifier & sub-  
tilifer le fang, le fluide nerveux , & les efprits ani-  
maux.

L’tssage fréquent & modéré des purgatifs & de la saignée  
est extremement propre pour purifier le fang, pourvu  
que les forces du malade le permettent. Il convient  
encore d’ouvrir des cauteres aux bras ou aux jambes,  
ou à tous les deux à la fois , pour détourner plus effi-  
cacement la matiere féculente du cerveau. Il est même  
quelquefois à propos d’en faire deux près des omopla-  
tes , lorfque le malade est gras & a le cerveau humide.  
Quelques-uns recommandent le trépan pour le même  
efl'et, parce qu’il facilite la transpiration du cerveau.  
Le malade doit user d’une nourriture légere & atté-  
nuante, habiter dans les lieux où l’air foit *sec, &* circu-  
le librement, & ne prendre qu’un sommeil modéré.

Supposé que ces mesilres ne produisent aucun effet, on  
ne doit pas faire un plus long usage de ces remedes :  
mais si l'on apperçoit quelques signes d’une prochaine  
guérifon , il est à propos de donner tous les jours au  
malade aux heures prefcrites des remedes altérans.

Voici les remedes les plus propres pour guérir laistupi-  
*dité.*

Prenez *d’esprit descl ammoniac préparé avec lescuccinrsix  
dragmes.*

Donnez-en au malade matin & foir depuis quinze gout-  
tes jufqu’à vingt dans trois cuillerées de lleau dise  
tilée fuivante, & faites-lui en boire fept cuillerées  
par-dessus.

Voici la maniere de préparer l’eau distilée.

Pilez & incifez ces drogues & verfez dessus douze chopi-  
nes de bon vin de Canarie.

Faites - les digérer à froid pendant trois jours dans un  
vaisseau bien bouché.

Distilez le tout enfemble, édulcorez la liqueur avec du  
fucre & faites-en usage à la dofe de trois onces.

Aprés avoir usé de l’esprit de fel ammoniac pendant  
quinze ou vingt jours, il convient de prendre d’autres  
remedes durant autant de tems , tels que l’esprit de  
Fuie, de corne de cerf & de crane humain, les teintu-

1397 M O R

res de corail, d’antimoine , de castoreum & d’ambre,  
Pélixir de Vie de Quercetan , l’élixir de propriété &  
llesprit de lavande.

Ou

*de corail préparé, deux dragmes s*

*de sirop de gingembre confit,* autant qu’il en faut  
pourun électuaire, dont on prendra deux drag-  
mes matin & soir, en buvant par-dessus trois  
onces de l’eau distilée dont on a donné la com-  
position ci-dessus.

Ceux qui ont le cerveau trop humide doivent boire tous  
les matins du cassé, dans lequel on aura fait bouillir  
des feuilles de fauge. Ceux dont les efprits animaux  
font foibles & languissans doivent faire du chocolat un  
ufage habituel ; & uEer de biere douce ou de petite bie-  
re , dans trois ou quatre demisseptiers desquelles on  
fera infuEer le Eachet suivant, après que la fermenta-  
tion aura cessé.

Prenez *de feuilles desaugesaches , quatre poignées s  
dx citbebes, une once ;*

*de clous de girofle s et de noix muscades pilés s une  
quantitésuffisante.*

Mêlez ces drogues & enfermez-les dans un fachet.

Les applications externes, telles que les cucuphes, les  
emplâtres & les linimens conviennent aussi dans cette  
maladie.

Voici une cucuphe dont on pourra faire ufage.

Publérifez ces drogues & faites-en une cucuphe.

Voici une emplâtre fort bonne pour les perfonnes stu-  
pides.

M O R 1398

Faites de ces drogues une emplâtre que vous étendrez fut  
un morceau de peau pour l’appliquer fur la tête  
après l'avoir raflée.

Voiei un Intiment pour la même maladie.

Prenez *d'huile de palmier, demi-onces*

*de baume de copati, trois dragmes ;*

*de baume du Pérou, une once ;*

*d’htelle exprimée de noix muscade > deux dragmes ;  
d’huile desuccin , demi-dragme.*

Faites un liniment pour la tête. WILLIs. Voyez *Ana-  
cardium.*

MOROXOS , le même que *Morochthos.*

MORPHÆA, *dartresarineusc* ; cette maladie ne dif-  
fere de la lepre, qu’en ce qu’elle a fon siége dans la  
peau , au lieu que la premiere l’a dans les chairs.

MORPHNOS , espece d’aigle dont il est parlé dans Al-  
drovandi.

MORPIONES, *morpions* ; ce font des petits infectes  
plats qui se cramponnent à la chair aVec tant de foree,  
qulon a toutes les peines du monde à les déloger. Etant  
vus aVec le microEcope , ils ressemblent à des petits  
cancres, ce qui les a fait appeller par quelques - uns  
*plactulae s morpiones , petolae & pesselatae.* Ils s’attachent  
ordinairement aux aisselles, aux paupières , aux four-  
cils & aux parties naturelles.

Turner , dans sim Traité *des Maladies de la Peau,* rap-  
porte le cas siliVant, comme un exemple de la manie-  
re dont on doit chasser cette espece de vermine.

Un jeune homme étoit depuis long-tems tourmenté de si  
grandes demangcaisons au pubis & au sinorum , qu’il  
s’étoit presque écorché ces parties à force de fegrater.  
En examinant de plus près les racines des poils, j’ap-  
perçus dans les interstiees quelques *morpions* tellement  
cramponnés à la peau , que je ne pus en arracher que  
trois pour le conVaincre de la caisse de fon incommo-  
dité.

Comme la sensibilité des parties ne permettoit pas de  
pouvoir y appliquer les topiques ordinaires , je mêlai  
une dragme de vif - argent avec deux onces de dia-  
pompholyx, dont je fis une emplâtre que je lui ordcn-  
nai d’appliquer fur les parties naturelles, en l'assurant  
avec un petit stsspensoire. Il s’en trouva soulagé au  
bout de quelques jours , & il n’ôta jamais l’appareil  
Eans y trouver des *morpions* morts.

J’ai fait tomber à d’autres qui ne s’étoient point écor-  
chés des centaines de *morpions* des aisselles & des par-  
ties naturelles, en appliquant dessus un linge trempé  
dans le lait de sublimé. Cette espece de vermine pré-  
sage une mort prochaine à ceux qu’elle abandonne ,  
à moins qulon ne les ait obligés à lâcher priEe avec les  
remedes.

MORSELLUS ou MORSULUS, lozange ou trochif-  
que.

MORSUS , *morsure.* On emploie ce mot au figuré pour  
exprimer une douleur pareille à celle que caufe la  
morsiire d’un animal.

Orphée, dans sion Hymne à Mercure, dit que le corail  
en poudre mêlé ayee du νΐη , est bon pour les morEu-  
res des Eerpens.

Les Psylliens, Peuple de Libye , étoient fameux dans  
l'antiquité pour la Vertu qu’ils aVoient de guérir les  
morfuresdes ferpens par la IucClon. On fit sifeer à un  
Pfyllien les plaies que Cléopatre aVoit reçues de l'as-  
pic : on allure qu’aucun serpent ne pouVoit leur nuire,

MûRscs D i a e o L 1 , *Morceau dit Diable.* On appel-

1399 M O R

le ainsi en terme d’Anatomie les franges ou les pavil-  
lons des trompes de la matrice. Mais les Botanistes  
donnent le nom de *morsus diabolis mors-de-diable,* à la  
*scabiosa, integrifolia , glabra, radice praemorsa.*

MqRSUs GaLLINÆ ; on appelle ainsi *saisine,* Offic.  
MORSUS RANÆ , c’est la *microleuconymphaea.*

MORTARIOLUM , c’est une efpece de moule dnnt  
les Chymistes *se EerVent* pour faire les coupelles. Les  
Anatomistes donnent ce nom aux alcéoles.

MORTARIUM , *mortier.* Les *mortiers* Eont ordinaire-  
ment de bois, de marbre , de fer, de culare, de plomb  
ou de verre : mais on ne doit point les employer indif-  
féremment les uns pour les autres; car les substances  
acides & corrosives rongent les métaux, de forte que si  
on les piloit dans des mortiers de semblable matiere,  
elles s’impregneroient des qualités du métal, ou per-  
droient entierement leurs vertus. De même les subf-  
tances fort dures ne manqucroient pas de fe mêler avec  
les particules des *mortiers* de bois ou de marbre dans  
lefquels on les pile , ce qui silffiroit pour dépouiller un  
remede de Eon efficacité.

MORTIFICATIO , *mortification* ou *sphaceL.* Voyez  
*Gangraena.*

MORUM, excroissance qui *se* forme sim la silrface de la  
peau dans différentes parties du corps , & qui ressem-  
ble à une mûre. Les Arabes l'appellent *alchute* lorl-  
qu’elle vient aux paupieres.

MORUS , *murier.*

Voici Ees caracteres.

Les feuilles font rudes au toucher & prefque rondes.  
La fleur est à chaton & composée de trois étamines qui  
sortent d’un calyce composé de quatre feuilles. On  
trouve au centre de la fleur un réceptable aqueux ou  
cellule. Le fruit qui croît en des endroits séparés des  
feuilles, est composée d’un axe fort long, fur chaque  
côté duquel croissent des grains qui le font paroître  
comme formé d’un amas de petites conglomérations ,  
dont chacune consiste en une petite baie succulente ,  
garnie d’un tuyau tortillé; il est environné de quatre pe-  
tites feuilles.

Le fruit est composé d’une multitude de ces baies, &  
renferme des femences presque rondes.

Boerhaave compte trois especes de cette plante, fa-  
voir,

1. *Morus tfructu nigro,* C. B. P. 459. Tourn. Inst. 589.  
Boerh. Ind. A. 2.209. *Morus,* Offic. Ger. 13 25. Emac.  
1 507. *Morus nigra,* J. B. 1. 118. Raii Hist. 2. 1429.  
Park.Parad. 596. *Morus nigra vulgaris,* Park. Theat.  
1491. *Marier.*

Le *murier* est un arbre sort haut & fort gros , couvert  
d’une écoree rude de couleur brune , qui pousse sur la  
fin du printems , & lorfque les gelées font passées, des  
souilles larges, dures & rudes au toucher, larges vers  
leur base, & étroites vers leur extrémité, dentelées en  
leurs bords, & portées fur des queues fort courtes. Les  
fleurs font attachées aux branches, en grappes & à qua-  
tre petites feuilles. Le fruit est oblong & cemposé  
d’un grand nombre de grains disposés circulairement  
& rempli d’un fuc de couleur rouge. Il croît dans les  
jardins, & son fruit est mûr dans les mois d’Août & de  
Septembre. L’écorce de la racine & le fruit font d’u-  
fage.

L’écorce de la racine est quelque peu chaude & sieche ;  
elle est bonne pour leVer les obstructions du foie & de  
la rate , & pour guérir la jaunisse. Le fruit, quand il  
est verd est dessiccatif & astringent; il est bon pour  
toutes fortes de flux , & pour les inflammations de la  
bouche & de la gorge. Il est rafraîchissant & médio-  
crement purgatif lorsqu’il est mûr, & appaife la cha-

M O R [1400]

leur des fievres ardentes. Il est ami de l’estomac & ex-  
cite l'appétit.

On trouve dans les boutiques le sirop & le miel *de mures  
sirupus et mel mororum.* MILLER , *Bot. Osse*

Le fruit du *murier* noir qu’on appelle dans les boutiques  
*mora Celsi-,* est rafraîchissant, dessiccatif & très-astrin-  
gent lorfqu’il est verd, & bon par conséquent pour la  
diarrhée, la dyssenterie, la passion cœliaque, le flux  
immodéré des regles & le crachement de sang. Etant  
appliqué extérieurement il guérit les inflammations &  
les ulceres de la bouche & de la gorge.

Les mûres étant mangées au commencement du repas ,  
ou ayant quelqu’autre aliment, lâchent le Ventre , fui-  
Vant Diofcoride : mais elles fe corrompent aisément  
& incommodent l’estomac lorsqu’on les mange après.  
Pline dit, conformément à l’expérience, qu’elles ra-  
fraîchissent, appaifent la foif & excitent l’appétit ,  
mais qu’elles chargent l’estomac quand on les mange  
après le repas ; & Galien est du même fentiment. Ho-  
race dit au contraire,

*Ille salubres*

*Æstates peraget, nigris qui prandia moris  
Finiet, ante gravem quae legerat arbore solem.*

« Le moyen de passer l’été en santé, est de finir Vos re-  
« pas aVec des mûres noires, qui doÎVent être cueillies  
a aVant la chaleur du jour. »

D’autres assurent encore que les mûres font amies de l’ese  
tomac. Galien croit que ce fruit participe quelque peu  
de cette propriété que les cathartiques possedent à un  
plus haut degré , & qu’il a par conséquent toutes les  
qualités nécessaires pour passer aisément, mais qu’il est  
fujet à fe corrompre lorsqu’il reste trop long-tems dans  
le corps. Il attribue même à l'arbre entier une espece de  
Vertu composée d’une qualité astringente & catharti-  
que. Quoiqu’il en foit, il est certain que l’écorce de la  
racine possede une qualité purgatÎVe & une amertume  
propre pour faire mourir les Vers plats.

Le fuc des mûres qui ont atteint leur maturité, est fort  
utile dans les remedes stomachiques.

Pline, *Lib. XXIII. cap.* 7. donne la formule fuivante  
d’un remede de cette espece, qu’il appelle *Panchrestos  
stomatice 8e Arteriace.*

Prenez *de suc de mitres, trois chopines.*

R.éduifez-le par PéVaporation en consistance de miel.

Pilez-les, & mêlez-les enfemble pour l’employer dans  
des décoctions.

1

Il n’y a point de remede qui foit aussi ami de la bouche ,  
de la trachée artere, de la luette & de l’estomac , que  
celui dont nous Venons de donner la description. PIi-  
ne enseigne dans le même Chapitre plusieurs autres  
manieres de préparer un *stomatice,* La décoction des  
feuilles,sioit seules ou mêlées avec P'écorce, employée  
en forme de gargarifme, appaife le mal de dent. ScHro-  
DER.

Ces mêmes feuilles étant pilées aVec de l’huile ou du Vi-  
naigre, & appliquées fur la partie, guérissent les brû-  
lures, fuiVant Schwenchf,

Le sirop de mûres, par fon acidité agréable, est fort uti-  
le dans les ileVres , pour appaifer la Poif & la chaleur  
brûlante qui tourmentent le malade. Il n’est pas moins  
utile pour les inflammations ou ulcérations de la bou-  
che , du palais, de la luette , des amygdales , de la gor-  
ge & du. gosier. Le bois est propre pour les ouvrages  
qui ont besioin d'être Cambrés; il est siolide & ne se,  
consierve pas moins dans l’eau que le chêne. Il est esti-

1401 MOS

mé incorruptible, à ce que dit Théophraste, & il noir-  
cit en vieillissant de même que le lotos. Ray , *Histom  
Plant.*

Bartholin dit que la mûre est fort bonne pour le scorbut,  
& qu’on la met au rang des cardiaques. Le *diamorum*conVÎent dans les cas où la putréfaction & l'alcali domi-  
nent. *Histoire des Plantes attribuée âBoerhaave.*

2. *Monts s fructu albo* , C. B. P. 4^9. *Morus alba,* J. B.  
I. 119. *Morus candida* , Dod. *Marier blanc.*

3. *Morus, fructu albo j humilior , profundius lacirnata,*C.B.P.459.

Pour la maniere de préparer le *diamoron*, voyez *Mel.*

MORXI, est le nom d’une maladie pestilentielle très-  
commune dans le Malabar & dans plusieurs autres  
contrées des Indes Orientales.

MOS

MOS A, forte d’aliment très-commun parmi les paysans  
d’Allemagne. Il est sait avec de la farine de froment  
ou d’épeautre, & du lait, & pareil à ce que nous appel-  
lons lait épaissi ou bouillie.Sa trop grande quantité nuit  
aux enfans.

MOSCH. On appelle ainsi, fuiVant Castelli , certains  
vasseaux portant une lymphe très-fubtile & transsudan-  
te , que Bilsius a découvert dans les reins.

MOSCHATA NUX. Voyez *Nux moschata.*

MOSCHATELLINA.

Voici fes caracteres.

L’extrémité du pédlcule *se* déploie en un calyce composé  
de trois lobes disposés en forme d’étoile, qui ne tom-  
bent point. L’ovaire fort du placenta , lequel est situé  
au»centre du pédicule au-dedans du calyce, & porte  
cinq tuyaux siur fies côtés. Le cinquieme ovaire a quel-  
quefois quatre tuyaux à S01I sommet, & paroît être  
partagé en quatre loges , qui renferment chacune une  
femence. La fleur naît fur les côtés du calyce ; elle est  
composée de cinq feuilles & garnie de dix étamines;  
la cinquieme fleur, qui est au dessous, est composée de  
quatre feuilles & garnie de huit étamines.. Les fleurs &  
les ovaires, qui font pour l'ordinaire au nombre de  
cinq, forment ensemble la figure d’vm cube, excepté  
qu’il n’a point de bafe.

Boerhaave compte une espece de cette plante, l'avoir,

*Mos.chatellina foliis sumariae bulbos.ae, de qua Cordais,* J. B.  
3. 206. *Ranunculus nemorosus, mos.chatellina dictus,* C.  
B. P. 178. M. H. 2.438. *Ranunculus, minimus septen-  
trionalium , herbido, museoseflore, et museatella Cordi,*Lob.Ic. 674. *Aristolochiae rotundae concavae similis her-  
bula , Tragi radix cava mimma ,* Tale *Denticulata ,*Lugd. 1296. BOERHAAVE , *Ind. alt. Plant.*

Elle est appellée *mos.chatellina,* comme un diminutif de  
*moschus,* mufc, c’est-à-dire , petite plante mufquée.  
Sa racine est résolutive r vulnéraire & détcrsive. *Hist.  
des Plantes attribuée a Boerhaave.*

MOSCHELÆUM , espece d’huile aromatique compo-  
sée , dans la composition de laquelle il entre du mufc.  
MOSCHOSITERON , μοσκοσίτερον ; ce mot *se* trouVe  
clans N. Myrepsie , *Sect. y cap.* 92. & Fuchsius le tra-  
duit par fénugrec.

MOSCHUS, Musa.

On distingue l’animal qui donne le *musc* de la maniere  
suivante.

M O S 140 2

*Animal Mosclelferum.* Offic. Raii Synops. A. 127. *Mose  
chius , sive 'Moschi Capreolus.* Sehrod. 5. 301. *Capra  
Moschus.* AldroV. de Quad. Bisi.il. 743. Jonf de Quad.

5 5. *Capreolus Mosclel ,* Ejusil. T ab. 29. Gefn. de Quad.  
695. *Capra Mosch , aliis Cervus odoratus.* Charlt. Exer,  
10. *Musc* ou *Gazelle.*

Cet animal ne paroît tenir ni de la chevre ni du cerf La  
sieule de fies parties dont on fait ufage est le *musc ,* qui  
est une substance grumeleuse, grafl'e & onctueuse , pa-  
reille à du Eang caillé, de couleur rougeâtre obscure,  
d’un gout quelque peuacre& amer, d’une odeur aro-  
matique agréable , que l'on trouVe dans des poches si-  
tuées près du nombril de cet animal. Elle est d’une na-  
ture chaude , dessiccatiVe, atténuante , distcussiVe, cor-  
diale, alexipharmaque, & par conséquent céphalique.  
On l'emploie principalement dans les palpitations &  
dans toutes les autres maladies du cœur , parce qu’elle  
fortifie & ranime les efprits Vitaux. De-là Vient encore  
qu’on s’en sert dans les maladies de la tête & des nerfs ,  
qui proVÎennent du froid ou d’humeurs grossieres, aussi-  
bien que dans les coliques. On l’applique extérieure-  
ment pour dissiper les rayes, pour arrêter les fluxions  
humides, pour exciter la semence, & pour guérir la  
furdité.

La génération du *mise* a été un grand siijct de dispute  
pour les Auteurs, les uns soutenant une opinion & les  
autres une autre ; car quelques-uns prétendent que  
c’est une humeur purulente & excrémentitielle , qui  
s’amasse & *se* cuit dans la poche qui est située auprès du  
nombril de l'animal. Celui-ci , qui est, filmant eux ,.  
fort lascif, frottant fon Ventre contre les arbres & les  
pierres , éVacue cette humeur , qui Ile coagule au  
moyen de l’air & du Soleil, & forme cette fubstance à  
laquelle nous donnons le nom de *musc.* D’autres Eou-  
tiennent que le *musc* ne sléVacue point par aucun déchi-  
rementde la Vessie, dans laquelle il est enfermé : mais  
qu’il sort naturellement par un conduit excrétoire que  
la Nature lui a destiné. D’autres assurent que le *musc*n’est autre chofe que la Vessie que l’on coupeà l'animal,  
après PaVoir tué , & ce sentiment est confirmé par nos  
Marehands , qui acheteur pour l’ordinaire le *musc* en-  
fermé dans fa propre Vessie. D’autres Veulent que le  
*musc* foit un lang qui s’extravase & s’amasse en forme  
d’aposthumes, au moyen des coups que l'on donne à  
l’animal, jufqu’à ce qu’il fe forme des tumeurs & des  
absitès silr sim corps ; que ces tumeurs s’étant réduites  
en forme depoehes , au moyen d’une ligature, & cou-  
péesenfuite, donnent le *musc.* D’autres enfin préten-  
dent que le *musc* découle de toutes les parties de l’a-  
nimal. Pour moi je le regarde comme un Eang excré-  
mentitiel qui a efiuyé différentes coctions & altérations  
dans ses propres poches , que l'on ramaffe après que  
l’excrétion en a été faite , ou qui fe trouVe dans la po-  
che de l’animal lorfqtllon le tue dans un tems eonvena-  
ble. Mais les Marehands dont la fraude n’est que trop  
fotiVent le partage , le mêlent avec le fang, de la  
peau & d’autres parties de l’animal, & remplissent de  
ce mélange des facs qu’ils Vendent pour du Véritable  
*musc* en Vessie. Mais la fraude est bientôt découVerte  
parles perfonnes de l’art ; car le Véritable *musc eléva-*pore lorsqu’on le jette sur la brasse , au lieu que lorse  
qu’il est falsifié , il en reste toujours quelque peu siir  
les charbons. Les Curieux peuVent pour plus ample *sa-*tisfaction, confulter l'histoire du *musc* que SehroCkius  
nous adonnée. DaLE.

MOSCOLEA , le meme que *Moschelaeum.*

MOSQUITÆ.

Bontius dans fion Traité *de Medicina Indorum* , nous ap-  
prend que les éruptions que Celse appelle *Papulae , &*Plme *Sudamina 1* sont aussi communes dans les Indes ,  
que les morsiuresde Cette espeeed insectes que les l'or-  
tugais appellent *Mos.qiteta-*

1403 MOT

Ces boutons siont de cOuleur rougeâtre , quelque peu ru-  
des, & *se* jettent fur la peau par le moyen d’une Eueur ,  
le plus siauvent générale , & fiant accompagnes d une  
demangeaison insupportable, & d’une enVÎe continuel-  
le de Ee grater.

Les étrangers qui arriVent dans le Pays sirnt plus exposifs à  
ces sortes d’éruptions , aussi-bien qu’aux piquures des  
*Mos.quetas,* que Ceux qui font depuis quelque tems  
dans les Indes ; ce qui sait qu’on appelle , par dérision,  
une persionne à qui ce malheur arriVe, *Organ Baron ,*ce qui signifie en langue du pays, un nouveau venu.  
On lui dit aussi par dérision , que les *Mos.quetas*& les *Papulae* demandent une esipece de tribut ou de  
taxe pour le lait & le heure qu’elle a mangé ; ceux qui  
résident depuis long-tems dans le pays, se donnent le  
titre de.*Orang Lamme ,* c’est-à-dire , Vétérans. Ces  
boutons, lorsiqu’ils fie dissipent naturellement, ne doi-  
vent être mis qu’au nombre des maladies cutanées.  
Mais lorsqu’on les traite mal, ou qu’on s’écorche avec  
les ongles , ils dégénerent en des ulceres malins qu’on  
ne guérit qu’avec beaucoup de peine.

*Sic neglecta scient Incendia sumere vires.*

Je me sers pour faire cesser cette demangeaifon tncom-  
mode, d’eau mêlée avec du Vinaigre , à. laquelle j’ajou-  
te unequantité conVenable de nitre ou de crystal miné-  
ral ; je trempe un linge dans cette liqueur , & j’en base  
sine le Corps. Supposé que l'on Veuille une préparation  
plus acre , on peut y ajouter du sise de limon , récem-  
ment exprimé. Ce remede caufe d’abord une grande  
douleur: mais elle diminue en peu de tems au point  
d’être plus supportable que la demangeaisim. Je eon-  
feille aux Medecins & aux Chirurgiens de ne prescrire  
aucun purgatif, quelque léger qu’il foit, dans cette est-  
pece de maladie, de peur que la matiere acre & bilieuse  
venant à Ee jetter fur les intestins , ne caisse une dyssen-  
terie: mais plutôt d’en abandonner la guérisim àlaNa-  
ture,oude faciliter l'excrétion de la matiere peccante  
aVec des sudorifiques; car j’ai Vû fouVent arrÎVer de  
pareils malheurs par la négligence ou l'ignorance de  
quelques Medecins.

MOSYLETICUS BLASTUS , nom d’une espece de  
Casia,qui est la troisieme en bonté. OstIBASE , *Med.  
Collect. Lib. XII.*

MOSYLLON, μόσυλλον ; est une épithete que l'on don-  
ne à la meilleure efpece de cannelle. GaLIEN , *Lib. de  
Theriac. ad Tison, cap.* 12.

MOT

MOTACILLA. Offic. Schrod. 5. 321. Mer. Pin. 178.  
*Motacilla alba.* AldroV. Ornith. 2.726. Gefn. de ΑνΐΕ  
557. Jonf. de AVÎb, 86, Charlt. Exer. 96. Schw. A.  
386. Raii Ornith. 237. Ejufd. Synop. A. 75. Will.  
Ornith. 171. *Cnipologus.* Bellon. des Oifeaux. 356.  
*Hoche-queue , Bergeronnette.*

Cet oifeau est sort estimé par la vertu qu’il a de détruire le  
calcul. »

MOT ELLA. Aldrovandi. *Lota Gallorum.* Jonst. *Lote.*

C’est un poisson de riviere & de lac, qui ressemble à une  
lamproie , mais qui est un peu plus gros & plus rond ,  
& couVcrt de petites écailles de Couleur rougeâtre ,  
avee de petites taches noires enduites d’une mucosité,  
comme dans l’anguille. Sa queue est pointue; il aime  
les eaux dont le cours est lent : on en trouve princspa-  
lement danslaSaone vers Lion & vers Geneve. Il est  
fort bon à manger : mais on rejette fes œufs , parce  
qu’ils blessent l’estomac, & causent des tranchées. Sa  
graisse est propre pour ramolir, pour adoucir &pour  
ôter les taches de la peau.

M OU 1404

MOTOS , μοτας , *Charpie.*

MOU

MOUL-ELAVOU, *sive arbor lanigera spinosa,* H. M.  
*Gojsipium arboreum caule spinoso ,* C. B. est un arbre  
qui produit du coton , & qui a cinquante piés de haut  
sur dix-huit de circonférenCe dansfon tronc.

Son duVet ou coton fert à rembourrer des matelas & des  
oreillers. Son écorce pulVériséc & réduite *avec* du Eue  
de citron en forme de Uniment, appaise toutes fortes  
d’inflammations & confolide les fractures des os : étant  
mêlée *avec* l'eau de vie de la noix des Indes ou Caeao,  
elle fournit un linimentpour l'herpe. On prépareaVçc  
l’écorce de la racine un émétique excellent. La liqueur  
qui s’amasse dans le fond de la fleur étant prise avec les  
feuilles du tamarin , éyacue efficacement les humeurs  
aqueuses par les felles & par les urines. RAY, *Hist.  
Plant.*

*Moul-ila aseu Motel Elavou.* H. M. Le limon des Indes ,  
dont les fleurs font en ombelles , & le fruit extreme-  
ment petit. Ce dernier est rond, couVert d’une éeorce  
de couleur verte foncée , épaisse , & ridée ; il a la cou-  
leur & le gout de l’écorce de citron , excepté qu’il est  
plus chaud & plus acrimonieux , & renferme une pul-  
pe aeide & succulente. On le fait Cuire avee les alimens  
en plaee de limons & de poÎVre ; on le confit aussi avec  
du fucre & du miel, comme étant propre pour fortifier  
l’estomaC , pour faciliter la digestion , & pour tuer les  
vers. On le confit encore avee de la faumure & dtl vin-  
aigre ; & on l’emploie avec de l'ail, de la moutarde &  
du gingembre dans la composition de l'atsjar. RAY ,  
*Hist. Plant.*

MOULLAVA, H. M. est une plante siliqueufe des In-  
des , qui donne une fleur composée de cinq pétales jau-  
nes , & une silique unie qui renferme ordinairement  
quatre femeriCes. Elle croît à la hauteur de huit ou  
neuf piés , & fe plaît aux lieux sablonneux : elle est  
vivace , elle fleurit en hiver ,& *son* fruit est mûr en No-  
vembre & en Décembre. Elle n’est d’usage que parmi  
les *Pollias : (* c’est le nom qu’on donne aux pauvres du  
pays ) qui reçoivent la fumée de fes feuilles par le nez,  
pour fe guérir du vertige & du mal de tête. RAY, *Hist.  
Plant.*

MOUROUVE. J. de Laet. Ind. Occid. Lib. *16.* cap.  
11.

Nous ne savons autre chose de cette plante , sinon qu’elle  
ne differe pas beaucoup de nos pruniers ; que *sa* fleur  
est jaune , fon fruit femblable à nos cerises; qu’il est  
foutenu par une longue queue , qu’il renferme un petit  
noyau & une chair douce de couleur de fafran. RAY 3*Hist. Plant.*

MOX

MOXA. Voyez *Artemisia Chinensis.*

*Le rnoxa* est une efpece de duvet qui fe tire des feuilles  
d’une efpece d’armoise , dont les Indiens se servent  
pour cautériser les parties affligées de la goute , de la  
même maniere à-peu-près qu’Hippocrate & d’autres  
anciens Medecins l'ont pratiqué. Quelques Modernes  
vantent cette opération comme le remede le plus *effi-  
cace* dont on puisse l'e servir pour guérir & même pour  
extirper entierement la goute.

Pour cet effet. .

*Faites* un cone de charpie, d’étoupe, de *moxa,* ou d’une  
certaine espece d’agaric, haut environ de la lar-  
geur du pouce, ( Voyez *Planche III. du premier  
Volume, Fig.* 12. *aux lettres A et B)* pareil à ceux  
dont on fe fert dans les fumigations. Attachez ee

ΐ4°! Μ U C

cone par la baste à la partie affectée, aVec de la ;  
gomme arabique ou de la gomme adraganth , & :mettez-y le feu aVec une chandelle.H fe confume-  
ra peu-à-peu en cautérisant la partie , & calmera  
fouVent par ce moyen les douleurs de la goute. Si  
cette premiere opération ne suffit point, il faudra  
la réitérer jufqu’à ce qu’elle produise sion effet.

Ce proeédé a été en crédit en Europe pendant quelque  
tems, mais on l'a entierement rejetté, & ayec raision ;  
car outre qu’il caisse une douleur extremement aigue,  
il n’est EouVent d’aucun effet. Cette opération est en-  
core en usage dans la Chine, dans le Japon , & chez  
les Arabes. On peut consulter sur ce fujet Rhynius  
*de Arthritide,* Cleyerus, *in Medicinâ Sinicâ*, Purman,  
*in Obscrv. Valentini Polychrest. exoelc.* Kempfer, *Amae-  
nit. exotic. et Histor. Japon. Nat. Se* la Dissertation par-  
ticuliere que M. William Temple a donnée là-dessus.

M U C

MUCAGO, *mucilage.*

MUCHARUM, mot barbare qui signifie une infusion  
de rosies faite aVéc l'eau chaude, édulcorée aVec du lu-  
cre , & réduite en consistance de sirop.

MUCIL AGO, *mucilage,* est une liqueur épaisse & gluan-  
te, à laquelle on a donné ce nom, à caufe peut-être ,  
qu’elle a la consistance de la morve, que les Latins ap-  
pellent *mucus.*

*Préparations des Mucilages.*

Il faut aVoir quatre Vaisseaux de terre ordinaire, Vernissés.  
On mettra dans l'un , une dragme & demie de  
gomme adraganth blanche : dans l’autre , demi-  
once de femences de pfyllium : dans le troisieme,  
trois dragmes de semence de coing : & dans le  
quatrieme , six dragmes de racine de guimauVe  
bien nette, coupée par petits morceaux, & pilée.  
Mettez siur la gomme adraganth deux onces &  
demie d’eau de fraises,& autant d’eau debétoine.  
CouVrez le Vaisseau; & mettez-le fur la cendre  
chaude pendant trois ou quatre heures , jusiqu’à  
ce que la gomme foit entierement fondue & in-  
corporée aVec l’eau. Passez la matiere à traVers  
un tamis, & vous aurez le *mucilage* de gomme  
adraganth.

*Mucilage d’herbe aux Puces.*

*Mettez* fur les femences de pfyllium trois onces d’eau  
de fraises, & autant de celle de bétoine : couvrez  
le vaisseau, & mettez influer cette matiere fur les  
cendres chaudes pendant huit ou dix heures: fai-  
tes cuire légerement l’infusion , & coulez-la par  
expression; ce fera le *mucilage* depfyllium.

*Mucilage de Coings.*

*Versiez* sifr les Eemences de coings deux onces & demie  
d’eau de bétoine, & autant de celle de fraises :  
couvrez le vaisseau, & placez-le Eur les cendres  
chaudes dix ou douze heures: faites chaufler Pin-  
fusion jufqu’à ce qu’elle Eoit prête à bouillir : cou-  
lez-la à travers d’un tamis, & Vous aurez le *mu-  
cilage* de coings.

*Mucilage de racine de Guimauve.*

*Versez* fur la racine de guimauve,

*dyau de bétoine, Se ]. de chaque ,βχ onces,  
de fraies-,*

CouVrez le vaisseau, & placez-le fur les cendres chaudes  
pendant huit ou neuf heures: faites bouillir l'in-

M U C 1406  
fusion jusqu’à diminution des deux tiers ; cou-  
lez la décoction en la prefsant fortement, & vous  
aurez le *mucilage* d’althæa. Ρεμεβυ , *Pharmacop,  
Universclle.*

MUCILago , *Synovie.* On donne encore le nom de *muci-  
lage* à la*sonovie* qui fe trouVe dans toutes les articula-  
tions mobiles.

Cette liqueur, qui fert principalement à humecter les li-  
gamens & les cartilages des articulations , cil fournie  
par des glandes qui font ordinairement disposées dans  
îlarticulation , de maniere à pouVoir être légerement  
pressées, mais non point détruites par fon mouVement.  
Toutes les fois donc que cette liqueur est la plus né-  
cessaire, c’est-à-dire, que les mouvemens font les plus  
fréquens, il s’en sépare par ce moyen une plus grande  
quantité. Ces glandes font molles & mucilaginetsses ,  
fans être friables : elles font pour la plupart conglo-  
mérées; c’est-à-dire, qu’il fe trouVe un grand nombre  
de petites glandes enVeloppées d’une membrane com-  
mune. Leurs conduits excrétoires font longs, & for-  
ment comme autant de franges dans l’articulation , qui  
par fon mouVement & fa pression empêche les obstrue-  
tions qui pourroient fe former dans le corps de la glan-  
de , ou dans fes excrétoires, & facilite le retour de  
cette liqueur, quand elle est en état d’être reçue par  
les Vaisseaux abforbans, qui doÎVent fe trouVer dans  
les articulations, aussi-bien que dans les autres caVÎtés  
du corps : ajoutez à cela , que la pression que fouffrent  
les conduits excrétoires , empêche une sécrétion fu-  
perflue , tandis que leurs franges ne permettent point  
à la liqueur qui a été séparée, de retourner dans les  
glandes par ces mêmes conduits, ainsi que Cowper l'a  
fort bien remarqué. On trouVe encore outre ces glan-  
des conglomérées, des petits follicules simples, dont  
nous deVons la découVerte à Morgagni, & qui font aussi  
remplis de cette liqueur.

On peut, en pressant ces glandes aVec les doigts, faire  
fortir de leurs excrétoires une liqueur mucilaginetsse,  
qui ressemble quelquefois au blanc d’œuf, ou à la sé-  
rosité du fang, & dont le gout est manifestement falé.  
Elle ne fe coagule point par la chaleur, comme la sé-  
rosité: mais elle deyient plus claire, & ne laisse après  
qu’elle s’est éVaporée, qu’une pellicule déliée, d’un  
gout falé. Certains fels produisent le même effet Eur  
elle que silr les autres liqueurs de notre corps; car les  
acides la coagulent, & les alcalis l’atténuent.

La quantité de cette liqueur mucilagineufe doit être con-  
sidérable, si l'on en juge par l’écoulement de *synovie,*qui accompagne les plaies ou les ulceres des articula-  
tions,& dont ce *mucilage* composte la plus grande par-  
tie.

Les Vaisseaux qui fournissent les liqueurs dont ce *muci-  
lage* fe sépare , n’ont pas besoin de préparatlon pour  
être Vus ; car on n’a pas plutôt injecté les arteres, que  
les glandes en paroissent toutes couVertes.

Ces glandes n’ont aucune sensibilité , tant qu’elles siont  
dans un état Eain: mais on y stent les douleurs les plus  
cruelles dans quelques cas, lorsqu’elles s’enflamment  
& qu’elles Viennent à suppuration, ce qui ρΐ'ουνε qii’ele  
les ont des nerfs.

Ces glandes mucilaginetsses font ordinairement logées  
dans une fubstance cellulaire, qui *se* trouVe pareille-  
ment dans d’autres parties du *sac* fermé par les liga-  
mens des articulations , & contiennent une matiere  
onctueufe , qui doit nécessairement être atténuée &  
poussée à traVers les membranes qui l'enferment dans  
la caVÎté de l'articulation , par la pression qu’elles  
fouffrent de la part des os qui *se* meuVent.

S’il est Vrai que l’huile Vienne de cette substance cellu-  
laire, & que la moelle atténuée sorte des os par les po-  
res qui Eont Vers leurs extrémités, ou dans leurs caVÎ-  
tés, & suinte à traVers les cartilages dans les articula-  
tions; ce qu’elle peut plus aisément faire, étant aidée  
de la chaleur & de l'action continuelle du corps, que  
lorsqu’elle s’échappe par la substance compacte des os

1407 M U C

dans un fquelette; si, dis-je, cette huile fe jette dans  
l’articulation & s’incorpore aVec le *mucilage Sc* la lym-  
phè siubtile qui s’écoule continuellement des petites  
arteres distribuées dans les ligamens, il reiultera de  
ce mélange un des meilleurs linimens qu’on puisse ima-  
giner, car le *mucilage* qui a éte delaye par la lymphe,  
contribue extremement à le rendre coulant, & l'huile  
l’empêche de *se durcir.* Boyle dit aVoir éprotlVé dans  
le tems qu’il traVailloit à fa machine Pneumatique,  
combien ce *mucilage* est propre aux usiagcs auxquels il  
est destiné; car il falloir moins de force pour faire agir  
le piston après qu’il aVoit été humecté aVec de l’eau &  
de l’huile,que lorsqu’il ll’emploïoit que l'une ou Vautre  
de ces liqueurs. Il s’enfuit donc que cette*fynovie,* ( c’est  
ainsi qu’on appelle cette liqueur compol'ée d’huile &  
de *mucilage')* est extremement propre à entretenir la  
mollesse & la flexibilité des parties qui composient les  
articulations, à les faire glsser également les unes fur  
les autres, & à empêcher qu’elles ne s’échauffent & ne  
s’ufent, de même que le Vieux oing & le goudron dont  
on grasse les roues des chariots les empêchent de s’ufer  
*8c* de s’éehauffer.

Après que cette liqueur des articulations a été atténuée  
au point de ne pouVoir plus ferVÎr à force d’être broyée  
entre les os, elle rentre dans la masse du fang par les  
vaisseaux abforbansque les articulations ont, ainsi que  
toutes les autres cavités du corps.

Lorsque la*fynovie,* dont les articles font enduits, n’est  
point fussifamment broyée entre les os, elle s’épaissit,  
& quelquefois, lorfque la tête de l’os a été long-tems  
hors de *sa* cavité, cette liqueur remplit la place qu’elle  
oceupoit & empêche *sa* réduction ; ou si l'articulation  
reste long-tems immobile , la*fynovie* colle les os en-  
semble & causie une vraie ankylosie. Ambroisie Paré dit  
avoir été souvent témoin de pareils accidens, & HiI.  
danus en donne un exemple particulier. Lorsque la*sy-  
novie* deVÎent trop acre , elle ronge les os & les carti-  
lages, & cela arrive souvent à ceux qui ont la vérole ,  
le scorbut, les écrouelles, ou un*spina ventosa.* Lorsque  
la sécrétion de cette liqueur est trop peu abondante,  
l’articulation , comme Galien l’observe, devient roi-  
de, & lorsqu’on veut la mouvoir, on entend un cra-  
quement, ainsi que les Vieillards PéprouVent fort S0U-  
vent.

Aquapendente décrit cette maladie aVec beaucoup d’e-  
xaètitude , & en explique la caufe d une maniere qui  
ne laisse rien à desirer. Lorsque le *mucilage tel-* la lym-  
phe sirnt trop abondans , & que les Vaiffeaux abEorbans  
ne s’acquittent point autant qu’il faut de leur office,  
il peut en réfulter une hydropisie des articles , dont  
Hildanus a traité fort au long. Cette même caufe re-  
làche quelquefois si fort les ligamens, que les articu-  
lationsen deVÎennent extremement foibles: de-là naif  
fent des luxations, dont la réduction est beaucoup plus  
aisée que la cure , & fouVent, quand cette liqueur s’é-  
panche en trop grande quantité, elle deVÎent acre &  
occasionne un grand nombre de fymptomes fâcheux,  
tels que l'enflure, & la douleur des jointures , des ul-  
ceres sinueux , & des fistules profondes, la carie des os,  
l’immobilité des articles , la maigreur, & l'atropie de  
tout le corps, des fieVres hectiques, & autres maladies  
Femblables. Hippocrate décrit aVec beaucoup d’exac-  
titude la plupart des Eymptomes qui proViennent du  
mauVais état de la*flynovie ,* & Hildanus rapporte les  
histoires d’un grand nombre de persionnes qui y ont été  
sujettes. M0NR0, *Osteolygie.*

MUCOCARNEUS, est une épithete que M. Aurel.  
SeVerini donne aux tumeurs ou ablcès, qui fiant partie  
charnus & partie remplis d’une espece de mucosité,  
MUCOR, le même que *mucus.*

MUCOSÆ GLANDULÆ; ce sirnt des glandes que  
Cowper a découVertes dans la Verge, q tison appelle  
communément *glandes de Cowper.*

MUCRO , en terme d’Anatomle, c’est la pointe du  
cœur\*

M U C 1408

MUCRONATUM OS , ou plus proprement , *mucro-  
nata cartilago ,* est le cartilage xiphoïde.

MUCUITABA & MOCITAIBA *Brasiliensibus,* Marc-  
graV. *Pyriformis Brasiliana*, est un grand arbre appro-  
chant de notre poirier siauVage, auquel on n’attribue  
aucune Vertu médicinale.

MUCUNA GUACU , *Piscn.* C’est la plus grande &  
la plus belle efpece de phaféole, qui croît au Brésil silr  
un arbre de même nom. Sa silique est couVerte d’une  
éeorce noire presique aussi dure qu’une pierre , & d’un  
poil jaune fort simple; elle est large de trois traVers de  
doigt & longue d’un traVers de main. Elle lailfe Voir  
en s’otlVrant trois otr quatre seVes sphériques dÎVisées  
par bandes de couleur de pourpre , rondes, unies, aVec '  
un œil sort grand, qui étant macérées dans l'eau per-  
dent une partie de leur qualité nuisible. Les Naturels  
en font leur nourriture après les aVoir préparées aVee le  
*tipioca de mandihoca,* ce qui prouVe que leur qualité  
Venimeufe n’est point tellement enracinée dans la fubsi  
tance qu’on ne puisse bien la corriger. Car bien que la  
substance intérieure de la seVe irrite les Visceres, cause  
de grandes agitations dans le corps & purge VÎolem-  
ment par haut & par bas , en conséquence de sim acri-  
monie & de *sa* qualité mordicante ; on ne laisse pas de  
la corriger au moyen de l'aliment rafraîchissant &  
adoucissant que l'on prépare aVec le *tipioca,* qui l'ert  
comme d’amydon ; ce qui fait qu’on doit le préférer à  
tous les autres correctifs. RAY , *Hist. Plant.*

MUCUS , *morve i,* c’est ce fluide Vifqueux qui après aVoir  
été séparé dans la membrane pituiteuse, fort par le nez  
lorsqu’on fe mouche.

M U G

MUGIL , Offic. Raii lchth. 274. Ejufd. Synop. Pifc. 84.  
AldroV. dePisc.SalV. de Aquat. 75. Jonf de Pssc. 73.  
Charlt. de Pisi:. 32. *Cephalus,* Rondel. de Pisi:. 1.260.  
*Cephalus,sou mugil,* Bellon. de Aquat. 210. *Cephalus  
Rondeletii,* Gesil, de Aquat. 349. *Mulet.*

C’est un poisson de mer dont on fait un grand usiagc dans  
la cuisine. On emploie Ees œufs en Medecine. Voyez  
*Botargum.*

MUGO , nom du pin de montagne.

M U I

MUIVA *Brasiliensibus*, Marcgr. est un pommier du Bre-  
fil dont le fruit est rond , charnu & rempli d’une infi-  
nité de pepins. Les Naturels du pays ne le mangent  
point & le laissent aux oifeaux. On n’attribue aucune  
vertu médicinale à cette plante. RAY, *Hist, Plant.*

M U L

MULÆ , pustules occasionnées par le froid & par le  
chaud.

MULLA, nom de plusieurs efpeces dejasinin, dontl’u-  
ne est la *nulla mulla,* ou*sambac.* Voyez *Jasminum.*

L’autre est la

*Hiidda mulla,* H. M. *Gels.eminum , vel jasminum Cata~  
lonicum multiplex*, Parla

Ses feuilles pilées & frites dans de l’huile guérissent la  
morfure des chiens enragés lorsqu’on les applique silr  
la partie. Sa racine cuite aVec le *calamus aromaticus*dans l’eau de riz, résiste au Venin des sierpens.

La troisieme espece est ,

*Tsjeni mulla*, H. M. *Jafminum Indicum}flore albo odo-  
ratissimo.*

La

1409 M U L

La quatrieme est le

*Tesiregam rnulla,* H. M. *Jasminum Indicum flore polype-  
talo exalbido , fructu minori.*

On prépare en lassant bouillir Ees feuilles dans de lspuile,  
un baume qui guérit les maladies des yeux & fortifie  
la vue lorsqu’on en oint la tête. Sa poudre mêlée avec  
de la graisse & du safran , guérit les demangeaisons de  
la peau, étant employée en forme de Uniment.

La cinquieme espece est ,

*Catu pitsjegam mulla,* H. M. *Jasminum Indicum,florepo~  
lypetalo, candido , ovis rufescentibus.*

La sixieme est ,

*Katu tsjregam mulla,* H. M'. *Jasminum Indicum, flore  
polypetalo, candidissimo, fructu majore.*

Sa racine cuite dans de.l’huile guérit les maladies des  
yeux. Sa racine prife avee le calamus aromatieus, est  
un remede excellent pour la morsure des ferpens.

La derniere espece est la

*'Katu mulla,* H. M. *Jasminum Indicum nflore pentapcta-  
lo candidissimo , fructu tsjeregam mulla.*

Le fuc de fes feuilles fert dans les maladies des yeux.  
Raï , *Hist. Plant.*

MULLUS, Offic. Bellon. de Aquat. 276. Schonef Ich.  
47. Raii Ichth.2 85. Ejufd.Synop. PiEc. 90. *MullusmF  
mors* Salv. de Aquat. 236. *Mullus Ges.neri,* Aldrov.  
de Pisi:. 131. *Mullus barbatus,* Rondel. de Piso 1.  
290. Jonf. de Fisc. 39. *Mullus barbatus Rondeletii ,*Geso, de Aquat. 565. *Mullus barbatus minor*, Charlt.  
de Piso. 18. *Barbeau?*

On prétend quellosilge de ce poisson affoiblit la vue ; &  
qu’étant appliqué tout cru , il guérit la morEure de la  
vive, du Ecorpion & de l'araignée. DIOSCORIDE, *Lib.  
II. cap.* 24.

MULSUM, signifie en général de l'hydromel; maison  
s’en fert quelquefois pour signifier un mélange de vin  
& de miel.

MULTIPEDÆ. Voyez *Millepedes.*

MULTISILIQUOSÆ PLANTÆ, *plantes â plusieurs  
siliques ,* font celles dont les fleurs font remplacées par  
des siliques longues, grêles & recourbées qui contien-  
nent la femence, & qui, lorfqu’elles Eont mûres, s’ou-  
vrent d’elles-mêmes , & laissent tomber leur semence.  
De ce nombre sont la colombine , la joubarbe commu-  
ne, le chicotin, le nombril de Venus, &c.

MULUS , Offic. Sehrod. 5. 302. Aldrov. de Quad. 3 58.  
Gefn. de Quadr. 702. Charlt. Exer. 4. Mer. Pin. 166.  
Jonf de Quad. 15. Schw. Quad. 62. Raii Synop. A.  
62. *Mulet.*

Le *mulet* est un animal engendré de l'accouplement d’tm  
âne & d’une jument. Sa corne, sim urine & *sa* fiente  
font d’issage en Medecine. On prétend que la fumée de  
fa corne excite les regles , qu’elle cauEe la stérilité  
étant calcinée & prife intérieurement, & qu’elle gué-  
rit l’alopécie étant employée en forme de liniment. On  
recommande fon urine avec fon sédiment pour les cors.  
Sa fiente arrête les pertes de sang, guérit la dyssente-  
rie & les douleurs de la rate. DaLE d’après *Schroder.*

M U M

MUMIA, *Mumie. Y oyez Ambra,*

*Torne IV.*

M U N 14; Q

Il y a deux especes de *mumies* ; les unes font des cada-  
vres humains desséchés par l'ardeur du soleil & des *sa-  
lues* dans les déserts de l'Afrique, tels que ceux de  
Zara , de Lybje, &c. où la violence du vent fait éle-  
ver des monceaux de fable qui enfevelssent des Cara-  
vanes entieres. Ces corps acquierent en Ee desséchant la  
consistance de la corne & une grande légereté. On les  
appelle *mumies* blanches , mais elles ne sirnt d’aucun  
tssage dans la Medecine. Les siecondes font des corps  
embaumés que l'on trouVe en Egypte. Elles siont de-  
Venues très-rares & l'on n’en trouVe pas souVent Chez  
nos Droguistes , qui Vendent à leur place des corps que  
les Juifs d’Egypte embaument aVec de la myrrhe , de  
l’aloès & de l’encens. Cette efpece de *mitmie* est esti-  
mée excellente pour résoudre le fang coagulé après une  
chute ou un coup, & pour faire renaître les Chairs. El-  
le agit non-feulement par Ees parties bitumineuses &  
balsamiques , mais encore par les fila Volatils des ca-  
daVres d’où elle est tirée. La teinture qu’on en tire en  
la faisilnt dissoudre dans l’efprit de Vin,possedeses qua-  
lités balfamiques. GEOFFROY.

Paracelfe, Van-Helmont & les autres Chymistes, don-  
nent le nom de *mumie* à plusieurs autres choses, tant  
réelles qu’imaginaires. *Mumia medullae,* par exemple,  
est la moelle des os ; *mumia elementorum* est défini le  
baume des élémens externes , & *mumia transmarina ,*est la manne.Mumia est aussi une eau qu’on amasse dans  
une bouteille en soufflant dedans après s’être rincé  
la bouche aVec de lleau. On définit encore la *mumie*une substance éthérée spiritueufe extremement Eubti-  
le, qui naît aVec le corps & s’y conEerVe en quelque  
forte, même après la mort, laquelle est capable de cor-  
riger *sa* disposition morbifique,& celle des autres corps  
& d’entretenir la santé.

M U N

MUNDATIO, purification ou dépuration.

MUNDIFICATIVA, *mondiflcatifs,* remedes qui dé-  
tergent & qui nettoyeur les plaies & les ulceres.

On a décrit le *mondiflcatif d’acsie* au mot *Apium.*

On prépare le *mondisicatif*de Paracelse de la maniere  
fuiVante.

Faites cuire ces drogues jusqu’à consistance d’onguent, &  
ajOtltez à chaque once une dragme de précipité  
rouge.

MUNDUBI *Brasiliensibus,* Marcgr. *Aracus* ὑπὸγαιος,  
*Americanus-,* Park. Espece *d’aracus* des Indes dont  
la semence caufe des maux de tête quand on en mange  
une trop grande quantité.

MUNDU Y GUACU, nom du *rictnoidess Americanas  
folio Gossefiel.*

MUNGO , nom du *Phaseolus, octocaulis.*

MUNTINGIA.

Voici Ees caracteres.

Sa fleur est en rofle & composée de plusieurs feuilles dise  
posées circulairement. Il.s’éleVe du calyce un pistil qui  
fe change en un fruit rond, charnu, qui contient plu-  
sieurs femences.

Miller en compte trois especes.

ι. *Muntingia folio sericeo > molli fructu majori,* Plum.  
Νον. Gen.

2. *Muntingiafolio ulmi aspero >fructu minimo glomerato,*Plum. Νον. Gen.

V V u u

1411 MU R

*?. AIu'ntingia folio corni , fructu minore >* Plum. Nov.  
Gen.

Toutes ces plantes croissent à la Jamaïque & dans plu-  
sieurs autres endroits de l’Amérique. Le Ρ. Plumier  
qui les découVrit leur donna le nom de Muntingius ,  
Profefléur de Botanique à Groningue. **MILLER,** *Dict.*Vol. H.

MUR

MURÆNA , *Lamproie.* Voyez *Lampetra,*MURALIS HERBA , *pariétaire. Noyez Parietaria.*MURECI, est le nom d’un arbre du Bresil dont le fruit  
ressemble à la grofeille , & aVec lequel les habitans de  
ce pays composent des potions cathartiques. R a υ ,  
*Hist. Plant.*

MUREX, eEpece de pourpre. Ce poisson est estimé apé-  
ritif, & l’on emploie fil coquille en qualité d’abfor-  
bant.

MURIA , *saumure ; la saumure* est détersiVe & produit  
les mêmes esters que le sel. On la donne aVec fuccès  
en forme de laVement à ceux qui ont la dyssenterie &  
dont les intestins Eont corrodés.. Elle est bonne em-  
ployée de la même maniere contre les douleurs feiati-  
ques inVétérées. Elle tient lieu d’eau de mer dans les  
fomentations. DwsCoRIDE, *Lib.* V. *cap.* 128.

On emploie la *saumure* dans les fomentations pour les  
infiammations & la gangrene. On appelle *acrimonie  
muriatique,* l’acrimonie des liqueurs qui tient de celle  
de la *saumure.*

MURMENTUM, nom du *Mus Alpinus.* RcLAND,  
MURRHA, nom de la Chalcedoine.

MURUCUGIFERA ARBOR- De Laet. Est le nom  
d’un grand arbre du Bresil, qui ressemble à notre poi-  
rier fatiVage.

MURUCUIA, nom de la *granadilla , pentaphyllos ; flo-  
re coeruleo, magno,* ou *granadilla Hispanis fflospassio-  
nis Italis.*

MUS

MUS. Offic. Gefn. de Quad. Digit. 714. Charlt. Exer.  
25, *Mus domesticus.* Schrod. 5. 303. Mer. Pin. 167.  
Tonsi de Quadr. 115. Mus *domesticus minor. Aidrov.*de Quad. Digit 417. Schw. de Quad. 114. *Mus dome-  
sticus vulgaris feu minor.* Raii Synop. A. 218. *Souris.*

e

Toutes les parties de cet animal aussi-bien que fes excré-  
mens font d’tifage en Medecine. OuVert tout VÎVant  
& appliqué fur une partie, il en tire les éclats de bois.,  
les dards & lesfléches , & guérit la morfure des Eer-  
pens en attirant à lui le Venin. Ses cendresguérissent  
l’écoulement inVolontaired’urine ; sa fiente purge les  
enfans par bas, on l’emploie dans les laVemens , elle  
guérit l'alopécie, la teigne, diminue le Calcul des reins  
& de la vessie, & dissipe les condylomes , les verrues,  
les exeroissances nommées*ficus & mariscae, &* autres  
tumeurs de l'anus. D a L ε , d’après *Schroder.*

Mcs ALPINUs. Offic. Sctirod. 5. 303. Aldrov. de Quad.  
Digit.445. Ge.fn. de Quad. Digit. *yyj.jons.* de Quad.  
117. *Mus Alpin us, marmota.* Charlt. Exer. 29. *Mus  
Alpinus Plinii, marmota Italis.* Raii Synop. A. 221.  
*Rat de montagne, Marmotte.*

Cet animal vit dans les endroits les plus élevés des Al-  
pes. Sa graisse est d’tifage. On la reeommande dans les  
affections nervetsses, pour les contractions & les rigi-  
dités des jointures. **SCHRODER.**

**MUSARANEUS.** Offic. Schrod. 5. 303. Raii Synop. A,  
239. Aldrov. de Quad. Digit. 441. Charlt. Exer. 25.  
Getii, de Quad. Digit. 747. Jonsi de Quad. 116. Schw.  
Quad. 114. Mer. Pin. 167. *Musaragne.*

Cet animal vit dans les champs. On a éprouvé qu’étant

M US 1412  
calciné & appliqué avec de la graisse d’oie, il fait  
beaucoup de bien dans les maladies du fondement.  
DaLE.

Mes major, Offic. *Mus domesticus major.* Schw. Quad.  
145. *Mus malor , sive sorex.* Mer. Pin. 167. Jonf. de  
Quad. 11 5. Aldrov. de Quad. Digit. 417. Mus *major,  
rattus.* Sehrod. 5. 303. *Mus domesticus major sive rat-  
ius.* Raii Synop. A. 217. *Sorex domesticus.* Charlt.  
Exer. 25. *Rat.*

*Sa* crotte est d’ufage en Medecine. Quelques sommas  
croyent qu’il ne saut qu’avaler neuf de ces crottes pour  
guérir la suppression des regles. 'DaLE, d’après *Pla-  
tenus.*

MUSA , *Bananrner.*

Voici *ses* caracteres.

La racine pousse des jets , tandis que sa tige meurt après  
avoir donné sem fruit. La tige a la figure d’tmrofeau,  
elle n’a point de branches, mais elle jette de grandes  
feuilles, qui font d’abord roulées , comme dans le *can-  
nacorus,* mais qui fe développent enfuite & forment  
une efpece de couronne au fommet de la tige.Les fleurs  
& les fruits font disposés en grappes & enfermés dans  
une gaine comme dans le palmier : la fleur est à plu-  
sieurs pétales , irréguliere & portée fur la pointe de  
l’ovaire. Ce dernier ressemble à celui du concombre ,  
il est charnu , partagé en trois loges, bon à manges,  
rempli de femences , & armé d’un long tuyau dont la  
pointe est de figure fphérique.

Boerhaave compte deux efpeces de cet arbre, savoir:

I. *Musa, fructu cucumerino, longlori.* Boerh. Ind. A. 2.  
*sys.Musa.* Offic. *Musa Serapionis.* Ger. 1332. Emac,  
1515. *Musa arbor.* J. B. I. 148. Park. Theat. 1495.  
Raii Hist. 2.1314. *Muza ex flore Sinensi.* Jonf.D. Icon.  
470. *Mauz, Musa.* Alpin. Ægypt. 78. *P'alma humilis  
longis latis.que foliis.* C. B. P. 508. *Ficus Indica race-  
mosa Spoliis et fructu amplissimis, Musa Arabibus dic-  
ta.* Pluk. Almag. 145. *Bala.* Hort. Mal. 1. 17. Talc  
12.. &c. *Banana.* Pif ( Ed. 1648. ) 75.

Cet arbre croît dans les Indes, font fruit est nourrissant,  
il proVoque l'urine & excite à l’amour.

*Misa* est le nom que les Arabes donnent à cette plante,’  
qui, à ce que je crois, est appellée *Pala* par Pline , du  
*motBala,* qui est le nom fous lequel elle est connue  
des habitans du Malabar. Les Botanistes la mettent au  
rang des arbres, mais à peine mérite-t-elle d’avoir pla-  
ce parmi les arbrisseaux, puifque fa tige est annuelle.  
OViedo & d’autres lui donnent le nom de *Platanus, &*les Anglais celui de plantain à caufe qu’elle lui ressem-  
ble par ses feuilles qui font fibreufes & garnies de  
côtes.

Son fruit est fort estimé pour fa délicatesse, & l'on assure  
qu’il ne fait jamais du mal. quelque quantité qu’on en  
mange.

Linfchooten dit qu’il a la douceur de la fleur de farine &  
du heure qu’on a mêlés enfemble , qu’il peut tenir  
lieu de pain & de laitage, & nourrir Eeul le corps hu-  
main.

Voici la maniere dont Alpin parle de se?s vertus:

Ce fruit est d’une fubstance molle, visqueuse, grasse &  
douce , extremement agréable à ceux qui y sirnt accou-  
tumés , & fort nourrissant : mais il charge l’estomac ,  
il fe digere difficilement, & engendre un fuc épais &  
visqueux qui obstrue les vifeeres , & furtout le foie; ce  
qui le rend propre pour la toux & pour l’asthme, qui  
proviennent de chaleur. Les Egyptiens en font une  
décoction dont ils fe feryent pour adoucir la toux qui

1413 M U S

est causée par une fluxion d’humeurs chaudes, pour les  
inflammations de la pleure, des poumons & des reins,  
& pour la dysiarie. 11 excite la semence soit qu’on le  
mange cru ou cuit.

Les Auteurs du Jardin de Malabar, assurent que fa raei-  
ne écrasée & bouillie dans du lait, est bonne pour abat-  
tre les vertiges : quesim eau mêlée avec du sifcte, est  
excellente pour appaiser la chaleur brûlante des reins ,  
& les douleurs excitées par l'urine, & pour soulager  
ceux qui ont fait trop d’ufage du mercure. La moelle  
de l'arbre, ou la substance médullaire blanchâtre qui  
porte le fruit étant écrafée & prife avec du miel, est  
bonne pour les affections des yeux ; le heure dans le-  
quel on a fait frire des rouelles du fruit produit le mê-  
me ester.

Cette plante croît dans plusieurs ProVÎnces des Indes  
orientales & occidentales, aussi-bien que dans l'Afri-  
que. Je regarde le *Ficus Indica* de Linfchooten , com-  
me une Variété & non comme une espece du *musa ;*il paroît être le même que celui dont les Auteurs du  
Jardin de Malabar nous ont donné la defcription, tant  
parles fynonymcs, que par le lieu où il croît : car les  
habitans du Malabar, dit-il, l'appellent *Palan,* & ceux  
de Bengale *ssuelli -,* qui fiant des noms fort approchans  
de *BalaSe* de *Keel,* dont fe fervent les Auteurs du Jar-  
din de Malabar. Parmi lesespeces ou Variétés de cette  
plante , j’en trouVe une seconde qui est appellée *Cada-  
lin* dans LinEchooten, & dans *s Hortus Malabaricus.*

Ses feuilles , qui ont trois piés & neuf pouces de long fur  
trois palmes de large , ou fuÎVant Lerius , six piés de  
long & deux de large ,ont les mêmes dimensions que  
celles du *Lapathum aquaticum* ; elles fournissent aux  
Indiens de Goaplusieurs meubles pour leurs maisons,  
& elles tiennent lieu de papier aux Turcs. Chaque jet  
de cette plante est fouVent chargé de deux cens fruits  
assemblés en forme de raisin ; & les branches auxquel-  
les ils fontfuspendus deVÎennent quelquefois si gref-  
fes , que deux hommes ont peine à les porter après mê-  
me qu’on en a ôté le fruit. Cette plante donne du fruit  
toute l’année , & soumit aux Indiens une nourriture  
journalicrc. RaY, *Hist. Plant.*

Les feuilles du plantain des Indes orientales font quel-  
quefois si grandes qu’une feule suffit pour couyrir tout  
le corps d’un homme. On prétend que c’est d’elles dont  
Adam & ΕνεΕο seryirentpour cacher leur nudité; &  
ce sentiment paroît plus Vraisscmblable que celui où  
l’on est communément, qu’ils employerent les feuil-  
les du figuier ordinaire à cet ufiage. Tout le tronc de  
la plante est composé de feuilles écailleufes , couchées  
les unes fur les autres, à peu près comme celles du  
palmier. *Hist. des Plantes attribuée* à *Boerhaave.*

2. *Musa , caudice maculato , fructu recto, rotundo, bre-  
viore odorato.* Sloan. 192. BoERHAAVE, *Index alt.  
Plant.* Vol. II.

MUSADI, *Sel ammoniac.*

MUSARIUM *Collyrium,* est le nom d’un collyre dont  
Trallien donne la defcription, *Lib. II. cap.* 10.

MUSCA. Offic. Schrocl. 5. 344. AldroV. de Insect. 342.  
*Musea carnaria vulgaris.* Raii Infect. 270. *Musea  
carnivora, un macellis usitata.* Mer. Pin. 199. *Mou-  
che.*

Il y a différentes eEpeces de *mouches :* mais on *se* Eert  
communément de PeEpece ordinaire, qui a la Vertu de  
faire croître les cheveux, & de les empêcher de tom-  
**ber. SCHRODER.**

MUSCARI, *espece de Jacinte.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est une grosse bulbe ; fes feuilles font longues  
& étroites, fa fleur est hermaphrodite, d’une seule pie-

M U S 1414

ce , faite en forme de cloche, & découpée en six feg-  
mens repliés. L’ovaire deVÎent un fruit triangulaire,  
partagé en trois loges, remplis de femences rondes.

BoerhaaVe compte douze especes de cette plante qui n’ont  
aucune Vertu médicinale , à l’exception de la premie-  
re , qui est le *rnaseari, obsoletiore flore, ex purpura vi-  
rente.* Voyez *Bulbus vomitorius,*

MUSCATELLA , nom de la *MoschateUina.*MUSCERDA , crote de fouris. Voyez *Mus.*MUSCIPETA , *moucherole,* est le nom d’tm petit oifeau  
qui sait la chasse aux mouches. Il est apéritif & réso-  
lutif.

MUSCIPULA. Voyez *Lychnis.*

MUSCO-FUNGO, nom de plusieurs especes de *Ly~  
chnis.*

MUSCOSÆ GLANDULÆ, on appelle ainsi quel-  
ques-unes des glandes conglobées, pour les distinguer  
des glandes conglomérées auxquelles on donne le nom  
de *Glandulae vasculosa.* CasTELLI.

MUSCULUS , *mufcle.*

Tous les mouVcmens du corps humain , tant en général  
qu’en particulier, foit naturels, foit contre nature, font  
immédiatement exécutés par des organes que les Ana-  
tomistes appellent *muscles* ; lesquels fe trotiVent par-  
tout où ces motiVemens peuVent aVoir lieu. Je ne par-  
le point des mouVemens occasionnés par le seul ressort  
de certaines parties, par le choc ou impulsion externe,  
par la feule pésimteurou la chute seule des parties mo-  
biles. .

Les *muscles* en général fiant des masses fibrelsses , diffé-  
remment figurées & étendues , & pour la plupart dis-  
tinguées chacune en deux disterentes portions. L’une  
de ces deux portions est épaisse, mollette, plus ou  
moins rouge, & quelquefois pâle. Elle en forme le  
corps ou la fubstance charnue, & est appellée commu-  
nément le Ventre du *muscle.* L’autre portion est me-  
nue , mince, serrée, & très-blanche. Elle en forme les  
extrémités & d’autres parties, que les Anatomistes ap-  
pellent tendons ou aponéVrofes. La portion charnue  
est la partie principale & essentielle du *muscle,* & ne  
manque jamais. Les portions tendineuses ouapcnéVro-  
tiques font dans quelques *muscles* si petites, qu’elles  
paroissent manquer. Le tout est reyétu d’une membra-  
ne particuliere.

La dÎVision du *muscle -,* felon les Anciens , qui le compa-  
roient à un rat écorché , ou à quelqu’autre animal j  
étoit en tête, en Ventre , & en queue. Les Modernes  
ayant trotiVé cette comparaison trop grossiere & ijssou-  
tenable, ont abandonné les termes qu’elle aVoit four-  
nis, excepté celui de Ventre; & au lieu des deux autres  
ils ont mis ceux de principe ou origine, & d’insertion.  
Les plus modernes ont cru mieux faire en donnant le  
nom de point fixe à l'une des extrémités du *muscle, 8e*à l’autre celui de point mobile. Il yen a même, qui au  
lieu de point fixe, difent, très-mal-à-propos, point  
d’appui.

Tous ces termes, tant anciens que nouVeaux, sont fé-  
duifans, & le dernier est mal fondé. La meilleure di-  
VÎsion & la plus simple , est en corps ou portion Char-  
nue , que l'on peut aussi appeller Ventre dans quelques  
*muscles’,* & en extrémités, foit qu’elles foient tendi-  
netsses, aponéVrotlques, ou même Charnues.

Les fibres dont le *muscle* est Composé , font appellées en  
général fibres motrlces ou fibres monVantes. Chaeune  
de ces fibres est en partie charnue, & en partie ten-  
dineuse, comme le *muscle* entier. Elles font pour la-  
plupart rangées par fassCeaux, à côté, & le long les  
unes des autres , entre des cloifions membranetsses &  
cellulaires, ou adipeufes, comme dans des gaines par-  
tieulieres.

Ces fibres font attachées les unes aux autres, & aux cloi-  
fions par quantité de petits filamens très-déliés. Elles  
sirnt parEemées d’extrémités Capillaires d’arteres , de

V V u u ij

140 MUS

veines, & de nerfs. Elles sont enfin, renfermées en-  
femble dans une enveloppe membraneufe , cellulaire,  
& très-fixe, qui est comme la continuation des doifons  
ou gaines dont je viens de parler.

Ces gaines ou cloifons communiquent toutes enfemble ,  
par une continuation mutuelle & récsproque de leur  
tissu cellulaire. Elles l'ont bridées en travers , par un  
grand nombre de pellieules filamenteuEcs, ou fibrilles  
tranfiVersales , qm fe crûssent avec elles par de petits  
interVailes , & gardent toutes à peu près la même di-  
reélion par tout le corps du *mufcle.* Les fibres motri-  
ces fiont aussi bridés de la même maniere par des fila-  
mens qui les lient ensemble, & qui paroissent en quel-  
que façon nerveux.

La structure particulière de chaque fibre motrice , n’est  
pas encore assez développée pour en pouvoir donner  
une defcription suffisante. On la peut separer en plu-  
fieurs petites fibrilles. Les uns croyent le tissu de leur  
portion charnue, cellulaire ; les autres le croient vési-  
culaire, & d’autres spongieux ou médullaire. Plusieurs  
Aranens ont cru que cette portion étoit cretsse & rem-  
plie d’une esipece de pulpe qu’ils appelloient *Fomen-  
tum,* & laquelle, selon eux , étoit plus ou moins im-  
bibée de fang.

Quand on examine la fibre motrlce avec d’excel’ens mi-  
crosicopes, elle paroît comme torse , principalement *sa*portion charnue : mais la tendineusie le paroît moins.  
L’injection artificielle des liqueurs colorées bien péné-  
trantes, y fait voir par un microfcope ordinaire, ou  
par une simple lentille, un raifeau vafculaire extreme-  
ment fin & ferré, qui s’insinue entre toutes les fibres  
charnues , en couVre ou entortille chacune , & *se ré-  
pand* sur les cloisions.

La portion charnue est capable de contraction ou d’ac-  
courcissement, de relâchement ou d’allongement. La  
portion tendineusie résiste aux efforts que l'on fait pour  
Rallonger, & ne prête prefque point, à moins qu’on  
ne fasse violenee.

L’arrangement des fibres motrices varie dans différens  
*muscles.* Leurs portions charnues & les tendineufes, ne  
décrivent pas toujours une même ligne. Les tendineu-  
ses font fouvent des angles opposés avec les charnues.  
Les portions charnues fiant dans quelques *mufcles* iné-  
gales en longueur, & dans d’autres presque toute éga-  
Ies ; mais disposées inégalement & par dégrés, les unes  
à côté des autres, essortc qu’elles forment enfemble un  
plan oblique.

Il y en a qui siont arrangées en forme de rayons; d’autres  
font des plans plus ou moins courbes; & d’autres sont  
des contours entiers, de forte que leurs extrémités *se*rencontrent & s’unissent.

Les portions tendineuEes n’étant que le supplément de  
toute la longueur du *muscle* entier, elles peuvent être  
également ou inégalement longues,sillon l'étendue & la  
dïfposition de leurs attaches. Elles peuvent être très-  
courtes dans l’une des extrémités du *muscle y 8c* très-  
longues dans l'autre. Elles l'ont par dégrés les unes plus  
longues que les autres, quand le plan charnu est en par-  
tie oblique ; & quand ce plan est réciproquement obli-  
que dans sies extrémités en maniere de losange, elles  
font alternativement longues & courtes.

La portion charnue de chaque fibre motrice, est dans quel-  
ques *muscles* presiqulaussi longue que le corps ou ven-  
tre du *muscle.* Dans d’autres , les fibres charnues l'ont  
très-courtes, quoique le corps du *muscle*, ou le ventre  
qu’elles forment foit très-long. Dans le premier cas,  
elles vont plus ou moins droit d’un bout à l'autre, &  
ne font pas en grand nombre. Dans le fecond, elles  
font couehées très-obliquement, & sont par-là fort  
nombreufes. Ainsi la longueur du corps charnu, ou du  
ventre d’un *muscle ,* n’est pas toujours la mesiure de la  
portion charnue de chaque fibre motrice, qui entre en  
fa composition.

Ces différentes portions de fibres ne *se* trouvent pas éga-  
lement dans tous les *muscles.* Il y en a qui ont deux ou  
plusieurs tendons : il y en a qui n’ont qu’un tendon

MUS 1416

bien fensible, & plus ou moins long : il y en a aussi qui  
n’en ont point, au moins en apparence.

Mais il n’y aucun *muscle* sians portion charnue ; car la  
portion charnue est nécessaire , & étant sieule capable  
de contraction, elle pourroit sieule iuffire; au lieu que  
les tendons ne fiont pas absolument nécessaires en plu-  
sieurs endroits , & ne servent que d’allonges pour atta-  
cher les *muscles* aux endroits éloignés.

On trouve plusieurs *muscles* couverts d’une expansion apo-  
nevrotique, plus ou moins forte & grande, qui paroît  
naître d’un ou de plusieurs tendons voisins.Elle devient  
mince de plus en plus à mesiure qu’elle s’étend; & en-  
suite elle *se* confond avec la membrane cellulaire, ap-  
pellée anciennement la membrane commune des *miisc  
cles.*

Il y a encore une autre espece de membrane très-forte,  
& comme ligamenteufe, tendue fur plusieurs *muscles*en maniere d’enveloppe & de fangle. On peut appeller  
ces membranes en général, bandes larges, bandes li-  
gamenteufes, ou enveloppes ligamenteuses. Elles sont  
composées de plusieurs plans de fibres blanchâtres, plus  
ou moins luifantes & fermes, qui fe’croifent. Elles font  
fortement attaehées le long d’un otl de plusieurs os, à  
peu près comme le ligament interosseux de l’avant-bras  
& de la jambe. Elles fournissent des cloifons ou gaines  
communes aux *muscles* qu’elles couvrent, & des gaines  
particulieres aux tendons, plus minces que les gaines  
des portions charnues.

Ces bandes & gaines communes des *muscles*, fervent en  
général à les sangler & contenir ou aflùjettir, & empê-  
cher qu’ils ne s’écartent ou ne *se* dérangent par les  
efforts. Elles servent aussi en partie à leur tenir lieu de  
tendons , & à multiplier leurs attaches.La portion libre  
de ces bandes & gaines est tapiffée en dedans d’une  
membrane très-fine,& mouillée continuellement d’une  
llqueurmuCÎlagineusequi préserve les portions glissan-  
*tcS des muscles Sc* des tendons,d’un frottement nuisible.  
Outre ces bandes & cloifons, il y a des brides ligamen-  
teuses particulierespour les tendonslongs, auxquelles  
on donne le nom de ligamens annulaires , dont on  
peut voir la description générale à l’article *Liga-  
menta.*

La différence des *muscles* est très-considérable , & dépend  
de plusieurs circonstances, dont les principales fiant,  
le volume , la figure , la direction , la situation , la  
structure , la connexion & l'usage. C’est de ces diffé-  
rences que les noms des *muscles* font pour la plus gran-  
de partie tirés. Par exemple , du volume, ils font  
nommés grands, moyens, petits, longs, larges, grêles.  
De la figure, triangulaires, sicalenes , quartés, rhom-  
boïdes, dentelés, orbiculaires , deltoïdes. De la di-  
rection , droits , obliques, tranEverses. De la situation,  
supérieurs, inférieurs, externes, internes, antérieurs,  
postérieurs, droits, gauches. On comprend facilement  
ces quatre différences & les noms qui en font tirés. Ce  
qui regarde les trois autres a befoin d’éclaircissement.  
Par rapport à la structure , ils font ou simples ou compo-  
fiés. On appelle simples, ceux dont les fibres charnues,  
ou plutôt les portions charnues de leurs fibres motri-  
ces, gardent toutes un arrangement uniforme, & dont  
les tendons terminent le corps ou la portion charnue,  
foit directement , soit indirectement, de la maniere que  
je l’ai expliqué ci-devant en parlant de la fibre motrice.

On appelle *muscles* composés, ceux dans lefquels les( fi-  
bres charnues font obliquement disposées en plusieurs  
rangs particuliers, lefquels représentent autant de *mus.  
cles* simples mis à contre-siens de leurs fibres. Selon la  
pluralité de ces rangs ou ferles , on dit qu’un *muscle* est  
plus ou moins composé.

Dans les *muscles* qui ne font composés que de deux sim-  
ples , les fibres charntres par leur arrangement à contre-  
siens , représentent en quelque maniere une plume bar-  
bée ; c’est pourquoi on les appelle *mtsscles* pénnifor-  
mes. A l'égard de leurs tendons, dans quelques-uns  
l’un deux est comme senou pour embrasser le ccrps  
charnu de côté & d’autre : 1 autre tendon entre dans le

1417 MUS

corps, & diminue en épaisseur à mesure qu’iI y avance,  
à peu près comme la côte ou tige d’une plante entre  
Ees deux barbes. Dans d’autres il n’ya qu’un tendon  
appelle mitoyen entre les rangs des fibres charnues qui  
fiont attactiées à quelques autres parties. Dans les *musc  
cles* qui fiant plus composés, les tendons d’une de leurs  
extrémités peuvent être unis en un feul, & ceux de  
l'autre extrémité divisés en plusieurs.

Il y a encore d’autres fortes de *muscles* composés. Quel-  
ques-uns l'ont composés de deux mis bout-à-bout l’un de  
l’autre, par le moyen d’un tendon commun ; de sorte  
que ce tendon , les deux *muscles Sc* les deux tendons op-  
posés vont de si.iite, & sont la longueur ou l’étendue de  
cessiortesde *muscles* qulon appelle digastriques, en la-  
tin *biventres.* S’il s’en trouve trois de fuite , on les ap-  
pelle trigastriques.

Il y en a qui font composés de deux *muscles ,* mais plus  
ou moins à côté l’un de l'autre, & unis par une de  
leurs extrémités. Il y en a même qui font composés de  
trois ou quatre. S’ils Eont unis par leurs extrémités,  
que les Ancens nommoient têtes, on les appelle selon  
le nombre de ces têtes, *biceps , triceps ,* &c. c’est-à-dire,  
*muscle* à deux, trois têtes, &c. Si leur composition est  
par les autres extrémités, on les nomme *bicornisari-  
cornis, Sec.*

Les *miiscles sont* attachés par leurs extrémités àdifléren-  
tes parties & en différens endroits du corps humain.  
Ils siont pour la plupart uniquement attachés aux os. Il  
y en a qui fiant en partie attachés aux os, & en partie à  
des cartilages, comme ceux de l’oreille & du nez.  
D’autres le fiant en partie aux os , & en partie aux té-  
gumens , comme plusieurs de ceux de la faee. Ceux-ci  
peuvent être appelles demi-eutanés , à l’imitation de  
ceux qu’on nomme cutanés dans les bctes, paree qu’ils  
sont uniquement attachés aux tégumens. Il y en a dont  
les fibres sont le tour fians fie terminer par des extré-  
mités , comme une partie de ceux qu’on appelle sphinc-  
ter , parmi lesquels on peut ranger le cœur, l'estomac ,  
les intestins. Au reste, tous les *muscles* ont eneore une  
espece de connexion avec les parties voisines, mais ce  
n’est que par des membranes qui les y colent latérale-  
ment.

Les noms tirés de la connexion & des attaches des *muscles*sont pour l'ordinaire de deux sortes. Les uns sont com-  
muns, & rapportés à quelque partie considérable;  
comme par exemple,quand on dit les *muscles* de la tête,  
de la poitrine, du bas-ventre, du bras, de la jambe, de  
l’œil.des levres,&c.Les autres font propres & marquent  
plus particulierement les attaches de chaque *muscle ;*par exemple, mastoïdien ou sterno-mastoïdien, coraco-  
brachial, anconé , péronier , &c. Quelques-uns n’ont  
nul rapport aux attaehes ; par exemple , les noms de  
cubital, de radial, que l'on donne à des *muscles* qui ne  
l'ont pas attachés à l'os du coude ni au rayon, mais  
seulement couchés le long de ces os.

Les noms de la premiere Eorte regardent plutôt l'tssage  
des *muscles* que leurs attaches, & font pour la plupart  
très-mal fondés & très-féduifans : les noms de la secon-  
de forte fiant instructifs. Ceux de la troisieme peuVent  
paffer.

L’tssage des *muscles* en général est de ferVÎr de forces  
mouVantes pour mouVoir toutes les parties mobiles du  
corps humain, soit dures , foit molles, foit fluides. Ils  
meuVent la plupart des parties dures & molles par des  
attaches ; ils en meuVent aussi quelques-unes fans y être  
attachés.

Les *muscles* qui font attachés par leurs extrémités aux  
parties dures réciproquement mobiles, les peuVent aussi  
mouVoir en différens cas. Par exemple , ceux qui par  
un bout sont attachés à l’os du bras , & par l'autre à  
llos du coude , peuVent mouVoir réciproquement le  
coude fur le bras ,& le bras fur le coude.

Les *muscles* qui fiant attachés par une extrémité à des par-  
ties dures, & par l’autre à des parties molles, ne peu-  
Vent faire des mouVemens réciproques ; car les parties  
dures restent immobiles, & ce ne font que les moIls

MUS 1418

qui suivent le mouVement, comme on le voit dans les  
*muscles* du globe de l’œil & dans tous ceux des léVres.

A l’égard des *muscles* qui meuvent les parties fluides , de  
quelque nature ou consistance qu’elles puissent être ,  
les uns les poussent immédiatement, comme le cœur ;  
les autres les forcent en pressant les canaux qui lescon-  
tiennent, comme les *miiscles* obliques & transiverfes du  
bas-ventre. Enfin, il y en a qui par leur mouVement  
bornent ou retardent le cours des fluides pendant un  
tems & le facilitent ou accélerent dans un autre. Tels  
font les TTzrso/es qu’on appelle sphincters.

L’tssage des *muscles* en particulier, est que chacun est bor-  
né au mouVement d’une ou plusieurs parties mobiles ;  
qu’il y en a en certain nombre pour mouVoir certaines  
parties ; & que dans ce nombre les uns meuVent d’une  
maniere , les autres d’une autre. Par exemple , il y a  
certains *muscles* qui meuVent le bras fur l'omoplate, &  
de ces *muscles,* les uns le leVent, les autres le baissent,  
d’autres le portent en-deVant , d’autres en arriere ,  
quelques-uns le tournent,&c. De même le mouVement  
de l’aVant-bras fus le bras fe fait par certains *muscles ,*dont les uns l'étendent, d’autres le fléClussent.

Le dénombrement général des *miiscles* du corps humain  
que l'on fait ordinairement, est fondé fur l’idée qu’on  
s’est formée de leurs ufages particuliers. Ainsi on fait  
le catalogue des *muscles* de la tête , de la poitrine , du  
bas-Ventre, des extrémités , de l’œil, du nez, des le-  
Vres, &c. &aux différens *muscles* qu’on attribue àcha-  
que partie , on donne des noms de quelque ufage dé-  
terminé , en les appellant ReleVeurs , Abbaisseurs ,  
Adducteurs , Abducteurs , Fléchisseurs, Extenseurs ,  
&c.

Cette maniere de distribuer & de nommer les *muscles*, est  
commode pour la mémoire , & ellepeutaVoir lieu, par  
rapport à ceux qui ne stout pas attachés aux os, ou qui  
n’y sont attachés qu’en partie. Mais à l'égard des *muse  
clxs* qui sont uniquement attachés aux os, ce langage  
est naturellement capable de séduire les Commençans,  
de produire de fausses idées, d’entretenir l'ignorance ,  
& même de faire tomber d’habiles Physiciens, Mede-  
cins & Chirurgiens dans des fautes considérables.

Quand plusieurs *muscles* concourent à-peu-près au même  
mouVement , on les appelle congéneres. Ceux qm  
agissent dans un siens oppofé , font relatiVement & al-  
ternatÎVement nommés Antagonistes. Par exemple ,  
les *muscles* qui fléchissent ensemble PaVant-bras, ou  
qui l'étendent ensemble, simtcongéneres , & ceux qui  
l’étendent, Pont antagonistes des fléchisseurs, de même  
que ceux qui les fléchissent fiant réciproquement anta-  
gonistes des extenseurs.

H saut pour le moins deux *muscles* pour qu’ils puissent être  
appelles congéneres ; au lieu qu’unseul peut êtreanta-  
goniste,aussi bien queplusieurs.Il y a encore des *miiscles*qui fans être congéneres aVec les musitles Voisins, Cons-  
pirent à un même mouVement ; de Tarte que par deux  
mouVemens indirects, ils enforment un troisieme dire-  
ctement déteminé. C’est ce qu’on appelle mouVement  
combiné, qusse peut même transporter suceessivement  
en différens stens , comme quand on tourne le bras en  
fronde, ou pour mouVoir une grande maniVelle. Enfin  
on appelle mouVement tonique,quand les antagonistes  
de côté & d’autre , où tous les *muscles* d’une certaine  
partie , agissent également ,& tiennent la partie fixée  
entre tous les mouyemens qu’elle peut aVoir.

Pour mouVoir quelque partie , ou pour la tenir dans une  
situation déterminée , tous les *muscles* qui la peuVent  
mouVoir y cooperent. Quelques-uns eonduifent direc-  
tement ce mouVement à la situation ou attitude déter-  
minée; d’autres le moderent en le Contrebalançant à  
l’opposite; & il y en a qui le dirigent latéralement:  
j’appelle les premiers de ees *muscles* prineipaux mo-  
teurs, les autres modérateurs, & les derniers directeurs  
du mouVement déterminé.

Ces quatre esipeees fe trouVent enfemble dans les énar-  
throfes , & dans plusieurs arthrodies. Les *miiscles* di-  
recteurs Vont pas lieu dans les gynglymes, n’y étant pas

1419 MUS

nécessaires. Les modérateurs fiant en général ceux  
qu’on appelle antagonistes , & le défaut de leur action  
est dans plusieurs cas fuppléé par la péfanteur ou la ré-  
sistance de quelque corps étranger , & même par le <  
poids de la partie à laquelle ils sont attachés.

L'action des *muscles* en général, ou pour mieux dire, la  
mécanique decet action , Consiste principalement dans  
lc-raccourcissemement de leur portion charnue. Par ce  
raccourcissement, que les Anatomistes appellent con-  
traction, les extrémités du *muscle* s’approchent, & par-  
là meuvent les parties auxquelles ce *muscle* est attaché.  
Ce nlest que la portion charnue qui fe raccourcit, com-  
me je l’ai déja dit. Les tendons, s’il y en a , ne font  
que fuiVrefans fe raccourcir. C’est à-peu-près comme  
quand on tire aVec les bras un fardeau par des cordes  
qu’on y aura attachées ; les bras fe raccourcissent, & les  
cordes ne font que fuÎVre.

Les principaux phénomenes dans cette action mufculai-  
re, font les fuivans :

La portion charnue paroît plus gonflée &plus dure dans  
l’état d’action, que dans celui d’inaction, comme il est  
facile de le fentir en la touchant dans l'un & l’autre de  
ces états. La dureté de ce gonflement augmente à me-  
fure que l'on continue le mouVement qu’on aura com-  
mencé; ce que l’on peut aussi fentir par l'attouchement.  
Elle augmente même par la seule augmentation de far-  
dcau ou de résistance, fans la continuation de mouVe-  
ment, & sims changer la situation ou l'attitude de la  
partie.

Dans plusieurs *muscles* on peut déterminer cette action au B  
degré que l’on Voudra de Vitesse & d’esipace ; c’est-à-  
dire , on peut la proportionner à la Vitesse & à l’esipace J  
de ce mouVement : on la peut augmenter , diminuer , I  
accélérer, rallentir & arrêter : on la peut faire tout-à- [  
fait cesser dans un instant, & la produire dans un autre. I  
Pendant la contraction du *muscle,* fes fibres charnues sont -  
froncées & plissées depuis un bout jufqu’à l’autre , en ’  
maniere de petits zigzags très fins , comme on le peut l  
voir à tout moment chez les bouchers dans les animaux ’.  
nouvellement tués , quand on en coupe la chair pendant i  
qu’elle est encore chaude , même après en avoir vuidé  
le fiang & ôté les entrailles. Par l'ouverture des ani- 1maux VÎvans & par des blessures considérables ; on a vû ;  
les fibres charnues pâlir dans leur contraction , & re- ;  
prendre leur couleur dans le relâchement.

A ces phénomenes, il faut encore ajouter ceux-ci :

Quand plusieurs *mus.eles* font attachés à quelque partie <  
mobile, ils font tous en action ou en état de contrac- -  
tion dans chaque mouvement de cette partie. Ils ne  
font pas tous dans le même degré d’action ou d’eflbrt ; |  
car les principaux moteurs le font plus que les *muscles*directeurs ou collatéraux , s’il y ena , & que les modé-  
rateurs. On sent assez cette coopération des *muscles,*en les touchant dans les mouvemens faits avec quelque  
effort considérable. 11 faut fe souvenir que j’en ex-  
cepte les modérateurs ou antagonistes dans le cas où la  
pesanteur ou quelque résistance étrangere fupplée à  
leur aétion.

Enfin il y a des mouvemens auxquels les *mus.eles* que l'on  
croit communément les produire , n’ont aucune part,  
& qui dépendent uniquement du relâchement déter-  
miné des *muscles* du côté opposé.; c’est-à-dire , de ceux  
qu’on regarde comme antagonistes. C’est ce que l'on  
sent évidemment quand on s’appuie par la main fur une  
table basse, & que dans cet état par le Eeul poids du  
corps , on laisse le coude aller & fie plier , tantôt lente-  
ment , tantôt vite. Car si en même tems on touche avec  
l’autre main les *mus.eles* qu’on appelle communément  
fléchisseurs & cxtensieurs de l’avant-bras , on en trou-  
vera les fléchisseurs dans un relâchement entier , & les  
cxtensieurs bandés. Ainsi il est éVÎdent que l’on peut  
débander ou relâcher quelques mustcles par degrés dé-

M U S 1420

terminés , &de Vitesse & d’espace, avec la même cer-  
titude que l'on peut les bander ou mettre en contrac-  
tion.

Ce dernier phénomenc m’a donné lieu de conclurre, que  
l’action des *muscles* en général ne consiste pas moins  
réellement dans le relâchement déterminé des fibres  
motrices raccourcies , que dans le raccourcissement dé-  
terminé de ces mêmes fibres relâchées; sioit que cette  
action fie fassesiiCcessiVement, foit qu’elle *se* fasse tout-  
à coup. C’est pour cela qu’en commençant à parler de  
l’action musculaire, je n’ai pas dit tOut court, qu’elle  
consiste dans la contraction de fa portion : mais j’ai dit  
qu’elle y consiste principalement. Je ne parle point ici  
des mouvemens dont on n’est pas maître , & que l’on  
ne peut déterminer, fiait en tout comme celui du cœur,  
Eoit en partie comme celui de la respiration.

La mécanique particuliere & la cauEe immédiate de cet-  
te action , ont bien tourmenté l’efprit de plusieurs Phy-  
siciens. L’extreme finesse du tissu de la fibre motrice &  
quantité de phénomenes , même des plus sensibles de  
l’action musculaire, auxquels on n’a point fait atten-  
tion , ont empêché jusiqu’à presient d’en découVrir le  
mystere. On a inventé plusieurs hypothesiessiur la struc-  
ture de cette fibre, comme j’ai déja fait remarquer ,  
l’ayant fuppofé spongieuse , Vasculaire , Vésiculaire ,  
torsie , élastique,&c. On s’est formé plusieurs idéessillr  
la concurrence des différentes parties fluides aVec la  
structure fuppofée de la fibre. On a même fait desfyf-  
temes fur le feul ressort des parties siolides ou fermes ,  
dont le mufcle est compofé.

Mais un peu d’attention aux phénomenes que\*je Viens  
d’exposer, principalement aux trois premiers, par rap-  
port à la détermination précise d’efpace, de Vitesse &.  
de durée de l’action musculaire , renverse tous ces fyf-  
ternes. En un mot, on n’a point encore pû trouVer,  
foit dans la Nature , Eoit dans l'Art, aucun exemple  
d’explosion, de fermentation , d’ébullition , d’injec-  
tion,d’inflammation,d’imbibirion, de Vibration, de ref-  
fort, &c. pour pouVoir en même-tems ,& tout-à-la-fois  
régler ou déterminer l’efpace, la Vitesse, & la durée de  
quelque mouVement artificiel au degré qu’on Voudra ,  
le faire cesser tout-à-coup dans un instant , & le faire  
reVenir dans un autre à point nommé. Ainsi il est inu-  
tile de s’amufer à tout ce qu’on en a dit jufqu’à presient;  
il faut employer le tems à chercher une autre route, en,  
! recueillant & considérant tous les faits & tous les phé-

nomènes que l'on peut obserVer,

En attendant quelque héureufe décotrverte , ce qui *ré-  
sulte* de plus certain de ce que nous connoissons ένΐ-  
demment de la structure, de la conformation, & de  
. l’action des mufcles , c’est que leur force dépend de la  
- multitude ou pluralité de leurs fibres charnues, & que

la grandeur ou étendue de leur mouVement dépend de  
f la longueur de ces fibres.

Car partout où la force des *muscles* est plus nécessaire que  
l’étendue ou l’efpace de leur mouVement, là on trou-  
Ve ces fibres multipliées à proportion , & on trouve ause  
si leur multiplicité très-artistement ménagée dans un  
efpace médiocre par l’arrangement oblique dont j’ai  
parlé au commencement. De même partout où on a  
plus befoin d’tm mouvement ample que de force , là  
on trouve les fibres charnues , longues à proportion.  
En un mot, la force du *muscle* dépend de la pluralité  
des fibres charnues, & l'étendue ou l’espace de son  
mouvement dépend de la longueur de ces fibres.

Pour bien favoir tous les usages & comprendre l’artifice  
de chaque *muscle* en particulier, il faut considérer avec  
attention fa place ou situation générale , *sa* conforma-  
tion externe, sies attaches, *sa* situation particuliere, sia  
direction *sua* connexion latérale, sia liaison ousion rap-  
port, & sia structure ou Composition partieuliere. Il faut  
aussi examiner attentivement la disposition des *muscles*voisins à faire des motiVemens simples , & celle des  
éloignés à faire des mOliVemens combinés ou eompo-  
lés de plusieurs simples.

Il est encore à obserVer que *lus muscles* varient, manquent

1421 MUS

ou abcndent différemment dans plusieurs fujets ; de  
siorte qu'il faut fe régler en général fur ce qui se trouVe  
le plus uniVerfellement & le plus fréquemment , afin  
de ne pas rendre obfcur l’ordinaire par l'extraordinaire.  
Il ne faut parler de l'extraordinaire que comme on par-  
le de six doigts , douze côtes , & d’autres Variétés iem-  
blables.

Les *muscles* qui font uniquement attachés aux os, y agif-  
*sent* comme autant de puissances fur des leVÎers. Par le  
mot de leVÎer, on entend un corps long , plus ou moins  
inflexible ou roide, comme une espece de barre ou de  
bâton , moyennant lequel on surmonte un fardeau ou  
quelqu’autre résistance qu’on ne furmonteroit pas si  
aisément ou même point du toulaaVec les mains feilles.

Un leVÎer mis en œuVre , est appliqué à trois différentes  
chofes par trois disserens endroits de fa longueur; *sa-  
voir* par un, au corps ou fardeau qui résiste, par un autre  
à la puissance de celui qui agit ; & enfin par un autre à  
à la chofe qui fert d’appui, & qui doit être immobile  
par rapport aux deux autres. Ainsi l’étendue ou la lon-  
gueur du leVÎer est comme partagée par trois différens  
points, nommés point d’appui, point de résistance ,  
& point de puissance.

Ces trois différens points peuVent changer d’arrangement  
en trois différentes manieres :

ι°. Le point d’appui fie peut trouVer entre la résistance &  
la puissance; par exemple, quand les tailleurs de pierre  
& les paVeurs fouleVent & remuent les pierres par le  
bout de leurs barres de fer. 2°. Le fardeau où la résis-  
tance peut ste trouVer entre le point d’appui & la puise  
fiance , comme quand les maçons remuent les grof-  
ses pierres par la partie plus ou moins moyenne de  
leurs barres. 3°. La puissance peut *se* trouVer entre  
le point d’appui & la résistance , comme au bâton aVec  
lequel les chaudronniers ratissent le cusure pour l’éta-  
mer. lls en mettent un bout Eur l’épaule , l'autre Eur le  
cuiVre , & la partie moyenne dans la main, aVec laquel-  
Ie ils font cette manœuVre.

Ces trois arrangemens ont donné lieu d’établir trois dif-  
férentes efpeces de leVÎer. Dans la premiere le point  
d’appui est entre deux ; dans la seconde c’est la résistan-  
ce qui est entre deux; & dans la troisieme c’est la puise  
fance.

Il faut toujours en même tems obferVer les maximes siti-  
vantes comme autant de regles. Plus la ligne de direc-  
tion de la puissance est distante du point d’appui, moins  
la puissance a besiain de force pour surmonter la résiss-  
tance. Pluscetteligne de direction est proche de l’ap-  
pui, plus la puissance doit être forte pour Vaincre la ré-  
sistance. Par le terme de résistance on doit aussi enten-  
dre la pefanteur d’un fardeau. Quand la ligne de di-  
rection de la puissance passe par le point d’appui & ne  
fait qu’une même ligne aVec le leVÎer, la puissance de-  
vient inutile. WINsnow. Voy. *Spiritus Animales.*

MUSCUS, *mousse d’arbre.*

Les Auteurs qui ont écrit fur la Botanique font mention  
de plusieurs efpeces de *mousses, 8c* l’on a indiqué les  
vertus de quelques-unes aux articles qui leur con-  
viennent.

MUSCUS, Offic. *Muscus us.nea,* Chab. 559. *Muscus arbo-  
reus , us.nea officinarum,* C. B. P. 361. Raii Hist. I.  
114. Synop. 3. 64. *Muscus arboreus villosus,* J. B. 3.  
763. Synop. 22. *Muscus arboreus vulgaris et querd-  
nus,* Park. 1372. *Muscus qtternusi* Ger. 1369. Emac.  
1558.

Cette espece de *mousse* est composée d’un grand nombre  
de fibres, longues, minces & blanchâtres, quelque peu  
dures & rudes, qui pendent d’une certaine longueur  
des branches des arbres Eur lesquels elles croissent, qui  
font pour l'ordinaire de Vieux chênes. Elle est peu  
commune en Angleterre; aussi les Medecins l’ordon-  
nent-ils rarement.

MUS 1422

Elle est estimée astringente & styptique , & bonne pour  
les hémorrhagies & pour toutes fortes de flux. MILLER,  
*Bot. Offic.*

La *mousse* a un gout astringent, mais elle Varie à tout au-  
tre égard, étant tantôt plus menue , plus gresse , plus »  
courte, plus longue , ordinairement blanchâtre, &  
quelquefois, mais rarement, rougeârre & noire. Elle  
croît fur les chênes , les peupliers, les ormes , les hê-  
tres, les pommiers, les poiriers, les pins, les pêdIers,  
les fapins, les cedres, la meléfe & un grand nombre  
d’autres arbres considérables. Celle qui naît fur le ce-  
dre, lelarix, le pin & le fapin, est odoriférante. La  
meilleure après celle-ci est celle qui croît fur le peu-  
plier; la blanche est la plus estimée , mais la noire ne  
Vaut rien. La rouge tient le milieu entre les précéden-  
res ; mais la moins estimée est celle que l'on trouVe fur  
les chênes. CasPARD BAUHIN, d’après *Dodonée.*

On la trouVe fur les Vieux chênes & fur les chênes rou-  
ges du bois de Valena près de Montpellier, d’où 011  
l’apporte aux Droguistes; car fa poudre est la bafe de ce  
qu’on appelle à Montpellier *pulvis Cyprius,* ou en lan-  
gue Vulgaire *corps de Cypre gris.* Cette efpece de *mous.  
fe* est fort rare en Angleterre, & je ne me fouViens  
point, dit Ray , d’y en aVoir janfais Vu; peut-être est-  
elle plus commune dans les pays étrangers, mais il  
m’est rarement arriyé de la rencontrer dans les diffé-  
rens Voyages que j’ai faits. J’en ai trouyé une sois une  
grande quantité en BaVÎere dans un bois de Vieux fa-  
pins des branches defquels elle pendoit, & qui étoit,  
entierement conforme à la description que Dodonée a  
faite du *muscus arboreus villosus.* Elle teignoit le papier  
dans lequel je llaVois enfermée , de couleur jaune ti-  
rant fur le rouge, comme si on l’eût brûlé légerement ;  
& quoique je l’eusse misie dans disterens papiers, elle  
ne laissa pas de leur communiquer la même couleur,  
même après plusieurs années. Si elle n’étoit pas plus  
abondante à Montpellier qu’ailleurs , elle ne pourroit  
point fuffire pour la quantité de *corps de Cypre* qui *se*Vend toutes les années dans cette Ville. Au reste, si la  
*mousse* qui croît stur le chêne commun & sur le chêne  
Verd est assez bonne pour serVÎr de baste à cette farneu-  
fe poudre de Montpellier, elle ne Eauroit être si peu ef-  
timée que C. Bauhin le prétend, à moins, peut-être,  
qu’on ne sioit obligé de l’employer au défaut d’une  
meilleure ; ce qui n’est pas Vraissemblable, νυ que cet-  
te poudre passe pour la meilleure de sim espece. Mais,  
à dire Vrai, je crots que ceux de Montpellier employent  
pour baEe de leur poudre ce que nous appellens aVec J.  
Bauhin *muscus arboreus ramosus,* & font indifférem-  
ment le même usage du *muscus arboreus pellatus et  
scutellatus ejus.dem,* je Veux dire de celles qui croissent  
fur le *quercus 8e silex,* tant parce que ces *mousses* Ee  
trouVent partout en grande quantité, qu’à caufe que  
Fer. Imperatus qui étoit lui-même Droguiste & parfai-  
tement Versé dans la connoissance de cesEortes de pou-  
dres odorantes, écrit qu’on emploie indifféremment  
ces deux especes de *mousses dans* les poudres dont nous  
parlons. Ceci d'est qu’une simple conjecture, & je ne  
prétens point nier qu’on ne puisse faire le même usage  
du *muscus arboreus* toutes les fois qu’on a la commodi-  
té d’en aVoir.

Le *muscus capillaceus longissimus* de C. Bauhin paroît ne  
point différer des efpeces préCédentes ; ou s’il y a quel-  
que différence entre elles, on peut assez s’en apperce-  
voir par le titre seul.

Le Dccteur Sachs, dit dans les *Ephemer. Germ- Ann.* 2.  
que les Chirurgiens Allemans fe EerVent du *muscus ar-  
boreus* en poudre, pour arrêter le sang qui fort des  
plaies. RaY , *Hist. Plant.*

**MUSCUS MARINUS ,** OssiC. *Misons maritimus capillaceus  
Dioscoridis*, Parla 1288. *Miiscus marinus capillaceus  
Dioscoridis, et Donati,* R. H. 79. *Muscus marinus  
verus Dioscoridis,* Donat, p. 61. *Mousse marine.*

Cette plante est grêle, capillaire & sans tige, & croît

**14^3 MUS**

dans la mer Adriatique. Elle est toute d’usage.Elle est  
incrassante; elle arrête les congestions d’humeurs, &  
foulage les parties affligées de la goute. DIoseo-

**RIDE.**

Constantin prend cette plante pour le *muscus marhnua* de  
Diositoride, & j’adopte sion sentiment préférablement  
à celui des Auteurs qui Veulent que la coralline des  
boutiques foit le *muscus marinus* de Diofcoride , que  
Parkinfon croit être le *fucus* à feuille capillaire de  
Théophraste. DaLE.

MUSICA , *musique.*

Le Docteur Mead dans fon Traité *des Prisions,* parlant  
de la guérifon de ceux qui ont été piqués de la tarentu-  
le, par le moyen de la *musique,* remarque qu’une har-  
monie vive & animée excite une esipece de joie & d’al-  
légresse qui est toujours aecompagnée d’un pouls plus  
fort & plus fréquent, ou d’une plus grande affluence  
du fluide nerveux dans les mufcles, de laquelle il doit  
nécessairement résulter des actions proportionnées. Si  
l’on fait attention que les Italiens font pleins de feu &  
extrêmement actifs^ & que lorsque les fluides font dans  
cet état les plus petlts objets font une impression toute  
différente de celle qu’ils feroient s’ils étoient dans un  
état rassis, on comprendra facilement que l’effet de la  
*musique* fur l'esprit doit être dans ces occasions plus ef-  
ficace & plus certaine.

A l’égard du corps,puifqu’il fuffit pour mettre les muscles  
en action , d’exciter dans les nerfs des mouVemens ca-  
pables de pousser alternatiVement leur fluide dans les  
fibres motrlces, peu importe que cela fe fasse par la dé-  
termination de la volonté, ou par les impulsions ex-  
térieures d’un fluide élastique. Tel est l’air, & il est  
hors de doute que les fons ne font produits que par les  
vibrations de ce même fluide.

Il s’enfuit donc que ces fions étant menagés comme il faut  
peuvent ébranler les nerfs aussi réellement que la vo-  
lonté pourroit le faire, & par conséquent produire les  
mêmes effets.

Voici une histoire, qui jointe à ce que je dirai ci-après  
ne permettra plus de douter de la vérité de ce que j’a-  
vance.

M. Bayle rapporte après Scaliger, qu’un Seigneur Gaf-  
con ne pouvoit entendre le fon de la cornemufe fans  
lâcher toute fon urine ; cependant on fait que cette ex-  
crétion est régulierement l'effet de la contraction arbi-  
traire des mufcles de la vessie.

L’obstination avec laquelle ceux qui ont été piqués de la  
tarentule persistent dans cet exercice, vient sians doute  
de la sorte persuasion où ils fiant qu’ils ne peuvent man-  
quer d’en recevoir du soulagement, de l’encourage-  
ment qu’ils Reçoivent de ceux qui sirnt présens , & de  
la croyance où ils ont toujours été, que c’est le feul  
moyen qu’ils aient d’être guéris de leur maladie.

Ils reçoivent cet avantage de la *musique* qu’en les obli-  
geant à danster, elle leur donne le moyen d’évacuer par  
Ia transpiration une grande partie du fluide inflamma-  
toire , outre que les percussions réitérées de Pair ébran-  
lent continuellement les fibres des membranes du corps,  
furtout celles des oreilles, dont les oscillations étant  
continuées jtssqu’au cerveau , communiquent leurs  
tremblemens à ses membranes & à ses vaisseaux, &  
par ces secousses & ces vibrations continuées atténuent  
parfaitement le fang & l'empêchent de fe coaguler ;  
de forte que les caisses de la chaleur inflammatoire  
étant dissipées par la lueur ; & celles de la coagulation  
par la contraétion des fibres mufculeuses, le malade  
rentre dans sim premier état.

Je prie ceux qui douteront de la force que j’attribue à  
l’air, de fe fouvenir que c’est une chofe démontrée dans  
les mécaniques, que la moindre percussion du plus pe-  
tit corps fuffit pour surmonter la résistance d’un, autre

**M U S 1424**

plus grand qui cst en repos, & que l’agitation de l’air  
causée par le sion d’un tambour ou d’une trompette est  
capable d’ébranler les édifices les plus vastes.

Au reste , on ne fauroit s’empêcher d’accorder beaucoup  
de pouvoir à la force déterminée & à la modulatlon  
particuliere de ces perdissions tremblantes ; car les  
corps peuvent être affectés par un certain degré de  
mouvement dans le fluide qui les environne , quoi-  
qu’un plus grand degré de ce mouvement indifférem-  
ment qualifié , foit incapable de produire le même ef-  
fet. Cela paroît non-feulement par l’expérience ordi-  
naire de deux instrumens qu’on a accordés à l’unisson &  
dont on ne fauroit toucher les cordes de l'un que cel-  
les de l’autre ne raisimnent; mais encore par l’adresse  
que plusieurs persionnes ont de trouver le ton qui con-  
vient à un verre à boire , de le faire trembler & casser  
sans y toucher , en proportionnant exactement leur  
voix à ce même ton & la poussant long-tems & *avec*force, quoique cela n’arrive point lorfque leur voix est  
trop basse ou trop haute.

Il est aisé sijr ce principe de concevoir d’où vient que  
plusieurs persionnes qui ont été piquées de la tarentule  
ont fouvent besoin chacune d’une *musique* toute diffé-  
rente pour pouvoir être guéries, vu que leurs nerfs &  
leurs membranes sont différemment tendus, & ne peu-  
vent être par conséquent affectés par les mêmes vibra-  
tions.

La bifarrerie de cette méthode & de cette pratique, n’a  
rien qui doive nous furprendre , puifque les Anciens,  
& particulierement les Grecs, employoient la *musique*pour guérir un grand nombre de maladies difficiles &  
obstinées.

Galien assure qtr Efculape avoit coutume de guérir ceux  
à qui les mouvemens violons de l'efprit avoient rendu  
le tempérament du corps plus chaud qu’il ne falloir,  
avec des chanfons , & par le moyen de la mélodie &  
& des farces. Pindare rapporte la même chofe , & il  
Eernble en effet que c’est de-là qu’est venue l’origine  
des charmes. Théophraste, au rapport d’Athenée, dit  
dans fon Livre de l’*Enthousiasme*,que l’on guérit la fcia-  
tique avec l’harmonie Phrygienne. Cette forte de *mu-  
sique* s’exécutoit avec la flotte, & l'on assure qu’elle étoit  
si vive & si animée, qu’elle jettoit ceux qui l'écoutoient  
dans la fureur & dans la manie : or c’est celle que nous  
avons obl'ervé qui convenoit à ceux qui ont été piqués  
de la tarentule.

Ce qu’il y a de remarquable dans le passage que nous  
avons rapporté , c’est la maniere dent on employoit ce  
remede , & qui consistoit à jouer de la flute silr la par-  
tie affectée. Cela confirme ce que nous avons avancé  
touchant l’effet des percussions de l’air fiur les fibres  
élastiques du cerveau; car on ne peut supposer que le  
fon de la fluttepût agir d’tme autre maniere qu’en exci-  
tant dans la partie silr laquelle on en jouoit des fecouse  
ses & des vibrations pareilles à celles dont on a parlé.  
Cœlius Aurelianus paroît être lui-même de ce fenti-  
ment lorsqu’il appelle cette pratique *Decantare loca  
dolentia, 8c* qu’il assure que la douleur est appaisée &  
dissipée par les tremblemens & les palpitations que le  
sim de l'instrument excite dans la partie,

Aulugelle parle non-seulement de cette maniere de gué-  
rir la Eciatique comme d’une choEe suffisamment con-  
nue : mais il ajoute encore après Théophraste , que le  
sim de la flutte bien ménagé , guérit les morsures des  
viperes,

Apollonius parle de quelques Medecins qui guérissaient  
les désiordres de l’esprit, l'épilepsie & plusieurs autres  
maladies par la même méthode. Démocrite nous ap-  
prend dans sion Traité *de la Peste,* que le sion de la flut-  
te est un remedepour plusieurs maladies; & sion sien-  
timent sic trouve confirmé par la pratique de Thales  
de Crete, qui délivra les Lacédémoniens de la peste  
dont ils étoientaffligés , parle moyen de *iamusique.*

Tous ces exemples prouvent l'ancienneté de ce remede  
dans un grand nombre de cas ; & comme Cœlius Au-

**I** telianus en attribue l’invention à Pythagore , & que  
ce

1425 MUS

ce Philosophe établit sa Pecte dans les ProVÎnces de l’I-  
talie, qui étoient alors Connues sous le nom de Gran-  
de Grece, & qu’on appelle aujourd’hui la Calabre ; il  
est à croire qu’il est l'Auteur de cette pratique, qui  
s’y est colssetVée jusqu’aujourd’hui, d’autantplusque  
Jamblique assure que nonsseulementil emploïoit la *mu-  
sique* dans la Medecine, mais qu’il avoit encore inven-  
té certains airs propres pour calmer les passions & gué-  
rir les morEures des animaux Venimeux.

Cette histoire des effets de la *musique* dans la cure de la  
maladie causiée par la piquure de la tarentule perdroit  
beaucoup de sim mérite , s’il étoit Vrai, comme on a  
lieu de le croire , que cette maladie n’est qd'imaginai-  
re ; & que l'opinion où l'on est qu’elle regne dans quel-  
ques endroits de la Calabre, n’est fondée que fur une  
erreur vulgaire & fur une tradition qui s’est tranfmife  
de pere en fils depuis un tems immémorial. Voy. *Ta-  
rantula.*

MUSTELA. Offic. Sehrod. 330. Mer. Pin. 190. Bel-  
lon. de Aquat. 130. *Mustela fluviatilis.* Aldrov. de  
PifC. 577. Gesn. de Aquat. 601. Charlt. de Pisic. 40.  
Raii Synop. Pisc. 61. *Mustela fluviatilis, nostratibus*Eel-Pout *nomine â Belgis mutuatoéet* Burbot *Gallico vo-  
cabulo dicta.* Ejusd. Ichth. p. 125. *Mustela altera»* Scho-  
nef. lchth. 49. *Barbotet Lote, Motefle.*

C’est un poisson d’eau douce dont le foie, le ventricule &  
l’arête font d’ufage en Medecine. Son foie étant fuse  
pendu dans un vaisseau de verre & exposé à un degré  
modéré de chaleur, fe convertit en une liqueur jaune  
qui est extremement falutaire pour dissiper les taies &  
éclaircir la vue. On recommande fon ventricule dans  
les maladies de l’utérus : mais quand on le boit dans  
quelque liqueur convenable, il chasse les vuidanges, &  
appaife la colique. On assure que fon arête pulvérisée  
guérit l’épilepsie. SCHRODER, DaLE.

MUsTELa. Offic. Charlt. Exer. 20. Gefn. deQuad. Digit.  
752. Mer. Pin. 167. Schw. Quad.46. *Mustelavulgaris >*Aldrov. de Quad. Digit. 307. Jonsi de Quad. 105.  
Raii Synop. A. 195. *Belette.*

Cet animal est d’ufage après qu’on en a ôté les boyaux ,  
qu’on l'a salé & fait fécher à l’ombre. Deux dragmes  
de cet animal préparé comme on vient de dire, passent  
pour un remede efficace contre le venin des ferpens &  
contre toutes fartes de postons. Son ventricule étant  
rempli de semenees de Coriandre & gardé pendant un  
tems convenable, est salutaire contre l'épilepsie & la  
mortsore des serpens, lorsqu’on en boit dans quelque  
liqueur convenable. La *belette* calcinée dans un pot de  
terre est utile pour les douleurs de la goute. Son sang  
diminue les tumeurs scrophuleuses, lorsqu’on les oint  
avec cette liqueur, ses cendres mêlées avec du vinaigre  
ont la même vertu. Ces remedes ne font pas moins *sa-  
lutaires* pour l’épilepsie. DIoseoRIDE, DaLE.

MUSTELUS , esipece de chien de mer. Voyez *Galeus.*

MUSTUM , *mout* ; est le silc du raisin avant qu’il ait fer-  
menté.

MUSTUS, la chaux blanche de l'urine. Rot AND.

MUSULA , MUSSELA ou MUSSULA , la belette  
noire, qui, sclivant Paracesse , casse l’épilepsie.

MUT

MUTELLINA. Voyez *Mewm.*

M Y A

MYACANTHA , *Fragon. NoyczBrus.cus.*

MYAGRO AFFINIS, nom du *rapistrum , arv enfle,  
folio articulato, acuto : 3c* du *turritis ,folio leucoii.*

*Tome sise*

MY C 1426

MYAGRO SIMILIS , nom du *rapistrum, arvenseesiolro air  
riculato > acuto.*

YAGRUM, *Attrape mouches.*

Voici l'es caracteres.

Son fruit est en forme de petite poire renversée , à une  
seule loge & contient une semence avec deux cellules  
vuides.

Boerhaave compte deux especes de cette plante.

ι, *Myagrum, monospermum, latifolium.* C. Β. P. 109.  
Prod. 52. T. 211. *Raphani sur icm , monospermum , lati-  
folium asiliculis fungosis, glabris, auriculatis.* M.H. 2.  
267.

2. *Myagrum , ex Sumatra et Syria,femine spinoso, simili  
capiti aviculae.* Zanon. 142. *Rosa Hierichuntica alia.*Camerar. Ic. 42. BoERHAAVE, *Index alt. Plant.* Vol.  
II. p. 2.

Cette plante possede les mêmes vertus que le *rapistrum i*mais elle n’est d’aucun ul.age. L’huile qu’on en tire par  
expression est néantmoins fort bonne pour rendre la  
peau douce & unie. *Hist- des Plant, attribuée* à *Boer-  
haave.*

MyagruM MAjUs, nom de 1’*'alyssen,segetum, foliis aursu  
culatis, acutis.*

MyagRum , *siliqua longa.* Nom du *turritis ,folio leucoii:*

MYAX, μύαξ, le même que *mytulus.* Voyez ce mot.

M Y C

ΜΥΟΕ,μυκή ou MYSIS, μύσις, deμύω , cligner, fer-  
mer ou obstruer; *clignotement, obstruction.* Onl'ap-  
plique aux yeux , aux ulceres & aux vifceres, & fur-  
tout à la rate, & pour lors il signifie *obstruction.*

MYCES ou MYCE, μύκης, ou μύκη,signifie un cham-  
pignon, en termes de Botanique. Les Chirurgiens  
donnent ce nom aux fungus qui fe forment dans les  
nliHpQ nn IpçliIrprpQ

MYCHTHISMOS , μυχθισμὸς, desasta, murmurer,  
gemir, signifie dans Hippocrate, *Coac. Praenot.* 519.  
une efpece de gémissement ou plainte durdfit la respi-  
ration , tandis que l’air siart des poumons.

MYCONOIDES, μύκονοειδὲς, épithete d’un ulcere qui  
est plein de mucosité.

MYCTERES, μυκταρες, *narine s Mycter, poursisp, signi-  
fie* le nez.

M Y D

MYDESIS, μύδησις, de *soxTL.* , abonder en humidité ;  
ce mot signifie en général la corruption d’une partie  
occasionnée par une humidité excessive. Galien l’appli-  
que particulierement aux paupieres.

MYDON, μυδων, chair fongueuse qui naît dans un ul-  
cere fistuleux. J. PoLLUx.

MYDRIASIS , μυδρίασις, *Mydriase*, maladie des yeux  
qui consiste dans une dilatation extraordinaire de la  
prunelle, ce qui rend la vue obsicure.

MYDROS , μύδρος, signifie dans Hippocrate , une baI-  
le de fer ou un caillou que l’on fait rougir au feu &  
que l'on éteint ensiuite dans l’urine pour en fomenter  
les parties malades, *de Morbis mulierum, Lib. II.*

M Y G

MYGALE , μυγάλη , nom du *Mus araneus.*

M Y L

MYLACRIS , μυλακρὶς, *la rotule.* **GORRÆUS.**

MYLE, μύλη, la rotule, ou une mole de l'utérus.

XX xx

1427 M Y O

MYLOGLOSSI, *Mylogloffes* ; on appelle ainsi deux des  
mufClesdela langue à caufe qu’ils naissent des racines  
des dents molaires. Voyez *Lingua.*

MYLOHYOIDÆI, *mylo-hyeldiens,* les deux mufcles  
de l’os hyoïde. Voyez *Lingua.*

MYLON, maladie des yeux. Voyez *Oculus.*

MYLOPHARYNGÆUS , *mylopharyngien,* nom d’un  
mufcle du pharynx. Voyez l'article *Pharynx.*

MYLOS.nom d’un poisson de mer dont parle Galien.  
C’est une efpece dléereVisse.

M Y O

MYOCEPHALUM, est une petite tumeur qui l'e for-  
me Eur la tunique uvée de l’œil, & qui ressemble à la  
tête d’une mou'che ; ce mot est dérivé de μὑῖα, mouche,  
& de κηφαλὴ , tête.

MYODES PLATYSMA , expansion mufculaire du  
cou, de μῦς, musicle, & πλατικ, large. Voyez *Caput.*On l'appelle *quadratus genae s le peauder.*

MYOLOGIA , *Myologie ,* description des mufdes , de  
μῦς, mtsscle, & *λόγος,* diEcours.

MYOPIA ou MYOPI ASIS, *Myopie,* courte vue, ma-  
ladie des yeux ; de μὓω, fermé, & ώψ, œil ; à caufe que  
ceux qui en fiant affectés, ferment ordinairement les  
yeux à moitié lorfqu’ils regardent un objet aVec atten-  
tion.

MYOPS, *Myope,* qui a la Vue fort courte, qui nevoitles  
objets que de fort près.

MYOSOTIS, *oreille de souris\**

Voici fes caracteres.

Elle ressemble à l'alsine à tous égards , excepté que sa  
fleur est plus grande, & que son fruit, qui a la figure  
d’une corne de bœuf est ouyert à son fommet.

BoerhaaVe en compte six especes.

1. *Myosotis, Hispanica, s.egetum.* T. 245. *Alsine cornicu-  
lata.* Cltss. H. 184. *Lychnisscgetum , minor.* C. B. P.  
204.

2. *Myosotis, hirsuta , altera, viscosa.* T. 245. *Alsine s  
altera , viscosa hirsuta.* C. B. P. 251.

3. *Myosotis, incana, repens. T. Lychnis, incana s  
repens.* C. B. P. 206. *Ocymoides Aychnitis, radice rep-  
tante.* J.B. 3.353.

4. *Myosotis, tenuissimo folio rigido.* T. 245.

5 *Myosotis , Alpina , latifolia.* T. 244. *Caryophyllus bolos.  
elles, Alpinus, latifolius.* C.B. P. 210. Prodsu 104.

**6.** *Myosotis, orientalis, perfoliata , folio lychnidis.T.* C.  
**18. BOERHAAVE ,** *Ind. alt. Plant Moi.* I. p. 21 **5.**

Le nom de cette plante est détivé des mots Grecs μῦς,  
une fouris , & οὺς, oreille, parce que fes feuilles font  
Velues & ont la figure d’une oreille de fouris. *Hist. des  
Plantes attribuée a Boerhaave,*

MYOSUROS , *Qeue de souris.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle, ses feuilles font herbeufes comme  
celles du coronopus, mais fans découpures. Son calyce  
est composé de cinq feuilles, dont chacune a une *es-  
pece* de pendant ; fes fleurons font herbeux & munis  
d’un grand nombre d’étamines qui partent de la cir-  
conférence du fond de PoVaire. Ses semences font dif-  
posées en épis.

/

BoerhaaVe ne compte qu’une espece de cette plante.

*Myosuros,* Offic. J. B. 2.512. Raii Hist. 2. 1332. Synop.  
3.251. Boerh. Ind. A. 2. 202. *Cauda muris,* Ger. 345.  
Emac. 426. *Holosteum Loniceri cauda muris vocatum ,*Park. Theat, 500, *Holosteo affinis cauda muris*, C. Β.

M Y R 1428

P. 190. *Ranunculus gramineo folio,flore caudato, semi-  
nibus in capitulum spicatum congestis,* Tourn. Inst.  
293.

Cette plante croît dans les champs & le long des che-  
mins, & fleurit au mois de Mai. Elle est toute d’u-  
fage, & passe pour aVoir les mêmes Vertus que le plan-  
tain & le coronopus. DaLE.

MYOTOMIA , *Myotomie*, dissection des mufcles, de  
μῦς, mufcle, & τέμνω, couper.

M Y R

MYRACOPON , μυράκοπον, épithete d’une efpece  
d’onguent que Galien , *de C. M. P, G. Lib. VII. cap,*12. recommande contre la lassitude.

MYRICA, nom du *tamariscus s Narbonensis.*

MYRINGA ou MYRINX, nom Barbare que l’on don-  
ne à la membrane du tympan de l’oreille.

MYRIOPHYLLON, Offic. *Millefolium aquaticum ->*Ger. 678. Emac. 827. Raii Hist. 1. 459. *Millefolium  
aquaticum itmbellatum capillaceo breviquefolio s* C. B.  
P. 141. *Millefolium aquaticumfoeniculosimile umbelel-  
ferum ,* J. B. 3. 8. *Fenouil aquatique.*

Cette plante croît dans les lieux marécageux & fleurit au  
mois d’Avril. Elle est toute d’ssa-ge, & passe powr vul\*  
néraire. DaLE.

**MYRIOPHYLLON** *aquaticum minus ,* **nom du** *Potamogei-  
ton, flosculis adfoüorum nodos.*

**MYRIOPHYLLON ,** *equisetifoliofluviatile ,* nom de la *Hosu  
tonia.*

MYRISTICA NUX, *noix muscade.* Voyez *Nux mose  
chata.*

MYRITES , nom du *CaucaUs* , dans OribaPe, *Medic.  
CollectÆib.XI.*

MYRMECIA , μυρμήκια, espece de verrue de la grose  
seur environ d’un lupin, avec une base large. Elle jet-  
te de profondes racines & fait beaucoup de mal. Elle  
vient dans les paumes des mains ou à la plante des piés.  
CELSE, *Lib V. cap.* 28. Voyez *Naevus.*

MYRMECITES, efpece de pierre dont Pline fait men-  
tion, *Lib. XXXVII. cap.* 11. Elle est ainsi appellée  
parce qu’elle porte naturellement l’empreinte d’une  
fourmi, ( μύρμηξ. )

MYRMECIZON , μυρμηκίζον , épithete d’une espece  
de pouls, qui signifie la même chofe que formicant ou  
fourmillant. Voyez *Formicans.*

MYRMEC ALEON*, formicaleo s* est un infecte beau-  
coup plus connu par fon industrie & par l’adresse avec  
laquelle il *se* saisit de sa proie que par ses vertus médi-  
cinales. Il passe cependant pour être émollient & réso-  
lutif, appliqué extérieurement.

MY'ROBALANI, *Myrobolans.*

Ce simt des especes de prunes qui croissent dans les Indes  
Orientales. Les Medecins Arabes & ceux qui leur ont  
succédé en ont fait un grand ufage : mais on les prese  
crit rarement aujourd’hui. Il y en a de cinq especes,  
les Indiens, les Citrins, les Chebules, les Bellerics &  
les emblics.

On distingue les premiers de la maniere suivante.

**MYROBOLANUS** *Inda, nigra ,* Offic. *Myrobolanus Indica*Ger. 1316. Emac. 1 500. Raii Hist. 2.1531. Park. Th.  
246. *Myrobalani nigrae octangulares*, C. B. P. 445. *My-  
robalani Indae, nigrae asine nucleis,* J. B. 1. 204. *Myro-  
bolans Indiens* ou *noirs.*

Ce stont des fruits beaucoup plus oblongs qu’aucuns des  
fui vans, relevés de huit côtés, qu’on ue distingue ce-

1429 M Y R

pendant que dans un petit nombre, durs, rudes, noirs  
par dehors & par dedans, d’une saveur acre & austere.  
**MILLER ,** *Bot. Offe*

On distingue les citrins comme il ftiit,

**MYROBALANUS,** *dtrinaflava ,* Offic. Park. Theat. 206.  
*Myrobaelanus,* Ger. 1316. Emac. 1500. Raii Hist. 2.  
1531. *Myrobalani teretes, citrini, bilem purgantes,* C.  
B. P. 445. *Myrobalani citrinae,* J. B. 205. *Myrobolans  
citrins.*

Ce fiant des fruits gros comme une prune ordinaire, de  
figure ovale, relevés de plusieurs côtés, qui renferment  
sous une écorce épaisse un noyatl à cinq angles *8e* pointu  
aux deux bouts. Ils ont un gout styptique & astringent.  
**MILLER ,** *Bot. Ossi*

On distingue les Chebules de la maniere scsiVante.

**MYROBALANUS** *Chebula ,* **Offic.** *Ger.* **1316. Emac.** 1500.

Park. Theat. 206. Raii Hisse 2. 153 lu *Myrobalani ma-  
xirni, oblongi, angulosi, pituitam purgantes,* C. B. P.

445. *Myrobalani chebula citrinissimiles, nigricantes,* J.  
B. 1. 205. *Myrobolans chebules.*

Ce font les plus gros & les plus longs de tous les *myrobo-  
lans.* Ils siint de couleur brune foncée, relevés de cinq  
angles, plus charnus qu’aucuns des suÎVans, & même  
que les citrins, & d’un gout apre & astringent. Mll-  
LER , *Bot. Offe.*

Voici la distinction des bellerics.

MυROBaLaNUs *Bellerica,* Offic. Ger. 1316. Emac. 1 500.  
Park. Theat. 247. Raii Hist. 2. 1532. *Myrobalani ro-  
tundae bellericae,* C. B. P. 445. *Myrobalani bellericae ro -  
tundiores,* J. B. 1. 209. *Myrobolans bellerics.*

Iis font plus ronds & plus unis que les autres, appro-  
chans de la noix de galle, mais plus oblongs & moins  
anguleux. Leurs noyaux sont fort gros & peu épais.  
**MILLER ,** *Bot. Offe*

On distingue les *myrobolans* emblics comme il fuit,

**MYROBALANUS** *Emblica ,* Offic. Ger. 1316. Emac. 1.

500. Park, Theat. 247. Raii Hist. 2. 1531. *Milixana-  
ram->* Hort. Mal. I. 69. *Myrobalani émblicae,* C. E. P,  
445. *Myrobalani embelcae inscgmenels nucleum haben-  
tes angulosa* , J. B. 1. 206. *Myrobolans emblics.*

Ce font des fruits prefque rends, applatis à chaque ex-  
trémité , noirs , qui *se* séparent aisément en six parties  
& contiennent un noyau blanc, arrondi, relevé de six -  
angles *sous* une écorce qui n’est pas fort épaisse. Mil-  
LER , *Bot. Offe*

Tous ces *myrobolans* viennent des Indes , & croissent ,  
fuivant Gardas ab Horto, fur des arbres semblables à  
nos pruniers.

Les citrins passent pour purger l’humeur bilietsse, les  
Indiens, la mélancolique , & les trois autres , le phleg-  
me d’abord & enfuite la bile. Mais il faut qu’ils foient  
nouveaux, car ils purgent fort peu lorsqu’ils Eont Eecs,  
étant plutôt styptiques & astringens , & de peu dlessa-  
ge. La steule prescription dans laquelle ils entrent dans  
le nouveau Dispensasse du Collège de Londres, est le  
*decoctum epithymi..* **MILLER ,** *Bot. Offe*

Geoffroy dit qu’ils purgent légerement & fortifient en  
même tems les intestins, & qu’on peut par conséquent  
les employer avec fuccès dans la diarrhée & la dyssen-  
terie, & les substituer à la rhubarbe, mais en plus for-  
te dofe. On les mêle avec elle.

Toutes les eEpeces de *myrobolans* possedent une qualité  
rafraîchissante, dessiccative & astringente, comme il  
paroît par leur gout acide & quelque peu acrimonieux

M Y R 1430

qui ressemble à celui des forbes. On les emploie , dit  
Caspar Hoffrnan, dans les indifpositions de ceux qui  
font fort fujets aux maladies froides. Ils font aussi fort  
bons dans l’alopécie, pour raffermir les dents, qu’ils  
noircissent cependant. On les estime propres pour ré-  
tablir le ton de l'estomac, du foie & des autres visite-  
res; & Mesclé assure qu’ils raniment le corps, rendent  
la couleur de la peau agréable, & communiquent une  
bonne odeur à l'haleine. On met les *myrobolans* doux  
au rang des purgatifs. Les chebules, les bellerics &  
les emblics purgent le phlegme, les citrins la bilejau-  
ne, & les Indiens la noire.

Les *myrobolans* pris en substance ou seuls, resserrent au  
lieu de purger, & avec d’autant plus de violence qu'on  
les réduit en poudre plus subtile, suivant Mesilé, ou  
qu’on les fait cuire plus long-tems, suivant Melichius  
dans Eon Dispensaire. Clest pourquoi il ne faut jamais  
les donner de cette maniere avec intention de purger.

Quelques-uns les donnent rôtis, de même que la rhubar-  
be, dans les dyssenteries, & fous cette forme ils pur-  
gent fort peu & resserrent beaucoup, furtout lorsqu’on  
les fait calciner. Leur infusion est plus purgative &  
moins astringente que leur décoction. Cependant, si  
l’on en croit Garcias, les Indiens ne les employent  
qu’en décoction pour purger, & en bien plus sorte do-  
*se* que nous. Etant confits ils purgent médiocrement ,  
& possedent une qualité astringente. On peut lorsqu’il  
y en a beaucoup les confire récens, ou les faire sécher &  
les humecter enfuite. Les premiers Eont fort actifs, au  
lieu que les derniers possedent une qualité fort languisc  
Eante, Les *myrobolans* chebules fiant préférables aux  
emblics. Les premiers étant confits fortifient l'esto-  
mssic , salivant Mefué, excitent l’appétit, facilitent la  
digestion, raniment les facultés animales & aiguifcnt  
la vue.

Les *myrobolans* possedent trois qualités qui ont besoin  
d’être corrigées. La premiere est leur astringence, par  
le moyen de laquelle iis causent des obstructions, ce  
qui fait qu’on ne doit jamais les donner à ceux qui y  
Eont sujets. On corrige ce défaut en les mêlant avec  
des apéritifs acres & diurétiques, comme font toutes  
les efpeees de siemences aromatiques & odoriférantes.  
Secondement, leur aerimonie, qui fait qu’ils s’atta-  
chent à l'estomac de telle Eorte qu’ils ne passent que  
très-lentement. Troisiemement, il faut corriger cette  
qualité par laquelle ils irritent la fubstance de l’esto-  
mac & des intestins. On corrige les deux derniers dé-  
sauts en les mêlant dans le tems qu’on les broye avec  
des substances onctueuses, telles que l'huile d’aman-  
des douces ou ameres, avec des résines ou aVec la eassia  
fistula. Ce Eont les sentimens de Mesi-ié, tels que J.  
Bauhin les a recueillis.

Caspard HOssrnan défend l'tssage des *myrobolans,* même  
' dans les fievres où il n’y a point d’obstruction à crain-  
dre. Il fiemble même être persuadé que les *myrobolans*confits produisent des mauVais effets dans les fieVtes  
épnémeres, & que leur tssage n’est point sûr dans quel-  
que cas que ce soit.

Les *myrobolans* en substance ne purgent jamais, aussi les  
Medecins ne les donnent-ils qu’aVec d’autres substan-  
ces, comme l'électuaire *eleschoph, hamech, tryphora  
Persica s &* quelques autres de même nature; & ils n’ont  
d’autre intention en les preEcriVant que de rompre la  
force & modérer l’efficacité des autres purgatifs.

Fallope dit que la plus sorte dofe de la décOction ou de  
l’infusion de *myrobolans* est de quatre dragmes: mais  
il ne les a jamais prefcrits au-deflùs de deux ou trois.  
RAY , *Hist. Plant,*

MYRON, μύρον, onguent ou huile mixtionnée.

MYROPISSOCERÔN ,μυροπισσόκερον , est le nom d’un  
topique pour l’alopécie dont il est parlé dans Galien,  
*de Comp. M. S. L.* qui l’a pris de Soranus.

MYRRHA , Offic. C B. P. 501. Jonss. de Dendr. 350.  
J. B. 1. 3II. Park. Theat. 1593. Raii Hist. 2. 1841.

X X x X ij

ι43ΐ MYR

*Myrrha Troglodytica,* Offic. Geoff.Trach. 36I. *Myr-  
rhe.*

C’est une gomme qu’on nous apporte des Indes Orienta-  
les en morceaux de différente grosseur. Il faut la choi-  
sir d’un jaune brun ou rougeâtre , quelque peu trasspa-  
rente, d’une fubstance grasse & résinetsse, difficile à  
rompre, d’un jaune vif après qu’elle est réduite en  
poudre, d’une odeur aromatique & d’un gout aere,  
mêlé de quelque amertume.

La *myrrhe* est d’une nature apéritive, chaude & dessicati-  
ve , elle résiste à la corruption , & est d’tm grand usiage  
dans les maladies de l’utérus ; car elle leVeles obstruc-  
tions de Cette partie , elle excite les regles, elle hâte la  
fortie du fœtus & de l'arriere-faix. Elle est bonne aus-  
si pour la toux inVétérée , pour l'enrouement & pour  
faire revenir la voix, pour les maladies pestilentielles  
& contagieisses, sioit qu’on en ufe intérieurement, ou  
qu'on en ri çoive la fumée. Etant appliquée extérieu-  
rement, elle guérit les plaies & les ulceres , & préVÎent  
la gangrene & la mortification.

L’huile par défaillante faite avec les œufs, est, excellente  
pour dissiper les taches de rousseur & lehâle.

Ses préparations officinales font les teintures de *myrrhe*simple & compollée, les trochssques de *myrrhe* & l'hui-  
le de *myrrhe* par défaillance. MILLER , *Bot. Osse*

La *myrrhe noos* vient de l'Ethiopie & de l'Arabie Heu-  
reufe: mais on ne sait rien de certain fur l'arbre d’où  
elle découle. Elle est stomachique , bonne pour les in-  
digestions, apéritive , desoppilatiVe , emménagogue ,  
astringente & vulnéraire; elle arrête la diarrhée & cor-  
rige l’acrimonie des humeurs qui irritent les intestins.  
Appliquée extérieurement , elle atténue & résiout; *sa*teinture jointe à celle de l’aloès est un excellent vulné-  
raire & empêche la mortification. La *myrrhe*mifiedans  
un blanc d’œuf dur, à la place du jaune , & sisspendue  
dans un cellier, fie résout en une huile par défaillance.  
Elle entre dans un grand nombre de compositions , tel-  
les que l'emplâtre divine, la styptique, la thériaque & I  
autres femblables. On doit la choisir onglée, c’est-à- !  
dire , marquée de petites taches en forme d’ongles.  
Les Anciens font mention d’une *myrrhe* liquide dont  
on ignore la nature : mais il y a tout lieu de croire que  
c’étoit une liqueur huileufe que l’on trouvoit dans le  
corps de l’arbre ; c’est celle que les Mages offrirent au  
Sauveur , paree qu’elle étoit très-prétieufe , & qu’on  
Pemployoit dans les plus riches parfums. Οεοεεεου,  
La *myrrhe* est appellée par les Grees σμύῥνα; & μύῤῥα ,  
d’où les Latins ont fait *myrrioa*, est le Dialecte Æolien  
ρουΓσμύρναϊ mais il y a plus d’apparence que le.mot  
*myrrhaclc* dérivé deμύρον , *onguent.* Les Anciens ni les  
Modernes n’ont rien dit de certain Pur l'arbre qui pro-  
duit cette gomme. Théophraste assure que cet arbre ,  
auquelildonne l'épithetede *Thurifera,* est un arbrii- ,  
seau dont les branches font minces & rempantes, le  
tronc dur, courbé & tortu près de *sa* racine , & un peu  
plus gros que le gras de la jambe d’un homme; que *sa*feuille ressemble à celle du *Thus ,* avec cette différence  
qu’elle est pointue & plus rude. Diofcoride assure que  
l’arbre qui produit la *myrrhe,* ressemble au Buisson d’E-  
gypte; Diodore nous dépeint celui qui donne l'encens,  
pareil au dernier, & compare l'arbre qui donne la *myr-  
rhe* au lentisque.

Fuchsius est persi-ladé que la *myrrhe* des boutiques n’est  
point naturelle, parce qu’elle n’a aucun des caracteres  
que Dloscoride donne à cette gomme. Brassavole &  
d’autres ont regardé notre *myrrhe* comme le *bdellium*des Anciens , & il y a une si grande ressemblance en-  
tre ces substances, qu’on peut aisément s’y méprendre.  
Longius & d’autres assurent que le benjoin possede  
toutes les propriétés de la meilleure *myrrhe.* La plu-  
part des Auteurs rejettent celle des boutiques , dans la  
croyance qu’elle n’est point naturelle. Mais Jean Bau-  
hin , Parkilsson & d’autres également versiés dans la  
connoissance des médicamens simples, assurent qu’on  
. nous apporte encore à prefent la véritable *myrrheépasel-*

M Y R Ι43-Ί

que mêlée très-siouvent avec de la gomme , & réfutent  
les preuVes qu’on allegue en faveur du fentiment con-  
traire.

La meilleure *myrrhe ,* fuivant Galien , est celle qui est  
nette, acre au gout, seche & friable, unie & compostée  
de petits globules, d’une feule couleur par dehors,  
quelque peu rougeâtre en-dedans,& parfiemée de veines  
blanches ; d’une odeur aromatique, & d’un gout chaud  
& amer. Dioficoride veut encore qu’elle foit récente.

La meilleure est celle qulon appelle *Troglodyte, du* lieu où  
elle croît, & qui est de couleur pâle ou verdâtre & lui-  
sante.

A l’égard des différentes efipeces de *myrrhe,* des fraudes  
des Marchands , &des différentes méthodes dont on  
se fert pour la falsifier , on n’en peut rien dire de cer-  
tain. Galien nous avertit feulement de ne point nous  
EerVir de celle qui est mêlée avec *FOpocalpasus ,* ou  
*Opocarpasus.* Or *i’Opocarpasus >* suivant CaEpard  
Hoffman, est la *myrrhe* des Indes de Pline, que l'on ti-  
re d’un certain buisson ; Pline fe trompe, lorsqu’il  
avance que l'on falsifie la *myrrhe* avec cette substance.  
Mais Galien assure que *FOpocarpas.us* ressemble à la  
meilleure *myrrhe, ce* qui est faux. *L’Cpocarpasus* étoit  
un S11C venimeux qui causoit l’assoupissement & la  
mort, au moyen d’une suffocation stubite ; & Galien  
assure qu’il avû mourir plusieurs personnes pour avoir  
pris de la *myrrhe* dans laquelle il y avoit de *Fopccar-  
pas.us* sans qu’ils le sussent. Mais aucun des Anciens  
ne nous a appris de quelle plante, ou de quel arbre  
étoit tiré le siac que l'on appelloit *opocarpasusd^.* aucun  
des Modernes ne le sait encore aujourd’hui. Ceux qui  
avoienteu le malheur d’avoir pris de *Fopocarpas.us,po\x-*voient pséVenir fes mauvais effets par des potions im-  
prégnées avec des sucs de plantes chaudes & irritantes.

*Fa myrrhe, suivant* Diofcoride, possedeune qualité chau-  
de &somnisere : mais Gaspard Hoffman prétend qu’el-  
le n’assoupit point tous les malades fur lesquels les aro-  
mates produisent cet effet, mais seulement ceux dont  
le cerveau est naturellement froid & furchargé de  
phlegme. Ccrdus assure cependant que le *stacte* pro-  
cure le fommeil, au moyen d’une certaine peEanteur ,  
qu’il causie dans les fens. La *myrrhe*possede encore une  
qualité agglutinative i& astringente : mais quelques-  
uns lui refuient cette derniere propriété, à caufe qu’el-  
le excite les regles & facilite llaCcouchement. Estera-  
mollit & ouVre l'utérus lorsqu’il est fermé, elle pro-  
voque les regles 8c chasse le fœtus dans les accouche-  
mens laborieux étant appliquée avec l'absinthe , lacrê-  
me de lupins ou le suc de rue. Quelques-uns recom-  
mandent la *myrrhe* dans les accouchemens laborieux ,  
& si elle fupprime quelquefois les règles, ce n’est qu’à  
caufe de la propriété qtilelle a dé dessécher & continuer  
la sérosité. On la donne fous la Eorme d’une pilule  
grosse comme une feve, pour la toux invétérée , pour  
l’orthopnée , pour les douleurs de côtés & d’estomac ,  
pour les flux & les dyssenteries. Mais si elle est utile  
dans ces cas, ce n’est point, suivant Gaspard Hoffman,  
à caisse de sim astringence ; car elle n’en a aucune :  
mais parce qu’elle desseche & constume les humeurs  
acres & corrosiVes.

La *myrrhe* prévient aussi les frissons qui précedent les pa-  
roxvfmes fébriles, lorfqu’on en prend gros comme une  
feve dans de l’eau avec une quantité fuffifante de poi-  
vre. Elle adoucit l'âpreté de la trachée-artere , & fait  
cesser l'enrouement , lorfqulon la fait fondre dans la  
bouche & qu’on avale la salive. Elle fait mourir les  
vers par son amertume , & quelques-uns en mâchent  
pour corriger la puanteur de l'haleine. On l’emploie  
en forme d’onguent avec l’alun liquide pour calmer les  
douleurs des aisselles. Elle raffermit les dents & les  
gencives , étant incorpurée avec du vin & de 1 huile.  
Elle conssolide les plaies de la tête lorsqu’on les en sau-  
poudre, elle guérit les contusiOns des oreilles, &fait  
renaître les chairs, étant mêlée aVec de la chair de  
limaçons; réduite en forme d onguent ayec le fisc de  
paVot, le Castoreum & le glaucium, elle guérit les in-

1433 M Y R

flammations, & les écoulemens de pus par les oreilles.  
On en fait un onguent aVec de la casse & du miel , qui  
guérit les *vari* , & on la mêle aVec du Vinaigre pour dif-  
siper les taies. L’onguent préparé aVec la *myrrhe, le*labdanum , le νϊη & l'huile de myrte empêche la chute  
des eheVeux : elle appaife les fluxions inVétérées de  
la membrane pituitaire , lorsqu’on s’en oint les narines  
après l’aVoir réduite en forme d’onguent. Elle conloli-  
de les uleeres des paupieres, & dissipe les taies & les  
aspérités qui obscurcissent la νΰϋ.

La *myrrhe* produit la plupart de ces effets par sa qualité  
dessiccatÎVe & détersiVe:aussi lesAnciens l'emploïoient-  
ils pour empêcher les corps de *se* corrompre. Mais  
Jean Bauhin prétend qu’elle ne conVlent point à tou-  
tes Eortes de malades, puisque , fuivant Galien, elle  
catsse par sim odeur des maux de tête à plusieurs per-  
fonnes qui *se* portent bien. Et Galien, à ce que dit  
CafpardHofiican , *V.simpl.* 19. met la *myrrhe* au rang  
des fubstances dont la trop grande humidité rend S011S  
ou catsse la mort à ceux qui en font un trop grand ufage.

Quelques Modernes assurent que la *myrrhe* est salutaire  
dans l'hydropisie, & Matthiole la prescrit pour cet effet  
aVec l’aigremoine.

Schroder nous apprend qu’étant appliquée extérieure-  
ment, elle est falutaire pour l’érésipele, pour la gan-  
grene, pour les tumeurs, pour les ulceres récens & in-  
vétérés, siirtout pour ceux de la tête , & qu’on Pcm-  
ploie fréquemment dans les emplâtres agglutinati-  
ves.

Dioseoîide fait mention d’une certaine *myrrhe* de Beo-  
tie , qu’il dit être produite par laracine d’un arbre qui  
croît dans cette contrée , il lui attribue une qualité  
dessiCCatÎVe, émolliente , & assure qu’elle est propre  
pour les fumigations : mais on ne la connoît point du  
tout aujourd’hui. On assure que les Egyptiens ont cou-  
tume de mâcher de la *myrrhe* dans les tems de peste, à  
dessein de s’en garantir. RaY *, Hist. Plant.*

STACTE. Ossic. J. B. 1. 315. C. B. P. 50I. R.aii Hisse 2.  
1842.

Le *Stacte,* fuiVant Diofcoride, n’est autre chofe que la  
*myrrhe* liquide: les Anciens la cueiiloient de deux ma-  
nieres , fuÎVant Pline; car ou on la tiroit de l’arbre  
fans incision, ou bien , on l’exprimoit des morceaux de  
*myrrhe* récens, en les pilant aVec une quantité modérée  
d’eau , comme Diofeoride & Cordus nous l’appren-  
nent. On ne latrouVe point dans les boutiques. DaLe.

*Teinture de myrrhe.*

*Mettez* dans un matras, *de myrrhe choisie pulvéris.ée ,  
une livre ;*

*d’esprit de vin, quatre livres.*

Adaptez un autre vaisseau au cou du matras ; lutez les  
jointures, & expofez-le au feu de fable pour tirer  
la teinture des drogues que vous y aVez msses.

Cette teinture a les mêmes vertus que la gomme : maison  
la donne rarement intérieurement. Les Chirurgiens  
s’en servent pour déterger les ulceres, & pour procu-  
rer llexsoliation des os cariés.

*Autre teinture de myrrhe. ,*

Prenez *de myrrhe , demi once ;*

*de sel de tartre , deux dragmes.*

Mêlez ces drogues ensemble , mettez-les pendant une  
semaine , dans un lieu humide , ajoutez-y huit  
onces dlefprit de vin rectifié, & tirez-en la tein-  
ture par le moyen d’une chaleur modérée.

On met ici le fiel de tartre aVec la *myrrhe* dans un lieu  
humide, à catsse qu’il s’incorpore tellement aVec elle

M Y R 1434

par le moyen de l’air qu’on a beaucoup plus de faci-  
lité à en tirer la teinture, lorsqu’on Vient à y ajouter  
l’esprit de νϊη.

*Teinture compostée de myrrhe.*

Mettez-les en digestion, & coulez la liqueur pour l’lisage.

*Htelle de myrrhe.*

Remplissez à moitié une retorte aVec de la *myrrhe* bru-  
te, adaptez-y un récipient, & mettez-la au bain  
de Eable. Augmentez le feu Insensiblement juse  
qu’au plus haut degré , & lorfque Vous Verrez  
qu’il ne s’éleve plus rien , retirez la retorte. V ous  
trouVerez dans le récipient une huile fétide , &  
un esprit acide.

Cette huile est estimée diaphonique & diurétique: mais  
on la prefcrit rarement. Etant appliquée extérieure-  
ment , elle fait Venir les ulceres malins à une efpece  
de suppuration. La d©sc est: depuis huit gOuttcs jusqu’à  
vingt-quatre , dans quelque liqueur convenable.

MYRRHINE , le *Myrte.* Voyez *Myrtus.*

MYRRHES.

Voici *ses caracteres.*

Les pétales sirnt inégaux, la semence cannelée & faite  
comme le bec d’un oifeau.

Boerhaave compte quinze efpeces de cette plante.

1. *Myrrhis perennis aseeminestriato ; alba , major, odora-  
ta.* Boer. Ind. alt. 69. *Myrrhis.* Offic. *Myrrhis , ma~  
gnosemine longo sulcato.* J. Β. 3. 77. Raii Hist. 1. 431.  
*Myrrhis major, vel Cicutaria odorata.* C. B. P. 160.  
Tourn. Inst. 315. *Myrrhis major vulgaris, sive Cere-  
folium masus.* Park. Theat. 935. *Ceresiolium magnum ;  
sive Myrrhis.* Ger. Emac. 1039. *Cerfeuil mus.qué.*

Ses feuilles font amples, découpées en plusieurs lobes de  
. chaque côté, fort approchantes de celles de la fougere

& d’une odeur aromatique fort agréable. Ses tiges sont  
quelque peu velues , cannelées & couvertes de sembla-  
blcs feuilles, mais plus petites & portent à leurs som-  
mets des fleurs en ombelles , composées de cinq feuil-  
les blanches , auxquelles il fuccede des semences grose  
fes, longues, profondément cannelées & releVéesde  
cinq côtes fort tranchantes. Sa racine est grosse & fi-  
breufe. On la cultive dans les jardins, & elle fleurit aux  
mois de Mai & de Juin. Ses feuilles & fes EemenCes  
font d’ssa-ge.

Cette plante est beaucoup plus connue dans les cuisines  
que dans les boutiques. Elle approche beaucoup de la  
nature du cerfeuil, & est composée de parties ténues &  
chaudes ; elle est bonne pour les personnes qui ont  
l’estomac froid & rempli de Vents , pour leVerles obf-  
tructions du foie & de la rate, & pour exciter l’urine.  
**MILLER ,** *Bot. Offe*

Ses feuilles ont quelque ressemblance aVec celles de la  
fougere, ce qui lui a fait donner par quelques-uns le  
nom *defougere mus.quée.*

La *myrrhis* est de même nature & possede les mêmes ver-  
tus que le cerfeuil. Sa racine étant prise dans du Vin  
guérit la piquure des araignées : elle faeilite la fortie  
des vuidanges & proVoque les regles. Cuite aVec du  
miel, elle est bonne pour les maladies de confomption  
& pour proeurer l'expectoration des humeurs Vifqueu-  
fes. Sa décoction dans du νϊη prife deux ou trois fois

1435 M Y R

par jour est un excellent préservatif contre la peste ;  
on fe Eert de la décoction de fes feuilles & de fa racine  
pour exciter l'urine. On en fait aussi un extrait qui est  
bon pour la peste & pour l’épilepsie des enfans.

La racine de la *myrrhis malor,* ou *cicutaria* , C. B. prife  
en décoction ou fous telle autre forme que ce foit,  
guérit les maladies , qui ont pour cause des particules  
malignes; ce qui fait, dit S. Pauli, que je l'emploie  
au défaut de la carline. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Myrrhis s annua, femine striato, laevi > tuberosa , -nodo-  
sa, coniophyllon.* M. U. 44. M. FI. 3. 302. *Cicutaria,  
bulbosa.* C. B. P. 161. *Bulbocastanum , coniophyllon.*Cam. H. 31.

3. *Myrrhis, perennis, alba, minor, foliis hirsutis,scmine  
striato, aureo. Μ.* H. 3. 301. M.U.44. 45-46. 66.

4. *Myrrhis , perennis, alba, minor,soliis hirsetia* M. H.  
3.30LM. U. 77. 45.46. 66.

5. *Myrrhis , peremnis , alba , minor , foliis hirsutissimis,*M.H. 3. 301.44.45.46. 66.

6. *Myrrhis, perennis, alba aselio glabriori, viridiori,  
splendente.*

7. *Myrrhis, annua ,glabra , alba, minor.* Ind. 17.

8. Myrr/cts, *annua , semine striato, laevi.* M. U. 44. *Chae-  
rophyllum sylvestre.* C. B, P. 152. *Apium jfylvestre.*Germ. 1020.

9. *Myrrlels, annua, femine striato aspero, oblongo , nodo-  
fa.* M. U. 44. 67. *Chaerephyllum Jylvestre , alterum, ge-  
niculis tumentibus.* T. 314.

10. *Myrrhis, annuas.ernunestriato, villoso, incano.* Tourn.  
lnst. 315. Boerh.Ind. Alt. 69. *Daucus Creticus.* Offic.  
*Daucus Creticus verus.* Ger. 874. Emac, 1029. *Daucus  
Creticus verus Dioseoridis.* Parla Theat. 896. *Daucus  
foliisfoeniculi tenuissemus*. C.B. P. 1 50. *Daucus Creticus  
semine hirsuto.* J. Β. 3. 56. Raii Hist. 1. 463.

Le vrai *daucus* a une racine longue & épaisse , qui pousse  
des feuilles découpées comme celles du fenouil, mais  
en parties encore plus déliées , d’une couleur verte  
blanchâtre. Ses tiges font hautes d’environ deux piés,  
& soutiennent des ombelles garnis de petites fleurs  
blanches composées de cinq feuilles. Sa femence est  
oblongu.e , menue aux deux extrémités, renflée dans le  
milieu, couverte d’un duvet blanc, d’une odcur agréa-  
ble & d’im gout acre brûlant. Cette plante croît dans  
l’Ifle de Candie & dans le Levant, & fleurit en été.

Sa semence est feule d’ufage, elle est chaude & apéritive,  
bonne pour les maladies des reins , telles que le calcul  
& lastrangurie, pour exciter l’urine & les regles, pour  
chasser le fœtus & faciliter la fortie de l’arriere-faix.  
Elle passe pour résister au venin & pour guérir les mcr-  
fures & lespiquures des animaux venimeux. On l'em-  
ploie dans la thériaque & dans le mithridate. MILLER,  
*Bot. Gffe*

Ses femences font d’ufage en Medecine. Elles fiant oblon-  
gues, grises, pointues , velues , d’une odeur & d’un  
gout aromatique. Elles passent pour être diurétiques  
& d’une efficacité singuliere dans les affections de l’uté -  
rus. Elles chassent les vents, & on les emploie princi-  
palement pour les suppressions des regles, pour Iessi.if-  
focations & les douleurs de matrice, pour la colique  
venteuEe, pour le hoquet, pour la dysurie, pour la toux  
ÎnVétérée & pour d’autres maladies semblables. DaLE,  
d’après *ScFroder,*

11. *Myrrlels , Siculas elatiori tenuioribusfoUis.* M.H. 3.  
302. *Chaerephyllum, Siculum,soliis sophiae, villoso femine.*T. 314- *Daucus, secundus, Siculus foliis sophiae.* Zan.  
8°. .

j 2. Myrrhis, *Orientalis , folio angustiori peucedani, semi-  
ne villoso.* Ind. 17. *Daucus Cretensis verus.* Lob. Ic. 1.  
722.

13. *Myrrhis, trifolia, Canadensis , Angelicae facie.* T.  
31 5. *Angelica Canadensis, trifolia, quorumdam.*

'14. *Myrrhis, folio Angelicae rugoso hirsuto. Cloaerefolium ,  
folio rugoso Angelicae,aromaticum^* Bocc, Musc.Tab.I9.

M Y R 1436

*Podagraria hirsuta , Angelicae folio et odore.* Vaill.  
Dssc. 44. 45.

15. *Myrrhis, foliis pastinacae Laete virentibus.* T. C. 22.  
*Daucus pastinacae felio siclae.* Zan. 78. **BOERHAAVE,** *Ind.  
alt. Plant.*

Elle tire Eon nom , Eurtout la premiere eEpece, de la *myr-  
rhe,* dont elle a l’odeur, le seuillage & la couleur. Ses  
semences sont cannelées, mais elles appartiennent au  
*chaerophyllum* ou cerfeuil lorsqu’elles font noires.

La premiere a le gout du clou de gircfle, elle est comme  
lui apéritive, diurétique & adoucissante , bonne pour  
fortifier le cœur, & pour guérir le fcorbut en prenant  
fon silc exprimé dans du petit-lait à la dosie de quelques  
onces. On fait de fes feuilles un cataplafme que l’on  
applique Eur le périnée & sim le pubis pour les meur-  
trissures occasionnées par des chutes & des contusions.  
Elle est un remede excellent pour la suppression d’uri-  
ne qui provient des spafmes de la vessie ou de son  
sphincter, pour exciter les regles & pour resiaudre les  
tumeurs. Les autres especes possèdent une qualité ré-  
solutive , digestive, émolliente & suppurative, ce qui  
fait qu’on les emploie dans les cataplafmes digestifs.  
Ses femences semt aromatiques , & ont une vertu péné-  
trantc & incisive. Van-Helmont les recommandepour  
le calcul : elles guérissent aussi les affections flatueusies.

. La premiere esipece est dsscuffive & résolutive , & on  
peut la donner dans la pleurésie & dans la péripneumo-  
nie, avec du petit-lait & du miel pour résoudre le  
phlegme. Elle est propre encore dans les maladies  
chaudes & chroniques, quoiqu’il paroisse y avoir en ce-  
la une eEpece de contradiction. Elle réjouit les esprits,  
ce qui sait qu’on la donne dans du petit-lait aux per-  
sonnes mélancoliques.

Le *Chaerophyllum Hispanicum veterum* a un nom qui si-  
gnifie feuille réjouissante ( de χαίρω , je réjouis, & φύλ-  
λον, feuille) à caufedes effets qu’il produit. Les pre-  
mieres especes, c’est-à-dire, depuis la premiere justqu’à  
la cinquieme inclusivement , ont quelque chosiede ve-  
nirneux , entant qu’elles tiennent de la nature de la ci-  
guë : les dernieres depuis la sixieme jufqu’à la quator-  
zieme , & Eurtout la neuvieme&la dixiemessont re-  
commandables à caufe de leur qualité aromatique. La  
deuxieme n’est pas aisée à distinguer de la *dcuta major.*Elle est remplie de tubercules,ce qui lui a fait donner le  
nom de *bulbo-castanum.* La neuvieme & la dixieme se  
vendent indifféremment l’une pour l’autre dans les bou-  
tiques , fous le titre de *daucus Creticus.* Elles ont tou-  
tes le même gout. Les feuilles récentes de la neuvieme  
étant pilées & réduites en forme de cataplafme avec du  
vin & du sel, ont la vertu de résoudre toutes les tu-  
meurs lentes & inflammatoires. Sa semence est velue  
& entre dans tous les antidotes. Elle est bonne pour le  
calcul de la vessie, comme Van-Helmont lui-même en  
convient, lorsqu’on en met une poignée dans un baril  
de biere. Cette liqueur guérit les douleurs scorbuti-  
ques, arthritiques & néphrétiques ; elle est bonne pour  
la rétention d’urine auxquelles les enfans font fujets à  
caufe de leur foiblesse , aussi-bien que pour la cachexie,  
la phthisie, l’asthme & l’épilepsie. *Histoire des Plant,  
attribuée* à *Boerhaave.*

MYRRHIs, est encore le nom de plusieurs especes de *chae-  
rophyllum.*

MYRRHïs SYLVESTRIS, nom du *caucalisesiylvestris,folio  
chaerophylli.*

MYRSINATON , est le nom d’une emplâtre dont Paul  
Eginete donne la defcription , *Lib. VII. cap- tsu*

MYRSINELÆON , huile de myrte dont il est parlé  
dans Diositoride, *Lib. I. cap.* 48.

MYRSINITES, épithete du vin dans lequel on a mis  
tremper des branches de myrte. DIOSCORIDE, *LiscV.  
cap.* 137.

MYRTI DANON , μυρτίδανον, Hippocrate entend par  
ce mot un fruit rond, ou la baie de *T Indicum* , à lequel-

1437 M Y R

le les Perses donnent le nom de poiVre. Mais dans  
Dloscoride, *Lib. I. cap.* 156. il signifie une excroissan-  
ce qui embrasse le tronc du myrte, & qui est beaucoup  
plus astringente que ce dernier. *Myrtidanum vinum ,*est un νίη imprégné aVec les baies du myrte fatiVage.  
Ρεινε, *Lib. XI V. cap.* 16.

MYRTILLUS, nom de la *Vitis Idaea, foliis oblongis s  
crenatis, fructu nigricante.*

MYRTITES , composition faite aVec du miel & du fuc  
de baies de myrte.

ΜΥΡΤΟΟΗΕΙΕΙΗΕ5,μυρΓοχειλίδες, est le nom que  
l.lon donne aux Nymphes.

MYRTOCISTUS, Clusius donne ce nom à une espece  
*d’Axyrum.*

MYRTON , μὑρτον, le *Clitoris.*

MYRTU S, *Myrte.*

Voici fes caracteres.

Le bout du pédicule pénetre dans lloVaire , dont le bord  
porte à sion extrémité supérieure un calyce court, dÎVÎ-  
fé en cinq parties disiposiées en forme d’étoile. La fleur  
est composée de cinq feuilles disposées en rofe, fou-  
tenue par lloVaire qui est au dedans du calyce , & mu-  
nie d’un grand nombre d’étamines. LloVaire porte  
dans le centre de *sa* pointe un petit placenta, d’où fort  
un tuyau long & mince , & l'e change à la fin en un  
fruit oblong, muni d’un nombril & partagé en trois  
loges remplies de femences faites en forme de rein.

BoerhaaVe compte treize efpeces de *myrte,* faVoir,

I. *Myrtus, cornmurels, Italica,* C. Β.Ρ. 468. Raii Hist.

2. 1502. Tourn. Inst. Boerh. Ind. Alt. 2. 255.  
Myrtus, Offic. *Myrtus Bœtica fylvestris,* Ger. Emac.

1412. Park. Theat. 1454. *Myrtus vulgaris nigra et* I  
*aelba, jaelva etfylvestris )* J. B. 1. 510. *Myrte.*

C’est un petit arbre ou arbrisseau qui pousse un grand nom-  
bre de rameaux durs, grêles, tantôt bruns & tantôt de  
couleur rougeâtre , d’où forcent de petites feuilles  
oblongues, Vertes & pointues, disposées alternatÎVe-  
ment & d’une odeur aromatique fort agréable. Ses  
fieurs naissent entre les feuilles, elles font soutenues  
fur des pédicules fort courts, composées de cinq feuil-  
les blanches & rondes, & munies d’un grand nombre  
d’étamines blanches. Lorsqu’elles fiant passées , le ca-  
lyce *so* change en une petite baie ronde, garnie d’une I  
petite couronne, grosse comme une baie de genieVre ,  
& remplie d’un grand nombre de petites semences  
blanches. Cette plante croît fans culture en Italie &  
en Espagne, & fleurit au mois d’Août. Ses baies font  
d’un tssage plus fréquent que fes feuilles.

Elles font toutes deux dessiccatÎVes & astringentes ; on  
les emploie pour la diarrhée ou la dyssenterie , pour  
le crachement de Eang & les fluxions catarrheisses, pour  
les fleurs blanches, pour les chutes de la matrice & du  
fondement, foit qu’on en ufe intérieurement & exté-  
rieurement en forme de poudre & d’injections.

La seule préparation de cette plante que l’on trouVe dans  
les boutiques est le sirop de *myrte.* MilLeb , *Bot Offe*

On cultive cette plante dans quelques Jardins, & elle  
fleurit au mois de Juin. Ses feuilles & fes baies font  
d’ufage dans les boutiques. Ces dernieres font noirâ-  
tres , de figure ronde, oblongue, d’un gout astringent  
& d’une odeur très-foible. Elles font toutes deux ra-  
fraîchissantes, dessiccatÎVes & extremement astringen-  
tes ; la poudre des feuilles empêche la mauVaife odeur  
des aines & des aisselles , lorfqu’on en faupoudre ces  
parties. Ces feuilles, lorsiqu’on en frotte le corps, ar-  
rêtent les fueurs immodérées. Elles font aussi très-fa-  
lutaires aux parties affligées de catarrhes & de fluxions ,  
& un défensif excellent dans l’herpe. Elles remédient  
à la corruption de la bouche , elles arrêtent le siaigne-  
ment de nez & guérissent les polypes. Les baies ap-

M Y R 1438  
paifent les inflammations des yeux, elles font aussi fort  
bonnes dans les luxations des jointures & dans les frac-  
tures des os. DaLE d’après *Schroder.*

2. Myrtus, *balsamica, foliis mali granatae,* Η. L.

3. *Myrtus , foliis odore nucis moschatae, cauliculis ruben-  
tibus , vulgo odore citri,* Schuyl. Cat, Hort. 49.

4. *Myrtus, latifolia) Romana s* C. B. P. 468.

5. *Myrtus, latifolia, Beetica, fecunda, vel foliis laurinis  
conferam nascentibus,* C. B. P. 469.

6. *Myrtus , angustifolia, Bœtica,* C. B. P. 469.

7. *Myrtus ustore pleno ,* Corn. 203.

8. *Myrtus, folio buxi* , Schuyl. Cat. Hort. 49.

9. *Myrtus, minor, vulgaris}* C. B. P. 469.

10. *Myrtus, minor, foliis ex luteo variegatis y* H. L.

11. *Myrtus s foliis minimis et mucronatis,* C. Β. P- 469.

12. *Myrtus, foliis mucronatis , ex albo et viridi variega-  
tis ,flosculis rubrocandidis,* Η. R. D.

13. *Myrtus Zeylamca.N* oyez *Vitis Idaea.* **BOERHAAVE,***Ind. alt. Plant.*

Quelques-uns dériVent le nom de cette plante de *myrrha ,*myrrhe, parce qu’elle en a l'odeur; & d’autres Veu-  
lent qu’elle ait été ainsi appellée d’une jeune fille d’A-  
thencs nommée *Myrtha,* que la Fable dit aVoir été mé-  
tamorphosée après *sa* mort en cet arbrisseau par Pallas  
qui l'aimoit beaucoup.

Cet arbrisseau , de même que toutes fies especes , abon-  
de en particules huileusies & balfamiques, contient un  
fuc astringent & est d’une odeur sort agréable. Il  
tient beaucoup des Vertus de la *caryophyllata,* ce qui  
fait qu’on peut mettre fes feuilles infufer dans l’eau ,  
& les prendre en forme de thé dans toutes les maladies  
auxquelles la *caryophyllata* est propre. On emploie fes  
feuilles & fes baies tant intérieurement qu’extérieure-  
ment en qualité d’astringens. Le sirop qu’on en pré-  
pare, ou le fuc des baies, est propre pour les flux im-  
modérés des regles & des hémorrhoïdes; le sirop feul  
est efficace dans la dyssenterie & dans la diarrhée. Ses  
feuilles cuites & réduites en forme de cataplasine com-  
pofent un topique excellent pour les luxations, & fon  
rob est bon dans toutes les maladies qui demandent du  
rafraîchissement & de l’astringence. *Histoire des Plan-  
tes attribuée a Boerhaave.*

MYRTUs BRABANTICA , nom du *Gale, frutex odoratui  
septentrion alium.*

M Y S

MYSIS , μυ'σις. Voyez *Myce.*

MYSTERION, μυστήριον, nom d’un antidote dont par-  
le Galien, *Lib. VII. de C.M. S.‘L. c.* 5.

MYSTRON , μύστρον, mefure Attlque pour les liqui-  
des , qui contient deux *cochlearia 8e* demi. Elle Vgut  
la quarante-huitieme partie d’une chopine.

M Y T

MYTIS , μὓτις, le fuc noir que l'on trouVe dans la gueu-  
le de la feche, GaLIEN , *Exeg.*

Cet Auteur nous apprend que c’est aussi le nom d’un poise  
fon dont parle Hippocrate. <

MYTTOTON, μυττωτόν, espece de ragout fait aVec  
de l’ail & de l’oignon , auxquels on ajoutoit quelque-  
fois du fromage, des œufs, de l’huile & du Vinaigre.  
Clétoit la nourriture ordinaire des Laboureurs, & peut-  
être étoit-ce quelque chofe d’approchant du mets dont  
parle Virgile dans fa deuxieme Edogue.

*Thestylus et rapidofosses messeribus aestu  
Allia aserpyllumque s herbas contundit olentes.*

MYTULUS, Offic. Schonef. lcht. 54. Bellon. de A4  
397. Gesu. de Aquat. 277. Rondel. de Aquat. 2. 48.  
*Mytuli.* Mer. Pin, 193. *Mytuli RondxletiL* Aldrov, de

1439 M Y U

Exang. 512. List. Hist. Conclu 3. N°. 200. *Musculus  
ex coeruleo nigyr,* Ejusil. Hist. Animal. Ang. 182. *Mus.-  
culus t* Bonan. 102. NT 30.

On trouve ce poisson dans nos mers. Sa coquille est d’ufa-  
ge dans la Medecine. C’est une substance alcaline qui  
possede les mêmes vertus que les autres coquillages.

M Y U

M YURUS, μύουρος ; on a donné ce nom à une efpece de  
pouls inégal qui va toujours en diminuant, enforte que  
le Eecond battement est plus soible que le premier, le  
troisieme plus foible que le fecond, & ainsi de fuite  
jufqu’à ce qu’il manque ; après quoi il reprend de la  
même maniere. Ce pouls est de deux eEpeces ; l’un  
manque si fort, qu’il y a intermittence totale ; l'autre  
revient & augmente jufqu’à un certain degré. L’un &  
l’autre font regardés comme un mauvais *présage.* Ce  
mot est dérivé de μῦς, rat, & d’èpa, queue. On l’écrit  
quelquefois μείουρος, & dans ce cas il paroît venir de  
μεῦον, moins.

M Y X

MYXA , μύξα, *mucosité.* Mais en Botanique,

MYXA est une plante dont Voici les caracteres.

Sa fleur ePc à cinq pétales disposés en rofle & en grappe.  
LloVaire est posé dans le fond du calyce & fe change  
en un fruit fait comme une prune, enfermé dans le ca-  
lyce & porté fur un long pédicule. Il ne contient qu’un  
feul noyau, ou à *sa* place trois loges, dans chacune  
desquelles est une amande.

BoerhaaVe ne compte qu’une estpece de cette plante.

Μ 1 X 1440

*Mysta >* Boerh. Ind. A. 2. 246. *Sebesten* , Offic. *Sebestena >  
rnyxa sive rnyxara,* Ger. 1315. Emac. 1499. *Scbesuna  
domestica,* C. B. P. 446. *Myxassive scbesten ,* Parla  
Theat. 252. *Myxa domestica* , J. B. 198. *Prunus Ma-  
labarica fructu racemoso, calyce excepto,* Raii Hist. 2.  
1563. *Sebeste.*

C’est un fruit doux pareil à une petite prune, noir par  
dehors, qui contient un noyau applati & ridé. L’arbre  
qui le produit est une efpece de prunier qui croît en  
Egypte & dans l’Assyrie , d’où on nous l'apportoit au-  
trefois : mais on n’en Voit que rarement dans nos bou-  
tiques.

Les*sebestes* scmt estimées rafraîchissantes & humectantes,  
bonnes pour les acretés de la poitrine & des reins „  
pour la toux & les catarrhes , & pour l'ardeur d’urine,  
**MILLER ,** *Bût. Osse*

Cette plante croît en Egypte & dans l'Asie, & fleurit au  
printems. Son fruit qui est la feule de ses parties en  
tssage, est mûr en Automne, semblable à une prune  
ordinaire, de couleur noirâtre, & renferme fous une  
chair douce & mielleufe un noyau. Les *sebestes* font  
dans un degré moyen entre le chaud & le froid. Elles  
humectent, adoucissent & émoussent l'acrimonie des  
humeurs. On les emploie principalement dans les ca-  
tarrhes acres, lesileVres bilieufes, les obstructions du  
bas-Ventre & pour adoucir l’acrimonie de l’urine. En  
un mot elles ressemblent aux prunes de Damas par  
leur figure & leurs Vertus. DaLE d’après *Schroder.*

MYXINOS, μύξινος, nom d’une efpece de mulet.  
MYXORRHOOS , μυξόῤῥοος , abondant en mucosité.  
MYXOSARCOMA, elpece de tumeur ; le même que  
*Mucocarneus.*

MYXOTER , μυξωτήρ, le même que *mycter,* le nez.

N

N

.χί. Voyez dans l’Alphabet Chymique la signification  
de cette lettre.

N, dans une ordonnance , signifie *nombre.*

N A B

NABIT, sinere candi réduit en poudre, recommandé  
comme un bon remede pour les yeux. CasTELLI d’a-  
près *Mattheus de Gradibus.*

N A C

NACTA, absi:ès au sein, surtout dans les femmes. RU-

**LAND.**

N A D

NADUCEM, mole formée dans la matrice. CasTELLI  
d’après *Avicenne.*

N Æ

NÆ VUS, tache ou tubercule à la peau, poreau ou mar-  
que apportée en baissant ;saP?c *de naissance.*

Toutes les tumeurs contre nature à la peau , qui ont la  
forme de poreaux ou de tubercules, font comprises  
Eous les dénominations communes d’excroissances ; les  
Grecs les appelloient *acrothymia* ; & qttand on les ap-  
portoit en naissant, les Latins les nommoient *naevi ma-  
terni,* ou signes de naissance. S’il y a tumeur large &  
pendante à la peau, on l’appelle *sarcoma.* Le *sarcoma*

N Æ

peut être en tout endroit du corps, à la tête, au visa-  
ge, aux paupieres , aux sourcils, au cou , à la poitrine,  
au bas-Ventre, à l’anus, aux bras & aux jambes. Les  
plus dangereux, sielon Cesse, siont ceux qui Viennent  
aux parties génitales. Ils Varient prodigieusiement tant  
par rapport à la grosseur qu’à la figure. Il y en a d’une  
grosseur énorme, si l'on en croit les observations & les  
figures de différens Auteurs. Les uns fiant de la cou-  
leur de la peau , d’autres fiant noirs ou rouges; quant  
à la figure, ils imitent les Erasses , les framboises, les  
mûres, les raisins, les figues, les poires, les souris &  
une infinité d’autres substances.

On les enleVe à peu près de la même maniere que les po-  
reaux , aVec une ligature, un scalpel, les cauteres ac-  
tuels ou potentiels; c’est à la grosseur, à la situation, à  
la figure, à d’autres circonstances , au tempérament  
& à l'inclination du malade à déterminer la plus con-  
Venable de ces méthodes. S’ils ont la bafe extremement  
large, comme on la Voit aux Verrues que les Grecs ap-  
pellent *myrmecia s* s’ils siont placés dans le Voisinage  
de quelque Veine ou artere considérable ; s’ils sont for-  
tement attachés aux os; s’ils tendent à dégénérer en  
cancer, le Chirurgien ne doit traVailler *sur* eux qu’a-  
Vec beaucoup de circonspection, ou même n’y point  
toucher , lorsque le danger est éminent, de peur dex-  
poher le malade à souffrir des Eymptomes plus fâcheux  
ou même à perdre la Vie. S’ils font larges & placés pro-  
che des Veines & des arteres considérables ; & si l'on le  
détermine à en faire l’extirpation , on aura foin de fie  
fournir de styptlques, de bandage & même de cauteres  
actuéIs

1441 ( N A G

actuels en cas d’hémorrhagie. Ηει8τεε , *Chirurg.*

N A F

NAFDA ou NASDA, les mêmes par corruption que  
*Naphtha.*

N A G

NAGAM, H. M. nom d’un grand arbre qui porte des si-  
llques, & qui est fort commun dans la plupart des Ifles  
des Indes Orientales. Le fuc de fes feuilles mêlé avec  
l’huile de la noix d’Inde, & employé en onguent, chase  
fe les enflures de ventre périodiques.

NAGEMLUS, nom d’un poisson dont sAldrovandi fait  
mention.

N A K

NAKIR , flatulence violente qui passe d’un membre à  
un autre avec douleur. BLANCA RD d’après *Schenkjas.*

N A L

NALUGN, nom d’un arbrisseau baccifere qui croît au  
Malabar & fleurit deux fois l’an ; fa racine prise en dé-  
coction , calme les douleurs d’estomac, la colique &  
les tranchées. La décoction de sim bois étanche la soif.  
Ses feuilles broyées, torréfiées & appliquées sur la tê-  
te, foulagent dans le vertige & dans la foiblesse de  
cerveau ; la vapeur de sa décoction suspend les douleurs  
de la goute. Le suc exprimé deses feuilles tendres pris  
en boisson aide la digestion.

N A N

NANA ou NANAS. Voyez *Ananas.*

NANDI-ERVATAM , petit arbrisseau qui croît aux  
Indes Orientales ; toutes fes parties scmt laiteuses. Si  
l’on en exprime le suc, qu’on le mêle avec de l’huile  
& qu’on en frotte la tête, il guérira les maux d’yeux.  
Sa racine mâchée & gardée dans la bouche, calme le  
’’ mal de dents.Bouillie dans del’huile elle fournit un fort  
bon onguent, pour toutes les affections de la tête, fur-  
tout les douleurs; broyée & prsse dans de l’eau, elle  
tue les vers ; broyée avec du jus de limon & distilé%  
dans les yeux, elle les nettoye. RaY , *Hist. Plant.*

N A P

NAPECA, espece de jujubes. Voyez *(EnopUa.*

NAPELLUS. Voyez *Aconitum.*

NAPHA , *Eau de fleur dé orange,*

NAPHTHA, Offic. Charlt. Foss 13. Worm. 30. Ala  
drov. Musi Metal. 388. *Naphtha alba et mgra,*Kemp.  
Amæn. 274. *Pharmacum Medeae quibufdam. Naph-  
the.*

Le *naphthe* est de la couleur du bitume Babylonien , d’u-  
ne consistance liquide , fort fujet à s’enflammer, tan-  
tôt blanc, tantôt noir ; on le trouve rarement, pour ne  
pas dire jamais, chez nos Apothicaires; on lui substi-  
tue communément le pétrole. C’est une liqueur d’une  
substance huileuse, semblable à de l'esprit de vin recti-  
fié, fort claire, tranfparente , très-pénétrante & très-  
prompte à s’enflammer. Elle a les mêmes vertus que le  
bitume. Il y en a qui penfent, à ce que dit Agricola ,  
que le camphre des anciens *se* tiroit du *naphthe* par  
' sublimation ; d’autres au contraire prétendent que le  
*naphthe* & le pétrole font la même chofe : mais ne Ea-  
chant point précisément ce que c’est que le *naphthe,*nous ne prendrons aucun parti dans cette question.  
Quoique Diostcoride ait attribué au *naphthe* un grand  
nombre de propriétés médicinales importantes, nous li-  
fons dans Kempser que les Persans n’en font à préfent  
d’autre usage que celui d’en délayer leurs vernis. DaLE.

*Tome V I,*

N A P 1442

*Petroleum*, Offic. Vorm. Muf 30. Charlt. Foss 14. *Pe-  
troleum, oleum petrae*, Schrod. 3. 514- *Petroleum , oleum  
de Saxo , Naphthas oleumpetraes* Mont. Exot. 12. *Pe-  
troleum i sive oleum terrae,* Ind. Med. 91. *Bitumen li-  
quidum oleo similet quod innatat lacubus*, Kentm. 20.  
*Naphthas sive petroleum* ,Geoff. Laet. Ed.Angl. 133.  
*Oleum petrae vulgo. Pétrole.*

C’est une fubstance liquide , graffe, noire & d’une odeur  
forte. Il y en a de deux fortes : le naturel, qui coule  
des rochers & des pierres ; l’artificiel, qu’on distile du  
charbon & des fossiles. Les Auteurs François distri-  
buent le naturel en deux autres.

1. *Petroleum rubrum asive Gabianum,* Ind. Med.90. *An  
Petroleum rufum, Schroderii*

2. *Petroleum flavum ,seu Italicum*, Ind. Med. Ibid.

Le *bititmens* ou *petroleum Gabianum,* paffepour anti-hise  
térique : on l’emploie contre les maux de dents. Il  
échauffe, deffeche, a les particules déliées, est digef-  
tif, réfolutif, & bienfaifant au fysteme nerveux.  
SCHRODER.

Il y a du *pétrole* de différentes couleurs : mais le blanc est  
le meilleur. DaLE.

*Du Ndphte ou Pétrole.*

Le *Naphte* ou *Pétrole* de Diofcoride, ou *Pétrole* des bou-  
tiques,est une huile minérale,subtile, inflammable,  
d’une odeur forte de bitume , de différente couleur;  
car le *naphthe* est blanc, jaune, roux ou noirâtre, & a  
différens noms chez les Auteurs. Les Babyloniens ap-  
pelloient *naphthe,* une huile blanche & noire qui dé-  
couloit de quelques fontaines auprès de Babylone. On  
Pappelloit aussi ἔλαιον Μηδείας, c’est-à-dire, huile de  
Medée, parce qu’autrefois, à ce que l’on dit, Medée  
trempa dans cette huile bitumineufe la robe de la fille  
de Créon, & la brûla par ce moyen. Quelques Grecs  
l’appellent simplement *huile ,* ou *huile par excellence ;*& Ρετρελαίον, c’est-à-dire, huile de pierre ; les Latins,  
*petroleum* par iÿncope , parce qu’elle découle des ro-  
chers. Nicolas Myrepfe, μύρον τοὺ αγιουἝαρβαροὺ, huile  
de faint Barbare; d’autres,huile de fainte Catherine,  
& huile fainte; & quelques-uns ναπθα,απθα, άπὸ του  
ἄπὸεσθαι, ce qui signifie être allumé. Il n’y a point de  
Pays qui ne fourniffe de ce bitume. Dans l’Ifle de Su-  
matra, on en recueille une esipece très-célebre. Les  
Habitans dû Pays l’appellent d’un nom qui signifie  
huile de terre. Les Indiens l’estiment fort. En Italie,  
on recommande beaucoup l’huile de *pétrole* que l’on  
tire de différens puits & de plusieurs fontaines, dans le  
Duché de Modene ; car tout ce Pays paroît rempli  
d’huile bitumineufe, mais surtout auprès du Fort de  
Monbaranzon, dans un lieu appelle II Fiumetto. On  
creuse des puits de trente ou quarante braffes de pro-  
fondeur , jusqu’à ce qu’il paroiffe une source d’eau mê-  
lée avec de l’huile. Les puits que l’on creuse au bas des  
collines , fournissent une grande quantité d’huile touf-  
fe: ceux que l’on creuse au haut, donnent une huile  
blanche, mais en moindre quantité. Il y a encore dans  
le même Pays un grand rocher à douze lieues de Mo-  
dene, du côté du Mont-Apennin, près du Mont-Gib-  
bius , d’où découle continuellement une fontaine  
d’eau où nage une huile jaune : elle est si abondante,  
que deux fois lafemaine on en retire environ sixllures  
chaque fois. Il y a aussi en Franee de l’huile *de pétrole.*Dans la Guyenne, près du Village de Gabian, qui  
n’est pas éloigné de Beziers, il déCoule des fentes de  
certains rochers, une huile touffe mêlée avec de l’eau,  
que l’on recueille avec foin , & qui n’est pas inférieu-  
re aux autres pour sa vertu. Il y a aussi une fontaine de  
cette huile près de Clermont en Auvergne.

Le *pétrole* s’enflamme aisément : c’est pourquoi on a  
coutume de s’en fervir depuis long-tems dans plusieurs  
endroits à la place d’huile. Il est rempli de parties fule

Y Yyy

1443 N A P

tiles & volatiles, qui fe dissipent facilement dans l'air,  
& qui brûlent très-aisément : c’est pourquoi, si l'on  
approehe des puits ou des fontaines de *pétrole* quelque  
lumiere, les exalaifons qui s’élevent de ces bitumes  
s’enflamment très-fouvent. Le *pétrole* fe mêle & s’unit  
difficilement avec llefprit de vin ; car la consistance du  
*pétrole* est trop grafle. Par la distilation , on en retire  
une liqueur huileuse qui est un peu plus transparente,  
mais qui perd beaucoup de sim odeur & de *sa* subtili-  
té naturelle; & lorsqu’on l'allume, elle donne une  
lueur moins obsiture, mais plus languissante. Au fond  
de l’alembie , il reste un peu de marc jaune ; d’où il  
est clair que le *pétrole* ne fe perfectionne point par la  
distilation.

On estime *lcpétrole* qui est récent, qui a une odeur de bi-  
tume, qui est blanc, tranfparent. Le jaune est plus  
estimé après celui-ci ; enfuite le roux : le noirâtre est  
regardé comme trop grossier. Dioseoride vante le  
*naphthe* de Babilone pour les fluxions & les taies des  
yeux. On fait prendre aVec un grand fuccès quelques  
gouttes du *pétrole* . que l'on retire de la fontaine qui  
est auprès du Village de Gabian, dans la fuffocation  
utérine , & pour faire mourir les Vers des enfans. Il est  
utile dans la suppression des regles, si on en prend dix  
ou quinze gouttes dans du νϊη , & encore plus , si l’on  
en frotte la région du pubis des femmes. On en frotte  
aVec fuecès les parties qui font paralytiques , & les par-  
ties nerVeuses où il y a une douleur froide. C. Mu-  
sitanus recommande le *pétrole* pour empêcher l’aug-  
mentation du skirrhe, & il en prépare le Uniment fui-  
vant.

Prenez *de l’huile de myrte sauvage , demi-once s  
de l’hielle de muscade, demi-once s  
graisse de boeuf i deux onces ;  
huile de pétrole, trois onces.*

Mêlez le tout.

NAPOBRASSICA , ou *Brassica radice napiformi.*

NAPTA, le même que *Naphtha :* c’est aussi le nom d’u-  
ne efpece de tumeur , qu’on appelle autrement *nata ,*ou *natta.*

NAPUS. Voyez *Bunias,*N AP Y , *Moutarde.*

N A R

NARjfèu. RULAND,

NARCAPHTHON ou NASCAPTHON, νάρκαφθον  
ou νάσκαφθον, *écorce aromatique.* Voyez *Cascarilla.*

NARCE, νάρκη, engourdissement, stupeur, imbécilité  
dans les sensations, imbécilité, afloiblissement des sens.  
On entend aussi par ce terme, la stupeur procurée par  
des remedes pour diminuer la sensibilité d’un malade à  
fes douleurs.

NARCISSOCOLCHICUM , esipece de *lilio-narcisse,*qui n’est remarquable que par la beauté de *sa* fleur.  
BoerhaaVe l'appelle *Lilio-narcisseus luteus autumnalis  
minor.*

NARCISSO-LEUCOIUM.

Voici sies caracteres.

Sa fleur est pour l'ordinaire composée de six feuilles,  
tantôt égales, tantôt inégales, pendantes & sembla-  
bles à celles du lis. Son calyce dégénere en un fruit  
longuet, divisé entrois cellules, & plein de femences  
rondelettes ; à quoi l’on peut ajouter que fa racine est  
bulbeufe.

BoerhaaVe en compte six efpeces, dont aucune n’a des  
t propriétés médicinales.

NARCISSUS, *Narcisse,*

N A R 1444

Voici ses caracteres.

Sa fleur est nue, étroite, tubuleuse dans sa partie infé-  
rieure , hexapétaloidale dans sa partie supérieure,  
étendue en forme d’étoile, portant au centre une cou-  
ronne de fleur en cloche, ou un tube , & garnie de six  
étamines : elle est placée foit à la partie supérieure de  
l’oVaire qui est dÎVÎsé en trois stegmens, & compris  
dans la couronne, lorsqu’il y a un tube au lieu d’une  
couronne; fiait à la partie la plus éleVée d’un long tu-  
be , dans celles qui ont une cloche au lieu d’une cou-  
ronne. L’extrémité du pédicule soutient un oyaire qui  
est couVert d’un long tube, semblable à un calyce fait  
en gaine, &4nembraneux dans les *narcisses ,* qui n’ont  
qu’une fleur fur une tige : mais cette gaine couVreles  
parties les plus basses des pédicules , laissant les oVai-  
res nuds dans ceux qui portent plusieurs fleurs en om-  
belle. L’oVaire dégénere en un fruit triangulaire,  
oblong, qui contient des femences rondelettes.

Les Auteurs de Botanique font mention d’un grand nom-  
bre de *narcisses,* qui ne font remarquables que parla  
beauté de leur fleur.

BoerhaaVe en compte quarante-fept especes;

Voici comment on reconnoîtra daq^ les Auteurs leAler-  
*cisse* officinal.

*Narcisse-,* Offic. *Narcisseus medio-luteus,* Ger. 110. Emac.  
124. *Narcisseusmedio-luteus vulgaris -,* Park. Parad. 74.  
Raii Hist. 2. 11 3 5. Synop. 3. 371. *Narcisseus pallidus  
circulo luteo,* C. B. P. 51. Tourn. Inst. 154. *Narcissus  
medioeluteus, cum aliquotfloribus,* J. B. 2. 604. *Narcisse  
pâle commun.*

Il croît fur les leVées & dans les prés : il fleurit en Avril.  
Sa racine, qui est la feule partie dont on fait ufage en  
Medecine, prsse en aliment ou en boisson, est éméti-  
que. On s’en sert aussi pour les brûlures : il fait réunir  
les nerfs divisés : il est efficace dans les luxations de la  
cheville du pié , & dans les douleurs invétérées aux  
jointures. Il dissipe les taches au vifage : il guérit la  
gratelle blanche, nettoie les ulceres fordides, fait per-  
cer les abfcès, & attire les éclats de bois hors du corps.  
DaLE , d’après *Dioscoride.*

NARCOSIS, de νάρκη, *stupeur , engourdissement.*

NARCOTICA , ναρκωτικά, ( φαρμακα , ) de ναρκάω , en-  
gourdir, affecter de stupeur; *narcotiques.* Les *narcoti-  
ques* font des remedes fomnifercs qui produisent la stu-  
peur.

Les Grecs appellent hypnotiques & anodyns , les reme-  
des que les Latins ont nommés somniseres ; & *narcoti-  
queaccrsx* qui par une vapeur subtile , nuisible & enne-  
mie de la nature, diminuent simplement ou empêchent  
entierement le mouvement, & le sentiment des parties  
Eolides.

Les somniseres semt principalement tous les remedes qui  
si? tirent de toutes les parties du pavot, & notamment  
l’opium, que les anciens appelloient larme du pavot,  
& le méchonium, qui est l'extrait du pavot, ou l'on l'uc  
épaissi par l'évaporation. Les *narcotiques* comprennent  
les somnifères les plus Violens, tout ce qui fe tire de la  
mandragOre , du jufquiame , de la bella dona, du stra-  
monium & de la pomme d’amour.

Ce n’est pas fans raifon qu’on met les somniseres & les  
narcotiques au nombre des poisons : car ils nui-'  
fent promptement étant donnés en petite dofe , &  
causent la mort si on l'augmente un peu. D’ailleurs  
leur opération attaque principalement les parties no-  
bles du corps, d’où dépendent les mouvemens & les  
fenfations. Enfin ils agissent par un principe entiere-  
ment ennemi de la nature, c’est-à dire, par une Va-  
peur sulphureufe nuisible, qui diminue ou même dé-

1445 NAR

truit entierement le mouvement & le sentiment des fi-  
bres motrices.

L’opération des poisons *narcotiques* est bien différente de  
celle des poisims caustiques. Le sel très-acre & très-pé-  
nétrant, de ceux-ci, augmente les mouVemens contre  
nature, & détruit par les spasines l’œconomie des mou-  
vemens vitaux ; & la Vapeur sijlphureuse de ceux-là  
rabat ou même arrête les mouVemens & les sensations,  
dont les nerfs & les membranes font les principaux or-  
ganes; ils rendent par ce moyen la circulation languisi  
fante & diminuent les excrétions.

La Vie du corps humain & l’intégrité de fes fonctions ,  
dépendent de la juste tension des folides, & de la li-  
berté & de l’égalité du mouVement des fluides. Celle-  
là consiste dans la flystole & la diastole, ou la contrac-  
tion & la dilatation égale & modérée des solides ; &  
celle-ci de la température & de la quantité convenables  
du sang, & de la perméabilité des vaisseaux destinés à  
sa circulation. Donc tout ce qui détruit promptement  
& puissamment cette tension des solides , & trouble  
l’égalité du mouvement des fluides, est propre à ren-  
versier tous les mouvemens du corps animé, & méri-  
te la dénomination de posson, s’il produit prompte-  
ment ce mauvais effet. Or les somniferes & les *narco-  
tiques* arrêtent trop les mouvemens , & font perdre la  
tension des parties folides, diminuent le sentiment &  
font languir la circulation du fang & les excrétions ; il  
saut donc conclurre qu’ils font très-ennemis de la na-  
ture.

C’est une expérience certaine, que Pufage des fomnife-  
res & des *narcotiques,* furtout quand on en uEe sans  
modération, rend le pouls languissant, concentré &  
petit, la respiration difficile, & qu’ils causent un asc  
soupissement & un engourdissement de la tête , une  
stupeur dans les Eens, & souvent une aliénation de  
l’efprit; enfin qu’ils diminuent l’appétit, resserrent le  
ventre, font languir la digestion & détruisent considé-  
rablement les forces.

Tous ces fymptomes n’ont presque point d’autre caufe  
que le rallentissement du mouvement du sang & des  
fluides, & leur stagnation dans les parties. Et comme le  
mouvement des liqueurs dépend principalement de la  
disposition des parties solides, c’est-à-dire, de leur ten-  
sion, de leur vigueur & de leur mouvement de systole  
& de diastole, il paroît évidemment que ces remedes  
produisent une disposition contre nature dans la casse  
qui gouverne & dirige les mouvemens des solides.

Le principe en quoi consiste la vertu des *narcotiques* est  
d’une nature très-volatile & très-pénétrante, qui entre  
profondément en forme de vapeur dans les pores des  
nerfs & des membranes, & fait perdre aux folides leur  
mouvement & leur tension, en détruisant le fluide très-  
pur & très-mobile qui les leur donne.

On peut apporter plusieurs preuves de la volatilité & de  
l'activité du principe en qui consiste la vertu des *nar-  
cotiques.* Car d’abord leur vertu vénéneusie s’évapore  
prefque entierement par une longue décoction dans  
Peau. En second lieu , appliqués en forme d’onguent  
ou d’épitheme à la tête ou à d’autres parties nerveufes ,  
comme la plante des piés , ou les paumes des mains,  
ou même par leur odeur feule , ils cafssent l’assoupisse-  
ment. Diosi:oride assure que la sieule odeur du paVot  
est siomnifere; & Plutarque remarque *que la vapeur du  
pavot a assoupi des perfonnes qiel n’avoient point pris de  
précaution en amassant son sac.* D’ailleurs il est montré  
par beaucoup d’expériences chymiquesque le meilleur  
correctif du posson des somniferes est un acide tel que  
celui du citron ou suc de coings, du vinaigre de vin ,  
de l’esprit de vitriol, qui fixent puissamment les foufres  
volatils. L’on fait encore que Popium grillé fur une  
lame de fer chaud, perd prefque toute *sa* force. L’o-  
deur rend aussi témoignage de l’existence d’une vapeur  
virulente & contraire à la nature dans tous les *narcoti-  
ques* & les hypnotiques, & prouve par conséquent cel-  
le d’un foufre désagréable.

Les fomaiferes agissent principalement à raison d’un Eou-

N A R 1446  
fre vaporeux & de mauvaise odeur, qui pénetre les  
membranes nerveuses du ventricule & des intestins.

Si le ventricule est le premier vsscere qui *se* ressente im-  
médiatement de la force & de l’énergie de tous les re-  
medes , & après lui les intestins , il doit à plus sorte  
raison leur arriver la même chose de sassage des médi-  
camens les plus sorts & les plus pénétrans. Dès que Po-  
pium ou quelque autre *narcotique* est entré dans l’esto-  
mac , & que *sa* chaleur humide commence à le dissou-  
dre,il *se résout en* vapeurs nuisibles,qui entrant dans les  
pores de la membrane nerveuse , font silr le champ  
changer de nature au fluide fubtil de qui dépend sim  
mouvement & Ea tension. C’est *ce* qui fait que le fenti-  
ment s’émousse dans les intestins , & que leur mouve-  
ment péristaltique fe rallentit; car si la vapeur *désa-  
gréable* qu’exhalent des plumes brûlées ou l’afa fœti-  
da, étant reçue par les narines, a la force d’arrêter *si*puissamment les mouvemens fpafmodiques de tout le  
genre nerveux & membraneux , comme on le voit  
dans les hystériques ; & si une odeur agréable leur  
peut caufer fur le champ les mouvemens fpafmodiques  
les plus violens,pourquoi la vapeur virulente des *narco-  
tiques* venant à corrompre un fluide d’une extreme ac-  
tivité,ne pourra-t’elle pas rallentir ou arrêter les mou-  
vemens ? Or rien n’est plus actif que ce qui attaque les  
nerfs, & fa vertu fe répand promptement fur tout leur  
fysteme. Clest aussi ce qui arrive aux opiates. A pei-  
ne font-ils avalés, ou du moins ont-ils séjourné dans  
l’estomac qu’on sent une disposition au sommeil, &  
un adoucissement des douleurs dans les parties, même  
les plus éloignées. Et comme clest principalement self  
les nerfs que les opiats agissent, ils rabattent fur le  
champ la violence des douleurs qui affligent les intesi  
tins, & la nausée & le dégout, & même le vomissement  
fuivent de près, s’il y a encore assez de force.

Les *narcotiques* agissent aussi puissamment silr les mem-  
branes du cerveau, où par Paffoiblissement qu’ils cau-  
sent au ressort & à la contraction des artères de ces par-  
iles, qui n’ont que des membranes extremement min-  
ces, ils causent des stagnations du Eang & des gonfle-  
mens de vaisseaux si considérables que l’engourdisse-  
ment, un sommeil accablant, une aliénation d’esprit  
& des simges terribles & pleins de phantômes en font  
les stlites.

Il *n’y* a rien de plus capable dans la nature de rendre  
promptement hébété & stupide, un homme de bon  
sens & d’esprit, que les *narcotiques.* Personne n’ignore  
que la pomme d’amour , la bella dona & ses baies ,  
font fur le champ tomber dans la manie les perfonnes  
les plus salines. On peut voir ce fait attesté par nombre  
d’Obfervations rapportées par Matthiole dans fon  
Commentaire fur Diofcoride , Wierus , Mercurialis  
& de Lobel, auxquelles nous joindrons lafuivante qui  
nous est propre. Nous avons vu un hémoptoïque rester  
plusieurs jours fans dormir , fans mémoire & fans  
raifon, pour avoir pris par méprise à trop grande dose  
une potion où il entroit une grande quantité de semen-  
ce de jusquiame. Nous avons vu presque les mêmes  
accidens par lltssage des pilules de cynoglosse prifes à  
grande dose pour arrêter le vomissement. La jusquia-  
me même suivant Rondelet, cité par Platerus, appli-  
quée extérieurement, est capable de catsser la folie. Les  
mauvais effets de ces médicamens n’étoient pas incon-  
nus aux anciens. Ce qui fait dire à Cœlius Aurelianus  
que *ceux qui boivent du pavot, de la mandragore ou de  
la jus.quiame, tombent assument dans une aliénation d’esc  
prit. Mais alors y* ajoute-t’il, *le pouls est rare.* Van-  
Helmont dit avec grande raifon de l’opium; que *c’est  
une erreur insigne de remployer contre la manie, parce  
que tout remede opiaelque cause par lui-mème ttne alié->  
nation T esprit',Se* dans un autre endroit: *Les narcotiques  
ont de la peine* à *procurer le sommeil aux sous a quadru-  
ple dose, et nefont plutot qV augmenter P aliénation d’esc  
prit.* La même vérité est aussi constatée par une ob-  
servation rapportée dans les Mélanges de l’Acadé-  
mie des Curieux de la Nature, suivant laquelle un dVsi  
YYyyij

1447 NAR

fentérique ayant pris un lavement où il étoit entré une  
livre de jusquiame, tomba star le champ dans une ivrese  
fe qui dura six semaines.

La qualité vénéneuEe des *narcotiques* les a fait regarder  
par les anciens & les modernes les plus prudens, com-  
me des remedes fuspects & peu sûrs.

On ne fera pas fâché qu’entre une infinité de preuves que  
je pourrois citer pour confirmer cette vérité , j’en rap-  
porte ici quelques-unes. Galien a toujours tremblé ,  
quand il a été question d’administrer l’opium : il dit  
que l’ufage des médicamens composés de ce remede ,  
de la mandragore & du jufquiame,caufe une eEpece de  
mortification aux corps vivans. Le judicieux Celte est  
de même avis.

Voici fies paroles.

Quand il est befioin de procurer le sommeil par le moyen  
des remedes il faut les administrer aVec assez de modé-  
ration pour ne pas endormir le malade de maniere  
qu’on ne puisse l’éveiller.Et dans un autre endroit il dit:  
« il faut éVÎter de fe EerVir des anodyns, à moins qu’il  
« n’y ait nécessité pressante. Car ce font des remedes  
a Violens & contraires à l'estomac. » Scribonius Largus  
leur attribue encore de plus mauVais effets. L’opium ,  
dit-ü, rend la tête pésimte , gele les membranes & les  
rend lÎVÎdes, fait couler des fueurs froides, empêche  
la refpiration , assoupit l’efprit & aliene les sens. Tral-  
lien obEerve que le feul tssage de l’opium a si bien cau-  
sé la perte de la Voix & du sentiment à une personne ,  
qu’on n’a pu la rétablir. Il ne faut point oublier ici ce  
que dit Aétius des mauVais effets des opiats , qu’il a  
très-bien décrits.

Voici comme il s’explique.

« Les opiats ne guérissent pas les affections accompa-  
a gnées de douleur,mais au moyen d’une stupeur & d’u-  
a ne hébétation du fentiment qu’ils produifent dans les  
« parties, ils caufent une intermission de douleurs pen-  
« dant quelque tems.»C’est ce que le mêmeAuteur con-  
firme dans un autre endroit.«Ils appaifent fur le champ  
« les douleurs, mais ils en lassent fubsister la caisse au-  
« dedans,où peu de tems après ils cauEent des défaillan-  
α ces & même la mort,& rendent les affections longues  
« ou incurables. » Or tous ces effets des somniseres si  
prompts & si nuisibles , qu’ont remarqués les Medecins  
de tous les âges , ne font point à mépriser, & font un  
témoignage éVident de l’existence d’un principe inté-  
rieur fort actif & d’une puissance très-nuisible , quoi-  
que cachée. Les Medecins ne peuVent donc employer  
ces remedes aVec trop de circonspection.

Quelque dangereux , & même nuisibles que foient les  
anodyns & les hypnotiques , & quelque reffemblance  
qu’ils aient aVec les poifons , les Medecins anciens &  
modernes, n’ont pas laissé d’en tirer de grands fecours,  
furtout contre les grandes douleurs, & contre les flu-  
xions.

Y a-t-il en effet rien de plus gracieux, & de plus avanta-  
geux, que d’être promptement délÎVté des plus cruel-  
les douleurs ? Un autre aVantage de ces remedes, c’est  
que tel est souvent le caractere des douleurs , que leur  
trop longue durée rend mortelle une maladie bénigne  
d’elle-même, en abattant trop les forces & le courage,  
& même qu’elles fuffifent pour caufer la mort. Celui  
donc qui fait les calmer , & détourner de si grands  
maux, est pour les malades un génie faVorable qui  
vient à leur secours. C’est pourquoi si nous jetions les  
yeux siur les plus anciennes compositions que Scribo-  
nius Largus s’est attaché à recueillir, & dont Celsie a  
rassemblé plusieurs, nous y trouVerons plusieurs anti-  
dotes contre les douleurs & les fluxions, qui ont prese  
que toutes l’opium pour basie. Tel est, par exemple ,  
le célebre antidote de Cassius , dont Scribonius Largus  
donne la description dans sia CXX. *Compositioni* & dont

N A R 1448

parle Celse. Telles fiant la thériaque , le mithridate,  
*FAurea Alexandrin a* ; Voyez *Alexandri antidotus au-  
rea : le Requies 8e le Triphera magna* de Nicolas, le  
philonium , & une infinité de préparations & de cor-  
rections de l’opium , ou de compositions ou il entre,  
que les Modernes ont imaginées , & dont un Volume  
suffiroit à peine pour en donner les noms. Il y a des  
Medecins qui regardent l’opium comme un remede  
unÎVerfiel. & propre à guérir toutes les maladies; d’au-  
tres qui en tirent des panacées : mais il fieroit fort à  
fouhaiter que quelques uns des plus célebres Ee fussent  
plus ménagés sur les louanges qu’ils ont données à ce  
remede; car il est constant qu’il n’y en a point qui ait  
tué , ou du moins endommagé plus de perfonnes que  
celui-là , surtout dans notre tems. Il saut lire silr ce  
sistet la Dissertation du célebre Stahl sur *VImposture de  
POpitim.* Aussi ne puis-je laisser passer cette occasion  
de me plaindre de l'habitude que l'on contracte de  
combattre les grandes hémorrhagies, & même les dou-  
leurs, au moyen des pilules de cynoglosse, qu’on ne  
doit employer qtffaVec de grandes précautions, parce  
qu’elles laissent souvent une stupeur de la tête , à cause  
de l’opium , & de la graine de jusiquiame, qu’elles con-  
tiennent : & je dis qu’il ne les faut jamais employer ,  
quand des remedes plus doux peuVent faire le même  
effet, & moins encore quand le corps est sort affoibli.

Ce n’est qu’avec de grandes précautions qu’il faut em-  
ployer les *narcotiques* dans les vices du ventricule &  
des intestins : on seroit même mieux de n’en faire ja-  
mais ufage dans ces cas ; parce qu’il n’y a point de re-  
medes si ennemis du ton naturel, & du mouvement de?  
parties nerveusies, & qui les blesse plus que ceux-là.

Rien ne contribue plus à la conservation de la santé, &  
à éloigner du corps les maladies, que de conferver  
l’intégrité de la tension, de la force & du mouvement  
des premières voies ; parce que de-là dépend la falutai-  
re excrétion oui fe fait par le bas-ventre, tant des par-  
tiesgrossiercs qui font le résidu de la digestion que de  
beaucoup d’impuretés qui fe rendent de tout le corps à  
cette partie. Si cette excrétion fe rallentit ou plutôt si  
elle s’interrompt, il faut qu’il s’amasse dans ces parties  
une grande quantité d’humeurs vicieufes , fource &  
nourriture d’une infinité de maladies. Or l’expérience  
d’accord aVec le raisonnement, nous apprend que rien  
ne préjudicie plus promptement au mouVement péris-  
taltique des intestins, & ne supprime plus puissamment  
l’excrétion intestinale , que les anodyns & les calmans ;  
puistque les remedes les plus actifs, & ceux qui arrêtent  
les mouVemens ont ceci de commun aVec tous les au-  
tres remedes, de quelque efpece qu’ils soient, qu’ils  
agissent directement, & immédiatement silr les intesc  
tins & le ventricule.

Il est très - dangereux de donner des opiatlques, & des  
anodyns , lorsqu’il y a dans le ventricule & les intese  
tins,une disposition inflammatoire, ou sphaceleisse;  
& lorsqu’ils siont farcis d’impuretés très-difpofées à la  
corruption.

Il est hors de contestation que l’inflammation, qui est  
produite par une stafe & un repos fixe du fang,dégénère  
bien-tôt en une putréfaction fphacéleufe, si elle ne *se*résout promptement.Or toutes les fois qu’il y a dans les  
intestins des douleurs violentes ou des fpafmes, & que  
les fujets font foibles ou remplis d’humeurs impuresllls  
font ménacés d’une inflammation prochaine. La pru-  
dence veut donc que l’on combine avec beaucoup d’at-  
tention dans ladyssenterie, la passion iliaque, la coli-  
que convulsive, les cardialgies violentes, la force du  
malade, fon état, & les tems de la maladie , si l'on  
veut donner les anodyns aVec succès ; autrement au lieu  
de rétablir la fanté , on donnera la mort. Aussi des Au-  
teurs très-dignes de foi, assurent-ils que les opiatlques  
administrés alors parla bouche, ou-en lavement, ont  
causé des fymptomes mortels. Il faut lire à ce sujet les  
Observations de Tbonnerus, de Walschmid, de Tillin-

1449 N A R

gius, de Sennert dans *sa* Pratique, & les Histoires mé-  
morables de Donatus.

Les sedatifs & les *narcotiques,* endommageant si puissam-  
ment, & même détruisant la Vigueur des intestins,  
rien n’est plus propre à produire & entretenir la passion  
hypocondriaque, que le fréquent tssage dc ces médica-  
mens.

Il est très-certain que la maladie ordinairement appellée  
hypocondriaque , est causée par des gonflemens & des  
spasines continuels , de l’estomac & des intestins, ce  
canal tout nerveux, & que c’est le fruit de la fupprese  
sion de l’excrétion intestinale , & de l’amas d'humeurs  
vicieufes qui en est la fuite. Or puifque les *narcotiques*pofledent dans un haut degré la vertu de constiper le  
ventre, en diminuant la force & la vigueur des intese  
tins : je ne vois pas qu’on puisse rien imaginer de plus  
effieace pour produire la maladie hypoeondriaque. l'ai  
vu plus d’une fois , & je puis l’attester avec la plus par-  
faite confiance , le seul ufage immodéré de^ astringens  
& desopiatiques , employés pour arrêter la diarrhée ,  
ou la dyssenterie, ou la violence des fieVres intermit-  
tentes , caisser la fàcheisse maladie appellée chez les  
hommes hypocondriaque , &hystérlq”e chez les fem-  
mes, & la catsser , de forte que *sa* durée a été égale à  
celle de la vie ; & si quelqu’un , pour adoucir les acci-  
dens,oules douleurs inséparables de cette maladie,  
s’avisie d’employer fréquemment les anodyns , il pro-  
curera un foulagement pour un tems : mais le mal en  
deVÎendra plus opiniâtre.

Les calmans & furtout les *narcotiques* & les somniferes ,  
Eont extremement contraires aux maladies de la tête ,  
& à la tête même ; parce qulaflbiblissant le mouvement  
& la pulsation des arteres carotides , que leurs mem-  
branestrop minces ne rendent déja que trop soibles,  
ils rallentissent considérablement le mouvement du  
fang dans ces parties ; ce qui y catsse des stagnations de  
seing, & les plus sérieisses maladies.

Best très-important,pour présierVer la tête de maladies,de  
conserver l’intégrité du ton des membranes du cerveau,  
& la liberté de la circulation dans tous Ees vaisseaux.  
Or rien n’est plus ennemi des membranes nerveuses du  
cerveau, que tout ce qui est vaporeux, de mauvaise  
odeur, ou d’une odeur forte. Car tout cela diminue  
leur tension, & leur vigueur, & afloiblit la force fystal-  
tique & élastique des membranes artérielles , & cause  
un rallentissement de la circulation , sitivi d’une sispa-  
ration de la sérosité qui est la principale caufe des ma-  
ladies de la tête, comme de la paralysie, de la perte  
de la mémoire, de l'apoplexie incomplète, de la dure-  
té del’ouie, des affections soporeusies, des hémiplé-  
gies, & des douleurs fixes. La trop grande tension des  
vaisseaux du cerVeau causée par leur engorgement pro- ό  
dult aussi la mélancolie, à qui s’associent quelquefois  
I’entiere dépraVation de l’imagination , la Vision des  
spectres , les fonges terribles, & effrayans & même la  
manie , qui dégénere aisément en fureur. Or les *narco-  
tiques* font très propres à produire ces maladies, & j’ai  
vu plus d’une fois leur usage imprudent rendre très-  
graVes des affections de la tête assez bénignes; de ma-  
niere que le mal de tête s’est changé en affection fopo-  
reufela migraine en stupidité,la paralysie en apoplexie,  
le Vertige en épilepsie , & la dureté de l’ouie en fur-  
dité.

Puisque les anodyns & les opiatiques font si contraires  
aux membranes du cerVeau & des intestins, à raifon de  
l’affoibliffement qu’ils cauEent de leur tension & de leur  
vigueur, il faut siurtout que les vieillards & les enfans  
en évitent Ptssage.

Les sédatifs sont pernicieux aux vieillards & aux enfans,  
pardeux raifons ,Ia premiere qu’ils retardent l’excré-  
tion intestinale ; & la feconde qu’ils affoiblissent le fyse  
terne des nerfs & des membranes. Or ces deux effets  
font également contraires à ces deux âges, dont les ma-  
ladies font causées par la constipation, ou par la foi-  
bleffe du ceryeau & des nerfs.

N A R 1456

C’est une expérience certaine & incontestable , que les  
anodyns pris en trop grande quantité par les enfans,  
leur font contracter une stupeur de l’efprit, & de la  
mémoire qui dure très-long-tems.

Il n’est point aisé en effet de réparer la lésion des mem-  
branes du cerVeau dans un âge si tendre, si elle est con-  
sidérable. Aussi rien n’est-il plus judicieux que la réfle-  
xionque fait à ce fujet Jean Corneille Stalpart Van-  
der-Wiel, *Cent. I. Obs.* 42. « Que les femmes , dit-il,  
« & les nourrices chargées d’aVoir foin des enfans ,  
« prennent bien garde de leur donner des anodyns  
« aussi-tôt qu’ils ressentent quelque mal, ou quelque  
« douleur. Car il arrÎVe fotlVent que , quoiqu’elles ne  
« leur caufent pas la mort , elles affoiblissent cepen-  
« dant leur cerVeau , & leurs nerfs ou du moins leur  
« causent le tremblement, la paralysie, ou la stupidi-  
« té. » C’est aussi le fentiment de Willis, qui ditqu’iJ.  
sait que les anodyn.s ont causé aux uns une pefan-  
teur d’efprit, & même une stupidité, & aux autres une  
alienation parfaite.

Les anodyns & les opiatiques, font très-nuisibles aux per-  
fonnes fort soibles oü affaiblies par l.âge ou la maladie,  
& quand le pouls est languissant, qu’il y a défaut de  
mouvemens, & dans les liqueurs beaucoup de difposu  
tion *a se* corrompre.

Il faut regarder comme des principes constans enMedeci-  
ne; 1 ° qu’il ne faut jamais donner de forts sédatifs quand  
les forces font affoiblies, & qu’il y a foiblesse dans le  
pouls , attendu qu’elle augmente toujours par l'ufage  
des opiatiques. 2e. Qu’il faut s’en abstenir dans les  
engorgemens des Vifceres, & leur atonie, ce qui fait  
qu’ils fiant rarement utiles dans les maladies chroni-  
ques. 3°. Qu’ils ne conViennent pas daVantage quand  
lesilng&les liqueurs Eont fort impures, comme dans  
les maladies cacochymiques& fcorbutiques ; maladies  
où ces remedes donnés aVec peu de modération dans  
l’intention d’appaifer quelque spafme , ou quelque  
douleur Violente, caufent aisément la mort, parce qu’ils  
produisent promptement le sphacele. 4°. Qu’il faut  
être très-ménagé de ces remedes, lorsqu’une longue  
douleur a fort affoibli par fa Violence , de crainte qu’a-  
près un plus grand affoiblissement & unefueur, le ma-  
lade ne tombe en paralysie, ou dans quelqu’autre ma-  
ladiedes nerfs. Il est donc toujours plus aVantageux,  
fila maladie demande l’ufage des *narcotiques* , de les  
employer quand le malade est encore plein de forees,  
que quand la maladie l’a affoibli.

L’objet de llessage des anodyns étant de calmer la Violon-  
ce ou la grandeur des douleurs ; & la circonstance où  
l’on peut les donner aVec prudence, étant lorsqu’on  
remarque de la foree , & dc la dureté dans le pOûls : il  
1 paroît que dans cet état des chofes on doit employer  
ces remedes, surtout si la causie de la douleur est ex-1térieure.

J’entends par cause extérieure les Vers , le calcul, l’érup-  
tion des dents , la piquure d’un nerf, ou d’un tendon ,  
une coupure considérable des ongles, une blessure pro-  
fonde caufée par un cloud entré dans le pié, & accom-  
pagnée de douleurs Violentes qui caufent souVent des  
accidens très-fàcheux, quelquefois même sellais de la  
mort.

Comme on doit en général donner la préférence à tous  
les remedes doux, comme étant les plus sûrs, fur les  
plus Violens ; si les anodyns les plus doux peuVent fuf-  
fire , il ne faut pas fe ferVÎr des plus forts.

Nous mettons au nombre des anodyns les plus doux, le  
soufre anodyn de Vitriol , l’esprit de nitre dulcifié  
bien préparé; dans le regne Végétal , le safran, & la  
mufcade ; parmi les parfums, le musc & l’ambre; par-  
mi les remedes préparés , l’huile essentielle de camo-  
mille ou demillefeuille ; je mets aussi dans ce nombre  
le laudanum préparé avec l’eau de pluie seule, & cor-  
rigé adroitement par l’addition des analeptiques,ou des  
purgatifs ou des alexipharmaques. F. Ηορρμαν,  
NARDINUM UNGUENTUM^gucut *de nard-rsa se*

*lelsu τ* K A R

prépare aVec le nasd , la feuille de malabathrum , oui  
lans cette feuille. On y fait ordinairement entrer l’hui-1  
le de béen, ou d’omphacium ; épaissie aVec la fchœnan-  
the. On lui donne de l’odeur aVec le costus, l’amome,  
le nard, la myrrhe & le baume. Le meilleur est celui  
qui est clair, stans acrimonie, &qui a l’odeur du nard  
*sec* ou de l’amome.

H est atténuant, aCrimonieux & détersif; il raréfie les hu-  
meurs , il est liquide ; *sa* consistance n’est point brique-  
tée; il est sia ns mélange de résine: il y auneesipecesub-  
alterne d’onguent de nard qulon fait aVec l’huile d’om-  
phacium , le jenc odorant, le costus & le nard. *Diosco-  
ride, Lib. I. cap>* 45\*

NARDUS, *Nard.*

NaRDUs **UELTICA ,** Offic. J. B. 5. 205. Ger. 919. Emac.  
1079. Raii Hist. 1. 391. *Nardus Celtica Dios.coridis ,*C. B. 165. *Nardussivespica Celelca*, Parla 117. *Spic-  
nard Celtique.*

Cette petite plante a la racine longue, foible , rampante  
dans la mousse fur la sijrface de la terre, diVisée en plu-  
sieurs branches , pleine de très-petites fibres , d’une  
odeur sort aromatique, lorsqu’elle est feche ; de la par-  
tie supérieure de cette racine , sortent plusieurs petites  
feuilles étroites , plus larges Vers la racine qu’ailleurs ,  
terminées en pointe émoussée, d’un Vert jaunâtre , &  
tout-à-fait jaune fur la fin de l'Eté ; d’entre ces feuilles  
partent de petites tiges , hautes d’un empan, ayant  
deux petites feuilles, placées en opposition à une join-  
ture, & portant au fommet quelques petites fleurs blan-  
ches monopétales. Elle croît dans les contrées Voisines  
des Alpes , entre l’Italie & l'Allemagne , & fleurit en  
Août ; fa racine est particulierement d’ufage.

Le *Nard* celtique est échauffant & atténuant, passe pour  
aléxipharmaque & fudorifique , est bienfaisant dans  
toutes les maladies malignes & contre toute forte de  
poiEon , Ιενε les obstructions du foie & de la rate, pro-  
voque les urines & les regles ,& entre dans la théria-  
que& dans le mithridate. MILLER , *Bot. Offe*

Cette plante est dessiccatÎVe, elle a les mêmes propriétés  
que le *spicnard* Indien : mais elle proVoque plus effi-  
cacement les urines, fortifie l’estomac, & difcute  
les flatulences. Quant à fes ufages extérieurs, on la  
fait entrer dans la composition des malagmes & des  
onguents. SCHRODER. Les Hongroisl’employent fré-  
quemment en bain pour la tête. Comme elle est de la  
même classe que la Valeriane , & qu’elle lui ressemble  
beaucoup ; il semble aussi qu’elle en a les propriétés.  
RaY , *Hist. Plant.*

**NARDUS** InDICA & S?ICA NaRDI , Offic. *Nardus IndI.*ciz,Ger. 921. Emac. 1080. Raii, Hist. 2. 1410. *Nar-  
dus Indic a vulgari s.* J. B. 3. *Nardus Indica ,sive Spica  
Nardi.* Parla Theat. 1545. *Nardus Indica quae Spica ,  
Spica Nardi, et Spica Indica Officinarum.* C. B. P. 13  
Theat. 194. *Spicnard Indien.*

Le *spicnard* Indien est la partie supérieure d’une raci-  
ne, compofée d’épis , d’un brun rougeâtre, ou d’une  
couleur ferrugineuse, d’un pouce & demi, jusques à  
deux ou trois pouces de longueur, d’un doigt dlepaisi-  
feur, faite de fibres déliées, foibles & nattées étroite-  
ment enfemble ; on diroitque ce n’est autre chose que  
les restes des fibres desséchées, & ayant à la partie infé-  
rieure de petites racines cordées épaisses ou grosses  
comme un fil d’emballage. Le tout a une odeur aroma-  
tique forte, & un gout chaud & tant foit peu amer. On  
ne fait quelle est la plante qui donne cette racine, ceux  
qui s’y commissent le mieux, conjecturent que c’est la  
partie supérieure de la racine du sijuchet Indien. Ce  
fouchet croît dans quelques contrées des Indes Orien-  
tales.

Le *sipicnard* passe pour plus fort & plus énergique que  
*le dard* Celtique ; il est échauflant, apéritif, alexsphar-

î\ A R 1452  
maque & bienfaisant dans toutes les maladies conta-  
gieufes , dans les obstructions à la matrice, & contre la  
morfure des animaux Véneneux. 11 entre en allez gran-  
de quantité dans la thériaque de Venife & dans le mi-  
thridate. MILLER , *Bot. Offe*

Le *nard* Indien est la racine d’une plante qui croît aux  
Indes Orientales. Ce qui ressemble aux filamens d’une  
racine, n’en est pas proprement ; ce font les restes des  
feuilles séchées: c’est un bon atténuant. On s’en fert  
dans les coliques, il hâte la fueur : on le fait entrer  
dans plusieurs électuaires , & autres compositions dont  
llessage est extérieur. Nous aVons l’huile & l'onguent  
de *sipicnard.* Galion dit aVoir guéri un Empereur  
d’une colique d’estomac , en lui faisiant frotter cette ré-  
gion aVec cet onguent. On prend le *spicnard* inté-  
rieurement depuis la demi - dragme jusqu’à la dragme,  
& on l'ordonne en infusion depuis la demi-once jufqu’à  
l’once & demie. GEoffRoY.

Je pensie, dit Ray, aVec Jean Bauhin, Garcias & d’autres  
Botanistes habiles, que *notre s.focnard*est le vrai *nard*Indien des Anciens, quoi que ce foit qu’Anguillara &  
d’autres puissent opposter à ce sentiment. Garcias nous  
assure qu’il n’y a point différentes especes de *nard ;*qu’il n’en a jamais connu qu’une qui croissoit proche  
du Gange , fur une montagne , dont un des côtés re-  
gardoit l'Orient, & l’autre l’Occident, & la Syrie ,  
contrée séparée de l’Inde par un grand intervalle. Il  
ajoute qu’il n’y a point de plante de *spicnard* meil-  
leure qu’une autre , & qu’elles ont toutes l’épi à peu-  
près de la même longueur. Il ne faut point inférer du  
prix excessif que le *nard* avoit chez les Anciens , ainsi  
que Pline nous l'apprend *Lib. XII. cap.* 12. que notre  
*spicnard* n’est pas la même plante ; car les Indes font  
maintenant mieux connues, & les passages plus libres  
qu’au tems de Pline; les épices nous en viennent en  
plus grande quantité & moins adultérées aujourd’hui  
qu’on a découvert le chemin des Indes par les côtes de  
l'Afrique ; il n’est donc pas étonnant que ces drogues  
foient pour nous à meilleur marché que pour les An-  
ciens.

C’est une grande question parmi les Savans , que de sa-  
voir quelle est la partie du *nard* qu’il faut regarder  
comme l’épi, ou le στάκυς. Les uns prétendent que  
c’est la racine, d’autres lenient, Galien étoit de l’avis  
des premiers. On lit, *in Antid.* 14. ὸ Ἀνδρύμαχος ’ΐνδι-  
χὴν να'ρδον, &c. « Andromache ordonne le *nard* Indien  
« que nous appellons*sipicnard*, à caufe de fa reflem-  
« blance à des épis,quoique ce Eoit une racine.» On op-  
pofe de l’autre côté à l'autorité de Galien , celle de  
Diositoride, qui dit qu’il part plusieurs épis de la mê-  
me racine,des feuilles, & d’autres qui consistent en  
des fibres compliquées les unes avec les autres ; ce qu’il  
y a de vrai, c’est qu’on a donné le nom d’épi à depe-  
tites tiges enVÏronnées d’un grand nombre de feuilles  
capillacées qui ressemblent à des racines, quoiqu’elles  
n’en foient point réellement, puisqu’elles ont à leur  
extrémité de petites racines ou fibres, par lesquelles la  
plante *se* nourrit. Dioscoride donne à ces dernieres  
parties le nom de racine, &les distingue fort bien des  
tiges. Il est donc constant que le *nard* produit des ti-  
ges, qui ont à leur extrémité des épis ou panicules,  
comme toutes les herbes & les plantes qui leur ressem-  
blent.

*LO nard* de Diofcoride est échauffant, dessiccatif, provo-  
que les urines; c’est pourquoi il arrête le dévoyement  
pris intérieurement, & les flux de matrice employé en  
pessaire. Avec de l'eau froide , il fait ceffer les nausées  
& le mal de cœur, & foulage ceux qui ont des flatulen-  
ces ou qui sont tourmentés de l’ictere ou d’affection  
hépatique ou néphrétique. Si on le fait bouillir dans de  
l’eau , & qu’on *se ferve* de cette eau en bain , elle fera  
falutaire dans les inflammations de matrice. Il écarte  
les humeurs superflues qui *se* portent aux paupieres,  
en resserrant & fortifiant leurs bords. Si on le réduit en

1453 NAR

poudre, & qu’on en parfume le corps humide & en  
sueur ; il en dissipera la mauVaife odeur. On le fait en-  
trer dans les antidotes. On le réduit en poudre impal-  
pable, on en fait des trochifques aVec du νίη. Mis de-  
dans un Vaisseau neuf non-Vernis, on s’en fert enfuite  
dans la composition des remedes ophthalmlques.

NaRDUs ΜοντλνΑ. Offic. Ger. 920. Emac. 1079. *Nar-  
dus montana tuberosa.* Park. II 6. *Nardus Montana >  
radice olivari.* C. B. 165. Raii Hist. I. 392. *Valeria-  
na , Nardus dicta , radice olivari.* Hist. Oxon. 3. 103.  
*Spicnard des Montagnes.*

C’est la racine d’une espece de Valerianne qui croît dans  
les montagnes de Leon en Espagne. Quant à ce que les  
Anciens entendoient par *nardus montana ,* nous l'i-  
gnorons. On en fait peu dlofage en Medecine. Ses Ver-  
tus font les mêmes que celles du *nardus Celtica, 8c* du  
*nurdus Indica.* GEOFFROY.

Le *nard,* des montagnes a felon Diositorides les mêmes  
propriétés , & s’employe dans les mêmes occasions que  
*le nard* celtique.

NARDOSTACHYS , *spica-nard.* **PAUL** Εοινεττε.  
*Lib. VII. cap. Ts.*

NAREGAM, nom commun à deux especes.de limons  
Indiens , dont

Le premier est le

MaL-NaREGAM, esipece de limon nain qui croît à  
Zeilan , & au Malabar.

Les feuilles de cet arbre bouillies dans de l'huile, & ap-  
pliquéesfur la tête , en calment les douleurs. Leur fuc  
passe pour une errhine excellente,& pour purger effica-  
cement la tête. Le fuc exprimé du fruit guérit la cache-  
xie endémique, appellée*pitao.* On fait ayec la racine,  
des pilules antispasmodiques. Le fruit ne diffère du  
limon , qu’en ce qu’il n’a qu’une femence:

Le second est le

*Tsjeron-Katou-Naregam.* On le distingue du précédent  
parla petitesse de sim fruit ; il croît au Malabar dans  
les lieux montagneux, surtout aux enVÎrons de Can-  
denat ; &ila toujours des fleurs & du fruit.

Ses feuilles passent pour un excellent remede contre l’épi-  
lepsie. Sa raCÎne proVoque les felles & les fueurs, &  
guérit la colique & la cardialgie. Son fruit séché for-  
tifie l’estomac , & en rétablit les fonctions dérangées ;  
c’est un puissant préfctVatifcontre la contagion de la  
petite Vérole & des fieVres malignes. On le regarde  
encore comme un antidote fort énergique contre dil-  
férentes fortes de poifons. RaY, *Hisse Plant.*

NARES , *les narines.* Entre les différentes maladies  
auxquelles les *narines* font sujettes, il n’y en a point  
de plus importantes que les hémorrhagies qui proVien-  
nent d’une grande abondance de Eang porté à la tête ;  
en conséquence de laquelle les petites arteres répan-  
dues dans la tunique pituitaire fe trouVant trop plei-  
ncs, leur extrémités Eont trop distendues, s’ouyrent  
enfin , & rendent le Eang qu’elles contenoient.

La construction des *narines* est telle qu’elles ne peuVent  
manquer d’être fort fujettes à des éruptions de fang ;  
car les Vaisseaux fanguins distribués dans leurs parties  
intérieures, font dÎVisésen des rameaux très-petits qui  
fe répandent dans la tunique qui couVre le Vomer , les  
os fpongieux , l'os ethmoide , & ne Eont défendus à  
l'extérieur, que par une membrane extremement dé-  
liée. Lors donc que le fang fe porte en abûndance aux  
*narines,* il est difficile qu’ilreVÎenne par leurs petites  
Veines. Il doit s’engorger aisément dans les petites ar-  
teres , distendre leurs extrémités, les faire rompre &  
caufer une hémorrhagie. Il arriVe aussi quelquefois  
que le fang gonfle les extrémités de ces petites arteres

Ν A R 1454

& forme de petits aneVrisines qui font enfuite la cau-  
*se* d’une effusion de fang considérable.

On ne doutera point qu’il n’y ait dans les hémorrhagies  
du nez une affluence abondante & Violente de sang à la  
tête& aux *narines,* si l'on obferVe qulalors l’action du  
cœur & des arteres est augmentée , le pouls est fort,  
siurtout au cou & aux tempes ; il y a sensation de pe-  
fauteur à la tête, le Vssage est rouge & enflé, toute la  
tête est gonflée , & l'intérieur des *narines* est fec &  
chaud.

La caufe principale de cette congestion, est la circula-  
tion irrréguliere du sang dans les conduits des parties  
extérieures ; je Veux dire, Eoit dans les arteres qui por-  
tent, Eoit dans les Veines qui rapportent. L’irrégularité  
de ce mouVement donne lieu au Eang de *se* porter aVec  
trop d’abondance Vers certaines parties ; d’en ouVrir  
les Vaisseaux , & de Ee répandre , tandis qu’il est porté  
en trop petite quantité Vers d’autres. D’où il s’ensilit,  
que tout ce qui fera capable de catsserdans le sang une  
irrégularité de mouVement assez considérable , causiera  
nécessairement des hémorrhagies. Or toute hémorrha-  
gie , mais siurtout celle du nez , est ordinairement ac-  
compagnée ou précédée de construction dans la peau &  
dans les parties extérieures , de gonflement dans les  
Vaisseaux, de frissonnement, de froid , de constipation,  
ou de rétention, de flatulence, de murmure dans l'abdo-  
men , de lassitude dans les membres, & de maux de  
Ventre ; ce qui démontre que l’irrégularité de la cir-  
culation du sang qui caufe les hémorrhagies, proVÎent  
d’une certaine constriction dans les fibres, & dans les  
Vaisseaux les plus petits , surtout aux extrémités du  
corps ; car lorsqu’il arriVe qu’en conséquence de cette  
constriction spasinodique, les Vaisseaux, surtout ceux  
qui rapportent le fang, la lymphe ou les autres hu-  
meurs , mais surtout les conduits excrétoires de la  
peau , par lefquels la partie séretsse du sang doit être  
expulsée selon les lois de la nature ; s’il arriVe , dis-je,  
que ces Vaisseaux foient comprimés, le Eang refluera  
dans les grands Vaisseaux ; ce qui donnera lieu à une  
contraction plus grande & plus prompte du cœur & des  
arteres, & à une impulsion plus Violente du fang Vers  
les parties sioibles, siurtout Vers celles où sa congestion  
& Ea stagnation auront préparé l'hémorrhagie, &d’au-  
tres maladies.

Ce que nous Venons de dire suffit pour neus faire conce-  
Voir comment d’autres caufes peuVent concourir à pro-  
duire les mêmes effets, & à caufer des effusions de sang  
par les *narines.* Il est éVÎdent que ceux qui abondent  
en Eang & en humeurs, qui fiant lÎVrés à l’oisiVeté, qui  
menent une Vie sédentaire & Voluptueuse , qui fiant  
Voraces , & qui expoEent en même-tems leur corps,  
Eurtout leurs piés au froid , qui font fujets à des agita-  
tions Violentes de corps ou dlesprit, & qui issent en  
même-tems de substances qui fouettent le fang, corn-  
me des aromatiques, des liqueurs fpiritueufes , de la  
biere, du νίη, des remedes chauds & Volatils , ou des  
bains trop chauds, doÎVent être exposés à de fréquen-  
tes hémorrhagies par le nez, parce que la circulation  
du fang fe faisimt irrégulierement de tous côtés, ce  
fluide ne peut être également distribué dans toutes les  
parties ; conséquemment les petits Vaisseaux font en-  
gorgés , & l'action du sang sur ces petits Vaisseaux ainsi  
déposés deVenant alors trop considérable, il s’en sait  
nécessairement une effusion.

Il n’est pas difficile de rendre raision pourquoi ces hémOr-  
rhagies sont plus fréquentes dans certaines constitu-  
tions de l'atmosphere que dans d’autres, & pourquoi  
certaines perfonnes, même aVancées en âge, en sont  
attaquées & soulagées, partleulierement au Printems,  
en Automne , & auxenVÎrons des équinoxes, ainsi que  
l’expérience nous apprend : c’est qulalors l'état de  
l'air est fort inconstant, & qu’il passe rapidement du  
froid au chaud, & du *sec* à l’humide. Or ces Vicissitu-  
des rapides affaiblissent le ton de la peau, & déran-  
gent la liberté de la perfpiration : il n’est donc pas  
étonnant que le mouVement naturel du fang en sois

î 4 5 5 NAR

troublé , & qu’il y ait fondement à des hémorrhagies.  
11 n’efc pas plus difficile d’expliquer pourquoi les hémor-  
rhagies par le nez font quelquefois épidémiques, lorsi  
qu’après un tems humide, & des vents de nord & de  
midi, Pair devient silbitement chaud, *sec* & élastique.  
L’exhalaifon de l’humidité du corps par les pores de la  
peau est nécessairement alors fufpendue , la partie *sé-  
reuse dusang* augmentée, & ce fluide reporté au cœur  
& dans les grands vaisseaux en plus grande quantité ; ce  
qui donnera lieu au mouvement fystaltique du cœur  
d’augmenter en force, & à l’impulsion des fluides de  
fe faire plus promptement, mais en même-tems d’une  
maniere plus inégale.

Il n’y *a* pas plus d’embarras à faire voir, que les perfonnes  
sujettes aux rhumatifmes, & aux affections goutetsses  
& néphrétiques, ainsi qu’à la fciatique, doivent l’être  
pareillement aux hémorrhagies par le nez ; car ces  
maladies ont pour catsse principale des mouvemens&  
des constrictions spasinodiques, qui mettant de l’irré-  
gularité dans la circulation du fang , donnent lieu né-  
cessairement à des congestions contre nature, & à des  
irruptions en quelque partie; c’est pourquoi Hippo-  
crate ordonne aux Medecins, *Lib. II. de Praedic,* de de-  
mander aux adultes attaqués de rhumatisine, ou de  
goute siciatique , s’ils n’ont point été sujets dans l’en-  
fance ou la jeunesse à des hémorrhagies par le nez.

La suppression des regles, silrtout dans les femmes graf-  
fes & jeunes, des vuidanges dans les femmes accou-  
chées, & de l'écoulement hémorrhoïdaldans leshom  
mes, produit souvent un regorgement de fang, qui  
ne manque gueres d’être fuiVÎ d’une hémorrhagie par  
le nez ; & cet effet n’a d’autre caufe que les fp a fines,  
dont les hémorrhagies Eont ordinairement accompa-  
gnées , qui détruifent l’uniformité de mouvement dans  
le fang , & qui le contraignent de *se* porter avee impé-  
tuosité vers les parties pas lesquelles il a coutume de  
couler, où ne trouvant point d’issue, il passe à d’autres  
parties, leur Eait violence & s’échappe.

Il arrive fréquemment encore, que les personnes dont  
l'habitude du corps est tendre & spongieuse, & par  
conséquent disposée aux hémorrhagies , soient atta-  
quées d’un faignement de nez dans les fievres, surtout  
dans celles qu’on appelle iynoques; que ce saigne-  
ment succede aux fievres quartes, ou qu’il précedeles  
éruptions exanthématesses , la rougeole & la petite  
Vérole ; phénomène qu’il ne faut attribuer qu’aux  
constrictions fpafmodiques Violentes du fysteme ner-  
veux ; car il est suffisamment démontré par ce qui pré-  
cede ordinairement ces maladies , savoir , la limpidité  
des urines , la constipation, le frisson à la moindre ap-  
proche de l'air, le refroidissement, les inquiétudes,  
les anxiétés, la douleur de tête qui survient, la rou-  
geur & l’inflammation du visage, l’éruption de sang  
qui se fait, enfin; tout cela, dis-je, démontre suffisam-  
ment qn’il y a des constrictions spasinodiques , telles  
que nous les avons déerites.

On a encore remarqué que les hémorrhagies par le nez  
étoient fréquentes en ceux à qui il manque quelque  
membre considérable ; car la même quantité de sang &  
de chyle demeure dans le corps après la perte de ce  
membre ; au lieu que l’espace dans lequel ces humeurs  
se répandoient a été diminué; elles *se* mettront donc en  
stagnation dans les vaisseaux les plus petits, & pro-  
duiront des mouvemens irréguliers vers les autres par-  
ties.

Mais les fpafmes ne font pas les feules causes de l’irrégu-  
larité de mouvement dans le sang ; cet effet est en-  
core produit par les engorgemens & les obstructions  
des Vssceres qui ont beaucoup de seing comme le foie&  
la rate; car si fon passage est embarrassé dans les vais-  
seaux qui communiquent avec ces vifceres ; sim mou-  
vement & sim impétuosité augmenteront dans d’autres  
parties, surtout dans les parties supérieures & dans la  
tête. C’est ainsi que les sicorbuts inyétérés, les hydro-  
pisies & les cachexies, sie terminent quelquefois par des  
hémorrhagies fatales. Nous lisions dans Hippocrate ,

N A R 1456

*Tract, de Praedic,* que les engorgemens de la rate Eont  
accompagnés d’hémorrhagie.

Quel que foit le concours des catsses différentes qui pro-  
duifent une hémorrhagie par le nez, le sang siart ou par  
*la narine* droite ou par la gauche, mais rarement par  
l’une & l’autre. L’effusion en est d’autant plus grande  
que sion affluence & *sa* congestion dans la tête siont  
plus considérables : tantôt on d'en perd que quelques  
gouttes , tantôt quelques onees ; d’autres fois l’hé-  
morrhagie dure pendant plusieurs heures, & la quantité  
de sang répandue fe monte à cinq ou six livres.

Les hémorrhagies par le nez font longues dans quelques  
maladies , courtes dans d’autres, & plus fréquentes  
dans les uns que dans les autres. Les enfans & les jeu-  
nes perfonnes y font plus sujets que les adultes, & que  
ceux qui font plus avancés en âge, les hémorrhagies  
par le nez Eont plus fréquentes encore dans les hommes  
que dans les femmes, en qui la partie surabondante du  
seing s’éyacue tous les mois par la matrice. Elles sont  
fréquentes & considérables dans les perfonnes d’une  
constitution spongieuse, & dont les vaisseaux Eontpe-  
tits & nombreux. Quant aux personnes maigres dont  
les vaiffeaux Eont fort grands, s’il est vrai qu’elles aient  
des faignemens de nez, il ne l’est pas moins que quand  
elles en ont, ils font très-abondans.

Une obferVation qu’on a faite, c’est que ceux qui rendent  
dans leur enfance une quantité de matiere muqueufe &  
séreufe par les oreilles, les yeux & les *narunes,* sont  
à l’âge de puberté fort fujets aux hémorrhagies par le  
nez. Nous savons encore par expérience que ces hé-  
morrhagies font héréditaires ,& paffent quelquefois  
des parens aux enfans. Il n’est pas moins constant qu’iI  
n’y a point d’hémorrhagie dont le retour foit plus or-  
dinaire que celle des *narines',* elle prend plusieurs fois  
en un jour, & même dans PinterValle de quelques heu-  
res.

On peut assurer en général que toute hémorrhagie fré-  
quente & habituelle indique une certaine foibleffe de  
nature, ou plutôt une conformation dans les parties  
du corps qui favorise la lenteur, & l’irrégularité de la  
circulation du fang. Elles font toutefois très-saVora-  
bles aux perfonnes d’une habitude de côrps spongiesse  
& menacées de stagnation & d’autres maladies. Les Pra-  
ticiens font mention fréquemment de vertiges, d’affoi-  
blissemens de la vue, de violens maux de tête ,’de phré-  
nésies, de convulsions & d’épilepsies terminées par des  
faignemens de nez. D’un autre côté on lit en cent en-  
droits d’Hippocrate, mais silrtout dans *ses Praedelc. &  
Praenot. de Cos,* quelles vertiges, les apoplexies, les épi-  
lepsies , les convulsions , les tintemens d’oreille, l’af-  
foibliffement de Fouie & la goute sereine Pont quel-  
quefois des suites de la suppression inconsidérée des hé-  
morrhagies par le nez.

Les hémorrhagies par le nez qui surviennent dans l’espe-  
ce de fieVres appellées sinoques, fiait un jour semi-cri-  
tique, c’est-à-dire, entre le troisieme & le quatrieme  
jour, sioit un jour critique, comme le Eeptieme jour,  
sirnt ordinairement critiques & salutaires, & terminent  
ces fievres qui proviennent de pléthore.

Hippocrate avoit observé, & l’expérience a confirmé, que  
ceux qui dans leur enfance ont été fujets à de fréquen-  
tes hémorrhagies par le nez, font assez ordinairement  
attaqués dans leur jeuneffe , de maladies violentes de  
poitrine, comme de crachement deEang, de pleuré-  
sie, de péripneumonie & de phthisie, & dans un âge  
plus avancé d’écoulement hémorrhoïdal, de rhumatis-  
me , d’affections gouteusies, isichiadiques & néphréti-  
ques, & de coliques.

Les hémorrhagies par le nez violentes & énormes, sie ter-  
minent ordinairement par la mort, lorsqu’elles pro-  
viennent de spasines excessifs dans les parties intérieu-  
res, & lorsqu’elles sont suivies de refroidissement des  
extrémités & de défaillances. J’ai eu occasion de re-  
marquer dans une femme emportée par un pareil fai-  
gnement, que les carotides étoient distendues contre  
nature, & étoient une fois plus larges que dans leur  
état

1457 NAR

état naturel , & qu’il y aVoit en même tems grande  
constriction à la portion inférieure du colon.

Les hémorrhagies qui accompagnent les ficVres exanthé-  
mateufes ou malignes, diminuent considérablement les  
forces, empêchent le fang de se porter à la surface du  
corps, rallentissent l’expulsion de la matiere peccante,  
& font par conséquent très-dangereufes, furtout lorf-  
que le malade est fort foible par lui-même. Les érup-  
tions de sang font mortelles dans les maladies chroni-  
ques où il y a destruction de Vlfceres: c’est pourquoi  
l’on doit regarder les faignemens de nez comme fatals  
pour les perfonnes hydropiques & caehectiques.

***CURATIO H***

Le fecours du Medecin n’est nécefsaire que dans les hé-  
morrhagies violentes, périlletsses , & qui diminuent  
trop les forces. Sa premiere attention doit être de dé-  
couvrir les casses de l'hémorrhagie; & sa principale in-  
dication,de l’arrêter par des moyens convenables.

Lorfque la surabondance du sang & des humeurs jointe à  
leur dilatation & à leur expansion , les empêche de cir-  
culer librement & uniformément dans les petits Vaii-  
feaux, & produit une grande hémorrhagie ; ce qui ar-  
rive principalement aux jeunes gens dans le printems,  
après un violent exercice , ou un ufage excessif de sub-  
stances fpiritueufes & capables de mettre le fang dans  
une agitation contre nature : on aura recours à la fai-  
gnée & à tout ce qui pourra diminuer l’impétuosité du  
fang à la tête. Je ne connois rien de plus efficace en pa-  
reil cas, tant pour réprimer l’orgasine des humeurs,  
que pour relâcher la constriction fpafmodique des par-  
ties que les préparations de nitre. Paracelfe & Hilda-  
nus ont ordonné le nitre purifié aVec beaucoup de fuc-  
cès dans toute hémorrhagie. RÎVÎere le recommande  
en pareil cas dans sa pratique & dans fes observations.  
Les acides doux & tirés des Végétaux , comme le siic  
de limons & d’épine-VÎnette, l'eau & le fuc dloseille  
fatiVage , ou les acides forts & tirés du regne animal ,  
comme le phlegme ou llefprit de Vitriol délayé, les  
teintures de rosies, des fleurs de marguerite préparées  
aVec l'eau dloseille siluVage & llesprit de Vitriol, &  
priEes dans de l’eau de fontaine, produiront le même  
effet que le nitre, quoiqu’aVec un peu moins d’efficaci-  
té. On peut dire en général que tous ces remedes font  
très-propres à réprimer la serce élastique & intestine  
du fang.

Mais comme dans toutes ces hémorrhagies dangereufes  
il y a ordinairement une certaine constriction fpafmo-  
dique des parties nerVeufesqui est bien-tôt fuÎVie d’ir-  
régularité dans le mouVement des fluides ; outre les  
préparations de nitre que nous aVons recommandées  
ci-deffus , on ne négligera point les anodyns doux ,  
comme les préparations de paVot , l’eau, l’extrait ou  
le sirop de paVot fauVage, le sirop de paVot blanc, les  
émulsions faites aVec les quatre femences froides, les  
femences de paVot blanc, & leseaux de fleurs d’acacia ,  
desi-ireau, de tilleul, de Reine des prés , de camomile  
commune & de primeVere. Mais si l’impétuosité des  
fluides persiste opiniâtrément dans toute sia Violence,  
il faudra recourir à des remedes plus efficaces, & *or-  
donner* quelques grains de pilules de cynoglosse. Com-  
me le camphre répand des exhalaifons sulphuresses,  
il agira en qualité de sédatif, furtout si on le mêle aVec  
le nitre ou l’antimoine diaphorétique , & si on le don-  
ne à petite dosie. Cette poudre siéra d’une efficacité sin-  
gulière , si quelque matiere exanthémateuse étoit la  
casse de l’hémorrhagie, comme il arrÎVe fréquem-  
ment. De tous les remedes propres à arrêter les effu-  
sions de siang, sioit par le nez, soit par d’autres parties,  
il n’y en a guere de plus efficace que ma liqueur miné-  
rale anodyne, soûlée de soufre anodyn de Vitriol, feu-  
le ou mêlée aVec la poudre de nitre & prife dans de  
l’eau de fontaine; elle réprimera fur le champ l'orgaf-  
me Violent du fang.

Lorfque l’accident est violent, il saut faire diversion &  
*Tome IV.*

N A R 1458

empêcher le fang de *se* porter avec impétuosité vers les  
parties supérieures ; pour cet effet on saignera aux par-  
tics inférieures; on prefcrira des bains tempérés pour  
les piés, & l’on fera mettre les mains dans de l’eau  
chaude. Toutes ces précautions tendront à relâcher les  
fibres, à abaisser le ton des parties vasculaires , & con-  
séquement à prévenir l'impétuosité du sang vers les par-  
ties supérieures.

Comme la matiere acre & bilieuse qui cause quelquefois  
des fpasines & des flatulences dans les hypocondria-  
ques, peut être aussi le principe immédiat des hémor-  
rhagies; on traVaillera à l’expulfer , & pour cet effet  
on usera des remedes qui purgent doucement les in-  
testins. Comme l'application de ces remedes fe fait in-  
térieurement, ce n’est point assez qu’ils foient doux, il  
faut encore qu’ils Eoient corroboratifs; c’est pourquoi  
on donnera la préférence aux préparations de rhubar-  
be, à la poudre de rhubarbe en fubstance mêlée avec  
quelques grains de nitre & de Eel polychreste, ou les  
raisins imprégnés de rhubarbe. On remplira la même  
indication aVec des clysteres émolliens, carminatifs ,  
tempérés & huileux, ces clysteres calmeront les sipaf-  
mes & Chasseront les flatulences des intestins.

On prévient l'affluence du siang à la tête, & l’on fortifie  
les parties affoiblies , en appliquant des rafraîchissans  
mêlés aVec des difcussifs, fur la partie antérieure de la  
tête, aux narines & fur le cou. Le plus efficace d’entre  
ces remedes est un épitheme que l'on fiait aVec le vi-  
naigre de rosies, le Vinaigre de rue, le nitre, le cam-  
. phre & l’huile de bois de rose; on peut aussi en faire  
refpirer par le nez.

Ceux qui font siljets à des hémorrhagies fréquentes &  
Violentes par le nez, en préVÎendront le retour, en ga-  
rantissant aVec foin toutes les parties de leur corps,  
mais surtout la tête & les piés des injures du froid; car  
par ce moyen la perfpiration fe fera librement : or  
l'embarras de la transpiration donnant lieu à la forma-  
tion d’tme grande quantité de fang & d’humeurs im-  
pures, doit contribuer considérablement au retour des  
lcémorrhagies. 11 est encore à propos d’obferVer la fru-  
galité, &de faciliter l'excrétion de ce fang & de ces  
humeurs impures par l'exercice, aVec des infusions de  
véronique &de sommités de mille-feuille.

Ceux qui dans leur enfance ont été fujets à des hémor-  
rhagies fréquentes, si cette indisposition Vient à cesser  
sians aVoir recours à la Eaignée, n’en préVÎendront le  
retour qu’en s’abstenant soigneusement de tout exer-  
cice Violent, de crier ou de parler haut. J’ai remarqué  
que les hémorrhagies étoient humes dans quelques per-  
sonnes d’affections de tête, comme un tintement con-  
tinuel d’oreille , la migraine & la paralysie.

Après les Violentes hémorrhagies, il faut bien fe garder  
d’expofer fon corps ou *sa* tête au froid, ou fon efprit à  
des frayeurs. J’ai vu plusieurs fois ceux qui ont négligé  
ces précautions , attaqués d’engourdssemens violens ,  
d’assoupissement, de stupeur , d’oppression, de dou-  
leurs de tête, accompagnés de mal d’yeux, d’aflbiblif-  
fement de la vue , de vertige, d’une foiblesse infup-  
portable de tout le corps & menacés d’apoplexie. Plus  
le corps est épuisé de fang , plus l'on doit prendre de  
foin , pour que ce fluide ne l'oit point porté des parties  
extérieures Vers les parties intérieures.

C’est pourquoi l'on profcrira dans tout le cours d’une hé-  
morrhagie Violente, toutes les fubstances froides &  
astringentes qu’on pourroit faire respirer par les *nari-  
nes,* ou appliquer extérieurement en forme d’épithe-  
me ; car les *narines se* trotiVant obstruées par l'tssage  
inconsidéré de ces remedes, l'impétuosité du fang fera  
déterminée , foit Vers la trachée-artere & les poumens,  
& menacera de sissocation , foit vers les parties inté-  
tieures du cerVeau, & il y aura danger d’apoplexie. H  
est de la prudence de n’en Venir à ces applications ex-  
térieures, qu’après le bain des piés , l'ufage des clyste-  
res relâchans, & même la faignée du pié s’il est né-  
cessaire.

Les hémorrhagies qui proViennent de la furabondaiic^

Z Z z 2?

1459 N A R

du fang, de l’omission d’une saignée habituelle , de la  
suppression des regles , des vuidanges otl de l’écoule-  
ment hémorrhoïdal fiant plus salutaires que dangereu-  
ses : c’est pourquoi il nlest pas totijours à propcsde les  
arrêter de force. Si toutefola elles étoient excessiVes ,  
outre les remedes capables de faire dérÎVation, dont  
nous avons parlé ci-dessus, on pourroit ordonner le co-  
rail avec les préparations d’hyacinthe & de nitre , dans  
une quantité conVenable de jus de citron. Si les hémor-  
rhagies font périodiques, il ne faut pas non plus fe hâ-  
ter de les arrêter, foit par des remedes ordonnés pour  
l'intérieur , foit par des applications faites à l'exté-

- rieur. L’expérience a démontré que la léthargie & l'a-  
poplexie étoient des fuites fréquentes de la précipita-  
tion en pareil cas, furtout lorfque les malades font  
âgés.

J’ai Vu des saignemens de nez guéris , pour aVoir pris  
deux ou trois pintes d’eau de fontaine par jour. Alors  
on aVoit eu foin de tenir chaudement la silrface du  
corps, furtout si les malades étoient colériques & bi-  
lieux. J’ai remarqué que dans les cas où ce remede  
réussissent, il y aVoit eu un orgasine Violent des parties  
sillphureuies du simg, & qu’il silrVenoit ordinairement  
une sueur modérée, qui foulageoit considérablement.  
Il est done à propos que ceux qui font siujets à des hé-  
morrhagies exceflives & fréquentes , usent en boiflon  
journaliere d’eau de fontaine pure.

Dans les hémorrhagies fymptomatiques & aecompagnées  
d’exanthemes, de rougeole, de petite Vérole, de fie-  
vre pourpreufe, scorbutique & pétéchiale, il ne saut  
ordonner d’autres remedes que ceux qui tendent à mo-  
dérer la grande chaleur & faciliter la perspiration.

Pour cet effet,

Prenez *de l’eau de fleurs de camomile, quatre onces',  
du vinaigre disulé, une once j  
d’yeux d’écrevisse, & s de chaque, une drage  
de diaseordium ,* S *me -,  
de nitre -> ttnserupule ;*

*de sirop de pavot sauvage} une quantité susses.ante.*

Faites un mélange dont vous ferez prendre au malade  
deux cuillerées de deux heures en deux heures.  
Cependant vous le tiendrez modérément chaud  
dans fon lit, & lui ferez prendre une poudre com-  
posée d’antimoine diaphorétique , de nitre puri-  
fié & de camphre, si la maladie est de l'efpece  
maligne.

Ceux qui ont été siujets pendant leur enfance & pendant  
leur jeunesse à de fléquentes hémorrhagies, le sont  
dans la suite aux maux de tête, d’yeux & d’oreilles, au  
gonflement des glandes parotides , à l'épilepsie , à la  
phrénésie , fiait idiopathique, Toit fyrnptomatlque, si  
ces hémorrhagies sie sioq.t arrêtées d’elles-mêmes. Dans  
ces cas si l'on remarque que la tête & sic s vaisseaux  
foient gonflées de fang, on en proVoquera l’eflusicn  
par les *narines -,* en sie fervant de quelque moyen exté-  
rieur ; le plus ordinaire c’est de passer dans le nez une  
plume, une paille ou un scarificateur. La mêmesprati-  
que sera très-salutaire, toutes les fois que dans les fie-  
vi es fynoques & fanguines, il fera à propos de procu-  
rer au fang une issue, pourappasser les fymptomes ter-  
ribles produits par l'impétuosité avec laquelle il sie por-  
te Vers la tête.

Les hémorrhagies impétueuses, causées par quelque agi-  
tation d’esprit violente, demandent un traitement par-  
ticulier. Si elles proviennent de la colore, on ordonne-  
ra avec siuccès les poudres nitreusesanti-spasinodiques  
dans de l’eau pure & froide : mais si c’est d’un chagrin  
profond, les diaphorétiques mêlés avec lesanti-spaf-  
modiques, ou ma liqueur minérale anodyne,avec une  
quatrieme partie d’efprit de Bussius, fuffira, pourvu  
que l'on fasse obferver en même tems un régime mo-  
dérément diaphorétique.

N A R 1460

On ordonnera dans les hémorrhagies qui surviendront  
aux personnes cachectiques , des préparations de rhu-  
barbe , variées & réitérées, tantôt seules, tantôt avec  
des fels digestifs. L’expérience a démontré qu’elles  
étoient préférables à tout antre remede. Mais si les vise  
ceres sont infectés de fcorbut , c’est ayec le petit-lait  
dont on coupera de tems en tems Pufage aVec des pré-  
parations de rhubarbe , qu’il conVÎendra mieux de ten-  
ter la cure, tant de la maladie principale que des hé-  
morrhagies. FREDERIC HoffMAN,

*Du polype au nez‘*

Les parties intérieures du nez sirnt sujettes, ainsi que les  
autres parties du corps à des excroissances charnues,  
qu’on appelle *polype,* quoiqu’elles aient rarement plus  
d'un pié ou plus d’une racine. 11 y en a qui Veulent que  
le polype soit un *sarcome,* d’autres l’appellent *hyper-  
sarcome.* Ces caroncules Varient tant par rapport à la  
grosseur, que par rapport à la substance : tantôt elles  
sont molles & capables d’allongement quand on les ti-  
re; tantôt elles sont dures , & pour ainsi dire roides :  
mais très rarement à la vérité; les unes font blanches,  
les autres d’un rouge pâle; toutes siont pour l'ordinai-  
re petites en commençant, mais elles augmentent à la  
longue , les unes lentement , les autres promptement,  
& j’en ai Vu qui pendoient hors du nez au bout de trois  
ou quatre jours. Elles ne font pas ordinairement dou-  
loureufes : il y en a toutefois qui le fiant, qui ont de  
la dureté, qui deVÎennent lÎVides , & qui tendent au  
cancer. Les unes Eont renfermées dans le nez , d’autres  
pendent jusques fur les levres; il y en a qui s’étendent,  
remplissent & dilatent prodigieusement les *narines* : il  
y en a qui font plates , quelquefois leur furface est  
unie , d’autre fois estes croissent en grappe. Il y en a  
qui tendent de l'ouverture du nez Vers le fond , qui  
contraignent l’haleine dépasser du nez par la gorge,  
& qu’on apperçoit fensiblement derrière la luette. Cel-  
les-ci gênent considérablement la parole & ladégluti-  
tion , ainsi que la respiration ; elles suffoquent presque  
le malade. Quelques-unes s’étendent hors des *narines,*& en dedans Vers la gorge : cependant il arriVe rare-  
ment que les deux *narines* fiaient obstruées à la sois.  
Le polype n’a communément qu’une racine & même  
foible , ainsi que nous llaVons obferVé ci-dessus ; il arri-  
ve cependant quelquefois que cette racine est forte ,  
qu’elle est parsemée de Veines considérables: comme  
on feroit tenté de croire qu’il en a plusieurs, à en juger  
par les apparences , je crois que c’est de-là que les An-  
ciens ont tiré le nom de polype. Cette excroissance a  
quelquefois la bafe à la partie inférieure ou moyenne  
du nez, quelquefois à la partie postérieure & fupérieu-  
re ; & même dans les sinus du crane & l’os éthmoïde.  
Cependant on peut dire en général qu’elle est formée  
dans la membrane pituitaire ; qu’elle en part ,& qu’elle  
a fon principe dans l’obstruction d’une ou de plusieurs  
glandes de cette membrane , qui Venant à s’augmenter  
fuccessiVement en Volume , par l’influx de l'humeur  
peccante, remplissent le nez ou en fortent. Il paroît  
donc que le polype n’est autre chofe qu’une expansion  
& élongation contre nature de ces glandes, & de la  
membrane pituitaire. Or le sarcome du nez est d’une  
nature tout-à-fait différente : le polype est ordinaire-  
ment mou, & pend comme une figue, avec une racine  
soible ou épaisse qui lui fiert comme de tige ; au lieu  
que le fiarcome est tantôt mou, tantôt dur & fixé si.tr  
une bafie large, ferme & immobile.

Cet exposé de la nature & de la disposition du polype,  
ne laisse aucune obfcurité fur fon diagnostic & fur fies  
caufes. Premiercment, le polype blanc, rOugeâtre,  
mou , non douloureux est d’tine nature bénigne & trai-  
table. Au contraire celui qui est douloureux, dur , li-  
vide, noir, qui rend du pus, ou des humeurs acres &  
fétides, est malin , dangereux, & tend au cancer.

Les caufes du polype Eont quelquefois internes & ca-  
chées, d’autres sois elles font externes. J’entends par

1461 NAR

causes internes & cachées du polype, l’épaississement  
d’un sang corrompu & glutineux dans les petits vaise  
Ecaux & dans les petites glandes de la membrane pi-  
tuitaire, dont le tissu mou & spongieux peut être assé-  
ment distendu par une congestion d’humeur peccante.  
J’entends par catsse externe , les chutes ou coups vio-  
lens, l’introduction trop fréquente des doigts dans le  
nez, l’irritation de la membrane pituitaire, & les pou-  
dres stcrnutatoires trop fortes. Quant aux caufes in-  
ternes éVÎdentes : ce font les catarrhes fréquens , les  
fluxions, les ulceres negligés, & les hémorrhagiescon-  
sidérables. Le farcome provient des mêmes causes , &  
l’un & l’autre sont quelquefois accompagnés du *spina  
ventosa, 8c* de la carie des os du nez. J’en ai vu plu-  
sieurs exemples.

La cure du polype fera facile & peu dangereufe, s’il est  
d’une nature bénigne, s’il n’est point placé profondé-  
ment dans le nez, si *sa* racine est foible , s’il pend lâ-  
chement, s’il est capable d’allongement, & enfin si le  
malade est d’un bon tempérament. Au contraire, fa  
guérifon fera difficile & dangereufe, s’il est inaccessi-  
ble, *si sa* racine est épaisse & incapable d’allongement ;  
& enfin si le malade est en même-tems attaqué de sicor-  
but, ou de vérole. La difficulté de supprimer l’hémor-  
rhagie qui accompagne son extirpation, lorfqu’il est  
situé profondément dans le nez, & que sa bafe est lar-  
ge , augmente aussi la difficulté de la cure. S’il tend  
au cancer , c’elt-à-dire, s’il est dur , livide &doulou-  
reux, ce qui est très-commun ; il vaut mieux pallier le  
mal par des lénitifs que de l’irriter par des remedes ;  
car il en est alors du polype ainsi que des autres can-  
cers , il est dangereux d’y toucher. Pareillement lorse  
qu’il est inaccessible,ou qu’il provient du*spinaventosa,*ainsi que j’en ai vu un considérable ; il n’est prefque  
pas possible de l’empêcher de repousser après l’extirpa-  
tion, à moins qu’on n’ait commencé par traiter le*s.pi-  
naventosa* ; s’il dehcend dans la gorge, & s’il gêne la  
parole , la déglutition , & même la respiration , la cu-  
re en est extremement difficile, ainsi que Celsie l'a ob-  
fervé. Enfin, il en est de même lorsqu’il remplit les  
*deux narines*parce qu’il provient alors de quelques  
maladies plus dangereuses. Ces observations font pa-  
reillement appliquables au *sarcoma ,* surtout si les os  
du nez fiant attaqués de*sepina ventosa.*

Il n’y a d’autre moyen raisonnable de tenter la cure du  
polype, que de l’emporter entierement : on en vien-  
dra à bout, sc)it avec des caustiques, sent avec des inl-  
trumens convenables, tout d’un coup, ou à différen-  
tes reprsses. On pourra Eeservir des caustiques, lorf-  
que l'excroissance est molle & petite : il n’importe  
qu’elle foit large ou étroite , pourvu qu’on ait l’atten-  
tion d’empêcher les remedes de corroder les parties  
salines du nez. Entre les corrosifs , les plus doux qu’on  
peut employer en pareil cas font la poudre de fabine,  
l’alun brûlé , le précipité rouge, le vitriol blanc , la  
racine d’hermodacte feule ou avec du miel, ou quel-  
que onguent digestif mis fur le polype avec une tente  
ou fans tente, si le polype est situé profondément dans  
le nez. On vient quelquefois à bout de déraciner les  
petits polypes de cette maniere.

Poterius dit que la poudre d’héliotrope, ou de l’herbe au  
scorpion , introduite dans le nez aVec du coton, deux  
fois par jour, emportera le polype très - promptement  
& fans casser beaucoup de douleur : mais il ne nous  
dit point qu’elle est l’efpece d’héliotrope ou d’herbe  
au fcorpion, qui a cette propriété. Ruland recomman-  
de Peau mercurielle, aVec laquelle il nous assureaVoir  
guéri un polype en PétuVant soir & matin. Ajoutez à  
ces remedes l’onguent Egyptiac , l’onguent roux de  
Wurtzen, l’huile de tartre par défaillance, l’essence  
de fabine , & surtout l’essence préparée aVec du mer-  
cure sublimé & de lleEprit de νΐη aVec laquelle Wede-  
lius nous dit aVoir guéri un polype. Nous lisons dans  
les *Opérations Chirurgicales* de Nuck. *cap. de Polypo ,*que l’eau de chaux sera très - bienfaisante dans cette

N A R 1462  
maladie, surtout si on y mêle un grain ou deux de mer-  
cure sclblimé, & qu’on en fasse ainsi une eau phagédé-  
nique. On parVÎendra au même but aVec le mercure  
précipité, fur lequel on aura mis en déflagration un  
peu d’esprit de νϊη , aVec l’eau foûlée de fel ammo-  
niac, & même si l’on en croit Musitanus, aVec Pefprit  
acide de fel ammoniac : si ces remedes font fans effet,  
il faudra recourir à de plus sorts, & employer la pierre  
infernale, le mercure fublimé , l’arcanum corallinum,  
& d’autres femblables qu’on aura soin de mêler aVec  
du miel & du basilicum , & d’appliquer de maniere  
que les parties siaines n’en soient point offensées. Si  
le polype est caché profondément dans le nez, on y  
portera le remede à l’aide d’une plume , ou de quel-  
qu’autre tube conVenable. Si le mal est bénin , on em-  
ployera aVec fuccès l’esprit ou l’huile de Vitriol, l’eau  
sorte, le heure d’antimoine qu’on appliquera aVec une  
plume ou un plumasseau. Il faut emporter aVec des ci-  
seaux , ou une paire de pince à chaque passement, ce  
que le remede aura corrodé.

Voici la pratique de Thibault.

Il mettoit deux emplâtres entre le polype & les parties  
faines, pour garantir celles-ci ; il appliquait enssuite  
Eur le pclype du heure d’antimoine , aVec une tente ou  
un plumasseau : il laVoit elssuite le polype aVec de  
Peau chaude pour empêcher le heure d’antimoine de  
pénétrer trop profondément. Garengeot nous assure  
qu’en s’y prenant ainsi on Vient à bout d’un polype en  
un moment : mais clest sans nous aVertir, si l’on appli-  
que le caustique plus d’une fois : ce que je penfe de-  
voir être;car je ne crois pas qu’une feule application  
puisse produire l’effet qu’on en attend.

En général les instrumens sont préférables aux causti-  
ques : & l’opération peut fe faire de différente ma-  
niere. lly a quelques précautions à prendre ayant que  
de traVailler ; on expofera le malade au jour, on lui  
fera pancher la tête en arriere , & un Aide la fixera  
dans cette situation aVec ses mains. Cela fait le Chirur-  
gien choisira entre les méthodes sulcantes, celle qui  
conViendra le mieux dans les circonstances où il fe  
trouVe.

Voici d’abord la méthode que Cesse décrit.

a II saut, dit-il, séparer le polype de l’os avec un instru-  
« ment tranchant de la forme d’un *spatha ,* prenant bien  
«garde de blesser le cartilage qui est en dessous; car  
« on auroit beaucoup de peine à le guérir. Lorfque la  
« séparation Eera faite, on tentera l’extraction aVec un.  
« crochet d’acier. Enfuite pour silprimer Fhémorrha-  
« gie , on remplira les caVÎtés du nez d’un plumasseau,  
« ou de quelque linge roulé & humecté d’une liqueur  
« conVenable. Lorsqu’on aura arrêté l’hémorrhagie ,  
« on nettoyera l’ulcere aVec du linge. L’ulcere net-  
« toyé, on fera cicatrifer aVec des injections conVena-  
« bles, qu’on continuera jufques à ce que la cure Eoit  
« parfaite. »

♦

La méthode proposée par Paul Egineteest peu différente  
de celle-ci.

Il ordonne au Chirurgien de placer le malade au jcur s  
de dilater la *narine avec* sa main gauche , & de sa droi-  
te , de séparer le polype circulairement aVec une spa-  
tule tranchante, faite pour cette opération en feuille  
de myrte ; appliquant la pointe de l’instrument à la  
partie adhérente au nez, le retournant enfuite, & *se*serVant de sim manche pour l’extraction , il faitcica-  
triser aVec des cheneaux ou tuyaux de plomb. On s’ase  
Eure que le polype est entierement enleVé d’abord à la  
vue , ensijite au ston de la Voix du malade, & à la fuite  
de la liberté de *sa* respiration par le nez. Albucasis con-  
seille d’extirper le polype *avec* une pince ou un cro-  
chet d’acier ; d’en emporter le plus qu’on peut par des

Z Z z z ij

2463 N A R

incisions, & de réitérer cette opération jufques à ce  
qu’on ait déraciné le tout : si l’on ne peut emporter  
l’excroissance entierement de la maniere précédente,  
Paul Eginete& Albucasis Veulent que l’on attache fies  
restes aVec un morceau de linge assez sort , tortillé  
comme une corde , bien noué à la distance du doigt  
ou moins; de faire passer cette ligature du nez, par le  
palais, dans la bouche, & de la tirer enfuite aVec des  
pinces. Comme l'une de *ses* extrémités sortira par le  
nez & l’autre par la bouche : on pourra la faire avan-  
cer & réeuler , ébranler par ce moyen les restes du po-  
Iype, & enfin les emporter ; il faut que cette efpece  
de corde sent trempée dans de l’onguent Egyptiac. Fa-  
briCÎus ab Aquapendente, rejette ces méthodes, & leur  
substitue la suÎVante.

Il se sert de pinces tranchantes, il les introduit douce-  
ment dans le nez jtssqu’à la racine du pûlype, qu’il  
saisit aVec , & qu’il extrait en entier ou en plus gran-  
de partie qu’il peut. Cet Auteur a rasson de pré-  
férer *sa méthode* aux autres ; car il fait en plusieurs  
fois ce qu’il n’a pu faire en une, & réitere l’extirpa-  
tion , jufqu’à ce qu’il ne reste plus rien. S’il *se* fait par  
la blessure une effusion de simg considérable , ce qui  
n’est pas sort ordinaire, il ordonne de l’arrêter aVec du  
vin rouge seul, ou mêlé aVec de l’alun. Sennert &  
Glandorp ont sellai cette pratique, & je fai qu’elle a  
réussi plusieurs sois.

Il y a beaucoup d’autres manieres de traiter cette ex-  
croissance. Marcus Aurelius-SeVerinus aVoit éprotrvé  
que l'on Venoit à bout d’un polype récent par des pi-  
quures ou scarifications réitérées, faites aVec un bistou-  
ri ou une lancette. Quelques-uns recommandent le  
cautere actuel : d’autres le rejettent comme.trop cruel,  
& trop fujet à ossenfer les parties saines. Quelques-  
uns préfèrent le bistouri courbe de Glandorp , dont on  
trouVe la figure dans André de la Croix : ils regardent  
cet instrument comme très - propre pour séparer l’ex-  
croissance dont ils Veulent qu’on fasse enfuite l’extrac-  
tion aVec un crochet, ou aVec une ligature qu’on aura  
pratiquée aVant l'incision. Mefile enleVe aVec les ci-  
sieaux le polype pendant hors du nez par une racine foi-  
ble : mais lorsqu’il deEcend dans la gorge, il le tire en  
bas aVec une paire de pince, & le coupe proche *sa* ta-  
cine aVec des csseaux rouges de chaleur. D’autres re-  
gardent la séparation du polype par une ligature com-  
me la plus Eure ; parce qu’elle n’est suivie d’aucune  
hémorrhagie considérable. C’est ce qui aVoit détermi-  
né Glandorp à passer un fil fort & ciré autour de la ra-  
cine, d’y faire un nœud, & de couper la caroncule  
proche la ligature. Mais il me paroît beaucoup plus  
commode de commencer à tirer le polype hors du nez  
avec les pinces qu’on voit *Pl. VII. du second Vol. sig.* 9.  
& 10. procédant doucement de peur d’arracher une  
partie du polype, avant que la ligature foit appliquée.  
On laissera le fil fur le reste jufqu’à ce qu’il *se* Eepare  
de lui-même. On évitera de cette maniere l'hémor-  
rhagie qui silit l'extirpation , & qui est quelquefois  
assez considérable pour faire périr le malade. On peut  
même laisser le polype entier après en avoir fait la li-  
gature jufqu’à ce qu’il tombe de lui-même avec le fil.  
J’ai quelquefois fuivi cette pratique. Si une premiere  
Iigature ne fuffit pas , on en sera une autre le fécond  
ou le troisieme jour. J’ai guéri d’un polype, une fem-  
me de distinction en quatre jours, fans douleur & fans  
effusion de fang, en *m’y* prenant ainsi :

Cette Dame avoit environ foixante-dix ans , du reste fe  
portant bien : elle avoit été fujette jufqtl’alors à des  
hémorrhagies par le nez, qu’elle avoit arrêtées avec de  
l’eau froide, lorsqu’elle s’apperçut d’une caroncule  
charnue qui croissait dans sa *narine* gauche, la rem-  
plissoit, distendoit fion nez, lui donnoit une figure dif-  
forme, & lui permettoit à peine de refpirer. Après  
avoir confulté plusieurs Chirurgiens & Medecins qui

**N A R 1464**

lui appliquerent envain des caustiques, car ce qu’ils  
confumoient en un jour, renaissent le lendemain; elle  
me fit appeller : je l'examinai , & je lui trouvai un po-  
lype d’une couleur tantfoitpeu rouge, de la grosseur  
& de la figure environ d’une prune de Damas , dont  
une partie fiortoit hors dtl nez, & l’autre qui étoit ca-  
chée au-dedans, distendoit prodigieusement les *nari-  
nes.* L’extraction m’en parut impossible, à caufie que sa  
racine étoit étroite & roide : mais l’ayant examiné  
plus attentivement à l'aide d’une l'onde, je m’apperçus  
qu’il partait de la partie moyenne & latérale du nez.  
Comme cette Dame & Ees amis n’inclinoient point  
pour l'extirpation , & qu’on lui aVoit appliqué les  
caustiques sans succès , je cherchai s’il n’y auroit pas  
moyen d’appliquer une ligature : mais cela n’étoit pas  
sans difficulté ; car le polype étoit situé profondément  
dans le nez, & remplissoit fa caVÎté ; enforte que je ne  
favois pas trop comment passer un fil autour de fa ba-  
fe. Cependant, tandis que je préparois la malade,  
j’inventai l’instrument qu’on voit représenté *Planche  
VII. dusecond Volumersig.* 12. & je m’en servis avec  
siIccès. Je passai un fil de soie fort & double par l’ou-  
verture R, à l'extrémité recourbée; je plaçai la malade  
au jour ; j’éleVai & je distendis l’aîle du nez avec ma  
main gauche; prenant enfuite le manche *A* de la droi-  
te, je passai doucement en haut l’extrémité de l’inse  
trument entre l’aîle & le polype, jusiques à ce que je  
m’apperçus que j’étois parvenu au-dessus de la racine,  
que je jugeai à l’élévation du côté extérieur du nez,  
devoir être située vers le milieu de *\a narine.* Tournant  
ensitite le manche en-haut, je fis paroître hors du nez  
l'extrémité de l'instrument qui étoit obtusie , afin  
qu’elle ne blessat point. Par ce meyen je fiasses le fil, &  
en tirai l'extrémité hors du nez, puis je baissai douce-  
ment le manche de l’instrument, je le tirai entierement  
hors du nez, laissant autour de la racine du polype le  
fil qui glissent par l'ouverture *B,* & je fis un double  
nœud. Je recommençai la même opération le jour  
suÎVant & le troisieme jour, observant de serrer le po-  
lype un peu plus fort. Bien-tôt il devint dur & noir.  
Le quatrieme jour, je l'agitai un peu avec les fils qui  
l’attachoient, pourvoir s’il commençoit à fe séparer :  
mais quelle sut ma furprife & celle des fpectateurs,  
lorfque nous le vîmes tomber sans douleur & sans hé-  
morrhagie ! Le nez reprit essuite *sa* forme naturelle,  
& la malade recouvra la liberté de refpirer par les *na-  
rines.*

Si le polype étoit situé très-profondément dans le nez, &  
qu’il eût fa racine dans les sinus du crane, la méthode  
précédente ne pouvant servir à sim extirpation totale,  
n’auroit point lieu. C’est pourquoi le Chirurgien doit  
employer alors, felon Pigræus , une pince courbe ap-  
pelïée bec de corbin , telle que celle de Palfin, qu’on  
Voit *Planche VII. dusecond Volesig.p.* ou plutôt telle  
que celle de *ia sig-*10. dont l’extrémité est ouverte en  
*AÆ* Eaisir fortement le polype avec cette pince,l'éten-  
dre , l’agiter doucement jufques à ce que fa racine ve-  
nant à fie détacher , l'extraction en foit faite. Si le po-  
lype defcend dans la gorge par-derriere la luette, &  
ne peut être atteint avec la pince, ou enlevé avec les  
cifeaux , il faut le prendre , l'agiter & l'extraire dou-  
cement avec la pince courbe que Pon voit *Planche  
VII. dit second Volume, sig.* 11. ou avec la tenette de la  
*Planche IX.sig. 6.* obfervant foigneufement en même-  
tems de ne point faisir, déchirer ou blesser la luette ,  
quoique pour la commodité de l’extraction d’un poly-  
pe large & dangereux, M. Petit veuille que Pon divi-  
vife le voile du palais : lorsque le polype s’étend dans le  
nez & dans la gorge en même-tems, on commence par  
fe défaire de fa partie antérieure.

Si l’hémorrhagie n’est pas considérable , on la laissera  
continuer jufques à ce qu’elle s’arrête d’elle-même,  
ou on l’arrête en faisant tirer par le nez du vin rouge  
seul, ou imprégné d’alun : mais s’il arrive qu’elle fiait  
abondante, on fe servira dleEprit de Vin bien rectifié,  
de vinaigre, de fuc acide de grenade, de quelque li-

1465 NAR

queur styptique , des eaux ou des poudres dont on fe  
fert pour supprimer le saignement des plaies , & l’on  
tamponnera le nez avec du linge. Si ces précautions  
font inutiles , on trempera le linge dans quelques-uns  
des médicamens que nous venons d’indiquer ; & on le  
fixera dans le nez avec un fil, de maniere toutefois  
qu’on puisse l’en retirer lorfqu’il fera nécessaire.

Le Dran propofe une maniere particuliere d’arrêter le  
fang dans ce cas. Il introduit une pince courbe très-  
unie & percée par le bec , du nez dans la gorge , avec  
le premier doigt de fa main gauche : il attache à fon  
extrémité plusieurs fils, de maniere qu’on peut les sé-  
parer aisément : il fait avancer ces fils dans la bouche,  
& passer derriere la luette, jufques à ce qu’il puisse at-  
teindre avec sii pince le nœud fait à leur extrémité :  
il prend ce nœud aVec fa pince ; & la retirant à lui, il  
arrÎVe qu’tme des extrémités des fils fort par le nez, &  
l’autre par la bouche. Il faut que ce séton foit d’une  
certaine longueur , & qu’on puisse y attacher deux  
tampons épais de linge, l’un *sec,* & l’autre trempé dans  
une liqueur styptique, enVÎron à la distance de deux  
traVers de main de l’extrémité du fil. Il tire enfuite  
le séton par le nez ; enEorte que le premier bourdon-  
net entraîne le sang logé dans la partie postérieure,  
par la partie antérieure du nez ; tandis que l’autre, qui  
est enVÎron à un pouce du premier, ferme fa partie  
postérieure, & empêche le fang de couler dans la gor-  
ge , & d’incommoder le malade , furtout quand il  
vient à tousser. Il remplit ensilite la partie antérieure  
du nez de linge trempé dans quelque liqueur styptique,  
qui atteignant la partie d’où le sang flue, resserre les  
Veines, & arrête l’hémorrhagie.

Albucasis & d’autresAnciens fassoient aller & venir dans  
le nez une corde pleine de nœuds, moins pour arrêter  
l’effusion de siang, que pour arracher les restes du poly-  
pe. Ils enduisioient quelquefois cette corde d’onguent  
Egyptiac. Quoique cette méthode ait été rejettéepar  
plusieurs , comme cruelle & inutile , cependant le  
Dran l’a renouvellée dans le cas où la racine du polype  
adhérente à la partie la plus profonde du nezau-delïus  
du palais, & à la partie postérieure la plus voisine du  
vorner, ne peut être extirpée par aucune autre métho-  
de. Il passefon séton fans nœuds, du nez dans labou-  
che, comme dans l’opération précédente : il letrem-  
pe dans quelque remede fuppuratif : il continue ce  
traitement pendant vingt jours , jufques à ce que la  
fuppuration ait entierement consumé la racine, & ren-  
du au malade la liberté de respirer. Il emploie ensilite  
les dessiccatifs, & complete la cure dans PeEpace d’un  
mois.

Garengeot & d’autres veulent dans le cas d’un polype,  
dont on ne peut trouver la racine, qu’on ouvre les *nari-  
nes* avec un bistouri, sidon la pratique d’Hippocrate &  
de Chauliac qui *se* stervoit enstuite du cautere. Celte  
recommande aussi cette opération dans l’ozene. Quant  
à moi, voici les raisons que j’ai de la dissuader ; elle est  
cruelle , toujours suivie d’une cicatrice difforme , &  
quelquefois inutile ; car il arrive que le polype renaît,  
ainsi que je l’ai vû moi-même, & que Hutter l’assure.  
Cependant si l’incision est néceffaire, je crois qu’il faut  
la faire dans le sillon du nez, proche la joue, afin que  
la cicatrice foit moins difforme.

Pour guérir la bleffure , & prévenir le retour du polype :  
on fera respirer par le nez plusieurs fois par jour, de  
l’efprit de vin mêlé avec du miel rofat, ou de l’eau de  
chaux qu’on pourroit aussi injecter avec une seringue ;  
ou l’on remplira la *narine* de charpie trempée dans la  
même liqueur, & l’on continuera ce traitement pen-  
dant plusieurs jours. Si l’on apperçoit quelque reste du  
polype, on l'emportera avec des pinces , ou on le fera  
tomber avec un peu d’onguent Egyptiac mêlé avec l’in-  
jection précédente , ou on le confumera en le touchant  
prodemment aVec la pierre infernale. Si l’on emplit  
exactement de charpie le nez à chaque panfement, pen-  
dant quelques jours , ou quelques femaines, il n’y aura  
pas d’apparence que le polype renaisse. Le malade ne

N A R 1466

doit pas négliger pendant tout le tems de la cure , de  
suÎVre un régime convenable , de prendre intérieure-  
ment les remedes propres à corriger le fang , comme  
les purgatifs , lespilulles mercurieles, les décoctions  
des bois , & autres femblables,& se faire faigner , s’il  
est pléthorique.

Si le polype tend au cancer , il ne faut l’rriter ni par les  
caustiques , ni avec les instrumens; mais recourir aux  
calmans & au régime dont nous avons fait mention à  
PArticle *Cancer.* Enfin on traitera le *sarcoma* du nez  
avec les remedes cathérétiques dont nous avons parlé  
ci-dessus, y joignant ceux qui conviennent pour l’inté-  
rieur : s’ils font fans effet, on regardera le mal comme  
incurable, furtout s’il provient d’un *spina ventosa* opi-  
niâtre. Si Vous Voulez des ObserVations silr le polype,  
voyez le Traité que Glandorp en a fait, & les Obfer-  
varions six & fept de le Dran ; elles font très-importan-  
tes.

*De l’ozene ou puanteur du nez.*

Il arrive quelquefois que le nez est exulcéré, & qu’il en  
fort une odeur fétide avec des morceaux d’os corrom-  
pus. C’est cet ulcere fordide & malin qu’on appelle  
*ozene.* Il est aisé de le distinguer de ces exulcérations  
fans féteurqui proviennent des catharres, ou des inju-  
res de Pair , & qu’on dissippe bientôt avec de la cérufe,  
ou quelqu’autre remede femblable. L’ozene est dan-  
gereux, fordide, & accompagné de carie dans les os. Il  
ronge d’abord la membrane intérieure du nez, pafle  
insensiblement aux os les plus soibles,de-là aux sinus du  
crane, & aux os maxillaires , & caisse une carie mali-  
gne.

Il provient ordinairement d’tm catharre opiniâtre, ou de  
quelque maladie du nez, surtout lorsique le siang est in-  
fecté de virus vénérien ou fcorbutique. Des fubstances  
acres portées dans le nez par Pair, ou des poudres ster-  
nutatoires violentes & capables de corroder fes mem-  
branes, produiront le même effet. L’ozene provient  
quelquefois du polype, ou l’accompagne.

Ce que nous avons dit ci-deffus, suffit pour caractériser  
l’ozene; quant à sa terminaison, il est constant que la  
cure en est très-difficile; car les os, surtout les sipon-  
gieux , sirnt excessivement tendres, & ne *se* voyentpas  
affez bien, pour qu’on puisse nettoyer convenablement  
la partie affectée ; ce qui donne lieu au mal de faire des  
progrès, & de ronger enfin la cloifon & les autres os  
du nez, enforte que cette partie perd fa figure, & que  
la refipiration & la parole font gênées. Il y en a qui ont  
pessé que l’ozene étoit un motif suffisant de séparation  
dans le mariage.

On peut recourir en pareil cas aux remedes extérieurs :  
mais il faut employer particulierement les intérieurs,  
ceux qui font capables de corriger le simg, comme les  
antivénériens, dont les principauxsirnt les mercuriels  
& les décoctions des bois. On fera de plus obferver au  
malade , un régime fobre , doux & léger. Si le virus  
vénérien est le principe du mal, le plus court est d’en  
venir à lafalivation..

Quant aux remedes extérieurs, on employera ceux dont  
on fe sert ordinairement pour déterger les ulceres, corn-  
me l’eau verte de Hartman, reEpirée par le nez, ap-  
pliquée avec un pinceau , ou introduite avec des tentes  
ou des morceaux de linge roulés. J’ai quelquefois usé  
avec fuccès d’un mêlange d’eau de chaux & de mercure  
doux. Mayern & Fallope recommandent l’eau d’alun  
légere , la décoction de stibine & de Ecordium , dans la-  
quelle on fera dissoudre environ une once d’onguent  
roux de Wurtzius, si le mal est violent. Les injections  
fréquentes d’une liqueur faite avec le même onguent,  
ou avec l’onguent Egyptiac , mêlé aVec le miel rofat &  
l’esprit de νΐη, produiront aussi de fort bons effets, On  
peut aussi appliquer dans les *narines* des tentes enduites  
de l’onguent roux deWurtzius, en y ajoutant une petite  
quantité de vitriol blanc, jufques à ce que l’ulcere soit

**1467 NAR**

nettoyé, la matière siordide épuisée , & l’odeur fétide  
dissipée. Il y en a qui prétendent que la vapeur de cin-  
nabre brûlé fur les charbons ardens, reçue dans les *na-  
rines* avec circonfpection , est très-bienfaisante dans  
Pozene. Il faut continuer l’ufage de tous ces remedes,  
jusiques à ce qu’il n’y ait ni écoulement de matiere cor-  
rompue , ni odeur fétide.

Si Pozene est accompagné de carie , le feul espoir de  
guérifon qu’il y ait, est dans la séparation précédente de  
l’os carié. Quant à l’extirpation de la carie des os sipon-  
j^ieux, c’est une opération qui nous est entierement in-  
connue ; car on ne peut y appliquer sûrement ni le cau-  
tere , ni l’euphorbe, ni aucune autre remedeque ceux  
que nous avons indiqués. Le Chirurgien peut donc les  
employer , & travailler à déterger pendant quelques  
femaines , ou quelques mois , jusiques à ce que l’os fiait  
exfolié: s’il s’en détache quelque piece dans cetinter-  
vall e, il en fera l’extraction avec des pinces , tant pour  
foulager le malade, que pour prévenir les progrès de la  
carie. Si elles sirnt trop grosses , pour qu’on puisse les  
tirerentieres, il lesdivisera avec des ciseaux, comme  
j’ai fait plusieurs fois , & elle tomberont d’elles-mêmes  
ou *sc* tireront facilement. Il continuera enfuite les mê-  
mes remedes, jufques à ce qu’il *n’y* ait plus ni matiere  
corrompue, ni puanteur.

Drake fait mention d’une nouvelle Porte d’ozcne , & il  
indique une maniere particuliere de la traiter. Cet  
ozene est placé quelquefois dans un sinus maxillaire ,  
& fe manifeste par un écoulement de matiere corrom-  
pue , accompagnée d’une odeurdéfagréable ; cette ma-  
tiere fort en indinant la tête du côté fain ; car dans cet-  
te posture , la matiere cachée dans le sinus fort par le  
trou de la mâchoire. Mais comme la méthode ordinai-  
re que l’on fuit dans Pozene, l’inclination de la tête ,  
ni quelque autre méthode que ce soit, ne suffssent point  
pour évacuer la matiere corrompue du sinus , ce mal  
est sort souvent incurable , & emporte le malade. Je  
Euis sort éloigné d’improuver la méthode de le traiter  
felon Drake, non plus que la description qu’il en a  
donnée. Il veut qu’on tire une des dents molaires du  
côté affecté, la plus voisine du sinus , & que l'on y in-  
trodusse ensuite par l'alvéole une sirnde, ou quelqu’au-  
tre instrument pointu, comme on voit *Planche dou-  
zième du second Volume asig.* 2. Cela lu sera , dit-il,  
sans aucune difficulté, l’os étant corrodé, ou du moins  
attaqué par la matiere corrompue, cette matiere sorti-  
ra d’dle-même par le passage qu’on lui aura fait ; on  
nettoyera le sinus avec des injections convenables , &  
l’on travaillera à la cicatrisation, avec des applications  
fréquentes de remedes balsamiques, comme l'élixir de  
propriété, la teinture de myrrhe & d’aloès feule , ou  
avec de l’huile rosett , ou les décoctions de Ecordium &  
de sabine. On retiendra la liqueur injectée dans le si-  
nus , en appliquant une tente à l’ouverture qu’on aura  
pratiquée. Lorsqu’on permettra à la matiere injectée  
de siortir ; on aura grand foin d’insérer une autre ten-  
te, afin d’empêcher le passage de se fermer , avant que  
I’ulcere foit nettoyé. L’expérience a confirmé la sûre-  
téde cette pratique; l’on a observé que l’os de la mâ-  
choire étoit quelquefois tellement corrodé, qu’il étoit  
emporté avec la dent, enhorte que le passage dans le si-  
nus se trouvoit fait, fans aucun instrument ; & stans  
qu’il fût question d’autre chofe que d’appliquer des dé-  
tersifs & des balfamiques, jufques à ce que les parties  
fussent conglutinées.

*Des Nez artificiels.*

Nous aVons donné à PArticle *Caput* la maniere de traiter  
les nez violemment blessés, foit avec des instrumens,  
fiait par des morEures , pourVsi qu’ils tinssent encore au  
vifage par quelques endroits : mais nous n’avons  
rien dit de la méthode qui enhcigne à prendre un nez  
dans quelque partie du corps, & à réparer avec cette  
partie la perte entiere du nez. Quoique 1 aliacot ait  
fait expressément un Traité fur ce siljet, intitulé *Clel-*

**N A R 1468**

*rurgia curatorum per insitionem* , & qu’il l’ait orné  
d’un grand nombre de figures ; nos Chirurgiens mo-  
dernes n’ont aueune foi à fa pratique , les dernieres  
expériences qulon en a faites n’ayant point réussi. Lors  
donc qu’un nez est entierement perdu , lorsqu’il ne  
peut être replacé ni par les Eutures, ni par les emplâ-  
tres, il faut en fubstituer un de bois, ou d’argent, peint  
de couleur naturelle , capable par des cordons , des fils,  
ou quelqu’autre mécanique , de s’unir au reste du nez.  
Roonhuyfen fait mention , *Obs. Chirurg.* 24. d’un nez  
fendu longitudinalement & guéri par la future.

*De la maniere d’ouvrir les Narines fermées contre  
nature.*

Je n’ai jamais rencontré dans aucunAuteur de Chirurgie,  
d’exemple d’un nez fermé contre nature , & percé par  
art : cependant l’expérience m’a démontré la possibili-  
té de cet accident & de fa guérifon. On m’apporta un  
enfant d’environ trois ans , à qui une petite vérole  
mal traitée, avoit ulcéré tout le vifage, surtout sim nez  
*& ses* levres ; ensorte que Ees *narines* étoient bouchées,  
& que Ea levre supérieure rebroussée, étoit unie avec ,  
ccmme on voit *Planche VII. du second Volume , flg.*14. *Lettres AA.* Sa *narine* droite étoit entierement  
fermée , & la gauche dans une telle contraction , qu’on  
n’y aurait pas passé la têtedelaplus petite épingle; ee  
qui lui embarrassent tellement la respiration , que fes  
parens étoient dans des craintes continuelles qu’il ne  
fût si,iffoqué.

Voici comment je le traitai:

Je plaçai sa têteau jour , & jlordonnai à quelques perfon-  
nes qui assistoient à l’opération , de lui tenir les mains  
& les jambes; je séparai ensi.lite la levre supérieure du  
nez avec un bistouri. J’en pris un plus petit avec le-  
quel j’ouvris les deux *narines s* & les restituai dans  
leur état naturel. J’introduisis la sirnde qu’on voit  
*Planche II. dit second volume , Lettre K* ; & j’éxaminai  
les ouvertures de la partie supérieure ; ne les trouvant  
pas suffisantes, je les aggrandis , je laissai couler un peu  
le Eang, j’introduisis une tente forte de linge dans cha-  
que narine , tant pour arrêter l'hémorrhagie, que pour  
prévenir la réunion des ouvertures. Pour restituer la  
levre supérieure dans Eon état, je me servis d’un peu  
de charpie, avec une emplâtre & une compresse étroi-  
te & oblongue que je plaçai Eous le nez ; j’appliquai là=  
dessus le bandage à quatre chefs , comme dans le bec de  
lievre. Je tins les chofes en cet état pendant plusieurs  
jours, au bout defquels je fis tremper les tentes dans  
de l’efprit devin. Au bout de huit jours les ouvertures  
que j’avois faites au nez, me parurent fuffifammentlar-  
ges & ouvertes.

Mais la mere s’étant imaginée que fon enfant étoit parlai-  
tementguéri, cessa de lui appliquer des tentes, & de  
me l'apporter ; il en arriva que *ses narines fe* resserre-  
rent, & qu’au bout de quelque tems, on y auroit pû à  
peine introduire une petite fonde. Elle revînt, j’ouvris  
derechef les *narinesd* fon enfant comme ci-devant; à  
qui je continuai l’usage des tentes pendant huit jours,  
au bout defquels je lui appliquai dans le nez des petits  
tuyaux de plomb avec des rebords , tels qu’on les voit/  
*PlanxheVII. dut second Vol. flg. 5. &* delà dimension  
que je crus nécessaire; il les conferva jusiques à ce que  
la blessure faite à fes *narines* fut guérie.

J’ai fait la même opération à une fille: fon indisposition  
provenant de la même caufe, je ne recourus point a  
d’autres moyens. J’ai employé dans un troisieme cas  
des petits tuyaux de cuivre , parce que je me siuis ap-  
perçu que ceux de plomb se comprirnoient aisément ,  
& perdolent leur figure elliptique. Il est nécessaire de  
les tenir long-tems dans les *narines ,* sians quoi ces par.  
ties *se* resserreront bientôt, quelque dilatées qu’elles  
puissent paroître. HEIssER , *Chirurgie.*

1469 NAS

NARIFUSORIA, remedes qu’on injecte dans les *na-  
rines.*

NARTHEX , ναρθηξ. Voyez *Ferula.*

NARWAL, ou *unicornui,* Licorne aquatique. Voyez  
*Unicornu.*

NAS

NASA. Voyez *Nat a,*NASALE, *Errlelne.*

NASCALE , espece de pessaire fait de laine ou de co-  
ton , comme un plumasseau, qu’on introduit dans le  
vagin , après l’avoir imprégné d’huile , d’onguents ou  
de fucs convenables.

NASCAPHTHON. Voyez *Narcaphthom*NASITAS , le défaut de parler du nez.

NASTURTIUM, *Cressem*

Voici ses caracteres.

Il ressemble à tous égards au Thlaspi , aVec cette diffé-  
rence qu’il a les bords un peu moins feuillus , & les  
feuilles dÎVÎsées en plusieurs endroits.

BoerhaaVe en compte les onze especes fuÎVantes.

1. *Nasturelum scylvestre Dalechampii*, Lugd. 655. *Thlasc  
pi umbellatum , Nasturtii folio , Monspeliacum. C.* B.  
Ρ. *106.*

2. *Nasturtium, hort ense vulgatum,* C. B. Ρ. 103. Tourn.  
Inst. 2I3. Boerh. Ind. A. 2.8. *Nasturtium hortense,*Offic. Ger. 194. Emac. 250.’Park. Parad. 500. Rati  
Hist. I. 825. *Nasturtium vulgare,* J. B. 2. 912. *Cressen  
des Jardins.*

Ce *cressen* a la racine petite, blanche, fibreuse ; il en part  
plusieurs feuilles en aîles , finement découpées , de  
trois ou quatre pouces de longueur, & d’un gout agréa-  
ble, chaud, piquant; fes tiges s’éleVent enVÎron à la  
hauteur d’un pié, font unies & rondes; les fetulles  
qu’elles portent ont des découpures plus longues &  
plus larges, mais plus rares. Ses sieurs fiant petites ,  
sont composées de quatre feuilles blanches , font raf-  
femblées en tousse au fommet des tiges, & suiVÎes de  
petits Vaisseaux séminaux ronds, plats d’un côté, con-  
tenant des femences rondes & rouges. On le feme tous  
les ans dans les jardins ; il fleurit en Mai ; fes feuilles  
& fa femence font d’tssage.

On fait au printems des salades aVec fes feuilles; comme  
elles font échauffantes, elles corrigent la froideur des  
autres herbes auxquelles on les mêle; elles font bien-  
faifantes dans le fcorbut & l’hy'dropisie , ainsi que  
dans la paralysie & la léthargie. Le cataplafme sait de  
fes feuilles aVec du lard , guérit la teigne ; *sa* femence  
est aussi salutaire dans le Ecorbut, dans l'hydropisie &  
dans les gonflemens de la rate; elle leVe les obstruc-  
tions auxquelles les femmes font fujettes. MILLER,  
*Bot. Offe*

Les feuilles & furtout les femences, Eont chaudes & acri-  
monieuies, & par conséquent elles atténuent, déter-  
gent & ouVrent. On s’en fert principalement dans les  
tumeurs à la rate, dans la suppression des reeles & dans  
les cas où il s’agit d’expuller le fœtus mort; elles dÎVÎ-  
sent le mucilage tartareux des poumons, & font bien-  
faisantes dans le fcorbut ; on ie Eert communément de  
la Eemence pour dissiper la rougeole. Appliquée exté-  
rieurement, elle est apophlegmatifante , errhine &  
phœnigme ; ( on entend par phœnigme une espece  
d’emplâtre attractÎVe, qui produit de la rougeur à la  
peau, & c’est de-là que ce mot est composé ; car φοινι-  
κὸς,*phoenicus,* signifie rouge; ) broyée ou grillée, &  
mêlée aVec du lard, elle guérit le sicorbut & les ulce-  
rcs galeux de la tête & des autres parties; pour cet ef-  
fet il saut les en frotter. SCHRODER.

On fait entrer assez communément le *cressen* des jardins

NAS 1470

dans les sauces & dans les ragouts; on le mange au  
printems & en été, aVec de la laitue & d’autres herbes,  
assaisonné d’huile, de sel & de Vinaigre ; il tempere la  
froideur de la laitue, échauffe l’estomac & aide la di-  
gestion. Les Hollandais le mangent aVee du pain & du  
heure au mois de Mai, & le regardent comme bien-  
faisant dans la terrible maladie qu’on appelle le fcor-  
but; en effet il n’est pas moins énergique dans ce cas  
que le cochlearia ou le *cresseon* d’eau. Forestus remar-  
que, *Cbs. Med. Lib. X. Obs. 39.* que rien n’est plus sa-  
lutaire que le *cressen* , foit bouilli, foit en falade, dans  
les affections comateufes ou léthargiques. Simon Pau-  
li assure d’après Paré , que *lu cressen* des jardins broyé  
ou frit dans du lard, est un remede présent contre la  
galefordide& crouteufe, & contre la teigne des en-  
fans. Il dit qu’il sait tomber les crusses en Vingt-qua-  
tre heures, & que l'expérience lui a démontré qu’il  
fuffisoit feul pour compléter la cure, si on en conti-  
nuoit l’ufage pendant un tems considérable. RaY , *H  
P.* p. 825.

3. *Nasturtium, hortense crispum* , C. B. P. 104.

4. *Nasturtium, hortense latifolium,* C. B. P. 104. Prodsu

43. . *a*

5. *Nasturelum, lylvestrefol-o ofyridis*, C. B. P. 1 o5. *Thiase  
pi angustifolium Fuclsu. Nasturtium aselvestre,* J. B.  
2.9I4.

*6. Nasturelum s sylvestre, capsulis cristatis. NOycz Am-  
brosia campestris.*

*y. Nasturtium , scylvestre-> tenuissimo incisum, fructu mino-  
re ,* T. 214. *Iberis, nasturtiifolio*, C. B. P. 97.

8. *Nasturtium, pumilum vernum,* C. B. P. I05. M. H.

2. 301. *Gard amine , pusilla , saxatilis, montana,* δισ-  
*Kosupsc ,* Col. I. 273.

9. *Nasturelum aseylvestre,* Cluf. Hist. 423.

10. *Nasturelum, pumilum, Incanum Spoliis tantum circa  
radicem,* Bot. Monsi.

11. *Nasturelum, pumilum, vernjom,supinum t* Bot. Monsi  
BOERHAAVE , *Ind. alt. Plant.*

On l'appelle *nasturtium, quasi nasi tormentum ,* ou tour-  
ment du nez , paree que l'acrimonie de fa semence  
broyée est telle qu’elle proVoque l'éternuement.

Le *cresson* est huileux, falin & anti-scorbutique. J’ai gué-  
ri aVec cette plante seule plusieurs hydropisies enract-  
nées qui proVenoient d une caufe froide, mais dans sese  
quelles les VÎsceres n’étoient point affectés. Une once  
de fon fuc tiré par expression, est un remede excellent  
dans ce cas; je me fers de la femence en hÎVer : mais  
j’ordonne dans l'un & l'autre tems un régime *sec.* Le  
*cressen* donne delà fluidité & de l'acrimonie au flang;  
il ne peut donc manquer d’être bienfaisant dans les ma-  
ladies qui proViennent du froid & de VÎfcosité, mais  
c’est un posson dans les maladies chaudes. Il déracine  
entierement les maladies pituiteuses ; c’est pour les  
Vieillards un bon pectoral , furtout lorsqu’ils ont la  
respiration gênée par des phlegmes. I. produit eneore  
de bons effets dans les affections hystériques, hypocon-  
driaques & scorbutiques. Ses feuilles broyées récem-  
ment & mêlées aVec du leVàin , échauffent, prodissent  
de la rougeur à la peau , & même une ampoule, si llap-  
plication en est continuée pendant un tems Considéra-  
ble; toutes les fois qu’il y aura phlegme doux & Visa  
queux , humeur froide & défaut extreme d’actiVÎté  
dans les humeurs, le*cressen* fera falutaire. Sa semenee  
appliquée extérieurement, ou prisie intérieurement, a  
la propriété singuliere de soulager dans les hermes.  
*Histoire des Plantes attribuée â Boerhaave.*

NasTURTIUM est un nom commun à plusieurs efpeces de  
*sis.ymbrium. Noyez Sis.ymbrium.*

**NASTURTIUM InDICUM ,** *cresseon des Indes.*

Nous aVons fait mention du *nasturtium Indicum* à l'Ar-  
ticle *Acriviolu'*

Ï471 NAS

*Acriviola s* Boerh. Ind. 244. *Viola Indicaseandens nasc  
turtiisapore et odore,flore flavo ,* Herm. Hort. Lugd.  
Bat. 628. *Viola acris Americana , sive acriviolafolio  
peltato minor , et vulgaris,* Pluk. Almag. 388. *Carda-  
rnundum minus et vulgare,* Tourn. Inst. 43°. *Telon Me-  
xixquiliti, seupelon Chili, sive nasturtium Peruvianum)*Hern. 161. *Cressen des Indea*

Ce *cressen* est originaire du Pérou, mais il est assez com-  
mun dans nos jardins; il fleurit pendant tout l’été. Sa  
fleur est bienfaisante dans les foiblesses ou douleurs  
d’estomac qui proviennent de froid ou de flatulences ;  
cette plante entre dans les falades avec d’autres her-  
bes. DaLE.

Une perfonne digne de foi & nouvellement revenue de  
l’Amérique, m’a communiqué un ufage singulier de  
cette plante. On en tire par l’infusion simple, unehui-  
le excellente contre la gale opiniâtre & maligne, & les  
plaies récentes. RaY, *H. PI.* p. 487.

*Acriviola , maxima, odorata-,* Boerh. Ind. A. 244. *Car-  
damindum ampliori folio & majori flore,* Tourn. Inst.  
430. *Cardamindum majus* ; Rupp. Flor. Gen. 230.  
*Viola Indica scandens , nasturtii maxima odorata ,*Herm. Hort. Lugd. Bat. 629. *Viola acris Americana ,  
sive acriviola, folio peltato, maxima , flore odorato ele-  
ganti,* Pluk. Almag. 388. *Grand cresson des Indes ,* ou  
*Cresseon des Indes doux.*

On le cultive dans nos jardins, & il fleurit en été. Ses pro-  
priétés & fes ufages font les mêmes que ceux du pré-  
cédent ou ceux de l'Indien commun.

NasTURTIUM **ORIENTALE ,** *OUThlaspifisseatum,Persicum,  
perfoliatum, marinum, foliis Inferioribus tenuiter Inci-  
sis , superioribus* **à** *caule perfoliatae modo penetratis.*

NasTURTIUM **PRATENSE.** Voyez *Cardamune.*

NasTURTIUM **SYLVESTRE ,** *erucae affine ,* 0U *Sinapi Hispa-  
nicum t folio glauci violacei.*

NASUS, *le Nez.*

Les parties dont le *nez* est composé peuvent être divisées  
en deux manieres; favoir, felon leur situation, en par-  
ties externes & en parties internes; felon leur structu-  
re, en parties fermes & en parties molles.

Les parties externes sont, la racine du *nez,* la voute, le  
dos ou épine du *nez,* les côtés du *nez* ou de la voute,  
le bout du *nez,* les ailes ou ailerons , les narines ex-  
ternes, la fous-cloifon.

Les parties internes font, les narines internes, la cloifon  
du *nez,* les anfractuosités, les conques supérieures, les  
conques inférieures, les arriere-narines ou ouvertures  
postérieures des narines internes , les sinus frontaux ,  
les sinus maxillaires, les sinus sphénoïdaux, les con-  
duits lacrymaux, les conduits palatins.

Les parties fermes font pour la plupart osseuses, & il y  
en a aussi de cartilagineuses, seivoir , l’os frontal, l’os  
ethmoïde, l'os fphénS.ïde, les os maxillaires, les os  
propres du *nez,* les os unguis, les os du palais, le vo-  
mer, les conques inférieures, les cartilages. On y ajou-  
te le périoste & le péricondre, comme parties accef-  
foires des os & des cartilages.

Les parties molles sont, les tégumens, les muscles , le  
silc lacrymal, la membrane pituitaire , les vaisseaux ,  
les nerfs, les poils des narines. Les parties osseufes  
font exposées tout au long dans le Traité des os. Je  
trouve cependant nécessaire de marquer ici la distribu-  
tion & l’arrangement de ces os, pour la formation pro-  
pre de quelques-unes des principales parties. La cloi-  
S011 est formée par la lame defcendante de l’os ethmoï-  
de & par le vomer, & elle est posée dans la rainure ou  
coulisse faite par les crêtes des os maxillaires & par les  
rebords des os du palais, dont il est parlé dans ledit  
Traité, *N°.* 279.417. Le dos du *nez* osseux est formé  
par les os propres. Les côtés font formés par les apo-

NAS 1472

phyfes supérieures ou nafales des os maxillaires.

Les narines internes ou les deux cavités du *nez s* com-  
prennent tout l’efpace qui est entre les narines exter-  
nes & les arriere-narines, immédiatement au-dessus de  
la voute du palais, d’où les cavités s’étendent en-haut  
jufqu’à la lame cribleulse de l’os ethmoïde, où elles  
communiquent en-deVant aVec les sinus frontaux , &  
en arriere *avec* les sinus sphénoïdaux. Latéralement ces  
caVÎtés font terminées du côté interne par la cloifon du  
*nez, 8e* du côté externe, c’est -à-dire, du côté des joues,  
elles stont terminées par les conques, entre lesquelles  
elles communiquent *avec* les sinus maxillaires.

La situation particuliere de ces cavités doit être obsier-  
*vée.* Leur fond Va directement, de deVant en arriere ,  
de forte qu’avec un stylet tout droit & d’une épaisseur  
médiocre, on peut passer très-saCÎlement en ligne droi-  
te depuis le bout du *nez* jusqu’au-dessous de la grande  
apophysis de l’os occipital. Les ouVertures des sinus  
maxillaires siont à peu près vis-à-vis le bord supérieur,  
des os de la pomette. Les ouVertures des sinus fron-  
taux font plus ou moins vis-à-vis & entre les poulies  
ou anneaux des mufcles trochléateurs. On jugera faci-  
lement du reste par ces marques.

La portion inférieure du *nez* externe est composée de plu-  
sieurs cartilages, dont il y en a communément cinq  
ordinaires & d’une figure assez réguliere, les autres  
n’étant que comme accessoires plus petits , moins ré-  
guliers & d’un nombre moins déterminé que ceux-là.  
Des cinq ordinaires il y en a un mitoyen & quatre la-  
téraux. Le mitoyen est le principal de tous & le fou-  
tien des autres. Il tient immédiatement aux parties ose  
setsses du *nez.* Les autres tiennent à ce principal car-  
tilagc, & entre eux-mêmes par le moyen des liga-  
mens.

Ce principal ou grand cartilage du *nez* est divisé en trois  
parties , une mitoyenne & deux latérales. La partie  
mitoyenne est une lame cartilagineufe fort large, join-  
te par une efpece de EymphyEe au bord antérieur de la  
lame mitoyenne de l’os ethmoïde , au bord antérieur  
de llos Vomer, & à la partie antérieure de la rainure  
ou coulisse des os maxillaires , jtssqu’à l’épine naEale  
de ces os, & jusqu’au bout de la fous-cloison, il acheVe  
la closson du *nez &* en forme prefque la principale  
portion.

Les parties latérales sont obliques, étroites, & d’ailleurs  
conformes aux parties latérales de la Voute osseufe. II  
y a tout le long de leur adossement fur la lame cartila-  
gineufe, une cannelure très superficielle , qui les fait  
paroître quelquefois comme deux pieces distinguées  
l’une de l’autre, & séparées de la lame, aVec laquelle  
néantmoins elles ne font qu’une feule piece continue.  
La cannelure superficielle fie termine en-bas par une  
très-petite crête.

Les cartilages latéraux sont deux à chaque côté de la por-  
tion inférieure de la lame cartilagineufe , llun anté-  
rieur & l’autre postérieur. Les deux antérieurs font  
très-recourbés en-deVant, & forment parla rencontre  
de leur courbure le bout du *nez.* Le petit interValle des  
extrémités recourbées de ces deux cartilages est pour  
l’ordinaire rempli d’une espece de tiflù graisseux. Les  
deux cartilages postérieurs forment les ailes des nari-  
nes. Ces cartilages font médiocrement larges & d’une  
figure déterminée.

Les espaces qui fe trotrVent entre quelques portions des  
cartilages antérieurs & des cartilages postérieurs, ceux  
qui fe trouVent entre les cartilages postérieurs & les  
parties Voisines dés os maxillaires ; & enfin ceux qui  
fe trouVent entre ces quatre cartilages latéraux & le  
le grand ou principal cartilage : ces espaces, dis-je,  
varient dans différens fujets , & font remplis de petites  
pieces cartilagineuses , comme des efpeces de cartila-  
ges accessoires, dont le nombre , le volume & la figu-  
re varient de même que les efpaces.

La fous cloiEon est une colonne graisseuse appliquée au  
bord inférieur de la cloifon cartilagineuse des narines,  
comme une espece d’appendice molle & mobile. L’é-  
paisseut

1473 NAS

passeurparticuliere des ailes ou ailerons des narines,  
& celle du bord inférieur de ces ailes ou ailerons,  
ne dépend pas des cartilages, qui font très-minces,  
mais elle dépend de la même espece de grasse ferme,  
dont les cartilages font cotlVerts. Le grand cartilage  
estlrnmobile par fon attaehe intime aux parties osseu-  
fes du *nez.* Les cartilages latéraux font mobiles à caisse  
de leur connexion ligamenteufe , & on les peut mou-  
voir différemment par le moyen des muscles particu-  
liens qui y font attachés.

Tout cet appareil de la structure du *nez* externe est cou-  
vert des tégumens ordinaires ; fa Voir, de la peau de  
l’épiderme, & de la graisse. Celle qui couVre le bout du  
*nez* & les ailes ou ailerons des narines , renferme dans  
fon épaisseur quantité de petits grains glanduleux , qui  
font les glandes sébacées de M. Morgagni , dont on  
exprime facilement cette matiere en les pressant entre  
les bouts des ongles. Toutes ces parties osseufes ou  
cartilagineufes ont aussi leur périoste & leur péricon-  
dre.

*Les museles.* On n’en compte communément que six, *sa-  
voir dieux* droits, appelles pyramidaux ou triangulai-  
res : deux obliques ou latéraux , & deux tranfVerfes ou  
myrtiformes. Il s’en trouVe encore de surnuméraires &  
& de petits accessoires , surtout dans des sifjets bien  
charnus.On leur peut aussi donner certains motlVemens  
par le moyen des mtsscles des leVres, qui dans plusieurs  
cas deVÏennent a-uxiliaires& coopérateurs des mtsscles  
propres du *nez.*

Le mufcle pyramidal ou antérieur de chaque côté est at-  
taché par un bout à la synarthrosie de l’os prapre du  
*nez* aVec l’os frontal où fes fibres charnues font entre-  
mêlées aVec les fibres charnues des mufcles frontaux  
& des mufcles sourciliers. Il est sort plat & deEcend en  
s’élargissant un peu à mesi-lre Eur le côté du *nez.* En-  
fuite il fe termine un peu en bas par une aporléVrose  
qui représente dans les grands *nez* la base d’une pyta-  
mide, & s’attache par cette aponléVroEe au cartilage  
mobile qui forme l’aile de la narine du même côté.

Le mufcle oblique ou latéral est un plan charnu très-  
mince , placé à côté & presque le long de l’antérieur,  
aVec lequel il paroît dans quelques fujets si étroite-  
ment uni , qu’on prendroit tous les deux pour un sieul  
musicle très-large en bas. Clest apparemment ce qui  
adonné lieu d’appeller le mufcle antérieur, mufcle  
triangulaire. Ce mufcle latéral est attaché par S011 ex-  
trémité supérieure à l'apophyse nasale de l’os maxil-  
laire , au-dessous de *sa* connexion aVec l'os frontal, &  
quelquefois un petl plus bas que le milieu du bord in-  
terne de l'orbite. De là il fe porte Vers l’aile de la na-  
fine du même côté, & s’attactie au cartilage mobile  
près l'os maxillaire où il est couvert latéralement d’u-  
ne portion du mufcle le plus Voisin de la levre sijpé-  
rieure,& paroît dans quelques fujets *se* confondre avec  
ce même mufcle labial.

Lemtsscle transvecta! ou inférieur , appelle aussi mufcle  
myrtisorme, est attaché par un bout à l'os maxillaire,  
près le bord inférieur de l’orbite, enVÎron à l’endroit  
qui répond à l’extrémité de PaRéole de la dent canine  
ou angulaire du même côté ; de-là il fe porte tranf-  
verfalement par un trajet oblique de bas en haut, &  
s’attache aux cartilages latéraux du même côté du *nez,*fur lefquels il paroît dans quelques fujets slaVancer siar  
les ailes du grand cartilage, & s’y attacher.

Les deux premieres de ces trois paires de muselas par  
leur contraction EouleVent les aîles des narines , & par  
conséquent les dilatent. Ils font en même-tems mon-  
ter la leVre supérieure par la connexion des mtsscles  
latéraux aVec les mtsscles de cette leVte. Ils serment  
encore par leur action des rides obliques Eur la peau  
qui couVre les côtés du *nez.*

On donne le nom de membrane pituitaire , à celle qui  
tapisse Eans interruption les narines internes , les an-  
fractuosités cellulaires , les conques ou cornets , lespa-  
roisdela closson du *nez ,* & par la même continuité  
non-interrompue toute la surface interne des sinus fron-  
*Torne IV.*

N A S 1474  
taux & maxillaires, des conduits lacrymaux, descon-  
duits palatins & des fphénoïdaux. Elle *fe* continue en-  
core au-delà des arriere-narines fur le pharynx, fur la  
closson du palais, &c. comme on Verra dans la fuite.

Elle est nommée pituitaire, de ce que la plus grande par-  
tie de sim étendue sert à séparer du simg artériel qui y  
est distribué, une lymphe mucilagineuse que les An-  
ciens ont appellée pituite , & qui dans l’état naturel est  
pour l'ordinaire médiocrement coulante : car dans un  
autre état, elle est ou gluante & morVeuse, ou limpi-  
de & Eans consistance , ou autrement altérée, mais elle  
n’est pas également fournie par toute l’étendue de la  
membrane.

Cette membrane étant examinée aVec Eoin, paroît d’u-  
ne disterente structure dans fes différentes portions.  
Vers le bord dcs narines externes elle est très-mince,  
& y paroît comme un tissu dégénéré de la peau & de  
l’épiderme. Sur le reste de fon étendue elle est en gé-  
néral Comme spongieufe & plus ou moins épaisse. Elle  
paroît plus épaisse fur les parois de la closson du *nez,*le long de tout le trajet inférieur des narines internes  
& autour des conques ou cornets. Si on fait aVec la  
pointe du fcalpel un petit troti dans l'épaisseur de la  
membrane, & qu’on y ibuffle , le Vent y découVrira un  
tissu, cellulaire très-étendu. Elle paroît plus tendre dans  
les sinus.

Elle est parfemée de quantité de petits grains glanduleux  
du côté du périoste & du péricondre , dont elle est  
accompagnée. Les conduits excrétoires de ces grains  
font très-longs autour de la closson du *nez* , & leurs  
orifices y font assez fensibles. On peut même en souf-  
flant feulement par un tuyau fur les orifices , y faire  
glisser le Vent,& par-là rendre Visibles les conduits  
dans prefque toute leur étendue. Mais il faut aupara-  
Vant aVoir bien nettoyé & layé ce? parties dans de l'eau  
dégourdie.

On découVre aux mêmes endroits plus qu’ailleurs une esc  
pece de Velouté très-fin : mais il ne paroît que fur des  
portions rnisies & examinées dans de l’eau bien claire ,  
de la maniere que j’ai indiquée ailleurs , & dont je me  
fuis toujours ferst depuis plus de Vingt ans dans mes  
Cours d’Anatomie. Riolan fe fervoit de cette manie-  
re dans l’examen des petits fœtus.

Les sinus frontaux , les fphénoïdaux & les maxillaires  
s’ouvrent tous Vers les narines internes, mais différem-  
ment. Les frontaux s’ouvrent de haut en bas, & répnn-  
dent aux entonnoirs particuliers de l’os éthmoïde,  
dont j’ai parlé dans le Traité *des Os secs.* Lessphénoï-  
daux s’ouVrent en deVant vis-à-vis les arriere-narines ;  
& un peu plus haut les maxillaires s’ouVrent entre les  
deux conques ou cornets. Ainsi les frontaux fedégor-  
gent plus facilement quand on est debout ou assis, tout  
droit, & les fphénoïdaux quand on penche la tête en  
deVant.

Les sinus maxillaires ne peuVent *se* Vtlider tout-à-fait &  
tous deux à la fois dans aucune situation. Leur ouver-  
ture qui eft simple dans les uns ,& double , &c. dans  
les autres , est précisément entre les deux conques de  
chaque côté, & Eur le milieu de la hauteur de leur ca-  
vité; de sortequ’ils ne *se* vuidentqu’à meitié quand on  
tient la tête droite, quand on la panche en deVant, &  
quand pn larenVerse en arriere. Ce n’est qu’en *se* cou-  
chant Eur un côté que le sinus de l'autre côté se peut  
vuider entierement, pendant que celui du côté siltle-  
quel on est couché reste rempli.

Il est bon de faire obferVer exactement l'étendue du sinus  
maxillaire. En bas ce sinus a très-peu d’épaisseur au-  
defles des quatre dernieres dents molaires, dont les  
racines dans quelques fujets y pénetrent. En haut il n’y  
a qu’une lame très-mince entre l’orbite & le sinus; elle  
est même transiparente. En arriere au-dessus de la tu-  
bérosité de l’os maxillaire, la parois de ce sinus est en-  
core très-mince, surtout à l'endroit qui est deVant la  
racine.de l'apOphyste ptérygOÏde, & par où le nerf ma-  
xillaire inférieur jette en bas un rameau qui defcend  
vers le trou palatin postérieur. Vulgairement appelle  
A A A a a

1475 NAS

που gustatif ; en dedans, c’est-à dire, du côté des  
conques eu ccrnets du *nez-,* la partie osseufe du même  
sinus est encore très-mince.

*Le Jac lacrymal* est une pochette membraneufe, oblon-  
gue, qui reçoit la sérosité de l'œil par les points lacry-  
maux, & la décharge au bas des narines internes. Il  
est situé en partie dans une goutiere osseusie formée  
par l’apophysse nafale de l'os maxillaire & l'osunguis;  
en partie dans un canal osseux fabriqué dans le même  
os maxillaire , & achevé par une portion inférieure  
de l'os unguis, & une petite portion supérieure de la  
conque ou coquille naEale inférieure. Cette goutiere &  
le canal font enfemble le conduit lacrymal osseux. Je  
conseille fort de lire là-dessus le Traité *des Os sccs,*aVant que de passer outre.

Je dirai ici un mot de la situation & de la direction  
du conduit lacrymal osseux. Il defcend un peu oblique-  
ment en arriere, depuis le bord interne Ou nafal de  
l’orbite , jufques vers le bas de la partie latérale de la  
narine interne du même côté , où fon extrémité infé-  
rieure s’ouvre à côté du sinus maxillaire fous la conque  
nasiale inférieure, enVÎron à l’endroit qui par une ligne  
verticale répond à l’interstice de la sceonde & de la  
troisieme dent molaire. La portion supérieure de ce  
conduit n’est que demi-canal ou gouttiere ;la portion  
inférieure est canal entier, & plus étroite que la fupé-  
rieure.

On peut dÎVifer le fac lacrymal en portion supérieure ou  
orbitaire & en portion inférieure ou nafale. La por-  
tion orbitaire occupe toute la goutiere osseufe. Elle est  
située immédiatement derriere le tendon mitoyen du  
mufcle orbiculaire. EnVÎron le quart de sa hauteur ου  
longueur est au-dessus du tendon , & le reste au-dessous.  
La portion nasille ou inférieure est cachée dans le ca-  
nal osseux du *nez j* elle a moins de capacité & moins de  
longueur que l’autre.

La portion orbitaire est fermée par fon extrémité silpé-  
rieure à peu près comme un petit intestin aVeuglc , &  
en maniere de cul-dessac. Sa caVÎté est en bas continuée  
aVec celle de la portion naEale. Elle est percée du côté  
de l’angle interne de l'œil, derriere le tendon du muf-  
cle orbiculaire , par un petit canal très-court formé par  
la rencontre & l'union des deux conduits des points  
lacrymaux, derriere ce même tendon.

La portion nafale du sac étant paryenue au bas du conduit  
osseux du *nez, sous* la conque ou coquille inférieure  
des narines internes, s’y termine par une petite ampou-  
le membraneufe un peu applatie, dont le fond estper-  
cé d’une ouVerture, que je trouVe ronde ou prefque  
ronde quand je la cherche aVec précaution , sans laquel-  
le je l’ai quelquefois trouiceoblongue.

J’ai attribué cette différence aux efforts que j’ai faits en  
écartant la conque inférieure pour aVoir la liberté de  
bien voir cette ouVerture, que j’ai même tromvée plus  
en arriere que dans le milieu du fond de l’ampoule ou  
extrémité de cette portion. C’est pourquoi quand je  
veux voir ou faire Voir cette ouVerture dans fon état  
naturel, je n’écarte pas le cornet inférieur , mais je le  
coupe légerement aVec un instrument bien tranchant  
ou aVec de bons cifeaux. Si on tire directement une  
ligne tranfVerfale depuis le dessous du *nez* jufques vers  
l’os de la pomette, & une ligne directement de bas en  
haut vis-à-vis la troisieme dent molaire , ou vis-à-VÎs  
la deuxieme, & la troisieme; la rencontre de ces deux  
lignes marque à peu près l’endroit qui répond à l’ex-  
trémité inférieure du fac.

J’ai encore trouvé l’extrémité supérieure de ce fac parta-  
gée en parties antérieures & en parties postérieures ,  
par une efpece de valvule connÎVente , située dans  
la partie antérieure & un peu plus bas que le tendon  
du musicle orbiculaire. Le petit canal commun des con-  
duits des points lacrymaux s’ouvre dans la partie pos-  
térieure de cette division, & par conséquent derriere la  
valvule.

Le tissu de ce ***sac*** est un peu spongieux ou cellulaire, &  
médiocrement épais. 11 est fortement uni par fa con-

NAS 1476

vexlté aVec le périoste du canal osseux. Ce périoste se  
montre très-distinctement. Le même tissu paroît être  
compoEé de deux lames collées ensemble par une siabsa  
tance spongieuse. L’externe est celle dont je viens de  
parler, l'interne paroît glanduleuse ; & dans quelques  
fujets elle est lâche & l'e plisse un peu, ce que je re-  
garde comme une indisposition.

*Les conduits incisifs,* ou conduits nasaux palatins de Sté-  
non, l'ont deux conduits qui Vont du fond des narines  
internes au traVers de la Voute du palais , & s’ouVrent  
derriere les premieres ou grosses dents incisiVes. On  
voit très-distinctement dans lefquelete leurs deux ori-  
fices au bas des fosses nafales, vers le deVant &à côté  
des crêtes maxillaires : on y voit leur trajet oblique au  
travers des os maxillaires , & enfin leurs orifices infé-  
rieurs dans une petite cavité ou fossette nommée trou  
palatin antérieur. Voyez le Traité *des Os socs.* Ils ne  
sont pas si apparens dans les fujets frais , furtout dans  
l’homme; car dans le mouton & dans le bœuf on les  
découvre fans peine.

M. Santorini, dans fes Observations Anatomiques, a  
donné une belle démonstration de ceux de l’homme. Il  
a ajouté à cet endroit fa maniere d’y réussir; qui est à  
peu près la même dont je m’étois toujours fervi dans  
mes Cours particuliers, pour démontrer à la fois tou-  
tes les parties externes qui ont rapport au *nez*, comme  
on le peut voir dans les Ouvrages ci-devant imprimés,  
de ceux qui m’ont fait l’honneur de me fuivre, furtout  
des étrangers. Je dis à peu près, car au lieu de *scier la*tête également en deux parties latérales, j’ai toujours  
fait passer la fcie un peu latéralement, pour confervet  
d’un côté la cloison entiere du *nez ,* celle des sinus  
frontaux, celle des sinus sphénoïdaux , & celle des  
conduits incisifs, fans blesser de l'autre côté les con-  
ques ou cornets, ni les cellules de l'os éthmoïde. Je  
me fers d’une fcie très-fine, faite d’un ressort de mon-  
tre.

Par cette méthode je prenois d’abord le côté dont étoient  
emporté toutes lescloifons , & j’y faifois voir les con-  
ques dans leur entier, leur convexité, l’épaisseur parti-  
culiere de la membrane pituitaire fur leur bord infé-  
rieur , l’orifice, ou les orifices quand il y en avoit plu-  
sieurs du sinus maxillaire , la disposition de l'orifice  
du sinus siphénoïdal, les conduits de communication  
du sinus frontal avec les cellules éthmoïdales &avec  
l'intervalle des deux conques, & la consormatlon des  
arriere-narines. J’y montrois par la même occasion  
l'orifice de la trompe d’Eustachi derriere l’arriere-  
narine, & la communication du fond du *nez* avec le  
fond de la bouche.

Sur le même côté j’emporte aussi enfuite par degrés aVec  
un instrument bien tranchant, ou aVec de bons ciseaux  
forts étroits & pointus, la conque supérieure ou con-  
que ethmoïde , fans blesser ni violenter les parties voi-  
sines. Sur les parties qui étoient couvertes de la con-  
que, on voit d’abord un peu vers le devant une fosu  
fette oblongue & comme ovale, qui descend un peu  
obliquement en arriere. On apperçoit à l’extrémité  
postérieure ou inférieure de cette fossette une ouver-  
ture de deux ou trois lignes de diametre , qui répond  
dans le sinus maxillaire. On trouve aussi à l’extrémité  
antérieure ou supérieure de la fossette, une ouverture  
qui répond au sinus frontal.

Immédiatement derriere cette même fossette on voit en-  
cote deux ouvertures, dont l'une répond dans le sinus  
frontal, & l’autre dans les cellules ethmoidales du mê-  
me os frontal. On découvre enfin dans la portion posa  
térieure de l’os ethmoïde pour le moins deux ouver-  
tures de communication entre les cellules de cet es.  
Tout ceci est fort différent de ce que l'on voit dans un  
Squelete, & fur les memes parties dépouillées de leurs  
membranes, &c. D’ailleurs cela varie; car dans un des  
fujets que j’ai examinés il y avoit un peu deVant llou-  
Verture du sinus maxillaire, & un peu plus haut, deux  
gouttieres qui *se* réiinissoient en allant au sinus frontal:  
la gouttiere supérieure étoit un peu tortue.

1477 NAS

Enfuite j’emporte de la même maniere, & avec les mê-  
mes précautions, la conque inférieure ou conque ma-  
xillaire : après quoi jlapperçois à deux ou trois li-  
gnes de distance ou environ, de l’extrémité antérieure  
de cette conque, une petite ouverture à peu près d’une  
ligne de diametre, laquelle ouverture est obliquement  
située, de forte qu’elle regarde en arriere. Elle paroît  
être l'extrémité d’un conduit du même diametre : mais  
en fendant avec les pointes de bons cifeaux la petite  
ouverture, on Verra aussi tôt une cavité ovale fernbla-  
bleà un cul de fac un peu applati, dont le diametre  
est environ de trois lignes au plus, & est dans la mê-  
me direction que la cloifon du *nez.*

Cette cavité ovale est l'extrémité inférieure du fac lacrv-  
mal, de forte que ce *sac* est seulement rétréci dans la  
portion qui est entre la portion orbitaire & cette caVÎ-  
té inférieure. On trouVe au-dedans de la même por-  
tion étroite l'ouverture d'un conduit aveugle, qui de  
deVant en arriere, & de bas en haut, fait le chemin  
d’environ truis lignes. Je ne fai pas encore à quoi il fe  
termine précisément, ni à quoi il peut servir.

Les arteres de toutes ces parties Viennent de la carotide  
externe. Celles des parties externes du *nez* font princi-  
palement des brandies & des rameaux de l'artere ma-  
xillaire externe,ou angulaire, & de l'artere temporale.  
Celles des parties internes du *nez* Eont des branches &  
des ramifications de l’artere maxillaire interne. Les  
veines sont à peu près de la même maniere, de pareil-  
les branches & des ramifications de la jugulaire exter-  
ne; elles communiquent avec le sinus orbitaire,& par ce  
moyen avec les sinus de la dure-mere; & enfin aVec les  
jugulaires internes.

Les principaux nerfs font les filets des nerfs olfactifs,  
qui defcendent par les trous de la lame transversale  
de l'os ethmoïde, & l'e distribuent sur la membrane  
commune des narines internes principalement fur les  
portions Veloutées de cette membrane. Le rameatl in-  
terne du nerf orbitaire ou ophtalmique, donne un fi-  
letqui passe par le petit trou orbitaire interne anté-  
rieur dans le crane, & en fort aussi en accompagnant à  
traVers la lame ethmoidale un des filets dont je Viens  
de parler.

Ce même rameau interne s’avance ensisite Vers l’os un-  
guis, & *se* distribue en partie au sac lacrymal, enpar-  
tie à la partie supérieure du musitle pyramidal & à cel-  
le des tegumens du *nez.* Le nerf fous-orbitaire , qui est  
un rameau du nerf maxillaire fupérieur étant passé  
par le trou orbitaire inférieur, jette des filets aux par-  
ties latérales externes du *nez.* Un autre rameau du nerf  
maxillaire fupérieur s’aVance si.ir l’arriere-narine du  
même côté, & Ee dispecte Eur les conques & autres par-  
ties internes du *nez.*

En général le *nez* est l'organe de l'odorat, moyennant  
la portion Veloutée de la membrane interne , dans la-  
quelle portion les nerfs olfactifs fe distribuent princi-  
palement. Le *nez* fert aussi à la refpiration , & la lym-  
phe mucilagineufe, dont toute l'étendue de la mem-  
brane pituitaire est enduite, empêche que l’air par fes  
passages continuellement réitérés, ne desseche cette  
membrane , & ne la rende par-là incapable pour l'odo-  
rat. Le nerf fert encore à régler & à modifier la Voix ;  
à quoi contribuent aussi les sinus. Le fac lacrymal re-  
çoit la ferosité des yeux, & la décharge fur le pa-  
lais, d’où elle coule pour la plus grande partie dans le  
pharynx. WlNSLcw.

NAT

NAT A, NATTA, NASA, NASDA, ou NAPTA.  
Tous ces mots signifient une efpece de tumeur, ou de  
loupe, qui croît cn différentes parties du corps , dont  
la baie est étroite, & dont le corps allant en s’étendant,  
lui donne la figure d’une figue.

N AT ARON. Voyez *Natron.*

NATATIO, *l’action de nager.*

NAT 1478

Il y a peu de maladies chroniques dans lesquelles la nage  
Toit bienfaisante; aussi llordonne-t’on rarement, on  
prend cet exercice seulement en Eté ; il maigrit  
le’ persiannes pléthoriques, facilite la perspiration,  
échauffe, atténue, & rend ceux qui y font accoutumés  
moins fensibles aux injures de Pair. La *nage* ou le bain  
dans la mer, est salutaire à ceux qui font attaqués d’hy-  
dropisie , de gale, de maladies exanthémateuses, d’é-  
léphantiasss , & de fluxion sur les jambes , ou sur  
quelque autre partie du corps. On peut aussi l’ordon-  
ner aVec succès à ceux dont le corps ne tire aucun pro-  
fit des alimens qu’ils prennent. La *nages* soit dans  
Peau douce, foit dans Peau salée porte à la tête; elle  
produit le même effet dans les eaux trop fraîches, c’est  
pourquoi il est dangereux de s’y expofer; si l’on de-  
meure long-tems dans l’eau trop fraîche ; fa fraîcheur  
& fon humidité affecteront les nerfs. La *nage* dans  
l’eau naturellement chaude est quelquefois préjudicia-  
ble, parce quelle s’infere dans les Vaisseaux du corps;  
elle est plus malfaisante eneore dans l’eau échauffée par  
art. Il est donc de la prudence de ne *nager* ni dans l’eau  
douce , ni dans l'eau salée, ni dans aucune autre eau ;  
sans s’être auparaVant modérément huilé, & échauffé  
par la friction; alors il faut fe plonger dans Veau tout  
d’un coup , en *se* précipitant de quelque lieu éleXé.  
ORIBASE. *Lib. 6. Cap. zy.*

NATES, *les fesses.*

On donne aussi le nom de *Nates* à deux protuberances du  
cerVeau.

NATRIX, nom d’un serpent. Voyez *Hydrus.*

NATRON, *Nitre. .*

Le *nitre* des anciens est très-différent du nôtre. Notre *nitre*est inflammable, & donne des crystaux prisinatiques ,  
minces, longs & également gros , dont les extrémités  
se terminent en pointe. Or il est constant que les an-,  
ciens n’ont rien connu de semblable : on ne Tait point  
dans quel tems notre *nitre* artificiel a été inVenté. Ce  
que l’on peut assurer , c’est que cette découVerte con-  
tribua beaucoup à celle de la poudre à canon.

Voici les différences particulieres qu’il y a entre notre  
*nitre 8e* celui des anciens.

1. Le *nitre* des anciens étoit un fossile naturel tiré de la  
terre, impur à la Vérité: mais qui fe purifioit j.ar la feu-  
le lessiVe. Le nôtre est artificiel, & doit sa formation à  
Pair. Ce qui fait Voir quelle est l’erreur de ceux qui  
assurent qu’on brasse certaines bieres aVec des eaux ni-  
treufes ; ce que l'on dit communément de la biere de  
SerVefs,& deNumbourg.

2. Le *nitre* des anciens étoit alcalin & détersif, enforte  
qu’on pouVoit le fubstituerà la potasse, lorfqu’il étoit  
question de faire du Verre, ou du faVon : il Venoit d’E-  
gypte, & on l'appelloit *natron*, & il Vient maintenant  
deSmyme une terre purement alcaline, dont on fait  
grand commerce à Paris; & qu’on emploie au lieu de  
potasse. Clusius, *de Exotic.Lib. II.* dit que le *nitre* des  
anciens est si commun au Caire , que dix lÎVres pestant  
ne Valent pas un meyden, c’est-à-dire six liards; on  
l’emploie à différens usages; on en enduit les Vaiffeaux,  
& l'on s’en stert pour Eécher le cuir, en le mêlant avec  
des siliques d’acacia. Nous lssons dans Bellonius, *Lib.  
II.* que le *nitre* des anciens est très-rare parmi nous,  
& il assure fermement qu’il n’y en a point du tout en  
Europe : mais que rien n’est plus commun, ni à meil-  
leur marché en Egypte. Notre *nitre* est un fel qui a de  
la faVeur , il n’est ni acide, ni alcalin, mais d’une  
nature moyenne ; car il n’entre en eflerVefcence, ni  
avec les alcalis, ni aVec les acides.

3. Le *nitre* des anciens n’étoit ni combustible, ni inflam-  
mable cnmme le nôtre, & par conséquent ne pouVoit  
ferVirà faire de la poudre à Canon : Cela posté, il est  
éVÎdent qu’on auroit tort d’appliquer à notre *nitre* ccm-  
mun, ce qu’on lit dans HippoCrate, Pline, Diofcoride,

A A A a a ij

1479 NAT

Galien & autres anciens Auteurs, du *nitre* & de ses  
propriétés. 11 faut entendre par ce *nitre*, un fel natu-  
rel alcalin.

Quoique Bellonius assure qu’il n’y a pas en Europe un  
grain de ce fel alcalin, ou du *nitre* des anciens: fans  
assurer qu’il y ait autant de fel alcalin nitreux dans  
nos contrées qu’en Egypte , je fuis certain qu’on peut  
tirer ici des entrailles de la terre , un fel fixe purement  
alcalin, aVec toutes les propriétés de la potasse, du sel  
de tartre, ou du *nitre* des anciens ; ce qui est iuffifam-  
ment démontré par les fontaines, les bains & les eaux  
médicinales. Le fel que l’on tire de la plupart d’entre  
elles est un fel alcalin très-pur. Les eaux de Selter &  
Antonines, & en Boheme, celles de Buckfouerling &  
de Wildungen, donnent ainsi que celles de Carlsbath &  
Emsen,un fel alcalin très-pur. Les fontaines de Schwab  
bach & d’Egra produisent un sel alcali, & outre cet ala  
cali un fel moyen. Après cela peut-on douter que no-  
tre terre ne contienne un fel fixe alcalin dont les eaux  
s’impregnent, & qu’elles emportent aVec elles ? Ces ob-  
ferVations ferVÎront aussi à réfuter l’opinion commune  
de plusieursChymistes modernes\*,que lefel alcali fixe est  
une pure production de Part & du feu; & que le feul  
moyen de le tirer des Végétaux, c’est de les réduire en  
cendres. HoffMaN , *observat, Physico-chymicae. Lib. II.  
Obs.* I.

NATTA. Voyez *Nata.*

NATURALIA, *les parties naturelles»*

N A V

NAVICULARE OS ou NAVIFORME , os du pié  
qu’on appelle aussi *os cymbiforme,* os naVlculaire. V.  
*Crus.*

NAVIGATIO , *navigation.* Nous aVons considéré à  
l’Article *Fibra la navigation* comme un exercice. V.  
*Fibra.*

NAU SEA , ναυτία, de ναῦς, Vaisseau ; *naus.ée.* C’est pro-  
prcment ce mal de cœur dont font attaqués ceux qui  
*fe* trouVent dans un Vaisseau pour la premiere fois.  
Mais on en a étendu l'acception à tous les maux de  
cœur & à toutes les enVÎes de Vomir. Voyez *Pyretos.*

NAUSIOSIS , ναυσίωσις , est la mêmechofe que *Nausca.*NAUTEA. Nonius Marcellus dit que c’est Peau conte-  
nue dans des peaux ou dans des outres, & dont on usie  
dans les Vaisseaux; les marins l’appellent *nautis-,* d’où  
l’on a fait *nautea.* Mais Mercurialis s’en tient à la dé-  
finition de Pauli, qui commentant Festus , prétend  
que le *nautea* est une plante dont la graine est noire,  
que les Tanneurs emploient, & qui prend fon nom de  
*navis, vaisseau ,* parce qu’elle excite des nausées. Ainsi  
c’est plutôt de *nausca* que de *nautis,* qu’on a fait *nau-  
tea* , changeant Ps en *t.* Labco esté par Festus, dit  
dans fon *Comment. Juris Pontifie*. que le *nautea* est une  
fubstance rouge dont on se senuit pour teindre quel-  
ques Vétemens Sacerdotaux. Si l'on embrasse l'opinion  
commune, & qu’on fuppofe que le *nautea* est une plan-  
te employée par les Tanneurs pour préparer le cuir, &  
qui a la propriété d’exciter des nausées ; on fera fort  
embarrassé à nous assigner quelle est cette plante; car  
ces Artifans n’ont jamais employé d’herbe, excep-  
té la bryone blanche, qui ferVoit, à ce que dit Diof-  
coride, à détacher le poil des peaux. En effet, cette  
bryone a la propriété de proVoquer le Vomissement.  
La bryonne noire produit aussi les mêmes effets ; il  
n’y a de la différence que dans l'énergie ; aussi Hadria-  
nus Junius prétend-t il que celle ci est le *nautea* de  
Festus. Quelques Lexicographes entendent par *nautea*la même plante que par *anagyris,* & leur opinion aura  
quelque Vraissemblance , si l'on n’a égard qu’à la quali-  
té émétique de *'Vanagyris Se* du *nautea.* Rhodius au  
contraire est dla.VÎs que c’est le *vitis nigra,* ou *s uva  
Taminia ,* ainsi que Pline dit qu’on l’appelloit commu-  
nément. Voytz *Lib. III. cap.* 21.11 ajoute que les deux

Ν *A* X 1480

faVans hommes, AVantius & Schipanus, étoient du  
même fentiment, & qu’Oribafeassurant que *\’uva Ta~  
mima* purge par le Vomissement, *Med. Coll. Lib. V l I.  
cap. 16.* lui donne un nouveau poids. RHODIUS, *Not.  
ad Scrib. Larg. N°.* 180.

NAUTIA. Voyez *Nausca.*

NAUTICUS MUSCULUS. Voyez *Tibialis posticus.*NAUTILUS , *nautile* ; poisson à coqu.lle, qui passe pour  
être apéritif. Εεμεηυ, *des Drogues.*

N A Χ

NAXIA COS, nom d’une efpece de pierre à aiguiser,  
dont Galien fait mention dans fon Traité *de Stmpl.  
Facultat.*

N E Α

NEAPOLITA, νεαπολίτης , nom d’un topique dont on  
trouVe la defcription dans Actuarius, *Lib. VI. cap.* 8.  
*de Methodo Medendi ,* & qu’il recommande dans la  
goute & la sitiatique,

NEAPOL1TANUM UNGUENTUM, *Onguent Na-  
politain.*

Voici comment il ***se*** prépare.

Mêlez & faites un onguent.

NEAPOLITANUS MORBUS, *Mal de Naplest* ou  
*la vérole.*

NEASTRUM, terme obfcur fait par Paracelfe, dont  
nous allons citer l’explication , tout inintelligible  
qu’elle est.

Voici ce que c’est, felon lui, que le *neastrum.*

*Neastrum est commotio elementorum , et dementatorum ,  
et est agitatio jacta in illis omnibus quae ab elementis  
descendunt. Divisio sit in locustas. Quo cadit , ibi scsc  
exeret.*

*Pars nonnulla In corpore adhaeret neastro ignis, quaedam  
aeris , nonnulla aquae, aliqua terrae. Secundum hoc scire  
debet Medicus quando vel paroxysment ,vel miniis. Nara  
in suis elementis cognoscuntur illae.*

*Est enim natura congenita ; quae ita in Yliado consistit. Et  
qtiâ ratione ne astra alia erumpunt s ac sc produnt : ea-  
dem hoc quoque nec à corpore desistit, quandiu elemen-  
tum ipsius illud tenetset est contrarium morbis in elemen-\*  
tis et in corpore.*

N E B

NEBULA , maladie de l’œil. Voyez *Oculus,*

NEBULGEN , fel engendré par l’humidité de Pair qui  
le répand fur les pierres dans la campagne, & que la  
chaleur du foleil durcit. RULAND.

1481 N E D

NEC

NECESSARIÆ RES, les choses *non-naturelles,*NECHIASECH , terme obEcur de Paracesse, par le-  
quel il entend , autant qu’il est possible de le conjectu-  
rer, des particules salines & corrosives.

NECROCOMICA , prodiges , avant-coureurs de quel-  
que grand événement. RULAND.

NÉCROLIUM, remede capable d’empêcher la mort &  
de consierver la vie.

NECROSIS , νέκρωσις, *mortification,*

NECTAR, νεκταρ, *nectar.*

Les anciens dssoient que le *nectar* étoit la boisson des  
Dieux, d’où ce nom a passé à un grand nombre de li-  
queurs. Entre ces liqueurs, il y en a une qui *se* fait avec  
du vin doux, réduit à la moitié par ébullition, avec une  
addition d’une sixieme partie de miel; on ordonne de  
tenir cette liqueur dans des vaisseaux bien fermés & au  
frais. Diofcoride parle , *Lib. V. cap. 66.* d’un vin qu’il  
appelle νεκταρίτης οἰνος, & que d’autres nomment, dit-  
il , *nectarion.* Ce *nectaritem* nlest autre chofe que du vin  
dans lequel on a mis insuEer de la racine d’aunée. Ga-  
lien sait mention de plusieurs compositions auxquelles  
il donne l'épithete de *nectarine.* Il décrit dans sim Trai-  
té *de Comp. M. S. L. cap.* 7. *Lib. VIII.* un antidote *nec-  
tarin s Lib. IX. cap.* 4. du même ouvrage, un éclegme  
*nectarin y & LibA V. cap.* 7. un collyre *nectarin,*

N E D

NEDEON , terme obsicur de Paracelse , qui signifie en  
général la vertu , la propriété essentielle ou spéCÎfique  
d’un corps naturel.

NEDUM-SCHETTI, H. M. Nom d’un arbrisseau bac-  
cifere qui croît aux Indes Orientales. On le sait bouil-  
lir dans de l’huile, & l’on en prépare ainsi un onguent  
qu’on dit être bienfiaisiant dans les maladies prurigi-  
neuses.

NEDYIA, νηδυὶα, les intestins ou les vifceres de l'ab-  
domen. .

NEDYS, νηδύς, le ventre , l’abdomen ou l'estomac.  
NEDYUSA , νεδυῦσα, épithete que l'on donne à la sioif,  
& qui marque *sa* force ou la violence. Ηιρροοβλτε ,  
*Coac.*

NEF

NEFRENDES , proprement cochon de lait. On entend  
par ce mot, ou les jeunes enfans qui n’ont point encore  
de dents, ou les vieillards qui n’en n’ont plus.

N E G

NEGUNDO MAS, ou *Vitae x trifolia minor > Indica  
ferrata.*

NEGUNDO FCEMINA , ou *Vitex trifolia minor ,  
Indica rotundifolia,*

N Ε I

NEIÆRA, νείαιρα ou ι^ιαίρη , la partie inférieure du  
ventre.

4'

NEIEM EL SALIB , Alpini. J. Β, Bontii. *Gramen  
dactylon Ægypelacum -,* C. B. Parla *Pié de coq Egyp-  
tien.*

C’est une efpece de plante mince, dont les racines sont  
blanches, rampantes & genouillées. Ses branches sont  
parelllcment genouillées & portent quatre épis qui te-  
présentent parfaitement une croix ; ce qui l'a fait ap-  
peller par les Egyptiens *neiem-esisalib ors gramen cru-  
ris ,* ou *herbe aux croix.*

Ceux qui font attaqués de la pierre dans les reins ou dans

\* N E P 1482

la vessie, font un grand usage de ses semences qui font  
très-petites, & qui ressemblent à Celles du gazon. El-  
les passent pour avoir la vertu de dissoudre les confé-  
rions pierreufes formées dans la vessie, maladie très-  
commune & prefque endémique en Egypte. Les fem-  
mes sont prendre très-communément de la décoction de  
fa racine à leurs enfans, lorfqu’ils font attaqués de rou-  
geole ou de petite vérole ; elles en prennent elles-mê-  
mes dans la suppression des regles. Quelques-uns ont  
regardé la décoction de fes femences modérément  
broyées, comme un remede excellent pour hâter les  
éruptions exanthémateuscs appellées pétéCluales ; & ils  
en fassoient un grand secret dans les fievres pestilen-  
tielles ; on emploie toute cette plante , mais surtout  
*sa* racine , dans la cure des plaies & des ulceres ; sa  
racine passe pour contenir des partieules très-déliées, &  
pour être chaude & dessiccative, quoique l'on *se ser-  
ve* communément de *sa* détection pour exciter la  
l'ueur. RaY , *Hist. Plant.*

NEILION , νείλ'ον, nom d’un malagme dont on trouve  
la description dans Paul Eginete, *Lib. V.II. cap.* 18.

N E L

NELIPOULI. Voyez *BilimH.*

N E N

NENEMIA , νενεμίη , sérénité ou tranquilité de l'air.  
**HIPPOCRATE.**

NENUFAR ou NENUPHAR. Voyez *Leuco-nyrn-  
phaea.*

NENUFARENI, esprits imaginaires habitans de Pair ;  
selon les Adeptes.

N E P

NEPA , *crabe, écrevisse,* ou plutôt *scorpion,* felon Al-  
droVandi.

NEPA, en Botanique, c’est le *gemsta-spartium malustbrevioribus aculeis.*

NEPENTHES, νηπενθηὸ, de νὴ, négation, & de πένθος,  
deuil, affliction ; *nepenthe,* remede sort vanté par Home-  
re, *Odysc* Δ. *ver.*220. et *suiv.* Diodore de Sicile l’appel-  
*lcelctbel. ad Finem,* ὀργῆς καὶ λύπης φάρμακον, « l’antidote  
α de la colere & du chagrin.» Dans l’éloge que lePoëte  
en sait, il dit que telles similes vertus du *népenthe,*que quiconque en prendra avec du vin , Eera tou-  
jours inEensible au chagrin , vît il mourir S01? pcre  
*& sa* mere, ou égorgeât t’on fous fes yeux fes freres &  
*ses* plus chers amis II ajoute qu’Helene apporta d’E-  
gypte cette boisson, où elle l'avoir reçue de Polydam-  
na femme de Thenys. Diodore de Sicile édaircit cet  
endroit d’Homere , & nous assure que de fon tems les  
femmes de Thebes en Egypte, qu’on appelloit aussi  
Diospolis,fassoient encore ufage de ce remede efficace.  
Le même Auteur ajoute que les habitans de cette ville  
passaient pour en avoir seuls la recette. SoHULTz. *Hist.  
Med.*

NEPETA, ou *Cataria angustifelia major, Ou Cataria  
angustifolia major, flore caeruleo purpurascente.*

NEPETELLA , ou *Cataria minor vulgaris.*

N EPHELOIDES, νεφελοειδής, *nébuleux* ; épithete  
qu’Hippocrate donne à l’urine.

NEPHRIDION, νεφρίδιον , graisse des reins. Ηιρρο-  
**CRATE,** *Lib. II. de Mulierum morbis.*

NEPHRITICUM LIGNUM. Voyez *Balanus Met  
repsica.*

NEPHRITICUs , de νεφρὸς, rein ; *néphrétique* ; nom que l'oit  
donne tant aux personnes dont les reins l'ont affectés  
de quelque maladie, qu’aux remedes employés à leur  
I guérison.

1483 NEP

**NEPHRITICUS LAPIs ,** Offic. Charlt. Foss. 33. Schrod.  
329. Worm. 95. Boet. 259. de Laet. 81. *Lapis Indi-  
cus, nephriticus*, AldroV. Muf Metal. 706. *Lapis ne-  
phriticus ,* Cale. Miss, 333. Mont. Exot. *Pierre néphré-  
tique.* DaLE.

*Lapierre néphrétique* est nuancée de couleur verte, blan-  
che, jaune, noire & bleue : mais elle a partout un œil  
verdâtre. On l'apporte de l'Amérique. On la trouVe  
aussi dans quelques contrées de l'Espagne & de la Bo-  
heme.

On la porte en amulete contre les maux de l’estomac &  
des reins.

NEPHRITIS, *néphrétique, inflammation aux reins.*

On Eait que 'les reins même Eont Véritablement enfiam-  
més par la douleur ardente ,-poignante, νΐνε , inflam-  
matoire du lieu ou ils sirnt situés , par la fieVre aiguë  
continue qui l’accompagne , par le peu d’urine qulon  
rend, siouVent en petite quantité à la sois , sort rouge  
ou aqueusie dans le sort du mal ; par l’engourdissement  
de la cuisse Voisine; par la douleur de l'aine , & du tes-  
ticule Voisin; par la douleur iliaque, par le Vomisse-  
ment de la bile, par des rôts continuels.

Cette inflammation Vient de toutes les causies générales  
de l'inflammation déterminées aux reins , & par consé-  
quent, ι°. de tout ce qui empêche les liqueurs d’être  
transinsses au-delà des extrémités artérielles , comme  
blessure, contusion, absicès, humeur, être long-tems  
couché, de grands eflorts de corps, une petite pierre ;  
2°. de tout ce qui empêche l'urine de passer dans le  
bassinet , dans l’urétere, dans la Vessie , comme les  
mêmes caisses dont on Vient de faire mention, appli-  
quées à ces parties ; 3°. de ce qui pousse aVec force les  
parties du fang dans les couloirs de l'urine , comme la  
coursie, l’équitation forte & continue, la grande cha-  
leur, les eflorts, la pléthore, les diurétiques acres, les  
venins ; 4°. la longue contraction spasinodique de tous  
ces petits Vaiileaux.

LorEque tous ces petits vaisseaux sirnt fort enflammés, ils  
font fouVent si resserrés, qulon ne rend point du tout,  
ou quelquefois que fort pleu d’urine transiparente, té-  
nue , aqueusie, ce qui est d’un très-mauVais augure.  
Souvent les nerfs qui font attachés à ces parties, &  
ceux qui fiant dans le voisinage étant irrités, ce mal  
catsse des douleurs , des convulsions à l'estomac, au  
mésientere , aux intestins , aux uréteres ; ce qui donne  
lieu à des rôts, à des nausées , à des vomissemens , à des  
déjections par les selles , au *miserere,* à la suppression  
des urines, à l'engourdissement des cuisses, àleurim-  
mobilité , à l’ardeur des lombes.

Cette inflammation fie guérit par la bénignité de la mala-  
die,& la bonté du tempérament du malade ; 1. par la ré-  
solution ; 2. par une abondance d’urine , rousse, épaisse,  
rendue fans interruption avant le septieme, ou tout au  
plus aVant le quatorzième jour de la maladie ; 3. par  
un flux hémorrhoïdal abondant au commencement de  
la maladie.

LorEque les signes de ce mal sont connoître qu’il est dans  
l’état de l'inflammation, on le guérit, lu par tous les  
remedes généraux qui font propres à diilqer l'inflam-  
mation , tels que la saignée , ou les réVtllsifs, les dé-  
layans ; 2. par l'tssage copieux des décoctions douces ,  
émollientes , anti-phlogistiques ; 3. par des clysteres  
assiducment réitérés , des fomentations , des bains  
composés des mêmes chosies ; 4. par un régime hu-  
mectant , doux ; 5. par le repos, en éVÎtant la chaleur  
du lit , & si-lrtout de fe coucher fur le dos.

NEP 1484

Faites bouillir le tout dans trois lÎVres d’eau pendant une  
demi-heure , & faites prendre au malade deux  
onces de cette décoction à chaque quart-d’heure.

Ou,

Prenez *des racines de chien-dent, six onces s*

*de la graine de melon broyée, une once et demie ;  
de la réglisse, une once.*

Faites bouillir le tout dans trois livres d’eau.

Faites le même ufage de cette décoction que de la pré-  
cédente.

Si les symptomes de la douleur ou des convulsions siont  
pressans , on y remédie par des opiats , après avoir pra-  
tiqué les remedes généraux.

Pour le trep grand vomissement, qui est un Eymptome  
de la maladie , il est EouVent utile de l’aider en buVant  
de l'eau tiede miellée. Et c’est par cette seule métho-  
de qu’on guérit la *néphrétique* même qui Vient d’un  
calcul engagé dans les reins, ou dans les uréteres.

Si la *néphrétique* Vient de grandes catsses , & que la *réso-  
lution* du mal ne *se* fasse point, & que loin de *se* gué-  
rir, il dure au delà du feptiemejour , il est à craindre  
qu’il ne fe fasse abfcès : on fait qu’il *se* sait par la ré-  
mission de la douleur, par la pulfation dans laquelle  
elle a dégénéré, par des frissons dont on est senlVent  
faisi, par le fentiment de pefanteur & d’engourdisse-  
ment dans la partie. On est sûr qu’il est déja formé,  
non-feulement lorEque ces accidens ont précédé , mais  
encore qu’il y a battement, ardeur, tension dans ce mê\*-  
me lieu, que l'urine estpurulenté, fétide, comme de  
l'urine falée & putrefiée. Aussi-tôt qu’on fait que cet  
abfcès est formé, il faut d’abord mettre en œuVre les  
remedes qui font maturatifs & émolliens .’ enfuite  
quand on s’apperçoit que l’urine est purulente , ul'er  
de diurétiques purs, tels que les eaux médicinales, le  
petit-lait, &c. auxquels on ajoute en même-tems les  
balsamiques.

Si cette suppuration dure long-tems, le rein, dont toute  
la substance est rongée, forme un sac qui ne fert à au-  
cun ufage ; & EouVent alors siUVient la phthisie ré-  
nale.

S’il s’y fait un skirrhe, la cuisse du même côté deVÎent  
paralytique ou boiteufe , mal fans remede ; ce qui pro-  
duit siouVent une conEomption lente , l’hydropisie,  
&c.

Mais s’il arrÎVe qu’une petite quantité de matiere enflam-  
mée si; coagule & s’arrête dans le plus petit follicule  
du rein, elle forme une bafe, autour de laquelle la  
matiere sablonneuse de l’urine Venant à s’appliquer  
par couches, produit le calcul rénal, & l’augmente  
ainsi.

Cette inflammation fe termine aussi quelquefois en gan-  
grene; ce qu’on connoît par la Véhémence de la caufe  
& des Eymptomes , lorEque les remedes n’apportent au-  
cun soulagement, & lorEque la douleur cesse Eubite-  
ment & fans cauEe, aVec une sueur froide, un pouls  
foible, intermittent , le hoquet , des urines ou tOut-à-  
sait supprimées , ou lÎVÎdes, noires, filamenteuses, fé -  
tides, mêlées de caroncules brunes ou noires, avec  
une extreme & sijbite débilité.

Il paroît par-là qu’il y a une infinité de causes néphréti-  
ques , entre lefquelles il y en a une que le calcul pro-  
duit; cependant elles demandent presque toutes la mê-  
me curation. Il est aisé d’entendre par ce qui précede,  
pourquoi la *néphrétssue* est si fréquente dans les fieVres,  
ainsi que fa crife. On connoît aussi par-là l'd'chutie qui  
vient du Vice des reins ou des uréteres, & on la guérit.  
BûERHAAVfi.

1485 NER

NEPHROMETRÆ , νεφρομήτραι. Muscles des reins  
appellez *psoas*. BUFFUs EpkksiUs , *de Appellat. Corp.  
Hum. Lib. I. cap. 3 0.*

NEPHROS , νεφρὸς , *Rem.*

NEPHROTOMIA. Voyez *Lithotomia.*

NEPONES. Voyez *Barones.*

NEPTA, le même qu’*as.phaltus.* ORIBASE. *CollectMedic.  
Lib. II.*

N E R

NERE, nom d’une pastille, dont Paul Eginete fait men-  
tion , *Lib. VII. cap.* 12.

NERITA. Coquillage de mer, dont il y a plusieurs esc  
peces. Le poisson qu’il contient passe pour un bon ali-  
ment ; on dit qu’il facilite la formation des fucs sémi-  
naux. Quant à l’écaille , elle passe pour apéritive. LE-  
MERY , *des Drogues.*

NERIUM. *Laurier rosie.*

Voici Ees caracteres :

Ses branches grandes & petites font divisées & Eous-divi-  
sées en trois , *ses* feuilles croissent aussi trois à trois.  
Son calyce est petit, tubuleux, & divisé en cinq parties ;  
fa fleur est monopétale , pour ainsi-dire en entonnoir,  
fort éyasé par le haut, & divisé profondément en cinq  
fegmens larges & grands. Au centre de la division font  
cinq lobes, comme dans le lychnis , le caryophyllus &  
l’apocinum ; elle a cinq étamines. L’ovaire qui est au  
centre du calyce, dégénere en un fruit uni prefque cy-  
lindrique, composé de deux capfulesqui se séparent  
lorfqu’il est mûr , & qui contiennent des semences  
couVertes de duvet.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Neriumfloribus rubescentibus.* C. B. P. 464. Tourn.  
Inst. 605. Boerh. Ind. A. 316. *Nerium.* Offic. Ger.  
1046. *Nerium asive Rhododendron , flore rubro.* J. B.  
2. 140. *Oleander, sive Laurus rosca* , Park. Theat.  
1469. *Oleander vulgo ,* Herm. 4. *Laurier rosie.*

Il croît dans les lieux maritimes, proche les rivieres ; ain-  
si que Diofcoride nous en avertit, & que nous trouvons  
par expérience. Le même Auteur dit avec Pline que  
ses fleurs & fies feuilles font un poisem, pour les mulets,  
les ânes, les chiens & plusieurs autres quadrupedes :  
mais qu’au contraire elles siont alexipharmaques pour  
l’homme & bonnes pour la morsclre des ferpens. Pour  
cet ester, il faut les prendre dans du vin avec une addi-  
tion de rue. Ils ajoutent que les animaux foibles, com-  
me les chevres & les brebis, mourront si on leur fait  
boire de lleau dans laquelle on aura fait macérer des  
feuilles de *Laurier rose.* Mais Galien dont l’autorité  
est préférable à celle deces Auteurs, ditque le *Nerion*est digestifà l’extérieur : mais qu’il est vénéneux tant  
pour l’homme, que pour la plupart des animaux, pris  
intérieurement.

Joannes Bodæus à Stapel, dit que *Nerion* vient de la né-  
gation vn&du verbe ἔραμαι , aimer ; comme qui diroit  
plante qu’il faut détester. D’autres prétendent que cet  
arbrisseau a été ainsi nommé des Néréides,ou Nymphes  
des eaux , parce qu’il fe plaît dans les lieux aqueux. Il  
y en a qui dérivent son nom de ἀπὸ του *νὴ* ῥέὶν, qui ne  
coule point ; parce que pris intérieurement, ilote aux  
fluides leur mouvement, & caisse une oppression insilp-  
portable ; en effet il y a enflure de ventre silivie d’in-  
flammation dans tout le corps , & d’une consommation  
tOtale de l’humidité. On l’appelle aussi *Rhododaphne,*parce que sa fleur ressemble à la rosie, & *sa* feuille àcel-  
le du *laurier -> & Rhododendron s* parce qu’il a la fleur  
du rosier, & qu’il s’éleve à la hauteur d’un petit ar-  
bre.

On le cultive foigneufement dans nos Jardins , à cause

N E R i486  
de la beauté de fes fleurs, & de sa verdure perpétuelle»  
RaY , *Heist- Plant, p. iy6.*

2. *Neriumfloribus albis.* C. B. P. 464. *Neriumasive Rho-  
dodendron , flore albo.* J. B. 2. 141.

Il a les propriétés du précédent.

3. *Nerium Indicum , angustifolium ; floribus odoratis sim-  
plicibus.* H. L.447.

4. *Nerium Indicum latifolium ; floribus plenis odoratis\**H. L. 447. 449.

5. *Nerium Indicum latifolium, flore variegato, odorato  
pleno.* H. A. I. 45. B0ERH. *Ind. alt. Plant.vol.I. page*316.

On l’appelle *Nerium* de νηρὸς, humide ; parce qu’il croît  
dans les lieux humides. Cette plante est d’une force lu-  
croyable. Son fuc excite une inflammation si violente,  
que la déglutition en est sisspendue fur le champ ; reçut  
dans l’estomac, il en chasse tout, & purge par haut &  
par bas, exerçant sa qualité vénéneufe en tout fens.  
Le *Nerium* a les vertus de l’apocynum. Les troisieme,  
quatrieme&cinquieme especes ont une odeur fort dou-  
ce : mais en ayant manié, & m’étant occupé à jeun à les  
examiner dans une chambre bien fermée , je fus atta-  
qué d’un assoupissement qui me saisit peu à peu, & qui  
fut fuivi de mal de tête. Ce qui me fit conjecturer que  
leur odeur avoit quelque chofe de vénéneux : mais que  
la sorce de ce venin ne fuffifoit point pour incommo-  
der en plein air, ce que vous trouverez conforme à Pex-  
périence. Le vinaigre & tous les acides font des anti-  
dûtes contre le *laurier-rosc. Histoire des Plantes attri-  
buée* à *Boerhaave.*

NERONIANA , épithete que l’on donne à la Phlébo-  
tomie , lorsqu’on ouvre plusieurs veines dans le même  
jour.

NERVALIA OSSA, *Ow Arcu ali a ossea.* Voyez *Arcua\*  
lia.*

NERVI , les. *Nerfs.*

Tous les *nerfs* du corps humain tirent leur premiere ori-  
gine , ou du cerveau ou du cervelet, moyennant la  
moelle allongée, ou de la moelle sipinale. Ils en vien-  
nent en maniere de faisceaux très-iymmétriquement ar-  
rangés par paires, & comme autant de troncs séparés  
qui *se* divisent ensuite en branches , en rameaux,en  
ramifications & en filets.

Ceux de la moelle allongée percent pour la plupart la ba-  
se du crane , & en sortent dans le même arrangement  
par des trous proportionnés de cette bafe. Ceux de la  
moelle épiniere passent par les ouvertures latérales de  
toutes les vertebres , & par les grands trous antérieurs  
de l’os fiicrum.

De ces faisceaux ou troncs de *nerfs ,* on en compte  
ordinairement dix paires provenantes de la moelle  
allongée, dont neuf paires Portent séparément par des  
trous particuliers de la baEe du crane,& la dixième paire  
ne Eort que de l’extrémité de cette moelle, qui passe par  
le grand trou occipital.

Les faisceaux ou troncs qui viennent de la moelle épinle-  
re, sont au nombre de vingt-quatre paires. Ilspeuvent  
en général être appelles *nerfs* vertébraux, ou interver-  
tébraux. Il y a sept paires de *nerfs* cervicaux; douze  
paires de *nerfs* dorsaux ou costaux, qui sont de vrais  
*nerfs* intercostaux ; cinq paires de *nerfs* lombaires; &  
cinq ou six paires de *nerfssacréS.*

Avant que d’entrer dans le détail de la division particu-  
liere de tous ces *nerfs s* & de la route de leurs branches,  
rameaux, ramifications & filets , il est bon d’en donner  
une idée générale, comme une espece de table ou plan,  
en la .maniere salivante.

1487 NER

*Nerfs de la moelle allongée\**

Premiere paire ; *nerfs* olsactifs.

Seconde paire ; *nerfs* optiques.

Troisieme paire ; *nerfs* moteurs des yeux, moteurs com-  
muns, oculaires communs , mufculaires communs,  
oculo-musculaires communs.

Quatrieme paire; «crsotrochléateurs , musculaires obli-  
ques supérieurs , communément nommés *nerfs* pa-  
thétiques.

Cinquieme paire ; *nerfs* innominés , *nerfs* trijumeaux.  
Les troncs subalternes de cette paire à chaque côté ,  
siont trois ; faVoir , le *nerf* orbitaire , le *nerf* maxillaire  
supérieur, le *nerf* maxillaire inférieur.

Sixieme paire ; moteurs externes , oculaires externes, |  
mufculaires externes,oculo-musculaires externes.

Septieme paire ; *nerfs* auditifs , deux de chaque côté, dont |  
l’un est appelle portion molle du *nerf* auditif, & l’au-  
tre portion dure , auquel je donne le nom de petit !j  
*nerf* fympathique. |

Huitieme paire ; la paire Vague. Je l’appelle *nerfsym- |*pathique moyen.

NeuVÎeme paire; *nerfs* hypoglosses, communément *nerfs |*gustatifs , ou linguaux.

Dixieme paire; *nerfs* fous-occipitaux.

*Nerfs de la moelle épiniere.*

Une paire de *nerfs* accessoires , ou associés de la huitieme |  
paire de la moelle allongée.

Une paire de *nerfs* communément appelles intercostaux, J  
& que je nomme grands *nerfs* sympathiques.

Sept paires de *nerfs* interVertébraux du cou. , ou *nerfs*cetVicaux.

Douze paires de *nerfs* interVertébraux du dos , ou *nerfs*dorfaux , costaux , Vrais intercostaux.

Cinq paires de *nerfs* interVertébraux des lombes, ou *nerfs |*lombaires.

Cinq ou six paires de *nerfs* siacrés.

Deux *nerfs* diaphragmatiques , formés chacun par un  
tronc de la deuxieme , troisieme & quatrieme paire de  
*nerfs* cerVlcaux.

*Nerfs* brachiaùx de l'un & l'autre côté , formés par la  
quatrieme , cinquieme ,-sixieme & feptieme paire des  
*nerfs* cerVlcaux , & par la premiere paire des *nerfs*dorfaux.

Il en résulte à chaque côté six branches , dont voici les  
noms :

Le *nerf* musculo-cutané. I

Le *nerf* médian.

Le *nerf* cubital.

Le *nerf* cutané interne.

Le *nerf* radial.

Le *nerf* axillaire , *ou* articulaire.

*Nerfs* cruraux de l'un & l’autre côté, formés par la pre-  
miere , feconde & troisieme paire de *nerfs* lombaires,  
& en partie de la quatrieme & de la cinquieme.

Chacun de ces *nerfs* est dIVIsé en trois portions qui font,

Le *nerf* crural du fémur , *ou le nerf* supérieur.

Le *nerf* crural du tibia , ou *nerf* crural jambier.

Le *nerf* crural du pié, *ou nerf* crural pédieux.

*Nerfs* sciatiques , formés chacun par les troncs des deux  
dernieres paires des *nerfs* lombaires , & des trois ou  
quatre paires scÛVantes des *nerfs sacrés.*

La principale division de chacun de ces *nerfs* en général  
produit en particulier, t

Le *nerf* fciatique crural. I

N E R 1488

Le *nerf* fciatique poplité.

Le *nerf* Eciatique tibial.

Le *nerf* sciatique péronier.

Le *nerf* plantaire interne.

Le *nerj* plantaire externe.

Je laisse les si-ibdiVisions des *nerfs* innominés, ou de la  
cinquieme paire , & celle du petit, du moyen & du  
grand tfcrsofympathique., pour l'exposition particulie-  
re, dans laquelle j’en fuiVrai les branches, les rameaux,  
les ramificatlons , & même les filamens plus remar-  
quables , jtssqu’à leur entrée dans les mufcles , les Vise  
ceres, les organes , &c. où j’en reprendrai la sitite dans  
l’histoire de ces parties.

*La premiere paire des nerfs de la moelle allongée s* ou  
*nerfs olfactisc.*

La premiere paire des *nerfs* de la moelle allongée, ou  
m?rsoolfactifs,autrefoisappelles aussi productions mam-  
millaires, naissent par des fibres médullaires antérieu-  
rement & extérieurement de la partie inférieure des  
éminences du cerVeau, appellées Vulgairement corps  
cannelés entre les lobes antérieurs & les moyens.

Ils fe portent en-deVant Vers l’os ethmoïde , à chaque côté  
de la crête de cet os jufques à *sa* partie antérieure , en  
forme de cordons moelleux, qui ont très-peu de confisi  
stance : dans ce trajet ils reçoiVent encore quelques fi-  
bres médullaires des lobes antérieurs du cerVeau.

Ces *nerfs* siont d’abord minces , & à meti-ire qu’ils avan-  
cent, ils grossissent & deVÎennent mollets. Etant arri-  
vés à côté de la crête de l’os ethmoïde sans aucune  
communication entre eux, ils produisent plusieurs fi-  
lctsqui s’enfoncent par les trous de la lamectibleuse  
de l’os ethmoïde.

En defcendant par les trous, ils Eont accompagnés & re-  
vétus d’autant de petits allongcmens des deux lames de  
ladure-mere, comme d’autant de gaines particulieres.  
Ils Vont ensi-lite se distribuer par quantité de filamens à  
la membrane qui tapisse toutes les parties internes du  
nez.

Les *nerfs* olsactifs communiquent chacun par des filets  
particuliers aVec quelques rameaux du z/erf ophtalmi-  
que ou orbitaire Voisin, & du «crfmaxillaire fupérieur-

*Lafeconde paire des nerfs de la moelle allongée ,* ou *nerfs  
optiques.*

Ces *nerfs* prennent leur origine des éminences du cerVeau  
appellées couches des *nerfo* optiques. Ils font d’abord  
un certain contour en dehors , & enfuite ils *se* rappro-  
client en montant dessus la selle sphenoidale de la base  
ducrane, où ils s’unissent un peu, & sléeartent aussi-  
tôt après pour aller gagner les trous optiques, les orbi-  
tes & les globes des yeux.

L’union des deux *nerfs* optiques *se ferme* fur la partie an-  
térieure de la glande pituitaire, & elle est très-singu-  
liere, comme on verra dans l’exposition particuliere  
de la tête & de fes parties.

*La troisieme paire des nerfs de la moelle allongée,* ou *nerfs,  
moteurs communs des yeux.*

Ces deux *nerfs* prennent leur origine immédiatement *de-  
vant* le bord antérieur de la grosse protubérance *trans-  
versale ,* appellée communément protubérance annu-  
laire de la moelle allongée.

Chacun de ces deux *nerfs* perce ladure-mere derriere les  
parties latérales de l’apophyfe postérieure de la stelle  
sphénoïdale. Il passe ensiaite le long de la partie fupé-  
rieure des sinus caverneux de la dure - mere, à côté de  
la courbure de l’artere carotide, & Va gagner la fente  
orbitaire supérieure ou sente sphénoïdale.

De-là il passe dans l'orbite, & *se* dÎVsse en quatre bran-  
ches , une supérieure, une interne, une inférieure cour-  
te , & une inférieure longue.

La

1489 NER

La branche supérieure se détache aussi-tôt que le tronc  
de ce wcrfest entré dans la sente sphénoïdale, & *se* jet-  
te dans le mufcle droit supérieur du globe de l’œil, par  
la surface inférieure de ce mufcle.

Cette branche étant parVenue à la partie moyenne , ou  
environ , de ce mtsscle, il en monte un rameau au  
mtsscle releveur de la paupiere supérieure. Quand il  
arrive que ce rameau se détache plus près dc la sente  
sphénoïdale, on pourroit le prendre pour une seconde  
branche supérieure du *nerf* moteur.

Les trois autres branches ne se détachent qu’après un peu  
de distance du détachement de la branche supérieure,  
la branche interne va aussi dans le mufcle droit interne  
ou adducteur de l’œil. La courte branche inférieure  
s’engage aussi-tôt dans le muscle inférieur ou abbaif-  
feur de l’œil. La longue branche inférieure va tout le  
long par-dessus le même mufcle gagner le mufcle obli-  
que inférieur de l'œil, & *fe* plonge dans le mufcle près  
de sim attache au globe.

Outre ces quatre ou cinq branches , il y en a une petite  
très-courte, qui naît le plus souvent du commence-  
ment de la branche du mtsscle oblique inférieur. Cette  
petite branche forme d’abord un petit ganglion lenti-  
culaire qui jette plusieurs filets très-fins autour duzzczf  
optique.

Les filets du ganglion percent la membrane fclérotique  
de l'oeil & ensuite *se* glissent entre leette membrane &  
la membrane choroïde jufqu’à l'iris , où ils *se* distri-  
buent par des ramifications très-déliées.

Le petit ganglion lenticulaire produit encore d’autres  
filets nerveux qui communiquent avec le rameau in-  
terneou nasal du *nerf* orbitaire.

*La quatrieme paire, des nerfs de la moelle allongée,* ou *nerfs  
Trochléateurs.*

Ces *nerfs* font longs & déliés. Ils prennent leur origine  
de la moelle allongée derrière les éminences appellées  
*nates,* & naissent de la partie latérale de l’expansion mé-  
dullaire, qui est au-dessus du passage du troisieme ven-  
tricule du cerveau au quatrieme.

De-là chacun d’eux va de fon côté gagûer le bord du re-  
pli que la dure-mere forme sur l’extrémité de l’apo-  
phyfe pierreuse, derriere la felle fphénoïdale, par les  
portions antérieures de la tente du cervelet.

Chacun d’eux étant arrivé à l'endroit marqué, perce le  
bord dudit repli au-deflùs du passage du *nerjdo.* la troi-  
sterne paire , mais plus en arriere & plus en dehors. Il  
fe glisse ensilite dans la duplicature dc ce repli à côté  
delà troisieme paire, le long de la partie supérieure  
du sinus caverneux, & passe par la fente fphénoïdale  
dans l’orbite, où il s’inEere dans le muEcle trochléa-  
teur. Il prend *sa* route obliquement par-dessus les au-  
tres *nerfs* & lesmusdes voisins. H jette chemin lassant  
de petits filets de côté& d’autre, &paroît communi-  
quer aVec la premiere branche de la cinquieme paire,  
c’est-à-dire, avec le ucrf ophthalmique ou orbitaire.

*La rinquieme paire-, des nerfs de la moelle allongée,* ou *nerfs  
trijumeaux.*

Ces *nerfs* siont fort gros. Ils naissent antérieurement des  
parties latérales de la protubérance tranfVerfale de la  
moelle allongée, par plusieurs filets très-côllés enfem-  
ble, qui forment deux gros troncs un peu applatis, un  
de chaque côté. Chacun de ces troncs se porte Vers la  
pointe de l'os pierreux Voisin , & perce la dure-mere  
immédiatement deVant cette pointe, un peu au-dessous  
du bord de l’extrémité ou portion antérieure de la  
tente du cerVelet.

Il s’ensonce dans le sinus caVerneux du même côté , après  
quelques attaches à la pointe dé l’os pierreux, ou à  
une espece d’os sefamoïde qui fe trouVe souvent à cet-  
te pointe, & après aVoir donné quelques filets à la du-  
re-mere, il s’élargit d’abord dans le même sinus , &  
*Tome IV.*

N E R 1490  
forme une espece de ganglion applati & irrégulier, en  
maniere deplexus.

Enfiuite le trone *se* diVifie en trois grosses branches plus  
ou moins applatics, qui traversent le sinus caVerneux,  
étant sort attachées à fes filamens EpOngieux, & bai-  
gncntdansle sang Veineux de ce sinus. Ces trois bran-  
ches siont arrangées latéralement Eur un même plan  
preEque Vertical, & s’écartent en maniere de patte d’oi-  
feau. \*

La premiere branche ou la supérieure , est communé-  
ment appellée *nerf*ophthalmique de Willis. Elle est la  
moins grosse & la plus longue des trois, & Va gagner  
la fente fphénoïdale pour entrer dans l'orbite; c’est  
pourquoi jcst’appelle *nerf* orbitaire.

La seconde branche ou la moyenne Va passer par le trotl  
rond ou trou maxillaire scipérieur de l’os sphénoïde.  
Elle porte aussi le nom dc wersonaxillaire supérieur.

La troisieme branche ou l’inférieure defeend par le trou  
oVale ou trou'maxillaire inférieur du même os, & elle  
est aussi appellée *nerf* maxillaire inférieur. Les deux  
*nerfs* maxillaires font unis dans leur naissance; ce qui a  
donné lieu à quelques-uns de dlVifer le gros tronc en  
deux branches principales, & la seconde de ces deux en  
deux autres subalternes.

*Le nerf orbitaire, dit tôrnmunément nerfophthalmique.*

Ce ^crfquiest la premiere branehesde la cinquiemepai-  
re, dès Eon entrée dans l’orbite parla fente sphénüïda-  
le,fe divife en trois rameaux, un fupérieurou frontal,  
un interne ounafal, & un externe ou lacrymal. *Le nerf*orbitaire donne ou reçoit quelquefois aVant fon entrée  
dans l’orbite. Il communique par un filet ou deux aVec  
*le nerf* de la sixieme paire , & aVec le *nerf* vulgaire-  
mcnt nommé intercostal.

Le rameau supérieur ou rameau frontal du *nerf* orbital-  
re, qu’on pourroit aussi appeller wcrsofourcilier, est le  
plus considérable des trois rameaux. Il Va tout le long  
de la partie supérieure de l’orbite , collé à la membra-  
nequi le tapisse, & donne quelques filets à la graisse  
qui enVÎronne le globe de l'œil, aux membranes voi-  
sines, & même au mufiele rcleveur de la paupiere.

Ensi-iite il passe par le trou siourcilier, en *se* diVisiant de  
côté & d’autre, & *se* distribue aux parties Voisines du  
muscle frontal, du mufcle foureilier , du muscle orbi-  
culaire & des tégumens. Il communique aVec un ra-  
meau Voisin de la portion dure du *nerf* auditif.

Le rameau interne ou rameau nasal du *nerf* orbitaire se  
porte du côté du nez. Il jette dès fa naissance un filet  
qui communique aVec le petit ganglion lenticulaire,  
dont il est parlé Ci-dessus.

Ce filet Vient quelquefois du tronc même du *nerf*orbi-  
taire aVant sa division, & fe colle au rameau interne  
ou nasial jusiqu’à l’endroit de la dÎVision du moteur  
commun où il se détache.

Le rameau nasial passe d’abord obliquement *sur le nerf*optique, & par-dessous les deux mufcles releveurs voi-  
sins, donnant quelques filets au plus proche de ces muse  
des. Aussi-tôt après il *se* glisse entre le mufcle droit  
interne ou adducteur de l'œil & le mufcle trochléateut  
ou grand oblique , le long de la paroi interne de llor-  
bite , & en chemin il jette dans le petit trou orbitaire  
interne un filet dont il fiera parlé ci-après.

Ensilite le rameau nasial passe par-dessus le muscle ad-  
docteur, & gagne le canthus ou angle interne de l’œil,  
où il sie distribue aux parties Voisines, siaVoir à la ca-  
roncule lacrymale, au *sac* lacrymal, aux portlons voi-  
sines dsi mtsscle orbiculaire, du musicle siourCilier , du  
mtsscle pyramidal du nez & aux tégumens.

Le petit filet latéral qu’il a jetté dans le trou orbitaire,  
rentre dans le crane en montant un peu de deVant en  
arriere à côté de l'os cribleux, où il s’avance siir le de-  
vant dans la dupllcature de la dure-mere , s’unit aux  
filets du *nerf* olfactif fur la lame CribIeufe de l'os , &;  
fe plonge de nouveau ayec ces filets par les trous les

BBBbb

I49I NER

plus anterieurs de cette lame , pour accompagner leur  
distribution dans le nez.

Le rameau externe ou *nerf* lacrymal du *nerf* orbitaire,  
*fe* porte principalement à la glande lacrymale & s’y  
distribue; clest ce qui lui a fait donner ce nom. Ilpa-  
roît quelquefois être un détachement du rameau fron-  
tal, & fouvent il naît plus postérieurement du *nerf*or-  
bitaire que les autres rameaux. Il est fortement attaché  
à laduce-mere, & va obliquement le long de la paroi  
externe de l’orbite fur le mufcle droit externe ou  
abducteur de l'œil, *se* distribuer dans la glande lacry-  
male.

AVant que de gagner la glande il jette un petit rameau  
à la partie latérale externe de l’orbite, qui *se* perd quel-  
quefois Eur lediploë du crane, & quelquefois perce la  
partie Voisine ou de l'os frontal, ou de l’os de la pomet-  
te, &c. en donnant des filets aux portions Voisines du  
mufcle crotaphite, du mufcle orbiculaire des paupie-  
res , du masseter, &c. & des tégumens. Il donne aussi  
des filets à la graisse &àla membrane conjonctÎVe de  
l’œil.

*Le nerf maxillaire supérieur.*

Ce *nerf* qui est la seconde branche de la cinquième paire  
de la moelle allongée, Eort du crane entre la fente  
sphénoide&le trou oVale du même os sphénoïde, &  
passe par le trou rond ou trou maxillaire supérieur de  
cet os.

Aussi-tôt qu’il est passé il jette Eur le côté externe de l’or-  
biteun filet qui perce l'os de la pomette , *se* distribue  
aux parties Voisines qui le couvrent, & même commu-  
nique aVec un rameau Voisin de la portion dure du *nerf*auditif. Il donne encore de petits filets à la graisse in-  
férieure de l'orbite, &c.

IlfedÎVsse d’abord après en trois rameaux, dont je nom-  
mele premier fous-orbitaire , le second palatin , & le  
troisieme fphéno-palatin. Ce dernier n’est quelquefois  
qu’un rameau du premier, ce qui n’empêche pas la di-  
vision générale en trois.

Le rameau fous-orbitaire est le principal des trois. Il se  
glisse dans le canal de la portion inférieure de l’orbite,  
tout le long de ce canal, & fort par le trou orbitaire  
extérieur, ou trou fous - orbitaire, qui est quelquefois  
double.

Dans ce trajet il jette en bas par des trous du canal de pe.  
tits filets qui percent dans le sinus maxillaire, & s’y  
distribuent à la membrane pituitaire qui le tapisse , au  
tissu même de l’os, aux alvéoles, aux dents molaires  
antérieures, aux dents canines, & aux dents incisiVes  
du même côté.

A l’entrée du canal il donne quelquefois un filet aux  
dents molaires postérieures. Parmi ces pétits filets il  
y en a au moins un qui fe glisse le long de la face fupé-  
rieure de la Voute du palais jufques vers l’union des  
deux os maxillaires.

Le rameau étant sorti du canal osseux par le trou sous-  
orbitaire antérieur, *se* distribue au muscle orbiculaire  
des paupieres , aux mufcles voisins du nez & des levres,  
aux tégumens ; & communique avec un rameau de la  
portion dure du *nerf* auditif.

Le rameau palatin du *nerf* maxillaire supérieur desitend  
pardevant les apophyses ptérygoîdes de l’os sphénoï-  
de dans le canal formé par l’os maxillaire & l’os du pa-  
lais. Il fort de ce canal par le trou palatin postérieur,  
*& se* distribue par plusieurs filets à la tunique glandu-  
leuse du palais, à fa closson, & aux mufcles de la cloi-  
fon. Les derniers de ces filets vont jusqu’au trou palatin  
antérieur ou trou incisif.

En defcendant dans le canal il *se* courbe d’abord un peu ,  
ensuite il jette des filets au muficle ptérygoïdien ex-  
terne , aux muscles péristaphylins, à la voute du pha-  
rynx. Il en jette encore d’autres qui vont par les petits  
trous de la partie postérieure ou tubérosité de l’os ma-  
xillaire dans le sinus maxillaire & aux dents molaires  
postérieures.

N E R 1492

Le raméau siphéno-palatin du «orfemaxillaire supérieur ,  
passe par le trou osseux du même nom , & *se* distribue  
au muEcle ptérygoïdien interne,aux parties postérieures  
des narines, au sinus sphénoïdal voisin-, & à la trompe  
d’Eustachi.

Il jette aussi par le trou ptérygoïdien un filet qui perce  
la racine de l'apophysie ptérygoïde de derriere en de-  
vant, & va fie rencontrer avec le *nerf* maxillaire in-  
férieur.

«

*Le nerf maxillaire inferieur.*

Le *nerf* maxillaire inferieur, qui est la troisieme branche  
de la cinquieme paire, est d’abord plus gros que les  
deux autres branches. Il fort du crane par le trou ovale  
de l’oslphénoïde, & desitend entre les deux mufdes  
ptérygoïdiens au-dessous de la grande échancrure de la  
mâchoire inférieure, pour entrer dans le canal osseux  
de cette mâchoire.

Immédiatement après sa fortie du crane , il jette quatre  
rameaux principaux, & avant Eon entrée dans le canaI  
de la mâchoire il en jette un autre pour la langue. Les  
quatre premiers rameaux Ee suivent de fort près , de  
sorte que le tronc de ce «crf perd aussi-tôt fa grosseur  
en defcendant entre les deux musitles ptérygoïdiens.

Le premier rameau du gros tronc du *nerf* maxillaire in-  
férieur monte au muscle crotaphite, & se distribue  
Eur la face interne de ce mufcle, en s’insinuant ensclite  
entre ses fibres.

Le second rameau du tronc se jette derriere le condyle  
de la mâchoire inférieure, où il fe divife en deux fi-  
lets , qui vont de dedans en-dehors, & communiquent  
avec le rameau voisin de la portion dure du *nerf* audi-  
tif, derriere le côté externe du condyle.

A la naissance de ces deux filets, il jette un petit rameau  
qui monte devant l'oreille externe vers les tempes, &  
donne en passant des filets aux parties voisines de la  
conque de l’oreille.

Le troisieme rameau du même tronc passe entre les deux  
apophyses de la mâchoire inférieure, & perce la partie  
inférieure du mufcle crotaphite, & lui donne des filets  
en passant.

Aussi-tôt après il *se* courbe en bas fur le musde masseter,  
dans lequel il se distribue principalement, en donnant  
des filets aux tégumens voisins, & en communiquant  
avec la portion dure du *nerf* auditif à côté de l’os de  
la pomette. Il *fe* termine par des filets qui vont an  
mufcle buccinateur, aux mtsscles de la levre inférieu-  
re , & aux tégumens voisins.

Le quatrieme rameau du gros tronc *du nerf* maxillaire  
inférieur, n’est fouvent que la bifurcation du rameau  
précédent près de fa naissance. Il passe par-dessus le  
mufcle ptérygoïdien externe, auquel il donne *des fi-*lets en passant, & *se* distribue au misscle pterygoidieri  
interne, & à la portion voisine du musicle crotaphite.

Il *se* distribue aussi au musicle buccinateur, aux glandes  
buccales & aux mtsscles voisins des levres. Quelquefois  
il s’en détache encore un filet qui monte fur la conque  
de l’oreille externe.

Outre ces quatre rameaux du gros tronc, il en part en-  
core d’autres petits filets de côté & d’autre , dont un  
en particulier va gagner le trou ptérygoïdien, où il  
Ee joint avec un filet du *nerf* maxillaire supérieur, &  
continue sa route pour aller à la membrane qui cou-  
vre l’os vomer, & les parties voisines des narines in-  
ternes.

Le rameau qui va à la langue, & qu’on peut appeller le  
petit *nerf* lingual ou petit *nerf* hypoglosse, pour le  
distinguer du grand, ou celui de la neuvieme paire,  
se détache du *nerf* maxillaire inférieur dans le passage  
de ce *nerf,* entre les deux mufcles ptérygoïdiens, &  
quelquefois un peu auparavant.

Il est assez considérable, & quelquefois il approche de  
la grosseur du tronc, qu’il accompagne entre les deux  
mufcles nommés, jusqu’à un peu au-dessus du canaI  
de la mâçhqirç inférieure, où il quitte le tronc, & sla-

i493 NER

vance fur le mufcle ptérygo’sdien interne, auquel il  
donne un filet ou deux.

Ce rameau lingual un peu après fa naissance commu-  
nique aVec le tronc par un rameau collatéral très-  
court, & quelquefois plexiforme. Au même endroit  
il porte un filet particulier, qui felon l’opinion com-  
mune en naît & Va aussi-tôt gagner l'oreille interne.

Ce filet particulier du rameau lingual est regardé par les  
Anatomistes comme un *nerf* récurrent, qui remonte  
en arriere, & ayant traVersié la caisse du tambour de  
l’oreille, s’unit à la portion dure du *nerf* auditif: mais  
l’angle qu’il fait avec le petit *nerf* lingual étant fort  
aigu & tourné en-deVant, il paroît au contraire plutôt  
venir de l’oreille pour s’unir aVec le petit *nerf* lingual,  
comme on Voit plus au long dans l’histoire de l’o-  
reille.

Le rameau lingual passe enfuite fous la partie latérale de  
la langue, & par-dessus la glande sublinguale, en don-  
nant des filets aux portions Voisines des musicles de la  
langue, & à celles des musicles hyoïdiens & des musisses  
pharyngiens.

Après cela il s’insinue dans la langue & sie termine vers  
*sa* pointe, après avoir communiqué par plusieurs filets  
aVec les extrémités du *nerf* de la neuVleme paire du  
grand *nerf* lingual.

Enfin le *nerf* maxillaire inférieur , aVant que d’entrer  
dans le canal de la mâchoire, jette des filets aux por-  
tions Voisines du mufcle ptérygoïdien interne, du muf-  
cle digastrique, &c. il jette encore un filet ou deux le  
long du perioste, qui *se* distribuent au misscle mylo-  
hyoïdien & à la glande sublinguale. Dès la naissance  
de ces filets il en paroît fouVent des traces dans l’os  
même, & quelquefois ils passent par un petit canal  
osseux entier , mais très-fubtil & creufé superficielle-  
ment dans la face interne de l'los.

Le nerf maxillaire étant entré dans le canal de la mâchoi-  
re, il s’y coule tout au long fous les alcéoles, en disi  
tribuant des filets à toutes les dents jufqu’au trou men-  
tonnier, où il jette encore en aVant dans le diploë un  
petit rameau qui *se* distribue aux dents fuÎVantes juf-  
qu’à la fymphyfe du menton.

*Les nerfs moteurs externes.*

Ces *nerfs* qui forment la sixieme paire de la tête font me-  
nus : mais un peu plus gros que ceux de la quatrieme.  
Il naissent de l’union de la moelle allongée entre la  
grosse protuberance transiVerfale & les éminences oli-  
vaires. De-là ils s’aVancent & s’engagent dans la dure-  
mere fur l’extrémité de l’allongement de l'os occipi-  
tal , derriere la fymphyfe de cet os avec l’os fphénolo  
de , un peu latéralement.

Chacun de ces deux *nerfs* rampe ensuite dans la dupli-  
cature cavernetsse de la dure-mere, à côté du fond de  
la felle fphénoïdale & à côté de l’artere carotide , à  
laquelle il est sort adherent; & il y communique aVec  
*le nerf* Voisin de la cinquieme paire par un ou deux fi-  
lets très-courts, comme il est dit à l’occasion du *nerf*orbitaire.

Immédiatement après & derrière cette communication,  
*le nerf* moteur externe porte inférieurement un filet  
nerveux, qui paroît d’abord en partir dedeVanten ar-  
riere, comme un rameau récurrent, & fe plonge aussi-  
tôt dans le gros canal osseux de l’apophyfe pierreufe  
de l’os des tempes, à côté de l’artere carotide interne.

Ce filet nerVeux, qui est quelquefois double, est com-  
munément pris pour la racine ou l'origine du fameux  
*nerf* qu’on a appelle *nerf* intercostal, & que je nomme  
le grand *nerf*iympathique. Mais comme il fait angle  
aigu à contre-sens aVec le *nerf* de la sixieme paire, il  
paroît plutôt monter aVec l’artere carotide, & se join-  
dre au *nerf* de la sixieme paire, que s’en détacher.  
J’en reprendrai la fuite dans l’exposition particulière  
du grand *nerf* sympathique.

Le *nerf* de la sixieme paire, que j’ai νΰ réellement dou-  
ble ou fendu en deux avant fon engagement dans la

N E R 1494  
dure-mere, va enfuite passer par la sente sphénoïdale  
ou fente orbitaire supérieure, & *se* distribue dans le  
muscle abducteur ou mtsscle externe du globe de l’œil,

*. Les nerfs auditifs.*

Les *nerfs* de la septieme paire , appelles *nerfs* auditifs,  
naissent de la partie latérale & postérieure de la grosse  
protubérance de la moelle allongée. Chacun de ces  
*nerfs* est double ou partagé en deux cordons qui s’ac-  
compagnent de fort près, & vont enfemble gagner le  
trou auditif interne de l’apophyse pierreufe.

L’un de ces cordons est grêle, ferme & antérieur,qu’on  
appelle portion dure du *nerf* auditif; l’autre est moins  
ferme & postérieur, qu’on nomme portion molle du  
*nerf* auditif. Elles ont été décrites à l’article *auris.*

*Les nerfs sompathiques moyens.*

Les *nerfs* de la huitieme paire du cerveau, nommés par  
les anciens la paire vague, & que j’ai cru pouVoir ap-  
peller *nerfs* fympathiques moyens, naissent de la par-  
tie postérieure de la moelle allongée , de la grosse pro-  
tubérance tranfVerfale , & de la partie antérieure des  
éminences olivaires, par plusieurs filets séparés qui se  
ramassent ensemble en maniere de faisceaux, & Vont  
ainsi gagner la partie antérieure du trou déchiré de la  
basie du crane,ou le faifceau perce la dure mere immé-  
diatement deVant l’extréminé du grand sinus latéral.

Ce passage est distingué du passage du sinus par une pe-  
tite cloision membraneufe de la dure-mere, & par les  
petites aVances ossetsses du trou déchiré, dont il est  
parlé dans le traité des os siecs.

Le gros faisiceau ne traVerfe par la dure -mere par une  
simple ouVerture, comme un simple cordon ; car quel-  
ques-uns des filets antérieurs forment comme une pe-  
tite portion particuliere, distinguée de la grosse por-  
tion par une cloifon membraneufe très-menue.

Les filets qui compofient la grosse portion étant bien  
examinés , paroissent encore percer la dure-mere plus  
ou moins séparément par de petits trous ou pores fort  
près les uns des autres.

Quoique ces deux portions fortent séparément, on les  
prend pour un tronc commun, & on regarde la petit®  
portion comme une branche particuliere de la grosse.  
On compte la grosse portion, qui est la postérieure des  
deux, pour le Vrai tronc de la huitieme paire.

Le tronc étant fur le point de fortir par la dure-mere,  
reçoit en arriere un petit cordon de *nerf,* qui monta  
latéralement du canal de l’épine, & passe par le grand  
trou occipital, en fe glissant fur la dure-mere jusqu’au  
passage du gros cordon. On appelle ce petit cordon  
*nerf* accessoire de la huitieme paire, ou zliusapinal.

Dans le passage par la dure-mere & par le trou déchiré  
de la bafe du crane, les deux portions font étroitement  
collées enfemble, & communiquent de part & d’autre  
par des filamens qui grossissent un peu la petite por-  
tion. Dans le même trajet la grosse portion commu-  
nique aussi aVec le *nef*'accessoire ou spinal, qui lui  
est ici très-adhérent.

La petite portion ou portion antérieure, après la fortie  
du crane s’écarte d’abord de la grosse portion, com-  
me si elle en étoit une branche particuliere, ce qui a  
donné lieu de l’appeller la premiere branche de la  
huitieme paire.

Elle sie courbe en maniere d’arcade, & passe d’abord in-  
térieurement à côté du mufcle digastrique, & donne  
aux mustcles genio-hyoïdiens, aux mtsscles voisins de  
la basie de la langue , & à ceux du pharynx.

Cette même portion ou premiere branche, environ deux  
traVers de doigts après *sa* sortie, jette postérieurement  
un rameau qui se courbe en arriere comme une espece  
d’arcade renVeriée. Il part de la conVexité de cette ar-  
cade ou courbure au moins trois filets. Le premier^  
qui est quelquefois double, communique aVec le tronc  
même de la huitieme paire, à côté du ganglion du *nerf*

BBBbbij

1495 NER

intercostal ou grand *nerf* sympathique. Un autre s’u-  
nit aVec le *nerf* accessoire ou fpinal ; un troisieme Va au  
pharynx.

La petite portion ou premiere branche Va enfuite à la  
langue , comme il est dit, & communique aVec les ex-  
trémités du petit *nerf* hypoglosse ou rameau lingual  
du *nerf* maxillaire inférieur, & aVec les extrémités du  
grand *nerf* hypoglosse de la neuVÎeme paire.

Après cela le gros tronc de la huitieme paire ou *nerf*Tympathique moyen , collé d’un côté au premier gan-  
glion du grand *neri* sympathique ou intereostal vul-  
gaire , & de l’autre côté à la neuVÎeme paire ou grand  
hypoglosse ; & ayant donné des filets de communica-  
tion, jette un peu au dessous de la premiere branche  
ou petite portion une autre branche plus petite, qui Va  
par plusieurs filets au pharynx.

Un peu au-dessous, ou à côté de l’union aVec la neuvie-  
me paire, le tronc de la huitieme forme une espece  
de ganglion, & jette une troisieme branche qui passe  
deVant l’artere carotide interne, & *va* au larinx, à  
fes mufcles , à la glande thyroïde & aux muscles hyoï-  
diens.

Cette troisieme branche passe entre la corne de l'os hyoï-  
de & l’aile du cartilage thyroïde, s’insinue entre le  
cartilage thyroïde & le cartilage cricoïde, & commu-  
nique aVec les extrémités du *nerf* appelle récurrent ,  
dont il siera parlé ci-après.

Le gros trone descend ensiIÎte pardeVant le premier gan-  
glion du grand *nerf*{yrnpathique ou *nerj*intercostal, le  
long d es mufcles Vertébraux antérieurs du cou, à côté  
de l’artere carotide,& derriere la veine jugulaire inter-  
ne, aeCompagné fort près du nerfintercostal jufqu’à la  
derniere Vertebre du cou.

Dans tout ce trajet le tronc est comme enfermé aVec l’ar-  
tere carotide interne, la Veine jugulaire interne & le  
grand *nerf* fympathique , dans une efpece de gaine  
cellulaire, filamenteuse & comme membraneuse. Il  
donne en passant de petits rameaux aux parties voisi-  
nes, aux pharynx, à l’œfophage , & même à l’artere  
carotide & à la Veine jugulaire. Un de ces petits ra-  
meaux *se* joint en descendant à un petit rameau de la  
seconde paire cerVicale, & Va Ee distribuer à la glande  
thyroïde.

Le trone étant enVÎron vis-à-vis le larynx & la glande  
thyroïde, jette un rameau qui passe deVant l’artere ca-  
rotide interne en descendant, & s’unit à un filet du  
fiecond ganglion du *nerf* intercostal pour aller au ple-  
xus pulmonaire.

Après cela l'un & l'autre tronc de la huitieme paire ou  
*nerf* sympathique moyen entrent dans la poitrine par  
deVant la naissance des arteres soudaVieres, en l'e croi-  
l'ant aVec elles , & *se* glissent derriere les poumons  
pour aller gagner l'œsiaphage. Il y a ici quelque diffé-  
rence entre la distribution de l’un & de l’autre tronc ,  
qui d’ailleurs *se* ressemblent assez ici dans leur par-  
tage.

Le tronc du côté droit, en passant par deVant l’artere sou-  
claVlere, donne une branche considérable qui *se con-*tourne en arriere sious cette artere comme une espece  
d’écharpe, & remonte le long & à côté delatrachée-  
artere, en lui donnant des filets, & à Pœsiophage jusi-  
qu’à la partie postérieure du larynx. On donne à cette  
branche le nom de *nerf* récurrent.

Ce *nerf* récurrent étant parVenu au larynx , distribue des  
rameaux à fies musicles, au pharynx & à la glande thy-  
roïde. Ensilite il s’insinue derriere les cornes du carti-  
lage thyroïde , où il rencontre l’extrémité de la troi-  
sieme branche du tronc même de la huitieme paire , &  
y ccmmunique aVec elle, comme il est marqué ci-desi-  
sus.

Le tronc du côté droit ayant donné le récurrent droit,  
desicend à côté de la trachée-artere, & *se* jette derrie-  
re la naissance du poumon Voisin pour fie coller à l’œ-  
siophage. Dans ce trajet depuis le *nerf* récurrent il don-  
ne plusieurs branches.

Les supérieures de ces branches passent devant l'extré- l

NER 1496

mité inférieure de la trachée-artere & devant les bron-  
ches, & s’unissent toutes devant la bifurcation de la  
trachée-artere avec des filets du *nerf* intercostal ou  
grand fympathique du même côté, & enfuite avec de  
pareilles ramifications de l'autre côté. Les branches  
suivantes que le trone jette en descendant, derriere les  
bronehes & le poumon, si? reneontrent & s’unissent  
aussi avee des filets du grand *nerf* sympathique.

Le trone gauche de la huitieme paire étant deEcendu dans  
la poitrine , s’y ramifie à peu près comme celui du *cto-  
ré* droit , avee cette différence que le *nerf* réeurrent  
gauche en part plus bas que celui du côté droit; car il  
passe par-dessous la grosie arcade ou courbure de l’aor-  
te, se glisse derriere le canal ou ligament artériel, &  
remonte ensuite à côté & le long de la trachée-artere  
jusqu’au larynx, à peu près comme celui de l’autre  
côté.

Cette différence de la production des deux récurrens Eait  
aussi que le tronc gauche descend moins directement  
que le tronc droit. De plus, le récurrent gauche don-  
ne une partie des branches qui répondent aux branches  
supérieures du tronc même du côté droit.

Immédiatement après la naissance du récurrent gauche »  
le tronc de ce côté jette en-bas un rameau qui va en  
partie au plexus pulmonaire , & en partie à Pœsiopha-  
ge & à l’aorte.

Ces ramifications réciproques de l’un & de l’autre tronc  
de la huitieme paire, ou tronc iympathique moyen,  
leur rencontre mutuelle & leur communication avec  
les filetsylu *nerf* intercostal ou grand iympathique,  
dont il fiera parlé bien-tôt, forment des entrelacemens  
particuliers que l’on appelle plexus. Il y en a ici deux  
principaux, l’un nommé le plexus cardiaque, & l'autre  
le plexus pulmonaire.

Le plexus cardiaque fe forme au-dessus du poumon &  
devant les bronches. Il produit quantité de filets, dont  
quelques-uns vont au péricarde, & les autres le tra-  
versent autour des gros vaisseaux pour *se* distribuer au  
cœur.

Le plexus pulmonaire est composé des ramifications fui-  
vantes que les deux troncs jettent en deficendant der-  
riere le poumon. Les filets qui en fartent fie répandent  
en partie au-dessus , mais pour la plupart au-dessous des  
bronches naissans, & sisiVent leur route en *se* distri-  
buant partout le poumon.

Outre ces plexus les troncs donnent en passant, des ra-  
meaux aux parties Voisines, comme au médiastin pos-  
térieur, à l’essophage & à l’aorte, & toutes ces rami-  
flcations diminuent peu à peu la grosseur des troncs.

Après ces plexus l'un & l'autre tronc de la huitieme pai-  
re changent d’une maniere très-particuliere. Le tronc  
du eôté droit Va insensiblement *se* reculer en arriere à  
mesiure qu’il descend , & le tronc gauche se porte delà  
même maniere en deVant,

Dans ce trajet les deux troncs jettent antérieurement &  
postérieurement fur l'œsilphage plusieurs filets qui se  
réunissent d’espace en eEpace, non-feulement les filets  
de chaque tronc entre eux, mais aussi les filets d’un  
tronc aVec de pareils filets de l’autre tronc. Les filets  
postérieurs du tronc gauche fiont quelquefois plus con-,  
sidérables que les filets antérieurs du tronc droit.

Ces dÎVÎsions & réunions réitérées, qui représentent une  
eEpece de plexus, font, pour ainsi dire, dégénérer les  
troncs primitifs en deux cordons particuliers, dont l’un  
est antérieur & l'autre postérieur, & auxquels on don-  
ne le nom de *nerfs* stomachiques.

Le *nerf* stomachique postérieur tire principalement se  
naissanee du tronc primitif du côté droit, & le *nerfsto-*machique antérieur tire la sienne du tronc gauche ;  
aussi trouve-t’on souvent le cordon postérieur beaucoup  
plus fort que l’antérieur, à caufe de cette différence  
qui se trouVe entre les filets qui composent l'un & l’an-  
tre cordon.

Les deux cordons ou *nerfs* stomachiques paffent avec l’ex-  
trémité de l’œsophage par l’ouverture du petit musicle  
du diaphragme , & se distribuent Pur l’estomac. L©

1497 ' NER

cordon antérieur fe répand fur la face supérieure nom-  
mée communément antérieure , & le cordon posté-  
rieur Eur la face inférieure, vulgairement appellée  
postérieure.

Les ramisiCations de l'un & de l’autre cordon fe rencon-  
trent, s’entrelacent & s’unissent en plusieurs endroits,  
principalement autour de l’orifice supérieur de l’esto-  
mac, & le long de Ea petite courbure jusqu’au pylore,  
d’où il résiilte une eEpece de lacis , qu’on appelle ple-  
xus coronaire stomachique.

Le plexus coronaire ainsi formé , produit dès sa naissance  
deux petits cordons particuliers , dont l'un paroît ve-  
nir principalement du grand cordon stomachique an-  
térieur, & l’autre du cordon postérieur. Les deux pe-  
tits cordons particuliers s’unissent vers le tronc de llar-  
tere hépatique; & après l’avoir accompagnée un peu,  
ils font une bifurcation par deux branches très-cour-  
tes.

Ces deux branches fe jettent aussi-tôt à droite & à gau-  
che, immédiatement au-dessus du cordon tranfVerfal  
qui fait la communication des ganglions femi-lunaires  
de l’un & de l’autre grand *nerf* fympathique , & fe ter-  
minent en s’unissant à ce cordon tranfverfal en manie-  
re de triangle.

C’est ainsi que finit la huitiemepaire ou le *nerfsympathi-*que moyen, de chaque côté, en contribuant avec les  
grands *nerfs* fympathiques à la naissance de plusieurs  
plexus du bas ventre , que l'on attribue principalement  
à ce dernier *nerf.* Tels sont le plexus hépatique, le  
plexus l'plénique, le plexus mésentérique, & même  
les plexus rénaux.

On voit aussi par-là que ces deux grandes paires de *nerfs*ont un commerce continuel dans tous les vssceres du  
bas-ventre, aussi-bien que dans la poitrine, comme on  
verra plus amplement dans la sente.

*Les nerfs accesseires de la huitieme paire.*

Ces *nerfs* naissent par plusieurs filets des deux côtés de la  
moelle de l'épine du cou, quelquefois plus haut, quel-  
quefois plus bas. Ils montent chacun entre les plans  
nerveux qui Torrent latéralement de la moelle de l'épi-  
ne pour former les *nerfs* vertébraux ; & à mefure qu’ils  
montent ils grossissent par les filets qu’ils reçoivent des  
plans nerveux postérieurs.

Chaeun de ces deux *nerfs* accessoires étant monté au-def-  
fus de la premiere vertebre , s’attache derriere le gan-  
glion du *nerf* fous-oCcipital, ou *nerf* de la dixieme pai-  
re ; & ayant reçu au-dessus de cette attache deux filets  
de la portion postérieure de la mOelle, il s’en sépare  
aussi-tôt pour continuer la route en-haut. J’ai trouvé  
ces deux filets fans communication avec le ganglion  
ni avec le plan antérieur; de forte qu’ils paroissent plu-  
tôt appartenir au *nerf* accessoire qu’au *nerf* Eous-occi-  
pital.

Ils entrent dans le crane par le grand trou occipita! , &  
ayant communiqué aVec la naissance des *nerfs* sinus oc-  
cipitaux ou de la dixieme paire, & aVec celle des  
grands *nerse* hypoglosses ou de la neuVlemepaire, ils  
Portent du crane aVec la huitieme paire ou les *nerfs*fympathiques moyens , & communiquent encore aVec  
ces *nerfs* sympathiques moyens dans leur passage com-  
mun par le crane.

Aussi-tôt après la sortie du crane ils donnent chacun un  
rameau considérable qui *se* diViEe en deux, dent l’un  
qui est fort court fe jette d’abord dans le tronc de la  
huitieme paire, & l’autre Va communiquer aVec la  
petite portion ou premiere branche de la même paire  
qui Va à la langue. Ils communiquent encore chacun  
aVec le grand *nerf* hypoglosse ou la neuVleme paire &  
aVec le grand *nerj* iympathique.

Enfuite le *nerf* accessoire *se* jette en arriere , perce le  
mufcle sterno-mastoïdien, & Va gagner le mtsscle trst-  
peze, auquel il *se* distribue & Ee termine , après aVoir  
fourni au mufcle rhomboïde. Dans ce trajet il commu-  
nique avec les trois premieres paires cervicales & don-

N E R 1498  
ne des rameaux aux glandes du cou, au mufcle angulai.  
re de l’omoplate, au complexus, au muEcle occipital  
voisin, & aux tégumens.

*Les nerfs hypoglosses externes, ou grands hypoglosses.*

Les *nerfs* appelles communément la neuvieme paire de  
la moelle allongée ou paire linguale, naissent de côté  
& d’autre entre les éminences pyramidales & les émi-  
nences olÎVaires, par plusieurs petits filets qui fie col-  
lent ensemble, & serment pour l’ordinaire à chaque  
côté deux petits cordons particuliers. Ces deux cor-  
dons percent la dure-mere par deux petits trous sépa-  
rés , & s’unissent aussi tôt après à chaque eôté en un  
cordon ou tronc de *nerf* qui fort du crane par le trou  
condyloïdien antérieur de l'os occipital.

Après la l.ortie hors du crane chacun de ces deux troncs  
ou cordons est sort adhérent au côté externe du tronc  
de la huitieme paire & à celui de la dixieme. De-là le  
cordon ou trone de *nerf* de chaque côté passe aussi-tôt  
devant le gros ganglion du *nerf* intercostal ou grand  
*nerf*iympathique, & *se* jette entre la veine jugulaire  
interne & l'artere carotide voisine, s’avance un peu à  
côté du musicle digastrique, & va gagner la langue.

Dans ce passage entre la jugulaire & la carotide, le cor-  
don ou tronc jette un rameau em-bas, qui *se* distribue  
aux glandes jugulaires , au musicle peaucier, &c. &  
derriere le premier ganglion de l’intercostal il en jet-  
te encore un qui defcend & s’unit au cordon de la hui-  
tieme paire ou *nerf* sympathique moyen. Un peu après  
il en donne un qui desitend Eur le mtsscle omo hyoïdien  
& Eur le sterno-hyoïdien , & encore un petit aux muf-  
cles du larynx.

Enfuite le corson ou *nerf* de la neuvieme paire *se* courbe  
Vers l'angle de la mâchoire inférieure, & sanance fur  
le deVant entre le mufcle cerato basioglosse & le muse  
cle mylo hyoïdien Eous le mufcle génioglosse. Il don»  
ne des filets à tous ces mufdes , & après cela *se* perd  
dans la langue , en communiquant aVec les filets du  
rameau lingual du *nerf* maxillaire inférieur, & aVec  
ceux du rameau lingual de la huitieme paire.

Ayant que de fe courber Vers l’angle de la mâchoire in«  
férieure, & un peu au-dessous de l'apophyfe stylolcle  
de l'os des tempes , il communique aVec la premiere  
paire cerVlcale, & enfuite il jette un petit rameau au  
larynx & un autre plus considérable , qui desitend der-  
riere le mufcle sterno-mastoïdien fur les mufdes anté-  
rieurs du cou , & communique aVec la premiere & la  
seconde paire Vertébrale.

Ce dernier rameau communique aussi aVec la portion du-  
re du *nerf* auditif, & même arec les paires Vertébrales  
fuÎVantes ; après quoi il fe termine principalement dans  
les mufcles sterno-hyoïdien ou sterno-thyroïdien.

*Les nerfs fous-occipitaux.*

Ces *nerfs,* appelles communément la dixiemepaire, naïf-  
fent un peu plus bas & plus latéralement que les pré-  
cédens, à l'extrémité de la moelle allongée, & Vis-  
à-VÎs la partie postérieure des apophyses eondyloides  
de l'os occipital.

Ils Viennent de côté & d’autre de la partie antérieure de  
la moelle par un plan simple de petits filets, & Corn-  
muniquent par quelques filets collatéraux ayec la pre-  
miere paire cerVÎcale aVant que de pereer la dure-  
mere.

Ils percent la dure-mere directement en-dehûrs VÎs-à-Vla  
leur naissance, & à l’endroit où les arteres Vertébra-  
le.s la percent en-dedans, comme par un même trou ,  
mais au dessous des arteres.

Ils fie glissent ensisse en-bas dans la duplicature de la du-  
re-mere, & en sortent aulfi-tôt immédiatement fous le  
bord du grand trou occipital, en traVersant l'allonge-  
ment ou entonnoir occipital de la dure-mere.

Après cette sortie chacun d’eux Va gagner l’éehancrure  
postérieure de l'apophyse oblique fupérieure de la prg.-

1499 NER

miere Vertebre du cou, dans laquelle il *se* glisse de der-  
riere en deVant, aVec & Eous l'artere vertébrale qui  
coule dans la même échancrure,

Ayant passé l'échancure il forme un ganglion & donne  
des filets aux mufcles droits & obliques de la tête, avec  
un qui desitend par les trous transversiores des verte-  
bres du cou , & le long des vaisseaux sanguins qui y  
passent.

Après avoir formé ce ganglion & donné ces filets, il fe  
contourne en-devant & en-bas fur l.'apophyfe tranfver-  
fe de la premiere vertebre, & fait une efpece d’arcade  
ou ansis avec un rameau montant de la premiere paire  
cervicale.

Cette arcade embrasse l’apophyEe tranEverse silr le devant,  
& elle forme plusieurs communications aVec le pre-  
mier ganglion du *nerf* intercostal ou grand *nerfsympa-*thique. Elle est fort adhérente par fa conVexité à la hui-  
tieme & à la neuVleme paire.

La partie supérieure de cette même arcade ou le ganglion  
même, jette en-haut un *nerf* considérable qui grossit  
d’abord par l’union d’un rameau court de la premiere  
paire cerVÎcale , & monte en arriere seras la conVexité  
de l'occiput, sious le nom de *nerf* ©Capital, où il *se* disi  
tribue par plusieurs ramifleations jufques vers le fom-  
met & les parties latérales de la tête.

Enfin les *nerfs* fious-occipitaux, autrement appelles *nerfs*de la dixieme paire, ont Cela de Commun *avec* les *nerfs*de la moelle allongée, qu’ils n’ont ehaeun pour origi-  
ne qu’un feul paquet antérieur de filets, & qu’ils n’ont  
point de paquet ou faisecau postérieur Comme les *nerfs*vertébraux. Il est vrai qu’en arriere on y trouve quel-  
quefois à chaque côté un petit filet simple, qui néant-  
moins paroît plutôt appartenir au *nerf*aCcessoire de la  
huitieme paire qu’à Celui de la dixieme.

La description particuliere des grands *nerfs* sympathiques  
communément appelles intereostaux, de leur partage,  
de leur route & de leur grande étendue , me paroît  
plus convenable après Celle des *nerfs* vertébraux , à  
caisse de leur Communication presique uniVerselle avec  
les mêmes *nerfs.*

*Les nerfs vertébraux en général.*

Les *nerfs* vertébraux l'ont tous ceux qui naissent de la  
moelle de l'épine du dos , & sortent du grand canal osi-  
seux de cette épine, entre les vertèbres & par les trous  
latéraux que forme la rencontre des éChancrures de ces  
vertebres.

Le tronc primitif de chaque *nerf* vertébral a ordinaire-  
ment pour origine deux paquets plats de plusieurs fi-  
lets médullaires ou nerveux, un antérieur & un posté-  
rieur. Ces deux différens paquets de chaque côté s’ap-  
proehent l'un de l’autre, & percent latéralement la  
production de la dure-mere. Ils s’unissent aussi-tôt après  
en formant une efpece de nœud appelle ganglion, &  
ce ganglion produit enfin le tronc.

Je compte à la maniere accoutumée les *nerfs* vertébraux  
par paires, en commençant par ceux qui passent entre  
la premiere & la seconde vertebre. Ce dénombrement  
des *nerfs* vertébraux s’accorde avec le dénombrement  
ordinaire des vertebres : ainsi il y a siept paires de *nerfs*vertébraux du cou ou *nerfs* cervicaux; douze paires de  
*nerfs* vertébraux du dos ou *nerfs* dorsiaux ; cinq paires  
de *nerfs* vertébraux des lombes ou *nerfs* lombaires; &  
enfin cinq ou six paires de *nerfs* de l'os siacrum ou *nerfs*siacrés.

Ce sirnt les *nerfs* dorfaux, & principalement ceux qu’on  
appelle *nerfs* costaux, qui déterminent cet arrange-  
ment; car il y a autant de paires de *nerfs* costaux qu’il  
y a de côtes, & la premiere paire de ces *nerfs* passe  
entre la premiere & la seconde vertebre du dos.

Je n’avertis pas ici que la moelle épiniere, d’où ces *nerfs*prennent leur origine, ne va pas si loin que le grand  
canal osseux commun de toutes les vertebres, ni d’au-  
tres particularités de cette moelle. On en trouvera  
l’exposition détaillée dans le Traité de la tête par rap-

NER [1500]

port au cerveau , dont la moelle épiniere est la vrale  
continuation.

*' La premiere paire des nerfs cervicaux.*

La premiere paire cervlcale passe entre la premiere & la  
sieconde vertebre du cou. Elle est plus postérieure ou  
en arriere que les paires suivantes, & ses ganglions  
sirnt plus gros que les leurs.

Le tronc de l’un & de l'autre de ces *nerfs* jette d’abord  
antérieurement un petit rameau qui monte devant l’a-  
pophyEe trassverse de la premiere vertebre , & forme  
l'arcade de communication avec le petit rameau des-  
cendant du *nerf* fous-occipital voisin dont il a déja été  
parlé , & par conséquent communique encore avec le  
*nerf* intercostal ou grand *nerf* sympathique du meme  
côté.

Postérieurement il jette une branche considérable qui  
grossit d’abord par un petit rameau de communication  
de la sieconde paire cervicale. Cette branche commu-  
nique aussi aveC le *nerf*Eous-occipital, & passe ensilite  
entre le muEcle complexus , & le petit droit postérieur  
de la tête se tourne en arriere & *se* distribue aux autres  
petits mufcles postérieurs de la tête , au mustcle sple-  
nius , au complexus & au trapeze. Il traverse ces musi  
des & monte sur l'occiput , où il Ee ramifie en arriere,  
en-haut, en deVant, au mtsscle oceipital & au crota-  
phite du même côté.

Il jette encore un filet qui *se* bifurque & dont une por-  
tion monte fiur le muficle sterno-mastoïdien autour du  
*nerf* accessoire de la huitieme paire ou sympathique  
moyen, & *se* glisse derriere ce mufcle pour aller ga-  
gner le mufcle Eplénius.

L’autre portion du filet deficend en-bas, & par un con-  
tour particulier fait une communication aVec la fie-  
conde cerVÎcale & aVec le *nerf* intercostal ou grand  
sympathique Voisin. Cette seconde portion de filet  
fournit aussi des filamens aux mufcles antérieurs de  
la tête & du cou, au sterno - mastoïdien & au fplé-  
nius.

, Un de ces petits filets communique avec la neuvième  
paire du cerveau ou grand nerf lingual, & va au muse  
cle sterno hyoïdien, au mtsscle thyro-hyoïdien & aux  
glandes thyroïdes.

*La seconde paire des nerfs cervicaux.*

La seconde paire cerVÎcale passe entre la féconde & le  
troisieme Vertebre du cou. En sortant elle communi-  
que d’abord en deVant aVec le gros ganglion du *nerf*intercostal ou grand sympathique. Elle communique  
aussi en haut aVec la premiere paire cerVÎcale, & en-  
bas aVec la troisieme.

Le tronc de chaque côté fe diVife ensuite en plusieurs  
branches : mais auparaVant il fort de fon union aVec  
la premiere paire cerVÎcale un petit filet, & il en part  
un autre de fon union aVec la troisieme paire cervi-  
cale.

Ces deux filets s’unissent en-bas & n’en font qu’un , qui  
defcend le long de la veine jugulaire interne, & fait  
en-bas une anfe considérable pour remonter le long  
de Partere carotide jufqu’à la glande parotide, où il  
fe détourne pour s’unir ou communiquer avec le tronc  
de la neuvieme paire du cerveau. La courbure de l’anse  
donne un filet qui *se* distribue aux mufcles coraco-  
hyoïdien, sterno-hyoïdien & sterno-thyroidien.

Le tronc même jette vis-à-vis le musede sterno-mastoï-  
dien une branche qui communique derriere ce mustcle  
avec le *nerf* accessoire de la huitieme paire, & celasim-  
plement ou en maniere de plexus.

Cette branche va essuite derriere le mufcle Eplénius,  
perce la portion supérieure du mtsscle trapeze entre le  
grand «crf occipital & l'oreille, & monte à la partie ,  
latérale de l’occiput, où elle communique avec la pa- \  
reille branche de l'autre côté. Elle l'e distribue de côté  
& d’autre aux mustcles ci-dessus nommés & au muscle  
angulaire de l’omoplate.

1501 NER

Le tronc de la seconde cervicale jette encore en-bas des  
branches à la partie moyenne du mufcle trapeze , au  
musitle sterno-mastoïdien & aux mtsscles vertébraux  
voisins. On trouve encore quelquefois en arriere une  
communication particuliere entre ce tronc & la troisie-  
me cervicale.

Après ces branches le tronc s’a.vance vers le bord posté-  
rieur de la portion moyenne du mtsscle sterno-mastoï-  
dien, & fait un contour de derriere en devant fur ce  
mtsscle. Dans ce contour il jette plusieurs branches. Il  
en jette d’abord une qui defcend en arriere & se distri-  
bue par plusieurs rameaux au mufcle fcalene & au transe  
verfaire, &c.

Il jette une autre branche qui communique avec la troi-  
sieme paire cervicale, à l’endroit où cette paire pro-  
duit le *nerf* diaphragmatique, & ainsi contribue à la  
formation de ce *nerf* II part encore du même contour  
un filet qui monte & communique avec un filet ou  
deux filets de la branche inférieure delà portion dure  
du *nerf* auditif.

L’extrémité du contour fur le devant du mustcle sterno-  
mastoïdien *se* diviste en deux branches, dont l’une va  
en-haut & l’autre en-bas. La branche supérieure mon-  
te sur ce mustcle jusqu’au bas de l’oreille, où elle don-  
ne un rameau derriere l’oreille & un autre à la glande  
parotide, qui s’y rencontre avec le tronc de la portion  
dure du *nerf* auditif & monte devant l’oreille.

La branche inférieure de l’extrémité du contour fe jette  
de derriereen devant, fe ramifie fur le mufcle peau-  
cier, & se distribue fur les tégumens de la gorge , en  
donnant des rameaux aux sterno-hyoïdiens, & fe perd  
dans ces tégumens vers le larynx. Elle communique  
aussi avec une branche descendante de la portion dure  
& avee une de la neuvieme paire du cerveau.

Cette branche inférieure dès fon origine donne un ra-  
meau qui defcend tout le long de la partie postérieure  
du sterno-mastoïdien , jette des rameaux aux glandes  
jugulaires, à la graisse & aux tégumens de la partie  
latérale inférieure du cou , passe pardevant la partie  
moyenne de la clavicule, & va fe perdre au-dessous  
dans les tégumens de ce côté de la poitrine.

*La troisieme paire des nerfs cervicaux.*

La troisieme paire cervicale ou vertébrale passe entre la  
troisieme & quatrieme vertèbre du cou , & communi-  
que en-haut avec la feconde paire, en-bas avec la qua-  
trieme, en deVant avec le grand *nerf*fympathique , &  
avec un filet de la neuvieme paire du crane. Elle com-  
munique encore avec le *nerf* acceflbiredu wcespfympa»-  
thique moyen par un filet qui va au mufcle trapeze.

Chaque tronc de la troisieme paire vertébrale jette plu-  
sieurs branches aux parties antérieures, postérieures &  
latérales du cou , savoir , aux mufcles , aux glandes ,  
aux membranes , à la graisse & à la peau , jusqu’aux  
parties supérieures voisines du thorax & de l’épaule.

Parmi les branches postérieures il y en a une qui va au  
musicle siur-épineux, & en passant par-dessus Péchan-  
crure de la côte supérieure de l’omoplate, donne des  
filets à l’extrémité du muEcle omo-hyoïdien ; & il y  
en a une autre petite qui en allant au mufcle trapeze  
communique avec un filet du *nerfoecceffielrQ* de la hui-  
tieme paire.

Parmi les branches moyennes , il y en a qui vont aux  
glandes jugulaires , au muEcle sous-claVier, aux por-  
tions voisines du musicle pectoral, du deltoïde & du  
trapeze, & aux tégumens qui y répondent.

Parmi les branches antérieures , il y en a une, qui étant  
fortifiée par un rameau de la feconde paire cervicale ,  
s’unit d’abord en-dessous avec un autre de la quatrieme  
paire , & forme par ce concours un cordon appelle  
*nerf* diaphragmatique.

Ce flprf diaphragmatique passe devant la portion antérieu-  
re du mufcle Ecalene, & entre dans la poitrine, derrière  
l’extrémité antérieure de la clavicule. Α sim entrée  
dans la poitrine, il reçoit encore un filet d’augmenta-

N E R

tion de la premiere paire dorfiale , & communiqué  
avec le grand *nerf* sympathique. Il deEcend oblique-  
ment vers le devant, & passe devant l’artere souda-'  
viereà côté du *nerf* fympathique moyen , près de la  
naissance dtl *nerf* récurrent.

Le *nerf* diaphragmatique étant entré dans la poitrine »  
deicend immédiatement devant la naissance ou racine  
du poumon, à côté & tout le long du péricarde, au-  
quel il est collé latéralement ; & enfin *se* jette un peu en  
arriere dans le diaphragme.

Il se distribue par plusieurs ramifications dans le grand  
musicle du diaphragme. Il envole aussi quelques filets  
à la portion inférieure du diaphragme , & par-là com-  
munique avec le *nerf* intercostal ou grand iympathi\*  
que , & avec les plexus voisins du bas-ventre.

Le *nerf* diaphragmatique du côté droit, descend le long  
de la veine-cave supérieure, ce qui le fait paroître plus  
antérieur que celui du côté gauche.

Le *nerf* diaphragmatique du côté gauche , est d’abord  
un peu reculé vers le tronc de l’aorte, & fait enfuite  
un trajet plus long que celui du côté droit ; car il se  
détourne pour passer à côté de la portion du péricarde  
qui répond à la pointe du cœur ; c’est pourquoi il est  
plus long que celui du côté droit. Ensuite il fe recour-  
be pour aller se distribuer dans le diaphragme, com-  
me l’autre.

*Les quatre dernieres paires des nerfs cervicaux  
en général.*

Les quatre dernieres paires cervicales passent entre les  
portions du muEcle scalene. Elles fiant en général plus  
grosses que les trois premieres. Elles s’unissent ensiem-  
ble par leurs troncs, & forment avec la branche de com-  
munication de la troisieme paire cervicale, & le tronc  
de la premiere paire dorfale, une espece de lacis ou  
gros plexus, qui est comme enveloppé d’une gaine  
membraneufe, & qui produit six cordons considérables,  
comme autant de troncs particuliers , lefquels fe dise  
tribuent au bras, & sont en général appelles *nerfs* bra-  
chiaux.

*Les nerfs brachiaux en général.*

Ils sont au nombre de six cordons à chaque côté , com-  
me je viens de dire. L’an 1697. M. Duverney en ca-  
ractérisa cinq par ces noms : le musculo-cutané ou cu-  
tané externe ,1e médian, le cubital, le cutané interne,  
& le radial, prenant pour une branche du radial celui  
que je regarde comme un cordon principal, & que j’ap-  
pelle axillaire ou articulaire.

Ces six cordons *des nerfs* brachiaux ne viennent pas un à  
un & séparément. Leur naissance ou formation est si  
compliquée , qu’il est d’abord assez difficile de la dé-  
terminer ; & il paroît que les cinq paires vertébrales  
par le moyen de leur union plexiforme contribuent  
conjointement à la formation de chacun des six cordons  
brachiaux.

Quatre de ces cordons ou *nerfs* brachiaux naissent anté-  
rieurement du gros plexus , savoir, le mufculo-cuta-  
né , le médian, le cubital, & le cutané interne. Les  
deux autres cordons en viennent postérieurement; sa-  
voir , le radial & l’axillaire ou articulaire.

Le mélange ou gros plexus des cinq paires vertébrales squi forme ces six cordons, fe fait de la maniere fui-  
vante.

La quatrieme & la cinquieme paire cervicale , environ  
un pouce ou plus après leur sortie, s’unissent & font  
un tronc commun. La feptieme paire cervicale & la  
premiere paire dorfale s’unissent aussi en un tronc com-  
mun : mais près de leur origine. La sixième paire cer-  
vicale fait folitairement un chemin plus long entre ces  
deux troncs communs , & reçoit après cela de l’un &  
de l’autre une portion de communication qui la grosa  
fit.

1503' NER

Ces cinq gros *nerfs* vertébraux , de chaque côté ainsi me-  
lés, entrelacés & compliqués ,fe partagent de nouveau  
par un arrangement particulier très-différent de l'ar-  
rangement ordinaire , & forment les six cordons ou  
*nerfs* brachiaux. Cette union & ce mélange plexiforme  
varient quelquefois.

La maniere dont les six *nerfs* brachiaux tirent leur origi-  
ne du plexus des cinq paires vertébrales, est pour l'or-  
dinaire celle-ci.

Le musculo-Cutanéest formé de l'union de la quatrieme  
& de la cinquieme des paires cerVicales & de leur com-  
munication collatérale aVec la troisieme & la sixieme  
de ces paires.

Le médian Vient d’un côté de l’union de la sixieme paire  
cerVÎcale aVec les deux paires précédentes ; & de l'autre  
-côté , il Vient de l'union de la feptieme paire cenica-  
le aVec la premiere paire dorsale. Ces deux unions for-  
ment un angle aigu , dont la pointe produit le *nerf*médian.

Le cubital part de l’union de la feptieme paire cerVÎca-  
le , aVec la premiere paire dorside , & même un peu  
plus près de la branche ou côte inférieure de l’angle du  
*neri* médian.

Le cutané interne fait à peu-près de même.

Le radial est le plus gros de tous, & il part de la pointe  
d’un autre angle nerVeux, dont la branche ou côte fu-  
périeure est formée par l’union des troncs de la qua-  
trieme, cinquieme & sixieme des paires cerVicales. La  
branche ou côte inférieure de cet angle nerVeux Vient  
de l’union de la feptieme paire cerVleale ayec la pre-  
miere paire dorside.

Le *nerf* axillaire ou articulaire fort immédiatement au-  
près de la naissance du radial, principalement contre la  
côte ou branche supérieure de l’angle nerVeux, d’où  
ce radial Vient, & il communique aVec tous les autres.

Outre les gros *nerfs* brachiaux , il part plusieurs petites  
branches de chacune des quatre dernieres paires cervi-  
cales. Il est à propos de faire la description particuliere  
de ces petites branches aVec celle de leurs troncs, aVant  
. que d’entrer dans le détail de la distribution des *nerfs*brachiaux.

*La quatrième paire des nerfs cervicaux.*

La quatrieme paire cerVÎcale , passe entre la quatrieme &  
la cinquieme des Vertebres du cou, & communique en-  
dessus aVec la troisieme paire, en dessous aVec la cin-  
quieme paire , & en deVant aVec le zicrf intercostal ou  
grand sympathique.

Elle jette plusieurs rameaux, qui se distribuent au muf-  
cle scalene, au mtsscle angulaire de l’omoplate, au  
rhomboïde, au trapeze , & même au grand pectoral.  
Elle donne aussi un filet qui contribue à la formation  
du *nerf* diaphragmatique. Enfuite le tronc s’aVance  
un traVers de doigt fans aucune ramification, & fie joint  
au tronc de la cinquieme paire cerVÎcale.

A l’endroit de cette union , ou un peu auparaVant, il don-  
neune branche assez considérable , qui après aVoir jetté  
tm filet au mtsscle fous-fcapulaire, passe par la petite  
échancrure de la côte supérieure de l’omoplate, fous  
le ligament de cette échancrure , & donne des filets au  
mufcle fur-épineux. Ce rameau fie glisse ensuite Eous le  
muscle siir-épineux & fous l'acromion , pour aller ga-  
gner le mufcle sous-épineux & le petit rond.

*La cinquieme paire des nerfs cervicaux.*

La cinquieme paire cerVÎcale passe entre la cinquieme &  
la sixieme des Vertebres du cou, & communique aVec  
la quatrieme & la sixieme des paires cerVicales, & aVec  
le *nerf* intercoftal ou grand sympathique.

Ensuite chaque tronc jette antérieurement un rameau qui  
s’tinit aVec un pareil rameau de la sixieme paire cervi-  
cale , & qui se distribue au mufcle scalene, à la surface  
du grand pectoral, & aux tégumens Voisins. Le tronc  
donne aussi près de fa naissance un rameau qui defcend

N E R 1504

derriere l’originelqu tronc de la sixieme paire cervicale,  
& en reçoit aussi un petit filet de communication.

Ce rameau ainsi fortifié defcend Eur la conVéxité du tho-  
rax , & *se* distribue aux mufcles qui le couVrent. Il Ee  
glisse d’abord fous le grand & le petit musitle pectoral,  
ensi.lite entre le grand dentelé & le sousTcapulaire.

Après cela ce rameau desicend cmbas & gagne la partie  
antérieure , moyenne & presque inférieure du mufcle  
grand dorEal Vers la troisieme fausse côte. Il *fe* termine  
dans ce mtsscle & dans les tégumens.

*Les deux dernieres paires des nerfs cervicaux.*

La sixieme & la sieptieme des paires cerVicales, ayant  
passé l'une sious la sixieme , & l’autre sious la Eeptieme  
Vertebre du cou , & ayant fait des communlcations  
comme les précédentes , donnent aussi plusieurs filets  
aux parties Voisines,.

Le rameau de la sixieme paire qui s’unit antérieurement  
aVec un pareil rameau de la cinquieme paire pour fe  
distribuer sur la poitrine , comme il est dit, jette em-  
bas un filet, qui aVec un filet commun de la feptieme  
paire cerVÎcale & de la premiere dorsale , forme une  
espece d’anfe par laquelle passe l’artere axillaire.

Tous ces *nerfs* jettent des filets aux tégumens voisins : il  
en part aussi pour les glandes axillaires.

*Le nerf rnusculo-cutané.*

Ce *nerf* qui fe présente naturellement à côté du *nerf* cu-  
tané interne, naît de l’union de la quatrieme & cin-  
quieme paires cerVicales , & participe de leur commu-  
nication latérale aVec la troisieme & la sixieme paire.

Il Va gagner l’extrémité supérieure du musitle coraco-  
brachial, & le perce obliquement de haut en-bas , en  
lui donnant quelques filets ; après cela il desitend le  
long du bras derriere le mufcle biceps qui le couVreX  
& dont les deux portions en reçoÎVent aussi des ra-  
meaux,

EnEuite il Eort de derriere le biceps, en se glissant de de-  
dans en-dehors, entre l'extrémité inférieure de ce muse  
de & le mufcle brachial, auquel il donne aussi. Il s’a-  
vance vers la peau dans le pli du bras, immédiatement  
derriere la veine médiane, où il cotoye la peau & de-  
vient *nerf* cutané. De-là il *se* glisse tout le long entre  
le mtsscle long si.ipinateur & les tégumens Voisins, au  
côté interne de la Veine céphalique jusqu’au pouce.

Il Ee distribue enfin aux tégumens de la partie antérieure  
du poignet, à ceux du pouce & de la convexité de la  
main. AVant que d’arriVer au poignet, il passe par-dese  
fins la Veine céphalique,&, Vers le pouce, il communi-  
que avec un rameau du *nerj* radial.

*Le nerf médian.*

Le *nerf* médian est situé entre le *nerf*musculo-cutané &  
*le nerf* cubital. Il naît de l’union de trois, savoir, d’u-  
ne branche de la sixieme paire cerVÎcale , d’une de la  
sieptieme, & d’une petite de la premiere dorsiale. II  
est dans quelques l.ujets formé par l’union de deux  
branches principales, dont l’une réfulte de l'union du  
premier *nerf* dorfal aVec le dernier cerVical,& l'autre  
de l'union des trois *nerfs* précédens.

Il defcend aVec Partere brachiale le long du bras, sous le  
bord interne du biceps, après aVoirpassé derriere Pat-  
tache inférieure du mufele coraco-brachial, & Va  
gagner le pli du bras , entre l’extrémité inférieure du  
mufcle brachial & du pronateur rond. Il donne che-  
minfaisant , des filets de côté & d’autre, à tous ces  
' mtsscles.

Il passe derriere la branche médiane de la veine basili-  
que, en s’approchant du condyle interne. Il fie glisse  
derriere au travers du pronateur rond , & desicend en-  
tre les mufcles Eublime & profond, en leur donnant  
\ des rameaux.

Sous

ΐ5°5 NER

Sous le muscle pronateur rond, il donne un rameau par-  
ticulier qui coule le long du ligament interosseux,  
derriere le muEcle quarré jusqu’au poignet, en donnant  
des filets à ce même mtsscle.

Ensilite le tronc, après quelques ramifiCations cutanées,  
passe fions le ligament transVerfal interne du poignet  
ou carpe dans la paume de la main , où il donne plu-  
sieurs rameaux; Eavoir, deux aux mtsscles thénar &  
anti-thénar, deux aux parties latérales concaves du  
pouce , deux à celles de l’index, deux à celles du grand  
doigt , & un à la partie latérale voisine du doigt annu-  
laire, après aVoir communiqué aVec un rameau du  
*nerf* cubital. Ces rameaux Vont jusqu’au bout des  
doigts , & donnent en passant aux tégumens, aux li-  
gamens, aux tendons, &c.

*Le nerf cubital.*

Le *nerf* cubital naît de l’union de la l.eptieme paire cer-  
Vlcale & de la premierepaire dorsale , il communique  
aVec la racine inférieure du *nerf* médian.

Il defcend au côté interne du bras le long de la partie in-  
terne du mufcle grand anconé, entre l’arterebrachia-  
le & la Veine basilique , il ne donne dans ce trajet que  
de petits filets de côté & d’autre aux mufcles Voisins &  
aux tégumens.

Il fie glisse entre le condyle interne de l'os du bras & l'o-  
lécrane, où il est seulement couvert d’une eEpece de  
ligament & des tégumens. C’elt ce qui rend les coups  
au coude si sensibles , même jissqulau petit doigt. où  
ce *ners.se* termine.

H desisend ensuite tout le long du mtsscle cubital inter-  
ne,en donnant des filets aux mtsscles voisins, au muf-  
cle quarré & aux tégumens, jufqu’à l’extrémité infé-  
rieure du cubitus, où il fie divise en deux branches ,  
une grosse & une petite.

La grosse branche, ou plutôt la continuation du tronc  
' même, passe à côté de l'os lenticulaire ou pisiforme du  
carpe, fous le gros ligament annulaire tranfverfc, &  
gagne la partie de la paume de la main qui répond  
aux deux derniers doigts, où elle donne d’aberd quel-  
ques filets aux. tégumens & aux ligamens des os du  
carpe.

Elle fedivife aussi-tôt après en trois rameaux particuliers,  
dont un fait une efpece d’arcade en *se* distribuant aux  
petits mtsscles voisins du pouee & aux musClesinteros-  
feux ; un autre *se* bifurque pour les parties latérales  
concaVes voisines du doigt annulaire & du petit doigt ;  
le troisieme va à l'autre partie latérale concave du pe-  
tit doigt, & aux mufcles Voisins.

La petite branche *se* tourne en dehors derriere le tendon  
du misscle cubital externe, & Va gagner la partie de la  
conVexité de la main qui répond aux deux derniers  
doigts. Elle Ee distribue aux parties latérales conVexes  
de ces deux doigts , à peu près comme la précédente *se*distribue à leurs parties latérales concaVes. Elle don-  
ne aussi au mtsscle hypothenar, an mtsscle métacar-  
pien &aux tégumens. Elle communique avec un ra-  
meau du *nerf* médian.

*Le nerf cutané interne.*

Le *nerfcutané* interne est fort délié. Il naît de l’union de  
la septieme paire cerVlcale aVec la premiere paire dor-  
fale, mais principalement de celle-ci. Il passe fur les  
autres *nerfs* brachiaux, & defcend tout le long de la  
partie interne du bras , entre les tégumens & les mus-  
cles.

Il se dÎVise aVant que de desitendre , en deux branches,  
qui s’accompagnent de près jtssques Vers le condyle in-  
terne, à côté de la Veine basilique , étant couVcrtes  
de la branche médiane decette Veine.

De ces deux branches l'une desizend tout le long des té-  
gumens qui couVrent le mufcle radial interne & le  
muscle radial grêle ou prétendu palmaire , & ensisite  
*Tome IV.*

N E R 1506

*se* ramifie dans la peau qui couVre le poignet & le com-  
mencement de la paume de la main.

L’autre branche *se* jette un peu plus en arriere & tout le  
long des tégumens qui couVrent le mtsscle cubital in-  
terne & llos du coude, en s’y ramifiant jusqu’au pe-  
tit doigt.

*Le nerf radial.*

Le *nerf* radial, ainsi nommé, parce qu’il. Va accompa-  
gner le rayon & l'artere radiale, naît de l'union de  
trois branches composées , dont la premiere Vient d’un  
tronc combiné de la quatrieme & de la cinquiemepai-  
res cerVÎcale , la seconde du tronc propre de la sixie-  
me paire , & la troisieme d’un tronc combiné de la siep-  
tieme paire cerVÎcale , & de la premiere paire dor-  
sale.

Le tronc du *nerf* radial est situé plus profondément que  
les autres *nerfs* brachiaux. D’abord il fe tourne de de-  
Vant en arriere pour faire un contour particulier autour  
de l'os du bras, entre cet os & les mufcles anconés.

Ce contour du *nerf* radial est oblique & en vis, confor-  
mément à l’impression que l'on Voit à l’os même. AVant  
ce trajet le *nerf* donne des branches aux trois musiles  
anconés, furtout à l’aneoné long & à l’anconé exter-  
ne. Ensi.iite il tourne de derriere en deVant, entre le  
mtsscle anconé externe & le mtsscle brachial.

Dans le passage ou. conteur même il jette des rameaux  
cutanés, dont le plus considérable gagne le condyle  
externe de llos du bras, & fe distribue tout le long aux  
tégumens qui couvrent le rayon antérieurement & ex-  
térieurement, & à ceux qui couvrent les parties atlté-  
rieures du poignet & de la convexité de la main juse  
qu’au pouce.

Vers le pli du bras le tronc du *nerfradial se* détourne  
en dehors, & defcend entre l'extrémité inférieure dti  
mufcle brachial & l'extrémité supérieure du mtsscle  
long supinateur, en donnant des rameaux à ces mtsscles  
& aux voisins.

Etant patVenu à la tête du rayon , il *se* divife en deux, oit/  
plutôt il jette une branche prineipale , qui va le long  
entre le rayon & le musicle long supinateur jusqu’au  
de-là du milieu du rayon, où elle *se* glisse entre le muse  
cle long si-ipinateur & le mlsscle radial.

Cette branche accompagne l’artere radiale externe près  
les tégumens, & étant parVenue vers la partie infé-  
rieure du rayon , elle se distribue en trois rameaux  
pour les parties convexes latérales de trois doigts &  
demi.

Un de ces rameaux va à la partie latérale interne du pou-  
ce & aux tégumens. Un autre ie divil.e en deux pour  
la partie latérale externe du pouee, & pour la partie  
latérale antérieure de l'index ; donnant toujours en  
passant des filets aux tégumens des os du métacarpe.  
Le troisieme rameau Ee divise en plusieurs pour gagner  
la partie latérale postérieure de l'index, les deux côtés  
du médius , & la partie latérale antérieure de l’annu-  
la ire.

La branche même *se* distribue dans tout ce passage aux  
tégumens, & enfin aux mtsscles interosseux.

Le tronc radial, Ou si l’on veut , la grosse branche de sa  
bifurcation, passe entre l’extrémité supérieure du rayon  
& le misscle supinateur court, donnant en passant à ce  
mufcle, au petit anconé, au supinateur long, & au  
mtsscle radial externe.

Ensiiite il Ee perd dans le mufclê extenseur commun des  
doigts, dans ceux du poignet & du pouce, après aVoir  
communiqué aVec un rameau de *nerf* musculo-cu-  
tané.

*Le nerf axillaire* ou *articulaire'*

Ce *nerf* prend sim origine des deux dernieres paires cer-  
VÎcalcs, & parnît quelquefois d'être qu’une grosse bran-  
che du *nerf* radial, il Va dans le creux de l'aisselle, der-  
riere la tête de l’os du bras, entre les mufcles grand &

' CCCçç

1507 NER

petit rond, & fe jette ou sie contourne de dedans en  
arriere, & en dehors autour du cou de cet os, en sie  
glissant entre l'articulation & l’extrémité supérieure  
du mtsscle long anconé, pour aller gagner le mufcle  
deltoïde.

Il *se* diVsse en plusieurs rameaux , qui vont gagner prin-  
cipalement le musicle deltoïde en haut & en bas , &  
s’y ramifient, donnant en chemin au mtsscle sous-Fca-  
pulaire, à l'extrémité supérieure du mufcle long anco-  
né, au grand & petit rond, au si.lr-épineux. Il donne  
même au mufcle grand dossal, & au mufcle anconé  
externe.

*Les nerfs dorsaux* ou *costaux.*

Ils Eont au nombre de douze paires, comme il a été mar-  
qué au commencement de ce Traité ; & ils mérite-  
roient d’être appelles *nerfs* intercostaux à plus juste  
titre que les grands *nerfs* sympathiques auxquels on  
aVoit donné ce nom.

Ils ont cela de commun ensemble, que dès leur sortie  
d’entre les vertebres du dos , & avant que d’accompa-  
gner les côtes ils jettent ordinairement deux filets en  
devant pour communiquer avec le grand *nerf* sympa-  
thique ou prétendu *nerf* intercostal, & plusieurs filets  
en arriere pour les mufcles vèrtébraux & autres mtss-  
cles voisins.

On nomme chacune de ces douze paires par le nombre  
des vertebres fions lesquelles elles passent ; par exemple,  
la premiere paire, la seconde paire, &c.

La premiere paire entre dans la composition des *nerfs*brachiaux, comme il est dit, & jette conjointement  
avec la sicconde paire des rameaux thorachiques.

Les Eept paires supérieures vont chacune tout le long  
Eous les vraies côtes jusqu’au sternum , &fe distribuent  
aux mtsscles intercostaux, qu’elles percent aussi en de-  
dans & en dehors pour aller aux grands dentelés, aux  
pectoraux, &c. & auxtégumens externes,

La septieme paire étant arrivée à la portion cartilagineu-  
se de la septieme côte, descend & *se* distribue entre les  
musitles larges du bas-ventre.

Les cinq demieres paires quittent les extrémités des  
fausses côtes , pour fe distribuer aux mufcles du bas-  
ventre.

L’onzieme paire donne aussi quelques filets au diaphrag-  
me, & ensilite se glisse entre le mtsscle transeerse & le  
péritoine.

La derniere de toutes *se* distribue aux mustcles trassver-  
fes & aux obliques internes.

Tous ces *nerfs* envoyent plusieurs ramifications à travers  
les musicles aux tégumens , & forment les *nerfs* cuta-  
nés du thorax , des deux premieres régions du bas-  
ventre & de la portion supérieure des lombes.

*Les nerfs lombaires.*

Les cinq paires de ces *nerfs* ont cela de commun, qu’el-  
les jettent en arriere des filets pour les mtsscles verté-  
braux , qu’elles communiquent enfemble , qu’elles  
communiquent avec le grand *nerf* sympathique de cha-  
que côté, & qu’elles font couvertes par les mufcles  
psisas.

Leurs branches de communication avec les grands *nerfs*sympathiques simt longues, parce que ces *nerfs* s’avan-  
cent beaucoup vers le devant des corps des vertebres  
lombaires.

On sait le dénombrement de ces paires de *nerfs* selon le  
dénombrement des vertebres lombaires flous lesquelles  
elles passent.

*La première paire des nerfs lombaires.*

Ces *nerfs* passent entre la premiere & la seconde vertebre  
des lombes, & ils reçoivent chacun de leur côté un  
rameau de communication de la derniere paire docta-

NER 1508

le, & en donnent un à la seconde paire des lombes, ou à  
une branche de cette seconde paire.

Chaque tronc communique aussi avec le grand Eympathi-  
que voisin par un rameau assez long. Essuite il produit  
trois branches , une postérieure & deux antérieures.  
Des deux antérieures l'une est interne & l’autre exter-  
ne , qui est plus grosse que l’interne.

La branche postérieure perce le mufcle quarré des lom-  
bes, *se* glissant entre les parties postérieures des muse  
des obliques du bas-ventre, perce l’oblique externe,  
& se distribue à la peau voisine jusiqu’à la fesse. Cette  
branche donne aussi aux mufcles vertébraux & au muse  
cle facro-lombaire.

La branche antérieure externe perce l’extrémité fupé-  
rieuredu mufcle psisas obliquement en dehors, passe  
à travers le muEcle quarré des lombes, & *se* glisse le  
long de la crête de llos des iles juEques vers l'épine an-  
térieure de cet os.

Elle donne des filets aux mufcles du bas-ventre, & l'e  
distribue Eur la bande large *Oufascia -lata* aux tégu-  
mens voisins, à ceux de la partie antérieure externe de  
la cuisse & aux glandes inguinales.

La branche antérieure interne perce aussi le musicle psilas  
presique au même endroit, mais plus en devant, des-  
cend Eur ce mtsscle , passe Eur le musicle iliaque jtssqu’au  
commencement - du ligament tendineux de Fallope,  
où elle rencontre la branche antérieure , s’unit avec  
elle, & fome par cette union un *nerf*partlculier qui  
va le long du même ligament & de la face interne de  
llaponéVrofe du mufcle oblique externe , juEqulà l’ou-  
verture communément appellée l’anneau du musitle.

Ce *nerj* particulier Eort par l’ouverture aponévrotique  
du mufcle oblique externe, & Ee diVsse de nouVeau en  
plusieurs filets cutanés qui Vont au pubis & aux tégu-  
mens des parties naturelles de l’un & de l’autre siexe,  
&c. Il en donne aussi aux cordons sipermatiques, & aux  
cordons Vasituleux ou faux ligamens ronds.

Outre ces branches le tronc de la premiere paire donne  
près de fon union aVec le tronc de la seconde deux ra-  
meaux grêles, étroitement collés ensemble, qui def-  
cendent derriere le misscle pEoas , traversent une des  
attaches tendineuses du petit musicle diaphragmati-  
que sijrla troisieme Vertebre des lombes , & commu-  
niquent aVec le grand sympathique.

Ces deux rameaux s’accompagnent ainsi jusqu’au liga-  
ment inguinal ou tendineux de fallope : ici l’un Va sui-  
Vre les Vaisseaux spermatiques jusqu’aux testicules ,  
l'autre passe l'ous le ligament à la peau & aux glan-  
des de l'aîne.

Le tronc fait descendre de l'endroit de ce partage , tout  
droit en bas, un rameau qui s’unit avec la seconde pai-  
re lombaire, ou plutôt avec une branche qui en part. Le  
tronc va ensilite contribuer à la naissance d’un gros  
cordon appelle *nerj* crural.

*La seconde paire des nerfs lombaires.*

Leur troncs sortent entre la deuxieme & la troisieme  
vertebre des lombes. Chacun de ces troncs ayant com-  
muniqué avec ceux de la premiere paire & avec le  
grand *nerf* sympathique , donne d’abord plusieurs pe-  
tits rameaux aux parties voisines du mufcle psioas, &  
un gros rameau en arriere pour le musicle quarré des  
lombes, le sacro-lombaire,le long dorsal,& les musa  
des vertébraux voisins , après avoir percé le musicle  
quarré.

Après cela le tronc donne une branche menue, qui dès  
sim origine s’unit avec le rameau desitendant du tronc  
de la premiere paire dont je viens de parler. Cette  
branche étant ainsi fortifiée perce la tête du pfoas ,  
va tout le long de ce mufcle, gagne le trou aponé-  
vrotique, ou anneau du mufcle oblique externe du  
bas-ventre , & *se* distribue aux glandes inguinales, à la  
graisse, au scrotum dans les hommes, & aux grandes  
levres dans les femmes.

Enfuite le trone jette encore deux branches qui s’aceom-

1509 NER

pagnent , après aVoir jctté entre la naissance de ces  
deux branches un petit rameau à la partie supérieure  
du psilas. Ces deux branches percent le pfoas en difl'é-  
rens endroits, puis l’accompagnent ,& Vont passer sous  
la partie supérieure du ligament tendineux de Fallo-  
pe, & sortent par là hors du bas-Ventre.

En sortant du bas-Ventre , ces mêmes deux branchas s’u-  
nissent & ne font qu’un *nerf,* qui fe distribue par plu-  
sieurs rameaux aux glandes inguinales, fur l’apone-  
vrofe crurale , aux tégumens des parties antérieures  
de la cuisse jufqu’au genou.

Quelques-uns de ces rameaux s’unissent aux rameaux du  
*nerf* crural ; d’autres fe distribuent aux tégumens de  
la partie interne de la cuisse. Il y en a un qui accom-  
pagne l’artere crurale, & jette une espece d’anfe au-  
tour d’une branche de cette artère.

Le tronc donne encore fouVent un rameau qui s’unit  
aVec un rameau de la troisieme paire & aVec un de  
la quatrieme, pour former aVec eux un cordon par-  
ticulier , qui passe par les mufcles obturateurs fous le  
nom de *nerf* obturateur.

Enfin le tronc descend, & ayant donné un rameau à la  
partie moyenne du mufcle psoas,il s’unit au tronc de  
la troisieme paire, & *se* termine en contribuant à la  
formation du gros cordon du *nerf* crural.

*La troisieme paire des nerfs lombaires.*

Leurs troncs sortent entre la troisieme & la quatrieme  
vertebre des lombes. Chacun de ces deux troncs com-  
munique en-dessus aVec la seconde paire, & en-de-  
vant aVec le grand *nerf* fympathique ; & il s’unit en  
bas aVec le tronc de la quatrieme paire. Il jette en ar-  
riere entre les apophyses transeerfes un rameau consi-  
dérable qui *se* distribue aux mufcles vertébraux & aux  
musicles voisins.

AVant sion union aVec la quatrieme paire, il donne une  
branche considérable qui desicend en bas, & ayant reçu  
un rameau de communication de la seconde paire, s’u-  
nit aVec une branche de la quatrieme paire pour la for-  
mation du *nerf* obturateur.

Il jette encore aVant son union avec la quatrieme paire  
un gros rameau qui descend en bas entre le muscle  
psiaas & le msscle iliaque, & s’unit ensilite aVec le  
cordon crural au côté externe de la partie inférieure  
du mufcle pEoas. On le peut regarder comme l’accese  
soire ou l’associé du *nerss* crural.

Le tronc en traVerl.ant tout le long du muscle pfoas lui  
donne des filets aussi bien qu’au muficle iliaque, & jet-  
te un rameau en bas qui Va fous le ligament tendi-  
neux de Fallope gagner le muficle pectiné ; & enfin  
conjointement aVec la branche de la seconde paire, il  
s’unit aVec la quatrieme paire pour acheVer la forma-  
tion du gros *nerf* crural.

*La quatrième paire des nerfs lombaires.*

Leurs troncs sortent entre la quatrieme & la cinquieme  
Vertebre des lombes. Chaque tronc communique en-  
dessus aVec la troisieme paire, & en-deVant aVec le  
grand *nerf*fympathique, souvent même par deux fi-  
lets.

Chaque tronc jette en arriere des branches aux mufcles  
Vertébraux & aux muEcles voisins ; & ensiuite aVec les  
portions des autres paires lombaires dont il est déja  
parlé, il acheVe la formation du gros cordon crural.

Il produit du même endroit une branche très-considéra-  
ble,qui étant unie à deux autres branches, faVoir à  
une branche de la troisieme paire, & à une de la fe-  
conde , forme le *nerf* obturateur.

Enfin le reste du tronc va en bas s’unir avec la cinquieme  
paire lombaire.

*Le nerf obturateur.*

Ce *nerf* formé de la maniere marquée ci-dessus, fe glisse

N E R 15m  
tout le long de la partie latérale interne du muscl®  
pfoas , desi:end dans le bassin, & sort du bas-ventre  
par la partie supérieure des mufcles obturateurs & du  
trou ovalaire des os innommés.

En sortant il donne aux muselas obturateurs & au muse  
cle pectiné. Il *se* distribue ensilite par trois branches  
principales à toutes les portions du mufcle triceps,  
& mêmeproduit des branchés qui *se* glissent entre les  
portions du triceps, & vont au mustcle grêle posté-  
rieur ou interne.

*La cinquieme patre des nerfs lombairess*

Elle passe entre la derniere vertèbre des lombes & l'os  
sacrum. Chaque tronc communique en haut aVec la  
quatrieme paire lombaire, & en-deVant aVec le grand  
*nerf* sympathique. Il jette en arriere des rameaux aux  
mufcles Vertébraux & aux musicles Voisins, mêmes autf  
musicles fessiers. En fe courbanten-deVant, après avoir  
percé , il donne aussi un petit rameau au *nerf* crural.

Enfuite le tronc desitend Eut la EymphyEe de l’os sacrum  
avec l’os des iles, entre dans le bassin, & avec la bran-  
che de communication qu’il a reçue de la quatrieme  
paire lombaire, va Ee joindre aux *nerfs* Eacrés, & for-  
mer aVec eux une efpece de plexus, ou entrelacement,  
qui produit le plus gros & le plus grand *nerf* de tout  
le corps, appelle *nerfsciatloue,* qui *se* distribue ensilite  
à toutes l’extrémité inférieure du corps.

*Les nerfs sacrés^*

On appelle *nerfs* facrés ceux qui viennent de l’os sacrum ;  
dont les principaux passent par les grands trous anté-  
rieurs de cet os, & les autres par les échancrures la-  
térales de l’extrémité de l’os & du coccyx.

On les compte aussi par paires, & il s’en trouve ordi-  
nairement six; sqavoir, quatre grosses paires qui sior-  
tent par ces grands trous, & deux qui passent dessous.  
Ce nombre augmente quand il y a cinq paires de grands  
trous. Il en passe aussi quelques petits filets par les trous  
postérieurs.

La premiere paire est fort grosse, la seconde l’est moins.  
Les paires suivantes diminuent de grosseur par degrés 5  
de Eorte que les inférieures font très-menues.

Celles qui passent par les grands trous s’unissent ensem-  
ble dès leur entrée dans le bassin, & avec la derniere  
paire des *nerfs* lombaires forment l’entrelacement  
pour le gros nerf fciatique, dont je Viens de parler.  
Elles jettent aussi en arriere au traVers des membra-  
nes des trous postérieurs de l’os factum des rameaux  
aux tegumens Voisins.

Les troncs ainsi unis & entrelacés, outre le gros *nerf*siciatique donnent encore d’autres petites branches. Il  
est à propos de faire connoître les plus considérables  
de ces branches, aussi bien que celles des *nerfs* facrés  
inférieurs,.aVant que d’entrer dans le détail de sramifi-  
cations du gros cordon fciatique.

Ceci a beaucoup de rapport aVec la disposition des qua\*  
tre dernieres paires cerVÎcales & de la premiere dorsa-  
le, qui non - seulement s’entrelacent & forment les  
*nerfs* brachiaux; mais jettent encore plusieurs branches  
particulières de leur naissance.

De cet entrelacement des *nerfs* facrés, principalement  
de la seconde paire, sort une branche qui Va *se* distri-  
buer aux Vésicules séminales, aux prostates, à l’utérus,  
aux trompes de fallope, &c. Il en part encore une au-  
tre branche, principalement de la quatrieme paire, la-  
quelle branche Va en partie aux endroits nommés, &  
en partie à la vessie & à l’intestin rectum.

Le même entrelacement & en particulier la troisieme  
paire, unie dans les uns avec la paire précédente, dans  
les autres aVee la fui vante, & quelquefois avec toutes  
les deux paires , produit une branche qui fort du bassin  
par-dessus le ligament de fallope, passe par la partie  
interne de la tubérosité & la petite branche de l’os ise  
chion,& va fe distribuer aux corps caverneux & à leurs

C C G c C ij

15 II NER

mufcles dans l’un & l’autre sexe, aux parties voisines  
des parties naturelles, & au sphincter de l’anus.

Les deux dernieres paires des *nerfs* sacrés fiant très-pe-  
tites. Celle qui est immédiatement après les grands  
trous de llos Eacrum, passe de derriere en-devant, de  
chaque côté, entre l'extrémité de cet os & le ligament  
du coccyx. Elle donne principalement aux mufcles de  
l’anus & aux tégumens voisins.

La paire EuRante ou la derniere de toutes les paires des  
*nerfs* siacrés, defcend prefique directement de l’extré-  
mité du canal de l’os facrum, & se distribue aussi à l’a-  
nus & aux tegumens, &c.

De l’extrémité de la complication de tous les *nerfs sa-  
crés,* immédiatement aVant la formation entiere du  
gros trone ou cordon du *nerf* stlatique , il part exté-  
rieurement un rameau qui fe distribue aux mufcles  
moyen & petit fessier. Postérieurement il en part un  
autre qui Va en parue aux mufcles des corps caver-  
neux, &C. & en partie *se* distribue au grand mufcle  
fessier, & aux tégumens Voisins par plusieurs filets,  
tout le long jufques Vers le jarret.

*Le nerf crural.*

Le cordün du *nerf* crural formé par l’union & la com-  
plication des troncs de la première paire, de la *se-  
conde* ,.de la troisieme, d’une portion de la quatrie-  
me ,& quelquefois fortifié par une branche de la cin-  
quieme paire, comme il est déja dit, passe par-dessous  
le ligament de Fallope , & fort du bas-Ventre au côté  
externe de l’artere crurale , qui est entre ce *nef 8e la*Veine crurale.

En fortant du bas Ventre il *se* diVsse en plusieurs bran-  
ches, dont quelques-unes partent de sion union aVec  
le rameau accessoire de la troisieme paire; mais la plu-  
part fortent du gros cordon même.

Les brandies qui partent de l’union de S011 tronc aVec le  
rameau aecessoire de la troisieme paire, descendent  
fur le deVant de la cuisse : étant parVenues Vers la par-  
tie moyenne du musicle couturier , elles le EuiVent de  
côté & d’autre, & fie dsspersent dans les tégumens silr  
la partie antérieure & interne du genou.

Les antérieures de ces branches passent Eur la bande lar-  
ge ou aponéVroEe crurale, & forment des *nerfs* cuta-  
nés jufques fur le genou.

Les internes font de même en allant le long du tendon  
du mufcle couturier jufqu’à fon attache au tibia, où  
elles Ee dispersent aussi dans les tegumens. Il y en a  
quelquefois une qui Va jufqu’à la malléole interne &  
jusqu’au dos du pied.

Enssuite le cordon crural se diViEe en un grand nombre  
de rameaux qui descendent & Ee distribuent dans les  
mufdes antérieurs; servoir, le grêle ou droit anté-  
rieur, les deux Vastes & le crural, donnant aussi en  
passant des rameaux au. mufcles triceps, au couturier,  
& même au grêle interne & au denu-nerveux.

Il donne un rameau qui desitend intérieurement entre les  
mtsscles couturier & triceps ssuiVantles Vaisseaux cru-  
raux jusqu’à la partie moyenne de la cuisse.

Ensisite le rameau s’approche des tégumens, & Va tout  
du long derriere le mtsscle couturier, en lui donnant  
plusieurs filets ,& continue toujours-fon chemin der-  
riere le tendon de ce muficle jufqu’à sim attache in-  
férieure.

Ce même rameau étant parVenu au tibia, s’approche de  
la Veine silphene , & fuit presque la même route que  
cette Veine jtssqu’à la malléole interne, où il donne  
beaucoup de filets cutanés.

Il finit enfin en *se* ramifiant Eur la partie supérieure inter-  
ne du pié, où une des plus antérieures deses ramifica-  
tions est comme collée à la veine saphene.

*Le nerfsidatique.*

Le gros cordon du *nerf* sciatique étant formé, comme il  
est dit ci-dessus, ou comme il arrive aussi quelquefois,

NER 1512

des deux dernieres paires lombaires , & des trois pre-  
mieres paires facrées, fe glisse obliquement en arriere  
fous la grande échancrure de l’os des iles , & fous le  
mufcle pyramidal ou pyriforme.

Il sort par là du bassin en passant entre le muselc pyrifor-  
me & le petit jumeau supérieur. Il va d’abord devant  
le mtsscle pyriforme, & passe aussi-tôt après derriere les  
deux mufcles jumeaux & le muscle quarré de la cuisse ,  
en leur donnant des filets.

Enfuite il deEcend entre la tubérosité de l’os isichion &le  
grand trochanter, le long de la partie postérieure in-  
terne de l'os fémur , entre le mufcle biceps & le demi-  
nerveux, jiffiques Vers le creux du jarret, en s’appro-  
chant un peu du condyle interne. Il donne en chemin  
des rameaux à ces mtsscles & au triceps, & diminue de  
Ea grosseur à mesiare qu’il deEcend.

En fartant du bassin il donne aussi-tôt un rameau qui pasi-  
Ee entre les extrémités ou portions du ligament Eciati-  
que, & Va à l’anus, au périné, aux parties naturel-  
les, &c. Ce rameau s’unit aVec le rameau particulier  
que la troisieme paire siacrée y enVoie & qui s’y distri-  
bue aussi , comme il est marqué ci-dessus.

En passant entre la tubérosité de l’isichion & le grand tro-  
chanter, il produit deux rameaux, dont l’un *se* distri-  
bue au musicle grand fessier, & l'autre fe divife en deux  
pour les deux autres mufcles fessiers.

Au-dessous du grand trochanter, où on le peut appeller  
*nerf*fciatique crural, il jette en arriere un rameau qui  
defeend aVec la Veine fciatique, & se distribue aux té-  
gumens jusqu’au milieu du gras de la jambe. Ce ra-  
meau Va quelquefois plus bas Vers la malléole externe.

Le cordon du *nerf*fciatique étant parVenu au creux du  
jarret , où on lui donne communément le nom de *nerf*poplité , commence àEe fendre en deux branches , qui  
s’accompagnent d’abord entre les extrémités charnues  
du petit biceps & du demi-nerVeux , & enfuite s’écar-  
tent peu à peu en *se* glissant derriere les condyles du fé-  
mur entre les extrémités supérieures des mufcles gaf-  
trocnemiens ou grands jumeaux.

L’une de ces deux branches principales ou capitales du  
*nerf* sciatique est interne & grosse; l’autre est externe  
& moins grosse. Elles Vont *se* distribuer à toute la jam-  
be, & on leur peut donner dans ce trajet le nom de *nerfs*Eciatiques cruraux.

La grosse branche du *nerf* sciatique crurale, autrement  
sciatique crurale interne, ou même, si l’on Veut, *nerf*poplité interne, desicend derriere le mufcle poplité à  
côté du mufcle jambier grêle , communément appel-  
lé plantaire , & entre les mtsscles gastrocnemiens ou  
grands jumeaux.

EnEuite cette grosse branche stlatique perce l’extrémité  
supérieure du mtsscle soléaire, & *se* glisse en-bas entre  
ce mufcle & les grands mtsscles fléchisseurs communs  
des orteils, juflqu’à l’extrémité inférieure du tibia, Vers  
la malléole interne.

Dans ce trajet elle jette de petits rameaux à l’articula-  
tion du genou , au mufcle gastrocnemien ou jumeau  
interne, aux autres mufcles nommés ci-deVant,& aux  
tégumens jusqu’en bas.

Outre ces petits rameaux elle en donne un plus grand en-  
haut , dont un filet Va au muficle jambier postérieur ,  
& un autre perce le ligament intérosseux,& ste distribue  
à l’extrémité supérieure du jambier antérieur.

AVant que d’aller plus bas elle jette d’abord du côté ex-  
terne un rameau long, qui deEcend Eur le derriere de  
la jambe entre les tégumens & le muscle jumeau ex-  
terne , à côté de la Veine stlatique ou faphene ex-  
terne.

Ce rameau long *se* rencontre & s’unit en chemin aVec un  
rameau de la branche stlatique externe ou petite sciati-  
que, donne des filets de côté & d’autre jufqtl’en-bas ;  
& après en aVoir donné au tendon d’Achille , il passe  
derriere & fions la malléole externe. .

Le même rameau *se* jette enfin au côté externe du pié, où  
il se distribue aux tégumens & aux muficles voisins , &

1513 NER

se termine fur les deux côtés du petit orteil & *sur* le cô-  
té externe du quatrième orteil.

La grosse branche l.ciatique, qu’on peut aussi appeller  
sciatique tibiale, après ces différentes ramifications  
paffe derriere la malléole interne par un ligament an-  
nulaire particulier , va en-dessous gagner la grande  
échancrure ou voute latérale du calcanéum , en *se* glise  
fiant d’abord entre l'os & le muscle thénar, & après en-  
tre l'os & l’extrémité ou attache postérieure du muse  
cle court fléchisseur commun des orteils.

A cet endroit après avoir jetté de petits filets aux parties  
circonvoisines de ce trajet, elle *se* diVisie en deux ra-  
meaux nommés *nerfs* plantaires , l'un interne qui est le  
plus gros, & l'autre externe.

Le *nerf* plantaire interne *se* distribue au pié à proportion,  
comme le *nerf* radial *se* distribue à la main. 11 gagne  
d’abore le long du côté interne de la plante du pié ,  
donne des filets au mtsscle thénar, au court fléchisseur  
commun des orteils & au muficle auxiliaire des lom-  
bricaux.

Il donne ensiiite quatre rameaux pour les parties latérales  
coneaves ou inférieures des trois premieres orteils, &  
pour la partie latérale voisine du quatrieme orteil. Le  
premier de ces rameaux ou *nerfs* va au côté interne du  
premier ou gros orteil. Le fecond fe fend en deux pour  
les côtés voisins du premier ou du fecond orteil. Le  
troisieme *nerf* fait une pareille bifurcation pour le fie-  
cond & pour le troisieme orteil. Le quatrieme *nerf* en  
fait aussi une pour les parties latérales voisines du troi-  
sieme & du quatrieme orteil.

Ces *nerfs* fe communiquent de côté & d’autre par la ren-  
contre de leurs extrémités au bout de chaque orteil, &  
les quatre *nerfs* donnent cn passant des filets aux muse  
des lombricaux, aux intérosseux , aux ligamens & aux  
tégumens voisins.

Le *nerf* plantaire externe ou petit plantaire passe entre le  
mufcle auxiliaire des lombricaux & le court fléchisseur  
commun des orteils, donnant des filets à ces mufcles ,  
aux intérosseux & à l'hypothenar du petit orteil. En-

’ fuite il Te partage en deux rameaux.

Le premier rameau va vers l'interstice des deux derniers  
orteils, où il Ee bifurque pour les parties latérales in-  
férieures voisines de ces deux orteils. L’autre rameau  
va à la partie latérale inférieure externe du petit or-  
tell.

Dans ce passage le *nerfplantaire* externe donne à l’apo-  
néVrose plantaire, aux hgamens & aux tégumens corn-  
me les autres.

La petite branche sidatique ou sidatique externe, que l'on  
nomme aussi sidatique péroniere, fe jette en-dehors  
fur la tête de l’os péroné. EllesedÎVife en plusieurs ra-  
meaux, dont trois ou quatre l'ont les principaux , *sa-  
voir,* un postérieur, un antérieur supérieur, un anté-  
rieur interne & un antérieur externe.

Le rameau postérieur descend tout le long entre le péro-  
né & les tégumens jufqu’à la malléole externe, & *se*termine aux parties latérales externes du pié , après  
aVoir donné chemin faisant plusieurs filets Cutanés.

Vers le milieu du péroné il jette un petit rameau qui fe  
rencontre avec un rameau particulier de la grosse bran-  
che ou branche tibiale du *nerfsc*iatique , avec lequel  
rameau il s’unit & fait la distribution dont il est parlé  
ci-devant à l'occasion de la grosse branche.

Le rameau postérieur de la petite branche sidatique étant  
parvenu à la malléole externe, monte un peu fur le  
pié , & va vers la racine du quatrieme orteil , où il *fe*divisie prineipalement en deux petits *nerfs* ou rameaux  
subalternes.

L’un de ces rameaux subalternes *se* bifurque supérieure-  
ment pour les parties latérales voisines du troisieme &  
du quatrieme orteil. L’autre va à la partie latérale ex-  
terne du quatrieme orteil, où il fe rencontre aussi aVec  
un rameau du *nerf* plantaire externe, qui fe distribue  
aux deux derniers orteils.

Après le rameau postérieur, la petite branche fCiatique  
fe jette au dehors fier la tête du péroné; & après avoir

N E R jj14  
donné quelques filets aux muficles gastrocnemiens &  
au foleaire , elle traVerEe l'extrémité supérieure du  
mufcle long péronier de derriere en devant.

Ayant traVersé cet endroit, elle *se* glifle entre l’os & le  
mtsscle , & jette antérieurement encore plusieurs petits  
filets aux parties voisines ; après quoi elle produit les  
trois autres rameaux marqués ci-dessus, dont voici la  
distribution.

Le rameau antérieur supérieur *se* porte un peu transVersii-  
lement entre la tête de l'os péroné & l’extrémité supé-  
rieure du muscle long extenseur commun des orteils ;  
& après avoir donné des filets à ce muficle & au long  
extenseur du pouce, il *se* distribue à l’extrémité siipé-  
rieure du muEcle jambier antérieur, & jette des filets  
aux tégumens circonVoisins.

Le rameau antérieur interne fie glisse en-bas le long de  
la face antérieure du ligament intérosseux, entre le  
muEcle long extenEeur du pouce & le misscle jambier  
antérieur, donnant des filets de côté & d’autre à ces  
muscles.

Il paflé enEuite Eous le ligament annulaire des mtsscles  
extenseurs, derriere l'extenseur du pouce, & gagne  
le dessous du pié, en se glissant Eous le musitle court  
extenseur commun des orteils. Il donne en passant des  
filets à ce muEcle & aux premiers mufcles intérosseux  
supérieurs.

Enfin après avoir communiqué par un filet avec le rameau  
antérieur externe qui Cuit, il *se* termine en fie distri-  
buant aux parties latérales voisines des deux premiers  
orteils.

Le rameau antérieur externe de la petite branche l'ciati-  
que desicend entre l’os péroné & le musicle long péro-  
nier, & ensiuitc entre le mtsscle péronier moyen & le  
long extensieur commun des orteils, en leur donnant  
des filets , de même qu’aux ligamens voisins jusiqu’ala  
convexité du pié.

Dans ce trajet ayant parcouru environ les deux tiers de  
la jambe, & étant parvenu vers le grand ligament an-  
nulaire, il fie jette en devant & passe par-dessus. Là il  
*se divise* en deux portions, dont l'une va vers le pou-  
ce & l'autre vers les derniers orteils.

La premiere portion de ce rameau donne un *nerf* à la par-  
tie latérale interne du pouce ou gros orteil, fie distri-  
bue ensuite aux tégumens voisins de la convexité du  
pié, & enfin siur les parties latérales voisines du pouce  
& du siecond orteil.

L’autre portion qui *se* tourne vers les derniers orteiIs ,  
fait d’abord une union aVec un filet de la premiere por-  
tion , & s’unit encore après aVec un filet du rameau an-  
térieur interne.

Cette union fe diViEe aussi-tôt de nouVeau pour lespar-  
ties latérales Voisines des deux autres orteils & pour  
les tégumens. Un filet de cette même union *se* ren-  
contre & s’unit aussi aVec un rameau de la grosse bran-  
che stlatique.

*Les grands nerfs fympathiques , communément dits nerfs  
intercostaux.*

On avance pour l'ordinaire que ces *nerfs* commencent  
chacun par un filet de la sixieme paire de la moelle al-  
longée , & par deux filets de la cinquieme ; & que ces  
filets composent d’abord un *nerss* sort grêle; qui rétro-  
grade pour Eortir du crane par le canal osseux de l’a-  
pophyfe pierreuse de iles des tempes , & grossit à me-  
sirne qu’il descend.

Mais après avoir examiné *avec* attention la prétendue  
naissance de ces filets , ils m’ont paru plutôt monter  
de la bafie du crane aVec la carotide interne, & aller  
de derriere en devant pour *se* joindre à la sixieme & à  
la cinquieme paire ; & j’ai trotiVé l'angle de leur union  
aVec ces deux paires tourné Vers le deVant, & si aigu  
qu’on ne les peut pas regarder comme des *nerfs* récur..  
rens.

Ayant depuis ce tems-là , c’est-à-dire , depuis près de

1515 NER

vingt ans , trouVé la même disposition de cet angle  
dans tous les sujets que j’ai disséqués, j’ai toujours été  
dans l’opinion que ce qu’on aVoit pris comme la pre-  
miere racine & comme une esipece de tige desicendan-  
te du *nerf* appelle intercostal, n’en étoit qn’une bran-  
che ascendante, qui entrant dans le crane Ee diviEoit  
en filets, & par ces filets s’associoit étroitement avec  
les deux paires nommées.

L’obserVation particuliere que M. Petit Docteur enMe-  
decine, a communiquée à l’Académie Royale des  
Sciences Eur la différente grosseur des portions du *nerf*de la sixieme paire, paroît entierement démonstratÎVe,  
en ce qu’il a trouVé ce *nerf* plus gros en deVant entre le  
filet du prétendu intercostal & l'orbite , qu’en arriere  
entre le même filet & la naissance de la sixieme paire.  
Ses expériences siir la coopération réelle de ce *nerf*dans l'organe de la Vue , le confirment encore davan-  
tage.

Ces *nerfs* siont communément appelles intercostaux. Ce  
nom ne répond nullement à leur situation, ni à l'éten-  
due de leur route, comme on Verra ci-après. J’ai cru  
que celui de grands *nerfs* fympathiques leur convien-  
droit mieux , à causie de leurs communications très-  
fréquentes aVec la plupart des autres *nerfs* principaux  
de tout le corps humain.

La situation de ces deux *nerfs* en général est tout le long  
des parties latérales des corps de toutes les vingt-qua-  
tre Vertebres, immédiatement deVant les racines de  
leurs apophyfes transiVerfes & le long des parties laté-  
rales de la face interne de l’os facrum.

Dans toute cette étendue ils représentent deux cordons ,  
diVIsés & comme entrecoupés dleEpace en espace par  
un grand nombre de petites tumeurs ganglioformes ,  
moyennant lesquelles ils communiquent en arriere  
aVec les ganglions de la moelle épiniere par des filets  
collatéraux fort courts, & produisent en deVant toutes  
leurs ramifications particulieres.

Ces tumeurs ganglioformes, ou ganglions, different plus  
ou moins en Volume, en couleur & en consistance , &  
on les peut regarder comme autant d’origines ou de  
germes difpersés de cette grande paire de nerfs fÿrnpa-  
thiques, & par conséquent comme autant de petits cer-  
veaux. J’en parlerai plus particulierement dans le  
traité de la tête, & je ne m’arrêterai ici qu’à fuÎVre  
la distribution de ces *nerfs 8c* la route de leurs ramifi-  
cations.

A l’égard du nombre des ganglions, il suffit de les rap-  
porter en général, à peu-près comme les *nerfs* Verté-  
braux, en cerVleaux , en dorfaux , en lombaires & en  
facrésssans en déterminer le nombre en particulier.

Le premier ganglion cerVÎcal est le plus considérable de  
tous les ganglions en grandeur & en groffeur : mais auf-  
si Pest-il le moins en consistance. Il repréfente assez  
une tumeur oliVaire fort oblongue & un peu mollasse. Il  
est situé longitudinalement deVant la racine des trois  
premieres vertebres du cou & immédiatement derriere  
le pharynx.

Ce ganglion produit de fon extrémité supérieure ou  
fommité , une eEpece de *nerf* menu & mollasse , qui  
monte avec Partere carotide interne du même côté dans  
le canal osseux de l’apophyse pierreuse de l’os des tem-  
pes.

Ce *nerf* dès sim entrée dans le canal osseux fe divise en  
plusieurs filets plexiformes, qui environnent Partere  
carotide dans le même passage, & en accompagnent les  
courbures jufqu’à l’entrée dans le crane. Ils fiant fort  
adhérens à Partere, & ils font de même que leurs troncs  
très-tendres , & n’ont souvent ni la consistance, ni la  
couleur des autres filets nerveux, étant un peurougeâ-  
tres & quelquefois comme mucilagineux. Il ne faut pas  
prendre pour ces filets plexiformes quelques portions  
déchirées de la dure-mere qui tapisse le même canal  
osseux.

De ces filets , il s’en trouve deux ou trois principaux ,  
qui ne paroissent qu’une simple division du petit tronc ,  
& qui à l’entrée dans le crane fe rassemblent de nou-

NER 1516

veau & forment un petit tronc plus ferme que le tronc  
inférieur. Le petit tronc fupérieur se divsse aussi-tôt  
après en filets , dont un s’unir avec le *nerf* de la sixie-  
me paire , & les autres fie joignent à la cinquieme,  
comme il a été marqué ci-dessus. J’ai trouvé le filet qui  
va à la sixieme paire, & qui n’est pour l’ordinaire que  
simple, tout-à-fait divisé ou double jusiqu’à fon union  
avec la sixieme paire.

Immédiatement dessous l’orifice inférieur du gros canal  
de l’apophyfe pierreufe de l’os des tempes, jufqu’au  
bas du condyle occipital du même côté, c’est-à-dire ,  
jissqu’au fommet du premier ganglion cervical, lepe-  
tit tronc montant est moins mollasse, & un peu plus  
fort que dans le canal.

Le premier ganglion cervical est d’une consistance mé-  
diocre & sort adhérent au tronc de la huitieme paire  
*Ou nerf*fympathique moyen , par plusieurs petits filets  
de communication.

Il communique aussi de côté & d’autre par des branches  
courtes avec la neuvieme & la dixieme paire de la  
moelle allongée , avec la premiere , la feconde, &  
quelquesois la troisieme des paires cervicales, & même  
avec la branche que la huitieme paire envoie au la-  
rynx.

Il donne en passant des filets au pharynx, aux petits muse  
clés voisins , & à Partere carotide , dont il reçoit des  
vaisseaux capillaires très-fins, mais assez apparens dans  
les inflammations ; lesquels vaisseaux formentune esi-  
pece de tasseau fin avec les filets nerveux.

Enfin il jette embas un filet nerVeux très-long, qui desc  
cend vers la poitrine en s’unissant avec d’autres , dont  
il fiera parlé dans la stlite.

Après tout cela, le ganglion *se* termine embas par un cor-  
don ou tronc fort menu, qui descend Pur les mufcles  
vertébraux antérieurs du cou , suivant la même route  
que la huitieme paire & Partere carotide du même cô-  
té, avec lesquelles il est lié par des expansions membra-  
neuses comme dans une espece de gaine, jufqu’à la der-  
niere vertebre du cou.

Dans ce trajet, le tronc ou cordon descendant commu-  
nique du côté externe ou postérieurement avec latroi-  
sieme , la quatrieme, la cinquieme & fouvent la sixie-  
me des paires cervicales, par des branches courtes &  
plus ou moins obliques, dont il paroît un peu grossi à  
mesture qu’il descend.

Aux endroits de ces communications, on trouve dans le  
tronc ou cordon de petits ganglions, qui dans quelques  
sujets fiant presque imperceptibles. Il est très-difficile  
de déterminer quelle extrémité de ces branches en est  
l’origine , & qu’elle en est l’insertion.

Du côté interne où antérieurement le tronc jette deux ou  
trois filets, qui deficendent obliquement vers la tra-  
chée artere, pour entrer dans la poitrine ; il en part un  
filet au-dessous du premier ganglion cervical.lequel fi-  
let passe deVant Partere carotide, s’unit à un filet de la  
huitieme paire , & forme aVec lui un petit cordon par-  
ticulier.

Ce petit cordon defcend deVant la veine soûclaviere , &  
s’unit plus bas aVec un filet qui naît derriere Partere  
foûclaVlere, & deficend aussi , comme on Verra dans la  
silite. Il jette en passant des filets à l’ossophage & aux  
parties Voisines.

Le tronc étant vis-à-vis la derniere vertebre du cou, for-  
me un petit ganglion nommé le dernier ganglion cer-  
vical ou ganglion cervical inférieur. Ce petit ganglion  
est assez ferme , & quelquefois double.

Aussi-tôt après, le tronc fe détourne de dedans en dehors  
vers la racine de la premiere côte, derriere Partere fou-  
claviere, où il forme un autre ganglion plus grand,  
qu’on appelle premier ganglion thorachique ou dorsal.  
Ces deux ganglions font fort près l’un de l'autre , comme  
s’ils alloient fe toucher, n’étant séparés que par une pe-  
titeportion du tronc, qui est très-courte , quelquefois  
double, & qui forme en quelques fujets une efpece de  
petit plexus derriere l’artere soûclaviere.

Il part du dernier ganglion cervical fur le devant, un pe-

1517 NER

tit cordon nerveux , qui passe devant l’artere foûcla-  
viere,fe courbe aussi en-dessous , &fe termine au fom-  
metdu premier ganglion dorsal, en forte qu’il s’en for-  
me une anse nerveuEe qui embrasse l’artere foûclaviere.  
Ces deux ganglions communiquent par des branches  
courtes & plus ou moins obliques avec les *nerfs verté-  
braux voisins* , Eavoir avec la sixieme & septieme des  
paires cerVÎcales, & quelquefois avec la quatrieme, par  
un filet long qui en deicend. Le premier ganglion dor-  
sal communique aussi aVec lapremiere paire dorfale,  
Led ernier ganglion cerVÎcal ( quelquefois le premier dor-  
fal) jette embas un filet de communication au grand  
nerf récurrent de la huitieme paire, & de cette union i l  
fiort un filet qui passe derriere le tronc commun de l’ar-  
tere axillaire & de l’artere carotide , s’unit aVeç un fi-  
Iet de la huitieme paire , & entre dans la composition  
d’un entrelacement appelle plexus pulmonaire.

De la petite portion plexiforme du tronc qui joint le der-  
nier ganglion cerVÎcal & le premier dorfal enfemble  
derriere l’artere soûclaVÎere , il descend un filet particu-  
lier qui s’unit au petit cordon commun du grand fym-  
pathique & de la huitieme paire , lequel cordon def-  
cend deVant la soûclaVÎere , comme il est dit ci dessus.  
Ils Vont enfemble composer le plexus cardiaque.

Du côté droit ce filet defcend Vers le Ventricule du même  
côté du cœur , & *se* glisse entre l'aorte & l’artere pul-  
monaire , où il fait enfuite une communication aVec  
quelques filets du wc?saécurrent gauche de la huitieme  
paire.

Du côté gauche, il part un filet du dernier ganglion cer-  
vical, & un autre du premier ganglion thorachique ou  
dorfial, qui s’unissent aussi comme pour faire une espe-  
ce d’anfe , dans laquelle il ne passe pourtant rien.

De cette union ou anfe , il *se* forme un *nerf* particulier,  
qui defcend entre l’arcade ou courbure de l'aorte & la  
branche gauche de l’artere pulmonaire, où il commu-  
nique aVec un filet de la huitieme paire, & forme un  
plexus ganglioforme , conjointement aVec de pareil-  
les unions & communications du côté droit.

De ce plexus ganglioforme , que l’on peut prendre pour  
la naissance ou l’origine du plexus cardiaque fupé-  
rieur, defcendent quantité de filets qui fe répandent fur  
les troncs des gros Vaisseaux fanguins, fur les oreillettes  
\* & fur les Ventricules du cœur.

Les principaux de ces filets Vont fe glisser derriere l’aorte  
dans le tissu cellulaire, entr’elle & le tronc de l’artere  
pulmonaire, où ils fe partagent en beaucoup *dc nerfs*déliés qui passent deVant & derriere l’aorte, pour fe *ré-  
pandre* fur la bafe du cœur & fur les oreillettes.

Les filets qui defcendent du tronc même entre le premier  
& le dernier ganglions cerVlcaux, s’unissent & s’entre-  
lacent dans la poitrine aVec les filets du dernier gan-  
glion cerVÎcal & du premier ganglion thorachique ou  
dorsal, pour concourir à la formation du plexus car-  
diaque , & en partie à celle du plexus pulmonaire.

Le filet long du premier ganglion cerVÎcal y contribue  
aussi. Il defcend du côté interne du tronc , & s’unit an-  
fuite aux filets du dernier ganglion cerVÎcal, à ceux du  
premier ganglion dorfial, & au grand *nerf* récurrent.

De ces unions , il fe forme dans plusieurs fujets un cordon  
particulier qui *se* rencontre derriere l'aorte aVec un pa-  
reil cordon de l'autre côté. Ces deux ccrdons forment  
enfemble une efpece de tronc subalterne, long εηνΐ-  
ron d’un traVers de doigt, dont il part à droite & à gau-  
che, & entre deux plusieurs filets qui fie distribuent aux  
parties Voisines.

Depuis le premier ganglion dorfial, le tronc dcsitend tout  
le long deVant la tête & le cou de toutes les côtes sifr les  
ligamens de leurs articulations aVec les Vertebres. Il fait  
fur la derniere fausse côte un petit détour , & s’aVance  
plus Vers le corps des Vertebres.

Dans cette defcente , le tronc forme entre chaque côte un  
petit ganglion , & communique en arriere entre cha-  
que cote par deux petits filets très-courts & plus ou  
moins obliques , aVec le *nerf* costal ou dorfal Voisin.

De ces deux filets de communleation, l’un est plus obli-

NER 1518

que , & souvent plus délié que l’autre ; l’un *se* jette en-  
arriere vers le ganglion du *nerf* costal ou dorfial voisin,  
& l’autre s’avance fur la tête de la côte pour gagner le  
tronc du *nef* iympathique ; ce qui lait souvent paroî-  
tre l’un de ces deux filets plus antérieur & plus long que  
l’autre.

Depuis la moitié de cette descente dans le thorax, jusiples  
à la derniere vertebre du dos, le tronc jette pour l'ordi-  
naire cinq branches obliquement embas siJt la partie la-  
térale & vers la partie antérieure des corps des verte-  
bres.

Les quatre premieres de ces cinq branches obliques vien-  
nent ordinairement du cinquieme, sixieme, sieptieme  
& huitieme ganglion thorachique ; & la derniere de  
ces mêmes branches tire sion origine de plusieurs gan-  
glions Enicans, la premiere est la plus longue, &lader-  
niere est la plus grosse.

Toutes ces branches s’approchent à mesiure qu’elles def-  
cendent jusiqu’à côté de la derniere vertebre du dos, où  
elles s’unissent en formant un gros cordon court comme  
un cordon collatéral , qui perce la portion latérale fu-  
périeure du mufcle inférieur du diaphragme, en don-  
nant quelques filets à *sa* face supérieure.

Ce gros cordon ou tronc collatéral étant arrivé au-desseus  
du diaphragme , & après avoir donné quelques filets à  
*sa* face inférieure , produit derriere la glande furrena-  
le une efpece de ganglion irrégulier, longuet &recour-  
bé qu’on appelle ganglion ou plexus semilunaire.

La convexité de ce plexus ou ganglion semi-lunaire est  
tournée obliquement en arriere & embas. La conVexi-  
té en-deVant & en haut, l’une de ses cornes est en-haut  
& l’autre en-deVant, de Eorte que le ganglion femi-lu-  
naire du côté droit, & celui du côté gauche fiant tour-  
nés l'un Vers l’autre par leurs cornes inférieures.

Les deux ganglions femi-lunaires du grand *nerfesympatlu-*que, favoir celui du côté droit & celui du côté gauche  
communiquent entre eux derriere l’estomacfiir l’artere  
cœliaque, ils communiquent aussi aVec la huitieme pai-  
re ou *nerf* sympathique moyen , principalement parle  
cordon stomachique postérieur de la même paire.

De la communication réciproque de ces deux ganglions  
semi-lunaires, il se forme une efpece de plexus mi-  
toyen , qui en partie embrasse l’artere cœliaque & en  
partie *se* disperEe par le mesocolon.

Le ganglion semi lunaire du côté droit , aVec une grande  
portion voisine du plexus cœliaque & quelques filets du  
plexus stomachique, forme un entrelacement considé-  
rable appelle plexus hépatique.

Le plexus hépatique ayant communiqué avec quelques fî-  
lets du *nerf* diaphragmatique, produit plusieurs filets  
nerveux qui embrassent l’artere hépatique & la veine-  
porte en maniere de gaine réticulaire , & accompagnent  
les branches de ces vaisseaux dans toute la substance du  
foie. Le plexus hépatique donne aussi à la vésicule du  
fiel, aux canaux biliaires , au duodenum , au pancréas  
& aux glandes fur-renales.

Le ganglion femi lunaire gauche , formé par le cordon  
antérieur ou tronc collatéral du côté gauche , produit  
plusieurs rameaux qui compofent le plexus fplénique ,  
à peu-près de la même maniere que ci-dessus.

Le plexus fplénique ayant communiqué avec le plexus  
hépatique , & par le moyen du plexus stomachique  
avec la huitieme paire, embrail.e l’artere splénique,  
donne au pancréas, & enfin *se* distribue à la rate.

Le ganglion Eémi-lunaire gauche , est quelquesois ac-  
compagné d’un Eecond ganglion partieulier qui donne  
des filets à la rate.

Chaque ganglion semi-lunaire donne de sel conVexitédes  
rameaux, qui joints aux filets des premiers ganglions  
lombaires , forment un entrelacement appelle plexus  
rénal, lequel embrasse l’artere rénale, *se* distribue aux  
reins , aux glandes fur-rénales *, & jette un* filet ou plus  
qui accompagne les vaisieaux spermatiques.

Le même plexus rénal concourt aussi aVec le même gan-  
glion semi-lunaire à la formation du grand plexusmé-  
fentérique, & communique par plusieurs filets ayee le

Ι5ΐ9 NER

plexus coronaire stomaehique.

Celui du côté droit communique en particulier avec le  
plexus hépatique ; celui du côté gauche aVec le plexus j  
splénique , & chacun par deux filets aVec le Vrai trone,  
à côté des deux premieres Vertebres des lombes. Cette  
portion du tronc principal est communément appellée  
cordon inférieur du zxisantercostal.

Les deux ganglions semi-lunaires, saVoir, le droit & le  
gauche, s’enVoyent mutuellement des trOtsseaux ner-  
Veux qui s’entrelacent, & forment par leur union une  
efpeee de ganglion plat ou entrelacement plexifor-  
me , immédiatement fous le diaphragme, deVant la  
fymphyfe de la derniere Vertebre du dos aVec la pre-  
miere des lombes.

De eette union plexiforme, qu’on appelle Vulgairement  
plexus foleaire,partent plusieurs filets qui fie dispersent  
en maniere de rayons dans le méfocolon & dans le mé-  
sentere : le diaphragme en reçoit aussi.

Il en siart encore quantité d’autres filets, qui avec des fi-  
lamens détachés de ceux-là, forment une espece de  
gaine, capfule ou enVeloppe nerveuEe autour de Par-  
tere méfentérique supérieure,qui renferme toutes fes  
ramifications jusqu’autour des intestins, en donnant  
aussi aux glandes mésentériques. C’est ee qu’on appel-  
le plexus méfentérique supérieur , qui Vient principa-  
lement des filets du plexus hépatique , du plexus ré-  
nal & du ganglion semi-lunaire du côté droit.

Le plexus mésentérique supérieur dès son origine jette  
en bas le long de l'laorte, derriere la portion descen-  
dante du mésocolon, depuis l'artere mésentérique su-  
périeure juisqû’à l'artere méfentérique inférieure, plu-  
sieurs filets ou trousseaux nerVeux différemment entre-  
lacés , dont il naît aussi une enVeloppe nerVeufe qui  
embrasse l’artere mésentérique inférieure , & fes rami-  
fications de la même maniere jufques dans les intes-  
tins. C’est ce qu’on a nommé plexus mésentérique in-  
férieur.

Les trousseaux nerVeux deEcendans qui Eont entre les  
deux arteres mésentériques , & qu’on peut appeller  
trousseaux arriere - mésentériques , reçoÎVent quelques  
filets de communication de l'un & de l'autre plexus ré-  
nal. Ils communiquent aussi aVec le tronc même du  
grand *nef* sympathique par des filets qui descendent  
obliquement des ganglions lombaires. Ils donnent en-  
suite de côté & d’autre un filet de *nerfs* qui accompa-  
gnent les Vaisseaux spermatiques.

Les trousseaux arriere-mésentériques ayant produit le plé-  
xus méfientérique inférieur, jettent d’autres trousseaux  
en-dessous qui defcendent fur l'extrémité de l’aorte  
derriere le Contour inférieur du colon.

Ces trousseaux inférieurs font fortement attachés aux  
parties Voisines du péritoine , & forment *avec* des filets  
du trone même de l'un & de l’autre Côté un troisieme  
plexus, qu’on peut appeller plexus fous-méfentérique  
ou plexus hypogastrique.

Le plexus fous-méfentérique ou hypogastrique à l’extré-  
mité de PS Romain ou du contour inférieur du Colon ,  
deVant la derniere Vertebre du dos , fe fend en deux  
ganglions plats qui embrafl'ent le commencement de  
l’intestin rectum en arriere , & de-là fe difperfent à cet  
intestin, à la Vessie, aux Vaisseaux spermatiques, &  
après aVoir communiqué par des filets latéraux aVec  
l’un & l'autre trone du grand *nerf* sympathique, ils dis-  
tribuent des filets de *nerfs* à toutes les parties Conte-  
nues dans le bassin.

Le trone du grand *nerf* sympathique après aVoir fourni  
les Cinq rameaux qui Compostent le cordon ou trone  
collatéral, deVÎent plus menu. Etant arrÎVé à l’onzie-  
me Vertebre du dos , il slapprodie du cordon collaté-  
ral, & perce comme lui la partie latérale du mtssde  
inférieur du diaphragme.

Il s’aVance enfuite plus en deVant Eur le Corps des Verte-  
bres , & grossit aussi-tôt après par des filets de eommu-  
nication des deux dernieres paires dorfiales.

Il continue ainsi en bas en fie glissant entre le muside psioas  
& les tendons Voisins du petit mufcle du diaphragme,

NES 1520

Eur les parties latérales des corps des Vertebres lombai-  
res & de la face antérieure de l’os factum.

Ici les deux troncs sympathiques, EaVoir, celui du côté  
droit & celui du côté gauche, s’approchent peu à peu  
l’un de l’autre , & forment à l’extrémité de l’os factum  
une communication en maniere d’arcade renVersiée.

Dans ce trajet il reçoit pour l’ordinaire deux filets de  
chaque ganglion des *nerfs* lombaires & des sacrés , &  
forme aussi de petits ganglions dans ces endroits entre  
chaque Vertebre, qui donnent des filets aux parties νοί-  
sines, & d’autres qui communiquent aVec les trouf-  
sieaux nerVeux des plexus méfentériqûes.

Les paires de filets qui Viennent des deux ou trois pre-  
miers ganglions lombaires, descendent un peu. Ceux  
qui EuiVent montent plus ou moins à proportion. Il est  
à remarquer en passant que l’on Voit des Vaisseaux Ean-  
guins capillaires entre & tout le long des filets de cha-  
que paire.

L’arcade renversée ou l’union inférieure des deux troncs  
donne conjointement aVec les deux derniers *nerfs sa-  
crés* des filets au rectum, aux mufcles releVeurs de l’a-  
nus & aux mufcles du coccyx.

Legrand *nerf* sympathique, depuis la premiere vertebre  
du cou jufqu’à l’extrémité de l'os sacrum , communi-  
que par des filets aVec tous les *nerfs* Vertebraux, com-  
-me on a déja dit. Mais il est remarquable que ces filets  
de communication font petits & menus dans la poitrine,  
où le tronc du *nerf* sympathique est gros; & que dese  
sous le diaphragme ils font plus sorts , où le tronc di-  
’minue en grosseur, principalement Eur PostEacrum ,où  
le tronc est très-menu. La même choEe est à observer  
par rapport auxgangllons du trone, excepté le premier  
ganglion cerVleal. WstNsLow. Voyez *Spiritus.*

NERVINUS , *nervin*, ou propre pour les nerfs.

NES

NESIS, νῆσις, de νέω , aCcumuler ; amas d’humeurs, cause  
de maladie. Ηιρροοελτε, *de Locis in Homine.*

NESTIS , νῆστις, ou *Intestinum jejunum.* RUF. Ερηεϊ. *de  
Appellat. Part. Corp. Hiimaan. Lib. I. cap.* 27.

NET

NET ou NETA, la même chose que *Galia Moschata.*N. MYREPSE , *Sect.* 10. *cap.* 73.

NETOPON , νέτωπον, c’est, felon Hesychius, un on-  
guent Compose d’un grand nombre d’ingrédiens, &ap-  
pellé autrement νετώπιον. Fœsius dit qu’il est odorifé-  
rant & précieux, & que c’est un mélange d’épices, tel  
que ceux dont usinent les Dames Romaines, comme  
*le lpicaturn, lcfoliatum*, le *Comagentim, & le Susinum,*Hippocrate a fait mention du *netopon* dans fon LiVre  
*des Maladies des Femmes*, où il le prefcrit entre autres  
ingrédiens odoriférans, dans les affections de la matri-  
ce. Et nous lisions dans les cinquieme & Peptieme de  
Ees *Epidémiquesy* que pour guérir de la surdité , il fal-  
loit dlstiler du *netopon* dans Forestle. On employoit au  
même issagc, *F amarielunum ,* la meilleure espece de  
*nardinum*, & d’autres Eortes d’huiles propres par leur  
Eubtilité & leur chaleur, à dÎVÎscr & à dsscuter les hu-  
meurs groflleres & Visqueuses , qui catssoient la mala-  
die. Il y a toute apparence que le *netopon* n’est autre  
chofe que le *neopon* d’Erotien , ou l’huile d’amendes  
douces.Mals on ne trouVe point *neopon* dans Hippocra-  
te ; & il faut ltre fans contre *ddtnetopon* ou *netopion ;*car *netopion* fe prend fouVent pour de l’huile d’amen-  
des douces, & s’entend même de l’onguent *Ægyptium.*

N E U

NEURAS, νευράς, *Ovt Poterion,* efpece de gomme adra-  
ganth. DwsCORIDE , *Lib. III. cap.* 17.

NEUROCHONDRODES, νευροχονδρῶδες, de νεὑρον,  
*nerf,*

1521 NEU

*nerf,* & de χόνδρος, cartilage ; épithete d’un ligament  
semi-cartilagineux & semi-membraneux.

NEURODES, *Nerveux.*

NEUROLOGIA, *Neurologie*, ou Traité des Nerfs.  
NEUROMETERES, ou *Nephrometeres.*

NEURON, νεῦρον, *nerf* Les anciens Medecins donnoient  
le nom de nerfs à toutes les parties qui ne contenoient  
pOÎntde fang, blanches & fans caVÎté. C’est pourquoi  
on lit dans Galien , *Comm.* I. *in VI. Fpid.* τρίὰ γὰρ εστι  
γένη , &c. « 11 y a dans les animaux trois stortes de corps  
« similaires qui paroissent dénués de sang & de caVÎté.  
« Les uns naissent des os, les autres du cerVeau & de la  
« moelle Epinale ; & les troisiemes des mufcles. Les  
«premiers qu’Hippocrate appelle συνδεσμοὶ, Eont des  
« ligamens. Il donne le nom de νεῦρον , nerf, aux  
« feconds ; & celui de τένον, ou tendon , aux troisie-  
« mes. Mais la ressemblanCe qu’ils ont entre eux, leur  
« a fait donner à tous la dénomination commune de  
«nerfs; aVec l’épirhete de *scundesmos,* pour les pre~  
« miers, celle de *aistheelcos ,* pour les feconds , & de  
*« proaereticos,* pour les troisiemes. *Stindesmos,* fe rend  
« par ligamenteux; *aisteelelcos,* par fensibles ; & *proae-  
« reticos,* par moteurs.On les comprenoit aussi généra-  
« lement fous le nom *T aponévrose.»*

NEUROTICA , nerVÎns cubons pour les nerfs. BLAN-  
CARD,

NEUROTOMIA *, Neurotomie, ou* dissection Anatomi-  
que des nerfs.

NEUROTOMUS, qui disseque les net se.

NEUROTROTOS , νευρότρωτας, de vi pov, *nerf, &* de  
τιτρώσχω , *Lelesseer* ; qui a un nerf piqué < u blessé.

NEUTER, *Neutre.*

Comme les fels *neutres* fe sont faits dans ces derniers tems  
beaucoup de réputation en Medecine; & comme ils  
ne font pasconnus de tout le monde, on est endroit  
d’exiger de nous , que nous nous étendions ici fur leur  
nature, & fur leur propriété.

On peut dire des fels en général qu’ils font les princi-  
paux fondemens des maladies, & qu’ils font aussi les re-  
medes les plus énergiques que l'on puisse employer,  
foit pour les préVenir, foit pour les guérir. Ils ont cha-  
cun leur maniere particuliere d’agir. Les uns produi-  
fent leurs effets salutaires d’une façon ; les autres les  
produifent d’une autre. Mais entre les différens sels  
que la nature nous fournit, il n’y en a point dont l'ac-  
tion foit plus sûre & plus efficace, que les fels *neutres*qui font revétus de quelques qualités cathartiques.

Les fels *neutres* font composés d’un fel alcalin ou d’une  
terre , & d’un fel acide , de maniere que l’un de ces  
principes ne prédomine point fur l'autre. Les fels alca-  
lins & acides , qui séparés , ont quelquefois un gout &  
des qualités si fortes , qu’ils en font corrosifs , font cor-  
rigés non-seulement par rapport au gout, mais encore  
par rapport à leurs autres propriétés , prennent une na-  
ture moyenne , &deVÎennent des remedes très-inno-  
cens en eux-mêmes., & très-amis de notre constitutÎOn ;  
lorsipilétant mêlés les uns aVec les autres en proportion  
conVenable , leurs particules font émoussées par un  
conflict & une collision mutuelle. Les fiels parfaite-  
ment wcutres siont donc ceux qui ne produisent aucune  
eflerVcscence : mais *se* soûlent parfaitement, si l’on  
versie dessus quelques liqueurs acides ou alcalines. En-  
tre ces Eels, les plus importans & les plus efficaces que  
la nature nous fournisse , fiant le Eel commun, le nitre,  
Paphronitre, &, ceux qu’on obtient par l’ébullition , de  
certaines eaux médicinales & acidulées. Les fels *neu-  
tres* les plus Vantés que l'on prépare par art, fiant Par-  
canum duplicatum , le nitre antimonié , le fel de Glau-  
ber, & le tartre Vitriolé : tous ces Ecls ne produisent  
aucune effervescence , lorsqu’on Versie dessus une li-  
queur acide ou alcaline ; à moins que l’acide ne sent  
cxcessiVement fort & pénétrant, tel que l'huile de νί-  
triol, qui versée sur le Eel commun ou même Eut le ni-  
tre, non-seulement produit une ébullition Violente;  
mais sait encore élever du Eel commun, une grande

*Tome l V.*

N E U 152®  
quantité devapeurs Eubtiles & blanches, & du nitre,  
des Vapeurs d’une couleur rougeâtre. Mais ce phéno-  
mene n’aura point lieu , si l'on *se* sert d’un acide plus  
doux , tel que l’esprit de fel, l'esprit foible de vitriola  
le vinaigre, ou le suc de limon.

On peut conclurre de ce que nous aVons dit jufqu’à pré-  
fentque ni le tartre qu’on obtient du regne Végétal,  
ni l’alun , ni le Vitriol qu’on tire du regne minéral ne  
doÎVent point être proprement comptés entre les Eela  
*neutres',* car si l’on Vient à les arrosier de quelques li-  
queurs alcalines d’une nature douce ou drastique, il sie  
fera siur le champ une efferVefcence Violente, & il *se*formera des bulles; pretiVe manifeste qu’un fel acide  
prédomine en eux, & que ce Eel n’est point intime-  
ment mêlé aVec l'alcali métallique ou terreux. Ortele  
les doÎVent être la nature & les qualités des fila *neutres»*qu’il faut que leurs principes composans Eoient intime-  
ment mêlés les uns avec les autres, afin que la précipi-  
tation ne s’en fasse point facilement, lorsqu’on Viendra  
à les humecter d’une liqueur alcaline : d’où l'on doit  
inférer que le fel d’argent, & le fiacre de plomb ne Eont  
point à proprement parler des Eels *neutres.* Les sels  
*neiures* dlsterent les uns des autres, selon que l’union  
des principes alcalins & acides y est plus ou moins  
étroite & forte.

Il y en a en qui cette union est si intime que ce n’est pas  
sans difficulté qu’on parVÎent à la détruire; tels Eont  
tous les Ee's Faits d’tm principe alcalin & d’un acide  
vitriolique. De ce genre simt les Eels *neutres* des eaux  
minérales, l’arcanum duplicatum , le tartre Vitriolé,  
le Eel préparé de chaux Vive & d’un acide Vitriolique ,  
le sel commun & le nitre. Il y en a en qui l'union des  
principes arides & alcalins est moins forte , & où la  
cohésion de Ces principes est moins intime. Tels font  
ceux qui font Composés d’un acide doux & d’une terre  
alcaline, entre lefquels on peut compter le fel de co-  
rail, le fel d’yeux dléereVsses, le tartre tartarisé , & la  
terre foliée de tartre. Un aeide fort résoudra fans pei-  
ne, & précipitera toutes les parties de ces Eels.

Après aVoir fait ces obEerVations préliminaires coneernant  
la nature des Eels *neutres* , nous allons démontrer d’une  
maniere inVincible, que ceux d’entre eux qui Eont tem-  
pérés, non-seulement fiant les plus salutaires,mais s’em-  
ployent encore *avec* plus de slireté, qu’aucun autre,  
tant pour préVenir, que pour guérir quelques maladies  
auxquelles nous sommes exposés.

Premierement, il n’y a aucun fel pur , acide , ou alca-  
lin , d’une nature fixe ou Volatile , mais seulement des  
fels *neutres -,* dans lesEucs des animaux, lorsqu’ils fiant  
sains ,& dans leur état naturel. On n’a jamais trouvé  
d’acide pur, Eoit dans le sang, fiait dans la lymphe ;  
quoiqu’on aient dit d’anciens Medeeins peu versés dans  
la Chymie. On n’a même jamais obtenu par quelque  
voie que ce fût, des fluides de notre corps, dans un état  
mal sain & contre-nature, un aeide pur. D’où il paroît  
combien l’hypothese de ceux , qui assuroient hardi-  
ment il y a quelques siecles , qu’un acide étûitla caisse  
de toutes les maladies, étoit, je ne dis pas seulement ab-  
furde,maisdangereuEe; car ils neEe contentoient pas de  
bannir tous les acides de la Medecine, mais ils préten-  
dolent que le but principal de tous les remedes devoit  
être de détruire l’acidité ou la viscosité des fluides.

Il siaut conVenir que les alimens, les ChoEes transinises  
dans PestomaC ; mais surtout leur séjour dans ce ViEce-  
re donnent lieu à la Eormation , de ce fisc acide & cru,  
qui embarrasse les premieres Voies, & dont les quali-  
tés malfaisantes produisent diVerEes maladies Violen-  
tes, & augmentent les Eymptomes de Celles qu’il faut  
rapporter à d’autres caufes. On ne peut nier que dans  
ces cas , les remedes qui tendent à corriger & à tempé-  
rer les acides ne Eoient les meilleurs & les plus énergi-  
ques qu’on peut employer. Mais s’ensiiit-il de-là que  
ces sucs aeides Eoient transinis sans aucune altération  
dans leur nature & dans leur tissu, dans la masse du

D D D d d

1523' NEU

Eang , & mêlés *avec* les autres fluides ? Ne faut-il pas  
au contraire les considérer comme des humeurs morbi-  
fiques & étrangeres dans les premieres voies , furtout  
lorfqu’ils n’ont point été corrigés par les facultés di-  
gestÎVes, ni par le mélange avec d’autres liqueurs ? Car  
quoique l'estomac fupporte assez facilement un acide  
tempéré , qu’il puisse en être légerement irrité, fans en  
être offensé , que l’appétit en foit augmenté, & que la  
dissolution des alimens en foit hâtée ; cependant il est  
constant qu’un acide pur est très-malfaifant à toutes les  
parties du Corps tant fluides que folides. Il épaiisit&  
coagule les fluides, en retarde la circulation , & affec-  
te d’une maniere fensible les parties folides, furtout  
celles qui sirnt d’une nature nervetsse & fibresse, tant  
par sii qualité stimulante & corrosiVe , que par sim *as-  
tringence.*

C’est par cette rasson que la nature a pourvu siigement  
à ce qu’il fe répandît Eur les alimens, immédiatement  
après leur dissolution dans l’estomac , & leur sortie  
de ce Vsscere, une liqueur douce, snlphureuse, tant  
Eoit peu alcaline, & capable de corriger l’acide étran-  
ger qui y est contenu, & de le rendre ami des veines  
& des autres parties du corps ; avantages que pro-  
dussent encore de leur côté les fucs lymphatiques qui  
viennent du pancréas & des autres glandes. Il n’y a  
non plus aucun Eel alcalin pur, fixe ou Volatil, dans  
les fiscs des animaux , surtout lorsqu’ils sont dans leur  
état naturel. Quant à la bile, cette humeur salutaire ,  
qu’on regarde avec tant de rasson comme le remede  
le plus naturel & le plus effieace qu’il y ait dans les  
animaux ; elle est d’une nature si approchante de l’al-  
cali , qu’elle corrige l'aeidité ; cependant on ne peut  
obtenir sians le feu des fluides animaux, d’alcali pur; cet  
alcali produit une effcrVefcence aVec les acides , fur-  
tout lorsqu’ils font forts & drastiques. Je n’attribue-  
rois peint l’ébullition qui fe sait en Verfant des acides  
forts fur la bile à un principe alcalin; mais plutôt à un  
principe siilphureux,& oléagineux; car on a remarqué  
que les huiles exprimées & distilées produifoient une  
effcrVefcence Violente & chaude aVec quelqu’esprit  
fort, comme l’huile de Vitriol, ou l’esprit fumant de  
nitre préparé à la maniere d’Hoffman.

H n’est pas possible d’obtenir fans le fecours du feu, du  
fang, du lait, du chyle, de la lymphe, des excrémens ,  
de la fueur,& de l’urine des animaux, furtout lors-  
qu’ils sirnt dans un état naturel & Eain, d’alcalis Eoit  
fixes, Eoit Volatils. S’il s’éleVe de ces silcs une matie-  
re Volatile alcaline ; ou si l’on remarque quelques qua-  
lités siensiblement alcalines, sioit dans les excrémens,  
sioit dans la bile, Eoit dans les urines, c’est un signe  
certain qu’il y a corruption ou putréfaction. Mais dans  
l’état naturel & fain , les fels excrémentitiels font plu-  
tôt de l’efpece *neutre-s* & compofés d’un fel fixe ou νο-  
latil, acide & alcalin , comme il paroît par le goût falé  
de l’urine. On peut dire que les fels *neutres* du corps  
humain approchent davantage de la nature du fel am-  
moniac, en conséquence du mélange d’un fel volatil  
alcalin & urineux, aVec un acide ; car si l'on mêle de  
la chaux Vice ou quelques fels alcalins, aVec de l’u-  
rine épaissie, le mélange prendra fur le champ l’odeur  
d’un fel Volatil. D’ailleurs le fel contenu dans l'urine  
est d’une nature tartareufe, & paroît compofé d’un  
principe acide, & d’un principe oléagineux & ter-  
reux; comme il est fuffifamment démontré, tant par  
l’épaississement de l’urine, que par le tartre qui s’at-  
tache aux côtés & au send des pots de chambre dont  
fe ferVent les malades hypocondriaques & scorbuti-  
ques.

Ce qui protlVe que les fels *neutres* font d’une nature  
falutaire ; c’est qu’ils ne produisent ni altération,  
n rmouVement dans les silcs animaux ; effet prompte-  
ment occasionné au contraire par d’autres siels acides  
otl alcalins, fixes ou Volatils : car si l'on prend une  
certaine quantité de siang humain tiré d’une Veine ,  
& si l’on Versie deffus quelque liqueur acide, com-  
me l’esprit de fiel, ou de vitriol, une solution de sel

NE U 1524

qui Eoit excessiVement acide, ou une solution d’alun  
ou de Vitriol , le sang perdra fur le champ *sa* cou-  
leur & sa conistence; de rougeâtre & purpurin qu’il  
étoit, il deViendra lÎVide, & de clair & fluide , coagu-  
lé. Les liqueurs dont nous Venons de parler produi-  
sent ordinairement le même effet si on les mêle aVec  
la lymphe, la sérosité, le chyle, le lait, ou les blancs  
d’œufs. Il est encore démontré par des expériences  
qu’on a faites fur la transfusion du sang que l'injection  
d’une liqueur acide dans les Veines, est Ευίνΐε de la  
coagulation du fang dans les plus gros Vaiffeaux, &  
immédiatement enfuite de la mort de l'animal. Si  
l'on Versie aussi sur du fang récemment tiré des Vei-  
nes , quelques liqueurs alcalines, comme l'huile de  
tartre par défaillance , ou l’esprit de fel ammoniae  
bien foûlé , on remarquera pareillement de grands  
changemens dans le fang; la couleur purpurine qu’il  
a naturellement,fera fort augmentée; il prendra celle  
de l'écarlate; & fa fluidité deViendra beaucoup plus  
grande.

Ces fubstances alcalines produisent les mêmes effets sim  
le lait, fur la sérosité & fur les blancs d’œufs ; elles les  
rendent plus fluides. Quoique l’augmentation dans la  
couleur rouge du fang, & dans fa fluidité naturelle,  
causée par les substances alcalines ne détruiste point le  
mouVement progressif & la circulation de ce fluide  
dans les petits Vaisseaux innombrables dont le corps  
humain est parfemé ; cependant il est constant qu’un  
alcali pur donné à grande dofe attaque & détruit la  
tempérie, & la constitution de la masse dtl fang. Cela  
est démontré par l’injection de quelques liqueurs alca»  
lines dans les Veines des animaux. Cette injection est  
fuiVÎe dc conVulsions mortelles, effet que ne produi-  
fent jamais les fels *neutres* qui ne caufent aucune al-  
tération, foit dans le tissu , Eoit dans le mélange du  
simg; & des Eues Vitaux. Si Vous prenez une solution  
de Eel commun & de Eel ammoniac, ou d’arcanum  
duplicatum, de la terre foliée de tartre, du nitre an-  
timonié, & que Vous mêliez l’un ou l’autre de ces in-  
grédiens aVec du fang humain ou du lait; ils n’y pro-  
duiront aucun changement. Il est aussi fuffifamment  
démontré que le nitre qui est un Eel *neture* ne préju-  
dicie ni au mélange ni au mouVement du sang. Si  
Vous parcourez les expériences que Malpighi a faites ,  
& qu’il a rapportées dans fon LiVre *De Polypo cordis ,*Vous trouVerez que l’injection de six dragmes de ni-  
tre dissous dans la Veine jugulaire d’un chien VÎgou-  
reux, ne produsit d’autre effet remarquable, qu’une  
éVacuation d’urine excessivement copieufe.

Entre toutes les esipeces de fel *neutres,* je n’en connois  
point de plus amies de notre constitution, que le fel  
commun qu’on tire de la mer, des fontaines, ou de  
la terre. Il n’y a aucune créature VÎVante qui pusse  
s’en passer; il assaifonne leurs alimens; & il fert à les  
réfoudre, & à les digérer dans leur estomac. Il ne faut  
pas croire pour cela que ce fel foit porté dans les flui-  
des Vitaux; il est chassé par les émonctoires conVe-  
nables; c’est une prudence de la nature; car s’il Ve-  
noit à séjourner dans le corps, il préjudicieroit au  
tissu délicat des fibres qu’il picoteroit & corroderoit,  
& donneroit lieu à un grand nombre de maladies.  
Lorsqu’on le prend aVec les alimens, outre les effets  
falutaires dont nous aVons parlé ci-dessus, il en pro-  
duit encore plusieurs autres; il stimule légerement les  
fibres motrices; il met en action les conduits excré-  
toires qu’elles forment, il accélere le mouVèment du  
fang & des humeurs; il occasionne par conséquent une  
trituration plus parfaite de leurs parties grossieres , un  
mélange plus intime de ces parties aVec celles qui font  
plus fluides, & il facilite les sécrétions & les e\cré-  
tions nécessaires des autres EubstanCes superflues aVec  
lesquelles il est lui - même heureusement chassé du  
corps.

Entre les sels *neutres* les plus salutaires & les plus amis  
de notre corps, nous pouVons compter à juste titre  
le siscre, qui plus à propos, n’est pas aussi mal-saifant au

1525 NEU

fang qu’on le pense communément. Je me garderai  
bien toutefois d’assurer qu’il conVienne dans toutes  
maladies, à toutes perfonnes & dans toutes saiEons.  
On en Voit pourtant qui en sont habituellement un  
Issage copieux , & qui loin d’en être incommodés ,  
joiiissent de la santé la plus parfaite. Mais ces expé-  
riences ne doiVent point étonner ; car le fucre est un fel  
doux & tempéré, qui loin d’attaquer le tissu des flui-  
des, corrige au contraire les humeurs acides & bilieu-  
fes, lubréfie les premières Voies, stimule légèrement  
les fibres intestinales, & rend le Ventre plus libre. A  
ces aVantages de l’usage du fucre dans les alimens , on  
en peut ajouter un autre. On sait que les substances  
grasses, & toutes les huiles, refusent de s’unir aVec  
l’eau ; or l’expérience nous a appris qu’une addition  
de sifcre produssoit merVeilleusement l'union entre  
elles ,& les réconcilioit. L’huile de canelle ne se mê-  
le point aVec l’eau ; elle *se* précipite au fond : mais  
si on y met un peu de fucre auparaVant, & qu’on agite  
l’eau dans laquelle on mettra ce mélange d’huile & de  
fucre ; il Ee fera fur le champ une union intime, & l'on  
aura par ce moyen une eau de canelle extemporanée.  
Nous remarquerons donc en saVeur de ceux qui font  
un grand ufage de substances grasses & huileuses dont  
la nature est de *se* dissoudre aVec peine, & de *sc* con-  
vertir aVee difficulté en stucs laiteux, faute de fe mê-  
ler aVee l'eau ; qu’ils pourront remédier à ces inconvé-  
niens par le moyen du fucre & des alimens doux; car  
on a remarqué que la maniere la plus prompte & la  
plus efficace d’engraisser des oies & des chapons, c’é-  
toit de mêler du sucre aVec leur mangeaille. Ce qui  
achéVe de confirmer cette opinion , clest que si l’on  
ajoute du siucre a de la crême, la séparation de la par-  
tie butineuEe des autres parties ne *sc fera* point.

Si les fels *neutres* pris aVee les alimens font très-utiles à  
la consetVaticn de la fanté ; ils ne le Eont pas moins à  
la guérison des maladies employés en remedes. Com-  
me c’est là le point que nous nous sommes princspale-  
ment proposié de démontrer; nous distribuerons pour  
plus de clarté, les fels *neutres* en deux classes; l’une  
des Eels *neutres* produits naturellement, & l’autre des  
fels *neutres* préparés par art. Entre les Eels que la na-  
ture produit d’elle-même, nous compterons outre le  
fel commun, les Eels essentiels obtenus des Eues de la  
plupart des plantes par des crystalli siltions. Les plus  
importans d’entre ces Eels tiennent beaueoup de la na-  
ture & du mélange de cette préparation tartareuse fai-  
te d’une terre acide & alcaline, aVec une addition de  
particules sillphureuses ; & il est très-Vraisemblable  
que les propriétés médicinales des plantes tirent leur  
origine de ce fel *neture* qu’elles contiennent; car l’ex-  
périence nous a fait Voir qu’entre les Végétaux, ceux  
dont on tiroit par analyfe une plus grande quantité de  
sels *neutres* étoient aussi les plus énergiques.

Les plantes dont on tire particulierement des sels *neu-  
tres,* font celles dont on fe sert aussi pour les plaies,  
& pour purifier le fang. Les plus Vantées fontlaVéro-  
nique , le fcordion , le chardon beni, l’ortie - mor-  
te, la mille-feuille, le pas d’âne, le plantain , le licre  
terrestre, la buglosse , la petite centaurée, lapyrole ,  
la fumeterre , la pâquerette, les fleurs de camomilc ,  
l’abiynthe, le cresson aquatique, le cresson de jardin ,  
l’oreille d’ours, la germandrée, le pied de lion , la  
confonde moyenne, l'hépatique, & la l'Cableisse. Les  
fucs de ces plantes, leurs décoctions , & leurs infu-  
sions produifent les effets les plus siarprenans dans les  
maladies chroniques les plus Violentes, qui proVÎen-  
nent d’obstruction , d’engorgement, de corruption de  
vicceres, & d’embarras dans les émonctoires,& dans  
les canaux excrétoires. Ce seroit *se* tromper que de  
rappûrter ces effets salutaires à d’autres choEcs qu’aux  
fels *neutres* contenus dans ces plantes, & dont la na-  
ture est en partie tartareuse & en partie nitreuse. C’est  
aussi en conséquence de la grande quantité de Eels *neu-  
tres* qu’elles contiennent, qu’il est difficile d’empêcher  
les extraits qu’on en prépare de fe dissoudre en plein

N E U 1526

air , & de les garder fecs. Cela est furtout remarqua-  
ble dans le Eel essentiel, ou dans la terre fissiée de tar-  
tre, & dans le Eel que l’on tire de l’acide du νϊη du  
Rhin , uni à l’huile de tartre par défaillance, après lui  
aVoir donné une consistance conVenable. C’est aussi  
par la même raifon, je Veux dire par la présence d’un EeI  
*neutre* de nature tartareuEe, qu’il arrÎVe que ces plantes  
miEes Eur le feu, rendent une quantité considérable de  
fels fixes alcalins. Car si le tartre du νϊη , ou le nitre, le  
conVertit par la calcination en un fiel fixe alcalin ; nous  
aVons lieu d’en inférer que le fel fixe alcalin que l'on  
obtient des plantes par le moyen du feu , tire fon ori-  
stagine du fel neutre tartarcux qu’elles contiennent.  
Nous ne manquerons pas d’ajouter aux fels *neutres* les  
plus falutaires que l'on obtienne fans aucun mélange  
artificiel de fiels acides & alcalins, le nitre qui pro-  
vient des terres sulphuretsses , grasses & alcalines, des  
feces & des excrémens des animaux, foitpar putréfac-  
tion, foit par calcination, de la chaux Vice, & des  
terres putrides expofées pendant long-tems au foleil,  
à la pluie & à Pair dont elles attirent l’acide unÏVer-  
fel qui y est répandu. Telles font les propriétés de  
ce dernier fel, que jlofe assurer que l'art de traiter les  
maladies feroit très-imparfait si nous en étions pri-  
Vés. Le nitre est un fel d’une nature si bienfaifante  
à la nôtre, qu’à moins d’être donné à trop grande  
dofe, non-feulement il ne produit aucun effet dange-  
reux : mais c’est encore de tous les remedes qui nous  
sirnt connus le plus prompt & le plus énergique, foit  
pour préVenir, soit pour dissiper les maladies VÎolen-  
tes qui proViennent de la surabondance de la bile; de  
l'ébullition Violente, & de la chaleur contre nature  
du siing & des humeurs. Aussi le Chancelier Bacon  
assure-t-il dans l’otiVrage qu’il a intitulé *Historia vi-  
tae et mortis* , qu’un scrupule de nitre étoit capable de  
prolonger la Vie, surtout si l'on obsiervoit d’en réité-  
ret fréquemment l’usage en pareille dofe. En un mot  
s’il y a quelque remede qui mérite le titre d’unÎVer-  
sd ; c’est certainement l'eau commune & le nitre : faut-  
il relâcher le corps, & proVoquer une éVacuation d’u-  
rine; faut-il tempérer des douleurs, des spasines, une  
chaleur contre nature, & faciliter la transpiration;  
rien ne fera plus propre à remplir ees indications que  
le nitre. S’il s’agit de calmer & de corriger une acri-  
monie caustique & Virulente des humeurs bilieuses  
qui donne lieu à des cholera, à des diarrhées, à des  
dyssenteries , à des vomissemens excessifs , à des nau-  
fées , à des fieVres ardentes & bilieufes, à des inflam-  
mations violentes d’estomac & d’intestins; clest au ni-  
tre qu’il faut s’adresser. La nature ne produit rien do  
de plus efficace ni de plus salutaire en pareil cas. Si  
les parties intérieures sont attaquées d’inflammation ;  
si elles en Eont pour ainsi-dire grillées ; si Cunséquem-  
ment à cet accident, les parties les plus fluides du  
Eang se dissipent, si les forces du fnalade diminuent;  
s’il lui iurVlent une foif inextinguible; s’il est *atta-  
qué* d’une infomnie continuelle; mêlez le nitre aVec  
les remedes qui conVÎennent alors; Vous aurez en lui  
un ingrédient très-efficace, & qui ne contribuera pas  
peu à la cure ; car nous nlaVons aucun rafraîchissant  
qu’on puisse comparer au nitre, tant pour la fureté que  
pour PactiVÎté dans les cas où il s’agit d’éteindre une  
chaleur inflammatoire & fébrile. Y a - t’il épaississe-  
ment contre nature dans les humeurs, & par consé-  
quent danger d’obstruction dans les Vaisseaux; saut-iI  
refondre des concrétions pOlypetsses; rien ne sera plus  
capable de produire ces effets que le nitre, qui ne  
tend point à coaguler les fiscs, quoiqu’on aient dit des  
Auteurs habiles d’ailleurs, mais que le témoignage  
des Eens contredit ici; car si l’on prend une solution  
de nitre dépuré aVec de Peau, & qu’on la jette Eur  
du Eang coagulé & noirâtre ; elle le rendra plus flui-  
cle, lui restituera *sa* couleur, & transsormera fün noir  
obfcur, en une belle couleur rouge, & semblable &  
approehante de celle de l'écarlate. Le nitre ayant la  
vertu partiCtiliere de fondre la sérosité & la lymphe ;

DDDddii

ï527 NEU

il est naturel qu’il ait celle d’humecter les parties qui  
font seches, d’amollir celles qui fiant dures, de dif-  
soudre les humeurs ténaces, & de lever les obstruc-  
rions.

Le nitre a d’ailleurs la propriété de préVenir les concré-  
tions salines & tartareisses dans les reins , dans la vese  
fie, & dans les autres parties du corps. L’expérience  
s’accorde en ceci *avec* l'autorité des plus célebres Me-  
decins. Renatus *de Medicamentis chymicis ,* assure que  
les malades attaqués de la pierre ou de la dysiurie,  
enfans ou adultes, foibles ou robustes, feront consi-  
dérablement soulagés par l'usage du nitre; il ajoute  
que ceux qui obferVeront d’en prendre une dofe con  
venable tous les quatorze jours, ne fieront jamais m-  
commodés d’aucun graVÎer dans les reins. Timœus  
raconte qu’un malade fut guéri radicalement de la  
pierre par un ufage continu de nitre préparé.

Voici ce que nous lisions dans Grulingius. *Obs. de calculo.*

« Tout le monde fait que le fel de prunelle est un re-  
« mede excellent, foit pour prévenir, foit pour gué-  
« rir la graVelle.

L’état déplorable des persimnes attaquées d’affections  
hypocondriaques & hystériques, est une pretiVe jour-  
naliere que nous aVons des fymptomes VÎolens , spas-  
modiques, flatulens, qui proVÎennent de la stagnation  
du sang dans les Vaisseaux de l’estomac & des intef-  
tins, & des stlites terribles de cette stagnation. Or  
c’est aVec la derniere sincérité que j’aVoue qu’entre  
tous les remedes que j’ai essayés en pareil cas, je n’en ai  
point trouvé qui calmât les fpafmes plus efficacement,  
discutât plus promptement les flatulences, & tempérât  
la Violence de la douleur plus faCilement que le nitre.  
On ne peut donc le trop exalter, dans les coliques fpaE  
modiques & conVulsiVes. Si en conséquence de douleurs  
& de EpaEmes VÎolens, la transpiration, la sueur, l'é-  
vacuation des urines fiant sisspendues ; si le malade est  
constipé , si les excrétions salutaires du simg, Toit par  
les Veines hémorrhoïdales, foit par la matrice dans les  
femmes en couche, ne fe sont point ; le nitre donné  
conVenablement, terminera les douleurs & les fpasi  
mes, rendra les petits conduits perméables, & resti-  
tuera les évacuations. Les constrictions spasinodiques  
violentes des Vaisseaux & des Vssceres , troublant la  
circulation du stang, & portant les autres humeurs aux  
parties les plus éloignées aVec impétuosité ; il y aura  
nécessairement congestion , rupture & effusion de siang  
immodérée ; d’où s’ensiiivront des crachemens de sang,  
des hémorrhagies considérables par le nez, par la ma-  
trice ou par les Veines hémorrhoïdales, & le pissement  
de siang.

Dans ces conjonctures les remedes nitreux font les plus  
efficaces que l’on puisse employer;ils calmeront les spas-  
mes; leur action ne sera point suivie de constriction; ils  
leVeront les embarras de la circulation, & reprime-  
sont l’excès des éVacuations. Entre les Medecins du  
siecle passé, il n’y en a point qui ait fait un ufage plus  
fréquent du nitre qucRiVlere. Il s’en est servi aVec un  
fuccès prodigieux pour arrêter les hémorrhagies. Voy.  
dans *ï’Observ. 26. Cent.i.* le cas qu’il èn fait dans le flux  
immodéré des Vuidanges. Il le recommande *Observ.* 94.  
*Cent.* 1. dans l'écoulement immodéré des regles; *Obs.  
sz.Cent.* 1. dans le crachement de fang ; & *Observ.* 18.  
*Cent.* 1. dans les hémorrhagies accompagnées de fie-  
vres malignes. Mynsicht est après RiVÎere celui qui a  
fait le plus de cas des propriétés médicinales du nitre,  
ainsi qu’il paroît par fon *Armamentarium Chymicum ,*où l’on trouVe plusieurs compositions excellentes dont  
cet ingrédient est la bafe.

Il faut compter entre les fels wcutrcsl’aphronitrejqui n’é-  
toit pas inconnu aux anciens , mais furtout à Pline.  
Cette substance tombe en gouttes des Voutes des caver-  
nes, ste met en concrétion, & naît, à proprement par-  
ler, de cet acide universel répandu dans Pair, & d’une

N EU 1528

tetre ou plâtre calcaire. C’est un stel tant stoit peu amer  
au gout, fixe , capable de soutenir l'action du feu ; car  
il ne fe met point en fusion , il ne s’enflamme point, ni  
ne s’évapore. On trouve une grande quantité de cette  
fubstance dans la caverne du diable proche de Gêne ;  
il s’en forme aussi en abondance dans les passages foû-  
terrains percés à travers les rochers. Nous favons par  
expérience qu’il tient de la nature du fel d’Epfom ,  
qu’il incife, qu’il est diurétique , & qu’il est même ca-  
thartique, lorfqulon le prend à grande dofe.

Si le fel commun est très-salutaire pris avec les alimens ,  
il s’en faut beaucoup que l'ufage en foit entierement  
banni de la Médecine en qualité de remede. Tout le  
monde connoît fuffifamment fon efficacité lorfqu’il  
s’agit de relâcher & de procurer des felles; pour cet  
effet on l'ordonne en clysteres , & l'on trouve qu’une  
dragme de ce sel agit plus puissamment qtllune once de  
tout autre ingrédient apéritif. Pris intérieurement aVec  
les alimens , en grande quantité , il relâche. Alors il  
est assez ordinaire d’en ufer aVec des harengs sellés. Il  
n’est pas bien décidé que le fel commun ne foit pas fré-  
quemmeut l’ingrédient principal de quelques eaux mi-  
nérales & médlcinales dont on Vante les Vertus cathar-  
tiques. On découVrir il y a enVÎron quarante ans, à  
Hornhusim dans la Principauté d’Halberstadt , des  
eaux médicinales où les malades couroient en foule.  
J’étois Medecin ordinaire de ces eaux. J’en fis done  
l’analyfe chymique, & je trouVai qu’elles ne conte-  
noient autre chofe qu’un fel commun , & un autre Tel  
sellé, semblable à l’arcanum duplicatum. Le premier  
de ces sila *se* crystalli *sa* Eous une forme cubique,& le si? -  
cond prit une figure exagonale. Le poids du fiel corn-  
mun furpassoit beaucoup le poids de l’autre. Trois ou  
quatre pintes de ces eaux rclâchoient fuffifamment le  
Ventre, & procuroient à ceux qui en buVoient un grand  
nombre de Eelles : elles réVeilloient l’appétit languif-  
Eant; elles incisoient les humeurs épaisses & Vssqueu-  
fes logées dans l'estomac; elles aidoient considérable-  
ment la digestion , & communiquoient au corps de la  
légereté. Elles étoient surtout anti-helmenthiques, el-  
lesfaisoient rendre aVec les feces uste grande quantité  
de Vers de toutes fortes d’eEpeces, mais surtout de ceux  
qu’on appelle aEcarides. Employées extérieurement,el-  
les dsscutoient les tumeurs,& guérissoient la galle & les  
ulceres inVétérés. On découvrit il y a une trentaine  
d’années auxenviron’s de Stasforth , une fontaine mé-  
dicinale dont les eaux purgeoient très-VÎVement, &  
aVoient les mêmes propriétés que celles dont nous ve-  
nons de parler. J’en fis aussi l'analyste chymique , & je  
n’y trouVai que du fel commun.

Mais comme ces fontaines n’ont pas duré pendant un tems  
considérable, nous allons passer à l’examen de celles  
' dont on a vanté les propriétés médicinales il y a plu-  
sieurs siecles, & dont l'efficacité provenoit particuliere-  
ment du selcommun.TellesfontcellesdeWisbaden dont  
Tacite a fait mention il y a long-tems,& dont on ne fait  
ufage qu’à l'extérieur depuis quelques années ; cepén-  
dant je les regarde comme très-salutaires priEes inté-  
rieurement, dans l’engorgement des Vssceres , la perte  
de l’appétit , les flatulences & la constipation. Je ne  
doute point qu’elles ne fussent très-bienfaifantes dans  
la curation de toutes ces maladies qui Viennent à la siii-  
te des aVortemens & des accouchemens laborieux.  
Dans l’analyfe chymique que j’ai faite aVec la plus  
grande attention de ces eaux, qui font par elles-mê-  
mes très-légeres & très-fubtiles, je ne trouVai qu’un  
vrai fel commun, mêlé avec un certain fel alcalin, qui  
fe manifesta , non-feulement par sim gout & *ses* cryl-  
taux cubiques, mais encore par la grande fumée, &  
l’odeur pénétrante & femblable à celle qui s’éleve du  
fel ammoniac, lorsque je verEai dessus de l'huile de  
vitriol.

Nous mettrons aussi entre les l'els *neutres,* naturels &l'a-  
lutaires, ceux qui l'ont contenus dans toutes les eaux  
médicinales, tant froides que chaudes de l’Allema-  
gne, & qui font l’efficacité de ces eaux si vantées. Les

*IHyzy* NEU

anciens attribuoient ridiculement les vertus des eaux  
minérales aux terres , aux minéraux & aux métaux  
qu’ils y fuppofoient contenus, fans faire aucune men-  
tion d’aucun des principes qui s’y troflvent réellement.  
Mais ee qui doit étonner, c’est qu’il fe trouVe même  
entre les modernes plusieurs Medecins qui prétendent  
que les eaux froides médicinales font imprégnées d’un  
fel VÎtriolique, & contiennent un aeide très-sort; au  
lieu que c’est un fel alcalin, ainsi qu’il est démontré  
par lleffervefCence qu’elles produisent aVec tous les  
aeides, & par le sel *neutre* qu’elles donnent. La plu-  
part de ces eaux laissent même après PéVaporation un  
fel très-pur qui jetté dans du lait, loin de le coaguler,  
le rend au contraire plus fluide. Il faut aVouer toute-  
fois que la plupart des eaux médicinales chaudes &  
froides ont quelque gout vitriolsque : mais il n’est pas  
moins constant que ce n’est point à un fel VÎtriolique  
qu’il saut attribuer leurs propriétés & les effets qu’elles  
produisent dans la cure des maladies; car pour peu  
qu’on les fasse chauffer, elles perdent incontinent ce  
gout, & ne fe teignent plus d’une couleur purpurine  
obsiture par l’addition de la noix de galle ; preuVe évi-  
dente que les parties calybées ou VÎtriollques qu’elles  
contenoient, étoient non-feulement en petite quanti-  
té, mais encore d’une nature Volatile.

Rien nlest plus constant, que, si l'on en excepte ce princi-  
pe spiritueux, aérien , éthéré , pénétrant & fubtil, qui  
est la caisse des bulles qui Ee font dans les eaux médlci-  
nales tant froides que chaudes , elles ont pour ingré-  
diens & pour élémens principaux, foit des fels fixes al-  
calins, foit des fels *neutres*, d’une nature assez fembla-  
ble à celle du sel de Glaubcr ou du tartre Vitriolé, &  
que c’est à ces fels qu’il faut rapporter la propriété  
qu’elles ont d’incifer les humeurs VÎfqueufes, de leVer  
les obstructions, de corriger les acidités contenues dans  
les premieres Voies, & de hâter les excrétions, furtout  
par les felles & par les urines. D’où il s’ensuit évidem-  
ment que les principes contenus dans ces eaux font tel-  
lement innocens, & font tellement dépouillés de tou-  
tes qualités drastiques, qu’on peut en faire ufage sans  
aucun danger. Les Medecins qui par des raisimnemens  
fpécieux tirés du danger & de la Violence de l’action de  
ces eaux, en dissuadent Ptssage aux malades , *se* trom-  
pent donc eux-mêmes très-grossierement, & se rendent,  
pour ainsi dire, respoissables de la mort de ceux qu’el-  
les auroient pu fauver. Il paroît par ce que nous ayons  
dit jusqu’à préfent, quelle doit être l’essiCacité des fels  
*neutres Sa.* alcalins délayés dans une quantité d’eau fuf-  
fisimte, ordonnés à tems & aecompagnés d’un régime  
conVenable , dans la Cure des maladies chroniques ,  
opiniâtres.

Une obserVation Eur les fels naturels des eaux minérales  
qui nlest point à négliger, c’est que celles qui contien-  
nent aVec un sel alcalin une grande quantité de fels  
*neutres* , Eont beaucoup plus cathartiques que celles  
qui contiennent seulement une grande quantité de sels  
alcalins. C’est par cette rasson que de presque toutes  
les eaux chaudes médicinales de l’Europe, il n’y en a  
point de plus purgatÎVes que celles de Carles-Bade ;  
au lieu que les eaux de Embden qui ne contiennent  
qu’un sel pur alcalin,purgent soiblement& languissam-  
ment. Les premieres ont aVec le fel terreux & alcalin  
des secondes, un fel *neuttre* composé d’un Ee! alcalin ,  
& d’un acide du soufre; car on tire du fel qu’elles laif-  
fsnt après PéVaporation , ajoutant de la poudre de  
charbon, & mettant le tout en fusion fur le feu, un  
foie defoufre. On tire de cet hépar, aVec l’efprit de  
vin, une teinture de soufre ; & si on le sait bouillir aVec  
l’eau , il fe fera une précipitation du lait de foufre. Ce  
procédé par lequel on régénère le foufre commun de ce  
fel, démontre suffisamment la présence d’un fel *neu-  
tre -, composé* de l’acide de Vitriol ou du soufre , car  
fans ce fel la régénération du soufre commun inflam-  
mable ferOlt impossible. D’ailleurs le fel extrait de ces  
eaux ne fe sond point à Pair, ainsi que les autres fels  
aloahns, quoiqu’il ait considérablement le gout alca-

N E U 153°  
lin; ce qu’il faut attribuera l’acide minéral qui lui eft  
uni.

Entre toutes les eaux froides médicinales de l’Allema-  
gne , il n’y en a peut-être point qui foient plus purga -  
tiVes que Celles d’Egra. Cinq ou six chopines fuffifent  
quelquefois pour procurer six ou huit felles fans incom-  
modités; au lieu que la même quantité des eaux de  
Pyrmont n’en procure que trois ou quatre. La sontai-  
ne de Selter l'Antonîne , ainsi que celles de Wil-  
dungen, d’Elsteria & de Buchen en Boheme, purgent  
foiblement & languissamment, & provoquent plutôt  
l’évacuation des urines. C’est par la quantité plus ou  
moins grande d’un fel *neutre* dans ces eaux, qu’il saut  
expliquer la différence de leurs effets. Si l'on fait bouil-  
lir & éVaporer les eaux d’Egra, on en tirera une gran-  
de quantité d’un *sel. neutres* dont une once prife dans  
un véhicule aqueux , purgera sort vivement. Ce fel est  
à fort bon marché à Egra. Les eaux de Schwalbac ont  
outre leur fubtilité naturelle un certain principe éthé-  
ré, un fel alcalin , un fel *neutre-,* aussi font-elles assez  
purgatives ; au lieu que celles de la sontaine Antonine,  
celles de Selter,& de quelques autres fontaines dont on  
ne tire par l’ébullition & l'évaporation, qu’un fel pur  
alcalin , n’ont point cette propriété. Je découVris il y a  
quelque tems une maniere extemporanée de rendre  
ces eaux alcalines fuffifamment purgatives, & de leur  
donner non-feulement le gout, mais encore les mêmes  
propriétés que celles des eaux d’Egra. Cette méthode  
consiste à y jetter une quantité convenable d’esprit de  
vitriol, qui s’incorporant avec leur sel alcalin, forme  
un fel *neutrey* semblable au tartre vitriolé.

Ce n’est pas en Allemagne seulement, c’est dans toutes  
les contrées de l'Europe, en France & en Angleterre ,  
qu’il y a des eaux sioides médicinales Vantées pour  
leurs vertus cathartiques, & dont on peut tirer un sel  
*neutre* par l'ébullition. Les plus connues en Angleter-  
re l'ont celles d’Epfom ; elles purgent merVeilleufe-  
ment, en vertu d’un sel sidé amer qu’elles contien-  
neuf. Ce fut cet effet qui fit conjecturer atl fameux  
Docteur Grew qu’on en pouvoit tirer par ébullition un  
fel wcutrc, amer & purgatif. Ha composé un petit Trai-  
*té fur* la nature & les propriétés de ce fel. Il y a quel-  
ques tems que je me proeurai une petite quantité de fel  
d’Epfom vrai &non adultéré. On me dit qu’une pinte  
d’eau en rendoit à peine une demi-dragme. Je mêlai  
ce fel avee de la poudre de charbon , & mis le tout en  
fusion. Il me vint une masse fulphureufe , d’une cou-  
leur purpurine, & qui avoit beaucoup de ressemblance  
au foie de foufre.

Le Docteur Grew nous aVertit que ce fel ne manque ja-  
mais d’être cathartique quand il n’est point adultéré.

On dit qu’on peut l'employer avec fuccès & sans s’ex2- V  
pofer à aueune fuite fâcheisse, dans un grand nombre  
de maladies chroniques. Nous n’avons presque aucun  
purgatif qui foit plus doux; il ne met point les hu-  
meurs en agitation , & ne donne ni nausées, ni dé-  
faillances , ni tranchées. On en recommande Ptssage  
dans les maladies de l’estomac , telles que les cardial-  
gies, les vomissemens immodérés & les affections hy-  
pocondriaques qui proviennent d’une caufe chaude. On  
en sait encore grand cas dans les maladies d’intestins  
& de bas-ventre, dans la colique, la gravelle, les vers,  
les ardeurs & la rétention d’urine, la jaunisse & la pase  
sion hystérique. Il passe pour bienfaisant dans les affec-  
tions de la tête , & on l’ordonne avec Euecès dans les  
céphalalgies, dans les vertiges, les délires, & les in-  
flammations des yeux. On le sait prendre dans de l'eau  
de fontaine ou dans quelqu’autre eau pure, ou dans de  
l'eau d’orge , de gruau, ou dans du petit-lait ; on le  
fait bouillir un peu , &on l'assaifonne avec le maeis.  
On en met une demi-onCe ou une once entiere fur  
deux ou trois pintes d’eau.

Il y a quelques années qulétant aux eaux de Toplitz pour  
en examiner la nature, je fis une analyfe chymique de  
celles de Sedlitz , qui nlest éloigné de Toplitz que d’en-  
viron deux milles.'j’en tirai un fel amer & cathartique;îl

1531 NEU

ne différoit de celui d’Epsilm qu’en ce qu’une pinte  
d’eau rendit par éVaporation une dragme & demie de  
sel. L’eau qui donne ce fel est si amere, qu’on ne peut  
la Eouffrir fur la langue. Le fel même est beaucoup  
moins amer qu’elle. 11 en faut six dragmes pour purger  
VÎVement. Quatre chopines d’eau produisent le même  
effet. M. Gorelli m’ayant envoyé dernierement une  
quantité considérable de fel de Carles-Bade , j’en mis  
une petite partie en fusion dans un creufet rouge, aVec  
une égale quantité de poudre de charbon : ce mélange  
me donna un hépar de sioufre d’une odeur fulphureufe  
fort défagréable, & d’une couleur purpurine; j’en ti-  
rai aVec de l'efjorit de νΐη sort bien rectifié une Vraie  
teinture de soufre d'une couleur d’or.

Il y a quelque tems qu’il parut une Dissertation Episto-  
laire écrite au Docteur Gorelli fur un sel cathartique  
nouVellement découVert dans les mines de Hongrie  
par le Docteur Herman, qui le trouva danslespailages  
fouterrains de Newhatsseî ; ce fel est blanc, amer ,  
très-friable ; il étoit attaché à la furface des rocs ; il a  
la forme & le gout du fel cathartique d’Ephom, & il  
procure plusieurs felles pris en dohes considérables. M.  
Herman en découVrir un autre de la même nature , &  
qui a les mêmes propriétés; il étoit attaché à la iursa-  
ce des pafiàges qui traVerhent la plus grande des mi-  
nes;la neige n’est pas plus blanche que cesel.& S011 gout  
est tant hoir peu amer. Ce Eel donnant aVec le lel de tar-  
tre & la poudre de charbon un Vrai Eoufre minéral, il  
n’y a pas le moindre doute qu’il ne foit de la même  
nature que les stels d’Epstom ou de Sedlitz. A juger de  
ce Ecl cathartique minéral qu’on trouVe en partie hu-  
mide dans les sources , & en partie sec, adhérent aux  
rochers, fur cette formation ; il paroît aVoir beaucoup  
de rapport aVec l’aphronite qui est mis par le principe  
sillphureux de l’air en coagulation , dans les terres  
pierreufes, calcaires & dans les plâtres, qui en font ,  
pour ainsi dire, la matrice , & qulon trouVe en gran-  
de quantité dans les caVÎtés des montagnes circon-  
Voisincs de Gêne. Quant à *sa* forme , sem gout & Ees  
propriétés, tant dans le corps humain que silr le feu, il  
ne dissere des fels d’Epfom , de Sedlitz & de Hongrie,  
qu’en ce qu’étant de l’espece fossile naturelle, il est en-  
gendré d’un acide fulphureux & foûterrain, adhérent  
aux terres alcalines qui font fort communes dans ces  
lieux. Ce ne font point là des conjectures, ce font des  
faits; & si l'on prend des fels d’Epfom, de Sedlitz ou  
de Hongrie, ils précipiteront une certaine terre pier-  
retsse, par le moyen d’un alcali, ou l'on en tirera la  
même terre par une seconde solution & par une dépu-  
ration faite aVec l’eau.

Ce que nous aVons dit fuffit pour démontrer l’efficaeité  
des Eels *neutres* naturels , en partie humides & en par-  
tie Eecs, dans la cure des maladies. Ils ont entre autres  
propriétés celles de purger puissamment, & dléVacuer  
facilement & sûrement les suces, surtout en les pre-  
nant en grande dose.

Nous allons donc passer maintenant des Eels naturels  
*neutres,* aux Eels *neutres* pharmaceutiques & chymi-  
ques, & examiner s’ils ont les mêmes propriétés ca-  
thartiques & médicinales.

Le sel chymique fait de l'acide du foufre minéral mêlé  
aVec un fel alcalin , tient beaucoup de la nature du fel  
*neutre* qu’on tire des eaux médicinales. On aura donc  
raifon d’en attendre des effets tous semblables. Mais  
comme l’acide spécifique qui est l’ingrédient principal  
du fioufre minéral, fe trouVe aussi dans d’autres miné-  
raux , par exemple, dans le Vitriol & dans l’alun , on  
aura différentes manieres de préparer ce fel chymique,  
qui aura toujours les mêmes Vertup & la même effica-  
cité, quelle que foit celle que l'on fuiVe. On fait un  
sel dtl nitre & du vitriol qulon peut aussi obtenir du  
résidu de l’eau-forte & qu’on appelle nitre vitriolé.  
Mynsicht le nomme arcanum duplicatum , parce qu’il  
est composé de deux fels, & qu’on en faifoit d’abord

N E U 1532  
un fecret à la Cour de Gottorp, lorsque Frederic Prin-  
ce de Holstein, acheta la maniere de le préparer cinq  
cens Impériales. Mais l'on peut obtenir ce fel d’une  
maniere beaucoup plus expéditive, en réduifant le ni-  
tre à un alcali,ou en le fixant, & en verfant dessus gout-  
te à goutte l’esiprit de vitriol, jufqu’à ce qu’il en foit  
Εοΰΐέ, c’est-à-dire, rendu Eel *neutre.* Cette méthode est  
certainement préférable à la premiere, parce que le νΐ-  
triol qui est un ingrédient de l’eau-forte tenant souvent  
de la nature du cuiyre,exige de l'Artiste dés calcinations  
réitérées, fans quoi l'arcanum duplicatum excitera le  
vomissement, si on en ordonne plus d’un sicrupule.

Le Eel de tartre fixé & bien calciné, dissere très - peu  
quant à lsa nature & fia propriété du nitre fixé ; il y en a  
qui pensent que le même remede qu’on distribue chez  
nos Droguistes fions le nom de tartre Vitriolé, peut fie  
faire de fel de tartre & d’efprit de Vitriol. Tachenifrs  
prétend même qu’on pourroit le tirer du Vitriol & d’un  
l'el alcalin. Llesprit extrait du foufre minéral ne diffé-  
rant point de l’esprit de Vitriol, & l’antimoine conte-  
nant une grande quantité de foufre minéral pur, les  
Chymistes ont trOtrvé le moyen de préparer l’arcanum  
duplicatum, foit ayec le nitre & le foufre, soit aVec le  
nitre & l’antimoine. Le nitre & le foufre donnent ce  
qu’ils appellent fel polychreste. Ils obtiennent le fel  
polydfreste en lassant précéder une calcination de ni-  
tre & de foufre dans un creufet. Ils tirent le second re-  
mede de l’antimoine diaphorétique ; pour cet effet,  
ils prennent trois parties de nitre & une partie d’anti-  
moine, & font dissoudre & crystallifer le nitre. Cette  
préparation s’appelle communément chez nos Dro-  
guistes nitre antimonié. Si l'on brûle le nitre aVec le  
foufre, il s’élèvera du nitre un acide extremement vo-  
latil; & Placide le plus fixe du foufre s’unissant étroi-  
tement avec le fel alcalin du nitre, donnera *unseineua  
tre* d’un gout tant foit peu amer, & d’une nature dé-  
tersiVe & laxative. J’ajouterai que n’y ayant aucune  
différence entre l’acide de l’alun , & l'acide du vitriol  
& du foufre; il s’enfuit qu’on peut facilement obte-  
nirlemême remede de l'alun aVec le fel fixe alcalin,  
bien mêlé & intimement uni avec le fel de tartre ou  
aVec la potasse.

Il s’enfuit aussi de tout ce que nous aVons dit jtssqu’à pré-  
sentque l’arcanum duplicatumpréparé d’un résidu d’eau  
forte , le nitre Vitriolé préparé de nitre fixé & d’esprit  
de Vitriol, le tartre Vitriolé , le nitre antimonié, le fel  
polychreste & le fel purgatif d’alun inVenté par Kei-  
lingius Medecin de Ifleben, & décrit par Hoffman  
dans fa *Clef de Schroder,* étant tous composés d’ingré-  
diens de même nature, ont tous les mêmes propriétés  
médicinales , & qu’on peut fan^ inconVénient fubstla  
tuer l'un à l’autre dans la cure des maladies. Pris en  
dofe modérée, dans quelque Véhicule approprié, tous  
inciferont & dssoudront les humeurs VÎsqueufes, sti-  
muleront les canaux excrétoires , tiendront le Ventre  
libre & pousseront par les urines si on les donne à plus  
grande dofe; si, par exemple,on en fait prendre une de-  
mi-once ou daVantage, dans une quantité conVenable  
de quelque Véhicule aqueux, ils agiront de la même  
maniere que les eaux froides médicinales & procure-  
ront cinq ou six felles. Lors donc qu’on aura besoin  
d’un purgatif qui opere fans caufer d’ébullition dans le  
fang, de constriction spasinodique dans les fibres des  
intestins, & d’irritations dans les motlVemens Vitaux,  
on n’aura rien de mieux à faire que de recourir à ces  
fiels qulon ordonnera en doEe assez considérable. En  
petite dosie, & mêlés aVec le nitre, le sielde tartre, ou  
les yeux d’écreVÎsses, tous donneront un siel apéritif &  
détersif, d’une efficacité singuliere, & dont on pourra  
fe fervit aVec fuccès dans toutes les fieVres intermit-  
tentes, dans les affections hypocondriaques , la pier-  
re , l'asthme , les coliques Venteuses, la constipation,  
la jaunisse & la cachexie.

Le l'el admirable de Glauber qu’il a si fort Vanté lui-  
même, non-feulement pour fies tssages dans les prépa-  
rations chimiques ; mais encore pour fes propriétés

1533 NEU

medleinalés , qui est d’une nature *neutre,* & qui se  
fait d’un acide fort de Vitriol, & de fel commun, ou  
de. fel gemme., l'acide pénétrant du Vitriol attaquant  
le fel alcalin & terreux, & le principe constituant du  
fel commun ,&s’unissant intimement avec eux, est un  
Eel *neutre,* lorEque l’efprit acide du Eel est éVaporé.  
Ce sel dont l'amertume est très-considérable est un  
excellent apéritif; il est bienfaifant à l’estomac, &  
deVÎent purgatif, lorfqu’il est pris en dofe considéra-  
ble. Glauber à donné à ce Eel l'epithere d’admirable ;  
parce que si on le mêle en quantités égales aVec de la  
limaille de quelque métal que ce soit, & à demi-  
quantités, avec de la poudre de charbon , il s’imagi-  
na qu’a llalde d’un feu capable de mettre le mélange  
en fusion , il extrairoit par ce moyen le foufre de tous  
les métaux, 1 cfprit de νΐη déphlegmé Verfé sur ce  
mélange donnant toujours une teinture fulphureu-  
se. Mais il fe trompoit, comme il est suffisamment  
démontré, parce que ce Eel donne seul aVec la pou-  
dre de charbon , fans l'laddition d’aueun métal, par  
le mcyen d'une petite quantité de sels alcalins ,  
une masse sulphuresse semblable à l’hépar du soufre.  
C’est ce que Stahl a démontré par un grand nombre  
d'expériences. On régénere seulement par ce moyen  
le sinifre qui est composti d’un acide particulier & d’un  
principe phlogistique. Aussi M.Boyle a-t’il tiré des  
huiles de Vitriol & de térébenthine un soufre commun,  
parfait; & l'lopium & l’huile de Vitriol m’en ont don-  
né tout autant par la distilation.

Le Eel deGlauber.étant composé des mêmes ingrédiens que  
les Eels *neutres,* tels que l'arcanum duplicatum , & les au-  
trcs de la même espece dont nous aVons fait mention ci-  
dessus; c’est-à-dire, de l’acide du soufre & du Vitriol, &  
d’unsel fixe alcalin, femblable à celui qui est contenu  
dans le fel commun ; car on fait un fel commun parfait  
aVec llefprit de fel & le Eel de tartre; nous en conclurrons  
aVec raiEon qu’on peut tirer un foufre artificiel de tous  
ces sels mis en fusion aVec le fel de tartre, & une addi-  
tion de pOudre de charbon. Cette propriété étant aussi  
commune aux Eels d’Epfom ,d’Egra, de Sedlitz, au Eel  
naturel de Hongrie, & à celui qu’on tire des eaux de  
Carles-bade , il s’ensisit que tous ces sels, tant naturels  
qu’artificiels ont la même nature, fiant composés des  
mêmes élémens, doÎVent conséquemment posséder les  
mêmes propriétés médicinales, & produire les mêmes  
effets. Nous allons maintenant examiner ce fiel *neu-  
tre* qu’on Vend à fort bas prix pour du fel dsepEom , &  
qui passe en grande quantité d’Angleterre en Allcma-  
gnc. La premiere réflexion qui *se* présente à l.lesprit,  
c’est que les eaux d’EpEom soumissent une très-petite  
quantité de fiel, & celui dont il s’agit *se* donnant à  
très-bon marché, il faut que ce Toit quelque produc-  
tion adultérée. Cependant sur les épreuVes réitérées  
que j’en ai faites, loin de le condamner , je le recom-  
mande comme un fort ben purgatif, & comme un  
apéritif falutaire. Il y a tout lieu de conjecturer que ce  
fel est artificiel, & qu’il differc peu de celui de Glau-  
ber, qui s’est Vendu pendant quelque tems pour du fiel  
d’Epfom. Mais le prix du fiel de Glauber étant très-  
fort en comparaison de celui du Eel d’EpEom, il est à  
croire que les ingrédiens qui entrent dans ce dernier  
font beaucoup mûins précieux, quoique la prépara-  
tion Eoit la même. Lcntilius obEerVe dans les miscel-  
lanies des curieux de la nature. *Cent.* 3,4. que quel-  
ques Chymistes Anglois font le fel d’Epfom du *caput  
mortuum* du Vitriol, ou du Vitriol bien calciné , &  
d’une lessiVe qui reste après qu’on a fait bouillir le Vrai  
Eel d’Epsiim , & qui contient, outre du Eel commun ,  
un Eel terreux alcalin. J’ai exposé le Eel dent il s’agit  
sur un feu de calcination, après y aVoir ajouté de la  
poudre de charbon. Il ne s’est point mis en fusion ;  
j’ai poussé le feu à un plus haut degré; & il s’est pres-  
que entierement éVaporé, remplissant la chambre d’u-  
ne Vapeur fétide , femblable à celle du soufre com-  
mun. Je l’ai mêlé aVec du fel de tartre , & il m’a don-  
né un soie de soufre. Ce qui démontre qu’il est fait

N E U 1534

de l’acide du soufre contenu dans le vitriol & d’un  
fel alcalin, ou de la bafe du Eel marin. Voyez *Sal.*

Après aVoir parlé des Eels engendrés de l’acide du soufre  
& d’un fel alcalin, nous allons passer à l'examen de  
quelques autres fiels dont on fait tssage en medeCÎne ,  
tels que le Eel ammoniac. Le SH ammoniac est fait du  
Eel Volatil d’urine ou de suie , & de fel marin: l’ad-  
dition du principe Volatil urineux, est ce qui le rend  
acrimonieux & pénétrant, & par conséquent très-pro-  
pre dans toutes les occasions 011 il s’agit de résiOudre  
& atténuer des humeurs Visquetsses & ténaces conte-  
nues dans les premieres Voies. Muys, célcbre Mede-  
cin Hollandois, assure dans un Traité particulier, que  
ce Eel donné en quantité conVenable & à tems, em-  
porte infailliblement toutes les espeecs de fieVres in-  
tcrmittantes. Mais ce remede me paroît conVenir  
beaucoup mieux aux malades robustes, tels que fiant  
ordinairement les Hollandois, qu’aux perfonnes d'u-  
ne constitution foible & délicate.

Le fel digestif de Sylvius est de la même nature & a les  
mêmes propropriétés que le précédent. Ce Medecin  
en faifoit tssage toutes les fois qu’il s’agisseit de dé-  
truire des crudités Visquetsses , d’aigusser l’appétit &  
de terminer des fievres intermittentes. Il fie tire du  
residu de l’esprit de fiel ammoniac préparé aVec le ficl  
.de tartre, par des lesse/es avec de l'eau. On fait par  
l’expérience qu’on en a saite, que ces deux derniers  
fiels, pris à grandes dofies , Eont très-purgatifs : mais  
je ne confeillerois jamais aux praticiens d’en faire cet  
ufage, à moins qu’ils n’aient l'attentlon de les dé-  
layer dans une quantité fussifante de liqueur, ou qu’ils  
ne préVoyent que leurs pointes acres Ecront cnVelo-  
pées dans le cerps par des humeurs Visquetsses & téna-  
ces; car sans cela, leur action pourroit bien détruire  
le tissu Velouté des glandes & des intestins. On *se  
sert* encore en medecine de sila *neutres* fans de tartre),  
de Vinaigre & de sels , ou de substances alcalines. Tels  
font le tartre tartarisié , le SH essentiel, ou la terre S0-  
. liée de tartre , le Eel de corail, la solution d’yeux d’é-  
creVÎsses, & le sel de nacre de perles. Ils sont tous fort  
estimés, furtout par Tachenius qui Vendit long-tems  
la terre foliée de tartre mêlée a.Vec la folution d’é-  
crevisse , pour du fel fixe de VÎpere, & acquit par ce  
moyen des richesses immensis. Tous ces fels Ont en  
Vertu de la grande fubtilité de leurs particules salines,  
l'avantage particulier de pénétrer plus efficacement la  
masse du sang, que les autres fiels , & de pOusser for-  
tement les humeurs peccantes par les urines.

Nous aVons déja fait Voir que preEque tous les *sels neu-  
tres,* mais particulierement ceux qui Eont amers au  
gout, polfedent à un haut dégré la Vertu cathartique.  
Nous potiVons assurer maintenant qu’ils produisent  
leurs effets en stimulant les tuniques musculeuses des  
intestins,& en augmentant ainsi leur mouVement pe-  
ristaltique. On nous objectera peut-être qu’il y a des  
remedes en qui on n’apperçoit au gout rien d’amer ni  
de salin, en un mot qui Eont entierement insipides,  
& qui ne laissent pas que de stimuler puissamment les  
intestins & de proVoquer l’évacuation de ce qui y est  
contenu, ainsi que font ces fels. C’est en effet ce que  
l’on remarque dans la magnésie blanche, poudre si-  
*ne ,* insipide & prlVée en apparence de toute Vertu ca-  
thartique. Mais nous repondrons à cela que si la ma-  
gnésie blanche produit cet cflet, ce n’est point en  
conféquence d’un principe alcalin & terreux qu’cl-  
le contient, mais parce qu’elle oceasionne une Vlolen-  
te effervescence aVec les aeides qu’elle rencontre, qui  
la dissoleent, & qui donnent a sa solution un gout  
plus amer & plus salin que celui qu’on trouVe dans  
quelqu’autre alcali terreux que ce foit, tel que les  
yeux d’écrevisses,les coquillages,& les coques d œufs.  
11 si.lit de là que la magnésie blanche ne devient pur-  
gatlVe, que lorsiqulétant dissoute par un acide dans les  
premieres Voies elle est conVertie en un sel *neutre.*Ceci est confirmé par l'expérience; cstr elle purge  
fortement les hypocondriaques, & ne produit aucun

15'3 5 NEU

effet Eur ceux qui ont l'estomac rempli de phlegmes I  
épais & ViEqueux.

Les Eels *neutres* étant, ainsi qu’il paroît par ce que nous  
aVons dit jusiqu’à présient, apéritifs & détersifs, capa-  
bles de proVoquer toutes les excrétions, & catharti-  
ques , pris en grandes dofes , il est éVÎdent qu’ils doi-  
vent être d’une grande efficacité dans la cure des mala-  
diés. Il est encore suffisamment démontré que ces Eels  
Pont de tous ceux que nous aVons les plus salutaires &  
les plus amis de la nature; enforte qu’un Medecin ne  
riEque rien d’en faire ufage , & ne pratiquera jamais sim  
art heureuEement s’il s’en price. Mais je préVois tou-  
tes les objections auxquelles cette opinion m’expoEe;  
car l’expérience & lesobserVations journalieresne nous  
permettent point de douter que tous les remedes acres,  
vclatils, urineux & alcalins fixes, loin d’être malfai-  
fans & Contraires à notre constitution, font de tous Ceux  
qu’on emploie, les plus sûrs & les plus effieaCes. Je  
répons à cela que les remedes , fioit aeides , foit alca-  
lins, Toit fixes, fioit Volatils , ne produifient des effets  
fialutaires qu’en conséquehce de la nature des humeurs  
contenues dans le corps , mais surtout de celles qui peu-  
vent être logées dans les premieres voies ; que ce fiant  
ces humeurs qui les conVertissent en Eels *neutres> Se*qui les rendent capables d’action , tant silr les parties  
fluides que sur les parties Eolides.

S’il arrÎVe, par exemple , qu’une grande quantité de bile,  
surtout de bile alcaline & oléaginetsse , Eoit accumulée  
dans la courbure du duodénum , y demeure en stagna-  
tion, affecte Violemment le Eysteme nerVeux & pro-  
dusse des Vomissemens bilieux, des nausées , la perte  
de l’appétit, des chaleurs hectiques, des céphalalgies &  
une siaif Violente ; alors les liqueurs acidulées , comme  
les juleps, les rafralehissans , les efprits aeides miné-  
taux dulcifiés , font les meilleurs remedes auxquels on  
puisse ayoir recours. Si une chaleur fébrile, Violente,  
oCCasionnée par une grande agitation intestine des par-  
ticules fulphureufes du sang, attaque Eon tissu, altere  
sa tempérie, épuiEe le corps & dissipe les forces ; alors  
les acides feront plus salutaires que les sels *neutres,* que  
les silbstanees alcalines ou qu’aucun autre remede sem-  
blable, parce qu’ils auront la Vertu de subjuguer & de  
fixer les partlcules sulphuretsses dont l’agitation pro-  
duit la chaleur. Dans les maladies malignes produites  
par la putréfaction des humeurs , on aura raifion d’at-  
tendre plus de foulagement des acides que des autres  
remedes , parce que la putréfaction engendre un alcali  
& même qu’elle proVÎent d’une grande abondanee d’a 1-  
calis. Or cet alcali ne fera pas plutôt Eoumis & Corrigé  
que la putréfaction cessera. Dans les feorbuts inVétérés  
& dans les affections gouteuses il s’engendre dans la  
masse du fang une grande abondance de sels qui tien-  
nent plus de l'alcalin & du lixÎVÎel que du *neutre.* Aussi  
le sang qu’on tire alors des Veines paroît-il clair & fleu-  
ri, & les urines Eont-elles pour l'ordinaire rouges, Ea-  
iines & lixÎVielles. Nous EaVons par expérience que  
dans ces circonstances , les aeides tempérés produi-  
sent des effets plus salutaires que les remedes alcalins ,  
urineux & Volatils , & que les substances chaudes &  
spiritueuses.

Les remedes qui abondent en un sel alcalin fixe ou Vola-  
til, exigent dans l'tssage beaucoup de circonspection ,  
& peuVent produire des effets dangereux, si on les or-  
donne mal-à-propos. Lorsiqu’il y a surabondance d’hu-  
meurs acides logées dans les premieres Voies, lorsique  
ces humeurs produisent des Eymptomes Violens , com-  
me des tiraillemens d’estomac & d’intestins, des an-  
xiétés, des gonflemens d’estomac aceompagnés de car-  
dialgies , des toux aVec douleur d’estomac, des cépha-  
lalgies, une constipation excessiVe , un relâchement  
contre nature aVec ténesine, en un mot, tous les acci-  
dens auxquels on est sujet dans les affections hypocon-  
driaques, hystériques & mélancoliques ; alors il n’y a  
point de doute que les alcalins terreux , les yeux d’é-  
creViffes , les coquillages préparés, l'huile de tartre  
par défaillance seule, ne doiyentêtre préférés à tous ।

NE U 1536

autres remedes., parce qu’ils absorberont l’acide, le  
conVertirort en un sel *neutre,* & l'emporteront par les  
conduits excrétoires , sirns aucune suite fâcheuEe. Mais  
s’il y a plutôt diserte que surabondance dlacid.es dans  
les premieres Voies ; si cet endroit des intestins est plein  
d’humeurs Visiqueufes & ténaces, il est constant que les  
substances alcalines terreuses priEes en grande quanti-  
té, ne manqueroient pas de préjudicier ; car rien ne  
les diffoleant , elles s’uniroient aux humeurs Visqueu-  
fes & ténaces qu’elles rencontreroient, augmenteroient  
\* la quantité du phlegme , acheveroient de ruiner l'ap-  
périt, chargeroient l’estomac , engorgeroient les ori-  
fices des Vaisseaux lactés, & produiroient la constipa-  
tion. HOFFMAN.

NEUTHA, pellicule qui couVre les yeux, les oreilles  
ou tout le visage d’un enfant qui Vient de naître.

N H A

NHAMBI, *Brasieliensibus,* Marcgr. Plante acrimonieu-  
fe, à fleur nue, & à tige ligneufe & genouillée, ram-  
pante comme le pourpier, & étendant fes racines de  
tous côtés par des fibres qui en partent. Ses feuilles  
mâchées ont un gout piquant comme la moutarde ou  
le creffon.

Si l'on prend *scs* feuilles ou sa femence, & qu’on en frot-  
te le flammet d’un bubon, il difparoîtra promptement.

*Prenez* une once & demie de fa femence, mettez la dans  
du vin, & Vous aurez un excellent remede con-  
tre toutes les blessures d’animaux Vénéneux.

La décoction d’une pareille quantité de *sa* semence dans  
la même quantité de νϊη , produira le même effet. On  
fait cuire le poiffon dans l'herbe même du *nhambi , &c*c’est un fort bon assaisonnement. RAY, *Hist. Plant.*

NHANDU*sctt piper caudatum*, Marcgr. Pison. C’est  
un petit arbrisseau qui naît dans quelques bois duBré-  
fil; il porte une eEpece de chatons pleins de semences  
rondes & noirâtres de la grosseur de celles du paVot,  
& qui ont le gout acre du meilleur poicre d’Orient.

Les fleurs de cette plante guérissent les ulceres aux jam-  
bes ; fla racine est bienfaisimte dans les absitès. Sa raci-  
ne & ses feuilles font très-sortes ; on les fait entrer dans  
les bains ordonnés pour les maladies froides. On les  
prépare à cet ufage en les fassant sécher & en les gar-  
dant long-tems. La décoction de *ses* racines & de *ses*rejettons , diEcute, inciEe les humeurs épaisses & Vise  
quetsses & dissipe l'hydropisie des piés. R a υ *, Hist.  
Plant.*

N H U

NHUA *Brasiliensibus ,* Marcg. Lib. III. cap. 4. on l’ap-  
pelle aussi *Prunifora Brasiliensis , fructu rotundo al-  
bescente.*

Lorsque sim fruit est mûr il tombe ; les habitans des con-  
trées où l’on trouVe cet arbre,le ramassent & le man-  
gent. On ne lui attribue aucune propriété médicinale  
que je connaisse. RaY , *Hist. Plant.*

N I C

NICARION, nom d’un collyre dont on trouve la des-  
cription dans Aetius. *Tetrab.* 2. *Serm.* 4. *cap.* 113.

NICCOLUS , nom d’une pierre précieuse à laquelle on  
a attribué quelques propriétés chimériques & fuper-  
stitieufes. CasTELLI , d’après *Chioccus.*

NICEPHORI PASTILLUS, *Pastille de Nicephore;*nom d’un trochilque dont on trouVe la defcription  
dans Nicolas Mirepse. *Sect.* 41. *cap.* 29.

NICODEMI

1537 N I C

NICODEMI OLEUM, *Huile de Nicodeme.*

Mettez le tout en digestion au Soleil pendant un tems  
suffisant ; faites bouillir enfuite , pafles l’huile  
aneienne. *Pharmacopée dut College de Londres.*

NICOLAI EMPLASTRUM ; nom d’une emplâtre ,  
dont on trouve la description dans Paul Eginette *}Lib,  
VII. cap.* 17.

NICOLAUS MYREPSUS ; cet Auteur, dit le Doc-  
teur Freind , est le dernier des Auteurs Grecs ; s’il est  
permis de regarder comme du Grec S011 style impur  
& barbare; il faut Cependant lui faVoir quelque gré des  
peines qu’il s’est données pour recueillir tous les mé-  
dicamens eompofés, difpersés dans les Auteurs Grecs  
& Arabes , & en former une efpeee de Pharmacopée.  
11 est certain que Myrepfe fit fa Compilation avant  
î300; carPierreDe Albano, fameux Coneiliateurqui  
.mourut en 1316. SylVatieus & Pedemontanus , tous  
deux Medecins de Robert Roi de Sieile , & qui écri-  
virent presque au commencement de fon regne , c’est-  
à-dire Vers l'an 1310. rapportent mot pour mot disse-  
rentes recettes que nous trouVons dans cet Auteur.

Ses OuVrages fur la composition des Médicamens ,  
font dÎVÎsés en quarante - huit Sections; Leonard  
Fuchsius les a traduits en Latin , & y a ajouté  
des nottes. Quoique cette traduction ne fut pas des  
plus Correctes , on n’a pas laissé d’en faire plusieurs édi-  
tions. Elle a paru à Balle en 1549. *fol.* A Lyon en  
1 550. *octavo.* A Francfort en 1626. *octavo.* Entre les  
*Medicae Arels principes* de Stephens, en *ïsuy.solio.*Α Nuremberg en 1658. *octavo , avec* une Préfaee,par  
JeanHartman Beyerus. Cette édition est la meilleure  
que nous ayons. Fa BR. *Bibl. Graec.*

NICON ou NINORS , nom barbare que l’on a don-  
né à l’hellébore. CasTELLI. >

NICOTIANA , *le Tabac.*

Voici fes caracteres.

Sa ratine est annuelle ; S011 calyce est ou long, tubuleux,  
& diVisé en cinq fegmens longs & aigus , ou court ,  
large & diVisé en cinq segmens obtus. Sa fleur est mo-  
nopétale en entonnoir , dÎVisée en cinq segmens ai-  
gus & profonds retendus en étoile, ou courts & obtus;  
elle a cinq étamines : fon fruit est membraneux , ob-  
long , rondelet , & dIVÎsé par une cloison en deux  
cellules.

BoerhaaVe en compte les quatre especes fuiVantes.

I. *Nicoelana major , latifolia.* C. B. P. 169. Tourn. Inst.  
117. Boerh. Ind. alt. 230. *Nicoelana, Petum, Taba-  
cum.* Offic. *Nicoelana major.* Park. Parad. 363. Raii  
Hist. 1.717. *Tabacum, Nicotiana.* Chab. 526. *Petum ,  
sive Tabacum.* Pifon 206. *Hyoscyamus Peruvianus.*Ger. 285. Emac. 357. *Tabac.* DaLE,

Le *Tabac z* la feuille très-large,épaisse,mollasse, d’un Vert  
fale, d’enViron un pié de long,& pointue par les bouts;  
. fa tige est à-peu-près de la grosseur du pouce , ronde ;  
tant foit peu Velue & enVÎronnée de feuilles fembla-  
bles aux premieres, mais plus petites ; placées alter-  
*Tsnne IV.*

NI Ô 153^

nativement & sans pédicule. Ses fleurs croissent au  
fommet des tiges ; elles semt d’un rouge pâle , elles  
ressemblent à dc longs tubes Creux : elles Eont dÎVÎsées  
par les bords en Cinq segmens. Ses Vaisseaux leminaux  
sont longs, pointus par le bout, dicisés en deux ed-  
lules , & pleins d’un grand nombre de petites Eemen-  
ces brunes. On feme le *tabac* au Printems , il fleurit  
en Juillet & en Août. Ses feuilles font d’usage.

On a beaueoup écrit Eur cette plante; différens Auteurs  
en ont sait la matiere de quelques traités particuliers.  
On n’employe fes feuilles Vertes que dans les huiles &  
dans les onguents ; elles passent pour bienfaisantes  
dans les plaies, les ulceres, les inflammations , les tu-  
meurs, les hémorrhoïdes , & les écrouelles. Ses feuil-  
les feches font un puissant émétique : mais leur action  
est si Violente qu’il ne faut y aVoir recours qulaVec la  
derniere circonspection. MâChées ou fumées , elles  
font rendre une grande quantité de phlegmes : il s’en  
fait une grande consommation en ces deux usages. La  
plupart Cependant fument plutôt par amufernent que  
par besoin ; il y en a à la Verité qui prétendent que le  
*tabac* pris de cette maniere, aide la digestion. Plusieurs  
Auteurs en font un puissant préferVatif contre la peste ;  
cependant Ricin nous assure que celle de Leipsic *né-*pargna non plus les grands fumeurs que les autres.  
L’huile distilée de *tabac* est vénéneufe. Si on en fait  
prendre une goutte à un chat, il en périra fur le champ.  
On applique quelquefois du *tabac* fur les dents creu-  
ses , pour en calmer la douleur. La décoction de ses  
feuilles dissipe la gale & d’autres maladies cutanées.  
Le *tabac* en poudre tue les puces , les poux , & toutes  
fortes de Vermines ; & les grands preneurs de *tabac* eu  
Eont rarement incommodés. MILLER , *Bot, Osse*

Le *tabac* bien battu aVec du vinaigre & de l'eau-de-vie ,  
& appliqué l'ur l'estomac dans un morceau de linge ,  
provoque puissamment le vomissement, & dissipe quel-  
quefois les tumeurs dures aux hypocondres. J’ai deux  
exemples de eurcs parfaites , obtenues par ce re-  
medc.

Un vieillard s’étant endormi en plein air, au ferein, lorf-  
que la rosée tombe, fut attaqué aux Indes occidenta-'  
les d’un engourdissement dans tous les membres, qui  
fut immédiatement fulci de diarrhées & de Vomisse-  
mens. Cessymptomes ne cesserent que pour lui laisser  
tous ceux de la jaunisse, aVec douleur & dureté au-dese  
sous des côtes moyennes du côté gauche. La douleur  
disparut au bout de quelques jours: mais la tumeur aug-  
menta ; après aVoir éprouVé pendant cinq ans inutile-  
ment un grand nombre de remedes : un Chirurgien de  
vaisseau lui appliqua un cataplasinc de *tabac* mêlé  
aVec du thé Verd , du fucre & de la cochenille, fur la  
région épigastrique & les hypoeondres. Ce topique  
lui fit rendre au bout de quatre ou cinq heures , une  
grande quantité de matiere purulente. Aussi-tôtquece  
cataplasine étoit enleVé le Vomissement cessait. Il en  
continua l'usage une foisle jour pendant un mgis , &  
guérit parfaitement. Quant au second exemple , ce fut  
un enfant qui me le fournit : il guérit d’une tumeur in-  
dolente & dure qu’il avoir à l’hypocondre gauche , par  
le même remede & de la même maniere.\*

Il entra six onces *dc tabac* dansle cataplasine appliqué fur  
l’homme, & une once seulement dans celui de l’en-  
fant. C’est sur l’âge du malade qu’il faut toujours ré-  
gler la dofe de cet ingrédient. JEAN 5τεομλν , *Escsui  
de Med.* Vol. II.

Nicolas Monard est de tous les Botanistes celui qui  
s’est plus étendu sur le *tabac*. Nous allons donner 1 a—  
brégéleplus sciccin que nous pourrons ;de ce qu’il en  
a dit dans sim *Histoire Médicinale des Plantes >* Chap,  
XIV.

! Le *tabac* s’appelle chez les Indiensplcctt ; les Espagnole  
E E E e ©

**A539 NIC**

ont changé ce nom & lui ont donné celui d’une certal  
ne lfle, où on en trouve en grande quantité.

H s’éleve à une grande hauteur ; il est quelquefois de la  
force du *malus asseyria,* qu’on appelle communément  
limonier. Son tronc est droit ; il en part plusieurs gran-  
des ramifications. Sa feuille ressemble beaucoup à cel-  
ledulimonier ; elle est feulement un peu plus large,  
d’un verd foible , & on la prendroit pour celle de la  
patience pointue; elle est tant foit peu velue ainsi que  
le reste de la plante. Ses fleurs font placées à l’extré-  
mité des branches ; elles font en petites cloches,d’u-  
ne couleur blanchâtre , & tirante au pourpre vers le  
milieu. Il succedeàlafleurun fruit qui ressemble aux  
têtes du pavot noir, & qui contient de petites femen-  
ces noirâtres & cendrées. Sa racine est divisée en un  
grand nombre de branches, elle est d’un tissu ligneux  
au dedans, de la couleur du fafran, & amer au gout:  
on enleve facilement sim écorce; mais nous ne lui con-  
noissons aueune propriété médicinale.

Il croît dansprefaue toutes les Contrées des Indes; mais  
ilEe plaît particulierement dans les lieux humides &  
couverts, &dans les terres incultes & légères. On le  
plante dans toutes les saisons de l’année : mais on le  
couvre & on le garantit soigneusement du froid , lorf-  
qu’il commence à pousser. Comme il conferve *sa* ver-  
dure pendant toute l’année, ainsi que le citronnier, on  
peut en orner les murailles.

Les Indiens s’en servaient jadis, pour guérir des plaies:  
mais de tous les habitans de ces contrées, aucuns n’en  
fassoient plus d’usage que ceux de la Nouvelle Efpa-  
gne: c’est de-là qu’il passa en Europe où on l’employa  
d’abord à orner les jardins , fans faire grand cas de fes  
propriétés médicinales : mais il. a bien changé d’état ;  
cette plante est moins fameufe à préfent par fa beauté  
que par fes vertus; elle passe pour échauffante, résolu-  
tive , & tant Eoit peu astringente.

Scs feuilles appliquées chaudes & fréquemment renou-  
vellées font un remede efficace dans les céphalalgies &  
dans les migraines qui proviennent d’une caufe froi-  
de, dans les flatulences, dans les roideurs du cou, ou  
dans cette espece de convulsion dont la roideur du cou  
est un iymptome; & dans toutes les douleurs qui ont  
le même principe que la céphalalgie & la migraine. Il  
y en a qui font précéder l’application de fes feuilles ,  
d’une friction d’huile de fleur d’orange.

Pour les maux de dents ; il faut tremper un morceau de  
linge dans du fuc de *tabac-s* ou faire un petit rouleau avec  
une feuille, & l'insérer dans la cavité de la dent affec-  
tée : ce remede non-feulement fera cesser la douleur,  
mais empêchera même la corruption de s’étendre.

Si l'on fait une décoction des feuilles de *tabac* avec de  
Peau, & qu’on prépare un liniment avec cette décoc-  
tion , on aura dans ce liniment un remede bienfaifant  
dans toutes les maladies de la poitrine, dans les toux  
invétérées, dans les asthmes, & dans les autres mala-  
dies qui naissent d’une caisse froide. Le sirop fait de  
fucre & de la décoction de ses feuilles provoquera l’ex-  
pectoration des humeurs putrides. La fumée du *tabac*Fera quelquefois bienfaisante aux asthmatiques : mais  
si Pon veut s’assurer de l’effet de ce dernier remede, il  
faudra le faire précéder des évacuations nécessaires,  
fuppofé toutefois que l’état du malade le permette.

Les feuilles de *tabac* échauffées fous la cendre & fré-  
quemment appliquées Eur l’estomac , stans les nettoyer  
des cendres dont elles font couvertes, seront bienfai-  
Eantes à ceux qui ont des frssons & des flatulences.  
D’autres sie frottent les mains avec de l'huile, pétrif-  
fent les feuilles & les appliquent fur la région de l’ef-  
tomac , dans les mêmes conjonctures. Les feuilles  
\* 'broyées avec un peu de vinaige, & appliquées pendant  
un tems considérable font falutaires dans les obstruc-  
tions & dans les skirrhes de l'estomac & de la rate :  
mais il saut avoir soin de mettre tous les jours star ces  
feuilles un linge trempé dans du fuc de *tabac* chaud.  
Si l'on ne peut avoir des feuilles, on fe servira de *tabac*en poudre, que l’on joindra à quelque onguent apéritif

**NIC ' 1540**

ordinaire , & Pon frottera de ce mélange pendant un  
tems considérable la partie obstruée ou gonflée.

Les femmes Indiennes sont grand cas du *tabac* dans les  
crudités de l’estomac , foit dans l’enfance , foit dans  
l'adolefcence. Elles commencent par froter l’abdomen  
d’huile à brûler : elles sont enfuite Chauffer les feuilles  
de *tabac* fous les cendres, & les appliquent fur la régicn  
de l'estomac ; & fur celle du dos qui est la plus conti-  
guë à l'estomac;elles réiterent cette application autar^  
qu’il est néCessaire, c’est-à-dire , jufqu’à ce que les  
crudités soient digérées, & que le ventre Eoit libre.Une  
petite quantité de silc de *tabac'OOoiWlc* avec du sucre ,  
Chasse des intestins les vers plats & les vers ronds. Mais  
alors il faut aider l’effet de ce remede par un clystere,  
& par des feuillesbroyées, appliquées fur le nombril.

Les feuilles *do tabac* éChauflées de la maniere que nous  
venons de dire, & appliquées le plus chaudement qu’il  
fera possible, procureront un grand foulagement dans  
les douleurs flatulentes & néphrétiques. Il y a des ma-  
ladies dans lesquelles on *se fert* de ces feuilles, foit en  
clysteres, foit en fomentations, foiten emplâtres.

Ces feuillesfuffisamment chaudes & appliquées fur la *ré-  
gion* du nombril & de la matrice , calmeront les fuflo-  
cations auxquelles cette partie est fujette. S'il furvient  
une défaillanCe, on en fera passer la fumée dans lesna-  
rines ; ce qui fera revenir le malade sur le champ. Cet-  
te pratique est si commune parmi les femmes Indien-  
nes;que c’est la raifon principale pour laquelle elles  
font un grand cas des feuilles de *tabac.* Il y en a quel-  
ques unes entre elles qui font précéder l’application  
de ces feuilles d’une autre application de fubstance  
odoriférante Eur le nombril. Les plus importantes de  
ces fubstances font le tacamahac , l’huile d’ambre li-  
quide, le baume de Gilead, le caranna : on fait une em-  
plâtre de ces ingrédiens, que le malade porte conti-  
nuellement fur le nombril.

Dans les douleurs aux'jointures , qui proviennent d’hu-  
meurs froides, ou qui du moins n’ont point un princi-  
pe sort chaud ; on applique avec succès les feuilles  
chaudes de *tabac,* ou un linge trempé dans dtl fuc de  
*tabac* chaud. Ces remedes réfolvent & digerent leshu-  
meurs : c’est pourquoi l'on en fait encore un ufage sa-  
lutaire dans les tumeurs œdémateuEes qu’on laVe d’a-  
bord avec du fuc de *tabac* chaud , & fur lesquelles on  
applique ensilite des feuilles chaudes.

L’expérience nous a appris qu’on guérissent infaillible-  
ment les engelures en les frotant trois ou quatre fois  
avec des feuilles de *tabac, 8c* en lavant enfuite les  
mains ou les piés avec de Peau chaude & du fel. Il y  
en a d’autres qui disent avoir expérimenté qu’elles ré-  
sistent au poifon dans lequel les Cannibales trempent  
leurs fleches , & qui les substituent au sublimé qu’on  
avoit coutume d’appliquer sur les parties blessées en  
pareil cas. Quelques-uns *se* servent du silc exprimé  
qu’ils velssent dans les blessures, appliquant ensi-lite des  
feuilles broyées.

Les feuilles de *tabac* appliquées fur des charbons véné-  
neux & pestilentiels, y font venir une croûte, & con-  
tribuent à leur guérifon. C’est encore un remede pré-  
sent pour la piquure & la morsture des animaux véné-  
neux.

Appliquées sur les plaies récentes, elles arrêtent l’effu-  
sion de siang , & les font cicatrifer ; si les plaies font  
considérables, il faut avoir foin d’en tenir les levres  
rapprochées , les arrofer enfuite de fuc de *tabac,* y ap-  
pliquerdes feuillesbroyées, & fixer ces feuilles *sur la*plaie. On continuera pendant plusieurs jours le même  
panfement, & l’on fera obferver un régime conve-  
nable.

Nicolas Monard nous dit avoir vu un homme attaqué  
d’tm ulcere au nez, qui rendoit parles narines une  
fanie purulente. Il lui conseilla de refpirer par le nez  
du Eue de *tabac* ; à peine eut-il usé deux fois de ce re-  
mede, qu’il rendit une grande quantité de vers par la  
partie affectée : le même remede produisit le même

1541 NIC

effet les jours suivans, le malade rendit encore des vers,  
mais en plus petite quantité : enfin l'ulcere *se* ferma &  
les parties corrodées *se* restituerent dans leur état na-  
turel. Les feuilles de *tabac* font bienfaisances dans la  
gale & dans la teigne. NICOL. MûNaRd.

Les feuilles de *tabac* fumées font rendre du phlegme, &  
seChent les catarrhes. Elles vuident les glandes de la  
touche & de la gorge, & font par conséquent falutai-  
resdans les maux de dents, & dans les étourdissemens :  
mais comme elles font aussi échauffantes & dcssiccati-  
ves, elles ne manquent point d’être pernicieuses aux  
personnes d’un tempérament chaud , foible & bi  
lieux , ce que j’ai moi-même expérimenté, dit M. Ray ;  
il ne faut s’en ferVir , ajoute cet Auteur, que dans les  
niaux de dents ou que dans les cas où la gorge est em-  
barrassée d’humeurs.

H y a des Auteurs qui condamnent l'habitude de fumer,  
Caspard Hnffinan dit tenir de foldatsqui aVoientVécu  
pendant quelque - tems en Hollande, que les malfai-  
teurs condamnés à mort par la Justice , aVoient le cra-  
ne noir : & il ajoute aVoir appris d’un soldat qui aVoit  
f.TVÏ dans la guerre de Boheme, que tous les Anglais  
qui y furent tués , aVoient le crane de la même cou-  
leur; parce que ces peuples fument beaucoup de *tabac.*M.Ray dit que la même chofe lui a été assurée par A4.  
Boucharet, Apothicaire de Londres.

Si ces faits que j’ai quelque raifon de révoquer en doute,  
étoient aussi Vrais qu’on 1e prétend ; il ne s’enfuiVroit  
point encore de-là que l'habitude de fumer fût préju-  
diciable : car une autre expérience que nous aVons ,  
c’est que des personnes ont fumé du *tabac* pendant plu-  
sieurs années & prefque journellement, fans en aVoir  
fenti la moindre incommodité ; il y a même toute ap-  
parence qu’elles ne font parVenues à une extreme Vieil-  
lesse, faines , & sans indispositions, que par Tissage  
qu’elles ont fait du *tabac* à sumer ; car nous siiVons  
d’ailleurs qu’il siortifie l'estomac & aide la coction des  
alimensdans les uns; qu’il relâche doucement les au-  
tres, & qu’il est salutaire à quelques - uns qui ne le  
prennent même que par amufement.

Hernandez prétend que Ptssage du *tabac* en poudre rend  
moins sensible aux coups, & à quelques especes de tour-  
mens que ce Eoit ; qu’il augmente le courage, &qu’i'  
aide à supporter le traVail & la fatigue ; mais qu’il n’en  
faut point prendre aVec excès.

Les feuilles Vertes de *tabac* broyées & appliquées , cal-  
ment les douleurs de la goute & font narcotiques. Son  
fuc ou fes feuilles Vertes appliquées dissipent la cha-  
leur , & font difparoître les pustules que la piquure des  
orties fait furVenir.

Jean Torrentius indique dans fes notes fur Fernandez,  
une méthode singuliere de purger le cerVeau ; il la te-  
noit d’un Capucin , qui lui assura aVoir guéri plusieurs  
perfonnes de la goute *avec* ce remede.

Prenez *des fouilles de tabac scchées autant qu’il en peut  
tenir dans une coque de noix.*

Pressez ces feuilles aVec les doigts, & les enfermés dans  
un morceau de linge ou de foie ; nouez ce linge ,  
ou le liez aVec un fil.

Vous aurez par ce moyen une efpece de petit sachet que  
vous tiendrez dans la bouche , & que Vous aj pli-  
querez au palais aVec la langue pendant une de-  
mie-heure.

\

Les phlegmes qu’il Vous fera rendre fur le champ feront  
si ténaces qu’ils tomberont de la bouche en fila-  
mens.

Quant au Vertige léger que ce remede ne manquera pas  
de produire, il passera promptement, & n’aura  
aucune fisse fâcheusse , à moins que Vous n’ayez  
le cerVeau extremement chaud.

NIC 154\*

La vertu narcotique qu’on reconnoît au *tabac* a fait pen-  
*scr* à quelques Au'eurs, qu’il étoit d’une nature froi-  
de: mais il est fuffifamment démontré qu’il est chaud  
jarl odeur agréable & résineuse qu’il rend , par siofi  
acrimonie , } ar la chaleur qu’il communique à la gor-  
se , & tar la forceaVec laquelle il proVoque le Vomise  
fément ; plusieurs ont expérimenté qu’il étoit en cela  
jresique aussi énergique que l’hellébore. D’ailleurs,  
Jean Torrentius prétend que nous n’aVons aucun nar-  
colique , qui ne foit en même - tems d’une nature  
chaude.

Llusage de l'eau distilée des feuilles vertes de *tabac* pré-  
cipite aVec force les pierres détenues dans les reins.  
*Chesueau ex Zacut. Lib. II. Prax. Mm and. Observ. 66.  
ex Collecta:’ eis D. H Asie.*

I.e *tabac* fuffifamment Calciné dans un cretsset, introduit  
dans la caVité d’une dent cariée en suspend silr le champ  
la douleur, ainsi que je l’ai moi-même fréquemment  
expérimenté. ChfsNEAU.

Une goutte ou deux d’huile de *tabac* mifes fur la langue  
d’un chat ou d’un autre animal, le tuent fur le champ.  
Mais François Rhedi prétend que non-Eeulement cet-  
te huile ne tue point tous les animaux ; mais encore  
qu’entre ceux silr qui elle produit cet effet, il y en a  
qu’elle tue plus promptement que d’autres ; ce qui  
proVient peut-être & de la diflérenee des *tabacs*, & de  
la différence des animaux Eut lesquels on en éprouVe  
l’huile. D. TaNCREDE RüBINsoN.

Quelques Chirurgiens Ee EerVent quelquefois de l'huile  
de *tabac* pour engourdir les membres dont ils ont à  
faire l’amputation. D. PaLMER , è *Dictatis D. Hart-  
mamni.*

Je recommande l’ufage du *tabac* dans la peste; parce qu’i!  
m’en a garanti ,& que j’ai observé d’ailleurs que cé  
fléau nlaVOÎt approché tant à Londres, qu’àNimegue  
ni des maisons où l’on Vendoit du *tabac,* ni des mai-  
fons qui leur étoient adjaeentes. Ηιεμερεεοεκ , *de  
Peste , ex adversariis D. Tr ancre de Robinson.*

Pour guérir la paralysie, faites infufer des feuilles Vertes  
de *tabac* dans de la Maluoisie ; proVoquez la fueur, &  
frottez enfuite de cette infusion les membres paralyti-  
ques ; je ne connois point de remedes extérieurs pré-  
férables à celui-ci. HaRTMAN.

C’est le faVant Decteur Edouard Hulfe qui m’a commu-  
niqué ce remede.

Antonius Récchus nous apprend que la fumée de *tabac*dirigée dans la matriee, lorfque cette partie est atta-  
quée de suffocation , produit j. resque silr le Champ des  
effets salutaires , & qu’elle est bienfaisante dans la dif-  
ficulté de refpirer, dans l'embarras des hypoeondres &  
dans les fyncopcs. Ηυΐ5Ε.

Si l'on broye dans la main , ou fur un morCeau de linge  
ou de papier des feuilles de *tabac*, elles lui donneront  
une belle couleur Verte. D. MERET, *in Not. ad An-  
ton. N cri.*

On trouVe dans les Ephémérides Germaniques, *An.* 12.  
*Obs.* 118. un exemple d’un Vomssement Violent causé  
par du *tabac* qu’on aVoit appliqué fur une cuisse blessée  
& ouVerte.

l'ai connu un homme de distinction si gras qu’il ne pou-  
Voit ni marcher, ni monter à cheVal, sians s’assoupir  
, sur le champ , & qui cleVÎnt bientôt en état de faire l'un  
& l'autre en mâchant habltuellement du *tabac,* ainsi  
qu’il me l'a assuré lui-même. Il faut conVenir que cet-  
te plante est très-falutaire pour les personnes d’une  
constitution froide & phlegmatique. BORELLI , *Cent.*2. *CF se* II.

L’habitude de mâcher du *tabac* ne produit pas le même  
eflet fur toutes sortes de persimnes. J'ai connu une per-  
sonne extremement grasse qui en sut considérablement  
amaigrie ; elle m’assura d’ailleurs qu’il aVoit raffermi  
fies dents qui étoient toutes auparaVant chaneelantes.

J’ai connu trois jeunes gens robustes à la Vérité, qui ont  
guéri de dyssenteries dont ils étoient tourmentés, en  
prenant de la décoction de *tabac* ; l'action Violente de  
ce remede aVoit apparemment déraciné la casse de la  
E E E e e lj

ï>43 N I C

maladie, & produit en même tems les effets d’un ano-  
dyn & d’un narcotique. Οιεμεββεοεκ , *Obs. Medic,* I

*Ay.s9. . ,*

Quoique ces jeunes gens *se* soient bien trouVés de cette  
'décoction, je ne conseillerois point de l’ordonner in  
distinctement à toutes les personnes qui auroient la  
dyssenterie, je craindrois que Eon action Violente tant  
par haut que par bas n’eut des suites fâcheuses.

Willis recommande l'uEage du *tabac* dans les Camps, par  
la rasson, dit-il, qu’il fupplée à la modicité des Vivres,  
& qu’il rend les soldats moins sensibles à la fatigue &  
au danger. D’ailleurs, ajoute le même Auteur , il est  
très-capable de préVenir & de guérir quelques-unes des  
maladies qui désiolent ordinairement les Camps, tel-  
les siont les coliques, les diarrhées , les ulceres , les  
maux de têtes & de jointures. RAY , *Hist. Plant.*

On abisse en tant d’occasions du *tabac*, qu’il n’est pas  
possible d’entrer là dessus dans quelque détail , nous  
aVons cru qu’il étoit plus à propos de rcnVoyer le Lec-  
teur au Traité de Simon Pauli, *de Abusu Tabacs*

Il est extremement difficile de déterminer les cas dans  
lesiquels l'tssage de cette plante conyient ou ne conVient  
point; cela demande toute la sagacité & toute l'expé-  
rience d’un habile Medecin.

On conVient toutefois en général que l’tssage excessif du  
*tabac* ou de fes préparations, ne manque jamais de  
produire de mauVais effets. Comme il n’est pas possi-  
ble de déterminer la quantité qui conVient à chaque  
constitution , nous renVerrons le Lecteur aux effets & à  
l’expérience; ce feroit une absurdité que de prétendre  
établir quelques regles générales fur llusage ou 1 abus  
du *tabac.*

2. *Nicotiana, major anguflisolia,* C. B. P. 170. *Nicoela-  
nasive tabacum folio angustioreA.* B. 3.650. *Hyoscya-  
mi Perurnani altera ,* Icon. Dod, p. 45 2.

3. *Nicotiana, minor,* C. B. P. 170. Tourn. Inst. 117.  
Boerh. Ind. A. 230. *Petum Rivini,* Rupp. Flot. Jen.

19. *Petum Anglicanum ,* Pharm. Bat. 161. *Tobacco An-  
gelcum,* Park. Theat. 711. *Priapea qielbuldam , Nico-  
tianaminorA.* B. 3. 630. Chab. 527. (Figura transi-  
posita.) Raii Hist. 1. 715. *Hyoscyamus luteus* . Germ.  
284. Emac. 256. *Hyoscyamus flore luteo* , Ricin, lrr.  
Mon. 103. *Tabac Anglais.*

C’est une plante plus basse & plus petite que la premie-  
re; ses tiges rondes & Velues s’éleVent à deux ou trois  
piés de hauteur. Ses feuilles inférieures font assez lar-  
ges, oVales, émoussées par la pointe & gluantes au tou-  
cher; elles sont plus petites que les feuilles des autres  
especes de *tabacs* celles qui croissent fur les tiges font  
aussi plus petites que les inférieures, & font rangées  
alternatiVcment. fies fleurs font creuses & en coupe;  
leurs feuilles font dÎVÎsées par le bord en cinq seg-  
mens; elles font d’un Verd jaunâtre & placées dans  
des calices Velus. Ce *tabac* a la femence plus grosse  
que la premiere efpece; cette semence *se* forme dans  
des Vaisseaux séminaux que quelques Auteurs ont com-  
parés au gland du pénis humain ; ce qui lui a fait don-  
ner le nom de *Priapea.* On le feme dans les Jardins ,  
& il fleurit en Juillet & en Août.

On fait moins d’ufage de cette efpece que de la premie-  
- re ; elle passe pour moins forte & moins énergique ; ce-  
pendant nos Herboristes la lui substituent fouVent ,  
parce qu’il leur est plus facile de s’en pourVoir, cette  
plante étant plus féconde que la précédente. Il est assez  
ordinaire de faire entrer fes feuilles, à la place de cel-  
les de la mandragore, dans l'onguent populeum. MIL-  
**LER ,** *Bot. Offe*

4. *Nicoelana, minor foliis angustioribus amplioribus,* Vail.  
BoERHAAVE , *Ind. alt. Plant.*

N I D

N1DOR, odeur que rendent les fubstances animales pu-

N I G IJ44

tréfiées. Clest pourquoi on donne l'épithete de nido-  
reux aux rapports qui ont l'odeur de la chair corrom-  
pue.

N I E

NIENGHALA , nom de la *Methonica Malabarorum.*

N I G

NIGELLA, *la Nielle.*

Voici fes caracteres.

Sa racine est annuelle ; stes feuilles font capillacées; sim  
calice est ordinairement composé de cinq feuilles fort  
minces , très-branchues, allez petites & étendues en  
forme d’étoile. Sa fleur est en rose, pentapétale ou plu-  
tôt polypétale, & ornée d’un grand nombre d’étamines  
courtes; il y a entre le placenta & l'ovairë une multitu-  
de de petits corpufcules interposés , & qu’on prendroit  
pour des fleurons monopé ales, irréguliers & bilabiés.  
L’ovaire qui est adhérent au placenta est composé de  
plusieurs siliques garni d’un tube recourbé; il dégé-  
nere en un fruit membraneux, rondelet ou oblong ,  
composé de plusieurs cellules, terminé en cornes &  
plein de femence.

BoerhaaVe en compte les dix especes suÎVantes.

1. *Nigella arvensis cornuta*, C. B. P. 146. Raii Hist. 2.  
1070. Tourn. Inst. 258. Boerh. Ind. A. 283. *Melan-  
thium,* Offic. *Melanthium lylvestre stve arvenfle*, J. B.  
3. 202. *Nigella arvensis ,* Park. Theat. 1376. *Nielle  
des champs.*

*I*

On Ee sert de la graine de cette plante pour résoudre les  
matieresglaireuses qui s’amassant dans les sinus de la te-  
te sont l'enchifrenement. Pour cela on fait infusierune  
pincée de Feuilles de marjola'ne dans un verre de vin  
blanc, on y ajoure un gros de . raine de *nieller* on pasi-  
*se* le tout par un linge , & l'on tire ce vin par le nez en  
saisiant une forte infpiration. Pour la colique on fait  
une tifanne avec les fommités de camomile, de méli-  
lot & les graines de *nielle.* L’huile essentielle de cette  
graine a les mêmes vertus. Elle est fort incisive & pro-  
cure l'expectorati n. L’infusion de la même graine dans  
du νϊη est diurétique & proVoque les regles.

2. *Nigella latifolia, flore minore, simplici , caeruleo,* C.  
; Β. P. 145. Prodr. 75. *Melanthium Hispanicum, ma-*î sus, H Eyst, Æst, θ, 2, F. 12. Fig. I.

3. *Nigellay angustifolia, flore majore -, simplici, caeruleo ,*( . Β. *F* Ï45. *Melanthium capite, et felio majore,* J.

*i* B, 3. 207.

4 *Melanthium, flore majore, pleno caeruleo* , C. B. P. 145.  
*Melanthium capite ,vel calyce, et flore majores pleno ,*J. B. 3. 208.

5. *Nigella flore minore asimpli ci, candido,* C. B. P. 145.  
Raii Hist.ïo. 71.Tourn. Inst. 258. Boerh. Ind. A. 283.  
*Nigella* Gith. Offic. *Nigella Romana sivesuelva,* Paris.  
Theat. 1 375. *Melanthium ,* Ger. 924.Emac.1084 *Me-  
lanthium calyce, etflore minore siseminemgro*J. Β. 3.  
208.

<

Cette plante a la racine petite, ligneufe & annuelle; el-  
le meurt si-tôt que la femence est mûre. Sa tige s’éleVe  
a la hauteur d’un pié & demi ou de deux piés; elle est  
creufe, branchue, cannelée & ornée de plusieurs feuil-  
les très bien découpées, assez semblables à celles du pié  
d’allouette, & placées alternatiVcment Ses fleurs croise  
sent à l.extrémité d<.s branches ; leurs feuillesfont tou-  
tes d’une piece , petites, blanches, pointues & au nom-  
bre de cinq ; entre ces feuilles sont plusieurs étamines;  
les fleurs sont IuiVÎes de têtes rondes, oblongues, re-  
courbées , & ayant à lqur iommet cinq ou six siliques  
en cornes. Sa femence est noire & tant soit peu douce ;

1545 N 1 G

on la seme dans les Jardins ; elle fleurit en Juin & en  
Juillet. Sa femence est la seule partie dont on falle  
issage.

Este passe pour échauffante & dessiccatiVe; on l’emploie  
en qualité d’errhine , elle débarrall.e la tête des mu-  
cosités épaisses & phlegmatiques, elle restitue l’odo-  
rat dans fon état naturel ; on dit encore qu’elle proVo-  
que les urines, & qu’elle est bienfaifante dans la fievre  
tieree & quarte ; mais on en fait peu d'ufage. MILLER ,  
*Bot. Offe*

La femence de *nielle* est particulierement d’usage en Mé-  
decine, on s’en fert, par exemple , pour résoudre les  
mucosités contenues dans les poumons & en faciliter  
l’expectoration , pour faire venir le lait aux nourrices,  
pour provoquer les urines & les regles , & pour guérir  
de la morfure des animaux vénéneux ; elle passe pour  
bienfaifante dans les fieVres quartes & quotidiennes.  
On la fait entrer dans les calottes céphaliques, dans  
les épithemes & dans les autres topiques propres à  
calmer les maux de tête & à dessécher les catarrhes.  
**SCHRODFR.**

Sa racine a la propriété particuliere d’arrêter les hémor-  
rhagies du nez ; pour cet effet il faut la mâcher ou l'in-  
troduire dans les narines. Sa femence donne par ex-  
pression une huile que les Apothicaires ignorans Eubs-  
tituent à l’huile de nard , aVee laquelle elle n’a rien de  
commun. Ses semences Vertes abOnsdent en une humeur  
excrémentitielle; c’est pourquoi il y anroit du danger  
à en prendre intérieurement, ainsi que Tragus l’a ob-  
*servé.* Aussi Cafpard Hoffman ordonne-t’il de les flaire  
bien sécher, de les laVer ensilite, &de les traiter ainsi  
que les semences de carVÎ & de melanthium. Lors donc  
' qu’on en fera ufage, foit dans les catarrhes , soit dans  
d’autres maladies froides où elles font capables de pro-  
ducte de bons effets, il est plus à propos de les cm-  
ployer cuites ou grillées, que crues,

Simon Pauli recommande le sachet sulcant dans les ma-  
ladies dont nous Venons de parler.

Mêlez le tout & l’enveloppez dans un linge fin, que  
Vous appliquerez de tems en tems aux narines.

Pour la perte de l’odorat,

Prenez *de nielle Romaine, une quantité suffisante.*

Réduifiez-la en poudre , & paîtrissez cette poudre dans un  
mortier aVec de la Vieille huile.

Faites pancher en arriere la tête au malade; rempliffez-  
lui la bouche d’eau, & faites-lui respirer par les  
narines cette liqueur. GaLIEN.

Je prefcrÎVis le fachet siliVant à une femme de distinction  
qui étoit fujette à un coryza.

Mêlez le tout & faites un fachet.

Lsusage de ce remede garantit cette Dame de toute ef-  
pece de catarrhes & de coryza, maladies auxquelles ela

N I G 1546

le étoit auparavant fort fujette. SIMON PaULî.

Quoique les fleurs *de nielle soient* bleues, cependant si on  
les broye entre les doigts, ou qu’on en frotte un pa-  
pier, elles le teindront d’un beau Vert. RaY , Hest  
*Plana*

*o. Nigella, Orientalis s store flavo, semine alato , plano,*T. Cor. 19.

7. *Nigella, Cretica*, C. B. P. 146. Prodr. 75. M. H. 5.

8. *Nigella, Cretica, latifolia, odorata,* Park. Theat.

1376. M. H. 3. 515.

9. *Nigella, peregrina ustore multiplici*, H. Eyst. Æst. 0.  
2. F. I6. Fig. ι.

**IO.** *Nigella , flore minore.* **BOERHAAVE ,** *Ind. ait. Plant.*Vol. I. p, 283.

Cette plante s’appelle *nigella ,* comme qui diroit *nigresu  
la,* à caufe de la couleur noire de *sa* semence; on l’ap-  
pelle aussi *melanthium,* de la couleur noire de fes fleurs,  
*& melajpermum ,* de celle de *sa semence.*

Cette plante est apéritÎVe, incisiVe, résolutÎVe & éehauf-  
fante. On la recommande pour la pierre dans les reins;  
elle est d’un excellent ufage dans les fieVres intermit-  
tentes, & lorsqu’il s’agit de tuer des Vers; pour cet ef-  
fet on en fait prendre la décoction de deux onces bouil-  
lies dans du νίη. Elle est anti-néphrétique & carminati-  
ve ; c’est pourquoi on l’ordonne bouillie dans du νίη  
pour la colique.Sa femence fait Venir le lait, hâte l'ex-  
crétion par les felles, est acrimonieuse & excite à l’acte  
vénérien. *Histoire des Plantes attribuée â Boerhaave.*

**NIGELLA CRETICA,** nom de la *Garidella foliis tenielsu  
simè divisis.,*

NIGELL ASTRUM, nom du *Lychnis segetum, major,*& de la *Garidellafoliis tenuissimè divisis.*

NIGER MORBUS. Voyez *Morbus niger.*

N I H

NIHIL ALBUM & GRISEUM. Voyez *Cadmi a,*

N I I

NIIR-NOTSJIL *Malabarensis*, H. M. ou *B a Visera  
Malabaricafructu oblongo tetracocco, calyculato.*

C’est un petit arbre fort bas, ou plutôt c’est un arbrisseau  
qui s’éleVe environ à six piés de haut, & qui croît dans  
les lieux aqueux & fur le bord des rivieres. Ses feuilles  
séchées, pulvérisées & prifes tous les jours aVec du Eu-  
cre dans une infusion de riz,passent pour guérir la Véro-  
le. On fait de fes feuilles bouillies & paîtries aVec un  
jaune d’œuf, un cataj. latine qui passe pour très-effica-  
ce, appliqué fur les bubons Vénériens qui Viennent aux  
aînes. On prépare de fes feuilles & de *ses* racines bouil-  
lies dans de l'eau , un bain auquel on attribue des estets  
furprenans dans la phrénésie, la manie & d’autres af-  
fections céphaliques. On compofe avec sa racine bouil-  
lie dans de l’huile un liniment contre la goute. RaY ,  
*Hist- Plant.*

NIIR-PONGELION, H. M. ou *Arborsiliquosa Indi-  
ca siliquis longis contortis in quatuor cellulas per longum  
divisis.*

Cette plante s’éleVe enVÎron à dix piés de hauteur, &  
ressemble assez au poirier ; elle fe plaît dans les lieux  
humides & marécageux.

Son fruit est un aliment excellent pour les perroquets;  
on fait aVec ses branches & ses racines des filets pour  
pêcher; on teint ces filets dans une décOction rOugeâ-  
tre de fon écorce. On fait de fa femence, broyée avec

1547 NIL

le gingembre fec, la racine ou le fruit de pavetta , &  
la îaVure de riz, un Intiment excellent pour les affec-  
tions fpasinodiques. Les habitans du Malabar appellent  
ce Uniment *paddavenera.* RAY , *Hist. Plant.*

N I L

NIL. Voyez *Anil & Indigo.*

NIL ARABUM , nom du *Convolvulus caeruleus, hede-  
raceus , seu trifolius.*

N1LA-HUMMATU , c’est la feconde & la troisieme  
espece de *datura Malabarica.* La premiere qu’on ap-  
pelle *Nila hummatu , daturae Malabaricae secunda spe-  
cies ,* H. Μ. dissere peu du *stramonium malus album ,*dont on peut Voir la defcription à l'Article *Stramo-  
nium.*

Cette efpece croît dans les lieux brûlés du foleil; elle  
porte sieur pendant toute l'année, mais surtout dans la  
saistm pluviesse.

Sa décoction est bonne pour les douleurs aux membres,  
& pour les engourdissemens ou contractions qui y sur-  
viennent. Cette plante ou *sa* racine bouillie dans de  
l’huile donne un liniment excellent dans les ileVres  
froides. On fe frotte le corps aVec fes feuilles broyées  
dans de la chaux, lorfqu’on a la gale. La décoction de  
fes feuilles & de fon fruit dans de l’huile, calme les  
douleurs du corps ; pour cet effet il ne s’agit que de s’en  
frotter. S1 l'on broyé fon fruit après en aVOÎr ôté les pé-  
pins, on en fera un cataplafme énergique fur les abfcès  
& les charbons. Si l'on fait un ufage immodéré de fa  
femence, on tombera dans un assoupissement qui peut  
être mortel. Cette plante a beaucqup plus de force que  
*le daturae Malabaricae s hummatu dictae prima species.*Voyez l'Article *Stramonium.*

Voici encore une efpece de *nila.*

*Mitdela-nila-hummatu s daturae Malabaricae tertia spe-  
cies.*

Cette efpece ne differe de la première qu’en ce que fes  
fleurs croissent doublées ou triplées, les unes au-dedans  
des autres. RAY, *Hist. Plant.*

NIL AMMON , nom d’un collyre dont on trouVe la des-  
cription dans Aétius, *Tet'rab, II. Serm. cap.* 105.

NILEI COLLYRIUM, nom d’un collyre dont Celte  
fait mention , *Lib. VI. cap. 6.*

N1LEI-EPYTHEMA, nom d’unépytheme décrit par  
Aetius. *Tetrnb.* 3’. *Serm.* 1. *cap. \y.*

NILI - COLLYRIUM , ou *Nilei-Collyrium.* Voyez  
Aétius. *Tetrab.* 2. *Serm.* 3. *cap.* 108.

NILIACUM , νιλιακὸν ; épithete par laquelle on dési-  
gnoit la meilleure Eorte de miel, ou le miel attlque.

NILICA - MARAM , H. M. ou *Acaciae soliis Mala-  
barica fructu rotundo, semine triangulo.* D. Syen. *An  
Myrobolanos Emblica p* Efpece de prunier Indien.

Ses premieres feuilles , ou fon fruit, séchés , pulvérifés ,  
& pris dans du lait aigre &caillé,qu’on appelle *tayr,*font  
excellens dans la dyssenterie. 11 *se* prend aVec le même  
fuccès en décoction dans la fieVre chaude. Bouilli aVec  
du Eucre , & pris intérieurement, il guérit le Vertige.  
L’eau distilée de ce fruit est une boisson falutaire dans  
1a chaleur excessiVe du foie. RAY. *Hist. Pl.*

N I M

NIMBO ACOSTÆ *, feu Aria Bepou.* H. M. P. 4. T.  
52. p. 107. *Arbor Indicafraxino similis > oleaefructu,*C, B. *Nimbo felio et fructu oleae.* J. B. T. I. Lib. VI.  
c. 8. *Azedarach floribus albissemper virens.* Herman.

C’est un grand arbre qui croît dans l’ifle de Ceylan &  
dans d’autres contrées des Indes Orientales. 11 ref-

NIM 1548

femble au frêne , & porte un fruit comme un οΐΐνε ;  
on en tire une'huile dont les Teinturiers font ufage.  
On fait de fes feuilles bouillies dans de l’eau un bain  
qu’on ordonne dans la petite Vérole & dans les douleurs  
aux jointures. On prépare de ses feuilles séchées , pul-  
Vérisées & mêlées aVec l’huile du fruit tirée par ex-  
pression , un onguent qulon applique aVec succès fur les  
parties affectées de douleurs de fpafmes & de conVul-  
sions ; cet onguent est aussi bienfaifant pour les plaies,  
les piquures, & les contractions de nerfs. Le *suc* des  
feuilles pris feul ou dans du νΐη, ou dans de l’eau, ou  
dans du bouillon de Volaille ; ou plutôt appliqué fur le  
nombril feul, ou aVec un peu de fiel de bœuf, ou de  
Vinaigre d’aloès , agit très-pussamment contre toutes  
fortes de Vers. Mais les Habitans du Malabar y étant  
fort fujets, il est arrÎVé de-là qu’ils font grand ufage &  
bea ucoup de cas de ce remede. Garsias & Acosta ont  
comparé cet arbre au frêne ; il en a , dssent-ils , la  
grosseur, & il lui ressemble beaucoup , νΰ de loin : il  
n’en a cependant point la feuille. RAY, TTist. *Plant.*

*Karibepou , seu Nimbo altera.* H. M. P. 4. T. 53. P.  
109.

C’est un bel arbre fort grand , toujours Verd , & portant  
fleurs & fruit deux fois l’an. On le trouVe dans plu-  
sieurs contrées du Malabar. On exprime de fon fruit  
une hùile; on fait de *ses* feuilles tendres, broyées &  
bouillies dans de l’huile , un cataplafme dont on se sert  
contre la morsure des serpens & des autres animaux  
Venimeux. On prépare encore de Ees feuilles bouil-  
lies aVec celles de l'Aria-Bepou , un apofeme bien-  
lassant dans les fieVres pestilentielles , & d’autres ma-  
ladies contagieufes. Sa racine priste intérieurement de  
quelque maniere que ce foit,purge par les selles. RAY,  
*Hist. Plant.*

N I N

NINZIN , ou *Ginseng.* Voyez *Ginseng,*

N I O

NIOPON , νίωπον. On trouVe ce mot dans Erotien , &  
on lui silbstitue *netopon , νντωπον.*

N I R

NIRUÀLA. H. M. *Pomifera Indica trifolia fructu pru-  
niformi caudato. Tapia Brasiliensium similis.* D. Co-  
melin.

C’est un arbre fort gros, haut de 30 piés ,& qu’on trouVe  
dans les lieux pierreux & fabloneux; mais furtout  
dans les ProVÎncesdu Malabar , le Mangatti & le Poi-  
gu, Eur lessoords des rÎVieres.

Si l'on reçoit le l'uc de *ses* feuilles fur un linge , & qu’on  
applique ce linge sim les aines, il provoquera les uri-  
nes.

Le cataplafme fait de ces feuilles broyées avec du fel, du  
camphre & de la fiente de chat, produit le même ef-  
fet. Son écorce macérée dans de l'eau aVec du gingem\*.  
bre & du poiVre long, & bouillie dans du lait de vache,  
& dans de l'huile defefame , jufqu’à ce que la liqueur  
aquetsse fiait entierement évaporée , donne un liniment  
excellent pour dessécher les humeurs froides. Sa *se-  
mence* bouillie dans une infusion de riz, broyée enfuite,  
& mise en cataplasine avec du beurre frais , amollit &  
mûrit les abfcès. RAY , *Hist. Plant.*

t

NIRURI H. M. *An frutex Indicus baccis.er vitis ideae se-  
cundae Clusii foliis* Breyen ? On demande si le *Niruri*est un arbrisseau Indien qu’on vient de décrire, qui  
porte des baies, qui s’éleve à 7 ou 8 piés de haut, & qui  
croît dans les lieux sabloneux.

On fait de fa racine broyée une efpécede gateau qu’on  
applique fur le ventre & fur toute autre partie où il y a

1549 N I S

gonflement ou tumeur. Ses feuilles broyées & appli-  
quées aVec du lait aigre font mûrir les abfcès; c’est pour-  
quoi il est à propos de les laVer d’abord aVec de lleau  
chaude dans laquelle on aura broyé les feuilles & l’é-  
corce.

Ray met dans cette classe le

*Katou Nirotiri*, H. M. C’est un arbrisseau fort bas , assez  
semblable au premier, qui croît aux Indes Orientales ,  
aux environs de Cochin , dans les lieux humides & fa-  
bloneux, & qui porte en tout tems, feuilles, fleurs &  
fruit.

On fait de fes feuilles bouillies dans de l’eau commune,  
un gargarisine pour la guérison des gencÎVes corrom-  
pues & corrodées, & pour le raffermissement des dents.  
On prépare de ces feuilles bouillies avec le fruit, l’é-  
corce & la racine, un bain pour la goute. L’écorce de  
la racine bouillie aVec du poÎVre long & du gingem-  
hfce , donne une boisson à laquelle on attribue la Vertu  
de fortifier l’estomac, & d’incifer & diVÎfer les hu-  
meurs pituiteuses. RaY , *Hist. Plant.*

N I S

NISI ou NINSI, le *Giaseng,* felon Blancard.

NISSOLIA.

Voici ses caracteres.

Cette plante ressemble parfaitement au *Lathyrus* ; la feu-  
le différence qu’il y ait entr’elle & le *Lathyrus,* c’est  
que fes feuilles font séparées , & qu’elle n’a point de  
vrille ; ce en quoi elles tiennent beaucoup de celles du  
*Genista sagittalis.*

Boerhaave n’en compte que l’espece suivante.

*Nisselia vulgaris* T. 656. *Lathyrus fylvestris minor.* C.

B P. 344- *Catanance Leguminosa quorumdam.* J. B. 1  
2. 309. *Ervumfylvestre.* Dod. p. 529. BoER.Zsta. *aela  
Plant. Vol. II. p.* 25.

/

NISUS , *Epervier. Noyez accipiter.*

N I T

NITEDULA. Voyez *CicendeHy*

NITIALIA , nom d’une étoile à qui Paracelfe attribue  
ridiculement une action semblable à celle du Eel de  
vitriol.

NITRIALES , toutes les substances qui peuvent être  
transformées en chaux, comme le nitre, &c. RULANü.

N1TRUM , *Nitre.*

Il est certain que le *nitre* des anciens étoit fort différent  
du notre. N otre *nitre* est inflammable, donne des crysc  
taux, fisse fur le feu en efpeces d’étoiles, & leur étoit  
absolument inconnu. Il est affez difficile de déterminer  
le tems précis ou notre nitre artificiel fut inventé :  
mais on ne peut douter que ce ne foit un des premiers  
pas que l’on ait fait vers la découverte de la poudre  
à canon.

Nous allons examiner la différence qu’il y a entre notre  
*nitre8c celui* des anciens. Elle est grande; car,

I°. Le *mire* des Anciens étoit un fossile naturel qu’on  
tiroitdela terre , qui étoit impur , & qu’on purifioit  
enfuite; le nôtre au contraire est une substance artifi-  
cielle, que Pair produit. Ceux donc qui ont assuré  
qu’on Faifoit certaine biere avec des eaux nitreufcs ,  
Eont tombés dans une erreur grossiere.

2°. Le *mure* des Aneiens étoit d’une nature alcaline & j  
détersive ; c’est pourquoi on le fubstituoit commodé-

NI 5 1550

ment à la potasse, lorfqu’il s’agissoit de faire du verre  
ou du favon. On le tiroit d’Egypte , où il est encore  
connu sous le nom de natron. 11 y a même à Smyrne  
une terre purement alcaline qui donne dans l’ébulli-  
tion un fcl alcalin qu’on distribue en grande quantité  
dans les autres contrées. Et nous lssons dans Charles  
Clusius *de Exoelc. Lib. II. Obs. Bellon. cap.* 13. que  
*le nitre* des Anciens est si commun au Grand Caire ,  
qu’on en donne une grande quantité pour un prix sort  
modique. Les Egyptiens l’employent à différens usia-  
ges; ils en enduisent leurs vaisseaux ; & ils en préparent  
leurs cuirs avec les siliques de leurs chardons.Bellonius  
nous apprend , *Lib. II. Obs. cap. z* 1. que le *nitre* des  
Anciens est très-rare parmi nous, & il assure avec la  
derniere confiance, qu’on n’en trouve pas la plus peti-  
te quantité en Europe , quoiqu’il foit commun & à vit  
prix en Egypte. Notre *nitre* au contraire est un fel falé,  
ni acide , ni alcalin , mais neutre, puisqu’il ne produit  
aucune effervescence avec les silbstances acides & al-  
câlines.

3°. Le *nitre* des Anciens n’étoit ni combustible, ni in-  
flammable comme le notre : c’est pourquoi il ne pou-  
voit entrer dans la composition de la poudre à canon.  
Il siuit de ces différences , qu’Hippocrate, Pline , Diosc  
coride en traitant du *nitre* & de fes propriétées, ne par-  
soient point de notre *Vitre* commun , mais d’un siel na-  
turel alcalin.

Quoique Bellonius prétende qu’on ne trouve point le *ni-  
tre* des Anciens en Europe ; je pensie toutefois qu’il sie  
forme dans le fein de nôtre terre , en moindre quanti-  
té peut-être qu’en Egypte, un fel fixe , pur, alcalin ,  
tout-à-fait femblable à la potasse , au Eel de tartre , &  
au *nitre* des Anciens , ainsi qu’on peut le démontrer  
par nos eaux médicinales, nos bains chauds, & nos  
eaux minérales qui donnent tous par ébullition un Eel  
flqe alcalin très-pur. Ce qui démontre combien est  
fausse l’opinion des Chymistes modernes qui assureur  
que tout fel fixe alcalin est une production de Part ou  
du feu , & qu’on n’en peut obtenir que des végétaux  
réduits en cendre.

Notre *nitre* est composé artificiellement de deux élémens  
ou principes, dont l’un est un fel très-simple,universel,  
acide & primordial, contenu dans Pair ; & l'autre une  
terre alcaline,si.ilphureuse & grasse,qui femblable à une  
matrice ou à une pierre d’aimant reçoit ou attire Pa-  
cide universel logé dans l'air. Il ne faut pas croire que'  
toutes Eortes de terres expOsées à un air libre & décou-  
vert soient propres à la formation du *nitre.* il n’y a  
que celles dont la nature est alcaline & qui contiennent  
quelques fubstances grasses & sulphurelsses. Aussi  
voyons-nous que les terres qui restent sous les massons  
réduites en cendres , font les plus propres de mutes à  
la génération du *nitre.* Il en faut dire autant des fubse  
tances calcaires ; car si l'on mêle du limon de la terre ,  
de la boue ou de l'argile avec de la chaux, & qu’on  
exposie ce mélange à un air libre, le isel de *Titre* passera  
facilement à travers & s’échappera comme uneéeume.  
La chaux vive , les cendres des bois , celles qu’on tire  
des manufactures de savon , étant pleines d’un *set*alcalin, donnent aussi lieu à la production du *nitre, si*on les mêle avec de la terre.

La terre nécessaire à la production du *nitre* doit être non-  
seulemeut alcaline, mais encore grasse & fulphureufe.  
Il faut même qu’il y ait un principe alcalin volatil.  
Ainsi toute putréfaction contribuera à la sormatiorï  
du *nitre* avec les terres. C’est encore par la mêmerai-  
fon , qu’il n’ya rien dans la Nature qui aide plus *effi-  
cacement le nitre* à se former , que les exerémens &  
l'urine des animaux répandus dans de la terre. C’est  
pourquoi ceux qui préparent *lcnitre,* creufent foigneu-  
sement les bergeries , les écuries,. les étables & les au-  
tres lieux où l’on a tenu pendant long-tems des ani-  
maux, & conferVent la terre vieille & fale qu’ils en ti-  
rent. Ils font aussi des amas de la terre qui environne  
les folles & les latrines : comme elle est imprégnée du

i5 51 N i T

fel & du fouffre des excrémens humains ; elle n’en est  
que plus propre à la production du *nitre.*

Ils Vont aussi chercher celle qui est aux enVÎrons des ci-  
metieres , des marais, des étangs , & des maisims bâ-  
ties de terres grasses & de pailles corrompues ; ils en en-  
leVent la surface , & cretssent enVÎron de la proson-  
deur d’un doigt ; parce que ces terres ayant été expo-  
sées long-tems au Soleil & à Pair, contiennent déja un  
Eel nitreux qui *sc* sait sentir au gout par sim amertu-  
me & S011 acreté , d’où il s’essuit que les terres font  
d’autant plus propres à la génération du *nitre,* qu’elles  
contiennent une plus grande quantité de matieres cor-  
rompues , & de Eels Volatils sulphureux.

Voici la maniere dont il faut traVailler les terres , si l'on  
en veut tirer une grande quantité de *relire.*

On en fera des amas que l'on aura foin d’arrofet fré-  
quemment de l’urine des animaux. C’est à l'aide de  
cette urine & de l’accès libre de l’air, qu’elles con-  
ceVcront bientôt un fel nitreux. Il faut obferVer que  
rien n’est plus contraire à cette production, que les  
ardeurs Violentes du Soleil, furtout celles qui sèchent  
les terres , le trop-grand froid , la trop grande humi-  
dité de l’air , & furtout les tems pluvieux; il faut un  
air tempéré , agité, accompagné d’un tems sierein , sur-  
tout pendant la nuit, & dans le Printems ou l’Autom-  
ne. La chaleur du Eoleil peut EerVir à sécher les terres  
dont on a déja tiré le *nitre :* mais elle ne contribue nul-  
lement à *sa* production.

Les froids Violens, & les Vents d’Oceident & de Midi  
n’y font point faVorables ; il faut qu’il regne des Vents  
.de Nord & d’Orient ; parce que ce font eux qui ap-  
portent principalement l’acide éthéré primordial , né-  
cessaire à la production du *nitre.* Rien n’est plus con-  
traire à fa formation que les pluies excessiVes qui la-  
vent les terres.

Il est encore bon de faVoir, qu’on ne tire jamais par des  
lessiVes des terres imprégnées de fel nitreux,un vraiic-  
*tre* inflammable & crystallssant , flans aucune addition  
de cendres où il y ait un Eel alcalin , de la chaux Vice,  
ou la lessiVe qui reste après la crystalltsation. Si l'on  
fait bouillir feule la lessiVe des terres nitreuses, elle  
ne donnera qu’un mucilage salin , qui loin de déposer  
des crystaux inflammables, ne donne rien de *secs se* def-  
siéchera lui-même difficilement, & *se* dissoudra sans  
peine dans Pair , siartout s’il est humide. Il sitit donc  
de ce que nous aVons dit que le Eelinflammable du *nitre*est composé d’un Eel acide , d’un alcali fixe, & d’un  
principe sulphureux.

Si les fiels neutres donnent facilement des crystaux ; il  
n’en est pas de même des sels acides & alcalins, des  
fubstances acides sulphuretsses mêlées aVec une terre  
alcaline ; or la lessive tirée des terres nitreuEes, étant  
Eelon toute apparence de la nature de ces dernieres  
substances , n’est nullement disposée à la crystallila-  
tion.

Il est suffisamment démontré qu’il y a dans le *nitrevm* al-  
cali fixe , non-seulement par *sa* génération telle que  
nous l’aVons décrite : mais encore parce que si on y  
ajoute de la poudre de charbon seulement, & qu’on  
mette ce mélange en fusion dans un creufet, on en tire-  
ra un fel pur alcalin , qu’on appelle communément *ni- .  
tre* fixe : mais qui dans le Vrai nediffére en rien du fiel  
de tartre, ou de tout autre fiel alcalin. Ce qui acheVe  
de démontrer la proposition que nous aVons d’abord  
aVancée , c’est que si l'on combine ce sel alcalin aVec  
l'esiprit acide de *nitre*, ou aVec l’eau forte , le *reltre* mê-  
me fera promptement régénéré.

On trouVe en Europe des terres imprégnées d’un fel  
nitreux , & dont, on tire du *nitre* : mais il y a plus,  
& j’ofe assurer qu’il *rsy* a aucun lieu où l’on ne puisse  
préparer un *nitre* inflammable ; parce qu’on peut fe  
procurer partout la matrice de cette production , c’est  
a dire une terre rendue alcaline &fulphureuse par des  
maticrçs corrompues, car il n’y a point de doute que

N I T' 1552  
l’acide universel & primordial qui fe conVertit en un  
fel nitreuxaVec les terres alcalines & fulphureufes, *se*trouVe en quelque endroit de l’atmosphere que ce puisse  
être.

Il est constant que l'on prépare une grande quantité de  
*nitre* beaucoup meilleur que celui d’Allemagne , &  
beaucoup plus propre à faire la poudre à canon, non-  
feulement dans les climats les plus chauds des Indes ,  
mais encore dans les contrées les plus froides de la  
MofcoVÎe. Quant au fol des Indes ; il ne peut être que  
très-saVorable à la production du *nitre ,* en ce qu’il fe  
passe plusieurs mois de silite,siens qu’il Eoit humecté par  
des pluies,qui dépouillent les terres de leur fiel nitreux.  
Dans les Climats Septentrionaux , l'air est serein , & fa  
portion élastique est condensée par le froid ; deuxcir-  
constances qui concourent à la formation du *nitre* ; car  
le fel nitreux ne paroît pas composé feulement d’un  
principe acidessulphureux & alcalin ; il y a tout lieu de  
croire que l'air même enVeloppé & condensé par l’eau,  
est encore un de sesprincipauxingrédiens. Ce qui^Son-  
ne du poids à cette opinion , c’est que nous n’aVons  
preEque aucun Bel, tel que le fel commun, le Vitriol &  
l’alun qui ne contienne un principe aqueux, & qui  
ne rende abondamment du phlegme dans la distilation.  
Il est donc constant que le Eel nitreux a entre fes ingré-  
diens un principe aqueux & un principe éthéré, enVe-  
loppé particulierement Eous une substance Eulphureuse.

Une seroit pas difficile d’ajouter à cette preu Ve un grand  
nombre de phénomenes qui la fortifieroient. N’esuil  
pas étonnant , par exemple, que tandis quels flamme  
ne peut subsister , flans l’accès & le fecours immédiat  
de l’air , le Eel nitreux entierement séparé de ce fluide  
rende une lueur très sensible ? Ce fait nous indique la  
maniere de rendre raifon de ce qu’il *fe* fait une plus  
grande quantité *do nitre* dans les contrées Septentrio-  
nales &à l’aide des Vents du Nord , que partout ail-  
leurs où l’air est trop raréfié ou trop humide. Ceux qui  
traVaillent le *nitre* n’ignorent point qu’il s’en amasse  
plus dans fes matrices pendant la nuit que pendant le  
jour, & par la chaleur du Soleil.

D’ailleurs l’inflammabilité, & la raréfaction prodigieuse  
qu’on obferVe dans le *mure* mis au feu,& qui aug-  
mentent l'impétuosité de la flamme & du feu,paroise  
stent proVenir des particules aqueuses & aériennes,  
enfermées dansles pores des molécules grasses, fulphu-  
retsses & falines qui Venant à sie rarefier & à s’étendre  
subltementparl’acccs du feu, produisent ces deux ef-  
fets fur les partiesaqueul.es & aériennes, & Eont là par  
rapport à elles, ce que l'air est par rapport à l'eau’dans  
l’expérience de Péolipile, d’où *sa* rarefaction la chasse  
fous la forme d’une pluie, par une ouVerture fort étroi-  
te, aVec un bruit considérable ; & l'on Voit que la  
fraîcheur de Pair occasionnée parles molécules aqueu-  
fes dont il est chargé, augmente d’une maniere fur-  
prenante la force & l’impétuosité de la flamme.  
On peut donc regarder le *nitre* comme un fel éthéré,  
non-feulement parce qu’il est produit par Pair; mais  
encore parce que ce fluide y est condensé par une hu-  
midité qui lui est intimement mêlée.

Le *nitre* contient différentes particules hétérogenes sali-  
nes & terretsses qu’on en peut séparer, & dont il faut  
le purifier. Outre ces parties terrestres grasses & ful-  
phuretsses, il y a encore un fel commun pur, ou mê-  
me un alun, qu’il faut aussi séparer pour aVoir le *sel*nitreux pur inflammable. Ce n’est pas que ce mélan-  
ge empêchât *sa* déflagration : mais il diminueroit S011  
impétuosité & *sa* raréfaction. C’est pourquoi tout le  
*reltre* qu’on trouVe chez nos Droguistes, est parfaite-  
ment dépuré. Et c’est ainsi qu’il doit être aVant qu’on  
l’emploie à des ufages pyrotecnlques & médicinaux.

Cette dépuration *fe* fera de la maniere fuiVante.

Dissolvez le *nitre* en le lassant bouillir dans une poste,  
aVec une quantité d’eau suffisante pour le rendre flui-  
de. Passez la lessiVe dans quelques Vaisseaux bien fer-  
més,

.1553 NIT

més, & placez le vaisseau dans un lieu frais ; il fe for-  
mera à la Eurface de cette lessive & aux côtés du vaif-  
Eeau de longues stries pyramidales, semblables à des  
rayons qui tendroient de la circonférence au centre;  
enleVez ces stries & les faites fécher au foleil. Faites  
bouillir derechef le reste de la lessive fur .un feu mo-  
déré ; passez-là comme ci-dessus,& la laissez crystal-  
User une seconde fois. Il fe formera une grande quan-  
tité de *nitre* Vers le fond & les côtés du Vaisseau. Vous  
réitérerez trois fois ce procédé, jufqu’à ce que la lef-  
sive qui ne contiendra plus de *nitre* s’épaississe dans  
l’ébullition. Vous aurez par ce moyen un fel commun  
tout-à-fait semblable au Eel marin par fon gout, *sa*ferme cubique , & fes propriétés. Ce fel *se* précipitera  
au fond du Vaisseau. Quant au reste de la lessiVe épaif-  
sie, il fe coagulera & formera une masse d’un gout  
amer, d’une couleur brunâtre, & qui contiendra des  
particules terreuses, grasses & fulphureufes. Voilà la  
meilleure maniere de dépurer le *nitre.*

Le *nitre.* est donc plus ou moins bon, felon qu’il contient  
une plus grande ou une moindre quantité de matiere  
impure, saline & terrestre. Il y a des contrées dont  
le *nitre* est plus pur que celui des autres. Le *nitre* des  
Indes & de MoEcoVie passe pour le meilleur; parce  
qu’il ne perd dans la dépuration qu’on en fait par la  
crystallifation que fept ltVres sur cent ; au lieu que ce-  
lui de Pologne en perd quinze. Quant à celui qu’on  
prépare dans la Principauté de Halberstadt, & dans le  
Duché de Magdebourg, il perd Vingt-cinq lÎVtes de  
- sim poids, aVant que de pouVoir être employé à la  
poudre à canon. Du reste il est bon de EaVoir que  
les *mures* bien dépurés ,& parfaitement déba.rraflés  
de leurs parties hétérogenes Ont tOus les mêmes pro-  
priétés & produifent les mêmes effets. C’est pO.urquoi  
quelques-uns le dépurent & le font crystallifer plu-  
sieurs fois , & mêlent du Vinaigre de νΐη aVec l'eau  
dans laquelle ils le font dissoudre , afin que la dépura-  
tion soit plus parfaite. Mais comme il n’y a qu’un seul  
fel commun dans la nature; il n’y a pareillement qu’un  
Eeul *nitre,* les différences de ces deux substances con-  
sistent dans les propriétés des particules hétérogenes &  
des ingrédiens impurs auxquels elles sirnt mêlées.

Il ne stera pas inutile d’examiner ici comment, & par quel  
moyen s’engendre le Eel commun, qui est preEque tou-  
jours uni au *nitre.* Il y a plusieurs Chymistes qui pen-  
fent qu’il sie produit de l'urine des animaux qui man-  
gent du Eel commun; parce que ceux qui traVaillent  
*le niure* ont coutume d’arroEer de l’urine de ces ani-  
maux les terres d’où ils *se* proposent d’en tirer. Mais  
cette hypothefe me paroît entraîner aVec elle un grand  
nombre de difficultés. Car d’abord les animaux man-  
gent rarement du Eel, & c’est rarement qu’on arrose  
de leurs urines les murs & les amas de terres nitreu-  
ses. 2°. On ne peut obtenir de l’urine de l’homme, de  
tous les animaux celui qui fait un plus grand usage du  
fel, un fel semblable à tous égards au fel commun.  
Le Eel commun pris aVec les alimens, & confondu  
dans l'estomac & dans les intestins, dans les Vaisseaux  
fanguins, & lymphatiques, aVec une multitude pro-  
digieufe de particules différentes, est tellement alté-  
*ré,* qu’il n’est prefque pas possible de le régénérer  
parfaitement des excrémens.

D’où il paroît beaucoup plus Vraifemblable que le sel  
commun contenu dans le *nitre*, proVÎent de l'acide  
uniVerfel de l’air, uni à une certaine terre spécifique  
qu’on y remarque; car comme l’alun, le Vitriol, le  
*nitre, &* le fiel neutre Eulphureux tel que celui que l’on  
tire de la potasse long-tems exposée à l’air , exigent  
une matrice terreuEe dans laquelle l’acide uniVerEel  
& simple de l'air, qui n’a proprement aucune forme  
particuliere, puisse s’insinuer & donner lieu par fa pré-  
l'ence, aVec la partie insipide de Pair, à leur régéné-  
ratlon ; il en est de même de la terre nitreusie : com-  
me elle contient la terre spécifique du fiel commun ;  
il n’est pas étonnant, qu’imprégnée de l'acide unÎVer-

*Torne IV.*

NIT 1554

fel de Pair, elle prenne la forme de ce sel. Mais nous  
pouVons ajouter que ce fel dissere encore du fel com-  
mun que nous mangeons, tant par l’excès de fon acri-  
monie & de fa folidité, que parce que si l'on Verse dese  
fus de l'huile de Vitriol, non-seulement il rend après  
une effetVence, une fumée pénétrante semblable à cel-  
le du fel Commun, mais encore aussi défagréable &  
aussi pernieieufe que celle de l’eau- forte. Enforte  
qu’on peut obtenir ainsi par la distilation une eau ré-  
gale composée d’esprit de *nitre ,* & propre à dissou-  
dre l’or.

Nous remarquerons encore que le fel commun qui re-  
tient dans la crystallisiltion *sa* forme cubique , fe pré-  
cipite dans le commeneement de la préparation du  
*nitre s* & tombe au sond de la lessiVe extraite des ter-  
res nitreuEes, des cendres, & de la chaux Vice, lorsa  
qu’elle est épaissie : mais dans la dépuration qui s’en  
fait aVec Peau il reste dans la derniere lessiVe , & si  
l’on fait bouillir cette lessiVe, il fe met enfin en cryf-  
taux. On aura fioin de ne pas employer une grande  
quantité d’eau à cette dépuration : autrement le Eel  
commun qui est plus péEant que le «itrc, stera d’a-  
bord précipité & porté au fond de la liqueur. Il est  
bon de faVoir que les fels de différentes natures dise  
fous dans des menstrues aqueux, *se* séparent factle-  
ment les uns des autres , & *se* raffemblent par la cryse  
tallifation. Ainsi les particules du sie! commun con-  
courent & sie réunissent pour former un corps cubi-  
que, & les particules du *nitre* en font autant de leur  
côté pour constituer par leur union un corps pyrami-  
dal.

Voici les caracteres & les propriétés essentiels qui dif-  
tinguent le *nitre* des autres fels.

1. Lasoreedu feu met aisément le *nitre* en fusion dans un  
creusetssans l’enflammer : mais si on y ajûute quelques  
substances huileuses, siilphureusies, & capables d’in-  
flammation , il prend feu & produit une explosion.  
Cet effet proVÎendra non - feulement par l'addition  
du soufre commun ; de l'antimoine qui abonde en  
siaufre; du Charbon; du tartre qui est chargé d’huile;  
& de quelques parties des animaux, Comme le fang  
ou les os : mais encore par l’addition de métaux  
imprégnés de foufre , comme l'étain , le fer, le zinc ,  
& par Celle du fel ammoniac qui tient de l'urine un  
certain prineipe oléagineux & fulphureux.

2,. Le *nitre* mêlé & distilé aVec un fel Vitriolique, ou  
aVec l’acide du Vitriol donne un eEprit acide très-Vola-  
til, d’une odeur désagréable, & d’une couleur jaunâ-  
tre, comme on Voit dans la préparation de l’esprit  
fumant d’Hoffman, ου de l’eau forte. Et comme tou-  
te terre holaire contient une certaine quantité de fel Vle  
triolique ; si l’on prend trois parties de *nitre* aVec une  
partie de terre, qu’on en forme de petites bcules, &  
qu’on les laisse fécher ; on tirera du *nitre* par la distila-  
tion fon efprit acide fous la forme d’une Vapeur rou-  
ge; d’ailleurs l'acide de l'alun étant de la même na-  
ture que celui du Vitriol; on peut tirer du *nitre* aVec  
l’alun de même qulaVec le Vitriol,par la distillation,  
un efprit acide ou une eau forte. Il faut remarquer  
qu’il n’y a d’acide , que le Vitriolique, à l’aide du-  
quel on puisse obtenir l’acide du *nitre-,* & qu’il saut  
pour cet effet un acide fort & fixe, tel que celui qui  
est contenu dans le Vitriol & dans l’alun.

3. Le *nitre* mis en fusion dans un creuset fe conVertit  
presqu’entierement en un fel alcalin. Pnur cet effet  
il saut mêler du tartre & du *nitre* en égales quantités ;  
mettre ce mélange dans un creuEet chaud; & l’on  
obtiendra cette poudre appellée par ceux qui traVail-  
lent les métaux flux noir, & dont ils Te EerVent pour  
en séparer les partlcules hétérogenes. Il *se* transforme  
aussi en un alcali pur, en le mêlant & en le faifant dé-  
tonner aVee la poudre de charbon. Il deVient par une  
sorte calcination, un fel très-caustique d’un bleu cé-  
leste, & c’est ce qu’on appelle le *nitre* fixe : nous ne

FFFff

*\*555* NIT

manquerons pas de faire observer que tout le *nitre*peut encore être transformé en un alcali caustique ,  
d’un gout très-acre & qui arrOfé d’eau & mêlé avec  
une égale quantité de régule d’antimoine, devient ex-  
tremement chaud , si on le fond dans un creuset chaud ,  
& si on le met en masse. On dit qu’il en arrÎVera tout  
autant si l’on fe fert du zinc & de Pétain.

4. Le *nitre* est un fel d’une nature si particuliere , qu’il  
n’y a rien dans la nature à quoi on le puisse com-  
parer : mis fur la langue, il la refroidit; pris inté-  
rieurement, il produit le même effet fur tout le  
corps ; & dissout dans de l’eau , il en augmente la  
fraîcheur.

J, Si l’on met une folution de *nitre* sur du Eang coagu-  
lé, & devenu noir après avoir été tiré des veines;  
non-seulement elle le rendra fluide ; mais elle lui *res-  
tituera* même la couleur rouge & fleurie, effet qu’il  
ne faut attendre d’aucun autre sel neutre. Nouspou-  
vons déduire de cette expérience une explication de  
la maniere dont il agit, & dont il rafraîchit le corps.  
Car le *nitre* est un fel qui doit tempérer par fon prin-  
cipe aérien élastique & capable de raréfaction , le  
mouvement tumultueux & exorbitant de l'éther dans  
le fang & dans les humeurs ; car le mouvement de  
cet éther est d’autant plus grand qu’il est plus con-  
centré. C’est au même principe aérien qu’il faut at-  
tribuer la fluidité & la couleur fleurie que le *nitre*communique au sang. Ce fel proeurant aux humeurs  
plus de fluidité qu’elles n’en aVoient, doit donc être  
propre à dissiper les stagnations & les obstructions ,  
à ouVrir les pores de la peau, & par confisquent à fa-  
ciliter la fortie des particules chaudes & ignées. Si le  
*nitre* humecte le corps, relâche les parties, & tempere  
leurs constrictions spasinodiques ; c’est qu’il stimule  
les canaux & les glandes , & qu’il occasionne ainsi une  
fécrétion plus abondante de la lymphe.

*6.* Le *nitre* s’exhale entierement en fumée, après fa dé-  
tonation avec le foufre ou quelqu’autre fubstance in-  
flammable, d’où l’on voit que sim tissu & même *sa*substance, s’il est permis de s’exprimer ainsi, qui con-  
siste en un fel acide & alcalin, unis à quelque chosie  
de gras & de sillphureux , siont parfaitement anéantis ;  
car si l’on enflamme de la poudre à canon dans une  
rétorte faite en tube; il n’y aura ni efprit acide, ni  
fel alcalin ; mais feulement un flegme tant soit peu  
acide.

7. Une autre propriété particuliere au *nitres* c’est celle  
de se convertir en une chaux propre à la séparation  
des métaux les plus purs, tels que l'or & l'argent;  
pour avoir cette chaux, il faut mettre du *nitre* dans  
un cretsset; & l'expofer à un feu de calcination , aVec  
le régule d’antimoine, le zinc , le bisinuth , l'arsenic ,  
le régule de Cobalt, l’étain, & le plomb. La maniere  
la plus expéditÎVe de recueillir l'or dispersé dans l'an-  
timoine, est donc de mettre en fusion & de calciner  
ce mélange aVec le *nitre \* car cette séparation seroit  
longue & pénible si on la tentoit seulement par la  
force du feu. D’ailleurs ces minéraux qui font pour  
la plupart VÎrulens, perdent dans leur calcination aVec  
*le nitre* leurs qualités vénéneuses, & deviennent des  
remedes salutaires,

S. Les Chymistes savent assez que Peau - forte dissout  
l’argent ,mais non l’or : mais il y en a peu qui aient  
remarqué que l’eau-forte distilée du *nitre* commun  
non purifié ne dissout ,point l’argent, mais le con-  
vertit en chaux; au lieu qu’elle attaque fortement l’or  
& le dissout ; ce qui ne manquera pas d’étonner qui-  
conque considerera que l’eau-forte naît du *nitre ,3c*ressemble à tous égards à l'efprit acide du *nitre.* Mais  
pour dissiper ce qu’il peut y aVoir d’étonnant dans ce  
phénomène, nous remarquerons qu’il y a dans le *nitre,*non dépuré,une grande quantité de fel commun qu’il  
en faut séparer par art, & que Peau-forte fe char-  
geant de ce fel, deVÎent une eau régale capable de dise  
foudre l’or. Si l’eau - forte est tirée du *nitre* dépuré  
jusqu’à dix fois , il n’y aura point de fel commun qui

NIT 1556

altere ses propriétés ; au lieu que si l’on mêle du fel  
commun aVec le *nitre,* l’eau-forte ne manquera pas  
de l’attaquer & de l'en séparer; d’où il s’éleVera un esc  
prit de Eel fort fubtil; & c’est cet esprit de fel qui en  
Vertu de fes aiguilles extremement pénétrantes, s’in-  
sinuera dans les pores les plus petits de l’or, & en dé-  
trusta la cohesion, à l'aide du soufre élastique du *ni-  
tre.*

9. Il est bon de faVoir qui si l'efprit de *nitre* ou l’eau-  
forte est tirée du nitre uni en proportion conVenable  
aVec le fel commun, il demeurera au sond un fel in-  
flammable comme le *nitrei,* car l’acide du *nitre* s’unit  
Intimement à la terre alcaline du fel Commun , & se  
conVertit aVec elle en *nitre* après en avoir chassé l’efprit  
de fel.

Quoique les fubstances qui entrent dans la composition  
du *nitre* soient extremement Volatiles, il est toutefois  
d’une nature très-fixe. La Volatilité de ces principes  
est fuffifamment démontrée parce que nous aVons dit  
ci-dessus de *sa* production ; on Voit d’un autre côté qu’il  
est d’une nature très fixe,puisqu’il demeure sur le feu  
des heures entieres, fans rien perdre de fon poids ou  
de fon Volume. D’ailleurs la flamme n’en altere point  
le tissu, & il ne s’y fait de changement que quand on  
y a ajouté une petite quantité de terre sulphureufe en-  
flammée.

Quoiqu’on tire du *nitre* un esprit acide très-Volatil &  
très-corrosif, & un fel alcalin très-caustique; cepen-  
dant il a la Vertu d’anéantir dans prefque toutes les fub-  
stances les qualités sceptiques, Virulentes & corrosi-  
ves, & de les rendre innocentes , tempérées & falutai-  
res. Tout le monde fait quelle est la Violence du ré-  
gule & du sinlfre d’antimoine; cependant il est cer-  
tain qu’une addition d’une certaine quantité de *nitre,*les conVertira aVec l’aide du feu, d’émétiques terri-  
bles qu’ils font, en des diaphorétiques doux & légers.  
La plupart des infectes dont le Eel excessivement acre  
fait érosion, font corrigés par la poudre de *nitre* qu’on  
leur unit intimement; c’est un fait d’expérience: ainsi 011  
pourra ordonner aVec lui fans s’expofer à aucune fuite  
fâcheufe, les cantharides, & les autres substances sem-  
blables, même aux perfonnes les plus délicates,dans  
les cas où il y aura difficulté d’uriner, pourVu qu’on  
ait égard aux causes de la maladie, & qu’on ajoute  
une quantité de camphre capable de préVenir Pinflam-  
mation. Il y a des purgatifs si Violens qu’ils ne man-  
quent jamais de produire une agitation Véhémente dans  
le fysteme nerVeux , & de l'inflammation dans les tu-  
niques de l’estomae, lorfqu’ils ont été imprudemment  
ordonnés ; tels font la gomme gutte, la fcammonée, la  
résine de jalap, la coloquinte , l’élatérium , & l’épur-  
ge. Ces deux derniers excitent même des ampoules,  
si on les applique extérieurement. Or on affoiblira  
considérablement ce que ces ingrédiens ont de cause  
tique, si on les mêle aVec quelques fels nitreux. Le  
véritable correctif, le correctif le plus efficace de ces  
purgatifs; le feul qui puisse garantir les membranes  
tendres de l'excès de la chaleur, des fpafmes, & des in-  
flammations : c’est assurément le *nitrea* on a remarqué  
quel’aloês,qui d’ailleurs a quelque chofe de laxatif  
& de balfamique, excitait fréquemment des hémor-  
rhagies, par un fel acre & fubtil qu’il contient; on  
préVÎendra cet effet, & on le rendra innocent & salu-  
taire, en l'unissant au *nitre.* On l'ait que la bile est un  
remede naturel & balsamique, & que telle est sa qua-  
lité détersive, qu’aucun animal ne peut subsister long-  
tems seiin, & dans l’état de sianté, si ce fluide est dé-  
pouillé de sion amertume salutaire. On fait encore que  
s’il vient à être corrompu par des impuretés acres,  
dont il arrive quelquefois que les humeurs font char-  
gées , il irrite le fysteme nerveux, cause une chaleur  
contre nature , de l'anxiété, des inquiétudes, des  
éVacuations exCessives , des douleurs violentes , &  
agit comme un posson ; or je ne connois point de  
meilleur remede pour corriger la bile viciée que le  
*nitre.*

1557 NIT

Si *lc nitre* pris intérieurement est un puissant rafraichisi-  
sant ; il s’enfuit qu’il n’y a point de fébrifuge plus effi-  
cace , point de remede capable de détruire pluspromp-  
tement & plus furement l’ardeur de la fievre , & de  
dissiper les tristes fymptomes qui l'accompagnent.  
Nous lisions dans la *Myrothecme* d’Angelus Sala , *Sect.*5. qu’on se fervira du *nitre* avec beaucoup de fuccès  
dans les fievres chroniques, tierces & quotidiennes, &  
dansl'efpece de fievre qu’on appelle putride & hémi-  
tritée. En effet, on éprouvera , après avoir préalable-  
ment purgé les malades , & les avoir placés dans un  
lieu modérément chaud, que *lu nitre* pris deux ou trois  
fois , & deux ou trois heures avant le paroxysine, chan-  
gera l’état du mal, & ne tardera pas à ramener la santé.  
Les plusimportans d’entre les rafraichista-ns sirnt ordi-  
nairement acides, & épaississent & coagulent les Eues ;  
au lieu que le *nitre* atténue & rend toute la masse des  
humeurs plus fluides. De-là il est facile de concevoir  
comment il éteint si promptement la chaleur du corps,  
& comment il est de tous les fels le plus ami de notre  
constitution. Si l'on injecte différentes liqueurs dans  
les veines des animaux, on trouve que les acides & les  
alcalines font mortelles ; aVec cette feule différence  
que les acides tuent en produifantune trop grande coa-  
gulation dans les humeurs, & les alcalines une trop  
grande fluidité. Or Malpighi nous dit dans fon Traité,  
*dePolipo Cord. Tom. II.* aVoir injecté la folution de six  
onces de *nitre* dans la Veine jugulaire d’un chien Vigou-  
reux, fans que cette injection ait produit d’autre effet  
qu’une éVacuation abondante d’urine ; d’où nous aVons  
lieu de conclurre que le *nitre* est très-analogue , & très-  
ami du fang. C’est par cette raifon que le Chancelier  
Bacon assure dans sim *Histoire de la Vie & de la Mort,*que le *nitre* pris fréquemment à la dofe d’un fcru-  
pule , ne contribuera pas peu à prolonger la Vie. Nous  
ajouterons à cela que le *nitre* paroît préexister , pour  
ainsi dire, dans le sang humain ; car ce fluide fléché ,  
réduit en poudre , & jetté fur des charbons ardens,  
produit une efpece d’ébullition toute semblable à celle  
du *nitre.*

Le *nitre* préVient aussi la putréfaction dans les substances  
qui y sirnt sujettes. Quoique le Eel commun Eoit très-  
propre à produire le même effet : cependant il y a tout  
lieu de croire que le *nitre* lui est préférable. Si l'on  
prend du fang tiré des Veines, & qu’on y mêle une so-  
lution de *nitre,* il demeurera un tems considérable  
rouge, fluide & non corrompu. Tout le monde sait que  
*le nitre* sieul, ou le *nitre* mêlé aVec le Eel commun con-  
fcrVera , long-tems même après la cuisson , aux vian-  
des leur couleur rouge. Ce qu’il faut attribuer fans  
doute à la propriété qu’il a d’exalter le resta du sang  
contenu dans les plus petits vaisseaux. D’où il s’enfuit  
que le *nitre* doit résister à la putréfaction qui s’engen-  
dre quelquefois dans les premieres voies, d’où elle fe  
répand dans tout le Corps, & que par conséquent on  
peut l’ordonner avec fuecès dans les fievres putrides, &  
dans les maladies d’enfant, qui proviennent du séjour  
des vers dans les intestins.

Le *nitre* pris intérieurement provoque puissamment les  
excrétions par les stelles, les urines , & les sijeurs. Une  
once de *nitre* dépuré, dissoute dans de l’eau, rend le  
ventre libre & proeure quelques selles : il *sera* plus  
énergique, si on le mêle avec une quantité convenable  
de déeoction laxative de tamarins , de feuilles de fené  
& de manne. Lorsqu’il s’agit de dériver les fluides des  
parties supérieures du corps aux parties inférieures ,  
surtout dans lesfievres; on ne peut rien employer de  
mieux que le *nitre.* De tous les diurétiques que nous  
connoissons,il n’y en a point qui levent plus prompte-  
ment les obstructions des passages de l’urine, qui en  
rendent l’écoulement plus libre, & qui dissolve plus  
puissamment les concrétions calculeufes , que *lu nitre.*Penot assure dans fon Traité, *de Medicam. Chym.*que si l'on prend une fois tous les quinze jours, une do-  
fe convenable de *nitre ,* il ne s’engendrera jamais de  
gravier dans les reins,foit que les malades foient fujets à

N I T Ç . 1558  
des dyfuries & à des concrétions calculasses,foit qu’ils  
jouissent d’tme parfaite fauté , qu’ils soient adultes ou  
enfans , robustes ou délicats. Nous lifons dans Ti-  
mæus, *Consil. Consult.* 3. qu’un homme fut guéri de la  
gravelle par un usage continu du *nitre* préparé; & dans  
Grulingius, *Obs. de Calculo,* que le fel de prunelle est  
non-feulement un exeellent préservatif contre les dou-  
leurs néphrétiques, mais encore un remede très-salu-  
taire , lorsqu’il est question de les dissiper. J’ai moi-  
même expérimenté plusieurs fois , qu’une émulsion de  
différentes femences, fortifiée avec le *nitre,* produisait  
en pareil cas des effets admirables. Le *nitre* ordonné  
convenablement rend la refpiration facile & libre  
dans les malades tourmentés d’infomnies, defoif&de  
chaleur excessive : c’est une fuite de la vertu qu’il a de  
calmer l’ardeur du sang, & de réprimer l’agitation in-  
testine & chaude des fluides. C’est ainsi qu’il rétablit  
le calme dans la constitution , qu’il relâche les parties  
qui sirnt dans une constriction contre-nature, & qu’il  
donne lieu au Eang de se porter avec facilité aux émonc-  
toires de la peau. Nous avons lieu de remarquer dans  
llufage journalier que nous faisions du *nitre,* que les  
poudres nitreufes préelpitantes provoquent puissam-  
ment les sueurs, dans toutes les inflammations. Cepen-  
dant il est bon de favoir qu’il ne faut point s’en tenir à  
ce remede; mais qu’il faut tenter une diaphorefe par  
des ingrédiens plus actifs & plus chauds, lorfque les  
malades font d’une Constitution languiflànte , froide &  
cachectique, & lorfque la force motrice des mtifcles  
est afloiblie.

Le «itrcest encore un excellent carminatif.Il n’y a gueres  
de maladies qu’on rencontre plus fréquemment dans la  
pratique que celles qui naissent de flatulences renfer-  
mées & tenues en stagnations dans les intestins,qu’elles  
jettent quelquefois dans des constrictions fpasinodi-  
ques, & qui exigent par conséquentles secours les plus  
prompts. Or j’ai éprouvé qu’il n’y a point de remede  
plus énergique en pareil cas que le ictrc,ouseuloumêlé  
avec des carminatifs. On ne l’aura pas plutôt ordonné,  
que les vents s’échapperont par l’anus,marqueront leur  
présence par la fluctuation, & leur fortie par le bruit,&  
seront heureusement dissipés : ce qu’il faudra attribuer,  
félon moi, particulierementau relâchement des fibres  
intestinales, qui étoient auparavant en constriction. Ce  
n’est donc point sans rasson qu’on l'a recommandé dans  
les coliques spafmodiques, mais surtout dans les coli-  
ques bilieuses auxquelles les Anciens donnoient l’épi-  
thette de chaudes. Entre tous les remedes capables de  
soulager dans les affections hystériques & hypocondria-  
ques,le plus important peut-être, le plus propre àdissi-  
per les Epafin es & les flatulences, c’est-à-dire, les deux  
causes de tous lessymptomes dont ces affections fiant  
accompagnées, c’est le *nitre.*

Mais de toutes les propriétés du *nitre -,* la plus irnportan-  
te , est celle par laquelle il s’oppoEe à l’inflammation.  
Rien n’est plus nuisible à l'ceconomie animale que les  
inflammations; dans les maladies très-aigues, elles em-  
portent ordinairement le malade : si elles attaquent  
l’estomac, elles produisent des anxiétés & des inquié-  
tudes; si ce sirnt les méninges, des maux de tête, la  
phrénésie, ou les convulsions ; si ce font les poumons,  
le danger de suffocation ; enfin , si elles surviennent  
dans quelqu’autre vsscere du corps’, l’intérieur Eera brû-  
lé par une chaleur contre nature, & les parties exté-  
rieures seront excessivement froides. D’ailleurs les in-  
flammations aux vifceres qui portent le fang , dégéne-  
rent facilement en abfcès & en gangrenes. Dans tous  
ces cas, ce que l’on peut ordonner de plus énergique ,  
c’est le *nitre* , ou feul ou mêlé avec un peu de camphre,  
& d’autres fubstances béfoardiques. Si ce remede est  
fans effet , on peut *avec* raifon désespérer du malade.  
J’ai fait dans la pratique un long usage d’une poudre  
de cette nature , & elle m’a prefque toujours réussi  
dans les pleurésies , dans la phrénésie , dans la périp-  
neumonie , dans l'efquinancie , dans l’inflammation  
de licfophage & de l’estomac, & dans les érésipeles.

FFFff ij

1559 N 1 τ

Je l’ordonnois fréquemment, elle calmoit la chaleur,  
la foif, la douleur , l’infomnie ; elle répandoit dans  
tous les membres une douce humidité, & dissipait la  
fecheresse que le mal y avoit introduite. Le *nitre* mêlé  
avec des ingrédiens convenables & appliqué à l’exté-  
rieur, foulage aussi dans les inflammations. L’efprit de  
vin camphré préparé de maniere à n’être point préci-  
pité, lorsqu’on verEera de l'eau dessus , diEcutera les  
érésipeles , & dissipera les maux de tête violens, si on y  
ajoute de la solution de *relire,* & une quantité conve-  
nable de vinaigre distilé.

On peut aussi regarder le *nitre* comme un des meilleurs  
remedes qu’on ait pour la cure des spafmes & des conse  
trictions; deux caisses qui produisent des ravages dans  
les parties nerVetsses du corps humain, bien connues  
de ceux qui ont étudié avec soin les maladies & leurs  
prineipes. Il eft constant que les hémorrhagies violen-  
tes n’ont quelquefois d’autres caisses que l'inégalité de  
la circulation du fang ; & l'inégaltté de la circulation  
ne provient quelquefois que , de ce que les vaisseaux  
qui font dans certaines parties plus petits que dans  
d’autres, entrent en constriction Epast-nodique ; car il  
arrive de-là que le simg fe porte avec impétuosité dans  
les vaisseaux adjacens & dans leurs ramifications; que  
ces vaisseaux font distendus , & leur orifice dilaté ,  
que le simg fie meut irrégulierement , & qu’il siurvient  
une violente hémorrhagie. C’est ainsi qu’il faut expli-  
quer la plupart du tems, le craehement de fang, le  
faignement par le nez , les. évacuations excessives par  
les veines hémorrhoïdales , le pissement deEang, &les  
pertes de fang immodérées par la matrice. Or dans tou-  
tes ces maladies, la méthode la plus raisimnée que l'on  
puisse sisiVre, c’est de relâcher les parties qui l'ont en  
constriction spasinodique , & de remettre lestang & les  
humeurs dans une Circulation libre & facile. Or l’ex-  
périence nous a démontré, que rien ne répondoit plus  
directement à Cette indication que le *nitre.* Aussi les  
Praticiens les plus fensés en ont-ils fait grand cas dans  
toutes ces occasions. RiVÎere vante fes effets dans un  
écoulement immodéré des vuidanges, voyez *Cent.* 1.  
*Observ.* 94. dansune évacuation menstruelle excessiVe,  
*Cent. i.Ohs. o6.* dans un crachement de fang, *Cent.* 1.  
*Obs.* 83. dans des hémorrhagies accompagnées de fiè-  
vre maligne , & dans une infinité de cas femblables ,  
*Cent.* 1. *Obs.* 81. & ailleurs. LcsEpasines étant les cau-  
ses ordinaires de la suppression de l'écoulement habi-  
tuel du l'ang par la matiice dans les femmes ( car c’est  
en conséquence de ces fpasines que les vaisseaux de la  
matrice resistent à l’impulsion du fang & gênent fon  
cours;) il est évident que le *nitre* doit alors produire  
de grands effets : c’est pourquoi Riviere le recomman-  
de, *Cent.* 1. *Obs.* 80. dans une suppression des vuidan-  
ges ; & Grulingius, *Obs.* 50. dansune diminutionlex-  
cessiVe de l'écoulement menstruel. Le *nitre* s’emploie  
encore avec l.uccès dans certaines douleurs ; dans celles,  
par exemple, qui naissent desstpasines, dont les plus  
terribles font celles qui accompagnent communément  
l’excrétion des pierres, qui affectent les intestins, &  
qu’on prend pour des accès de colique, ou dans celles  
qui l'e font fentir au péricrane. Nous lisions dans Welse  
chius , *Cent.* 2. *Curat, ultimâ,* que l'on guérit avec le  
*nitre* feul un grand nombre de foldats attaqués dans le  
Camp d’Hongrie, d’une céphalalgie épidémique.

Quoique ces effets falutaires du *nitre* foient confirmés  
par l’expérience & l'ufage journalier qti’on en fait ;  
ce feroit toutefois un accroissement de satisfaction  
pour l'efprit, que de connoître comment & par quel  
mécanisine ils font produits.

Il faut convenir qu’il est très-difficile de connoître les  
propriétés des remedes & d’expliquer leurs effets : mais  
cette difficulté ne doit point nous décourager. Plus  
elle est grande, plus il y aura de mérite à l’avoir vain-  
cue. L’expérience & la raifon fiant les deux fonde-  
mensde la Medecine , & les deux guides que nousde-  
vons suivre dans l’application des remedes. Nous avons  
l'expérience par rapport *au nitre* ; & nous allons tâcher

N I T 1560

de déduire Ees effets d’un seul principe raisonné. Là  
propriété principale du *nitre* est de raffraîchir & d’é-  
teindre la chaleur contre nature du sang. Or tous les  
Medecins conviennent unanimement, que toute cha-  
leur dans le corps est produite par un mouvement in-  
testin & tumultueux des particules du Eang autour de  
leur axe, surtout de ses particules siflphureuses : plus  
ce mouvement est grand & prompt ; plus grande est  
l’attrition produite par la compression du Eang, mû  
par le cœur, les arteres & les pames fibretsses du corps.  
Or la chaleur est d’autant plus grande que l’attrition  
est plus considérable. Quiconque saura donc sisspendre  
ce mouvement intestin ; siaura en même tems affaiblir  
la chaleur contre nature. Or pour siusipendre ce mou-  
vement intestin , il faut empêeher les particules du  
sang de fe mouvoir circulairement autour de leur axe ;  
il faut changer leur direction , & les pousser en ligne  
droite : car ce mouvement est la caufe du froid, felon  
les Philosophes modernes. En effet si on sierre les le\*  
vres; si on ne laisse entre elles qu’une ouverture étroi-  
te , & que l’on souffle fortement, l’haleine reçue fur  
quelques parties du corps y produira la fenfation du  
froid ; au lieu que si on fouffle doucement, & que la  
bouche foit tout-à-fait ouverte , ce fera une senfation  
de chaleur que l’haleine produira. Or il est évident ,  
par cette expériencefamiliere, que c’est moins à la na-  
ture des particules, qu’il faut attribuer la chaleur ou  
le froid artificiels , qu’à la direction particuliere de  
leur mouvement. Ceci est encore démontré par la ma-  
niere dont on convertit l’eau en glace au milieu de  
l’été aVec le*nitre,* le fel commun, & le fel ammoniac.

Ce qui nous reste donc à démontrer, c’est que le mouye-  
ment du *nitre,* ou plutôt que la direction de fes parti-  
cules féparées parla chaleur est rectilinéaire. Or c’est  
ce dont plusieurs phénomenes ne nous permettent  
point de douter. Les effets de la poudre à canon prou-  
Vent suffisamment que le *nitre* est élastique & capable  
de raréfaction : car c’est en conséquenœ de ces deux  
qualités qu’elle agit fur les corps les plus forts, qu’elle  
les dÎVsse , & qu’elle les transporte à une distance con-  
sidérable. L’expérience du fang coagulé , auquel le ui-  
*tre* rend fa fluidité & fa couleur rouge & fleurie , se  
joint à la précédente pour lui assurer la Vertu de s’é-  
tendre & de fe raréfier. Or cela étant ainsi, il s’ensuit  
félon la notion que nous aVons des choses,que *loseltrst*pris intérieurement doit raréfier les fluides , les éten-  
dre, & diminuer conséquemment l’agitation intestine  
& chaude des particules du fiang & des humeurs. S’il  
produit cet effet, ce doit être encore en diminuant d’a-  
bord l'efferveficence de la bile-acre, aVec les autres  
fiucs dans les premieres Voies ; & en affoiblissant enfui-  
te le mouVement & la chaleur du fiang dans le cœur &  
dans les poumons. Lorsque cette agitation intestine &  
chaude de la bile & du stang est calmée : il est naturel  
que les fibres qui étoient auparaVant en constriction se  
relâchent, quelesémonctoires de la peau *se* dilatent,  
& que la perspiratiolrsoe faste aVec plus de facilité.D’où  
il s’enfuit éVÎdemment que les parties actÎVes & S11I-  
phuretsses retenues dans le corps s’échapperont au de-  
hors ; que la Eoif cessera aVec la chaleur , que les fpaf-  
raesse dissiperont, que les douleurs s’affoibliront, &  
que les intestins fe débarrasseront des excrémens & des  
flatulences qui les remplissent. D’ailleurs la chaleur  
qui confumoit l'humidité du corps ne fera pas plutôt  
afloiblie , que cette humidité renaîtra , fe répandra  
dans toutes les parties du corps, adoucira les fibres qui  
étoient en constriction & les relâchera. D’où l'on Voit  
qu’il ne faut pas dire du *nitre* feulement qu’il rafraî-  
chit ; mais qu’il n’est pas moins Vrai qu’il humecte.

Nous aVons encore obferVé que le *nitre* résistoit à la pu-  
tréfaction ; il produit cet ester en Vertu de la force qu’il  
a d’étendre , de raréfier & de diminuer par ce moyen  
le mouVement intestin , qui réfout l’union des par-  
ties dont un corps est composé : car c’est dans cette  
réfolution que consiste la putréfaction. La maniere

1561 N I T

dont le *reltre* colfferve les corps, est donc analogue à  
celle par laquelle le froid les garantit de la putrésac-  
tion.

Passons maintenant à l’examen de la propriété singuliere  
qu’il a de corriger & de subjuguer les qualités causti-  
ques & drastiques de quelques médicamens; ainsi que  
nous l'ayons annoncé ci-dessus, par rapport à certains  
purgatifs Violens , aux infectes qui abondent en un sel  
acre , & aux minéraux dont l'action Eur nos corps est  
mortelle. Le *nitre* tempére tellement ces substances,  
que le Medecin peut les employer fans en craindre de  
fuites fâcheisses. 11 me paroît que la rasson de cet effet,  
est que toutes les substances Virulentes irritent, pi-  
cotent , & corrodent les nerfs & les fibres déllcates, par  
l’agitation de leurs particules subtiles , actices & pé-  
nétrantes : conséquemment plus ces particules sont  
nombreuses, plus elles font étroitement unies, plus  
elles doÎVent aVoir de force ; & au contraire cette  
force doit être d’autant plus petite qu’elles feront plus  
dÎVÎsées ; car il est démontré par l’expérience que  
tous les caustiques addes ou alcalins, que le sublimé  
même , le plus fort de tous les poifons que nous con-  
noissions, perd fa qualité Vénéneuse & destructÎVe , si  
on le noie dans une quantité d’eau suffssante. Orleui-  
*tre* calciné aVec le régule d’antimoine produit exacte-  
ment le même effet par la Vertu qu’il a de résoudre &  
d’étendre; ilsiep-veles particules antimoniales les unes  
des autres à l'aide du feu ; il détruit leur union , il les  
dÎVÎfe, il les rend plus fubtiles,& conséquemment les  
fait dégénérer en un diaphorétique doux & innocent.  
Mais il faut que cette dÎVision soit poussée assez loin ;  
c’est pourquoi l’on met deux ou trois parties de *nitre*fur une d’antimoine. S’il arriVe que l'addition de *nitre*ait été trop petite , la chaux d’antimoine conserVera  
quelquechofe de la Virulence de l’antimoine, & cau-  
fcra le Vomissement & les naufées. Si cette chaux dia-  
phorétique bien préparée est mife en fusion aVec une  
égale quantité de *nitre* & de poudre de charbon , elle  
reprendra fur le champ *sa* nature Virulente ; parce que  
fes parties qui étoient auparaVant dlVisiics, siont *ras-  
semblées dans ce* procédé, & fortement réunies. Il est  
assez Vraissemblable que c’est par le même mécanise  
me; je Veux dire, que c’est en dÎVisant & séparant les  
particules que le *nitre* affaiblit les drastiques & les Vési-  
catoires auxquels on le mêle.

Il suit éVÎdemment de tout ce que nous aVons dit que le  
*nitre* est un correctif excellent de toutes les substances  
drastiques , & par conséquent d’un ufage fort étendu  
dans la pratique de la Medecine. On le mêle aVanta-  
geusement aVec les émétiques, les purgatifs, les diu-  
rétiques & les sudorifiques Violens. On aura un éméti-  
que fort innocent si l’on prend deux grains de tartre  
émétique, douze grains de poudre d’yeux dlecrcVsses,  
& trois grains de poudre de *nitre.* On préparera des pi-  
lules purgatives dont l.ufage fera non moins salutalte  
que sûr en plusieurs cas , en ajoutant six grams de *Vi-  
tre,* à dix grains des pilules d’AVlcenne, & à autant  
d’extrait panchimagogue de Crollius. Si l'on mêle  
douze grains de béfoard minéral, aVec un grain de  
camphre, quatre grains de siel Volatil de corne de cerf,  
& quatre grains de *nitre,* on aura un siudorisique assez  
efficace. Si l'on a beEoin d’un remede mercuriel pour  
résoudre les coagulations de la lymphe & l'engorge-  
ment des glandes, on prendra du cinnabre préparé na-  
turel, ou du cinnabre d’antimoine, & l'on ajoutera  
une quantité conVenable de *nitre 8c* d’autre substance  
précipitante. Ce dernier remede l'era très-efficace dans  
les maladies chroniques. On tirera encore de grands  
aVantages du *nitre Se* du cinnabre alliés aux sédatifs,  
dont la base est l’opium, comme la thériaque céleste ,  
le laudanum opiatum , & les pilules de cynoglosse.  
Il corrige la Vertu narcotique de ces remedes. EREDE-  
**RIC HOFFMAN.**

N I T ïjsiâ’

*Examen du Nitre*

I. *Mettez* du *nitre* dans un creufetnet; faites-îe fondre  
fur un feu modéré sans fulmination. Dans cet état  
il ressemblera à de l’eau pure; la fusionnlalterera  
point fa nature, & il ne perdra presque rien par  
lléVaporation. Il passe à traVers le creuset, mais il  
ne devient ni alcalin, ni plus acide; si on le Verse  
hors du creuset, il prend fur le champ de la S0I1-  
dité. Ainsi fondu il ne s’enflamme jamais. C’est  
donc à tort qu’on la appelle fel inflammable. II  
est Vrai que si on y jette quelques matieres com-  
bustibles tandis qu’il est en fusion , il prendra feti  
siur le champ ; & c’est apparemment de là que lui.  
vient l'épithete d’inflammable ; mais si on le prend  
intérieurement, loin d’échauffer, il rafraîchit plus  
qu’aucun autre siel.

2. *Mettez* une solution du *nitre* le plus pur avec de l’eau  
dans des vaisseaux de verre séparés; verfez S11C-  
cessivement Eur cette solution différens acides; il  
ne *se* fera point d’ébullition, & les liqueurs ne  
deviendront ni chaudes, ni opaques, ni troubles^  
Verfez silr un de ces vaiffeaux de l'huile pure de  
tartre par défaillance ; aussi-tôt la liqueur qu’il  
contient deViendra opaque & laiteufe, &netar-  
dcra pas à dépofer une quantité considérable de  
sédiment; si vous décantez la liqueur, & que vous  
y ajoutiez derechef un alcali, elle n’en fera plus  
troublée. Ce *sera à* peu près la même chofe si l’al-  
cali que vous ajouterez est volatil. C’est en cela  
que consiste vraiement la nature du *nitre.*

*R E M A R QU E.*

Il paroît par-là que le *nitre* nlest ni alcalin, ni acide , nî  
inflammable par lui-même, mais qu’il est de tous les  
fels celui qui *se* fond le plus aisément fur le feu.

*Affenage et crystaUisation du mtre.*

1. *Disselvez* du *nitre* commun dans six fois sa quantité  
d’eau bouillante; mettez cette lessive après l’avoir  
passée, dans un Vaisseau plat; faites éVaporer fur  
un feu clair jusqu’à ce qu’il Ee forme une pellicu-  
le. Laissez repofer la lessiVe dans un lieu frais;  
parfemez fa surface de petits bâtons bien propresail ne tardera point às’y former des crystauxlongs,  
prifmatifques & rranfparens. Ramassez ces cryse  
taux & mettez-les dans une passoire de terre, afin  
que l’humidité puisse s’en séparer. Faites sécher  
enfuite le *nitre* à l’air libre.'

2. *Disselvez* du *nitre* dans huit fois fa quantité d’eaus  
bouillante. Filtrez la lessiVe. Verlez defius gout-  
te à goutte un peu d’huile pure de tartre. Mêlez  
bien cette huile aVec la lessiVe. Diftilez dessus  
deredlef de l'huile de tartre , & ccntinuez ce  
procédé jufqu’à ce que la liqueur ne paroisse plus  
troublée. Faites bouillir ce mélange pendant quel-  
ques minutes. Passez-le chaud pour le rendre par-  
faitement clair. Faites-le éVaporer jissqula ee qu’iI  
fe formemne pellicule. Versez-le dans un Vaisseau  
plat bien propre. ParEemez sa surface de petits  
bâtons,& laissez repofer le tout dans un lieu frais,  
& il fe formera des crystaux prisinatiques. Il ne  
paroît point qu’il y ait d’alcali adhérent aux cryse  
, taux du *nitre* ainsi purifié, & je ne eonnois point  
de méthûde qui puisse le donner plus pur.

3. *Délayez* la lessiVe qui reste après cette premiere cryf-  
tallifation avee une égale quantité d’eau claire ;  
faites-la bouillir pendant un mement ; filtrez-la  
chaude; faites la éVaporer jufqu’à ce qu’il Ee for-  
me une pellicule , & mettez-la repofer dans un

1563 N I T

lieu frais comme ci-dessus, elle Vous donnera des  
crystaux. Si vous traitez derechef de la même ma-  
liiere le reste de lalessiVe, elle crystallifera enco-  
re, & vous aurez une plus grande quantité de  
crystaux. Quant à la liqueur restante qui fera  
grasse & acre, & qui ne donnera plus de crystaux,  
ce ne *sera* pas Eans peine qu’elle *se* desséehera.  
Toutes ces chofes arriVeront foit qu’on ait em-  
ployé un alcali dans l'affinage, soit qu’on n’ait  
fait tssage que d’un *nitre* pur. Le dernier reste est  
un fluide particulier, très-lalin, qui demeure long-  
tems fixe silr le feu.

*R E M A R QU E.*

I. On obtient par ce moyen un *mere* excellent pour l’u-  
fage de la Medecine; il est fort léger, d’une amertu-  
me particuliere, il fe dissout facilement dans le corps,  
il rafraîchit & délaye merveilleufement le fang, il lui  
donne une couleur fleurie & réprime le penchant à l'ac-  
te vénérien. Ilfouffre quelque altération dans le corps,  
il y est transformé comme le fel marin, il y devient un  
sel humain. Si l'on fale aVec du *nitre* les parties mol-  
Ies ou folides des animaux, elles se conscrVeront ex-  
tremement rouges, & ellesEeront exemptes de putré-  
faction. D’où il s’enfuit que dans toutes les maladies  
inflammatoires accompagnées d’une condensation in-  
flammatoire du Eang, ce fel atténuant doit produire les  
plus heureux effets, sans offenser par la Violence de  
fon acrimonie, ni incommoder par l'on poids. 11 n’alte-  
re point, & il empêche les l'els du corps de s’alcaliier ,  
& son huile de Ee corrompre. C’est pourquoi on pour-  
soit l’appeller aVec rasson iel anti-phlogistlque.

2. Nous aVons ici dans le *nitre* un exemple de cette opé-  
ration, qu’on appelle communément crystalltsation.  
La crystalliscitiou des fels n’est autre choEe qu’une réu-  
nion des principes salins d’une même espece, en petits  
corps toujours de la même figurej, & cette figure Varie  
fielon les fels différens. Cette opération est fondée fur  
une loi de la nature , en conséquence de laquelle les  
parties des différens Eels délayées dans de l'eau, com-  
mencent à se rassembler & à Ee réunir, *se* séparant de  
Peau & des autres sels qu’elles semblent repousser ,  
lorsqu’il y a entre elles & Peau un certain rapport.  
Cette réunion fe fait malgré la quantité différente des  
différens fels mêlés : cette quantité exige seulement  
plus d’eau pour tenir les sels disions.Les particules d’tm  
fel commencent à s’unir, celles d’un autre en font ali-  
tant; elles femblent repousser mutuellement celles qui  
ne leur sont pas analogues, & celles qui restent demeu -  
rent fluides dans une moindre quantité d’eau. Si tous  
les sels pouVoient être dissous dans une même quantité  
d’eau, il Eeroit extremement difficile de les séparer &  
de les distinguer : mais cette opération *se* sait aVec  
beaucoup de facilité, & cette facilité vient des rapports  
disterens qu’exigent les crystallifations différentes, en-  
tre la quantité de l’eau & la quantité des fels qui y font  
diffous. C’est en vertu de ce rapport que le *nitre* se sé-  
pare parfaitement du fel marin & le fel marin du fel de  
tartre. Ce qui prouve que le *rntre fe* sépare parfai-  
tement du fel marin, c’est que, quand il en est dépuré  
par la crystallifation, il donne par la distilation un ef-  
prit acide qui diffout l'argent fans toucher à l’or; au  
lieu que s’il restoit un peu de fel marin avec le *nitreeli*viendroit par la distilation une eau régale & non une  
eau-forte. Le *nitre* dissous dans Peau & purifié par l’ad-  
dition d’un alcali fixe, fe dépouille dans la crystalli-  
fation de tout cet alcali ; car il donne dans la distila-  
tion un efprit acide, ce qui n’arriVeroit point s’il y  
étoit resté quelques portions de l’alcali fixe. Un phéno-  
mene qui doit nous frapper dans la crystalltsation ,  
clest la vertu attractive & répulsive des particules des  
différens fels.

3. Si les crystaux ont été bien préparés, ils feront tou-

NIT ' 1564

jours tranfparens & d’une figure particuliere qui sera  
toujours exactement la même. Tant qu’ils paraîtront  
tels ils seront composés de siel & d’eau , réunis dans un  
certain rapport. D’où il s’ensuit que si l’on met les cryse  
taux dans un vaisseau de Verre net, qu’on applique fur  
ce Vaisseau le chapiteau d’un alembic, & qu’on le  
mette Eur le feu , on aura d’abord une eau pure , mais  
en meme tems les crystaux deVÎendront blancs , opa-  
ques, perdront leur figure & tomberont en une poudre  
en laquelle on ne remarquera plus aucune figure parti-  
culiere. Si l’on fait dissoudre cette poudre dans Peau el-  
le reprendra par l’infpiration & la crystallifation la  
même transparence & la même forme. Cette circons-  
tance n’est pas à négliger par ceux qui fe proposeront  
de traiter de la figure des principes falins. Le *nitre* ain-  
si purifié demeure *sec* à Pair, & l’humidité de l’athmosi.  
phere ne le dissout pas aisément.

/

*Nitre alcalis.é par le tartre et le feu.*

Prenez *six onces de rntre pur, sec et réduit en poudre ;*

Prenez *la même quantité de crème de tartre pure, feche et,  
puelvéris.ée.*

Mêlez ces poudres dans un mortier; faites-les sécher de-  
rechef. Mettez une once de cette poudre dans un  
mortier de bronze net, *sec* & bien chaud. Jettez  
dessus un petit charbon ardent, il fe fera fur la  
champ une déflagration aVec grand bruit; une  
grande quantité d’étincelles feront dispersées à la  
ronde, il *se* fera une fumée d’une odeur forte , &  
il restera une masse blanche , tant foit peu verdâ-  
tre en différens endtolts. La déflagration faite ,  
mettez une demi-once de cette même poudre fur  
cette masse brûlante, il fe fera une fecon.de dé-  
flagration , mais plus prompte que la premiere ,  
parce que la chaleur sera plus grande. Continuez  
de la même maniere jtssqu’à ce qu’après une dé-  
flagration totale, il reste une masse blanche, ver-  
dâtre, uniforme, à cela près qu’elle fera parle-  
mée ça & là de petites particules qui n’auront pas  
fenti fuffifamment le feu. 11 faudra séparer foi-  
gneufementde la masse ces particules. Il y auroit  
même une précaution à prendre, ce feroit de ne  
mettre en déflagration qu’une très-petite quanti-  
té de poudre à la fois, parce que le feu *se* trouve-  
roit par ce moyen plus uniformément appliqué  
à toutes ces parties.

*R E M A R QU E.*

TI paroît de-là que le *nitre* qui n’est point inflammable d®  
lui même, ainsi qu’on voit dans le premier procédé,  
prend feu fur le champ & entre dans une agitation vio-  
lente, ainsi que la poudre à canon , à l’approche d’un  
charbon ardent, lorsqu’il est mêlé aVec le tartre qui  
est huileux. 11 s’ensuit aussi qu’un fel sensiblement aci-  
de fait de *nitre* & de tartre, est conVerti fur le champ  
en un alcali par l'action seule & habite du feu , quoi-  
qu’aVant cette action il n’y eût aucun vestige d’alcali,  
foit dans le *nitre ,* soit dans le tartre. Nous n’avons  
jnEqu’à présent aucune méthode connue de produire  
plus promptement un alcali fixe & fort, par le mélan-  
ge de fels qui loin d’être alcalins, paroissent au con-  
traire évidemment pourvus d’un acide prédominant.  
Le fel que l'on obtient de cette maniere est, à en ju-  
ger par tous fes effets, foit dans les ufages qu’on en  
fait en Medecine , foit dans l'emploi qu’en font les  
Chymistes, un alcali fort & fixe. Il dissere cependant  
un peu des autres alcalis fixes ; car si l'on verfe dessus  
de l'huile de vitriol, il rendra un certain efprit acide  
qu’on reconnoîtra à l'odeur pour eEprit de *nitre.* Ce  
qui démontre qu’il reste toujours un peu de vrai *nitre*dans cet alcali, quoiqu’à la vérité cet acide y foit ea  
très-petite quantité. Nous avons donc ici une maniere

*Ifay* N I T

excellente de préparer promptement un alcali fixe ,  
toutes les sois que nous en aurons besoin. Cechange-  
ment subit du *nitre* en un alcali ne surprendra point  
ceux qui savent qu’on n’obtient du *nitre* en Europe que  
par le moyen du Eel fixe qui se trouve dans les cen-  
dres du bois brûlé. Enfin le sel ainsi préparé *se* dissout  
facilement à l’air.

*Nitre alcalis.é par des charbons ardens.*

*Remplissez* un creufet large & fort de *nitre* très-sec, *ré-  
duit* en poudre exposé à l’air. Mettez ce creufet  
dans un fourneau ; environnez-le de charbons ar-  
dens placés à une certaine distance ; approchez  
peu à peu ces charbons du creufet, afin que le »i-  
*tre* qu’il contient conçoÎVeune chaleur qui s’aug-  
mente par des degrés insensibles , & que le creu-  
siet ne sic brise point. Lorsique vous aurez échauflé  
le tout de cette maniere, jufqu’à un certain de-  
gré, vous ferez le feu nécessaire pour mettre le  
*nitre* en fusion. Lorfque le *nitre* vous paroîtra  
aussi fluide que l'eau, vous prendrez un petit mon-  
ceau de charbon de bois bien ardent. & le met-  
trez doucement dans le *relire* fondu qui fera alors  
en repos. Ce charbon ( & non le *nitre*) s’enflam-  
mera fur le champ στ sifflera, & mettra toute la  
furface du *nitre* fondu en une agitation violente ;  
cette agitation durera jufqu’à ce que le charbon  
foit consumé, la flamme éteinte, & le *nitre* fondu  
restitué dans l'état où il étoit ayant qu’on y jct-  
tât le charbon. Prenez derectief un autre petit  
charbon ardent & le jettez fur le *nitre.* Vous re-  
marquerez aussi-tôt les mêmes phénomenes. Réi-  
térez cette opération jufqu’à ce que le *nitre* soit  
fixe au même degré de feu , ne coule plus & n’en-  
flamme plus le charbon ardent que vous y jette-  
rez, ce qui arrÎVera toujours à la longue. On re-  
connoîtra que l'opération tire à fa fin, lorfque le  
*nitre* commencera à perdre de *sa* fluidité, le char-  
bon ardent à sautiller Eut fa surface, & même  
quelquefois à fortir du creufet. Alors il faudra  
augmenter un peu le feu. Lorfque le charbon ar-  
dent exposé siir le *nitre* ne s’enflammera plus, on  
laissera refroidir le tout, & l'on trouVera dans le  
creufet une masse qui aura à sa surface supérieure  
un petit enfoncement, fait par le dernier char-  
bon ardent qu’on y aura jetté. Cette masse fera fo-  
lide , pefante , d’une couleur qui tiendra du blanc  
& du Verd, brûlante, alcaline & fe fondant fur le  
champ à l'air. C’est pourquoi il faudra la tirer du  
creufet tandis qu’elle fera fort chaude, en brisirnt  
le cretsset même , & l’enfermer dans un vaisseau  
net & bien bouché.

*R EMA R QUE S.*

ι. Ici lson Voit à l’œil que le *nitre* ne s’enflamme point  
avec le charbon ardent, & qu’il fe fait entre la matie-  
re inflammable du charbon & le *nitre* fondu, un grand  
mouVement d’impulsion & de répulsion ; car lorfque  
le charbon ardent qui étoit agité dans le creufet est  
consijmé, le *nitre* perd tout mouVement, & il ne pa-  
soit de flamme que lorsque l’on Vient à ajouter un  
nouVeau charbon, & la même agitation de la sclrface  
du *nitre* à se renouVeller. TOutesois il est éVÎdent que  
*le nitre* fondu hâte la consommation du charbon, qui  
ferait sans doute beaucoup plus lente Eans sim action.  
Il paroît que l’action accélératrice du feu sur la ma-  
tiere combustible augmente la déflagration, & par  
conséquent que l'effet du *nitre* flur les corps combusti-  
bles à l’aide du feu , n’est autre chofle qu’un mouve-  
ment Violent de répulsion; car si le charbon qu’on lui  
exposie est un peu considérable , il est chaffé aVec ex-  
pulsion ; après quoi le *nitre* reprend sion premier état  
de tranquilité. i

2. Les cendres du charbon fixe & végétal deviennent.

N 1 t 1566  
après la déflagration un alcali fixe, quife résiout très-  
facilement à l'air, Mais cet alcali est en beauccup plus  
grande quantité que la fubstance Végétale brûlée n’en  
peutfOurnir; le simplus proVÎent dont du. u;tre chan»  
gé. \*Voilà donc une autre méthode de conVertir le  
*nitre co* un alcali. L’alcali qu’on obtient ainsi Ee con-  
ferVesec très-difficilement; il *se* difiout premptement  
à l'air, & *se* met en une liqueur forte, brûlante, al-  
caline, & laisse une grande quantité de cendres. Si  
l’on dissout ce sel dans de l’eau de pluie, immédia-  
tement après qu’il est préparé; si on pafl'e enfuite cet-  
te solution ; on aura des feces qu’on dépouillera par  
des lotions réitérées de tous fels ; alors elles feront  
parfaitement insipides au gout, lorsqu’elles feront *sé-  
chés.* Si l’on donne par éVaporation aux differentes  
solutions la consistance de l'huile de tartre par défail-  
lance ; on aura une liqueur toute semblable à cette  
huile. Si l'on pel'e les cendres obtenues par les lo-  
tions; on parVÎendra à connoître combien il y aVoit  
dans le tout, tant de *nitre* que de cendre de charbon ;  
& combien le Eel de charbon Végétal brulé contribue  
à la préparation de cet alcali : & par conséquent pour  
combien le *nitre* y entre de sim côté. On dunnecom-  
munément au *nitre* ainsi préparé le nom de *nitre* fixe  
ou alcalisié.

*Cryflal minéral, ou fol de prunelle, par le nitre.*

1. *Prenez* du *nitre* purifié selon le second procédé ; fai-  
tes le fondre dans un creufet bien net ; lorsqu’il  
Eera fondu, Verfez - le en petit gâteau fur un  
marbre bien propre 5 conferVez ces gâteaux pour  
l'ufage, fous le titre de fel de prunelle.

2. *Dissolvez* ce *nitre* dans de l’eau de pluie bien claire où  
Vous aurez sait d’abord infuser à chaud des fleurs  
de paVot rouge; enforte que lleau en ait pris une  
belle teinture ; filtrez enfuite, épaississez la S0-  
lotion; elle donnera des crystaux , ainsi qu’on  
les a obtenus par les méthodes préeédentes. Si  
Vous faites sécher ces crystaux; vous aurez une  
autre efpece de Eel de prunelle, ou de cryse  
tal minéral. On a sait jadis un secret de la pré-  
paration de ce Eel de prunelle, & on le donnoit  
comme un antiphlogistique infaillible.

3 . *Faites* fondre quatre onces de *mire* pur dans un creu-  
fet bien net ; ajoutez-y enfuite un scrupule de  
fleurs de *soufre* ; il *se fera* fur le champ une  
grande flamme comme un édair, & cette flam-  
me cessera lorfque le sisufre Eera entierement  
consumé. Réitérez trois ou quatre fois la même  
opération. Verfez essuite le *nitre* dans des mou-  
les; & faites en de petits gâteaux, vous aurez  
un autre fel de prunelle médicinal.

*R E M A R QU E.*

Le *nitre* ainsi préparé a les mêmes propriétés, & peut  
être employé dans les mêmes circonstances que celui  
qu’on obtient par le fecond procédé auquel je don-  
nerois toutefois la préférence , pour m’épargner la  
peine d’une préparation inutile; car le *relire* affiné pu-  
rement & simplement, est aussi énergique qu’aucune  
autre de ces préparations. Il paroît que le *nitre* fon-  
du que le feu laisse dans un repos parfait, produit fur  
le soufre inflammable les mêmes effets que fur le  
charbon ardent; c’est-à-dire, qu’il fe fait une défla-  
gration plus prompte & plus forte. C’est en sitivant  
ces Voies qu’on est parVenu à la .ccmposition de la  
poudre à canon qui n’est autre Chose qu’un mélange  
de *nitre,* de foufre & de charbon. Ce font les Alla-  
mands qui ont donné au SH dont il s’agit, le nom de  
Eel de prunelle; s’étant apperçus qu’il guérissait une  
certaine feeVre épidémique accompagnée d’une est.

*-Lfay* N I T

quinancie dangereufe, qu’ils appellent *die brawne*, ils  
lui conserverent ce nom ; c’est par la même raisim qu’ils  
ont nommé prunelle, ou brunelle l’herbe aux char-  
pentiers, qui guérit la même maladie. Le fel ainsi pré-  
paré n’est jamais alcalin.

*Sel polychreste.*

c. *Faites* fondre du *nitre* pur dans un creufet ; ajoutez-y  
enfuite un peu de soufre pur; que cette addi-  
tion ne foit pas de plus d’un fcrupule à la fois ;  
il y aura déflagration ainsi que dans le procédé  
précédent; jettez la même quantité de sioufre  
après chaque déflagration , jufqu’à ce que Vous  
ayez employé autant de soufre qu’il y a de *nitre.*Le Eoufre s’enflammera moins promptement &  
moins Violemment fur la fin de l’opération qu’au  
commencement. Tenez toujours le creufet silr le  
feu, enforte qu’il foit rouge,au moins pendant  
une heure, Vous apperceVtez le fel rougeâtre çà  
& là; ou il aura une couleur grisâtre. Si Vous ti-  
rcz ce fel immédiatement après la déflagration  
aVec une égale quantité de foufre , sans y appli-  
quer le feu plus long-tems, Vous lui trouVerez à  
l’examen, ainsi qu’il m’a paru à moi-même, la  
même efficacité que le fel précédent.

2. *Ou prenez* parties égales de *nitre* pur & fec , & de fleurs  
de foufre ; reduifez le tout en une poudre très-  
fine. Faites bien chauffer cette poudre. Jettez-  
en deux ferupules à la fois dans un creufet ar-  
dent & tenu dans le feu; il fe fera fur le champ  
une Violente déflagration. Cette déflagration paf-  
sée, jettezla même quantité de poudre; & il *se  
sera* une seconde déflagration. Continuez ainsi  
jufqu’à ce que toute Votre poudre sioit épuisée ;  
& Vous trouVerez au fond du creufet un fel tout-  
à-fait femblable au précédent.

3. *Dissolvez* le fel ainsi préparé dans cinq fois fa quantité  
d’eau chaude. SerVez-Vous pour cet effet d’un  
Vaiffeau de Verre. Filtrez la liqueur tandis qu’el-  
le est chaude , épaiffissez-la jtssqu’à dessiccation.  
Vous aurez alors une substance blanche amere,  
fulphuresse, chaude au gout , & de la même na-  
ture que le Eel qu’on trouVe quelquefois dans les  
eaux chaudes minérales. Elle ne sera ni acide,  
ni alcaline ; mais composée de *nitre &* d’une cer-  
taine quantité de foufre altéré par le feu.

*R E AI A R QU E.*

Le foufre qui est composé de l’acide du Vitriol & d’une  
huile unis enfemble, a perdu dans fa\*déflagration la  
plus grande partie de fon huile ; & *sa* partie acide al-  
térée par le feu a peut être été mêlée aVec le *nitre ,*fans compter une petite partie de fon huile; ce qui  
donneroit un sed neutre fossile par le feu. Il paroît  
ici que le *nitre* qui donne aVec le charbon d’un *végé-  
tal,* un alcali fixe, *se* Change aVee le fioufre en un fiel  
fixe qui n’est point alcalin ; quelque longue & quel-  
que forte qu’ait été la déflagration aVec le foufre. C’est  
sur les essais réitérés, & les effets salutaires de ce Eel  
dans un grand nombre de maladies, que les Mede-  
cins, mais particulierement ceux de Paris, Pont ap-  
pellé polychreste. Si une persimne siiine &qui *se* porte  
bien en prend à jeun deux dragmes délayées dans Vingt  
fois cette quantité d’eau, qu’elle fe promene modé-  
rément enfuite, & qu’elle boÎVe à trois ou quatre sois  
quatre ou six onces de petit lait récemment fait; elle  
vomira doucement, elle fera même quelquefois pur-  
gée : mais ce fel pris de la maniere que nous venons  
de dire, sera diurétique & sudorifique toutes les fois  
qu’on le déterminera à opérer de cette maniere, soit  
par la chaleur, foit par le mouVement, Eoit par d'au-  
tres sudorifiques. Il dlvife les phlegmes Visqueux &  
froids ; il réfiout les condensations fortes du sang ; il

N I T 1568  
ouvre les paffages,il corrige la bile lorsqu’elle tend  
à la putréfaction; il la ranime lorsqu’elle est languise  
sante; & il 1 eVacue doucement & surement. C’est donc  
un des meilleurs remedes qu’on puisse employer dans  
les maladies chroniques & aiguës. Il est presque insail-  
lible dans les fleVres tierces inVétérées; il les chasse fans  
retour, & sims caufer d’obstruction aux Vssceres. Il est  
fort bon dans les fleVres quartes; il réfout peu-à-peu  
les matieres VisqueuEes qui les catssent. Ce n’est donc  
pas fans raisim qu’on lui a donné le nom de Eel po-  
lycrheste , oti de Eel qui a plusieurs Vertus, Si l’on jette  
un peu de Eel ammoniac dans la liqueur fondue , dont  
nous aVons parlé ci-dessus; & si on l'en soûle par des  
additions réitérées; on aura un Eel singulier dont la  
nature particuliere mérite bien d’être examinée.

*Esprit de nitre de Glauber.*

*Mettez* dix-huit onces de *nitre* pur, *sec, &* réduit en une  
poudre impalpable, dans une rétorte de Verre  
bien propre. Versiez dessus peu-à-peu six onces  
d’huile de Vitriol pure & bien rectifiée; placez auf-  
si-tôt la rétorteWur un feu de fable , & lui appli-  
quez un grand récipient de Verre. Lutez la join-  
ture du récipient & de la rétorte aVec de la ter-  
re & un peu de Eable. Il EeTera bien-tôt une *ef-  
fervescence avec* une fumée rouge. Modérez νο-  
tre feu; incessamment le réCÎpient sera plein de  
fumée rouge, & une liqueur commencera à dif-  
tiler goute à goute. Poussez fucccssiVement vo-  
tre feu jufqu’au dernier dégré que le fable puisse  
conceVoir. Après quoi Vous laisserez le tout se  
refroidir de foi-même. Lorsque la rétorte fiera un  
peu froide , Vous en séparerez le récipient; Vous  
aurez préparé auparaVant un Vaisseau de Verre  
fort & fec, & dont le cou foit étroit, Vous y  
adapterez un petit entonnoir , par lequel Vous  
VerEerez dans ce Vaisseau la liqueur contenue dans  
le réCÎpient; Vous ferez cette transiVasation fous  
une cheminée, pour empêcher la fumée rouge de  
*se* porter dans Vos poumons ; car elle est corro-  
siVe, ardente, & prodigieusement Volatile. Aussi-  
tôt que Vous aurez tranfVafé cet esprit, vous *fer-  
merez* le Vaisseau aVee un bouchon de Verre. On  
auroit pu s’en tenir au réCÎpient, & le fermer pa-  
reillement. On apperceVra ces Vaisseaux pleins  
d’une vapeur rougeâtre dans une agitation qui  
durera plusieurs femaines. La liqueur contenue  
dan^ le Vaisseau paroîtra d’une couleur d’or; on  
Verra toujours à fa surface une Vapeur rouge qui  
s’éleVera Vers la partie,Vuide du Vaisseau, j’ai ex-  
périmenté que cette Vapeur subsistoit dans cet  
état pendant plusieurs années. Si on ouVre le Vaisi  
feau il s’en échapera fur le champ une exhalai-  
sim abondante, volatile & rouge. Cette opéra-  
tion *se* fait beaueoup mieux dans les froids de  
l’hÎVer qu’en tout autre tems.

*R E M A R Q U E.*

L’huile de Vitriol approche à peine du *nitre,* qu’il s’en  
éleVe fur le champ un efprit aeide, ardent, Volatil,  
parfaitement nitreux, produisant les mêmes effets que  
l’eau-forte commune ,& qui régénere derechef le *Vi-  
tre* par le moyen d’un alcali fixe. On n’obtiendra point  
une plus grande quantité de cet esprit, quelle que soit  
celle de l’huile de Vitriol qu’on ajoute, & quel que  
foit le dégré de feu qu’on emploie. Tout le *nitre* ne  
deVÎent donc pas fixe de Volatil, folide de fluide, doux,  
d'acre, blanC de rouge, neutre d’acide, & inactif d’a-  
gissant. Cette liqueur est llefprit Véritable de *nitre,*ainsi qu’on peut slen assurer par sim odeur , sim gout,  
*sa couleur sues* fumées rouges,fes effets, & la faculté  
qu’il a de régénérer le *mtre.* Il ne contient rien de  
l’huile de Vitriol qu’on a employée à *sa préparation,*ainsi qu’ll est démontré par des expériences certaines.

1569 NIT

La partie du *nitre* qui n’est point rendue volatile par  
cette opération s’unit à l’huile de Vitriol, s’y fixe &  
forme aVec elle un fel blanc, compact, qui n’est ni  
acide ni alcalin , mais neutre, & d’une espece parti-  
culiere, assez semblable au tartre Vitriolé. En exami-  
nant ce résultat, quelques fameux Chymistes ont fup-  
pofé que le *Pelure* étoit compofé dans fon origine d’un  
fel fixe alcalin , de cet esiprit de *nitre* que nous obte-  
nons ici;l’un & l’autre mêlés ensemble jufqu’à par-  
faite faturation. Mais comme l’huile de Vitriol est un  
acide beaucoup plus fort que l’efprit de *nitre*ils ajou-  
tent que quand on mêle cette huile aVec le *nitre, la*partie fixe alcaline du *nitre* attire l’huile acide de νΐ-  
triol*, 8c* fait aVec elle un fel compofé de l’alcali du  
*nitre 8c* de l'huile de Vitriol : tandis que l'acide pur du  
*nitre* mis en liberté par cette huile de Vitriol , & dé-  
gagé de l’alcali qui le retenoit auparaVant deVÎent un  
acide pur , Volatil, rouge , & d’une nature partlculie-  
re. Ainsi ils attribuent tous ces phénomenes à une sim-  
ple séparation de parties préexistantes dans l'huile de  
vitriol & dans le *nitre*, fans que l’action du feu y ait  
d'autre part, que de donner lieu à cette féparation.  
Cette explication a quelque vraissemblance; & d’ail-  
leurs elle est confirmée par d’autres expériences : mais  
furtout par les deux procédés fuivans. Si nous regar-  
dons le *nitre* comme une production de quelques sub-  
stances animales, & d’un alcali fixe , il fera difficile  
d’y trouyer un principe qui ait quelqu’analogie aVec  
l’esprit acide que nous en aVons tiré ; d’autant plus que  
ceux qui ont examiné la nature de plus près, n’ont ja-  
mais pu trouVer de *nitre* engendré de lui-même. Il n’y  
a certainement aucun exemple d’acide naturel tel que  
celui de notre procédé. Il faut donc s’en tenir aux ex-  
périences,& ne fe point hâter d’en tirer des conclu-  
sions. Il n’y a ni dans Part, ni dans la nature aucun  
moyen connu , de préparer un esprit de *nitre* plus pur  
& plus fort que celui de Glaubcr. Aussi nous en fer-  
virons nous dans la fuite, toutes les fois que nos opéra-  
tions l’exigeront. Glauber qui le trouVa le premier,  
en fit long-tems un secret, & le mit à un prix exor-  
bitant : mais enfin il dÎVulgua fcn procédé, & nous lui  
aVons l'obligation de cette excellente production. El-  
le doit nous conduire à une réflexion bien fatisfaifan-  
te : c’est qu’il n’est pas possible qu’en appliquant les  
corps les uns aux autres, & en les traVaillant fur le  
feu, nous n’arriVions à des découVertes utiles & cu-  
rieuses. L’efprit de *mure* dont nous Venons de donner  
la préparation est une des plus belles qui le foient ja-  
mais faites en Chymie.

*Esprit de nitre dulcisié de Glauber.*

1. *Prenez* un grand alembic, mettez-y huit parties d’al-  
cohol pur préparé fans alcali. V*ersez* siir cet al-  
c©hol quelques goutes seulement d’esiprit sort de  
*nitre* de Glauber. Laissez ensilite reposier le mé-  
lange; agitez-bien les deux liqueurs afin qu’il fie  
fasse parfaitement; Verfez ensi-iite quelques gout-  
tes dleEprit de *nitre',* agités & mêlés comme ci-  
deVant ; continuez jufqu’à ce que Vous ayez mis  
sur l'alcohoI un huitieme de sa quantité dleEprit  
de *nitre.* Laissez ensiuite le tout en digestion pen-  
dant quelque tems. Distilez le tout deux ou trois  
sois dans une retorte , & vous aurez un véritable  
eEprit de *nitre* dulcifié.

2. Si l’on s’étoit fiervi d’un esprit de *nitre* commun , &  
d’un esprit de νΐη commun ; comme ils auroient  
contenu l’un & l’autre de l’eau, l'esiprit qu’on au-  
roit préparé , eut été moins balsamique & moins  
généreux.

3. J’ai moi-même expérimenté plusieurs fois , & j’ai fait  
voir à d’autres le danger qu’il y aVoit à mêler en-  
femble des quantités trop grandes d’alcohol &  
d’efprit fort *do nitre.* Si l'on met fur deux drag-  
mes d’efprit de *nitre* de Glauber six ou fept drag-  
*Torne IV.*

NIT Î57Ô

mes d’alcohol à la sois ; il se fait fur le champ une  
effervescence , &une ébullition violente accom-  
pagnées de vapeurs, & toute la liqueur s’échappe  
hors du vaisseau , quelque profond qu’il Eoit, non  
fans un grand danger de sijffoquer l’artiste, si l’ex-  
halasson parVenoit à ses poumons. Il m’est arrÎVé  
plusieurs sois de perdre de cette maniere les deux  
liqueurs. On trouvera là-dessus plusieurs Obser-  
vations importantes dans les transactions Philo-  
sophiques : elles siont du silvant MedecinM. Slare.

*R E M A R Q U E S. \** ς

Lorsqu’on vient à mêler l’alcohol avec l'esprit dé *nitre,* il  
sie répand sur le champ une odeur agréable qui tient  
beaucoup de celle de l’aurone : il *se* sait une efferVese  
cence violente entre l’acide volatil ,& l’huile pure fub-  
tile , fans l’interposition d’aucun alcali. Cette effer-  
vesicence est presique accompagnée d’inflammation ;  
car pour peu qu’on approche une chandelle allumée de  
la vapeur, le sond du vasie paroît en flamme , & tout sie  
brife, non fans un grand danger pour P Artiste. Plus les  
digestions & les distilations de ces liqueurs enEemble  
Eont réitérées, plus elles s’unifient étroitement; plus  
le Eel acide & huileux qu’elles donnent est parfait. Ce  
fel est un préferVatif très-préfent contre laccrruption ;  
il est balfamique, détersif, réfolutif, &préVÎent la pu-  
tréfaction de la bile. Si l'on s’en fert à propos, & aVec  
circonspection , on en tirera de grands ferVÎces. Delayé  
conVenablement, il nettoye les dents, & les rend *ex-  
tremement* blanches : mais s’il n’est pas suffisamment  
délayé, il en attaque l’émail & les gâte. Il restitue  
l’appétit dépraVé par une bile corrompue, ou par des  
phlegmesmuCilagineux.C’est un puissantcarminatifion  
le recommande , tant comme préferVatif, que comme  
remede contre la pierre. Le fameux Lithontriptique  
que Syluius aVoit mis à si haut prix , n’étoit autre cho-  
fe que cet efprit de *nitre.* Il proVoque la sileur & les  
urines , temperela soif, corrige l’haleine, & produit  
de bons effets dans le fcorbut. Il faut le prendre à jeun  
aVec de l’hydromel ou de la biere , ou aVec du νΐη,  
à la dofe de Vingt ou trente gouttes.

*Régénération du Nitre.*

Prenez *line once de nitre fixé, foc et préparéfelon le troi-  
sieme ou quatrieme procédé.*

ez-le dans huit fois autant d’eau : filtrez la *so-  
lution.* Mettez la liqueur chaude dans un Vaisseau  
de Verre net, chaud , dont le fond foit large & le  
col étroit. Verfez dessus peu-à-peu quelques  
gouttes dleEprit fort de *nitre* de Glauber. Chaque  
goutte occasionnera fubitement, en tombant, une  
grande efferVefcence. Secouez le Verre tant qu’el-  
le durera : Versiez derechef des gouttes d’efprit  
de *nitre ,* & continuez , jufqu’à ce que PefferVese  
cence commence à slaffoiblir. N’ajoutez fur la fin  
qu’une fieule goutte d’efprit de *relire , 8e* Eecouez  
- fiortement la liqueur chaude. Procédez de cette  
maniere , jusqu’à ce que toute efferVescence foit  
cessée. Cette liqueur Eera transparente ; il s’y For—  
mera bientôt des concrétions longues & crystalli-  
nes. Elle n’a point d’odeur ; elle est tant foit peu  
amere au gout & parfaitement nitteufe. Délayez  
un peu plus la liqueur ; faites-la bcuillir pendant  
un moment, filtrez-la Chaude, laissez-la sléVapo-  
rer jufqu’à ce qu’il *se* forme une pellicule : elle  
Vous donnera enfuite des Vrais crystaux de *nitre.*Filtrez le reste de la liqueur; épaisissez-la, &elle  
crystallisera comme ci-deVant : c’est ainsi que  
Vous augmenterez la quantité *de nitre* que Vous en  
Voudrez tirer.

2. Si l’on s’étoit sierVÎ dans ce procédé, au lieu *de nitre*fixe, d’un autre alcali fixe , pur, & sait de tartre  
GGGgg

*ipji* NIT

ou de potasse ; il auroit eu le même succès , & I  
l’on auroit obtenu le même *nitre ,* sans aucune dif-  
férence.

*R E M A R QU E S.*

Le célébre M. Bnyle avoit de si grandes idées de cette  
expérience, qu’il n’a pas dédaigné d’en faire la ma-  
tiere d’un T raité ; & c’est en effet une des plusimpor-  
tantes détouVcrtes de la Chymie, Elle nous montre  
comment on peut obtenir fur le champ, par un mélan-  
ge pur & simple, de l’acide le plus fort & le plus corro-  
sif&d’un alcali, un fel neutre doux rafralehissant &  
qui n’a rien de Corrosif. On voit aussi dans le même  
procédé un aeidetrès-Volatil & très-odoriférant, attiré  
fur le ehamp dans un alcali fixe, dépouillé de toute fon  
odeur ,& si parfaitement privé de fa Volatilité , qu’il  
peut supporter le feupouflé au degré Capable de mettre  
c'e corps en fusion. Ce qui nous fait conceVoir , com-  
bien est grande la force attractiVe entre l’acide  
& l’alcali. Il s’éleVe au moment du conflict, une gran-  
de quantité d’air élastique & raréfié. C’est une des fui-  
tes de l'attraction;car cet effet cesse aVec elle, par où il  
paroît que l’air est chassé, tant de l’acide que de l'alcali  
dans la collision ; preuVe certaine qu’il y a attraction &  
non répulsion. Peut-être aussi que le mouVement vio-  
lent & fubit qu’on remarque, n’a d’autres caufes que  
l’expulsion & la sortie rapide de l’air , lorsque l’alcali  
& l'acide Viennent à s’unir intimement. Nous Voyons  
encore ici un acide fubtil & liquide , former un corps  
ferme siolide & salin aVec un alcali. Deplus l'alcali qui  
le resoudroit de lui-même à l'air , & l'acide du *nitre*qu’on auroit bien de la peine à rendre l'olide par aucune  
autre méthode , donnent en s’unissant, un fel qui ne fe  
réfijut point dans l’air , lorsqu’une fois il est *sec,* qui  
prend même une forme folide, & qui donne des cryse  
taux dans l’eau. 11 est encore éVÎdent qu’un alcali peut  
être déterminé par un acide , à fe conVertir en cette *es-  
pece* defel d’où l'acide proVÎent. L’alcali est donc une  
efpece de femelle que l’acide impregne,fur lequel il  
agit en qualité de mâle, qu’il féconde pour ainsi dire ,  
& à l’aide duquel il conferVe fon efpece. C’est donc  
l’acide qui détermine l'alcali dont la nature est d’elle-  
même indifférente. Il paroît que les derniers principes  
du mire font un alcali fixe soûlé d’un esprit acide de  
*nitres 8e* que c’est parconsilquent à l'union de cet alca-  
li & de cet esprit qu’il faut rapporter la nature , la fi-  
gure & les autres propriétés de ce fiel. Mais tout *nitre*proVÎent-il originairement de cet acide ; cet acide y  
préexistoit-il ; en étoit-il de même de l’alcali fixe au-  
quel il s’est uni ; c’est ce que je n’assurerai point ; c’est  
même ce dont je doute beaucoup ? Ce que je fiai , c’est  
que le *nitre* peut être produit de cette maniere; &  
qu’on peut aussi le tirer d’une terre imprégnée des  
parties de siibstance animale dssoutes, des parties fia-  
lines des végétaux , & de chaux Vive.

*Nitre régénéré fous une forme non-sixe.*

I. Mettez dansun grand Vaisseau dont le col Eoit étroit, I  
trois onces d’un fel pur Volatil, alcalin. Délayez  
ce sel dans six fois fa quantité d’eau claire: Ver- i  
fez goutte à goutte fur cette folution, del'efprit  
pur de *nitre* ; continuez de la même maniere ,  
jtssqu’à parfaite saturation. La solution dans cet  
état Vous donnera bientôt des crystaux oblongs ,  
falins , prisinatiques , à huit pans , & tout-à-fait  
femblables à ceux du *nitre.*

*2.* Délayez cette liqueur composée avec, deux Eois sa  
quantité d’eau : évaporez jtssqu’à formation d’u-  
ne pellicule si.lr un feu modéré. Laissez repofer le  
tout dans un lieu frais , & vous aurez des crystaux  
nitreux. Continuez l'opération , jufqu’à ce que  
tout le sel Eoit épuisé ; le SH vous viendra fous la  
forme de crystaux de *nitre,* sans aucune odeur. '

NIT 1572

Ces crystaux *se* fondront aisément Eur le feu;  
s’évaporeront en même-tems , & ne demeureront  
point fixes comme le *nitre.* Ils prendront feu  
aVec toutes les matieres inflammables , comme le  
*nitre ; &* ils donneront aVec l'huile de Vitriol un  
efprit Véritable de *nitre:* ce n’est donc autre cho-  
fe qu’un *nitre* à demi Volatilisé.

*R E M A R QU E S.*

Cette expérienCe est admirable ; elle répand un grand  
jour fur plusieurs particularités de l'opération précé-  
dente, auxquelles nouspouVons ajouter , qu’il sie fait  
un fel prÎVé de toute odeur, aVec deux corps très-odo-  
riférans ; un siel doux & très-rafraîchissant, aVec deux  
caustiques violens ; un fel qu’il n’y a que la plus gran-  
de chaleur capable de le Volatilifer, de deux corps très-  
Volatils. Il paroît que l'alcali Volatil indifférent de lui-  
même pour toutes métamorphoses , deVÎent foûlé par  
un acide , un fel particulier , de la nature de l’acide  
employé, & d’où l'on régénere le corps qui l’a pro-  
duit ; d’où nous Voyons que la Volatilité d’un fel dé-  
pend de l’alcali qui entre dans *sa* composition;si l’alcali  
est fixe, le fiel est fixe; s’il est Volatil, le fiel est Volatil.  
La nature du fiel produit dépend donc aussi de l’alcali  
qui y entre. Nous aVons donc le moyen , tant cher-  
ché par les Chymistes des siecles précédens, de vo-  
latilifer le *nitre.* Il m’a fiemblé, à l'examen que j’ai  
sait des propriétés de la liqueur semi-Volatile, qu’el-  
les Eont exactement les mêmes que celles du *nitre*commun , ou du *nitre* fixe régénéré ; elles font seule-  
ment un peu plus faibles , en forte qu’on pourroit dire  
qu’il y a entre les unes & les autres la différence des  
propriétés du fel marin, & de celles du sel ammoniac.

*Alcahest de Glauber.*

*Mettez* du sel alcalin préparé, selon le quatrieme procé-  
dé dans un plat Vernissé. Expofez-le à l’air  
libre dans un lieu frais tranquile, & à l'abri de la  
poussière; il *se* dissoudra bientôt. Verfez dans  
un Verre net ce qu’il y aura de dissous. Expofez  
derechef le reste à l’air libre ; réitérez l’opéra-  
tion , jufqu’à ce que tout le fel Eoit conVerti en  
une liqueur : il restera beaucoup de cendres. La  
liqueur passée fera claire, alcaline, & épaisse com-  
me l’huile de tartre par défaillance.

*R E M A R QU E S.*

Telle est la fameufe liqueur des Chymistes , Vantée  
comme un grand fecret par Glauber fon Inventeur, qui  
la donna pour le Vrai alcahest : mais les fecrets connus  
font assez ordinairement rnéprisés;& c’est ce qui est arri-  
vé à celui-ci. J’ai fait Eur cette liqueur beaucoup d’ex-  
périences ; & je ne lui ai jamais découVert aucune pro-  
priété particuliere , & qui ne lui fut commune aVec  
l’huile de tartre par défaillance ; la feule différence  
qu’il y ait entre ces deux liqueurs , c’est que la pre-  
miere *se* prépare plus difficilement , s’obtient en moin-  
dre quantité ,ste Vend plus cher , & est par cette feule  
rasson peut-être plus goutée.

*Nitre nitré.*

Prenez *huit onces de lesseve de nitre pur.*

Versez dessus 30 gouttes de llesprit de *nitre* le plus fort.  
Faites éVaporer jtssqu’à ce qu’il *se* fiait formé une  
pellicule; faites crystallifer à l’ordinaire, il Vous  
viendra des crystaux nitreux très parfaits : mais  
d’un gout acide.

*R E M A R QU E S.*

Ce procédé fait voir comment certains fels peuvent être

**1 573** NI T

unis avec les acides qu’ils donnent eux-mêmes , & sur- f  
mer un fel composé. Selon qu’on ajoute plus ou moins  
d’efpri t, le Eel est plus ou moins acide : mais plus il est  
acide, plus il a de peine à sécher & à demeurer *sec* ; il

. est toujours prêt à *se* dissoudre à l’air. Le *nitre* ainsi  
préparé s’emploie avec sifccès dans les fievres ardentes,  
où la langue est sieche & fordide, & où il y a soif

*Heure végétant.*

*Si* dans la préparation de l’esprit de *nitre* de Glauber,  
on met quatre parties de *nitre , Sc* une d’huile de  
vitriol ; & si après qu’on aura entierement extrait  
l’esprit , on expoEe à l'air libre le sel blanc qui  
restera parfaitement fec dans.la rétorte; *sa* furfa-  
ce fe couvrira bientôt d’un duyet épais & long,  
comme s’il y aVoit végétation. Ce phénomene  
m’a paru particulierà cefel ..mais si on le dissout  
dans de l’eau , si l'on passe la solution , & si on la  
fait évaporer jusiqu’à dessiccation dans un vaisseau  
cylindrique; sa surface supérieure exposée à l’air  
libre, paroîtra parsemée d’une espece de petites  
plantes branehues qui s’éVanoüissent à l'approche  
du feu , & laissent la furface unie : mais si l'on *ex-  
pose* derechef le vaisseau à l’air libre dans ‘un  
lieu tranquile , les petites plantes renaîtront. On  
peut faire mourir & reffissciter de cette maniere  
plusieurs fois ces petites plantes ; ce qui a donné  
lieu à quelques Chymistes , d’imaginer une infi-  
nité de fables ; & ce qui m’a fait imaginer à moi-  
même , qu’il pourroit bien y aVoir quelque cho-  
*se* d analogue entre cette opération, & la répro-  
duction des plantes , pour ainsi dire de leur pro-  
pres cendres

*REMARQUES.*

Cette expérience curieufe sait Voir quelle est la disposi-  
’tion du *nitre* àcrystalliser ; on l'a regardée comme une  
espece de Végétation artificielle ; je n’ai jamais donné  
dans cette imagination de quelques Artistes , & je me  
fuis bien gardé d’y Voir une réfurrection Végétale.

*Esprit de nitre avec les terres bolaires.*

*i.* Prenez *une livre et demie de nitre purifié et réduit  
en poudre s*

*quatre livres et demie de terre bolasre commune  
rouge. r*

Mêlez le tout enfemble; mettez ce mélange dans un  
Vaisseau de terre à long col ; en forte qu’il ne puise  
*se* s’éleVer , & sortir du Vaisseau , lorsque ce Vais-  
seau étant placé dans le fourneau, fon col fera  
situé horifontalement. Adaptez à ce Vaisseau un  
récipient , lutez-les enfemble. Appliquez d’a-  
bord un feu modéré pour échauffer les matieres ;  
augmentez ce feu à chaque quart-d’heure , juf-  
qu’à ce que le fourneau & les Vaisseaux aient con-  
çu une Violente chaleur. Il s’éleVera d’abord dans  
le récipient une Vapeur humide. Poussez le feu  
dans l'efpace d’une demi-heure , au point que la  
Vapeur change de couleur , & devienne rougeâ-  
tre. Augmentez encore fuccessiVementlachaleulo  
& la Vapeur deviendra parfaitement rouge. Con-  
tinuez ce feu pendant trois heures ; enfin poussez-  
le à un si haut degré, que les Vaisseaux deviennent  
rouges , que la matiere foit ardente , & s’apper-  
çoÎVe à travers les récipiens de Verre. Entretenez  
le feu dans cet état pendant deux heures. Laissez  
ensuite refroidir le tout ;& aussi-tôt que les cols  
<les Vaisseaux feront froids , séparez le récipient,  
& prenez des précautions pour éVlter la fumée.  
Verfez la liqueur distilée par un entonnoir dans  
un Vaisseau de Verre. Fermez le Vaisseau aVec un  
bouchon de Verre, & mettez-le dans un lieu frais : I

N î T 1574.

vous aurez de cette maniere un efprit de *nitre* très-  
sort , acide , piquant & caustique , exhalant des  
fumées très-rouges , comme l’efprit de *reltre de*Glauber : mais toutefois moins fort. Lorfque la  
distilation est bien Eaite, j’ai éprouvé qu’on ob-  
tient en esprit neuf feiziemes du *nitre* employé.

2. Le boI restant confer-ve toujours tin gout de *nitre.* Je  
l’ai sait bouillir dans une grande quantité d’eau ;  
j’ai passé la liqueur, & réitéré l'ébullition avec de  
nouvelle eau , jufqu’à ce qu’il ne me Vînt plus  
rien. J’ai mêlé toutes ces lessives qui étoient alors  
claires, & qui aVoient ungout nitreux; je lésai  
réduites par l’évaporation à une petite quantité  
qui avoitl’épaisseur du lait; dans cet état, elles  
aVoientun gout très-piquant, mais toutefois lixi-  
Viel & tant foit peu alcalin. J’en ai fait l’examen  
avec des acides, & je les ai trotiVées tant foit peu  
alcalines, n’ayant pastout-à-fait la nature du z/i-  
*tre, 8e* n’étant point non plus Vraiment alcalines.

*r*

3. Il saut avoir grand foin dans cette opération , que les  
charbons qu’on jettera dans le fourneau pendant  
la distilation , aient été déja échauffés; autrement  
l’humidité qui s’en échapperoit subitement lorf-  
qu’ils seroient fur le feu , seroit briser les Vaiso  
seaux. On obferVera soigneusement encnre, lorsi-  
qu’on ouvrira le regître du fourneau , d’entrete\*  
nirle feu, de peur que la fraîeheur de l’air qui  
s’y précipitera subitement, ne produise le même  
effet que l’humidité des charbons. L’Artiste pren-  
dra garde encore en ouVrant le regître du four-  
ncau, que la flamme qui s’en échappera ayee vio-  
lence ne lui frappe le vifage , ou n’entre aVec  
l’air dans fes poumons.

4. Le *nitre*pur mis seul dans une rétorte de verre, &  
au bain de Eable, Ee fond comme le verre; lorse  
qu’il est une fois en fusion, le feu n’augmente  
point fa chaleur. Quel que soit le tems pendant le-  
quel on le tiendra dans cet état, il ne donnera  
point dlesprit acide : mais demeurera fixe, sans  
produire aucune exhalaison considérable. Si on le  
laisse long-tems en fusion dans une rétorte de Hese  
fe ,& que le feu foit fort violent; ce fel passera à  
travers les pores du Vaisseau de terre, & fera pref-  
que tout-à-fait perdu ; il n’envoira d’ailleurs au-  
cun esprit acide dans le récipient.

5. Le *nitre* mêlé avec trois fois fa quantité d’argile, de  
brique ou de terre à pipes , réduit en pOudre, &  
mis dans un crelsset siir le feu, ne fe fundrapoint,  
fumera , donnera une Vapeur aeide , & s’exhale-  
ra en très-grande partie & en fort peu de tems.

*R E M A R QU E S.*

1. D’où l'on Voit que le feu agissant fur le *nitre* que Pin-  
terpolltion de trois fois la quantité d’une matiere qui  
ne fe met point en fusion , empêche de fe sondre, pro-  
duit un effet fort différent, & s’échauffe beauccup plus  
Violemment, que dans le cas où ce fel coule. Le Chan-  
gement produit alors, consiste à rendre une substance  
fixe, Volatile; uneFubstance douee, acre; un cOrpsEo-  
lide, fluide; une EubstanCe neutre, un acide Vlolent.  
**T** outes ces choEes se feront en empêChant la fusion du  
fel, ainsi que nous nous y siornmes pris dans le septie-  
me procédé , à l’aide de l'huile de Vitriol & d’un feu  
de siable. Mais n’y auroit-il ροϊηί dans l’esiprit ainsi pré-  
paré , quelques liqueurs proyenantes du bül ? C’est une  
question qui n’est pas encnre bien décidée; en tout cas  
le doute n’est point mal-fondé : car le bol qui a fervi  
une sois dans Cette opération , ne peut plus être em-  
ployé une sieconde fois , ni ferylr à l'extraction de l’ef-  
prit de *nitre.* Mais l’efprit de *nitre* preparé avec l’huile  
de vitriol, & le même esiprit préparé aVec la chaux de  
vitriol, sisus le nom d’eau-forte, ne different en rieiî

G G G g g lj

N IT 1576  
simt bien préparés ,’un acide nitreux qu’on distingue à  
les fumées rouges de tous les autres acides, & qui fe  
manifeste toujours par ces fumées & par fon odeur  
particuliere. Si on les mêle aVec un alcali fixe , on en  
régénérera le *nitre* même.

*Esprit de nitre fumant, de Fréderelc Hoffeman.*

Les Auteurs de Chymie font mention à tout moment de  
flammes produites par le mélange de certaines liqueurs.  
Nous lisons dans la Physique foûterraine de Becher  
que l’huile de Vitriol mêlée aVec l’huile de térébenthi-  
ne , produit une chaleur Violente accompagnée de flam-  
mes ; ce qui ne fe Vérifie point à l'essai, quelque forte  
que l'oit l’huile de.Vitriol dont on fe ferVe. Olaüs Bor-  
richius annonce, *Act. Haffe An.* 1671. *Obf. y s.* l'ex-  
périence de deux liqueurs qui font froides au toucher,  
& qui mêlées enfemble donnent de la flamme.

Voici comment il faut procéder.

Prenez *de l’es.prit récent de térébenthine de Venise froide >quatre onces.*

Mettez-le dans un grand vaisseau ; versiez dessus six onces  
d’eau-forte récente, bien préparée & froide. Agi-  
tez le vaisseau ; lassez la liqueur exposée à l’air  
libre. Vous verrez au bout d’ime demi-heure des  
fumées épaisses , accompagnées deflammes, sor-  
tirpar l'orifice du vaisseau.

J’ai réitéré plusieurs fois cette expérience; j’ai mêlé de  
l’eau-forte avec de l’esprit Ou de l’huile de térébenthi-  
ne, & je n’ai jamais remarqué qu’une ébullition fort  
chaude à la vérité, accompagnée d’une grande quanti-  
té de fumée, mais fans flamme.

Cependant les reflexions fuÎVantes m’ont^empêché de  
prononcer contre l'autorité de Borrichius.

Il y a environ vingt ans qu’ayant mêlé & distilé de l’hui-  
le excellente de vitriol avec du fel commun, felon la  
méthode de dauber, je m’avisai de distiler la même  
huile , non avec du sel commun , mais avec du *nitre.*pur & sec , dans unWrétorte deverre placée Eur un feu  
modéré , j’en tirai un efprit d’une couleur rougeâtre  
qui furnoit beaucoup, *8e* d’une si grande subtilité qu’il  
étoit difficile de le contenir dans le vaisseau.

Je fis plusieurs expériences avec cet efprit, le mêlant tan-  
tôt avec de l’efprit de vin bien rectifié, tantôt avec des  
huiles bien distilées, tantôt avec l’un & l’autre. Il fie  
faifioit une violente ébullition , accompagnée d’une  
grande chaleur , & de beaucoup de fumée rouge & fé-  
tide qui s’échappoit du vaisseau. Il m’arriva de verfer  
dessus une très-petite quantité d’huile commune de  
clous de girofles, qui étoit demeurée par hafard dans  
un verre; il fefit d’abord une eflervefcence; enfuiteiI  
parut une petite flamme qui ne dura qu’un moment.  
M’étant proposé les jours fluivans de réitérer cette ex-  
expérience en préflence de quelques amateurs de la  
Chymie, l’effet ne répondit point à mon attente, Eans  
doute paree que le verre lfavoit point été suffisamment  
Eermé, & que l’efprit avoit presque entierement con-  
filmé la cire qui le couvroit. C’est pourquoi je distilai  
derechef de lleEprit que j’enfermai dans un vaisseau  
auquel j’adaptai un bouchon de verre, afin que la vola-  
tilité de l’efprit ne Ee dissipât point & ne s’en allât pas  
en fumée. Je repris alors mon expérience, elle me réusa  
fit ; il parut une flamme claire & transparente qui n’é-  
toit accompagnée presque d’aucune fumée, & qui s’é-  
levoit toutes les fois que je Verfois de cet efprit Eur  
l’huile de clous de girofle.

Le bruit de cette expérience étant parvenu à Leipsic & à  
Berlin , elle me procura la visite de deux hommes cé-  
lcbres , Messieurs Leibnitz & Tschirnhausien , & ils en  
furent l'un & l’autre frappés. Je vis enfuite dans les

1575 N I T

de l’efprit *de reltre* fait aVec l’alun calciné ; cependant  
οη n’emploie point de bols à leur production. 11 n’est  
donc pas encore possible de prendre parti ; il faut con-  
tinuer à recueillir des expériences & attendre du tems  
les éclaircissemens que nous n’avons point.

2. Quelques Chymistes habiles d’entre les modernes,  
ont fupposé que le *nitre* étoit composé dlem alcali , &  
d’un acide nitreux particulier , ainsi que nous avons  
dit au feptieme, neuvième & dixieme procédé. Le fa-  
vant M. Homberg a déterminé par des expériences pé-  
nibles & un calcul fubtil, le rapport de l’alcali à l’aci-  
de ; & il a trouvé que l'un étoit à l’autre comme 480 à  
183. On obtient ici par la distilation neuf feiziemes  
d’acide, relativement au *nitre* employé, & le reste ne  
donne prefque point d’alcali. Ce qui démontre évi-  
demment que cet acide provient du *nitre* altéré par le  
feu, & non d’une séparation de l’acide & de l'alcali  
préexistentes enfemble avant l’opération; essorteque  
l'action prodigietsse du seu opere ici les mêmes effets  
qu’on auroit lieu d’attendre de l'huile de vitriol. Puise  
qu’il ne fe fait point dans la nature de vrai *relire* de lui-  
même , & qu’on ne peut obtenir fon esprit, que par le  
moyen de l’huile de vitriol ou du feu, en empêchant  
le fel de fe fondre ; il n’y a aucun doute qu’on ne doi-  
ve l’un & l'autre à l’art & au travail des Chymistes.  
D’où nous conclurrons qu’iln’étoit possible ni à la natu-  
re , ni aux Artistes de former la poudre à canon avant  
la découverte du *nitre*, quand bien même tous les au-  
tres ingrédiens naturels auroient été connus, excepté,  
*le nitre.*

3. Lorfcme le colcothar rouge de vitriol ou l'alun calci-  
né, est mêlé aVec le *nitre* dans un certain rapport qui  
l’empêche de fe fondre sur le feu, & qui le met en état  
d’en fupporter l’action, il Vient un esprit acide en fu-  
mées rouges; cet eEprit est en grande quantité & resi-  
semble à tous égards au Véritable eEprit de *nitre* du pro-  
cédé précédent. Nous remarquerons ici que le colcho-  
tar & l’alun calcinés contiennent en abondance un aci-  
de très-fort appelle huile de Vitriol ou efprit d’alun; &  
que cet acide mis en action par le feu, pénetre le *nitre,*dégage fon efprit, prend ia place & laisse *mx-caput  
mortuum.*qui contient ce que nous appellons la pana-  
cée double, production fort femblable au fel qu’on  
obtient dans la préparation de l’efprit de *nitre* de Glau-  
ber. Telle est l’origine de toutes les eaux fortes , dont  
la préparation dépend entierement des moyens que nous  
aVons assignés ci-dell'us dans le feptieme procédé. C’est  
une opération bien singuliere que cette transmigration  
des esprits acides & salins dont l’un chasse l’autre ,  
prend ha place , & donne lieu à des transmutations fin-  
gulieres. Selon les lumieres que nous aVons à présent,  
nous regardons l’huile de soufre faite à la cloche , & \*  
l’huile d’alun comme un acide parfaitement le même,  
ayant l’un & l'autre la propriété de séparer tous les au-  
tres acides connus des matrices qui les contiennent, de  
les rendre parfaitement Volatils , de les chasser, de  
prendre leur place , & de former des restes un nouveau  
corps d’ime nature particuliere & analogue à cet acide  
plus fort. L’eau-forte eft un efprit de *nitre.* Le col-  
chotar ne peut être dépouillé de tout sem acide par le  
feu, quelque Violent & quelque continué qu’il foit.  
Ainsi le *caput mortuum* de Vitriol & d’alun contient un  
acide fort que le feu ne peut chasser. Cet acide est  
attiré par la partie du *nitre* qui n’est point conVertie en  
acide. Le feu les unit enfemble , ils forment unenou-  
velle espece de fel, & chassent un efprit acide Volatil,  
fous la forme d’eau-forte. Ceux qui fe Vantent de con-  
vertir chymiquement tout le corps du *nitre* en distila-  
tion, en un efprit de *nitre,* & de tirer d’une livre de  
*reltre* une livre d’esprit, avancent un fait qui me paroît  
entierement impossible , & contraire a la nature de  
l’art. Je m’en fuis assuré par plusieurs expériences.

L’esprit de *reltre* de ce dernier procédé , llesprit de *nitre*de Glauber & l’eau-forte commune, donnent lorsqu’ils

1577 N I T

Actes des Savans que le Docteur Slare de la Société  
Royale d’Angleterre écrivoit de Paris, que M. Hom-  
berg préparoit un esprit, qui mêlé avec des huiles aro-  
matiques & Asiatiques , produisioit une flamme claire  
& transiparente. M. Slare fit lui-même rapport de cette  
expérience à la Société Royale, & la déerivit dans les  
Tranfiactions Philosophiques. Je puis assurer que j’i-  
gnorois parfaitement la découverte de M. Homberg,  
lorsque je fis celle que je viens de rapporter. Aussi l.’il-  
Iustre M. Leibnitz parle-t’il dans fa Théodicée de mon  
efprit, fous le titre d’efprit d’Hoffman , & il croit que  
quelques-uns de mes difciples pourroient bien en avoir  
porté la composition à Paris. Peut-être aussi cette dé-  
couverte s’est-elle faite en même tems en deux lieux  
différens ; je fuis fort éloigné de tirer d’une découverte  
purement curieufe&qui ne tend qu’à éclaircir la gé-  
nération de la flamme, plus de gloire qu’elle n’en mé-  
rite.

Llefprit de *nitre* fumant *se prépare de* la maniere fui-  
vante.

Prenez *du nitre bien dépuré, tel que celui de Moscovie, et  
dégagé de scl commun s une demi-livre.*

Rendez-le suffisamment *sec* fur un feu medéré; verfez  
deffus enEuite une égale quantité d’huile de vi-  
triol bien rectifiée ; mettez le tout dans une rétor-  
te de verre ; distilez fiur un feu de sable modéré ,  
& vous aurez au bout de quelques heures un *es-  
prit* fulphureux très-volatil.

Si le *nitre* n’est pas fLiffifamment *sec,* s’il est impur, s’il  
est chargé de particules salines ou terreul.es, vous au-  
rez d’abord un eEprit très-fort qu’il faudra séparer; car  
celui qui viendra enfuite avec le phlegme , n’est point  
propre pour l’expérience, quoiqu’il foit d’ailleurs très-  
bon pour faire l'efprit de *nitre* dulcifié. On obferve que  
cet esprit est d’autant plus fort & plus pénétrant, lors-  
qu’il passe dans le récipient fous une couleur jaunâtre  
& non rouge ; la couleur rouge marque que le *nitre*étoit mêlé de particules hétérogenes.

Il demeure dans la rétorte fous une forme trèsssolide, un  
fel blanc & d’une figure convexe qu’il reçoit de la par-  
tie concave de la rétorte. Ce fiel est très-denfie & ne se  
dissout qu’avec beaucoup de peine dans un menstrue  
aqueux. Mais ce qu’il y a d’étonnant, c’est que le vi-  
triol & le *Vitre,* deux fiels qui n’entrent en fusion fur  
un feu violent qu’avec beaucoup de peine, fe fondent  
fur un feu de fable modéré , & forment enfemble une  
masse trèsTolide ; ce qu’il faut attribuer fans doute aux  
esprits ignés produits par l'union réciproque de ces  
deux corps, & en vertu defquels slest faite la dissolu-  
tion & la colliquation de toutes leurs parties.

J’ai tenté un grand nombre d’expériences avec cet efprit,  
en le mêlant avec des huiles distilées ; & j’ai remar-  
qué qu’il produiEoit en un moment & fort prompte-  
ment, aVec les plus pesantes , telles que celles de gi-  
rofles & de canelle, & de bois de fassafras, une flamme  
tranfparente, presque sans aucune fumée fensible ;\*&  
quest on le joignoit en petite quantité à l’efprit de té-  
rébenthine, dans un Vaisseau étroit par le fond, il se  
faifoit une fumée forte & chaude, mais fans flamme.  
Si l’on met une once de chaque liqueur dans un vais-  
seau à large orifice, & qu’on agite le mélange, il fe fe-  
ra une flamme Violente.

C’est cette expérience qui *m’a* déterminé à juger plus fa-  
Vorablement de celle de Borrichius , & à conVenir  
qu’elle réussira fans doute, si l'on prend les précautions  
qu’il exige, c’est à-dire, si l'on fe fert d’une eau sorte  
récente & généreisse, & si l'on mêle les liqueurs qu’iI  
indique dans un Vaisseau large. Cet esiprit fumant & in-  
flammable n’étant autre chofequ’une eau forte, géné-  
reufe & distîlée facilement , comme il paroît à fa cou-  
leur, à fon odeur & à fes propriétés, je ne doute point  
que l'eau-forte préparée à l’ordinaire, avec le *relire &*

N I T 1578  
le vitriûl, ne produisît des effets femblables, si l'on olu  
servoit de mettre à part la premiere & la plus sorte, &  
de la garder dans des vaisseaux bien fermés. Ηοεεμλν,  
*Obs. Phase Chym-Lib. II. Obs.* 3.

S’il y a quelque liqueur pénétrante & corrosive, capable  
de s’insinuer dans tous les corps , de les corroder, de  
les dissoudre , de les détruire, *8e* d’altérer leur tissu,  
c’est certainement l’esprit de *relire* bien acide & bien  
concentré, dépouillé de tout fon phlegme, rendu in-  
flammable & parfaitement volatil. Je penEe aussi que si  
l’on en applique fur les exeroifla-nees charnues, fur les  
verrues & fur les tumeurs contre nature du corps, il les  
déracinera & les emportera très-facilement. Outre ces  
avantages, si l'on ajoute à cet esprit le fel volatil de  
SH ammoniac , ou le fiel de tartre, l’effervescence le  
dépouillera totalement de *sa* qualité corrosiVe; ce mé-  
lange dégénérera en un sel nitreux qui dissous dans de  
Peau, deviendra un puissant diurétique, poussera for-  
tement par les urines, & fera salutaire dans les mala-  
dies séreuEes & cathartiques. On pourra corriger enco-  
re la qualité corrosive de cet esiprit, en mettant fur une  
de Ees parties, huit parties d’esiprit de vin bien recti-  
fié , & en distilant le tout à l’alembic au feu de fable.  
On obtiendra par ce moyen un efprit d'une odeur  
agréable, d’un gout acre & pénétrant, Eans aucune esta-  
lité corrosive, carminatif , & conséquemment très-  
propre à disicuter & à résoudre les humeurs visqueu-  
fes. Cet esprit dulcifié possede encore, en cOnséqucn-  
ce du fioufre vaporeux qu’il contient, quelques quali-  
tés anodynes & sédatives, & est très-énergique dans les  
douleurs & dans les fpasines ; c’est pourquoi l’on en  
fait beaucoup plus d’ufiage dans la pratique , que de  
llesprit commun de *nitre* dulcifié.

Quant à la raifon du procédé, la voici :

LleEprit de vin bien rectifié n’est autre chose: qu’une huile  
très- Eubtile , intimement unie avec du phlegme ; lorse  
qu’il vient à fie mêler intimement avec l’eseprit corro-  
sifdu *mure,* il doit former avec lui un mélange d’tme  
nature moyenne, qui vient après fa dissolution , par la  
distilation, & qui constitue llefprit de *nitre* dulcifié. U  
est à propos de remarquer que l'on met cinq, six ou  
huit parties d’esiprit de vin rectifié, Eus une partie d’esi  
prit de *nitre ,* par la rasson que si l’on n’en mettoit que  
deux ou trois,il se seroit seulement un mouvement vio-  
lent,& que la qualité acide & corrosive de llesiprit ne sie-  
roit pas entierement détruite. Nous avertissons encore  
qu’en préparant cet esprit, il ne faut point verser l’ef-  
prit de vin siur llesiprit corrosif, car cela donneroit lieu  
à un conflict violent, à des fumées rouges & épaifiês  
qui pourroient incommoder les assistans, & quelquefois  
même à la rupture des vaisseaux.On préViendra tous ces  
accidens en verfant l’esprit corrosif en petite quantité,  
& en le mêlant peu à peu avec l’esiprit de vin.

Cet esiprit dulcifié exposé siur le feu dans une cuilliere  
d’argent, y laisse une taehe verdâtre, qui démontre  
Faction d’un fel nitreux acide. Alors il faut dulcifier  
davantage cet esprit , & l'améliorer en ajoutant une  
quantité convenable d’esprit vineux de fiel ammoniac»  
Si l’acide de cet esprit est bien corrigé, 11 ne *se* sera  
plus de tache à la cuilliere d’argent, & fes propriétés  
anodynes & sédatives seront augmentées.

Cet eEprit dulcifié de *nitre* diffère de l’espeee Cemmune  
qu’on nous vend chez nos Apothicaires , en *ce* qu’il est  
plus pénétrant au gout & à llodOrat,& conséquemment  
plus énergique. Il y a encore quelques différences dans  
la maniere de les préparer. Celui des Apothicaires fe  
fait avec Peau forte; & le mien au contraire avec un  
efprit bien déphlegmé, imprégné d’un Eoufre vitrioli-  
que & bien concentré. Mon esprit produit effervef-  
cence& conflict avec l'esprit de vin rectifié; PeEprit de  
*nitre* dulcifié, commun , n’opere rien de semblable;  
ce qui prouve qu’il n’y a point dans celui-ci union inti-  
me de l’acide du *nitre avec* les parties oléagineuses ,  
contenues dans llesprit de vin rectifié ; au lieu que ces

1579 N I X

choses Ee rencontreront dans mon esprit bien concen-  
tré. Dan.s'la préparation que j’ên fais , il ne reste rien  
dans la cucurbite, tout monte ; au lieu que dans celle  
de l’efprit de *nitre* dulcifié commun, il reste après la  
distilation, une liqueur acide & corrosiVe de *nitre.*

Si l'on ajoute une quantité convenable de fel de tartre à  
mon esprit de *nitre* dulcifié, on lui ôtera toute l'on  
acrimonie aeide , & llon pourra l'ordonner mêlé avec  
de l'eau commune, en boistbn dans les fievres arden-  
tes. Si l’on en met deux dragmes Eur deux pintes d’eau  
de fontaine, on aura une liqueur très-rascaîchissante,  
qui provoquera les urines, & inclinera au fommeil.  
Rien ne fera plus capable de soulager dans les inflam-  
mations de la gorge , furtout dans celles qui accompa-  
gnent les efquinancies, que cet esprit mêlé avec du  
fucre , & une petite quantité de camphre , délayé  
dans de l'eau commune & employé en gargarisine. Le  
si.lcre ΕοΰΙέ d’une petite quantité de cet efprit, Eera lui-  
même un fort bon remede en pareil cas.

Cet efprit de *nitre* dulcifié, mêlé avec unepetite quantité  
de corne de cerf volatile rectifiée , acquerra une vertu  
bésoardlque & diaphorétique, & fera par conséquent  
très bienfaisant dans toutes les fievres malignes, où il  
*sera* nécessaire de provoquer les sueurs. HoFFMAN,Crso  
*Phase. Cbym. Lib. II. Obs.* 4. .

N I x

NIX, *neige.* Plus l’eau s’éleve dans l’atmosphere , plus  
fes parties s’éeartent les unes des autres, & plus elle est  
Eroide ; car tout étant égal d’ailleurs , la Chaleur est  
plus grande dans toutes les parties habitables de la  
terre,vers le Centre,qu’autre part;il regne Constamment  
sur le semmet des montagnes couvertes de *neige,* un  
froid qui *se* fait fentir, même Eut Celles qui sont pla-  
céessous la Zone Torride; & ce froid est d’autant plus  
grand que ces montagnes font plus hautes. L’eau éle-  
vée à une grande hauteur doit donC *se* glacer , à moins  
que *scs* partlcules ne viennent à *se séparer* tellement  
qu’elles .ne Ee touchent plus les unes les autres. S’ilya  
contact entre elles, elles formeront de petits’ floccons  
de glace qui floteront dans l'air. Si ces floCCons roncon-  
trent en flotant la furface de quelques corps , ils s’y  
- attacheront, ils y formeront une espeee de duvet qu’on  
auroit beaucoup de peine à appercevoir fans cela. Il y  
a donc dans l’atmosphere un eEpace conCentrique à la  
terre, où l’eau n’est pas plutôt parvenue qu’elle *se* gla-  
ce ; il est assez vraissemblable que les particules d’eau  
séparées les unes des autres flotent long-tems, & Ee  
glacent à peine, à moins quTl ne survienne quelque  
caufe qui les approche, les unisse, & en fasse des fioc-  
cons.

L’eau répandue dans l’espace dont nous venons de par-  
ler, acquérant par la congélation plus de poids fur  
une moindre sifrface , tombe silr le champ , & traverse  
les espaces subjacens qui font remplis d’eau ; c’est en  
chemin faisant, qu’elle ramasse d’autres parties aqueu-  
fes, & qu’il *se* forme peu à peu des malles plus consi-  
dérables : ce font ces masses qui sont la grêle ou la *neige.*Il y a un grand nombre de cauEes différentes, qui font  
unir fubitement les particules d’eau dispersées dans  
l’air, & qui les déterminent à former des masses plus ou  
moins considérables de *neige* ou de grêle. C’est de la  
connoissance de ces caufes que dépend l’explication de  
la plupart des phénomenes qui concernent ces deux  
productions du froid.

On trouve l’eau de *neige* plus légere que toutes les eaux  
de pluie ; d’où il s’enfuit que la *neige* reçue à une plus  
grande hauteur & à une plus grande distance du cen-  
tre de la terre, donneroit une eau plus légere, plus pu-  
re, & plus dégagée de parties grossieres. Si un froid  
long & Violent convertit de l’eau en *neige* à une gran-  
de hauteur dans l’atmofphere, & après un tems clair &  
sec; cette *neige sera* très-pure, furtout si Pair n’a point  
été agité par des vents, & n’a porté dans cette *neige* au-  
cune particule volatile étrangere. Si dans ces circonf-

N O E 1580

tances , la *neige* vient à tomber Eur une montagne sté-  
rile & silbloneuse dans un désert, loin de toute habita-  
tion , & qu’elle y foit profonde; celle qui occupera la  
furface supérieure , Eera la plus pure qu’il siait possible,  
& contiendra à peine du fel, de l'huile, ouquelqu’au-  
tres silbstances étrangeres ; l’eau qu’on en tirera en la  
faisant fondre, stera bien différente de toute autre; elle  
fera extremement pure , inaltérable, capable d’être  
conservée pendant plusieurs années, & fournira un re-  
mede excellent dans les inflammations des yeux.

Les anciens Chymistes ont dit qu’il y avoit un moyen *se-  
cret de tirer de cette neige* pure une fubstance rougeâ-  
tre, que la force du feu pouvoir y enfevelir & y cacher  
intimement. BoeRHaavE, *Chymie.*

NIX FUMANS, *Chaux-vive.*

On donne le nom de *neige antimornale* aux fleurs blan-  
ches du régule d’antimoine.

NIXI *A,* terme dérivé de *Nixus,* peine, travail. & qui est  
synonyme au *Lucina* des Aneiens.

N O A

NOAS, *Airain* ou *cuivre.* **RULAND.**

N O C

NOCASIT, crible ou passoire, ou vaisseau percé. R u-

**L A N D.**

NOCHAT *, Cuivre.* **RULAND.**

NOC FAMBULO, *Noctambule.*

NOCTILUCA , *vers liels.ant,* voyez *Cicendatla.* Les  
Chymistes ont donné ce nom au phoEphore, parce qu’il  
brille la nuit & dans l'obscurité.

NOCTISURGIUM, l’habitude d’un Noctambule.  
NOCTUA , *Chouette. Noyez Aluco.*

La chair, la graisse & le fiel de la *chouette* font d’ufiage.  
Sa chair guérit la paralysie, Ρεινε. La mélancolie &  
autres maladies semblables, RaeBI Μουε. Ses cendres  
& celles de ses plumes , introduites dansla gorge, ont  
la vertu singuliere de faire percer l’abfcès dans l'efqula  
nancie. Son fiel dissipe les taches aux yeux, & fa graisse  
éclaircit la vue. SeHRODER.

NOCTUINI-OCULI , *yeux gris.*

N O D

NODOSA, *Noueuses* on donne cette épithete en Chi-  
rurgie à une espeee de future, voyez *Sutura* ; à diffé-  
rens bandages, voyez *Fascia s* & à la goute lorsqu’elle  
forme des duretés aux articulations.

NODULUS, *nœud s* on fe fert de ce terme en Phar-  
macie : c’est *lu noeud* que l'on fait à un morceau de lin-  
ge pour en former un fachet , dans lequel on puisse te-  
nir enfermés quelques ingrédiens médicinaux, & le fuse  
pendre dans la liqueur dont on veut qu’il foit impré-  
gné. Ce terme signifie aussi un sachet rempli d’ingré-  
diens, qu’on sisspend dans du vin pour le médicamen-  
ter, ou dans quelqu’autre fluide , dont on veut faire  
une boisson médicamentée.

NODUS , *noeuds* maladie des os. Voyez *Os.*

N O E

NOELA-TALI. H. M. *Epine-vinette des Indes s âfeuil-  
les d’oranger.* C’est un arbre d’une grosseur moyenne,  
qui croît au Malabar, qui est toujours verd, & qui por-  
teun fruit femblable à celui de notre épine-vinette.  
On fait de fon écorce des cordes, comme nous en fai-  
fons avec le chanvre. Son fruit est délicieux & rafraî-  
chissant,comme l’épine-vinette. Ses feuilles passent pour  
un antidote contre la morfure du ferpent , que les ha-  
bitans du Malabar appellent *Heretimandel,* dont le  
poifon ne tue pas fur le champ, mais caufe une corrup-  
tion dans la chair, qui *se* separe, & tombe en pourritu»

1581 N O L

re;alors l’état du malade est déplorable, & il périt,  
s’il n’a recours à la décoction du *noela-tali, avec le*fruit salé du mango dans de l'eau. RaY , *Hist. Plant.*

NOERA, couVercle d’un alembic ou Vaisseau à disti-  
ler. R υ L a N D.

N O L

NOLA-ILY, espece *dObambu,* rofeau qui croît auMa-  
labasu

NOLI ME TANGERE , espece d’ulcere corrosif, ainsi  
appelle, parce que les remedes qu’on y apporte ne font  
que l’irriter.

En Botanique le *noli me tangere ,* est une espece de balfa-  
mine.

NOM

NOME , νομὴ, de νεμω, ronger; *ulcere phagédéniqtte.*

NON

NONUS HUMERI MUSCULUS PLACENTINI,  
nom du *Teres minor. Noyez* ce mot.

N O R

NORA, *chaux asel* ou *nitre.* **RULAND.**

NOS

NOS!. Voyez *Negundo.*

NOSOCOMIUM , νοσοκομῶον, de νόσος, maladie, & de  
κομέω, soigner ; *hôpital.*

NOSOCOMOS, terme qui a la même étymologie que  
le précédent; *qui a foin des malades.*

NOSODOCHIUM , νοσοδοχὲῖον , de νόσος, maladie , &  
de δέχομαι, receVoir ; *Hôpital.*

NOSOLOGIA, *Nosologie >* ou explication des maladies.  
NOSOS , νόσος, *maladie.*

NOSTER, terme dont les EcrÎVains Spagiriques font  
un grand usage. Il en font un épithete à leur or, leur  
argent, & à d’autres fubstances dont ils font ufage ;  
par où ils semblent insinuer que ces fubstances fontau-  
tres parmi eux , que parmi nous , qu’elles ont quelque  
chofe de particulier, qu’elles font, par exemple , ex-  
traites des élémens, &c.

NOSTOCH. Voyez *Coelifolium.*

N O T

NOTHOS, νόθος *rsaux* ; ainsi *costae nothae* , ce siont les fauf-  
ses côtes.

NOTIÆUS, νωτιάι'ος, épithete que l’on donne à la moel-  
le spinale ; elle Vient de νωτος, dos.

N O V

NOVACULA , en Chirurgie *un rasoir.*

NOVALE, danaParacesse, un prodige, un éVénement  
extraordinaire.

N U B

NUBA, eEpece de *marine* ou de rosée céleste, d’une cou-  
leur Vermeille, ou *airain.* **RULAND.**

NUBES ou NUBECULA , nuage suspendu dans les  
urines , ou maladie de l’œil, qu’on appelle aussi *Albu-  
go. Noyez Albugo.*

N U C

NUCAMENTA , *chatons.*

NUCES è NARBADOES, nom du *Palma America-  
na Gossypii folio,*

NUCHA, la nuque, ou le derriere du cou, ou la partie

NUM 1582

qui eft immédiatement au-dessus de la premiere verte-  
bre du dos.

NUCIOSITAS. Voyez *Myopia.* BîaNCard.  
NUCIPERSICA, *Nectarine.*

NUCISTA, *Muscade.*NUCLEUS, *Noyau.\*NUCULA-TERRESTRIS. Voyez *BulboÆaflanum.*

N U H

NUHAR , *clelvre.* **RULAND.**

N. U M

NUMENIUS , nom d’un oiEeau. Voyez *Arquatas.*

NUMMULARIA, *Nummulaire»*

Voici fes caracteres.

Ses feuilles font orbiculaires & conjuguées ; son calme  
dÎVÎsé en cinq parties, qui forment autant de fegmens  
étendus en étoiles , & contenant un Vaisseau feminal;  
sa fleur est monopétale, en roue , diVÎsée en einq par-  
ties; Chaque di Vision Va jusiqu’à l’onglet; la fleur a cinq  
étamines, & qui partant delà circonférence de fa bafe  
fe réunissent en une, en fortant des ailes des feuilles.  
Son placenta est situé au fond du calyce. LloVaire est  
dessus. Cet oVaire dégénere en un Vaisseau rond, for-  
tement uni au calyce & poussant un long tube.

BoerhaaVe en compte les deux especes fuÎVantes.

ι. *Nummularia , lutea, major. C.* B. P. 309. Boerh. Ind.  
A. 205. *Nummularia.* Offic. Ger. 505. Emac. 630.Raii  
Hist. 2. 1099. Synop. 3. 238. *Nummularia vulgaris.*Park.Theat. 5 *y y .Nummularia supin a sive Nummulari a  
officinarum.* Rupp. Flor. Jen. 14. *Nummulariasivecen-  
elmorbia.* J. B. 3. 378. *Lysimachia humisusaaselio ro-  
tundiore, flore luteo.* Tourn. Inst, 141.

La figure que Fuchsius a donnée de cette plante fous le  
nom de *Centimorbia* repréfiente beaucoup mieux *Fana\*  
gallis lutea nemorum,* Pin. que la *nummulaire.* Car  
Péna & Lobel ont remarqué que ces deux plantes dise  
féroient principalement par leurs feuilles, qui dans  
l’*anagalUs* jaune, font un peu plus longues & pointues.  
Jean Bauhin a pris la feuille de la *nummulaire* pour  
une fleur à cinq feuilles. Il est certain qu’elle est d’une  
feule piece. Les feuilles de cette plante fcnt aigrelet-  
tes , styptlques & rougissent fort le papier bleu. Llaci-  
de abonde dans la *nummulaire,^.* y produit *avec* la ter-  
re un fel alumineux enVeloppé de quelque peu d’huile:  
ainsi cette plante est sort astringente , & sort Vulnérai-  
re. Camerarius assure qu’elle est sort bonne pour le  
fcorbut, bouillie aVec du lait. Tragus consieille de la  
faire bouillir aVec du νΐη & du miel, & d’en faire boi-  
re la décoction à ceux qui ont un ulcere au poumon.  
Le même Auteur la recommande dans la dyssenterie,  
dans les pertes de fang, & dans les fleurs blanches.  
Fuchsius ordonne l'herbe appliquée en cataplafme silr  
les ulceres pour les dessécher.Matthiole dit que la pou-  
dre de la même plante est fort bonne pour les defeen-  
tes des enfans.

C’est un des principaux Vulnéraires ; sa sieur & fes feuil-  
les broyées & appliquées fur toutes flirtes de plaies &  
d’ulceres, les font agglutiner; prises dans du νΐη , el-  
les guérissent les dyssenteries , ainsi que les foiblefiês,  
lesfiux , & les humidités de Ventre. Elles font bien-  
faifantes dans le Vomissement de sang, les flux de ma-  
trice, toutes les plaies ou ulceres aux parties internes,  
& surtout aux poumons. RAY, *H. P.*

2. *Nummularia rubra.* I. B. 3. 371. *Lysimachia, humi-  
susafolio rotundiore,florepiurpuraJcenteA*.141.BOERH.  
*Index alt. Plant. Vol. I.*

1583 NUM

On l’a appellée *nummulaire,* de *nummus*, monnoie, par-  
ce que Ees feuilles font rondes comme des pieces de  
monnoie; on lui donne aussi le nom de *Cenelmorbia ,*de *Centum,* cent, & de *morbus*, maladie, parce qu’elle  
est bienfaisante, dit-on , dans cent maladies.

Le.fucdefon herbe est tel que celui du beccabunga ; il a  
le gout savoureux,aromatique&balsamique; & par con-  
séquent toutes les propriétés de celui de la plante auquel  
nous Venons de le comparer; il a aussi une acrimonie  
qui n’est point défagréable ;elle est mêlée de quelque  
choEe d’aromatique & d’astringent. Aussi produit - il  
les mêmes effets que le cochlearia, & on l’ordonne  
mêlé aVec *Vacetosa,* dans les crachemens de sang. La  
*nummuLelre* passe pour bienfaisante dans toutes les ef-  
peces de Ecorbut, où il s’agit de donner de la fluidi-  
té aux humeurs, & où il n’y a point à craindre d’ex-  
cès de résolution ou de tension, comme dans l’écou-  
lement excessif des regles,où il n’y auroit aueun danger  
qu’une suppression totale ne fût suÎVÎe d’une inflamma-  
tion; & où il faudroit toutefois remédier à l’excès de  
lléVacuation. La décoction de fes feuilles dans du νϊη  
adoucie aVec du miel, est bonne pour les ulceres des  
poumons, les fleurs blanches , la diarrhée , la dy ssen-  
terie , l’asthme,le crachement de fang, les hémorrhoï-  
des, & la toux Eeche des enfans. Ses feuilles réduites  
en poudre, soulagent les enfans qui ont des hernies.  
Broyées & appliquées en cataplafmes, elles nettoyent  
& Eechentles ulceres fétides. Cette plante résiste à la  
putréfaction, aide la formation du pus, est corrobora-  
ratÎVe, & guérit plusieurs maladies. On ordonne une  
once ou deux de fon fisc tous les matins à jeun dans la  
goute aufc pieds & aux mains , dans l’hydropisie & dans  
la jaunisse. Ce fisc est apéritif, & purge par les urines  
& par les felles. *Histoire des Plantes attribuée â Boer-  
haave.*

N U S.

NUSIADAT, *Ammoniac.* RULAND. Il entend appa-  
remment le Eel ammoniac.

NUSTUM, Crême dtl lait; ou substance semblable  
à de la crême, qui nage silr l’urine. PaRaCELse.

NUT.

NUTRICATIO , *Nutrition.*

Ν U X.

**NUX JUGLANS ,** *Noix.*

Voici les caracteres du *noyer.*

Ses feuilles font en ailes : elles croissent silr une côte com-  
mune qui se termine en une feuille fmguliere, ses  
fleurs font mâles : elles ont six petites feuilles épaif-  
fes. Vertes, & attachées au même pédicule en forme  
de calice; c’est du fond de fes feuilles que partent les  
étamines, elles font en grand nombre & ramassées,  
pour ainsi dire , en grappes, une multitude de grappes  
croît fur un seul axe long & forme une efpece de  
queue ou de chaton, fleuri dans un endroit séparé de  
la plante. L’oVaire est situé dans un autre endroit ; il  
est rondelet, diVisié en siegmens larges, rudes, frangés,  
& recourbés; il est garni d’un tube dÎVÎfé en deux par-  
ties; il dégénere en un fruit qui contient fous un en-  
veloppe pulpeuse, une coque ossetsse & a deux Val-  
vules ; cette coque contient une amande grafiè, pula  
peufe, diVisile en quatre parties par des cloisons mem-  
braneisses & coriaces.

NUX 1584

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Nux juglans, sive regia vulgaris,O.* B. P. 417. Tourn.  
Hist. 501. Boer. Ind. A. 2. 175. *Nux juglans* Offic.  
Ger. 1252. Emac. 1440. Raii Hist. 2. 1376. Synop. 3.  
438. J. B. 1. 241. *Nux juglans vulgaris,* Park. Theat.  
1413. *Juglans sive nux regia,* Merc. Bot. 1.44. Phys.  
Brit. 62. *Le noyer.*

C’est ordinairement un grand arbre fort spacieux, dont  
le tronc est droit & uni, l'écorce blanchâtre ,&le bois  
ferme & folide. Il porte de larges feuilles en ailes ,  
d’un Verd jaunâtre, & d’une odeur aromatique assez  
forte ; elles font ordinairement composées de Eept por-  
tions oVales, dont deux sont fort proches de la tige,  
& font les plus petites ; celle qui est à l'extrémité ,-  
est d’une figure irréguliere, & est plus grande que les  
autres. Les chatons paroissent tout au commencement  
du printems ; ils font lâches & jaunes. Les *noix*viennent à côté les unes des autres, au nombre de 2,  
3,oude4. silr des pédicules courts; elles l'ont couver-  
tes d’une peau pleine de *suc,* épaisse & verte, cette  
peau couVre une coque dure & ridée, qui se diVsse en  
deux parties, & qui contient une amande composée de  
différens lobes blancs, d’un gout agréable & doux, &  
reVétue d’une peau mince & amere.

On plante les noyers sur les chemins, dans les parcs, &  
dans les champs. L’écorce de cet arbre,sa peau verte.,  
ses *noix*, & Ees coques font dlusage.

Son écorce verte ou feche, mais réduite en poudre , est  
un émétique fort. Ses *noix* Vertes font cordiales, alexi-  
pharmaques, & bienfaisantes dans toutes les mala-  
dies contagieuEes & malignes, & dans la peste même.  
C’est un des principaux ingrédiens de l'eau thériacale.  
ConserVées, elles font stomachiques ; on peut en man-  
ger le matin comme un préEerVatif, dans les tems de  
maladies pestilentielles. Deux ou trois onces d’huile  
exprimée des amandes mûres, seront un fort bon  
remede contre la pierre & contre la graVelle. Ses co-  
ques calcinées & mifes en poudre passent pour astrin-  
gentes ; mais on en fait rarement ufage. MILLER.  
*Bot. Offe*

Voici ce que nous lisions dans Dloscoride & dans Pline,  
des propriétés du *noyer.*

Les *noix* prises en aliment siont de difficile digestion ;  
elles nuiEent à l’estomac, engendrent de la bile,don-  
nent des maux de tête, & font malfaisantes dans la  
toux. C’est ainsi que Pline parle des *noix* sieches dont  
la nature est plus onctueuse : quant aux *noix* Vertes, el-  
lesfont sielon lui plus agréables & moins nuisibles; on  
peut , continue cet Auteur, en manger à jeun pour pro-  
Voquer le Vomissement : mais elles siont préjudiciables  
à ceux en qui elles produisent cet effet lorfque l'esto-  
mac est Vuide ; cependantcomme ellesattirent le phleg-  
me, on peut en lsser dans un ténesine : si l'on en a man-  
gé aVec des figues & de la rue, elles résisteront au poi-  
sionsdont elles détruiront l'effet, sillon en prend,après  
aVoir été empoisonné. Le même Auteur prétend qu’el-  
les siont salutaires dans l’esijuinancie, prifes aVec la rue  
& l'huile. Si l'on en mange beaucoup, elles chafferont  
les Vers longs & gros. Mêlées aVec un peu de miel &  
de la rue, on en fera un fort bon topique, dans les in-  
flammations de la poitrine , les abfcès & les luxations.  
AVec du miel, du fel & un oignon , elles guériront  
la morsi-lre de l’homme & du chien. Brûlées *avec* le  
calyce ou la peau extérieure, & appliquées silr le nom-  
bril , elles calmeront les tranchées. Les coques brû-  
lées & broyées dans du νϊη & dans l’huile , embelli-  
ront les cheVeux des enfans,& guériront l’alopécie;  
pour cet effet il en faut frotter la partie affectée. L’a-  
mande broyée, & prife dans du νϊη, arrête les regles.  
Si on les mâche Vieilles ,& qu’on s’en *serve* en ap-  
plication dans la gangrene, les charbons, Pégilops,  
& l'alopéCie, elles produiront des effets fort prnmpts.

Mêlées

1585 NUX

Mêlées avec l’ail, ou comme Pline dit avec des oignons,  
elles en corrigeront l'acrimonie.

L’enveloppe extérieure des *noix* est bonne pour le lichen,  
& dans la dyssenterie. Les feuilles de noyer broyées  
dans du vinaigre, calmeront le mal d’oreiHe. L’anti-  
dcte de Mithridate, dont il portoit la recette écrite  
dc fa main, étoit compofé de douze *noix* feches , d’au-  
tant de figues, & dc vingt feuilles de rue ; le tout broyé  
enfemble avec un peu de fel. Il prcnoit ce remede tous  
les matins à jeun , & il fe croyoit invulnérable au poi-  
fon pendant tout le reste du joui-.

Lawoix, dit Galien,est plus facile à digérer, & moins nuisi-  
ble à l’estomac que l'aveline,furtout si on la mange avec  
des figues feches. Il faut entendre ceci de lu *noix* nou-  
velle; car lorsqu’elle est feche, elle contient un fuc  
gras qui en fait un aliment defagréable. Le fuc ex-  
primé de *sa* peau extérieure, pris cru ou bouilli dans  
du miel pour lui donner de la consistance , en garga-  
risine, a été trouvé , par Galien , très-efficace dans le  
relâchement de la luette, ou dans l’inflammation de  
la gorge & des amygdales; parce qu’il est astringent,  
& que Ees particules Eont très-déliées.

Les *noix* vertes ou récentes, proVoquent les selles. Ga-  
**LIEN & AETIUS.** Les *noix* Vieilles & Eeches resserrent.  
Les estomacs froids les digerent bien : mais elles fe  
tournent en bile dans les estomacs chauds. L’éeorce  
intérieure de l’arbre féchée, est un émétique fort. Ses  
chatons agissent plus doucement.

Les *noix* ont la propriété singulier© de provoquer les  
regles , lorsqu’elles font supprimées ; elles agissent  
dans les cas où les autres remedes font fans effet. On  
les fait macérer dans de l’eau , jufqu’à ce que l’aman-  
de Eoit dépouillée de *sa* peau; après quoi on les fait  
macérer derechef dans de l’eau de Vie pendant deux  
jours. On en fait prendre deux ou trois le matin à jeun ,  
pendant dix jours de suite, aVant le tems de l'écoule-  
ment menstruel. Le fuc de la racine de noyer, passe  
pour un purgatif Violent , & qu’il ne faut ordonner  
qu’aux perfonnes d’une constitution robuste.

L’eau distilée des *noix* Vertes ou non mûres, est recom- I  
mandée dans un grand nombre d’occasions,surtout lorse  
qu’il s’agit de résoudre du sang coagulé, pour les plaies,  
les ulceres chauds, & les charbons pestilentiels : on  
l’applique extérieurement dans ces derniers cas. L’eau  
des feuilles de noyer produit les mêmes effets. Mais  
Jean Bauhin doute aVec raifon que l’eau distilée des  
*noix* foit rafraîchissante, & conVÎenne dans le char-  
bon.

On prétend que les *noix* mangées après le poisson , hâtent  
fa digestion ; ce que l'Ecole de Saleme dit dans le Vers  
siaivant.

*Post pisces nux sus post carnes caseus esto-*

Mangez des *noix* après le poisson , & du fromage apres  
les viandes.

Il est constant que pisses en alimens, elles font contrai-  
res aux infections vénénetsses. C’est pourquoi tout le  
monde dans le tems de peste, depuis la populace jusi  
qu’aux personnes les plus distinguées, tant à la Ville  
qu’à la campagne, en font griller le matin , & en pren-  
ncnt à jeun.

Les *noix* Vertes cueillies en Mai ou Juin , aVant-que leurs  
coques soient dures , & confites dans du fucre , font  
bonnes pour l’estomac. Nous aVons remarqué que les  
*noix* Vertes & non mures, pristes entieres aVec leurs  
enVeloppes extérieures & leurs coques confites dans  
du sticre, ou comme e’est la coutume , bouillies dans  
de l'eau sucrée, jusiqu’à ce qu’elles sioient extreme-  
ment tendres, & confiervées ensuite dans la même eau,  
à laquelle on donne par ébullition la consistance d’un  
sirop , proVoqueront doucement les siclles, si l'on en  
prend deux ou trois le sioir après siouper. La décoction  
de la peau extérieure de la *noix*, sera siortir les Vers  
de leurs nous, & les attirera à ia scirface de la terre

*Tome IV.*

*t*

NUX 3986  
qu’ohenaura arrosiée. Nous lisons dans Tragus qu’on  
fait flécher cette peau , qu’on la réduit en poudre, &  
qu’on s’en fert en guise de poÎVre pour assaisonner les  
mets, y ajoutant, pour lui donner du gout, des feuile  
les de sauge, réduites en poudre.

Les *noix* broyées, échauffées & comprimées, rendent une  
huile dont quelques-uns *se fervent* dans la gangrene ,  
les charbons , l’égylops & les ulceres qui attaquent les  
nerfs. Instilée dans les oreilles elle guérit la surdité ,  
& est bienfaifante dans les douleurs chaudes; peur cet  
eflet il en faut frotter la partie aflectée. Matthiole dit  
qu’on n’en sait aucun ufage dans la Medecine, mais  
qu’on en brûle beaucoup dans les lampes , paree qu’el-  
le dure plus que l’huile d’oliVe. Les Peintres la préfe-  
rent à l’huile de lin , parce que cette derniere mêlée à  
la cértsse , change de couleur à la longue; ce qui n’ar-  
rive point à l’huile de *nel’x.* Le même Auteur ajoute  
dans un autre endroit, qu’elle difcute puissamment les  
flatulences ,& qu^elle est très-falutaire dans les affec-  
tions venteuses du colon. Aétius lui attribue les mêmes  
propriétés qu’à l'huile d’amande ; il ajoute que les Do-  
reurs & les Emailleurs en sont furtout un grand usa-  
ge , parce qu’elle sieche & conEerve les ouvrages.

Paul Eginete dit que les istae, ἲςκαι, sont des corps spon-  
gieux qui croissent sur les chênes & sur les noyers , &  
dont les Barbares font un grand usage ; il entend appa-  
remment par ces corps spongieux , des *fungus.* Nous  
lifons dans le même Auteur que les anciens les em-  
ployoient en cauteres dans les fluxions inVétérées fur  
l’estomac & dans les hydropisies. Cœlius Aurelianus a  
déorit la maniere de cautérifer avec cette fubstance. On  
amincissait par les deux extrémités les fungus ligneux;'  
il étoit plus à propos de les laisser larges ou de les creu-  
ser à la partie lusérieure , afin qu’ils s’appliquassent  
mieux fur la peau. On les pofioit ensilite fur la partie  
affectée. On les allumoit par un bout, & on les laissoit  
brûler jusqu’à ce qu’ils fussent réduits en cendre, &  
qu’ils tombassent d’eux-mêmes. C’est à l'imitation de  
cette pratique que les Turcs fe fervent encore aujour-  
d’hui de branches de vignes bien séchées , qu’ils met-  
tent Eur les parties qu’ils ont à cautériser, & qu’ils  
appliquent par le bout. Le noyer ouvert au commence-  
ment du printems, avant qu’il pousse des feuilles, rend  
en grande quantité une liqueur qui n’est pas si douce  
que celle du bouleau.

Macrobe dit que *juglans* vient *dejuvare,* aider, soulager,  
*& de glans,* noix ; c’est-à-dire, arbre dont le fruit est  
bienfaifant : mais cette étymologie me paroît moins  
heureuse que la suivante , qui dérive *juglans* de *Jovis  
glans,* noix de Jupiter, faisant *juglans* de *Jwiglans ->*comme on a fait Jupiter de *Jovi-puter, Diespiter 8e  
Mars-piter, de.Jovipater* ou *Jovis-pater ; Jovis* étoit  
l’ancien nominatif de ce nom.

Cependant Théophraste prétend que *lojuglans* n’est point  
le Δἐνς βάλανος, ou la lloix de Jupiter ; il prétend qu’on  
entendait par la *noix* de Jupiter, la noifette; ou comme  
d’autres veulent la *noix* Persique, ou plutôt la *noix Eu-’*boique. Diofcoride & Galien appellent *lcjuglans, nux  
Basilica.* Pline la nomme *nux PersicaSeBasilica.* Nous  
lssons dans Pline, *Lib. XV. cap.* 22. que la *noix étoit*appellée communément *caryon,* Κάρυον, de Καρά, *tète»*parce que l’odeur forte de l'arbre qui la donne, porte  
à la tête & l’appéfantit, RaY, *Hist. Plant.*

*2,. Nux juglans fructu maximos* C. B. P. 417.

3. *Nux juglans fructu tenero et fragili putamine,* C. B  
P.417.

4. *Nux juglans ,,fructuserotino*, C. B. P. 417.

5. *Nux juglans Virgini ana nigra,* H. L. 452. BûERHAa-  
VE , *Ind. alt. Plant.* Vol. II.

Nlcx MûsCHATa , Offic. Ger. 1353. Park. Theat. 1600.  
Raii Hist. 2. 1522. *Nux mosehata rotunda sive foemsu*/?iz,Ger. Emac. 1536. *Nux mosehata fructu rotundo ,  
C.* B. P. 407. *Nux mosehata, nux Myristica, nudsta.*

H H H h h 7

1587 NUX

Mont. Exot. *Nux aromatica,* J. B. 1.265. *Pila ->* Pif,  
Mant. A, 173. *La muscade.*

C’est le fruit d’un arbre qui Croît particulierement à Ban-  
da, Ifle des Indes Orientales ; il est enVÎron delà grof-  
seur de notre poirier; fes feuilles font odoriférantes ;  
elles ressemblent à Celles du poirier ; elles font seule-  
ment plus larges, & non déeoupées par les bords; il  
porte des fleurs jaunâtres à cinq feuilles, qui font fui-  
vies d’un fruit de la grosseur & de la figure d’une peti-  
te pêche, dont l’enveloppe extérieure est molle & plela  
ne de si-iC, Comme celle de la *noix* ; c’est fous cette en-  
Veloppe qu’est le macis, fortement attaché à la coque  
dure & ligneuse qui contient le fruit que nous appel-  
lons mufcade; ce fruit estoVale, brun , tant foit peu ri-  
dé à l’extérieur, raboteux, blanchâtre, parfemé de Vei-  
nes rouges, d’une odeur & d’un gout aromatique très-  
agréable. La meilleure mufcade est ferme, pefante, &  
rend une fubstance oléaginetsse ,\* lorsqu’on la peree  
aVec une épingle ou *avec* une aiguille. MILLER, *Bot.  
Ossec.*

Quelques Auteurs , entre lesquels on peut compter *Gas-  
pard* Bauhin, penfent que les aneiens n’ont point eu  
connoissance de ce que les modernes appellent *nux mose  
chata* ou *Myristica.* Jean Bauhin & Gallandinussse font  
imaginés que c’étoit le *comacum*de Théophraste, &le  
cinnamome, & le *caryopos* de Pline. Jean Bauhin a  
conjecturé que c’étoit encore le *chrysobalanos* de Ga-  
lien.

Gaspard Bauhin en compte les trois especes si-lavantes.

*Nux moschata fructu rotundo,* C. B. *Muscata rotunda  
sive sumina,* Ger. *Nux aromaticafoemtna,* J. B. *Mase-  
cadier femelle.*

Cet arbre croît de lui-même & est fort commun à Banda ;  
mais c’est le feul endroit où cela foit ainsi, si nous en  
croyons Pifon. Quelques Auteurs difent que Banda est  
une des Ifles Moluques : mais la plupart des Auteurs  
en sont une Ifle particuliere. Elle est située proche l’é-  
quateur ; elle s’étend du Midi au Septentrion en fe re-  
courbant; elle a prefque la forme d’un fer à cheVal ;  
elle a trois lieues en longueur & une en largeur. Le  
mufcadier Vit long-tems, il est toujours Verd; il porte  
en même tems fleurs & fruits ; entre fes fruits les uns  
font plutôt mûrs que les autres; il en produit deux fois  
& même trois fois par an. La premiere récolte se fait  
aux mois d’Août & de Septembre, la seconde récolte  
aux enVÎrons du mois de Mars, & la trOÎsieme dans ce  
mois même, felon que la saisirn est plus ou moins fa-  
vorable. On fait des tas de mufcades, & on les cueille  
aVant qu’elles foient parfaitement mûres, autrement  
on auroit de la peine à les conferVer. On les dépouille  
enfuite de leur enVeloppe extérieure , on les fait sé-  
cher au foleil ; on en enleVe le macis ; puis on lave  
aVec de la chaux les amandes que nous appellens  
mufcades; c’est la chaux dont on les laVe qui les pré-  
fetVe de la corruption, & qui les rend propres à être  
transportées fins *se* gâter, de ces contrées, dans tou-  
tes les parties du monde. Elles fiant d’un rouge sale ,  
tirant au cendré , & parsemé de stries blanchâtres.

Il y a plusieurs Eortes d’oiieaux qui *se* nourrissent de ce  
fruit, mais il ne plaît à aucun autant qu’à une petite  
efpece de pigeon blanc que l’odeur du macis attire ,  
lorEque l’enveloppe extérieure de la mtsscade vient à  
s’ouvrir , qui fe jette Eur ce fruit, l’avale entier , & ne  
quitte point l’arbre qu’il n’en foit soûlé. Cet osseau les  
rend comme il les a prsses, à cela près seulement qu’el-  
les ont été macérées dans S011 corps; cette préparation  
les difpoEe à germer promptement; mais les arbres qui  
en proviennent croissant trop précipitamment, fiant sii-  
jets à se corrompre, & portent un fruit dont on ne  
fait pas à beaucoup près tant de cas que de celui des  
autres mufcadiers; on le néglige & les habitans n’en  
tirent que le macis, avec lequel ils adulterent celui de

NUX 1588

la meilleure espece. Clusius dit que le macis est d’abord  
d’une belle couleur rouge dont l’éclat frappe les yeux ;  
mais que Pair auquel il est exposé la lui ôte peu à peu ,  
& lui donne à la longue une couleur jaunâtre.

La feconde eEpece de muEcadier est le

*Nux moschata fructu oblongo,* C. B. *Myristica oblonga,  
sive mas >* Ger. *Nux aromatica,* J. B. *Pala Meesiri Mo-  
luccensibus. Mufcadier mâle.*

On donne le nom de mâle à ce mtsscadier à cauEe de sim  
excellence & de Ees propriétés ; il est plus gros 8c plus  
long que le femelle ; c’est ainsi que la nature l’a distin-  
gué : mais Pifon prétend qu’il en est tout autrement ;  
& il ajoute que le seule de cet arbre surpasse moins en  
grosseur celui des autres, qu’il n’en est surpassé en ver-  
tus aromatiques, & en toutes les qualités qui convien-  
nent à la vraie mtsscade. Le titre de mâle que le petit  
peuple donne à l’un de ces arbres n’est fondé que fur  
l’opinion superstitieuse, que sion fruit oblong , pris en  
al iment par les hommes, les fortifie, les échauffe & les  
porte à l’acte vénérien. Quant au macis , quoiqu’il foit  
d’une très-belle couleur, il a si peu de vertus qu’on n’en  
fait aucun cas dans les lieux où il croît, & qu’on né-  
glige l'arbre même comme fauvage & bâtard.

5elon la defcription qu’on en fait, il a la feuille plus lon-  
gue, plus épaiffe & plus fibreufe que l’autre, fon fruit  
est plus large, oblong, prefque quarré, ne part point  
des interstices que les branches laissent entre elles ,  
ainsi que cela est dans les autres musicadiers : mais il naît  
à leur siommité au nombre de deux, trois ou quatre.  
LorEque le macis est sec , il est d’une très-belle cou-  
leur.

Les mtsscades sirnt tant Eoit peu astringentes , stomachi-  
ques, céphaliques & bienfaisantes à la matrice ; elles  
disitutent les statulences , aident la coction, corrigent  
l’haleine, raniment le fœtus, soulagent dans Iadéfail-  
lance & la palpitation de cœur, temperent les affec-  
tions de la rate, arrêtent le flux & le vOmissement, pro-  
voquent les urines, & fortifient la vue. Aétius dit  
qu’elles font nuisibles au poumon. C’est avec rasson  
qu’on les recommande dans *lu coryza* & dans les autres  
fluxions, car elles ont toutes les qualités nécessaires  
pour subjuguer toutes ces indispositions. Leur substan-  
ce huileuse est très-propre pour garantir les intestins de  
l'action des humeurs acres, & calmer les douleurs.  
Leurs vertus aromatiques qui consistent en un esiprit  
éthéré , pénetrent les parties nobles & les fortifient;  
ce qu’elles ont de terrestre est astringent, desseche les  
ulceres, & les fait cicatrifer. HudaN, *de Dissent.*

Les Bracmane.s fe servent de mtsscades confites dans tou-  
tes les maladies froides du cerveau, dans la paralysie ,  
& dans toutes les affections de la matrice & des nerfs.  
Confites ou gardées dans du fucre, on les fert fur les  
tables des personnes riches, au deffert; il y a long-tems  
qu’elles ont été transportées dans nos contrées pour la  
premiere fois. Les perfonnes délicates n’en prennent  
que la peau , ou l'enveloppe extérieure verte. On la  
présure, lorsqu’elle n’est pas encore mûre, à la mufca-  
de même, parce qu’elle est plus agréable au gout, plus  
odoriférante, & que fon astringence est bienfaifante à  
l'estomac.Cependant l’expérience nous a démontré que  
tous ces mets friands ont leurs inconvéniens , & que la  
mufcade confite est quelquefois malfaisante, Eoit qu’on  
la mange avec sa peau, sioit qu’on ne mange que sa  
peau seule; parce que ce fruit & fa peau font narcoti-  
ques à un degré considérable, & plongent ceux qui en  
font un ufage excessif dans l'affoupiffement, ou dans  
quelques autres affections comateufes.

Nous lifons dans Tavernierun sait qui a beaucoup de  
vraissemblance : c’est que que quand les mufcades com-  
mencent à mûrir, les osseaux appelles oiseaux de Pa-  
radis, qui sirnt fort friands de ces fruits , viennent est  
bandes dans les îles Moluques , ainsi qu’on voit arriver

1589 NUX

les griVes en France, dans le tems de vendange : mais  
ce mêts délicieux leur est funeste ; ils font attaqués  
d’un Vertige, ils tombent sures , & les fourmis ont le  
tems de leur manger les jambes.

Nous trouVons dans' Lobel un fait qui prouVe que les  
mufCades, même séChées, & prifes aVee excès , produi-  
sent à peu près le même effet. Il nous dit aVoir été ap-  
pellé en Angleterre , pour assister une femme de dif-  
tinction dans fa grossesse , qui ayant mangé douze musi  
cades, comme si c’eût été douze morceaux de pain ,  
tOmba dans uneefpece de délire, ou plutôt d’ÎVresse ,  
dont le repos , le sommeil, & les répercussifs qu’on eût  
foin de lui appliquer silr la tête , la délÎVrerent.

Nous lisims dans le LiVre que Tachenius a intitulé *de  
Morborum principe,* qu’un foldat aVoit uneplaie qui fe  
consolida par l'usage intérieur de la mufcade. Le FeVre  
& Wedelius recommandent ce fruit pour la confoli-  
dation des plaies. Jean Bauhin ayant bû aVec aVÎdité  
un verre d’eau fraîche, en Voyageant dans les monts  
Apennins, fut attaqué subitement de douleurs Violen-  
tes à la Vessie, accompagnées de flatulences & de tu-  
meurs au scrotum , sans que ces accidens fuflent précé-  
clés ou siiiVis de hernies. Son état étoit si fâcheux, qu’ll  
crut périr dans les montagnes ; Ofwald GabelkoVer  
fon compagnon de Voyage, lui donna quelques mulca-  
des; il en mangea quatre , & fe trouVa déltVré silr le  
champ de Ees douleurs.

Les muscades mâchées & aValées font, Eelon Etmuller,  
un remede excellent dans la Paralysie des parties qui  
serVent à la déglutition.

On tire des musicades récentes broyées & cuites dans une  
poelle,une huile bienfaisante dans un grand nombre de  
maladies ; si on en donne dans quelque liqueur chaude,  
elle calmerales tranchées & les douleurs néphrétiques.  
Si on l'applique aux enfans , en forme de Uniment fur  
la région ombilicale , elle produira le premier de ces  
effets ; si on en frotte les nerfs & les jointures affectés  
de douleurs opiniâtres , elle les dissipera ; elle indine-  
ra doucement au fommeil ,si on en frotte les tempes.

La plupart des Botanistes modernes,- trompés fans doute  
par la ressemblance des noms , ont confondu le macis  
qui est la feconde enVeloppe de la mtsscade, avec le  
macis des Grecs qui est une substance tout-à-fait diffé-  
rente. Le macis eft l’écorce d’une racine qui naît au  
Malabar , d’une nature froide & terreufe , & dont on  
*se sert* par conséquent, dans les cas où il s’agit de fup-  
primer un flux. Le macis au contraire est une des en-  
Veloppes de la mufcade ; fa nature est très aromatique,  
elle contient en abondance des élémens spiritueux &  
chauds ; clest par cette rasson qu’on en fait communé-  
ment ufage dans les maladies froides, & qui provien-  
nent depoifon. AVant que d’être parfaitement mûr, il  
a une belle couleur d’écarlate ; les Indiens le confer-  
’ vent en l'assaissonnant aVec du Eel & du Vinaigre, & en  
font un premier mêts, parce qu’il excite l'appétit. Lorse  
qu’il est mûr, on le détache de la mufcade ; on le fait  
sécher au Soleil, & on le garde soigneissement. Son  
odeur est agréable en touttems: mais surtout lorsqu'il  
est récent. 5on goût a quelque choEe d’amer & de doux,  
& laisse de la secheresse dans la bouche. On lui attri-  
bue les mêmes propriétés qu’à la muEcade : mais comme  
ses particules Eont plus petites & plus ténues , on croit  
qu’il est plus énergique & plus pénétrant.

Le macis rend une plus petite quantité d’huile que la muf-  
cade : mais celle qu’on en tire est beaucoup meilleure;  
on la recommande dans les affections des nerfs , & dans  
d’autres maladies froides; & Cronemburgius nous ase  
fure un fait furprenant ; clest qu’il ne saut qu’en frot-  
ter les parties affectées de la goute pour les en délÎVrer.

S’il y a des Vents enfermés dans la matriee ; prenez une  
bonne mufcade, coupez-la en quatre parties , jettez-en  
une sijr des charbons ardents ; introduiEcz-en la fumée  
dans la matrice , pat le moyen d’un entonnoir ; réité-  
rez trois fois ce remede. Hartman guérit ainsi une jeu-

N U X 1590

> ne femme de Bonn fur le Rhin. D. HULSE.

s *Nux Myristica malor spuria Malabarica. Panem Pas*I *ka.* H. M. *Avellanae indicaegenus oblongum.* Cluf. *Nux  
Indica oblonga Intrinsecus similis nuci moschatae.* J. B.  
*Palma cujus fructus oblongussaufelsimilis* C. B. *rnalè  
palmam vocat. Arecae sive Avellanae Indicae versi colo'’  
risgenus oblongum.* Parle.

Cet arbre croît partout dans les bois du Malabar ; il por-  
te fruit une ou deux fois Pan ; il en est couVert pendant  
long-tems , & l’on en fait la récolte en Juin, ou en Dé-  
cembre & en JanVÎer.

Quoique le fruit de cet arbre ne foit d’aucun usage en  
Medecine, cependant les MarChands Juifs & Tures le  
mêlent aVec la mufcade, & sim macis aVec le Vrai ma-  
cis , pour tromper ceux à qui ils en Vendent. Ils tirent  
aussi tant du fruit que du macis , une huileaVec laquel-  
le ils adulterent l’huile Véritable de mufcade.

Νυχ PISTACIA , *la Pistache.* Voyez *Terebinthus, Indi-  
ca Theophrasti.*

Νυχ VIRGINIANA , Offic. *Prusilsera, vel nuciferaaseeu  
nucis -prunilera , arbor Americana praecelsa , angustis  
Lauri foliis late virentibus , Mastichen odoratum fun-  
dens* Pluk. Almag. 307. Phytog. 217. fig. F. Cat.  
Jam. 180. Sloan. Hist. 1. 40. Raii Dend. 44. *Noyer  
de Virginie.*

Ses feuilles font unies & luisantes, comme celles du lau-  
rier; ses fruits ne different des fruits des autres pru-  
nîers , qu’en ce qu’ils font petits, contournés, & qu’ils  
ne contiennent qu’une petite quantité de pulpe. Cet  
arbre est fort commun aux îles Barbades.

Son fruit est d’ufage ; il est de la forme & de la grosseur  
d’une amande dlaVeline, uni, brun , percé d’un œil à  
l’une de fes extrémités , & contenant un noyau dur qui  
renferme une amande blanche fphérlque,amere au gout  
& aromatique à l'odorat.

Il leVe puissamment les obstructions, il dépure toute la  
masse du fang , il corrige la matlVasse constitution, &  
les humeurs scorbutiques, en portant dans la llqueur νΐ-  
tale ou Eang des sels Volatils qui l’exaltent, le tirent de  
scm état corrompu, le rendent spiritueux & pur , & le  
garantissent de toute stagnation. Il dissippe aussi les ta-  
ches de la peau , & les autres macules qui la défigtle  
rent. MaRL. *Obs.*

Νυχ V OMICA. Offic. Ger. 1362. Emac. 1546.  
Park. Theat. 1601. Raii Hist. 2.1814. *Nux vomi-  
ca, nux Metella.* Mont. Exot. 10. *Nux vomica in  
Officinis.* C. B. P. 511. *Nux vomica vulgo Officina-  
rum , compressa , hirsuta.* J. B. 1. 339. *Cariram* Hort.  
mal. 1. 67. Ta b. 37. *Malus Malabaricafructu corti-  
coso, amaricante sumine plano compresso,* D. Syen. Raii  
Hist. 2. *1.6 (II.Solanum arboreum Indic, maximum foliis  
(Enopliae , five napecae majoribus, fructu rotundo , rubro  
femine orbiculari compresse, maximis ; nuces vomicas et  
lignum colubrinum Officinarum ferens ,* Breyn. Prod.  
2. 92. Commel. Flor. Mal. 249. *Malus Indica vene-  
nata , amara nucleis argenteis, compresses, orbiculatis',  
Ghodhakadura', Nux vomica Offic.* Herm. Musi Zey-  
lan. 41. *Noix vomique.* DaLE.

Ce siant des semences rondes, plattes, de la grosseur d’un  
corps qui auroit la circonférence d’une piece de six  
fols, un peu épaisses , aVec quelques caVÎtés d’un côte,  
& quelques conVéxités de l’autre , cotoneufes à l’exté-  
rieur, dures & semblables à de la Corne au-dedans. Ce  
Eont les semcnees d’un gros fruit qui Croît au Malabar,  
silr un silanum en arbrisseau, dont les feuilles reflem-  
blent à celles de la jujube blanche, & les fleurs en peti-  
tes ombelles ; C’est *le Lignum tertium Colubrinum  
Acestae* de Parkinfon. MILLER , *Bot. Osse*

C’est très-improprement qu’on l'appelle *noix vomique ;*H H H h h ij

ΐ59ΐ NUX

car elle ne fait point Vomir. Quelques Auteurs Pont i  
prife pour une racine, & d’autres pour un fungus : mais  
il paroît à la defcription qu’on en fait, que c’est un fruit:  
mais on ignore si c’est le fruit d’un arbre , ou d’une  
plante basse. Il y en a qui prétendent que le *metel*des Arabes est la même chofe que la *noix vomique ;*cependant il y a de la différence entre les deferiptions  
qu’on en fait.

*La noix vomique* est nareotique , Virulente , & plus dan-  
gereufe que l'opium. Réduite en poudre & mêlée aVec  
des alimens, elle tue les chiens & les chats. Nous ajou-  
.terons à Ce que Gefner & Jean Bauhin nous en ont dit,  
ce que le D. Hulfe nous en a communiqué d’après les  
ObIerVations d’Antoine de Hude. Je Coupai , dit-il,  
deux noix Vomiques en petits morceaux ; je les mêlai  
3VCC du heure & du pain , & je les jettai à un chien qui  
les aVala fur le champ. Une demi - heure après il  
mangea beaucoup d’eau bouillie & de cartilages : mais  
au bout d’une autre demi-heure , il fut attaqué d’un  
tremblement général ; il coursut d’un lieu dans un au-  
tre; il aVoit peine à fe tenir fur fes jambes ; elles étoient  
roides & en conVulsion. Au bout d’une troisieme demi-  
heure il tomba comme mort; bientôt fa respiration  
deVÎnt extremement courte ; ce ne fut qu’à l’aide de  
quelqu’un qu’il fe teleVa fur *ses* jambes ; il parossoit  
frssonner au moindre bruit ; fa respiration deVÎnt plus  
courte encore ; il vécut dans cet état une quatrieme de-  
mi-heure , au bout de laquelle il mourut fubitement.,  
Je le disséquai, & Voici les Observations que j’eus oc-  
casion de faire. Son estomae étoit rempli de fang; ce  
fang étoit parfemé de morceaux de *noix vomiques* qtu  
ne paroissoient aVoir fouffert aucune altération , sinon  
qu’ils étoient plus mous, & dans le même état qu’un  
autre morceau que jlaVois mis tremper pendant le mê-  
me tems dans de l'eau chaude. L’estomac , l'ossopha-  
ge& les intestins étoient siains. Les Vaisseaux lactés du  
méfentere étoientremplis de chyle, les poumons plus  
rouges qu’à l'ordinaire , & le Ventricule & les oreil-  
Jettes du cœur plus gonflés qu’ils ne doicent l'être.  
J’ouVris le Ventricule droit du cœur, & pressant la vei-  
nc-caVe afcendante & defccndante , il en fortit une  
grande quantité de fang qui fe coagula fur le champ  
dans la caVÎté de la poitrine. Quant au cerVeau & aux  
parties circonvoisines , tout y étoit dans l'état naturel.  
Un chat à qui je fis prendre une *noix vomique* qui aVoit  
été macérée pendant quelque tems dans de l'eau , &  
dépouillée en partie de fon écoree , fut attaqué des  
mêmes fymptomes que le chien dont j’ai fait mention,  
de même qu’un autre chien qui mangea feulement  
les restes du chat. Je n’ai point eu d’occasion de fixer  
la quantité nécessaire de *noix vomique* pour tuer un  
animal: mais j’ai lieu ce croire , fur les observations  
que j’ai faites , que fa qualité Vénéneufe , s’exerce par-  
ticulierement fur le fluide qui arrofe le cerVeau & les  
nerfs; car il est facile d’expliquer après cette hypo-  
thefe , l'inquiétude ,le frision , les conVulsions , l'hor-  
reur , le tremblement , & l'irrégularité de la refpira-  
tion des animaux à qui l'on en a fait prendre.

Les fymptomes que je Viens de rapporter font si terri-  
bles, que je n’ai jamais eu la hardiesse d’éprouyer cette  
*noix* fur l'homme, quoique quelques Auteurs assurent  
qu’elle n’est pernicieufe qu’aux animaux : je refpecte  
fort leur autorité ; mais je ne doute point du tout  
qu’elle ne produisît fur lui les mêmes effets que fur les  
premiers. Il est certain qu’elle tue les oifeaux, ainsi  
que les bêtes à quatre pieds; & les habitans de la cam-  
pagne ont coutume d’en parfemer des morceaux de  
chair, dont ils font enfuite des appas aux corbeaux,  
aux corneilles & à d’autres oiseaux malfaisans qu’ils  
détruisent ainsi. Nous lssons dans la Pharmacopée d’A-  
' dolphe Occo,que Julius Alexandrinus l’aVoit aVerti,  
qu’il ne falloit absolument faire aucun ufage de la  
*melxvomiquei* & qu’il falloit la bannir de toute compo-  
sition médicinale , parCe qu’elle étoit pernicieufe à  
l’homme, fous quelque forme qu’on la mît, & qu’il

V

N Y A 1592

n’étoit pas possible de la rendre bienfaifante. J’em-  
brasse aVec foin, dit Jean Bauhin,le fentiment de Julius  
Alexandrinus; car je n’ai jamais trouic personne , qui  
m’ait assuré fur *sa* propre expérience, que la *noix vomi-  
que* produisit quelques bons effets.C’est siir ces considé-  
rations , que nos Medecins modernes l’ont bannie dans  
leur Pharmacopée , de la composition de *i’Electua-  
riiim de Ovo.* Pour mettre la *noix vomique* en poudre,  
on *se* siert d’une rape & non d’un mortier; parce que  
fa silbstance est semblable à celle de la corne. RAU  
*Hist. Plant.*

N Y A

NYALEL,H. Μ. *An. Sambucus Indica Bontii; arbor  
Bacciiera racemosa,fructu corticoso> dipyreno.*

Cet arbre s’éleVe à la hauteur de quarante pieds; il croît  
au Malabar. Son fruit passe pour délicat. Ses aman-  
des broyées aVec du gingembre récent & une addition  
de furre, proVoquent les felles. On fait aVec le fuc de  
fon fruit Verd & aVec du fucre un sirop, qui est très-  
bienfaisant dans la toux, l’asthme, & dans les autres  
affections de la poitrine. Rau *Hist. Plant.*

N Y C

NYCTALOPS, νυκτάλωψ, de νὓξ, nuit,& de ώψ, comme  
qui diroit τῆς νυκτός ώπὶ, *Captus oculis nocte, qui ne peut  
fefervi-r de fesyeux pendant lantelt.* Les *nyctalops*, felon  
Paul Eginete & Aétius, Eont ceux qui Eont prÎVés de la  
Vue pendant la nuit ,& qui ne Voyent que très-obfcu-  
rément au foleil couchant. Les Latins, continuent-  
ils, les appellent *luscitiosi,* ou *miscitiosis* mais les *lusci-  
tiosi* Eont ceux qui ont la Vue foible, par quelques dé-  
fauts dans cet organe, & qui Voyent mieux fur le foir  
qu’à midi. Varron fe fert du mot *luscius,* pour ceux  
qui ne Voyent point le foir ; & Nonius l'applique à  
ceux qui ne Voyent point à la chandele. Pline rend le  
*nyctalops* des Grecs par *lusciosi s* & il dit, *Lib. VIII.  
Cap. 50.* que les *lusciosi* Voyent pendant le jour; mais  
ne peuVent fe ferVÎr de leurs yeux la nuit, ni au cré-  
pufcule. Galien dans fon *Exegesis, Se* Actuarius Muse  
*Med. Lib. IJ. Cap. y.* donnent à *nyctalops* la même si-  
gnification. Ce dernier dit que c’est une maladie dont  
le principe est dans un amas d’humeurs claires , que  
l’impulsion Violente de la lumiere pendant le jourpré-  
vient ; mais qui répand des ténébres fur la Vue pendant  
la nuit.

Hippocrate prend le mot «yctizsops dans un fens tout-à fait  
contraire au précédent. Il dit que les *nyctalops* Voyent  
pendant la nuit, & ne Voyent point pendant le jour.  
Aétius n’a pas ignoré cette acception, & il dit posi-  
tiVement en quelque endroit, qu’on appelle aussi *nyc-  
talops,* ceux qui Voyent bien pendant la nuit, qui ont  
de la peine à Voir pendant le jour, & qui ne Voyent  
point à midi; cet état, dit-il, est assez rare; au lieu  
que l'état opposé est fort commun. L’Auteur *des dé-  
scellions de Médecine j* dit que le *nyctalops* est une affec-  
tion des yeux, fans aueune caufe manifeste , dans la-  
quelle le malade Voit pendant le jour, & ne Voit point  
la nuit. L’Auteur de l’*lsagogé* donne à ce mot les deux  
significations. Les *nyctalops,* dit - il, Voyent obfCuré-  
ment pendant le jour , leur Vue s’éclairCÎt au foleil  
couchant, & ils Voyent bien pendant la nuit; ou au  
contraire ils Voyent peu le jour, & le foir, & ne Voyent  
plus pendant la nuit. FossIUs.

N1CTER1S , νυκτερίς, *chauve-scuris.*

N Y G

NYGMA , νύγμα , *piquure,* de νύσσω, piquer.

N Y M

NYMPHÆ, *les nymphes.* Galien & les autres anciens  
Anatomistes , donnent quelquefois le nom de *nymphe*au clitoris, & quelquefois à l'hymen : mais les Moder.

ι'593 N Y M

nes entendent par *nymphae , cristae,* ou *alae minores sive ;  
internae ,* deux plis prominans de la peau intérieure de ;  
la grande aîle extérieure , étendus depuis le prépuce du ’  
clitoris , jusqu’au grand orifice de la matrice , de l’un I  
& de l’autre côté ; ces plis font d’abord sort étroits, ils ;  
prennent de la largeur à mcfure qu’ils descendent, & ;  
ils vont ensi.lite en *se rétrécissant*, vers leur extrémité !  
inférieure.

Ils font d’une fubstance spongieufe , parsemés de glandes  
dent plusieurs font sensibles à la vue. Leur situation est  
oblique ; leurs extrémités supérieures simt fort appro-  
chées; la distance qui est entre leur extrémité inféricu-  
reest plus grande; les *nymphes* font plus ou moins flasc  
ques & flétries dans les femmes mariées. WINSLow.

*Maniere de traiter les nymphes lors.quelles sent trop  
larges.*

Les *nymphes* font quelquefois si larges, qu’elles promi-  
nent hors des leVres des parties naturelles , & qu’elles  
incommodent en marchant, en s’asseyant , & même  
clans le coït. Alors on étend la perfonne fur le dos , on  
lui écarte les cuisses & les leVres des parties naturelles:  
ensuite le Chirurgien prend aVec *sa* main gauche l'une  
ou l'autre des *nymphes, &* en coupe aVeC une paire de  
cil'eaux qu’il tient de la droite, autant qu’il est néeesi  
flore ; il a soin defe pourvoir de styptiques pour arrê-  
ter l'hémorrhagie , & des autres remedes dont il pour-  
roit aVoir beEoin si la malade tomboit en défaillance.  
Il pansiera ensilite la blessure aVec quelques baumes νυΐ-  
néraires ; & il parviendra facilement à la guérir en fui-  
vant la méthode ordinaire. On trouVe dans Solingen ,  
*Observ.* 80. *deoeMorbis Mulier,* un cas dans lequel la  
mortification des *nymphes* en rendit l'amputation né-  
cessaire.

NYMPHÆA, le *nenuphar.*

Voici fes caracteres.

Sa racine est: grande & VÎVace ; il croît au fond des riVÎe-  
rcs ; fes feuilles font épaisses, fonguetsses , & pour la  
plupart orbiculaires ; sim calyce est composé de cinq  
feuilles , rangées en rose & à fleurons. 8a fleur est en  
rofe, elle est composée d’un grand nombre de petits  
pétales jaunes & roides, étendus en rofle; entre ces pé-  
taies, est un grand nombre d’étamines qui partent de  
la jointure circulaire & extérieure de PoVairc & du pla-  
centa. Son fruit est sphérique , en burette à plusieurs  
capsules , femblable à celui du paVot, & contient un  
grand nombre de petites semences oblongues.

BocrhaaVe en compte les deux especes sisiVantes.

1. *Nymphaea, lutea, major.* C. B. P. 193. Tourn. Inst.  
261. Boerh. Ind. Alt. 281. Park. Theat. 1252. *Nym-  
phaea lutea.* Offic. Ger. 672. Emac 819. J. B. 3. 771.  
Raii Hist. 2.13 19.Synop. 3. 368. *Nenuphar jaune.*

Le *nenuphar* jaune est assez semblable au blanc ; quant à  
fil maniere de croître , ses feuilles font seulement un  
peu plus longues & étendues à la surface de l'eau. La  
différence principale est dans la fleur que celui-ci a  
jaune & plus petite que le blanc ; elle est compofée de  
cinq feuilles rondes, au milieu defquelles il y a plu-  
sieurs étamines de la même couleur. S01I Vaisseau femi-  
nal est large, femblable à une bouteille , couronné  
comme la tête du paVot, plein de semences, & plus  
grand que celui du *nenuphar* blanc. Ils crOÎssent l’un &  
l’autre dans les mêmes lieux, & le jaune est beaucoup  
plus commun.

Le *nenuphar* jaune est de la même nature que le blanc ;  
il passe seulement pour un peu moins énergique. Il est  
rafraîchissant, anodyn,& bienfaisant dans les fleVres  
accompagnées de délire, & dans les ardeurs & aeretés  
d’urines. MILLER , *Bot. Offe*

N Y M 1594

2. **NYMPHÆA** *lutea, minor, magno flore.* C. Β. P. 193’  
**BOERHAAVE,** *Index alt. Plant.*

**NYMPHÆA ALBA , nom dtl** *Leuconymphaea.*

NyMphæa **ALBA MINOR , nom du** *Leuconymphaea minor-*NympkÆa. *minor , lutea,* **nom du** *micronymphaea , quae  
nymphaea lutea, minor, parvo flore.*

**NYMPHÆA***flore minimo,* nom du *Microleuconympha, quae  
nymphaea alba minima.*

**NYMPHÆA** *lutea, minornflorefimbriato,* **ou** *Nymphctdes ,  
aqtiis innatans.*

On lui a donné le nom de *Nymphaea* parce qu’elle naît  
dans les eaux où les Poetes ont feint que les *Nymphes*aVoient leur féjour.

Cette plante est d’une nature nitreufe, parégorique , apé-  
ritÎVe, humectante , rafraîchssante, & tant foit peu nar-  
cotique.

On ordonne sim fisc dans les inflammations des reins &  
de la Vessie. On prépare aVec Ees fleurs une huile qui a  
les mêmes Vertus que l’huile d’olÎVe ou l’huile roflat.  
On fait de ses feuilles broyées un cataplafmc excel-  
lent, qu’on applique fur les parties où il y a inflamma-  
tion. La décoction de fes racines & de Ees fleurs est  
bienfaisirnte dans les fleVres ardente^; on l'applique à  
la plante des piés & aux aines. Le silc exprimé de ses  
tiges, de Ees feuilles & de sim fruit, donne un sirop  
qu’on emploie aVec beauCoup de fuccès dans la gonor-  
rhée, & qui n’est que plus conVenable, lorfque cette  
maladie est accompagnée d’une ardeur d’urine excessi-  
νε ; car c’est même un remede fort Vanté dans les ar-  
deurs d’urine pures & simples.Ce sirop a quelque chofe  
de narcotique. C’est pourquoi on le Vante comme un  
spécifique contre les insomnies. Il préVÎent les pollu-  
tions nocturnes & éteint la *lois. Hist- des Plantes attri-  
buée â Boerhaave.*

NYMPHÆA , on entend quelquefois par ce mot llexcroif-  
simce contre nature des nymphes.

NYMPHODOTI PASTILLUS, nom d’une pastille  
dont on trouVe la composition dans Paul Eginete, *Lib,  
VII, cap.* 12.

NYMPHOIDES.

**Voici fes caracteres.**

Cette plante est tout à-fait semblable au *nymphaea ,* aVec  
cette Eeule diflérence que *sa* fleur est monopétale, &  
S011 fruit est long, applati, mou, & n’a qu’une cap-  
fule.

BoerhaaVe n’en compte que l'espece fuÎVante.

*Nympheldes aqtels innatans.* **T. 153.** *Nymphaea lutea mi-  
nor ustore fimbriato.* **C. B. P. 194. J. B. 3. 772.** *Nym^  
phaea alba minor,* **Lugd. 1009. BOERHAAVE ,** *Index ala  
Plant.*

On l'appelle *nymphoides* à catsse de fa ressemblance au  
*nymphaea* dont elle a aussi les propriétés, elle est très-  
énergique dans les hémorrhagies. *Histoire des Plantes  
attribuée â Boerhaave.*

NYMPHOMANIA **ou** *furor uterinus.*

NY MPHOTOMIA, νυμφοθομήα, *nymphotomie,* ou am-  
putationdu clitoris, lorsqu’il est trop grand ; car les  
Anciens appelloient nymphe le clitoris.

N Y S

NYSADIR,fel *ammoniac.*

NYSTAGMOS, νυσταγμός, l’action de cligner les yeux,  
ou de les fermer, & mouVoir, ainsi que font les per\*  
fonnes que le fommeil accable.

N Y X

NYXIS, **νύξις,** *piquure.*

ο

O. Voyezl’Alphabet Chymique, quant à signifi-  
cation dans les Auteurs de Chymie. On désigne par O  
l’alun, & par o°o, l’huile.

O B E

OBELEA , ὸβελαία, de ὀβελοὸ, *dard* ; épithete que l’on  
donne à la siuture sagittale.

OBELCHERA, une *cucurbite,* **RULAND.**

OBELISCOTHECA, *petit tourne-sel Américain.*

Volci *ses* caracteres.  
»

Ses fleurs flofit radiées ; elles ont plusieurs fleurons qui  
sont fertiles, &des demi-fleurons qui font stériles. Son  
placenta est ordinairement conique & rempli de go-  
dets dé pailles, qui paroissent tortillés, c’est dans un  
de ces godets qu’est l’ovaire, qui ressemble à un obélisi  
que renverfé, & dont la bafe estcreufe. Toutes ces par-  
ties fiant contenues dans un calyce commun dIVIFé en  
plusieurs siegmens profonds & étendus en forme d’é-  
toile. Ses feuilles font rangées alternativement.

On en compte les especes suivantes.

**I.** *Obeliseotheca integrifolia, radio aureo, umbone atro-  
rubente.* Hort. Elth.

**2.** *Obeliseotheca doronici folio s radio purpureo , umbone  
atro-r libente.*

Ces plantes sirnt Américaines. La premiere nous vient  
de Virginie, & la seconde de la Caroline. Elles n’ont  
aucune propriété médicinale que je leur connoisse.  
**MILLER ,** *Bot. Offe.*

OBESITAS , *graisse, Oo embompoint excessif*ou *corpu-  
lance.* Nous avons examiné à l’article *Fibra,* les calices  
de l’excès de l’embompoint ; il est aisé d’en tirer les  
moyens convenables pour y remédier. On remarque  
que pour une personne d’un grand embompoint en  
F rance, ou en Efpagne, il y en a cent en Angleterre &  
en Hollande ; ce qu’il saut attribuer à l'tssage habituel  
des bieres récentes & féculentes , dans lesquelles la  
partie oléagineuse n’est pas suffisilment atténuée , rela-  
tivement à la différence des climats, & au degré de la  
transpiration. On dit que l’usage du camphre abbat la  
corpulence, & le cidre passe pour une liqueur très-pro-  
pre à la prévenir.

O B L

OBLATÆ PURGANTES , ce fiant des gâteaux ca-  
thartiques figurés, faits de fleurs fines de farine , de  
Lucre, & d’ingrédiens purgatifs , c’est la même chose  
que *Holippae.*

OBLIQUUS, *oblique,* nom que l’on donne à plusieurs  
mufcles. Il y a dans llabdcmen les *obliques* afcendans  
& desicendans dont nous avons donné la description à  
l’article *Abdomen ,* les deux suivans appartiennent à la  
tête.

**OBLIQUUS SUPERIOR SIVE MINOR.**

*Oblique fupérieur ou petit oblique.*

Il est situé latéralement entre l’occiput, & la premiere  
vertebre, & à peu près de la même figure que le grand

1596

OBS

& le petit droit. Il est attaché sur l’extrémité de l’apo-  
physie transiversedela premiere vertebre. De-là il mon-  
te fort obliquement en arriere & s’attache à la ligne  
transiversale de l’os occipital, à peu près à égale distan-  
ce de la crête ou épine oCcipitale, & de l’apophyse  
mastoïdeentre le grand droit & le mastoïdien latéral,  
ou petit complexus qui le couvre un peu de côté &  
d’autre. Les *obliques* supérieurs, & les deux droits pose  
térieurs servent à fléchir la tête un peu en arriere silr  
la premiere vertebre du cou , & ils consipirent ensem-  
ble à cette action qu’ils ne peuvent produire séparé-  
ment.

**O15IQUUS INFERIOR SEU MAJOR.**

*Le grand oblique.*

Il est situé à contre-siens de *Voblique* supérieur entre la  
premiere & la feconde vertebre du cou. Il ressemble  
au même *oblique*, mais il est plus grand. Il est atta-  
ché par embas à une des fourches ou branches de *l’é-*pine de la seconde vertebre du cou près de l’attache du  
grand droit ; de-là il monte obliquement en dehors ,  
& s’attache à l’extrémité de l’apopltyse transeerse de  
la premiere vertebre , sous Pattadie inférieure de Ρθ-  
*blique* supérieur. Les *obliques* inférieurs ou grands *obli-  
ques sont* de vrais rotateurs de la tête, en ce qu’ils font  
faire de petits tours de pivot à la premiere vertebre,  
autour de la dent ou apophysi? odontoïde de la fecon-  
de , & que la tête étant portée par la premiere vertè-  
bre, sijit toujours ces mêmes mouvemensréciproques,  
fans qu’elle foit empêchée défaire des mouvemens g'in-  
glymoïdesdans tous les degrés de ces mouvemens de  
rotation.

Ces *obliques* ne peuvent pas faire d’autres mouvemens.  
Ils font en cet tssage coadjuteurs des splénius , & des  
sterno - mastoïdiens. Les petits *obliques* n’y peuvent  
avoir aucune part, étant absolument bornés à l’inflé-  
xion ginglymoïde , en arriere. Leur obliquité , qui  
pourroit imposer à quelques-uns , paroît servir à faire  
place aux attaches des petits complexus. WINsLow,  
*Anatomie.*

O B O

OBOLUS, όβολος, *obole,* poids; six oboles faifoient une  
dragme. *L’obole* étoit d’environ neuf grains.

O B R

OBRIZUM ou OBRYSUM, or pur, parfaitement asti-  
né & purgé de toutes fes parties hétérogenes.

OBS

OBSIDIANA , les *obsidiana*, dit Pline, *In genere vitri  
numerantur,* « font comptés entre les espece de verres. »  
Ils ressembloient apparemment à une pierrequ’un cer-  
tain Obsidius découvrit en Ethiopie, d’une couleur  
noire, quelquefois transparente, d’une eau bourbeuse,  
& refléchissant des murs fur lefquels onlaposoit, une  
ombre semblable à une image. C’est du nom de cet  
Obsidius qulon a fait le mot *Obsidiana.*

Nous lisions dans Pline que *i’obsidianum* étoit une espe-  
ce de couleur dont on enduisoit, ou dont on vernissoit  
les vaisseaux, ce qui fait conjecturer que c’étoit une sor-  
te d’émail : c’est ce qui a déterminé Libaviusà appli-  
quer ce mot au verre d’antimoine.

**1597 OBS**

OBSTETRICATIO, *accouchement.* On dit qu’un *ac-  
couchement* est laborieux, lorfque l'enfant met plus de  
rems àvenir, qu’il n’a coutume d’en mettre. Un travail  
ordinaire est d’une heure ou deux. Des caufes particu-  
lieresle rendent quelquesois beaueoup plus long. Alors  
ce n’est passiins danger du côté de la femme grosse, &  
fanssioins du côté de la Sage-femme,qu’il finit heureu-  
fement. Entre les caufes immédiates & directes de cet  
accident, on compte premierement les défauts de con-  
formation dans certaines parties du corps : lors, par  
exemple, que les os du bassin, l'os coccyx, & particu-  
lierement l'os sacrum pechent dans leur configuration  
& dans leur situation. Il peut arriver dans ces diffé-  
rens casque le bassin soit si étroit, qu’il sioit impossible  
d’y introduire la main. SecOndement, l'âge de la fem-  
me: il ne sieroit pas étonnant que le premier *accouche-  
ment* d’une semsne trop jeune & trop délicate ou trop  
âgée fût laborieux. Troisiemement, la frayeur, la foi-  
biesse , & la trop grande abondance de siang. Quatrie-  
mement, la précipitation du traVail; c’est-à-dire, lorse  
qu’il commence, fans la Coopération & sans le secours  
de la nature. Cinquiemement, la rétention trop longue  
ou la perte préeoce des eaux. Sixiemement, l'inexpé-  
rience de la femme à qui l’habitude dlaCcoudler n’a  
point encore appris à aider fes douleurs, par ses efforts,  
ou qui Ee retisse aux sollicitations que la nature & la  
Sagessemmene manquent guercs de lui faire en pareil  
cas. Septiemement enfin , la posture du fœtus dans la  
matrice, & la maniere dent il fe préfente. *L.accouche-  
ment* est d’autant plus laborieux , qu’un plus grand  
nombre de ces catsses concourt à le rendre tel.- Un Me-  
decin appelle auprès d’une femme en traVail ou qui  
ressent des douleurs fcmblables à celles qui précedent  
*Vaccouchement* ; s’informera d’abord si la femme est à  
terme, ou si elle est grosse de neuf mois, & si l'orifice de  
la matrice est dilaté :car si l'instant réel de *F accouche-  
ment* n’est pas encore Venu , si l’enfant ne *se* préfente  
point ; si les douleurs siont fausses; si l'orifice de la ma-  
trice n’est point ouVert, il se gardera bien d’entrepren-  
dre de secourir la femme, je ne dis pas par l'opération  
de la main, mais même par des remedes capables de  
hâter les douleurs & de proVoquer le traVail. Sa feule  
attention alors sera de Veiller à ce qu’on la laisse en re-  
pos, & à ce qu’elle demeure dans sim lit. Ce nlest pas  
qu’il ne soit permis à un Medecin Verfé dans les mala-  
diesdesfemmes, de prescrire dans ces circonstances,  
les remedes internes qu’il jugera convenables, selon  
PeEpece des spmptomes. Il s’appliquera à calmer les  
fausses douleurs auxquelles les vraies & le travail réel  
fuccedent quelquefois, lorfque le tems en est venu :  
c’est ainsi qu’il préViendra un accident qui nlest que  
trop fréquent ; c’est que des femmes Ee procurent la  
mort à elles-mêmes & à leur enfant, dont elles tentent  
l’expulsion avant le terme que la nature lui a prefcrit,  
foit par leur propre imprudence, soit à l’instigation  
d’une Nourrice ou d’une Sage-femme ignorante , foit  
par l’impatience dans laquelle elles font jettées parles  
fausses douleurs. Mais lorsi^ue le tems naturel de la  
grossesse est passé , & conséquemment que celui du tra-  
. vail est venu ; lorEquc les douleurs réelles ( & ce font  
celles qui partent des reins & vont Ee terminer aux par-  
ties naturelles ) se font fentir; lorfque la violence du  
mal fait trembler les membres ; lorsqu’une femme a  
des enVÎes continuelles d’uriner, lorfque l'orifiee de  
la matrice est suffisamment dilaté, ce dont on peut ju-  
ger par laseg. 1. *de la Pl. XIII.* La Sage-femme peut  
se mettre alors à l'ouvrage : c’est à elle à remplir alors  
sim devoir aVec adresse & circonspection , Eoit fur un  
lit, Eoit siir une chaise particuliere & destinée à cet  
usiige. Si malgré la réunion de toutes ces circons-  
tances & l’accroissement continuel des douleurs , le  
travail ne réussit point, il faut aVoir recours à des  
moyens plus efficaces. Mais aVant que d’en Venir  
à ces moyens, nous remarquerons qu’en France , &  
dans la plupart des autres contrées, on accouche les  
femmes fur un lit, au lieu qu’en Allemagne on les

**OBS 1598**

place sur une chasse qu’on voit représentée, Fig. 14.  
*Pl. XIII.* Héister donne la préférence à cette derniere  
méthode, par plusieurs faisions; mais particulierement  
parce que les piés de la femme pofent à terre, fon dos  
étant appuyé contre le dos A de la chaise, les fesses  
placées fur le siege C , dont l’inclinaifon donne lieu à  
l'los coccyx de prêter, & fes mains soutenues Eur les  
bras de la Chasse D , D , elle peut faire de plus grands  
efforts, être plus aisément approchée de la Sage-fem-  
me & des assistans , & chacun peut remplir autour d’el-  
le plus commodément les disterens emplois dont il est  
chargé. Dans quelques endroits où on ne connoît point  
la chasse en question , on fe fert de deux chaises ordi-  
naires, qu’on attache l'une à l'autre en laissant entre  
elles un interValle de six à huit pouces. La femme en  
traVail place une de fes fesses fur l’une de ces chasses  
& l’autre fesse fur l'autre chasse; l’anus & les parties  
naturelles fe trouVent par conséquent dans PinVewval-  
le Vtiide qu’elles laissent entre elles. Dans cette postu-  
re , l’os coccyx & l'os sacrum n’étant point compri-  
més, Ee pretent plus facilement au passage du fétus.  
C’est la coutume en Allemagne, parmi les perfonnes  
du commun, d’asseoir la femme en traVail fur les ge-  
noux d’une femme VÎgoureufe qui la foutient en la  
tenant embrassée par-dessous les bras , ce qui reVÎent à  
l’usage qu’on fait de la chasse que nous aVons décrite.

Les postures de la femme en traVail Varient felon les con-  
trées, & même Eelon les différens cantons du même  
pays ; & il n’y a point de regles générales à pref-  
crire là-dessus : telle posture conVient à une femme ,  
& telle autre situation conVient mieux à une autre.  
Une posture est plus ou moins commode, felon la fa-  
çon dont Pensant *se* présente , & selon que la’matrice  
est placée relatÎVement à l’épine du dos , qu’elle est  
plus ou mnins ayancée sifr le deVant & plus ou moins  
indinée du côté droit ou du côté gauche.

Llessage ordinaire des Sages-femmes est de faire asseoir  
la femme en traVail fur les genoux d’une autre, d’ap-  
puyer fes piés contre deux chasses placées d’un & d’au-  
tre côté, & de l'asseoir pour la déltVrer, dans l’inter-  
valle de ces deux chasses, fur une autre qui est fort  
basse.

D’autres font appuyer la femme fur les genoux, fur les  
mains ou fur les coudes, ou la tiennent panchée en-  
deVant fur un table, ou quelqu’autre chofe Eolide, &  
la délÎVrent par derriere. Cette méthode *se* pratique  
souyent dans la campagne.

Mais la posture la plus commode pour déltVrer une sem-  
me, c’est, distent les meilleurs praticiens , de la plaeer  
dans ou plutôt fur un lit ; de la faire coueher fur un  
côté, & de lui tenir les cuisses écartées aVec un gros  
oreiller, & sort approchées du Ventre.

En France on accouche les femmes fur un matelas,une  
couche ou un lit de garde - malade : mais la Motte  
troiiVoit cette situation peu commode, paree qu’elle  
est trop basse. Sa méthode étoit de faire coueher la  
femme fur un lit ordinaire, dont on releVOÎt le cheVet  
pour lui donner quelque pente. Mais afin que rien  
n’embarrassât l'enfant à fa sortie , il pratiquoit fous  
l’anus un enfoncement Ou une espece de tranehée. Il  
faifoit passer enfuite une couverture en quatre doubles  
Eous la réglon des reins : il tenoit les genoux de la mala-  
de écartés l’un de l’autre, à l’aide de deux femmes qu’il  
plaçOÎt, l’une à droite & l’autre à gauche, & qui  
aVOlent encore foin que la couVerture ne glisiàt pas de  
desseins les reins. Il lui faifoit approcher les talons des  
fesses & appuyer les piés contre quelque chofe de  
Eolide, comme le bois du lit; & pour empêcher quel-  
ne s’élevât ou qu’elle ne *se* retirât dans l'instant de  
l’enfantement lorfque le fétus est au passage, il la fi-  
xoit dans la situatlon que nous Venons de décrire, en  
lui mettant entre les mains quelque ehofe d’immobi-  
le, ou en lui saifant appliquer les mains d’une autre  
perfonne Eur les épaules. Il sait eneore *usage* de deux  
cOfiVertures, laine qu’il étend silr les genoux de la  
femme , par déeenCe, & pour preVenir le froid ; l'au..

ij9.9 O B S

tre qu’il pasie sous elle , pour receVoir tout ce qui  
fort de la matrice. Il ordonne qu’on en tienne prête  
une troisieme pour poser l’enfant dessus.

Selon cet Auteur, le moyen le plus certain de soulager  
une femme dans un traVail long & difficile, c'est de  
ne la tenir forcément dans aucune situation ; mais de  
la laisser se leVer, s’asseoir, sie promener, *se* coucher ,  
sielon qu’elle le juge-à-propos, jiffiqu’à ce que les eaux  
Eoient écoulées, que les douleurs deVÎennent VÎolen-  
tes, & que l'enfant fe présente.

C’est quelquefois procurer à une femme un fecours con-  
sidérable que de lui tenir les parties inférieures éle-  
vées, par le moyen d’une ferViette en double, passée  
flous les reins.

La Motte dit qu’il y a des femmes qui ne sentent aucu-  
nes douleurs, lorsqu’elles font assises ou couehées,&  
à qui elles prennent Violemment, auflitôt qu’elles font  
debout; il pouvoit ajouter, & altcrnatiVement qu’il y  
en a qui ne souffrent que quand elles fiant couchées.

Nous lisons dans *ses* ouVragcs qu’il délÎVra une fem-  
me dans la posture suivante qui me paroît très - com-  
mode pour la femme, lorfque l’enfant est fort aVancé  
au pallage. Une femme étoit assisse fur une chaise ap-  
puyée contre le mur ; Eur les genoux qu’elle tenoit  
écartés étoit placée la malade, a qui deux autres fcm-  
mes tenoient les piés immobiles, & les cuisses fépa-  
rées & éleyées, tandis que deux autres encore laiou-  
tenoient par les bras.

Quand une femme n’éprouVe pas de grandes douleurs  
dans une posture , il faut en essayer une autre.

La Motte ne Veut point qu’une femme foit couchée dans  
fon lit.

L’expofftion anatomique de l'orifice de la matrice, est  
une choEe Eur laquelle les Sages - femmes & les Chi-  
rurgiens, qui fe sont bornés à la partie des *accou-  
chemens,* doÎVent aVoir perpétuellement les yeux.  
Nous en aVons donné la représentation *Ps II. Fig.* 3.  
et 5. ou *Pl II. Fig.* 2. *Let.* L dtl troisieme Vol. ou  
*Pl. XIII. Fig. 1. Let.* C. Ils ne peuVent ignorer que la  
matrice est si exactement fermée , furtout dans les  
femmes grosses, à moins qu’elles ne foient en traVail,  
qu’en tout autre tems on ne peut y introduire le bout  
du petit doigt. Mais à l'approche des Vraies dou-  
lcurs, fon orifice fe dilate. Cette dilatation fe fait par  
degrés; on peut, quand elle commence, introduire un  
doigt dans la matrice ; on y en introduit plusieurs , à  
mesure qu’elle aVance. Dans ce dernier état, on sent  
au toucher les membranes qui contiennent le fétus ,  
& on croiroit appuyer fur une Vessie pleine d’eau. Il  
arrÎVe fouVent qu’une partie du fétus passe à traVers  
ces membranes dans le cou de la matrice, ou en est si  
voisine, lorsqu’elles ne font pas déchirées, qu’elles  
n’empêchent point de la distinguer. Ces circonstances  
annoncent un *accouchement* prochain. L’*accouchement*se fait d’autant moins attendre que l’orifice de la ma-  
trice est plus dilaté. Or la Sage-femme & le Chirur-  
gien-accoucheur jugeront de l’état de la matrice,en in-  
troduifant les deux premiers doigts ou le doigt du mi-  
lieu, qu’ils auront eu foin d’oindre aVec de l’huile, le  
plus doucement qu’il leur sera possible, dans le va-  
gin, & de là passant à l’orifice de la matrice, Voyez la  
*Pl. XIII. Fig.* 1. ils connoîtront au toucher, fila ma-  
trice est ouVerte ou fermée , ou si l'orifice en est plus  
ou moins dilaté. C’est par la même Voie qu’ils pour-  
ront faVoir si la délÎVrance est prochaine ou éloi-  
gnée, & si l'orifice de la matrice est dans une direc-  
tion correspondante à celle du Vagin, comme dans la  
*Fig.* premiere, ou s’il incline d’un ou d’autre côté. Si  
1a matrice & le Vagin font dans la même direction , on  
peut espérer un *accouchement* heureux. Les conjectures  
*i* les plus certaines que l'on puisse former sur la facilité  
ou la difficulté du traVail, doÎVent *fe* tirer selon De-  
venter. Van - Hoorn & Widemannia, de la situation  
plus ou moins oblique de la matrice & de la partie qui  
fe présiente au passage; il n’est pas indifférent de distin—  
§uer,si c’est le pié, la tête, le bras ou un autre membre. I

O B S [1600]

Au reste il saut prendre sim tems pour faire ces obEer-  
Varions ; les inVerValles qui séparent les douleurs Eont  
les momens les plus savorables; il est même de la pru-  
dence de ne rien tenter dans les autres instans.

Ayant que de passer aux *accouchement* laborieux & con<  
tre nature, j’ai plusieurs choEes à dire Eur les *accou-  
chemens* naturels, tant pour l’instruction de ceux qui  
ont embraflé cette partie de la chirurgie , que pour  
celle des femmes grosses qui appellent quelquefois à  
leur fecours des perfonnes, dont l'imprudence redou-  
ble la peine de leur traVail.

Quand une femme grosse approche du terme de la dé-  
lÎVrance,elle est ordinairement très-attentice auxmoin-  
dres ré Voletions qui *se* font dans fon état : on ne peut  
raisonnablement blâmer cette circonspection. 11 Eera  
bien-tôt question de *sa* Vie; personne ne doit être plus  
intéressée qu’elle à sa conserVation ; & elle joiiera asc  
Eurément le rôle le plus important & le plus dangereux  
dans l'action qui s’approche. En conséquence les moin-  
dres douleurs l’allarment, .& le sentiment ou la con-  
noissance du danger qu’elle Va courir, la presse d’ap-  
peller à son secours la Sage-femme ou le Medecin;  
ayant que de rien entreprendre pour sa délÎVrance,  
ceux-ci ne manqueront pas de s’instruire de la nature  
des douleurs: car il est très-important qu’ils sachent,  
si elles siont Vraies ou si elles siont fausses.

Les douleurs fausses ne partent point de la matrice &  
ne tendent point en embas. Elles proViennent quel-  
quefois des Vents enfermés dans les intestins, ou d’une  
bile qui demande à fortir; ce que l'on reconnoît au  
murmure qui fe fait dans l’abdomen , & aux enVies  
continuelles d’aller à la selle: d’autres fois une émo-  
tion Violente, une passion νΐνε , ou du froid qu’on  
aura pris, exciteront un accès de fieVre & feront sui-  
Vis de douleurs qui, quoique Violentes, nlavancent  
point la délÎVrance ; & qu’on appelle par cette raison  
fausses douleurs.

Les douleurs Vraies commencent dans la région lombai-  
re, s’étendent du côté de la matrice & rendent le  
pouls plus plein, plus fréquent & plus éleVé. Elles  
donnent de la couleur, parce que le fang qui en reçoit  
du mouVement & de la chaleur, *se* porte au Visage aVec  
plus de Vitesse & en plus grande quantité. Elles *se* ra-  
lentissent& redoublent par interValles. La douleur qui  
si-lit est toujours plus violente que celle qui l’a précédée ;  
essorte qu’on peut dire que c’est par un accroissement  
si-lccessif des douleurs qu’une femme est conduite à  
*F accouchement* qui les termine.

Les femmes qui n’ont point encore eu d’enfans fetrom-  
peut aifément fur la nature de leurs douleurs : quant  
aux autres, elles fiant ordinairement en état de dise  
tinguer les Vraies des fausses. Les premieres font *ex-  
cusables* de prendre, comme cela leur arrÎVe, les dou-  
leurs aVant-courieres du traVail, pour des accès de co-  
lique.

Les femmes ressentent quelquefois de grandes douleurs  
dans le Ventre , plusieurs mois aVant que d’accoucher.  
La Motte prétend que dans ces cas la purgation n’est  
point nécessaire, & que les clysteres de petit lait, dans  
lequel on sera bouillir une demi-poignée d’anis Vert,  
fuffifent.

A l’approche du traVail, les femmes ressentent pendant  
quelques heures, & même pendant quelques jours,  
des douleurs dans les reins & dans le Ventre, qui ne  
portent point du tout, ou qui ne tendent que très-peu  
en embas. On les appelle mouches ; les femmes en font  
très-fatiguées ; mais elles leur font très-faluraires: c’est  
par elles que se fait la dilatation fuccessiVe de l’orifice  
de la matrice,elles contribuent à la formation des eaux,  
elles poussent l’enfant dans une situation propre à sortir,  
elles préparent les passages qui *se* trouVent enduits  
d’un fluide émollient & mucilagineux qu’elles expri-  
ment de la matrice, & peut-être lerVent-elles encore  
à détacher le placenta de la scirface intérieure de la  
matrice; effet qui n’est pas plutôt produit que Pensant  
naît. . r . .

Une